



**HAL**  
open science

# Aspects du commerce oriental : de la mort d'Alexandre à l'avènement de l'islam

Loïc Laizet

► **To cite this version:**

Loïc Laizet. Aspects du commerce oriental : de la mort d'Alexandre à l'avènement de l'islam. Histoire. Université Bourgogne Franche-Comté, 2021. Français. NNT : 2021UBFCC028 . tel-03663290

**HAL Id: tel-03663290**

**<https://theses.hal.science/tel-03663290>**

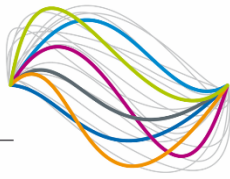
Submitted on 10 May 2022

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

**UBFC**

UNIVERSITÉ  
BOURGOGNE FRANCHE-COMTÉ



**THESE DE DOCTORAT DE L'ETABLISSEMENT UNIVERSITE BOURGOGNE  
FRANCHE-COMTE**

**Préparée à Besançon**

**École doctorale n° 594**

**Sociétés, Espaces, Pratiques, Temps (SEPT)**

**Doctorat d'Histoire ancienne**

**Par**

**Monsieur Loïc-Gérald LAIZET**

**ASPECTS DU COMMERCE ORIENTAL**

**De la mort d'Alexandre à l'avènement de l'islam**

Thèse présentée et soutenue au Grand Salon de la Faculté des Lettres, Besançon, le 4 décembre 2021

Composition du jury :

Giusto TRAINA, Professeur d'Histoire romaine (Université Paris IV Sorbonne), Rapporteur

Pascal ARNAUD, Professeur d'Histoire du monde romain, émérite (Université Lumière-Lyon 2, Maison de l'Orient et de la Méditerranée), Rapporteur

Bassir AMIRI, Maître de Conférences HDR en Histoire romaine (Université de Bourgogne-Franche Comté), Examineur

Hadrien BRU, Maître de Conférences HDR en Histoire ancienne (Université de Bourgogne-Franche Comté), Directeur de thèse

Titre : Aspects du commerce oriental, de la mort d'Alexandre à l'avènement de l'islam.

Mots clés : Histoire de l'Eurasie, Routes de la Soie, Économie antique, Commerce international, Communautés marchandes, Technologie maritime.

Résumé : Sur pratiquement une dizaine de siècles entre la mort d'Alexandre et l'avènement de l'islam, des échanges commerciaux à grande distance se sont effectués entre différentes régions de l'Eurasie, parfois très éloignées les unes des autres. D'abord limités à certains bassins d'activité comme l'Asie du Sud et du Sud-Est, la Mésopotamie et le golfe Persique, ou l'Égypte et la mer Rouge, ils ont ensuite prospéré à partir du I<sup>er</sup> siècle av. J.-C. grâce à la constitution des grands empires notamment romain et chinois et à l'ouverture de nouvelles routes maritimes à travers l'océan Indien. Le commerce oriental a atteint alors une sorte d'apogée durant laquelle les Méditerranéens ont joué un rôle essentiel, avant que différentes raisons géopolitiques ou financières n'entraînent un déplacement de ses centres de gravité vers la Perse sassanide. De nombreux produits ont ainsi circulé de la Méditerranée à la mer de Chine, empruntant deux routes principales, l'une terrestre par l'Asie centrale, l'autre maritime par l'océan Indien. Ils ont permis aux populations de découvrir d'autres mondes, d'autres manières de vivre, mais aussi de penser et de croire différemment. Toutes ces marchandises, des plus précieuses ou des plus exotiques aux plus triviales, ont mobilisé des investissements importants dont les variations sont sans doute une des raisons de l'évolution des flux commerciaux de l'Antiquité. Au-delà des aspects financiers, la grande aventure du commerce oriental n'a pu exister que parce que des hommes, bien souvent regroupés en collectivités aux contours plus ou moins flous, ont eu l'audace de dépasser leurs horizons personnels et se sont donné les moyens de franchir les déserts et traverser des océans. Sans la technologie navale de l'époque, le grand négoce eurasiatique serait resté limité. Par son ampleur aussi bien dans l'espace que dans le temps, par les ressources qu'il a mobilisées, par les échanges qu'il a permis, il constitue une des grandes aventures de l'humanité.

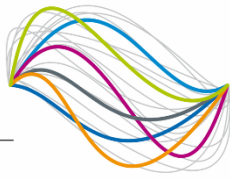
Title: Aspects of Eastern Trade, from the Death of Alexander to the Advent of Islam

Keywords: Eurasian Story, Silk Roads, Ancient Economy, International Trade, Merchant Communities, Maritime Technology.

Abstract: Over the nearly ten centuries between the death of Alexander and the advent of Islam, long-distance trade took place between different parts of Eurasia, sometimes very distant from each other. At first limited to certain areas of activity such as South and Southeast Asia, Mesopotamia and the Persian Gulf, or Egypt and the Red Sea, from the 1st century BC. they profited from the constitution of the great empires, notably Roman and Chinese, and from the opening of new maritime routes across the Indian Ocean. Eastern trade then reached a kind of apogee during which the Mediterraneans played an essential role, before various geopolitical or financial reasons caused a shift of its centers of gravity towards Sassanid Persia. Many products thus circulated from the Mediterranean to the China Sea, using two main routes, one overland through Central Asia, the other maritime through the Indian Ocean. They have enabled populations to discover other worlds, other ways of living, but also to think and believe differently. All these goods, from the most precious or the most exotic to the most trivial, mobilized significant investments, the variations of which are undoubtedly one of the reasons for the evolution of trade flows in Antiquity. Beyond the financial aspects, the great adventure of oriental trade could only exist because men, often grouped together in communities with more or less vague outlines, had the audacity to go beyond their personal horizons and gave themselves the means to cross deserts and oceans. Without the naval technology of the day, great Eurasian trading would have been limited. By its magnitude both over space and time, by the resources it has mobilized, by the exchanges it has enabled, it constitutes one of the great adventures of humanity.

**UBFC**

UNIVERSITÉ  
BOURGOGNE FRANCHE-COMTÉ



**THESE DE DOCTORAT DE L'ETABLISSEMENT UNIVERSITE BOURGOGNE  
FRANCHE-COMTE**

**Préparée à Besançon**

**École doctorale n° 594**

**Sociétés, Espaces, Pratiques, Temps (SEPT)**

**Doctorat d'Histoire ancienne**

**Par**

**Monsieur Loïc-Gérald LAIZET**

**ASPECTS DU COMMERCE ORIENTAL**

**De la mort d'Alexandre à l'avènement de l'islam**

Thèse présentée et soutenue au Grand Salon de la Faculté des Lettres, Besançon, le 4 décembre 2021

Composition du jury :

Giusto TRAINA, Professeur d'Histoire romaine (Université Paris IV Sorbonne), Rapporteur

Pascal ARNAUD, Professeur d'Histoire du monde romain, émérite (Université Lumière-Lyon 2, Maison de l'Orient et de la Méditerranée), Rapporteur

Bassir AMIRI, Maître de Conférences HDR en Histoire romaine (Université de Bourgogne-Franche Comté), Examineur

Hadrien BRU, Maître de Conférences HDR en Histoire ancienne (Université de Bourgogne-Franche Comté), Directeur de thèse

## **Remerciements**

Ce travail n'aurait pas pu être réalisé, ni même envisagé sans le soutien actif, la disponibilité et les nombreuses indications de M. Hadrien Bru, Maître de conférences à l'université de Bourgogne Franche-Comté.

Il n'aurait pas pu non plus être mené à terme sans la bienveillante attention, parfois amusée, parfois impatiente, de mes proches, et en particulier de mon épouse, au cours de ces longues années.

Qu'ils soient tous ici chaleureusement remerciés pour leurs encouragements, leur amitié, et leur soutien.

*À Marie Pierre*

*À mes enfants*



## INTRODUCTION

Une statuette indienne du I<sup>er</sup> siècle ap. J.-C. mise à jour à Pompéi, de la verrerie peinte d'Alexandrie de la même époque retrouvée au milieu de l'Afghanistan, des fragments de soie chinoise reposant dans une tombe à Palmyre, quelques monnaies romaines exhumées en Extrême-Orient, des grenats de Ceylan enchâssés dans des bijoux mérovingiens, toutes ces découvertes, aussi fascinantes les unes que les autres, témoignent qu'à l'écart du bruit et de la fureur de l'histoire des rois et des empereurs, des objets, donc des hommes, ont circulé par terre et par mer d'un bout à l'autre du grand continent eurasiatique, notamment de la mort d'Alexandre à l'avènement de l'islam.

Ces parcours impressionnants étant donné les distances considérées et les moyens de transport du temps, constituent ce que nous avons appelé « le commerce oriental », en limitant notre propos à quelques aspects qui nous paraissent significatifs, tant le sujet est vaste, aussi bien sur le plan géographique que temporel. Qu'entendons-nous par « commerce oriental » ? Il s'agit, dans notre esprit, de tous les échanges matériels, bien sûr, mais aussi spirituels, qui se sont effectués entre le bassin méditerranéen, et plus précisément sa partie orientale, et toutes les régions situées à son levant, jusqu'aux extrémités du monde connu par les Occidentaux au tournant de notre ère, c'est-à-dire la Chine. Car des biens de toute nature ont circulé sur terre et sur mer, parfois sur des distances considérables, durant les dix siècles de notre étude, reprenant d'ailleurs parfois des routes déjà fréquentées auparavant. Leurs cheminements, variables suivant les moments, ont formé au fil des temps un maillage de plus en plus complexe, dont il est possible, pourtant, de dégager quelques axes principaux, terrestres et maritimes. Mais au-delà des explorations et des découvertes qu'ils ont initiées, ils ont permis aux populations du grand continent eurasiatique de partager des goûts vestimentaires, culinaires ou artistiques, voire des façons de croire et de penser, et ce malgré les différences de culture et les difficultés de communication.

Pourquoi donc s'intéresser au commerce oriental d'une grande partie de l'Antiquité ? D'abord, parce qu'il nous est apparu que, s'il a déjà suscité l'intérêt d'un certain nombre d'historiens, les travaux qui lui sont consacrés restent relativement peu nombreux et souvent limités dans le temps ou dans l'espace<sup>1</sup>. Les essais de synthèse sur une longue période sont plutôt rares et parfois anciens<sup>2</sup> et il nous a semblé important de rassembler dans un récit cohérent

---

<sup>1</sup> Parmi ceux que nous avons le plus utilisés, mais ne concernant qu'une partie de notre sujet, citons : S.E. Sidebotham, *Berenike and the Ancient Maritime Spice Route*, University of California Press, Berkeley, Los Angeles, London, 2011 ; R. Tomber, *Indo-Roman Trade, from pots to pepper*, Bristol Classical Press, Bloomsbury Publishing PLC, London, 2012 ; E. De La Vaissière, *Histoire des marchands sogdiens*, Bibliothèque de l'Institut des Hautes Études Chinoises, Volume XXXII, Collège de France, Institut des Hautes Études Chinoises Paris, 2016, ainsi que de nombreux articles de l'*History of civilizations of central Asia*, publiée sous la direction de l'UNESCO.

<sup>2</sup> Parmi les ouvrages les plus synthétiques, citons : M. Wheeler, *Les influences romaines au-delà des frontières impériales*, trad. M. Thomas, Collection civilisations d'hier et d'aujourd'hui, Plon, Paris, 1960 ; J. Innes Miller, *The Spice Trade of the Roman Empire, 29 B.C. to A.D. 641*, Oxford University Press Inc., New York, 1969 ; L.



et structuré des données abondantes certes, mais souvent éparses. L'objectif peut paraître démesurément ambitieux, avec le risque permanent de se perdre et de se disperser, mais nous pensons justement que seule une étude de l'évolution du commerce à grande distance sur pratiquement une dizaine de siècles permet d'en saisir les constantes, les lignes de fond, les respirations, en un mot les cohérences qui peuvent échapper un regard plus bref.

Dans la masse des thèmes et des informations qui s'offrent dès lors à nous, nous avons choisi de ne porter notre attention qu'à quelques bassins d'activité comme l'Égypte et la mer Rouge, la Mésopotamie, l'Asie centrale et méridionale ou l'Extrême-Orient, en considérant que ces régions, que l'on pourrait dire nucléaires, ont noué les unes avec les autres durant la période concernée par notre travail, des liens qui, progressivement, ont constitué un réseau dense de communications entre l'Europe et l'Asie. Elles constituent ainsi une charpente solide pour apprécier les contraintes, les évolutions, les caractéristiques du commerce oriental, des rois hellénistiques à la Chine des Tang. De ce fait, nous nous intéresserons plus à certaines zones géographiques qu'à d'autres, qui paraissent moins impliquées dans les relations à grande distance. En effet, certains territoires, notamment par leurs activités manufacturières de transformation, n'ont souvent fait que profiter des flux commerciaux, sans en être réellement des éléments moteurs. Il en est ainsi par exemple en Occident, de l'Asie Mineure et de la côte phénicienne.

Les bornes temporelles que nous nous sommes fixées semblent délimiter, quant à elles, le début et la fin d'une histoire des marchands au long cours. Nous verrons ce qu'il en est réellement. La mort d'Alexandre et l'avènement de l'islam marquent fondamentalement deux aventures militaires décisives dans la longue marche de l'humanité. Il s'agit en effet, dans un cas comme dans l'autre, de la submersion du vieil empire perse, carrefour essentiel, par une troupe de conquérants audacieux et décidés. Au premier abord, il est relativement facile de penser que des modifications géopolitiques de cette envergure, amènent *de facto* un changement important dans l'environnement économique des régions concernées. L'irruption des armées grecques en Asie centrale et du Sud à la fin du IV<sup>e</sup> siècle av. J.-C. n'a pu qu'entraîner un brassage des peuples et des cultures, propre à modifier les offres et les demandes, d'autant que les Égéens venaient d'une société où le commerce était largement développé. Les travaux des bématises d'Alexandre, arpentant les territoires conquis jusqu'aux Indes du Nord-Ouest, n'ont peut-être pas eu uniquement pour but de satisfaire des curiosités ou de faciliter le travail des militaires, mais ils ont pu aussi jalonner des itinéraires utilisables par tous. Beaucoup de leurs observations ont servi d'ailleurs de points de repères à nombre d'auteurs antiques. La mort du conquérant macédonien peut donc fournir, en première approximation, un repère commode à une histoire du commerce oriental, mais son importance reste à vérifier. En effet, s'il existe alors un environnement favorable au développement des échanges entre l'Europe et l'Asie, de nombreuses autres conditions sont nécessaires à sa réalisation, que ce soit au niveau des capacités de transport ou des besoins des populations, nous aurons l'occasion de le préciser.

Un millénaire plus tard, les conquêtes arabes bouleversent les pouvoirs établis dans une grande partie de l'Eurasie. Dans leur formidable expansion, les musulmans conquièrent les débouchés méditerranéens des marchandises asiatiques, à savoir la Syrie et l'Égypte, et occupent la totalité des côtes d'Afrique du Nord et d'Espagne. Pour certains auteurs, tous ces

---

Boulnois, La Route de la soie, Genève, Olizaine, 1992 ; R Mclaughlin , Rome and the Distant East : Trade Routes to the Ancient Lands of Arabia, India and China, Continuum, 2010.

événements entraînent une baisse importante du trafic maritime à travers la *Mare Nostrum*, qui cesse alors d'être un facteur d'unité et de développement des pays qui l'entourent<sup>3</sup>. À l'époque carolingienne, l'activité s'effondre dans le port de Marseille, le papyrus qui transitait jusque-là par la ville phocéenne n'est plus utilisé en Gaule au VIII<sup>e</sup> siècle<sup>4</sup>. Pour certains, le négoce existe toujours mais occupe une place si minime qu'on peut la considérer comme négligeable<sup>5</sup>. Il semble bien qu'il y ait donc là une rupture dans l'histoire des relations commerciales en Eurasie, marquée principalement par la sortie des circuits d'échanges à longue distance de tous les anciens royaumes barbares de l'Occident. La date paraît alors bien choisie pour borner notre travail, d'autant qu'il est probable que les conséquences économiques de l'avènement de l'islam ne sont que l'aboutissement ultime d'une évolution qui a pris forme depuis déjà quelques siècles et qui enjambe d'autres événements marquants de la période, qu'il s'agisse par exemple de l'installation de la Tétrarchie ou du sac de Rome. Ils auraient pu nous servir à limiter notre étude mais ils n'en ont constitué en fait que les jalons.

Nous le voyons donc, le sujet que nous avons traité est d'envergure. Il a d'ailleurs depuis longtemps attiré l'attention du grand public, notamment depuis l'utilisation au XIX<sup>e</sup> siècle du terme très expressif de « Route de la Soie », qui, au fil du temps, a connu quelques dérivés comme « Route maritime de la Soie ». Ces expressions, très évocatrices, et sans doute très réductrices, ne peuvent que susciter la curiosité devant des entreprises hors du commun. Des négociants au long cours ont parcouru, en effet, des distances immenses, traversé des contrées hostiles, franchi des montagnes inaccessibles et des déserts de feu, navigué sur des océans sans limites, connu des dangers sans fin. Nombre d'entre eux ont péri de soif, de froid, par la main des brigands ou le souffle des tempêtes. Pour la plupart, ils sont et demeurent anonymes, quelques-uns ont laissé des graffitis, plus rarement des inscriptions, et les témoignages directs, y compris de leurs compagnons de route, sont rarissimes. Nous en distinguerons deux, d'origine occidentale. L'un se nomme le *Périple de la mer Érythrée*, il est l'œuvre d'un auteur inconnu, sans doute alexandrin, probablement au I<sup>er</sup> siècle ap. J.-C.<sup>6</sup> L'autre, intitulé la *Topographie chrétienne*, a été écrit au VI<sup>e</sup> siècle ap. J.-C. par un certain Cosmas Indicopleustès, négociant de son état, reconverti dans le prosélytisme religieux. À côté de ces deux récits, très riches au demeurant, s'ajoutent des sources gréco-latines ou chinoises<sup>7</sup> qui évoquent régulièrement, mais souvent indirectement, les activités des marchands dans leurs pays d'origine, mais aussi bien au-delà. Elles sont bien souvent d'origine littéraire, parfois numismatiques, épigraphiques ou archéologiques. Leur abondance apparente n'est due pourtant qu'à l'étendue du sujet, et bien souvent, notamment sur le plan épigraphique, elles manquent pour venir conforter une hypothèse hasardeuse. Lorsqu'elles viennent du continent asiatique, elles n'ont pu être utilisées

---

<sup>3</sup> H. Pirenne, « Un contraste économique. Mérovingiens et carolingiens », *Revue belge de philologie et d'histoire*, 2, 1923, p. 223.

<sup>4</sup> *Ibid.* p. 230-231, et p. 232 note 1. Cette opinion est contredite par d'autres (E. Sabbe, « l'importance des tissus orientaux en Europe occidentale au Moyen Âge (IX<sup>e</sup> – X<sup>e</sup> siècle) », *Revue belge de philologie et d'histoire*, 1935, 14, 4, p. 1261-1288), mais elle est reprise plus récemment (C. Venco, « Par-delà la frontière : marchands et commerce d'esclaves entre la Gaule carolingienne et al-Andalus (VIII<sup>e</sup>-X<sup>e</sup> siècle) », HAL, archives ouvertes.fr, Université Toulouse II Jean Jaurès UMR 5608 – Traces, 2018).

<sup>5</sup> H. Pirenne, « Un contraste économique. Mérovingiens et carolingiens », *loc. cit.*, p. 230-231.

<sup>6</sup> La datation et l'origine du texte ont fait l'objet de nombreuses discussions. Pour certains, il s'agirait d'une compilation, effectuée hors d'Égypte, durant la première moitié du II<sup>e</sup> siècle ap. J.-C. (P. Arnaud, « *Le Periplus Maris Erythraei* : une œuvre de compilation aux préoccupations géographiques », *Topoi*, 11, *Orient-Occident, Autour du Périple de la mer Érythrée*, 2012, p. 58, 59).

<sup>7</sup> Il existe différents systèmes de transcription phonétique des mots et noms de lieux chinois. Nous avons adopté, dans la mesure du possible, le système dit pinyin, très largement répandu.

directement étant donnée la multiplicité des langages et les difficultés des traductions, dont on connaît les inconvénients. Toutes les données recueillies ont été rassemblées et structurées suivant les bassins d'activité que nous avons définis. Suivant les lieux et les moments, elles sont plus ou moins exploitables. Il en est ainsi par exemple de celles issues de la littérature d'Asie du Sud. En effet, les textes bouddhistes ou hindouistes restent difficilement datables, leurs chronologies sont fragiles et doivent être prises avec les plus grandes précautions<sup>8</sup>. Cependant, au-delà de ces incertitudes, certains d'entre eux comme le *Mahabharata*, le *Ramayana*<sup>9</sup>, les *Jatakas*<sup>10</sup>, ou les poèmes tamils du *Sangam*, apportent des indications intéressantes. En outre, tous ces écrits souffrent, comme leurs homologues gréco-latins, d'avoir été recopiés plusieurs fois<sup>11</sup>, et leurs imprécisions sont d'autant plus dommageables que l'épigraphie indienne n'apporte que peu de renseignements complémentaires<sup>12</sup>. Or précisément, il apparaît que les Indes ont constitué un espace intermédiaire essentiel entre l'Asie et l'Europe dans l'histoire du commerce oriental. Il faut donc veiller à ce que le déséquilibre des informations amène le moins possible d'erreurs d'interprétation, au risque de fournir des réponses incomplètes voire erronées aux multiples questions que pose le sujet.

Ces questions sont bien sûr très nombreuses et nous avons choisi de ne répondre qu'à quelques-unes d'entre elles. Les premières concernent le développement et la structuration des liens commerciaux eurasiatiques à partir de zones d'activités que nous avons définies précédemment. Les routes transcontinentales se sont en effet constituées progressivement en commençant par former des réseaux assez simples qui, petit à petit, sont devenus de plus en plus complexes. Avec le temps, sont apparues des lignes de force, terrestres et septentrionales pour les unes, maritimes et méridionales pour les autres. Des interconnexions nombreuses se sont créées et elles ont permis l'émergence ou la croissance de villes et de parcours qui, à leur tour, ont orienté les flux suivant les craintes et les profits. Il nous est apparu judicieux de distinguer plusieurs périodes dans cette évolution, la première courant du III<sup>e</sup> siècle av. J.-C. au I<sup>er</sup> siècle av. J.-C., la seconde allant jusqu'au II<sup>e</sup> siècle ap. J.-C. et enfin la dernière se terminant à la fin de l'Antiquité tardive. Ce découpage temporel nous semble correspondre aux cadences des échanges en Eurasie, avec dans un premier temps la confluence des régions nucléaires, dans un second une sorte d'apogée du commerce à grande distance, notamment chez les Méditerranéens, et dans un dernier un déplacement vers l'Orient du négoce international. Les titres des différents chapitres qui se succèdent ne font que refléter cette chronologie.

Les étapes du développement du trafic marchand entre l'Europe et l'Asie ne constituent pourtant que le cadre général de notre étude. Pour lui donner chair et consistance, il est nécessaire d'analyser l'impact réel des transactions, si spectaculaires soient-elles. Il importe en

---

<sup>8</sup> M. Dwivedi, « Early Historic South Asia », in *Handbook of Ancient Afro-Eurasian Economies*, Volume I: *Contexts*, De Gruyter, Berlin Boston, 2020, p. 96, 120.

<sup>9</sup> *Histoire de l'Humanité, du VII<sup>e</sup> siècle av. J.-C. au VII<sup>e</sup> siècle de l'ère chrétienne*, volume III, Éditions UNESCO, Jouve, Mayenne, 2005, p. 816. Le *Mahabharata* et le *Ramayana* sont deux poèmes en sanskrit. Le premier, daté entre le IV<sup>e</sup> siècle av. J.-C. et le V<sup>e</sup> siècle ap. J.-C. raconte les démêlés des Pandava avec leurs cousins Kaurava. Le second est daté entre le I<sup>er</sup> et le V<sup>e</sup> siècle ap. J.-C. Il raconte l'exil de Rama et ses aventures pour délivrer son épouse Sita (H.P. Ray, E. Nolot, « La présence des Yavana en Inde ancienne » *Topoi*, 3, 2, 1993, p. 475-476).

<sup>10</sup> Les *Jatakas* sont des contes racontant la vie des bouddhas, et notamment celle du bouddha historique.

<sup>11</sup> E. de la Vaissière, *Histoire des marchands sogdiens*, p. 71 ; R. Tomber, *Indo-Roman Trade, from pots to pepper*, p. 26. Le *Sangam* aurait été écrit entre le III<sup>e</sup> siècle av. J.-C. et le IV<sup>e</sup> siècle ap. J.-C. (D. Whittaker, « Le commerce romain avec l'Inde et la prise de décision économique », *Topoi*, 10, 1, 2000, p. 271-272 ; R. Thapar, *The Penguin History of Early India. From the Origins to AD 1300*, Penguin Book, London, 2002, p. 231 ; *Histoire de l'Humanité, du VII<sup>e</sup> siècle av. J.-C. au VII<sup>e</sup> siècle de l'ère chrétienne*, p. 858).

<sup>12</sup> R. Tomber, *Indo-Roman Trade, from pots to pepper*, p. 25.

effet de connaître, ou du moins d'évaluer le plus précisément possible, les volumes transportés, de savoir si les denrées exotiques ont profondément modifié la vie des peuples qui les ont achetées ou vendues, si une sorte de spécialisation s'est installée ici ou là au point de bouleverser les économies traditionnelles, si enfin il est possible de parler d'une première mondialisation ou s'il s'agit là d'un anachronisme commode mais inadapté. Parallèlement à l'aspect économique du commerce oriental, il est aussi intéressant de préciser les rapports entre les marchands et les puissants, tant il est vrai que les interactions entre les deux mondes sont importantes, du fait des contraintes exercées par les uns, et des revenus, notamment fiscaux, procurés par les autres. Un certain nombre d'auteurs établissent d'ailleurs une relation directe entre les déclin des trafics et certains événements, comme par exemple les difficultés politiques et militaires en Occident à partir du III<sup>e</sup> siècle ap. J.-C. L'hypothèse peut paraître séduisante mais il est probable que bien d'autres causes, parfois moins évidentes, peuvent être mises en avant. L'ensemble de ces thèmes fera l'objet d'un chapitre consacré à ce que nous avons appelé « l'économie du commerce oriental ». Enfin, nous n'oublions pas que cette histoire raconte avant tout celle des hommes qui l'ont vécue, tant comme participants que comme acteurs du développement des technologies, particulièrement maritimes. Les différents itinérants qui fréquentent les Routes de la Soie, viennent de tous horizons, voyagent seuls ou en groupes, n'obéissent qu'à eux-mêmes ou appartiennent à des communautés parfois très bien organisées, poursuivent de nombreux objectifs spirituels ou matériels. Ils constituent à eux seuls un sujet particulier mais ô combien fondamental qu'il est essentiel de préciser. Ils font l'objet de notre dernier chapitre.

Mais avant de développer tous les thèmes que nous venons d'évoquer, et dans les bornes que nous avons définies, il nous a paru intéressant de rappeler les faits historiques, dresser les décors, fixer les chronologies d'une étude qui embrasse plus d'une dizaine de siècles et près de la moitié du monde. Ils constituent une sorte de toile de fond au milieu de laquelle les personnages et le lecteur, nous l'espérons, se déplaceront alors plus librement. C'est ce que nous avons appelé : « le cadre historique ».

# **CHAPITRE I**

## **Le cadre historique**

Il s'agit bien ici de tracer un cadre destiné à fournir quelques repères dans l'histoire encore souvent bien mal connue de cette vaste région qui s'étend de la Méditerranée orientale à l'Asie du Sud voire au-delà, et ce entre la mort d'Alexandre le Grand et l'avènement de l'islam. Nous tenterons, pour ce faire, de suivre un fil chronologique, bien qu'il ne soit pas toujours très aisé de mener de front cette entreprise sur toutes les étendues considérées.

Puisque nous avons pris le parti dans ce chapitre de simplifier à grands traits des événements qui, ailleurs, occuperaient plusieurs volumes, nous allons donc scinder notre propos en trois parties, qui correspondent, globalement, aux développements des chapitres ultérieurs. La première couvre les III<sup>e</sup> et II<sup>e</sup> siècle av. J.-C., que l'on pourrait appeler par convention « l'ère des royaumes hellénistiques » et la seconde, s'étend sur le I<sup>er</sup> siècle avant et les deux premiers siècles après J.-C. Nous proposons de l'intituler « l'apogée des Méditerranéens ». Quant à la dernière, elle nous amène jusqu'au bout de notre période d'étude, et nous la dénommerons « la domination de la Perse sassanide ». Il nous semble en effet que ce découpage temporel s'applique peu ou prou à ce que fut l'évolution des liens et des circuits entre le monde méditerranéen et l'Asie prise au sens le plus large durant l'Antiquité même tardive. Durant les deux premiers siècles de notre enquête, on observe certes des contacts, d'ailleurs souvent préexistants, entre les peuples mais il est difficile de prouver l'existence de vrais courants commerciaux pérennes et de quelque importance, les bassins d'échanges n'étant pas toujours connectés les uns avec les autres. Ce n'est bien entendu plus le cas ensuite durant les trois siècles suivants alors que les connaissances géographiques progressent comme les technologies, le tout dans une relative stabilité politique. Enfin, à partir du III<sup>e</sup> siècle ap. J.-C., des changements profonds affectent les grands empires de la période précédente. Les économies déclinent, les routes se modifient, la Méditerranée orientale perd son dynamisme et son hégémonie commerciale au profit des mondes sassanide et, en partie, africain.

### **L'ère des royaumes hellénistiques (III<sup>e</sup> et II<sup>e</sup> siècle av. J.-C.)**

#### **L'Asie du Sud-Est et la Chine**

En Asie du Sud-Est, les dernières communautés préhistoriques connaissent de rapides évolutions techniques, politiques, sociales et économiques. Les sites d'habitation augmentent

en nombre et en taille pour former de grands groupements, préludes à des centres urbains qui peuvent devenir la capitale d'une ébauche d'État dirigé par un chef ou un roi<sup>1</sup>.

La Chine, à l'orée du III<sup>e</sup> siècle av. J.-C., vit à l'heure des « Royaumes Combattants », dénomination explicite d'une situation dont le pays ne sortira que dans les années 220 av. J.-C. Le roi Qin, s'appuyant sur une armée qu'il a profondément transformée, s'applique en effet à unifier son royaume<sup>2</sup> qu'il va organiser en trente-six commanderies, que d'aucuns estiment inspirées des satrapies achéménides<sup>3</sup>. Il fait réunir en une ligne de défense continue d'anciens éléments de fortifications, qui constitueront la Grande Muraille jusqu'au Gansu<sup>4</sup>. Il étend son territoire vers le sud aux dépens d'une population considérée par l'état chinois comme allogène et barbare<sup>5</sup>. Il occupe ainsi, à la fin du II<sup>e</sup> siècle av. J.-C., une vaste région comprenant le Nord du Vietnam et du Laos, le Yunnan et les côtes sud de la Chine actuelle incluant Canton et Hong Kong<sup>6</sup>. À sa mort en 210 av. J.-C., et après une période de troubles de quelques années, un fils de paysans originaire de la province de Nankin, au cours d'un processus que l'on retrouve régulièrement dans l'histoire chinoise, reprend les rênes de l'Empire. Il fonde la dynastie des Han qui dure de 202 av. J.-C. à 220 ap. J.-C., du moins en théorie<sup>7</sup>. Pendant la période dite des Han « antérieurs » ou Han « occidentaux », c'est-à-dire jusqu'au début de l'ère chrétienne, la capitale se situe à Chang'an. Après l'usurpation de Wang Mang, entre 9 et 23 ap. J.-C., les Han, qui s'appellent désormais « postérieurs » ou « orientaux », établissent leur pouvoir à Luoyang<sup>8</sup>.

Les premiers souverains Han n'ont guère laissé de traces dans l'histoire. La première forte personnalité qui émerge, est celle de l'empereur Wudi au règne exceptionnellement long (140–87 av. J.-C.). Il joue un rôle fondamental dans l'établissement des contacts de la Chine avec l'Asie centrale et le monde iranien. En proie en effet aux menaces nomades du nord, notamment Xiongnu, il conçoit le projet de s'allier avec les Yuezhi immigrés en Bactriane à la suite de leur conflit avec ces mêmes Xiongnu. Il a aussi, nous disent les annales chinoises, l'intention de « réaliser des projets de communication par des caravanes »<sup>9</sup>. Il envoie donc (en 138 ou en 126 av. J.-C., suivant les sources<sup>10</sup>) un certain Zhang Qian, accompagné d'une centaine d'hommes vers l'Asie centrale et les Yuezhi. Après de multiples aventures, notamment un séjour de dix ans chez les « barbares du nord », Zhang arrive à bon port, mais pour s'entendre refuser l'aide attendue. Derechef il reprend sa route pour s'en retourner chez lui, se proposant de passer par le Tibet, mais il est de nouveau retenu par ses ennemis intimes xiongnu, avant de finalement faire son rapport à l'empereur après treize ans d'absence<sup>11</sup>. Ce voyage est intéressant à plus d'un titre. Son côté picaresque aurait pu suffire à laisser une trace dans la mémoire des

---

<sup>1</sup> *Histoire de l'Humanité, du VII<sup>e</sup> siècle av. J.-C. au VII<sup>e</sup> siècle de l'ère chrétienne*, volume III, éditions UNESCO, Jouve, Mayenne, 2005, p. 923-926.

<sup>2</sup> R. Grousset, *Histoire de la Chine*, Club des libraires de France, 1942, p. 26.

<sup>3</sup> J. Tsung-I, L. Vandermeersch, « Les relations entre la Chine et le monde iranien dans l'Antiquité historiquement revisitée à la lumière des découvertes archéologiques du dernier quart de siècle », *BEFEO*, 93, 2006, p. 216.

<sup>4</sup> R. Grousset, *Histoire de la Chine*, p. 30.

<sup>5</sup> R. Grousset, *Histoire de la Chine*, p. 31.

<sup>6</sup> J. Tsung-I, L. Vandermeersch, « Les relations entre la Chine et le monde iranien dans l'Antiquité historiquement revisitée à la lumière des découvertes archéologiques du dernier quart de siècle », *loc. cit.*, p. 218.

<sup>7</sup> R. Grousset, *Histoire de la Chine*, p. 33-34.

<sup>8</sup> *Histoire de l'Humanité, du VII<sup>e</sup> siècle av. J.-C. au VII<sup>e</sup> siècle de l'ère chrétienne*, p. 1117.

<sup>9</sup> *Les Mémoires historiques de Se-ma Ts'ien*, livre 123, traduction M. Brosset, paru dans le *Nouveau Journal Asiatique*, II, Paris, 1828, p. 419.

<sup>10</sup> H. Cordier, *Histoire générale de la Chine et de ses relations avec les pays étrangers depuis les temps les plus anciens jusqu'à la chute de la dynastie mandchoue*, tome I, librairie Paul Geuthner, Paris, 1920, p. 235.

<sup>11</sup> *Ibid.*, p. 237.

hommes, mais il prend une autre ampleur du fait de ses conséquences politiques, commerciales et culturelles. En effet, la Chine, toujours sous le même empereur Wudi, décide alors de s'implanter, d'abord dans le Gansu occidental en 121 av. J.-C., puis à partir de 108 av. J.-C. dans les oasis du nord et du sud du bassin du Tarim. Cette expansion territoriale ne l'empêche pas de consolider ses conquêtes de la Chine du Sud et du Tonkin<sup>12</sup>. Une première ambassade chinoise est envoyée chez les Parthes sous le règne du roi Mithridate II en 115, ou peut-être en 105 av. J.-C., lesquels y répondent courtoisement<sup>13</sup>. Parallèlement, grâce aux cadeaux diplomatiques, un véritable commerce, notamment de la soie, se met en place à partir du début du I<sup>er</sup> siècle avant J.-C. entre les marchands d'Asie centrale et les gentilshommes de fortune chinois<sup>14</sup>. L'empereur a effectivement coutume d'utiliser dans son expansion vers l'ouest, non pas les forces vives du pays, mais tout ce qu'il peut compter d'aventuriers de « sac et de corde »<sup>15</sup>. La Chine prend dès lors conscience de l'existence d'un monde extérieur. Elle en a même une connaissance de plus en plus précise et elle commence à en apprécier les besoins et les richesses. La première mention des Indes dans un texte historique chinois se trouve dans le *Shiji* (*Les Mémoires historiques de Sima Qian*) qui date du début du I<sup>er</sup> siècle av. J.-C.<sup>16</sup>

## L'Asie centrale

En 329 av. J.-C., Alexandre le Grand arrive en Asie centrale ; il y guerroye durement deux longues années avant de se tourner vers les Indes. Si des populations d'origine hellénique vivent déjà sur place<sup>17</sup>, l'expédition du Macédonien ouvre la voie à une émigration venue du bassin égéen, notamment durant l'époque séleucide<sup>18</sup>. Les Grecs ne seront jamais en majorité, mais ils détiennent le pouvoir dans la région, de la fin du IV<sup>e</sup> siècle jusqu'au milieu du II<sup>e</sup> siècle av. J.-C., et leur influence culturelle s'exerce encore longtemps après. Une des marques les plus évidentes de leur présence se manifeste dans l'urbanisme, que ce soit à Bactres, Aï Khanum et plus au sud Taxila<sup>19</sup>. Aï Khanum est située au confluent de l'Amu-darya et de la Kockcha. La ville est édifée entre la fin du IV<sup>e</sup> siècle et le milieu du II<sup>e</sup> siècle av. J.-C., avec une acropole, un théâtre, un gymnase etc... qui ne laissent aucun doute quant à l'origine de ses habitants. Une influence orientale est pourtant perceptible, notamment dans les matériaux de construction ou la structure du palais<sup>20</sup>.

---

<sup>12</sup> R. Grousset, *Histoire de la Chine*, p. 39-40. L'auteur signale qu'à l'époque, la Chine méridionale restait une terre étrangère couverte de collines boisées contrastant avec les basses plaines alluviales, ce qui peut expliquer les deux Chine, *Sinae* et *Sères* que l'on rencontre régulièrement dans les textes antiques.

<sup>13</sup> *Shih-chi*, 123 : Ta-wan.

<sup>14</sup> E. de la Vaissière, *Histoire des marchands sogdiens*, Bibliothèque de l'Institut des Hautes Études Chinoises, Volume XXXII, Collège de France, Institut des Hautes Études Chinoises, Paris, 2016, p. 33.

<sup>15</sup> *Les Mémoires historiques de Se-ma Ts'ien*, loc. cit., p. 440.

<sup>16</sup> Y. Juping, « The Relations between China and India and the Opening of the Southern Silk Road during the Han Dynasty », *The Silk Road*, 11, 2013, p. 82.

<sup>17</sup> L. Martinez-Sève, « Les Grecs d'Extrême Orient : communautés grecques d'Asie centrale et d'Iran », *Pallas, Revue d'études antiques*, 89, 2012, p. 370.

<sup>18</sup> P. Bernard, « The Greek Kingdoms of Central Asia » dans *History of civilizations of central Asia*, vol II, *The development of sedentary and nomadic civilizations, 700 B.C. to A.D. 250*, UNESCO Publishing, Paris, 1994, p. 103.

<sup>19</sup> R. Thapar, *The Penguin History of Early India. From the Origins to AD 1300*, Penguin Book, London, 2002, p. 215.

<sup>20</sup> J.-P. Roux, *L'Asie centrale, Histoire et civilisations*, Fayard, Paris, 1997, p. 78-79.

Au III<sup>e</sup> siècle avant Jésus-Christ, les colonies grecques d'Asie centrale, toujours soumises à la menace des nomades du nord, s'émancipent du pouvoir central séleucide. En ce qui concerne le danger représenté par les Scythes, qu'Alexandre avait poursuivis lors de ses conquêtes, il est, semble-t-il, assez facilement contenu durant de nombreuses années. Vers 290 av. J.-C., Démodamas de Milet, engagé sans doute dans une expédition de représailles, élève sur les bords du Syr Darya des autels en l'honneur d'Apollon de Didymes protecteur de la dynastie séleucide<sup>21</sup>. Il est possible que les fortifications retrouvées dans le Wakhan<sup>22</sup>, ou au niveau des Portes de Fer à Derbent<sup>23</sup>, aient été élevées à cette époque pour parer la menace. À la fin du siècle, Antiochos III lève le siège de Bactres, conscient des difficultés de se défendre face à des « nuées de nomades »<sup>24</sup>. Cependant, aucun événement majeur n'est venu jusque-là du monde des steppes.

L'évolution politique de la Bactriane grecque va, quant à elle, connaître de profondes transformations. Après la mort du conquérant macédonien et les guerres qui s'en sont suivies entre les diadoques, la région fait partie du domaine de Séleucos Nicator I<sup>er</sup>. Il en confie la direction à son fils Antiochos, lequel s'installe pour un temps sur place. Quelques années plus tard, nous sommes alors au milieu du III<sup>e</sup> siècle av. J.-C., profitant « du peu d'attention des rois de Syrie et de Médie », nous dit Strabon<sup>25</sup>, ou des dissensions entre deux prétendants séleucides<sup>26</sup>, le satrape de Bactriane–Sogdiane, Diodote, gouverneur des « mille villes »<sup>27</sup>, se détache complètement du pouvoir central. L'évolution de ses monnaies à partir des années 250 av. J.-C.<sup>28</sup> est, à cet égard, significatif. C'est le début des royaumes dits « gréco-bactriens ». Parallèlement le satrape Andragoras, bientôt éliminé par Arsace I<sup>er</sup> en 238 av. J.-C., suit le même chemin en Parthie ce qui peut avoir interrompu presque complètement les relations entre le monde méditerranéen et l'Asie centrale<sup>29</sup>. Quelques décennies se passent avant que le royaume séleucide ne puisse, ou ne veuille réagir ; c'est l'Anabase d'Antiochos III que nous avons évoquée plus haut<sup>30</sup>. Le roi soumet pour un temps les Parthes d'Arsace II<sup>31</sup> puis assiège sans succès les Grecs de Bactres pendant deux longues années. Conscient de la fragilité de sa situation, il est alors obligé de reconnaître le pouvoir local, en l'occurrence celui d'Euthydème

<sup>21</sup> A. H. Dani, P. Bernard, « Alexander and his successors in Central Asia », dans *History of civilizations of central Asia*, vol II, *The development of sedentary and nomadic civilizations, 700 B.C. to A.D. 250*, UNESCO Publishing, Paris, 1994, p. 89.

<sup>22</sup> La date de leur construction est controversée, la découverte de vaisselles moulées étant un argument en faveur d'une origine hellénistique (J.D. Lerner, « The émergence of Wakhan Fortresses in the Hellenistic Period », *Anabasis, Studia Classica et Orientalia*, 7, 2016, p. 109, 115).

<sup>23</sup> Les fouilles ont mis en évidence un puissant mur construit par les rois gréco-bactriens à la frontière nord de leur royaume, au niveau des monts Hissar, à une date indéterminée (L. Martinez-Sève, « Les opérations d'Antiochos III en Bactriane – Sogdiane : l'apport de la documentation archéologique », dans Chr. Feyel, L. Graslin-Thomé (éds.), *Antiochos III et l'Orient, journées d'études franco-allemandes, Nancy 6 – 8 juin 2016*, ADRA-Nancy, De Boccard, Paris, 2017, p. 289).

<sup>24</sup> Polybe, *Histoire*, XI, 34.

<sup>25</sup> Strabon, *Géographie*, XI, 9, 2.

<sup>26</sup> Justin, *Épitomé de Trogue Pompée*, XLI, 4.

<sup>27</sup> *Ibid.* Ce qui confirme l'urbanisation de la région et probablement sa prospérité à l'époque.

<sup>28</sup> E.T. Newell, *The coinage of the Eastern Seleucid Mints from Seleucus I to Antiochus III*, American Numismatic Society, New York, 1938, p. 245-249.

<sup>29</sup> G. Labarre, « Les royaumes gréco-bactriens et indo-grecs : un essai de reconstitution historique. François Widemann, *Les successeurs d'Alexandre en Asie centrale et leur héritage culturel* », *DHA*, 36/2, 2010, p. 212.

<sup>30</sup> La route qu'emprunte Antiochos III pour se rendre en Bactriane, et plus précisément à Bactres, ne passe pas par Merv qui est pourtant le chemin le plus direct. Le roi préfère utiliser un itinéraire plus au sud, par Hérat. Impératif stratégique ou simple commodité d'usage à l'époque ? (L. Martinez-Sève, « Les opérations d'Antiochos III en Bactriane – Sogdiane : l'apport de la documentation archéologique », *loc. cit.*, p. 274).

<sup>31</sup> Justin, *Épitomé de Trogue Pompée*, XLI, 5.



I<sup>er</sup>. Abondamment pourvu de vivres et d'éléphants, comme l'avait été son aïeul Séleucos I<sup>er</sup> revenant des Indes, il prend le chemin du retour par l'Arachosie (Kandahar ?), le fleuve Erymanthe (l'Helmand ?) et la Carmanie (Kerman ?), suivant probablement en cela l'itinéraire qu'avait emprunté Cratère<sup>32</sup>. Au tournant du siècle, voilà la Bactriane indépendante et prospère<sup>33</sup>, tandis que la Sogdiane suit, pour un temps, sa propre route.

Le II<sup>e</sup> siècle avant J.-C. voit le centre de gravité du pouvoir grec en Asie centrale se déplacer vers le Nord-Ouest des Indes, profitant de la disparition des Maurya<sup>34</sup>, alors que se succèdent corégences et luttes dynastiques. Quelques noms de souverains ont marqué cette époque, comme Démétrios I<sup>er</sup> qui s'avance au-delà de Kaboul et annexe Taxila<sup>35</sup> entre 200 et 180 av. J.-C., ou Eucratides I<sup>er</sup> (171-145 av. J.-C.<sup>36</sup>) qui s'affranchit de la tutelle de Démétrios II vers 165 av. J.-C.<sup>37</sup>, reconquiert la Sogdiane et affronte un autre roi, qu'on appelle désormais indo-grec, Ménandre (150-135 av. J.-C.<sup>38</sup>). Ce dernier, né d'une mère indienne<sup>39</sup>, est connu non seulement par ses conquêtes, (il atteint Pataliputra, l'ancienne capitale des Maurya<sup>40</sup>), mais aussi pour ses dialogues avec le sage Nagasena rapportés dans un texte bouddhique, le *Milindapanha*<sup>41</sup>.

Il est difficile de fixer les limites géographiques atteintes par les royaumes gréco-bactriens, d'autant qu'elles ont varié avec le temps et que nous ne les connaissons pas toujours avec précision. On estime cependant que, dans la péninsule indienne, elles ont dépassé le Gandhara et le Pendjab occidental, c'est-à-dire les conquêtes d'Alexandre<sup>42</sup>. Elles ont englobé la vallée de l'Indus jusqu'à son embouchure, la Patalène, une bonne partie du littoral adjacent<sup>43</sup> sans que l'on sache exactement jusqu'où<sup>44</sup>, et temporairement une partie de la vallée du Gange. Plus au nord, l'Arachosie, la Drangiane, la Sogdiane ont été sous la domination des Grecs, au point que certains auteurs antiques les ont pensés voisins des Sères<sup>45</sup>. Chronologiquement, cette frontière commune paraît impossible et pour certains<sup>46</sup> il s'agirait d'une erreur de transcription du nom d'une population locale. Mais tout ceci n'empêche pas que des contacts aient pu avoir lieu de part et d'autre du Turkestan.

À partir du milieu du II<sup>e</sup> siècle av J.-C., le déclin s'amorce pour le pouvoir hellénique en Asie centrale avant qu'il ne disparaisse complètement sous les assauts des Parthes à l'ouest<sup>47</sup> et des nomades au nord. En 145 av. J.-C., Aï Khanum est détruite et abandonnée<sup>48</sup>. À partir des années 140–130 av. J.-C., la Sogdiane passe aux mains des Sakas iranophones et à l'est des

---

<sup>32</sup> Arrien, *L'Anabase*, VI, 17.

<sup>33</sup> P. Bernard, « The Greek Kingdoms of Central Asia », *loc. cit.*, p. 98.

<sup>34</sup> *C.f. infra*.

<sup>35</sup> R. Thapar, *The Penguin History of Early India. From the Origins to AD 1300*, p. 215.

<sup>36</sup> P. Bernard, « The Greek Kingdoms of Central Asia », *loc. cit.*, p. 99.

<sup>37</sup> Justin, *Épitomé de Trogue Pompée*, XLI, 6.

<sup>38</sup> R. Thapar, *The Penguin History of Early India. From the Origins to AD 1300*, p. 215.

<sup>39</sup> E. Choissnel, *Les Parthes et la Route de la Soie*, IFEAC-L'Harmattan, Paris, 2004, p. 40.

<sup>40</sup> P. Bernard, « The Greek Kingdoms of Central Asia », *loc. cit.*, p. 99. C'est semble-t-il sous le règne de Ménandre que les Grecs atteignirent leur plus grande expansion aux Indes.

<sup>41</sup> R. Thapar, *The Penguin History of Early India. From the Origins to AD 1300*, p. 215.

<sup>42</sup> Strabon, *Géographie*, XV, 1.

<sup>43</sup> Strabon, *Géographie*, XI, 11,1.

<sup>44</sup> P. Bernard, « The Greek Kingdoms of Central Asia », *loc. cit.*, p. 99.

<sup>45</sup> Strabon, *Géographie*, XI, 11, 1.

<sup>46</sup> Y. Juping, « Alexander the Great and the Emergence of the Silk Road », *The Silk Road*, 6/2, 2009, p. 16-17.

<sup>47</sup> Strabon, *Géographie*, XI, 9, 2.

<sup>48</sup> P. Bernard, « The Greek Kingdoms of Central Asia », *loc. cit.*, p 100.

Yuezhi<sup>49</sup>. Les peuples impliqués dans ces migrations sont sans doute multiples<sup>50</sup>, leurs histoires complexes, entrecroisées et mal connues. Celle des Yuezhi n'est parvenue jusqu'à nous que grâce aux annales de l'Empire du Milieu ; battus par les Xiongnu<sup>51</sup>, ils auraient émigré au nord du Syr-Darya avant de descendre plus au sud vers Daxia, la dénomination chinoise de la Bactriane, où ils se seraient établis en cinq communautés<sup>52</sup>. Quand l'ambassadeur Zhang Qian<sup>53</sup> atteint la région dans les années 130 av. J.-C., elle n'est plus sous domination grecque. Les Sakas, ou Scythes, et plus tard Indo-Scythes, font aussi partie de ces envahisseurs venus de la steppe. Leurs migrations les conduisent un peu plus tard, notamment en 128 av. J.-C.<sup>54</sup>, à affronter les Parthes qui finalement les contiennent à partir du règne de Mithridate II dans l'ouest de l'Afghanistan actuel, le Seistan, ex Sakastan<sup>55</sup>. Au début du I<sup>er</sup> siècle, Hérat et l'oasis de Merv sont toujours aux mains des Arsacides ; les nomades contrôlent quant à eux la totalité de l'Asie centrale où le pouvoir grec n'est plus qu'un souvenir. Il restera pourtant longtemps dans la mémoire des peuples<sup>56</sup>.

## Les Indes

Alexandre pénètre aux Indes en 327 av. J.-C., et il n'ira pas plus loin. Il organise le pays en plusieurs satrapies à la tête desquelles il nomme Philippe et quelques autres<sup>57</sup>, bâtit des villes, des ports, met en route des chantiers navals et quitte finalement les rives de l'Indus en 325 av. J.-C. Les territoires soumis au sud de l'Hindu Kush échappent dès lors rapidement à l'autorité macédonienne rudement concurrencée par la nouvelle dynastie indienne des Maurya qui domine la quasi-totalité de la péninsule durant tout le III<sup>e</sup> siècle avant J.-C. En 316 av. J.-C., les troupes grecques se retirent des provinces du Nord-Ouest des Indes<sup>58</sup> et la tentative de Séleucos I<sup>er</sup>, quelques années plus tard, pour les récupérer se solde par un échec<sup>59</sup>. Chandragupta, le premier roi Maurya, épouse une des filles du diadoque<sup>60</sup> et contrôle désormais les rives occidentales de l'Indus avec une grande partie de l'Arachosie. Les conquêtes de ses successeurs ne s'arrêtent pas là, si l'on en croit la répartition des piliers ou des rochers que fait graver l'un des membres les plus éminents de la dynastie, l'empereur Asoka, qui accède au pouvoir vers 269 av. J.-C.<sup>61</sup>. Ses inscriptions sont des édits rédigés dans la langue vernaculaire et donc parfois, en grec. Elles sont plutôt réparties le long de la bordure himalayenne et de la vallée du Gange où se situe la capitale, Pataliputra. Seule l'extrémité sud de la péninsule n'en possède pas, ce qui se conçoit car elle est clairement identifiée comme étant le domaine des

<sup>49</sup> E. de la Vaissière, *Histoire des marchands sogdiens*, p. 20.

<sup>50</sup> Strabon, *Géographie*, XI, 8, 2.

<sup>51</sup> *Les Mémoires historiques de Se-ma Ts'ien*, loc. cit., p. 424.

<sup>52</sup> E. Specht, « Études sur l'Asie centrale d'après les historiens chinois », *Journal Asiatique*, 1883, p. 325.

<sup>53</sup> Cf. *infra*.

<sup>54</sup> Justin, *Épitomé de Trogue Pompée*, XLII, 1,5.

<sup>55</sup> K. Enoki, G. A. Koshelenko, Z. Haidary, « The Yüeh-chih and their Migrations », dans *History of civilizations of central Asia*, vol II, *The development of sedentary and nomadic civilizations, 700 B.C. to A.D. 250*, UNESCO Publishing, Paris, 1994, p. 176.

<sup>56</sup> Ammien Marcellin, *Histoire de Rome*, XXIII, 6.

<sup>57</sup> Arrien, *L'Anabase*, VI, 15-18.

<sup>58</sup> J.-F. Salles, « Le Golfe arabo-persique entre Séleucides et Maurya », *Topoi*, 4/2, 1994, p. 598.

<sup>59</sup> Plutarque, *Vie d'Alexandre*, 62 ; Strabon, *Géographie*, XV, 2, 9.

<sup>60</sup> P. C. Prasad, *Foreign trade and commerce in ancient India*, Abhinav Publications, New Dehli, 2014, p. 64.

<sup>61</sup> *Histoire de l'Humanité, du VII<sup>e</sup> siècle av. J.-C. au VII<sup>e</sup> siècle de l'ère chrétienne*, p. 825.

Chola et des Pandya, royaumes limitrophes<sup>62</sup> que nous retrouverons pratiquement tout au long de notre étude.

La renommée de l'empire maurya dépasse largement les limites indiennes et même celles de l'Asie. Selon la légende, le fils d'Asoka, bouddhiste comme son père, part prêcher la bonne parole à Ceylan à partir du port de Tamralipti dans les bouches du Gange, où les fouilles ont révélé une occupation datant de cette époque<sup>63</sup>. Un pèlerin célèbre de la même obédience prétendra bien plus tard, au VII<sup>e</sup> siècle ap. J.-C., que Khotan, au sud du bassin du Tarim, de l'autre côté de l'Himalaya, est une colonie indienne fondée par un prince maurya<sup>64</sup>. Des ambassadeurs sont échangés régulièrement avec les diadoques dès l'époque du fondateur de la dynastie, Chandragupta. L'histoire a retenu les noms de quelques-uns d'entre eux<sup>65</sup> : Dionysios<sup>66</sup>, envoyé par Ptolémée II Philadelphe, Déimaque, qui se rend à la cour d'Amitocrate (Bindusara, fils de Chandragupta), lequel demande à son collègue Antiochos I<sup>er</sup> des figues, du vin cuit et un sophiste, sans doute pour nourrir autant le corps que l'esprit<sup>67</sup>. Il y en eut d'autres, sans aucun doute, qui servirent notamment d'émissaires à l'empereur Asoka auprès de plusieurs rois hellénistiques<sup>68</sup>. Mégasthène reste le seul à avoir, semble-t-il, laissé un témoignage écrit, l'*Indica*, malheureusement perdu, mais que nous connaissons indirectement par d'autres auteurs antiques.

L'empire maurya apparaît donc tout au long du III<sup>e</sup> siècle av. J.-C. comme un état puissant, organisé, dont l'homogénéité est démontrée, selon certains, par l'ubiquité des céramiques noires polies du nord (NBPW) à travers le sous-continent<sup>69</sup>. Sa renommée s'étend jusqu'à la Méditerranée et peut à l'occasion servir de modèle<sup>70</sup>. C'est d'ailleurs sans doute le but d'un ouvrage d'origine indienne, l'*Arthashastra*, attribué à Kautilya, qui aurait été premier ministre de Chandragupta. La ou les dates de ses rédactions, (entre le IV<sup>e</sup> siècle av. J.-C. et le III<sup>e</sup> siècle de notre ère<sup>71</sup>) ne sont pas connues exactement, mais il est probable que les différentes descriptions, qui restent d'ailleurs assez vagues, ne reflètent que d'assez loin une réalité plus prosaïque. Ceci n'ôte pourtant pas son intérêt à l'ouvrage. Il semble que le déclin des Maurya s'amorce dès la mort d'Asoka en 232 av. J.-C.<sup>72</sup>. Dès la fin du siècle, les souverains grecs de Bactriane ne cachent plus leurs ambitions de conquêtes au sud de l'Hindu Kush, et finalement en 185 av. J.-C., le dernier empereur est tué par le fondateur de la dynastie des Sunga. Au II<sup>e</sup> siècle av. J.-C., l'Inde se morcelle alors en un grand nombre de royaumes et de républiques<sup>73</sup>

---

<sup>62</sup> P. C. Prasad, *Foreign trade and commerce in ancient India*, p. 80.

<sup>63</sup> *Histoire de l'Humanité, du VII<sup>e</sup> siècle av. J.-C. au VII<sup>e</sup> siècle de l'ère chrétienne*, p. 827.

<sup>64</sup> Xuan Zang, *L'Inde du Bouddha vue par des pèlerins chinois sous la dynastie Tang (VII<sup>e</sup> siècle)*, texte établi et annoté par Catherine Meuwese, collection Temps et Continents, Calmann-Lévy, Paris, 1968, p. 271.

<sup>65</sup> Strabon, *Géographie*, II, 1.

<sup>66</sup> Pline, *Histoire naturelle*, VI, 21 ; Solin, *Recueil de faits remarquables*, LIII.

<sup>67</sup> Athénée de Naucratis, *Les Deipnosophistes*, XIV, 17.

<sup>68</sup> R. Thapar, *The Penguin History of Early India. From the Origins to AD 1300*, p. 182.

<sup>69</sup> M. Dwivedi, « Early Historic South Asia », dans *Handbook of Ancient Afro-Eurasian Economies*, Volume I: *Contexts*, De Gruyter, Berlin Boston, 2020, p. 100.

<sup>70</sup> Pour certains ce serait l'objectif caché de l'*Indica*, voir J.-F. Salles, « Le Golfe arabo-persique entre Séleucides et Maurya », *loc. cit.*, p. 600.

<sup>71</sup> M. Angot, *Histoire des Indes*, Les Belles Lettres, Paris, 2017, p. 30 ; S. E. Sidebotham, *Berenike and the Ancient Maritime Spice Route*, University of California Press, Berkeley Los Angeles London, 2011, p. 238-239.

<sup>72</sup> *Histoire de l'Humanité, du VII<sup>e</sup> siècle av. J.-C. au VII<sup>e</sup> siècle de l'ère chrétienne*, p. 829.

<sup>73</sup> *Ibid.*, p. 833.

en lutte souvent les uns avec les autres, les Grecs installés désormais au Nord-Ouest de la péninsule<sup>74</sup> n'échappant pas à ce processus.

## Le Moyen Orient

### *De la Méditerranée au plateau iranien*

À la mort d'Alexandre, toute la partie orientale de son empire passe entre les mains de Séleucos I<sup>er</sup> et de ses successeurs immédiats. La prospérité semble s'installer<sup>75</sup>, des explorations géographiques sont lancées, des villes sont créées. Un amiral grec, Patrocle, effectue la circumnavigation de la mer Caspienne<sup>76</sup>, dans le golfe Persique un établissement est fondé à Failaka (l'ancienne île d'Ikaros) sous le règne de Séleucos I<sup>er</sup><sup>77</sup>, mais il ne semble pas que l'intérêt du roi se soit tourné vers la liaison maritime avec les Indes<sup>78</sup>, contrairement à son maître et prédécesseur<sup>79</sup>.

Deux événements majeurs surviennent au III<sup>e</sup> siècle av. J.-C. dans la région : à l'ouest les cinq guerres de Syrie voient les Séleucides et les Lagides se déchirer de 274 à 168 av. J.-C., à l'est les Parthes prennent de plus en plus d'importance, refoulent progressivement leurs rivaux grecs vers la Mésopotamie avant de les éliminer complètement.

En ce qui concerne les guerres de Syrie, nous reviendrons plus loin sur les expéditions des Ptolémées en Babylonie car elles ont pu emprunter des routes maritimes qui ne sont pas sans intérêt dans notre étude. Quant aux opérations militaires, sans entrer dans leur détail, remarquons que, dans un premier temps, l'Égypte s'assure du contrôle de la Syrie-Palestine où arrivent les caravanes de l'Arabie. La situation s'inverse à partir du II<sup>e</sup> siècle av. J.-C., ce qui a peut-être incité les Lagides à s'intéresser de plus près à la mer Rouge.

Les Parthes quant à eux, venus de l'Oxus sous la conduite de leur chef Arsace, s'emparent, au milieu du III<sup>e</sup> siècle av. J.-C., de la Parthie profitant des vellétés d'indépendance du satrape local<sup>80</sup>. Leur pouvoir n'est que temporairement remis en cause par Antiochos III à la fin du siècle. Durant les décennies suivantes, ils s'avancent jusqu'à l'Euphrate et même au-delà, ce qui les met alors en contact avec l'Arménie et la république romaine<sup>81</sup>. En 150, ils fondent un camp militaire sur la rive gauche du Tigre en face de Séleucie ; ce camp deviendra plus tard la ville

---

<sup>74</sup> C.f. *supra*.

<sup>75</sup> À Ai Khanum, 40 % des monnaies de cuivre découvertes sont frappées durant les règnes des trois premiers rois séleucides.

<sup>76</sup> Pline, *Histoire naturelle*, VI, 21.

<sup>77</sup> L. Martinez-Sève, « Suse et les Séleucides au III<sup>e</sup> siècle avant J.-C. », dans Ed. Dabrowa (éd.), *New Studies on the Seleucids*, Electrum 18, 2011, p. 58.

<sup>78</sup> J. Rougé, « La navigation en mer Érythrée dans l'Antiquité », dans *L'Arabie et ses mers bordières. I. Itinéraires et voisinages. Séminaire de recherche 1985-1986*. Maison de l'Orient et de la Méditerranée Jean Pouilloux, Lyon, 1986, p. 64-65.

<sup>79</sup> Il suffit de rappeler le périple de Néarque de retour des Indes. Dans le golfe Persique, l'île de Kharg est appelée par Ptolémée « l'île d'Alexandre » (Ptolémée, *Géographie*, VI, 4).

<sup>80</sup> Strabon, *Géographie*, XI, 9,2.

<sup>81</sup> Justin, *Épitomé de Trogue Pompée*, XLI, 6.

de Ctésiphon<sup>82</sup>. La Médie et la Babylonie sont prises en 147 et 141 av. J.-C. Les deux provinces restent définitivement parthes<sup>83</sup>, malgré deux réactions séleucides vers 140 et 130 av. J.-C. avec l'implication possible des cités grecques de Mésopotamie<sup>84</sup>, tandis que le pouvoir arsacide est mis temporairement en difficulté par des envahisseurs sakas à l'est. En 113 av. J.-C., Doura-Europos fait, elle aussi, partie du royaume<sup>85</sup>. Celui-ci devient une puissance incontournable au Moyen Orient, connue et reconnue aussi bien de la Chine que de Rome comme lien entre l'Orient et l'Occident. Une première ambassade de l'empire du Milieu arrive en 105 av. J.-C. à Hécatompylos<sup>86</sup>. En retour les envoyés de Mithridate II offrent à la cour des Han des œufs d'autruches et des jongleurs du Likan, terme qui désigne en Chine le monde romain<sup>87</sup>.

Revenons un instant quelques années en arrière pour nous intéresser à une région qui joue un rôle essentiel dans le commerce oriental, à savoir le fond du golfe Persique, autrement dit la Mésène-Characène. Charax est le nom d'une ville fondée par Alexandre, peut-être pour contrebalancer la puissance économique de Gerrha<sup>88</sup>. Après sa destruction par des inondations, elle est reconstruite par Antiochos IV peu avant sa mort en 164 av. J.-C., ce qui montre l'intérêt que les Séleucides ont depuis longtemps pour la région. Il faut effectivement rappeler qu'Antiochos IV fait explorer le golfe Persique à l'ouest<sup>89</sup> et que son père Antiochos III s'arrête à Gerrha, à la fin de son anabase. En 140 av. J.-C., Hyspaosines, gouverneur séleucide de la satrapie de la mer Érythrée, proclame son indépendance et entraîne avec lui les territoires qu'il contrôle, notamment des îles comme Bahreïn<sup>90</sup>. Il donne son nom à Charax, qui devient Spassinou Charax et il inaugure vis-à-vis des Arsacides une politique de vassalité plus ou moins lointaine qui va durer jusqu'à l'avènement des Sassanides. En effet, tentant sans doute lui aussi de profiter des difficultés des Parthes avec les Sakas, le satrape rebelle entame une conquête de la Mésopotamie centrale, attestée par des documents cunéiformes de Babylone<sup>91</sup>. Mais très rapidement les Arsacides redressent la situation et rétablissent leur pouvoir ; la dernière émission monétaire d'Hyspaosines date de 121 av. J.-C.<sup>92</sup>, ce qui signe la date de la fin (temporaire) de l'indépendance de la Characène.

### *La péninsule arabique et l'Égypte.*

L'histoire de la péninsule arabique avant le I<sup>er</sup> siècle av J.-C., se caractérise essentiellement par un émiettement politique, avec, au sud, une forme d'hégémonie sabéenne.

<sup>82</sup> E. Choisnel, *Les Parthes et la Route de la Soie*, p. 45.

<sup>83</sup> *Histoire de l'Humanité, du VII<sup>e</sup> siècle av. J.-C. au VII<sup>e</sup> siècle de l'ère chrétienne*, p. 331.

<sup>84</sup> G. A. Koshelenko, V. N. Pilipko, « Parthia » dans *History of civilizations of central Asia*, vol II, *The development of sedentary and nomadic civilizations, 700 B.C. to A.D. 250*, UNESCO Publishing, Paris, 1994, p. 129.

<sup>85</sup> E. Choisnel, *Les Parthes et la Route de la Soie*, p. 56-58.

<sup>86</sup> F. Hirth, *China and the Roman Orient: Researches Into Their Ancient and Mediaeval Relations as Represented*, Kelly & Walsh, University of the Michigan, 1885, p. 35.

<sup>87</sup> E. Choisnel, *Les Parthes et la Route de la Soie*, p. 56-58.

<sup>88</sup> L. Gregoratti, « A Parthian Port on the Persian Gulf: Characene and its Trade », *Anabasis, Studia Classica et Orientalia*, 2, 2011, p. 211-212.

<sup>89</sup> Pline, *Histoire naturelle*, VI, 31 et 32. Pline ne désigne pas explicitement Antiochos IV mais Épiphanes et Antiochos le cinquième. La plupart des érudits considèrent cependant qu'il s'agit bien de lui.

<sup>90</sup> L. Martinez-Sève, « Suse et les Séleucides au III<sup>e</sup> siècle avant J.-C. », *loc. cit.*, p. 62 ; L. Gregoratti, « A Parthian Port on the Persian Gulf: Characene and its Trade », *loc. cit.*, p. 214.

<sup>91</sup> BM 33461, 33836.

<sup>92</sup> *Ibid.*, p. 212-213.

C'est l'époque, selon Chr. Robin, des royaumes caravaniers<sup>93</sup> et, tandis que certaines tribus implantées en bordure du désert récoltent les résines aromatiques, d'autres s'occupent de les transporter vers les grands marchés de la Méditerranée orientale. Parmi celles-ci, les Minéens, dont le territoire est enclavé entre des possessions sabéennes, ont installé leur capitale Ma'in un peu au nord-est de Sanaa. Ils possèdent un vaste réseau de comptoirs jusqu'en Égypte et au Proche-Orient, parfois même au-delà, notamment à Délos<sup>94</sup>. Plus au nord, les Nabatéens, déjà prospères en 312 av. J.-C. lorsqu'ils sont attaqués par Antigone le Borgne, veillent jalousement sur les pistes caravanières de l'encens, soucieux de se préserver des ambitions de leur puissant voisin égyptien<sup>95</sup>. Toutes ces tribus, et sans doute d'autres restées dans l'ombre, peuplées tantôt de marchands, tantôt de brigands<sup>96</sup>, basent leur prospérité et leur indépendance sur leur connaissance intime du désert, connaissance qu'il est difficile pour un étranger de leur disputer.

L'Égypte ptolémaïque, quant à elle, ne s'intéresse à la mer Rouge et à l'Afrique orientale qu'à partir du règne de Ptolémée II (283–246 av. J.-C.)<sup>97</sup>. C'est là en effet que se trouvent l'ivoire, le fer, l'or mais aussi les éléphants de guerre. Plusieurs indices font envisager à partir de cette époque une politique égyptienne très active dans la région. On a connaissance d'au moins une expédition à l'instigation d'un Ptolémée<sup>98</sup>, sans doute le deuxième du nom<sup>99</sup>, « le long des côtes de l'Arabie jusqu'à l'Océan » dirigé par un certain Ariston dont le rapport servira plus tard au travail d'Agatharchide. Selon J. Desanges, les Grecs atteignent très vraisemblablement dès la première moitié du III<sup>e</sup> siècle av. J.-C. le détroit de Bab el-Mandeb<sup>100</sup>. L'épisode des pirates nabatéens durement châtiés par les flottes du pharaon survient probablement à la même époque<sup>101</sup>. Si Strabon nous précise que les opérations maritimes furent suivies d'un débarquement terrestre<sup>102</sup>, Diodore rappelle quant à lui que « les rois d'Alexandrie » venaient d'ouvrir le golfe d'Aqaba à la navigation<sup>103</sup>. Tout ceci témoigne bien de l'attention que portent les Lagides à la mer Rouge en ce début du III<sup>e</sup> siècle avant J.-C. En effet, des ports sont construits sur la côte occidentale, notamment Bérénice<sup>104</sup>, des aménagements sont effectués dans le désert de l'Est<sup>105</sup>, une attaque est lancée en Nubie en 275 av. J.-C. pour contrôler les zones aurifères à l'est et au sud-est d'Assouan, le canal du Nil à la mer Rouge est réouvert<sup>106</sup>. Plus au sud, des colonies de peuplements sont établies pour organiser

<sup>93</sup> Chr. Robin, « L'épigraphie de l'Arabie avant l'Islam », *Revue du monde musulman et de la Méditerranée*, 61, 1, 1991, p. 52.

<sup>94</sup> Des inscriptions minéennes y ont été retrouvées (RES 3570 = M 349).

<sup>95</sup> L.G. Laizet, *Rome et les Arabes, l'état des sources*, Mémoire de Master II d'Histoire ancienne, Université de Franche Comté, 2012, p. 93-94.

<sup>96</sup> Pline, *Histoire naturelle*, VI, 32.

<sup>97</sup> J. Desanges, *Recherches sur l'activité des Méditerranéens aux confins de l'Afrique (VI<sup>e</sup> siècle avant J.-C. - IV<sup>e</sup> siècle après J.-C.)*, Publications de l'École française de Rome, Rome-Paris, 1978, p. 248.

<sup>98</sup> Diodore, *La Bibliothèque historique*, III, 42.

<sup>99</sup> G.F. Hourani, revised and expanded by J. Carswell, *Arab Seafaring in the Indian Ocean in Ancient and Early Medieval Times*, Princeton University Press, Princeton, New Jersey, 1995, p. 18 ; J. Retsö, *The Arabs in Antiquity. Their history from the Assyrians to the Umayyads*, Routledge/Curzon, London New York, 2003, p. 295.

<sup>100</sup> J. Desanges, *Recherches sur l'activité des Méditerranéens aux confins de l'Afrique (VI<sup>e</sup> siècle avant J.-C. - IV<sup>e</sup> siècle après J.-C.)*, p. 276.

<sup>101</sup> *Ibid.*, p. 263-264. Pour certains, cet épisode de piraterie nabatéenne serait beaucoup plus tardif, vers la fin du II<sup>e</sup> siècle av. J.-C. (M. Sartre, *D'Alexandre à Zénobie. Histoire du Levant antique (IV<sup>e</sup> siècle av. J.-C. - III<sup>e</sup> siècle ap. J.-C.)*, Fayard, Paris, 2001, p. 414).

<sup>102</sup> Strabon, *Géographie*, XVI, 4, 18.

<sup>103</sup> Diodore, *Bibliothèque historique*, III, 43.

<sup>104</sup> Pline, *Histoire naturelle*, VI, 33.

<sup>105</sup> Strabon, *Géographie*, XVII, 1, 45.

<sup>106</sup> Pline, *Histoire naturelle*, VI, 33.

les chasses à l'éléphant<sup>107</sup>. La désignation de fonctionnaires de haut rang à la tête de ces expéditions<sup>108</sup> ou bien dans des îles de la Troglodytique<sup>109</sup>, probablement au nord de la frontière actuelle entre l'Égypte et le Soudan<sup>110</sup>, montre l'intérêt que les pharaons hellénistiques portent à cette partie de l'Afrique. Peut-être est-ce l'un de ces dignitaires, Philémon (Philon ?), « préfet du roi » qui envoie à la reine Bérénice, mère de Ptolémée II, une topaze vite transformée en une statue de quatre coudées<sup>111</sup>. Conséquence lointaine et inattendue de cette politique, il est possible que l'ivoire afflue alors dans le bassin méditerranéen, ce que confirmerait la baisse de son cours à Délos au milieu du III<sup>e</sup> siècle av. J.-C.<sup>112</sup>.

Quelle fut la capacité des flottes de guerre des premiers Ptolémées à contourner la péninsule arabique pour attaquer leurs rivaux séleucides par le golfe Persique ? On sait qu'Alexandre avait échoué dans ses tentatives de liaison maritime entre la Mésopotamie et l'Égypte<sup>113</sup>. Or, plusieurs décennies plus tard, précisément en 274 av. J.-C., au cours de la première guerre de Syrie, les Lagides interviennent sur l'Euphrate et ravagent la Babylonie, comme nous l'apprend une tablette cunéiforme<sup>114</sup>. Cet événement pourrait correspondre au texte de la stèle dite de Pithom qui évoque un voyage de Ptolémée II vers la Perse par le Sud, donc par la mer<sup>115</sup>. Malheureusement, cette traduction est très largement contestée<sup>116</sup> et l'expédition maritime reste par conséquent hypothétique. Un peu plus tard, en 246 av. J.-C., Ptolémée III arrive au pouvoir et s'engage rapidement lui aussi dans un conflit avec Séleucos II. La fortune des armes semble lui sourire au point qu'il éprouve le besoin de faire graver le récit de ses exploits sur une (ou plusieurs ?) stèle(s) de basalte. Nous connaissons le texte de l'inscription grâce à Cosmas Indicopleustes qui, de passage à Adoulis bien plus tard, plus précisément au VI<sup>e</sup> siècle de notre ère, a la bonne idée de le transcrire. Comment la pierre est-elle arrivée en Éthiopie et pourquoi ? Les hypothèses sont multiples mais conduisent toutes à la réalité d'une influence grecque en Afrique de l'Est sans pouvoir en préciser exactement la date. Quoiqu'il en soit, la lecture du texte montre, d'une part l'importance des éléphants dans la guerre hellénistique, donc l'intérêt de l'Afrique, et d'autre part l'étendue des prétendues conquêtes du pharaon sur les rives du Tigre et de l'Euphrate mais aussi en Bactriane. Cette dernière affirmation semble particulièrement excessive mais on se rappelle cependant la sécession de la province à cette même époque, sécession qui a pu chercher des appuis, peut-être même des protecteurs chez les Lagides. Il n'en reste pas moins que les Ptolémées semblent attacher une grande importance à leur image au sud de leurs territoires. Finalement, au terme

<sup>107</sup> G.W. Bowersock, *Le trône d'Adoulis, les guerres de la mer Rouge à la veille de l'Islam*, (trad. P.-E. Dauzat), Albin Michel, Paris, 2014, p. 49.

<sup>108</sup> S. E. Sidebotham, *Berenike and the Ancient Maritime Spice Route*, p. 44.

<sup>109</sup> Pline, *Histoire naturelle*, VI, 34.

<sup>110</sup> J. Desanges, *Recherches sur l'activité des Méditerranéens aux confins de l'Afrique (VI<sup>e</sup> siècle avant J.-C. - IV<sup>e</sup> siècle après J.-C.)*, p. 249 note 47. D'autres auteurs placent ces îles beaucoup plus au sud, du côté de Djibouti ce qui paraît très loin pour l'époque (M.D. Bukharin, « Roman Penetration into the Southern Red Sea and the Aksumite Campaign in West Arabia (Reconsideration of the Latin Dedicatory Inscription from the Farasān Archipelago) », Part II, *Journal of Indian Ocean Archaeology*, 7, 2011, p. 15-16).

<sup>111</sup> Pline, *Histoire naturelle*, XXXVII, 32.

<sup>112</sup> *I.G.* XI, 2, 163, 1. 7 ; 203 A, 1. 71 ; 287 A, 1. 118 ; R. Mclaughlin, *Rome and the Distant East: Trade Routes to the Ancient Lands of Arabia, India and China*, Continuum, London New York, 2010, p. 24 ; P. C. Prasad, *Foreign trade and commerce in ancient India*, p. 209.

<sup>113</sup> J. Desanges, *Recherches sur l'activité des Méditerranéens aux confins de l'Afrique (VI<sup>e</sup> siècle avant J.-C. - IV<sup>e</sup> siècle après J.-C.)*, p. 244-245.

<sup>114</sup> BM 92689.

<sup>115</sup> E. Neuville, « La stèle de Pithom », *Zeitschrift für Ägyptische Sprache*, XL, p. 5.

<sup>116</sup> J.-Fr. Salles, « La circumnavigation de l'Arabie dans l'Antiquité classique », *loc. cit.*, p. 92-93.

de leur expédition dans les possessions séleucides, les troupes égyptiennes s'en retournent chez elles par « les canaux creusés »<sup>117</sup>. Le texte s'arrête là et le lecteur n'en saura pas plus. Rien n'interdit de penser cependant qu'il s'agit des canaux de la basse Mésopotamie et donc que le rapatriement des soldats s'est effectué par la mer d'Arabie. L'hypothèse est, certes, audacieuse mais un passage de Pline<sup>118</sup> rappelle que les vaisseaux du roi Ptolémée mirent douze jours et douze nuits pour doubler à la rame la péninsule de Cadara, qui, selon J. Desanges<sup>119</sup>, est assurément le Qatar actuel. On ne sait pas malheureusement de quel Ptolémée il s'agit. Il n'en demeure pas moins que durant le III<sup>e</sup> siècle av. J.-C. les Grecs connaissent sans doute la route maritime qui relie l'Égypte au golfe Persique, qu'elle a peut-être servi à une ou plusieurs expéditions militaires mais que son utilisation n'a été que ponctuelle.

Il apparaît donc que l'effort de l'Égypte en mer Rouge jusqu'au début du II<sup>e</sup> siècle av. J.-C. a essentiellement pour but de ramener d'Afrique tropicale, outre quelques produits locaux, des éléphants de guerre. La situation change alors, d'une part du fait de la perte de la Cœle-Syrie après la défaite lagide à la bataille du Panion vers 200 av. J.-C., d'autre part en raison de la découverte des liaisons maritimes directes avec les Indes.

En effet, après la victoire d'Antiochos III, l'Égypte ne contrôle plus les territoires de Palestine et de Syrie et l'accès aux débouchés naturels des pistes caravanières d'Arabie, porteuses des précieuses résines odoriférantes, devient sans doute plus difficile. Il y a tout lieu de penser qu'elle va alors chercher à s'en procurer par d'autres voies. Or, à la même époque, les marins lagides ont sans doute franchi le détroit de Bab el-Mandeb et atteint le cap Guardafui<sup>120</sup>, c'est-à-dire la côte des Aromates et la Cinnamomophore, toutes régions productrices de myrrhe et d'encens<sup>121</sup>. Parallèlement, l'utilisation des éléphants de guerre semble diminuer, peut-être sous l'influence romaine, le dernier stratège connu chargé de cette chasse datant de la toute fin du III<sup>e</sup> siècle av. J.-C.<sup>122</sup> Il n'est cependant pas évident que le changement de fret des navires égyptiens se soit traduit par une augmentation du trafic maritime en mer Rouge au début du II<sup>e</sup> siècle av. J.-C., d'autant que parallèlement sévit une longue sécession en Thébàïde (206–186 av. J.-C. environ). Mais après le milieu du siècle, les mouvements des bateaux sont suffisamment importants pour justifier l'existence d'une flotte royale, comme en atteste une inscription de 130 av. J.-C. mentionnant un responsable des affaires maritimes et de la route du désert à partir de Coptos<sup>123</sup>. Dans ce contexte, il est difficile de préciser la date<sup>124</sup> de la colonisation (hypothétique<sup>125</sup>) de l'île de Socotra par les Ptolémées

---

<sup>117</sup> Cosmas Indicopleustes, *Topographie chrétienne*, II, 58-59 ; G.W. Bowersock, *Le trône d'Adoulis, les guerres de la mer Rouge à la veille de l'Islam*, p. 48-49.

<sup>118</sup> Pline, *Histoire naturelle*, IX, 1.

<sup>119</sup> J. Desanges, *Recherches sur l'activité des Méditerranéens aux confins de l'Afrique (VI<sup>e</sup> siècle avant J.-C. - IV<sup>e</sup> siècle après J.-C.)*, p. 266.

<sup>120</sup> *Ibid.*, p. 299.

<sup>121</sup> Strabon, *Géographie*, XVI, 4, 14.

<sup>122</sup> J. Desanges, *Recherches sur l'activité des Méditerranéens aux confins de l'Afrique (VI<sup>e</sup> siècle avant J.-C. - IV<sup>e</sup> siècle après J.-C.)*, p. 298.

<sup>123</sup> G.F. Hourani, revised and expanded by J. Carswell, *Arab Seafaring in the Indian Ocean in Ancient and Early Medieval Times*, p. 24.

<sup>124</sup> Pour certains elle daterait de la fin du III<sup>e</sup> siècle avant J.-C. sans arguments vraiment décisifs (J. Desanges, *Recherches sur l'activité des Méditerranéens aux confins de l'Afrique (VI<sup>e</sup> siècle avant J.-C. - IV<sup>e</sup> siècle après J.-C.)*, p. 302).

<sup>125</sup> Les vestiges archéologiques de l'île n'ont pas fait apparaître la moindre trace de culture hellénique (G.W. Bowersock, *Le trône d'Adoulis, les guerres de la mer Rouge à la veille de l'Islam*, p. 36).



telle que rapportée par Cosmas Indicopleustes<sup>126</sup>. Elle n'est sans doute pas vraiment justifiée par les productions locales<sup>127</sup> mais plutôt par la croissance des échanges au-delà du détroit de Bab el-Mandeb ou même peut être l'établissement d'une liaison maritime avec les Indes. Agatharchide, dans la deuxième moitié du II<sup>e</sup> siècle av. J.-C., est bien renseigné sur les îles Fortunées (Socotra) qui sont, selon lui, le lieu de rencontre des navires venant de Perse, de Carmanie et des bouches de l'Indus<sup>128</sup>. Cependant la communication directe avec probablement le sud du sous-continent indien ne s'établit, du moins si l'on en croit Posidonius rapporté par Strabon<sup>129</sup>, qu'avec les aventures d'Eudoxe de Cyzique. Elles se situent aux environs de 116 av. J.-C., date de la mort de Ptolémée VIII Évergète II qui est mentionnée dans le récit. À la suite du naufrage d'un Indien sur les côtes d'Égypte, ce dernier propose au pharaon de conduire une expédition vers son pays, expédition à laquelle participe Eudoxe, mais dont les bénéfices lui sont confisqués lorsqu'il revient à Alexandrie, comme d'ailleurs ceux du voyage suivant diligenté par Cléopâtre, la veuve du prince. Les aventures du Grec ne s'arrêtent pas là puisqu'il essaie ensuite de contourner l'Afrique par l'ouest, mais ceci est une autre histoire. Il est donc assez clair qu'à la fin du II<sup>e</sup> siècle av. J.-C., les Lagides tentent, non seulement d'atteindre l'Asie du Sud par la mer, ce qui ne devait guère se faire auparavant, mais aussi d'instaurer un monopole royal sur le commerce indien. Par ailleurs, il est intéressant de noter que le récit de Strabon ne mentionne pas spécifiquement l'utilisation de la mousson par Eudoxe, même s'il est forcé d'aborder les côtes de l'Éthiopie contraint par les vents (du nord-est) lors du retour de son second voyage.

## L'apogée des Méditerranéens (I<sup>er</sup> siècle av. J.-C., II<sup>ème</sup> siècle ap. J.-C.)

### L'Asie du Sud-Est et la Chine

En Asie du Sud-Est, le processus décrit durant les siècles précédents, c'est-à-dire la constitution de centres urbains, se poursuit en parallèle avec le développement des réseaux commerciaux à travers le golfe du Bengale et la mer de Chine<sup>130</sup>. Des cités-États prospèrent le long des routes maritimes comme par exemple de part et d'autre de l'isthme de Kra<sup>131</sup>. Le Nord du Vietnam est, quant à lui, occupé par la Chine et son autonomie se restreint au fil du temps, surtout après la révolte de 40 ap. J.-C.<sup>132</sup>. Si des objets d'Asie du Sud datant des premiers siècles de notre ère sont régulièrement trouvés en Insulinde, il semble cependant que le processus

<sup>126</sup> Cosmas Indicopleustes, *The Christian Topography of Cosmas, an Egyptian Monk*, Livre III, 178, (trad. J.W. McCrindle), printed for the Hakluyt Society, London, 1897, p. 119.

<sup>127</sup> Des tortues et du cinnabre indiens nous rapporte, certes près de deux siècles plus tard, le *Périple de la mer Érythrée*, 30.

<sup>128</sup> A. Tchernia, « Moussons et monnaies : les voies du commerce entre le monde gréco-romain et l'Inde », *Annales. Histoire. Sciences Sociales*, 50, 5, 1995, p. 1000.

<sup>129</sup> Strabon, *Géographie*, II, 3, 4. Strabon précise un peu plus loin (II, 3, 5) qu'Évergète II n'avait nul besoin de pilote étranger pour « l'exploration d'une mer et de parages qui étaient connus déjà depuis longtemps ». Il est probable qu'il ne s'agit que de la mer Rouge et non de l'océan Indien.

<sup>130</sup> *Histoire de l'Humanité, du VII<sup>e</sup> siècle av. J.-C. au VII<sup>e</sup> siècle de l'ère chrétienne*, p. 954.

<sup>131</sup> C. Cobo Castillo, B. Bellina, D. Q. Fuller, « Rice, beans and trade crops on the early maritime Silk Route in Southeast Asia », *Antiquity*, 90/353, 2016, p. 1257, 1259.

<sup>132</sup> R. Grousset, *Histoire de la Chine*, p. 47.

d'indianisation n'y débute que tardivement<sup>133</sup>. Par « indianisation », il faut entendre l'adoption, d'abord par les élites, des cultes hindouistes et bouddhistes, des idéologies politiques et des langages rituels<sup>134</sup>. Cependant l'influence du sanskrit dépasse largement la péninsule indienne, comme en témoigne l'origine de nombreux toponymes de l'Asie du Sud-Est repris par Ptolémée<sup>135</sup>.

Progressivement se constituent des « proto-États », certains légendaires comme ce royaume de Birmanie du I<sup>er</sup> siècle ap. J.-C. dont le prince serait allé étudier à Taxila<sup>136</sup>, ou d'autres, attestés par les annales chinoises<sup>137</sup> et confirmés par les fouilles archéologiques, comme le « Funan » sur la basse vallée du Mékong. Océo, son *emporium* principal, est en liaison, dès le II<sup>ème</sup> siècle ap. J.-C., tant avec Rome qu'avec l'Extrême-Orient. La légende prétend même que le pays a été fondé par un brahmane indien<sup>138</sup>.

En ce qui concerne la Chine, notre période dite d'« apogée des Méditerranéens » est caractérisée par une présence, parfois lointaine, des Han en Sérinde, sauf un intermède d'une cinquantaine d'années au I<sup>er</sup> siècle ap. J.-C. En 121 av. J.-C., un des chefs Xiongnu fait sa soumission avec quatre préfectures. Comme nous l'avons vu, à partir de cette date, progressivement les oasis du bassin du Tarim deviennent chinoises et les troupes de l'Empereur atteignent le Ferghana en 100 av. J.-C.<sup>139</sup> Durant la première moitié du siècle suivant, l'empire du Milieu renforce son contrôle, profitant de l'affaiblissement du pouvoir des Xiongnu à la suite de rivalités internes<sup>140</sup>. Un protecteur général est nommé en 60 av. J.-C. à Turfan<sup>141</sup>, et les Han contrôlent désormais un vaste territoire de l'Asie centrale à l'Annam, des Pamirs à la Corée<sup>142</sup>. Cependant la dynastie s'affaiblit à partir du milieu du I<sup>er</sup> siècle av. J.-C. et finalement en l'an 9 de notre ère un usurpateur du nom de Wang Mang prend le pouvoir<sup>143</sup>. Son règne dure jusqu'en 23 ap. J.-C. et constitue la transition entre les Han « occidentaux » ou « antérieurs » et les Han « orientaux » ou « postérieurs ». À la faveur des troubles qui s'installent lors du changement de

---

<sup>133</sup> B. Bellina, I. Glover, « The Archaeology of Early Contact with India and the Mediterranean World, from the fourth Century BC to the fourth Century AD », dans I.C. Glover & P. Bellwood (eds), *Southeast Asia, from the Prehistory to History*, Routledge/Curzon Press, London, 2004, p. 72.

<sup>134</sup> *Ibid.*, p. 68.

<sup>135</sup> *Histoire de l'Humanité, du VII<sup>e</sup> siècle av. J.-C. au VII<sup>e</sup> siècle de l'ère chrétienne*, p. 939.

<sup>136</sup> *Ibid.*, p. 936.

<sup>137</sup> Selon le *Hou-han-shu* (C2 à 4), un roi de Birmanie envoie une ambassade en Chine en 120 ap. J.-C. avec des jongleurs syriens (F. Hirth, *China and the Roman Orient: Researches Into Their Ancient and Mediaeval Relations as Represented*, p. 179-180). Le royaume du Champa aurait été fondé en 192 ap. J.-C. (*Histoire de l'Humanité, du VII<sup>e</sup> siècle av. J.-C. au VII<sup>e</sup> siècle de l'ère chrétienne*, p. 951).

<sup>138</sup> *Ibid.*, p. 950.

<sup>139</sup> Ma Yong, Sun Yutang, « The Western Regions under the Hsiung-nu and the Han » dans *History of civilizations of central Asia*, vol II, *The development of sedentary and nomadic civilizations, 700 B.C. to A.D. 250*, UNESCO Publishing, Paris, 1994, p. 220.

<sup>140</sup> *Ibid.*, p. 221.

<sup>141</sup> Zhang Guang-da, « Kocho (Kao Ch'ang) » dans *History of civilizations of central Asia*, vol III, *The crossroads of civilizations AD 250 to 750*, UNESCO Publishing, Paris, 1996, p. 299.

<sup>142</sup> Il se pourrait que les premiers contacts avec les Romains datent de cette époque ; selon Homer H. Dubs des généraux chinois auraient en 36 av. J.-C. fait prisonnier 145 mercenaires étrangers lors du siège d'une ville d'Asie centrale, lesquels étaient peut-être des légionnaires romains rescapés de la bataille de Carrhes et déportés à Merv (Pline, *Histoire naturelle*, VI, 18 ; L. Boulnois, *La Route de la Soie*, p. 82-83 ; J. Tsung-I, L. Vandermeersch. « Les relations entre la Chine et le monde iranien dans l'Antiquité historiquement revisitée à la lumière des découvertes archéologiques du dernier quart de siècle », *BEFEO*, 93, 2006, p. 214-215 note 33). En 194, des soldats de Pescennius Niger, passés chez les Parthes après leur défaite face à Septime Sévère, auraient finalement servi comme mercenaires jusqu'en Chine (Y. le Bohec, *Histoire des guerres romaines, milieu du VIII<sup>e</sup> siècle av. J.-C.- 410 ap. J.-C.*, L'art de la guerre, Taillandier, 2017, p. 448).

<sup>143</sup> R. Grousset, *Histoire de la Chine*, p. 43.

dynastie dans ce premier quart de siècle de notre ère, les territoires occidentaux rompent leurs liens avec l'État central, une guerre féroce oppose les oasis les unes aux autres, Yarkand exerce une sorte d'hégémonie pendant quelques années avant que la région ne tombe finalement sous le contrôle des Xiongnu<sup>144</sup>.

À partir de 73 ap. J.-C., la Chine se réinstalle dans le bassin du Tarim, grâce à un des personnages hauts en couleur de l'histoire chinoise, Ban Chao, lequel limite, à l'occasion, les ambitions kouchanes dans le sud de la région. Il envoie vers les contrées d'Occident une ambassade restée célèbre, conduite par Gan Ying. Ce dernier arrive jusqu'aux rives du golfe Persique en 97 après J.-C. mais il est dissuadé de poursuivre plus avant son périple<sup>145</sup> ; aucun Chinois n'ira plus à l'ouest avant longtemps. Parallèlement, d'autres contacts avec les pays voisins sont régulièrement signalés par les annales chinoises, que ce soit avec le Japon au milieu du I<sup>er</sup> siècle ap. J.-C.<sup>146</sup>, la Transoxiane, le pays des Parthes<sup>147</sup>, la Birmanie<sup>148</sup> ou les Indes<sup>149</sup>. Ces missions diplomatiques se transforment rapidement en entreprises commerciales qui initient de véritables courants d'échanges<sup>150</sup>. En 166 ap. J.-C., selon le *Hou-han-shu*<sup>151</sup>, des envoyés du roi de Daqin (Rome), Antun (Marc Aurèle), arrivent pour la première fois<sup>152</sup> dans le Céleste Empire en passant par l'Annam ; le « tribut » apporté n'ayant rien de précieux ni de rare<sup>153</sup>, ils passent rapidement aux yeux des autochtones pour des marchands ayant revêtu les habits du diplomate<sup>154</sup>, ce qu'ils sont d'ailleurs vraisemblablement.

À partir de la mort de Ban Chao en 102 ap. J.-C., et tout au long du II<sup>e</sup> siècle, la situation redevient confuse au Xinjiang où les Chinois parviennent à maintenir une souveraineté relative<sup>155</sup>, face à des populations locales qui s'appuient sur l'aide des confédérations Xiongnu. À ce déclin de la puissance han en Asie centrale s'ajoute la déliquescence de la cour impériale, alors que la paysannerie connaît de graves problèmes<sup>156</sup>. Dans les années 180 ap. J.-C., la société secrète taoïste dite des « Turbans Jaunes » est à l'origine d'une jacquerie de plusieurs

---

<sup>144</sup> Ma Yong, Sun Yutang, « The Western Regions under the Hsiung-nu and the Han », *loc. cit.*, p. 221.

<sup>145</sup> J. Hill, « Le Royaume d'Anxi », dans *The Western Regions according to the Hou-han-shu*, 88, section 10, sept. 2003. Accessible : [http://depts.washington.edu/silkroad/texts/hhshu/hou\\_han\\_shu.html](http://depts.washington.edu/silkroad/texts/hhshu/hou_han_shu.html).

<sup>146</sup> H. Cordier, *Histoire générale de la Chine et de ses relations avec les pays étrangers depuis les temps les plus anciens jusqu'à la chute de la dynastie mandchoue*, p. 268.

<sup>147</sup> L. Boulnois, *La Route de la Soie*, p. 93.

<sup>148</sup> J. Tsung-I, L. Vandermeersch. « Les relations entre la Chine et le monde iranien dans l'Antiquité historiquement revisitée à la lumière des découvertes archéologiques du dernier quart de siècle », *loc. cit.*, p. 240-242.

<sup>149</sup> Y. Juping, « The Relations between China and India and the Opening of the Southern Silk Road during the Han Dynasty », *The Silk Road*, 11, 2013, p. 86.

<sup>150</sup> E. de la Vaissière, *Histoire des marchands sogdiens*, p. 61-62.

<sup>151</sup> Fan Ye, *Livre des Han postérieurs*, 88, 7 ; F. Hirth, *China and the Roman Orient: Researches Into Their Ancient and Mediaeval Relations as Represented*, p. 42.

<sup>152</sup> Florus (*Abrégé de l'Histoire romaine*, IV, 12) évoque une ambassade des Sères à l'époque d'Auguste, au moment où la Chine connaît de graves problèmes intérieurs (*cf. supra*). Sans autre confirmation, on est tenté de penser à une exubérance du texte plus qu'à la description d'une réalité, d'autant que la soie ne fait pas partie des présents apportés.

<sup>153</sup> *Les pays d'Occident d'après le Heou Han chou*, trad. E. Chavannes, *T'oung pao*, Volume 2:8, 1907, (mis en forme par P. Palpent, [www.chineancienne.fr](http://www.chineancienne.fr)), p. 38-39.

<sup>154</sup> Y. Juping, « The Relations between China and India and the Opening of the Southern Silk Road during the Han Dynasty », *loc. cit.*, p. 86.

<sup>155</sup> P. Bernard, « De l'Euphrate à la Chine avec la caravane de Maès Titianos (c. 100 ap. n. è.) », *CRAI*, 149/3, 2005, p. 968.

<sup>156</sup> Entre 107 et 126 ap. J.-C., dans la région de Luoyang, la capitale, il y aurait eu cent fois plus de vagabonds que de paysans (L. Boulnois, *La Route de la Soie*, p. 129).

années qui fait des millions de morts et qui précipite la chute de la dynastie<sup>157</sup>. La guerre civile s'installe, la Chine entre dans la période des « trois royaumes » qui inaugure plusieurs siècles de turbulences<sup>158</sup>.

## L'Asie centrale

À la fin du II<sup>e</sup> siècle av. J.-C., la Bactriane est, selon le rapport de Zhang Qian, l'ambassadeur de l'empereur Wudi<sup>159</sup>, sous le contrôle de nombreuses principautés d'origine nomade. En 100 av. J.-C. les Yuezhi franchissent l'Oxus et occupent toute la province<sup>160</sup>. Le dernier pouvoir grec au nord-est de Kaboul, dirigé par Hermaeus, disparaît vers 70 av. J.-C.<sup>161</sup> Dans le courant du I<sup>er</sup> siècle ap. J.-C., Kujula Kadphises unifie les cinq tribus Yuezhi et fonde la dynastie kouchane<sup>162</sup>. Il s'attaque aux Parthes auxquels il prend l'oasis de Merv, vraisemblablement vers l'an 50 ap. J.-C.<sup>163</sup> L'ouest de l'Afghanistan reste sans doute sous le contrôle de princes indo-parthes ou parthes plus ou moins vassalisés<sup>164</sup>. Il est probable que la Sogdiane ne fasse pas partie directement des possessions kouchanes<sup>165</sup> et la fortification par les Kadphises des Portes de Fer à Derbent au nord de l'Oxus, montre la limite de leur pouvoir<sup>166</sup>. Kujula Kadphises à la tête de la confédération yuezhi, après la conquête de la région de Kaboul, pénètre dans le Nord-Ouest des Indes. À sa mort, son fils Vima Kadphises poursuit son œuvre en Asie du Sud<sup>167</sup>.

L'Asie centrale à la fin du I<sup>er</sup> siècle ap. J.-C. se partage ainsi globalement entre les Han et les Kouchans, directement ou par l'intermédiaire de pouvoirs locaux vassalisés. En 88 ap. J.-C., Vima Kadphises, après avoir demandé sans succès la main d'une princesse chinoise, envoie ses armées franchir les Pamirs. L'attaque est stoppée par Ban Chao<sup>168</sup>. Dorénavant les Kouchans perdent leur influence au Tarim et doivent payer chaque année un tribut aux Chinois.

---

<sup>157</sup> Suivant Moïse de Khorène, une colonie chinoise conduite par un membre de la dynastie impériale des Han, fuyant les troubles de son pays, se serait établie à cette époque en Arménie (H. Cordier, *Histoire générale de la Chine et de ses relations avec les pays étrangers depuis les temps les plus anciens jusqu'à la chute de la dynastie mandchoue*, p.439).

<sup>158</sup> L. Boulnois, *La Route de la Soie*, p. 129 ; R. Grousset, *Histoire de la Chine*, p. 67-68.

<sup>159</sup> Cf. *supra*.

<sup>160</sup> P. Bernard, « The Greek Kingdoms of Central Asia » dans *History of civilizations of central Asia*, vol II, *The development of sedentary and nomadic civilizations, 700 B.C. to A.D. 250*, UNESCO Publishing, Paris, 1994, p. 100.

<sup>161</sup> *Ibid.*, p. 101.

<sup>162</sup> *Les pays d'Occident d'après le Heou Han chou*, p. 43-44.

<sup>163</sup> E. Choissnel, *Les Parthes et la Route de la Soie*, p. 137.

<sup>164</sup> B.N. Puri, « The Kushans », dans *History of civilizations of central Asia*, vol II, *The development of sedentary and nomadic civilizations, 700 B.C. to A.D. 250*, UNESCO Publishing, Paris, 1994, p. 192 ; Yu Huan, *The People of the West, from the Weilue*, trad. J. E. Hill, note 9. 25.

<sup>165</sup> E. de la Vaissière, *Histoire des marchands sogdiens*, p. 78.

<sup>166</sup> Cl. Rapin, « L'incompréhensible Asie centrale de la carte de Ptolémée. Propositions pour un décodage. », *Bulletin of the Asia Institute*, New Series, Vol. 12, *Alexander's Legacy in the East, Studies in Honor of Paul Bernard* (1998), p. 219.

<sup>167</sup> B.N. Puri, « The Kushans », *loc. cit.*, p. 240.

<sup>168</sup> H. Cordier, *Histoire générale de la Chine et de ses relations avec les pays étrangers depuis les temps les plus anciens jusqu'à la chute de la dynastie mandchoue*, tome I, p. 275-276 ; Y. Juping, « The Relations between China and India and the Opening of the Southern Silk Road during the Han Dynasty », *loc. cit.*, p. 85 ; L. Boulnois, *La Route de la Soie*, p. 94.

C'est du moins la version officielle et la réalité doit être plus fluctuante suivant les moments et les endroits, à Khotan notamment<sup>169</sup>. Quoiqu'il en soit, les débuts de l'ère chrétienne sont marqués par une grande prospérité et le développement de l'urbanisation, notamment en Bactriane. Un monnayage d'or est introduit par Vima Kadphises<sup>170</sup>, parallèlement au développement du commerce dont témoigne le trésor de Begram où se côtoient des objets précieux en provenance de toute l'Eurasie<sup>171</sup>.

Les rois kouchans empruntent leurs titres aux Perses, aux Chinois et aux Romains<sup>172</sup>. Ils sont des intermédiaires quasi obligés dans les échanges entre Rome et l'Extrême-Orient, d'autant que, nous allons le voir, leur empire s'étend jusqu'à la vallée du Gange. Ils envoient des ambassades non seulement à Luoyang<sup>173</sup> mais aussi à Rome auprès d'Auguste<sup>174</sup>, Trajan<sup>175</sup>, Hadrien<sup>176</sup> et Antonin le Pieux<sup>177</sup> ; en retour, il n'existe cependant guère de traces de tentatives diplomatiques en provenance de la Méditerranée<sup>178</sup>.

## Les Indes

Le premier siècle av. J.-C. est caractérisé aux Indes du Nord par les invasions de nomades sakas, appelés ailleurs scythes ou indo-scythes<sup>179</sup>, appellations qui recouvrent sans doute plusieurs peuples. Donc, des Sakas venant de la haute vallée de l'Ili et du Turkestan chinois franchissent les passes du Karakorum par Gilgit, y laissent de nombreuses inscriptions et s'emparent du Gandhara sous la direction d'un chef nommé Maues aux alentours de 85 av. J.-C.<sup>180</sup> aux dépens du royaume grec d'Apollodotus II. Un dernier pouvoir hellénique persistera jusqu'au début de notre ère à l'est du Pendjab<sup>181</sup>. Il est probable que d'autres Sakas venus de l'ouest de l'Afghanistan où on les a vus en conflit avec les Parthes<sup>182</sup>, participent à la conquête<sup>183</sup>. Quoiqu'il en soit, un royaume s'installe autour de la vallée de l'Indus jusqu'aux

---

<sup>169</sup> E. de la Vaissière, *Histoire des marchands sogdiens*, p. 78 ; Yu Huan, *The People of the West, from the Weilue*, Appendices. L'otage de Kanishka dans l'histoire et la légende.

<sup>170</sup> *Histoire de l'Humanité, du VII<sup>e</sup> siècle av. J.-C. au VII<sup>e</sup> siècle de l'ère chrétienne*, p. 1038 ; 1040.

<sup>171</sup> F. Tissot, « Arts asiatiques, l'Asie centrale et l'Afghanistan », *Archéologia*, 46, mai 1972, p. 45-46.

<sup>172</sup> R. Thapar, *The Penguin History of Early India. From the Origins to AD 1300*, p. 223.

<sup>173</sup> Cf. *supra*.

<sup>174</sup> Aurelius Victor, *Des Césars*, 1.

<sup>175</sup> Dion Cassius, *Histoire romaine*, LXVIII, 15.

<sup>176</sup> Histoire Auguste, *Vie d'Hadrien*, 21.

<sup>177</sup> Aurelius Victor, *Épitomé*, XV.

<sup>178</sup> Peut-être de la part de Marc-Antoine (H. Cordier, *Histoire générale de la Chine et de ses relations avec les pays étrangers depuis les temps les plus anciens jusqu'à la chute de la dynastie mandchoue*, I, p. 280 ; Properce, *Élégies*, IV, 3). Les dirigeants romains n'étaient peut-être guère désireux de partager la gloire d'une campagne victorieuse contre les Parthes, hantés qu'ils étaient par le souvenir d'Alexandre (Plutarque, *Vie de Crassus*, 16 ; *Vie d'Antoine*, 37 ; Dion Cassius, *Histoire romaine*, LXVIII, 29).

<sup>179</sup> B.N. Puri, « The Sakas and Indo-Parthians », dans *History of civilizations of central Asia*, vol. II, *The development of sedentary and nomadic civilizations, 700 B.C. to A.D. 250*, UNESCO Publishing, Paris, 1994, p. 186.

<sup>180</sup> *Ibid.*, p. 185.

<sup>181</sup> On connaît le nom de son dernier dirigeant, Strato II (P. Bernard, « The Greek Kingdoms of Central Asia », *loc. cit.*, p. 101).

<sup>182</sup> Cf. *supra*.

<sup>183</sup> B.N. Puri, « The Sakas and Indo-Parthians », *loc. cit.*, p. 185.

environs des années 30 ap. J.-C.<sup>184</sup>, bientôt sous la direction de Azes I et II, suffisamment puissant pour envoyer des ambassades à Auguste<sup>185</sup>, en Chine<sup>186</sup> et pour être appelé à l'aide par ses voisins<sup>187</sup>. Un peu plus tard, les Pahlava, appelés aussi indo-parthes, refoulent les Sakas ou indo-scythes, lesquels s'installent plus au sud, lorsqu'ils ne l'étaient pas déjà, région où ils resteront, semble-t-il, jusqu'à la fin du IV<sup>e</sup> siècle ap. J.-C.<sup>188</sup> Le représentant le plus connu des Pahlava est Gondopharès qui aurait régné jusqu'au milieu du I<sup>er</sup> siècle ap. J.-C. Il est connu en Occident pour avoir retenu à sa cour l'apôtre Thomas<sup>189</sup>, et son nom serait à l'origine de celui du roi mage de la nativité, Gaspar<sup>190</sup>. Son territoire semble avoir été assez vaste, débordant largement sur l'Afghanistan actuel à l'ouest et l'Uttar Pradesh actuel à l'est<sup>191</sup>. L'apparition de cette dynastie montre bien l'influence, mais non la domination parthe, sur la vallée de l'Indus au début de notre ère, ce que nous rappelle le *Périple de la mer Érythrée*<sup>192</sup>. Le nom de Gondopharès est d'origine iranienne, tout comme celui du roi de Taxila, Phraotes. Ce dernier reçoit la visite d'Apollonius de Tyane en 43–44 ap. J.-C. dans le récit de Philostrate<sup>193</sup>, lequel nous précise par ailleurs que le « satrape chargé de l'Indus » est indépendant de Vardanès, le roi des Parthes. La culture grecque reste présente dans la région, que ce soit sous les Indo-Scythes ou les Indo-Parthes, ne serait-ce que sur les monnaies<sup>194</sup> ou par l'utilisation de la langue, au moins chez les élites ; la lettre qu'apportent les ambassadeurs sakas à Auguste<sup>195</sup> est rédigée en grec, moyen de communication qu'utilise aussi le roi de Taxila dans ses conversations avec Apollonius<sup>196</sup>. Il semble même que l'hellénisme dans l'Inde du Nord-Ouest connaisse un renouveau à l'époque pahlava<sup>197</sup>.

À partir du milieu du I<sup>er</sup> siècle ap. J.-C., les Kouchans, que nous avons vus déjà établis dans l'Afghanistan actuel, conquièrent sous la direction de leurs rois Vima Kadphises et Kanishka une bonne partie des Indes du Nord. Les datations sont difficiles à établir de manière précise, les inscriptions faisant référence à des ères dont on ne connaît pas toujours l'origine exacte. Ainsi celle de Kanishka débiterait entre 78 et 130 ap. J.-C.<sup>198</sup>, avec une préférence pour 127/128<sup>199</sup>. Le *Hou-han-shu*, basé sur un rapport qui ne peut être postérieur à 125 ap. J.-C., raconte que les Yuezhi, désormais Kouchans, conduits par le fils de Kujula Kadphises ont

<sup>184</sup> *Ibid.*, p. 188.

<sup>185</sup> Strabon, *Géographie*, XV, 1, 4 ; XV, 1, 73 ; Suetone, *Auguste*, 21 ; Florus, *Abrégé de l'Histoire romaine*, IV, 12 ; Dion Cassius, *Histoire Romaine*, LIV, 9.

<sup>186</sup> E. de la Vaissière, *Histoire des marchands sogdiens*, p. 36.

<sup>187</sup> Un ouvrage jaïn raconte l'intervention d'un roi saka à Ujjain au I<sup>er</sup> siècle av. J.-C. (B.N. Puri, « The Sakas and Indo-Parthians », *loc. cit.*, p. 186).

<sup>188</sup> *Le Périple de la mer Érythrée*, 47, décrivant les populations de l'arrière-pays de Barygaza (baie de Mumbai) parle des Arachosiens et des Gandhariens, ce qui semble désigner des Indo-Scythes. Le *Mahabharata* situe les Sakas à côté des Yavanas (= les Grecs) et des Pahlavas (B.N. Puri, « The Sakas and Indo-Parthians », *loc. cit.*, p. 186 ; R. Thapar, *The Penguin History of Early India. From the Origins to AD 1300*, p. 223).

<sup>189</sup> B.N. Puri, « The Sakas and Indo-Parthians », *loc. cit.*, p. 190.

<sup>190</sup> M. Angot, *Histoire des Indes*, p. 110.

<sup>191</sup> B.N. Puri, « The Sakas and Indo-Parthians », *loc. cit.*, p. 192.

<sup>192</sup> *Le Périple de la mer Érythrée*, 38.

<sup>193</sup> Philostrate, *Vie d'Apollonius de Tyane*, II, 26.

<sup>194</sup> Voir par exemple *Le Périple de la mer Érythrée*, 47.

<sup>195</sup> Strabon, *Géographie*, XV, 1, 73.

<sup>196</sup> Philostrate, *Vie d'Apollonius de Tyane*, II, 27.

<sup>197</sup> B.N. Puri, « The Sakas and Indo-Parthians », *loc. cit.*, p. 199.

<sup>198</sup> E. de la Vaissière, *Histoire des marchands sogdiens*, p. 78.

<sup>199</sup> Cl. Rabin, « L'ère Yavana d'après les parchemins gréco-bactriens d'Asangorna et d'Amphipolis », dans K. Abdullaev, (éd.), *The Traditions of East and West in the Antique Cultures of Central Asia. Papers in Honor of Paul Bernard*, Tashkent, 2010, p. 234.

conquis les Indes<sup>200</sup>, ce qui nous donne un *terminus ante quem*. À l'époque de Kanishka, donc globalement au début du II<sup>e</sup> siècle ap. J.-C., le royaume kouchan s'étend de la Bactriane à Varanasi, l'actuelle Bénarès, du Cachemire aux bouches de l'Indus<sup>201</sup>, et s'avance vers les Indes centrales et du Sud-Ouest<sup>202</sup>. Le roi lui-même proclame dans une inscription d'Afghanistan qu'il a conquis les Indes jusqu'au milieu de la plaine du Gange<sup>203</sup>. Certains territoires limitrophes semblent pourtant échapper au moins temporairement à son autorité, comme le Bengale<sup>204</sup> et la région de Barygaza<sup>205</sup>. À la fin du II<sup>e</sup> siècle ap. J.-C., une bonne partie du Nord du sous-continent indien est réunifiée sous une même autorité et ses débouchés maritimes semblent plutôt orientés vers l'ouest.

En ce qui concerne les Indes centrales et du Sud, il est difficile de retracer avec précision ce qu'il advient autour du début de l'ère chrétienne tant les sources sont rares, la littérature indienne de l'époque étant plus intéressée par la légende ou le sacré que par l'analyse historique. Il semble cependant que sur les ruines de l'empire maurya<sup>206</sup>, notamment à partir du II<sup>e</sup> siècle av. J.-C., les Satavahanas, appelés parfois Andhras, s'établissent à l'ouest du Deccan. Un de leurs rois, Satakarni, aux alentours de 50 av. J.-C. comme l'attestent des pièces de monnaie, se bat à l'est contre Kalinga (Orissa), alors indépendant<sup>207</sup> et conquiert des territoires au nord de la Narmada et au sud de la Godavari. Au I<sup>er</sup> siècle ap. J.-C., les Sakas constituent une menace au nord-ouest pour les souverains andhras, tandis que, si l'on en croit le *Périple de la mer Érythrée*, la côte ouest, au sud de Barygaza, est une zone contestée, probablement du fait de l'importance que prend le commerce avec la Méditerranée orientale. Vers la fin du II<sup>e</sup> siècle ap. J.-C. le royaume Satavahana s'étend des Indes occidentales jusqu'au delta de la Krishna à l'est, et le Tamil-Nadu au sud, mais cette situation est appelée à évoluer au siècle suivant devant la montée en puissance de potentats locaux<sup>208</sup>.

Quant au sud de la péninsule, trois royaumes y sont établis, à l'arrivée des marchands romains, quelques décennies avant le début de notre ère. Il s'agit des Chera occupant une grande partie de la côte de Malabar, des Pandya<sup>209</sup> installés plus au sud jusqu'au cap Comorin et enfin des Chola implantés sur la côte de Coromandel<sup>210</sup>. La littérature épique indienne célèbre leurs luttes, dont on peut imaginer qu'elles ont pour objectif le contrôle des sources de richesses et notamment des ports par où transite le commerce méditerranéen<sup>211</sup>.

---

<sup>200</sup> *Les pays d'Occident d'après le Heou Han chou*, p. 43-44 ; B.N. Puri, « The Kushans », *loc. cit.*, p. 239-240.

<sup>201</sup> B.N. Puri, *ibid.*, p. 242.

<sup>202</sup> *Ibid.*, p. 249.

<sup>203</sup> R. Thapar, *The Penguin History of Early India. From the Origins to AD 1300*, p. 221.

<sup>204</sup> G. Fussman, « Le Périple et l'histoire politique de l'Inde », *Journal Asiatique*, 279, 1991, p. 36.

<sup>205</sup> B.N. Puri, « The Kushans », *loc. cit.*, p. 252 ; *Le Périple de la mer Érythrée* (47) signalait déjà au-delà de l'arrière-pays de Barygaza la nation belliqueuse des « Bactriens ».

<sup>206</sup> M. Dwivedi, « Early Historic South Asia », *loc. cit.*, p. 104-105.

<sup>207</sup> R. Thapar, *The Penguin History of Early India. From the Origins to AD 1300*, p. 211.

<sup>208</sup> *Ibid.*, p. 225-227.

<sup>209</sup> Lorsque Strabon nous parle d'une ambassade des Indes du Nord-Ouest vers Auguste, dont un des membres vient de Barygaza (*Géographie*, XV, 1, 73), il nous dit curieusement que le roi local s'appelle Pandion ou peut-être Poros. On imagine que les informations circulant à Rome à cette époque sont bien fragmentaires ou bien assez lointaines (Strabon, *Géographie*, XV, 1, 4).

<sup>210</sup> R. Mclaughlin, *Rome and the Distant East: Trade Routes to the Ancient Lands of Arabia, India and China*, p. 48.

<sup>211</sup> *Ibid.*, p. 116.

## Le Moyen Orient

### *De la Méditerranée au plateau iranien*

Au I<sup>er</sup> siècle av. J.-C. et jusqu'à sa chute au début du III<sup>e</sup> siècle ap. J.-C., le royaume des Parthes est le théâtre de luttes dynastiques récurrentes, certains prétendants s'appuyant sur les cités grecques de Mésopotamie, d'autres sur les Sakas établis aux marches orientales du royaume. Ceci reflète bien la division de la société iranienne de ces temps, entre des populations marchandes héritières de l'hellénisme, attirées par la « romanité », et une aristocratie guerrière avide de conquêtes, encore liée aux tribus périphériques barbares<sup>212</sup>. À ces luttes intestines, s'ajoutent les tendances centrifuges de plusieurs provinces, l'Hyrcanie, que ce soit en 58 après J.-C.<sup>213</sup> ou plus tard durant le règne d'Antonin le Pieux<sup>214</sup>, et surtout la Mésène-Characène au fond du golfe Persique, atterrissage des bateaux venant des Indes notamment du Nord-Ouest. Sa sujétion au pouvoir central est variable, nous l'avons déjà vu<sup>215</sup>, parfois assez forte comme à l'époque du *Périple de la mer Érythrée*<sup>216</sup>, ailleurs beaucoup plus lointaine<sup>217</sup>. La province a ainsi suffisamment d'autonomie pour recevoir un envoyé palmyrénien de Germanicus<sup>218</sup>, il existe des monnaies characéniennes au moins jusqu'à la fin du I<sup>er</sup> siècle ap. J.-C.<sup>219</sup>, Pline parle du roi des Characéniens qui semble indépendant<sup>220</sup>, un de ses successeurs, Athambilus, dont le nom n'est pas iranien, fait rapidement sa soumission à Trajan quand il arrive dans la région<sup>221</sup>. Cependant, celle-ci est reconquise à plusieurs reprises par les Parthes, notamment dans les années 130<sup>222</sup> et 150 ap. J.-C.<sup>223</sup>.

Les deux premiers siècles de notre ère sont aussi largement dominés par les conflits romano-parthes, comme l'a été le premier siècle av. J.-C. L'Arménie constitue bien souvent un *casus belli* incontournable pour des raisons stratégiques sans doute, mais aussi économiques, le pays, au moins pour un temps, étant traversé par une des routes du commerce oriental<sup>224</sup>. Rome au I<sup>er</sup> siècle av. J.-C. devient en effet un acteur majeur du jeu politique au Moyen-Orient. Tandis qu'elle vassalise bon nombre des royaumes qui se sont constitués sur les débris de l'empire séleucide avant de les intégrer progressivement à partir du I<sup>er</sup> siècle ap. J.-C., l'*Urbs* se heurte dans sa volonté hégémonique à l'autre puissance dominante de la région, celle des Parthes.

---

<sup>212</sup> G. A. Koshelenko, V. N. Pilipko, « Parthia », *loc. cit.*, p. 130.

<sup>213</sup> E. Choissnel, *Les Parthes et la Route de la Soie*, p. 135.

<sup>214</sup> Aurelius Victor, *Épitomé*, XV.

<sup>215</sup> Cf. *supra*.

<sup>216</sup> « Au-delà des îles de Zénobios, (les îles de Curia Maria à hauteur du sultanat d'Oman ?) s'étend un autre pays qui... relève déjà de la Perse » (*Périple de la mer Érythrée*, 33).

<sup>217</sup> L. Gregoratti, « A Parthian Port on the Persian Gulf : Characene and its Trade », *loc. cit.*, p. 210-211.

<sup>218</sup> J. Cantineau, « Textes palmyréniens provenant de la fouille du temple de Bel », *Syria*, 12/2, 1931, p. 140-142.

<sup>219</sup> L. Gregoratti, « A Parthian Port on the Persian Gulf : Characene and its Trade », *loc. cit.*, p. 219.

<sup>220</sup> Pline, *Histoire naturelle*, VI, 32.

<sup>221</sup> Dion Cassius, *Histoire romaine*, LXVIII, 30.

<sup>222</sup> J.-Fr. Salles, « Le golfe Persique dans le *Périple de la mer Érythrée* : connaissances fondées et ignorances réelles ? » dans M.-Fr. Boussac, J.-Fr. Salles, J.-B. Yon (éds.), *Autour du Périple de la mer Érythrée*, *Topoi*, supp. 11, 2012, p. 315.

<sup>223</sup> R. Mclaughlin, *Rome and the Distant East: Trade Routes to the Ancient Lands of Arabia, India and China*, p. 103 ; E. Choissnel, *Les Parthes et la Route de la Soie*, p. 180.

<sup>224</sup> H. A. Manandian, *The Trade and Cities of Armenia in Relation to Ancient World Trade*, chap 4, para. 12, Erevan, 1946, English Translation by N. G. Garsoian, Lisbon, 1965.



L'histoire de leurs luttes récurrentes est longue et complexe et il n'est pas dans notre propos de la retracer dans le détail. Bornons-nous à remarquer que ces guerres ne sont pas continuelles et que, par exemple, il existe une longue période de paix entre 63 ap. J.-C. et 114, date de l'expédition de Trajan, interrompue seulement par des disputes mineures<sup>225</sup>. Cette campagne de Trajan, aurait d'ailleurs, selon certains auteurs, pour but de lui assurer le contrôle des routes commerciales conduisant au golfe Persique<sup>226</sup>. Dans l'intervalle de paix qui s'installe ensuite, le commerce de Palmyre connaît son âge d'or, si l'on en croit le nombre de ses inscriptions caravanières<sup>227</sup>, ce qui suppose une entente au moins partielle entre les deux belligérants. Les Romains entreprennent une nouvelle campagne d'envergure sous la conduite de Lucius Verus en 163 ap. J.-C. En 165, lors de l'occupation de Ctésiphon par les légionnaires, la peste antonine<sup>228</sup>, venue peut-être d'Asie centrale ou des Indes<sup>229</sup>, se propage d'abord dans l'armée<sup>230</sup> puis dans tout l'empire romain<sup>231</sup> ; selon certains, elle aurait porté un coup d'arrêt très net au commerce oriental<sup>232</sup> et on ne peut que constater l'absence d'inscriptions caravanières à Palmyre pendant les vingt-cinq années suivantes<sup>233</sup>. Toutes ces guerres n'amènent pas seulement des épidémies, elles connaissent aussi leurs lots de pillages et de massacres et il est difficile de se faire une idée de l'impact de la destruction des villes sur le volume et le trafic des caravanes qui avaient pris l'habitude d'y passer. Lors de l'expédition de Trajan, Nisibis et Édesse sont livrées à la fureur des soldats. Séleucie du Tigre, soit du fait des campagnes militaires, soit du fait de ses révoltes contre le pouvoir central, subit plusieurs fois le même sort<sup>234</sup>, la Mésopotamie est dévastée par Septime Sévère et près de cent mille de ses habitants sont déportés en Syrie où ils sont réduits en esclavage<sup>235</sup>. Il est possible qu'à l'échelle historique toutes ces destructions n'aient qu'un impact local et temporaire. Il est pourtant remarquable que, lorsque les troupes de Septime Sévère abordent Séleucie du Tigre près de vingt ans après le pillage des hommes d'Avidius Cassius, elles trouvent la ville abandonnée (depuis quand ?) alors que Ctésiphon, située en face, est pillée<sup>236</sup>.

### *La péninsule arabique et l'Égypte*

Au I<sup>er</sup> siècle av. J.-C., la mosaïque de royaumes qui existait auparavant dans le sud de la péninsule arabique se transforme en deux états fortement centralisés, l'Hadramaout sur la

<sup>225</sup> G. A. Koshelenko, V. N. Pilipko, « Parthia », *loc. cit.*, p. 131.

<sup>226</sup> F. Cumont, « Guey (Julien). *Essai sur la guerre parthique de Trajan (114 – 117)* », *Revue belge de philologie et d'histoire*, 17, 1-2, 1938, p. 310.

<sup>227</sup> M. Gawlikowski, « Palmyre et l'Euphrate », *Syria*, 60, 1, 1983, p. 62-63.

<sup>228</sup> Pour certains il s'agirait en fait d'une épidémie de variole (R.J. Littman et M.L. Littman, « Galen and the Antonine Plague », *American Journal of Philology*, 94, 1973, p. 245).

<sup>229</sup> E. Choiseul, *Les Parthes et la Route de la Soie*, p. 185.

<sup>230</sup> Pour R. Mclaughlin, l'épidémie s'est aussi répandue dans les armées chinoises avec les mêmes effets dévastateurs (R. Mclaughlin, *Rome and the Distant East: Trade Routes to the Ancient Lands of Arabia, India and China*, p. 173-174).

<sup>231</sup> Ammien Marcellin, *Histoire de Rome*, XXIII, 6.

<sup>232</sup> R. Mclaughlin, *Rome and the Distant East: Trade Routes to the Ancient Lands of Arabia, India and China*, p. 60.

<sup>233</sup> M. Gawlikowski, « Palmyre et l'Euphrate », *loc. cit.*, p. 62-63.

<sup>234</sup> Dion Cassius, *Histoire romaine*, LXVIII, 30 ; LXXI, 2.

<sup>235</sup> G. A. Koshelenko, V. N. Pilipko, « Parthia », *loc. cit.*, p. 132.

<sup>236</sup> Dion Cassius, *Histoire romaine*, LXXV, 9.

moitié orientale du Yémen actuel et Himyar sur la partie occidentale. Himyar est né de la sécession de tribus quatabanites ayant annexé ou s'étant fusionnées avec le royaume de Saba. Cette situation sera globalement celle de la fin du II<sup>e</sup> siècle après J.-C.

Chacun de ces royaumes privilégie un port pour le commerce à longue distance, Qané à l'est et Muza à l'ouest<sup>237</sup>. À l'époque du *Périple de la mer Érythrée*, un seul roi, Charibael, domine Himyar et Saba, et il est considéré comme l'« ami des empereurs à force de présents et d'ambassades »<sup>238</sup>, c'est-à-dire qu'il est plus ou moins dépendant de Rome. Le portrait d'Auguste apparaît sur des monnaies du royaume du I<sup>er</sup> siècle ap. J.-C.<sup>239</sup>. Il est possible que cette sujétion plus ou moins lointaine soit la conséquence de l'expédition d'Aelius Gallus<sup>240</sup>. En effet, celui-ci, en 25 av. J.-C., empruntant les pistes caravanières<sup>241</sup>, s'est avancé très loin vers le sud-ouest de la péninsule<sup>242</sup> mais a dû finalement renoncer à ses projets de conquête. Les autres interventions de Rome dans la région restent mal connues. Le *Périple de la mer Érythrée* nous dit par exemple que César a conquis Aden « il y a peu », c'est-à-dire très grossièrement aux alentours du début de notre ère<sup>243</sup>. Il ne s'agit sans doute pas d'une confusion avec l'Arabie Heureuse, c'est-à-dire l'expédition d'Aelius Gallus<sup>244</sup>, car le texte désigne clairement une ville. Malheureusement aucune autre source ne vient préciser les choses. Pline évoque, quant à lui une expédition de Germanicus vers l'Arabie sans préciser son caractère naval ou terrestre, ni s'il s'est agi uniquement d'un projet<sup>245</sup>.

Quant aux inscriptions latines découvertes dans les îles Farasan, elles révèlent la présence de troupes romaines en mer Rouge durant la première moitié du II<sup>e</sup> siècle ap. J.-C., très au sud, à proximité du détroit de Bab El Mandeb. L'hypothèse la plus communément admise est celle d'une installation militaire destinée à lutter contre la piraterie. L'endroit dispose effectivement d'un bon mouillage qui pourrait très facilement être utilisé par des malfaisants comme port d'attache<sup>246</sup>. Ceci correspondrait à la mission traditionnelle des armées romaines dans la région, qui doivent assurer la sécurité des voies de communication, maritimes ici, caravanières ailleurs. Il est possible qu'au-delà de ce simple souci de police, la présence d'une vexillation de la II<sup>e</sup> légion *Traiana Fortis* dans le sud de la mer Rouge peu après la création de la province d'Arabie en 106, soit le signe d'une politique impériale tendant à renforcer le contrôle de Rome sur la route maritime des Indes. L'inscription grecque découverte à Zafar,

---

<sup>237</sup> Chr. Robin, « L'Arabie du Sud et la date du *Périple de la Mer Érythrée* (nouvelles données) », *Journal Asiatique*, 279, 1991, p. 14-17 ; J. Schiettecatte, « L'Arabie du Sud et la mer du III<sup>e</sup> siècle avant au VI<sup>e</sup> siècle après J.-C. » dans M.-Fr. Boussac, J.-Fr. Salles, J.-B. Yon (éds.), *Autour du Périple de la mer Erythrée, Topoi*, supp. 11, 2012, p. 248.

<sup>238</sup> *Le Périple de la mer Érythrée*, 23.

<sup>239</sup> M.D. Bukharin, « Roman Penetration into the Southern Red Sea and the Aksumite Campaign in West Arabia (Reconsideration of the Latin Dedicatory Inscription from the Farasān Archipelago) », *loc. cit.*, p. 18.

<sup>240</sup> Pour certains, cette attaque romaine contre les Sabéens aurait entraîné leur affaiblissement et leur absorption par Himyar (R. McLaughlin, *Rome and the Distant East: Trade Routes to the Ancient Lands of Arabia, India and China*, p. 72).

<sup>241</sup> L'utilisation de ce moyen de transport laisse penser qu'à l'époque la voie maritime ne connaissait pas encore le développement qu'elle connaîtra ultérieurement.

<sup>242</sup> Strabon, *Géographie*, XVII, 1 ; XVI-4, 22 ; Pline, *Histoire naturelle*, VI, 32.

<sup>243</sup> *Le Périple de la mer Érythrée*, 26.

<sup>244</sup> C'est l'hypothèse de L. Casson reprise par J. Schiettecatte (J. Schiettecatte, « Ports et commerce maritime dans l'Arabie du Sud préislamique », *Chroniques yéménites*, Cefas – Sanaa : Centre français d'archéologie et de sciences sociales, 15, 2008, p. 14).

<sup>245</sup> Pline, *Histoire naturelle*, II, 67 ; VI, 32 ; XII, 31.

<sup>246</sup> F. Villeneuve. « Une inscription latine sur l'archipel Farasān, Arabie Séoudite, sud de la mer Rouge (note d'information) » *CRAI*, 148/1, 2004, p. 428.

capitale d'Himyar, pourrait en être un autre témoignage<sup>247</sup>. Pour d'autres auteurs, l'explication est un peu courte<sup>248</sup> et les inscriptions des Farasan doivent être mises en relation avec le texte relevé par Cosmas Indicopleustes au VI<sup>e</sup> siècle sur un trône en marbre à Adoulis. Celui-ci, dont la datation reste imprécise, entre le II<sup>e</sup><sup>249</sup> et le début du III<sup>e</sup> siècle ap. J.-C.<sup>250</sup>, raconte les expéditions d'un roi d'Aksoum en Arabie, entre Leuke Kome et Saba. Les troupes aksoumites sont ainsi probablement intervenues contre les turbulents Kinaidokolpitai qui s'attaquent, entre autres, aux caravanes. De ce fait, Rome n'a pu voir que d'un bon œil leur action, d'autant qu'elle se déroule au-delà des possibilités d'intervention des légions, au sud de Leuke Kome, là-même où « les gouverneurs et les rois d'Arabie » agissaient autrefois contre les Kanraitai<sup>251</sup>. Dans ce cadre-là, le détachement romain des îles Farasan aurait assuré un support logistique notamment maritime, aux soldats du négus<sup>252</sup>. L'hypothèse est fragile mais, quoi qu'il en soit, la situation en mer Rouge semble se dégrader à partir du milieu du II<sup>e</sup> siècle ap. J.-C.<sup>253</sup> et Rome ressent apparemment le besoin d'une présence militaire à portée du détroit de Bab El Mandeb<sup>254</sup>, à proximité des royaumes d'Arabie du Sud et d'Aksoum.

Quelques mots maintenant sur l'Égypte. Nous l'avons quittée au début du I<sup>er</sup> siècle av. J.-C. alors que, selon toute vraisemblance, les premières liaisons directes avec les Indes du Sud viennent de s'établir. L'existence d'un « stratège de la mer Indienne et d'Érythrée », certaine en 62 av. J.-C. et peut-être dès 78 ou 73/74<sup>255</sup>, permet, si besoin est, de lever les doutes. Ce titre, qui sépare les deux océans, prouve non seulement l'évolution des connaissances géographiques de l'époque mais aussi l'intérêt que porte la dynastie des Ptolémées à tous ces espaces maritimes<sup>256</sup>. Ne voit-on pas Cléopâtre après Actium envisager de passer en mer Rouge avec « tous ses vaisseaux, ses richesses et des forces considérables<sup>257</sup> » pour s'établir dans une terre éloignée qui demeure mystérieuse ? Elle a en outre l'idée d'envoyer son fils Césarion en Éthiopie puis aux Indes avant que, trop confiant, le jeune homme ne revienne de son propre chef<sup>258</sup>. Plutarque ne précise pas de quelles Indes il s'agit, mais l'épisode atteste de relations bien établies dans la deuxième moitié du I<sup>er</sup> siècle av. J.-C. à travers l'océan Indien.

La prétendue paix romaine s'installe donc en Égypte à partir de 30 av. J.-C., à peine troublée par une attaque facilement repoussée des Éthiopiens profitant de l'absence des troupes

<sup>247</sup> G. W. Bowersock, « Zafār: a new Greek inscription », dans *Ex Oriente Lux*, Festschrift for M.B. Piotrovsky, Hermitage, St Petersburg, 2019, p. 79-80. L'inscription a été interprétée comme un témoignage de reconnaissance à Antonin le Pieux.

<sup>248</sup> M.D. Bukharin, « Roman Penetration into the Southern Red Sea and the Aksumite Campaign in West Arabia (Reconsideration of the Latin Dedicatory Inscription from the Farasān Archipelago) », *loc. cit.*, p. 17.

<sup>249</sup> J. Schiettecatte, « L'Arabie du Sud et la mer du III<sup>e</sup> siècle avant au VI<sup>e</sup> siècle après J.-C. », *loc. cit.*, p. 250.

<sup>250</sup> G.W. Bowersock, *Le trône d'Adoulis, les guerres de la mer Rouge à la veille de l'Islam*, p. 72.

<sup>251</sup> *Le Périples de la mer Érythrée*, 20.

<sup>252</sup> L'hypothèse n'est pas inconcevable puisque dans le *Martyr de Saint Aréthas* il est dit que l'armée aksoumite (au VI<sup>e</sup> siècle après J.-C.) traverse la mer Rouge grâce (entre autres) à sept navires marchands des îles de Pharsan (J. Schiettecatte, « Ports et commerce maritime dans l'Arabie du Sud préislamique », *loc. cit.*, p. 16).

<sup>253</sup> Voir un passage de *L'Éloge de Rome*, d'Aelius Aristide cité par G.W. Bowersock (G.W. Bowersock, *Le trône d'Adoulis, les guerres de la mer Rouge à la veille de l'Islam*, p. 69).

<sup>254</sup> Il est possible que le contrôle du détroit de Bab El Mandeb fasse déjà partie des objectifs d'Auguste lorsqu'il envoie Aelius Gallus en Arabie (Strabon, *Géographie*, XVI-4, 22).

<sup>255</sup> J. Desanges, *Recherches sur l'activité des Méditerranéens aux confins de l'Afrique (VI<sup>e</sup> siècle avant J.-C. - IV<sup>e</sup> siècle après J.-C.)*, *loc. cit.*, p. 304.

<sup>256</sup> *Ibid.* ; G.F. Hourani, revised and expanded by J. Carswell, *Arab Seafaring in the Indian Ocean in Ancient and Early Medieval Times*, p. 24.

<sup>257</sup> Plutarque, *Vie d'Antoine*, 69.

<sup>258</sup> Plutarque, *Vie d'Antoine*, 81. L'épisode éthiopique est peut-être simplement une escale nécessitée par l'attente d'une mousson favorable.

romaines engagées dans l'expédition d'Aelius Gallus<sup>259</sup>. Quelques années plus tard, à l'instigation de Néron qui songe à des conquêtes africaines, des prétoriens, conduits par un tribun, effectuent une vaine tentative exploratoire en Nubie<sup>260</sup>. En dehors de ces quelques péripéties militaires, la période est surtout dominée par l'essor du trafic en mer Rouge et dans l'océan Indien<sup>261</sup>, la puissance romaine garantissant la sécurité des voies de communication<sup>262</sup> quand elle ne les améliore pas. Trajan rénove le canal du Nil à la mer Rouge, entreprend la construction d'une route entre Bostra et Akaba, la Via Nova Traiana, dès l'annexion de la Nabatène en 106<sup>263</sup>. Son successeur Hadrien en fait autant, à partir du Nil en aval de Coptos vers les ports de la mer Rouge, Myos Hormos et Béréenice<sup>264</sup>. C'est l'apogée du commerce oriental.

## La domination de la Perse sassanide (III<sup>e</sup>-VII<sup>e</sup> siècle de notre ère)

### L'Asie du Sud-Est et la Chine

En Asie du Sud-Est, de grandes entités politiques émergent, notamment à partir du V<sup>e</sup>-VI<sup>e</sup> siècle. Une des plus connues est le Funan dont nous avons vu<sup>265</sup> la constitution probable au niveau du bassin inférieur du Mékong dès le II<sup>e</sup> siècle<sup>266</sup>. Le royaume doit sa richesse<sup>267</sup> à sa situation géographique lui permettant de jouer un rôle d'intermédiaire dans le commerce avec l'Extrême-Orient et sans doute aussi au dynamisme et à l'initiative de ses habitants<sup>268</sup>. Du III<sup>e</sup> siècle au VII<sup>e</sup> siècle, les textes chinois en parlent fréquemment puis son nom disparaît sans laisser de traces<sup>269</sup>. De nombreuses ambassades vers les « Fils du Ciel » sont attestées, la première avant 250, la dernière sous les Tang<sup>270</sup>. Son territoire semble avoir inclus, au moins un temps, le royaume de Dunsun dans la péninsule malaise<sup>271</sup>. Le pays subit l'influence des

<sup>259</sup> Strabon, *Géographie*, XVII, 1, 54.

<sup>260</sup> Pline, *Histoire naturelle*, VI, 35. Ptolémée fait allusion au voyage de deux Romains, Septimus Flaccus et Julius Maternus du pays des Garamantes (le Fezzan) vers Agizymba, le pays des rhinocéros sans doute en noire vers la fin du I<sup>er</sup> siècle ap.J.-C. (Ptolémée, *Géographie*, I, 8).

<sup>261</sup> Cf. chapitre III.

<sup>262</sup> Beaucoup des fortifications protégeant les sources d'eau dans le désert de l'Est entre le Nil et les ports de la mer Rouge datent de la période julio-claudienne et du règne d'Hadrien (S. E. Sidebotham, *Berenike and the Ancient Maritime Spice Route*, p. 101).

<sup>263</sup> Les bornes milliaires sont datées à partir de 111 ap. J.-C., celles de Trajan uniquement dans la partie nord entre Bostra et Philadelphie, celles des règnes ultérieurs plus au sud jusqu'à Pétra.

<sup>264</sup> J. Desanges, *Recherches sur l'activité des Méditerranéens aux confins de l'Afrique (VI<sup>e</sup> siècle avant J.-C. - IV<sup>e</sup> siècle après J.-C.)*, p. 330.

<sup>265</sup> Cf. *supra*.

<sup>266</sup> Dorénavant, nous ne précisons les dates par rapport au début de l'ère chrétienne que s'il s'agit de dates antérieures.

<sup>267</sup> Dans l'histoire des Tsins, il est dit que les habitants utilisent pour manger des ustensiles en argent, ils payent l'impôt en or, argent, perles, parfums (P. Pelliot, « Le Funan », *BEFEO*, 3, 1903, p. 254).

<sup>268</sup> Les annales chinoises nous disent qu'un de ses rois fit construire de grands navires et qu'il sillonna toute la mer du Sud (J. Tsung-I, L. Vandermeersch, « Les relations entre la Chine et le monde iranien dans l'Antiquité historiquement revisitée à la lumière des découvertes archéologiques du dernier quart de siècle », *loc. cit.*, p. 223).

<sup>269</sup> P. Pelliot, « Le Funan », *loc. cit.*, p. 248.

<sup>270</sup> *Ibid.*, p. 295 ; 303.

<sup>271</sup> Cl. Guillot, « La Perse et le monde malais. Échanges commerciaux et intellectuels », *Archipel*, 2004, 68, p. 162.

religions indiennes et plus généralement de la culture indienne, notamment à partir du IV<sup>e</sup> siècle<sup>272</sup>. On retrouve dans la basse vallée et le delta du Mékong quelques inscriptions en sanskrit et des statues de Vishnou à quatre bras, coiffé d'une mitre, divinité associée au rituel royal entre le V<sup>e</sup> et le début du VI<sup>e</sup> siècle<sup>273</sup>. À l'est du Funan, se constitue à partir de 192 le royaume du Champa<sup>274</sup>, qui envoie des ambassades à la cour Jin<sup>275</sup> et qui adopte lui aussi les rites hindouistes. Plus au nord, la sujétion du Tonkin à l'Empire du Milieu cesse à la fin du II<sup>e</sup> siècle ap. J.-C. pour une quarantaine d'années et de nouveau entre 541 et 603, le pays restant ensuite sous la domination de son puissant voisin pendant trois siècles<sup>276</sup>.

D'autres états sont cités par les annales chinoises, comme par exemple le Ko-ying dans le sud-est de Sumatra où trafiquent des marchands yuezhì<sup>277</sup> ou bien le P'o-li (Bali, Bornéo ?) qui envoie deux ambassades en Chine<sup>278</sup>. La fin de la période est propice à l'établissement de grands royaumes ; à partir du VI<sup>e</sup> siècle un royaume pyu s'établit au centre de la Birmanie, alors qu'au sud de la Thaïlande s'installe, sans doute sur les ruines du Funan, le royaume môn de Dvaravati. Un peu plus tard, Srivijaya réunit la majeure partie de l'ouest de l'Indonésie et le sud de la péninsule malaise.

La Chine, quant à elle, connaît une histoire agitée à partir de la fin du II<sup>e</sup> siècle. Les seigneurs de la guerre profitant de la décadence han, se livrent une lutte sans merci qui aboutit à la création des « trois royaumes », les Wei au nord avec la capitale impériale Luoyang, les Wu au sud autour de Nankin et à l'ouest, dans l'actuel Sichuan, les Shu dirigés par un membre de la maison impériale des Han. À cette époque, la Chine du Nord, surpeuplée avec sa culture intensive, contraste avec la Chine méridionale, terre de colonisation peu développée, exception faite des provinces du bas Yangzi<sup>279</sup>. Cependant la meilleure soie est produite à l'ouest par les Shu ce qui oblige les Wei à améliorer leur propre production<sup>280</sup>. À partir de 280, une dynastie dite des « Jin occidentaux » rétablit pour quelques décennies l'unité du pays<sup>281</sup>. Deux ambassades occidentales sont signalées par les annales chinoises pour cette période, la première en 226 par le Tonkin auprès de la cour des Wu, la seconde en 284, venue elle aussi probablement du sud puisqu'elle apporte des rouleaux de bois parfumé et qu'elle accompagne une délégation du Champa. Déjà peu fréquentes, les relations diplomatiques avec le monde méditerranéen se font dorénavant extrêmement rares<sup>282</sup>. L'empereur Wudi, premier de la dynastie des Jin reçoit aussi des délégations des oasis du bassin du Tarim. Ces dernières alternent, surtout à partir du milieu du III<sup>e</sup> siècle, des phases d'indépendance ou de soumission à leurs voisins, qu'ils soient

---

<sup>272</sup> P. Pelliot, « Le Funan », *loc. cit.*, p. 293.

<sup>273</sup> C. Ferrier, *L'Inde des Gupta (IV<sup>e</sup>-VI<sup>e</sup> siècle)*, Histoire, Les Belles Lettres, Paris, 2015, p. 149-150.

<sup>274</sup> *Histoire de l'Humanité, du VII<sup>e</sup> siècle av. J.-C. au VII<sup>e</sup> siècle de l'ère chrétienne*, p. 951-952.

<sup>275</sup> H. Cordier, *Histoire générale de la Chine et de ses relations avec les pays étrangers depuis les temps les plus anciens jusqu'à la chute de la dynastie mandchoue*, p. 310, 322.

<sup>276</sup> *Ibid.*, p. 361.

<sup>277</sup> D. Lombard, « Reviewed Work, *Early Indonesian Commerce, a Study of the Origins of Srivijaya*, by O.W. Wolters », *Journal of the Economic and Social History of the Orient*, 13/1, Jan. 1970, p. 107.

<sup>278</sup> P. Pelliot, « Deux itinéraires de Chine en Inde à la fin du VIII<sup>e</sup> siècle », *BEFEO*, 4, 1904, p. 282-285.

<sup>279</sup> R. Grousset, *Histoire de la Chine*, p. 70.

<sup>280</sup> Yu Huan, *The People of the West, from the Weilue*, trad. J. E. Hill, section 12, note 12, 40.

<sup>281</sup> *Histoire de l'Humanité, du VII<sup>e</sup> siècle av. J.-C. au VII<sup>e</sup> siècle de l'ère chrétienne*, p. 1143-1144 ; R. Grousset, *Histoire de la Chine*, p. 69.

<sup>282</sup> F. Thierry, C. Morisson, « Sur les monnaies byzantines trouvées en Chine », *Revue numismatique*, 6, 36, 1994, p. 136 ; L. Boulnois, *La Route de la Soie*, p. 172-173.

chinois ou de la steppe<sup>283</sup>. L'unité de la Chine des Jin au début du IV<sup>e</sup> siècle ne dure pas très longtemps, du fait des divisions internes et des attaques des peuples de la steppe. Ceux-ci détruisent la capitale Luoyang en 311 et tandis que la cour et une partie de la population se replient vers le sud autour de Nankin, la guerre s'installe bien en deçà de la Grande Muraille en dehors de quelques périodes de stabilité relative<sup>284</sup>. Au Nord, seize royaumes éphémères dirigés par trois Chinois et treize étrangers de cinq nationalités différentes se succèdent jusqu'en 430<sup>285</sup>. Les contacts sont rompus avec l'Ouest<sup>286</sup> mais les cités-états du bassin du Tarim, relativement épargnées par les invasions, gardent des liens très forts avec les Indes et apparaissent, notamment à l'est, comme des régions de prospérité, même fragile<sup>287</sup>.

Les liaisons reprennent à partir de la réunification de la Chine du Nord en 435<sup>288</sup> par les Wei, une dynastie d'origine nomade, qui reprend le contrôle d'une bonne partie de la Sérinde<sup>289</sup> et défend vigoureusement les frontières septentrionales, notamment contre les Rourans (alias Jouan Jouan)<sup>290</sup>. Les Wei restent au pouvoir jusqu'en 534, date à laquelle le royaume se sépare en deux, mais durant cette période leur rôle culturel est considérable : ils adoptent le bouddhisme et l'une de leurs reines fait sculpter les célèbres grottes de Longmen<sup>291</sup>. Ils reçoivent de nombreuses ambassades, notamment des Hephtalites, de la Perse<sup>292</sup> et même de Byzance<sup>293</sup>, certes à visées commerciales mais aussi diplomatiques. Donc au Nord, durant la deuxième moitié du VI<sup>e</sup> siècle, la Chine est, une fois de plus, divisée en plusieurs royaumes, tandis que les Turcs, aux frontières septentrionales, succèdent aux Rourans et rentrent dans le jeu de la diplomatie chinoise<sup>294</sup>.

Pendant ce temps, au Sud, depuis l'exil des Jin, cinq dynasties se succèdent jusqu'à la fin du VI<sup>e</sup> siècle, chacune en butte aux pouvoirs des grandes familles. En 589, après l'échec de plusieurs tentatives, la Chine retrouve enfin son unité sous l'égide des Sui puis des Tang en 618, après une brève période de troubles. L'Empire du Milieu retrouve toute sa puissance, ce qui lui permet de résister aux Turcs<sup>295</sup> qui, entre-temps, ont conquis l'Asie centrale. À partir de 640, les oasis du bassin du Tarim sont de nouveau soumises par les armées chinoises ; elles

<sup>283</sup> Zhang Guang-da, « The City-States of the Tarim Basin », dans *History of civilizations of central Asia*, vol III, *The crossroads of civilizations AD 250 to 750*, UNESCO Publishing, Paris, 1996, p. 290.

<sup>284</sup> Pour certains, il faut nuancer l'effet perturbateur de ces conflits (*Histoire de l'Humanité, du VII<sup>e</sup> siècle av. J.-C. au VII<sup>e</sup> siècle de l'ère chrétienne*, p. 1147).

<sup>285</sup> Zhang Guang-da, « The City-States of the Tarim Basin », *loc. cit.*, p. 289-290.

<sup>286</sup> En 376, un roi de la dynastie des Qin antérieurs cherche à entrer en contact avec les pays d'Occident pour être approvisionné en « produits extraordinaires et précieux des pays étrangers » (F. Thierry, C. Morisson, « Sur les monnaies byzantines trouvées en Chine », *loc. cit.*, p. 129 note 22).

<sup>287</sup> E. de la Vaissière, *Histoire des marchands sogdiens*, p. 65-66.

<sup>288</sup> F. Thierry, « Sur les monnaies sassanides trouvées en Chine », *Res Orientales*, 5, 1993, p. 109.

<sup>289</sup> En dehors de Turfan (F. Thierry, C. Morisson, « Sur les monnaies byzantines trouvées en Chine », *loc. cit.*, p.122 ; E. Trombert, « Un vestige vivant de la présence sogdienne en Chine du Nord ; le vignoble du Shanxi », dans E. de La Vaissière et E. Trombet (éds.), *Les Sogdiens en Chine*, Études Thématiques 17, École française d'Extrême Orient, Paris, 2005, p. 270).

<sup>290</sup> J.-P. Roux, *L'Asie centrale, Histoire et civilisations*, p. 122.

<sup>291</sup> *Ibid.*, p. 121.

<sup>292</sup> J. Tsung-I, L. Vandermeersch, *loc. cit.*, p. 240-242 ; L. Boulnois, *La Route de la Soie*, p. 201.

<sup>293</sup> F. Thierry, C. Morisson, « Sur les monnaies byzantines trouvées en Chine », *loc. cit.*, p 137.

<sup>294</sup> Un empereur épouse la fille du khagan et promet d'envoyer tous les ans à son beau-père 100 000 pièces de soie (E. Chavannes, *Documents sur les Tou-Kiue [Turcs] occidentaux*, Librairie d'Amérique et d'Orient Adrien Maisonneuve, Paris, 1903, p. 311-312).

<sup>295</sup> La menace est réelle, en 626 la capitale Chang'an est à leur portée (Mu Shun-ying, Wang Yao, « The Western Regions [His-Yü] under the T'ang Empire and the Kingdom of Tibet », dans *History of civilizations of central Asia*, vol III, *The crossroads of civilizations AD 250 to 750*, UNESCO Publishing, Paris, 1996, p. 344).

constituent pendant presque 150 ans « les quatre garnisons du protectorat général d'An shi »<sup>296</sup> malgré un intermède tibétain entre 660 et 692<sup>297</sup>. L'influence de la Chine s'étend à plusieurs reprises au-delà des Tien shan, des Pamirs et du Karakorum, vers la Sogdiane, la Bactriane et le nord de l'Inde<sup>298</sup>. La cour de Chang'an reçoit des ambassades de Byzance<sup>299</sup> et des Arabes<sup>300</sup>. Le VII<sup>e</sup> siècle et la première moitié du VIII<sup>e</sup> siècle voient affluer la soie en Occident comme jamais depuis les Han,<sup>301</sup> mais progressivement l'importance du précieux textile décline par rapport à la céramique dans les exportations du pays<sup>302</sup>.

En 751, les armées de l'islam, au bout de leurs conquêtes, battent près de la rivière Talas au Kirghizistan les troupes chinoises et quelques années plus tard, en 758, Canton est pillée par les musulmans qui brûlent la ville et massacrent cinq mille négociants étrangers<sup>303</sup>. Un nouvel ordre s'installe.

## L'Asie centrale

À l'aube du III<sup>e</sup> siècle, nous avons laissé l'Asie centrale à l'ouest du Tarim sous la domination des Kouchans, dorénavant de plus en plus faibles et divisés. Ils subissent bientôt les assauts du nouveau pouvoir qui émerge en Perse, celui des Sassanides, lesquels affirment rapidement leurs prétentions à l'est de leurs territoires. En 240, ils conquièrent la Bactriane jusqu'à Peshawar et la passe de Khyber<sup>304</sup>. Le souverain local, Vasudeva II, est vassalisé<sup>305</sup> et seule une partie orientale de ses états demeure indépendante, pendant plusieurs siècles sous les « Kouchans tardifs »<sup>306</sup>. Plus au nord, l'Oxus est franchi par les Perses, Samarcande et Tachkent sont soumises, la Sogdiane envahie, mais sa sujétion demeure assez lâche<sup>307</sup>. Shapur I<sup>er</sup>, second de la dynastie iranienne, fait graver le récit de ses victoires à proximité de Persépolis, à Naqsh-e Rostam<sup>308</sup>. Ces changements de souveraineté n'ont, semble-t-il, pas perturbé de manière importante la prospérité de la région, notamment la Bactriane<sup>309</sup>. Les choses changent à partir

---

<sup>296</sup> Zhang Guang-da, « The City-States of the Tarim Basin », *loc. cit.*, p. 290.

<sup>297</sup> Mu Shun-ying, Wang Yao, « The Western Regions [His-Yü] under the T'ang Empire and the Kingdom of Tibet », *loc. cit.*, p. 343-346.

<sup>298</sup> J.-P. Roux, *L'Asie centrale, Histoire et civilisations*, p. 142 ; 185 ; E. de la Vaissière, *Histoire des marchands sogdiens*, p. 109 ; H. Cordier, *Histoire générale de la Chine et de ses relations avec les pays étrangers depuis les temps les plus anciens jusqu'à la chute de la dynastie mandchoue*, p. 432-433.

<sup>299</sup> L. Boulnois, *La Route de la Soie*, p. 205-206.

<sup>300</sup> H. Cordier, *Histoire générale de la Chine et de ses relations avec les pays étrangers depuis les temps les plus anciens jusqu'à la chute de la dynastie mandchoue*, p. 465.

<sup>301</sup> E. de la Vaissière, *Histoire des marchands sogdiens*, p. 159.

<sup>302</sup> M.G. Morony, « Trade and Exchange; The Sasanian World to Islam », *e-Sasanika paper*, 15, 2017, p. 16.

<sup>303</sup> H. Cordier, *Histoire générale de la Chine et de ses relations avec les pays étrangers depuis les temps les plus anciens jusqu'à la chute de la dynastie mandchoue*, p. 465.

<sup>304</sup> J.-P. Roux, *L'Asie centrale, Histoire et civilisations*, p. 124.

<sup>305</sup> Un prince sassanide prendra sa suite à Bactres à partir du IV<sup>e</sup> siècle.

<sup>306</sup> J. Harmatta, « Conclusion », dans *History of civilizations of central Asia*, vol. II, *The development of sedentary and nomadic civilizations, 700 B.C. to A.D. 250*, UNESCO Publishing, Paris, 1994, p. 483. Ces « Kouchans tardifs » sont peut-être ceux qui proposent aux généraux romains de les aider à secourir l'empereur Valérien (*Histoire Auguste, Vie de Valérien*, VII).

<sup>307</sup> B. I. Marshak, N. N. Negmatov, « Sogdiana », dans *History of civilizations of central Asia*, vol III, *The crossroads of civilizations AD 250 to 750*, UNESCO Publishing, Paris, 1996, p. 238.

<sup>308</sup> Pour le texte de l'inscription voir : A. Maricq, « Classica et Orientalia », *Syria*, 35/3-4, 1958, p. 295-360.

<sup>309</sup> E. de la Vaissière, *Histoire des marchands sogdiens*, p. 94.

du milieu du IV<sup>e</sup> siècle sous le coup de nouvelles invasions de nomades venus du nord, les Chionites dit aussi Kidarites. Ces peuples entretiennent des rapports variables avec les Sassanides<sup>310</sup>, mais au bout du compte les obligent à abandonner leurs conquêtes du III<sup>e</sup> siècle et à se retirer vers Merv ; un état de guerre chronique s'installe dans la région pour une trentaine d'années<sup>311</sup>, frappant les populations, notamment en Bactriane, peut-être moins en Sogdiane<sup>312</sup>.

Après, semble-t-il, une période de calme les conflits reprennent à partir des années 420 entre les Sassanides en mal de reconquête<sup>313</sup> et les tribus de la steppe, d'abord Kidarites puis Hephthalites, nouveaux venus qui vont dominer la scène de l'Asie centrale jusqu'au milieu du VI<sup>e</sup> siècle<sup>314</sup>. Ceux-ci, appelés aussi « Huns blancs », s'imposent aux Iraniens, interviennent dans leurs luttes dynastiques<sup>315</sup>, font prisonnier leur roi Peroz qui doit payer, ainsi que ses successeurs, un énorme tribut annuel, jusqu'en 530<sup>316</sup>. Les monnaies d'argent sassanides inondent alors la Route de la Soie<sup>317</sup> désormais contrôlée par les Hephthalites. Les nouveaux maîtres de la région occupent Merv et Hérat, descendent vers les Indes comme tant de leurs prédécesseurs notamment Kidarites, partagent leur influence sur une bonne partie des oasis du Tarim<sup>318</sup> avec leurs voisins nomades de l'est, les Rourans<sup>319</sup>. Au début du VI<sup>e</sup> siècle ils sont à leur apogée et envoient des ambassades à la cour des Wei ; leur rôle au Turkestan est connu à Byzance<sup>320</sup>.

La situation change du fait de l'apparition des Turcs (Tou-Kiue), les « fils de la louve », dans le monde de la steppe. D'abord dépendants des Rourans, ils se révoltent à la suite d'une humiliation matrimoniale et écrasent leurs anciens maîtres dans les années 550. Ils deviennent de ce fait les voisins des Hephthalites avec lesquels ils ne tardent pas à entrer en conflit, tandis que les Sassanides relèvent la tête et leur proposent une alliance<sup>321</sup>. La bataille décisive a lieu dans la région de Boukhara, probablement entre 563 et 567. Les Hephthalites, battus, disparaissent d'Asie centrale alors que quelques petites principautés indépendantes subsistent dans la région de Kaboul, le Cachemire et la Haute vallée de l'Indus<sup>322</sup>. La nouvelle frontière entre les deux récents alliés se situe sur l'Oxus<sup>323</sup>. Les Turcs s'installent le long de la Route de

---

<sup>310</sup> Ennemis (Ammien Marcellin, *Histoire de Rome*, XIV, 3) ou amis (XVII, 5) ; on les voit aux côtés de Shapur II en 350 au siège d'Amida (XVIII, 6, 22).

<sup>311</sup> E. de la Vaissière, *Histoire des marchands sogdiens*, p. 91.

<sup>312</sup> *Ibid.*, p. 92-94 ; C. Ferrier, *L'Inde des Gupta (IV<sup>e</sup>-VI<sup>e</sup> siècle)*, p. 167 ; E. V. Zeimal, « The Kidarite Kingdom in Central Asia », dans *History of civilizations of central Asia*, vol III, *The crossroads of civilizations AD 250 to 750*, UNESCO Publishing, Paris, 1996, p. 130-132.

<sup>313</sup> E. V. Zeimal, « The Kidarite Kingdom in Central Asia », *loc. cit.*, p. 129-130.

<sup>314</sup> B. A. Litvinsky, « The Hephthalite Empire », dans *History of civilizations of central Asia*, vol III, *The crossroads of civilizations AD 250 to 750*, UNESCO Publishing, Paris, 1996, p. 141.

<sup>315</sup> Des troupes hephthalites sont utilisées contre les Romains au siège d'Édesse (*ibid.*, p. 143).

<sup>316</sup> Les monnaies versées à titre de tribut sont contre marquées par un signe hephthalite (*ibid.*).

<sup>317</sup> C. Ferrier, *L'Inde des Gupta (IV<sup>e</sup>-VI<sup>e</sup> siècle)*, p. 181 et note 33.

<sup>318</sup> J.-P. Roux, *L'Asie centrale, Histoire et civilisations*, p. 126-127 ; B. A. Litvinsky, « The Hephthalite Empire », *loc. cit.*, p. 144 ; C. Ferrier, *L'Inde des Gupta (IV<sup>e</sup>-VI<sup>e</sup> siècle)*, p. 181.

<sup>319</sup> C.f. plus haut (F. Thierry, C. Morisson, « Sur les monnaies byzantines trouvées en Chine », *loc. cit.*, p. 118). Pour J.-P. Roux cette confrontation ne donne pas lieu, chose étonnante dans le monde de la steppe, à des conflits majeurs (J.-P. Roux, *L'Asie centrale, Histoire et civilisations*, p. 123-124).

<sup>320</sup> Procope, *Le livre des guerres*, I, 3.

<sup>321</sup> E. Chavannes, *Documents sur les Tou-Kiue (Turcs) occidentaux*, p. 272-273. M. Tabari, *Chroniques*, II, 32, trad. H. Zotenberg p. 161-162.

<sup>322</sup> A.H. Dani, B. A. Litvinsky, M. H. Zamir Safi, « Eastern Kushans, Kidarites in Gandhara and Kashmir and later Hephthalites », dans *History of civilizations of central Asia*, vol III, *The crossroads of civilizations AD 250 to 750*, UNESCO Publishing, Paris, 1996, p. 174.

<sup>323</sup> *Ibid.*, p. 180-181.



la Soie entre Turfan et Samarcande<sup>324</sup> et deviennent des acteurs essentiels du commerce oriental par l'intermédiaire de leurs vassaux sogdiens qui leur permettent d'écouler les cent mille pièces de soie reçues chaque année à titre de tribut des empereurs chinois<sup>325</sup>.

C'est justement la soie qui est le motif des premières dissensions entre Turcs et Iraniens, les premiers cherchant à s'ouvrir de nouveaux débouchés en Perse et probablement au-delà, les seconds à protéger leurs marchés. L'échec de deux ambassades auprès de Khosro I<sup>er</sup> fait comprendre aux Turcs et à leurs sujets sogdiens qu'il faut contourner l'obstacle et s'adresser directement à l'empereur des Romains d'Orient, d'autant que celui-ci est très heureux de se trouver un nouvel allié contre son ennemi héréditaire sassanide. C'est le but de plusieurs missions diplomatiques des Turco/Sogdiens vers Constantinople et inversement des Byzantins en Asie centrale à partir des années 560<sup>326</sup>, l'accueil des nomades n'étant d'ailleurs pas toujours particulièrement cordial<sup>327</sup>. De fait, les Turcs tentent d'étendre leur emprise sur la Route de la Soie. Ils s'opposent ainsi aux Grecs en Crimée, mais aussi aux Sassanides à propos des anciens territoires hephthalites, ce qui donne lieu à des guerres récurrentes à partir des années 570. La Bactriane et le Gandhara sont annexés définitivement par le Khagan occidental, en 625, l'Indus est atteint<sup>328</sup>, les marchands sogdiens peuvent alors agir jusqu'aux ports des côtes indiennes du Nord-Ouest<sup>329</sup>. Vers 650 la puissance des Turcs diminue et certaines de leurs possessions sont désormais contrôlées, certes de manière plus ou moins lointaine, par les Tang<sup>330</sup>. Mais déjà les incursions des Arabes atteignent la Drangiane puis la Sogdiane avant leur installation définitive dans le pays au début du VIII<sup>ème</sup> siècle. Samarcande est prise en 712, le Ferghana est conquis en 713 - 714<sup>331</sup>, les armées musulmanes ne tardent pas à se heurter à la puissance chinoise.

## Les Indes

Le pouvoir kouchan solidement implanté dans les Indes du Nord au II<sup>e</sup> siècle, s'affaiblit quelques décennies plus tard. Il se morcèle alors en de multiples États qui échappent bientôt à l'autorité centrale alors qu'au nord-ouest les Sassanides, dans les années 240, s'emparent de

---

<sup>324</sup> F. Thierry, « Sur les monnaies sassanides trouvées en Chine », *loc. cit.*, p. 114.

<sup>325</sup> D. Sinor, S. G. Klyashtorny, « The Türk Empire », dans *History of civilizations of central Asia*, vol III, *The crossroads of civilizations AD 250 to 750*, UNESCO Publishing, Paris, 1996, p. 329.

<sup>326</sup> *Ibid.*, p. 328 ; Ménandre, *Ambassades tirées de l'histoire des empereurs Justinien, Justin et Tibère*, VI, XIII.

<sup>327</sup> En 572, Valentin, garde du corps du Basileus Tibère, doit se lacérer le visage pour participer au deuil du Khagan (Ménandre, *Ambassades tirées de l'histoire des empereurs Justinien, Justin et Tibère*, XIX). L'événement est encore relaté 200 ans plus tard sur l'inscription de Kul-Tegin (L. Yin, « Western Turks and Byzantine gold coins found in China », *Transoxiana*, 6, Juillet 2003, p. 8).

<sup>328</sup> Al Biruni, « Fragments arabes et persans relatifs à l'Inde recueillis par M. Renaud », *Journal Asiatique*, Paris, 1844, VIII, 1, fragment III et IV ; E. Chavannes, *Documents sur les Tou-Kiue (Turcs) occidentaux*, p. 307.

<sup>329</sup> J. Harmatta, B. A. Litvinsky, « Tokharistan and Gandhara under Western Türk Rule (650-750) », dans *History of civilizations of central Asia*, vol III, *The crossroads of civilizations AD 250 to 750*, UNESCO Publishing, Paris, 1996, p. 360-362. Photius, *Bibliothèque*, 64, *Théophane de Byzance*.

<sup>330</sup> *Histoire de l'Humanité, du VII<sup>e</sup> siècle av. J.-C. au VII<sup>e</sup> siècle de l'ère chrétienne*, p. 1073.

<sup>331</sup> E. de la Vaissière, *Histoire des marchands sogdiens*, p. 238 ; B. A. Litvinsky, A. H. Jalilov, A. I. Kolesnikov, « The Arab conquest », dans *History of civilizations of central Asia*, vol III, *The crossroads of civilizations AD 250 to 750*, UNESCO Publishing, Paris, 1996, p. 449-454.

Peshawar et Taxila<sup>332</sup>, peut-être du Sind<sup>333</sup>. Les derniers représentants de la dynastie continuent cependant d'exercer leur pouvoir au Gandhara et au Pendjab occidental,<sup>334</sup> tout comme les Sakas, eux aussi en déclin, au Gujarat<sup>335</sup>. Plus au sud l'empire des Satahavana se divise lui aussi en royaumes<sup>336</sup>, le plus connu dans les basses plaines de la Godavari et de la Krishna étant celui de la dynastie Ikshvaku, dont le règne bref, n'en demeure pas moins brillant<sup>337</sup>. Enfin, au niveau de la pointe de la péninsule, la situation ne semble guère changer par rapport au siècle précédent.

Le IV<sup>e</sup> siècle voit l'émergence des Gupta dont le territoire, d'abord limité à l'embouchure du Gange, s'étend progressivement à partir de 319 à toute la plaine fluviale, au Pendjab et, à la fin du siècle, au territoire des Sakas. Ils ont ainsi accès aux ports des Indes du Nord-Ouest,<sup>338</sup> même si les liens commerciaux avec l'empire romain d'Orient sont beaucoup moins importants qu'au I<sup>er</sup> siècle ap. J.-C.<sup>339</sup>. Une alliance matrimoniale leur permet de contrôler les Indes centrales, et leur influence s'étend jusqu'au sud du Deccan<sup>340</sup>. Des petits rois qui se nomment « kouchans » se maintiennent très longtemps dans certaines vallées du Karakorum<sup>341</sup>. Dans le sud de la péninsule des dynasties, promises à un bel avenir, comme les Pallava ou les Chalukya, émergent progressivement<sup>342</sup>.

La prospérité s'établit dans l'empire gupta jusqu'au milieu du V<sup>e</sup> siècle. Un grand nombre de lourdes pièces d'or sont alors émises et le récit des pèlerins bouddhistes confirme le bien-être de la population<sup>343</sup>. C'est à cette époque que, selon les annales nestoriennes, un roi sassanide, Bahram V, reçoit par son mariage avec une princesse indienne, un port sur le delta de l'Indus<sup>344</sup>. Mais dès les années 430, les Kidarites envahissent le Gandhara avant d'être repoussés par les armées guptas<sup>345</sup>, ce qui ne sera pas le cas des Hephthalites qui leur succèdent. Ces derniers pénètrent en effet à partir de la première moitié du VI<sup>e</sup> siècle profondément dans les Indes du Nord<sup>346</sup> au milieu de multiples massacres et destructions, notamment de monastères bouddhistes<sup>347</sup>. Quelques décennies plus tard ils sont battus par les Turcs<sup>348</sup> et disparaissent du Pendjab comme ils ont disparu d'Asie centrale. Seules restent quelques petites entités sans réelle

---

<sup>332</sup> R. Thapar, *The Penguin History of Early India. From the Origins to AD 1300*, p. 223.

<sup>333</sup> Voir l'inscription de Naqsh-e Rostam, *Res Gestae Divi Saporis*, sur la kaaba de Zoroastre (A. Maricq, « *Classica et Orientalia* », *loc. cit.*, p. 306).

<sup>334</sup> A.H. Dani, B. A. Litvinsky, M. H. Zamir Safi, « Eastern Kushans, Kidarites in Gandhara and Kashmir and later Hephthalites », *loc. cit.*, p. 167.

<sup>335</sup> K. Chakrabarti, « The Gupta Kingdom », dans *History of civilizations of central Asia*, vol III, *The crossroads of civilizations AD 250 to 750*, UNESCO Publishing, Paris, 1996, p. 188.

<sup>336</sup> R. Tomber, *Indo-Roman Trade, from pots to pepper*, Bristol Classical Press, Bloomsbury Publishing PLC, London, 2012, p. 131.

<sup>337</sup> Une centaine d'années (*Histoire de l'Humanité, du VII<sup>e</sup> siècle av. J.-C. au VII<sup>e</sup> siècle de l'ère chrétienne*, p. 861).

<sup>338</sup> K. Chakrabarti, « The Gupta Kingdom », *loc. cit.*, p. 188-191.

<sup>339</sup> U. Thakur, « Source of Gold for Early Gold Coins of India », *East and West*, 30,1/4, 1980, p. 107.

<sup>340</sup> R. Thapar, *The Penguin History of Early India. From the Origins to AD 1300*, p. 285.

<sup>341</sup> M. Angot, *Histoire des Indes*, p. 131.

<sup>342</sup> *Ibid*, p. 152 ; R. Thapar, *The Penguin History of Early India. From the Origins to AD 1300*, p. 328.

<sup>343</sup> *Histoire de l'Humanité, du VII<sup>e</sup> siècle av. J.-C. au VII<sup>e</sup> siècle de l'ère chrétienne*, p. 874.

<sup>344</sup> Le port pourrait n'être qu'un simple comptoir sans sujétion réelle au pouvoir politique mais l'épisode montre une fois de plus l'intérêt constant des Perses pour cette région (D. Whitehouse, A. Williamson, « Sasanian Maritime Trade », *Iran*, 1973, 11, p. 43).

<sup>345</sup> C. Ferrier, *L'Inde des Gupta (IV<sup>e</sup>-VI<sup>e</sup> siècle)*, p. 168.

<sup>346</sup> *Ibid*, p. 188 ; Cosmas Indicopleustes, *Topographie chrétienne*, XI, 20.

<sup>347</sup> B. A. Litvinsky, « The Hephthalite Empire », *loc. cit.*, p. 145.

<sup>348</sup> *Cf. supra*.

importance<sup>349</sup> alors que, nous l'avons vu, leurs vainqueurs ne tardent pas à s'installer sur l'Indus. Pendant ce temps, le territoire des Gupta s'est réduit de manière drastique et les grands tributaires ont pris de plus en plus d'indépendance<sup>350</sup>. Les luttes entre les différents royaumes recommencent et malgré la tentative des Harsa qui s'achève en 647<sup>351</sup>, les Indes du Nord restent profondément désunies<sup>352</sup>.

Plus au sud, à partir du milieu du VI<sup>e</sup> siècle débute un conflit qui va durer trois cents ans entre les royaumes Chalukya<sup>353</sup> au sud-ouest, Pallava au sud-est et Pandya à la pointe de la péninsule<sup>354</sup>. Les premiers raids maritimes musulmans vers les bouches de l'Indus et le golfe de Mumbai commencent en 636<sup>355</sup> mais le Sind, ainsi que quelques territoires chalukyas, ne sont occupés qu'à partir de 712<sup>356</sup>. Des marchands arabes, peut-être du sud de l'Arabie, s'établissent de manière permanente sur les régions côtières de l'ouest et du sud des Indes entre le VIII<sup>e</sup> et IX<sup>e</sup> siècle<sup>357</sup>.

## Le Moyen Orient

### *De la Méditerranée au plateau iranien*

En Iran, le fait essentiel, en ce début de III<sup>e</sup> siècle, plus précisément en 226, est la prise du pouvoir par Ardashir, fondateur de la dynastie des Sassanides, après sa victoire sur les derniers rois parthes<sup>358</sup>. Il étend progressivement son autorité à l'ensemble des territoires de ses prédécesseurs, avance en Asie centrale<sup>359</sup> et s'assure du contrôle des rives du golfe Persique, de Bahreïn et d'Oman<sup>360</sup> d'un côté, du Fars de l'autre<sup>361</sup>. Des ports et des forts sont établis ou rétablis, mais la mise en œuvre d'une marine de guerre est peu probable<sup>362</sup>. L'intérêt de la dynastie pour la région ne se démentit pas durant les siècles suivants, que ce soit sous Shapur

---

<sup>349</sup> B. A. Litvinsky, « The Hephthalite Empire », *loc. cit.*, p. 146.

<sup>350</sup> C. Ferrier, *L'Inde des Gupta (IV<sup>e</sup>-VI<sup>e</sup> siècle)*, p. 192 ; 199-200.

<sup>351</sup> L'intervention chinoise pour chasser un usurpateur se serait déroulée à cette époque (R. Thapar, *The Penguin History of Early India. From the Origins to AD 1300*, p. 289).

<sup>352</sup> *Ibid.*, p. 195.

<sup>353</sup> Les peintures des grottes d'Ajenta représenteraient pour certains une ambassade chalukya à la cour sassanide (P. Malekandathil « The Sassanids and the Maritime Trade of India during the Early Medieval Period », dans *Maritime India, Trade Religion and Polity in the Indian Ocean*, Primus Book, Ratna Sagar, Dehli, 2010, p. 6).

<sup>354</sup> R. Thapar, *The Penguin History of Early India. From the Origins to AD 1300*, p. 328, p. 330.

<sup>355</sup> G.F. Hourani, revised and expanded by J. Carswell, *Arab Seafaring in the Indian Ocean in Ancient and Early Medieval Times*, p. 53-54.

<sup>356</sup> R. Thapar, *The Penguin History of Early India. From the Origins to AD 1300*, p. 333.

<sup>357</sup> *Ibid.*, p. 332.

<sup>358</sup> B. A. Litvinsky, M. Hussain Shah, R. Shabani Samghabadi, « The Rise of Sasanian Iran », dans *History of civilizations of central Asia*, vol II, *The development of sedentary and nomadic civilizations, 700 B.C. to A.D. 250*, UNESCO Publishing, Paris, 1994, p. 467.

<sup>359</sup> *Cf. supra*.

<sup>360</sup> L. Gregoratti, « A Parthian Port on the Persian Gulf : Characene and its Trade », *Anabasis, Studia Classica et Orientalia*, 2, 2011, p. 224.

<sup>361</sup> Sa lutte avec un certain Haftwad, dont le territoire allait jusqu'au Sind, est resté légendaire (D. Whitehouse, A. Williamson, « Sasanian Maritime Trade », *loc. cit.*, p. 32).

<sup>362</sup> T. Daryaee, « The Persian Gulf Trade in Late Antiquity », *Journal of World History*, 14, 1, 2003, p. 6.

II au IV<sup>e</sup> siècle<sup>363</sup> ou sous Khosro I<sup>er</sup> Anushirvan (531-579). Ce dernier intervient au Yémen, en Hindustan (le Sind ?) et lance une hypothétique conquête de Ceylan à partir d'Oman, que rien ne vient pourtant confirmer<sup>364</sup>.

À l'ouest, à partir de 240, Shapur I<sup>er</sup> entame la longue série de conflits avec Rome puis Byzance, entrecoupés de périodes de paix non négligeables. Cette situation perdure jusqu'aux invasions arabes du VII<sup>e</sup> siècle. Au III<sup>e</sup> siècle, après une alternance de succès et de revers pendant lesquels Palmyre exerce, un temps, une hégémonie au Moyen-Orient, un traité de paix est signé en 297 avec Dioclétien, plutôt au désavantage des Perses. Quelques décennies plus tard, la guerre se rallume et la trêve signée en 363 après les éphémères succès de l'empereur Julien est cette fois-ci plutôt en faveur de Shapur II. Rappelons qu'à cette époque, le royaume iranien est menacé sur deux fronts car les Kidarites sont déjà largement présents en Asie centrale. Deux guerres assez courtes se déroulent durant le V<sup>e</sup> siècle<sup>365</sup>, mais au VI<sup>e</sup> siècle, le conflit dure plus d'une vingtaine d'années<sup>366</sup>. Pendant ce temps, les Hephthalites prennent la relève des Kidarites et représentent un danger majeur pour le Grand Roi en Bactriane. Enfin, la dernière confrontation romano-perses dure de 603 à 628. Dans une première phase, les armées de Khosro II envahissent la Syrie, la Palestine et l'Égypte avant qu'Héraclius ne redresse la situation et n'assure la victoire des Byzantins. Les deux adversaires sortent cependant épuisés de l'affrontement, alors qu'au sud se lève bientôt la menace des armes du calife.

Là encore, comme nous l'avons vu précédemment, des villes au cours des combats sont détruites, parfois définitivement : Antioche sur l'Oronte, Zeugma, Doura-Europos<sup>367</sup>. Les populations sont déportées<sup>368</sup>, les routes sont sans doute interrompues au moins quelques temps, et en tout cas sévèrement contrôlées, comme le montrent les différents traités signés entre les deux ennemis<sup>369</sup>. Les conditions des échanges commerciaux ne peuvent qu'en pâtir. En 636, quatre ans après la mort de Mahomet, les Arabes envahissent la Syrie, écrasent les Byzantins sur le Yarmouk et occupent bientôt l'Égypte, tandis que parallèlement, en deux batailles décisives, les armées de Yazdgard III sont défaites, le dernier des Sassanides s'enfuyant en Chine<sup>370</sup>.

### *La péninsule arabique et l'Égypte*

Au III<sup>e</sup> siècle les royaumes sud-arabiques, Saba, Himyar et Hadramaout sont en lutte les uns avec les autres. Finalement, à la fin du siècle, Himyar l'emporte<sup>371</sup>. Un témoignage évoque

---

<sup>363</sup> B. A. Litvinsky, A. H. Jalilov, A. I. Kolesnikov, « The Arab conquest », *loc. cit.*, p. 444.

<sup>364</sup> M. Tabari, *Chroniques*, II, 42, trad. H. Zotenberg p. 221-222 ; D. Whitehouse, A. Williamson, « Sasanian Maritime Trade », *loc. cit.*, p. 45.

<sup>365</sup> C. Morriison, « Les événements/perspective chronologique » dans C. Morriison (dir.), *Le Monde Byzantin*, I, *l'Empire romain d'Orient (330-641)*, Nlle Clio, L'histoire et ses problèmes, Puf, Paris, 2012, p. 19.

<sup>366</sup> *Ibid.*, p. 30.

<sup>367</sup> Procope, *Le livre des guerres*, II, 8-9 ; E. Choisonel, *Les Parthes et la Route de la Soie*, p. 204.

<sup>368</sup> L. Boulnois, *La Route de la Soie*, p. 339 ; C. Morriison, « Les événements/perspective chronologique » *loc. cit.*, p. 30 ; Grégoire de Tours, *Histoire des Francs*, IV, 40.

<sup>369</sup> Ménandre, *Ambassades tirées de l'histoire des empereurs Justinien, Justin, et Tibère*, II, 3, 5 ; M. Gawlikowski, « Palmyre et l'Euphrate », *loc. cit.*, p. 68.

<sup>370</sup> J.-P. Roux, *L'Asie centrale, Histoire et civilisations*, p. 181.

<sup>371</sup> J. Schiettecatte, « L'Arabie du Sud et la mer du III<sup>e</sup> siècle avant au VI<sup>e</sup> siècle après J.-C. », *loc. cit.*, p. 251.

le siège et la prise d'Aden vers 260 - 270 par les Himyarites<sup>372</sup> qui contrôlent aussi Qané, comme le suggèrent les études numismatiques<sup>373</sup>. Des inscriptions évoquent le pillage de la ville en 225<sup>374</sup>.

Parallèlement, les Éthiopiens franchissent la mer Rouge pour des raisons mal connues<sup>375</sup>, s'implantent dans la plaine côtière de la Tihama et au-delà, ce que confirme l'épigraphie sabéenne du début du III<sup>e</sup> siècle<sup>376</sup>. Ils sont chassés par Himyar en 270<sup>377</sup>, qui, dès lors, s'agrandit et englobe une partie de l'Arabie centrale y compris le Nedjd et le Hedjaz. Plus au nord, Rome peine désormais à défendre ses frontières du désert face à des confédérations tribales plus ou moins hostiles, vastes, et éphémères<sup>378</sup>. Les Himyarites deviennent une puissance régionale à côté d'Aksoum, des Sassanides et de l'empire byzantin<sup>379</sup>. L'unification des différentes tribus se fait par l'adoption d'une langue commune, le sabéen et d'un calendrier unique. Les anciennes divinités sont rejetées au profit d'un monothéisme judaïsant adopté par le pouvoir royal à la fin du IV<sup>e</sup> siècle<sup>380</sup>. Un siècle plus tard, cet État qui semblait puissant subit pourtant de plus en plus l'influence d'Aksoum, tutelle pourtant rejetée par les princes locaux<sup>381</sup>. Une atmosphère d'intolérance religieuse s'installe avec pour point d'orgue le massacre de chrétiens à Najran en 523<sup>382</sup>. L'intervention directe du roi aksoumite, appuyé par Byzance, ne se fait pas attendre, il traverse la mer Rouge avec son armée et établit un pouvoir à sa solde en Arabie du Sud<sup>383</sup>. Ce pouvoir prend quelque temps plus tard ses distances sous un nouveau roi, Abraha. Un jeu diplomatique à trois se met en place entre les Éthiopiens, les Himyarites et les Byzantins. En effet, l'empereur Justinien incite les premiers à une guerre commerciale de la soie avec les Perses et encourage les seconds, désormais acquis à sa cause, à des opérations militaires vers la Mésopotamie<sup>384</sup>. C'est le but des ambassades de Julianus et Nonnosos<sup>385</sup>. De plus en plus en butte aux dissidences des tribus d'Arabie centrale et occidentale, le royaume d'Abraha, après le milieu du VI<sup>e</sup> siècle, se réduit au Yémen et aux régions voisines<sup>386</sup>. Peu de temps après sa mort, dans les années 570, les Sassanides s'installent en Arabie du Sud<sup>387</sup>. Ailleurs les pouvoirs locaux jouissent d'une grande autonomie. L'alliance entre Axoum et Byzance, minée

---

<sup>372</sup> *Ibid.*, p. 252.

<sup>373</sup> J. Schiettecatte, « Ports et commerce maritime dans l'Arabie du Sud préislamique », *loc. cit.*, p. 12.

<sup>374</sup> J. Schiettecatte, « L'Arabie du Sud et la mer du III<sup>e</sup> siècle avant au VI<sup>e</sup> siècle après J.-C. », *loc. cit.*, p. 251.

<sup>375</sup> Cf. *supra* l'inscription du trône d'Adoulis relevée par Cosmas Indicopleustes.

<sup>376</sup> G.W. Bowersock, *Le trône d'Adoulis, les guerres de la mer Rouge à la veille de l'Islam*, p. 70.

<sup>377</sup> Chr Robin, « L'Arabie du Sud et la date du *Périple de la Mer Érythrée* (nouvelles données) », *loc. cit.*, p. 16-17.

<sup>378</sup> Pour une étude plus détaillée, voir M. Sartre, « Les nomades et l'Empire en Arabie », *Trois études sur l'Arabie romaine et byzantine*, Latomus, Bruxelles, 1982, p. 132-194.

<sup>379</sup> Chr. Robin, « La péninsule Arabique à la veille de la prédication muḥammadienne », dans Th. Bianquis, P. Guichard et M. Tillier (éds.), *Les débuts du Monde musulman (VII<sup>e</sup>-X<sup>e</sup> siècle). De Muhammad aux dynasties autonomes*, Nlle Clio, Puf, Paris, 2012, p. 16-17 ; J. Schiettecatte, « Book Review: 2011 - *Le royaume de Himyar à l'époque monothéiste* par I. Gajda (*Mémoires de l'Académie des inscriptions et belles-lettres*, 40, Paris, De Boccard, 2009, 349 p.) », *Pount*, 5, 2011, p. 195. Vers 340-350, Constance II envoie Théophile l'Indien en ambassade auprès du roi himyarite (M. Arbach, J. Schiettecatte, « De la diplomatie et de l'aristocratie tribale du royaume de Saba d'après une inscription du III<sup>e</sup> siècle de l'ère chrétienne », *CRAI*, 2015/1, p. 389).

<sup>380</sup> G.W. Bowersock, *Le trône d'Adoulis, les guerres de la mer Rouge à la veille de l'Islam*, p. 11.

<sup>381</sup> Sans doute soutenus par les Perses (cf. *ibid.*, p. 168).

<sup>382</sup> *Ibid.*, p. 103 ; M. Tabari, II, 36, trad. H. Zotenberg p. 174-175.

<sup>383</sup> Procope, *Le livre des guerres*, I, 20.

<sup>384</sup> *Ibid.*.

<sup>385</sup> G.W. Bowersock, *Le trône d'Adoulis, les guerres de la mer Rouge à la veille de l'Islam*, p. 129.

<sup>386</sup> Chr. Robin, « La péninsule Arabique à la veille de la prédication muḥammadienne », *loc. cit.*, p. 16-23.

<sup>387</sup> Photius, *Bibliothèque*, 64, *Théophane de Byzance* ; M. Tabari, *Chroniques*, II, 41, trad. H. Zotenberg p. 210-214.

par des rivalités religieuses, n'est plus capable d'intervenir dans la Tihama<sup>388</sup>, si tant est qu'elle en ait eu l'intention<sup>389</sup>. Le désordre s'installe, la sécurité des voies de communication n'est plus assurée, ce qui participe au déclin économique qui s'accroît pendant les cinquante années qui précèdent l'Hégire et dont les causes sont multiples<sup>390</sup>. La Mecque, bien que de dimension modeste, reste pourtant l'une des villes les plus actives et les plus prospères de la péninsule<sup>391</sup>.

Si nous nous intéressons maintenant à l'Égypte, celle-ci, dès le milieu du III<sup>e</sup> siècle, est en butte aux attaques de ses voisins du sud, Blemmyes ou Méroïtes, que l'on voit d'ailleurs apparaître au triomphe d'Aurélien<sup>392</sup>. Coptos est détruite en 293 par les Romains à la suite d'une révolte, les ports de la mer Rouge pâtiennent de la recrudescence du banditisme dans le désert de l'Est<sup>393</sup>, Dioclétien en 298 doit ramener la frontière à Assouan<sup>394</sup>. Par la suite, le pays, à domination désormais byzantine, continue de souffrir des mêmes incursions auxquelles s'ajoutent celles des peuples du désert libyque, mais les menaces restent sans doute facilement contenues comme peuvent en témoigner les faibles effectifs militaires sur place<sup>395</sup>. Jusqu'au début du VII<sup>e</sup> siècle, la province connaît une tranquillité civile relative à l'exception des turbulences religieuses à Alexandrie<sup>396</sup>. En 541, la Grande Peste se déclare dans la vallée du Nil avant de diffuser au Proche Orient et plus tard à l'Occident<sup>397</sup>. Quelques décennies plus tard, en 619, les Perses s'emparent d'Alexandrie qu'ils occupent une dizaine d'années et en 642, la ville est de nouveau prise, cette fois-ci par les Arabes.

Plus au sud, l'événement le plus important de la période qui va du III<sup>e</sup> siècle à l'avènement de l'islam, est l'émergence du royaume d'Aksoum. Il est déjà mentionné dans le *Périple de la mer Érythrée*<sup>398</sup> comme centre incontournable du trafic de l'ivoire ; son souverain parle alors le grec. Aksoum est connu de Ptolémée sans qu'il lui accorde une quelconque prépondérance dans la région<sup>399</sup>. Son essor date probablement de la fin du II<sup>e</sup> siècle, comme en témoignent les conquêtes de son roi, retranscrites à Adoulis par Cosmas Indicopleustes<sup>400</sup>, tant en Afrique qu'en Arabie. Au III<sup>e</sup> siècle et au-delà, sa puissance est suffisamment grande pour que Mani dans le *Kephalaia* en fasse un des quatre grands royaumes du monde<sup>401</sup> et, tandis que Constantin reçoit ses ambassadeurs<sup>402</sup>, le pays joue dans le commerce oriental un rôle de plus en plus important<sup>403</sup>. La conversion au christianisme du négus est difficile à préciser mais elle est sans doute déjà accomplie en 340 ; après le concile de Chalcédoine, les Aksoumites suivent

---

<sup>388</sup> G.W. Bowersock, *Le trône d'Adoulis, les guerres de la mer Rouge à la veille de l'islam*, p. 143.

<sup>389</sup> Chr. Robin, « La péninsule Arabique à la veille de la prédication muḥammadienne », *loc. cit.*, p. 27.

<sup>390</sup> Dessèchement du climat, conséquences des guerres et des épidémies, (*ibid.*, p. 29-30), baisse de la demande en aromates (R. Mclaughlin, *Rome and the Distant East: Trade Routes to the Ancient Lands of Arabia, India and China*, p. 81).

<sup>391</sup> Chr. Robin, « La péninsule Arabique à la veille de la prédication muḥammadienne », *loc. cit.*, p. 28-29.

<sup>392</sup> Histoire Auguste, *Vie d'Aurélien*, 33.

<sup>393</sup> S. E. Sidebotham, *Berenike and the Ancient Maritime Spice Route*, p. 63, 161, 260.

<sup>394</sup> *Ibid.*, p. 267 ; G.W. Bowersock, *Le trône d'Adoulis, les guerres de la mer Rouge à la veille de l'islam*, p. 88.

<sup>395</sup> J. Gascou, « L'Égypte byzantine (284-641) », dans *Le Monde Byzantin, I, l'Empire romain d'Orient (330-641)*, sous la direction de C. Morisson, Nlle Cléo, l'histoire et ses problèmes, Puf, Paris, 2012, p. 427-428.

<sup>396</sup> *Ibid.*, p. 410.

<sup>397</sup> C. Morisson, « Les événements/perspective chronologique » *loc. cit.*, p. 30.

<sup>398</sup> *Le Périple de la mer Érythrée*, 4, 5.

<sup>399</sup> Ptolémée, *Géographie*, IV, 7.

<sup>400</sup> *Cf. supra.*

<sup>401</sup> J. Schiettecatte, « L'Arabie du Sud et la mer du III<sup>e</sup> siècle avant au VI<sup>e</sup> siècle après J.-C. », *loc. cit.*, p. 252.

<sup>402</sup> Eusèbe de Césarée, *Vie de Constantin*, IV, 7.

<sup>403</sup> S. E. Sidebotham, *Berenike and the Ancient Maritime Spice Route*, p. 187 ; R. Tomber, *Indo-Roman Trade, from pots to pepper*, p. 88.

l'hérésie monophysite<sup>404</sup>. La parenté religieuse explique en partie les liens diplomatiques avec Byzance et les interventions des Éthiopiens en Arabie au VI<sup>e</sup> siècle<sup>405</sup>. Au siècle suivant, le royaume entre dans une période de déclin face à la montée en puissance des Arabes et au tarissement des débouchés commerciaux<sup>406</sup>.

Que retenir au terme de ce bref rappel historique ? Il nous paraît évident qu'il est impossible en quelques pages de retracer dans le détail tous les événements, même marquants de la période, et nous avons donc choisi de privilégier des aspects peu connus, négligés, où pouvant avoir un impact sur notre sujet d'étude. C'est bien entendu prêter le flanc à la critique d'autant plus que certains faits pourront paraître discutables, d'autres trop vite oubliés ou insuffisamment documentés. Par ailleurs nous n'avons sans doute pas échappé au défaut récurrent de l'historiographie de l'Antiquité, c'est-à-dire une relation souvent basée sur une succession de dynasties, de rois, d'ambassades et de guerres. Outre le fait que les noms de tous ces grands personnages n'ont bien sûr pas d'importance en eux même mais permettent d'établir des points de repère dans le déroulé historique, il faut bien reconnaître que l'état des sources ne nous permet pas bien souvent d'aller plus loin. Nous sommes bien conscients que nous venons d'évoquer en quelques pages près d'un millénaire de la vie d'une grande partie de l'humanité. Il s'agit d'une échelle de temps qui n'a, bien sûr, rien à voir avec celle du commerçant ou du voyageur qui prend ses décisions sur quelques mois ou quelques années, alors que nos descriptions concernent trop souvent plus que des décennies. Ceci ne peut que nous inciter à la prudence dans l'établissement de relations causales entre des évolutions du commerce oriental et des événements historiques.

---

<sup>404</sup> G.W. Bowersock, *Le trône d'Adoulis, les guerres de la mer Rouge à la veille de l'Islam*, p. 83, 93.

<sup>405</sup> Cf. *supra*.

<sup>406</sup> Schiettecatte J., « À la veille de l'islam : effondrement ou transformation du monde antique? », dans Chr. Robin, J. Schiettecatte (éds.), *Les préludes de l'islam. Ruptures et continuités des civilisations du Proche-Orient, de l'Afrique orientale, de l'Arabie et de l'Inde à la veille de l'islam*, De Boccard, Paris, 2013, p. 20.

## CHAPITRE II

### Le commerce oriental : l'ère des royaumes hellénistiques (III<sup>e</sup>-II<sup>e</sup> siècle av. J.-C.)

En 323, Alexandre le Grand décède brutalement à Babylone sans que les causes de sa mort ne soient totalement élucidées. Depuis, l'historiographie en a fait, selon les circonstances, un conquérant civilisateur, un tyran halluciné, un génie militaire, un héros romanesque, les différents auteurs s'éloignant sans doute aussi vite de la réalité qu'ils se rapprochent de l'idéologie dominante de leur époque.

De fait, dans une optique euro-péo-centrée, l'arrivée de la culture grecque en Asie ne peut avoir que des conséquences bénéfiques, notamment en matière de négoce. Ainsi, parmi tous les portraits du Macédonien qui, au cours du temps, nous ont été proposés, celui du siècle des Lumières insiste particulièrement sur la révolution qu'il aurait suscitée dans « les affaires du commerce »<sup>1</sup>, qui, il n'y a qu'un pas pour le penser, auraient donc été un de ses principaux objectifs. Cette opinion doit, bien sûr, être largement nuancée. Les nombreuses fondations d'« Alexandrie », particulièrement dans la partie orientale de l'ancien empire achéménide, peuvent obéir tout aussi bien à des motifs militaires qu'économiques, les endroits stratégiques étant souvent les mêmes pour les soldats et pour les marchands. Certes, quand il arrive aux Indes, Alexandre est probablement attiré par les richesses du pays qu'il connaît peut-être de réputation à travers Ctésias<sup>2</sup> ou Hérodote ; ce dernier ne prétend-il pas que les Indiens apportent autant de tribut annuel à Darius que tous ses autres sujets réunis<sup>3</sup> ? De fait, confronté à la réalité, le Conquérant trouve un pays urbanisé<sup>4</sup> dont une des métropoles, Taxila, est qualifiée par Arrien de riche et populeuse<sup>5</sup>. Réduire cependant l'expédition sur l'Indus à une entreprise de pillage ou d'expansion économique rétrécit singulièrement la personnalité du monarque dont l'imagination, on le sait, le pousse, entre autres choses, à vouloir atteindre les limites de l'οἰκουμένη. De même, le choix de revenir en Mésopotamie par plusieurs itinéraires, y compris

---

<sup>1</sup> S. Sebastiani, « La mondialisation selon Alexandre le Grand, à propos de : P. Briant, *Alexandre des Lumières. Fragments d'histoire européenne*, Gallimard, Paris, 2012 », *La Vie des idées*, mars 2013.

<sup>2</sup> Médecin grec vivant à la cour achéménide dans la première moitié du V<sup>e</sup> siècle av. J.-C., il a laissé une description des Indes du Nord-Ouest, mais elle est souvent fantaisiste (Photius, *Bibliothèque*, Ctésias, *Histoire de Perse*, *Histoire de l'Inde*, 72). Il serait le premier à avoir utilisé la dénomination de « Sères » pour désigner les Chinois mais cela suppose des contacts dont nous n'avons guère de traces par ailleurs (Y. Juping, « Alexander the Great and the Emergence of the Silk Road », *The Silk Road*, 6/2, 2009, p. 15).

<sup>3</sup> Hérodote, *Histoire*, III, 94. Pour R. Mclaughlin, il s'agit de presque le tiers de la totalité des tributs (R. Mclaughlin, *Rome and the Distant East: Trade Routes to the Ancient Lands of Arabia, India and China*, Continuum, London New York, 2010, p. 2).

<sup>4</sup> R. Tomber, *Indo-Roman Trade, from pots to pepper*, Bristol Classical Press, Bloomsbury Publishing PLC, London, 2012, p. 120.

<sup>5</sup> Arrien, *Anabase*, V, 8.



maritimes, permet, certes, aux Grecs d'améliorer leur connaissance de la région et de ses accès, mais on ne peut exclure que la raison principale de la division des troupes reste d'ordre logistique. Alexandre anticipe sans doute, et dans ce cas l'avenir confirmera la justesse de ses vues, des difficultés d'approvisionnement sur les trajets de retour. Durant cette difficile retraite, l'attitude des Phéniciens, que « le commerce attirait sur les pas de l'armée », et qui, flairant une bonne affaire, s'empressent de ramasser la myrrhe et le nard de Gédrosie que les soldats, indifférents, foulent allègrement aux pieds<sup>6</sup>, reste un cas isolé. On peine donc à trouver chez Alexandre des actions spécifiquement et sans ambiguïté destinées à favoriser les relations commerciales entre les mondes indiens et méditerranéens. Celles-ci avaient leurs propres règles et leurs propres logiques, sans doute peu affectées par une expédition militaire aussi extraordinaire soit-elle, qui, dès lors, ne représente plus qu'un repère commode dans l'histoire du commerce mondial.

Si donc l'avènement des royaumes hellénistiques ne peut être considéré comme le début d'une nouvelle ère des échanges eurasiatiques, il n'en est pas de même en ce qui concerne la fin du II<sup>e</sup> siècle av. J.-C., qui voit survenir deux événements d'importance. Le premier est l'arrivée dans le bassin du Tarim de la Chine. Cette dernière a la ferme intention de développer ses relations avec ses voisins, notamment parthes, et elle crée, notamment sur les marchés occidentaux, une demande tout à fait nouvelle pour un produit de luxe jusqu'alors inconnu, la soie. Elle est en effet la seule, et pour longtemps, à savoir la produire. Le second est la prise de conscience, à la même époque, par les rois lagides, de la possibilité de liaisons directes maritimes avec les Indes, ce qui leur ouvre la possibilité de s'approvisionner directement en épices et plus spécifiquement en poivre, tout en exerçant leur tutelle économique habituelle.

Une nouvelle ère va alors pouvoir s'ouvrir, le développement des réseaux permettant l'épanouissement du commerce oriental et réciproquement.

## Les débuts du commerce oriental

Disons tout d'abord que les échanges entre l'Europe et l'Asie ont existé depuis des temps immémoriaux. Sans vouloir en brosser un tableau exhaustif, qui paraît d'ailleurs hors de portée, nous nous bornerons à citer quelques exemples significatifs qui montrent bien que les objets, on n'ose pas dire les marchandises, les peuples et probablement les idées ont voyagé bien au-delà de notre imagination spatio-temporelle.

Ainsi, des sources archéologiques et littéraires ont effectivement établi l'existence d'un trafic entre les Indes du Nord-Ouest, le golfe Persique et la côte orientale de l'Arabie à partir, au moins du III<sup>e</sup> millénaire av. J.-C. Pour certains, ces transactions doivent remonter encore plusieurs siècles auparavant, à une époque où la société indienne était dominée par les marchands<sup>7</sup>. Les textes identifient les régions de Dilmun (Bahreïn-Failaka et la côte adjacente), Magan (la péninsule d'Oman), et Meluhha (la vallée de l'Indus associée au Gujarat)<sup>8</sup>. Des

---

<sup>6</sup> Arrien, *Anabase*, VI, 22.

<sup>7</sup> P. C. Prasad, *Foreign trade and commerce in ancient India*, Abhinav Publications, New Delhi, 2014, p. 16-18.

<sup>8</sup> N. Boivin, D.Q. Fuller, « Shell Middens, Ships and Seeds: Exploring Coastal Subsistence, Maritime Trade and the Dispersal of Domesticates in and around the Ancient Arabian Peninsula », *Journal of World Prehistory*, 22, 2009, p. 142.

fouilles menées en 1956 dans la région du golfe de Cambay ont confirmé l'existence de structures portuaires contemporaines de la civilisation de l'Indus, c'est-à-dire entre environ 2600 et 1900 av. J.-C.<sup>9</sup>. Des céramiques peintes ont voyagé entre la Mésopotamie et le sous-continent, mais aussi des lampes et des coupes faites à partir de coquillages inconnus dans la région où elles ont été retrouvées<sup>10</sup>. Du cuivre de Magan a transité par Dilmun<sup>11</sup> avant de rejoindre, sur l'Euphrate, des bois tropicaux et, peut-être, des épices en provenance des Indes, voire d'Asie du Sud-Est<sup>12</sup>. De l'ivoire, probablement asiatique, a circulé à Ur<sup>13</sup>, des sceaux ont été échangés de part et d'autre du plateau iranien. Certains auteurs auraient pointé du doigt les similitudes entre les langages sumériens et dravidiens, comme entre l'urbanisme de l'Indus et celui de la Mésopotamie<sup>14</sup>. Dans un premier temps, il semble que Magan ait exercé une sorte de monopole,<sup>15</sup> mais au début de l'âge de bronze moyen, Dilmun prend le dessus<sup>16</sup>. Vers 2520 av. J.-C., les bateaux apportent dans le sud de la Mésopotamie, à Lagash où règne Ur-Nanshe, des poutres d'un pays étranger, probablement les Indes. Vers 2300 av. J.-C., date probable de l'apogée de ce type de commerce, les inscriptions cunéiformes nous apprennent que les navires accostent au quai d'Akkad<sup>17</sup>. Le code d'Hammourabi tente d'intervenir dans le financement de ces voyages en contraignant l'investisseur à partager les profits, mais aussi les pertes, du transporteur<sup>18</sup>. Si la route maritime paraît donc bien établie, la distribution des sceaux et amulettes imités des Sumériens dans des sites comme Mohenjo-daro ou Harappa suggère, pour certains, l'existence parallèle d'une route terrestre<sup>19</sup>. L'argument, étant donné la proximité de l'océan et de l'Indus, peut cependant paraître faible. Au III<sup>e</sup> millénaire av. J.-C., un réseau commercial se tisse donc, qui s'étend de la Méditerranée orientale à l'Asie centrale<sup>20</sup>, et où circulent des objets semblables aux céramiques de la civilisation de l'Indus<sup>21</sup>. À partir de 2000 av. J.-C., en conjonction avec une instabilité politique, on observe des transformations dans les modèles économiques régionaux, continuités ici, déclin ailleurs<sup>22</sup>. Vers 1800 av. J.-C., le trafic diminue de manière importante dans le golfe Persique, Dilmun perd le contact avec les centres miniers de Magan, le cuivre n'arrive en Mésopotamie que par le nord, c'est-à-dire par voie

<sup>9</sup> P. C. Prasad, *Foreign trade and commerce in ancient India*, p. 133-134.

<sup>10</sup> N. Boivin, D.Q. Fuller, « Shell Middens, Ships and Seeds: Exploring Coastal Subsistence, Maritime Trade and the Dispersal of Domesticates in and around the Ancient Arabian Peninsula », *loc. cit.*, p. 143.

<sup>11</sup> D.A. Agius, *Handbook of Oriental Studies*, Section 1, *The Near and Middle East, Classic Ships of Islam, From Mesopotamia to the Indian Ocean*, dans H. Altenmüller, B. Hrouda, B.A. Levine, R.S. O'Fahey, K.R. Veenhof, C.H.M. Versteegh (éds.), Brill, Leiden Boston, 2008, p. 43.

<sup>12</sup> N. Boivin, D.Q. Fuller, « Shell Middens, Ships and Seeds: Exploring Coastal Subsistence, Maritime Trade and the Dispersal of Domesticates in and around the Ancient Arabian Peninsula », *loc. cit.*, p. 143.

<sup>13</sup> A. L. Oppenheim, « The Seafaring Merchants of Ur », *Journal of the American Oriental Society*, 74/1, 1954, p. 12.

<sup>14</sup> P. C. Prasad, *Foreign trade and commerce in ancient India*, p. 41.

<sup>15</sup> D.A. Agius, *Handbook of Oriental Studies*, Section 1, *The Near and Middle East, Classic Ships of Islam, From Mesopotamia to the Indian Ocean*, p. 43.

<sup>16</sup> N. Boivin, D.Q. Fuller, « Shell Middens, Ships and Seeds: Exploring Coastal Subsistence, Maritime Trade and the Dispersal of Domesticates in and around the Ancient Arabian Peninsula », *loc. cit.*, p. 154.

<sup>17</sup> D.A. Agius, *Handbook of Oriental Studies*, Section 1, *The Near and Middle East, Classic Ships of Islam, From Mesopotamia to the Indian Ocean*, p. 39-40.

<sup>18</sup> A. L. Oppenheim, « The Seafaring Merchants of Ur », *loc. cit.*, p. 8.

<sup>19</sup> N. Boivin, D.Q. Fuller, « Shell Middens, Ships and Seeds: Exploring Coastal Subsistence, Maritime Trade and the Dispersal of Domesticates in and around the Ancient Arabian Peninsula », *loc. cit.*, p. 144.

<sup>20</sup> *Ibid.*, p. 142.

<sup>21</sup> *Histoire de l'Humanité, du VII<sup>e</sup> siècle av. J.-C. au VII<sup>e</sup> siècle de l'ère chrétienne*, III, UNESCO, Jouve, Mayenne, 2005, p. 998.

<sup>22</sup> N. Boivin, D.Q. Fuller, « Shell Middens, Ships and Seeds: Exploring Coastal Subsistence, Maritime Trade and the Dispersal of Domesticates in and around the Ancient Arabian Peninsula », *loc. cit.*, p. 114.

terrestre. Bahreïn n'a plus de rapports avec les régions qui la fournissaient en pierre et en poutres et se replie sur la production de dattes<sup>23</sup>. Les cités harappéennes se dépeuplent et disparaissent<sup>24</sup>. Il faut attendre le VI<sup>e</sup> siècle av. J.-C. pour que de nouvelles villes renaissent aux Indes, associées à une poterie spécifique avec apparition, d'abord de la monnaie, puis de l'écriture, à partir du milieu du I<sup>er</sup> millénaire av. J.-C.<sup>25</sup>

L'existence de ces réseaux à travers la mer d'Arabie, plusieurs millénaires avant notre ère, nous interpelle sans doute, mais finalement ne nous surprend qu'à peine car, après tout, il ne s'agit que d'un cabotage ne nécessitant que peu de connaissances maritimes et guère de technologie navale. Il en est tout autrement des traversées de l'océan Indien qui, à plus ou moins grande distance des côtes, ont pu s'effectuer dès le II<sup>e</sup> millénaire av. J.-C.<sup>26</sup> et dont l'audace frappe l'imagination. Rappelons cependant que la répartition humaine dans le Sud-Est asiatique et en Océanie montre que certaines populations disposaient, dès cette époque, d'une connaissance assez évoluée de la navigation<sup>27</sup>. Les liaisons maritimes entre l'Afrique et la péninsule indienne paraissent alors moins étonnantes. Des semences et des animaux, le zébu par exemple, sont apparemment échangées de part et d'autre<sup>28</sup>. Il existe des preuves archéobotaniques, zoogéographiques, linguistiques et historiques suggérant une présence austronésienne en Afrique de l'Est au I<sup>er</sup> millénaire av. J.-C.<sup>29</sup>, ce qui pourrait éclairer la date de la colonisation de Madagascar, encore débattue. Pour certains, elle aurait été effectuée même avant cette époque,<sup>30</sup> par des populations venant du sud de Bornéo, ce qui représente un périple de 3000 milles. Elles auraient apporté avec elles leur langue, qui présente certaines similitudes avec le malgache, mais aussi des plantes et une gamme musicale mélano-polynésienne qui se serait transmise jusqu'à l'Afrique de l'Ouest<sup>31</sup>. L'information n'est pas purement anecdotique car elle peut éclairer d'un jour nouveau un texte de Pline concernant la provenance de la cannelle, nous y reviendrons<sup>32</sup>. Il faut cependant remarquer que tout ceci n'est qu'une hypothèse combattue par d'autres spécialistes qui pensent que le peuplement de la grande île n'a pu se faire que vers la fin du premier millénaire ap. J.-C.<sup>33</sup>

Ces échanges commerciaux transocéaniques, qui paraissent bien fragiles dans ces époques lointaines, ont cependant pu être évoqués lors de la restauration à Paris de la momie de Ramsès

---

<sup>23</sup> *Ibid.*, p. 155.

<sup>24</sup> P. C. Prasad, *Foreign trade and commerce in ancient India*, p. 44 ; M. Angot, *Histoire des Indes*, Les Belles Lettres, Paris, 2017, p. 103.

<sup>25</sup> *Ibid.*

<sup>26</sup> P. C. Prasad, *Foreign trade and commerce in ancient India*, p. 6.

<sup>27</sup> J. Stargardt, « L'isthme de la péninsule malaise dans les navigations au long cours. Nouvelles données archéologiques », *Commerces et navires dans les mers du Sud, Archipel*, 18, 1979, p. 16.

<sup>28</sup> N. Boivin, D.Q. Fuller, « Shell Middens, Ships and Seeds: Exploring Coastal Subsistence, Maritime Trade and the Dispersal of Domesticates in and around the Ancient Arabian Peninsula », *loc. cit.*, p. 159.

<sup>29</sup> *Ibid.*, p. 163.

<sup>30</sup> J. Innes Miller, *The Spice Trade of the Roman Empire, 29 B.C. to A.D. 641*, Oxford University Press Inc., New York, 1969, p. 171 ; Cl. Allibert, « Les réseaux de navigation du début de l'ère chrétienne au XVI<sup>e</sup> siècle. Rencontre de populations, échanges commerciaux et matrimoniaux, concurrence à l'ouest et à l'est de Madagascar », dans M.-Fr. Boussac, J.-Fr. Salles et J.-B. Yon (éds.), *Topoi*, suppl. 11, 2012, p. 346-347. En note 34 il est dit qu'on a retrouvé des traces anthropiques datées de 2000 av. J.-C. sur des os d'hippopotames sub-fossiles dans le Nord-Ouest de Madagascar.

<sup>31</sup> Yu Huan, *The People of the West, from the Weilue*, trad. J. E. Hill, appendices : Les principales routes caravannières. La route du sud, 2004. Accessible : Weilue: The Peoples of the West (washington.edu).

<sup>32</sup> Cf. chapitre III.

<sup>33</sup> *Histoire de l'Humanité, du VII<sup>e</sup> siècle av. J.-C. au VII<sup>e</sup> siècle de l'ère chrétienne*, p. 208 ; Cl. Allibert, « Les réseaux de navigation du début de l'ère chrétienne au XVI<sup>e</sup> siècle. Rencontre de populations, échanges commerciaux et matrimoniaux, concurrence à l'ouest et à l'est de Madagascar », *loc. cit.*, p. 346-347.

Il en 1976. En effet, à la suite d'examens radiologiques et microscopiques, des grains de poivre noir ont été parfaitement identifiés dans les narines et dans la cavité abdominale du pharaon<sup>34</sup>. Or on sait que le poivre noir a la particularité de ne provenir quasi exclusivement que des Indes du Sud<sup>35</sup>. S'il a pu parvenir jusqu'en Égypte par voie terrestre, cabotage ou une conjonction des deux, il a pu tout aussi bien emprunter une route directe à travers l'océan Indien, comme la cannelle ou le coton<sup>36</sup> utilisés par les embaumeurs d'Hérodote<sup>37</sup>. L'Asie du Sud, aussi lointaine soit-elle, fait donc partie du monde connu des anciens Égyptiens, tout comme probablement l'Asie centrale. Lorsque Germanicus visite les grandes ruines de Thèbes, un vieux prêtre lui explique les inscriptions qui racontent que « le roi Ramsès... avait conquis... la Bactriane, la Scythie »<sup>38</sup>. Le pharaon Osymandias se vante d'avoir marché contre les Bactriens révoltés<sup>39</sup>. Une stèle conservée au Louvre raconte (peut-être) l'ambassade du roi de Bactriane (Bakhtan) auprès de Ramsès II<sup>40</sup>. Mais le Bakhtan reste de localisation imprécise et la fiabilité de la source est incertaine. Cependant le lapis-lazuli du masque funéraire de Toutankhamon a toutes les chances de provenir du Badakhshan, province du Nord-Est de l'Afghanistan, ou des Monts de Chaghai, à la frontière afghano-pakistanaise<sup>41</sup>, et tous les récits que nous avons évoqués, même légendaires, n'en font pas moins référence à une réalité géographique qu'on peut, sans grand risques, situer au-delà du plateau iranien.

L'attention des pharaons s'est aussi tournée vers l'Afrique orientale, et l'on connaît la fameuse expédition maritime organisée par la reine Hatchepsout vers le Pount peu après la 1<sup>ère</sup> moitié du II<sup>e</sup> millénaire av. J.-C., à la recherche d'aromates et de bois précieux. Le Sud de la mer Rouge n'a d'ailleurs pas intéressé que les Égyptiens mais aussi les peuples du Levant, les Phéniciens et les Hébreux. J. Innes Miller nous rappelle que l'Ancien Testament contient la description des voyages des flottes de Salomon et Hiram vers Ophir et Tarsis, d'où elles rapportent du bois de santal<sup>42</sup> dont l'aire de production se situe en Asie du Sud-Est et en Inde du Sud<sup>43</sup>; il est tentant d'y voir la localisation d'Ophir<sup>44</sup>, que d'autres situent plus volontiers en mer Rouge.

Nous sommes déjà au premier millénaire av. J.-C. Les réseaux commerciaux que nous avons décrits se transforment, se développent, se créent ou disparaissent. Certaines poutres du palais

<sup>34</sup> R.J. Lichtenberg, A.C. Thuilliez, « Sur quelques aspects insolites de la radiologie de Ramsès II », *Bulletins et Mémoires de la Société d'anthropologie de Paris*, XIII, 8, 3, 1981, p. 328.

<sup>35</sup> J. Innes Miller, *The Spice Trade of the Roman Empire, 29 B.C. to A.D. 641*, p. 80.

<sup>36</sup> P. C. Prasad, *Foreign trade and commerce in ancient India*, p. 206.

<sup>37</sup> Hérodote, *Histoires*, II, 86.

<sup>38</sup> Tacite, *Annales*, II, 60.

<sup>39</sup> Diodore, *Bibliothèque historique*, I, 47-48.

<sup>40</sup> P. C. Prasad, *Foreign trade and commerce in ancient India*, p. 146.

<sup>41</sup> M. Casanova, « Le lapis-lazuli, la pierre précieuse de l'Orient ancien », *DHA*, vol. 27/2, 2001, p. 150. Datant de la fin du quatrième millénaire av. J.-C. et surtout du milieu du troisième, on trouve de nombreux objets en lapis-lazuli, surtout des perles, dans tout le Moyen-Orient, notamment en Syrie et en Mésopotamie, dont les villes ont peut-être servi d'intermédiaires pour les Égyptiens (*Ibid.*, p. 158).

<sup>42</sup> Entre autres et aussi de l'ivoire, des singes et des paons (*I Rois*, 9, 11 et 22). Les mots hébreux désignant ces marchandises sont dérivés du sanskrit et du tamoul, comme par exemple le paon, « tuki » dans la Bible et « tokei » en tamoul ancien et poétique (R. Mookerji, *History of Indian shipping and maritime activity from the earliest times*, Longmans, Green and Co, Bombay Calcutta London New York, 1912, p. 92-93 ; G.F. Hourani, revised and expanded by J. Carswell, *Arab Seafaring in the Indian Ocean in Ancient and Early Medieval Times*, Princeton University Press, Princeton, New Jersey, 1995, p. 130, note 9).

<sup>43</sup> J. Innes Miller, *The Spice Trade of the Roman Empire, 29 B.C. to A.D. 641*, p. 62. Dans *I Rois* (X, 22) il est dit que les navires arrivaient de Tarsis tous les trois ans ce qui pourrait correspondre à un voyage au moins jusqu'aux Indes. Pour Flavius Josèphe (*Antiquités juives*, VIII, 6, 5), les bateaux de Salomon ont fait voile vers Sophira, la terre de l'or, et il précise que c'est une région de l'Inde.

<sup>44</sup> G.F. Hourani, *Arab Seafaring in the Indian Ocean in Ancient and Early Medieval Times*, p. 9.

de Nabuchodonosor sont en cèdre indien, comme en témoigne un fragment conservé au British Museum<sup>45</sup> tandis qu'une « proto-banque », celle des Egibi, prospère à Babylone entre le VIII<sup>e</sup> et le début du V<sup>e</sup> siècle av. J.-C.<sup>46</sup> Dans la steppe eurasiatique des échanges s'effectuent notamment, si l'on en croit Hérodote, par l'intermédiaire des Scythes, lesquels ont besoin de sept langues pour commercer, et dont les récits sont rapportés par les Grecs de la mer Noire<sup>47</sup>. Des objets précieux voyagent sur de longues distances et se retrouvent dans des monuments funéraires. Une tombe celtique du VI<sup>e</sup> siècle av. J.-C. contient de la soie, tout comme un tumulus de l'Altaï daté entre le V<sup>e</sup> et le III<sup>e</sup> siècle av. J.-C.<sup>48</sup> La soie fait ainsi une entrée timide dans le commerce oriental. Au VII<sup>e</sup> siècle av. J.-C., elle est probablement inconnue dans les oasis d'Asie centrale comme Kucha, Kachgar ou Khotan<sup>49</sup>, mais dès l'époque achéménide, elle est sans doute importée en Iran<sup>50</sup>, la légende se confondant avec la réalité<sup>51</sup>. La Chine a-t-elle conscience à cette époque de l'existence d'autres civilisations à l'ouest de la sienne ? D'abord sans doute de manière confuse, comme le montre un ouvrage chinois, le *Liezi*, qui raconte qu'à l'époque du roi Mu (X<sup>e</sup> siècle av. J.-C.), un magicien d'Extrême Occident est arrivé à la cour<sup>52</sup>. Quelques siècles plus tard, les informations ont dû se préciser puisqu'on a découvert dans un tombeau royal du début du II<sup>e</sup> siècle av. J.-C., dans le Shandong, une boîte en argent, très probablement achéménide, mais dont on ne connaît pas la date d'entrée dans le pays<sup>53</sup>.

Nous relevons là une des multiples influences qu'a exercées l'immense empire fondé par Cyrus au milieu du I<sup>er</sup> millénaire av. J.-C., bien au-delà de ses limites entre la Méditerranée et l'Indus. Dans les monts Altaï, des tapis perses du V<sup>e</sup> siècle av. J.-C. ont été conservés dans le permafrost tandis que des objets d'art iraniens de la même époque ont été retrouvés dans des tumuli sarmates de la région d'Orsk en Oural<sup>54</sup>. Est-ce à dire pour autant que s'est alors établi, notamment en Asie centrale, un commerce à longue distance d'une certaine épaisseur ? Les avis sont partagés sinon hésitants. Ctésias nous parle bien d'un marchand bactrien de pierres précieuses actif sur l'Indus<sup>55</sup>, mais il semble que ce soit le seul témoignage que nous ayons sur ce genre d'activité sous les Achéménides<sup>56</sup>. Plusieurs découvertes archéologiques ont démontré la réalité d'échanges eurasiatiques au milieu du I<sup>er</sup> millénaire av. J.-C. Un village fortifié du Taklamakan, est alors manifestement en relation avec les Indes, l'Altaï et l'Asie centrale<sup>57</sup>. Le trésor de l'Oxus, découvert sur les bords de l'Amu-Darya, constitué sans doute d'ex-voto d'un centre de pèlerinage, recèle des objets du VII<sup>e</sup> au V<sup>e</sup> siècle av. J.-C. parfois d'origine syrienne,

<sup>45</sup> R. Mookerji, *History of Indian shipping and maritime activity from the earliest times*, p. 86-87.

<sup>46</sup> *Histoire de l'Humanité, du VII<sup>e</sup> siècle av. J.-C. au VII<sup>e</sup> siècle de l'ère chrétienne*, III, p. 309, 322.

<sup>47</sup> Hérodote, *Histoires*, IV, 24.

<sup>48</sup> Y. Juping, « Alexander the Great and the Emergence of the Silk Road », *loc. cit.*, p. 15.

<sup>49</sup> *Histoire de l'Humanité, du VII<sup>e</sup> siècle av. J.-C. au VII<sup>e</sup> siècle de l'ère chrétienne*, III, p. 127.

<sup>50</sup> N. N. Chegini, A. V. Nikitin, « Sasanian Iran, Economy, Society, Arts and Crafts », dans *History of civilizations of central Asia*, III, *The crossroads of civilizations AD 250 to 750*, UNESCO Publishing, Paris, 1996, p. 47.

<sup>51</sup> Selon Jordanes, les Goths virent pour la première fois des tentes de soie lors de la défaite et de la mort de Cyrus (Jordanes, *Histoire des Goths*, X).

<sup>52</sup> J. Tsung-I, L. Vandermeersch, « Les relations entre la Chine et le monde iranien dans l'Antiquité historiquement revisitée à la lumière des découvertes archéologiques du dernier quart de siècle », *BEFEO*, 93, 2006, p. 212-213.

<sup>53</sup> *Ibid.*, p. 208-209.

<sup>54</sup> M. A. Dandamayev, « Media and Achaemenid Iran », dans *History of civilizations of central Asia*, vol. II, *The development of sedentary and nomadic civilizations, 700 B.C. to A.D. 250*, UNESCO Publishing, Paris, 1994, p. 55.

<sup>55</sup> Photius, *Bibliothèque, Ctésias, Histoire de l'Inde*, 72, II. Nous avons vu plus haut que la Bactriane exporte ses lapis-lazuli depuis longtemps.

<sup>56</sup> E. de la Vaissière, *Histoire des marchands sogdiens*, Bibliothèque de l'Institut des Hautes Études Chinoises, Volume XXXII, Collège de France, Institut des Hautes Études Chinoises, Paris, 2016, p. 23, note 17.

<sup>57</sup> *Histoire de l'Humanité, du VII<sup>e</sup> siècle av. J.-C. au VII<sup>e</sup> siècle de l'ère chrétienne*, III, p. 10.

ailleurs clairement influencés par l'art d'Anatolie orientale<sup>58</sup>. Cependant ces preuves ne sont pas, pour certains, suffisamment formelles pour affirmer l'existence dans la région d'un trafic, autre que local, avant le I<sup>er</sup> siècle av. J.-C., sinon de faible volume<sup>59</sup>.

Quoi qu'il en soit, Cyrus et ses successeurs atteignent la vallée de l'Indus qui est finalement conquise par Darius en 517 av. J.-C.<sup>60</sup> sans que les Perses ne s'aventurent plus au sud<sup>61</sup>. Les populations de l'immense empire se mélangent, des soldats indiens font partie de l'armée de Xerxès au-delà des Dardanelles<sup>62</sup> et, inversement, des Grecs sont déportés, notamment dans les Satrapies Supérieures<sup>63</sup>. Un trésor découvert à Kaboul en 1933 et datant probablement des années 380 av. J.-C., contient plus de monnaies grecques usagées que de shekels perses<sup>64</sup>, ce qui suppose un certain degré d'échange avec la mer Égée. L'empire achéménide développe ses moyens de liaison, notamment terrestres, sans doute à partir d'infrastructures préexistantes. On connaît la route royale d'Hérodote de Sardes à Suse<sup>65</sup>, ou bien celle d'Éphèse à Bactres empruntée par Ctésias pour se rendre aux Indes,<sup>66</sup> mais il en existe bien d'autres, comme celle plus méridionale reliant l'Indus à l'Iran par la région du Makran<sup>67</sup>. Les voyageurs, *a priori* rarement des marchands, reçoivent un sceau d'autorisation du satrape de la province de départ qui leur permet d'utiliser toutes les facilités de l'itinéraire<sup>68</sup>. Les Grands Rois s'intéressent aussi aux liaisons maritimes, cherchant à relier par la mer les extrémités de leurs territoires. Darius, selon des stèles découvertes à Suez, aurait envoyé ses vaisseaux d'Égypte en Perse mais cette aventure serait restée exceptionnelle<sup>69</sup>. En sens inverse, il organise l'expédition du Grec Scylax de Caryanda qui, à partir du Gandhara, navigue vers l'Occident et met trente mois pour arriver à bon port, c'est-à-dire là où « les Phéniciens... s'étaient embarqués sur l'ordre du roi d'Égypte pour faire le tour de la Libye »<sup>70</sup>. La nécessité de ces explorations montre bien qu'au milieu du I<sup>er</sup> millénaire av. J.-C., les échanges par bateau entre les Indes, le golfe Persique et au-delà, sont faibles sinon inexistants, même si des textes indiens à la datation imprécise comme le *Baveru-Jataka* font allusion à des contacts avec Babylone bien avant le règne d'Asoka<sup>71</sup>. D'autres

---

<sup>58</sup> J.-P. Roux, *L'Asie Centrale, Histoire et civilisations*, Fayard, Paris, 1997, p. 69-70.

<sup>59</sup> G. Fussman, « Taxila: The Central Asian Connection », *Studies in the History of Art*, Vol. 31, *Symposium Papers XV: Urban Form and Meaning in South Asian: The Shaping of Cities from Prehistoric to Precolonial Times*, National Gallery of Art, 1993, p. 87.

<sup>60</sup> *Histoire de l'Humanité, du VII<sup>e</sup> siècle av. J.-C. au VII<sup>e</sup> siècle de l'ère chrétienne*, III, p. 323.

<sup>61</sup> Hérodote, *Histoires*, III, 101.

<sup>62</sup> Hérodote, *Histoires*, VII, 65.

<sup>63</sup> L. Martinez-Sève, « Les Grecs d'Extrême Orient : communautés grecques d'Asie Centrale et d'Iran », *Pallas*, 89, 2012, p. 371-372. De manière générale, les communautés grecques de l'empire achéménide sont des déportés, des artisans voire des mercenaires, guère des marchands (voir J. Monerie, « Les communautés grecques en Babylonie (VII<sup>e</sup>-III<sup>e</sup> siècle av. J.-C.) », *Pallas, Revue d'études antiques*, 89, 2012, p. 354).

<sup>64</sup> M. A. Dandamayev, « Media and Achaemenid Iran », dans *History of civilizations of central Asia*, vol II, *The development of sedentary and nomadic civilizations, 700 B.C. to A.D. 250*, UNESCO Publishing, Paris, 1994, p. 54-55.

<sup>65</sup> Hérodote, *Histoires*, V, 52.

<sup>66</sup> Photius, *Bibliothèque*, Ctésias, *Histoire de Perse*, 72, LXIV.

<sup>67</sup> M. A. Dandamayev, « Media and Achaemenid Iran », *loc. cit.*, p. 55.

<sup>68</sup> P. Briant, « From the Indus to the Mediterranean Sea: The Administrative Organization and Logistics of the Great Roads of the Achaemenid Empire », dans S.E. Alcock, J. Bodel, and R.J.A. Talbert (éds.), *Highways, Byways, and Road Systems in the Pre-Modern World*, John Wiley and Sons, Hoboken New Jersey, 2012, p. 191.

<sup>69</sup> J.-Fr. Salles, « La circumnavigation de l'Arabie dans l'Antiquité classique », *L'Arabie et ses mers bordières. I. Itinéraires et voisinages*, Séminaire de recherche 1985-1986, Maison de l'Orient et de la Méditerranée Jean Pouilloux, Lyon, 1988, p. 75 note 3 et p. 75, 82, 83.

<sup>70</sup> Hérodote, *Histoires*, IV, 44.

<sup>71</sup> Ils auraient cessé après 480 av. J.-C. (R. Mookerji, *History of Indian shipping and maritime activity from the earliest times*, p. 74, 88).

*Jatakas*<sup>72</sup> mentionnent des périples maritimes, probablement dans le golfe du Bengale, avant le VI<sup>e</sup> siècle av. J.-C.<sup>73</sup>, tout comme le *Rig-Veda*, en son temps, avait fait référence à l'utilisation de la mer pour faire du commerce, sans préciser avec qui<sup>74</sup>. L'ivoire indien comme le teck, parviennent cependant aux palais achéménides<sup>75</sup> sans que l'on soit informé de leur itinéraire, et lorsque Néarque double le détroit d'Ormuz, l'ancien cap Maketa, certains à bord reconnaissent l'endroit et font remarquer que c'est là qu'arrivent la cannelle et d'autres épices qui ne peuvent provenir que des Indes, voire d'Asie du Sud-Est<sup>76</sup>. C'est bien là le signe qu'à la fin du IV<sup>e</sup> siècle av. J.-C. quelques marchands, au moins, sillonnent la mer d'Arabie.

### **L'Asie du Sud après Alexandre, un pôle commercial en développement ?**

Au III<sup>e</sup> et II<sup>e</sup> siècle av. J.-C., s'il est indéniable que des relations existent entre le monde méditerranéen et l'Asie centrale et méridionale, elles ne semblent pas développées comme elles le seront dans la période suivante, où elles vont prendre une certaine ampleur pour atteindre une réelle efficacité. Les sources que nous avons à notre disposition nous présentent alors les Indes comme relativement homogènes sur un plan économique, organisées comme un véritable marché intérieur avec des connexions qui profitent de la large façade maritime, surtout à l'est, et qui s'affranchissent des obstacles montagneux au nord.

La longue période de stabilité politique qui occupe pratiquement tout le III<sup>e</sup> siècle av. J.-C. avec la constitution de l'empire maurya sur une bonne partie du sous-continent, est sans doute un facteur favorisant des plus efficaces. Les droits de douane et les tracasseries que nous racontera plus tard le *Périple de la mer Érythrée*<sup>77</sup> n'ont pas cours, les itinéraires et donc les étapes et les réseaux n'ont pas à être régulièrement changés, et l'administration centrale conduit manifestement une politique de développement des infrastructures.

Les Maurya ont en effet amélioré, sinon construit, un ensemble de routes, dont l'une d'entre elles, dite « royale », entre Taxila et Patna (Pataliputra-Palimbrotha)<sup>78</sup>, suit le modèle achéménide. Selon Ératosthène, elle longe la bordure himalayenne sur dix mille stades<sup>79</sup> et conduit, d'une part vers l'embouchure du Gange, d'autre part vers la Bactriane et Hecatompylos<sup>80</sup>. Ce n'est pas la seule voie de communication aménagée et ce, malgré les difficultés géographiques. Les liaisons nord-sud sont en effet gênées par le plateau du Deccan, à l'époque couvert de forêts, ainsi que par la traversée des fleuves dont les gués sont impraticables à l'époque de la mousson<sup>81</sup>. Les transversales est-ouest le long des rivières comme la Godavari ou la Krishna sont, quant à elles, plus faciles à emprunter<sup>82</sup>. Une des routes

---

<sup>72</sup> Contes de la littérature bouddhique, datés généralement du III<sup>e</sup> siècle av. J.-C. au III<sup>e</sup> siècle ap. J.-C.

<sup>73</sup> R. Mookerji, *History of Indian shipping and maritime activity from the earliest times*, p. 74-76.

<sup>74</sup> *Ibid.*, p. 53-54.

<sup>75</sup> P. C. Prasad, *Foreign trade and commerce in ancient India*, p. 208, 210.

<sup>76</sup> Arrien, *Indica*, 32, 7-8.

<sup>77</sup> Voir par exemple le *Périple de la mer Érythrée*, 52.

<sup>78</sup> Cette route fut reconstruite et entretenue jusqu'à la période britannique (R. Thapar, *The Penguin History of Early India. From the Origins to AD 1300*, Penguin Book, London, 2002, p. 236).

<sup>79</sup> Strabon, *Géographie*, XV, 1, 11.

<sup>80</sup> P. C. Prasad, *Foreign trade and commerce in ancient India*, p. 73.

<sup>81</sup> M. Angot, *Histoire des Indes*, p. 161.

<sup>82</sup> R. Thapar, *The Penguin History of Early India. From the Origins to AD 1300*, p. 237.

les plus anciennes, existant déjà à l'époque d'Alexandre, relie Kausambi sur le Gange en amont de Patna, au grand port de la côte ouest, Barygaza, à l'embouchure de la Narmada, en passant par Ujjain<sup>83</sup>, Ἰουζήνη du *Périple de la mer Érythrée*<sup>84</sup>. Selon l'*Arthashastra*<sup>85</sup>, l'or et les pierres précieuses suivent le littoral, notamment à l'ouest, alors que les couvertures, les peaux et les chevaux empruntent la « route royale »<sup>86</sup>. Dans certaines provinces, comme le Deccan, des communautés religieuses, notamment bouddhistes, sont actives le long des parcours contrairement à ce qui se passe plus au sud<sup>87</sup>. L'État maurya intervient, quant à lui, directement dans l'entretien et l'aménagement du réseau routier le long duquel il érige des piliers monolithiques dont bon nombre portent des édits impériaux. Sur l'un d'entre eux, le pilier VII, l'empereur Asoka précise qu'il a planté des manguiers, qu'il a fait construire des puits et des auberges tous les 14 km<sup>88</sup>. Mégasthène ajoute qu'il existe des magistrats chargés de faire les routes et de placer tous les dix stades (environ 1800 m) des bornes indiquant les distances et les changements de direction<sup>89</sup>. Il faut cependant raison garder sur l'intensité du trafic qui dépend largement de la saison, la plus favorable étant de janvier à mars. Au-delà, la chaleur oblige à se déplacer très tôt le matin ou le soir, puis à partir de juin les pluies de mousson ralentissent considérablement la circulation, les ponts étant rares jusqu'à la période moghole. Les vitesses sont donc peu élevées, jamais au-delà de 30 km par jour selon l'*Arthashastra*<sup>90</sup>.

Il n'en demeure pas moins que le commerce se développe, y compris dans le Deccan où il a peut-être été stimulé par les faibles rendements agricoles<sup>91</sup>. Parallèlement, certaines communautés se spécialisent dans des activités artisanales comme les textiles, les métaux et les poteries, notamment dans la moyenne vallée du Gange<sup>92</sup>. Tout ceci favorise la croissance des villes dans un pays qui comporte des zones déjà très urbanisées<sup>93</sup>. Quelques-unes d'entre elles, comme Patna, qui, selon un texte bouddhique, a une grande importance commerciale<sup>94</sup>, ont frappé l'imagination des visiteurs grecs<sup>95</sup>. Taxila, où Alexandre séjourne après avoir traversé l'Indus, occupe, quant à elle, une position stratégique entre la route venant de Bactriane et le Gange, navigable jusqu'à la mer<sup>96</sup>, même si le commerce avec l'Asie centrale n'explique pas la croissance de la ville<sup>97</sup>. Kausambi, une des cités les plus importantes, compterait au début de la dynastie maurya, environ 36000 habitants<sup>98</sup>. Les ports se développent également, nous les retrouverons plus tard décrits dans le *Périple de la mer Érythrée*, qu'il s'agisse de Barygaza et

<sup>83</sup> *Ibid.*, p. 160.

<sup>84</sup> *Périple de la mer Érythrée*, 48.

<sup>85</sup> Cf chapitre I.

<sup>86</sup> P. C. Prasad, *Foreign trade and commerce in ancient India*, p. 112.

<sup>87</sup> R. Tomber, *Indo-Roman Trade, from pots to pepper*, p. 147.

<sup>88</sup> R. Thapar, *The Penguin History of Early India. From the Origins to AD 1300*, p. 203.

<sup>89</sup> Strabon, *Géographie*, XV, 1, 50.

<sup>90</sup> C. Ferrier, *L'Inde des Gupta (IV<sup>e</sup>-VI<sup>e</sup> siècle)*, Histoire, Les Belles Lettres, Paris, 2015, p. 101.

<sup>91</sup> R. Tomber, *Indo-Roman Trade, from pots to pepper*, p. 131.

<sup>92</sup> B. Bellina, I. Glover, « The Archaeology of Early Contact with India and the Mediterranean World, from the fourth Century BC to the fourth Century AD », dans I.C. Glover et P. Bellwood (éds.), *Southeast Asia, from the Prehistory to History*, Routledge/Curzon Press, London, 2004, p. 69.

<sup>93</sup> Selon Pline, l'Inde conquise par Alexandre comprenait déjà 5000 villes (Pline, *Histoire Naturelle*, VI, 21).

<sup>94</sup> P. C. Prasad, *Foreign trade and commerce in ancient India*, p. 70.

<sup>95</sup> Strabon, *Géographie*, XV, 1,13.

<sup>96</sup> R. Tomber, *Indo-Roman Trade, from pots to pepper*, p. 122.

<sup>97</sup> G. Fussman, « Taxila: The Central Asian Connection », *Studies in the History of Art*, Vol. 31, *Symposium Papers XV: Urban Form and Meaning in South Asian: The Shaping of Cities from Prehistoric to Precolonial Times*, p. 87.

<sup>98</sup> R. Thapar, *The Penguin History of Early India. From the Origins to AD 1300*, p. 161.



Sopara sur la côte Ouest<sup>99</sup> ou de Tamralipti à l'embouchure du Gange<sup>100</sup>. Ils sont le signe manifeste de l'essor des routes maritimes<sup>101</sup>. Dans ce domaine comme dans d'autres, l'administration maurya intervient par son navarque « qui loue, soit aux voyageurs soit aux trafiquants par mer, les vaisseaux dont ils ont besoin »<sup>102</sup>. Les poids et mesures sont standardisés tandis que les monnaies, de type poinçonnées en argent, sont uniformisées, du moins tentent de l'être<sup>103</sup>. Elles auront cours bien après la fin de la dynastie ; elles sont retrouvées jusque dans les Indes du Sud<sup>104</sup> et au Sri Lanka, où ce sont les plus anciennes découvertes sur place<sup>105</sup>. Autre témoin de la vitalité du commerce dans la péninsule à cette époque, la céramique dite NBPW (Northern Black Polished Ware) connaît une large zone de diffusion, y compris dans les provinces du Sud et au-delà du détroit de Palk où elles parviennent en suivant, semble-t-il, les routes maritimes côtières<sup>106</sup>. Taprobane (l'actuel Sri Lanka) est en effet étroitement reliée depuis le VIII<sup>e</sup> siècle av. J.-C. au sous-continent dont les eaux occidentales sont fréquentées par les marins cingalais dès le IV<sup>e</sup> siècle av. J.-C.<sup>107</sup>. Les récits légendaires de sa découverte font, de manière significative, référence à des marchands, qu'ils soient à la recherche de pierres précieuses<sup>108</sup> ou que le prince à l'origine de la colonisation au V<sup>e</sup> siècle av. J.-C. soit lui-même le fils d'un marchand de l'Inde du Nord<sup>109</sup>. L'île est connue des amiraux d'Alexandre<sup>110</sup>, tout comme sa richesse en perles et en pierres précieuses l'est de Mégasthène<sup>111</sup>. À l'orée du III<sup>e</sup> siècle av. J.-C. une chronique historique locale, le *Mahavamsa*, confirme les relations culturelles, politiques mais aussi commerciales avec la péninsule indienne<sup>112</sup>. Elles ont probablement favorisé l'introduction du bouddhisme sur l'île à l'époque d'Asoka, entre 250 et 210 av. J.-C.<sup>113</sup>, si on veut bien se souvenir des liens entre cette religion et les communautés marchandes.

<sup>99</sup> R. Thapar, *The Penguin History of Early India. From the Origins to AD 1300*, p. 183.

<sup>100</sup> H. P. Ray, « Early Maritime Contacts between South and Southeast Asia », *Journal of Southeast Asian Studies*, 20/1, 1989, p. 43.

<sup>101</sup> *Ibid.*; B. Bellina, I. Glover, « The Archaeology of Early Contact with India and the Mediterranean World, from the fourth Century BC to the fourth Century AD », *loc. cit.*, p. 69.

<sup>102</sup> Strabon, *Géographie*, XV, 1, 46.

<sup>103</sup> P. C. Prasad, *Foreign trade and commerce in ancient India*, p. 73. Au III<sup>e</sup> et au II<sup>e</sup> siècle av. J.-C., plusieurs cités continuent de frapper leurs propres monnaies, telles Taxila, Varanasi, Kausambi, Ujjain et Tagara. Le fait est à mettre en rapport avec leurs situations le long des routes commerciales (H.P. Ray, « Early historical urbanization: the case of the western Deccan », *World Archaeology*, 19, 1, Jun. 1987, p. 97).

<sup>104</sup> *Histoire de l'Humanité, du VII<sup>e</sup> siècle av. J.-C. au VII<sup>e</sup> siècle de l'ère chrétienne*, III, p. 859.

<sup>105</sup> O. Bopearachchi, « La circulation des monnaies d'origine étrangère dans l'antique Sri Lanka », *Res Orientales*, V, 1993, p. 68-69.

<sup>106</sup> *Histoire de l'Humanité, du VII<sup>e</sup> siècle av. J.-C. au VII<sup>e</sup> siècle de l'ère chrétienne*, III, p. 827, 859 ; O. Bopearachchi, « Seafaring in the Indian Ocean. Archaeological Evidence from Sri Lanka », dans H.P. Ray, J.-F. Salles (éds.), *Tradition and Archaeology, Early Maritime Contacts in the Indian Ocean, Proceedings of the International Seminar Techno-Archaeological Perspectives of Seafaring in the Indian Ocean 4th cent. B.C.–15th cent. A.D., New Delhi, February 28-March 4, 1994*, Manohar, New Delhi, 1996, p. 65.

<sup>107</sup> *Ibid.*

<sup>108</sup> Xuan Zang, *L'Inde du Bouddha vue par des pèlerins chinois sous la dynastie Tang (VII<sup>e</sup> siècle)*, texte établi et annoté par Catherine Meuwese, Collection Temps et Continents, Calmann-Lévy, Paris, 1968, p. 246-248.

<sup>109</sup> O. Bopearachchi, « La circulation des monnaies d'origine étrangère dans l'antique Sri Lanka », *loc. cit.*, p. 67 ; O. Bopearachchi, « Seafaring in the Indian Ocean. Archaeological Evidence from Sri Lanka », *loc. cit.*, p. 65.

<sup>110</sup> Pline, *Histoire naturelle*, VI, 24 ; Solin, *Recueil de faits remarquables*, LIV.

<sup>111</sup> Mégasthène est un diplomate envoyé par Séleucos I à la cour de Chandragupta. Il a laissé de son voyage dans les Indes du Nord un récit, l'*Indica*, actuellement perdu mais régulièrement cité par les auteurs grecs ou latins.

<sup>112</sup> O. Bopearachchi, « Le commerce maritime entre Rome et Sri Lanka d'après les données numismatiques », *REA*, 1992, 94, 1-2, p. 110.

<sup>113</sup> O. Bopearachchi, « Seafaring in the Indian Ocean. Archaeological Evidence from Sri Lanka », *loc. cit.*, p. 65.

Que se passe-t-il ensuite lors du déclin puis finalement de la chute de l'empire maurya ? Il est bien entendu extrêmement difficile de le savoir, et seuls quelques maigres indices éclairent d'une lueur incertaine une réalité qui se dérobe. Pour certains, le négoce par voie de terre dans la péninsule subit de profondes perturbations<sup>114</sup>. Il est effectivement possible que la multiplication des états, donc des taxes, des guerres et des destructions, ait eu quelques répercussions sur le commerce. Celui-ci a pu se replier sur des environnements locaux ou régionaux en abandonnant, sans doute temporairement, les liaisons à grande distance<sup>115</sup>. Mais il faut remarquer que la succession de ces événements s'est produite à une échelle de temps permettant largement l'adaptation des hommes et des infrastructures. Celles-ci d'ailleurs n'ont pas toutes disparu, bien au contraire, puisqu'au II<sup>e</sup> siècle av. J.-C. toute la côte orientale fait partie d'un même réseau où circulent les perles, les pierres précieuses et semi précieuses et peut-être les chevaux<sup>116</sup>. Les centres urbains, contrairement à ce qu'on pourrait attendre, se développent, notamment dans le Gujarat autour de Barygaza<sup>117</sup> qui reste en relation avec la côte occidentale des Indes et le Sri Lanka. Quelques témoignages montrent que la grande île ne s'est pas isolée du reste du sous-continent avec lequel au contraire elle a, semble-t-il, gardé des liens assez forts. On retrouve sur place des monnaies pandya<sup>118</sup> qui disparaîtront ensuite au profit des pièces romaines et indo-romaines, et même une drachme du roi Ménandre qui montre que des relations ont perduré avec le Nord de la péninsule. Vers le milieu du II<sup>e</sup> siècle av. J.-C., sous le règne de Duthagamani, de nombreux religieux bouddhistes venus de toutes les Indes, notamment de celles contrôlées par les Indo-Grecs<sup>119</sup>, traversent le détroit de Palk à l'occasion de l'inauguration du Grand Stupa.

### **L'Asie du Sud-Est, l'emporium des Indes ?**

Dans leur ensemble, au cours des III<sup>e</sup> et II<sup>e</sup> siècles av. J.-C., les Indes peuvent donc être considérées comme un vaste marché où circulent les pierres précieuses, les perles, les fourrures, les céramiques, et sans doute les textiles, les aromates, avec bien d'autres objets que l'histoire a oubliés depuis longtemps. Mais au-delà de ses limites naturelles, qu'elles soient montagneuses ou océaniques, la péninsule a développé avec ses voisins, proches ou lointains des relations commerciales difficiles à quantifier, ce qui n'ôte cependant rien à la réalité de leur existence.

Parmi ces voisins, l'Asie du Sud-Est est le premier espace qui attire la curiosité, sans doute parce que la connaissance y est difficile du fait de la rareté des sources. Et pourtant elle constitue par la richesse de ses productions en épices les plus divers, mais aussi en métaux précieux, un partenaire, sans doute discret mais non moins essentiel, des liaisons de part et d'autre du golfe du Bengale, et plus loin de l'océan Indien. Il est difficile de savoir à quelle époque elles ont commencé. Plusieurs auteurs pensent qu'entre 500 et 300 av. J.-C. des établissements proto-

<sup>114</sup> P. C. Prasad, *Foreign trade and commerce in ancient India*, p. 30.

<sup>115</sup> R. Tomber, *Indo-Roman Trade, from pots to pepper*, p. 121-122.

<sup>116</sup> H.P. Ray, « Early Maritime Contacts between South and Southeast Asia », *loc. cit.*, p. 46.

<sup>117</sup> H.P. Ray, « Maritime Archaeology of the Indian Ocean: an overview », dans H.P. Ray, J.-F. Salles (éds.), *Tradition and Archaeology, Early Maritime Contacts in the Indian Ocean, Proceedings of the International Seminar Techno-Archaeological Perspectives of Seafaring in the Indian Ocean 4<sup>th</sup> cent. B.C.–15<sup>th</sup> cent. A.D.*, New Delhi, February 28-March 4, 1994, 1996, Manohar, New Delhi, p. 3.

<sup>118</sup> O. Bopparachchi, « La circulation des monnaies d'origine étrangère dans l'antique Sri Lanka », *loc. cit.*, p. 83.

<sup>119</sup> S. Levi, « Le bouddhisme et les Grecs », *RHR*, XXIII, 1891, p. 45.

urbains, sans doute producteurs de métaux, participent aux échanges maritimes et se développent sur les côtes du Champa, du golfe du Siam, de la péninsule malaise, au nord de Java et de Bali<sup>120</sup>. Des objets circulent sur de longues distances, comme ces tambours de bronze de la civilisation Dang-Son du Vietnam retrouvés en Nouvelle-Guinée<sup>121</sup>. L'*Arthashastra*, le premier texte à mentionner le Suvarnabhumi<sup>122</sup>, alias la Chersonèse d'or, autrement dit la Birmanie, énumère seize sortes de bois de santal en provenance notamment de l'Indonésie et de la Malaisie<sup>123</sup>. D'autres sources d'origine indienne font nettement allusion à la navigation et au commerce maritime avec le Sud-Est asiatique mais elles sont difficilement datables<sup>124</sup>. Le *Ramayana* évoque, semble-t-il, un voyage vers Java et Sumatra ainsi que des marchands qui trafiquent au-delà de la mer. Le *Sussondi Jataka* raconte une expédition à partir de Bharukaccha (Barygaza ?) vers le pays de l'or (Suvarnabhumi ?) probablement par bateau, ce qui donne une information intéressante sur l'activité des ports de la côte occidentale<sup>125</sup>. Trapusha et Bhallika, deux négociants, conduisent tranquillement une caravane de cinq cents chariots dans la plaine du Gange lorsqu'ils sont appelés à nourrir le Bouddha et à devenir ses deux premiers disciples. Le nom de l'un d'entre eux voudrait dire en sanskrit « le marchand d'étain », métal dont on connaît l'importance dans la fabrication du bronze, et qui existe abondamment en Birmanie. Les deux associés semblent donc engagés dans un trafic avec ce pays<sup>126</sup> dont ils seraient même originaires,<sup>127</sup> bien que cette indication soit contestée<sup>128</sup>. Selon la légende, l'« Éveillé » leur donne huit de ses cheveux, lesquels sont pieusement conservés dans la Shwe Dagon Pagoda de Rangoon, mais il faut signaler que les premières preuves de la présence du bouddhisme dans cette partie du monde ne datent que de la fin du IV<sup>e</sup> siècle ap. J.-C.<sup>129</sup>. Quel que soit la part de la légende dans le récit ainsi que la date de sa rédaction, l'idée d'un négoce au-delà du golfe du Bengale et sans doute en Asie centrale à l'époque du Bouddha ne semble déraisonnable ni aux auteurs ni à leurs lecteurs ou auditeurs. Cette remarque est aussi valable pour un autre texte bouddhique se rapportant à une époque, certes plus récente, mais qui nous intéresse directement, à savoir le II<sup>e</sup> siècle av. J.-C. Il s'agit des *Questions de Milinda* qui retracent les dialogues d'un moine avec le roi indo-grec Ménandre, lesquelles, incidemment, font sans doute allusion à des échanges maritimes avec l'Asie du Sud-Est<sup>130</sup>.

<sup>120</sup> P.-Y. Manguin, « Les cités-États de l'Asie du Sud-Est côtière (De l'ancienneté et de la permanence des formes urbaines) », *BEFEO*, 87, 1, 2000, p. 171 ; C. Ferrier, *L'Inde des Gupta (IV<sup>e</sup>-VI<sup>e</sup> siècle)*, p. 147 ; B. Bellina and al., « The Development of Coastal Polities in the Upper Thai-Malay Peninsula », dans N. Revire, S. A. Murphy (éds.), *Before Siam. Essays in Art and Archaeology*, River Books, 2014, p. 77.

<sup>121</sup> P.-Y. Manguin, « Trading Ships of the South China Sea. Shipbuilding Techniques and Their Role in the History of the Development of Asian Trade Networks », *Journal of the Economic and Social History of the Orient*, 36, 3, 1993, p. 255.

<sup>122</sup> H.P. Ray, « Early Maritime Contacts between South and Southeast Asia », *loc. cit.*, p. 47.

<sup>123</sup> S.E. Sidebotham, *Berenike and the Ancient Maritime Spice Route*, 2011, University of California Press, Berkeley Los Angeles London, p. 240.

<sup>124</sup> J. Stargardt, « L'isthme de la péninsule malaise dans les navigations au long cours. Nouvelles données archéologiques », *loc. cit.*, p. 24.

<sup>125</sup> R. Mookerji, *History of Indian shipping and maritime activity from the earliest times*, p. 55-57, 77,

<sup>126</sup> S. Levi, « Les marchands de mer et leur rôle dans le bouddhisme primitif », *Bulletin de l'Association Française des Amis de l'Orient*, 1929, p. 21-22.

<sup>127</sup> V. Elisseff, *The Silk Roads: Highways of Culture and Commerce*, Berghahn Books, 1998, p. 54.

<sup>128</sup> À l'époque du pèlerin Xuanzang deux villages au nord de Bactres revendiquent l'honneur d'être leur lieu de naissance (S. Levi, « Les marchands de mer et leur rôle dans le bouddhisme primitif », *loc. cit.*, p. 21-22).

<sup>129</sup> V. Elisseff, *The Silk Roads: Highways of Culture and Commerce*, p. 54.

<sup>130</sup> A. Berthelot, *L'Asie ancienne centrale et sud-orientale d'après Ptolémée*, Bibliothèque géographique, Payot, Paris, 1930, p. 384 ; M. Wheeler, *Les influences romaines au-delà des frontières impériales*, trad. M. Thomas, Collection civilisations d'hier et d'aujourd'hui, Plon, Paris, 1960, p. 165-166. Il est possible que le texte reflète en

Tous ces témoignages écrits sont confirmés par les fouilles archéologiques. Sur le site de l'âge de fer de Khao Sam Kaeo sur la côte orientale de l'isthme de la péninsule malaise, daté du IV<sup>e</sup> au I<sup>er</sup> siècle av. J.-C., des objets en cornaline avec des symboles indiens ont été trouvés, à côté de sceaux avec des inscriptions en brahmi, de céramiques, de miroirs provenant de la Chine des Han et de tambours Dang Son<sup>131</sup>. Des découvertes comparables ont été faites en Birmanie, en Thaïlande, aux Philippines, où certaines perles rondes en pierres semi-précieuses ont été identifiées comme venant des Indes et parfois plus précisément des Indes du Sud<sup>132</sup>. L'une d'entre elles, retrouvée à Mingmaw, porte un motif qu'on retrouve à Taxila au III<sup>e</sup> siècle av. J.-C.<sup>133</sup> Finalement, à partir des résultats des fouilles archéologiques et notamment de l'étude des vaisselles, B. Bellina et I. Glover distinguent deux périodes dans les échanges entre le sous-continent indien et l'Asie du Sud-Est. Au début, c'est-à-dire entre le III<sup>e</sup>-II<sup>e</sup> siècle av. J.-C. et le II<sup>e</sup>-III<sup>e</sup> siècle après, les contacts sont réguliers, les échanges relativement fréquents mais pas autant qu'après le IV<sup>e</sup> siècle ap. J.-C. qui voit la formation de royaumes complètement indianisés de la Malaisie à l'Indonésie en passant par le Cambodge<sup>134</sup>. Le commerce dans ces pays se fait très probablement sur la base du troc<sup>135</sup>, une des parties apportant des perles en verre ou en pierre, des céramiques ainsi que d'autres objets courants en bronze, tandis que l'autre fournit des métaux précieux mais aussi des épices<sup>136</sup>. Parmi les poteries témoins de ces transactions, celles dites « à cône central » sont sans doute les plus anciennes. On les rencontre en Thaïlande et au Vietnam, mais aussi du nord au sud du sous-continent indien. Il est possible qu'il faille rechercher leur origine en Occident au III<sup>e</sup> siècle av. J.-C. avec quelques variations dans la forme et la décoration au cours de leur transfert en Asie du Sud puis du Sud-Est<sup>137</sup>. L'existence de routes commerciales dans cette région est donc probable dès avant le III<sup>e</sup> siècle av. J.-C. Elles sont maritimes voir transocéaniques<sup>138</sup> pour la plupart, mais elles savent aussi à l'occasion utiliser à leur profit les raccourcis terrestres quand ils existent<sup>139</sup>. La question de leur fréquentation reste débattue, régulière pour les uns<sup>140</sup>, sporadique pour les autres<sup>141</sup>. Si elles

---

fait une situation contemporaine d'Auguste (J. Schwartz, « L'empire romain, l'Égypte et le commerce oriental », *Annales. Economies, Sociétés, Civilisation*, 15, 1, 1960, p. 35).

<sup>131</sup> C. Cobo Castillo, B. Bellina, D. Q. Fuller, « Rice, beans and trade crops on the early maritime Silk Route in Southeast Asia », *Antiquity*, Antiquity Publications/Cambridge University Press, 90/353, 2016, p. 1257.

<sup>132</sup> J. Stargardt, « L'isthme de la péninsule malaise dans les navigations au long cours. Nouvelles données archéologiques », *loc. cit.*, p. 18. Certains auteurs contestent l'origine indienne de ces perles (M.L. Smith, « 'Indianization' from the Indian Point of view: Trade and Cultural Contacts with Southeast Asia in the Early First Millennium C.E. », *Journal of the Economic and Social History of the Orient*, 42, 1, 1999, p. 8).

<sup>133</sup> *Histoire de l'Humanité, du VII<sup>e</sup> siècle av. J.-C. au VII<sup>e</sup> siècle de l'ère chrétienne*, III, p. 935.

<sup>134</sup> B. Bellina, I. Glover, « The Archaeology of Early Contact with India and the Mediterranean World, from the fourth Century BC to the fourth Century AD », *loc. cit.*, p. 72 ; B. Bellina, « La vaisselle dans les échanges entre le sous-continent indien et l'Asie du Sud-Est à l'époque protohistorique », *BEFEO*, 86, 1999, p. 162-164 ; Cf chapitre IV.

<sup>135</sup> *A priori*, aucune monnaie indienne « punch marked », connue aux Indes depuis le V<sup>e</sup> siècle av. J.-C., n'a été retrouvée en Asie du Sud-Est (M.L. Smith, « 'Indianization' from the Indian Point of view: Trade and Cultural Contacts with Southeast Asia in the Early First Millennium C.E. », *loc. cit.*, p. 10).

<sup>136</sup> C. Ferrier, *L'Inde des Gupta (IV<sup>e</sup>-VI<sup>e</sup> siècle)*, p. 147 ; P. C. Prasad, *Foreign trade and commerce in ancient India*, p. 31.

<sup>137</sup> Bellina B., « La vaisselle dans les échanges entre le sous-continent indien et l'Asie du Sud-Est à l'époque protohistorique », *loc. cit.*, p. 162-164.

<sup>138</sup> H.P. Ray, « Seafaring in the Bay of Bengal in the early centuries AD », *Studies in History*, 6, 1, 1990, p. 1.

<sup>139</sup> Par exemple l'isthme de Kra ou le col des Trois Pagodes dans la péninsule malaise (B. Bellina and al., « The Development of Coastal Polities in the Upper Thai-Malay Peninsula », *loc. cit.*, p. 70 ; H.P. Ray, « Early Maritime Contacts between South and Southeast Asia », *loc. cit.*, p. 51).

<sup>140</sup> Cf supra.

<sup>141</sup> M.L. Smith, « 'Indianization' from the Indian Point of view: Trade and Cultural Contacts with Southeast Asia in the Early First Millennium C.E. », *loc. cit.*, p. 2, 7-8).

semblent constituer une sorte de réseau avec ses interconnexions, elles pourraient bien conduire toutes, peu ou prou, vers le sous-continent indien, au-delà des effets de perspective liés à l'origine des sources.

### **La Bactriane jusqu'au I<sup>er</sup> siècle av. J.-C., une plaque tournante du commerce mondial ?**

Les Indes possèdent donc une grande façade littorale qui a probablement favorisé, nous venons de le voir, ses rapports commerciaux avec ses voisins du sud-est, riches en épices et en métaux précieux, et ce bien avant le début de notre période d'étude. Mais que se passe-t-il au-delà de la ceinture montagneuse qui constitue les limites nord du sous-continent ? En premier lieu, qu'en est-il de la Bactriane, province qui, depuis les Achéménides et probablement avant, entretient des liens très étroits avec les Indes du Nord-Ouest. Selon P.C. Prasad, elle aurait constitué dès avant le II<sup>e</sup> siècle av. J.-C. un passage obligé du négoce international<sup>142</sup>. De fait, l'existence de routes anciennes franchissant l'Hindou Kouch semble confirmer cette hypothèse. De place en place, l'empereur Asoka y a fait dresser des piliers<sup>143</sup>, que ce soit à Kandahar ou au débouché oriental de la Khiber Pass, marquant ainsi les deux itinéraires principaux vers les Indes par l'Arachosie ou la vallée de la Kapisa. Ces trajets sont rythmés par des villes étapes ou simplement des relais pour les caravanes<sup>144</sup>, auxquels fait référence le nom, à l'époque médiévale, de l'un d'entre eux le long de l'Oxus près de Termez, Pardagwi qui serait dérivé du grec πανδοχείον qui veut dire « hôtellerie »<sup>145</sup>. Au-delà, vers l'ouest, les voyageurs passaient sans doute par Hécatompylos, le plateau iranien avant d'atteindre Ecbatane et la Mésopotamie<sup>146</sup>. Une autre possibilité leur était offerte, plus au sud, par Kandahar et le Makran, chemin qu'ont emprunté les armées de Cratère et plus tard d'Antiochos III<sup>147</sup>. La ville d'Istakhr, à proximité de Persépolis, devait en être une des étapes car elle est depuis l'époque achéménide un croisement de routes commerciales ; elle deviendra dans la Table de Peutinger le « marché des Perses »<sup>148</sup>.

Un texte de Strabon nous fait penser que ce n'était pas là les seules possibilités pour se rendre des Indes vers le monde méditerranéen et ce, dès le III<sup>e</sup> siècle av. J.-C., puisque cette indication est rapportée par Ératosthène sur la foi de Patrocle, l'amiral de Séleucos I<sup>er</sup>. Il semble en effet qu'alors, une bonne partie des marchandises indiennes voyagent sur l'Oxus « aisément navigable jusqu'à la mer Hyrcanienne » pour gagner en peu de temps la côte d'Albanie, franchir l'isthme caucasien par une belle route carrossable<sup>149</sup> et arriver ainsi à l'Euxin<sup>150</sup>. On est surpris d'apprendre que l'Amu-Darya se jette alors dans la mer Caspienne, ce qui laisse planer un doute

---

<sup>142</sup> P. C. Prasad, *Foreign trade and commerce in ancient India*, p. 143.

<sup>143</sup> Cf. supra.

<sup>144</sup> Dès l'époque achéménide, cf supra.

<sup>145</sup> P. Bernard, « The Greek Kingdoms of Central Asia » dans *History of civilizations of central Asia*, vol II, *The development of sedentary and nomadic civilizations, 700 B.C. to A.D. 250*, UNESCO Publishing, Paris, 1994, p. 122.

<sup>146</sup> *Ibid.*

<sup>147</sup> M. A. Dandamayev, « Media and Achaemenid Iran », *loc. cit.*, p. 55.

<sup>148</sup> *The Cambridge History of Iran, The Seleucid, Parthian and Sasanian Periods*, dans Eshan Yarshater (éd.), III, 1, Cambridge University Press, Cambridge, 1983, p. 751.

<sup>149</sup> Strabon, *Géographie*, XI, 2, 17.

<sup>150</sup> Strabon, *Géographie*, XI, 7, 3.

sur la fiabilité de l'information. En effet, même si le cours du fleuve a pu varier dans le temps, il n'en demeure pas moins que la présence de nombreux méandres et rapides<sup>151</sup> obligeant à un portage, ont toujours rendu son utilisation difficile<sup>152</sup>. Ce n'est pas la seule difficulté du texte de Strabon. En effet, dans un autre chapitre de sa *Géographie*, l'Oxus reste d'une navigation facile qui permet le transfert des marchandises de l'Inde jusqu'en Hyrcanie où elles gagnent le Pont, mais cette fois-ci grâce aux fleuves<sup>153</sup>. Il n'est plus question de traverser la Caspienne qui passe d'ailleurs pour inexplorée et improductive<sup>154</sup>. Mais peut-être s'agit-il là d'un raccourci. Cela étant, le franchissement de l'isthme caucasien peut présenter certaines difficultés. Toute une partie de la côte d'Albanie autour du Cyrus est absolument inabordable<sup>155</sup> et les habitants aussi peu marchands que possible<sup>156</sup>, tandis que dans les provinces les plus septentrionales de l'Arménie il peut tomber une énorme quantité de neige, surprenant dans les cols ou les défilés des caravanes entières<sup>157</sup>. Ceci a conduit P. Bernard à considérer qu'une telle route n'était en fait qu'un projet grandiose soumis à Seleucos I<sup>er</sup><sup>158</sup>, mais la description de l'itinéraire sous Pompée deux siècles plus tard laisse penser qu'elle a bel et bien existé, même sous des formes différentes<sup>159</sup>. La rapidité du voyage, en peu de temps nous dit Strabon, moins d'une quinzaine de jours des Indes à la Méditerranée pour Pline, constitue l'atout essentiel du trajet, mais comme il ne peut sans doute pas emprunter continûment la voie fluviale de Bactres à la Caspienne, il est probable que les volumes de marchandises demeurent réduits et les infrastructures légères<sup>160</sup>. En outre, les connaissances incertaines sur le cours de l'Oxus avant le début de notre ère peuvent s'expliquer par une fréquentation épisodique aggravée par une mauvaise communication, récurrente entre marchands et géographes<sup>161</sup> dans l'Antiquité, de Strabon à Ptolémée. Si cette route commerciale est donc peu utilisée, de plus par des cargaisons légères et/ou de faibles volumes, elle n'en constitue pas moins, selon Aristobule, la voie principale qu'emprunte une bonne partie des marchandises en provenance des Indes. Le trafic eurasiatique par voie terrestre à l'époque hellénistique a, dès lors, toutes les chances d'être assez réduit.

Quels sont les objets et les produits qui circulent alors en Bactriane ? Certains sont d'origine indienne, comme ces ivoires, ces agates, ces cristaux de roches travaillés et ébauchés, ces cornalines, ces saphirs, ce fragment de mobilier de grand prix et ce disque de plaquettes de nacre retrouvés à Ai Khanum, la cité grecque des bords de l'Oxus<sup>162</sup>. Notons que quelques-uns d'entre eux, comme ces perles de lapis-lazuli originaires du Badakhshan, ou ce corail en provenance de Méditerranée, ont été façonnés aux Indes avant de (re)venir en Bactriane comme

<sup>151</sup> « l'Oxus rapide, qui, descendu du mont Emodus, se précipite dans la Caspienne » (Priscien, *La Périégèse*, traduite de Denys).

<sup>152</sup> R. Létolle, « Histoire de l'Ouzboï, cours fossile de l'Amou Darya : synthèse et éléments nouveaux », *Studia Iranica*, 29, 2, 2000, p. 219.

<sup>153</sup> «... τὸν Ἰνδικὸν φόρτον ὑπερκομισθέντα εἰς αὐτὸν ῥαδίως εἰς τὴν Ὑρκανίαν κατάγεισθαι καὶ τοὺς ἐφεξῆς τόπους μέχρι τοῦ Πόντου διὰ τῶν ποταμῶν. » (Strabon, *Géographie*, II, 1, 15).

<sup>154</sup> Strabon, *Géographie*, XI-7, 2.

<sup>155</sup> *Ibid.*, XI, 4, 2.

<sup>156</sup> *Ibid.*, XI, 4, 4.

<sup>157</sup> *Ibid.*, XI, 14, 4.

<sup>158</sup> P. Bernard, « The Greek Kingdoms of Central Asia », *loc. cit.*, p. 122-123.

<sup>159</sup> Pline, *Histoire Naturelle*, VI, 19.

<sup>160</sup> Sur le trajet de l'Ouzboï, le cours fossile de l'Amu Daria, aucune trace de construction en dur n'a été retrouvée (R. Létolle, « Histoire de l'Ouzboï, cours fossile de l'Amou Darya : synthèse et éléments nouveaux », *loc. cit.*, p. 219).

<sup>161</sup> C. Rapin, « La trésorerie hellénistique d'Ai Khanum », *Revue Archéologique*, I, 1987, p. 69-70.

<sup>162</sup> *Ibid.*, p. 60.

le montrent les motifs dont ils sont décorés<sup>163</sup>. D'autres enfin, en petit nombre, viennent du monde grec, comme ces céramiques, ces moulages en plâtre pris sur des vases métalliques, cette intaille en grenat, ces quelques amphores méditerranéennes<sup>164</sup> et ce disque de Cybèle dont l'origine syrienne est discutable<sup>165</sup>. De manière générale, la quasi-totalité des objets découverts à Aï Khanum sont de facture locale. En outre, il est peu probable que de gros volumes de marchandises soient venus de la mer Égée<sup>166</sup>, que ce soit de l'huile d'olive<sup>167</sup>, du vin ou de l'encens<sup>168</sup> dont on a pourtant trouvé des traces sur place.

Les fouilles ont exhumé aussi un alabastré portant l'inscription *kivv* qui désigne probablement un contenu en cinnamome<sup>169</sup> qui a, bien sûr, depuis longtemps disparu. Les épices asiatiques voyageaient donc aussi en Bactriane et au-delà, jusque dans le monde irano-méditerranéen. Le poivre est en effet connu des Grecs depuis Hippocrate et Aristote et le cinnamome depuis le IV<sup>e</sup> siècle av. J.-C.<sup>170</sup> Ce dernier est abondamment présent dans les fêtes données par Antiochos IV<sup>171</sup> où il voisine, parmi d'autres splendeurs, avec de nombreux éléphants, sans aucun doute venus d'Asie du Sud par la route terrestre. Le souverain séleucide ne fait qu'imiter son prédécesseur lagide Ptolémée II<sup>172</sup>, qui avait fait défiler lors des troisièmes Ptolémaïa des chameaux porteurs de casia, de cinnamome et d'autres aromates à côté, entre autres merveilles, de bœufs (!) et de chiens indiens<sup>173</sup> ainsi que de femmes de même origine.

Car effectivement les marchandises et les hommes se déplacent de concert. Qui donc a pu voyager entre les Indes, la Bactriane et la Méditerranée orientale, durant les deux siècles qui ont suivi la mort d'Alexandre ? Tout d'abord les sources antiques privilégient les armées en campagne, notamment grecques. Elles ont été suivies, ou précédées, par des ambassadeurs vers la cour de Palibothra et en retour vers les royaumes hellénistiques<sup>174</sup>. De même, la renommée de la sagesse indienne a pu attirer certains voyageurs d'Occident. Alexandre lui-même n'a-t-il pas eu l'occasion de s'entretenir avec des « brachmanes » ? C'est sans doute leur contact que recherche le philosophe Cléarque lorsque, passant à Aï Khanum, il laisse une copie des aphorismes du temple d'Apollon à Delphes<sup>175</sup>. Inversement, Eusèbe de Césarée, reprenant

<sup>163</sup> C. Rapin, « Relations entre l'Asie centrale et l'Inde à l'époque hellénistique », *Cahiers d'Asie centrale*, 1/2, 1996, p. 38.

<sup>164</sup> P. Bernard, « La campagne de fouilles de 1970 à Aï Khanoum (Afghanistan) », *CRAI*, 115/2, 1971, p. 411 ; L. Martinez-Sève parle d'amphores de Rhodes (L. Martinez-Sève, « Les Grecs d'Extrême Orient : communautés grecques d'Asie Centrale et d'Iran », *loc. cit.*, p. 382).

<sup>165</sup> C. Rapin, « La trésorerie hellénistique d'Aï Khanum », *loc. cit.*, p. 68.

<sup>166</sup> L. Martinez-Sève, « Les Grecs d'Extrême Orient : communautés grecques d'Asie centrale et d'Iran », *loc. cit.*, p. 382.

<sup>167</sup> De l'huile d'olive était conservée dans la trésorerie du palais d'Aï Khanoum. Or l'olivier ne poussait ni en Iran ni en Asie centrale (*Ibid.*).

<sup>168</sup> L'encens peut être d'origine indienne (J.-Fr. Salles, « Le golfe Persique dans le *Périple de la mer Érythrée* : connaissances fondées et ignorances réelles ? » dans M.-Fr. Boussac, J.-Fr. Salles, J.-B. Yon (éds.), *Topoi*, suppl. 11, *Autour du Périple de la mer Érythrée*, 2012, p. 318).

<sup>169</sup> C. Rapin, « La trésorerie hellénistique d'Aï Khanum », *loc. cit.*, p. 56.

<sup>170</sup> J. Innes Miller, *The Spice Trade of the Roman Empire, 29 B.C. to A.D. 641*, p. 44, 82.

<sup>171</sup> Polybe, *Histoires*, XXXI, 4. Antiochos III aurait, quant à lui, fait dresser des pavillons d'or et de soie dans l'île d'Eubée, ce qui constituerait une des premières apparitions du précieux textile en Méditerranée, mais sa présence n'est peut-être qu'une hyperbole du texte (Florus, *Abrégé de l'Histoire romaine*, II, 8).

<sup>172</sup> Athénée de Naucratis, *les Deipnosophistes*, V, 6.

<sup>173</sup> Les chiens indiens étaient réputés à Babylone déjà à l'époque achéménide (Hérodote, *Histoires*, I, 192).

<sup>174</sup> Cf. chapitre I.

<sup>175</sup> A. H. Dani, P. Bernard, « Alexander and his successors in Central Asia », dans *History of civilizations of central Asia*, vol II, *The development of sedentary and nomadic civilizations, 700 B.C. to A.D. 250*, UNESCO Publishing, Paris, 1994, p. 92.

Aristoxène de Tarente, raconte la visite d'un penseur indien à Socrate, sans malheureusement préciser comment il est parvenu en mer Égée<sup>176</sup>. Même si l'anecdote est inventée, elle n'en est pas moins considérée comme vraisemblable par le lecteur antique. Il est même vraisemblable qu'à côté des soldats, des diplomates et des penseurs, des artistes, des artisans et d'autres aient suivi leurs traces et ce dans les deux sens ; tandis que les uns permettaient le maintien sinon l'épanouissement de la culture grecque en Asie centrale et au-delà, les autres faisaient profiter les armées hellénistiques de leur expertise, en Égypte ou ailleurs, comme les cornacs de l'armée d'Hannibal<sup>177</sup>. Il n'y a guère de marchands dans toute cette liste, et pourtant ils n'ont pas été absents, même s'il est difficile de préciser leur importance. Il est possible que le Bactrien Hyspasinès, mentionné dans deux inscriptions à Délos<sup>178</sup>, en soit un étant donné le rôle de l'île. Un certain Sophytos, fils de Naratos, nous raconte sur une inscription d'Alexandrie d'Arachosie (Kandahar) comment il a triomphé de l'adversité et réussi à faire fortune par le commerce en voyageant dans de nombreuses villes qui ne sont pas précisées. Il semble que nous soyons au II<sup>e</sup> siècle av. J.-C.<sup>179</sup>, et que le nom et le patronymique du négociant traduisent son origine indienne<sup>180</sup>. On est dès lors tenté de penser que le principal théâtre de son activité s'est trouvé en Asie du Sud, dont Kandahar est une des portes d'entrée.

L'énumération des produits et des personnes circulant en Bactriane apparaît donc relativement variée, d'autant qu'elle n'est sans doute pas exhaustive, mais elle ne nous aide guère à apprécier l'importance du trafic à cette époque. L'étude des monnaies nous fournit quelques indications complémentaires mais elles restent fragiles, d'autant que les découvertes sont peu fréquentes et donc leurs enseignements soumis à corrections ultérieures. Un statère d'or d'Antiochos II, des bronzes d'Antiochos I<sup>er</sup> et des rois gréco-bactriens<sup>181</sup> ont été retrouvés dans la trésorerie d'Aï Khanum, mais il semble que les pièces séleucides ne circulaient pas beaucoup en Asie centrale<sup>182</sup>, comme dans la péninsule indienne où elles sont aussi rares que les monnaies phéniciennes et du monde égéen<sup>183</sup>. Une des plus anciennes est en argent et a été frappée à Cyzique au III<sup>e</sup> siècle av. J.-C.<sup>184</sup>. Les monnaies indiennes à poinçons multiples semblent, quant à elles, assez présentes dans la cité grecque des bords de l'Oxus, mais elles proviennent, selon toute vraisemblance, de prise de guerre ou de perception d'impôts<sup>185</sup>. Quatorze sur vingt-quatre

<sup>176</sup> Eusèbe de Césarée, *Préparation évangélique*, XI, 3 ; J. Filiozat, « La doctrine brahmanique à Rome au III<sup>e</sup> siècle », *Publications de l'Institut Français d'Indologie de Pondichery*, 2, 1956, p. 54.

<sup>177</sup> Polybe, *Histoires*, III, 46.

<sup>178</sup> C. Rapin, « La trésorerie hellénistique d'Aï Khanum », *loc. cit.*, p. 70 note 69 ; F. Canali De Rossi, *Iscrizioni dello estremo oriente greco*, GMBH, Bonn, 2004, p. 206, n° 320, 321. Une des inscriptions est une offrande d'un chien hyrcanien, qui signale ainsi peut-être le passage du propriétaire sur les rives de la Caspienne.

<sup>179</sup> Le texte est difficile à dater, pour certains, il peut se situer entre 200 av. et 100 ap. J.-C. (L. Martinez-Sève, « Roi et cités en Asie Centrale : un roi indispensable ? », dans C. Feyel, J. Fournier, L. Graslin-Thomé, F. Kirbihler (éds.), *Entités locales et pouvoir central. La cite dominée dans l'Orient hellénistique*. Nancy, 2011, p. 216.

<sup>180</sup> P. Bernard, G. Rougemont, « Une nouvelle inscription grecque de l'Afghanistan », *CRAI*, 147/3, 2003, p. 1159-1161.

<sup>181</sup> C. Rapin, « La trésorerie hellénistique d'Aï Khanum », *loc. cit.*, p. 55.

<sup>182</sup> *The Cambridge History of Iran, The Seleucid, Parthian and Sasanian Periods*, Vol. III (1), p. 12.

<sup>183</sup> Selon M.D. Bukharin, on a retrouvé dans les Indes du Sud-Ouest, une douzaine de pièces séleucides, certaines frappées par Séleucos II, dans la région de Karur (Tamil Nadu) (M.D. Bukharin, « The Coastal Arabia and the Adjacent Sea-Basins in the *Periplus of the Erythrean Sea* (Trade, Geography and Navigation », dans M.-Fr. Boussac, J.-Fr. Salles, J.-B. Yon (éds.), *Topoi*, supp. 11, *Autour du Périples de la mer Erythréenne*, 2012, p. 217).

<sup>184</sup> A. Tchernia, « Rome et l'Inde : l'archéologie toute seule ? (*Rome and India. The Ancient Sea Trade* V. Begley and R.D. De Puma eds., 1991) », 1993, 3/2, p. 533.

<sup>185</sup> P. Bernard, « The Greek Kingdoms of Central Asia », *loc. cit.*, p. 121 ; C. Rapin, « La trésorerie hellénistique d'Aï Khanum », *loc. cit.*, p. 68. Les textes expliquent dans quelles circonstances le roi Eucratidès lança ses



d'entre elles, issues de la trésorerie, ainsi que 545 de 677 exemplaires exhumés à proximité sortent des ateliers de Taxila<sup>186</sup>. Quant aux tétradrachmes frappées en Bactriane, d'abord au standard « indien » c'est-à-dire à 12 g. d'argent jusqu'en 280 av. J.-C.<sup>187</sup>, elles ont, semble-t-il, circulé jusqu'en Syrie-Mésopotamie, dans le Caucase, à Nisa<sup>188</sup> mais aussi à Panchkora, au cœur de la vallée du Gange<sup>189</sup>. Elles sont bien souvent le seul témoignage restant de règnes gréco-bactriens oubliés. Pour certains, leur abondance<sup>190</sup> témoigne plus de la vitalité de l'économie locale que du dynamisme du commerce oriental à cette époque. L'or, comme dans le reste de l'empire séleucide, n'est frappé qu'exceptionnellement en Asie centrale<sup>191</sup> ; la perte de la Sogdiane par Euthydème interrompt totalement cette production jusqu'à Eucratidès I<sup>er</sup>, le métal précieux venant de l'Altai<sup>192</sup>. Un phénomène analogue concerne aussi les Maurya à la fin de leur dynastie au II<sup>e</sup> siècle av. J.-C., quand leurs importations, venues de Sibérie, sont coupées par l'installation des royaumes indo-grecs au Gandhara ; ils sont alors obligés de se tourner vers le golfe du Bengale pour se fournir en métal précieux<sup>193</sup>.

Quel tableau dresser de la Bactriane hellénistique jusqu'à sa destruction par les nomades du Nord ? Avec toutes les précautions d'usage, la province, si elle n'est pas totalement coupée des mondes indien et méditerranéen, ne semble pourtant pas être un des centres du commerce international de l'époque, ni même être fortement impliquée dans des échanges autres que régionaux. Ses habitants sont plus des propriétaires fonciers que des grands commerçants<sup>194</sup>. Ils apparaissent relativement isolés,<sup>195</sup> même s'ils restent profondément attachés à leur culture d'origine, comme le montre l'évolution de la céramique à Aï Khanum qui suit celle d'Athènes,<sup>196</sup> tandis que la langue parlée sur place connaît les mêmes évolutions phonétiques que celle de la mer Égée<sup>197</sup>.

Les choses vont changer à partir de la disparition du pouvoir grec en Asie centrale et l'irruption du monde de la steppe. Ce dernier s'était fait, jusque-là, relativement discret dans ses menaces et ses échanges avec ses voisins, qui n'en ont pas moins existé. Dans les milliers de bijoux en or trouvés à Tillya-tepe, à l'ouest de Termez, on remarque, à côté d'une culture sarmate, des influences achéménides mais aussi hellénistiques comme ce dieu de la guerre Arès qui porte

---

expéditions contre Ménandre et comment il ramena dans sa trésorerie d'Aï Khanoum un riche butin d'origine indienne (C. Rapin, « Relations entre l'Asie centrale et l'Inde à l'époque hellénistique », *loc. cit.*, p. 38).

<sup>186</sup> C. Rapin, « La trésorerie hellénistique d'Aï Khanum », *loc. cit.*, p. 55.

<sup>187</sup> Le standard séleucide est à 17g (*The Cambridge History of Iran, The Seleucid, Parthian and Sasanian Periods*, Vol. III (1), p. 12).

<sup>188</sup> G.M. Cohen, *The Hellenistic Settlements in the East from Armenia and Mesopotamia to Bactria and India*, University of California Press, 2013, p. 239.

<sup>189</sup> P. Bernard, « The Greek Kingdoms of Central Asia », *loc. cit.*, p. 121.

<sup>190</sup> *Ibid.*, p. 123.

<sup>191</sup> *Ibid.*

<sup>192</sup> A. Berthelot, *L'Asie ancienne centrale et sud-orientale d'après Ptolémée*, p. 43 ; G. Labarre. « Les royaumes gréco-bactriens et indo-grecs : un essai de reconstitution historique. François Widemann, *Les successeurs d'Alexandre en Asie centrale et leur héritage culturel* », *DHA*, 36/2, 2010, p. 212.

<sup>193</sup> C. Ferrier, *L'Inde des Gupta (IV<sup>e</sup>-VI<sup>e</sup> siècle)*, p. 147.

<sup>194</sup> P. Bernard, « The Greek Kingdoms of Central Asia », *loc. cit.*, p. 102 ; C. Rapin, « Relations entre l'Asie centrale et l'Inde à l'époque hellénistique », *loc. cit.*, p. 38.

<sup>195</sup> C. Rapin, « La trésorerie hellénistique d'Aï Khanum », *loc. cit.*, p. 70 ; E. de la Vaissière, *Histoire des marchands sogdiens*, p. 34.

<sup>196</sup> L. Martinez-Sève, « Les Grecs d'Extrême Orient : communautés grecques d'Asie Centrale et d'Iran », *loc. cit.*, p. 382.

<sup>197</sup> *Ibid.*, p. 379.

une cuirasse grecque et un casque partho-bactrien<sup>198</sup>. À partir du II<sup>e</sup> siècle av. J.-C., ces peuples, en majorité nomades ou semi nomades, jouent un rôle de plus en plus important dans le commerce oriental, d'une part en mettant fin à la Bactriane grecque, d'autre part en étant à l'origine de l'arrivée de la Chine des Han dans le bassin du Tarim. L'événement marquant de la période est assurément l'ambassade chinoise de Zhang Qian en 140 av. J.-C., qui constitue classiquement l'« ouverture » de la Route de la Soie, bien que des contacts se soient sans doute noués auparavant. En effet, dans un ouvrage datant d'avant 235 av. J.-C., il est fait mention du sel de Daxia (la Bactriane) et de bambous servant à la fabrication d'instruments de musique en provenance de l'ouest de la même région<sup>199</sup>. De même le vin, qui n'existe pas en Chine mais qui est présent en Asie centrale occidentale, est cité par des poètes chinois avant le retour de Zhang<sup>200</sup>. Revenons quelques instants sur les aventures picaresques de l'ambassadeur que nous racontent les annales Han. L'empereur Wudi, qui vient d'accéder au trône, toujours en butte, au nord, aux attaques de ses ennemis héréditaires les Xiongnu, envisage alors de faire alliance avec d'autres nomades, les Yuezhi, futurs Kouchans. Ces derniers sont établis dans une grande partie de l'Asie centrale et ont récemment été battus et humiliés par ces mêmes Xiongnu. Le monarque a aussi, notent les mémoires de Sima Qian, « des projets de communication par des caravanes », ce qui montre que les préoccupations commerciales entrent dans les calculs impériaux. Il envoie donc droit vers l'ouest, un de ses capitaines, le fameux Zhang Qian, avec une centaine d'hommes, lesquels se font arrêter assez rapidement par les nomades. À ce stade du récit, on est frappé aussi bien par l'ampleur de la pensée géostratégique que par la faiblesse des moyens mis en place pour la réaliser, mais il est probable que les annales ne nous disent pas tout. Quoi qu'il en soit et pour résumer, l'ambassadeur reste dix ans chez les Xiongnu, y prend femme et réussit finalement à s'échapper. Il arrive ainsi dans la vallée du Ferghana, réputée pour la qualité de ses chevaux, qui vont devenir rapidement l'objet de toutes les convoitises chinoises. Le voyage se poursuit jusqu'à la cour du roi des Yuezhi, établi sans doute au nord de l'Oxus, mais là, cruelle déception, l'alliance espérée ne se concrétise pas. L'ambassadeur repart au bout d'un an pour rentrer chez lui par une route plus méridionale, c'est-à-dire le Tibet, ce qui ne l'empêche pas d'être une fois encore fait prisonnier par les Xiongnu pendant un an, avant de pouvoir enfin rendre compte de sa mission à l'empereur<sup>201</sup>.

Ce voyage est certes un échec diplomatique mais il incite la Chine à s'établir en Sérinde dans les années qui suivent. Il a en outre l'énorme avantage d'apporter au pays des informations précieuses sur les pays qui l'entourent, informations que nous rapporte fidèlement Sima Qian. Ainsi, les Parthes (An-si) sont « sédentaires et cultivateurs ...mais aussi marchands faisant usage de chariots et de barques pour aller dans les pays voisins jusqu'à 1000 li (environ 500 km<sup>202</sup>)... Ils ont des pièces de monnaie en argent avec effigie du roi »<sup>203</sup>. Les habitants de la Bactriane (Daxia) sont nombreux, « excellent dans le commerce... leur capitale renferme des

---

<sup>198</sup> G. A. Pugachenkova, S. R. Dar, R. C. Sharma, M. A. Joyenda in collaboration with and H. Siddiqi, « Kushan Art », dans *History of civilizations of central Asia*, vol. II, *The development of sedentary and nomadic civilizations, 700 B.C. to A.D. 250*, UNESCO Publishing, Paris, 1994, p. 338-340.

<sup>199</sup> J. Tsung-I, L. Vandermeersch, « Les relations entre la Chine et le monde iranien dans l'Antiquité, historiquement revisitées à la lumière des découvertes archéologiques du dernier quart de siècle », *loc. cit.*, p. 211-212.

<sup>200</sup> E. de la Vaissière, *Histoire des marchands sogdiens*, p. 28, note 42.

<sup>201</sup> *Les Mémoires historiques de Se-ma Ts'ien*, livre 123, traduction M. Brosset, *Nouveau Journal Asiatique*, II, Paris, 1828. p. 419-422.

<sup>202</sup> Ce qui ne les fait guère participer au commerce international.

<sup>203</sup> *Ibid.*, p. 424-425. Les Parthes étaient bien connus des peuples d'Asie centrale que fréquente Zhang ; Aurel Stein au début du XX<sup>e</sup> siècle, trouve près de Yarkand deux monnaies en or à l'effigie de leur roi Mithridate II (E. Choisonel, *Les Parthes et la Route de la Soie*, IFEAC-L'Harmattan, Paris, 2004, p. 60).

bazars où l'on peut se procurer toutes sortes de choses », notamment, à la surprise de Zhang, des bambous et des étoffes<sup>204</sup> venant de Chine méridionale et achetés aux Indes<sup>205</sup>. Voilà, en quelques lignes, des indications bien intéressantes sur la Bactriane de la fin du II<sup>e</sup> siècle av. J.-C. Tout d'abord, les invasions barbares n'ont eu que peu d'impact sur la population bien que les Grecs semblent avoir disparu. Ensuite, l'attrait des habitants pour le négoce est, a priori, assez récent car quelques décennies auparavant, la région semblait relativement isolée<sup>206</sup>. D'ailleurs, il faut remarquer que les marchés locaux n'apparaissent alimentés que par leur environnement immédiat et parfois par l'Asie du Sud. En effet l'ambassadeur chinois, qui reste un an sur place, ne remarque pas d'objets en provenance de la Méditerranée ou de la Mésopotamie qui, à coup sûr, auraient éveillé sa curiosité. Enfin, nous avons connaissance de l'existence, à cette époque, d'une route terrestre de la Chine du Sud aux Indes, pays jusqu'alors inconnu des Han. Cette route, sans doute par la Birmanie, est empruntée depuis quelque temps déjà par le nickel du Yunnan, autrefois utilisé à Taxila dans le monnayage indo-grec du début du II<sup>e</sup> siècle av. J.-C.<sup>207</sup>, tandis que quelques marchandises précieuses, le plus souvent d'origine arabo-africaine, font sans doute le chemin inverse. Des articles exotiques comme des cornes de rhinocéros, de l'ivoire, des perles et de l'encens atteignent déjà les côtes chinoises sous les Qin (221-206 av. J.-C.)<sup>208</sup>. Dans une chambre funéraire du roi du Nanyue (II<sup>e</sup> siècle av. J.-C.) qui se situe au sud de la Chine et au nord du Vietnam, cinq défenses d'éléphant d'Afrique et des boîtes laquées contenant de la résine d'encens ont été trouvées<sup>209</sup>. Cet itinéraire terrestre est d'accès difficile car il traverse des montagnes, des fleuves, des brousses inextricables peuplées de fauves et de tribus guerrières<sup>210</sup>. Au demeurant, le fils du Ciel tente de l'utiliser pour commercer avec les pays de l'Ouest sans passer par le territoire des Xiongnu mais sans succès<sup>211</sup>. Tout ceci ne fait que souligner l'absence probable, à l'époque, de liaisons maritimes directes entre la Chine du Sud et les Indes, même si l'empereur fait « quelques tournées sur les côtes de la mer, s'informant avec soin des pays extérieurs »<sup>212</sup>, d'Asie du Sud-Est mais guère au-delà<sup>213</sup>.

Qu'est devenu Zhang Qian après son périple en Asie centrale ? Les années passent et après quelques péripéties durant lesquelles il manque de perdre et sa tête et sa dignité, il est renvoyé vers l'Occident. Il s'agit, cette fois-ci, d'aller chez les Wusun qui vivent au nord des Yuezhi, avec toujours un objectif diplomatique, mais aussi des ambitions commerciales plus affirmées. L'ambassade emmène en effet avec elle « des étoffes de soie pour des valeurs incalculables » ainsi que des messagers vers différents pays, notamment celui des Parthes et des Indiens. La

<sup>204</sup> Il ne s'agit probablement pas de soie étant donné les lieux de production, surtout en Chine du Nord.

<sup>205</sup> *Les Mémoires historiques de Se-ma Ts'ien*, p. 426.

<sup>206</sup> Cf. supra.

<sup>207</sup> G. Labarre, « Les royaumes gréco-bactriens et indo-grecs : un essai de reconstitution historique. François Widemann, *Les successeurs d'Alexandre en Asie centrale et leur héritage culturel* », *loc. cit.*, p. 213.

<sup>208</sup> T. S'en, « Maritime Interactions between China and India: Coastal India and the Ascendancy of Chinese Maritime Power in the Indian Ocean », *Journal of Central Eurasian Studies*, May 2011, 2, p. 43. Rien n'interdit de penser que ces produits, plutôt arabo-africains dans l'ensemble, ont emprunté aussi en partie une voie maritime, passant de proche en proche de la cale des navires aux coffres à bijoux des élégantes, par de multiples intermédiaires d'Asie du Sud-Est jusqu'en Chine méridionale.

<sup>209</sup> J. Tsung-I, L. Vandermeersch, « Les relations entre la Chine et le monde iranien dans l'Antiquité historiquement revisitée à la lumière des découvertes archéologiques du dernier quart de siècle », *loc. cit.*, p. 227.

<sup>210</sup> L. Boulnois, *La Route de la soie*, Olizaine, Genève, 1992, p. 72.

<sup>211</sup> *Les Mémoires historiques de Se-ma Ts'ien*, p. 427, 433-434.

<sup>212</sup> *Ibid.*, p. 437.

<sup>213</sup> Canton est un port prospère à l'époque de Sima Qian (T. S'en, « Maritime Interactions between China and India: Coastal India and the Ascendancy of Chinese Maritime Power in the Indian Ocean », *Journal of Central Eurasian Studies*, May 2011, 2, p. 43).

caravane<sup>214</sup> voyage sans encombre, ce qui peut être le signe de la perte d'influence (temporaire) des Xiongnu dans la steppe. Si la mission principale de Zhang est de nouveau un échec, il est cependant fêté et honoré à son retour, avant de mourir un an plus tard. Des liens se tissent avec ceux que les Chinois appellent désormais les « pays extérieurs »<sup>215</sup> et les caravanes, malgré les difficultés<sup>216</sup>, parcourent dorénavant les pistes du bassin du Tarim. Elles sont en petit nombre, certes, mais suffisamment actives pour saturer rapidement le marché des étoffes. Certaines comptent, au moins, une centaine de voyageurs qui partent pour une aventure de plusieurs années<sup>217</sup> vers toutes les régions d'Asie centrale. La première à atteindre le pays des Parthes, en 105 av. J.-C., probablement par Merv<sup>218</sup>, est accueillie en grande pompe par le roi lui-même, escorté de 20 000 cavaliers ; elle revient avec des œufs (d'autruche ?) et des jongleurs du Likan<sup>219</sup>.

Au tournant du I<sup>er</sup> siècle av. J.-C., l'Asie centrale en général et la Bactriane en particulier semblent donc commencer à s'intégrer dans un réseau commercial asiatique qui ne demande alors qu'à se développer vers l'ouest.

### **La Mésopotamie et le golfe Persique, des intermédiaires tournés vers le monde grec**

Nous venons de voir que la péninsule indienne avec ses réseaux maritimes et terrestres, a progressivement constitué sur le plan commercial durant les deux siècles qui ont suivi la mort d'Alexandre un ensemble relativement homogène qui en a fait un pôle important du commerce oriental. L'extension rapide du monde grec vers l'Asie à la fin du IV<sup>e</sup> siècle av. J.-C. aurait pu faire naître, au-delà des rivalités, une structure relativement comparable, de la Méditerranée à l'Indus, dans laquelle les marchandises auraient circulé sans être véritablement influencées par les frontières et les évolutions politiques. Or il semble que, notamment dans les deux grands royaumes hellénistiques auxquels nous allons nous intéresser, le lagide et le séleucide, les denrées exotiques, essentiellement en provenance d'Afrique de l'Est et d'Arabie, soient parvenues en Méditerranée par des voies terrestres spécifiques et concurrentes, alors que les Indes restaient largement en dehors de ces échanges.

Intéressons-nous donc tout d'abord aux relations entre la Mésopotamie et le sous-continent indien jusqu'au I<sup>er</sup> siècle avant notre ère. Nous avons vu qu'il est difficile de prétendre que les routes du plateau iranien aient été largement fréquentées durant la période. Quant aux liaisons maritimes à travers la mer d'Arabie, nous savons qu'elles ont existé dès le III<sup>e</sup> millénaire av. J.-C., mais qu'elles ont ensuite perdu de leur importance. À la fin du IV<sup>e</sup> siècle av. J.-C., Néarque ne trouve de pilote pour sa flotte de retour qu'à partir de la Gédrosie, ce qui laisse supposer que dans les bouches de l'Indus, les traditions maritimes se sont perdues. À considérer l'état de

---

<sup>214</sup> 300 hommes, 600 chevaux, 10 000 têtes de bétail pour leur subsistance (*Les Mémoires historiques de Se-ma Ts'ien*, p. 430).

<sup>215</sup> *Ibid.*, p. 432.

<sup>216</sup> *Ibid.*, p. 440.

<sup>217</sup> Entre cinq et dix par an (*ibid.*, p. 433-434).

<sup>218</sup> Selon le *Hou Han shu*, Merv serait la porte d'entrée du pays des Parthes (E. de la Vaissière, *Histoire des marchands sogdiens*, p. 41).

<sup>219</sup> *Les Mémoires historiques de Se-ma Ts'ien*, p. 437. Le Likan désignerait, selon E. Choïsnel, le monde romain (E. Choïsnel, *Les Parthes et la Route de la Soie*, p. 56).

l'amiral à son retour en Babylonie, le trajet a dû être long et difficile<sup>220</sup>. Et pourtant, quand il double le cap Maketa (déroit d'Ormuz), certains connaissent l'endroit ; c'est là qu'arrivent la cannelle et les épices<sup>221</sup>. En lisant Arrien, on comprend que certains membres de l'équipage de Néarque circulent effectivement dans ces parages, mais que ni eux, ni d'ailleurs les Grecs ou les Mésopotamiens, ne transportent ce genre de cargaison. Selon toute vraisemblance, les marins impliqués dans ce commerce sont au moins d'origine indienne, sinon d'Asie du Sud-Est. Théophraste, à la même époque, confirme que plusieurs aromates en provenance des Indes sont expédiés par mer<sup>222</sup> et Bérose ajoute qu'ils transitent par le golfe Persique<sup>223</sup>. Cela étant dit, et l'information est d'importance, il n'y a guère d'autres indices pour confirmer la réalité d'un trafic maritime entre le sous-continent et le Moyen-Orient à l'époque hellénistique. On sait qu'Alexandre a fait établir des chantiers navals en Patalène<sup>224</sup>, mais probablement, et uniquement, pour réparer sa flotte. De même lorsque les Maurya montrent un intérêt particulier pour les charpentiers de marine<sup>225</sup>, leurs regards sont peut-être tournés plus vers le golfe du Bengale que vers la mer d'Arabie. Pline nous apprend que les Séleucides ont entretenu une flotte dans le golfe Persique puisqu'un gouverneur de la Mésène, nommé par le roi Antiochos dont on ne connaît pas la titulature, affronte dans un combat naval des Perses qu'on suppose tentés par la piraterie le long d'une hypothétique route commerciale<sup>226</sup>. Mais aucun auteur antique n'est venu confirmer cette allusion. Quelques *Jatakas* évoquent des bateaux circulants entre les Indes et la Mésopotamie, l'un d'entre eux se fait d'ailleurs remarquer par une corneille perchée au sommet du mât<sup>227</sup>. D'autres récits bouddhistes nous apprennent qu'il existe une liaison entre Babylone et Barygaza<sup>228</sup> ou Bénarès<sup>229</sup>, ou qu'un groupe de commerçants, sous la conduite d'un pilote aveugle, est allé vers l'ouest (l'Arabie ? la mer Rouge ?)<sup>230</sup>. Toutes ces informations sont difficilement datables et manquent singulièrement de précision. Il en est de même du périple du marchand Iambulus<sup>231</sup> relaté par Diodore, qui, après de multiples aventures, probablement à l'époque maurya, échoue par hasard sur une côte qu'*a priori* il ne connaît pas, et qui s'avère être celle des Indes. Il est finalement rapatrié vers son pays d'origine grâce au roi de Palimbrotha, cette fois-ci par la voie terrestre, qui semble plus appropriée sinon plus sûre<sup>232</sup>. L'étude des vaisselles à cône central d'origine grecque dont nous avons précédemment parlé, montre qu'elles sont sans doute arrivées aux Indes par voie terrestre, étant donné leur absence

<sup>220</sup> « Lors de la rencontre de l'envoyé d'Alexandre avec Néarque revenant des Indes par mer, il ne reconnut ni Néarque ni Archias tant ils étaient changés, avec les cheveux longs, sales, couverts de sel, desséchés, blêmes du fait du manque de sommeil et des autres difficultés. », Arrien, *Indica*, 37.

<sup>221</sup> Cf supra.

<sup>222</sup> Théophraste, *Histoire des Plantes*, IX, 7, 2.

<sup>223</sup> J.-Fr Salles, « Découvertes du golfe arabo-persique aux époques grecque et romaine », *RÉA*, 94/1-2, 1992, p. 83.

<sup>224</sup> Arrien, *Anabase*, VI, 15, 18.

<sup>225</sup> Strabon, *Géographie*, XV, 1, 46.

<sup>226</sup> Pline, *Histoire naturelle*, VI, 32.

<sup>227</sup> P. C. Prasad, *Foreign trade and commerce in ancient India*, p. 44.

<sup>228</sup> R. Thapar, *The Penguin History of Early India. From the Origins to AD 1300*, p. 236.

<sup>229</sup> Plusieurs *Jatakas* évoquent un commerce, peut-être intermittent, d'oiseaux entre ces deux villes (R. Mookerji, *History of Indian shipping and maritime activity from the earliest times*, p. 77).

<sup>230</sup> *Jataka Supparaka* (P. C. Prasad, *Foreign trade and commerce in ancient India*, p. 153).

<sup>231</sup> Iambulus pourrait être rapproché de Iambal, transcription de YHNB'L, et donc être d'origine sémitique, voire nabatéenne (H. Seyrig, « Antiquités syriennes : Le culte du soleil en Syrie à l'époque romaine », *Syria*, 48, 3, 1971, p. 342, note 5).

<sup>232</sup> Diodore de Sicile, *Bibliothèque historique*, II, 60.

quasi complète des côtes occidentales de la péninsule<sup>233</sup>. Les liaisons maritimes à travers la mer d'Arabie apparaissent, sinon inexistantes, du moins épisodiques jusqu'au II<sup>e</sup> siècle av. J.-C., l'arrivée (discutée) des Indo-Grecs sur le littoral du Gujarat n'ayant guère d'incidence<sup>234</sup>. Et puis les choses semblent changer progressivement. Selon Agatharchidès qui travaille à Alexandrie vers 130 av. J.-C.<sup>235</sup>, repris par Diodore<sup>236</sup>, l'île de Socotra, qu'il appelle « Fortunée », est fréquentée par des marchands de Perse, de Carmanie, et surtout de Patala, c'est-à-dire des bouches de l'Indus<sup>237</sup>. Le *Périple de la mer Érythrée* nous raconte qu'avant que les Égyptiens ne tentent la grande traversée océanique vers les Indes<sup>238</sup>, c'est-à-dire vers la fin du II<sup>e</sup> siècle av. J.-C., Aden en recevait déjà des marchandises<sup>239</sup>. Des relations par mer entre le sous-continent, l'Arabie ou la corne de l'Afrique s'établissent donc et il est probable que le golfe Persique est, lui aussi, fréquenté autant que nécessaire ; des liens commencent sans doute à se tisser entre marchands indiens et mésopotamiens.

Si les échanges maritimes semblent donc avoir été limités entre les Indes et la Mésopotamie au III<sup>e</sup> et au II<sup>e</sup> siècle av. J.-C., y a-t-il eu à cette époque une forme de commerce oriental au niveau des territoires séleucides ? Il est probable que oui, mais que le trafic a concerné essentiellement les résines aromatiques transitant par la rive occidentale du golfe Persique. Aristobule, contemporain d'Alexandre, repris par Strabon<sup>240</sup>, nous raconte que les Gerrhéens, après un aller-retour en Arabie du Sud d'environ deux mois et demi selon Ératosthène<sup>241</sup>, transportent leur encens et les épices d'Arabie en Babylonie. Ils utilisent, pour ce faire, des radeaux bien adaptés aux marais de l'embouchure du Tigre et de l'Euphrate<sup>242</sup>, puis remontent ce dernier jusqu'à Thapsaque. Là, ils se rendent par voie de terre à leurs différentes destinations, à moins qu'ils n'attendent les Phéniciens d'Arados venus à leur rencontre<sup>243</sup>. Arrien confirme l'information en précisant l'existence d'un point de rassemblement avant le trajet fluvial<sup>244</sup>. Lorsque les armées macédoniennes mettent à bas le vieil empire achéménide, les Gerrhéens sont donc déjà bien installé dans un trafic lucratif d'aromates avec le reste du Proche-Orient.

<sup>233</sup> B. Bellina, « La vaisselle dans les échanges entre le sous-continent indien et l'Asie du Sud-Est à l'époque protohistorique », *loc. cit.*, p. 164.

<sup>234</sup> P. Bernard, « The Greek Kingdoms of Central Asia », *loc. cit.*, p. 99, 122.

<sup>235</sup> J. Desanges, « Le littoral africain du Bab el-Mandeb d'après les sources grecques et latines », *Annales d'Ethiopie*, 11, 1978, p. 83.

<sup>236</sup> Diodore de Sicile, *Bibliothèque historique*, III, 47.

<sup>237</sup> « Εν ταύταις ταῖς νήσοις ἰδεῖν ἔστιν ὁρμούσας ἐμπορικὰς τῶν προσχώρων σχεδίας, πλείστας μὲν ἐκεῖθεν οὐ κατεστήσατο παρά τον Ἰνδὸν ποταμὸν ὁ Ἀλέξανδρος ναύσταθμον, οὐκ ὀλίγας δὲ ἀπὸ τῆς Περσίδος καὶ Καρμανίας καὶ τῆς συνεγγυς πασης. » . Les navires marchands abordent dans ces îles (les îles Fortunées-Socotra), la plupart venant de là où Alexandre sur l'Indus avait fondé une base navale, contrairement aux peu nombreux venant de Perse, Carmanie et contrées avoisinantes. (Agatharchides, *De Mari Erythraeo*, 103, *Géographi Graeci Minores*, Karl Muller, Didot, Paris, 1855, vol. I, p. 191).

<sup>238</sup> Cf infra.

<sup>239</sup> *Périple de la mer Érythrée*, 26.

<sup>240</sup> Strabon, *Géographie*, XVI, 3, 3.

<sup>241</sup> Strabon, *Géographie*, XVI, 4, 4.

<sup>242</sup> Strabon parle des marais de la Chaldée qu'alimentent les débordements de l'Euphrate (*Géographie*, XVI, 4, 1).

<sup>243</sup> J.-P. Rey-Coquais, « L'Arabie dans les routes de commerce entre le monde méditerranéen et les côtes indiennes », dans T. Fahd (éd.), *L'Arabie préislamique et son environnement historique et culturel, Actes du colloque de Strasbourg, 24-27 juin 1987*, Leyde, 1989, p. 226. La route n'est pas nouvelle puisqu'il existe une inscription d'un roi du moyen Euphrate pillant une caravane sabéenne de 200 chameaux au milieu du VIII<sup>e</sup> siècle av. J.-C. (Chr. Robin, « Cités, royaumes et empires de l'Arabie avant l'Islam », *Revue du monde musulman et de la Méditerranée*, 61, 1, 1991, p. 50).

<sup>244</sup> Arrien, *Indica*, 41, 7.

Alexandre est tout à fait conscient de leurs richesses en particulier, et de celles des Arabes en général. C'est ce qui le pousse à envisager de les soumettre<sup>245</sup>, et à s'intéresser aux voies de communication entre la Mésopotamie et la Méditerranée orientale par la mer. Il est possible que la destruction des barrages et des cataractes artificielles construits par les Perses en aval de Séleucie « dans la crainte d'attaques extérieures »<sup>246</sup>, comme la remise en état des canaux de dérivation de Babylone<sup>247</sup> entrent dans ce cadre. La fondation d'une colonie dans le fond du golfe Persique en est un signe plus certain. La ville, sans doute appelée Alexandrie et destinée à devenir Charax<sup>248</sup>, est l'atterrage naturel des bateaux venant des « ports, des rades faciles et des villes opulentes » d'Arabie<sup>249</sup>. Le Conquérant organise parallèlement, avec les difficultés que l'on sait<sup>250</sup>, des expéditions maritimes autour de la péninsule arabique, reprenant ainsi les anciens projets de Darius<sup>251</sup>. Sous les Séleucides, l'intérêt des Grecs pour la région arabo-persique ne faiblit pas, notamment durant tout le III<sup>e</sup> siècle av. J.-C. L'installation de sites hellénistiques dans deux îles importantes, Failaka et Bahreïn, autrement dit Ikaros et Tylos, est là pour en témoigner. La première, située à environ 20 km au nord-est du Koweït actuel, aurait été fondée par les habitants d'Icarie, une île de la mer Égée orientale, apportant avec eux leur culte d'Artémis Tauropole<sup>252</sup>. L'existence d'une forteresse plusieurs fois remaniée, conduit quelques auteurs à attribuer une fonction essentiellement militaire à l'endroit<sup>253</sup>. Certains indices montrent cependant l'existence d'une activité maritime, sinon commerciale. Il est probable que le peu de ressources agricoles sur place a poussé les habitants, s'ils n'étaient pas appointés par l'état séleucide, à se tourner vers la mer<sup>254</sup>. Ainsi Sotolès l'Athénien invoque, entre autres, Poséidon dans une inscription datée de la fin du IV<sup>e</sup>, début du III<sup>e</sup> siècle av. J.-C., et certaines monnaies frappées localement, portent une figure du dieu des mers<sup>255</sup>. Un autre témoignage épigraphique, daté entre 243 et 237 av. J.-C., reproduit une lettre royale adressée à un fonctionnaire local qui, après avoir rappelé les avatars du sanctuaire d'Artemis Soteira, demande : « Que [la sécurité personnelle] et l'exemption fiscale leur soient (garanties) comme au temps des ancêtres [du roi], [et à ceux qui] commercent avec l'île et au-delà »<sup>256</sup>.

<sup>245</sup> Arrien, *Anabase*, VII, 20.

<sup>246</sup> Strabon, *Géographie*, XVI, 1, 9. On peut se demander lesquelles, pirates ou bien improbable flotte de guerre grecque venue d'Égypte ?

<sup>247</sup> Certes, la préoccupation première est d'éviter les inondations du Tigre et de l'Euphrate, mais Strabon note que les travaux sont aussi utiles à maintenir un niveau d'eau suffisant pour permettre le passage des bateaux (Strabon, *Géographie*, XVI, 1, 9-10).

<sup>248</sup> G.M. Cohen, *The Hellenistic Settlements in the East from Armenia and Mesopotamia to Bactria and India*, p. 129 et note 13. La ville à l'époque a probablement pour but d'accueillir les vétérans (Plin, *Histoire naturelle*, VI, 31) mais rien ne lui interdit de devenir, étant donné sa situation, un relais du commerce de l'encens et des aromates d'Arabie et peut être, à un moindre degré, des marchandises indiennes. Elle pourrait correspondre à l'éventuel point de rassemblement des marchands évoqué par Arrien (*cf. supra*).

<sup>249</sup> Arrien, *Anabase*, VII, 20. Quand Arrien parle de l'Arabie, il s'agit sans doute de la côte Ouest du golfe Persique, sinon on ne comprendrait guère les échecs des compagnons d'Alexandre pour contourner la péninsule.

<sup>250</sup> J.-Fr. Salles, « La circumnavigation de l'Arabie dans l'Antiquité classique », *loc. cit.*, p. 87, 91-92 ; Arrien, *Anabase*, VII, 20 ; Strabon, *Géographie*, XVI, 3, 2.

<sup>251</sup> *Cf supra*.

<sup>252</sup> G.M. Cohen, *The Hellenistic Settlements in the East from Armenia and Mesopotamia to Bactria and India*, p. 159-160.

<sup>253</sup> J.-Fr. Salles, « Le golfe Persique dans le *Périple de la mer Érythrée* : connaissances fondées et ignorances réelles ? », *loc. cit.*, p. 312-313.

<sup>254</sup> E.H. Seland, « Archaeology of Trade in the Western Indian Ocean, 300 BC-AD 700 », *Journal of Archaeological Research*, 22, 2014.

<sup>255</sup> G.M. Cohen, *The Hellenistic Settlements in the East from Armenia and Mesopotamia to Bactria and India*, p. 159-160 ; p. 169-170, note 20.

<sup>256</sup> J. Monerie, « Les communautés grecques en Babylone (VII<sup>e</sup>-III<sup>e</sup> siècle av. J.-C.) », *loc. cit.*, p. 62.

L'archéologie confirme la possibilité d'une vocation commerciale du lieu. Un petit trésor de vingt-sept tétradrachmes du début de l'ère séleucide, découvert sur place, contient des monnaies venant de Grèce, d'Asie Mineure, de Phénicie, de Babylonie, de Susiane et de Médie<sup>257</sup>. Des poteries attiques noires vernissées datées de 285-250 av. J.-C., des poignées d'amphores portant des timbres rhodiens datées de 225-201 av. J.-C., des lampes de type grec ou mésopotamien et des céramiques du Proche-Orient<sup>258</sup> montrent que des contacts ont pu se nouer entre Failaka et la Méditerranée orientale. Il est à remarquer qu'aucun témoignage de relations avec l'Asie du Sud n'a été mis en évidence<sup>259</sup>, contrairement à ce qu'on observe vis-à-vis de l'Arabie voisine. Des tessons de poteries<sup>260</sup> ont été mis au jour, qui indiquent, a priori, des échanges de « proximité », mais au-delà il semble qu'une véritable monnaie, probablement assise sur la richesse de Gerrha, ait circulé dans toute cette région du golfe Persique et au-delà, car elle a été retrouvée, non seulement à Failaka, mais aussi à Bahreïn, à Thaj (Gerrha), dans un trésor de Suse et jusqu'en Phrygie<sup>261</sup>. Elle se décline en pièces dites « imitations arabes », à la tête d'Héraclès, comportant des noms de roi, des erreurs d'écriture ou une lettre arabe symbole du dieu Soleil, datées de la fin du III<sup>e</sup> siècle av. J.-C. Leurs frappes se situent dans différents endroits, mais probablement pour une bonne partie d'entre elles à Gerrha, ou dans des ateliers périphériques comme celui d'Ikaros<sup>262</sup>. Au début du règne d'Antiochos III, ces pièces sont dans l'île le seul numéraire qui existe, ce qui fait penser que le pouvoir grec n'est plus reconnu<sup>263</sup> par la population, laquelle est alors intégrée dans le réseau commercial des Gérhéens. L'île de Bahreïn, où l'on a mis en évidence une forteresse et peut-être un port hellénistique, connaît probablement une situation comparable<sup>264</sup>.

L'autorité séleucide s'est donc suffisamment affaiblie dans le golfe Persique pour qu'en 205 av. J.-C., à la fin de son Anabase qui l'a conduit jusqu'en Asie centrale, Antiochos III s'arrête à Gerrha et à Bahreïn<sup>265</sup>. La première voit sa liberté garantie mais verse au trésor royal 500 talents d'argent, 1000 d'encens et 200 d'un parfum appelé « stacte ». Ces quantités, importantes, nous donnent une idée du trafic des aromates à cette époque, alors que le commerce indien semble beaucoup plus confidentiel<sup>266</sup>. Pour certains<sup>267</sup>, le roi aurait négocié un passage privilégié des marchandises d'Arabie par la Mésopotamie, mais il ne semble pas qu'il ait eu les moyens de faire respecter cet accord, si tant est qu'il ait eu lieu. En effet, quelques décennies plus tard, Agatharchidès nous rappelle que les Gérhéens et les Minéens transportent leur encens directement à Petra par les pistes caravanières<sup>268</sup>, évitant ainsi les grandes villes de

<sup>257</sup> G.M. Cohen, *The Hellenistic Settlements in the East from Armenia and Mesopotamia to Bactria and India*, p. 160-161.

<sup>258</sup> *Ibid.*, p. 161-162.

<sup>259</sup> J.-Fr. Salles, « Le golfe Persique dans le *Périple de la mer Érythrée* : connaissances fondées et ignorances réelles ? », *loc. cit.*, p. 312-313.

<sup>260</sup> E.H. Seland, « Archaeology of Trade in the Western Indian Ocean, 300 BC-AD 700 », *loc. cit.*, p. 374.

<sup>261</sup> O. Callot, « Les monnaies dites « arabes » dans le nord du golfe Arabo-Persique à la fin du III<sup>e</sup> siècle avant notre ère », dans Y. Calvet et J. Gachet (dir.), *Failaka, fouilles françaises 1986-1988*, Maison de l'Orient et de la Méditerranée Jean Pouilloux, Lyon, 1990, p. 224, 226, 229.

<sup>262</sup> *Ibid.* p. 233.

<sup>263</sup> *Ibid.* p. 230-231.

<sup>264</sup> G.M. Cohen, *The Hellenistic Settlements in the East from Armenia and Mesopotamia to Bactria and India*, p. 157.

<sup>265</sup> Polybe, *Histoire*, XIII, 9.

<sup>266</sup> L. Martinez-Sève, « Suse et les Séleucides au III<sup>e</sup> siècle avant J.-C. », *loc. cit.*, p. 61.

<sup>267</sup> M. Rostovtzeff, *Histoire économique et sociale du monde hellénistique*, I, 1941, p. 458.

<sup>268</sup> « .. πρόσ τε την Πέτραν καλουμένην και την Παλαιστίνην, εις ην Γερραίοι και Μιναίοι και πάντες οι πλησίον έχοντες τας οικίσεις Άραβες τόν τε λιβανω τόν, ως λόγος, και τα φορτία τα προς ευωδιαν ανήκον τα από της



Mésopotamie, notamment Séleucie du Tigre et Suse. La première, destinée à devenir la concurrente d'Antioche sur l'Oronte et d'Alexandrie<sup>269</sup>, a été fondée par Seleucos I<sup>er</sup> et a supplanté Babylone, qu'elle a d'ailleurs dépeuplée<sup>270</sup>. Sa situation géographique sur le Tigre, reliée par un canal à l'Euphrate, au débouché des routes iraniennes mais aussi d'Arabie, aurait dû lui permettre de profiter pleinement du commerce oriental, mais durant les deux premiers siècles de notre étude, on peine à en trouver des traces. Une grande partie des sceaux identifiés sur place montre la prédominance des Grecs dans les opérations commerciales du lieu, mais surtout une activité centrée sur le sel et à un moindre degré les esclaves<sup>271</sup>. Cependant, il existe dans la ville un centre important de frappe monétaire et l'on retrouve des monnaies de Séleucie disséminés de Failaka à Nisibis<sup>272</sup> ou Doura Europos, et même en Iran et en Azerbaïdjan<sup>273</sup> mais guère en Asie du Sud. L'argument monétaire a aussi été utilisé pour faire de Suse, l'ancienne capitale, l'*emporion* des marchandises du golfe Persique. Dans la première partie du III<sup>e</sup> siècle av. J.-C., la circulation des espèces y semble cependant assez faible<sup>274</sup>, mais, à partir du règne d'Antiochos III, les bronzes de Séleucie sont retrouvés massivement à Suse et leur nombre dépasse nettement celui des bronzes locaux. G. Le Rider en a conclu que c'était là le résultat de la politique du roi dans le golfe et le signe d'un essor du commerce à longue distance. Cette opinion a depuis été remise en cause car, outre le fait que la ville se situe nettement en dehors de la route fluviale mésopotamienne bien qu'elle soit reliée à la mer par l'Eulaïos<sup>275</sup>, le bronze est plutôt utilisé pour régler des achats courants et non pas des investissements importants comme ceux nécessités par le commerce oriental<sup>276</sup>. À partir de 180 av. J.-C., ce sont des monnaies frappées à Antioche qui dominent à Suse<sup>277</sup>, ce qui montre que la ville attire à cette époque des marchands de l'Orient méditerranéen ; d'aucuns diront du fait de l'arrivée de produits indiens ou arabes alors que d'autres n'y verront que la modification des échanges traditionnels avec le Levant. Le Rider note que pour la même période, il n'y a pas de monnaies de Suse à Persépolis et inversement, ce qui montre le peu de contacts entre les deux villes et donc le peu d'activité sur la route terrestre méridionale vers les Indes<sup>278</sup>.

---

χώρας της άνω κατάργουσιν... » : vers Petra comme ils l'appellent et la Palestine, vers laquelle les Gerrhéens et les Minéens ainsi que tous les Arabes proches apportent leur encens et les marchandises odoriférantes qui viennent de la province supérieure. (Agatharchides, *De Mari Erythraeo*, Muller, 1855, p. 177).

<sup>269</sup> Strabon, *Géographie*, XVI, 2, 5.

<sup>270</sup> G.M. Cohen, *The Hellenistic Settlements in the East from Armenia and Mesopotamia to Bactria and India*, p. 176-177. Pour certains auteurs, ce dépeuplement aurait pris la forme d'une déportation massive, la ville étant considérée comme un obstacle à l'hellénisme (A. Mazahéri, *Les trésors de l'Iran, Mèdes et Perses, Trésors des Mages, La renaissance iranienne*, Skira, Genève, 1970, p. 89-90).

<sup>271</sup> *Ibid.* p. 177, 179.

<sup>272</sup> M.-L. Chaumont, « Etudes d'histoire parthe. V. - La route royale des Parthes de Zeugma à Séleucie du Tigre d'après l'Itinéraire d'Isidore de Charax », *Syria*, 61, 1-2, 1984, p. 104.

<sup>273</sup> O. Callot, « Les monnaies / The coins », dans J.-Fr. Salles (dir.), *Failaka. Fouilles françaises 1983*, Maison de l'Orient et de la Méditerranée Jean Pouilloux, Lyon, 1984, p. 167.

<sup>274</sup> L. Martinez-Sève, « Suse et les Séleucides au III<sup>e</sup> siècle avant J.-C. », dans Ed. Dabrowa (éd.), *New Studies on the Seleucids, Electrum* 18, 2011, p. 51. Pour A. Mazahéri, sous Séleucos I<sup>er</sup> les pillages et les famines ont dévasté des villes comme Persépolis, Suse ou Ecbatane ; sous le règne de son fils, la désorganisation de l'irrigation ainsi que les épidémies frappent durement les villes de Mésopotamie. Les sources grecques sont discrètes mais les tablettes babyloniennes accusent clairement les Séleucides (A. Mazahéri, *Les trésors de l'Iran, Mèdes et Perses, Trésors des Mages, La renaissance iranienne*, p. 89-90).

<sup>275</sup> La Karkheh actuelle qui rejoint probablement à l'époque le Karun.

<sup>276</sup> L. Martinez-Sève, « Suse et les Séleucides au III<sup>e</sup> siècle avant J.-C. », *loc. cit.*, p. 62.

<sup>277</sup> *The Cambridge History of Iran, The Seleucid, Parthian and Sasanian Periods*, p. 12.

<sup>278</sup> G.M. Cohen, *The Hellenistic Settlements in the East from Armenia and Mesopotamia to Bactria and India*, p. 216, note 8.

Quelle est donc alors la situation au cours de ce II<sup>e</sup> siècle av. J.-C. en Mésopotamie et dans le golfe Persique ? Nous avons vu que les échanges avec les Indes par voie maritime ont toutes les chances d'augmenter progressivement pour atteindre le niveau que nous décrira plus tard le *Périple de la mer Érythrée*. Il est possible que cet intérêt grandissant pour le sous-continent indien soit d'ailleurs à l'origine de l'émission d'Antiochos IV coiffé d'une peau d'éléphant<sup>279</sup>. Il est vraisemblable que les marchandises indiennes suppléent alors en partie, à Suse, Séleucie voire Antioche, la baisse du trafic de l'encens médié par les Gerrhéens. Ceux-ci, nous l'avons vu, développent à la même époque leurs propres itinéraires vers la Palestine, préférant traverser un désert qu'ils connaissent bien, plutôt qu'emprunter une route qu'ils ne contrôlent pas. Il est d'ailleurs tentant de penser que le déclin des installations hellénistiques dans les îles du golfe Persique dans les premières décennies du II<sup>e</sup> siècle av. J.-C. est en partie lié à cette nouvelle politique commerciale des Arabes. De fait, le nombre de monnaies en bronze retrouvées à Failaka et provenant de Séleucie, Suse et peut-être Charax<sup>280</sup>, décroît fortement à partir des règnes de Séleucos IV et d'Antiochos IV<sup>281</sup>. L'occupation de l'île paraît incertaine après l'abandon de la forteresse à la mort d'Antiochos IV en 165-164 av. J.-C.<sup>282</sup>, dernier roi séleucide à manifester nettement son intérêt pour la région ; il<sup>283</sup> aide non seulement à la restauration de Charax mais envoie aussi une expédition le long des côtes orientales de l'Arabie<sup>284</sup>, peut-être pour capter à nouveau une part du commerce des Gerrhéens. Ses efforts seront sans lendemain, les Parthes arrivent en Mésopotamie et précipitent la chute de ses successeurs. À la faveur du désordre général, un royaume de Mésène s'installe en 140 av. J.-C., qui s'étend de Bahreïn<sup>285</sup> à Babylone, signe d'une certaine homogénéité de la région. Il ne dure que deux décennies avant que les Arsacides, sans doute conscients des enjeux économiques, ici comme ailleurs<sup>286</sup>, ne viennent établir leur autorité.

### L'Égypte hellénistique, un marché contrôlé

En 323 av. J.-C. Ptolémée Sôter s'installe à Alexandrie après les accords de Babylone et dès lors s'efforce de faire du pays une thalassocratie puissante. Dans la panoplie des moyens mis en œuvre, l'arme économique occupe une place de choix. Ainsi progressivement s'installe une

<sup>279</sup> J. Marcadé, « Mémoires de la mission archéologique en Iran, tome XXXVIII, Mission de Susiane, sous la direction de R. Ghirshman et G. Salles. Suse sous les Séleucides et les Parthes. Les trouvailles monétaires et l'histoire de la ville, par Georges Le Rider, 1965 », *RÉA*, Tome 68, 1966, 3-4, p. 446-447.

<sup>280</sup> G.M. Cohen, *The Hellenistic Settlements in the East from Armenia and Mesopotamia to Bactria and India*, p. 161-162.

<sup>281</sup> O. Callot, « Les monnaies / The coins », *loc. cit.*, p. 166.

<sup>282</sup> J.-Fr. Salles, « Le golfe Persique dans le *Périple de la mer Érythrée* : connaissances fondées et ignorances réelles ? », *loc. cit.*, p. 314.

<sup>283</sup> Nous avons vu que si Pline ne le désigne pas explicitement, il s'agit vraisemblablement d'Antiochos IV (cf chapitre I).

<sup>284</sup> Pline, *Histoire naturelle*, VI, 31-32.

<sup>285</sup> Une inscription découverte sur l'île rapporte la dédicace faite par un stratège de Tylos et des îles sur l'ordre du roi Hyspaosines, roi de Mésène (G.M. Cohen, *The Hellenistic Settlements in the East from Armenia and Mesopotamia to Bactria and India*, p. 157-158). Cf. chapitre I.

<sup>286</sup> Bien que les sources littéraires soient silencieuses, l'arrivée des Parthes n'a semble-t-il pas perturbé profondément la vie économique de la Mésopotamie. Sous Mithridate II, l'importante production de monnaies de bronze reflète une économie florissante à Séleucie du Tigre (R.H. Macdowell, *Coins from Seleucia on the Tigris*, University of Michigan Press, Ann Harbor, 1935, p. 205).

sorte de mercantilisme avant l'heure, où l'État contrôle d'une manière ou d'une autre les transactions commerciales en général et celles concernant les produits exotiques en particulier.

Dans l'histoire de l'Égypte de cette époque, deux périodes se succèdent, correspondant grossièrement aux deux siècles qui suivent l'avènement des Lagides, la charnière se situant au moment de la bataille du Panion en 200 av. J.-C. Elle permet en effet à Antiochos III de s'emparer de la Cœlé-Syrie, région clé du trafic des aromates, car c'est là qu'aboutissent les pistes caravanières.

Au III<sup>e</sup> siècle av. J.-C. les rois égyptiens ont, certes, des contacts diplomatiques et commerciaux avec les Indes, comme le montre le déroulement des troisièmes Ptolémaïa<sup>287</sup>, mais ceux-ci sont sans doute épisodiques et de faible intensité ; de plus, ils ne semblent guère passer par l'océan Indien, si l'on en croit la rareté des objets indiens retrouvés dans les fouilles archéologiques d'Arabie occidentale et de Méditerranée<sup>288</sup>. Les produits orientaux qui arrivent dans le royaume lagide, les aromates, les éléphants, les métaux et les pierres précieuses, ne proviennent pratiquement que du bassin de la mer Rouge. L'encens et les plantes odoriférantes, mentionnés dans le *Livre des morts* des Anciens Égyptiens ainsi que dans les premiers textes bibliques, sont utilisés en Égypte depuis le III<sup>e</sup> millénaire av. J.-C.<sup>289</sup>. Durant toute l'Antiquité, l'Arabie et l'Afrique de l'Est en assurent l'essentiel de la production, laquelle, nous l'avons vu, s'écoule par la Mésopotamie mais aussi par Pétra et les ports d'aval, parmi lesquels Gaza occupe une place de premier plan. Lorsque la ville est conquise par Alexandre, elle contient une telle quantité d'aromates que le Macédonien peut se permettre d'envoyer à son tuteur Léonidas cinq cents talents d'encens et cent de myrrhe<sup>290</sup>. L'intérêt des Ptolémées pour la Syrie se manifeste donc très vite, pour des raisons stratégiques sans doute, mais aussi commerciales puisque c'est là le débouché naturel, et peut-être principal<sup>291</sup>, des marchandises en provenance d'Arabie. Agatharchidès ne nous dit-t-il pas que les « Sabéens et les Gerrhéens... ont fait la Syrie ptolémaïque riche en or et ont fourni aux Phéniciens un commerce profitable »<sup>292</sup>. Il semblerait en fait que si le commerce des produits arabes en Palestine lagide est libre mais assujéti à des droits de douane<sup>293</sup>, la tutelle de l'État se fait plus présente lorsque les marchandises arrivent à Alexandrie pour y être réexportées, transformées ou vendues par des détaillants patentés, à des prix fixés<sup>294</sup>.

Elles ont fait alors un long parcours depuis l'Arabie du Sud, que nous connaissons grâce à Ératosthène repris par Strabon : « le nome de Cattabanie produit surtout de l'encens et le nome

---

<sup>287</sup> Cf. supra.

<sup>288</sup> N. Boivin, D.Q. Fuller, « Shell Middens, Ships and Seeds: Exploring Coastal Subsistence, Maritime Trade and the Dispersal of Domesticates in and Around the Ancient Arabian Peninsula », *loc. cit.*, p. 161.

<sup>289</sup> R. Mclaughlin, *Rome and the Distant East: Trade Routes to the Ancient Lands of Arabia, India and China*, p. 23, 61.

<sup>290</sup> Léonidas aurait suscité des espoirs de conquête chez Alexandre enfant, en lui recommandant d'user avec parcimonie de l'encens des sacrifices jusqu'à ce qu'il en ait conquis le pays d'origine (Plutarque, *Alexandre*, 25).

<sup>291</sup> On retrouve cependant des Arabes impliqués dans le commerce des aromates jusqu'en Égypte. Une inscription minéene datée de 264 av. J.-C. sur un sarcophage raconte que le défunt importait la myrrhe et du calamus, sans doute l'épice tirée de l'*Acorus calamus* (H. Derenbourg, « Nouveau mémoire sur l'épithaphe minéenne d'Égypte inscrite sous Ptolémée, fils de Ptolémée » dans *École pratique des hautes études, Section des sciences religieuses*, 1894. p. 32).

<sup>292</sup> « τοι πολύχρυσον την Πτολεμαίου Συρίαν πεποιήκασιν ουτοι τη Φοινίκων φιλεργία κατεσκευάκασι λυσιτελείς εμπορίας και μυρία άλλα. » (Agatharchidès, *De Mari Erythraeo*, 103, *Geographi Graeci Minores*, p. 189-190).

<sup>293</sup> M.I. Rostovtseff, *Histoire économique et sociale du monde hellénistique*, Collection Bouquins, Robert Laffont, Paris, 1989, p. 273.

<sup>294</sup> *Ibid.*, p. 274.

de Chatramotide de la myrrhe ; et ces deux précieuses denrées servent aux échanges que les indigènes font avec les marchands étrangers, soit avec ceux qui sont venus d'Aelana (au fond du golfe d'Aqaba) et qui ont mis soixante-dix jours pour atteindre le nome de Minée... soit avec les marchands gerrhéens qu'un trajet de quarante jours a amené dans la Chatramotide »<sup>295</sup>. À l'arrivée, et notamment chez Zénon, le secrétaire d'Apollonios le ministre des Ptolémée II et III, les encens minéen et gerrhéen n'ont pas le même prix<sup>296</sup>. Les marchands venus d'Aelana sont très probablement des Nabatéens, lesquels récupèrent les cargaisons de leurs voisins Minéens. Depuis la domestication du dromadaire à la fin du II<sup>e</sup> millénaire av. J.-C., le convoi se fait essentiellement par voie terrestre en contournant la chaîne côtière occidentale de l'Arabie, soit le long de la mer mais plus volontiers à l'est en longeant le piémont des montagnes, dans le désert. Ce trajet est généralement préféré car plus court, moins chaud du fait de son altitude supérieure à 1200 m, et relativement bien pourvu en eau grâce aux wadi qui descendent des Hautes Terres<sup>297</sup>. Cependant, il est possible qu'une partie du trafic emprunte peu ou prou la voie maritime. En effet, différents sites portuaires ont été identifiés en Arabie du Sud comme actifs dès le III<sup>e</sup> siècle av. J.-C., qu'il s'agisse de Moscha Limen, l'actuel Khor Rori<sup>298</sup>, ou peut-être Aden<sup>299</sup>. L'absence de céramiques importées de régions éloignées avant le début de l'ère chrétienne, montre cependant les limites de ces liaisons par bateau qui ne devaient guère dépasser le cadre local et participer, à leur mesure, au transport de l'encens vers ses destinations méditerranéennes<sup>300</sup>. Ce commerce d'Arabie comporte donc de multiples intermédiaires, mais on ignore sur quelles bases se faisaient les échanges, sans doute au moins partiellement monétarisés. L'Égypte, puissance économique dominante dans ce trafic, a sans doute imposé, sous une forme ou sous une autre, sa monnaie qui, on le sait, est depuis Ptolémée I<sup>er</sup> tout à fait spécifique et identifiable. Or un trésor de plus de 300 pièces d'argent du Qataban découvert près de Ta'izz au sud-ouest du Yémen, montre des imitations datant de la fin du V<sup>e</sup> au II<sup>e</sup> siècle av. J.-C. des tétradrachmes athéniennes et correspondant au standard attique (environ 17 g) et non ptolémaïque (environ 14 g)<sup>301</sup>. Certaines d'entre elles portent un monogramme sud-arabique et devaient, comme les autres, manifestement servir aux échanges dans la péninsule. Ceci prouve d'une part les liens qui existaient entre les Arabes et le monde égéen<sup>302</sup>, et d'autre part que la tutelle lagide sur le commerce des aromates n'était peut-être pas si absolue. Est-ce là une des raisons qui ont poussé les successeurs de Ptolémée I<sup>er</sup> à intervenir très tôt en mer Rouge, notamment à partir de Ptolémée II Philadelphe ? Le monarque envoie en effet une expédition dirigée par Ariston le long des côtes de l'Arabie<sup>303</sup>, fonde probablement

<sup>295</sup> Strabon, *Géographie*, XVI - 4, 4.

<sup>296</sup> J.-Fr. Salles, « Le golfe Persique dans le *Périple de la mer Érythrée* : connaissances fondées et ignorances réelles ? », *loc. cit.*, p. 333. La différence s'explique-t-elle uniquement par des parcours différents ?

<sup>297</sup> Ch. Robin, « Sur la piste de l'encens », *Archéologia*, 160, nov. 1981, p. 47.

<sup>298</sup> S.E. Sidebotham, *Berenike and the Ancient Maritime Spice Route*, p. 189 ; R. Tomber, *Indo-Roman Trade, from pots to pepper*, p. 106.

<sup>299</sup> J. Schiettecatte, « L'Arabie du Sud et la mer du III<sup>e</sup> siècle avant au VI<sup>e</sup> siècle après J.-C. », dans M.-Fr. Boussac, J.-Fr. Salles, J.-B. Yon (éds.), *Topoi*, supp. 11, *Autour du Périple de la mer Érythrée*, 2012, p. 239.

<sup>300</sup> *Ibid.*, p. 241.

<sup>301</sup> Y. M. Abdullah, A. O. Ghaleb, A. V. Sedov, « Early Qatabanian coinage: the as-Surayrah coin hoard », *Arabian archaeology and epigraphy*, 8, 1997, p. 204, 209-210.

<sup>302</sup> M. Sartre, *D'Alexandre à Zénonie. Histoire du Levant antique (IV<sup>e</sup> siècle av J.-C. - III<sup>e</sup> siècle ap. J.-C.)*, Fayard, Paris, 2001, p. 265 et note 239.

<sup>303</sup> Diodore, *Bibliothèque historique*, III, 42.

une colonie milésienne<sup>304</sup>, Ampelone, peut-être à l'emplacement de la future Leuke Kome<sup>305</sup>, ouvre le golfe d'Aqaba aux « navires de transport »<sup>306</sup> : en un mot il tente de détourner tout ou partie du trafic caravanier vers la mer Rouge, puis vers l'Égypte, court-circuitant les marchands arabes, notamment nabatéens. Si cette hypothèse est exacte, l'épisode de piraterie à laquelle ces derniers se livrent à cette époque, ainsi que la réaction rapide et violente du roi<sup>307</sup> sur mer mais aussi sur terre<sup>308</sup> sont plus compréhensibles.

Philadelphie s'est donc intéressé à la rive orientale de la mer Rouge, nous venons de le voir, mais aussi, et sans doute de manière plus importante, à sa rive occidentale. La raison généralement invoquée est, outre l'intérêt de s'ouvrir aux marchés d'Afrique de l'Est, la nécessité de s'approvisionner en un élément essentiel des guerres hellénistiques : les éléphants. Le premier aménagement consiste à rouvrir le canal du Nil au golfe de Suez que le Lagide réalise dans la sixième année de son règne (280/279)<sup>309</sup>. L'ouvrage remonte sans doute au Moyen Empire (1975-1640 av. J.-C.) et notamment à la XII<sup>e</sup> dynastie, il est repris par Nechao II (610-595 av. J.-C.)<sup>310</sup> mais il semble qu'il ne soit achevé que grâce à Darius<sup>311</sup>, qui fait ériger plusieurs stèles pour commémorer l'événement. Selon Hérodote, deux trirèmes peuvent alors naviguer de front et il faut quatre journées pour franchir le canal. Quoiqu'il en soit des travaux s'avèrent nécessaires sous le règne de Ptolémée II pour le désensabler et installer un système d'écluses<sup>312</sup>, le tout étant rappelé aux générations futures sur la stèle dite de Pithom. Selon Pline, l'ouvrage fait alors « 100 pieds de large, 40 de profondeur et 37 500 pas de long jusqu'aux Sources Amères »<sup>313</sup>. Il part de la branche pélusiaque du Nil sur un trajet d'ouest en est, puis à proximité des Lacs Amers oblique vers le sud pour les traverser et rejoindre ensuite le fond du golfe de Suez. Un certain nombre de preuves indiquent qu'il n'est utilisé que durant la saison où le Nil est inondé, de septembre à décembre ou janvier<sup>314</sup>. À son débouché sur la côte, Philadelphie fonde entre 279 et 274 av. J.-C.<sup>315</sup> une ville qu'il appelle Arsinoé, du nom de sa sœur<sup>316</sup>. Un peu plus au sud sur la côte égyptienne, Satyrus, que le roi lagide a envoyé rechercher les emplacements les plus favorables à la chasse à l'éléphant, renouvelle l'opération avec Philotera<sup>317</sup>, du nom d'une autre des sœurs du monarque<sup>318</sup>. L'endroit présente la particularité d'être dans un environnement désertique totalement inadapté à la vie des pachydermes, et il a donc sans doute été choisi plutôt comme point de débarquement lors de

---

<sup>304</sup> Pline, *Histoire naturelle*, VI, 32. À l'époque, Milet est sous contrôle ptolémaïque.

<sup>305</sup> G.M. Cohen, *The Hellenistic Settlements in Syria, The Red Sea Basin, and North Africa*, University of California Press, Berkeley Los Angeles London, 2006, p. 307.

<sup>306</sup> Diodore, *Bibliothèque historique*, III, 43.

<sup>307</sup> Sans doute Ptolémée II (J. Desanges, *Recherches sur l'activité des Méditerranéens aux confins de l'Afrique (VI<sup>e</sup> siècle avant J.-C. - IV<sup>e</sup> siècle après J.-C.)*, Publications de l'École française de Rome, Rome Paris, 1978, p. 263).

<sup>308</sup> *Ibid.* ; Strabon, *Géographie*, XVI, 4, 18. Pour certains la date de cet épisode est plus tardive, à la fin du II<sup>e</sup> siècle av. J.-C. (M. Sartre, *D'Alexandre à Zénobie. Histoire du Levant antique (IV<sup>e</sup> siècle av J.-C. - III<sup>e</sup> siècle ap. J.-C.)*, p. 414).

<sup>309</sup> Strabon, *Géographie*, XVII, 1, 25 ; J. Desanges, *Recherches sur l'activité des Méditerranéens aux confins de l'Afrique (VI<sup>e</sup> siècle avant J.-C. - IV<sup>e</sup> siècle après J.-C.)*, p. 263.

<sup>310</sup> S.E. Sidebotham, *Berenike and the Ancient Maritime Spice Route*, p. 179.

<sup>311</sup> Ce que conteste Strabon (*Géographie*, XVII, 1, 25).

<sup>312</sup> *Ibid.*, Diodore, *Bibliothèque historique*, I, 33.

<sup>313</sup> Pline, *Histoire naturelle*, VI, 33.

<sup>314</sup> S.E. Sidebotham, *Berenike and the Ancient Maritime Spice Route*, p. 180-182.

<sup>315</sup> J. Desanges, *Recherches sur l'activité des Méditerranéens aux confins de l'Afrique (VI<sup>e</sup> siècle avant J.-C. - IV<sup>e</sup> siècle après J.-C.)*, p. 267.

<sup>316</sup> Pline, *Histoire naturelle*, VI, 33.

<sup>317</sup> Sa localisation est inconnue, au nord de Myos Hormos.

<sup>318</sup> Strabon, *Géographie*, XVI, 4, 5.

leur transport vers Alexandrie. En effet il est alors assez facile de rejoindre le Nil qui, du fait d'une boucle, est relativement proche, puis de le descendre jusqu'à la Méditerranée. Cet itinéraire permet, en outre, d'éviter en partie les conditions météorologiques difficiles du nord de la mer Rouge<sup>319</sup>. Les fondations de Myos Hormos<sup>320</sup> et Bérénice<sup>321</sup> procèdent sans doute du même raisonnement. Cette dernière, qui doit son nom à la mère de Philadelphie<sup>322</sup>, se situe grossièrement sur le parallèle d'Assouan, au fond d'un golfe dont les approches ne sont pas toujours aisées<sup>323</sup>. Il est probable que le site était déjà utilisé par les anciens Égyptiens durant leurs expéditions vers le Pount<sup>324</sup>, mais manifestement les infrastructures de la région connaissent un réel développement sous le second Lagide. En effet, ce dernier décide, non seulement d'aménager des ports, ou plutôt des mouillages<sup>325</sup>, peut-être améliorés, mais aussi de développer et d'organiser les pistes qui les relient au Nil. Strabon nous parle de celle reliant Bérénice à Coptos, sans doute la principale<sup>326</sup>, que Philadelphie entreprend d'équiper, grâce à ses soldats, de stations permettant de s'approvisionner en eau<sup>327</sup> et de reposer les chameaux. Le voyage à travers le désert dure six à sept jours, auxquels il faut rajouter une douzaine d'autres pour atteindre ensuite Alexandrie<sup>328</sup>. Cette route n'est pas la seule à être utilisée, comme le montrent les fouilles de Bi'r Samut entre Bérénice et Apollinopolis (Edfou)<sup>329</sup>, ou la découverte à Bir 'Iayyan, à une centaine de kilomètres à l'est d'Apollinopolis<sup>330</sup>, d'une borne datée de 257 av. J.-C., érigée par Rhodon, fils de Lysimaque, venant de Ptolémaïs, et précisant la distance jusqu'au Nil<sup>331</sup>. Il faut rappeler que tous ces trajets permettent non seulement l'écoulement du trafic de la mer Rouge<sup>332</sup>, mais aussi l'acheminement de la production des mines d'or de la région<sup>333</sup>, métal ô combien précieux aux yeux des Ptolémées, notamment pour financer leur politique extérieure ambitieuse en Méditerranée orientale<sup>334</sup>. L'œuvre de Philadelphie ne s'arrête

<sup>319</sup> Strabon, *Géographie*, XVII, 1, 45.

<sup>320</sup> Selon G.M. Cohen, la majorité des auteurs pensent que le site date de Ptolémée II mais il n'y a guère d'éléments pour le prouver (G.M. Cohen, *The Hellenistic Settlements in Syria, The Red Sea Basin, and North Africa*, p. 332). Seules trois monnaies du II<sup>e</sup> et du I<sup>er</sup> siècles av. J.-C. et quelques tessons de poterie ptolémaïque ont été identifiés sur place (R. Tomber, *Indo-Roman Trade, from pots to pepper*, p. 58-59 ; S.E. Sidebotham, *Berenike and the Ancient Maritime Spice Route*, p. 29).

<sup>321</sup> On a retrouvé à Bérénice trois monnaies datant de Ptolémée II ainsi qu'une inscription de la même époque (G.M. Cohen, *The Hellenistic Settlements in Syria, The Red Sea Basin, and North Africa*, p. 321).

<sup>322</sup> Pline, *Histoire naturelle*, VI, 33.

<sup>323</sup> *Ibid.* ; S.E. Sidebotham, *Berenike and the Ancient Maritime Spice Route*, p. 12.

<sup>324</sup> G.F. Hourani, *Arab Seafaring in the Indian Ocean in Ancient and Early Medieval Times*, p. 7-8 ; N. Boivin, D.Q. Fuller, « Shell Middens, Ships and Seeds: Exploring Coastal Subsistence, Maritime Trade and the Dispersal of Domesticates in and Around the Ancient Arabian Peninsula », *loc. cit.*, p. 131.

<sup>325</sup> Strabon, *Géographie*, XVII, 1, 45.

<sup>326</sup> J.-P. Brun, « Chronologie des forts des routes de Myos Hormos et de Bérénice durant la période gréco-romaine », dans *Le désert oriental d'Égypte durant la période gréco-romaine : bilans archéologiques* [en ligne]. Paris : Collège de France, 2018, p. 6-7.

<sup>327</sup> Grâce à des puits creusés à une grande profondeur ou à des citernes.

<sup>328</sup> R. Mclaughlin, *Rome and the Distant East: Trade Routes to the Ancient Lands of Arabia, India and China*, p. 29.

<sup>329</sup> J.-P. Brun, « Chronologie des forts des routes de Myos Hormos et de Bérénice durant la période gréco-romaine », *loc. cit.*, p. 6-7.

<sup>330</sup> Sur la route de Néchésia dont on ne connaît pas la date de fondation.

<sup>331</sup> G.M. Cohen, *The Hellenistic Settlements in Syria, The Red Sea Basin, and North Africa*, p. 320-321.

<sup>332</sup> À Coptos, Apollonios, fils de Sosibios, rentrant de la mer Rouge où il a couru les plus grands dangers, remercie les dieux (A. Bernand, *Les Portes du désert*, 48). L'inscription semble datée de Ptolémée II (L. Pantalacci, « Coptos, porte du désert oriental », dans *Le désert oriental d'Égypte durant la période gréco-romaine : bilans archéologiques* [en ligne]. Paris : Collège de France, 2018, p. 13).

<sup>333</sup> S.E. Sidebotham, *Berenike and the Ancient Maritime Spice Route*, p. 28-29.

<sup>334</sup> J.-P. Brun, « Chronologie des forts des routes de Myos Hormos et de Bérénice durant la période gréco-romaine », *loc. cit.*, p. 5.

pas à l'aménagement du désert oriental, puisqu'un de ses officiers, Eumède, est à l'origine de Ptolemaïs Theron, sur la côte. L'escale est à proximité d'une région de forêts<sup>335</sup> où l'on chasse l'éléphant<sup>336</sup>. Nous sommes là à 4820 stades selon Pline<sup>337</sup>, en réalité 750 km à vol d'oiseau, au sud-est de Bérénice<sup>338</sup>. Au-delà, il est probable que les navigateurs du roi lagide et de ses successeurs<sup>339</sup> ont organisé d'autres mouillages<sup>340</sup>, atteint le détroit de Bab el Mandeb<sup>341</sup>, puis la Cinnamômophore qu'ils n'auraient pas dépassé<sup>342</sup>, du moins au III<sup>e</sup> siècle av. J.-C.<sup>343</sup>. À cette époque, l'objet de toutes les convoitises égyptiennes, ce sont, nous l'avons vu, les éléphants. Ils sont chassés ou achetés dans des comptoirs comme Ptolémaïs Théron, probablement par des employés de l'administration lagide<sup>344</sup>, puis embarqués à bord de bateaux particuliers, les *ἐλεφαντηγοι*, navires nécessitant du fait de leur charge un fort tirant d'eau, ce qui les prédispose à s'échouer, souvent dans des conditions dramatiques, sur les hauts fonds de la mer Rouge<sup>345</sup>. Il existe un papyrus relatant le naufrage d'un de ces bateaux en 224 av. J.-C. alors qu'il faisait route vers le sud, donc à vide<sup>346</sup>. Les animaux sont ensuite débarqués dans un port égyptien comme Bérénice<sup>347</sup>. Les traces des fossés qui entouraient les enclos y sont encore visibles, et une dent d'éléphant a été trouvée sur place<sup>348</sup>. Les pachydermes sont ensuite convoyés par les pistes du désert oriental vers le Nil à Coptos et Apollinopolis. Il existe sur le chemin qui mène à cette dernière ville, sur le site d'al-Kanaïs, de nombreux graffitis datés entre 270 et 264 av. J.-C. dont l'un représente un éléphant<sup>349</sup>.

Au tournant du II<sup>e</sup> siècle av. J.-C. les conditions géopolitiques changent pour l'Égypte, ce qui donne un nouveau visage à son commerce oriental. La bataille du Panion, dix-sept ans après celle de Raphia, livre à Antiochos III la Cœlé-Syrie. Il en retire d'immenses avantages et devient notamment le maître des routes caravanières en provenance d'Arabie, même si les Nabatéens ne deviennent jamais ses sujets<sup>350</sup>. Les Ptolémées perdent le contrôle du commerce

<sup>335</sup> Pline, *Histoire naturelle*, VI, 34.

<sup>336</sup> Strabon, *Géographie*, XVI, 4, 7.

<sup>337</sup> Environ 900 km.

<sup>338</sup> Pline, *Histoire naturelle*, II, 75.

<sup>339</sup> Après Ptolémée II, Ptolémée III envoie lui aussi des expéditions en exploration sur les côtes d'Afrique (Diodore, *Bibliothèque historique*, III, 18).

<sup>340</sup> S.E. Sidebotham, *Berenike and the Ancient Maritime Spice Route*, p. 182.

<sup>341</sup> Selon J. Desanges, à l'époque de Ptolémée II, ils ne l'auraient pas franchi (J. Desanges, *Recherches sur l'activité des Méditerranéens aux confins de l'Afrique (VI<sup>e</sup> siècle avant J.-C. - IV<sup>e</sup> siècle après J.-C.)*, p. 276).

<sup>342</sup> Strabon, *Géographie*, XVI - 4, 4.

<sup>343</sup> La Cinnamômophore, ou côte des aromates, se situe entre le détroit de Bab el Mandeb et le cap Guardafui. Une monnaie ptolemaïque a été retrouvée bien plus au sud à Port-Dunford (Bur Gao) à la frontière de la Somalie et du Kenya (M. Wheeler, *Les influences romaines au-delà des frontières impériales*, Collection " Civilisations d'hier et d'aujourd'hui ", Plon, Paris, 1960, p. 141), mais il semble que certaines monnaies du trésor datent du XVIII<sup>e</sup> siècle ce qui pose un problème quant à leur arrivée sur place (R. Tomber, *Indo-Roman Trade, from pots to pepper*, p. 98).

<sup>344</sup> Strabon, *Géographie*, XVII, 1, 5 ; J. Desanges, *Recherches sur l'activité des Méditerranéens aux confins de l'Afrique (VI<sup>e</sup> siècle avant J.-C. - IV<sup>e</sup> siècle après J.-C.)*, p. 297.

<sup>345</sup> Diodore, *Bibliothèque historique*, III, 40.

<sup>346</sup> S.E. Sidebotham, *Berenike and the Ancient Maritime Spice Route*, p. 51-52.

<sup>347</sup> *Ibid.*, p. 51.

<sup>348</sup> *Ibid.*, p. 32 ; R. Mclaughlin, *Rome and the Distant East: Trade Routes to the Ancient Lands of Arabia, India and China*, p. 24.

<sup>349</sup> S.E. Sidebotham, *Berenike and the Ancient Maritime Spice Route*, p. 30 ; J.-P. Brun, « Chronologie des forts des routes de Myos Hormos et de Bérénice durant la période gréco-romaine », *loc. cit.*, p. 5.

<sup>350</sup> M.I. Rostovtseff, *Histoire économique et sociale du monde hellénistique*, p. 490-491.

des aromates<sup>351</sup>, d'autant que les Gerrhéens sont fortement incités à l'époque par le pouvoir séleucide à emprunter la route de l'Euphrate<sup>352</sup>. Tout ceci n'a qu'un temps car les Parthes succèdent aux Grecs en Mésopotamie et, à partir du milieu du II<sup>e</sup> siècle av. J.-C., les royaumes hasmonéens et nabatéens émergent en Palestine. Les Arabes peuvent dès lors contrôler la quasi-totalité des routes terrestres du sud de la péninsule arabique à la Méditerranée, ce qui fait de Pétra un carrefour essentiel, et éclaire la réflexion d'Agatharchidès<sup>353</sup>. Parallèlement l'Égypte entre dans une période de turbulences, pendant que ses besoins se modifient. Aux rivalités dynastiques s'ajoutent les difficultés économiques, conséquences de la perte des territoires, notamment syriens, et de la relative fermeture des marchés importateurs de blé, du fait de l'appauvrissement du monde grec<sup>354</sup>. Des mouvements sécessionnistes se font jour dès les années qui suivent la bataille de Raphia. Ainsi, la Thébàide devient temporairement indépendante en 207 av. J.-C. pour une vingtaine d'années<sup>355</sup> et elle reste tout au long du siècle qui suit une région instable<sup>356</sup>. Dans cette ambiance de pouvoir central en difficulté et de brigandage endémique, il n'est guère surprenant d'apprendre que, sous le règne de Ptolémée V (206-181 av. J.-C.), il n'y a pas de fondation de villes en bordure de la mer Érythrée portant le nom du souverain ou de la reine<sup>357</sup>. L'occupation des postes jalonnant les pistes du désert oriental entre le Nil et la mer Rouge diminue à la fin du III<sup>e</sup> et au début du II<sup>e</sup> siècle av. J.-C.<sup>358</sup> Les grandes explorations de la côte africaine semblent passées de mode. Artémidore, qui écrit vers 110 av. J.-C.<sup>359</sup>, repris par Strabon<sup>360</sup>, estime qu'il n'a guère d'informations sur les régions au-delà du « cap de Notos » (cap Guardafui) étant donné qu'il n'y a pas eu d'exploration méthodique du littoral. Il n'en sait donc pas plus qu'Ératosthène un bon siècle auparavant. Parallèlement, les besoins évoluent et les sources d'approvisionnement se modifient. L'intérêt des éléphants dans la conduite des batailles de l'époque faiblit considérablement devant l'efficacité de la légion romaine, et leur inutilité grandissante fait d'autant plus ressortir la lourdeur de leur logistique. Le dernier des stratèges chargés de leur chasse est attesté sous Ptolémée IV à la toute fin du III<sup>e</sup> siècle av. J.-C.<sup>361</sup> L'intérêt pour l'Afrique orientale ne faiblit cependant pas car la côte des Aromates, la Cinnamômophore, recèle bien d'autres richesses, comme son nom l'indique. Il s'agit bien sûr de l'encens et surtout de la myrrhe, que les Sabéens, traversant le détroit sur des barques de cuir, viennent chercher et ce, depuis sans doute fort

<sup>351</sup> Certains indices révèlent que les Ptolémées gardent au II<sup>e</sup> siècle av. J.-C., par négociation, des privilèges concernant le trafic des aromates dans les ports phéniciens (E. Will, *Histoire politique du monde hellénistique*, Vol. I, Seuil, Paris, 2003, p. 193, note 3).

<sup>352</sup> Cf supra.

<sup>353</sup> Cf supra.

<sup>354</sup> Cl. Préaux, *Le monde hellénistique, la Grèce et l'Orient de la mort d'Alexandre à la conquête romaine*, PUF, Paris, 2004, p. 376-378.

<sup>355</sup> E. Will, *Histoire politique du monde hellénistique*, Vol. II, p. 41.

<sup>356</sup> L. Pantalacci, « Coptos, porte du désert oriental », *loc. cit.*, p. 13-14.

<sup>357</sup> J. Desanges, *Recherches sur l'activité des Méditerranéens aux confins de l'Afrique (VI<sup>e</sup> siècle avant J.-C. - IV<sup>e</sup> siècle après J.-C.)*, p. 302.

<sup>358</sup> J.-P. Brun, « Chronologie des forts des routes de Myos Hormos et de Bérénice durant la période gréco-romaine », *loc. cit.*, p. 39. Le fort de Bi'r Samût est abandonné à la fin du III<sup>e</sup> siècle av. J.-C. (*ibid.*, p. 6-7).

<sup>359</sup> J. Desanges, *Recherches sur l'activité des Méditerranéens aux confins de l'Afrique (VI<sup>e</sup> siècle avant J.-C. - IV<sup>e</sup> siècle après J.-C.)*, p. 299.

<sup>360</sup> Strabon, *Géographie*, XVI, 4, 14.

<sup>361</sup> J. Desanges, *Recherches sur l'activité des Méditerranéens aux confins de l'Afrique (VI<sup>e</sup> siècle avant J.-C. - IV<sup>e</sup> siècle après J.-C.)*, p. 298.



longtemps<sup>362</sup>. Il semble que l'exploration de ces territoires date de Ptolémée III<sup>363</sup> bien qu'ils aient été déjà connus de ses lointains prédécesseurs<sup>364</sup>. Quoi qu'il en soit, elle permet aux Égyptiens du II<sup>e</sup> siècle av. J.-C. de se fournir en aromates directement auprès des producteurs, à une époque où justement, ils ne contrôlent plus le débouché des pistes caravanières en Palestine et en Cœlé-Syrie. Rien n'empêche d'ailleurs de penser que, dès cette époque, ils s'approvisionnent aussi sur le littoral d'Arabie du Sud à Aden<sup>365</sup> ou Qané, port qui prend son essor au II<sup>e</sup> siècle av. J.-C., comme en témoignent la construction d'une fortification et d'autres structures<sup>366</sup>. Le trajet que suivaient autrefois les éléphants est dorénavant emprunté par les parfums d'Afrique et d'Arabie. Les cargaisons sont d'ailleurs suffisamment importantes pour attirer la convoitise des pirates, plaie endémique de la mer Rouge. Sur une inscription de 130 av. J.-C., un officier dépendant du stratège de Thébaïde est chargé de « convoier les pierres précieuses, superviser les bateaux, assurer la sécurité de ceux qui transportent depuis la montagne copte les cargaisons d'encens et tous les autres présents de l'étranger »<sup>367</sup>. Les pistes du désert oriental, de plus en plus délaissées par les pachydermes, sont dorénavant parcourues par les marchands d'aromates<sup>368</sup>. Il est probable qu'une flotte royale est alors chargée de faire la police le long des côtes égyptiennes. Il y a tout lieu de penser que les contacts se multiplient alors, que ce soit à Socotra, Aden ou ailleurs, entre les navigateurs égyptiens, indiens, perses<sup>369</sup> et sans doute arabes. Leurs conversations ont dû stimuler l'esprit d'entreprise de quelques marins de plus en plus décidés à atteindre les eldorados indiens par la traversée directe de l'océan du même nom. Le nom de l'un d'entre eux, à l'esprit manifestement vif et aventureux, nous est parvenu grâce à Strabon. Il s'agit d'Eudoxe de Cyzique, « homme avide de connaître les curiosités du pays - le Nil - mais qui était déjà remarquablement instruit à cet égard »<sup>370</sup>. Il participe, puis dirige les expéditions que le roi lagide, et ensuite sa veuve, envoient aux Indes<sup>371</sup> aux environs de 116 av. J.-C., à la suite des informations apportées par un Indien naufragé en mer Rouge, ce qui, en soi, est déjà un fait significatif. En cette fin de II<sup>e</sup> siècle av. J.-C., le pouvoir d'Alexandrie n'a manifestement pas renoncé à exercer son contrôle sur l'économie du pays, car non seulement il finance les voyages d'Eudoxe, mais encore il confisque à son profit toutes les cargaisons à leur retour. Il s'agit d'un plein chargement d'aromates et de pierres précieuses. En retour, les Indiens attendent de jeunes esclaves bons musiciens, des médecins et

<sup>362</sup> Strabon citant Artémidore (*Géographie* XVI, 4, 19) et Ératosthène (*Géographie*, XVI, 4, 4).

<sup>363</sup> J. Desanges, *Recherches sur l'activité des Méditerranéens aux confins de l'Afrique (VI<sup>e</sup> siècle avant J.-C. - IV<sup>e</sup> siècle après J.-C.)*, p. 298.

<sup>364</sup> Strabon, *Géographie*, XVII, 1, 5.

<sup>365</sup> *Périple de la mer Érythrée*, 26.

<sup>366</sup> H.P. Ray, « Maritime Archaeology of the Indian Ocean: an overview », *loc. cit.*, p. 2.

<sup>367</sup> OGIS 132 (trad. J.-M. Bigeard), J. Desanges, *Recherches sur l'activité des Méditerranéens aux confins de l'Afrique (VI<sup>e</sup> siècle avant J.-C. - IV<sup>e</sup> siècle après J.-C.)*, p. 302.

<sup>368</sup> Un Minéen a laissé une inscription dans sa langue à Bi'r Minayh et un graffito démotique probablement ptolémaïque mentionne un spécialiste de la myrrhe à Al-Buwayb (J.-P. Brun, « Chronologie des forts des routes de Myos Hormos et de Bérénice durant la période gréco-romaine », *loc. cit.*, p. 9) ; une inscription datée probablement entre 211 et 203 av. J.-C. qui provient sans doute d'El-Kanais remercie le dieu Pan de l'avoir sauvé du pays des Troglodytes et de la tempête en soufflant une brise favorable sur son bateau jusqu'à Ptolemais, alors qu'il revenait de la terre sacrée qui produit de la myrrhe et de chez les Koloboï (selon Strabon les Koloboï habitent près du détroit de Bab el Mandeb) (J. Desanges, *Recherches sur l'activité des Méditerranéens aux confins de l'Afrique (VI<sup>e</sup> siècle avant J.-C. - IV<sup>e</sup> siècle après J.-C.)*, p. 299-300).

<sup>369</sup> *Périple de la mer Érythrée*, 26 ; Agatharchidès, *De Mari Erythraeo*, 103. Cosmas Indicopleustes rapporte la fondation d'une colonie ptolémaïque sur Socotra (Cosmas Indicopleustes, *The Christian Topography of Cosmas, an Egyptian Monk*, Livre III, 178, The Hakluyt Society, London, 1897, p. 119).

<sup>370</sup> Strabon, *Géographie*, II, 3, 4.

<sup>371</sup> Cf chapitre I.

des artisans de toutes espèces. Notons enfin que si Eudoxe utilise la mousson du nord-est pour rentrer de son deuxième voyage, il ne peut la maîtriser tout à fait puisqu'il est poussé vers la côte « au-dessus de l'Éthiopie », région suffisamment mal connue pour qu'il lui soit nécessaire de recruter des pilotes<sup>372</sup>. Au tournant du I<sup>er</sup> siècle av. J.-C., il semble bien qu'une liaison maritime directe s'installe entre l'Égypte et les Indes. A. Tchernia y voit la raison de la présence des quelques dizaines de monnaies ptolémaïques dans la péninsule indienne<sup>373</sup>, surtout en bronze, celles des petites transactions courantes. Elles ont sans doute été amenées ici par des équipages plutôt que par d'hypothétiques voyageurs terrestres. Plus convaincante peut être, est la découverte d'amphores portant des timbres cniidiens<sup>374</sup> à Arikamedu, à la pointe Sud-Ouest du sous-continent, datées probablement du début du I<sup>er</sup> siècle av. J.-C. qui voisinent avec d'autres, provenant de l'île de Kos, considérées d'abord comme plus anciennes, ce qui ne semble plus être le cas maintenant<sup>375</sup>. Là encore, un transport par bateau au départ de la mer Rouge, paraît le plus probable. Un peu plus tard, sur une inscription, le stratège de Coptos devient le « surveillant des mers Érythrée et Indienne », charge à lui d'assurer aussi la sécurité des routes du désert<sup>376</sup>. Les chemins sont tracés, dorénavant les échanges avec les Indes, notamment méridionales, vont pouvoir se développer.

Les deux siècles qui ont suivi la mort d'Alexandre, témoins de la grandeur et du déclin des royaumes hellénistiques, correspondent d'une certaine manière à une phase du commerce oriental durant laquelle cohabitent deux grands bassins d'échanges qui ne communiquent guère entre eux, la péninsule indienne avec ses satellites d'Asie du Sud-Est et dans une moindre mesure d'Asie centrale d'une part, le monde grec avec ses extensions africaine et arabo-persique d'autre part. Nous pourrions même nous hasarder à voir du côté asiatique la constitution d'un réseau, favorisée par la stabilité de l'empire maurya et de l'autre une hétérogénéité des circuits qui restent assez indépendants les uns des autres pour finalement ne se rejoindre qu'en Méditerranée orientale. En effet, on ne voit guère de Perses en Afrique ni d'Égyptiens en Mésopotamie, les rivalités politiques n'expliquant sans doute pas tout. Bien d'autres facteurs interviennent dans la dynamique et l'organisation des flux commerciaux, que ce soient les marchés, donc la richesse et les demandes des populations, l'appât du gain, les habitudes, pour ne pas dire les cultures, les contraintes géographiques, les évolutions technologiques et la progression des connaissances. Encore ne faut-il pas oublier la modestie de nos sources, confrontée à l'ampleur des périodes considérées, avant de formuler des hypothèses peut être stimulantes mais ô combien risquées. S'il faut donc d'un mot résumer « l'ère des royaumes hellénistiques », des échanges existent dans la sphère eurasiatique, ils n'ont pas attendu Alexandre pour cela, mais ils semblent inégalement répartis, souvent de faible importance et parfois concentrés sur un certain type de produit, les aromates par exemple. La période qui suit va voir une profonde transformation non seulement des circuits, des produits, mais aussi des

<sup>372</sup> Strabon, *Géographie*, II, 3, 4.

<sup>373</sup> Selon G.F. Hourani, aucune monnaie ptolémaïque du III<sup>e</sup> et du II<sup>e</sup> siècle av. J.-C. n'a été trouvée aux Indes (G.F. Hourani, *Arab Seafaring in the Indian Ocean in Ancient and Early Medieval Times*, p. 23, note 24).

<sup>374</sup> A. Tchernia, « Moussons et monnaies : les voies du commerce entre le monde gréco-romain et l'Inde », *Annales. Histoire. Sciences Sociales*, 50, 5, 1995, p. 1000.

<sup>375</sup> R. Tomber, *Indo-Roman Trade, from pots to pepper*, p. 136-137.

<sup>376</sup> Il s'agit d'une dédicace à Isis par deux frères qui daterait de 74/73 av. J.-C., au plus tard de 62 av. J.-C. (L. Pantalacci, « Coptos, porte du désert oriental », *loc. cit.*, p. 15 et note 40 ; A. Tchernia, « Rome et l'Inde : l'archéologie toute seule ? (*Rome and India. The Ancient Sea Trade* V. Begley and R.D. De Puma eds., 1991) », *loc. cit.*, p. 533).

quantités transportées et de leur impact économique ; nous l'avons appelée : « l'apogée des Méditerranéens ».

## CHAPITRE III

### L'apogée des Méditerranéens (I<sup>er</sup> siècle av. J.-C. - II<sup>e</sup> siècle ap. J.-C.)

Deux textes abondamment cités symbolisent cette période, l'un de Strabon<sup>1</sup>, l'autre de Pline<sup>2</sup>. Dans le premier, l'auteur, ayant remonté le Nil avec son ami Aelius Gallus, préfet d'Égypte, dans les années 25-24 av. J.-C., apprend : « qu'il partait actuellement 120 vaisseaux de Myos Hormos pour l'Inde comme autrefois, sous les Ptolémées, on ne comptait qu'un très petit nombre de marchands qui osassent entreprendre une pareille traversée et faire le commerce avec cette contrée ». Dans le second, le naturaliste se plaint que : « 100 millions de sesterces, au calcul le plus bas, sont annuellement enlevés à notre empire par l'Inde, la Sérique et cette presque île arabique ; tant nous coûte cher le luxe et les femmes ! ».

En quelques lignes, tout est dit, de l'ouverture et du développement de nouvelles routes maritimes à travers l'océan Indien et de la forte croissance du commerce oriental. Les connaissances, les structures, les mentalités ont évolué et désormais les audacieux sont prêts à tenter la grande aventure du commerce à longue distance afin de satisfaire les besoins sans cesse grandissants, nous dit Pline, des populations en général et du luxe en particulier. La période est, elle aussi, propice car elle est globalement marquée par une certaine stabilité géopolitique, de l'empire romain à la Chine des Han, en passant par le royaume des Parthes et l'empire kouchan. Parallèlement, la création d'un grand marché méditerranéen avec une monnaie unique, en dehors de l'Égypte, le développement des institutions légales et des instruments fiscaux, l'éradication de la piraterie par Pompée, tout concourt à la croissance rapide des échanges, notamment maritimes, dans et à partir des territoires romains<sup>3</sup>. La taille des bateaux et des infrastructures portuaires augmente, en Méditerranée le nombre des naufrages extrapolé à partir des épaves retrouvées culmine durant les deux siècles avant et après le début de notre ère<sup>4</sup>, ce qui reflète sans doute l'intensité du trafic. Rome, peu ou prou destination finale de toutes les marchandises, approche le million de citadins<sup>5</sup>, la population de l'Empire passe de 45 à 60 millions d'habitants d'Auguste aux Antonins<sup>6</sup>. Cet essor, qui s'observe dès la fin de la République

---

<sup>1</sup> Strabon, *Géographie*, II, 5.

<sup>2</sup> Pline, *H.N.*, XII, 41.

<sup>3</sup> A. Wilson, « Developments in Mediterranean Shipping and Maritime Trade from the Hellenistic Period to AD 1000 », dans D. Robinson et A. Wilson (éds.), *Maritime Archaeology and Ancient Trade in the Mediterranean*, Oxford Centre for Maritime Archaeology: Monograph 6, Oxford, 2011, p. 54.

<sup>4</sup> *Ibid.* Voir aussi les graphiques p. 53-54. Il est intéressant de noter une diminution nette des accidents de mer au II<sup>e</sup> siècle ap. J.-C.

<sup>5</sup> R. McLaughlin. *Rome and the Distant East: Trade Routes to the Ancient Lands of Arabia, India and China*, Continuum, London New York, 2010, p. 169-170.

<sup>6</sup> *Ibid.*, p. 169.

en Italie, puis dans les provinces orientales et particulièrement en Égypte durant la première moitié du I<sup>er</sup> siècle ap. J.-C., a pu être comparé par certains à une « ruée vers l'or »<sup>7</sup>. Les moyens financiers sont donc disponibles pour acquérir les nouveaux produits de l'Asie, forcément chers puisqu'ils sont lointains, au désespoir de Pline. Citons-en quelques-uns : la soie par exemple, dont l'une des premières apparitions à Rome aurait été lors du triomphe de César en 46 av. J.-C. pour abriter les spectateurs du soleil<sup>8</sup> ; les perles et les pierreries, qui se seraient imposées après les victoires de Pompée en Orient<sup>9</sup> ; le poivre, encore assez rare en 13 av. J.-C. pour Horace, beaucoup moins, peu de temps après, dans les recettes culinaires d'Apicius, sinon dans les camps militaires de Germanie<sup>10</sup>.

Toutes ces marchandises, on n'ose dire toutes ces convoitises, vont emprunter des routes continentales ou maritimes, route de la soie pour les unes, du poivre pour les autres, en gardant à l'esprit que ces qualifications, si elles sont commodes, n'en demeurent pas moins réductrices. Certes, les tissus de soie ont été retrouvés à Palmyre et à Doura Europos plus volontiers qu'à Bérénice<sup>11</sup>, où inversement les fouilles ont dégagé de grandes quantités de poivre<sup>12</sup>. Il ne faut pourtant pas oublier que les sources antiques, littéraires ou archéologiques, montrent régulièrement que les circuits marchands se croisent et s'interpénètrent à loisir, notamment dans les Indes du Nord-Ouest, si l'on voulait n'en citer qu'un seul exemple. De manière générale, il existe pour la période, non pas une indépendance, mais une individualisation des flux économiques, chacun étant le résultat d'une évolution que nous avons détaillée dans le chapitre précédent.

Plutôt que de décrire successivement les deux routes commerciales principales de l'Eurasie du I<sup>er</sup> siècle av. J.-C. au II<sup>e</sup> siècle de notre ère, à savoir celle partant de la Chine du Nord pour arriver en Syrie-Mésopotamie, et celle reliant l'Asie du Sud-Est à l'Égypte par l'océan Indien, nous avons choisi d'étudier séparément les différents bassins d'échanges en montrant tous leurs développements, leurs évolutions et leurs connexions. Nous essaierons ainsi de nous dégager des contraintes chronologiques, pour discerner les lignes de force de ce qui s'apparente de plus en plus à un réseau.

Commençons donc par le pays le plus éloigné du bassin méditerranéen, mystérieux de par son isolement et fascinant de par son produit emblématique, la soie, au point qu'il en porte le nom, la Sérique.

## Les deux visages de la Chine

Il peut paraître étonnant de voir dans l'empire des Han deux entités distinctes, la Chine continentale d'une part et la Chine du Sud de l'autre, chacune avec ses particularités et ses

---

<sup>7</sup> L. Pantalacci, « Coptos, porte du désert Oriental », dans *Le désert oriental d'Égypte durant la période gréco-romaine : bilans archéologiques* [en ligne], Collège de France, Paris, 2018 (généré le 22 avril 2019).

<sup>8</sup> Dion Cassius, *Histoire romaine*, XLIII, 24, 2.

<sup>9</sup> Pline, *H.N.*, XXXVII, 5-6.

<sup>10</sup> D. Whittaker, « Le commerce romain avec l'Inde et la prise de décision économique », *Topoi*, 10/1, 2000, p. 279.

<sup>11</sup> Leur absence, lors des fouilles, peut avoir de multiples raisons indépendantes de l'intensité du trafic (S.E. Sidebotham, *Berenike and the Ancient Maritime Spice Route*, University of California Press, Berkeley Los Angeles London, 2011, p. 244).

<sup>12</sup> *Ibid.*, p. 60.

réseaux de communication. À y regarder de plus près, force est de constater que, sous un pouvoir politique centralisé, du moins durant une partie conséquente des neuf siècles qui nous occupent, il s'agit en fait de deux zones géographiques aux peuplements différents, qui ne s'intègrent pas de la même manière dans le commerce oriental. Le *Périple de la mer Érythrée* distingue une région qu'il appelle « Thinos » (Θινός)<sup>13</sup>, située au-delà des mers, probablement d'Asie du Sud-Est, du « pays des Sères », appellation gréco-romaine classique de la Chine, sans doute du Nord. Il nous indique ensuite clairement que le produit marqueur du monde chinois, à savoir la soie, parvient, d'une part par voie terrestre à Barygaza en passant par Bactres, et d'autre part au Limirike, c'est-à-dire les Indes du Sud, par un chemin « opposé » qui emprunte le Gange<sup>14</sup>. Si le premier itinéraire paraît bien documenté au départ de la Sérinde<sup>15</sup>, le second semble plus mystérieux, maritime ou terrestre, mais partant plutôt des provinces du sud de l'empire du Milieu, en l'occurrence « Thinos ». Or le même *Périple* nous signale un peu auparavant les affinités des marchands de Barygaza pour la Perse<sup>16</sup>, tandis que nous verrons un peu plus loin celles des Indes du Sud pour le commerce alexandrin. Sans nier les connexions qui peuvent exister entre les deux circuits, nous voyons déjà là l'ébauche des deux courants essentiels du commerce eurasiatique au I<sup>er</sup> siècle ap. J.-C., globalement au nord et au sud de la mer d'Arabie. Les choses sont encore plus nettes avec Ptolémée qui décrit la « Sérique » (Σηρικη) différente de la « Sinae » (Σῖναι), dont le port est Cattigara et la capitale « Thinae » (Θῖναι). Le géographe alexandrin semble reprendre les informations du *Périple*, jusques et y compris dans la description des routes qui proviennent de Chine, l'une par la Bactriane et le lieu-dit « la tour de pierre », nous y reviendrons, l'autre par les Indes, sans précision, et Palimbothra, c'est-à-dire le Gange ; il précise que les deux itinéraires sont connus et fréquentés par les marchands et les navigateurs<sup>17</sup>.

### Les routes de la Chine du Nord

Intéressons-nous donc dans un premier temps à la route continentale, celle qui, partant de la boucle du fleuve Jaune aboutit en Bactriane. Nous l'avons vu prendre de l'importance à partir des voyages de Zhang Qian<sup>18</sup> à la fin du II<sup>e</sup> siècle av. J.-C. Il s'agit en fait d'un ensemble de pistes qui, partant de la Grande Muraille, vont contourner par le nord et le sud le désert du Taklamakan pour franchir ensuite l'arc montagneux qui, des Tien shan au Karakorum en passant par les Pamirs et l'Hindu Kush, constitue, à l'ouest, une sorte de frontière naturelle du bassin du Tarim<sup>19</sup>. Les sources chinoises nous apportent beaucoup d'informations. Citons en quelques-

<sup>13</sup> Le mot est probablement d'origine sanskrite (P. Levy, « Le *Périple de la mer Érythrée* », *Péninsule*, vol 26, n° 30, 1995, p. 100, note 341 ; P. Bernard, « De l'Euphrate à la Chine avec la caravane de Maës Titianos (c. 100 ap. n. è.) », *CRAI*, 149/3, 2005, p. 957, note 74).

<sup>14</sup> « ἀφ' ἧς τὸ τε ἔριον καὶ τὸ νῆμα καὶ τὸ ὀθόνιον τὸ Σηρικὸν εἰς τὰ Βαρύγαζα διὰ Βάκτρων πεζῆ φέρεται καὶ εἰς τὴν Λιμυρικὴν πάλιν διὰ τοῦ Γάγγου ποταμοῦ », « Viennent de là (de Thinos) la laine, le fil et les fines toiles de Chine qui sont apportées par voie de terre à Barygaza par la Bactriane, et au Limirike par le Gange », (*Périple de la mer Érythrée*, 64).

<sup>15</sup> Cf infra.

<sup>16</sup> *Périple de la mer Érythrée*, 36.

<sup>17</sup> Cl. Ptolémée, *Géographie*, I, 17 ; VII, 3. Pour le texte grec voir A. Nobbe, Leipzig, 1845, I, p. 36 et II, p. 170-171.

<sup>18</sup> Cf chapitre II.

<sup>19</sup> Cf carte 7.

unes : le *Han shu*, ou histoire des Han antérieurs, a été écrit par Ban Biao<sup>20</sup> et ses enfants, entre 36 et 121 ap. J.-C., soit près de deux siècles après le *Shiji* de Sima Qian auquel on doit le rapport du voyage de Zhang Qian en Asie centrale<sup>21</sup>. Le *Hou Han shu*, ou histoire des Han postérieurs, est un texte plus tardif écrit par Fan Ye, mort en 445 ap. J.-C., lequel a compilé un certain nombre d'ouvrages précédents, notamment le rapport de Ban Yong, le fils de Ban Chao, rédigé en 125 ap. J.-C.<sup>22</sup> Le *Weilue* enfin, composé au III<sup>e</sup> siècle ap. J.-C. à partir de documents pré-existants, comprend un chapitre intitulé « les peuples de l'Ouest », dont nous connaissons la teneur par les nombreuses citations des ouvrages chinois ultérieurs<sup>23</sup>. De tous ces témoignages, on comprend qu'il existe au début de la dynastie des Han, en fait vraisemblablement à l'époque de l'empereur Wudi (140-87 av. J.-C.), deux routes vers l'Asie centrale, qui sont ultérieurement devenues trois, toutes au départ de Dunhuang et de Yumen Guan, autrement dit « la porte de jade », à 85 km plus au nord-ouest<sup>24</sup>.

La première, celle du sud, contourne le Lop Nor pour atteindre Khotan, Yarkand, franchir les montagnes à la hauteur de la jonction entre les Pamirs, l'Hindu Kush et le Karakorum dans ce qui est appelé les « passages suspendus », pour atteindre ensuite par la vallée de la Hunza, Gilgit<sup>25</sup>. Cette partie du trajet s'avère particulièrement dangereuse, si l'on en croit le récit d'un pèlerin bouddhiste du V<sup>e</sup> siècle ap. J.-C. : «...une falaise se dresse comme une paroi dans les airs et il n'y a aucun endroit où poser les pieds ; tout le long de la paroi de roc se trouvent de place en place, à des distances qui se correspondent, des trous faits anciennement pour des crampons en bois ; chaque homme prend quatre crampons ; il commence par enlever le crampon le plus bas et saisit avec la main le crampon le plus haut ; à tour de rôle, il saisit les crampons les uns après les autres ; après un jour entier le passage fut effectué ; quand (les voyageurs) furent arrivés sur un terrain plat, ils s'attendirent les uns les autres et se comptèrent ; (Fa-yong) perdit (là) douze de ses compagnons. »<sup>26</sup>.

Une fois toutes ces difficultés franchies, s'ouvre alors la terre promise, la Bactriane ou plus sûrement les Indes<sup>27</sup>.

La route du centre, qui autrefois s'appelait la route du nord, toujours à partir de Dunhuang, passe quant à elle par Kucha, longe le piémont sud des Tien shan pour arriver à Kachgar. De là elle franchit les Pamirs par la vallée de la Kizilsu vers Dushanbe ou par la passe

---

<sup>20</sup> Père du fameux général Ban Chao (cf chapitre I).

<sup>21</sup> Une partie du *Shiji* étant d'une date incertaine, il existe un débat quant à savoir lequel des deux documents a été recopié sur l'autre (E. de la Vaissière, *Histoire des marchands sogdiens*, Bibliothèque de l'Institut des Hautes Études Chinoises, Volume XXXII, Collège de France, Institut des Hautes Études Chinoises, Paris, 2016, p. 27 et note 30).

<sup>22</sup> Nous avons vu au chapitre I l'importance de Ban Chao au tournant du II<sup>e</sup> siècle ap. J.-C. lors de l'occupation chinoise du bassin du Tarim.

<sup>23</sup> R McLaughlin, *Rome and the Distant East: Trade Routes to the Ancient Lands of Arabia, India and China*, p. 21.

<sup>24</sup> À l'époque Tang (618-907 ap. J.-C.) le nom de la passe fut reporté plus à l'est (E. Chavannes, « Les pays d'Occident d'après le *Heou Han chou* », *T'oung pao*, 2/8, 1907, p. 28, note 46).

<sup>25</sup> *Ibid.*, p. 29-30 ; E. Chavannes, « Les pays d'Occident d'après le *Wei lio* », *T'oung pao*, Volume 2/6, 1905, p. 10 ; cf cartes 10, 12 et 13.

<sup>26</sup> E. Chavannes, « Voyage de Song Yun dans l'Udyāna et le Gandhāra », *BEFEO*, 3, 1903, p. 435.

<sup>27</sup> Cf infra.

d'Irkeshtam vers Osh et le Ferghana. Elle reste, semble-t-il, praticable pour les chariots et les chevaux à toute saison<sup>28</sup>.

Enfin, le dernier itinéraire, qui aurait été aménagé en 2 ap. J.-C.<sup>29</sup>, contourne à partir de Hami les Tien shan par le nord vers la Dzoungarie et le lac Balkhash. Aujourd'hui il est emprunté par une voie ferrée et une autoroute<sup>30</sup>.

Si maintenant nous nous tournons vers les sources occidentales, essentiellement la *Géographie* de Ptolémée, les informations sont extrêmement réduites, quand elles ne sont pas obscures<sup>31</sup>. Le géographe se base sur la relation du voyage des envoyés d'un marchand macédonien à la fin du I<sup>er</sup> siècle ap. J.-C.<sup>32</sup>, Maès Titianos, rapportée par Marin de Tyr. La caravane, partie de l'Euphrate, oblique après Bactres<sup>33</sup> vers le nord, pénètre en Sogdiane après avoir franchi l'Oxus, peut-être à Termez. De là, par Dushanbe, Garm, la vallée de la Kizilsu<sup>34</sup>, ou bien après un détour par le Ferghana et Osh, elle gagne probablement Irkeshtam et les cols des Pamirs<sup>35</sup>. Il est difficile d'être plus précis car le texte grec suscite de nombreuses interprétations. Les employés de Maès sont-ils passés par Dushanbe et le Karategin ou bien plus au nord par la vallée du Zérafshan ? Les fouilles de Samarcande pourraient inciter à privilégier la première hypothèse<sup>36</sup>, mais la description de Ptolémée correspondrait mieux à la seconde, notamment lorsqu'il précise qu'à un moment donné, la route s'infléchit vers le sud<sup>37</sup>. En outre, cette variante septentrionale emprunte à son plus haut la Terek Pass, ouverte toute l'année, au moins pour les animaux<sup>38</sup>. Quoi qu'il en soit, les marchands arrivent finalement à un lieu appelé « la tour de pierre », probablement situé à la jonction entre le Kirghizistan, le Tadjikistan et la Chine, bien que plusieurs autres possibilités aient été évoquées<sup>39</sup>. Il ne leur reste plus qu'à descendre vers Kachgar puis entreprendre un long voyage de sept mois, accompagnés d'ailleurs des plus violentes tempêtes, pour se rendre à la capitale « Sera Métropolis », sans doute Luoyang plutôt que Chang'an. Nous n'en saurons pas plus,<sup>40</sup> et Ptolémée, jugeant excessive la distance estimée

---

<sup>28</sup> Cf cartes 11 et 13 ; Yu Huan, *The People of the West, from the Weilue*, trad. J. E. Hill, notes et appendices : Les principales routes caravanières. La route du sud, 2004. Accessible : Weilue: The Peoples of the West (washing-ton.edu). Il est probable que la neige interrompe parfois le trafic.

<sup>29</sup> E. Chavannes, « Les pays d'Occident d'après le *Wei lio* », p. 32, note 53.

<sup>30</sup> Cf cartes 10 et 13.

<sup>31</sup> Ptolémée, *Géographie*, I, 11.

<sup>32</sup> E. de la Vaissière, *Histoire des marchands sogdiens*, p. 528.

<sup>33</sup> Cf infra.

<sup>34</sup> P. Bernard, « De l'Euphrate à la Chine avec la caravane de Maès Titianos (c. 100 ap. n. è.) », *loc. cit.*, p. 954-955.

<sup>35</sup> Cf carte 11.

<sup>36</sup> Samarcande est situé au débouché de la vallée du Ferghana et constitue donc un passage obligé pour ceux qui l'empruntent. Les découvertes archéologiques sur place ont montré une période de récession urbaine importante pour le I<sup>er</sup> siècle de notre ère (Cl. Rapin, « L'incompréhensible Asie centrale de la carte de Ptolémée. Propositions pour un décodage. », *Alexander's Legacy in the East, Studies in Honor of Paul Bernard, Bulletin of the Asia Institute, New Series, Vol. 12, 1998, p. 219*).

<sup>37</sup> Ptolémée, *Géographie*, I, 12. Les montagnes des Comèdes qui succèdent à Bactres semblent bien correspondre aux Monts Hissar ; en effet les géographes arabes du Moyen Âge désignaient le Karategin tout proche sous le nom de vallée de Kumedh (J. Innes Miller, *The Spice Trade of the Roman Empire, 29 B.C. to A.D. 641*, Oxford University Press Inc., New York, 1969, p. 131) ; cf carte 11.

<sup>38</sup> Yu Huan, *The People of the West, from the Weilue*, trad. J. E. Hill, note 9, 21.

<sup>39</sup> P. Bernard, « De l'Euphrate à la Chine avec la caravane de Maès Titianos (c. 100 ap. n. è.) », *loc. cit.*, p. 955-956, notes 67 et 69 ; le problème de l'identification de la « tour de pierre » a été rendu plus difficile par le fait que sa traduction en turc se dit « Tashkurgan », et qu'il y a déjà quatre endroits qui portent ce nom dans ou au voisinage des Pamirs (J. Innes Miller, *The Spice Trade of the Roman Empire, 29 B.C. to A.D. 641*, p. 128).

<sup>40</sup> Ptolémée, *Géographie*, I, 11.



d'après la durée du parcours, la réduit abruptement de moitié, peut-être sur la foi d'autres informateurs<sup>41</sup>. Dans un autre chapitre<sup>42</sup>, le géographe précise la position de « la tour de pierre » (long.135 – lat. 43), différente, malgré ce que l'on aurait pu en penser, de « la base de départ des commerçants vers la Sérique » (long.140 – lat. 43)<sup>43</sup>. Il donne même un peu plus loin<sup>44</sup> un certain nombre de toponymes et de noms de population de ce qu'il appelle la « Scythie au-delà des monts Imaos », c'est-à-dire globalement la partie occidentale du bassin du Tarim. Quelques-uns sont des adaptations très libres de noms chinois anciens alors que d'autres proviennent de langues locales d'origine iranienne ou indienne<sup>45</sup>. Certains auteurs ont pensé que cette énumération jalonne en fait le chemin suivi par la caravane de Maès Titianos, en l'occurrence le piémont sud des Tien shan, c'est-à-dire globalement ce que les annales chinoises appellent « la route du centre »<sup>46</sup>. D'autres se basant sur des interprétations différentes, imaginent qu'il s'agit d'un itinéraire différent consistant à rejoindre la Chine intérieure à partir de la passe de Bedel, après un grand détour par le sud du bassin du Tarim<sup>47</sup>.

## Évolutions et fréquentations

Si nous connaissons maintenant les itinéraires du Turkestan chinois entre le I<sup>er</sup> siècle av. J.-C. et le II<sup>e</sup> siècle de notre ère<sup>48</sup>, il est plus difficile d'appréhender l'intensité du trafic caravanier au cours de la période. Il est probable que les échanges commerciaux entre l'empire des Han et le bassin du Tarim ont alors augmenté de manière significative, comme en témoigne la découverte dans une tombe du Xinjiang datant des Han orientaux (23-220 ap. J.-C.) de laques et de miroirs de bronze chinois, ainsi que de papier de lin<sup>49</sup>. Il est malheureusement difficile de préciser à partir de ces données les évolutions des trafics dans cette partie du monde, et notamment leurs sensibilités aux facteurs géopolitiques. Rappelons que globalement la Chine est présente en Sérinde jusqu'au tout début du I<sup>er</sup> siècle ap. J.-C., avant de revenir durant quelques décennies, somme toute assez agitées, à partir de 74 ap. J.-C.<sup>50</sup>, et finalement disparaître de la

<sup>41</sup> A. Berthelot, *L'Asie ancienne centrale et sud-orientale d'après Ptolémée*, Bibliothèque géographique, Payot, Paris, 1930, p. 152.

<sup>42</sup> Ptolémée, *Géographie*, VI, 13.

<sup>43</sup> «...τὸ Ἴμαον ὄρος ὁρμητηρίου τῶν εἰς τὴν Σήραν ἐμπορευομένων », l'Imaos, base de départ de ceux qui vont faire du commerce en Sérique (Ptolémée, *Géographie*, VI, 13).

<sup>44</sup> Ptolémée, *Géographie*, VI, 15.

<sup>45</sup> P. Bernard, « De l'Euphrate à la Chine avec la caravane de Maès Titianos (c. 100 ap. n. è.) », *loc. cit.*, p. 960-961.

<sup>46</sup> L. Boulnois, *La Route de la soie*, Olizaine, Genève, 1992, p. 81.

<sup>47</sup> E. de la Vaissière, « The Triple System of Orography in Ptolémey's Xinjiang », dans W. Sundermann, A. Hintze, F. de Blois (éds.), *Exegisti Monumenta*, Festschrift in Honour of Nicholas Sims-Williams, *Iranica*, 17, Harrassowitz, Wiesbaden, 2009, p. 531 et note 20. La passe de Bedel, à l'est de l'Ysyk Köl permet de rejoindre rapidement ce que les annales chinoises appellent la route du Nord (*cf supra*). La réflexion d'E. de la Vaissière laisse penser qu'il existe un itinéraire qui contourne très au nord les Tien shan pour redescendre ensuite vers le sud par la Sogdiane puis la Bactriane (*cf carte 10*).

<sup>48</sup> Les informations proviennent essentiellement des annales chinoises, mais celles de Ptolémée remontent probablement aussi au II<sup>e</sup> siècle av. J.-C. (*ibid.*, p. 528).

<sup>49</sup> Ma Yong, Sun Yutang, « The Western Regions under the Hsiung-nu and the Han », dans *History of civilizations of central Asia, The development of sedentary and nomadic civilizations, 700 B.C. to A.D. 250*, vol II, UNESCO Publishing, Paris, 1994, p. 225. Le papier apparaît en Chine à l'époque des Han occidentaux (202 av. J.-C.-9 ap. J.-C.) et sa découverte se transmet donc très rapidement dans le bassin du Tarim.

<sup>50</sup> *Cf* chapitre I et E. Chavannes, « Les pays d'Occident d'après le *Heou Han chou* », *loc. cit.*, Volume 2:8, 1907, p. 10-12.

région dans la deuxième partie du II<sup>e</sup> siècle ap. J.-C. L'oasis d'Hami, dont nous avons vu l'emplacement stratégique, change plusieurs fois de mains entre les Xiongnu et les Chinois, qui la perdent définitivement en 151 ap. J.-C. et ce, pour environ 400 ans<sup>51</sup>.

Malgré la pauvreté des sources, il apparaît que le I<sup>er</sup> siècle av. J.-C. est une période faste pour le commerce en Asie centrale, comme pourrait en témoigner l'apparition de la soie au triomphe de César<sup>52</sup> ainsi que la création d'une nouvelle route vers le nord à partir de Hami en 2 ap. J.-C.<sup>53</sup>. Il existe des contacts entre Chinois et Yuezhi, même si les annales chinoises insistent sur leur aspect religieux<sup>54</sup>. Les gens du royaume de Kaboul, à l'époque indépendant des mêmes Yuezhi (Kouchans), sont considérés comme d'habiles commerçants<sup>55</sup>, ce qui reprend une information que nous avons déjà trouvée dans les mémoires de Sima Qian<sup>56</sup>. Parallèlement, leurs voisins sogdiens, quelques décennies avant notre ère, se lancent, sous couvert diplomatique, dans le commerce à longue distance<sup>57</sup>. Au début du I<sup>er</sup> siècle ap. J.-C., à un moment où, pensons-nous<sup>58</sup>, l'itinéraire maritime entre les Indes et la Chine n'est pas fermement établi, la soie ne semble cependant pas faire défaut à Rome, comme le montrent la promulgation des lois somptuaires en 31 ap. J.-C. sous le règne de Tibère<sup>59</sup> ou les amères réflexions de Pline<sup>60</sup>. Cela pourrait faire supposer que les troubles des premières décennies de notre ère en Sérinde n'ont pas interrompu le trafic de manière importante. Quelques décennies plus tard, le général Ban Chao conquiert la région, conduit ses armées jusqu'à la Caspienne et la mer d'Aral<sup>61</sup> et une certaine sécurité s'installe dans la région, favorable à un maintien, sinon un accroissement, des échanges à travers la Sérinde. C'est l'époque du voyage de Maès Titianos, qui, si l'on en croit le peu de traces occidentales retrouvées dans la région<sup>62</sup> n'a pas dû avoir beaucoup d'émules, les transactions en Eurasie passant probablement par un certain nombre d'intermédiaires locaux ou régionaux. Notons cependant que les ambassadeurs indiens, sans doute kouchans, qui avaient leurs habitudes à la cour de Luoyang, notamment sous l'empereur Ho (89-105 ap. J.-C.), doivent renoncer à s'y rendre du fait de « la révolte des pays d'Occident ». On remarquera qu'à l'époque, une rébellion au Turkestan suffit à interrompre les relations entre les Indes, au moins du Nord, et la Chine, ce qui montre que les liaisons sont fragiles et n'empruntent *a priori* que la route continentale<sup>63</sup>. Il ne s'agit que d'un épisode momentané car d'autres délégations se succèdent à la cour des Han. Des envoyés du roi des Parthes viennent en 87 ap. J.-C. avec des lions et des antilopes, et en 101 ap. J.-C., avec, de nouveau, des lions, mais aussi de grands oiseaux de

---

<sup>51</sup> Yu Huan, *The People of the West, from the Weilue*, trad. J. E. Hill, notes et appendices : Les principales routes caravannières.

<sup>52</sup> Cf supra.

<sup>53</sup> Yu Huan, *The People of the West, from the Weilue*, trad. J. E. Hill, notes et appendices : Les principales routes caravannières.

<sup>54</sup> Notamment de l'ambassade de 2 av. J.-C. (E. Chavannes, « Les pays d'Occident d'après le *Wei lio* », *loc. cit.*, p. 10).

<sup>55</sup> E. Chavannes, « Les pays d'Occident d'après le *Heou Han chou* », *loc. cit.*, p. 44.

<sup>56</sup> Cf chapitre II.

<sup>57</sup> E. de la Vaissière, *Histoire des marchands sogdiens*, p. 39.

<sup>58</sup> Cf infra.

<sup>59</sup> Tacite, *Annales*, II, 33.

<sup>60</sup> Pline, *H.N.*, XII, 41.

<sup>61</sup> E. Choïnel, *Les Parthes et la Route de la Soie*, IFEAC, L'Harmattan, Paris, 2004, p. 148.

<sup>62</sup> L. Boulnois, *La Route de la Soie*, p. 82. Le seul témoignage vraiment probant est l'existence, selon Ptolémée (cf supra), d'une « base de départ » dans les Pamirs, pour ceux qui commercent avec la Sérique. Encore faut-il en connaître la nationalité.

<sup>63</sup> Elle ne reprendra qu'en 151 ap. J.-C., cette fois-ci par la Chine du Sud et donc par voie maritime (E. Chavanne, « Les pays d'Occident d'après le *Heou Han chou* », *loc. cit.*, p. 46).

Mésène, peut être des autruches<sup>64</sup>. En sens inverse, Ban Chao charge son lieutenant Gan Ying d'une mission diplomatique et probablement commerciale en direction de Da Qin, c'est-à-dire l'empire romain. Les Han tentent-ils d'établir des liens directs avec un de leurs principaux clients ? Il semble en effet que ce soit le cas puisque'il ne s'agit pas de leur première tentative vers l'ouest, les précédentes n'ayant pas dépassé Hérat<sup>65</sup>. Gan Ying atteint le golfe Persique, où les marins, et sans doute les autorités du lieu, le dissuadent de poursuivre son entreprise<sup>66</sup>, plus soucieuses de préserver leurs réseaux commerciaux que d'apporter une aide désintéressée<sup>67</sup> au voyageur en difficulté. Il retourne donc sur ses pas, mais son périple n'a pas été tout à fait inutile puisqu'il revient avec une moisson abondante d'informations sur les voisins occidentaux de la Chine<sup>68</sup>.

Que se passe-t-il ensuite jusqu'à la fin du II<sup>e</sup> siècle ap. J.-C. ? Le pouvoir central chinois rémunérant ses fonctionnaires et soldats par des rouleaux de soie<sup>69</sup>, il est probable que le départ des Han du Xinjiang n'a pu qu'entraîner une pénurie, au moins relative, et une augmentation du prix du précieux textile dans la région, et par contrecoup dans tous les marchés d'aval. La sécurité des routes devient aléatoire. En 135 ap. J.-C., une caravane de 1000 charrettes tirées par des bœufs, sans doute assez confiante étant donné sa taille, est attaquée par des nomades nullement impressionnés<sup>70</sup>, ce qui prouve, d'une part que le trafic de l'époque est encore assez conséquent, et d'autre part que le Tarim demeure sous la menace quasi constante des pillards, sans doute venus du nord. Ainsi tout laisse à penser que les troubles que connaît la Chine dans les dernières décennies du II<sup>e</sup> siècle ap. J.-C., en particulier la révolte des turbans jaunes, ne peuvent qu'entraver la production de soie et donc son commerce, même si les routes d'Asie centrale restent ouvertes encore quelques temps sous la protection des Kouchans.

### **De la Chine du Sud au golfe du Bengale**

Nous venons donc de décrire les pistes de Sérinde que suivent, au temps des Han, les caravanes chargées de rouleaux de soie en provenance des provinces du Nord de l'empire du Milieu, principales productrices. Mais au même moment, le précieux textile n'a-t-il pas emprunté d'autres itinéraires, en particulier maritimes, comme nous le suggère le *Périple de la mer Érythrée* ? De manière plus générale, quelle est la place de la Chine, notamment du Sud, dans le commerce de l'Asie du Sud-Est entre le I<sup>er</sup> siècle av. J.-C. et le II<sup>e</sup> après J.-C. ? Tout d'abord, il n'y a pas de preuves que des bateaux chinois aient atteint la péninsule indienne à cette époque, ni même qu'ils aient seulement navigué dans le golfe du Bengale, voire en mer de Chine, bien que des améliorations techniques comme le gouvernail axial leur soient connues dès le I<sup>er</sup> ou le

---

<sup>64</sup> E. Chavannes, « Les pays d'Occident d'après le *Heou Han chou* », *loc. cit.*, p. 32-33.

<sup>65</sup> *Ibid.*, p. 14 et 39.

<sup>66</sup> *Ibid.*, p. 32-33.

<sup>67</sup> On remarquera que les voyageurs chinois en tentant d'atteindre l'Occident par la mer à partir du golfe Persique, sont sortis de la route habituelle (*cf infra*) par la Mésopotamie. Il est possible que l'administration parthe ne leur ait pas facilité les choses, ce qui pourrait expliquer le manque d'audace de l'ambassadeur.

<sup>68</sup> E. Chavannes, « Les pays d'Occident d'après le *Heou Han chou* », *loc. cit.*, p. 67-68.

<sup>69</sup> E. de la Vaissière, *Histoire des marchands sogdiens*, p. 63.

<sup>70</sup> R. McLaughlin. *Rome and the distant East: Trade Routes to the Ancient Lands of Arabia, India and China*, p. 85.

II<sup>e</sup> siècle ap. J.-C.<sup>71</sup> Les annales chinoises font cependant remarquer que des liens politiques, sinon commerciaux, existent déjà sous le règne de l'empereur Wudi (141–87 av. J.-C.) avec tous les pays situés à moins de cinq mois de navigation des commanderies d'Indochine ; ils y apportent en effet régulièrement un tribut, lequel est transporté ensuite par mer, au moins jusqu'à Canton<sup>72</sup>. En outre, les Chinois du I<sup>er</sup> siècle av. J.-C., sont familiarisés avec les produits de l'Insulinde, comme le bois d'aloès ou le clou de girofle<sup>73</sup>. Inversement, sur la plupart des sites économique d'Asie du Sud-Est, aux alentours de l'ère chrétienne, on retrouve de fait des mobiliers indiquant des échanges avec la Chine ou le Nord du Vietnam<sup>74</sup>. Ainsi, un miroir en bronze du I<sup>er</sup> siècle av. J.-C. portant une inscription chinoise, atteste des contacts maritimes entre le sud de la Thaïlande et l'empire du Milieu<sup>75</sup>. Des fragments de céramiques han ont été trouvés au sud de Sumatra<sup>76</sup> et au niveau de l'isthme de Kra<sup>77</sup>, point de franchissement habituel de la péninsule malaise à partir des premiers siècles après J.-C.<sup>78</sup> Il semble d'ailleurs que la langue locale ait deux mots pour désigner le clou de girofle, l'un probablement d'origine chinoise et l'autre d'origine sanskrite<sup>79</sup>. Quelques vingt-six tambours de bronze découverts dans les îles indonésiennes de la Sonde, ont une teneur en plomb qui laisse penser qu'ils viennent du Vietnam et qu'ils datent du I<sup>er</sup> siècle ap. J.-C. Ils portent, pour certains, des personnages qui sont, peut-être, chinois ou kouchans<sup>80</sup>.

Si la présence de la Chine est donc attestée en Insulinde, elle est beaucoup plus discrète en Asie du Sud. Certes, les produits chinois sont présents sur les marchés de Muziris, Nelcynda et autres Bakaré<sup>81</sup>, mais les intermédiaires commencent sans doute à être nombreux le long du Gange et du Limirike<sup>82</sup>, ou en suivant le littoral du golfe du Bengale. Même s'il faut garder à l'esprit que le principal produit d'exportation des Han était la soie, éminemment périssable, les fouilles des sites de la côte orientale des Indes comme Arikamedu ou Tamralipti n'ont guère confirmé l'intensité d'un trafic commercial avec l'empire du Milieu<sup>83</sup>. Il existe pourtant, nous

<sup>71</sup> *Histoire de l'Humanité, du VII<sup>e</sup> siècle av. J.-C. au VII<sup>e</sup> siècle de l'ère chrétienne*, Vol. III, Éditions UNESCO, Jouve, Mayenne, 2005, p. 100.

<sup>72</sup> Cf chapitre II ; J. Tsung-I, L. Vandermeersch, « Les relations entre la Chine et le monde iranien dans l'Antiquité historiquement revisitée à la lumière des découvertes archéologiques du dernier quart de siècle », *BEFEO*, 93, 2006, p. 232, 235.

<sup>73</sup> J. Innes Miller, *The Spice Trade of the Roman Empire, 29 B.C. to A.D. 641*, p. 35, 49.

<sup>74</sup> P.Y. Manguin, « Les cités-états de l'Asie du Sud-Est côtière », *BEFEO*, 87,1, 2000, p. 172.

<sup>75</sup> *Histoire de l'Humanité, du VII<sup>e</sup> siècle av. J.-C. au VII<sup>e</sup> siècle de l'ère chrétienne*, p. 937.

<sup>76</sup> Quelques poteries, maintenant conservées au musée national de Jakarta (D. Lombard, « Reviewed Work, *Early Indonesian Commerce, a Study of the Origins of Srivijaya*, by O.W. Wolters », *Journal of the Economic and Social History of the Orient*, 13, 1, Jan. 1970, p. 107 ; M.L. Smith, « 'Indianization' from the Indian Point of view: Trade and Cultural Contacts with Southeast Asia in the Early First Millennium C.E. », *Journal of the Economic and Social History of the Orient*, 42, 1, 1999, p. 16, note 89).

<sup>77</sup> B. Borell, « The Power of Images-Coin Portraits of Roman Emperors on Jewellery Pendants in Early Southeast Asia », *Zeitschrift für Archäologie Aussereuropäischer Kulturen*, 6, Reichert Verlag, Wiesbaden, 2014, p. 10.

<sup>78</sup> J. Stargardt, « L'isthme de la Péninsule malaise dans les navigations au long cours. Nouvelles données archéologiques », *Commerces et navires dans les mers du Sud, Archipel*, 18, 1979, p. 27.

<sup>79</sup> J. Innes Miller, *The Spice Trade of the Roman Empire, 29 B.C. to A.D. 641*, p. 48.

<sup>80</sup> *Histoire de l'Humanité, du VII<sup>e</sup> siècle av. J.-C. au VII<sup>e</sup> siècle de l'ère chrétienne*, p. 932-933.

<sup>81</sup> *Périples de la mer Érythrée*, 56.

<sup>82</sup> Cf supra.

<sup>83</sup> Signalons cependant la découverte d'une monnaie chinoise, peut être du II<sup>e</sup> siècle av. J.-C., à Candravalli (Mysore) au Sud-Ouest des Indes, dont le cheminement reste problématique (L. Malleret, « La trace de Rome en Indochine », dans Zeki Velidi Togan (éd.), *Proceedings of the Twenty Second Congress of Orientalists, Istanbul, 1951*, Brill, Leiden, 1957, p. 343). Pour M.L. Smith, malgré des fouilles nombreuses, aucun produit chinois n'a jamais été retrouvé dans les couches correspondant au début de la chrétienté (M.L. Smith, « 'Indianization' from

l'avons vu, dès l'époque de l'empereur Wudi à la fin du II<sup>e</sup> siècle av. J.-C. et même probablement avant, une route terrestre du Yunnan au Bengale, réputée pleine de dangers<sup>84</sup>. Il est possible qu'elle passe par le territoire des Bésates<sup>85</sup>, les spécialistes du malabathron<sup>86</sup>. Une tradition birmane du VIII<sup>e</sup> siècle ap. J.-C. veut que les deux premiers missionnaires indiens venus prêcher la bonne parole bouddhiste en Chine, sous le règne de Ming ti (58-75 ap J.-C.), l'aient empruntée<sup>87</sup>, comme le ferons peut-être plus tard, en 120 ap J.-C., les ambassadeurs d'un roi de Birmanie accompagnés de musiciens et de jongleurs venus d'Occident<sup>88</sup>. Des diplomates, des pèlerins et sans doute des marchands ont donc suivi cet itinéraire. Nous ne savons cependant pas son degré de fréquentation qui n'a dû être ni négligeable ni épisodique, comme le confirme la création par le gouvernement Han en 69 ap. J.-C. d'une préfecture au niveau du haut Mékong, à l'est de la Salween<sup>89</sup>, laquelle ne sera abandonnée qu'au IV<sup>e</sup> siècle.

Mais qu'en est-il d'une hypothétique liaison maritime transocéanique entre la Chine du Sud et la péninsule indienne ? Nous avons en fait deux références qui nous permettent de fixer des repères chronologiques, l'une de Pline, l'autre des annales chinoises.

Le texte de Pline<sup>90</sup> nous raconte qu'à l'époque de l'empereur Claude, Rome reçoit des ambassadeurs venus de Taprobane, l'actuel Sri Lanka. Ceux-ci sont conduits par un dénommé Rachia dont le père a commercé au-delà des monts Emodiens<sup>91</sup> avec les Sères, lesquels ont « une grande taille, les cheveux rouges, les yeux bleus, la voix rude ». De ces quelques phrases on peut déduire qu'il existe des relations entre la Chine et le Sri Lanka au I<sup>er</sup> siècle de notre ère et que les Cingalais situent assez exactement l'endroit où se trouve le territoire chinois, en l'occurrence au-delà des monts Émodiens. Il n'existe alors qu'une liaison terrestre entre les deux pays, et les transactions s'effectuent par troc grâce à des intermédiaires, pris pour des Chinois, mais qui en réalité sont, sans doute, des habitants d'Asie centrale.

Les annales chinoises, quant à elles, vont nous aider à dater le début des relations maritimes entre les Indes et l'empire des Han. En effet, elles nous apprennent que des ambassadeurs d'Asie du Sud se rendent plusieurs fois à la cour de Luoyang à la fin du I<sup>er</sup> siècle ap. J.-C., jusqu'à ce que ces voyages soient interrompus par la révolte des « pays d'Occident »,

---

the Indian Point of View: Trade and Cultural Contacts with Southeast Asia in the Early First Millennium C.E. », *loc. cit.*, p. 5).

<sup>84</sup> Cf Chapitre II.

<sup>85</sup> Les Σησατας, du *Périple de la mer Érythrée* (65), traduits par Bésates, « au corps chétif, à la face large, d'humeur douce, semblables à des bêtes sauvages », sont probablement les mêmes que les Βησειδας, « courtauds, velus à face large mais à peau blanche » de Ptolémée (VII, 2), vivant dans une région où on produit le meilleur malabathron, située, selon A. Berthelot, en Haute Birmanie (A. Berthelot, *L'Asie ancienne centrale et sud-orientale d'après Ptolémée*, p. 303). Selon certains auteurs, il y aurait en fait deux itinéraires terrestres reliant la Chine aux Indes en dehors de l'Asie centrale, le premier partant du Gansu, traversant le Tibet, le Sikkim pour aboutir au Gange, le second partant du Yunnan vers la Birmanie et la côte quelque part du côté de Rangoon, avec donc à partir de là une partie maritime dans le golfe du Bengale (J. Innes Miller, *The Spice Trade of the Roman Empire, 29 B.C. to A.D. 641*, p. 124).

<sup>86</sup> Feuilles de cannelier.

<sup>87</sup> P. Pelliot, « Deux itinéraires de Chine en Inde à la fin du VIII<sup>e</sup> siècle », *BEFEO*, 4, 1904, p. 142.

<sup>88</sup> *Ibid.*; F. Hirth, *China and the Roman Orient: Researches Into Their Ancient and Mediæval Relations as Represented*, Book of University of the Michigan, Kelly & Walsh, 1885, p. 36 ; P. Bernard, « De l'Euphrate à la Chine avec la caravane de Maës Titianos (c. 100 ap. n. è.) », *loc. cit.*, p. 966, note 99.

<sup>89</sup> Yu Huan, *The People of the West, from the Weilue*, trad. J. E. Hill, notes et appendices : note 13. 5.

<sup>90</sup> Pline, *H.N.*, VI, 24 ; cf *infra*.

<sup>91</sup> Pline place les monts Emodiens entre l'Imaos et le Paropamise (*H.N.*, V, 27 ; VI, 27), au nord du Pendjab, quelque part dans l'Hindu kush ou les Pamirs (A. Berthelot, *L'Asie ancienne centrale et sud-orientale d'après Ptolémée*, p. 243).

comprenons le bassin du Tarim, ce qui indique clairement les itinéraires suivis<sup>92</sup>. Ces fameuses missions diplomatiques reprennent en 159 et 161 ap. J.-C., mais, cette fois-ci, en passant par le Je-nan<sup>93</sup>, la plus méridionale des trois commanderies chinoises du Nord de l'Indochine, c'est-à-dire le terme habituel des voyages maritimes vers la Chine du Sud. On pourra objecter que les liaisons maritimes en question ne concernent que les Indes septentrionales, mais connaissant le réseau de communications de la péninsule il est difficile d'imaginer que des navigateurs venant de la mer de Chine s'arrêtent au delta du Gange alors qu'il y a tant de bénéfices à escompter plus loin vers le sud. Il apparaît donc très probable qu'à partir du tournant du II<sup>e</sup> siècle ap. J.-C. des navires relient la Chine du Sud au sous-continent par des liaisons qui ont tout lieu d'être transocéaniques<sup>94</sup>.

## Le quadrilatère afghan

Le monde chinois entre le I<sup>er</sup> siècle av. J.-C. et le II<sup>e</sup> siècle de notre ère semble donc commercer avec les « pays d'Occident », essentiellement par la Sérinde. Il occupe d'ailleurs la région durant une longue période, et de ce fait, s'approche du territoire des Kouchan dont le pouvoir s'installe, d'abord en Bactriane, puis ensuite dans les Indes du Nord<sup>95</sup>. La stabilisation politique d'une zone si longtemps disputée, ainsi que l'intensification des échanges, favorisent l'élargissement des réseaux commerciaux. Selon les cas, les marchandises venues de Chine s'orientent vers le plateau iranien ou les Indes du Nord-Ouest, et au-delà vers l'Euphrate et la Syrie, ou la mer Rouge et l'Égypte. Nous allons donc analyser les itinéraires empruntés qui ne sont généralement que le développement de ceux que nous avons décrits au chapitre précédent<sup>96</sup>.

### Les itinéraires

Au début de notre ère, le voyageur venant du Xinjiang qui vient d'éviter, d'une manière ou d'une autre, l'obstacle des Tien Shan, ou de franchir les Pamirs, a plusieurs possibilités pour rejoindre l'Occident.

La première consiste à traverser la steppe pour contourner par le nord la Caspienne et rejoindre ensuite le bassin de la mer Noire. Cette route n'a pas été, semble-t-il, très fréquentée au début du I<sup>er</sup> millénaire, même si quelques-uns l'ont suivie. En effet, E. de la Vaissière fait remarquer que Ptolémée est le premier géographe conscient du fait que la mer Caspienne est fermée, et qu'il doit sans doute cette information à des marchands qui ont longé son littoral nord. Il ajoute que Pline considère la Crimée comme la région principale du commerce du lapis-

---

<sup>92</sup> Cf supra.

<sup>93</sup> E. Chavannes, « Les pays d'Occident d'après le *Heou Han chou* », *loc. cit.*, p. 46.

<sup>94</sup> Pour certains, elles auraient même débuté quelques décennies auparavant (T. Sen, « Maritime Interactions between China and India: Coastal India and the Ascendancy of Chinese Maritime Power in the Indian Ocean », *Journal of Central Eurasian Studies*, 2, 2011, p. 55).

<sup>95</sup> Cf chapitre I.

<sup>96</sup> Cf chapitre II.

lazuli, qu'il appelle « scythique »<sup>97</sup>, alors qu'il provient en réalité, à l'époque, de Bactriane<sup>98</sup>, probablement après un détour par l'embouchure de la Volga. Les annales chinoises pourraient bien venir conforter cette hypothèse car, effectivement, le *Han Shu* raconte : « lorsqu'on vient du Ngan-si (Parthie), on contourne la mer (Caspienne ?) par voie de terre vers le nord ; on débouche à l'ouest de la mer et on arrive dans le Ta-ts'in (l'empire romain). »<sup>99</sup>. Cependant les traductions des textes chinois diffèrent selon les auteurs, et pour certains, ils décrivent une situation qui n'appartient qu'au golfe Persique<sup>100</sup>. Enfin il existe quelques découvertes archéologiques qui peuvent donner une certaine réalité à cette « route de la steppe ». En effet, des objets d'origine centre-asiatique, ou du moins étant passés par l'Asie centrale, ont été trouvés dans des tombes du Nord de la mer Noire de la fin du I<sup>er</sup> siècle ap. J.-C.<sup>101</sup> Inversement, des fouilles funéraires en Mongolie du Nord, ont mis en évidence des lainages brodés d'origine grecque provenant indiscutablement de la mer Noire et datés, eux aussi, de la même période<sup>102</sup>. Parallèlement quelques monnaies kouchanes et romaines ont circulé dans la même région et au Nord de la Caspienne<sup>103</sup>. Il est cependant bon de rappeler que les contacts entre le monde gréco-romain et les nomades du Palus Maeotis pouvaient être rudes<sup>104</sup>, et qu'aucune marchandise d'Asie ne figure dans la liste des produits échangés avec eux. Les objets découverts dans les sépultures locales ont donc de bonnes chances d'être des cadeaux ou simplement le résultat de multiples transactions tout au long de la steppe, aussi épisodiques que mystérieuses.

Si l'itinéraire que nous venons de décrire reste donc assez largement hypothétique au début de notre ère, il ne faut cependant pas oublier que durant la période précédente il a existé, plus au sud, une route dite « de l'Oxus », franchissant la Caspienne et l'isthme caucasien, et par laquelle transitait une grande partie des marchandises indiennes<sup>105</sup>. Il n'en reste plus guère de trace après Pompée<sup>106</sup>. La disparation des villes de Colchide, *a priori* au début de notre ère, notamment Dioscurias<sup>107</sup>, là où autrefois le négoce réunissait de nombreux peuples<sup>108</sup> et nécessitait 130 interprètes<sup>109</sup>, pourrait plaider en faveur d'un abandon progressif.

Il semble donc que toutes ces routes, globalement au nord du plateau iranien, restent inutilisées sinon inconnues de la plupart des marchands sous le Haut Empire. Tacite nous en fournit une preuve indirecte quand il raconte qu'au I<sup>er</sup> siècle ap. J.-C., les ambassadeurs hyrcaniens dépêchés auprès de Néron, voulant éviter le pays des Parthes, doivent, pour rentrer dans leur pays, faire un long détour par la mer Rouge et probablement les Indes, alors qu'un contournement de la Caspienne à partir de la mer Noire paraît beaucoup plus court, signe qu'il n'est alors pas ou peu fréquenté<sup>110</sup>.

<sup>97</sup> Pline, *H.N.*, XXXVII, 38.

<sup>98</sup> E. de la Vaissière, « The Triple System of Orography in Ptolémey's Xinjiang », *loc. cit.*, p. 528 et note 6.

<sup>99</sup> E. Chavannes, « Les pays d'Occident d'après le *Heou Han chou* », *loc. cit.*, p. 39-40.

<sup>100</sup> *Ibid.*, p. 39-40, note 5.

<sup>101</sup> E. de la Vaissière, *Histoire des marchands sogdiens*, p. 40.

<sup>102</sup> A. Berthelot, *L'Asie ancienne centrale et sud-orientale d'après Ptolémée*, p. 51.

<sup>103</sup> E. Choisonel, *Les Parthes et la Route de la Soie*, p. 154 ; L. Boulnois, *La Route de la soie*, p. 123.

<sup>104</sup> Strabon, *Géographie*, XI, 2, 2 et 3..

<sup>105</sup> Cf chapitre II.

<sup>106</sup> Pline, *H.N.*, VI, 19.

<sup>107</sup> Pline, *H.N.*, VI, 4 ; VI, 5.

<sup>108</sup> Strabon, *Géographie*, XI, 2, 16.

<sup>109</sup> Pline, *H.N.*, VI, 5.

<sup>110</sup> Tacite, *Annales*, XIV, 25.

Au débouché donc des Tien Shan ou des Pamirs, si les marchands venant de Sérinde ne s'engagent guère dans la steppe des nomades, ils peuvent cependant rejoindre les mondes méditerranéens, mais aussi indiens, de différentes manières, lesquelles vont s'organiser autour d'un vaste quadrilatère épousant grossièrement les limites de l'Afghanistan actuel. Celui-ci va, au nord, de Bactres à Merv, avant d'obliquer franchement vers le sud par Hérat jusqu'à Zaranj puis repartir vers le nord-ouest par Kandahar jusqu'à un lieu-dit « Ortospa » dans la région de Kaboul, là où arrive la piste de Bactres, qui franchit l'Hindu Kush et ferme le polygone à l'est<sup>111</sup>.

Examinons maintenant les principaux itinéraires qui peuvent se développer à partir du réseau que nous venons de décrire.

Le côté septentrional entre Bactres et Merv (l'actuelle Mary, l'antique Antioche de Margiane) constitue le point de départ vers la Mésopotamie. Pour la rejoindre, il faut ensuite contourner le désert salé du Khorassan par le nord en empruntant un des piémonts du Kopet-Dag, puis franchir les Portes Caspiennes et se diriger ensuite sur Ecbatane et les villes de moyenne Mésopotamie. Il s'agit, en l'occurrence, de Séleucie ou Vologésias, que l'on atteint après avoir traversé les monts Zagros. Ce trajet nous est bien connu grâce aux témoignages de Strabon<sup>112</sup>, d'Isidore de Charax<sup>113</sup>, de Pline et de Ptolémée<sup>114</sup>, sans oublier les bématises d'Alexandre, Diognète et Baeton, qui en avaient mesuré les étapes<sup>115</sup>. Les plus connues sont Merv, à son apogée entre le II<sup>e</sup> siècle av. J.-C. et le II<sup>e</sup> siècle ap. J.-C.<sup>116</sup> ; Hecatompylos<sup>117</sup>, qui a sans doute remplacé Nisa comme capitale des Parthes à la fin du II<sup>e</sup> siècle av. J.-C.<sup>118</sup>, mais reste ignorée par Isidore de Charax ; les Portes Caspiennes, probablement localisées dans un éperon rocheux des monts Elbourz à environ 80 km à l'est de Téhéran<sup>119</sup> ; Ecbatane, l'actuelle Hamadan, résidence saisonnière royale des Parthes après avoir été celle des Achéménides<sup>120</sup>.

<sup>111</sup> Cf carte 10.

<sup>112</sup> Strabon, *Géographie*, XI, 8, 9.

<sup>113</sup> La rédaction des *Stations Parthiques* daterait des règnes d'Auguste et Tibère (M.-L. Chaumont, « Etudes d'histoire parthe. V- La route royale des Parthes de Zeugma à Séleucie du Tigre d'après l'itinéraire d'Isidore de Charax », *Syria*, 61/1-2, 1984, p. 65). Pour le texte des *Stations Parthiques*, voir : W.H. Schoff, *Parthian Stations by Isidore of Charax: The Greek text, with a translation and commentary*, Commercial Museum, Philadelphie, 1914.

<sup>114</sup> Il s'agit du voyage de Maès Titianos relaté par Marin de Tyr, que nous avons décrit dans sa partie orientale (cf supra), (Ptolémée, *Géographie*, I, 12).

<sup>115</sup> Pline, *H.N.*, VI, 21. Les géographes arabo-persans (Ibn Khordadbeh, Biruni) comptent, quant à eux, 54 étapes entre Bagdad et Merv par la route de Nishapur (P. Bernard, « De l'Euphrate à la Chine avec la caravane de Maès Titianos (c. 100 ap. n. è.) », *loc. cit.*, p. 952).

<sup>116</sup> M. Filanovič, Z. Usmanova, « Les frontières occidentales de la diffusion du bouddhisme en Asie centrale », *Cahiers d'Asie centrale*, 1/2, 1996, p. 193.

<sup>117</sup> La ville se situerait au nord-est de Téhéran, à 32 km au sud-ouest de Damghan dans les monts de Shar-i Qumis. (G.M. Cohen, *The Hellenistic Settlements in the East from Armenia and Mesopotamia to Bactria and India*, University of California Press, Berkeley, Los Angeles, London, 2013, p. 229). La distance qui la sépare des Portes Caspiennes varie suivant les auteurs antiques entre 1000 et 2000 stades soit environ 200 et 250 km (*ibid.*, p. 233-234).

<sup>118</sup> E. Choissnel, *Les Parthes et la Route de la Soie*, p. 55.

<sup>119</sup> P. Bernard, P. Briant, G. Rougemont, « Portes Persiques, Portes Caspiennes », *Dossiers d'Archéologie*, 227, 1997, p. 44. Pline rapporte qu'elles sont très étroites, au point qu'un seul chariot peut y passer de front (Pline, *H.N.*, VI, 17).

<sup>120</sup> Strabon, *Géographie*, XI, 13, 1.



Cette route est aussi celle qu'aurait suivie l'envoyé de Ban Chao, Gan Ying, avant d'atteindre le golfe Persique<sup>121</sup>.

Le côté occidental du « quadrilatère afghan », celui passant par Hérat, sert quant à lui essentiellement de voie de passage entre les Indes et Merv en évitant les difficultés de l'Hindu Kush. Signalons au départ de Zaranj l'existence d'une piste conduisant par Kerman à la basse Mésopotamie et contournant le Khorassan par le sud, piste sur laquelle nous n'avons guère d'informations<sup>122</sup>.

Le tronçon sud du « quadrilatère » permet de rejoindre les Indes du Nord-Ouest soit par Kandahar et la Bolan Pass, soit par Ortospa, c'est-à-dire Kaboul, puis la Khiber Pass qui donne accès à Taxila. C'est là qu'arrive le trafic venant de Bactriane par la branche orientale du « quadrilatère » et les cols souvent enneigés de l'Hindu Kush. C'est là aussi que débouche la route sud des annales chinoises<sup>123</sup>, transitant notamment par Yarkand et Khotan, et qui descend du Cachemire en suivant la haute vallée de l'Indus<sup>124</sup> par Gilgit. Nous avons vu que les envahisseurs Sakas sont passés par là au début du I<sup>er</sup> siècle av. J.-C. et y ont laissé un certain nombre d'inscriptions<sup>125</sup>. Bien que nos informations soient extrêmement réduites sur la période entourant le début de notre ère, il est cependant incontestable que des marchands et des pèlerins ont suivi, eux aussi, ces chemins malgré toutes les difficultés liées à la haute montagne<sup>126</sup>. Ils sont en effet connus par l'auteur du *Han shu*<sup>127</sup>, et des inscriptions sur place en brahmi ou en bactrien, ainsi que des gravures de l'image du Bouddha, confirment leur utilisation au début de l'ère chrétienne<sup>128</sup>. Par ailleurs, les monnaies kouchanes<sup>129</sup> et les textes en sino-karosthi<sup>130</sup> découverts dans la région de Khotan<sup>131</sup> prouvent que les Indes ont exercé, à cette époque, une nette influence numismatique et culturelle sur leurs voisins septentrionaux, influence qui n'a pu qu'emprunter les « passages suspendus » pour se diffuser au nord du Karakorum.

---

<sup>121</sup> F. Hirth, *China and the Roman Orient: Researches Into Their Ancient and Medieval Relations as Represented*, p. 153-157. Il semble qu'on ne trouve pas dans les annales chinoises de référence à une autre route vers la Mésopotamie (J. Innes Miller, *The Spice Trade of the Roman Empire, 29 B.C. to A.D. 641*, p. 135).

<sup>122</sup> Cf chapitre II.

<sup>123</sup> Cf supra.

<sup>124</sup> C'est dans cette région que se trouvent les fameux « passages suspendus », cf supra.

<sup>125</sup> Cf chapitre I.

<sup>126</sup> Voici comment est décrit le voyage du pèlerin Xuan Zang au VII<sup>e</sup> siècle : « Tantôt il lui fallait marcher sur des cordes lâches, tantôt sur des chaînes de fer fortement tendues. Ici, c'est à des passerelles suspendues au milieu des airs ; là des ponts volants jetés sur des précipices ; ailleurs des chemins taillés au ciseau ou des échelons à grimper. » (Xuan Zang, *L'Inde du Bouddha vue par des pèlerins chinois sous la dynastie Tang (VII<sup>e</sup> siècle)*, texte établi et annoté par Catherine Meuwese, Collection Temps et Continents, Calmann-Lévy, Paris, 1968, p. 138).

<sup>127</sup> E. Chavannes, « Les pays d'Occident d'après le *Heou Han chou* », *loc. cit.*, p. 29-30.

<sup>128</sup> R. Thapar, *The Penguin History of Early India. From the Origins to AD 1300*, Penguin Book, London, 2002, p. 222.

<sup>129</sup> F. Thierry, « Sur les monnaies sassanides trouvées en Chine », *Res Orientales* 5, 1993, p. 112, note 31. L'auteur signale cependant que l'abondance actuelle - 2007 - des monnaies kouchanes et indo-scythes sur le marché chinois n'est pas la conséquence de découvertes massives mais plutôt le résultat d'une importation discrète, sinon clandestine, de la part de marchands pakistanais (F. Thierry, « Autour de *Money on the Silk Road* d'Helen Wang (Helen Wang, *Money on the Silk Road: The Evidence from Eastern Central Asia to c. AD 800, including a catalogue of the coins collected by Sir Aurel Stein*), note critique », *Revue numismatique*, 6, 163, 2007, p. 324, note 18).

<sup>130</sup> Le karosthi ou kharoshthi est une écriture dérivée de l'araméen, se lisant de droite à gauche, utilisée entre l'époque post-asokéenne et la fin de la période kouchane dans le Nord-Ouest du monde indien pour noter le gandhari, langue moyen-indienne dérivée du sanskrit (H.P. Ray, E. Nolot, « La présence des Yavana en Inde ancienne » *Topoi*, 3/2, 1993, p. 475).

<sup>131</sup> Y. Juping, « The Relations between China and India and the Opening of the Southern Silk Road during the Han Dynasty », *The Silk Road*, 11, 2013, p. 89.

## La richesse des Kouchans

L'intensification des échanges<sup>132</sup> que nous venons de voir n'a pu que profiter à l'empire qui s'établit progressivement à partir de la Bactriane vers la plaine du Gange entre le I<sup>er</sup> siècle av. J.-C. et le II<sup>e</sup> siècle ap. J.-C.<sup>133</sup>, celui des Kouchans. Établissant ainsi une grande zone de sécurité à un endroit clé du commerce oriental, ces derniers occupent une place privilégiée sur les routes commerciales de l'époque. Les territoires placés sous leur domination sont marqués par un haut degré d'urbanisation, que ce soit à Taxila ou dans la vallée de Peshawar<sup>134</sup>. Bactres aurait eu alors plus de 100 000 habitants<sup>135</sup> et l'adoption de monnaies bronze-or sur tout leur territoire à la place de l'ancien étalon or-argent des Grecs, est sans doute un signe de prospérité en même temps qu'un moyen de favoriser les échanges<sup>136</sup>. Cette hypothèse est renforcée par le titre de ces monnaies-or, beaucoup plus élevé que celui des frappes de leurs successeurs, hormis les premiers Gupta<sup>137</sup>. Parallèlement l'ampleur de leur diffusion ainsi que le nombre de leurs imitations, notamment dans les oligarchies indiennes les plus proches, est sans doute un signe de l'essor des transactions dans la région<sup>138</sup>.

Les nombreuses fouilles réalisées confirment pleinement ces informations. Aux marches de l'empire kouchan, la ville de Shahrinav, à 40 km à l'ouest de Dushanbe, avec sa muraille de 7 km de long et ses remparts de plus de 8 m de haut, souligne l'importance de la vallée de l'Alai comme voie d'accès à Kachgar<sup>139</sup>. Plus loin, des objets d'origine méditerranéenne ont été trouvés en Bactriane du Nord, au Kwharezm, en Sogdiane et au Ferghana, bien que l'ordre de grandeur des découvertes ne soit pas le même qu'aux Indes du Sud<sup>140</sup>. À Gjaur-Kala, près de Merv, on a mis à jour du cinnabre chinois, des coquillages de l'océan Indien, des colliers de pierres précieuses, tous datés des premiers siècles de notre ère<sup>141</sup>. À proximité de la ville afghane de Sheberghan, dans la plaine de Bactres, une nécropole, sans doute d'une des grandes maisons princières locales vers le début de notre ère, a révélé près de 20 000 objets d'or, des monnaies d'or et d'argent romaines, parthes et indiennes, mais aussi un curieux exemple de mélange culturel, à savoir un fourreau d'origine indienne portant une scène en relief représentant deux dragons ailés qui ont très bien pu être inspirés par l'art ancien de la Chine<sup>142</sup>. Les découvertes faites à Begram sont tout aussi spectaculaires. Le site se situe à 64 km au nord-

---

<sup>132</sup> Cl. Rapin, « Relations entre l'Asie centrale et l'Inde à l'époque hellénistique », *Cahiers d'Asie centrale* 1/2, 1996, p. 39.

<sup>133</sup> Cf chapitre I.

<sup>134</sup> H.P. Ray, « Early historical urbanization: the case of the western Deccan », *World Archaeology*, 19, 1, Jun. 1987, p. 97.

<sup>135</sup> *Histoire de l'Humanité, du VII<sup>e</sup> siècle av. J.-C. au VII<sup>e</sup> siècle de l'ère chrétienne*, p. 1039.

<sup>136</sup> M. Angot, *Histoire des Indes*, Les Belles Lettres, Paris, 2017, p. 132. C'est alors le seul monnayage d'or connu en Asie centrale (A.R. Mukhamedjanov, « Economy and Social System in Central Asia in the Kushan Age », dans *History of civilizations of central Asia*, vol II, *The development of sedentary and nomadic civilizations, 700 B.C. to A.D. 250*, UNESCO Publishing, Paris, 1994, p. 272).

<sup>137</sup> U. Thakur, « Source of Gold for Early Gold Coins of India », *East and West*, 30,1/4, 1980, p.100.

<sup>138</sup> *Histoire de l'Humanité, du VII<sup>e</sup> siècle av. J.-C. au VII<sup>e</sup> siècle de l'ère chrétienne*, p. 845.

<sup>139</sup> Yu Huan, *The People of the West, from the Weilue*, trad. J. E. Hill, notes et appendices, note 21 du chap. 9.

<sup>140</sup> E. de la Vaissière, *Histoire des marchands sogdiens*, p. 40.

<sup>141</sup> M. Filanovič, Z. Usmanova, « Les frontières occidentales de la diffusion du bouddhisme en Asie centrale », *loc. cit.*, p. 193.

<sup>142</sup> V. Sarianidi, « Trésors d'une nécropole royale en Bactriane », *Archéologia*, 135, oct. 1979, p. 18, 23-24, 26.

est de Kaboul. Peut-être fondée par les Achéménides, la ville, de plan hippodamien<sup>143</sup>, a été initialement considérée comme la capitale d'été des souverains kouchans mais cette hypothèse n'est pas confirmée<sup>144</sup>. Elle est située sur la route entre Bactres et Peshawar<sup>145</sup>, au débouché du Badakhshan et du corridor du Wakhan qui donne accès à la Sérinde. Elle sera détruite par le feu, probablement lors de l'invasion sassanide, reconstruite puis définitivement abandonnée lors de l'arrivée des Hephtalites<sup>146</sup>. En 1937, J. Hackin y découvre dans deux chambres murées de ce que certains appellent un palais et d'autres un entrepôt, ce que tous s'accordent à nommer un trésor. Il s'agit d'objets en provenance de la Méditerranée orientale, des Indes et de la Chine, ce qui est la parfaite illustration du rôle de la région dans le commerce oriental. On n'y trouve de la verrerie de Syrie et d'Égypte, dont un vase reproduisant le phare d'Alexandrie<sup>147</sup>, deux pièces en porphyre qui ne peuvent provenir que des carrières du Mons Porphyrites entre le Nil et la mer Rouge<sup>148</sup>, des statuettes gréco-romaines en bronze<sup>149</sup> et un nombre considérable de médailles en plâtre<sup>150</sup>, probablement de facture alexandrine<sup>151</sup>. Ils voisinent avec des terres cuites et des sculptures en ivoire d'origine indienne<sup>152</sup>, y compris du sud de la péninsule<sup>153</sup>, parfois gravés en karosthi et en brahmi, ou avec des fragments de laques chinoises à la décoration comparable à celles que l'on retrouve en Mongolie et en Corée<sup>154</sup>. Les monnaies kouchanes découvertes sur place correspondent au II<sup>e</sup> et à la première moitié du III<sup>e</sup> siècle ap. J.-C.<sup>155</sup>, ce qui a sans doute conduit plusieurs auteurs à considérer que la datation du trésor de Begram recouvre plusieurs siècles, opinion vigoureusement combattue par S. Mehendale qui pense que la majorité des objets est du I<sup>er</sup> siècle de notre ère<sup>156</sup>.

De multiples influences culturelles sont donc perceptibles dans cette Bactriane des débuts de notre ère, carrefour important ouvrant les portes de la Chine à l'est, du royaume des Parthes à l'ouest et des Indes vers le sud-ouest.

<sup>143</sup> J.-P. Roux, *L'Asie centrale, Histoire et civilisations*, Fayard, Paris, 1997, p. 108.

<sup>144</sup> S. Mehendale, « Begram: along Ancient Central Asian and Indian Trade Routes », *Cahiers d'Asie centrale*, 1/2, 1966, p. 49.

<sup>145</sup> Autre capitale kouchane, ce qui souligne l'importance de la liaison par la passe de Khyber.

<sup>146</sup> G. A. Pugachenkova, S. R. Dar, R. C. Sharma, M. A. Joyenda in coll. with H. Siddiqi, « Kushan Art », dans *History of civilizations of central Asia*, vol II, *The development of sedentary and nomadic civilizations, 700 B.C. to A.D. 250*, p. 346.

<sup>147</sup> R. Tomber, *Indo-Roman Trade, from pots to pepper*, Bristol Classical Press, Bloomsbury Publishing PLC, London, 2012, p. 123 ; J. Schwartz, « L'empire romain, l'Égypte et le commerce oriental », *Annales. Economies, Sociétés, Civilisation*, 15/1, 1960, p. 66-67.

<sup>148</sup> J. Schwartz, « L'empire romain, l'Égypte et le commerce oriental », *loc. cit.*, p. 37.

<sup>149</sup> Dont un Harpocrate analogue à celui de Taxila, et un Héraclès.

<sup>150</sup> Apparemment pris sur un original en métal et portant des sujets mythologiques ou classiques (M. Wheeler, *Les influences romaines au-delà des frontières impériales*, Collection Civilisations d'hier et d'aujourd'hui, Plon, Paris, 1960, p. 203).

<sup>151</sup> J.-P. Roux, *L'Asie centrale, Histoire et civilisations*, p. 108-109.

<sup>152</sup> G. A. Pugachenkova, S. R. Dar, R. C. Sharma, M. A. Joyenda in coll. with H. Siddiqi, « Kushan Art », *loc. cit.* p. 346-347.

<sup>153</sup> S. Mehendale, « Begram: along Ancient Central Asian and Indian trade routes », *loc. cit.*, p. 49-50.

<sup>154</sup> *Ibid.*

<sup>155</sup> M. Wheeler, *Les influences romaines au-delà des frontières impériales*, p. 203.

<sup>156</sup> S. Mehendale, « Begram: along Ancient Central Asian and Indian trade routes », *loc. cit.*, p. 55.

## Les Indiens, intermédiaires incontournables du commerce oriental

Nous avons vu qu'au début de notre ère, une bonne partie des marchandises d'Asie centrale et de Chine parviennent, après des tours et des détours, à Taxila et sa région. Le *Périple de la mer Érythrée* ne cite pas la ville mais Proklais<sup>157</sup>, un peu plus au sud, près de Bucéphalie, là où est mort le cheval d'Alexandre, et qui semble être un marché important du nard. Celui-ci, toujours selon le *Périple*, provient de Caspapyrene (Καττυβουρίνη), Paropanisene (Πατροπαλίγη) et Cabolitique (Καβαλίτη), tous toponymes dérivés du sanskrit et identifiés comme le Cachemire, l'Hindu Kush et la région de Kaboul<sup>158</sup>. Le nard n'est pas le seul produit qui arrive de « Scythie », le costus<sup>159</sup> et le bdellium<sup>160</sup> suivent le même chemin, tout comme la soie qui s'exporte à Barygaza<sup>161</sup> après avoir transité par l'ancienne route royale des Maurya, Mathura<sup>162</sup> et Ujjain<sup>163</sup>.

Les Indes ne limitent pas leurs relations commerciales à leurs voisins du Nord, mais elles sont aussi en contact avec l'Asie du Sud-Est, et ce dès avant le I<sup>er</sup> siècle av. J.-C.<sup>164</sup> À partir du début de notre ère, des proto-États émergent lentement entre le golfe du Bengale et la mer de Chine, tandis que la culture indienne se diffuse progressivement. Il n'est donc pas étonnant de retrouver des témoins de ces échanges, notamment en Thaïlande où une pièce de la dynastie Pallava montrant un bateau à deux mâts<sup>165</sup> et un peigne en ivoire venant d'Asie du Sud, remontant au I<sup>er</sup> ou au II<sup>e</sup> siècle ap. J.-C.<sup>166</sup> ont été mis à jour. Des poteries datées du II<sup>e</sup> siècle ap. J.-C., portant des inscriptions en tamil-brahmi ont été découvertes sur la côte ouest de l'isthme de Kra, à Phu Khao Thong<sup>167</sup>, ainsi que des céramiques « roulettées » dans l'archipel indonésien et au Vietnam. Rappelons que la production de ces céramiques cesse au III<sup>e</sup> siècle ap. J.-C.<sup>168</sup> Certains auteurs soulignent cependant la rareté de ces découvertes, trois vaisselles à Java, 78 tessons à Bali, et un à Pacung et au Vietnam<sup>169</sup>. Les fouilles ont montré aussi des perles en verre ou en pierre à Kuala Selinsing, sur le littoral occidental de la péninsule

---

<sup>157</sup> *Périple de la mer Érythrée*, 48. Pour Ptolémée, la ville est située au Gandhara (*Géographie*, VII, 1).

<sup>158</sup> P. Levy, « Le *Périple de la mer Érythrée* », *loc. cit.*, p. 63, notes 213, 214, 215.

<sup>159</sup> Racine d'une herbe parfumée, originaire des Indes du Nord-Ouest, connue de Théophraste (J. Innes Miller, *The Spice Trade of the Roman Empire, 29 B.C. to A.D. 641*, p. 84-85).

<sup>160</sup> Résine aromatique tirée d'un épineux appartenant à la même famille que l'arbre à encens (J. Innes Miller, *The Spice Trade of the Roman Empire, 29 B.C. to A.D. 641*, p. 69).

<sup>161</sup> *Périple de la mer Érythrée*, 48, 49.

<sup>162</sup> Mathura aurait eu à l'époque kouchane l'importance de Taxila (*Histoire de l'Humanité, du VII<sup>e</sup> siècle av. J.-C. au VII<sup>e</sup> siècle de l'ère chrétienne*, p. 1038-1039).

<sup>163</sup> L'ancienne Ὀζήνη, (*Périple de la mer Érythrée*, 48). La littérature bouddhique confirme l'utilisation de cette route par des marchands de chevaux entre Taxila et Ujjain (H.P. Ray, « Early historical urbanization: the case of the western Deccan », *loc. cit.*, p. 98).

<sup>164</sup> Cf chapitre II.

<sup>165</sup> F. De Romanis, « Aurei after the Trade: Western Taxes and Eastern Gifts », dans F. De Romanis, S. Sorda (éds.), *Dal denarius al dinar. L'Oriente e la moneta romana. Atti dell'incontro di studio, Roma 16-18 settembre 2004*, Rome, 2006, p. 74, note 82.

<sup>166</sup> *Histoire de l'Humanité, du VII<sup>e</sup> siècle av. J.-C. au VII<sup>e</sup> siècle de l'ère chrétienne*, p. 937.

<sup>167</sup> C. Cobo Castillo, B. Bellina, D.Q. Fuller, « Rice, beans and trade crops on the early maritime Silk Route in Southeast Asia », *Antiquity*, Antiquity Publications/Cambridge University Press, 90, 353, 2016, p. 1259.

<sup>168</sup> H.P. Ray « Early Maritime contacts Between South and Southeast Asia », *Journal of Southeast Asian Studies*, 20/1, 1989, p. 42-43 ; H.P. Ray, « The Archaeology of Bengal : Trading Networks, Cultural Identities », *Journal of the Economic and Social History of the Orient*, 49, 1, 2006, p. 80.

<sup>169</sup> M.L. Smith, « 'Indianization' from the Indian Point of View: Trade and Cultural Contacts with Southeast Asia in the Early First Millennium C.E. », *loc. cit.*, p. 7.

malaise<sup>170</sup>. Tous ces objets sont clairement d'origine indienne, mais à partir des premiers siècles ap. J.-C., il est possible qu'ils aient été fabriqués sur place par des artisans locaux ou venant de la péninsule<sup>171</sup> qui, dès lors, accompagnent les marchands, peut-être organisés en guildes<sup>172</sup>. La diffusion parallèle du bouddhisme a pu suivre et renforcer les liaisons commerciales ainsi que le montrent les plus anciennes représentations du Bouddha à Taprobane et en Asie du Sud-Est, similaires sur le plan stylistique à celles de l'Andhra Pradesh<sup>173</sup>.

Il n'en demeure pas moins qu'il est difficile de se faire une idée précise de l'importance des flux commerciaux en Insulinde au début de notre ère. Les routes maritimes de la mer de Chine et du golfe du Bengale ont toutes les chances pourtant de se développer. Elles sont fréquentées par des bateaux indiens et sans doute malais ou indonésiens, comme le suggère le *Périple de la mer Érythrée*<sup>174</sup>. Elles aboutissent aux côtes orientales des Indes, et ce depuis longtemps<sup>175</sup>. Entre le Bengale et l'Orissa, le commerce connaît un apogée jusqu'au II<sup>e</sup> siècle ap. J.-C.<sup>176</sup>, commerce que le royaume de Kalinga contrôle progressivement<sup>177</sup>. Comme ses voisins, et occasionnellement adversaires satavahanas, il développe ses liaisons maritimes avec le Sud-Est asiatique<sup>178</sup>, dont les épices sont de plus en plus recherchées, notamment en Occident, ainsi que les exportations d'or et d'étain<sup>179</sup>. Plus au sud, un poème tamoul du I<sup>er</sup> siècle de l'ère chrétienne raconte que des navires venus de Kalakan (Birmanie) apportent des marchandises à Kaveripattanam, l'emporium à l'embouchure de la Kaveri<sup>180</sup>. Le *Périple de la mer Érythrée* rapporte la présence à Nelkynda et Bakare, à proximité du cap Comorin, de malabathron, de nard du Gange et de carapaces de tortue venant de l'île de Chryse<sup>181</sup>. Il décrit plus loin les bateaux multicoques<sup>182</sup> abordant le littoral du Tamil Nadu en provenance du golfe du Bengale<sup>183</sup>. Une inscription à la gloire du roi de Kalinga (Orissa), probablement au milieu du I<sup>er</sup> siècle ap. J.-C., raconte qu'il reçoit des pierres précieuses et des perles du royaume de

<sup>170</sup> J. Stargardt, « L'isthme de la péninsule malaise dans les navigations au long cours. Nouvelles données archéologiques », *loc. cit.*, p. 27.

<sup>171</sup> B. Bellina, I. Glover, « The Archaeology of Early Contact with India and the Mediterranean World, from the fourth Century BC to the fourth Century AD », dans I. Glover & P. Bellwood (eds), *Southeast Asia, from the Prehistory to History*, Routledge/Curzon Press, London, 2004, p. 73.

<sup>172</sup> T. Sen, « Maritime Interactions between China and India: Coastal India and the ascendancy of Chinese Maritime Power in the Indian Ocean », *loc. cit.*, p. 45-46.

<sup>173</sup> *Histoire de l'Humanité, du VII<sup>e</sup> siècle av. J.-C. au VII<sup>e</sup> siècle de l'ère chrétienne*, p. 272.

<sup>174</sup> « ... ἐκ μονοξύλων πλοίων μεγίστων ἀραιῆς ἐξευγμένων, λεγόμενα σάγγαρα, ... », « avec de très grands bateaux monoxyles attachés ensemble, appelés saccaraa », *Périple de la mer Érythrée*, 60. L'ensemble évoque fortement des multicoques, d'origine indonésienne.

<sup>175</sup> Cf chapitre II.

<sup>176</sup> R. Tomber, *Indo-Roman Trade, from pots to pepper*, p. 130.

<sup>177</sup> *Histoire de l'Humanité, du VII<sup>e</sup> siècle av. J.-C. au VII<sup>e</sup> siècle de l'ère chrétienne*, p. 124.

<sup>178</sup> P.C. Prasad, *Foreign trade and commerce in ancient India*, Abhinav Publications, New Dehli, 2014, p. 31 ; R. Thapar, *The Penguin History of Early India. From the Origins to AD 1300*, p. 245.

<sup>179</sup> P.Y. Manguin, « Les cités-états de l'Asie du Sud-Est côtière », *loc. cit.*, p. 153. L'or se trouve en abondance à Sumatra et dans la péninsule malaise, la Chersonèse d'or ( P. Pelliot, « Deux itinéraires de Chine en Inde à la fin du VIII<sup>e</sup> siècle », *loc. cit.*, p. 317).

<sup>180</sup> R. Mookerji, *History of Indian shipping and maritime activity from the earliest times*, Longmans, Green and Co, Bombay Calcutta London New York, 1912, p. 143-144 ; G. Ferrand, *Relations de voyages et textes géographiques arabes, persans et turks relatifs à l'Extrême-Orient du VIII<sup>e</sup> au XVII<sup>e</sup> siècle*, Ernest Leroux, Paris, 1913, p. 648, note 1.

<sup>181</sup> *Périple de la mer Érythrée*, 56. Chryse, le pays de l'or se situe quelque part dans la péninsule malaise ou plus au sud.

<sup>182</sup> Cf supra.

<sup>183</sup> *Périple de la mer Érythrée*, 60.

Pandya<sup>184</sup>, donc peut-être en partie de Taprobane. La grande île est en effet depuis longtemps en relation avec le sous-continent, comme en témoigne la découverte d'une épave dans ses eaux méridionales, datée du second ou du premier siècle av. J.-C. et transportant des poteries, du verre, des objets en pierre, du fer et du cuivre<sup>185</sup>.

Si la partie orientale du sous-continent s'oriente vers l'Insulinde, ce qui semble être sa vocation naturelle, le côté occidental joue un rôle majeur dans le commerce avec la Mésopotamie, l'Arabie et le bassin méditerranéen. Le *Périple de la mer Érythrée*<sup>186</sup> précise qu'au Limirike, qui, selon les anciens, s'étend du Gujarat au Kerala, les abris côtiers ne sont pas de simples mouillages (*hormos* ou *limen*), mais des *emporía*<sup>187</sup>, c'est-à-dire non seulement des marchés où peut exister un centre manufacturier, mais aussi des endroits qui assurent la logistique des navires et des équipages au sens large<sup>188</sup>. Nous ne connaissons pas leurs rôles exacts, mais il est probable que pour la plupart, ils étaient destinés essentiellement à permettre un cabotage le long des côtes occidentales des Indes<sup>189</sup>, entre les deux grandes régions consacrées au commerce à grande distance, les bouches de l'Indus et de la Narmada d'un côté, le Kerala de l'autre.

Au Nord-Ouest, Barygaza apparaît comme une des escales parmi les plus importantes, au rôle véritablement international. Elle draine, nous l'avons vu, les marchandises de Chine, d'Asie centrale et de Bactriane, mais son bassin d'échanges ne s'arrête pas là : il inclut aussi la vallée du Gange et au-delà l'Asie du Sud-Est, ainsi que le Deccan jusqu'aux Indes méridionales<sup>190</sup>. Le *Périple de la mer Érythrée* décrit les villes étapes qui jalonnent certains parcours, Παϊθανα (Paitana), peut-être l'actuelle Paithan<sup>191</sup> sur la Godavari, à vingt jours de marche vers le sud, et plus loin encore vers l'est Ταγαρα (Tagara)<sup>192</sup>, tous lieux où arrivent les marchandises « venues du littoral », sans qu'on sache véritablement duquel il s'agit<sup>193</sup>. Il semble que Barygaza ait entretenu, au début de notre ère, des liens privilégiés avec le golfe Persique sans qu'ils soient exclusifs. Deux éléments viennent à l'appui de cette hypothèse. Le premier nous est fourni par le *Périple de la mer Érythrée*<sup>194</sup>, qui nous raconte que de grands navires venant de Barygaza apportent à Apologos et Ommana du cuivre et des bois exotiques, rappelant les anciens échanges du troisième millénaire av. J.-C.<sup>195</sup>. Le texte suggère fortement qu'il s'agit de

<sup>184</sup> R. Thapar, *The Penguin History of Early India. From the Origins to AD 1300*, p. 213.

<sup>185</sup> O. Bopparachchi, S. Disanayaka, N. Perera, « The Oldest Shipwreck in the Indian Ocean », dans M.-F. Boussac, J.-F. Salles, J.-B. Yon (éds.), *Ports of the Ancient Indian Ocean*, Primus Book, Delhi, 2016, p. 416, 420.

<sup>186</sup> *Périple de la mer Érythrée*, 52, 53.

<sup>187</sup> Le grec fait la distinction entre ces différentes appellations alors que le latin n'en connaît qu'une, « portus » (J. Schiettecatte, « Ports et commerce maritime dans l'Arabie du Sud préislamique », *Chroniques yéménites*, 15, 2008, p. 17).

<sup>188</sup> J. Innes Miller, *The Spice Trade of the Roman Empire, 29 B.C. to A.D. 641*, p. 173.

<sup>189</sup> *Périple de la mer Érythrée*, 54. Le *Périple* décrit des échanges nord-sud, mais il n'y a aucune raison de penser qu'ils n'existaient pas dans les deux sens. Selon les annales chinoises, on trouve chez les Yuezhi/Kouchan du poivre – très probablement originaire des Indes du Sud – qui a pu emprunter cette route (E. Chavannes, « Les pays d'Occident d'après le *Heou Han chou* », *loc. cit.*, p. 46).

<sup>190</sup> R. Tomber, *Indo-Roman Trade, from pots to pepper*, p. 125.

<sup>191</sup> Paithan fut pendant longtemps la capitale de la toute-puissante dynastie des Andhra/Satavahanas (II/I<sup>er</sup> siècle av. J.-C., III/IV<sup>e</sup> siècle ap. J.-C.) : voir P. Levy, « Le *Périple de la mer Érythrée* », *loc. cit.*, p. 66, note 229.

<sup>192</sup> *Périple de la mer Érythrée*, 51. Tagara se situe dans la région la plus productrice de coton du Deccan de l'Ouest ; les fouilles y ont retrouvé des cuves pour teindre les vêtements mais aussi des lampes inspirées du style romain (H.P. Ray, « Early historical urbanization: the case of the western Deccan », *loc. cit.*, p. 100).

<sup>193</sup> Le cabotage étant, semble-t-il, très actif sur la côte ouest, si l'on en croit le nombre de ports, il s'agirait plutôt de la côte orientale.

<sup>194</sup> *Périple de la mer Érythrée*, 36.

<sup>195</sup> Cf chapitre II.

bateaux et d'équipages indiens. Le deuxième argument est tiré de la découverte de jarres « torpilles » d'origine mésopotamienne, nettement plus fréquentes dans le Gujarat que dans le reste de la péninsule<sup>196</sup>, même si certaines datent de l'époque sassanide. Il est donc probable que le navire cinglant pour les Indes<sup>197</sup> que Trajan observe après être arrivé sur les rives du golfe Persique, a toutes les chances d'appareiller pour Barbaricon ou Barygaza. C'est aussi sans doute de là qu'est parti le bateau ramenant des marchands palmyréniens de « Scythie », et qui remerciaient un de leurs compatriotes sur une colonne à Palmyre<sup>198</sup>. La route maritime de l'Indus à l'Euphrate, héritière de celle de la fin de la période séleucide, sort progressivement de l'ombre. Le *Périple de la mer Érythrée*, dont la datation, après de nombreuses discussions, semble se fixer au I<sup>er</sup> siècle ap. J.-C.<sup>199</sup>, ne fait que confirmer son existence et donner beaucoup d'informations sur les côtes du Sind et du Gujarat, où transparaissent d'ailleurs des inquiétudes que seul un marin peut avoir<sup>200</sup>. Le texte détaille aussi les contrôles, et donc probablement les taxes perçues par les différentes autorités, perpétuellement en guerre les unes contre les autres, la présence des Kouchans en arrière-plan<sup>201</sup> ainsi que les multiples produits échangés, provenant sans surprise de toute l'Asie<sup>202</sup>.

Les ports du Kerala sont, en ce qui les concerne, probablement plus orientés vers l'Arabie et le bassin de la mer Rouge<sup>203</sup>. Les trouvailles indiennes originaires du Sud de la péninsule restent majoritaires à Bérénice et Myos Hormos avec un déclin apparent au II<sup>e</sup> siècle ap. J.-C.<sup>204</sup> même si des céramiques « Organic Black Ware » en provenance du Gujarat y sont présentes<sup>205</sup>. La majorité du trafic à travers la mer d'Arabie semble, quant à elle, être assurée par des Greco-Égyptiens plutôt que par des Indiens<sup>206</sup>. Les sources citent rarement leur présence que ce soit à Socotra<sup>207</sup> ou à Alexandrie, où ils sont, semble-t-il, en petit nombre<sup>208</sup>, et une installation pérenne d'une communauté d'Asie du Sud ne paraît prouvée qu'à Bérénice<sup>209</sup>.

Au tournant de notre ère, l'Inde péninsulaire est donc en contact avec tous les peuples de l'Eurasie, par terre ou par mer. Sa position géographique en fait un intermédiaire obligé pour beaucoup des commerces à longue distance et les sources littéraires y signalent la croissance importante des activités artisanales et commerciales<sup>210</sup>. Le réseau routier, déjà bien établi depuis

<sup>196</sup> R. Tomber, *Indo-Roman Trade, from pots to pepper*, p. 126-127.

<sup>197</sup> Dion Cassius, *Histoire romaine*, LXVIII, 29.

<sup>198</sup> F. C. De Rossi, *Iscrizioni dello estremo oriente greco*, GMBH, Bonn, 2004, p. 239, n° 412 et 413.

<sup>199</sup> Entre 40 et 70, en se basant sur la référence au roi nabatéen Malichos II (G.W. Bowersock, *Le trône d'Adoulis, les guerres de la mer Rouge à la veille de l'Islam*, Albin Michel, Paris, 2014, p. 19 ; R. Tomber, *Indo-Roman Trade, from pots to pepper*, p. 21). Mais pour certains, l'auteur ne viendrait pas d'Égypte et le texte serait le fruit d'une compilation datant probablement de la première moitié du II<sup>e</sup> siècle ap. J.-C. (P. Arnaud, « Le *Periplus Maris Erythraei* : une œuvre de compilation aux préoccupations géographiques », *Topoi*, Supp. 11, *Autour du Périple de la mer Érythrée*, 2012, p. 58-59).

<sup>200</sup> Voir par exemple la description du golfe de Barake au sud-est de Barbaricon (*Périple de la mer Érythrée*, 40) ainsi que les difficultés du golfe de Barygaza (*Périple de la mer Érythrée*, 43-46).

<sup>201</sup> *Périple de la mer Érythrée*, 47, 49.

<sup>202</sup> *Périple de la mer Érythrée*, 39, 49.

<sup>203</sup> Cf infra.

<sup>204</sup> R. Tomber, *Indo-Roman Trade, from pots to pepper*, p. 155-156.

<sup>205</sup> Quelques « Red Polished Ware », originaires, elles aussi, du Gujarat, ont été retrouvées en Arabie du Sud mais guère au-delà (R. Tomber, *Indo-Roman Trade, from pots to pepper*, p. 155).

<sup>206</sup> Cf infra.

<sup>207</sup> *Périple de la mer Érythrée*, 30 ; Chr. Robin, M. Gorea, « Les vestiges antiques de la grotte de Hôq (Suqutra, Yémen) (note d'information) », *CRAI*, 146, 2, 2002, p. 425, 427.

<sup>208</sup> Dion Chrysostome, *Discours au peuple d'Alexandrie*, 40-44.

<sup>209</sup> S. E. Sidebotham, *Berenike and the Ancient Maritime Spice Route*, p. 228.

<sup>210</sup> *Histoire de l'Humanité, du VII<sup>e</sup> siècle av. J.-C. au VII<sup>e</sup> siècle de l'ère chrétienne*, p. 865.

l'époque maurya,<sup>211</sup> participe à ce développement. Des preuves épigraphiques et archéologiques montrent une augmentation sans précédent de la mobilité des hommes et des biens le long des routes<sup>212</sup>. L'urbanisation se développe, aussi bien au Gujarat que dans la vallée de la Krishna<sup>213</sup>. La prospérité s'installe, il suffit pour s'en convaincre d'observer le grand nombre de donations et de cadeaux faits aux monastères bouddhistes par des marchands, des chefs de caravane<sup>214</sup> ou des artisans<sup>215</sup>, que ce soit dans les deltas de la Krishna ou de la Godavari<sup>216</sup>.

## La Mésopotamie, entre guerres et paix

La Mésopotamie, interface sinon incontournable du moins essentielle entre le monde gréco-romain et l'Asie centro-méridionale, constitue sans grande surprise un des grands bassins d'échanges du commerce oriental au tournant de notre ère. Elle forme avec la Syrie, sa voisine, un vaste réseau commercial qui, du golfe Persique à la Méditerranée, est à l'origine de la prospérité des villes qui jalonnent alors ses itinéraires ou qui constituent ses débouchés maritimes. Il en est ainsi de Séleucie du Tigre ou d'Antioche sur l'Oronte, que Strabon compare à la « fameuse Alexandrie d'Égypte »<sup>217</sup>. Or les territoires traversés sont régulièrement, à l'époque, le théâtre de guerres étrangères ou de conflits internes, ce qui aurait pu entraver de manière importante les activités marchandes de la région. Il suffit pour s'en convaincre de lire le récit que les auteurs anciens nous ont laissé d'une ambassade, probablement indo-scythe, envoyée à Auguste. En effet, la délégation met quatre longues années pour se rendre des bouches de l'Indus à celles de l'Oronte, là où quelques mois auraient dû lui suffire. Certes, elle emmène avec elle des éléphants, ce qui lui occasionne quelques déboires, nous dit Florus<sup>218</sup>. Mais surtout, arrivée à Antioche, elle raconte à Nicolas de Damas qu'en cours de route elle a perdu bon nombre de ses membres, morts des fatigues d'une si longue aventure<sup>219</sup>. On n'en connaît pas les détails et notamment pas l'itinéraire précis des ambassadeurs, probablement par le golfe Persique et la Mésopotamie mais pas obligatoirement. Quelle que soit l'hypothèse envisagée pour expliquer la lenteur de l'expédition, elle a, selon toute vraisemblance, connu de sérieuses difficultés, non seulement diplomatiques, mais aussi conjoncturelles, sanitaires ou autres qui devaient être le lot commun de bien des voyages du début de notre ère.

Là donc où la circulation des caravanes aurait dû pâtir des aléas géopolitiques, de multiples signes montrent qu'au contraire, il n'en a rien été, sinon de manière temporaire. Le trafic a perduré, s'est développé, notamment grâce à des communautés marchandes, qui, avec l'aide des autorités centrales, ont su trouver des solutions originales ou être des intermédiaires

---

<sup>211</sup> Cf chapitre II.

<sup>212</sup> H.P. Ray, « Early historical urbanization: the case of the western Deccan », *loc. cit.*, p. 94.

<sup>213</sup> *Ibid.*, p. 97.

<sup>214</sup> A Mathura, une inscription en brahmi de l'époque kouchan relate une donation religieuse par une femme qui est appelée « chef de caravane » (A.E. Dien, « Caravans and Caravan Leaders in Palmyra », dans Etienne de La Vaissière et Eric Trombet (éds.), *Les Sogdiens en Chine*, Etudes Thématiques 17, Ecole française d'Extrême Orient, Paris, 2005, p. 196).

<sup>215</sup> H.P. Ray, « Seafaring in the Bay of Bengal in the early centuries AD », *Studies in History*, 6/1, Newbury Park, New Delhi, London, 1990, p. 1.

<sup>216</sup> *Histoire de l'Humanité, du VII<sup>e</sup> siècle av. J.-C. au VII<sup>e</sup> siècle de l'ère chrétienne*, p. 272.

<sup>217</sup> Strabon, *Géographie*, XVI, 2, 5.

<sup>218</sup> Florus, *Abrégé de l'histoire romaine*, IV, 122.

<sup>219</sup> Strabon, *Géographie*, XV, 1, 73.



efficaces, comme le démontre l'histoire de Palmyre, petite oasis perdue dans le désert syrien que rien ne prédisposait, au départ, au destin qui fut le sien.

## Les itinéraires

Les marchandises de Chine et d'Inde arrivant en Mésopotamie empruntent, nous l'avons vu, deux parcours, l'un maritime par la mer d'Arabie, l'autre terrestre par le plateau iranien et la « mégapole » Séleucie du Tigre/Ctésiphon/Vologésias. En ce qui concerne le premier trajet, plusieurs sites d'atterrissage du golfe Persique sont évoqués par les auteurs antiques. Ainsi les deux villes d'Omna et d'Athana, semble-t-il voisines, sont, selon Pline, un des rendez-vous les plus fréquentés de la région<sup>220</sup>. Il y a aussi Ommana qui, selon le *Périple de la mer Érythrée*<sup>221</sup>, est en relation non seulement avec Barygaza mais aussi avec Qané, sur la côte sud de l'Arabie, dont elle reçoit l'encens. La localisation d'Ommana prête à discussion, déjà dans l'Antiquité<sup>222</sup>, ce qui laisse supposer que le port ne devait guère être visité par des marins gréco-romains. Selon L. Gregoratti, l'emplacement qui conviendrait le mieux serait un endroit nommé Ed-Dur, non loin du détroit d'Ormuz, dans les Émirats Arabes Unis. Une intense activité de construction entre le I<sup>er</sup> siècle et le IV<sup>e</sup> siècle ap. J.-C. y a été mise en évidence et les fouilles ont dégagé de nombreuses monnaies de toutes origines, arabes, nabatéennes, romaines, indiennes, mésopotamiennes et enfin characéniennes à tête d'Hercule. Elles ont mis à jour aussi de la vaisselle en verre à majorité romaine, datée du I<sup>er</sup> siècle de notre ère, ainsi que beaucoup de céramiques parthes contrastant avec l'absence de poteries indiennes<sup>223</sup>. La ville pourrait avoir été un important relais du commerce arabe et même, pour certains, indien<sup>224</sup>, succédant, au moins partiellement dans ce rôle, à Gerrha<sup>225</sup>. Plus loin dans le fond du golfe Persique, le *Périple de la mer Érythrée* cite Apologos, le port « légal », donc probablement siège des douanes, à côté de Spasinou Charax<sup>226</sup>, sur l'Euphrate, est-il précisé. Selon Pline, les bateaux accèdent à cette même ville grâce à la marée, à partir de Forath sur le Pasitigris, l'actuelle Karun, ce qui n'est compréhensible que si Forath se situe à l'embouchure de la Karun sur le Chatt el Arab<sup>227</sup>. Le naturaliste énumère ensuite les villes de Mésène, comme Térédon en dessous du confluent du Tigre et l'Euphrate, ou bien plus en amont sur le Tigre, Barbatia et Thumata. L'important n'est pas de fixer précisément la localisation de toutes ces agglomérations, Spasinou Charax, la plus citée<sup>228</sup> étant *a priori* la plus importante, mais bien plutôt de constater une réelle densification urbaine en basse Mésopotamie ; elle est, sans doute, à mettre en parallèle avec l'importance des échanges dans la région. Ainsi, dans *L'hymne de la perle* qui fait partie des actes apocryphes de Saint Thomas, le jeune héros du poème déclare vouloir franchir la frontière de la Mésène, le

---

<sup>220</sup> Pline, *H.N.*, VI, 32.

<sup>221</sup> *Périple de la mer Érythrée*, 36

<sup>222</sup> Pline, *H.N.*, VI, 32.

<sup>223</sup> L. Gregoratti, « A Parthian Port on the Persian Gulf: Characene and its Trade », *Anabasis, studia classica et orientalia*, 2, 2011, p. 217 ; R. Tomber, *Indo-Roman Trade, from pots to pepper*, p. 109-111.

<sup>224</sup> Selon Isidore de Charax, le royaume d'Omania était riche en épices (Lucien, *Macrobii*, 17).

<sup>225</sup> L. Gregoratti, « A Parthian Port on the Persian Gulf: Characene and its Trade », *loc. cit.*, p. 217.

<sup>226</sup> Cf chapitre I et II.

<sup>227</sup> Nom actuel du Pasitigris.

<sup>228</sup> Par exemple, la ville est citée une vingtaine de fois dans les inscriptions caravanières de Palmyre (E. Choissel, *Les Parthes et la Route de la Soie*, p. 172).

rendez-vous des marchands de l'Orient<sup>229</sup>. Forath, nous dit Pline, est un rendez-vous quand on vient de Petra, tout comme Thumata, que les commerçants méditerranéens<sup>230</sup> placent à environ dix journées de navigation<sup>231</sup> de la ville nabatéenne<sup>232</sup>. Les Arabes, eux aussi, fréquentent les lieux<sup>233</sup>, comme ils le font depuis des siècles, alors que la présence des négociants alexandrins est, semble-t-il, plus discrète. En effet plusieurs auteurs<sup>234</sup> ont remarqué la brièveté avec laquelle le *Périple de la mer Érythrée* décrit le golfe Persique qui ne fait, selon toute vraisemblance, pas partie des escales habituelles de son auteur.

Quelles qu'aient été leurs natures, leurs origines ou leurs transporteurs, les marchandises ayant abordé les rives de la Mésène remontent ensuite, pour la plus grande partie d'entre elles, les fleuves de basse Mésopotamie vers la Babylonie. C'est là en effet que se trouve un certain nombre des cités les plus fameuses de l'Antiquité, parmi lesquelles Séleucie sur le Tigre tient une place d'importance. Elle occupe une situation très favorable au croisement des routes continentales venant d'Asie centrale par le plateau iranien, et maritimes venant des Indes par la mer d'Arabie puis le Tigre qui peut être remonté jusque-là<sup>235</sup>. Elle est reliée à l'Euphrate par un canal dit « royal ». Au I<sup>er</sup> siècle de notre ère, Pline considère qu'elle compte 600 000 habitants, de toutes origines<sup>236</sup>, et qu'elle s'administre elle-même selon les usages « macédoniens »<sup>237</sup>. Tacite ajoute qu'elle est dirigée par un sénat de 300 membres<sup>238</sup>. Ces institutions lui ont été laissées par Mithridate II lors de la prise de la ville vers 140 av. J.-C., probablement du fait de son importance économique. Son indépendance n'est cependant pas totale, comme le montre la convocation de son sénat par Surena, le vainqueur de Crassus, au lendemain de sa victoire sur les légions romaines<sup>239</sup>. Elle est pourtant suffisamment gênante pour que les souverains parthes préfèrent installer leur capitale, Ctésiphon, à proximité immédiate, mais en dehors des turbulences de la cité séleucide. Lors d'un conflit dynastique, éventualité fréquente chez les Arsacides, Séleucie se rebelle en 36 ap. J.-C. contre Artaban<sup>240</sup> et après un siège de plusieurs

<sup>229</sup> G.W. Bowersock, « La Mésène (Maison) antonine », dans T. Fahd (éd.), *L'Arabie préislamique et son environnement historique et culturel, Actes du colloque de Strasbourg, 24-27 juin 1987*, Leyde, 1989, p. 159.

<sup>230</sup> Peut-être s'agit-il de membres de la colonie romaine de Petra (Strabon, *Géographie*, XVI, 4, 21).

<sup>231</sup> Pline emploie le terme de « navigatio » qui fait référence à un voyage sur l'eau. Dans ce cas, peut être établit-il un parallèle entre un trajet en mer et dans le désert.

<sup>232</sup> Pline, *H.N.*, VI, 32.

<sup>233</sup> *Ibid.*, XII, 40.

<sup>234</sup> J.-Fr. Salles, « La circumnavigation de l'Arabie dans l'Antiquité classique », *L'Arabie et ses mers bordières. I. Itinéraires et voisinages. Séminaire de recherche 1985-1986*, Maison de l'Orient et de la Méditerranée Jean Pouilloux, Lyon, 1988, p. 95-96 ; H.P. Ray, « Maritime Archaeology of the Indian Ocean: an Overview », dans H.P. Ray, J.-F. Salles (éds), *Tradition and Archaeology, Early Maritime Contacts in the Indian Ocean, Proceedings of the International Seminar Techno-Archaeological Perspectives of Seafaring in the Indian Ocean 4<sup>th</sup> cent. B.C.–15<sup>th</sup> cent. A.D., New Delhi, February 28-March 4, 1994*, Manohar, New Delhi, 1996, p. 2 ; R. Tomber, *Indo-Roman Trade, from pots to pepper*, p. 109 ; Selon S.E. Sidebotham, Bérénice semble avoir été rarement en contact avec le golfe Persique (S.E. Sidebotham, *Berenike and the Ancient Maritime Spice Route*, p. 196).

<sup>235</sup> Strabon, *Géographie*, XVI, 1, 9.

<sup>236</sup> Notamment des Grecs, des Syriens et des Juifs (Flavius Josèphe, *Antiquités juives*, XVIII, 9, 8). Dans une inscription palmyrénienne de 19 ap. J.-C., les marchands grecs et palmyréniens de Séleucie érigent une statue à l'un des leurs qui a aidé à la construction du temple de Bel (F. C. De Rossi, *Iscrizioni dello estremo oriente greco*, p. 52-53, n° 83).

<sup>237</sup> Pline, *H.N.*, VI, 30,

<sup>238</sup> Tacite, *Annales*, VI, 42.

<sup>239</sup> Plutarque, *Vie de Crassus*, 32.

<sup>240</sup> Il s'agit du même roi qui en 21/22 ap. J.-C. intervient dans les affaires de Suse (F. Cumont, « Une lettre du roi Artaban III à la ville de Suse », *CRAI*, 76/3, 1932, p. 240-246.), peut-être dans le cadre d'une politique délibérée de limitation de l'autonomie municipale.

années, elle est finalement reconquise par le pouvoir parthe, ses murailles rasées<sup>241</sup>, son autonomie et une grande partie de son rôle politique remises en question. Pour concurrencer sa puissance commerciale qui reste, semble-t-il, redoutable, Vologèse I<sup>er</sup>, qui règne entre 51 et 78 ap. J.-C., fonde à proximité une ville libre de toute influence grecque et dont la classe dirigeante lui est acquise, Vologesias<sup>242</sup>. De fait, à partir de cette date, Séleucie n'apparaît plus dans les inscriptions palmyréniennes<sup>243</sup>, mais elle conserve, pour certains, la première place dans la région jusqu'à sa destruction en 165 ap. J.-C. par Avidius Cassius<sup>244</sup>.

En ce qui concerne Vologésias, sa localisation pose problème. Sa toponymie n'est effectivement pas fixée durant l'Antiquité. Pline l'appelle Vologesocerta, les inscriptions de Palmyre Ουολογαισιίας ou Ολογεσιίας ou Ολαγασίας, Ptolémée Ούολγιστισία, la Table de Peutinger Volocesia (Volgesia), Ammien Marcellin Vologessia, Stéphane de Byzance Βολογεσσιίας<sup>245</sup>. Les géographes arabes, notamment Tabari et Isfahani, l'auraient nommée Valashabad<sup>246</sup>, toutes dénominations qui pourraient faire, en fait, référence à plusieurs localités. Finalement deux hypothèses émergent, l'une plaçant la cité à proximité immédiate de Séleucie et Ctésiphon<sup>247</sup>, l'autre contestant fermement cette proposition et déplaçant Vologesias le long de l'Euphrate vers Hira, non loin de la basse Mésopotamie<sup>248</sup>. Cette discussion est moins académique qu'il n'y paraît puisque, si la ville est assez proche de la Mésène, elle peut, certes, constituer une étape pour les caravanes, notamment palmyréniennes, venant de Charax, mais beaucoup plus difficilement pour celles venant d'Asie centrale. Dans ce cas, si le but de sa fondation est de concurrencer la puissance économique de Séleucie du Tigre dans les années 70 ap. J.-C.<sup>249</sup>, la route continentale à travers le plateau iranien ne tient que peu de place dans le raisonnement de Vologèse I<sup>er</sup><sup>250</sup>. Il est alors logique de penser qu'elle est peu utilisée. La lecture du *Périple de la mer Érythrée* ne fait que renforcer cette impression ; il nous apprend en effet que le lapis-lazuli (de Bactriane), et surtout la turquoise qui vient probablement de la région de Nishapur au nord du Khorassan, sont exportés, non par voie terrestre, mais par les bouches de l'Indus et Barbaricon<sup>251</sup>. Maès Titianos ainsi que l'ambassade envoyée par Ban Chao, auraient ainsi peut-être tenté de rétablir une liaison terrestre peu fréquentée entre la Mésopotamie et l'Asie centrale.

Revenons un instant sur les rives du Tigre et de l'Euphrate. Avec la « mégapole » Séleucie/Ctésiphon/Vologésias, la Babylonie de l'époque constitue une région très urbanisée,

---

<sup>241</sup> E. Choissel, *Les Parthes et la Route de la Soie*, p. 121.

<sup>242</sup> L. Gregoratti, « The Palmyrenes and the Arsacid Policy », *Voprosy Epigrafiki: Sbornik statei*, 4, 2010, p. 29-30.

<sup>243</sup> *The Cambridge History of Iran, The Seleucid, Parthian and Sasanian Periods*, Eshan Yarshater (ed.), Vol. III (1), Cambridge University Press, Cambridge, 1983, p. 719.

<sup>244</sup> M.-L. Chaumont, « Études d'histoire parthe. V. - La route royale des Parthes de Zeugma à Séleucie du Tigre d'après l'Itinéraire d'Isidore de Charax », *loc. cit.*, p. 104 ; L. Gregoratti, « The Palmyrenes and the Arsacid Policy », *loc. cit.*, p. 29.

<sup>245</sup> M.-L. Chaumont, « Études d'histoire parthe III.- Les villes fondées par les Vologèse », *Syria*, 51/1-2, 1974, p. 77.

<sup>246</sup> A. Maricq, « Vologesias, l'emporium de Ctésiphon », *CRAI*, 103/1, 1959, p. 111.

<sup>247</sup> *Ibid.*, p. 113-114.

<sup>248</sup> M.-L. Chaumont, « Études d'histoire parthe III.- Les villes fondées par les Vologèse », *loc. cit.*, p. 77-81. Cf carte 5.

<sup>249</sup> Pline, *H.N.*, VI, 30.

<sup>250</sup> A. Maricq, « Vologesias, l'emporium de Ctésiphon », *loc. cit.*, p. 114.

<sup>251</sup> *Périple de la mer Érythrée*, 39 ; E.H. Seland, « Ancient Afghanistan and the Indian Ocean: Maritime Links of the Kushan Empire ca 50-200 CE », *Journal of Indian Ocean Archaeology*, 9, 2013, p. 69.

signe sans doute qu'elle est un relai important du commerce en général<sup>252</sup> et des marchandises orientales en particulier. À partir de là, il existe trois possibilités pour rejoindre le monde romain, avec, probablement, de multiples variantes.

La plus à l'est, qui ne semble pas être la plus courte, aboutit au Pont, sans doute en rejoignant la route de l'Oxus qui traverse la mer Caspienne<sup>253</sup>. Un texte de Strabon<sup>254</sup> nous donne plus de détails : à l'époque où Pharnace était roi du Bosphore<sup>255</sup>, nous dit-t-il, les Aorses supérieurs, qui occupaient alors les côtes Sud-Ouest de la mer Hyrcanienne (Caspienne)<sup>256</sup>, avaient fondé leur richesse sur le transport à dos de chameau des marchandises de l'Inde et de la Babylonie expédiées par la voie de l'Arménie et de la Médie<sup>257</sup>. Cela suppose le franchissement des monts Zagros<sup>258</sup> avant de se diriger vers la mer Caspienne, puis de traverser l'isthme caucasien et aboutir à des villes comme Comana<sup>259</sup>, un des « principaux entrepôts des marchandises venant d'Arménie »<sup>260</sup>. Deux faits viennent confirmer les liens entre la Mésopotamie, le Caucase et la mer Noire : la frappe tout d'abord par l'État romain au niveau du Pont et en Cappadoce de monnaies d'argent de poids équivalent à la drachme arsacide, ainsi que la découverte d'une grande quantité de monnaies parthes en Transcaucasie, notamment du I<sup>er</sup> siècle ap. J.-C.<sup>261</sup>

Le deuxième itinéraire joignant la Babylonie à la Méditerranée orientale consiste, quant à lui, à remonter le cours du Tigre puis, à hauteur de Ninive, à se diriger droit vers l'ouest. Il faut alors franchir la rivière Khabour à Nisibis, puis l'Euphrate à Zeugma après être passé par Édesse, pour atteindre enfin la Méditerranée à hauteur d'Antioche sur l'Oronte. Seule l'importance et la renommée des villes que nous avons citées confirment la fréquentation de cet itinéraire car les témoignages sont rares. Citons en quelques-uns. Le trésor monétaire dit « de Nisibis » comporte de nombreuses monnaies en bronze de Séleucie du Tigre, monnaies qui prouvent les relations économiques entre les deux villes au I<sup>er</sup> siècle de notre ère<sup>262</sup>. La caravane envoyée par Maès Titianos, rapportée par Ptolémée, utilise en sens inverse la dernière partie du parcours, à quelques nuances près : elle franchit l'Euphrate en aval de Zeugma à la hauteur d'Hiérapolis, passe peut-être par Batnaï et Carrhes<sup>263</sup> au lieu d'Édesse, traverse le Tigre,

---

<sup>252</sup> Dans le Talmud de Babylone, Valâshâbâd, un des nombreux avatars de Vologésias, était en Babylonie un marché par excellence dont les cours faisaient la loi (A. Maricq, « Vologesias, l'emporium de Ctésiphon », *loc. cit.*, p. 112).

<sup>253</sup> Cf supra.

<sup>254</sup> Strabon, *Géographie*, X, 5, 8

<sup>255</sup> Sans doute s'agit-il de Pharnace II défait par César 47 av. J.-C.

<sup>256</sup> Strabon, *Géographie*, XI, 2, 15 ; XI, 4, 5. Les Aorses s'étendaient sur un territoire bien plus vaste situé dans la steppe entre le Don et la mer d'Aral (Y.A. Zadneprovskiy, « The Nomads of Northern Central Asia after the Invasion of Alexander », *History of civilizations of central Asia*, Vol. II, *the Development of Sedentary and Nomadic Civilizations: 700 B.C. to A.D. 250*, UNESCO Publishing, Paris, 1994, p. 457).

<sup>257</sup> Des fouilles archéologiques, dont la localisation n'est pas précisée, auraient retrouvé des objets chinois sur les territoires autrefois occupés par les Aorses (Y.A. Zadneprovskiy, « The Nomads of Northern Central Asia after the Invasion of Alexander », *loc. cit.*, p. 457).

<sup>258</sup> Peut-être par la route qui relie Séleucie à Ecbatane.

<sup>259</sup> Comana du Pont, dans le Nord-Est de la Turquie actuelle.

<sup>260</sup> Strabon, *Géographie*, XII, 3, 36.

<sup>261</sup> H. A. Manandian, *The Trade and Cities of Armenia*, Erevan, 1946, Lisbon, 1965, chap. IV, par. 22.

<sup>262</sup> M.-L. Chaumont, « Etudes d'histoire parthe. V. - La route royale des Parthes de Zeugma à Séleucie du Tigre d'après l'itinéraire d'Isidore de Charax », *loc. cit.*, p. 104, note 277.

<sup>263</sup> Selon M.-L. Chaumont citant la Bible (*Ézéchiel*, 27, 23), Carrhes est une ville commerçante qui approvisionnait en produits de luxe les marchés syriens dès le VI<sup>e</sup> siècle av. J.-C. (*ibid.*, p. 79).

probablement à Ninive (Mossoul actuelle)<sup>264</sup>, puis quitte le fleuve pour rejoindre directement la route d'Ecbatane en franchissant les monts Zagros. Parmi toutes les villes que nous avons citées, Hatra, située dans le désert un peu à l'ouest du Tigre au sud de Mossoul, n'apparaît pas. Il semble, en fait, que son activité commerciale soit assez faible. Dion Cassius<sup>265</sup> la décrit au début du II<sup>e</sup> siècle ap. J.-C. comme ni grande ni riche, et aucun indice ou inscription ne fait référence à un trafic caravanier<sup>266</sup>. Son rôle aurait donc été surtout politique et religieux.

Intéressons-nous maintenant à l'itinéraire sur lequel nous avons le plus d'informations, c'est à dire celui suivant l'Euphrate avec, nous allons le voir, de multiples possibilités. Le trajet le long du fleuve nous est décrit par Isidore de Charax, dans ses *Stations Parthiques*, sans doute sous le règne d'Auguste et/ou de Tibère, probablement à partir de documents plus anciens. Sans que cela ne soit mentionné dans le texte, le voyage démarre très probablement à Antioche sur l'Oronte mais n'est décrit qu'à partir de Séleucie sur l'Euphrate, appelée aussi Zeugma, et sa ville-sœur Apamée, sise sur l'autre rive du fleuve. C'est là que se tient l'administration des douanes parthes<sup>267</sup>. Après un crochet vers Édesse, l'itinéraire<sup>268</sup> rejoint l'Euphrate à Nicephorion pour le longer ensuite jusqu'à Séleucie du Tigre. L'auteur précise les distances, les lieux fortifiés, les étapes royales sans doute héritières de leurs ancêtres achéménides. Parmi les endroits cités, l'un des plus importants est sans conteste la ville de Doura Europos, fondée par Séleucos Nicator<sup>269</sup>, qui garde, au temps des Parthes, les structures administratives des Séleucides. Les contrats y sont rédigés en grec avec des tournures d'araméen, reflets d'une population très cosmopolite ; l'endroit est considéré comme l'un des principaux lieux de transit pour les marchandises à destination de l'Orient<sup>270</sup>. L'Osrhoène apparaît, quant à elle, particulièrement riche en lieux fortifiés ce qui est sans doute dû, non seulement au caractère frontalier de la région, mais aussi à son insécurité endémique, que nous confirme Strabon<sup>271</sup>. Celui-ci nous explique que les marchands venant de Syrie passent l'Euphrate en aval de Zeugma, sans doute à un endroit guère éloigné de celui qu'emprunteront plus tard leurs collègues envoyés par Maès Titianos. Ils atteignent ensuite Anthémusa, appelée Charax Sidu dans les *Stations Parthiques*, Batnaï ailleurs<sup>272</sup>. De là, pour éviter les péages exorbitants des phylarques arabes établis le long du fleuve, ils s'engagent hardiment dans le désert pour rejoindre au bout de vingt-cinq jours Scenae<sup>273</sup>, à proximité de Séleucie du Tigre. Pour les aider à supporter les difficultés qu'ils peuvent rencontrer dans ces contrées arides et désolées, les nomades scénites ont disposé, nous précise Strabon, des hôtelleries toujours bien pourvues d'eau, et leurs prix sont tout à fait abordables<sup>274</sup>.

Il est probable que cette insécurité de la Haute Mésopotamie soit aussi une des raisons de la fortune de Palmyre. L'oasis est très ancienne puisque sa première mention date du XIX<sup>e</sup>

---

<sup>264</sup> P. Bernard, « De l'Euphrate à la Chine avec la caravane de Maès Titianos (c. 100 ap. n. è.) », *loc. cit.*, p. 944. Les indications de Ptolémée sont en fait extrêmement succinctes et il est difficile d'en dire plus (Ptolémée, *Géographie*, I, 12).

<sup>265</sup> Dion Cassius, *Histoire romaine*, LXVIII, 31.

<sup>266</sup> E. Choïnel, *Les Parthes et la Route de la Soie*, p. 156.

<sup>267</sup> Philostrate, *Vie d'Apollonius de Tyane*, I, 20.

<sup>268</sup> Pour une description très documentée voir : M.-L. Chaumont, « Etudes d'histoire parthe.V - La route royale des Parthes de Zeugma à Séleucie du Tigre d'après l'itinéraire d'Isidore de Charax », *loc. cit.*, p. 63-107.

<sup>269</sup> Le texte d'Isidore de Charax dit « Nicanor », mais il s'agit très vraisemblablement d'une altération (*ibid.* p. 90).

<sup>270</sup> *The Cambridge History of Iran, The Seleucid, Parthian and Sasanian Periods*, p. 716.

<sup>271</sup> Strabon, *Géographie*, XVI, 1, 27.

<sup>272</sup> Batnaï aura un rôle important dans le commerce oriental au IV<sup>e</sup> siècle ap. J.-C. (*cf* chapitre IV).

<sup>273</sup> Le site n'a jamais été localisé, ce qui peut se comprendre avec le nom qu'il porte, σκηνη, la tente.

<sup>274</sup> Strabon, *Géographie*, XVI, 1, 27.

siècle av. J.-C.<sup>275</sup>. En 41 av. J.-C., elle est suffisamment riche pour attirer la convoitise de Marc Antoine, et ses habitants, nous dit Appien, sont alors « des négociants qui importent des produits de l'Inde et de l'Arabie pour les revendre dans le territoire romain »<sup>276</sup>. Ce sont aussi de redoutables archers<sup>277</sup>, capables de protéger leurs biens de la convoitise des cavaliers du triumvir, ainsi que leurs caravanes des attaques de leurs compatriotes du désert. Palmyre est géographiquement bien placé, équidistante de Doura Europos, de la Méditerranée et de Damas<sup>278</sup>. Le site est entouré par une vaste ceinture de sable et à proximité d'une source au débit important<sup>279</sup>. Il est relié à l'Euphrate par trois pistes aboutissant à Doura Europos, Ana ou Hit ; cette dernière, la plus longue puisqu'elle fait aux environs de 400 km<sup>280</sup>, n'est attestée qu'à partir du II<sup>e</sup> siècle<sup>281</sup> ap. J.-C. Elle mesure environ de 12 à 18 m de large, et apparemment elle est aménagée pour le passage des caravanes<sup>282</sup>. Tous ces itinéraires sont jalonnés de postes dont les ruines ont été localisées<sup>283</sup>. Les Palmyréniens, grâce à leur sens du commerce, leur audace et leur position privilégiée, vont être, jusqu'au déclin définitif de l'oasis à la fin du III<sup>e</sup> siècle après J.-C., des acteurs importants du commerce oriental. Ils sont en effet très présents en Mésopotamie<sup>284</sup> et en Mésène<sup>285</sup>, leurs bateaux les conduisent jusqu'aux Indes<sup>286</sup>, ils s'établissent en Égypte et plus au sud<sup>287</sup>. En dehors des inscriptions, source essentielle des informations que nous avons sur eux, il reste quelques témoignages de leur rôle et de leur influence. Ainsi on a retrouvé dans deux monuments funéraires de Palmyre, l'un datant de 83 ap. J.-C., l'autre de 203 ap. J.-C., des tissus d'origine chinoise<sup>288</sup> et réciproquement H. Seyrig trouve une analogie frappante entre les tissus de la palmeraie et ceux de l'Inde du Nord-Ouest<sup>289</sup>.

Si l'on en croit le nombre d'inscriptions caravanières<sup>290</sup>, Palmyre est à son apogée entre les guerres parthiques de Trajan et de Lucius Verus. Hadrien la visite et elle sera la seule ville d'Orient avec Pétra à porter son nom. Intégrée à l'empire romain dès les premières années de notre ère<sup>291</sup>, un sénat local y est attesté dans la deuxième moitié du I<sup>er</sup> siècle. Elle est le siège des douanes impériales<sup>292</sup>, mais elle semble tirer plus de bénéfices des services rendus que des

<sup>275</sup> E. Will, *Les Palmyréniens. La Venise des sables (I<sup>er</sup> siècle avant – III<sup>e</sup> siècle après J.-C.)*, Collection Civilisations U, Armand Colin, Paris, 1992, p. 27.

<sup>276</sup> Appien, *Guerres civiles*, V, 9.

<sup>277</sup> *Ibid.*

<sup>278</sup> Pline, *H.N.*, V, 21.

<sup>279</sup> *Ibid.* ; E. Choïnel, *Les Parthes et la Route de la Soie*, p. 93.

<sup>280</sup> E. Will, *Les Palmyréniens. La Venise des sables (I<sup>er</sup> siècle avant - III<sup>e</sup> siècle après J.-C.)*, p. 26.

<sup>281</sup> M. Gawlikowski, « Palmyre et l'Euphrate », *Syria*, 60/1, 1983, p. 58.

<sup>282</sup> R. Mouterde, A. Poidebard, « La voie antique des caravanes entre Palmyre et Hit au II<sup>e</sup> siècle ap. J.-C., d'après une inscription retrouvée au S.-E. de Palmyre », *Syria*, 12/2, 1931, p. 102, note 1.

<sup>283</sup> M. Gawlikowski, « Palmyre et l'Euphrate », *loc. cit.*, p. 66.

<sup>284</sup> De nombreuses inscriptions font état de leur passage à Vologésias où l'un d'entre eux fonde le temple des empereurs, cf infra (F. C. De Rossi, *Iscrizioni dello estremo oriente greco*, p. 91-93, n° 157).

<sup>285</sup> Cf infra.

<sup>286</sup> F. C. De Rossi, *Iscrizioni dello estremo oriente greco*, p. 239, n° 412 et 413. Il existe à Palmyre, dans le temple de Bel, un bas-relief représentant un bateau, ce qui surprend au milieu du désert.

<sup>287</sup> Cf infra.

<sup>288</sup> E. Choïnel, *Les Parthes et la Route de la Soie*, p. 158.

<sup>289</sup> H. Seyrig, « Antiquités syriennes », *Syria*, 22/3, 1941, p. 261.

<sup>290</sup> Plus de la moitié des inscriptions de Palmyre date des années 130-160 de notre ère (J.-P. Rey-Coquais, « L'Arabie dans les routes de commerce entre le monde méditerranéen et les côtes indiennes », dans T. Fahd (éd.), *L'Arabie préislamique et son environnement historique et culturel*, Actes du colloque de Strasbourg, 24-27 juin 1987, Brill, Leyde, 1989, p. 236).

<sup>291</sup> M. Sartre, *D'Alexandre à Zénobie. Histoire du Levant antique (IV<sup>e</sup> siècle av. J.-C. - III<sup>e</sup> siècle ap. J.-C.)*, Fayard, Paris, 2001, p. 496-497.

<sup>292</sup> M. Gawlikowski, « Palmyre et l'Euphrate », *Syria*, 60/1, 1983, p. 60.

taxes municipales<sup>293</sup>, détaillées en 137 ap. J.-C. dans un document appelé « le tarif de Palmyre ». Dans ce texte, les redevances exigées par les publicains du lieu ne concernent pas de marchandises particulièrement précieuses<sup>294</sup>, mais il est spécifié que cette nouvelle réglementation s'ajoute à une loi fiscale préexistante dans laquelle elles ont pu trouver leur place. Dans l'oasis, l'activité caravanière est très structurée, avec ses « protecteurs » et sans doute ses financiers, comme ce Ulpius Yarhai, apparemment citoyen romain portant le gentilice de l'empereur, ou ce Soados, fils de Boliades. Le premier est honoré par neuf statues sur l'agora<sup>295</sup> pour avoir secouru cinq caravanes, le second aide régulièrement ses concitoyens, non seulement dans le désert, mais aussi à Vologésiadé<sup>296</sup>. Il y a aussi des synodiarques, chargés de l'organisation et de la sécurité, dont l'un est remercié par des marchands revenant de Forath et de Vologésiadé<sup>297</sup>, et dont l'autre aide ses compatriotes à économiser trois cents deniers d'or de taxe dans le désert<sup>298</sup>. Le secours de l'armée romaine<sup>299</sup> est rarement nécessaire jusqu'à la fin du II<sup>e</sup> siècle ap. J.-C.<sup>300</sup>. La fréquence des caravanes varie suivant les saisons, avec une acmé entre mai et juin et une autre entre juillet et septembre<sup>301</sup>. Dans le premier cas les cargaisons ont profité de la mousson du nord-est pour venir des Indes, dans le second, elles viennent d'Arabie portées par la mousson du sud-ouest<sup>302</sup>. Après 165 ap. J.-C., et la guerre parthique de Lucius Verus, les conditions géopolitiques changent en Mésopotamie avec leurs conséquences sur le commerce à grande distance<sup>303</sup>. Palmyre entre dans une phase de déclin<sup>304</sup>, pendant vingt-cinq ans il n'y a pas d'inscription caravanière, puis seulement trois à l'époque des Sévères.

### Les Palmyréniens, cheville ouvrière du commerce oriental en Mésopotamie ?

Que sait-on au I<sup>er</sup> siècle av. J.-C. de l'intensité des flux commerciaux en Mésopotamie, notamment en ce qui concerne le trafic oriental ? La fréquentation de la route continentale à travers le plateau iranien, alors que les contacts diplomatiques entre la Chine et le royaume des Parthes ne font que débiter<sup>305</sup>, a peu de chances d'être très élevée. Il faut pourtant remarquer une forte augmentation de la frappe de pièces d'argent à proximité de cet itinéraire, en Iran,

<sup>293</sup> M. Sartre, *D'Alexandre à Zénobie*, p. 844.

<sup>294</sup> Ainsi le « tarif » concerne des esclaves, de la laine teinte en pourpre, de l'huile, parfois parfumée, de la graisse, des prostituées, de l'alimentation (*IGR*, III, 1056 ; *CIS*, II, 3913).

<sup>295</sup> E. Will, « Marchands et chefs de caravane à Palmyre », *Syria*, 34/3, 1957, p. 269.

<sup>296</sup> R. Mouterde, A. Poidebard, « La voie antique des caravanes entre Palmyre et Hit au II<sup>e</sup> siècle ap. J.-C., d'après une inscription retrouvée au S.-E. de Palmyre », *loc. cit.*, p. 105-108.

<sup>297</sup> F. C. De Rossi, *Iscrizioni dello estremo oriente greco*, p. 58, n° 91 et 93.

<sup>298</sup> *Ibid.* n° 165, p. 96. La somme doit correspondre à trois mille auréi et donne une idée des péages rapportés par Strabon (*cf supra*).

<sup>299</sup> *Ibid.*, n° 154, p. 91.

<sup>300</sup> H. Seyrig, « Antiquités syriennes », *loc. cit.*, p. 242.

<sup>301</sup> J.-P. Rey-Coquais pense que les Palmyréniens n'organisent qu'une seule grande caravane par an (J.-P. Rey-Coquais, « L'Arabie dans les routes de commerce entre le monde méditerranéen et les côtes indiennes », *loc. cit.*, p. 236). Cela ne paraît pas suffisant à assurer la prospérité de l'oasis.

<sup>302</sup> F. De Romanis, « Aurei after the Trade: Western Taxes and Eastern Gifts », *loc. cit.*, p. 67.

<sup>303</sup> *Cf infra*.

<sup>304</sup> Il ne semble pas que Doura Europos ait pu profiter de ce déclin, malgré sa réintégration dans la sphère romaine à partir de 165 ap. J.-C. (M.I. Rostovtseff, *Histoire économique et sociale de l'empire romain*, Collection Bouquins, Robert Laffont, Paris, 1988, p. 200 ; J.B. Yon, *Les notables de Palmyre*, Presses de l'Ifpo, Beyrouth, 2002, p. 106-107).

<sup>305</sup> *Cf* chapitre II.

entre 70 et 40 av. J.-C.<sup>306</sup> Parallèlement il existe un afflux de bronzes séleucéens à Suse vers 100 av. J.-C., que certains mettent en rapport avec une croissance des échanges maritimes avec l'Asie<sup>307</sup>, croissance dont la Mésène et les villes de Babylonie ne peuvent que profiter<sup>308</sup>. Elles jouent en effet un rôle essentiel d'intermédiaire, y compris sur le plan financier. Les différentes communautés qui peuplent ces cités, grecques mais aussi juives, syriennes ou autres, sont impliquées à des degrés divers dans les transactions commerciales, et parmi elles, les Palmyréniens se font déjà remarquer, non seulement en assurant la sécurité dans le désert syrien, mais aussi très probablement en développant leurs réseaux jusqu'au golfe Persique au point de concurrencer Suse<sup>309</sup>. Leurs richesses ne vont d'ailleurs pas tarder à attirer l'attention du triumvir Marc-Antoine<sup>310</sup>.

Au premier siècle de notre ère, le lien qui existe entre la révolte de Séleucie du Tigre,<sup>311</sup> la fondation de Vologésias et la soumission de la Mésène nous éclaire sur l'évolution des pouvoirs économiques de la région. À l'époque, il est logique de penser que les souverains arsacides tentent, probablement depuis un certain temps, de conforter leur pouvoir tout en augmentant leurs revenus, notamment par une participation plus grande au commerce oriental. Ils ne peuvent alors que se heurter à la communauté la plus puissante de leur royaume, les Grecs et leurs alliés macédoniens, notamment de Séleucie, d'autant qu'ils ont gardé une large autonomie. À l'occasion d'un conflit dynastique, la ville se soulève, mais après un siège de plusieurs années, elle est obligée de rendre les armes et de faire sa soumission. Elle n'est pas détruite par le vainqueur, ce qui confirme son importance, mais Vologèse I<sup>er</sup> fonde sa propre cité, qu'il espère voir rapidement supplanter sa rivale tout en restant dévouée à sa dynastie. Il est alors possible que pour faire aboutir son projet, il ait l'idée d'utiliser les services de concurrents des Grecs qui ont déjà fait leurs preuves, par exemple les Palmyréniens. Séleucie du Tigre disparaît à partir de 19 ap. J.-C.<sup>312</sup> de l'épigraphie des habitants de l'oasis et sans doute de leurs itinéraires habituels, bien qu'elle continue à avoir, semble-t-il, une importance économique jusqu'à sa destruction en 165 ap. J.-C.<sup>313</sup>. La Babylonie étant réintégrée politiquement mais aussi économiquement au sein du royaume parthe, il est probable que les souverains arsacides s'intéressent aussi à la source de richesses que représente la Mésène. Le royaume, en effet, s'est étendu à la Mésopotamie du Sud et aux côtes du golfe Persique à l'occasion des conflits dynastiques qui ont suivi la mort du roi Artaban II (12-38 ap. J.-C.)<sup>314</sup>. Ses dirigeants ont favorisé les communautés étrangères dont certaines sont proches du pouvoir. Un certain Alexandre, palmyrénien, est envoyé en mission par Germanicus en 18 ap. J.-C. auprès du roi Oradzes<sup>315</sup> et plusieurs de ses concitoyens signalent leur passage à Charax entre 50 et 90 ap. J.-C. sur des inscriptions retrouvées dans l'oasis<sup>316</sup>. À l'époque de l'empereur Claude, un commerçant juif, Ananias, a

---

<sup>306</sup> R.H. McDowell, *Coins from Seleucia on the Tigris*, University of Michigan Press, Ann Arbor, 1935, p. 220.

<sup>307</sup> Nous avons vu (cf chapitre II) que cette opinion peut être discutée.

<sup>308</sup> L. Gregoratti, « A Parthian Port on the Persian Gulf: Characene and its Trade », *loc. cit.*, p. 215.

<sup>309</sup> J. Marcadé, « Mémoires de la mission archéologique en Iran, tome XXXVIII, Mission de Susiane, sous la direction de R. Ghirshman et G. Salles. *Suse sous les Séleucides et les Parthes. Les trouvailles monétaires et l'histoire de la ville*, par Georges Le Rider, 1965 », *loc. cit.*, p. 448.

<sup>310</sup> Cf supra.

<sup>311</sup> Cf supra.

<sup>312</sup> La dernière inscription faisant référence à Séleucie du Tigre honore un marchand ayant contribué à la construction du temple de Bel (cf supra).

<sup>313</sup> Cf supra.

<sup>314</sup> L. Gregoratti, « The Palmyrenes and the Arsacid Policy », *loc. cit.*, p. 28.

<sup>315</sup> F. C. De Rossi, *Iscrizioni dello estremo oriente greco*, p. 87, n° 146.

<sup>316</sup> *Ibid.*, p. 89, n° 148, 149 et 150.



accès au gynécée royal dont il convertit une bonne partie au judaïsme<sup>317</sup>. Le pays est alors prospère et le commerce actif, à une échelle régionale, mais aussi internationale. Une grande quantité de poteries mésopotamiennes à glaçures ont été retrouvées dans le golfe Persique à côté d'objets en verre qui pourraient provenir de Méditerranée orientale, mais dont on ne connaît pas bien le cheminement<sup>318</sup>. Il n'est donc pas étonnant qu'après la résolution de la crise arménienne avec Rome en 66, les Parthes tentent de reprendre une forme de contrôle de la Mésène, peut-être d'ailleurs avec certaines difficultés, les marais du Chatt Al-Arab étant peu propices au déploiement de leurs forces, essentiellement équestres. La dernière émission monétaire locale date de 74/75 ; il n'y en aura pas d'autres jusqu'en 101/102 ap. J.-C.<sup>319</sup>. C'est sans doute l'époque où le *Périple de la mer Érythrée* considère que la côte au sud du détroit d'Ormuz appartient au royaume de Perse<sup>320</sup> et où Apologos est apparemment le seul port de Mésène où les vaisseaux d'Alexandrie ont le droit d'aborder<sup>321</sup>. Ces difficultés d'accès pourraient expliquer le manque de trouvailles d'origine romaine dans le golfe Persique<sup>322</sup> ainsi que l'échec de l'ambassade de Ban Chao<sup>323</sup>, dissuadé de poursuivre plus avant son voyage. Certains ont pensé que c'était là une des raisons ayant conduit Trajan à entreprendre une expédition en Mésopotamie<sup>324</sup>. On connaît la suite : les légions, après avoir atteint l'embouchure du Tigre et de l'Euphrate, sont obligées de battre en retraite mais, paradoxalement, à la place du conflit larvé prévisible entre Parthes et Romains, avec pour conséquence un déclin des échanges, on voit s'installer une sorte d'âge d'or du commerce oriental en général et de Palmyre en particulier. Tout se passe comme si les anciens belligérants avaient décidé de confier leurs intérêts à un médiateur commun, en l'occurrence les Palmyréniens. Pendant ce temps, les Arsacides renforcent leur contrôle sur la Mésène. Ils installent un membre de leur famille, Mithridate, sur le trône à la place du dernier représentant de la lignée d'Hyspaosinès, Athambilus VII, qui avait fait trop facilement sa soumission à Trajan. Un nouveau monnayage marque d'ailleurs ce changement dynastique<sup>325</sup> mais le monarque, fraîchement installé, ouvre grand les portes de son administration aux Palmyréniens. L'un d'entre eux, en 131 ap. J.-C., un dénommé Yarhai, devient satrape de Tylos, l'actuel Barheïn<sup>326</sup>, d'autres sont peut-être inhumés dans l'île de Kharg<sup>327</sup> tandis qu'un dernier est archonte en Mésène sur une inscription dont la datation est imprécise entre 89 et 188 ap. J.-C.<sup>328</sup>. Parallèlement Vologèse III accorde une grande autonomie aux communautés marchandes, particulièrement palmyréniennes<sup>329</sup>. Ce pourrait être une des explications de la présence d'archers de l'oasis à Doura Europos en 135-136, et plus en aval sur l'Euphrate en 132 ap. J.-C.<sup>330</sup>. Les Palmyréniens ont facilement accès aux différentes

<sup>317</sup> Flavius Josèphe, *Les Antiquités juives*, XX, 2.

<sup>318</sup> R. Tomber, *Indo-Roman Trade, from pots to pepper*, p. 115.

<sup>319</sup> L. Gregoratti, « The Palmyrenes and the Arsacid Policy », *loc. cit.*, p. 28.

<sup>320</sup> *Périple de la mer Érythrée*, 33.

<sup>321</sup> *Périple de la mer Érythrée*, 35.

<sup>322</sup> R. Tomber, *Indo-Roman Trade, from pots to pepper*, p. 114.

<sup>323</sup> Cf supra.

<sup>324</sup> F. Cumont, « Guey (Julien). *Essai sur la guerre parthique de Trajan (114-117) 1937* », *Revue belge de philologie et d'histoire*, 17/1-2, 1938, p. 310.

<sup>325</sup> P. Bernard, « Vicissitudes au gré de l'histoire d'une statue en bronze d'Héraclès entre Séleucie du Tigre et la Mésène », *Journal des savants*, 1990, p. 37.

<sup>326</sup> F. C. De Rossi, *Iscrizioni dello estremo oriente greco*, p. 90, n° 153.

<sup>327</sup> L. Gregoratti, « The Palmyrenes and the Arsacid Policy », *loc. cit.*, p. 33.

<sup>328</sup> F. C. De Rossi, *Iscrizioni dello estremo oriente greco*, p. 90, n° 15.

<sup>329</sup> L. Gregoratti, « The Palmyrenes and the Arsacid Policy », *loc. cit.*, p. 31-32.

<sup>330</sup> R. Mouterde, A. Poidebard, « La voie antique des caravanes entre Palmyre et Hit au II<sup>e</sup> siècle ap. J.-C., d'après une inscription retrouvée au S.-E. de Palmyre », *loc. cit.*, p. 114.

aristocraties de Mésopotamie ; en 138, l'un d'entre eux conduit une ambassade en Élymaïde auprès du roi Worod<sup>331</sup>.

Du côté romain, l'empereur Hadrien comble d'honneurs Palmyre<sup>332</sup> ; il remercie, associé à Antonin, son fils adoptif, et aux gouverneurs de Syrie, un certain Soados, qui a aidé en de multiples circonstances ses compatriotes ; il est d'ailleurs honoré par des statues dans l'oasis, mais aussi à Spasinou Charax et Vologésiade, ville dans laquelle il a fondé un temple des empereurs<sup>333</sup>. Il lui est même accordé en raison de sa fidélité un pouvoir particulier, sans doute à Vologésiade<sup>334</sup>, ce qui confirme l'autonomie dont pouvait jouir sa communauté en pays parthe. Au-delà de ses activités commerciales, le personnage joue un rôle diplomatique clé entre les deux grandes puissances du Moyen Orient<sup>335</sup>, symbolisant à lui seul le statut et la fonction des Palmyréniens dans le commerce oriental de son époque. Quoi qu'il en soit, la route des caravanes, de la Méditerranée au golfe Persique, est alors très fréquentée si l'on en croit le nombre des inscriptions palmyréniennes, une quarantaine, entre 131 et 161 ap. J.-C. Il semble que le remplacement dynastique en Mésène opéré par Vologèse IV en 150-151 ap. J.-C.<sup>336</sup>, ne trouble pas la bonne marche des affaires. À cette occasion, la lignée d'Hyspaosinès retrouve le pouvoir et ce, jusqu'à l'annexion du pays en 222 ap. J.-C. par Ardashir, le premier des rois sassanides.

Cependant les conflits s'accroissent entre Parthes et Romains et finalement en 165, Lucius Verus, par l'intermédiaire de son légat Avidius Cassius, intervient en Mésopotamie. Séleucie et Ctésiphon sont pillées, mais au bout du compte, les légions doivent battre en retraite, ramenant la peste dans leurs bagages. Le bel arrangement qui a porté Palmyre au zénith s'effondre, il n'y a plus d'inscriptions caravanières de 165 à 190 ap. J.-C., les habitants de l'oasis vont chercher fortune ailleurs, en Égypte par exemple<sup>337</sup>. Les communications dans le désert syrien deviennent plus difficiles, quand elles ne s'arrêtent pas. Certains y ont vu une des raisons de l'envoi à cette époque d'une première ambassade romaine en Chine par l'Asie du Sud-Est<sup>338</sup> pour contourner l'obstacle perse et tenter de rétablir des liens interrompus. Si cette hypothèse est exacte, cela voudrait dire que la soie parvenait jusque-là à Rome, essentiellement par la Mésopotamie. Il y a alors tout lieu de penser qu'à partir de l'expédition de Lucius Verus, les transactions commerciales de part et d'autre de la frontière romano-parthe entrent dans une phase de déclin. Les routes changent, les marchés se déplacent, les marchandises suivent de nouveaux chemins, le commerce oriental se transforme. Au début du III<sup>e</sup> siècle après J.-C., lorsque l'empereur Caracalla demande la main de la fille du roi Artaban, il précise qu'en cas de réponse positive, « les productions des Parthes, leurs parfums, leurs précieuses étoffes<sup>339</sup>, les

---

<sup>331</sup> F. C. De Rossi, *Iscrizioni dello estremo oriente greco*, p. 127-128, n° 224.

<sup>332</sup> Cf supra.

<sup>333</sup> F. C. De Rossi, *Iscrizioni dello estremo oriente greco*, p. 91-92, n° 157.

<sup>334</sup> R. Mouterde, A. Poidebard, « La voie antique des caravanes entre Palmyre et Hit au II<sup>e</sup> siècle ap. J.-C., d'après une inscription retrouvée au S.-E. de Palmyre », *loc. cit.*, p. 112-113.

<sup>335</sup> H. Bru, *Le pouvoir impérial dans les provinces syriennes. Représentations et célébrations d'Auguste à Constantin (31 av. J.-C.-337 ap. J.-C.)*, Brill, Leiden Boston, 2011, p. 104.

<sup>336</sup> F. C. De Rossi, *Iscrizioni dello estremo oriente greco*, p. 54, n° 86.

<sup>337</sup> R. McLaughlin, *Rome and the distant East: Trade Routes to the Ancient Lands of Arabia, India and China*, p. 104.

<sup>338</sup> Cf infra ; E. Chavannes, « Les pays d'Occident d'après le *Heou Han chou* », *loc. cit.*, p. 38 ; J. Innes Miller, *The Spice Trade of the Roman Empire, 29 B.C. to A.D. 641*, p. 120 ; F. Hirth, *China and the Roman Orient: Researches Into Their Ancient and Mediæval Relations as Represented*, p. 174-175.

<sup>339</sup> Les parfums et les précieuses étoffes pourraient bien provenir d'Asie et d'Arabie.

métaux des Romains, et tous les chefs-d'œuvre de leur industrie ne seraient plus des raretés d'un trafic clandestin. »<sup>340</sup>.

## Le dynamisme de l'Égypte romaine

Nous avons vu qu'au début du I<sup>er</sup> siècle av. J.-C., parallèlement à l'établissement de liaisons entre l'Asie centrale, les Indes du Nord-Ouest, la Mésopotamie et le monde gréco-romain, un nouveau réseau d'échange prend de l'ampleur entre la mer Rouge et la péninsule indienne, et bientôt l'Asie du Sud-Est.

L'épigraphie de Coptos atteste de l'existence d'un épistratège de la mer Érythrée et de la mer Indienne, peut-être en 74/73 et au plus tard en 62 av. J.-C.<sup>341</sup>, ce qui montre bien la perception de deux espaces maritimes différents et donc la découverte d'une nouvelle sphère d'échanges, bien au-delà du détroit de Bab el Mandeb. Un certain nombre d'auteurs, y compris dans l'Antiquité<sup>342</sup>, se sont plu à faire coïncider cette expansion du commerce égyptien avec la découverte de la mousson par un pilote devenu légendaire, Hippalos. En fait, les marins apprennent très vite à repérer le régime des vents pour les utiliser sinon les subir, et ils n'ont donc généralement guère besoin d'un maître à penser en la matière. Il semble plutôt que le mythique Hippalos doive beaucoup à une erreur de graphie chez Pline et à une fausse interprétation en ce qui concerne le *Périple de la mer Érythrée*<sup>343</sup>. Dans ce dernier ouvrage, Hippalos se serait, en fait, intéressé, non pas à la direction et à la régularité des moussons mais à la disposition de la péninsule indienne et notamment à sa direction nord-sud. Il faut remarquer effectivement que le *Périple* est parfaitement conscient de cette caractéristique géographique<sup>344</sup> alors qu'elle reste ignorée d'Ératosthène, mais aussi de Ptolémée le géographe. Hippalos aurait donc permis aux capitaines égyptiens de se lancer hardiment dans une traversée de l'océan Indien hors de la vue des terres émergées sans prendre le risque de se perdre dans l'immensité de l'Ὠκεανός, l'océan extérieur. L'hypothèse reste fragile et l'histoire d'Hippalos n'est sans doute que le reflet d'une culture occidentale qui a pour habitude de tout marquer par un début et une fin.

Quelles qu'en soient les raisons, les échanges entre l'Égypte et l'Asie du Sud au I<sup>er</sup> siècle av. J.-C. connaissent une expansion significative. « Auparavant », nous dit Strabon, c'est-à-dire sans doute dans les années 80-100 av. J.-C., « pas même vingt navires avaient le courage de traverser le golfe Arabe pour franchir le détroit (de Bab el Mandeb), maintenant de grandes flottes sont envoyées jusqu'aux Indes et en Éthiopie dont on ramène les marchandises les plus précieuses »<sup>345</sup>. Nous savons que ces grandes flottes représentent cent vingt navires à l'époque

---

<sup>340</sup> Hérodien, *Histoire romaine*, IV, 10.

<sup>341</sup> A. Bernard, *Les inscriptions grecques de Philae*, I, Paris, 1969, n° 52 et 53 ; cf chapitre II.

<sup>342</sup> *Périple de la mer Érythrée*, 57 ; M. Wheeler, *Les influences romaines au-delà des frontières impériales*, p. 160 ; M.I. Rostovtseff, *Histoire économique et sociale du monde hellénistique*, Collection Bouquins, Robert Laffont, Paris, 1989, p. 656.

<sup>343</sup> A. Tchernia, « Moussons et monnaies: les voies du commerce entre le monde gréco-romain et l'Inde », *Annales. Histoire. Sciences Sociales*, 50, 5, p. 992-995.

<sup>344</sup> *Périple de la mer Érythrée*, 50.

<sup>345</sup> Strabon, *Géographie*, XVII, 1,13 : πρότερον μὲν γε οὐδ' εἴκοσι πλοῖα ἐθάρρει τὸν Ἀράβιον κόλπον διαπερᾶν ὥστε ἔξω τῶν στενῶν ὑπερκύπτειν, νῦν δὲ καὶ στόλοι μεγάλοι στέλλονται μέχρι τῆς Ἰνδικῆς καὶ τῶν ἄκρων τῶν Αἰθιοπικῶν, ἐξ ὧν ὁ πολυτιμώτατος κομίζεται φόρτος εἰς τὴν Αἴγυπτον,

où Aelius Gallus est préfet à Alexandrie, dans les années 25 av. J.-C.<sup>346</sup>, c'est-à-dire que le trafic à destination de l'Asie du Sud s'est multiplié par six en trois quarts de siècle. Les raisons de cette croissance restent obscures. Strabon semble penser que la présence romaine sur le Nil est un facteur déterminant<sup>347</sup>, sans en préciser les mécanismes, qu'il s'agisse de la paix qui s'installe ou de l'ouverture de nouveaux marchés à des produits jusque-là faiblement distribués. Il ne faut cependant pas perdre de vue que tout ceci se déroule sur une échelle de temps dont la mesure est la décennie, ce qui amoindrit la vigueur de l'augmentation d'un trafic qui commence dès le règne de Cléopâtre<sup>348</sup>.

Quoi qu'il en soit, l'économie des échanges au début de notre ère semble assez bien fixée<sup>349</sup>, du moins en ce qui concerne les marchands égyptiens, car nous ne connaissons rien ou à peu près rien de leurs confrères non méditerranéens, notamment indiens<sup>350</sup>. Il reste probable, au vu des sources littéraires et des trouvailles archéologiques, que, dans cette partie du monde, au tournant de l'ère chrétienne, le commerce oriental est entre des mains occidentales. En fait, sur la route maritime d'Asie du Sud, tout part et tout finit à Alexandrie.

### **D'Alexandrie aux ports de la mer Rouge**

La grande métropole de l'Orient méditerranéen voit en effet affluer les capitaux et les marchandises les plus précieuses, d'Asie et d'Afrique. Car si les gains sont à la mesure des risques pris, cette spéculation n'est accessible qu'à ceux qui ont l'envergure financière suffisante pour armer un ou plusieurs navires destinés à courir des mers plus ou moins connues, grosses de tempêtes et de naufrages. Rien sans doute de comparable à la mise sur pied d'une ou de plusieurs caravanes, fussent-elles de quelques centaines de bêtes. La ville est en pleine expansion économique<sup>351</sup> et profite largement de sa situation géographique, car elle draine tout le commerce des ports de la mer Rouge, et dorénavant une partie de celui de l'Arabie<sup>352</sup>. Ses exportations vers le monde méditerranéen sont florissantes et largement excédentaires ; il suffit pour s'en convaincre, nous dit Strabon, d'observer la différence du chargement des vaisseaux qui entrent et qui sortent de son port<sup>353</sup>. L'attrait de la cité est tel qu'on n'y rencontre des peuples aussi lointains que des Bactriens, des Scythes, des Perses, et quelques Indiens<sup>354</sup>, bon nombre d'entre eux étant venus par la mer Rouge mais sans doute pas la totalité.

Au marchand aventureux qui décide donc de partir chercher fortune aux Indes, la première étape sera de décider d'un port d'embarquement en mer Rouge. Les plus proches

---

<sup>346</sup> Strabon, *Géographie*, II, 5, 12.

<sup>347</sup> Strabon, *Géographie*, XVII, 1, 13.

<sup>348</sup> J.-P. Brun, « Chronologie des forts des routes de Myos Hormos et de Bérénice durant la période gréco-romaine », dans *Le désert oriental d'Égypte durant la période gréco-romaine : bilans archéologiques* [en ligne], Collège de France, Paris, 2018, 12. À Myos Hormos on a trouvé deux vaisseaux indiennes du type « Red and Black Megalithic Ware », ce qui suppose des contacts avant l'époque romaine (R. Tomber, *Indo-Roman Trade, from pots to pepper*, p. 75).

<sup>349</sup> Pline rapporte que ce n'est qu'à son époque qu'on a une connaissance certaine de la navigation d'Égypte aux Indes (Pline, *H.N.*, VI, 26).

<sup>350</sup> Cf supra.

<sup>351</sup> Strabon, *Géographie*, XVII, 1, 13.

<sup>352</sup> Strabon, *Géographie*, XVI, 4, 24 ; cf infra.

<sup>353</sup> Strabon, *Géographie*, XVII, 1, 7.

<sup>354</sup> Cf supra.

d'Alexandrie sont ceux du fond du golfe de Suez, Arsinoé et Cléopâtris, au débouché du canal les reliant au Nil depuis des siècles, et un peu plus loin Clysmâ. Les trois villes semblent peu actives entre le I<sup>er</sup> siècle av. et le II<sup>e</sup> siècle ap. J.-C., tout comme d'ailleurs le canal des pharaons<sup>355</sup>. En effet, l'entretien de l'ouvrage a sans doute été négligé, à en croire les difficultés éprouvées par Cléopâtre pour faire franchir à sa flotte l'isthme de Suez après Actium<sup>356</sup>. Certes, Aelius Gallus fait construire à Cléopâtris quatre-vingt bateaux avant son expédition en Arabie du Sud<sup>357</sup>, mais un peu plus tard, Trajan doit engager des travaux importants pour restaurer la navigabilité de la voie d'eau, désensablant une partie du trajet et ouvrant une autre section à partir de Babylone d'Égypte<sup>358</sup> en amont du delta<sup>359</sup>. Peut-être ce fils de Paphlagonien qui s'embarque pour les Indes à Clysmâ<sup>360</sup> au milieu du II<sup>e</sup> siècle ap. J.-C.<sup>361</sup>, profite-t-il alors de ces nouveaux aménagements.

Mais deux siècles auparavant, la route la plus fréquentée pour rejoindre la mer Rouge à partir du delta emprunte le Nil jusqu'à Coptos ou Apollonopolis. De Juliopolis, à proximité d'Alexandrie, à Coptos, il faut compter douze jours par le fleuve, en profitant des vents étésiens<sup>362</sup>. Coptos est le siège de nombreuses associations commerciales, d'entreprises de transport et d'antennes administratives<sup>363</sup>, mais les fouilles n'ont pratiquement pas livré de traces de produits de luxe, qui n'ont sans doute fait qu'y passer<sup>364</sup>. L'itinéraire suit ensuite les pistes du désert oriental qui s'organisent dans un réseau d'environ 2000 km<sup>365</sup> jusqu'à la côte égyptienne. À l'époque de Strabon, Coptos est préférentiellement reliée à Myos Hormos<sup>366</sup>, qui est alors le port le plus important, mais aussi à Bérénice, qui voit sa liaison avec Apollonopolis tomber en désuétude à la fin des Ptolémées ou au début de l'époque romaine<sup>367</sup>. Pline décrit un de ces trajets dans son livre VI<sup>368</sup>. Nous apprenons ainsi que les voyageurs dans le désert, ne suivent pas simplement de vagues traces en ne comptant que sur eux-mêmes, mais qu'ils ont à leur disposition des routes aménagées. En effet, Rome, la nouvelle puissance occupante, ne cesse de les améliorer, sans doute au fur et à mesure des besoins et de l'augmentation du trafic. Or celle-ci est nette au début du I<sup>er</sup> siècle ap. J.-C., si l'on en juge par les *ostraca*, notamment ceux de Nicanor, découverts à Coptos, ou par la fréquence des graffitis et des inscriptions dans

<sup>355</sup> J.-P. Brun, « Les relations entre la Méditerranée, l'Arabie et l'Inde par la mer Rouge, de l'époque ptolémaïque à l'Empire romain, 2/2 », Collège de France, 2013 ; cf chapitre II.

<sup>356</sup> Plutarque, *Vie d'Antoine*, 69 ; Dion Cassius, *Histoire romaine*, LI, 7, 1.

<sup>357</sup> Strabon, *Géographie*, XVI, 4, 23 ; les munitions navales ont toutes les chances d'avoir emprunté le canal.

<sup>358</sup> Ptolémée, *Géographie*, IV, 5.

<sup>359</sup> G.F. Hourani, *Arab Seafaring in the Indian Ocean in Ancient and Early Medieval Times*, revised and expanded by J. Carswell, Princeton University Press, Princeton, New Jersey, 1995, p. 34.

<sup>360</sup> Clysmâ, dès le II<sup>e</sup> siècle ap. J.-C., serait doté d'infrastructures de grande ampleur, sans équivalent dans les ports de la mer Rouge (J.-P. Brun, « Techniques et économies de la Méditerranée antique », cours : Le commerce entre l'empire romain, l'Arabie et l'Inde à la lumière des fouilles archéologiques dans le désert oriental d'Égypte [2e partie], Collège de France, p. 498).

<sup>361</sup> Lucien, *Alexandre ou le faux prophète*, 44.

<sup>362</sup> Pline, *H.N.*, VI, 26.

<sup>363</sup> R. McLaughlin. *Rome and the distant East: Trade Routes to the Ancient Lands of Arabia, India and China*, p. 29. Le tarif dit de « Coptos » montre bien la présence de l'État romain à l'époque de Domitien et donne un aperçu du contrôle du trafic et des voyageurs qui fréquentent les lieux (L. Pantalacci, « Coptos, porte du désert Oriental », *loc. cit.*, 27).

<sup>364</sup> L. Pantalacci, « Coptos, porte du désert Oriental », *loc. cit.*, 26.

<sup>365</sup> S.E. Sidebotham, *Berenike and the Ancient Maritime Spice Route*, p. 125-126.

<sup>366</sup> Strabon, *Géographie*, XVII, 1, 45. Le voyage durait environ six à sept jours (J. Schwartz, « L'empire romain, l'Égypte et le commerce oriental », *loc. cit.*, p. 22).

<sup>367</sup> Les raisons n'en sont pas très claires (S.E. Sidebotham, *Berenike and the Ancient Maritime Spice Route*, p. 160).

<sup>368</sup> Pline, *H.N.*, VI, 26.

les forts, les puits ou le long des pistes<sup>369</sup>. Celles-ci suivent généralement le système des wadis et évitent les fortes pentes. De place en place, les points d'eau de l'époque ptolémaïque sont complétés par des citernes aménagées par l'armée romaine<sup>370</sup>, des *praesidia* sont agrandis ou érigés ; leurs garnisons de légionnaires et d'auxiliaires peuvent atteindre 215 soldats<sup>371</sup>. Des *Hydreumata*<sup>372</sup> sont modifiés pour accueillir jusqu'à 2000 voyageurs<sup>373</sup> et un système d'alerte par des tours de garde est mis en place, surtout entre Myos Hormos et Coptos<sup>374</sup>. Cet effort d'amélioration des infrastructures du désert oriental est particulièrement net sous les Flaviens<sup>375</sup>. Il a pour but de protéger non seulement le trafic des marchandises mais aussi l'exploitation des carrières locales de porphyre, granite et autres pierres précieuses<sup>376</sup>. En 76-77 ap. J.-C., le préfet d'Égypte, Lucius Iulius Ursus, sans doute devant l'afflux des voyageurs et la recrudescence des attaques de pillards, donne l'ordre à l'armée de construire un réseau de puits fortifiés, de citernes et de forts assurant à tous, hommes et bêtes, la sécurité et l'approvisionnement en eau<sup>377</sup>. Quant à la construction de la *Via Nova Hadriana* au II<sup>e</sup> siècle ap. J.-C. qui longe la côte orientale égyptienne avant de rejoindre au nord de Coptos le Nil à Antinoopolis, il semble qu'elle ait eu un but plus administratif que commercial, à l'instar de la *Via Nova Trajana* en Arabie<sup>378</sup>.

Une fois donc le désert oriental traversé, le voyageur antique atteint la côte de la mer Rouge, où se trouvent les ports d'embarquement pour l'Asie du Sud. Nous avons vu que leur raison d'être est liée aux conditions météorologiques défavorables du Nord de la mer Rouge. Leur création remonte souvent à l'époque ptolémaïque, époque durant laquelle les rois se sont intéressés aux éléphants et autres denrées d'Afrique de l'Est<sup>379</sup>. L'établissement de liaisons transocéaniques vers le sous-continent indien au début du I<sup>er</sup> siècle av. J.-C., puis l'occupation romaine, réorientent leurs activités et leur assurent une certaine prospérité jusqu'au III<sup>e</sup> siècle ap. J.-C. Dans un premier temps, c'est surtout le site de Myos Hormos qui se développe car il offre un abri sûr<sup>380</sup>. C'est de là que, selon Strabon, partent les bateaux pour les Indes, c'est là que revient Aelius Gallus après sa malheureuse expédition en Arabie du Sud<sup>381</sup>. L'urbanisme sur place ne semble pas avoir suivi un plan bien établi<sup>382</sup>, mais des travaux importants ont cependant été réalisés à l'époque d'Auguste pour agrandir le port et pour lutter contre les

<sup>369</sup> S.E. Sidebotham, *Berenike and the Ancient Maritime Spice Route*, p. 31, 62 ; J.-P. Brun, « Chronologie des forts des routes de Myos Hormos et de Bérénice durant la période gréco-romaine », *loc. cit.*, 14.

<sup>370</sup> *Ibid.*

<sup>371</sup> R. McLaughlin, *Rome and the distant East: Trade Routes to the Ancient Lands of Arabia, India and China*, p. 32. Il y aurait ainsi quatre-vingts forts occupés à l'est du Nil dans la première moitié du II<sup>e</sup> siècle ap. J.-C. (S.E. Sidebotham, *Berenike and the Ancient Maritime Spice Route*, p. 150).

<sup>372</sup> Station où l'on trouve de l'eau (Pline, *H.N.*, VI, 26).

<sup>373</sup> Pline, *H.N.*, VI, 26. Parmi les voyageurs se trouvent, entre autres, des Axoumites, des habitants du Sud de la péninsule arabique, et peut être des Indiens, comme le montrent les inscriptions sur place (S.E. Sidebotham, *Berenike and the Ancient Maritime Spice Route*, p. 72).

<sup>374</sup> S.E. Sidebotham, *Berenike and the Ancient Maritime Spice Route*, p. 141.

<sup>375</sup> L. Pantalacci, « Coptos, porte du désert Oriental », *loc. cit.*, 27 ; S.E. Sidebotham, *Berenike and the Ancient Maritime Spice Route*, p. 108, 110, 123-124.

<sup>376</sup> Strabon, *Géographie*, XVII, 1, 45.

<sup>377</sup> J.-P. Brun, « Chronologie des forts des routes de Myos Hormos et de Bérénice durant la période gréco-romaine », *loc. cit.*, 16.

<sup>378</sup> S.E. Sidebotham, *Berenike and the Ancient Maritime Spice Route*, p. 128.

<sup>379</sup> Cf chapitre II.

<sup>380</sup> Strabon, *Géographie*, XVII, 1, 45.

<sup>381</sup> Strabon, *Géographie*, XVI, 4, 24.

<sup>382</sup> R. Tomber, *Indo-Roman Trade, from pots to pepper*, p. 61.

phénomènes d'ensablement qui finiront pourtant par gagner la partie<sup>383</sup>. Une jetée est construite à partir de milliers de tessons de céramiques ou d'amphores, égyptiennes, italiennes et parfois sudarabiques. S'y ajoutent des rochers de basalte, originaires majoritairement de Qané (à 70 %) mais aussi d'Aden (à 30%)<sup>384</sup>. La raison de leur utilisation sur place reste mystérieuse. Peut-être, après tout, servaient-ils auparavant de lest de fond de cale à quelques navires arabes venus finir leur vie dans les vasières du voisinage. Tous ces débris n'en sont pas moins la marque des échanges de Myos Hormos avec son environnement proche et lointain. Les témoignages archéologiques confirment non seulement la diversité des marchandises transitant par le port, mais aussi le caractère cosmopolite de ses habitants, qu'ils soient indiens, arabes ou africains<sup>385</sup>, sans que les populations soient d'ailleurs mélangées<sup>386</sup>. Elles montrent en effet des poteries, des textiles, des toiles de voile, des ustensiles de cuisine mais aussi des noix de coco, du poivre noir ainsi que des textes en tamul brahmi et peut-être en pakrit.

L'autre grand port égyptien, en bordure du désert oriental est, sans conteste, Bérénice dont la fondation vers 260 av. J.-C. remonte à Ptolémée Philadelphie<sup>387</sup>. Au tournant de notre ère, et selon Strabon, ce n'est qu'un mouillage, peut-être organisé, dont l'importance est mineure par rapport à Myos Hormos<sup>388</sup>. L'endroit doit cependant conserver une certaine activité puisque les fouilles y ont trouvé des amphores venant de tout le monde méditerranéen dès le début de l'occupation romaine<sup>389</sup>. Mais le lieu prend son essor à partir des premières décennies du I<sup>er</sup> siècle ap. J.-C.<sup>390</sup>, comme le montre l'étude des monnaies. Quelques temps plus tard, si Pline mentionne à peine Myos Hormos<sup>391</sup>, il accorde toute son attention à Bérénice. Il est en fait probable que les deux sites fonctionnent alors parallèlement, comme semblent le montrer les *ostraca* de Nicanor<sup>392</sup> et l'archéologie<sup>393</sup>, aucun des deux ports ne montrant d'avantage décisif dans les temps d'accès au Nil<sup>394</sup>. Sur le plan numismatique, aucune pièce d'or ou d'argent romaine n'a été retrouvée à Bérénice, contrairement à de nombreuses tétradrachmes en billon frappés à Alexandrie, signes de la prospérité locale. Quarante et un pour cent de toutes les monnaies identifiées sur place entre 1994 et 2001 appartiennent au Haut Empire, d'Auguste aux Flaviens, qui semblent les mieux représentés<sup>395</sup>. Durant la seconde moitié du I<sup>er</sup> siècle ap. J.-C.

<sup>383</sup> R. McLaughlin, *Rome and the distant East: Trade Routes to the Ancient Lands of Arabia, India and China*, p. 32 ; S.E. Sidebotham, *Berenike and the Ancient Maritime Spice Route*, p. 184-185 ; R. Tomber, *Indo-Roman Trade, from pots to pepper*, p. 60 ; E.H. Seland, « Archaeology of Trade in the Western Indian Ocean, 300 BC-AD 700 », *Journal of Archaeological Research*, 22, 2014, p. 382.

<sup>384</sup> R. McLaughlin, *Rome and the distant East: Trade Routes to the Ancient Lands of Arabia, India and China*, p. 75 ; S.E. Sidebotham, *Berenike and the Ancient Maritime Spice Route*, p. 200 ; R. Tomber, *Indo-Roman Trade, from pots to pepper*, p. 79.

<sup>385</sup> S.E. Sidebotham, *Berenike and the Ancient Maritime Spice Route*, p. 185 ; R. Tomber, *Indo-Roman Trade, from pots to pepper*, p. 61, 74, 79.

<sup>386</sup> R. Tomber, *Indo-Roman Trade, from pots to pepper*, p. 75.

<sup>387</sup> Cf chapitre II.

<sup>388</sup> Strabon, *Géographie*, XVII, 1, 45.

<sup>389</sup> S.E. Sidebotham, *Berenike and the Ancient Maritime Spice Route*, p. 232.

<sup>390</sup> *Ibid.*, p. 62 ; R. McLaughlin, *Rome and the distant East: Trade Routes to the Ancient Lands of Arabia, India and China*, p. 31.

<sup>391</sup> Pline, *H.N.*, VI, 33. Certains pensent que Myos Hormos aurait décliné à partir de ce moment (R. Tomber, *Indo-Roman Trade, from pots to pepper*, p. 64) ou que sa saturation aurait favorisé le développement de Bérénice (R. McLaughlin, *Rome and the distant East: Trade Routes to the Ancient Lands of Arabia, India and China*, p. 30-31).

<sup>392</sup> *Ibid.*, p. 32 ; S.E. Sidebotham, *Berenike and the Ancient Maritime Spice Route*, p. 184-185.

<sup>393</sup> R. Tomber, *Indo-Roman Trade, from pots to pepper*, p. 71.

<sup>394</sup> *Ibid.*, p. 63.

<sup>395</sup> S.E. Sidebotham, *Berenike and the Ancient Maritime Spice Route*, p. 244.

le commerce à longue distance égyptien<sup>396</sup> et les ports de la mer Rouge connaissent un apogée, comme en témoignent les découvertes de bouchons d'amphores<sup>397</sup>, d'*ostraca* et les inscriptions le long des pistes du désert oriental. Les habitants de Bérénice viennent alors de partout, d'Égypte, de Méditerranée, d'Afrique subsaharienne, d'Axoum, des royaumes d'Arabie du Sud, de Nabatène, des Indes et plus tard de Palmyre<sup>398</sup>. Ils ont laissé des traces non seulement de leur passage mais aussi des marchandises qu'ils transportaient. Dans la cour du temple de Sérapis, dans une des deux jarres de terre cuite fabriquées aux Indes et si utilisées qu'il a fallu les réparer, sept kilos de poivre ont été trouvés, ce qui constitue une sorte de record dans le monde romain<sup>399</sup>. Des milliers de perles, des saphirs, des bambous, des paniers, des nattes, un lapis-lazuli, attestent des liens, non seulement avec les Indes de l'Ouest et du Sud mais aussi avec la Bactriane et Taprobane, même si les contacts semblent avoir été plus faibles avec ces deux dernières régions<sup>400</sup>. Des poteries, des fragments d'amphores, des graffitis, des traces de baume, du basalte qui, là aussi, a probablement servi de ballast, montrent que le réseau commercial de Bérénice, certes à des degrés divers, s'étend jusqu'au golfe Persique, à l'Afrique orientale et à l'Arabie du Sud<sup>401</sup>. Au II<sup>e</sup> siècle ap. J.-C., l'activité du port décline, comme le prouve la chute du nombre des poteries et des monnaies<sup>402</sup>, particulièrement après l'automne 166 qui voit une épidémie décimer la population de l'Égypte en général et de Bérénice en particulier. Certes, le temple de Sérapis est agrandi durant le règne de Marc-Aurèle en 161–169, et un texte en grec et en palmyrénien dédié à Iarhibol est daté de la fin du siècle<sup>403</sup>, mais si le commerce subsiste encore sur place, il semble que cela soit à une échelle nettement plus réduite<sup>404</sup>.

Bérénice et Myos Hormos apparaissent ainsi comme les deux atterrages principaux de la mer Rouge à l'époque du Haut Empire, et ce sont d'ailleurs les seuls signalés par le *Périple de la mer Érythrée*. Ptolémée en indique quelques autres<sup>405</sup>, parmi lesquels Néchésia, identifiée comme étant peut-être la Marsa Nakari actuelle. Le site aurait été utilisé comme un port auxiliaire en cas de mauvaises conditions météorologiques, car il est considéré comme un bon abri<sup>406</sup>. Il est possible que quelques perles en provenance de Ceylan et des Indes aient été trouvées sur place, rien cependant qui ne prouve une liaison commerciale établie sinon régulière<sup>407</sup> et qui ne vienne disputer la suprématie des deux grands ports de la côte orientale égyptienne.

---

<sup>396</sup> *Ibid.*, p. 113.

<sup>397</sup> *Ibid.*, p. 72.

<sup>398</sup> *Ibid.*, p. 69.

<sup>399</sup> *Ibid.*, p. 226. Le poivre vient très probablement des Indes du Sud.

<sup>400</sup> S.E. Sidebotham, *Berenike and the Ancient Maritime Spice Route*, p. 73, 192, 237, 238.

<sup>401</sup> *Ibid.*, p. 61, 74-75, 130, 224, 231, 236; R. Tomber, *Indo-Roman Trade, from pots to pepper*, p. 155.

<sup>402</sup> S.E. Sidebotham, *Berenike and the Ancient Maritime Spice Route*, p. 63, 221, 244.

<sup>403</sup> *Ibid.*, p. 66.

<sup>404</sup> *Ibid.*, p. 153.

<sup>405</sup> En fait six en comptant Clysmā (R. Tomber, *Indo-Roman Trade, from pots to pepper*, p. 57).

<sup>406</sup> *Ibid.*, p. 65. Au vu des photographies actuelles (Google Maps), il s'agit d'une petite rade encombrée de hauts-fonds ne laissant de place qu'à quelques bateaux au-delà d'un certain tirant d'eau, alors que les courbures des palmiers sur la côte montrent une zone très exposée au vent.

<sup>407</sup> S.E. Sidebotham, *Berenike and the Ancient Maritime Spice Route*, p. 186.



## De la mer Rouge aux Indes

Chaque année donc, au début de notre ère, au moins 120 embarcations et probablement guère plus, quittent les côtes de la mer Rouge<sup>408</sup> à destination des Indes, de préférence au mois de juillet<sup>409</sup>, ou un peu plus tard au milieu de l'été<sup>410</sup>, selon les recommandations des auteurs de l'époque. Si l'on en croit les données météorologiques actuelles, les conditions pour se rendre vers la côte sud de l'Arabie, ou le cap des Aromates<sup>411</sup>, sont alors optimales. Les vents dominants sont nord/nord-ouest, donc portants, de force trois à quatre, c'est-à-dire aisément supportables par un navire de l'Antiquité prévu pour la haute mer. Les courants sont opposés, certes, mais de faible intensité, de l'ordre de 0,4 nœuds<sup>412</sup> pour des bateaux filant d'ordinaire dix fois plus vite. Ayant franchi le détroit de Bab el Mandeb après environ une trentaine de jours<sup>413</sup>, les navigateurs font escale peu après, soit pour des raisons logistiques, sans doute essentiellement le manque d'eau douce<sup>414</sup>, soit pour optimiser la traversée de l'océan Indien en choisissant judicieusement leur jour de départ par l'observation attentive du ciel et de la mer. Les sources antiques ne mentionnent généralement pas les raisons de ces arrêts. Seul le *Périple de la mer Érythrée* évoque discrètement l'attention prêtée aux conditions météorologiques quand il indique que ceux qui naviguent vers Barbaricon en partant d'Égypte vers le mois de juillet, préfèrent rencontrer une mer plus difficile si cela leur permet d'aller plus vite<sup>415</sup>. Nous connaissons le nom de plusieurs de ces escales au sortir de la mer Rouge : Qané<sup>416</sup>, Okelis qui a les faveurs de Pline<sup>417</sup>, ou le cap des Aromates<sup>418</sup>, l'actuel cap Guardafui. Muza, quant à elle, apparaît un peu à part, de plus en plus spécialisée dans le commerce de la myrrhe<sup>419</sup>, alors que ses liaisons avec Barygaza sont totalement entre les mains des gens du lieu. Plus loin sur la côte sud-arabique, le promontoire de Syagrus<sup>420</sup>, probablement l'actuel Ras Fartak, est un amer remarquable pour ceux qui reviennent des Indes. Il n'a probablement jamais servi d'abri, même à l'époque où les navigateurs ne faisaient que longer les côtes, avant que l'audace ne les pousse à tenter la traversée jusqu'à Zigerus<sup>421</sup>, et qu'un négociant, selon Pline, ne trouve finalement

---

<sup>408</sup> Cf cartes 2 et 3.

<sup>409</sup> *Périple de la mer Érythrée*, 39, 49, 56.

<sup>410</sup> Pline, *H.N.*, VI, 26.

<sup>411</sup> Cap Guardafui.

<sup>412</sup> *Atlas of Pilot Charters, Indian Ocean, juillet et août*, 2001.

<sup>413</sup> Pline, *H.N.*, VI, 26.

<sup>414</sup> Le *Périple* signale que l'eau est plus douce à Aden qu'à Okelis (*Périple de la mer Érythrée*, 26).

<sup>415</sup> *Périple de la mer Érythrée*, 39. Ceci suppose que leurs bateaux ne se soient pas ou peu arrêtés en cours de route, et que les marins aient suffisamment confiance dans leur solidité. L'étude des moyennes météorologiques actuelles sur la zone montre qu'en fait, au mois d'août, le long des côtes d'Arabie du Sud, les vents sont très majoritairement sud-ouest de force quatre (entre 13 et 16 nœuds) alors qu'au large, ils sont majoritairement de force six (entre 22 et 26 nœuds), venant même parfois du nord-est, donc défavorables. Un bateau longeant la côte trouve ainsi des conditions relativement clémentes, ce qui ne serait pas le cas s'il voulait traverser en ligne directe du Bab el Mandeb vers les Indes du Sud.

<sup>416</sup> *Périple de la mer Érythrée*, 57 ; Pline, *H.N.*, VI, 26.

<sup>417</sup> *Ibid.*, VI, 26, 32.

<sup>418</sup> *Périple de la mer Érythrée*, 57.

<sup>419</sup> *Périple de la mer Érythrée*, 21, 24 ; Pline, *H.N.*, VI, 26.

<sup>420</sup> Dans le texte de Pline, (*H.N.*, VI, 32) mais aussi dans le *Périple* (*Périple de la mer Érythrée*, 30), Syagrus est repéré par rapport à Socotra bien qu'il en soit assez éloigné, l'île devant aussi servir d'amer remarquable.

<sup>421</sup> On ignore où se trouve Zigerus, peut-être s'agit-il du royaume de Sigerdidos, occupé par les Gréco-Bactriens et alors assez proche des bouches de l'Indus (Strabon, *Géographie*, XI, 11, 1).

une voie encore plus directe et favorable<sup>422</sup> vers le sous-continent indien. Bien qu'idéalement placée sur le trajet transocéanique vers le Kérala, l'île de Socotra reste peu fréquentée, probablement du fait des conditions météorologiques locales aux mois d'août et septembre<sup>423</sup>. Le *Périple de la mer Érythrée* signale qu'elle végète et qu'elle n'est abordée que par hasard, par des marins venant des Indes<sup>424</sup>. Sa population cosmopolite, peut-être majoritairement indienne<sup>425</sup>, est un lointain souvenir des rencontres qui ont eu lieu ici et dans la région entre marins de l'océan Indien avant la mise en place des liaisons directes entre la mer Rouge et l'Asie du Sud<sup>426</sup>.

À partir du mois d'août, la météorologie s'améliore en mer d'Arabie, même si la fréquence des fortes houles et des tempêtes reste importante à l'ouest du bassin<sup>427</sup>. Dès le mois de septembre, les vents de la mousson du sud-ouest commencent à faiblir entre 7 et 20 nœuds, la fréquence des tempêtes devient inférieure à 5 % ; la seule zone où persistent parfois des vagues importantes se situe au Sud-Est de Socotra. La mer devient donc généralement navigable d'autant que les bateaux sont au portant. On comprend alors mieux l'intérêt qu'il y a eu d'attendre un environnement plus propice dans les abris du golfe d'Aden<sup>428</sup>, d'autant que, parallèlement, la forte houle levée par les vents de juillet et d'août rendait difficile voire impossible l'accès aux ports des côtes occidentales des Indes<sup>429</sup>. Il est donc tout à fait vraisemblable que la majorité de la flotte appareille en septembre, chacun suivant ensuite l'itinéraire qu'il s'est choisi, les uns vers Barbaricon et Barygaza, les autres vers les Indes du Sud, soit un trajet à partir du détroit de Bab el Mandeb de 2800 à 3300 km pour les premiers et 3600 km pour les seconds. Le vent et la mer ne sont pas identiques pour tous, les conditions les plus favorables étant pour ceux qui se rendent en Patalène car ils sont au vent arrière, poussés par les vagues, ce qui ne pose guère de problèmes à des bateaux à voile carrée. Pour les autres, il leur faut faire route au portant trois quart arrière, ce qui est plus difficile, car le barreur doit toujours veiller à ce que la grande houle de l'océan Indien ne fasse pas partir le navire au lof, ce qui pourrait, dans les cas les plus extrêmes, le coucher, d'autant plus que la cargaison est mal arrimée. Ceci explique peut-être l'utilisation par le *Périple de la mer Érythrée* du mot *τραχηλίζοντες* (prendre -le vent- par le cou, comme lors d'un combat de lutte) pour rendre compte de cette allure<sup>430</sup>. Au bout de 40 jours<sup>431</sup> de cette dure navigation, Muziris et les Indes méridionales sont en vue, et avant de

---

<sup>422</sup> Probablement vers les Indes du Sud. On voit que là, il n'est plus question de la découverte de la mousson par Hippalos.

<sup>423</sup> *Atlas of Pilot Charters, Indian Ocean, août et septembre.*

<sup>424</sup> *Périple de la mer Érythrée*, 31.

<sup>425</sup> C'est en tout cas le cas des inscriptions de la grotte de Hôq (Chr. Robin, M. Gorea, « Les vestiges antiques de la grotte de Hôq (Suqutra, Yémen) (note d'information) », *loc. cit.*, p. 425).

<sup>426</sup> Cf chapitre II.

<sup>427</sup> *Atlas of Pilot Charters, Indian Ocean, août.*

<sup>428</sup> J. Rougé, « La navigation en mer Érythrée dans l'Antiquité », dans *L'Arabie et ses mers bordières. I. Itinéraires et voisinages*. Séminaire de recherche 1985-1986. Lyon : Maison de l'Orient et de la Méditerranée Jean Pouilloux, 1986, p. 72-73.

<sup>429</sup> B. Fauconnier, « Graeco-Roman Merchants in the Indian Ocean Revealing a Multicultural Trade », dans M.-Fr. Boussac, J.-Fr Salles, J.-B. Yon, (éds.), *Τοποῖ*, supp. 11, *Autour du Périple de la mer Erythrée*, 2012, p. 84 ; G.F. Hourani, *Arab Seafaring in the Indian Ocean in Ancient and Early Medieval Times*, p. 26.

<sup>430</sup> *Périple de la mer Érythrée*, 57.

<sup>431</sup> Pline, *H.N.*, VI, 26.

vaquer à leurs affaires qu'ils espèrent lucratives, les marins doivent encore subir une dernière épreuve, à savoir les pirates qui sont embusqués à proximité<sup>432</sup>.

## Les Indes occidentales

Nous sommes donc dans la première quinzaine d'octobre et nos marchands égyptiens du I<sup>er</sup> siècle av. J.-C. et des deux siècles suivants sont arrivés à bon port. Ils ne comptent repartir qu'entre décembre et la mi-janvier<sup>433</sup>, ce qui leur laisse deux à trois mois pour se livrer à leurs occupations commerciales qui, en fait, ne s'exercent, selon les quelques textes antiques dont nous disposons, que dans deux zones bien spécifiques : les bouches de l'Indus et le Gujarat d'une part, les Indes du Sud d'autre part.

En ce qui concerne la première d'entre elles, il est frappant de constater le peu d'intérêt qu'elle suscite chez un auteur comme Pline. En effet, quand le naturaliste parle du voyage vers le sous-continent, il évoque essentiellement le Kérala, même si dans un premier temps il mentionne la Patalène<sup>434</sup> où se situent, peut-être, les « célèbres marchés de l'Inde » Périmula<sup>435</sup> et Automela<sup>436</sup>, évoqués au détour d'une phrase. Mais en dehors de leur localisation imprécise, ils apparaissent dans le texte comme d'intérêt purement local. La question demeure donc de préciser la réelle importance des bouches de l'Indus et du Gujarat dans le commerce alexandrin. Il est possible que les ambassades indiennes vers Auguste, dont l'un des membres est d'ailleurs originaire de Barygaza, soient initiés ou favorisés par l'augmentation, au début de notre ère, du trafic avec le monde romain en général, et l'Égypte en particulier. Les motivations de ces contacts diplomatiques restent cependant obscures<sup>437</sup>. Le *Périple de la mer Érythrée*<sup>438</sup>, sans donner d'indications sur l'intensité des flux commerciaux, reste cependant une source très documentée sur les échanges entre la mer Rouge et les Indes du Nord-Ouest. C'est bien la preuve de leur existence. Il décrit essentiellement deux ports, Barbaricon et Barygaza, ce dernier apparaissant comme la métropole la plus importante de la région. Elle est citée 28 fois dans 19 des 66 chapitres de l'ouvrage<sup>439</sup>. Elle est située sur la rive nord de la Narmada, à 30 km de son embouchure, et son accès est rendu difficile du fait de phénomènes de marée importants<sup>440</sup>. Ceci ne dissuade d'ailleurs pas les bateaux occidentaux, la ville étant riche de profits car elle est au centre d'un vaste réseau qui draine aussi bien l'Asie centrale, la vallée du Gange et, au-

---

<sup>432</sup> Le *Périple* les situe sur une presqu'île (*Périple de la mer Érythrée*, 53) que Ptolémée place dans le voisinage de Muziris (Ptolémée, *Géographie*, VII, 1) ; Pline pense qu'ils occupent Nitris, connu des deux auteurs précédents (Pline, *H.N.*, VI, 26). Le fait que les pirates soient aussi largement évoqués montre que la menace a été durable et constante.

<sup>433</sup> Pline, *H.N.*, VI, 26.

<sup>434</sup> *Ibid.*

<sup>435</sup> Pline, *H.N.*, VI, 23. Il existe bien un endroit nommé Perimula chez Ptolémée, mais dans les Indes au-delà du Gange, dans la Chersonèse d'or (Ptolémée, *Géographie*, VII, 2).

<sup>436</sup> Automela se situe sur la côte là où cinq rivières se rencontrent, au milieu d'un royaume puissant, à côté des Pandes (Pandya ?) dirigés par des femmes. Au fil du texte, au milieu d'une foule de peuples inconnus, il semble que l'on reste dans la région de l'Indus (Pline, *H.N.*, VI, 23).

<sup>437</sup> Cf chapitre I.

<sup>438</sup> *Périple de la mer Érythrée* 38-49.

<sup>439</sup> R. Tomber, *Indo-Roman Trade, from pots to pepper*, p. 125.

<sup>440</sup> *Périple de la mer Érythrée*, 46.

delà, l'Asie du Sud-Est, sans oublier le sud de la péninsule indienne<sup>441</sup>. Ptolémée, sans doute quelques années plus tard, est, quant à lui, beaucoup plus prolixe dans sa description de l'Indo-Scythie<sup>442</sup>, ce qui laisse supposer qu'au II<sup>e</sup> siècle ap. J.-C. la région est mieux connue des commerçants méditerranéens qui, pour certains, font souche dans la région. Des donations sont effectuées, probablement au I<sup>er</sup> siècle ap. J.-C., par des Yavana, d'ailleurs complètement indianisés, à des sanctuaires bouddhiques du Deccan occidental<sup>443</sup>. Des sceaux d'argile trouvés à Mathura et Ujjain portent la légende : « appartenant à des femmes yavana »<sup>444</sup>. On sait que le terme « yavana » peut désigner plusieurs populations occidentales, dont notamment les Grecs de Bactriane, mais il semble que dans ce cas il s'agisse plutôt d'intermédiaires implantés sur place pour faciliter les affaires de leurs compatriotes, sans doute de Méditerranée orientale<sup>445</sup>. Les fouilles archéologiques n'ont fait que confirmer les liaisons commerciales des Indes du Nord-Ouest avec le monde romain. À Névasa, un peu au nord de Mumbai, à l'intérieur des terres, de nombreux fragments d'amphores romaines ont été retrouvés, ce qui représente le troisième dépôt en importance dans le sous-continent après Arikamedu et Pattanam<sup>446</sup>. Les objets de luxe ne sont pas non plus absents, notamment à Akota (Gujarat)<sup>447</sup>, et Kolhapur<sup>448</sup>, plus au sud dans la haute vallée de la Krishna, mais toujours dans les territoires des Satavahana<sup>449</sup>.

Il existe cependant quelques discordances. Ainsi, les amphores romaines du tournant de notre ère sont plus volontiers situées à l'extrême sud de la péninsule, notamment à Arikamedu et Pattanam<sup>450</sup>, ou dans la région du Gujarat, alors qu'ailleurs, comme au Gandhara, elles sont rares<sup>451</sup>. Les fouilles à Taxila n'ont donné que peu de résultats ; quelques objets romains du I<sup>er</sup> siècle ap. J.-C., en métal, en verre, en pierre, une amphore<sup>452</sup>, un denier romain d'Auguste<sup>453</sup> et

---

<sup>441</sup> Cf supra. L'arrière-pays de Barygaza est alors une région prospère ; un grand nombre d'inscriptions votives sur les portes et grilles de monuments comme à Sanchi, indiquent que leurs constructions ont été en grande partie financées par des dons de commerçants, des guildes d'artisans, des officiers et de petits cultivateurs (*Histoire de l'Humanité, du VII<sup>e</sup> siècle av. J.-C. au VII<sup>e</sup> siècle de l'ère chrétienne*, p. 123).

<sup>442</sup> On n'y retrouve cependant pas Barbaricon, le port ayant pu changer de lieu dans le delta de l'Indus, ou simplement de nom (Ptolémée, *Géographie*, VII, 1).

<sup>443</sup> Notamment à Karle (H.P. Ray, E. Nolot, « La présence des Yavana en Inde ancienne », *loc. cit.* p. 461). Il est intéressant de remarquer que le Deccan occidental, au I<sup>er</sup> siècle ap. J.-C., constitue avec le Gujarat, un des bassins d'échanges de l'Inde antique, comme en témoigne la répartition des « Red Polished Ware ». Les « Red Polished Wares » sont des céramiques particulières, de fabrication soignée, originaires du Gujarat (H.P. Ray, E. Nolot, « La présence des Yavana en Inde ancienne », *loc. cit.*, p. 467).

<sup>444</sup> *Ibid.*, p. 469.

<sup>445</sup> Dans une inscription de la région, certains Yavana sont considérés comme originaires d'une communauté de marchands. Les grottes de Karle, Nasik et Junnar où ont été retrouvées des références aux Yavana, sont situées dans le Deccan occidental, le long des routes commerciales. Leur importance économique est prouvée par les nombreuses guerres pour son contrôle entre les Sakas et les Satavahanas (B. Fauconnier, « Graeco-Roman Merchants in the Indian Ocean revealing a multicultural trade », *loc. cit.*, p. 98-99).

<sup>446</sup> Poduke et Muziris du *Périple* (cf infra et R. Tomber, *Indo-Roman Trade, from pots to pepper*, p. 156).

<sup>447</sup> Une poignée de cruche en bronze décorée d'une silhouette de Cupidon et le camée d'une patricienne romaine un peu plus au sud (H.P. Ray, E. Nolot, « La présence des Yavana en Inde ancienne », *loc. cit.*, p. 473).

<sup>448</sup> Une collection de sculptures en métal indigènes et importées, de la vaisselle venant sans doute de Campanie avant l'éruption du Vésuve en 79, une statuette de Poséidon qui pourrait dater du III<sup>e</sup> siècle av. J.-C. dont on ignore le cheminement (R. Tomber, *Indo-Roman Trade, from pots to pepper*, p. 131-132 ; H.P. Ray, E. Nolot, « La présence des Yavana en Inde ancienne », *loc. cit.* p. 473).

<sup>449</sup> R. McLaughlin, *Rome and the distant East: Trade Routes to the Ancient Lands of Arabia, India and China*, p. 46.

<sup>450</sup> R. Tomber, *Indo-Roman Trade, from pots to pepper*, p. 156.

<sup>451</sup> Cf supra.

<sup>452</sup> R. Tomber, *Indo-Roman Trade, from pots to pepper*, p. 122.

<sup>453</sup> B.N. Puri, « The Sakas and Indo-Parthians », dans *History of civilizations of central Asia*, vol II., *The development of sedentary and nomadic civilizations, 700 B.C. to A.D. 250*, p. 189.

de Tibère<sup>454</sup> ainsi que des œuvres d'art probablement d'origine occidentale comme cette tête de Dionysos en argent ou cette statuette du dieu enfant Harpocrate en bronze<sup>455</sup>. Certes la ville a été détruite par un tremblement de terre au début du I<sup>er</sup> siècle ap. J.-C.<sup>456</sup>, mais la faiblesse de l'influence méditerranéenne contraste avec la vie artistique florissante de la cité, comme le montre l'épanouissement autour d'elle du style gréco-bouddhique.

Dans un autre domaine, il est frappant de constater la rareté des découvertes numismatiques romaines au Gujarat et au Gandhara, par rapport à celles réalisées aux Indes du Sud, déséquilibre que de nombreux auteurs ont souligné<sup>457</sup>. Cette disparité est d'autant plus surprenante que le *Périple de la mer Érythrée* montre l'importance du numéraire dans les transactions à Barbaricon et à Barygaza<sup>458</sup>. Certains ont objecté que les monnaies d'or étrangères étaient bien connues des populations, mais qu'elles ont été en fait fondues par l'État kouchan<sup>459</sup>. En effet des bulles d'argile perforées reproduisant des espèces romaines ont été retrouvées en grand nombre, notamment au nord de Taxila et dans la vallée du Gange ; elles étaient peut-être destinées à être portées comme ornement. Les deniers d'argent auraient dû cependant être au moins partiellement thésaurisés, ce qui n'est, semble-t-il, pas le cas au moins jusqu'au II<sup>e</sup> siècle ap. J.-C.<sup>460</sup> En outre, il aurait fallu, pour que la quasi-totalité des espèces romaines soit ainsi récupérée, une administration comparable à celle des Ptolémées<sup>461</sup>, administration dont l'existence n'a pas, jusqu'à maintenant, été démontrée.

Les limites des fouilles archéologiques étant prises en compte, il faut donc se résoudre à trouver d'autres explications. La réalité du trafic entre les bouches de l'Indus ou le Gujarat et le monde romain ne peut être mis en cause, notamment en ce qui concerne les objets de luxe ou les denrées périssables. Ainsi les importations de vin peuvent, à elles seules, fournir un marqueur intéressant. Le *Périple de la mer Érythrée* nous apprend qu'elles étaient de faible importance à Barbaricon et plus conséquentes à Barygaza, en provenance d'Italie et de Laodicée<sup>462</sup>. Les découvertes d'amphores dans ces régions viennent globalement confirmer cette information<sup>463</sup>. Il est donc probable que de multiples raisons soient à l'origine des informations discordantes données par les sources de toutes nature quant à l'importance des échanges entre la Méditerranée et les Indes du Nord-Ouest. La nature périssable de beaucoup de marchandises a précipité leur disparition rapide. Pour les autres, elles ont pu être réutilisées ou transformées

---

<sup>454</sup> R. Tomber, *Indo-Roman Trade, from pots to pepper*, p. 122 ; M. Wheeler, *Les influences romaines au-delà des frontières impériales*, p. 197-198.

<sup>455</sup> M. Wheeler, *Les influences romaines au-delà des frontières impériales*, p. 197-198 ; B.N. Puri, « The Sakas and Indo-Parthians », *loc. cit.*, p. 199.

<sup>456</sup> B.N. Puri, « The Sakas and Indo-Parthians », *loc. cit.*, p. 199.

<sup>457</sup> R. Mookerji, *History of Indian shipping and maritime activity from the earliest times*, p. 119 ; J.-P. Rey-Coquais, « L'Arabie dans les routes de commerce entre le monde méditerranéen et les côtes indiennes », *loc. cit.*, p. 237 ; H.P. Ray, E. Nolot, « La présence des Yavanas en Inde ancienne » *Topoi*, 3.2, 1993, p. 468 ; S.E. Sidebotham, *Berenike and the Ancient Maritime Spice Route*, p. 249 ; P.C. Prasad, *Foreign trade and commerce in ancient India*, p. 65.

<sup>458</sup> *Périple de la mer Érythrée* 36, 39, 49.

<sup>459</sup> R. Mookerji, *History of Indian shipping and maritime activity from the earliest times*, p. 119 ; H.P. Ray, E. Nolot, « La présence des Yavana en Inde ancienne », *loc. cit.*, p. 468 ; M. Angot, *Histoire des Indes*, p. 133.

<sup>460</sup> J.-P. Rey-Coquais, « L'Arabie dans les routes de commerce entre le monde méditerranéen et les côtes indiennes », *loc. cit.*, p. 237.

<sup>461</sup> Cf chapitre II.

<sup>462</sup> Le *Périple* ne précise pas laquelle (*Périple de la mer Érythrée*, 49). Il est probable qu'il s'agit de Laodicée en Syrie (S.E. Sidebotham, *Berenike and the Ancient Maritime Spice Route*, p. 232).

<sup>463</sup> Le plus important dépôt d'amphores après Arikamedu et Pattanam a été trouvé à Névasa, à l'est de Bombay (R. Tomber, *Indo-Roman Trade, from pots to pepper*, p. 156 et carte p. 127).

par le pouvoir central ou les particuliers, ou bien leur dispersion a pu être très variable suivant les lieux et les moments au gré des circonstances géopolitiques. Il faut cependant convenir que la multiplicité des hypothèses ne montre en fait que leur fragilité.

En fait, la raison la plus vraisemblable du peu de traces laissées par les marchands romains dans les Indes du Nord-Ouest, tient sans doute à leur préférence pour les Indes du Sud au tournant de notre ère. Rappelons que, selon le *Périple de la mer Érythrée*, une partie de la soie manifestement destinée au marché occidental, transite par le Gange puis le Limirike<sup>464</sup>, et sans doute un peu plus loin, les ports du Kérala, alors qu'en toute logique elle aurait dû passer par Barygaza. Pourquoi effectue-t-elle ce long détour ? N'est-ce pas pour atteindre plus aisément les routes du marché alexandrin ? Souvenons-nous aussi que le poivre long venu des contreforts de l'Himalaya, se vend à Rome, à l'époque de Pline, presque quatre fois plus cher que le noir, qui pousse dans le Sud de la péninsule<sup>465</sup>. Il est là aussi possible que la différence de prix soit due à une faible fréquentation des ports de Patalène et du Gujarat par les marchands égyptiens. Il est alors logique de penser que le Sud des Indes est plus tourné vers la mer Rouge tandis que, nous l'avons vu, le Nord-Ouest s'oriente préférentiellement vers le golfe Persique.

Qu'en est-il donc alors de l'autre grande zone d'échanges dont nous parlent les sources antiques en Asie du Sud, à savoir l'extrémité méridionale de la péninsule<sup>466</sup>? À lire le *Périple de la mer Érythrée*<sup>467</sup> ou Pline, on comprend que Muziris est le port le plus important de la région et peut-être même du pays<sup>468</sup> au I<sup>er</sup> siècle ap. J.-C. La mention du nom de la ville dans un contrat du début de notre ère, sur lequel nous aurons l'occasion de revenir, ainsi que l'existence, très hypothétique, d'un temple d'Auguste rapportée par la table de Peutinger, confirment l'importance du lieu. La situation évolue cependant en fonction de la présence de pirates<sup>469</sup> dans la région ou des rapports de force entre les royaumes dravidiens chera et pandya<sup>470</sup>, ce qui oblige les marchands occidentaux à se rendre parfois, selon les circonstances, dans les villes voisines de Tyndis<sup>471</sup>, Nelcynda ou Bakare. Pour certains auteurs, Nelcynda présente l'avantage d'appartenir à la dynastie pandya qui contrôle l'extrême sud du sous-continent. Elle peut ainsi commercer plus facilement avec Taprobane, ce qui augmente d'autant la palette des produits

---

<sup>464</sup> *Périple de la mer Érythrée*, 64.

<sup>465</sup> Pline, *H.N.*, XII, 13-14.

<sup>466</sup> Si l'on en croit la zone de diffusion de la céramique « Russet-coated Painted Ware », que l'on ne trouve guère sur la côte de Coromandel, la côte de Malabar représente une zone d'échanges qui s'est individualisée dans l'Inde du début de notre ère (H.P. Ray, E. Nolot, « La présence des Yavana en Inde ancienne », *loc. cit.*, p. 467).

<sup>467</sup> « Muziris... abonde en navires envoyés ici avec leur chargement de l'Ariake et par les Grecs » (*Périple de la mer Érythrée*, 54). Notons cependant l'absence dans les Indes du Sud de poteries « Organic Black Ware » en provenance du Gujarat, ce qui tend à modérer l'intensité des liaisons avec Barygaza (R. Tomber, *Indo-Roman Trade, from pots to pepper*, p. 156). Cf cartes 15 et 16.

<sup>468</sup> Cf supra ; « Muziris, premier marché de l'Inde » (Pline, *H.N.*, VI, 26).

<sup>469</sup> *Périple de la mer Érythrée*, 53 ; Pline, *HN*, VI, 26. Les sources tamils mentionnent des attaques de bateaux romains par le roi chera Netunceralatan pour s'approprier leur cargaison et prendre les équipages en otage, ceci vers la fin du II<sup>e</sup> siècle ap. J.-C. (R. McLaughlin, *Rome and the distant East: Trade Routes to the Ancient Lands of Arabia, India and China*, p. 135).

<sup>470</sup> A. Tchernia, « Rome et l'Inde : l'archéologie toute seule ? (*Rome and India. The ancient Sea Trade* V. Begley and R. D. De Puma eds., 1991) », *Topoi*, 3/ 2, 1993, p. 531 ; R. Tomber, *Indo-Roman Trade, from pots to pepper*, p. 141, citant F. De Romanis.

<sup>471</sup> Tyndis et Muziris appartiennent au royaume de Κηπροβοτρος (*Périple de la mer Érythrée*, 54), alias Caellobothras (Pline, *HN*, VI, 26), qu'on peut rapprocher de Chéraroutra, fils de Chéra (A. Berthelot, *L'Asie ancienne centrale et sud-orientale d'après Ptolémée*, p. 350), et peut être du mot « Kérala ». Nelkynda et Bakaré, où on apporte le poivre dans des chaloupes monoxyles et qui ont les préférences de Pline, font partie du royaume des Pandya (Pline, *HN*, VI, 26 ; *Périple de la mer Érythrée*, 54).

qu'elle peut échanger<sup>472</sup>. De nombreux sites ont été proposés pour la localisation de Muziris, le plus probable se situant à Pattanam, aux environs de la rivière Periyar<sup>473</sup>. On y a trouvé des milliers de perles, plus de 3000 tessons d'amphores méditerranéennes<sup>474</sup>, des fragments de coupe en verre et des sigillées<sup>475</sup>, témoins non seulement de l'intensité des échanges avec le monde romain, mais aussi, peut-être, de l'implantation sur place d'une communauté occidentale consommant du blé apporté par la mer<sup>476</sup>. La découverte de morceaux d'encens<sup>477</sup> laisse imaginer une relation directe avec l'Arabie du Sud, à moins qu'il n'ait été apporté là par des marchands alexandrins ayant fait escale à Qané ou au cap des Aromates<sup>478</sup>. Dans la poésie sangam, les bateaux construits par les Yavana viennent à Muziris par la Périyar avec de l'or, et s'en retournent avec du poivre<sup>479</sup>. Le Kérala est, en effet, dans l'Antiquité comme aujourd'hui, le cœur de la production des épices aux Indes et particulièrement du poivre noir<sup>480</sup> qui, sans aucun doute, conduisit à la prospérité Muziris et sa région. Ceci pourrait expliquer la découverte, dans le voisinage de Pattanam, de quatre trésors, dont l'un, celui d'Iyyal, est qualifié d'exceptionnel<sup>481</sup>. Il est l'un des rares où, à côté d'espèces locales en argent « punch marked »<sup>482</sup>, des auréi voisinent avec des deniers, couvrant une longue période entre la République et Trajan<sup>483</sup>. Rappelons que la plupart des monnaies romaines trouvées aux Indes, très souvent en argent ou en or, l'ont été dans la partie méridionale et plus précisément au Sud-Ouest<sup>484</sup>. Il s'agit d'environ 6000 deniers, dont quelques-uns de la république, nous venons de le voir, et de 800 auréi, la grande majorité d'entre eux datant des Julio-Claudiens. Le reste appartient à une époque postérieure à Hadrien. Pour relativiser ces trouvailles, et donc l'intensité des trafics, il faut les mettre en comparaison avec, par exemple, les 25 000 deniers retrouvés en Dacie<sup>485</sup>.

## De Taprobane à l'Asie du Sud-Est

Au I<sup>er</sup> siècle ap. J.-C. donc, les ports du Sud-Ouest des Indes sont bien connus des navires gréco-romains qui, cependant, ne dépassent guère le cap Comorin<sup>486</sup>. Si l'on en croit

<sup>472</sup> R. McLaughlin, *Rome and the distant East: Trade Routes to the Ancient Lands of Arabia, India and China*, p. 53.

<sup>473</sup> R. Tomber, *Indo-Roman Trade, from pots to pepper*, p. 142. Il ne faut pas oublier que trente-six emplacements ont été identifiés le long des côtes du Pakistan, de l'Inde et du Sri Lanka actuel, dans lesquels on a retrouvé des amphores romaines et des jarres « torpille » d'origine mésopotamienne. La description des côtes occidentales des Indes faite par Ptolémée paraît en ce sens plus exacte que celle du *Périple* (E.H. Seland, « Archaeology of Trade in the Western Indian Ocean, 300 BC-AD 700 », *loc. cit.*, p. 373).

<sup>474</sup> Du I<sup>er</sup> siècle av. J.-C. au II<sup>e</sup> siècle après (*Ibid.*).

<sup>475</sup> S.E. Sidebotham, *Berenike and the Ancient Maritime Spice Route*, p. 190-191.

<sup>476</sup> *Périple de la mer Érythrée*, 56. Le blé n'est pas consommé par les populations locales.

<sup>477</sup> S.E. Sidebotham, *Berenike and the Ancient Maritime Spice Route*, p. 190-191.

<sup>478</sup> Cf supra.

<sup>479</sup> R. Mookerji, *History of Indian shipping and maritime activity from the earliest times*, p. 135.

<sup>480</sup> R. Tomber, *Indo-Roman Trade, from pots to pepper*, p. 140.

<sup>481</sup> *Ibid.*, p. 143.

<sup>482</sup> Rappelons que ce type de monnaie était déjà présent aux Indes à l'époque maurya (cf chapitre II).

<sup>483</sup> P.J. Turner, *Roman Coins from India*, Routledge, 1989, p. 25.

<sup>484</sup> R. Tomber, *Indo-Roman Trade, from pots to pepper*, p. 31 ; cf supra.

<sup>485</sup> A. Tchernia, « Moussons et monnaies : les voies du commerce entre le monde gréco-romain et l'Inde », *loc. cit.*, p. 1003.

<sup>486</sup> Cf supra. Il est probable que l'auteur du *Périple* lui-même n'ait jamais dépassé les Indes du Nord-Ouest et donc n'ait jamais effectué la traversée directe vers Muziris, sinon il n'aurait pas manqué de signaler l'amer remarquable

Strabon, qui a dû composer sa *Géographie* dans les toutes premières années de notre ère, peu d'entre eux ont longé les côtes indiennes jusqu'au Gange<sup>487</sup>, et leurs récits sont peu dignes de foi. Quelques décennies plus tard, le *Périple de la mer Érythrée*, n'apporte que des informations assez vagues, passé la pointe sud du sous-continent. Il nous décrit la partie méridionale de l'île de Taprobane en face de l'Afrique orientale, les directions du littoral jusqu'au delta du Gange sont difficiles à comprendre et enfin la description de la Chine reste tout à fait conventionnelle et conforme à la cartographie de l'époque<sup>488</sup>. L'auteur n'a manifestement pas fréquenté ces parages, ni même le golfe du Bengale ou les côtes du Tamilakam, et ses renseignements sont de seconde main, sans doute pas occidentale. Il est assez évident qu'à l'époque, l'Asie du Sud-Est n'est pas ou peu sillonnée par les navires gréco-romains.

Les choses changent à partir du règne de Claude avec la fameuse aventure de l'affranchi d'Annius Plocamus, qui, chargé de recueillir l'impôt de la mer Érythrée, double l'Arabie, et par suite d'une fortune de mer, emporté par les aquilons<sup>489</sup> au-delà de la Carmanie, débarque finalement à Taprobane, l'actuel Sri Lanka<sup>490</sup>. Le récit de Pline reste mystérieux à bien des égards, notamment en ce qui concerne le revenu de la mer Rouge, dont la perception aurait nécessité de naviguer autour de l'Arabie, ce qui laisse supposer le franchissement du détroit de Bab el Mandeb. Quoi qu'il en soit, c'est le début de contacts diplomatiques entre Rome et la Grande Île, dont le roi se montre particulièrement intéressé par les monnaies romaines. L'ambassade cingalaise auprès de Claude est confirmée par des textes du canon pâli<sup>491</sup> de l'époque<sup>492</sup>. Il est probable que tout cet épisode marque en fait le doublement du cap Comorin par les grands bateaux occidentaux qui s'engagent dorénavant dans le golfe du Bengale. Selon toute vraisemblance, ils ne franchissent pas le détroit de Palk, dont les dangers sont bien décrits par Pline<sup>493</sup>, mais ils contournent Taprobane par le sud<sup>494</sup>, ce qui rend le voyage, certes plus long, mais aussi plus sûr. L'aller et retour depuis la mer Rouge ne se conçoit plus, dès lors, dans une seule et même année. On ne sait cependant pas si beaucoup de marchands tentent l'aventure et si certains s'arrêtent pour commercer avec les habitants de Taprobane. Ils semblent en fait peu nombreux si l'on en croit le nombre de monnaies romaines du Haut-Empire retrouvées sur la Grande Île, ainsi que le peu de preuves écrites d'un commerce direct et actif avec la Rome des

---

de l'archipel des Laccadives, sans doute précieux pour tous ceux qui cherchaient la côte indienne après quelques semaines de mer.

<sup>487</sup> Strabon, *Géographie*, XV, 1, 4.

<sup>488</sup> *Périple de la mer Érythrée*, 61, 64.

<sup>489</sup> Vents de nord-est (Pline, *H.N.*, II, 48). Nous sommes donc en mousson d'hiver, qui interdit théoriquement toutes sorties de la mer Rouge au-delà du détroit de Bab el Mandeb.

<sup>490</sup> Pline, *H.N.*, VI, 24.

<sup>491</sup> Le canon pâli est l'ensemble des écritures sacrées du bouddhisme Théravâda. Selon la tradition, il est le premier à avoir été mis par écrit dans l'île de Ceylan aux environs de l'ère chrétienne.

<sup>492</sup> Cf supra ; O. Bopearachchi, « La circulation des monnaies d'origine étrangère dans l'antique Sri Lanka », *Res Orientales*, V, Leuven, 1993, p. 74-75 ; R. McLaughlin. *Rome and the distant East: Trade Routes to the Ancient Lands of Arabia, India and China*, p. 119.

<sup>493</sup> Pline, *HN*, VI, 24. Les petits bateaux, sans doute locaux pour la plupart, s'y engagent cependant malgré les risques. Pline dit qu'ils ont une contenance de 3000 amphores, à comparer aux 10000 amphores des bateaux romains (O. Bopearachchi, « Seafaring in the Indian Ocean. Archaeological Evidence from Sri Lanka », dans H.P. Ray, J.-F. Salles (éds.), *Tradition and Archaeology, Early Maritime Contacts in the Indian Ocean, Proceedings of the International Seminar Techno-Archaeological Perspectives of Seafaring in the Indian Ocean 4th cent. B.C.–15th cent. A.D.*, New Delhi, February 28-March 4, 1994, Manohar, New Delhi, 1996, p. 62, 69).

<sup>494</sup> G.F. Hourani, *Arab Seafaring in the Indian Ocean in Ancient and Early Medieval Times*, p 145, note de la page 71.



deux premiers siècles ap. J.-C.<sup>495</sup>. Quel que soit leur nombre, ici ou ailleurs, ils font cependant profiter de leur expérience les géographes, notamment les alexandrins. Ptolémée donne en effet beaucoup plus de détails, souvent exacts, que ses prédécesseurs, sur les Indes en général et Ceylan en particulier<sup>496</sup>. Quand le *Périple de la mer Érythrée* mentionne vingt sites entre Barygaza et le delta du Gange<sup>497</sup>, le géographe en recense soixante, qui recouvrent d'ailleurs largement les premiers.

À la fin du I<sup>er</sup> siècle ap. J.-C., les Gréco-Romains naviguent dorénavant le long des côtes du Tamil Nadu et de l'Andhra Pradesh actuels, au point qu'il est possible qu'ils aient entraîné un déplacement du centre de gravité du commerce oriental du Sud-Ouest vers le Sud-Est de la péninsule indienne à partir du II<sup>e</sup> siècle ap. J.-C. Les arguments sont essentiellement monétaires<sup>498</sup>. En effet, la vallée de la Krishna est la deuxième région en ordre d'importance pour la découverte de trésors romains aux Indes, essentiellement du second siècle<sup>499</sup> ; il est possible que l'expansion vers l'est des Sâtavâhana, sous le règne de Vasisjhîputra Sri Pulumâvi, pour la première fois hors du Deccan occidental, soit liée à sa croissance économique<sup>500</sup>. Par ailleurs, les informations de Ptolémée sur la zone sont beaucoup plus détaillées, ce qui suppose une fréquentation accrue des Méditerranéens.

Quoiqu'il en soit, il existe depuis assez longtemps sur la côte de Coromandel des ports qui sont en communication avec le Kérala et le Limirike par voie maritime<sup>501</sup>, mais aussi terrestre. Ces routes trans-péninsulaires sont d'ailleurs en partie à l'origine de la prospérité d'un certain nombre de villes. Citons Coimbatore, riche de trésors monétaires<sup>502</sup> et située sur une grande voie de communication naturelle,<sup>503</sup> ou Modura, capitale des Pandya<sup>504</sup>, cité royale de Pandion selon Ptolémée<sup>505</sup>, évoquée dans les récits épiques tamils comme une cité commerciale importante<sup>506</sup>. Le *Périple de la mer Érythrée* nous décrit, quant à lui, certains lieux de la côte sud-est des Indes comme des relais remarquables du commerce d'Asie du Sud-Est, qu'il

---

<sup>495</sup> O. Bopearachchi, « Le commerce maritime entre Rome et Sri Lanka d'après les données numismatiques », *Revue des Études Anciennes*, 94, 1-2, 1992, p. 110 ; O. Bopearachchi, « Seafaring in the Indian Ocean. Archaeological Evidence from Sri Lanka », *loc. cit.*, p. 68-69.

<sup>496</sup> O. Bopearachchi, « Le commerce maritime entre Rome et Sri Lanka d'après les données numismatiques », *loc. cit.*, p. 111.

<sup>497</sup> R. McLaughlin. *Rome and the distant East: Trade Routes to the Ancient Lands of Arabia, India and China*, p. 55.

<sup>498</sup> H.P. Ray, E. Nolot, « La présence des Yavana en Inde ancienne », *loc. cit.*, p. 471 ; H.P. Ray « Early Maritime contacts between South and Southeast Asia », *loc. cit.*, p. 45. La présence de monnaies romaines n'implique pas forcément une colonie occidentale importante, et même établie, le commerce dans cette partie du sous-continent restant alors entre les mains d'intermédiaires locaux (A.Tchernia, « Arikamedu et le graffiti naval d'Alagankulam, V. Begley, P. Francis, Jr., I. Mahadevan, K.V. Raman, S.E. Sidebotham, K. W. Slane, E. Lyding Will, *The Ancient Port of Arikamedu. New Excavations and Researches 1989-1992 I (Mémoires archéologiques 22)* (1996) », *Topoi*, 8/1, 1998, p. 454).

<sup>499</sup> R. Tomber, *Indo-Roman Trade, from pots to pepper*, p. 33, 36, 131-132.

<sup>500</sup> *Ibid.*, p. 144 ; H.P. Ray, E. Nolot, « La présence des Yavana en Inde ancienne », *loc. cit.*, p. 466.

<sup>501</sup> *Ibid.*

<sup>502</sup> R. Tomber, *Indo-Roman Trade, from pots to pepper*, p. 33.

<sup>503</sup> H.P. Ray, E. Nolot, « La présence des Yavana en Inde ancienne », *loc. cit.*, p. 470.

<sup>504</sup> Plin., *H.N.*, VI, 26.

<sup>505</sup> Ptolémée, *Géographie*, VIII, 1.

<sup>506</sup> Parmi les donateurs ayant contribué au financement des monuments de la région, il n'y a pas de nom yavana, contrairement à ce que l'on trouve au Deccan occidental (*cf supra*), ce qui laisse supposer leur absence dans le trafic terrestre au sud des Indes (H.P. Ray, E. Nolot, « La présence des Yavana en Inde ancienne », *loc. cit.*, p. 460).

s'agisse de Kolchi, Kamara, Poduke ou Sopatma<sup>507</sup>. Kolchi, d'abord petit abri de pêcheurs de perles, tend au II<sup>e</sup> siècle de notre ère, selon R. McLaughlin, à remplacer Nelcynda dans le trafic avec la mer Rouge<sup>508</sup>. Kamara a été identifié à Kaveripattanam<sup>509</sup>, aussi connue sous le nom de Puhar, à l'embouchure de la Kaveri. C'est un grand port chola avec des quais, des entrepôts et des douanes qui apposent sur les marchandises un tampon à la figure du tigre, emblème du royaume<sup>510</sup>. Pour le Sangam Pattinappalai, c'est là que convergent les cargaisons venues de Taprobane, de la région du Gange et d'ailleurs<sup>511</sup>. Le Silappatikaram, récit du V<sup>e</sup> siècle ap. J.-C. mais qui dépeint une situation de l'époque de Ptolémée, y raconte les grandes résidences des marchands yavana ainsi que la présence de marins d'autres nationalités, lointaines et exotiques<sup>512</sup>. Quant à Poduke, il semble que la ville corresponde au site, depuis longtemps fouillé, d'Arikamedu<sup>513</sup>, lequel se trouve à 3 km au sud de Pondichéry. Les résultats des recherches ont montré là un établissement important, dont la datation a suscité de nombreux débats. Si certains le voient commencer ses activités au III<sup>e</sup> siècle av. J.-C., et commercer avec la Méditerranée à la fin du siècle suivant, d'autres considèrent que rien n'est prouvé avant le début du I<sup>er</sup> siècle av. J.-C.<sup>514</sup>. Il n'en reste pas moins que la majeure partie du matériel dégagé sur place date de la première partie du I<sup>er</sup> siècle ap. J.-C.<sup>515</sup>, certains considérant que l'apogée du trafic se situe ici au milieu du I<sup>er</sup> siècle av. J.-C. pour se terminer une centaine d'années plus tard<sup>516</sup>. Les poteries en provenance de tout le monde méditerranéen, y compris occidental, la jarre d'Arabie du Sud, les lampes, la vaisselle en verre, les perles, les objets d'art et les bijoux pour partie imités de modèles gréco-romains, les monnaies pandya, chera et chola, de nombreux autres objets, tous témoignent de la prospérité de la ville basée sur le commerce à longue distance<sup>517</sup>. Malgré la rareté locale du numéraire romain<sup>518</sup>, il semble bien cependant qu'une communauté

<sup>507</sup> *Périple de la mer Érythrée*, 60.

<sup>508</sup> R. McLaughlin. *Rome and the distant East: Trade Routes to the Ancient Lands of Arabia, India and China*, p. 55.

<sup>509</sup> La Khabaris de Ptolémée (VII, 1).

<sup>510</sup> P.C. Prasad, *Foreign trade and commerce in ancient India*, p. 84 ; R. McLaughlin. *Rome and the distant East: Trade Routes to the Ancient Lands of Arabia, India and China*, p. 56.

<sup>511</sup> R. Tomber, *Indo-Roman Trade, from pots to pepper*, p. 138.

<sup>512</sup> *Ibid.* ; R. McLaughlin. *Rome and the distant East: Trade Routes to the Ancient Lands of Arabia, India and China*, p. 56 ; P.C. Prasad, *Foreign trade and commerce in ancient India*, p. 84.

<sup>513</sup> L'endroit est connu depuis 1768, et une des premières trouvailles a été une intaille d'Auguste, perdue depuis (R. Tomber, *Indo-Roman Trade, from pots to pepper*, p. 133, 135). Le premier fouilleur, Jouveau-Dubreuil, en 1941, a proposé dès le début l'identification d'Arikamedu avec Poduke (A.Tchernia, « Arikamedu et le graffiti naval d'Alagankulam, ... », *loc. cit.*, p. 447). Des tessons de céramique « arétine » et des fragments d'amphores romaines ont été retrouvés dans la région notamment à Kanchipuram, Vasavasamudram, Uraiyur et Karaikadu (H.P. Ray, E. Nolot, « La présence des Yavana en Inde ancienne », *loc. cit.*, p. 472).

<sup>514</sup> G.F. Hourani, *Arab Seafaring in the Indian Ocean in Ancient and Early Medieval Times*, p. 136, note 17-35 ; A.Tchernia, « Arikamedu et le graffiti naval d'Alagankulam,.... », *loc. cit.*, p. 452 ; E.H. Seland, « Archaeology of Trade in the Western Indian Ocean, 300 BC-AD 700 », *loc. cit.*, p. 371.

<sup>515</sup> B. Fauconnier, « Graeco-Roman Merchants in the Indian Ocean revealing a multicultural trade », *loc. cit.*, p. 89.

<sup>516</sup> R. Tomber, *Indo-Roman Trade, from pots to pepper*, p. 137 ; S.E. Sidebotham, *Berenike and the Ancient Maritime Spice Route*, p. 192 ; *Histoire de l'Humanité, du VII<sup>e</sup> siècle av. J.-C. au VII<sup>e</sup> siècle de l'ère chrétienne*, p. 865.

<sup>517</sup> R. Tomber, *Indo-Roman Trade, from pots to pepper*, p. 137 ; S.E. Sidebotham, *Berenike and the Ancient Maritime Spice Route*, p. 191.

<sup>518</sup> Trois deniers de Tibère, dont une imitation (*ibid.*, p. 137).

occidentale ait vécu sur place, comme en témoignent les amphores de vin de Campanie<sup>519</sup> ou, mieux, celles de garum et d'huile d'olive<sup>520</sup>, caractéristiques d'un mode de vie méditerranéen.

Il paraît donc bien établi que les Gréco-Romains ont fréquenté le golfe du Bengale au tournant du II<sup>e</sup> siècle ap. J.-C. L'aventure paraît déjà extraordinaire pour des navigateurs venant à n'en point douter quasi exclusivement d'Égypte. Mais est-ce là le terme de leurs périple ou sont-ils allés encore plus loin en Asie du Sud-Est ? Si l'on en croit le témoignage de Ptolémée, il semble que oui. Le géographe reconnaît qu'il tient ses informations de ceux qui sillonnent les mers loin vers l'orient, jusqu'à Cattigara, le port de Sina, la Chine du Sud<sup>521</sup>, ceux-là même qui, bien que marins, sont très bien informés puisqu'ils n'ignorent rien des voies de communication continentales par « la tour de pierre » avec le pays des Sères<sup>522</sup>. Le nom de l'un d'entre eux nous est resté, Alexandros<sup>523</sup>. Nul doute que parmi ceux qui embarquent vers Chryse à Alosigné<sup>524</sup>, certains sont de ses compatriotes et beaucoup sont des marchands. Alosigné se trouve à un endroit que A. Berthelot situe à l'embouchure de la Godavari<sup>525</sup>, tandis que Chryse est à rechercher quelque part dans la péninsule malaise. Le voyage ne représente donc pas moins que la traversée du golfe du Bengale. Il se poursuit logiquement vers le détroit de Malacca<sup>526</sup> ou le franchissement de l'isthme de Kra, comme semble l'évoquer Ptolémée<sup>527</sup>. Le livre VII arrête sa description de l'Asie du Sud-Est, à l'île de Ἰαβαδίου, l'île de l'orge<sup>528</sup>, qui en sanskrit se dit « Yava-dipa »<sup>529</sup>, autrement dit Java. Dans l'archipel, certains habitants portent de longues queues comme des satyres, que A. Berthelot identifie à des oranges-outans<sup>530</sup>. Il est probable que nous soyons là au point extrême atteint par les marins gréco-romains au début du II<sup>e</sup> siècle ap. J.-C., le temps du voyage se révélant déjà fort long puisqu'il faut utiliser deux moussons successives d'ouest en est, et au moins une, sinon deux, dans le sens inverse, selon le moment du départ du détroit de Malacca<sup>531</sup>. Le commerce à longue distance de Rome vers l'Extrême-Orient commence cependant à s'organiser. Les jongleurs et les acrobates occidentaux qui accompagnent en 120 ap. J.-C. les envoyés du roi de Birmanie à la cour des Han<sup>532</sup> ont de bonnes chances d'être des esclaves embarqués à Alexandrie et destinés à financer des achats d'épices ou de métaux précieux. L'« ambassadeur » de Marc Aurèle qui aborde les rives du Tonkin au milieu du II<sup>e</sup> siècle ap. J.-C. et dont on ne retrouve pas trace dans les sources occidentales, est, sans

---

<sup>519</sup> Certains tessons contiennent des particules volcaniques semblant indiquer qu'ils proviennent de poteries près de Pompéi (R. McLaughlin, *Rome and the distant East: Trade Routes to the Ancient Lands of Arabia, India and China*, p. 51-52).

<sup>520</sup> R. Thapar, *The Penguin History of Early India. From the Origins to AD 1300*, p. 242 ; A. Tchernia, « Arikamedu et le graffiti naval d'Alagankulam,.... », *loc. cit.*, p. 454.

<sup>521</sup> Ptolémée, *Géographie*, I, 17.

<sup>522</sup> Cf supra.

<sup>523</sup> Ptolémée, *Géographie* I, 14.

<sup>524</sup> Ptolémée, *Géographie*, VII, 1.

<sup>525</sup> A. Berthelot, *L'Asie ancienne centrale et sud-orientale d'après Ptolémée*, p. 333.

<sup>526</sup> Cf carte 17.

<sup>527</sup> « Μετά δε ταυτα από Ταμάλας επί την Χρυσην Χερσόνησον διαπέραμα... προς χειμερινάς πάλιν άνατολάς » « Après ces choses, de Tamala la traversée sur la Chersonèse d'or... vers le levant d'hiver », Ptolémée, *Géographie*, I, 13 ; R. McLaughlin, *Rome and the distant East: Trade Routes to the Ancient Lands of Arabia, India and China*, p. 58 et p. 193, note 292. A. Berthelot situe Tamala dans le delta de l'Irrawaddy (A. Berthelot, *L'Asie ancienne centrale et sud-orientale d'après Ptolémée*, p. 380-381).

<sup>528</sup> Ptolémée, *Géographie*, VII, 2.

<sup>529</sup> Cette expression existe dans le *Ramayana* (P. Pelliot, « Deux itinéraires de Chine en Inde à la fin du VIII<sup>e</sup> siècle », *loc. cit.*, p. 266).

<sup>530</sup> A. Berthelot, *L'Asie ancienne centrale et sud-orientale d'après Ptolémée*, p. 407.

<sup>531</sup> G.F. Hourani, *Arab Seafaring in the Indian Ocean in Ancient and Early Medieval Times*, p. 150-151.

<sup>532</sup> Cf supra.

doute, un marchand que l'aventure a poussés un peu plus loin que les autres. Il « vint d'au-delà du Rinan (Vietnam du Nord) pour offrir des défenses d'éléphant, des cornes de rhinocéros, de l'écaille de tortue ; c'est alors que pour la première fois une communication (entre la Chine et le Daquin) fut établie. Ce que cet homme apporta en tribut n'avait rien de précieux ni de rare ; aussi soupçonna-t-on que ceux qui avaient écrit des notices sur le Daquin (l'empire romain) avaient exagéré »<sup>533</sup>. Un contact direct est pourtant établi entre les deux empires maîtres des deux extrémités de l'Eurasie, permettant – en théorie – de contourner le monopole que les Parthes semblent exercer sur la soie, comme le soulignent les annales chinoises. Cependant, les relations restent fragiles, d'autant qu'il n'y aura pas d'autres ambassades avant le III<sup>e</sup> siècle ap. J.-C.

Si donc la présence des Gréco-Romains est bien attestée en Insulinde à partir du II<sup>e</sup> siècle après J.-C., au moins dans les textes, il est difficile de savoir s'il s'agit de quelques voyages exploratoires et épisodiques, ou si des liens commerciaux solides se sont établis des rives de la Méditerranée aux archipels de l'Asie du Sud-Est. Si l'on en croit les résultats des fouilles archéologiques menées dans le golfe du Bengale et la mer de Chine, il semble que nous soyons dans le premier cas de figure, la réalité du commerce dans la région passant essentiellement par d'autres que les occidentaux, qu'ils soient indiens ou malais. Un port comme Tamluk (probablement Tamralipti), à l'embouchure du Gange, nœud de communication important à l'époque, n'a révélé que de la poterie égyptienne, qui, d'ailleurs, n'a pu être confirmée, sans traces de monnaies romaines<sup>534</sup>. Les trouvailles les plus intéressantes se concentrent au sud de la Thaïlande et dans le golfe du Siam à Óc Eo. À Khuan Luk Pat (Khlung Thom), à 240 km au sud de l'isthme de Kra, plusieurs anneaux en cornaline ont été mis à jour. L'un représente Persée tenant la tête de Méduse et un autre la déesse de la paix et de la prospérité avec, dans une main, la corne d'abondance, et dans l'autre un rameau d'olivier, le tout daté, sans certitude, de l'empereur Marc-Aurèle<sup>535</sup>. Ces bijoux voisinent avec des imitations de monnaies romaines, parfois sous forme de pendentif, reprenant les effigies de Tibère ou d'Antonin le Pieux, ainsi que des intailles, qu'on retrouve d'ailleurs dans d'autres sites de la région<sup>536</sup>. Plus loin vers l'est, le site d' Óc Eo, proche du delta du Mékong et de la côte du golfe du Siam, a été l'un des premiers à prouver la présence de marchandises, sinon de marchands, occidentaux aussi loin à l'est au II<sup>e</sup> siècle ap. J.-C. Les fouilles menées dès les années 1940, ont découvert, entre autres<sup>537</sup>, trois bijoux monétiformes dont une feuille d'or estampée à l'effigie d'Antonin le Pieux et une autre à celle de Marc Aurèle<sup>538</sup>. La récolte est, certes, significative mais elle n'en demeure pas moins assez maigre. Un texte cependant incite à la prudence, il s'agit du *Liang shu* écrit au VII<sup>e</sup> siècle de notre ère, qui rapporte qu'entre 166 et 226 ap. J.-C., les marchands de Ta t'sin (Daquin en pin yin), c'est-à-dire l'empire romain, visitent fréquemment le Funan<sup>539</sup>, alors que le phénomène inverse est assez rare<sup>540</sup>. Si la traduction est exacte, il reste à préciser le crédit qu'on peut

---

<sup>533</sup> Fan Ye, *Le Livre des Han postérieurs*, 88.7, trad. D. Chaussende.

<sup>534</sup> R. Tomber, *Indo-Roman Trade, from pots to pepper*, p. 129.

<sup>535</sup> *Histoire de l'Humanité, du VII<sup>e</sup> siècle av. J.-C. au VII<sup>e</sup> siècle de l'ère chrétienne*, p. 938.

<sup>536</sup> B. Borell, « The Power of Images-Coin Portraits of Roman Emperors on Jewellery Pendants in Early Southeast Asia », *loc. cit.*, p. 10, 15, 22-23 ; B. Bellina, B. Chaisuwan et al., « The Development of Coastal Polities in the Upper Thai-Malay Peninsula », dans N. Revere, S.A. Murphy (eds.), *Symposium on before Siam: New Research in Art and Archaeology*, Bangkok, June 28, River Books, 2014, p. 81.

<sup>537</sup> J. Innes Miller, *The Spice Trade of the Roman Empire, 29 B.C. to A.D. 641*, p. 215.

<sup>538</sup> F. Thierry, « Sur les monnaies sassanides trouvées en Chine », *loc. cit.*, p. 125, note 51.

<sup>539</sup> Cf chapitre I.

<sup>540</sup> F. Hirth, *China and the Roman Orient: Researches Into Their Ancient and Mediaeval Relations as Represented*, p. 47. Rappelons que le Funan est le pays-hôte d'Óc Eo.

accorder à un récit écrit bien après les faits relatés, surtout quand aucune autre source ne vient le confirmer ou l'infirmier. Mais nous sommes déjà là au seuil du III<sup>e</sup> siècle après J.-C.

Au fil des pages nous sommes arrivés au terme du long voyage effectué par les marchands alexandrins en direction des Indes entre le I<sup>er</sup> siècle av. J.-C. et la fin du II<sup>e</sup> siècle après. Que pouvons-nous retenir des sources utilisables, qu'elles soient écrites, monétaires, céramiques ou autres ? Il semble bien qu'à cette époque, les bateaux partant de la mer Rouge, sans négliger les Indes du Nord-Ouest, se dirigent préférentiellement vers le sud du sous-continent. Les trésors monétaires, nous l'avons vu, renforcent nettement cette impression, même s'ils doivent être interprétés avec la plus grande prudence<sup>541</sup>. Cependant, il est difficile de négliger complètement l'aspect quantitatif des espèces retrouvées. En effet, il est tentant de mettre en parallèle la rareté des deniers républicains avec des échanges débutants, l'hégémonie des monnaies julio-claudiennes avec un apogée des transactions, la domination quasi exclusive des auréi après la dévaluation de Néron avec une modification des rapports marchands, et enfin leur disparition, notamment après le milieu du II<sup>e</sup> siècle ap. J.-C., avec un déclin des routes commerciales<sup>542</sup>. Au III<sup>e</sup> siècle, de nombreuses villes du nord et de l'ouest du Deccan dépérissent et seule la basse vallée de la Krishna garde, peut-être, une certaine prospérité<sup>543</sup>, sans doute en raison de ses rapports avec l'Asie du Sud-Est. Les relations entre la mer Rouge et les Indes entrent, quant à elles, dans une période de difficultés.

## **L'Arabie, l'Afrique orientale, de vieux partenaires du monde méditerranéen**

### **L'Arabie, le déclin des caravanes**

L'Arabie reste, entre le I<sup>er</sup> siècle av. et le II<sup>e</sup> ap. J.-C., un élément essentiel du commerce oriental, comme en témoigne la part importante que lui consacre le *Périple de la mer Érythrée*<sup>544</sup>. Ses principaux produits d'exportation, à savoir les aromates, demeurent très prisés dans le monde méditerranéen. Il suffit pour s'en convaincre de relire Pline, qui rappelle que Néron fit brûler plus d'une année de production d'encens lors de la mort de Poppée<sup>545</sup>.

Les pistes caravanières qui ont fait la fortune des tribus arabes, sont toujours très fréquentées jusqu'au début du Haut-Empire, et les cités d'Arabie du Sud profitent largement du commerce avec le monde gréco-romain, comme en témoignent les sigillées italiennes et syriennes ainsi que les objets de verre d'Égypte et les amphores en provenance de toute la

---

<sup>541</sup> Certains auteurs renoncent même à leur attribuer une réelle valeur chronologique (H.P. Ray, E. Nolot, « La présence des Yavana en Inde ancienne », *loc. cit.*, p. 471).

<sup>542</sup> P. Veyne, « Rome devant la prétendue fuite de l'or : mercantilisme ou politique disciplinaire ? », *Annales. Economies, Sociétés, Civilisations*, 2, 1979, p. 236, note 11, faisant référence à la thèse de J.P. Callu ; A. Tchernia, « Moussons et monnaies: les voies du commerce entre le monde gréco-romain et l'Inde », *loc. cit.*, p. 1008 ; R. Tomber, *Indo-Roman Trade, from pots to pepper*, p. 31-32.

<sup>543</sup> H.P. Ray « Early Maritime contacts Between South and Southeast Asia », *loc. cit.*, p. 46.

<sup>544</sup> Une grande partie de douze chapitres sur soixante-six.

<sup>545</sup> Pline, *H.N.*, XII, 41.

Méditerranée retrouvés à Qané, Khor Rori, Timna<sup>546</sup> et Shabwa<sup>547</sup>. Au I<sup>er</sup> siècle ap. J.-C., deux circuits se sont organisés<sup>548</sup>, le premier contrôlé par Himyar/Qataban à l'ouest, reçoit la myrrhe à Muza<sup>549</sup> et la cannelle à Okelis<sup>550</sup> tandis que le second, à l'est, sous la protection du Hadramaout, rassemble l'encens à Qané et Sabota<sup>551</sup>. Les deux routes se rejoignent ensuite, sans doute en raison des contraintes géo-climatiques, à Timna, capitale du roi des Gébanites<sup>552</sup>, autrement dit du Qataban, qui a donc finalement la main sur tout le trafic des aromates et perçoit les taxes afférentes<sup>553</sup>. Il n'est d'ailleurs pas le seul à prélever son dû<sup>554</sup> tout au long des parcours qui sont strictement organisés<sup>555</sup>. Il faut compter ensuite entre Timna et Gaza environ 70 à 90 jours pour parcourir les 65 stations<sup>556</sup> et les 2200 km, mais en fait, même si le voyage paraît long, le littoral méditerranéen est atteint plus rapidement que par la mer Rouge. L'itinéraire passe par Najran<sup>557</sup>, peut-être par cette ville sans nom qui, selon Pline, est en Arabie le rendez-vous de tout le commerce.<sup>558</sup> Il suit le piémont oriental de la chaîne côtière<sup>559</sup> jusqu'à Hegra, rejoint la piste venant de Leukè-Komè<sup>560</sup>, le grand marché des Nabatéens selon Strabon<sup>561</sup>, pour atteindre enfin Petra, laquelle brille alors de tous ses feux<sup>562</sup>, mais aussi Gaza et Rhinocolure<sup>563</sup>. La localisation de Leukè-Komè, sur la côte orientale de la mer Rouge, reste imprécise, et différents sites ont été proposées, à l'entrée du golfe d'Akaba<sup>564</sup> ou 250 km plus au sud vers al Wajh<sup>565</sup>, en face de Myos Hormos. À l'époque du *Périple*, le port reçoit du fret, semble-t-il, par les pistes caravanières, mais aussi par de petites embarcations qui suivent la côte et apportent « les produits de l'Arabie »<sup>566</sup>.

<sup>546</sup> Timna est la capitale du Qataban et Shabwa celle de l'Hadramaout.

<sup>547</sup> R. McLaughlin. *Rome and the distant East: Trade Routes to the Ancient Lands of Arabia, India and China*, p. 77, note 167 ; R. Tomber, *Indo-Roman Trade, from pots to pepper*, p. 105-107.

<sup>548</sup> Cf carte 3.

<sup>549</sup> La myrrhe provient de la région de Muza (*Périple de la mer Érythrée*, 24), mais aussi de la côte africaine opposée (*Périple de la mer Érythrée*, 7 ; Pline, *H.N.*, XII, 33).

<sup>550</sup> La cannelle provient du pays des Éthiopiens (probablement de beaucoup plus loin) et elle arrive à Okelis, transportée par les Troglodytes après un long et périlleux voyage (Pline, *H.N.*, XII,42). Cf chapitre V.

<sup>551</sup> *Périple de la mer Érythrée*, 27. Sabota est la capitale du Hadramaout (Pline, *H.N.*, VI, 32).

<sup>552</sup> Pline, *H.N.*, XII, 32.

<sup>553</sup> 25% de la valeur de toute la myrrhe (R. McLaughlin. *Rome and the distant East: Trade Routes to the Ancient Lands of Arabia, India and China*, p. 77).

<sup>554</sup> À Sabota, le temple du dieu local, Abis, prélève 10% (Pline, *H.N.*, XII, 32).

<sup>555</sup> Pline dit que, chez les Minéens, on porte l'encens par une seule piste étroite (Pline, *H.N.*, XII, 30).

<sup>556</sup> Pline, *H.N.*, XII, 32.

<sup>557</sup> D'où une piste mène vers le golfe Persique (Chr. Robin, « Sur la piste de l'encens », *Archéologia*, 160, nov. 1981, p. 47).

<sup>558</sup> Pline, *H.N.*, VI, 32.

<sup>559</sup> Nous avons vu qu'il existe deux itinéraires pour rejoindre la Méditerranée à partir de l'Arabie Heureuse ; le premier, inhospitalier, suit la côte alors que le second passe par l'intérieur des terres en bordure du désert le long du piémont oriental de la chaîne côtière (cf chapitre II). Aelius Gallus, lors de son expédition en Arabie du Sud, suit à l'aller, avec beaucoup de difficultés, la première route, et s'en retourne nettement plus facilement par la seconde, en passant de puit en puit (il existe même une localité dite « des sept puits »), et arrive à Hegra (Strabon, *Géographie*, XVI, 4, 24).

<sup>560</sup> *Périple de la mer Érythrée*, 19.

<sup>561</sup> Strabon, *Géographie*, XVI, 4, 23.

<sup>562</sup> Strabon, *Géographie*, XVI, 4, 21.

<sup>563</sup> M. Sartre, *D'Alexandre à Zénobie. Histoire du Levant antique (IV<sup>e</sup> siècle av. J.-C. - III<sup>e</sup> siècle ap. J.-C.)*, p. 261.

<sup>564</sup> R. Tomber, *Indo-Roman Trade, from pots to pepper*, p. 68 ; E.H. Seland, « Archaeology of Trade in the Western Indian Ocean, 300 BC-AD 700 », *loc. cit.*, p. 383.

<sup>565</sup> M.D. Bukharin, « Towards the Earliest History of Kinda », *Arabian archaeology and epigraphy*, 20, 2009, p. 73-74 ; G.W. Bowersock, *Le trône d'Adoulis, les guerres de la mer Rouge à la veille de l'Islam*, p. 72.

<sup>566</sup> *Périple de la mer Érythrée*, 19.

Nous avons plus de renseignements sur les autres ports d'Arabie du Sud dont l'activité s'oriente de plus en plus vers l'exportation des aromates par la mer. Leurs nombres d'occurrences dans le *Périple de la mer Érythrée* donne une idée de leurs importances respectives ; Muza est mentionné onze fois, Qané huit fois, Okelis et Aden quatre fois<sup>567</sup>. Muza, actuellement Moka, semble, malgré l'opinion de Pline<sup>568</sup>, très intégré dans le réseau commercial du Nord de la mer d'Arabie et entretient des relations avec l'Égypte, l'Afrique orientale et les Indes du Nord-Ouest<sup>569</sup>. Pour Ptolémée, c'est un *emporium*<sup>570</sup>. Okelis et Aden, à proximité du détroit de Bab el Mandeb, sont d'abord des mouillages secondaires<sup>571</sup> qui se développent ensuite rapidement. Le premier, pour Pline, devient une escale connue de ceux qui se rendent d'Égypte aux Indes<sup>572</sup> ; il est qualifié un peu plus tard d'*emporium*<sup>573</sup>. Le second accède lui aussi au statut d'*emporium*<sup>574</sup> ; il est mentionné dans une inscription de Coptos datée de 70 après J.-C., rédigée par « Hermeros, fils d'Athénion, Adénite », négociant en vin entre Bérénice et l'Arabie<sup>575</sup>. Qané, un peu plus loin sur la côte de l'Hadramaout, est inconnue de Strabon. Elle a été fondée sur un site naturel très favorable<sup>576</sup>, au plus tard au milieu du I<sup>e</sup> siècle av. J.-C. Les fouilles ont montré une croissance rapide de l'endroit jusqu'au II<sup>e</sup> siècle après J.-C., avec une présence précoce et majoritaire des poteries méditerranéennes, à côté des productions locales et à un moindre degré des céramiques en provenance du golfe Persique, des Indes<sup>577</sup> et même de Chine<sup>578</sup>. Toutes les sources antiques font de Qané un lieu essentiel dans le commerce de l'encens, ce que confirment la découverte sur place de traces de la précieuse marchandise<sup>579</sup> et la mise à jour d'une structure servant à l'entreposer<sup>580</sup>. La résine odoriférante, produite au Dhofar, est transportée, d'une part en caravane vers Sabota<sup>581</sup>, d'autre part vers le littoral à Moscha Limen, actuellement Khor Rori, d'où, par de petites embarcations, elle gagne Qané<sup>582</sup>. De là, elle repart vers les ports de la mer Rouge, de la mer d'Arabie et du golfe Persique<sup>583</sup>. Moscha Limen, dont la fondation remonte au III<sup>e</sup> siècle av. J.-C.<sup>584</sup> paraît n'avoir, selon le *Périple de la mer Érythrée*, que des activités propres au royaume du Hadramaout. Les bateaux étrangers n'y

<sup>567</sup> J. Schiettecatte, « Ports et commerce maritime dans l'Arabie du Sud préislamique », *loc. cit.*, p. 18.

<sup>568</sup> Les navires alexandrins n'y font pas escale (Pline, *H.N.*, VI, 26).

<sup>569</sup> *Périple de la mer Érythrée*, 21.

<sup>570</sup> Ptolémée, *Géographie*, VI, 7.

<sup>571</sup> Au tournant de notre ère, Strabon considère Okelis comme un promontoire rocheux (Strabon, *Géographie*, XVI, 4, 5), un peu plus tard le *Périple de la mer Érythrée* en fait un village arabe (*Périple de la mer Érythrée*, 25) pendant qu'Aden, détruite par César, sans qu'on en sache plus sur cette hypothétique expédition romaine, regrette sa splendeur passée (*Périple de la mer Érythrée*, 26).

<sup>572</sup> Pline, *H.N.*, VI, 26.

<sup>573</sup> Ptolémée, *Géographie*, VI, 7.

<sup>574</sup> *Ibid.*

<sup>575</sup> J. Schiettecatte, « L'Arabie du Sud et la mer du III<sup>e</sup> siècle av. au VI<sup>e</sup> siècle apr. J.-C. », dans M.-Fr. Boussac, J.-Fr. Salles, J.-B. Yon (éds.), *Autour du Périple de la mer Érythrée, Topoi*, suppl. 11, 2012, p. 245.

<sup>576</sup> J. Schiettecatte, « Ports et commerce maritime dans l'Arabie du Sud préislamique », *loc. cit.*, p. 10.

<sup>577</sup> R. McLaughlin. *Rome and the distant East: Trade Routes to the Ancient Lands of Arabia, India and China*, p. 74 ; J. Schiettecatte, « L'Arabie du Sud et la mer du III<sup>e</sup> siècle av. au VI<sup>e</sup> siècle apr. J.-C. », *loc. cit.*, p. 244, 247 ; R. Tomber, *Indo-Roman Trade, from pots to pepper*, p. 104.

<sup>578</sup> Des céladons chinois ont été trouvés dans des couches archéologiques du milieu du II<sup>e</sup> au milieu du III<sup>e</sup> siècle (J. Schiettecatte, « L'Arabie du Sud et la mer du III<sup>e</sup> siècle av. au VI<sup>e</sup> siècle apr. J.-C. », *loc. cit.*, p. 254).

<sup>579</sup> G.F. Hourani, *Arab Seafaring in the Indian Ocean in Ancient and Early Medieval Times*, p. 137, note 17-35.

<sup>580</sup> R. Tomber, *Indo-Roman Trade, from pots to pepper*, p. 103 ; J. Schiettecatte, « L'Arabie du Sud et la mer du III<sup>e</sup> siècle av. au VI<sup>e</sup> siècle apr. J.-C. », *loc. cit.*, p. 244.

<sup>581</sup> *Cf supra.*

<sup>582</sup> *Périple de la mer Érythrée*, 27, 32.

<sup>583</sup> *Périple de la mer Érythrée*, 27 ; Pline, *H.N.*, VI, 26.

<sup>584</sup> *Cf* chapitre II.

accostent que contraints par de mauvaises conditions météorologiques<sup>585</sup>, ce que ne semblent pas confirmer les amphores romaines<sup>586</sup>, les poteries indiennes et la monnaie kouchane de Kanishka mise en évidence in situ<sup>587</sup>.

Ainsi se développe progressivement en Arabie du Sud toute une infrastructure maritime qui tend à supplanter les vieilles pistes caravanières. Les sites portuaires ne connaissent cependant une croissance réelle qu'à partir de la seconde moitié du I<sup>er</sup> siècle après J.-C. voire même le début du II<sup>e</sup><sup>588</sup>, ce que confirment les amphores méditerranéennes, les céramiques indiennes et africaines<sup>589</sup> retrouvées sur place. Les causes de ce basculement sont multiples<sup>590</sup> parmi lesquels la sécheresse qui s'installe dans le Jawf<sup>591</sup>, les avantages du transport maritime, ou enfin le contrôle par le royaume d'Himyar de Timna, point de départ des caravanes vers la Syrie. Il est difficile de préciser les importances respectives de chacune d'entre elles. À partir du début de notre ère, le paysage politique de l'Arabie du Sud se recompose avec la constitution de deux royaumes, Himyar /Qataban<sup>592</sup> à l'ouest et Hadramaout à l'est, chacun fortement centralisé et établissant un contrôle strict du commerce des aromates<sup>593</sup>. Les cadeaux offerts par les marchands d'Alexandrie aux différents monarques sont sensiblement les mêmes et paraissent incontournables<sup>594</sup>, ce qui montre bien leur importance. L'emprise administrative s'exerce non seulement sur les ports, Muza pour la myrrhe et Qané pour l'encens, mais aussi sur les pistes notamment à leurs points de départ, Sabota et surtout Timna, contrôlé, nous l'avons vu, par le royaume d'Himyar<sup>595</sup>.

Cependant le trafic terrestre ne disparaît pas, bien qu'il entre lentement dans une phase de déclin malgré une spécialisation dans le transport de l'encens dit « de printemps ». En effet, la forte demande romaine incite les producteurs à effectuer une deuxième récolte à la sortie de l'hiver, même si elle s'avère de moins bonne qualité que celle d'automne<sup>596</sup>. Les conditions météorologiques qui règnent alors en mer Rouge<sup>597</sup> obligent à passer par le désert pour approvisionner en temps utile les marchés méditerranéens. En 106 ap. J.-C., le trafic caravanier est encore sans doute une des raisons qui incitent le pouvoir impérial romain à annexer la Nabatène, même si la capitale de la nouvelle province est déplacée à Bostra. En effet, Hadrien donne son

---

<sup>585</sup> *Périple de la mer Érythrée*, 32.

<sup>586</sup> S.E. Sidebotham, *Berenike and the Ancient Maritime Spice Route*, p. 189.

<sup>587</sup> R. Tomber, *Indo-Roman Trade, from pots to pepper*, p. 107.

<sup>588</sup> Chr. Robin, « Sur la piste de l'encens », *loc. cit.*, p. 14.

<sup>589</sup> J. Schiettecatte, « L'Arabie du Sud et la mer du III<sup>e</sup> siècle av. au VI<sup>e</sup> siècle apr. J.-C. », *loc. cit.*, p. 243-245.

<sup>590</sup> J. Schiettecatte, « Ports et commerce maritime dans l'Arabie du Sud préislamique », *loc. cit.*, p. 2.

<sup>591</sup> En bordure du désert, la population décroît très rapidement et les zones irriguées sont progressivement abandonnées (Chr. Robin, « Sur la piste de l'encens », *loc. cit.*, p. 48).

<sup>592</sup> Le royaume est suffisamment puissant pour envoyer une ambassade qatabanite vers le I<sup>er</sup> siècle de l'ère chrétienne en territoire nabatéen, en Chaldée, en Égypte et en Ionie (M. Arbach, J. Schiettecatte, « De la diplomatie et de l'aristocratie tribale du royaume de Saba d'après une inscription du III<sup>e</sup> siècle de l'ère chrétienne », *CRAI*, 159/1, 2015, p. 368).

<sup>593</sup> J. Schiettecatte, « L'Arabie du Sud et la mer du III<sup>e</sup> siècle av. au VI<sup>e</sup> siècle apr. J.-C. », *loc. cit.*, p. 248-249 ; « l'encens récolté est apporté à dos de chameau à Sabota où une seule porte est ouverte à cet usage. S'écarter de la route est un crime puni de mort par les lois » (Pline, *H.N.*, XII, 32) ; « (à Moscha) les officiers du roi leur livrent des chargements d'encens... » (*Périple de la mer Érythrée*, 32).

<sup>594</sup> *Périple de la mer Érythrée*, 24, 28. Les rois d'Arabie du Sud semblent jouir d'une plus haute considération puisque le roi d'Axoum, s'il reçoit globalement les mêmes cadeaux, n'a droit qu'à des habits sans aucun ornement et d'un prix raisonnable (*Périple de la mer Érythrée*, 6).

<sup>595</sup> Pline, *H.N.*, XII, 32.

<sup>596</sup> *Ibid.*.

<sup>597</sup> *Atlas of Pilot Charters, Indian Ocean, April, May.*



nom à Petra<sup>598</sup>, honneur que la cité ne partage qu'avec la seule Palmyre en Orient<sup>599</sup> et les garnisons romaines surveillent dorénavant les abords du désert d'Arabie, mais guère au-delà de Madâin Sâlih.

La situation se dégrade à partir du II<sup>e</sup> siècle ap. J.-C., comme en témoignent les inscriptions des îles Farasan et celle du trône d'Adoulis<sup>600</sup>. L'insécurité semble s'établir aussi bien sur mer que sur terre alors que le pouvoir himyarite s'affaiblit<sup>601</sup>. L'épigraphie sud arabe cesse pratiquement d'évoquer le commerce caravanier, contrairement aux siècles précédents<sup>602</sup>, et à la fin du siècle, le trafic maritime semble lui aussi connaître des difficultés<sup>603</sup>.

## L'Afrique orientale, aux confins du monde connu

Deux routes mènent théoriquement de la Méditerranée à l'Afrique orientale, l'une terrestre en remontant le Nil et l'autre maritime par la mer Rouge. Il y a peu d'informations sur la première, très certainement du fait de sa faible fréquentation, en dehors de quelques expéditions comme celle envoyée par Néron<sup>604</sup>. Il existe certes des échanges de voisinage entre la Nubie et l'Égypte, qu'il s'agisse d'ivoire, d'esclaves, d'animaux sauvages ou d'autres denrées, mais il semble qu'ils se soient déroulés de manière très primitive et à petite échelle<sup>605</sup>. Plus loin, le même processus doit se reproduire, comme en témoigne la vaisselle en provenance de Méroé retrouvée à Axoum, parvenue là aussi sans doute de proche en proche. De manière générale, dès que les distances s'allongent, la voie maritime entre les ports de la mer Rouge et l'Éthiopie, plus facile, et tout bien pesé beaucoup plus rentable, s'impose d'elle-même.

Les bateaux quittent l'Égypte autour du mois de juillet<sup>606</sup> pour profiter des vents dominants, gagnent Ptolémaïs Théron, peu accessible<sup>607</sup> et surtout Adoulis, au fond d'une baie abritée des vents du nord. C'est là le grand marché de l'ivoire<sup>608</sup>, mais aussi des carapaces de tortues<sup>609</sup>, connues et appréciées jusqu'aux Indes du Nord-Ouest<sup>610</sup>. Les transactions

---

<sup>598</sup> Selon G.F. Hourani, la ville n'a jamais été aussi florissante qu'au II<sup>e</sup> siècle ap. J.-C. (G.F. Hourani, *Arab Seafaring in the Indian Ocean in Ancient and Early Medieval Times*, p. 34).

<sup>599</sup> J.-P. Rey-Coquais, « L'Arabie dans les routes de commerce entre le monde méditerranéen et les côtes indiennes », *loc. cit.*, p. 236.

<sup>600</sup> Cf chapitre I.

<sup>601</sup> J. Schiettecatte, « L'Arabie du Sud et la mer du III<sup>e</sup> siècle av. au VI<sup>e</sup> siècle apr. J.-C. », *loc. cit.*, p. 249-250.

<sup>602</sup> Chr. Robin, « La reprise du commerce caravanier transarabique à la fin de l'Antiquité », dans Z. Kafafi, M. Maraqtan (éds.), *A Pioneer of Arabia. Studies in the Archaeology and Epigraphy of the Levant and the Arabian Peninsula in Honor of Moawiyah Ibrahim*, La Sapienza, Rome, 2014, p. 273, 281.

<sup>603</sup> J. Schiettecatte, « L'Arabie du Sud et la mer du III<sup>e</sup> siècle av. au VI<sup>e</sup> siècle apr. J.-C. », *loc. cit.*, p. 238.

<sup>604</sup> Pline, *H.N.*, VI, 35.

<sup>605</sup> M.I. Rostovtseff, *Histoire économique et sociale de l'empire romain*, traduit de l'anglais par Odile Demange, Collection Bouquins, Robert Laffont, Paris, 1988, p. 224.

<sup>606</sup> *Périple de la mer Érythrée*, 14.

<sup>607</sup> *Périple de la mer Érythrée*, 3.

<sup>608</sup> *Périple de la mer Érythrée*, 4.

<sup>609</sup> Pline, *H.N.*, VI, 34.

<sup>610</sup> *Périple de la mer Érythrée*, 6 ; des pièces d'or kouchanes ont été trouvées sur la route entre Axoum et la mer Rouge (S.E. Sidebotham, *Berenike and the Ancient Maritime Spice Route*, p. 249).

s'effectuent le plus souvent par troc et ouvertement au détriment des locaux<sup>611</sup>. Ici comme ailleurs, le roi contrôle le trafic<sup>612</sup> et reçoit des cadeaux<sup>613</sup>. L'endroit est sans doute déjà actif au I<sup>er</sup> siècle av. J.-C. et peut-être avant, car il est cité par Pline dont les sources sont, en l'occurrence, vraisemblablement hellénistiques<sup>614</sup>.

Après Adoulis, en suivant la côte vers le sud puis vers l'est, les marins longent le pays des aromates en relation étroite avec l'Arabie du Sud<sup>615</sup>. À plus de 3000 km de l'Égypte, et à deux mois de mer,<sup>616</sup> se situe Opone, un peu au sud du cap Guardafui, capitale de la « casse »<sup>617</sup>, produite, selon les anciens, dans la région<sup>618</sup>. Sur le site, des poteries méditerranéennes et plus spécifiquement égyptiennes ont été datées du I<sup>er</sup> siècle av. J.-C. et du I<sup>er</sup> siècle ap. J.-C. mais pas au-delà<sup>619</sup>. Des jarres vitrifiées ont été identifiées comme provenant du golfe Persique<sup>620</sup>, en quantité suffisamment importante pour suggérer l'existence d'un point de rencontre entre marchands romains et mésopotamiens. Il y a peu d'objets d'origine asiatique, ce qui rend incertains des contacts réguliers avec les Indes<sup>621</sup>. Au sud du cap Guardafui, il est assez difficile de se faire une idée de la présence méditerranéenne durant les deux premiers siècles de notre ère. Certes, le *Périple de la mer Érythrée* décrit le littoral jusqu'aux environs de Dar-es-Salaam sous le nom d'Azanie, mais, d'une part, les distances ne sont plus indiquées en stades mais simplement en étapes, et d'autre part, le commerce de la région semble sous le contrôle des Himyarites<sup>622</sup>. La lecture du texte fait même douter de l'intérêt qu'il y a, à l'époque, à s'aventurer si loin<sup>623</sup>, car l'ivoire y est de moindre qualité et la corne de rhinocéros ainsi que la carapace de tortue peuvent être négociées ailleurs, au prix, néanmoins, d'une moindre qualité<sup>624</sup>. Ptolémée est la seule source qui mentionne un habitué, sans doute méditerranéen, de ces contrées, un certain Théophile, sans doute à la fin du I<sup>er</sup> siècle ap. J.-C., alors que son compatriote, Diogène, ne les aborde qu'à la suite d'une fortune de mer<sup>625</sup>. Le géographe alexandrin détaille

---

<sup>611</sup> « Dans cette région, on peut vendre aux barbares des vêtements produits en Égypte mais qui n'ont pas trouvé preneur... toutes sortes d'imitation en verre de pierres précieuses, de la verroterie multicolore... un petit peu de numéraire romain pour les résidents étrangers » (*Périple de la mer Érythrée*, 6). Dans la région, les découvertes de monnaies romaines sont rares (R. Tomber, *Indo-Roman Trade, from pots to pepper*, p. 92).

<sup>612</sup> *Périple de la mer Érythrée*, 4. C'est un « emporium légal », expression qui n'est employée que trois fois tout au long du *Périple* sur les trente-sept sites commerciaux nommés (G.W. Bowersock, *Le trône d'Adoulis, les guerres de la mer Rouge à la veille de l'Islam*, p. 42).

<sup>613</sup> *Périple de la mer Érythrée*, 6.

<sup>614</sup> G.W. Bowersock, *Le trône d'Adoulis, les guerres de la mer Rouge à la veille de l'Islam*, p. 38-39.

<sup>615</sup> *Périple de la mer Érythrée*, 7, 21, 24.

<sup>616</sup> R. McLaughlin. *Rome and the distant East: Trade Routes to the Ancient Lands of Arabia, India and China*, p. 69.

<sup>617</sup> Durant l'Antiquité, *κασσία*, la « casse » est en fait une des appellations de la cannelle, dont nous verrons le cheminement mystérieux (cf chapitre V).

<sup>618</sup> *Périple de la mer Érythrée*, 13.

<sup>619</sup> R. Tomber, *Indo-Roman Trade, from pots to pepper*, p. 159.

<sup>620</sup> Des monnaies arsacides du premier et du second siècle ap. J.-C. ont été exposées au musée de Zanzibar avant de disparaître, originaires probablement de l'île de Pemba au nord de Dar-es-Salaam. (L. Gregoratti, « A Parthian Port on the Persian Gulf : Characene and its Trade », *loc. cit.*, p. 217, note 38 ; Desanges, *Recherches sur l'activité des Méditerranéens aux confins de l'Afrique [VI<sup>e</sup> siècle avant J.-C. - IV<sup>e</sup> siècle après J.-C.]*, Publications de l'École française de Rome, Rome Paris, 1978, p. 337). Il est possible que les marchands iraniens viennent à l'époque se fournir en ivoire et carapaces de tortue plutôt en Somalie qu'en Éthiopie.

<sup>621</sup> G.F. Hourani, *Arab Seafaring in the Indian Ocean in Ancient and Early Medieval Times*, p. 33-34 ; R. Tomber, *Indo-Roman Trade, from pots to pepper*, p. 99.

<sup>622</sup> *Périple de la mer Érythrée*, 16-17.

<sup>623</sup> La durée du voyage aller et retour est estimée à environ un an et demi (P. Lévy, « Le *Périple de la mer Érythrée* », *loc. cit.*, p. 33, note 103).

<sup>624</sup> *Périple de la mer Érythrée*, 17.

<sup>625</sup> Ptolémée, *Géographie*, I, 9.

d'ailleurs la côte somalienne avec plus de précision que le *Périple*, faisant d'Opone un *emporium* et de Rhapta une *metropolis*<sup>626</sup>, mais après lui, les signes d'une présence romaine dans cette région sont quasi inexistants. Les trouvailles monétaires, notamment celles de Bur Gaabo à la frontière de la Somalie et du Kenya, sont sujettes à caution<sup>627</sup>. Il existe bien quelques perles et poteries de Tanzanie qui peuvent être d'origine romaine<sup>628</sup>, mais de manière générale, il n'y a pratiquement aucune preuve archéologique de l'existence d'un trafic, autre qu'épisodique, avec la Méditerranée<sup>629</sup>, et probablement pas au-delà du I<sup>er</sup> siècle après J.-C. Les connaissances des géographes et les expéditions des marchands s'arrêtent à Zanzibar.

Nous voici arrivés au terme de cette évocation du commerce oriental entre le I<sup>er</sup> siècle av. et le II<sup>e</sup> siècle ap. J.-C. Au cours de cette période, les bassins d'échanges s'organisent en deux puissants courants, l'un conduisant de la Chine continentale à la Syrie-Mésopotamie par le plateau iranien ou par les Indes du Nord-Ouest et le golfe Persique, l'autre partant de l'Asie du Sud-Est pour arriver en Égypte en passant par le sud de la péninsule indienne. Les marchandises convoyées par ces différents itinéraires sont sensiblement différentes, la soie d'un côté, le poivre et les autres épices de l'autre. Mais les deux réseaux, loin de s'ignorer, se connaissent et se rencontrent, aux deux extrémités du continent eurasiatique, bien sûr, que ce soit en Méditerranée ou dans la Chine des Han, mais aussi et surtout aux Indes, notamment du Nord-Ouest et particulièrement dans le port emblématique de Barygaza. C'est là que se mêlent tous les produits, toutes les denrées, tous les caravaniers et tous les marins du monde connu du début de notre ère. Le sous-continent apparaît ainsi comme le carrefour des richesses, des métaux précieux, des épices, des objets d'art, des textiles rares de l'Asie et de l'Europe, là où se font et se défont les fortunes des audacieux qui risquent dans les déserts, les steppes et les océans, non seulement leurs biens mais parfois même leur vie.

Car effectivement, le moment est favorable pour tous ceux qui veulent entreprendre, commercer, spéculer, et satisfaire les besoins de leurs compatriotes de plus en plus en capacité de consommer des produits exotiques, quels que soient leurs prix. Durant la période précédente, que nous avons appelée « l'ère des royaumes hellénistiques », les mentalités et les connaissances évoluent, les structures se mettent progressivement en place à partir de gisements commerciaux préexistants, et de nouvelles routes maritimes s'ouvrent, particulièrement entre la mer Rouge et le Sud de la péninsule indienne. Dès lors, la stabilisation de la situation géopolitique en Eurasie ne peut que favoriser d'une manière ou d'une autre l'enrichissement des populations et le développement du commerce. Chaque année, nous rappelle Strabon, ce sont plus d'une centaine de navires qui quittent l'Égypte à destination des Indes, là où naguère ils n'étaient que quelques-uns. Ils ne s'arrêtent pas là et ne tardent pas à explorer le golfe du Bengale et les archipels indonésiens. À l'autre bout du continent, la Chine envoie ses ambassadeurs

---

<sup>626</sup> *Ibid.*, IV, 7.

<sup>627</sup> J. Desanges, *Recherches sur l'activité des Méditerranéens aux confins de l'Afrique [VI<sup>e</sup> siècle avant J.-C.- IV<sup>e</sup> siècle après J.-C.]*, p. 336. Il s'agit de six monnaies du Haut Empire parmi 74 autres, découvertes en 1912 et révélées 22 ans tard.

<sup>628</sup> R. J. Whitewright, *Maritime Technological Change in the Ancient Mediterranean: The Invention of the Lateen Sail*, PhD, University of Southampton, Faculty of Law, Arts & Social Sciences, School of Humanities, 1, 2008, p. 61 ; R. Tomber, *Indo-Roman Trade, from pots to pepper*, p. 98.

<sup>629</sup> *Histoire de l'Humanité, du VII<sup>e</sup> siècle av. J.-C. au VII<sup>e</sup> siècle de l'ère chrétienne*, p. 145.

vers le golfe Persique, où bientôt les Palmyréniens deviennent des intermédiaires incontournables.

C'est bien à un apogée du commerce mondial en général, et méditerranéen en particulier, que nous assistons, car cet âge d'or ne va pas dépasser le II<sup>e</sup> siècle ap. J.-C. Les guerres civiles et étrangères se multiplient, et de nombreux signes montrent que les échanges en Eurasie se font de plus en plus difficilement. Les inscriptions caravanières diminuent voire disparaissent, que ce soit en Arabie ou en Syrie, les ports de la mer Rouge connaissent d'importantes difficultés, la Chine aborde une période de troubles qui va durer plusieurs siècles, les guerres et les pillages finissent par avoir raison du commerce entre Romains et Parthes.

Les évolutions géopolitiques modifient les centres de gravité du commerce oriental, le déclin des uns participe à la prospérité des autres. Une nouvelle ère s'annonce, nous l'avons appelée : « l'ascension de la Perse sassanide ».

## CHAPITRE IV

### L'ascension de la Perse sassanide (III<sup>e</sup> siècle ap. J.-C.- VII<sup>e</sup> siècle ap. J.-C.)

Au II<sup>e</sup> siècle ap. J.-C., toutes les marchandises de l'Orient, fût-il extrême, atteignent en abondance l'empire romain, y compris dans sa partie la plus occidentale. Les navires égyptiens sillonnent l'océan Indien jusqu'en Extrême-Orient, tandis que Palmyre brille de tous ses feux. Quatre siècles plus tard, la situation a bien changé et l'Iran sassanide domine le commerce oriental. Si l'on en croit Procope, « les marchands de la Perse sont dans tous les ports (d'Asie du Sud) »<sup>1</sup> tandis que Cosmas Indicopleustès ajoute « que les convois de soie arrivent de là-bas (la Chine) en Perse en peu de temps par voie de terre, passant de peuple en peuple..... C'est la raison pour laquelle on trouve toujours beaucoup de soie en Perse »<sup>2</sup>. Parallèlement, la place des Méditerranéens dans les échanges eurasiatiques a diminué. Les ports d'attache du commerce alexandrin se sont déplacés vers les golfes de Suez et d'Akaba, marquant ainsi le repli sur la mer Rouge des marchands gréco-romains. Au VII<sup>e</sup> siècle, les grenats d'Asie du Sud se font rares chez les orfèvres mérovingiens, lesquels doivent se rabattre sur des pierres de Bohême pour orner leurs somptueux bijoux, ce qui entraîne une modification des formes et des styles<sup>3</sup>. Les coquilles de cyprée, sans doute venues par voie maritime du golfe d'Aden, largement utilisées auparavant comme amulettes dans les tombes féminines franques, semblent se raréfier<sup>4</sup>. En Méditerranée occidentale, de nombreux arguments suggèrent alors un déclin net du trafic,<sup>5</sup> probable reflet des difficultés du commerce oriental qui précèderaient donc les conquêtes arabes<sup>6</sup>.

---

<sup>1</sup> Procope, *Le livre des guerres*, I, 20.

<sup>2</sup> Cosmas Indicopleustès, *Topographie chrétienne*, II, 46.

<sup>3</sup> B. Borell, « The Early Byzantine Lamp from Pong Tuk », *Journal of the Siam Society*, 96, 2008, p. 14 ; T. Calligaro, P. Perin, F. Vallet, J.-P. Poirot, « Contribution à l'étude des grenats mérovingiens (Basilique de Saint-Denis et autres collections du musée d'Archéologie nationale, diverses collections publiques et objets de fouilles récentes). Nouvelles analyses gemmologiques et géochimiques effectuées au Centre de Recherche et de Restauration des Musées de France », *Antiquités nationales*, 38, 2006–2007, p. 128.

<sup>4</sup> *Ibid.*

<sup>5</sup> A. Wilson, « Developments in Mediterranean Shipping and Maritime Trade from the Hellenistic Period to AD 1000 », dans D. Robinson et A. Wilson (éds.), *Maritime Archaeology and Ancient Trade in the Mediterranean*, Oxford Centre for Maritime Archaeology: Monograph 6, Oxford, 2011, p. 38.

<sup>6</sup> G.F. Hourani, révisé et élargi par J. Carswell, *Arab Seafaring in the Indian Ocean in Ancient and Early Medieval Times*, Princeton University Press, Princeton, New Jersey, 1995, p. 51. L'interruption n'est ni brutale, ni totale. Le port de Marseille reçoit jusqu'au début du VIII<sup>e</sup> siècle des sigillées d'Assouan et des amphores du lac Mariout en Égypte (J.-C. Sourisseau, M. Bonifay, H. Amouric, L. Vallauray, « Artisans et marchands, 26 siècles de commerce », *Archéologia*, 435, juillet- août 2006, p. 59). En 716, Chilpéric confirme une rente à l'abbaye de Corbie, à prélever sur les magasins royaux de Fos. Elle comprend du poivre, de la girofle et de la cannelle (C. Venco, « Par-delà la frontière : marchands et commerce d'esclaves entre la Gaule carolingienne et al-Andalus

Nous avons vu au cours des chapitres précédents la naissance en Eurasie de différents bassins d'échanges, puis leurs développements en forme de réseau structuré essentiellement autour de deux routes, l'une au nord, continentale, l'autre au sud, maritime. Ces bassins demeurent toujours en place dans cette antiquité qui se fait de plus en plus tardive, même si les acteurs, leurs domaines d'influence et leurs intérêts varient largement. Nous allons maintenant les étudier successivement en essayant de dégager les évolutions des différents flux commerciaux et ce, malgré des sources parfois lacunaires qui obligent à formuler des hypothèses qui peuvent sembler, de temps à autre, hasardeuses.

## **La mer Rouge : le lent affaiblissement de l'Égypte impériale**

Entre la mort d'Alexandre et la fin du II<sup>e</sup> siècle ap. J.-C., l'Égypte a constitué l'aboutissement de routes marchandes qui progressivement se sont étendues jusqu'à l'Asie du Sud-Est. À partir du III<sup>e</sup> siècle, et jusqu'à l'avènement de l'islam, elle connaît d'importants changements : d'une part, en mer Rouge, les sites portuaires de la côte orientale voient leur activité se transférer vers les golfes de Suez et d'Akaba, et d'autre part de nouveaux concurrents apparaissent en Arabie et surtout en Afrique orientale, tout ceci dans un contexte plus général d'affrontement politico-commercial avec le vieux rival iranien pour le contrôle des marchés orientaux. Les transformations de la région nécessitent désormais d'étudier l'Égypte dans un cadre plus général incluant l'Arabie et l'Afrique de l'Est, tant les évolutions de ces territoires sont dorénavant intimement liées. Leurs relations avec l'Asie du Sud, véritable raison d'être du commerce oriental, vont nous servir de fil conducteur pour tenter d'établir une cohérence et une continuité aux événements qui se succèdent du III<sup>e</sup> siècle jusqu'au VII<sup>e</sup> siècle<sup>7</sup>.

### **La crise du III<sup>e</sup> siècle**

#### *Les difficultés du commerce oriental*

Classiquement, avec la fin de la dynastie des Sévères, le monde romain entre dans une période de désordres politiques, militaires, monétaires et économiques. Que sait-on en réalité de l'évolution du commerce oriental durant ces décennies, notamment de celui qui empruntait aux siècles précédents la route maritime entre l'Égypte, les Indes et l'Asie du Sud-Est ?

Plusieurs arguments font penser qu'il connaît alors une phase de contraction, conséquence sans doute, cause peut-être, de l'appauvrissement des populations et de l'État romain. Ainsi, aux Indes, à côté de centaines de deniers et d'auréi du Haut-Empire, aucun trésor monétaire romain du III<sup>e</sup> siècle n'a été découvert ; la situation est globalement la même pour le Sri

---

(VIII<sup>e</sup>-X<sup>e</sup> siècle) », HAL, archives ouvertes.fr, Université Toulouse II Jean Jaurès UMR 5608 – Traces, 2018, p. 22, note 121).

<sup>7</sup> Nous ne précisons plus désormais « ap. J.-C. » sauf quand cela sera nécessaire.

Lanka<sup>8</sup>. Quand on sait l'importance du numéraire dans les échanges avec l'Asie du Sud<sup>9</sup>, le fait mérite considération. Il doit cependant être relativisé au regard de la dépréciation des monnaies impériales à cette époque<sup>10</sup>, donc de la confiance que les Indiens pouvaient leur accorder, et de l'existence d'autres moyens de paiement. Parallèlement, certains auteurs soulignent que dans le sous-continent, l'activité économique semble basculer de la façade occidentale vers le littoral oriental, et se tourner vers l'Asie du Sud-Est<sup>11</sup>. En mer Rouge, la dégradation des échanges à longue distance apparaît assez nettement. En Arabie du Sud, Okelis et Muza, les escales traditionnellement citées par les auteurs du I<sup>er</sup> siècle, perdent progressivement de leur importance. Leurs réseaux commerciaux se détachent de la Méditerranée et s'orientent de plus en plus en direction de la Corne de l'Afrique, de l'Inde et du golfe Arabo-Persique<sup>12</sup>. Moscha Limen, malgré des aménagements architecturaux, voit son activité baisser<sup>13</sup>. Deux sites portuaires semblent cependant résister au déclin, ceux d'Aden<sup>14</sup> et de Qané,<sup>15</sup> bien que ce dernier ait été pillé et ses navires détruits vers 225<sup>16</sup>. Là encore, les poteries d'origine romaine diminuent au profit d'objets mésopotamiens ou indiens<sup>17</sup>. À l'intérieur des terres, des phénomènes déjà perceptibles au siècle précédent s'accroissent. En Arabie orientale, la population diminue nettement<sup>18</sup> et en Arabie méridionale les périmètres irrigués des basses terres intérieures se vident de leurs habitants, peut-être du fait de la diminution des précipitations<sup>19</sup>. Plus au nord, Leukè Komè conserve une certaine activité<sup>20</sup>, seul indice d'une persistance du trafic caravanier, au moins dans le Nord de la péninsule. Le constat est globalement comparable en ce qui concerne les ports de la côte orientale égyptienne. Myos Hormos semble abandonnée, dès le début du III<sup>e</sup> siècle pour certains auteurs<sup>21</sup>, un peu plus tard pour d'autres<sup>22</sup>, tout comme les forts qui la relient à Coptos.

<sup>8</sup> O. Boppearachchi, « Le commerce maritime entre Rome et Sri Lanka d'après les données numismatiques », *RÉA*, 1992, 94, 1-2, p. 111 ; G.F. Hourani, *Arab Seafaring in the Indian Ocean in Ancient and Early Medieval Times*, p. 36.

<sup>9</sup> Cf chapitre III.

<sup>10</sup> D. Hollar, « La crise de la monnaie dans l'Empire romain au III<sup>e</sup> siècle après J.-C. Synthèse des recherches et résultats nouveaux », *Annales. Histoire, Sciences Sociales*, 50, 5, 1995, p. 1048 ; cf chapitre V.

<sup>11</sup> C. Ferrier, *L'Inde des Gupta (V<sup>e</sup>-VI<sup>e</sup> siècle)*, Histoire, Les Belles Lettres, Paris, 2015, p. 48.

<sup>12</sup> J. Schiettecatte, « À la veille de l'islam : effondrement ou transformation du monde antique ? », dans Ch. Robin, J. Schiettecatte (éds.), *Les préludes de l'islam. Ruptures et continuités des civilisations du Proche-Orient, de l'Afrique orientale, de l'Arabie et de l'Inde à la veille de l'islam*, Orient et Méditerranée, 11, De Boccard, Paris, 1993, p. 12.

<sup>13</sup> J. Schiettecatte, « L'Arabie du Sud et la mer du III<sup>e</sup> siècle av. au VI<sup>e</sup> siècle apr. J.-C. », *Autour du Périple de la mer Érythréenne, Topoi*, suppl. 11, 2012, p. 252-253.

<sup>14</sup> J. Schiettecatte, « À la veille de l'islam : effondrement ou transformation du monde antique ? », *loc.cit.*, p. 4. Le siège et la prise de la ville vers 260-270 (cf chapitre I) ne semblent pas avoir durablement entamer sa prospérité.

<sup>15</sup> J. Schiettecatte, « J.-F. Salles, A.V. Sedov (dir.), *Qani'. Le port antique du Hadramawt (2009)* », *Topoi*, 17/2, 2011, p. 682.

<sup>16</sup> Chr. Robin, M. Gorea, « Les vestiges antiques de la grotte de Hôq (Suqutra, Yémen) (note d'information) », *CRAI*, 146, 2, 2002, p. 426-427 ; Chr. Robin, « La reprise du commerce caravanier transarabique à la fin de l'Antiquité », dans Z. Kafafi, M. Maraqtan (éds.), *A Pioneer of Arabia. Studies in the Archaeology and Epigraphy of the Levant and the Arabian Peninsula in Honor of Moawiyah Ibrahim*, La Sapienza, Rome, 2014, p. 285-287.

<sup>17</sup> R. Tomber, *Indo-Roman Trade, from pots to pepper*, Bristol Classical Press, Bloomsbury Publishing PLC, London, 2012, p. 104.

<sup>18</sup> J. Schiettecatte, « À la veille de l'islam : effondrement ou transformation du monde antique ? », *loc. cit.*, p. 19.

<sup>19</sup> *Ibid.*, p. 13.

<sup>20</sup> R. Tomber, *Indo-Roman Trade, from pots to pepper*, p. 68.

<sup>21</sup> J.-P. Brun, « Chronologie des forts des routes de Myos Hormos et de Bérénice durant la période gréco-romaine », dans *Le désert oriental d'Égypte durant la période gréco-romaine : bilans archéologiques* [en ligne], Collège de France, Paris, 2018, 21, 23, 24.

<sup>22</sup> R. Tomber, *Indo-Roman Trade, from pots to pepper*, p. 65.

L'ensablement de la rade n'est peut-être pas la seule raison de sa désaffection<sup>23</sup> car les technologies de l'époque permettent d'y remédier<sup>24</sup> mais, là comme ailleurs, les moyens humains ou financiers semblent manquer<sup>25</sup>. Bérénice ne profite pas, loin s'en faut, de la situation de sa rivale du nord, et si l'activité n'y est pas totalement arrêtée, elle apparaît bien diminuée surtout à la fin du III<sup>e</sup> siècle<sup>26</sup>, comme le montre le peu de documentation archéologique sur place<sup>27</sup>. À partir du règne de Caracalla, les stations de la route qui la relie à Coptos sont occupées par des détachements d'archers palmyréniens.<sup>28</sup> Il est possible que ces derniers rejoignent l'armée de Zénobie quand elle s'empare de l'Égypte en 270, ce qui entraîne une augmentation de l'insécurité dans le désert oriental<sup>29</sup>. En effet, la pression des Blemmyes, sans doute d'abord contenus par des tributs de toute nature<sup>30</sup>, se fait de plus en plus forte et aboutit peut-être à l'occupation de Bérénice et Coptos vers 279/280<sup>31</sup>. La situation en Thébaïde à cette époque, dans un contexte de soulèvements<sup>32</sup> et de conflits, devient très troublée, et elle n'est rétablie que par la venue de Dioclétien<sup>33</sup>, dans les années 290, au prix de la destruction complète de Coptos et d'un accord avec les nomades du Sud<sup>34</sup>. L'empereur installe la Legio III Diocletiana autour du temple de Louxor, un site militaire est construit un peu au nord de Myos Hormos, à Abû Sha'ar, peut-être pour protéger la côte des attaques de pirates<sup>35</sup>, mais les forts du désert oriental ne sont pas réoccupés. Tous ces événements ont sans aucun doute un impact décisif sur les trafics et les itinéraires du Nil à la côte. Non seulement l'activité commerciale de toute la région ne peut que pâtir de la nouvelle situation, mais les bateaux de haute mer doivent chercher dorénavant la sécurité en remontant vers les ports du Nord de la mer Rouge, peut-être après un transbordement des marchandises, par exemple à Bérénice, dans des navires plus petits et plus maniables<sup>36</sup>.

### *Interruption ou diminution des échanges ?*

Si l'on se fie donc à toutes les informations que nous venons d'évoquer, en étant bien conscient qu'elles sont parcellaires aussi bien dans le temps que dans l'espace, le commerce

<sup>23</sup> S.E. Sidebotham, *Berenike and the Ancient Maritime Spice Route*, University of California Press, Berkeley Los Angeles London, 2011, p. 185.

<sup>24</sup> À Marseille, il existe trois bateaux spécialement prévus à cet effet et ce type de travail est courant chez les Romains (A. Wilson, « Developments in Mediterranean Shipping and Maritime Trade from the Hellenistic Period to AD 1000 », *loc.cit.*, p. 51).

<sup>25</sup> À la même époque, la réparation des jetées du port de Césarée se fait sans doute sans l'utilisation de béton hydraulique ce qui pourrait expliquer sa courte durée de vie (*Ibid.*, p. 52).

<sup>26</sup> J.-P. Brun, « Chronologie des forts des routes de Myos Hormos et de Bérénice durant la période gréco-romaine », *loc. cit.*, 39.

<sup>27</sup> S.E. Sidebotham, *Berenike and the Ancient Maritime Spice Route*, p. 259-260.

<sup>28</sup> J.-P. Brun, « Chronologie des forts des routes de Myos Hormos et de Bérénice durant la période gréco-romaine », *loc. cit.*, 26.

<sup>29</sup> *Ibid.*, 32.

<sup>30</sup> En 264, l'armée romaine distribue des quantités importantes de grains dans le désert oriental (*ibid.*, 30).

<sup>31</sup> *Ibid.*, 32.

<sup>32</sup> Zosime, *Histoire nouvelle*, I, 71.

<sup>33</sup> L. Pantalacci, « Coptos, porte du désert Oriental » dans *Le désert oriental d'Égypte durant la période gréco-romaine : bilans archéologiques* [en ligne], Collège de France, Paris, 2018, 32.

<sup>34</sup> Procope, *Le livre des guerres*, I, 19.

<sup>35</sup> J.-P. Brun, « Chronologie des forts des routes de Myos Hormos et de Bérénice durant la période gréco-romaine », *loc. cit.*, 34.

<sup>36</sup> *Ibid.*, 36. Ceci pourrait expliquer la réparation du canal des pharaons en 287 (S.E. Sidebotham, *Berenike and the Ancient Maritime Spice Route*, p 180).



oriental égyptien semble avoir connu une crise profonde durant le III<sup>e</sup> siècle. Pourtant, il existe de nombreux éléments qui nous font penser que, s'il y a eu diminution des échanges, leur interruption n'a pas été totale. La soie circule toujours dans le désert de Syrie, notamment à Palmyre où Zénobie la garde précieusement dans ses trésors<sup>37</sup>. Les textes antiques font état de contacts persistants, à l'époque, entre le monde romain et différents peuples d'Afrique et d'Asie. Ainsi, les empereurs Aurélien, Probus et Dioclétien n'hésitent pas à envoyer des ouvriers dans l'Inde profonde pour percer le secret de la pourpre<sup>38</sup>. « Des Blemmyes, des Axoumites, des habitants de l'Arabie Heureuse, des Indiens, des Bactriens<sup>39</sup>... portant chacun des productions de leur pays »<sup>40</sup> font partie du triomphe d'Aurélien. Celui-ci est par ailleurs amené à combattre un dénommé Firmus, né à Séleucie<sup>41</sup>, séide de Zénobie, immensément riche et qui a « envoyé souvent des vaisseaux dans les Indes pour y faire le commerce »<sup>42</sup>, sans doute à partir d'Égypte. L'exactitude des informations rapportées par l'Histoire Auguste est discutable, notamment lorsqu'il s'agit de l'emplacement exact des Indes<sup>43</sup>, mais il faut remarquer que les affaires du dénommé Firmus semblent bénéficier du soutien des Blemmyes et des Sarrasins<sup>44</sup>. Ceci suppose l'utilisation des ports de la côte orientale égyptienne et l'existence de rapports avec, au moins, l'Arabie et l'Afrique orientale, sinon l'Asie du Sud. Une autre preuve de la persistance des liens du Nord au Sud de la mer Rouge nous est fournie par ces Palmyréniens, probablement des marchands, attestés en Arabie Heureuse au début du III<sup>e</sup> siècle. Ils sont parvenus là très probablement par bateau, peut-être en transitant, pourquoi pas, par Bérénice où la présence de leurs compatriotes est attestée<sup>45</sup>. Ils offrent plusieurs statues de bronze à une divinité de Shabwa entre 218 et 225 et assistent, à côté de Chaldéens et d'Indiens, à l'accession au trône du roi du Hadramaout<sup>46</sup>. Ceux qui ont fréquenté Qané<sup>47</sup> ou la grotte de Hôq, sur l'île de Socotra, où ils ont gravé une tablette en 258, ont dû suivre le même chemin<sup>48</sup>. Ils y ont rencontré, là aussi, d'autres commerçants, notamment indiens et aksoumites, si l'on en croit les inscriptions laissées sur place.

Nous venons d'évoquer les Aksoumites. Le III<sup>e</sup> siècle est en effet le début de l'ascension de leur royaume. Il est cité dans le Képhalia de Mani parmi les grandes puissances du moment<sup>49</sup> et vers 270, à l'époque où ils évacuent la portion d'Arabie qu'ils ont conquise au tournant du III<sup>e</sup> siècle, les souverains éthiopiens frappent des monnaies d'or, d'argent et de bronze avec leurs

<sup>37</sup> Histoire Auguste, *Vie d'Aurélien*, XXVI.

<sup>38</sup> Histoire Auguste, *Vie d'Aurélien*, XXIX.

<sup>39</sup> Sous la souveraineté des Sassanides ou des Kouchans tardifs ? (cf chapitre I).

<sup>40</sup> Histoire Auguste, *Vie d'Aurélien*, XXXIII.

<sup>41</sup> L'Histoire Auguste ne précise pas de laquelle il s'agit.

<sup>42</sup> Histoire Auguste, *Vie de Firmus*, III.

<sup>43</sup> Les Indes, dans les sources littéraires de l'Antiquité tardive, ont une signification de plus en plus floue. Ainsi, au VI<sup>e</sup> siècle, Jean Malalas raconte que le Phylarque Aréthas, en conflit avec le duc de Palestine, prit peur et se dirigea vers le limes intérieur en direction du territoire « indien » (J. Malalas, *Chronographie*, XVIII, 16).

<sup>44</sup> Les Saracènes, ou Sarrasins, vivent dans le désert oriental au nord de Myos Hormos, et plus au sud, ils laissent la place aux Blemmyes, qui occupent, ou qui contrôlent l'accès à Bérénice (J.-L. Fournet, « Le désert oriental dans l'Antiquité tardive », dans *Le désert oriental d'Égypte durant la période gréco-romaine : bilans archéologiques*, [en ligne], Paris, Collège de France, 2018, 8, 10.

<sup>45</sup> Au début du III<sup>e</sup> siècle, il y a un sanctuaire palmyrénien à Bérénice, probablement fréquenté plus par des militaires que par des civils (S.E. Sidebotham, *Berenike and the Ancient Maritime Spice Route*, p. 126).

<sup>46</sup> Chr. Robin, « La reprise du commerce caravanier transarabique à la fin de l'Antiquité », *loc. cit.*, p. 288-290.

<sup>47</sup> Chr. Robin, M. Gorea, « Les vestiges antiques de la grotte de Hôq (Suqutra, Yémen) (note d'information) », *loc. cit.*, p. 427.

<sup>48</sup> Chr. Robin, « La reprise du commerce caravanier transarabique à la fin de l'Antiquité », *loc. cit.*, p. 287.

<sup>49</sup> J. Schiettecatte, « Ports et commerce maritime dans l'Arabie du Sud préislamique », *Chroniques yéménites*, 15, 2008, p. 15.

noms apparaissant souvent en grec<sup>50</sup>. Quelques décennies auparavant, l'un d'entre eux, sur le trône dit « d'Adoulis », minutieusement décrit au début du VI<sup>e</sup> siècle par Cosmas Indicopleustès, célèbre ses victoires et notamment l'ouverture d'une route terrestre vers l'Égypte<sup>51</sup>. Cette précision montre qu'il est sensible à l'aspect économique de ses conquêtes. Quelques rares témoignages confirment le rôle que joue, dès cette époque, le royaume d'Aksoum dans le commerce oriental. Il s'agit d'une monnaie de Valérien à Adoulis et d'un trésor de monnaies en or kouchanes daté de 220, retrouvé dans un contexte du VI<sup>e</sup> siècle dans la province du Tigre<sup>52</sup>.

Au vu de ces éléments, il semblerait que la sphère d'échanges méditerranéenne au III<sup>e</sup> siècle n'ait guère dépassé le golfe d'Aden. Et pourtant, il existe quelques indices permettant de penser que des marchandises, et peut-être même des marchands gréco-romains, sont allés en Indonésie et en Chine durant ces décennies, sans bien sûr que leurs voyages ne prouvent l'existence d'un flux commercial, même minime. Voyons donc de quoi il retourne. En Extrême-Orient, un bronze de Maximin a été découvert aux alentours de la ville de My-Thô<sup>53</sup> (Vietnam), quelques autres monnaies romaines du III<sup>e</sup> siècle et un Victorinus l'ont été respectivement à Angkor-Borei<sup>54</sup> et à U Thong en Thaïlande<sup>55</sup>. Il existe quelques objets évocateurs en Asie du Sud-Est, comme deux chatons de chevalière, une lampe de terre cuite à Pagan en Birmanie<sup>56</sup>, ou une lampe de bronze à P'ong Tük à l'extrême Nord de la péninsule malaise<sup>57</sup> dont la datation reste très floue entre le II<sup>e</sup> et le III<sup>e</sup> siècle<sup>58</sup>. Les annales chinoises donnent d'autres informations, plus précises. En 226 un marchand de Daqin, c'est-à-dire un Occidental<sup>59</sup>, nommé Ts'in louen, vite transformé en Léon, aborde le Tonkin avant d'être reçu à la cour des Wu qui occupent alors la Chine du Sud. Pour son retour, l'empereur lui adjoint un officier qui meurt en cours de route ce qui montre, s'il en était besoin, les difficultés et les risques du voyage<sup>60</sup>. Quelques décennies plus tard, en 282, un bateau romain<sup>61</sup> apporte de l'amiante sur le littoral chinois, suivi d'un autre

---

<sup>50</sup> G.W. Bowersock, *Le trône d'Adoulis, les guerres de la mer Rouge à la veille de l'Islam*, trad. P.-E. Dauzat, Albin Michel, Paris, 2014, p. 76.

<sup>51</sup> *Ibid.* p. 61.

<sup>52</sup> R. Tomber, *Indo-Roman Trade, from pots to pepper*, p. 91 et 93.

<sup>53</sup> J. Innes Miller, *The Spice Trade of the Roman Empire, 29 B.C. to A.D. 641*, Oxford University Press Inc., New York, 1969, p. 240 ; F. Thierry, « Sur les monnaies sassanides trouvées en Chine », *Res Orientales*, 5, 1993, p. 125, note 51. J. Stargardt parle de la découverte d'une statue en bronze de Maximin en Extrême Orient, sans précision (J. Stargardt, « L'isthme de la péninsule malaise dans les navigations au long cours. Nouvelles données archéologiques », *Archipel, Commerces et navires dans les mers du Sud*, 1979, 18, p. 25).

<sup>54</sup> F. Thierry, C. Morrisson, « Sur les monnaies byzantines trouvées en Chine », *Revue numismatique*, 1994, 6, 36, p. 136.

<sup>55</sup> *Histoire de l'Humanité, du VII<sup>e</sup> siècle av. J.-C. au VII<sup>e</sup> siècle de l'ère chrétienne*, volume III, Éditions UNESCO, Jouve, Mayenne, 2005, p. 938.

<sup>56</sup> *Ibid.*, p. 936.

<sup>57</sup> J. Stargardt, « L'isthme de la péninsule malaise dans les navigations au long cours. Nouvelles données archéologiques », *loc. cit.*, p. 25.

<sup>58</sup> Selon B. Borell, la lampe, découverte dans un complexe architectural bouddhiste de la période dvaravati, serait plutôt du V<sup>e</sup>-VI<sup>e</sup> siècle (B. Borell, « The Early Byzantine Lamp from Pong Tuk », *loc. cit.*, p. 1-2).

<sup>59</sup> Pour certains, il serait plutôt d'origine perse (J. Tsung-I, L. Vandermeersch, « Les relations entre la Chine et le monde iranien dans l'Antiquité historiquement revisitée à la lumière des découvertes archéologiques du dernier quart de siècle », *BEFEO*, 93, 2006, p. 222.

<sup>60</sup> F. Hirth, *China and the Roman Orient: Researches into Their Ancient and Medieval Relations as Represented*, Book of University of the Michigan, Kelly & Walsh, 1885, p. 48 ; P. Pelliot, « Deux itinéraires de Chine en Inde à la fin du VIII<sup>e</sup> siècle », *BEFEO*, 4, 1904, p. 133.

<sup>61</sup> Pour certains auteurs, il s'agirait plutôt d'un bateau perse (J. Tsung-I, L. Vandermeersch, « Les relations entre la Chine et le monde iranien dans l'Antiquité historiquement revisitée à la lumière des découvertes archéologiques du dernier quart de siècle », *loc. cit.*, p. 224).

deux ans plus tard, chargé de rouleaux de bois d'agar parfumé<sup>62</sup>. Comme ce dernier est accompagné d'une délégation du Champa<sup>63</sup>, il est probable qu'il soit passé par le Tonkin. Enfin, le *Wei lio* note que, durant les dynasties Wei<sup>64</sup>, c'est-à-dire à peu près au même moment, il existe une route maritime au sud, passant par les sept principautés de Chiao-chih<sup>65</sup> et aboutissant au Da-qin<sup>66</sup>. Elle est doublée par un itinéraire terrestre partant du Yunnan vers la Birmanie en descendant l'Irradawy selon un trajet très ancien<sup>67</sup>. Ce texte a peut-être conduit certains auteurs à penser que la soie suit alors ce chemin<sup>68</sup>, mais les précisions, comme les preuves font largement défaut.

Au III<sup>e</sup> siècle donc, il apparaît que le commerce alexandrin vers l'Asie du Sud et du Sud-Est n'a pas totalement cessé, même s'il a nettement régressé et s'est probablement replié vers la mer Rouge. Les prix des denrées exotiques dans l'empire romain pourraient bien être un reflet assez fidèle de cette situation. À partir de l'Édit du Maximum, S.E. Sidebotham a calculé que sous Dioclétien, l'encens et la myrrhe d'Afrique et d'Arabie sont moins chères pour un légionnaire qu'à l'époque de Pline, ce qui n'est pas le cas pour le poivre d'Asie du Sud, signe sans doute d'une certaine difficulté d'approvisionnement<sup>69</sup>.

### La reprise des échanges du IV<sup>e</sup>-V<sup>e</sup> siècle et la fin de l'hégémonie méditerranéenne

Vers 350 ap. J.-C.<sup>70</sup>, un texte, l'*Expositio Totius Mundi et Gentium*, décrit la ville d'Alexandrie comme très active, riche en produits de toutes sortes, « des aromates aux marchandises barbares d'au-delà des limites de la Thébaïde »<sup>71</sup>. Il en est de même pour les villes de Syrie, notamment Antioche sur l'Oronte et Séleucie de Piérie, mais aussi pour celles de la partie occidentale de l'Empire<sup>72</sup>. De fait, l'étude du nombre des épaves de Méditerranée, corrigé dans la mesure du possible de toutes les incertitudes et les interférences, montre que leur nombre augmente dans la première moitié du IV<sup>e</sup> siècle pour diminuer ensuite<sup>73</sup>, ce qui peut faire penser à une augmentation du trafic maritime dans le monde romain durant cette période. Y a-t-il eu

---

<sup>62</sup> R. Mclaughlin, *Rome and the Distant East: Trade Routes to the Ancient Lands of Arabia, India and China*, Continuum, London New York, 2010, p. 139 ; F. Hirth, *China and the Roman Orient: Researches into Their Ancient and Medieval Relations as Represented*, p. 272.

<sup>63</sup> F. Thierry, C. Morrisson, « Sur les monnaies byzantines trouvées en Chine », *loc. cit.*, p. 136, note 33.

<sup>64</sup> La Chine du III<sup>e</sup> siècle est partagée entre trois royaumes dont celui des Wei. Plus tard, au V<sup>e</sup> et VI<sup>e</sup> siècle, une seconde dynastie Wei occupera le Nord du pays.

<sup>65</sup> Selon F. Hirth, c'est la Cochinchine (F. Hirth, *China and the Roman Orient: Researches into Their Ancient and Medieval Relations as Represented*, p. 179).

<sup>66</sup> *Ibid.*, p. 74-75.

<sup>67</sup> Cf chapitre II et III.

<sup>68</sup> L. Boulnois, *La Route de la Soie*, Genève, Olizaine, 1992, p. 153.

<sup>69</sup> S.E. Sidebotham, *Berenike and the Ancient Maritime Spice Route*, p. 247-248. L'*Histoire Auguste* qui relate les biographies d'empereurs et d'usurpateurs des II<sup>e</sup> et III<sup>e</sup> siècles, ne cite qu'une seule fois le poivre et les aromates (P. Lambrechts, « Le commerce des "Syriens" en Gaule du Haut-Empire à l'époque mérovingienne », *L'Antiquité classique*, 6, 1937, p. 54-55).

<sup>70</sup> La datation est celle de J. Rougé (*Expositio Totius Mundi et Gentium*, introduction, texte critique, traduction, notes et commentaire par J. Rougé, Sources Chrétiennes, Ed. du cerf, Paris, 1966, p. 9).

<sup>71</sup> *Expositio Totius Mundi et Gentium*, XXXV.

<sup>72</sup> À Marseille, selon les sources archéologiques, le commerce est florissant au début du V<sup>e</sup> siècle (G. Traina, 428, *Une année ordinaire à la fin de l'empire romain*, Histoire, Les Belles Lettres, Paris, 2010, p. 109).

<sup>73</sup> A. Wilson, « Developments in Mediterranean Shipping and Maritime Trade from the Hellenistic Period to AD 1000 », *loc. cit.*, p. 34-36.

alors parallèlement en mer Rouge et dans l'océan Indien une réactivation sinon une réorganisation des flux commerciaux qui, d'une manière ou d'une autre, aurait participé au retour de la prospérité dans les ports, en particulier égyptiens ?

### *L'émergence des ports des golfes de Suez et d'Aqaba*

À la fin du III<sup>e</sup> siècle, Myos Hormos, nous l'avons vu, semble être tombé en léthargie. La situation à Bérénice demeure incertaine tandis que la sécurité dans le désert oriental n'est plus assurée par l'armée romaine. Dans les décennies qui suivent, la conjoncture change progressivement. Plusieurs auteurs considèrent, à partir des découvertes archéologiques, que le site est à nouveau florissant et que le commerce en mer Rouge recommence à prospérer<sup>74</sup>. Un ou deux des forts qui constituaient autrefois la ceinture de défense de la ville restent en activité et il existe une garnison à l'intérieur de la cité<sup>75</sup>. La route la reliant à Coptos est toujours parcourue, bien que la protection militaire ait disparu et que les puits ne soient plus entretenus<sup>76</sup>. Les Blemmyes occupent dorénavant des positions très avancées vers le nord, jusqu'à la hauteur de Myos Hormos, ce qui leur permet de contrôler les mines d'émeraude de la région<sup>77</sup>. Il est cependant difficile d'évaluer leur attitude vis-à-vis des caravanes. Au milieu du IV<sup>e</sup> siècle, il existe à Bérénice un projet important de rénovation urbaine avec une construction de plusieurs temples, lieux de stockage, quartiers d'habitations<sup>78</sup>. Parallèlement la population change en faveur de nouveaux arrivants, venus notamment du désert<sup>79</sup>. Le réseau commercial de la ville se reconstitue progressivement. Dans un contexte romain tardif, des céramiques d'Arabie du Sud<sup>80</sup> voisinent sur place avec des poteries très décorées d'Aksum<sup>81</sup>. Des monnaies viennent d'Afrique de l'Est<sup>82</sup> ou des Indes, notamment occidentales<sup>83</sup>. Au même moment, du poivre, des pierres semi précieuses et d'autres objets retrouvés par les fouilles, ont été manifestement importés d'Asie du Sud<sup>84</sup>. Certains Indiens sont même probablement venus s'installer ici, comme en témoignent des ustensiles de cuisine trouvés dans la décharge romaine tardive, des ceintures et peut-être un harnachement de chameau<sup>85</sup>. Si Bérénice est donc alors de mieux en mieux reliée

---

<sup>74</sup> S.E. Sidebotham, *Berenike and the Ancient Maritime Spice Route*, p. 124 ; R. Tomber, *Indo-Roman Trade, from pots to pepper*, p. 64 ; L. Pantalacci, « Coptos, porte du désert Oriental », *loc. cit.*, 33.

<sup>75</sup> S.E. Sidebotham, *Berenike and the Ancient Maritime Spice Route*, p. 66, 275.

<sup>76</sup> J.-P. Brun, « Chronologie des forts des routes de Myos Hormos et de Bérénice durant la période gréco-romaine », *loc. cit.*, 37.

<sup>77</sup> J.-L. Fournet, « Le désert oriental dans l'Antiquité tardive », *loc. cit.*, 10 ; Photius, *Bibliothèque, Olympiodore de Thèbes*.

<sup>78</sup> S.E. Sidebotham, *Berenike and the Ancient Maritime Spice Route*, p. 262 ; R. Tomber, *Indo-Roman Trade, from pots to pepper*, p. 62.

<sup>79</sup> *Ibid.* ; S.E. Sidebotham, *Berenike and the Ancient Maritime Spice Route*, p. 278.

<sup>80</sup> *Ibid.*, p. 231 ; R. Tomber, *Indo-Roman Trade, from pots to pepper*, p. 78.

<sup>81</sup> *Ibid.*, p. 77-78. R. Tomber signale la difficulté à reconnaître les tessons aksoumites (*ibid.*, p. 163).

<sup>82</sup> Du roi Aphilas. Elle est datée de la fin du III<sup>e</sup>, début du IV<sup>e</sup> siècle (S.E. Sidebotham, *Berenike and the Ancient Maritime Spice Route*, p. 275).

<sup>83</sup> Du roi Rudrasena datée de 362. Elle a été retrouvée dans un contexte du V<sup>e</sup> siècle (*ibid.*, p. 240). C'est la seule monnaie indienne retrouvée en mer Rouge (R. Tomber, *Indo-Roman Trade, from pots to pepper*, p. 76).

<sup>84</sup> S.E. Sidebotham, *Berenike and the Ancient Maritime Spice Route*, p. 278. Ces marchandises sont retrouvées aussi dans un site satellite situé à 23 km au sud sud-ouest de Bérénice, Shenshef (R. Tomber, *Indo-Roman Trade, from pots to pepper*, p. 76, 165).

<sup>85</sup> S.E. Sidebotham, *Berenike and the Ancient Maritime Spice Route*, p. 261.

à tout le bassin occidental de l'océan Indien, elle l'est aussi à la Méditerranée surtout orientale<sup>86</sup> et le Nord de la mer Rouge. Au Sud-Est de la ville, un entrepôt daté de 400, contient des amphores d'Aila intactes, vides et non bouchées<sup>87</sup>, ce qui montre l'émergence, au IV<sup>e</sup> siècle, des ports des golfes de Suez et d'Akaba.

En effet, ces derniers connaissent une nouvelle prospérité confirmée par la découverte de milliers de monnaies de cette époque, beaucoup plus nombreuses que celles de la période précédente<sup>88</sup>. Les sources littéraires vont dans le même sens. L'hérésiologue Épiphane, raconte en 376-377, à l'occasion de l'histoire de Scythianus<sup>89</sup>, que les gens des Indes entrent en Égypte par Bérénice, Clysmas et Aila. La nonne chrétienne Égéria, à la fin du IV<sup>e</sup> siècle ou au début du V<sup>e</sup>, note que Clysmas est le port le plus important pour le trafic avec les Indes<sup>90</sup> et Pierre le diacre, au XII<sup>e</sup> siècle, ajoute qu'alors, les bateaux n'avaient pas le droit d'aborder ailleurs sur le territoire des Romains<sup>91</sup>. Le doute s'installe cependant sur la désignation exacte des « Indes » quand le même auteur nous apprend un peu plus loin que le *logothète* qui, chaque année, allait en ambassade dans ce pays sur ordre de l'empereur, y avait son bateau à disposition<sup>92</sup>. Il pourrait bien s'agir en fait plus simplement de l'Éthiopie ou de l'Arabie. Quoi qu'il en soit, le développement de Clysmas à partir du IV<sup>e</sup> siècle<sup>93</sup> est peut-être à l'origine d'une nouvelle réparation du canal qui la relie à la Méditerranée en 332<sup>94</sup>. L'autre port du nord de la mer Rouge, Aila, l'actuel Akaba, est aussi, selon les textes, en relation avec les Indes, sans pouvoir là aussi vraiment préciser lesquelles<sup>95</sup>. Les fouilles sur place n'ont guère confirmé cette information puisqu'un seul tessou de poterie indienne a été retrouvé<sup>96</sup> à côté de quelques autres rares témoignages provenant d'Afrique de l'Est ou d'Arabie<sup>97</sup>. De même, les céramiques méditerranéennes sont moins présentes sur le site que dans les ports de la côte orientale égyptienne et les plus

---

<sup>86</sup> L'analyse des monnaies, des poteries et des amphores montrent qu'un peu plus tard, au V<sup>e</sup>-VI<sup>e</sup> siècle, les contacts avec la Méditerranée de l'Ouest diminuent beaucoup (*ibid.*). Il est vrai que la fondation de Constantinople a entraîné dès la fin du IV<sup>e</sup> siècle un basculement du commerce vers la Méditerranée orientale devenue la zone de consommation (C. Morrisson, « Peuplement, économie et société de l'Orient byzantin », dans *Le Monde Byzantin, I, l'Empire romain d'Orient (330-641)*, sous la direction de C. Morrisson, Nlle Clio, l'histoire et ses problèmes, Puf, Paris, 2012, p. 215). Parmi les pays amenant leurs richesses à Arles, l'Édit d'Honorius et de Théodose (418) ne cite ni les Indes ni la Chine, ce qui n'est cependant pas le cas de Sidoine Apollinaire, au milieu du V<sup>e</sup> siècle dans son *Panegyrique de Majorien* (Sidoine Apollinaire, *Panegyrique de Majorien*, 40).

<sup>87</sup> S.E. Sidebotham, *Berenike and the Ancient Maritime Spice Route*, p. 272 ; R. Tomber, *Indo-Roman Trade, from pots to pepper*, p. 162.

<sup>88</sup> *Ibid.*, p. 66.

<sup>89</sup> J. Schwartz, « L'empire romain, l'Égypte et le commerce oriental », *Annales. Economies, Sociétés, Civilisation*, 15, 1, 1960, p. 34. Scythianus, probablement d'origine asiatique comme le montre son nom, est élevé chez les Saracènes puis fait fortune dans le trafic avec les Indes avant de s'installer en Thébaidé, tout ceci peut-être au I<sup>er</sup> siècle ap. J.-C. C'est un propagateur ou un précurseur des idées de Mani,

<sup>90</sup> S.E. Sidebotham, *Berenike and the Ancient Maritime Spice Route*, p. 178-179.

<sup>91</sup> P. Mayerson, « The Island of Iotabê in the Byzantine sources: A Reprise », *Bulletin of the American Schools of Oriental Research*, 287, Aug. 1992, p. 4, note 4 ; R. Tomber, *Indo-Roman Trade, from pots to pepper*, p. 67.

<sup>92</sup> *Ibid.*

<sup>93</sup> J.-P. Brun, « Les relations entre la Méditerranée, l'Arabie et l'Inde par la mer Rouge, de l'époque ptolémaïque à l'Empire romain, 2/2 », [en ligne], Collège de France, 2013.

<sup>94</sup> S.E. Sidebotham, *Berenike and the Ancient Maritime Spice Route*, p. 180.

<sup>95</sup> Eusèbe de Césarée, *Onomastique*, VI, 17-20 et VIII, 1.

<sup>96</sup> Mais aucune plante d'origine indienne, sur un petit nombre d'échantillons analysés (2006) (R. Tomber, *Indo-Roman Trade, from pots to pepper*, p. 80).

<sup>97</sup> Quelques poteries et deux monnaies aksumites, un tessou d'Arabie du Sud et des fragments de bol en stéatite (S.E. Sidebotham, *Berenike and the Ancient Maritime Spice Route*, p.178 ; R. Tomber, *Indo-Roman Trade, from pots to pepper*, p. 80).

fréquentes viennent de Gaza ce qui semble indiquer des liens privilégiés<sup>98</sup>. Si donc les résultats archéologiques ne sont pas en faveur d'une activité commerciale très développée au IV<sup>e</sup> siècle à Aila, l'étude des amphores produites ici et largement répandues ailleurs, tempère ce jugement. Certes, aucune d'entre elles n'est retrouvée à Alexandrie, ni même, sauf une exception, en Méditerranée, mais elles sont largement représentées, que ce soit à Bérénice, Adoulis, Aksum, Qané, Shabwa, et aux Indes<sup>99</sup>. Elles semblent être le vecteur d'une production importante de la région, le poisson<sup>100</sup> ou le vin<sup>101</sup>, ce qui pourrait faire d'Aila un port essentiellement exportateur alors que Clyasma, seul endroit où peuvent aborder les navires romains, aurait plutôt une activité d'importation.

Il n'en demeure pas moins que le IV<sup>e</sup> et le V<sup>e</sup> siècle voient le centre de gravité du commerce gréco-romain en mer Rouge se déplacer vers les ports du Nord du bassin. Un centre de douane, l'île de Iotabé, apparaît dans le golfe d'Akaba alors que Coptos, qui a joué ce rôle pendant longtemps, est désormais occupé par les Blemmyes. La localisation de Iotabé est incertaine, il pourrait s'agir de l'île de Tiran, mais l'endroit est inhospitalier et les fouilles sont restées stériles<sup>102</sup>. Quoi qu'il en soit, selon Malchus de Philadelphie, en 473, un Saracène d'origine perse, Amorcésos, s'empare de l'île, chasse les douaniers du basiléus et collecte les taxes pour son propre compte, ce qui lui assure de substantielles rentrées financières<sup>103</sup>. Cet épisode montre bien d'une part, que les profits du commerce oriental restent considérables au V<sup>e</sup> siècle, nous dit Théophane<sup>104</sup>, et que d'autre part, les ports du Nord de la mer Rouge dominent désormais leurs rivaux de la côte orientale égyptienne. Les raisons de ce changement, si elles sont nombreuses, ne sont pas toujours évidentes et sans doute ont-elles joué plus par leur accumulation que par leur importance. L'ensablement de Myos Hormos et à un moindre degré de Bérénice, la diminution du pouvoir romain dans le désert oriental et la montée de l'insécurité ont sûrement contribué à inciter les marins à rechercher ailleurs leurs ports d'atterrissage. Une opinion classique consiste à penser que ce mouvement a été favorisé par l'introduction dans l'océan Indien de la voile latine, ultérieurement apportée en Méditerranée par les Arabes<sup>105</sup>. Ce type de gréement aurait possédé de meilleures qualités nautiques, notamment à la remontée au vent, permettant une navigation plus aisée contre les vents dominants au Nord de la mer Rouge<sup>106</sup>. Cette hypothèse doit être à l'heure actuelle, abandonnée. En effet, la forme de la voile ne donne *a priori* pas d'avantage décisif en matière d'allure, en tout cas pas plus que le dessin de la

---

<sup>98</sup> L'*Expositio Totius Mundi et Gentium* décrit la prospérité d'Ascalon et de Gaza, ainsi que celle de Bostra, qui semble cependant plus liée à ses relations avec les Perses et les Saracènes (*Expositio Totius Mundi et Gentium* XXIX et XXXVIII).

<sup>99</sup> R. Tomber, *Indo-Roman Trade, from pots to pepper*, p. 162.

<sup>100</sup> *Ibid.*

<sup>101</sup> Pourquoi pas d'Ascalon et Gaza dont c'est une des spécialités (*Expositio Totius Mundi et Gentium*, XXIX).

<sup>102</sup> P. Mayerson, « The Island of Iotabê in the Byzantine sources: A Reprise », *loc. cit.*, p. 2. Procope précise que l'île se situe à 1000 stades d'Aila. C'est peut-être la Tiran actuelle dont l'aspect ne semble pas correspondre à la description des Anciens. Il ne faut cependant pas oublier que, selon certains, le niveau de la mer a monté de deux mètres durant les deux premiers millénaires de notre ère en mer Rouge (S.E. Sidebotham, *Berenike and the Ancient Maritime Spice Route*, p. 11).

<sup>103</sup> M. Sartre, *Trois études sur l'Arabie romaine et byzantine*, Revue d'Études Latines, Latomus, Bruxelles, 1982, p. 154-155 ; P. Mayerson, « The Island of Iotabê in the Byzantine sources: A Reprise », *loc. cit.*, p. 1.

<sup>104</sup> *Ibid.*, p. 2.

<sup>105</sup> R.J. Whitwright, *Maritime Technological Change in the Ancient Mediterranean: The Invention of the Lateen Sail*, PhD, University of Southampton, Faculty of Law, Arts & Social Sciences, School of Humanities, two volumes, 2008, p. 165-166, 199.

<sup>106</sup> Cf chapitre V.

carène<sup>107</sup>. Si donc un changement dans la conception des bateaux a pu contribuer à l'essor des ports des golfes de Suez et d'Akaba, il faut plutôt le rechercher dans la réduction des tonnages<sup>108</sup>. Outre le fait qu'elle réduit les coûts de construction, elle permet des quilles plus courtes, donc une navigation plus facile dans les hauts fonds, fréquents dans le golfe Arabique des Anciens, sans augmenter la dérive au près. Quoiqu'il en soit, au IV<sup>e</sup> siècle, l'obstacle des vents dominants n'est plus suffisant pour inciter les navigateurs à s'arrêter à la hauteur de Bérénice. Le temps des impressionnantes expéditions vers l'Asie du Sud que décrivait Strabon<sup>109</sup> est révolu, les grands financiers ne sont plus au rendez-vous, comme sans doute les immenses bénéfiques<sup>110</sup>.

### *La concurrence s'installe en mer Rouge*

À partir du IV<sup>e</sup> siècle, le commerce oriental, dominé par les marchands alexandrins au début de notre ère, voit en effet émerger de nouveaux acteurs, africains et arabes, qui jusque-là, si l'on en croit les sources, s'étaient fait relativement discrets. Sans doute portés par leur propre dynamisme, ils profitent plus sûrement d'un espace laissé libre par les Romains dont les bateaux ne dépassent plus guère le détroit de Bab el Mandeb. Nous avons vu le royaume d'Aksum intervenir en Arabie du Sud au cours du III<sup>e</sup> siècle<sup>111</sup> et sa puissance se confirme les siècles suivants. Il frappe des monnaies<sup>112</sup> que l'on retrouve dans tout l'Ouest de l'océan Indien, bien qu'en petit nombre,<sup>113</sup> ainsi qu'en Palestine<sup>114</sup>. Les décorations en marbre des églises d'Adoulis proviennent de tout le monde romain, les amphores retrouvées sur place<sup>115</sup> sont souvent d'Akaba<sup>116</sup>, des objets en verre, des céramiques témoignent des liens avec la Méditerranée et la Perse<sup>117</sup>. Parallèlement, il est probable que tout le commerce de la corne de l'Afrique passe désormais entre les mains des Éthiopiens, comme le confirmera au VI<sup>e</sup> siècle Cosmas Indicopleustès<sup>118</sup>. Dès la fin du II<sup>e</sup> siècle, il n'y a plus trace d'une présence romaine sur le site

---

<sup>107</sup> Cf chapitre VI.

<sup>108</sup> A. Wilson, « Developments in Mediterranean Shipping and Maritime Trade from the Hellenistic Period to AD 1000 », *loc. cit.*, p. 45 ; C. Morrisson, « Peuplement, économie et société de l'Orient byzantin », *loc. cit.*, p. 215. Procope, au VI<sup>e</sup> siècle, signale que les bateaux indiens et éthiopiens de la mer Rouge sont cousus (cf chapitre VI), donc qu'ils ne dépassent pas une certaine taille (Procope, *Le livre des guerres*, I, 19). De manière générale, les épaves romaines de l'Antiquité tardive montrent plutôt des bateaux plus petits (R.J. Whitewright, *Maritime Technological Change in the Ancient Mediterranean: The Invention of the Lateen Sail*, p. 53).

<sup>109</sup> Cf chapitre III.

<sup>110</sup> Les annales chinoises nous disent qu'autrefois les marchands romains trafiquaient avec la Parthie et les Indes ; ils faisaient alors un gain de dix pour un (Ed. Chavannes, « Les pays d'Occident d'après le *Heou Han chou* », *T'oung pao*, Volume 2 : 8, 1907, p. 38). Quelques siècles plus tard, ce sont les Perses et les Indiens qui trafiquent avec le monde méditerranéen et qui font un gain de cent pour un (F. Thierry, C. Morrisson, « Sur les monnaies byzantines trouvées en Chine », *loc. cit.*, p. 136). L'augmentation des bénéfiques, donc des prix n'est-elle pas liée à une diminution des marchandises, donc du trafic ?

<sup>111</sup> Cf chapitre I.

<sup>112</sup> Cf supra.

<sup>113</sup> S.E. Sidebotham, *Berenike and the Ancient Maritime Spice Route*, p. 248-249, 277-278. À signaler cependant un trésor de 27 monnaies aksoumites et 14 solidi à Mangalore, sur la côte de Malabar (*ibid.*, p. 248).

<sup>114</sup> Probablement perdues par des pèlerins chrétiens (*ibid.*).

<sup>115</sup> Mais aussi à Matara (R. Tomber, *Indo-Roman Trade, from pots to pepper*, p. 92).

<sup>116</sup> Une épave retrouvée au large d'Adoulis et datant de la fin de la période romaine est chargée d'amphores d'Aqaba (*ibid.*).

<sup>117</sup> *Ibid.*, p. 89-92.

<sup>118</sup> Cosmas Indicopleustès, *Topographie chrétienne*, II, 51-53.

d'Opone, à quelques encablures du cap Guardafui<sup>119</sup>. Contrairement à ce que nous suggèrent les textes<sup>120</sup>, les liaisons avec l'Asie du Sud sont moins évidentes, si l'on en croit le manque de poteries et de restes botaniques indiens dans le royaume éthiopien<sup>121</sup> ainsi que le faible nombre des découvertes aksoumites dans le sous-continent, même s'il faut faire la part des difficultés d'identification<sup>122</sup>.

Sur la côte d'Arabie du Sud, Muza et Okelis sombrent dans l'oubli alors qu'Aden devient une escale commerciale majeure, sans doute en raison de sa position géographique<sup>123</sup>. Ses liens avec les différentes puissances de la mer Rouge sont manifestes comme en témoigne un trésor de monnaies romaines et aksoumites découvert à 70 km à l'ouest du port<sup>124</sup>. Théophile l'Indien, dont l'origine est très incertaine<sup>125</sup>, est envoyé comme ambassadeur par Constance II (317-361) auprès du roi des Himyarites, qui, rappelons-le, contrôle progressivement le sud de la péninsule Arabique. Au cours de ses entrevues, il réussit à convaincre le monarque de bâtir trois églises dont l'une à Aden, « là où se tient le comptoir du commerce romain, là où tout le monde a l'habitude de débarquer lorsqu'il quitte le territoire romain ». Le second sanctuaire est construit « là où se tient le comptoir du commerce perse, au débouché de la mer de Perse »<sup>126</sup>. Le nom de ce comptoir n'est pas précisé. Ce n'est pas *a priori* Moscha Limen, l'actuel Khor Rori, qui s'ensable et est abandonné au plus tard au V<sup>e</sup> siècle. Il est plus vraisemblable qu'il s'agisse de Qané, qui reste actif jusqu'au moins la fin du V<sup>e</sup> siècle. Sur place, une inscription datée environ de 360, mentionne l'achat de cinq vaisseaux avec leurs gréements<sup>127</sup> et une autre du IV<sup>e</sup> siècle, grecque celle-là, évoque un certain « Kos(mas) », sa caravane et son voyage maritime<sup>128</sup>. Il existe alors probablement localement une communauté aksoumite<sup>129</sup>. Les céramiques de l'endroit montrent des liens avec la partie orientale de l'empire romain, l'Afrique de l'Est, la Perse, le golfe Persique et les Indes<sup>130</sup>. Or ces liaisons commerciales sont sans doute de moins en moins liées au négoce de l'encens<sup>131</sup>, même si apparemment une demande existe encore dans les Indes du Nord<sup>132</sup>. En effet, la consommation des résines aromatiques diminue fortement chez les Occidentaux, parallèlement au développement des cultes chrétiens<sup>133</sup>.

<sup>119</sup> R. Tomber, *Indo-Roman Trade, from pots to pepper*, p. 99; cf chapitre III.

<sup>120</sup> Cf infra.

<sup>121</sup> Compensé il est vrai par la mise à jour d'un grand nombre de perles probablement indiennes (R. Tomber, *Indo-Roman Trade, from pots to pepper*, p. 93, 173).

<sup>122</sup> *Ibid.*, p. 163-164.

<sup>123</sup> J. Schiettecatte, « L'Arabie du Sud et la mer du III<sup>e</sup> siècle av. au VI<sup>e</sup> siècle apr. J.-C. », *loc.cit.*, p. 254-256.

<sup>124</sup> R. Tomber, *Indo-Roman Trade, from pots to pepper*, p. 103 ; M.D. Bukharin, « The Coastal Arabia and the Adjacent Sea-Basins in the *Periplus of the Erythrean Sea* (Trade, Geography and Navigation) », dans M.-Fr. Bous-sac, J.-Fr Salles, J.-B. Yon (éds.), *Topoi*, supp. 11, *Autour du Périples de la mer Erythrée*, 2012, p. 207.

<sup>125</sup> Il a été envoyé très jeune à la cour de Constantinople comme otage des habitants de l'île de Dibous, dont la localisation varie selon les auteurs de Socotra aux bouches de l'Indus ou aux Maldives (Chr. Robin, M. Gorea, « Les vestiges antiques de la grotte de Hôq (Suqutra, Yémen) (note d'information) », *loc. cit.*, p. 414-415).

<sup>126</sup> Photius, *Épitomé de Philostorge*, III, 4-6.

<sup>127</sup> J. Schiettecatte, « L'Arabie du Sud et la mer du III<sup>e</sup> siècle av. au VI<sup>e</sup> siècle apr. J.-C. », *loc.cit.*, p. 254-256.

<sup>128</sup> G.F. Hourani, *Arab Seafaring in the Indian Ocean in Ancient and Early Medieval Times*, p. 137, note 17-35. La traduction du texte est discutée (cf chapitre VI).

<sup>129</sup> J. Schiettecatte, « Ports et commerce maritime dans l'Arabie du Sud préislamique », *loc. cit.*, p. 12.

<sup>130</sup> J. Schiettecatte, « L'Arabie du Sud et la mer du III<sup>e</sup> siècle av. au VI<sup>e</sup> siècle apr. J.-C. », *loc.cit.*, p. 256 ; R. Tomber, *Indo-Roman Trade, from pots to pepper*, p. 104.

<sup>131</sup> Cf chapitre III.

<sup>132</sup> Faxian, le pèlerin bouddhiste qui voyage dans les Indes du Nord à la fin du IV<sup>e</sup> siècle voit les rois et la population brûler de l'encens (Faxian, *Mémoires sur les Pays Bouddhiques*, texte établi, traduit et annoté par J.-P. Drège, collection bibliothèque chinoise, Les Belles Lettres, Paris, 2013, p. 33).

<sup>133</sup> J. Retsö, *The Arabs in Antiquity. Their history from the Assyrians to the Umayyads*, Routledge Curzon, London New York, 2003, p. 513 ; J. Schiettecatte, « L'Arabie du Sud et la mer du III<sup>e</sup> siècle av. au VI<sup>e</sup> siècle apr. J.-C. »,



Conséquences plus ou moins directes, les pistes caravanières déclinent<sup>134</sup>, Shabwa est abandonnée au IV<sup>e</sup> siècle<sup>135</sup>, l'économie de la région se démonétarise<sup>136</sup>, la péninsule arabique se dépeuple<sup>137</sup>, ce qui contraste avec l'image idyllique du pays que donne Ammien Marcellin<sup>138</sup>. Les Arabes se détournent progressivement de ce qui avait fait leur richesse depuis des siècles et se consacrent dorénavant à un rôle qu'ils connaissent bien, celui d'intermédiaire commercial entre les mondes romain, africain, perse et asiatique.

L'hégémonie réelle, ou décrite par les textes, du commerce alexandrin au I<sup>er</sup>-II<sup>e</sup> siècle ap. J.-C. sur les routes maritimes de la mer d'Arabie, est-elle pour autant remise en cause aux IV<sup>e</sup>-V<sup>e</sup> siècle par des concurrents arabes, africains, et nous le verrons plus loin, perses ? Un texte paraît assez significatif à cet égard. Il s'agit d'une lettre de l'évêque Palladius<sup>139</sup>, transmise à la suite des manuscrits de l'*Histoire lausiaque* dont il est l'auteur. Elle est adressée à un correspondant anonyme, probablement Lausus, le chambellan de Théodose II, qui a demandé des renseignements sur les mœurs des brahmanes<sup>140</sup>. L'ecclésiastique raconte qu'ayant fait le voyage jusqu'aux rives du Gange, il a dû faire rapidement demi-tour étant donné la chaleur excessive. Néanmoins, il peut rapporter un certain nombre d'informations intéressantes qu'il tient d'un certain Scholasticus de Thèbes, qui, lui, est resté quelques années dans le pays. Tout d'abord, le Thébain, pour se rendre aux Indes, s'est dirigé vers Adoulis où il a embarqué sur un bateau indien à destination de la côte de Malabar. Il n'y a pas de doute sur la localisation géographique de l'endroit car le poivre y est abondamment cultivé. Les indigènes, apprend-on, ne parlent pas la langue des Grecs et ne semblent pas les apprécier particulièrement. En effet, sitôt arrivé, le scribe égyptien est envoyé directement dans les cuisines royales d'où il ne sort qu'après six ans de détention, sur ordre du roi de Taprobane<sup>141</sup>. Il a sur place largement le temps de constater la présence de farine de blé dont il ne connaît pas la provenance, mais qui, *a priori*, n'est pas produite localement. Préciser la date de toutes ces aventures reste difficile et a suscité de nombreux débats. Palladius voyage avec un évêque d'Adoulis, Moïse, ce qui suppose que

---

*loc. cit.*, p. 257. En 381 et 385, sacrifices et divinations sont interdits, mais l'usage de l'encens reste autorisé (C. Morisson, « Les événements/perspective chronologique », dans *Le Monde Byzantin, I, l'Empire romain d'Orient (330-641)*, sous la direction de C. Morisson, Nlle Cléo, l'histoire et ses problèmes, Puf, Paris, 2012, p.14).

<sup>134</sup> Elles restent cependant utilisées, sans doute pour le transport d'autres marchandises. Sous le règne de Yazdgird I (399-420), un marchand de Najran se rend pour son commerce à Constantinople avant d'aller en Perse, plus précisément à Hira où il se convertit (*Histoire Nestorienne, (Chronique de Séert), Patrologia Orientalis, V, 2*, publié par Mgr A. Scher, trad. M. l'abbé P. Dib, p. 330-331). La *Chronique de Séert*, est une traduction arabe d'un texte syriaque composé au IX<sup>e</sup>-X<sup>e</sup> siècle (Chr. Robin, « La reprise du commerce caravanier transarabique à la fin de l'Antiquité », *loc. cit.*, p. 290-291).

<sup>135</sup> J. Schiettecatte, « À la veille de l'islam : effondrement ou transformation du monde antique ? », *loc. cit.*, p. 3.

<sup>136</sup> *Ibid.*, p. 9-10.

<sup>137</sup> *Ibid.*, p. 1.

<sup>138</sup> Ammien Marcellin, *Histoire de Rome*, XXIII, 6 ; XIV, 8, 10. Le texte d'Ammien Marcellin mêle des informations de première main, par exemple sur la Mésopotamie, où il a combattu et même où il a descendu l'Euphrate, à des reprises de sources plus anciennes, qui expliquent peut-être ce tableau idyllique de l'Arabie (J. Gagé, *Le mémorial des siècles. III<sup>e</sup> siècle, les événements. La montée des Sassanides*, Albin Michel, Paris, 1964, p. 167-170).

<sup>139</sup> L'auteur est en fait inconnu (J. Duncan, M. Derett, « The Theban Scholasticus and Malabar in c. 355-60 », *Journal of the American Oriental Society*, 82, 1 (Jan.-Mar, 1962), p. 22). Il est possible que la première partie du texte soit de Palladius, qui aurait utilisé le récit d'un *sholastikos* rencontré à Thèbes et revenu des Indes (G. Traina, 428, *Une année ordinaire à la fin de l'empire romain*, p. 137).

<sup>140</sup> A. Guillaumont, « W. Berghoff, *De Gentibus Indiae et Bragmanibus* », *Revue de l'histoire des religions*, 183, 2, 1973, p. 213. Dans une deuxième partie de la lettre que Palladius affirme tirer d'Arrien, sont consignés des entretiens entre Alexandre et Dandamis, ce qui explique qu'elle soit intercalée au livre III du *Roman d'Alexandre* du pseudo Callisthène.

<sup>141</sup> J. Duncan, M. Derett, « The Theban Scholasticus and Malabar in c. 355-60 », *loc. cit.*, p. 26-27.

l'événement se situe après l'évangélisation d'Axoum qui date de 325. Des tournures de phrases montrent que le texte peut avoir été écrit entre le III<sup>e</sup> et le V<sup>e</sup> siècle, mais pour certains, pas après 400, ce que pourrait confirmer l'identification du destinataire de la lettre et la confirmation de sa fonction auprès de Théodose. Quoi qu'il en soit, au-delà de l'histoire individuelle, la lettre montre bien le recul des Gréco-Romains dans le trafic maritime de l'océan Indien. Certes il existe toujours à l'époque des relations entre le monde méditerranéen et l'Asie du Sud, le voyage du Scholasticus (l'avocat ?) ainsi que l'existence de farine de blé en témoignent, mais les ports d'embarquement et les navires effectuant la traversée sont désormais étrangers, indiens en l'occurrence. De plus, il semble que les Égyptiens abordent moins souvent les rivages de Malabar comme peut le montrer l'accueil hostile des populations locales.

Cette même hostilité se retrouve dans l'histoire du philosophe de Tyr, Méropius, qui accompagné de deux jeunes enfants, Frumentius et Edesius parcourt les Indes à la rencontre des gymnosophistes. Étant arrivé au bout de son voyage spirituel et temporel, il décide de repartir en Égypte. Sur le chemin du retour, lors d'une escale, le navire est arraisonné dans un port indien, l'équipage massacré, seuls les deux adolescents sont épargnés et finalement admis dans l'entourage du roi. Un beau jour, Frumentius, rencontre des marchands romains de passage<sup>142</sup> et, sans doute préoccupé de leur salut, il leur recommande de ne pas hésiter à vivre leur foi chrétienne sur place. Après quelques péripéties, Edesius retourne finalement à Tyr tandis que Frumentius se voit confirmer par Athanase, évêque d'Alexandrie, la mission d'évangéliser les nouvelles nations qu'il vient de quitter. Une première analyse peut conclure que dans la première moitié du IV<sup>e</sup> siècle, lorsqu'Athanase est à la tête de l'épiscopat d'Alexandrie, il existe des liaisons maritimes, commerciales et même culturelles entre l'Égypte et l'Asie du Sud, menacées parfois par des potentats ou des pirates locaux. Il est même probable que le navire emprunté par le philosophe admirateur des gymnosophistes, est d'origine méditerranéenne puisque Sozomène précise que l'attaque a eu lieu du fait de la rupture de l'alliance entre les Indiens et les Romains. Cependant certains auteurs pensent que la narration des historiens chrétiens prend quelques libertés avec la réalité et qu'en fait les Indes « ultérieures » qu'ils évoquent, recouvrent le royaume d'Aksoum dont Frumentius serait donc un des premiers évêques<sup>143</sup>. Si cette hypothèse est exacte, les gymnosophistes ne sont là que pour le décor, la « grande traversée océanique »<sup>144</sup> qu'effectue Frumentius pour atteindre son épiscopat concerne la mer Rouge, et l'Afrique orientale se substitue à l'Asie du Sud. La confusion a déjà, certes, été observée mais elle s'aggrave à partir du IV<sup>e</sup> siècle. Est-il alors déraisonnable de considérer qu'elle correspond à une diminution du périmètre de perception des Romains, dont les échanges dans l'océan Indien utilisent de plus en plus les services des Himyarites ou des Aksoumites ? Pour évaluer l'importance que ces deux peuples ont pris non seulement dans les réseaux commerciaux mais aussi diplomatiques en mer Rouge, il suffit de rappeler que le code de Théodose de 356 ou 357 stipule que : « nul individu ayant reçu instruction de se rendre chez le peuple des Axoumites et des Homérites ne peut dorénavant rester à Alexandrie au-delà du délai d'un an »<sup>145</sup>.

Tous ces récits racontent-ils le déclin du commerce de l'Égypte avec l'Asie du Sud durant la période romaine tardive ? Sans doute, mais le poivre, par exemple, continue à parvenir

<sup>142</sup> Littéralement, « ayant fait voile vers » (Ῥωμαῖοι τῶν εἰσπλεόντων ἐμπόρων) (Sozomène, *Histoire de l'Église*, II, 24). Théodoret ne précise pas l'origine des marchands (Théodoret, *Histoire de l'Église*, I, 23).

<sup>143</sup> Chr. Robin, « La reprise du commerce caravanier transarabique à la fin de l'Antiquité », *loc. cit.*, p. 282-283.

<sup>144</sup> Théodoret, *Histoire de l'Église*, I, 23.

<sup>145</sup> *Ibid.*, p. 283-285.

à Rome au début du V<sup>e</sup> siècle en quantité suffisamment importantes pour qu'Alaric en exige 3000 livres pour lever le siège de la ville<sup>146</sup>. Il est probable pourtant que les échanges directs s'amenuisent ou que les circuits se modifient. Les ambassades envoyées à Julien de Dib et Sérendib, c'est-à-dire des Indes et de Taprobane, sont les dernières avant longtemps<sup>147</sup>. Les monnaies romaines des IV<sup>e</sup>-V<sup>e</sup> siècle ne sont pas rares, par exemple dans le Tamil Nadu<sup>148</sup>, mais aussi au Gujarat et dans la vallée du Gange<sup>149</sup>, mais elles sont en bronze et non pas en métal précieux. Plusieurs explications sont possibles<sup>150</sup>, mais l'arrêt ou la nette diminution des achats en numéraire or par les Méditerranéens reste envisageable. Une inscription fait d'ailleurs penser que le commerce du luxe dans les Indes du Nord-Ouest connaît quelques difficultés. Elle concerne la fondation et la réparation d'un temple du soleil et fait mention de la migration dans la première moitié du V<sup>e</sup> siècle d'un groupe de tisserands spécialisés dans la soie, de la région de Barygaza vers celle de Dasapura, l'actuelle Mandsaur, avec, pour corollaire, le changement de métier pour un certain nombre de ses membres. Son interprétation reste difficile mais pourrait signifier que les anciennes relations, notamment avec la mer Rouge se sont distendues<sup>151</sup>. Remarquons cependant qu'à la même époque le royaume gupta tente de s'étendre vers l'ouest et le Malwa, peut être attiré par sa prospérité et la possibilité d'accès aux ports du Gujarat<sup>152</sup>, ce qui montrerait que la crise n'est pas générale. Dans le Sud de la péninsule, des tessons d'amphores romaines du V<sup>e</sup>-VI<sup>e</sup> siècle ont été trouvés à Arikamedu, mais en petit nombre ce qui peut faire penser à un retour des produits occidentaux sur place mais à une échelle limitée<sup>153</sup>. Cependant les monnaies romaines de la fin du IV<sup>e</sup> et du début du V<sup>e</sup> siècle sont absentes du site, alors qu'il y en a à Alagankulam, un peu plus au sud<sup>154</sup>. Il est probable que les circuits commerciaux dans la région se soient modifiés, ce que vient confirmer le déclin de Pattanam<sup>155</sup>, généralement identifié comme étant l'ancienne Muziris, où on trouve cependant encore des poteries d'Akaba du V<sup>e</sup> siècle<sup>156</sup>. Au Sri Lanka les résultats des fouilles sont plus spectaculaires, confirmant l'évolution des routes marchandes. Contrastant avec ceux du début du Haut-Empire, les bronzes de la période romaine tardive sont très largement représentés dans l'île, avec près de 200 000 d'entre eux découverts le plus souvent dans les anciens ports de la côte ouest<sup>157</sup>.

<sup>146</sup> Zosime, *Histoire Romaine*, V, 41, 6.

<sup>147</sup> Ammien Marcellin, *Histoire de Rome*, XXII, 7, 10 ; J. Duncan, M. Derett, « The Theban Scholasticus and Malabar in c. 355-60 », *loc. cit.*, p. 26. Selon les auteurs, la prochaine aura lieu en 530 (*ibid.*, p. 26, note 35).

<sup>148</sup> 4500 monnaies de bronze venant de la rivière Karur et de Maduraï, des IV<sup>e</sup>-V<sup>e</sup> siècle ont été publiées (R. Tomber, *Indo-Roman Trade, from pots to pepper*, p. 34).

<sup>149</sup> *Ibid.*, p. 165.

<sup>150</sup> Un cas de figure comparable se retrouve au Sri Lanka (*cf infra*). Il est possible que les monnaies or aient été converties en bijoux, seuls les bronzes témoignant de la présence romaine ; ou alors ces derniers ont été acceptés par les populations indiennes, qui finalement les ont utilisés longtemps dans leurs transactions courantes alors que les Romains ne fréquentaient plus l'Asie du Sud. Les deux hypothèses peuvent d'ailleurs tout à fait coexister.

<sup>151</sup> C. Ferrier, *L'Inde des Gupta (V<sup>e</sup>-VI<sup>e</sup> siècle)*, p. 146, 150.

<sup>152</sup> *Ibid.*, p. 55.

<sup>153</sup> A. Tchernia, « Arikamedu et le graffiti naval d'Alagankulam », dans V. Begley, P. Francis, Jr., I. Mahadevan, K.V. Raman, S.E. Sidebotham, K. W. Slane, E. Lyding Will (éds.), *The Ancient Port of Arikamedu. New Excavations and Researches 1989-1992 I (Mémoires archéologiques 22)*, 1996, *Topoi*, 8/1, 1998, p. 452 et 454.

<sup>154</sup> R. Tomber, *Indo-Roman Trade, from pots to pepper*, p. 138-139.

<sup>155</sup> *Ibid.*, p. 165.

<sup>156</sup> E.H. Seland, « Archaeology of Trade in the Western Indian Ocean, 300 BC-AD 700 », *Journal of Archaeological Research*, 22, 2014, p. 372-3 73.

<sup>157</sup> O. Bopparachchi, « Seafaring in the Indian Ocean. Archaeological Evidence from Sri Lanka », dans H.P. Ray, J.-F. Salles (éds.), *Tradition and Archaeology, Early Maritime Contacts in the Indian Ocean*, Proceedings of the International Seminar Techno-Archaeological Perspectives of Seafaring in the Indian Ocean 4<sup>th</sup> cent. B.C.-15<sup>th</sup> cent. A.D., New Dehli, February 28-March 4, 1994, Manohar, New Dehli, 1996, p.70-71 ; R. Tomber, *Indo-Roman Trade, from pots to pepper*, p. 145.

Les plus fréquents vont de Constantin à Honorius, soit de 306 à 423, les derniers datent de Macrien mort en 457<sup>158</sup>. La présence d'imitations fait penser qu'ils étaient utilisés dans les transactions courantes par les locaux. En comparaison, seuls quatre solidi d'or ont été mis en évidence, ce qui fait supposer que bien d'autres ont pu être transformés en bijoux ou en ex-voto<sup>159</sup>. L'existence importante de ce numéraire romain est sans doute le signe de la présence de négociants méditerranéens, mais rien ne prouve qu'ils soient arrivés ici à bord de leurs propres bateaux. Les sources littéraires indiqueraient même plutôt le contraire. Il n'y a cependant rien d'étonnant à ce qu'ils aient fait le voyage jusqu'ici. En effet, Taprobane, non seulement exporte alors ses propres produits comme les grenats largement utilisés jusqu'en Occident<sup>160</sup>, mais s'installe surtout dans un rôle d'intermédiaire de plus en plus incontournable dans le commerce de la mer Rouge avec l'Extrême-Orient<sup>161</sup>, exerçant sa force d'attraction sur toutes les communautés marchandes de l'océan Indien. À Tissamaharama, sur la côte sud de l'île, des amphores de la fin de l'époque romaine ainsi qu'une monnaie aksoumite ont été mises à jour<sup>162</sup>. En 410-411, le pèlerin chinois Faxian, de passage à Ceylan, remarque les commerçants « sapo » qui se signalent par le luxe de leurs maisons. Il est possible que ce terme désigne des Sabéens, mais d'autres interprétations ont été proposées<sup>163</sup>.

Si des négociants romains du IV<sup>e</sup> siècle ont fréquenté le Sri Lanka, ont-ils dès lors pénétré dans le golfe du Bengale et suivi les traces de leurs prédécesseurs du II<sup>e</sup> siècle ? Les preuves archéologiques de relations maritimes à cette époque entre les deux extrémités de l'Eurasie sont rares, pour ne pas dire inexistantes : une plaque métallique portant une inscription chinoise ou est-asiatique<sup>164</sup> à Aksoum, une perle polychrome venant probablement d'Indonésie et ne datant pas d'avant le V<sup>e</sup> siècle<sup>165</sup> à Bérénice. Rien ne prouve que ces objets n'aient pas été amenés par des intermédiaires<sup>166</sup>. Inversement, en 2005, il n'y avait aucun solidus découvert en Chine du Sud<sup>167</sup>. Les annales chinoises racontent qu'en 363, le royaume de Pulin (Byzance) envoie au Fils du Ciel une ambassade par la mer<sup>168</sup>. Il n'y en aura pas d'autres avant longtemps, et la suivante, un siècle plus tard, prendra la route des steppes, vers la cour des Wei du Nord. C'est en fait le seul témoignage que nous ayons d'un voyage de la Méditerranée orientale vers l'empire du Milieu au IV<sup>e</sup> siècle. Marcien d'Héraclée au V<sup>e</sup> siècle n'apporte rien de nouveau par rapport à Ptolémée en ce qui concerne l'Asie du Sud-Est. Il note simplement que personne ne

<sup>158</sup> O. Bopearachchi, « Le commerce maritime entre Rome et Sri Lanka d'après les données numismatiques », *loc. cit.*, p. 112.

<sup>159</sup> *Ibid.* Le processus est, semble-t-il similaire, sur le continent (B. Borell, « The Early Byzantine Lamp from Pong Tuk », *loc. cit.*, p. 11) ; cf supra. Depuis ses mésaventures du III<sup>e</sup> siècle, la monnaie d'argent a disparu, remplacée en Méditerranée orientale par l'or, devenu la mesure de toute chose (C. Morisson, « Peuplement, économie et société de l'Orient byzantin », *loc. cit.*, p. 219).

<sup>160</sup> D. Pieri, « Marchands orientaux dans l'économie occidentale de l'Antiquité tardive », *Archéologie et Histoire romaine*, 2002, 8, p. 131.

<sup>161</sup> O. Bopearachchi, « Seafaring in the Indian Ocean. Archaeological Evidence from Sri Lanka », *loc. cit.*, p. 67.

<sup>162</sup> R. Tomber, *Indo-Roman Trade, from pots to pepper*, p. 146-147.

<sup>163</sup> G.F. Hourani, *Arab Seafaring in the Indian Ocean in Ancient and Early Medieval Times*, p. 38. Pour certains auteurs, ces marchands « sapo » pourraient être des Sogdiens (F. Grenet, « Les marchands sogdiens dans les mers du Sud à l'époque préislamique », *Cahiers d'Asie centrale*, 1/2, 1996, p. 66).

<sup>164</sup> R. Tomber, *Indo-Roman Trade, from pots to pepper*, p. 93.

<sup>165</sup> S.E. Sidebotham, *Berenike and the Ancient Maritime Spice Route*, p. 223.

<sup>166</sup> C'est le cas pour de la « fleur de henné » provenant de l'empire romain et qui arrive à Canton vers 300, transportée par des *Hu* (F. Hirth, *China and the Roman Orient: Researches into Their Ancient and Medieval Relations as Represented*, p. 268-272). Les *Hu* (cf infra) peuvent tout aussi bien être des Indiens, des Perses ou des habitants d'Asie centrale.

<sup>167</sup> L. Ying, « Solidi in China and Monetary Culture along the Silk Road », *Silk Road*, 3, 2, déc. 2005, fig. 3.

<sup>168</sup> F. Thierry, C. Morisson, « Sur les monnaies byzantines trouvées en Chine », *loc. cit.*, p. 136.

saurait décrire avec précision la région, ce qui montre bien qu'elle n'est guère fréquentée par ses informateurs, qu'ils soient d'Alexandrie ou d'ailleurs<sup>169</sup>. Dans les textes chinois les produits d'Occident sont attribués à la Perse et aux Indes, qui monopolisent, selon eux, le commerce dans l'océan Indien<sup>170</sup>.

## **Avant l'arrivée de l'islam, la route maritime de l'Asie du Sud se ferme pour les Méditerranéens**

### *Le commerce oriental dans l'Égypte byzantine à partir de Justinien*

Nous allons maintenant examiner ce qui reste du commerce entre les rives du Nil et l'Asie dans son ensemble au VI<sup>e</sup>- VII<sup>e</sup> siècle. Si l'on en juge par les traces qui nous en restent, apparemment peu de choses. Les plus importantes se situent à Éléphanta, au sud du Gujarat, où la découverte d'amphores égéennes LR2, datées du milieu du V<sup>e</sup> siècle au milieu du VII<sup>e</sup> siècle, n'est pas rare. Il est probable qu'elles soient parvenues là par la mer, mais aussi peut-être par le golfe Persique. Elles montrent l'existence d'échanges entre la Méditerranée et les Indes du Nord-Ouest jusqu'au moins le VI<sup>e</sup> siècle<sup>171</sup>. En Insulinde, des perles<sup>172</sup> et du verre alexandrin<sup>173</sup> de la fin du V<sup>e</sup> siècle au début du VI<sup>e</sup> siècle, ont été retrouvés à Satingpra, près de l'isthme de Kra. La présence d'un marchand grec à Taprobane à la même époque, est attestée par Cosmas Indicopleustès<sup>174</sup> mais parallèlement, il n'y a pas de monnaies byzantines du VI<sup>e</sup> siècle aux Indes<sup>175</sup>, et en Chine, elles se concentrent généralement sur les territoires du Nord<sup>176</sup>. La pauvreté des témoignages incite à penser qu'à la veille de l'islam, si des marchandises occidentales circulent encore en Asie du Sud et plus à l'est, c'est de manière épisodique ; elles ont en outre toutes les chances d'être transportées et échangées par d'autres que les commerçants venus d'Égypte. Ceux-ci effectuent dorénavant leurs transactions dans le cadre de la mer Rouge où ils se fournissent en denrées exotiques, ce qui leur assure de substantiels profits, sans doute favorisés par le statut de grande place financière de leur métropole, Alexandrie, bien reliée à Constantinople<sup>177</sup>. Parmi les armateurs impliqués, remarquons la présence de l'Église qui s'est ainsi substituée aux grands financiers du Haut-Empire. Vers 600, le patriarcat d'Alexandrie, dirigé alors par Jean l'Aumônier, possède une flotte dont treize des navires font naufrage en Adriatique avec une cargaison d'environ 250 000 solidi<sup>178</sup>. Il est probable que le haut clergé

---

<sup>169</sup> G. Coedes, *Textes d'auteurs grecs et latins relatifs à l'Extrême-Orient depuis le IV<sup>e</sup> siècle av. Jésus-Christ au XIV<sup>e</sup> siècle ap.*, E. Leroux, Paris, 1910, p. 118-122.

<sup>170</sup> F. Thierry, C. Morisson, « Sur les monnaies byzantines trouvées en Chine », *loc. cit.*, p. 137.

<sup>171</sup> R. Tomber, *Indo-Roman Trade, from pots to pepper*, p. 165-166.

<sup>172</sup> *Histoire de l'Humanité, du VII<sup>e</sup> siècle av. J.-C. au VII<sup>e</sup> siècle de l'ère chrétienne*, p. 976.

<sup>173</sup> J. Stargardt. « L'isthme de la péninsule malaise dans les navigations au long cours. Nouvelles données archéologiques », *loc. cit.*, p. 34.

<sup>174</sup> Cosmas Indicopleustès, *Topographie chrétienne*, XI, 17-19.

<sup>175</sup> M.G. Morony, « Trade and Exchange; The Sasanian World to Islam », e-Sasanika paper, 15, 2017, p. 9.

<sup>176</sup> L. Ying, « Solidi in China and Monetary Culture along the Silk Road », *loc. cit.*, p. 1.

<sup>177</sup> J. Gascou, « L'Égypte byzantine, (284-641) », dans *Le Monde Byzantin, I, l'Empire romain d'Orient (330-641)*, sous la direction de C. Morisson, Nlle Clio, l'histoire et ses problèmes, Puf, Paris, 2012, p. 440.

<sup>178</sup> Le chargement comportait de la soie, mais rien ne prouve qu'elle ait été embarquée à Alexandrie (M.G. Morony, « Trade and Exchange; The Sasanian World to Islam », *loc. cit.*, p. 9). À l'époque, la soie arrive toujours en

égyptien intervient aussi au sud de l'isthme de Suez. Quoi qu'il en soit, la prospérité d'Alexandrie frappe encore un voyageur occidental du VI<sup>e</sup> siècle<sup>179</sup>, et il est vraisemblable que le pouvoir central byzantin en bénéficie. Lorsque les Arabes envahissent l'Égypte, dans la première moitié du VII<sup>e</sup> siècle, le patriarche Cyrus propose à Héraclius de traiter avec eux en leur accordant une taxe sur les marchandises, sans préjudice du droit des Romains. Leur valeur est alors sans doute suffisamment conséquente pour fournir une base de négociation crédible<sup>180</sup>.

Comment, à l'époque, les cargaisons de la mer Rouge atteignent-elles le delta du Nil ? Il semble que dorénavant les navires abordent quasi exclusivement les ports des golfes de Suez et d'Akaba et délaissent ceux de la côte orientale égyptienne. Nous avons vu la disparition dès le III<sup>e</sup> siècle de Myos Hormos. À partir de la fin du V<sup>e</sup> siècle, alors que Coptos reste prospère, probablement du fait de l'activité minière du désert oriental<sup>181</sup>, Bérénice décline. Une partie du site est désertée et utilisée comme décharge<sup>182</sup>, avant l'abandon complet au milieu du VI<sup>e</sup> siècle<sup>183</sup>. L'envasement de la rade et la lourde logistique nécessaire à la vie des habitants ont sans doute joué un rôle plus décisif que de la pression des nomades<sup>184</sup>. Le lieu porte dans les derniers temps le nom de Bérénice Troglodyte ; il n'est plus mentionné dans la *Cosmographie de Ravenne* qui date du début du VIII<sup>e</sup> siècle<sup>185</sup>. La ville selon le *Martyr de Saint Arethas* envoie en 524-525 deux bateaux aux Aksoumites qui projettent une expédition en Arabie du Sud, et c'est là, semble-t-il, la dernière référence connue<sup>186</sup>. Il est intéressant de noter qu'à côté de la maigre contribution de Bérénice, Clysmas arme vingt bateaux, Aila quinze, Iotabé sept tout comme les îles Farasan<sup>187</sup>. L'importance du Nord de la mer Rouge apparaît dans ces chiffres. Quelques autres documents viennent confirmer le fait. Antonin de Plaisance, mis en scène dans un *Itinera Hierosolomytana* qui date probablement de 570, raconte qu'il a vu à Aila des arbres à poivre<sup>188</sup>. Connaissant l'origine géographique de l'épice, l'information apparaît pour le moins hasardeuse et non vérifiée. Elle suggère pourtant l'arrivée de cargaisons en provenance d'Asie du Sud même s'il est vraisemblable qu'elles ont transité, au cours de leur long voyage, par des intermédiaires arabes ou africains<sup>189</sup>. Sur place, les fouilles ont retrouvé des poteries aksoumites, ainsi que des monnaies de la même origine mais aucun objet en provenance du sous-continent<sup>190</sup>. Le même Antonin de Plaisance raconte un peu plus loin que les navires venant des Indes abordent à Clysmas, qui reste cependant, selon lui, une ville modeste<sup>191</sup>. On connaît l'imprécision des termes se rapportant aux Indes dans l'Antiquité tardive. Quant à savoir si le port

---

abondance en Occident. En 584, la reine Frédégonde fait brûler quatre chariots de soieries appartenant à son fils défunt (Grégoire de Tours, *Histoire des Francs*, VI, 35).

<sup>179</sup> J. Gascoü, « L'Égypte byzantine, (284-641) », *loc. cit.*, p. 440.

<sup>180</sup> Nicéphore, Patriarche de Constantinople, *Histoire de l'empereur Héraclius*, VII, 5 et 10.

<sup>181</sup> L. Pantalacci, « Coptos, porte du désert Oriental », *loc. cit.*, 33.

<sup>182</sup> S.E. Sidebotham, *Berenike and the Ancient Maritime Spice Route*, p. 278.

<sup>183</sup> *Ibid.*, p. 260-261.

<sup>184</sup> À partir de la fin du V<sup>e</sup> siècle et surtout du VI<sup>e</sup>, les Blemmyes ne sont plus attestés comme des tribus commettant des pillages (J.-L. Fournet, « Le désert Oriental dans l'Antiquité tardive », *loc. cit.*, p. 12).

<sup>185</sup> S.E. Sidebotham, *Berenike and the Ancient Maritime Spice Route*, p. 158.

<sup>186</sup> R. Tomber, *Indo-Roman Trade, from pots to pepper*, p. 165-166.

<sup>187</sup> S.E. Sidebotham, *Berenike and the Ancient Maritime Spice Route*, p. 280.

<sup>188</sup> Antoninus Martyr, « De Locis Sanctis », dans *Itinera Hierosolomytana*, publication de la société de l'Orient latin, Tobler et Molinier, Genève, 1879, vol 1, p. 113-115.

<sup>189</sup> Le code Justinien, reprenant les édits de Marcien (392 ?-457) taxe le poivre long, originaire des Indes du Nord, mais pas le poivre noir, ce qui est peut être le signe qu'il est considéré comme un produit de consommation courante (*Digeste. Marcianus*, XXXIX, 4, 16, 6-7).

<sup>190</sup> S.E. Sidebotham, *Berenike and the Ancient Maritime Spice Route*, p. 178.

<sup>191</sup> Antoninus Martyr, « De Locis Sanctis », *loc. cit.*, p. 113-117.

connait, à l'époque, une grande activité, il est difficile de se prononcer. Le canal de Trajan qui le relie au Nil, fonctionne toujours à la fin du VII<sup>e</sup> siècle<sup>192</sup>, mais ses bassins doivent être dragués par le califat en 642 ou 643, c'est-à-dire peu de temps après la conquête de l'Égypte par les Arabes, ce qui pourrait être le signe, selon certains, d'une certaine négligence durant la période byzantine<sup>193</sup>. Il n'en demeure pas moins que Clysma est connu jusqu'en Occident, notamment par Grégoire de Tours<sup>194</sup>. Quant à l'île de Iotabé, que nous avons vue conquise par le Saracène Amorcesos en 473, elle est reprise par le duc de Palestine à la toute fin du V<sup>e</sup> siècle, puis de nouveau sous Justinien vers 534, après une occupation transitoire par des marchands juifs en délicatesse avec le fisc byzantin. Avant que l'endroit ne sombre dans l'oubli, tous les auteurs antiques parlent des taxes considérables prélevées ici, sur les marchandises indiennes<sup>195</sup>.

### *En Arabie, les Arabes du désert succèdent à ceux de la côte*

À la veille de l'Islam, donc, les bateaux romains sont bien attestés en mer Rouge<sup>196</sup> mais pas au-delà. Si l'activité maritime semble florissante jusqu'au moins le milieu du VI<sup>e</sup> siècle, nous avons vu que ce sont les ports du Nord du bassin qui en tirent le plus de profit. C'est là que dorénavant arrivent les cargaisons d'Afrique, d'Arabie et sans doute d'Asie du Sud, en quantité difficilement appréciable, et probablement après être passées par plusieurs transitaires. Parmi ceux-ci, Procope cite les Indiens et les Éthiopiens. Nous savons qu'à l'époque, les Indiens doivent être compris au sens large, et parmi eux il est tentant de ranger quelques Arabes<sup>197</sup>. Pourtant c'est sans doute trahir la pensée de l'auteur byzantin. D'une part parce qu'il désigne ces derniers souvent sous le nom d'« Omérites », et d'autre part parce qu'à partir du VI<sup>e</sup> siècle, ces fameux « Omérites » semblent de plus en plus coupés des circuits commerciaux maritimes. Ainsi, Qané décline et est progressivement abandonnée au début du VII<sup>e</sup> siècle<sup>198</sup>. Les fouilles y ont montré surtout des jarres comparables à celles d'Akaba et de Gaza, ou bien d'origine ak-soumite, ce qui montre que les échanges du site se limitent progressivement à la mer Rouge<sup>199</sup>.

---

<sup>192</sup> Selon Jean, évêque de Nikiu dans ses *Chroniques* (72.19) (S.E. Sidebotham, *Berenike and the Ancient Maritime Spice Route*, p. 180).

<sup>193</sup> A. Wilson, « Developments in Mediterranean Shipping and Maritime Trade from the Hellenistic Period to AD 1000 », *loc. cit.*, p. 52. En fait, le canal doit être dragué tous les ans, comme l'attestent des papyrus de 421 et 423 (G. Traina, 428, *Une année ordinaire à la fin de l'empire romain*, p. 137). Les Arabes n'ont peut-être fait que continuer les travaux d'entretien de leurs prédécesseurs.

<sup>194</sup> «...Clysma a été bâti non en raison de la fertilité du lieu, car il n'en est pas de plus stérile, mais à cause du port. Les vaisseaux qui arrivent de l'Inde s'y arrêtent à cause de la commodité de ce port. », (Grégoire de Tours, *Histoire des Francs*, I, 10).

<sup>195</sup> P. Mayerson, « The Island of Iotabê in the Byzantine sources: A Reprise », *loc. cit.*, p. 1-2. L'expédition de Justinien a sans doute des raisons financières, l'île permettant de collecter facilement les taxes. Cela sous-entend qu'elle sert de débarcadère aux bateaux de toutes origines qui croisent en mer Rouge (Procope, *Le livre des guerres*, I, 19), leurs chargements pouvant être transbordés sur des bateaux romains à destination de l'Égypte. La localisation de l'île n'est pas assurée, mais il est difficile d'envisager, quelques soient les différentes hypothèses proposées, un port de grande capacité, donc un trafic en volume important. Le montant des taxes, pour élevé qu'il soit, ne serait alors dû qu'au caractère particulièrement précieux des cargaisons.

<sup>196</sup> Procope, *Le livre des guerres*, I, 19 ; voir aussi les navires marchands en provenance de Bérénice, Clysma, Aila et Iotabé qui fournissent la logistique de l'invasion aksoumite de 524 (*cf supra*).

<sup>197</sup> Procope, *Le livre des guerres*, I, 19.

<sup>198</sup> R. Tomber, *Indo-Roman Trade, from pots to pepper*, p.104.

<sup>199</sup> J. Schiettecatte, « J.-F. Salles, A.V. Sedov (dir), *Qani', le port antique du Hadramawt* », *loc. cit.*, p. 684 ; J. Schiettecatte, « L'Arabie du Sud et la mer du III<sup>e</sup> siècle av. au VI<sup>e</sup> siècle apr. J.-C. », *loc. cit.*, p. 259. Cependant au début du VI<sup>e</sup> siècle, Taprobane est en communication avec les Himyarites (Cosmas Indicopleustès, *Topographie*

Il faut cependant noter qu'à l'époque de la prédication de Mahomet, la ville est suffisamment riche pour payer l'impôt, qu'elle est considérée comme la capitale du Yémen et la résidence des rois.<sup>200</sup> Aden, très peu citée dans la littérature musulmane<sup>201</sup>, est réputée pour ses parfums. Elle est conquise par les Perses vers 575<sup>202</sup>, sans doute soucieux de s'assurer quelques avantages stratégiques dans la région. Les autres ports de la Tihama sont plutôt des mouillages ou des lieux de débarquement, empruntés parfois par les Aksoumites dans leurs projets de conquête. Ils ne semblent guère jouer de rôle autre que local. L'un d'entre eux, Ghulayfiqa, pourrait bien être le Boulicas de Procope<sup>203</sup>, « le port des Omérites d'où l'on fait voile pour l'Éthiopie »<sup>204</sup>. Plus au nord, une mention spéciale doit être faite pour Djeddah, connue de Ptolémée sous le nom de Κέντος<sup>205</sup>, en liaison avec le Yémen<sup>206</sup> et l'Abyssinie<sup>207</sup> au début du VII<sup>e</sup> siècle. Sa proximité avec la Mecque, centre caravanier dont l'importance grandit alors<sup>208</sup>, pourrait en faire le départ d'une nouvelle route commerciale vers le reste du Proche Orient, contournant les taxes et péages des trajets plus anciens.

Les pistes du désert arabe, délaissées depuis le III<sup>e</sup>-IV<sup>e</sup> siècle, sont effectivement de nouveau fréquentées. L'*Histoire Nestorienne* nous apprend qu'à Najran, à la fin du V<sup>e</sup> siècle, vit un marchand célèbre que ses affaires amènent jusqu'à Constantinople et al-Hira en Perse où il se convertit<sup>209</sup>. Un peu plus tard, au début du VI<sup>e</sup> siècle, différentes sources mentionnent, dans le cadre de persécutions religieuses, la présence de commerçants d'al-Hira, toujours à Najran<sup>210</sup>. La ville elle-même connaît une certaine prospérité, un de ses habitants prête de l'argent au roi d'Himyar, son évêque fait de même avec un négociant qurayshite<sup>211</sup>, et le Prophète un peu plus tard, lui impose tribut<sup>212</sup>. Elle est un centre politique, religieux et commercial<sup>213</sup>, dont les activités semblent plutôt tournées vers la Perse. Il faut cependant raison garder, car l'Arabie du Sud et l'Arabie centrale connaissent tout au long du VI<sup>e</sup> siècle une lente dégradation de leur situation économique et sociale, qui aboutit à un déclin du peuplement et à un morcellement politique<sup>214</sup>. Il est probable que les troubles entraînés par la disparition du royaume d'Himyar, l'invasion aksoumite, et finalement, à la fin du VI<sup>e</sup> siècle, l'installation des Sassanides au Yémen, y ont

---

*chrétienne*, XI, 15). Selon Tabari à l'époque du Prophète, on importe encore en Arabie par voie de mer du musc des Indes (M. Tabari, *Chroniques*, II, 89, trad. H. Zotenberg, Paris, 1871, p. 491.), mais peut-être par Oman (*cf* *infra*).

<sup>200</sup> M. Tabari, *Chroniques*, III, 36, trad. H. Zotenberg, p. 186, 205.

<sup>201</sup> *A priori*, la ville n'apparaît, à l'époque du prophète, qu'une fois dans les Chroniques de Tabari, et l'un des rares témoignages qu'on ait sur elle provient de al Marzuqi au XI<sup>e</sup> siècle.

<sup>202</sup> J. Schiettecatte, « L'Arabie du Sud et la mer du III<sup>e</sup> siècle av. au VI<sup>e</sup> siècle apr. J.-C. », *loc. cit.*, p. 259.

<sup>203</sup> *Ibid.*

<sup>204</sup> Procope, *Le livre des guerres*, I, 19.

<sup>205</sup> M.D. Bukharin, « Mecca on the Caravan Routes in Pre-Islamic Antiquity », dans A. Neuwirth, N. Sinai, M. Marx (éds.), *Texts and Studies on the Qur'an. The Qur'an in Context, Historical and Literary Investigations into the Qur'anic Milieu*, Brill, Leiden Boston, 6, 2010, p. 124.

<sup>206</sup> M. Tabari, *Chroniques*, III, 31, trad. H. Zotenberg, p. 136.

<sup>207</sup> Les disciples du Prophète qui partent pour l'Abyssinie, embarquent à Djeddah (M. Tabari, *Chroniques*, II, 73, trad. H. Zotenberg p. 417). La charpente de la Ka'ba est construite à la Mecque avec du bois acheté à un vaisseau marchand ayant abordé à Djeddah (M. Tabari, *Chroniques*, II, 68, trad. H. Zotenberg p. 388), ou selon une autre tradition, récupéré au même endroit à la suite du naufrage d'un bateau affrété par le Négus, sans doute aksoumite (M. Tabari, *Chroniques*, II, 68, trad. H. Zotenberg p. 388-390).

<sup>208</sup> *Cf* *infra*.

<sup>209</sup> *Histoire Nestorienne, Chronique de Séert, Patrologia Orientalis*, V, 2, p. 330-331.

<sup>210</sup> *Ibid.*, p. 291.

<sup>211</sup> *Ibid.*, p. 292.

<sup>212</sup> M. Tabari, *Chroniques*, III, 36, trad. H. Zotenberg, p. 186.

<sup>213</sup> J. Schiettecatte, « À la veille de l'islam : effondrement ou transformation du monde antique ? », *loc. cit.*, p. 5.

<sup>214</sup> *Ibid.*, p. 19.



largement leur part<sup>215</sup>. Il est possible que la situation difficile qui a cours en Arabie du Sud favorise plus au nord l'émergence de la Mecque, portée par le développement du commerce à longue distance. La tradition musulmane date cet évènement de l'arrière-grand-père du Prophète, Haschim, c'est-à-dire aux environs du VI<sup>e</sup> siècle<sup>216</sup>. Elle raconte qu'Haschim fait alors deux fois par an le voyage en Syrie pour aller chercher de la farine, car il y a une disette dans la future ville sainte, ce qui confirme les difficultés économiques de l'Arabie à cette époque<sup>217</sup>. La route qu'il emprunte reprend très probablement les anciens trajets caravaniers le long du piémont oriental de la chaîne côtière<sup>218</sup>, par Médine<sup>219</sup>, l'ancienne Yathrib, sans doute connue de Ptolémée sous le nom de Lathrippa<sup>220</sup>. Pendant ce temps, ses quatre frères se rendent en Syrie, au Yémen, en Abyssinie et en Irak<sup>221</sup> pour y chercher des vivres eux aussi, et obtenir des sauf-conduits pour leurs compatriotes<sup>222</sup>. La situation évolue et s'améliore progressivement à la Mecque au point d'enrichir un certain nombre de ses habitants. La première femme de Mahomet, Khadidja, hérite de son premier mari d'« une fortune considérable obtenue par le commerce »<sup>223</sup>, ce qui peut se comprendre quand on sait que les profits sont évalués à dix pour un<sup>224</sup>. Cette aisance, on n'ose dire cette richesse, reste fragile car quand, pour une raison ou pour une autre, le trafic est interrompu, la disette s'installe à nouveau, ce qui est le cas à l'époque du Prophète<sup>225</sup>. Il n'en demeure pas moins que, régulièrement, de grandes caravanes de 1500 chameaux et 500 hommes sont organisées,<sup>226</sup> dont l'importance n'échappe d'ailleurs pas aux premiers musulmans, qui en font la cible favorite de leurs attaques et le cœur de leur stratégie.

Les antiques pistes du désert retrouvent donc une part de l'activité qu'elles avaient perdue dans les premiers siècles de l'ère chrétienne. À côté des anciennes oasis, la Mecque acquiert une certaine dimension religieuse, mais aussi commerciale. Elle est un lieu de pèlerinage et il s'y tient à proximité une grande foire qui connaît un certain succès<sup>227</sup>. Elle est en liaison avec l'Abyssinie, la Syrie, la Mésopotamie, et sans doute à un moindre degré avec l'Arabie du Sud, dont les troubles ont pu favoriser son essor. Il est possible enfin que des innovations financières locales permettent aux marchands et transporteurs mecquois d'investir dans le trafic caravanier<sup>228</sup>, ce qui ne peut que profiter à leur cité d'origine. Ainsi dans l'Arabie du VII<sup>e</sup> siècle, le commerce à longue distance emprunte plus volontiers les itinéraires terrestres que les voies maritimes ; les aromates, les épices d'Asie, les ivoires d'Afrique sont transportés puis échangés en Syrie contre des objets manufacturés,<sup>229</sup> voire même en cas de besoin, des denrées de première nécessité<sup>230</sup>.

<sup>215</sup> Cf chapitre I.

<sup>216</sup> Chr. Robin, « La reprise du commerce caravanier transarabique à la fin de l'Antiquité », *loc. cit.*, p. 294.

<sup>217</sup> M. Tabari, *Chroniques*, II, 32, trad. H. Zotenberg, p. 163.

<sup>218</sup> Cf chapitre III.

<sup>219</sup> M. Tabari, *Chroniques*, II, 45 et 66, trad. H. Zotenberg, p. 243 et 374.

<sup>220</sup> Ptolémée, *Géographie*, VI, 7.

<sup>221</sup> Le premier voyage du Prophète, quand il avait neuf ans, l'emmène à Bassora (M. Tabari, *Chroniques*, II, 46, trad. H. Zotenberg, p. 244).

<sup>222</sup> M. Tabari, *Chroniques*, II, 66, trad. H. Zotenberg, p. 372.

<sup>223</sup> *Ibid.*, II, 67, trad. H. Zotenberg, p. 380.

<sup>224</sup> *Ibid.*, trad. H. Zotenberg, p. 381.

<sup>225</sup> *Ibid.*, II, 69, trad. H. Zotenberg, p. 372 et III, 6, trad. H. Zotenberg, p. 12.

<sup>226</sup> *Ibid.*, II, 83, trad. H. Zotenberg, p. 469.

<sup>227</sup> Chr. Robin, « La reprise du commerce caravanier transarabique à la fin de l'Antiquité », *loc. cit.*, p. 295.

<sup>228</sup> M.G. Morony, « Trade and Exchange; The Sasanian World to Islam », *loc. cit.*, p. 12-13.

<sup>229</sup> *Histoire de l'Humanité, du VII<sup>e</sup> siècle av. J.-C. au VII<sup>e</sup> siècle de l'ère chrétienne*, volume III, p. 363.

<sup>230</sup> Cf supra.

### *Les Axoumites, intermédiaires incontournables dans l'Ouest de l'océan Indien*

Les Arabes du désert, comme l'avaient fait autrefois leurs compatriotes de la côte, se sont donc intégrés, peu ou prou, au sein des échanges de l'océan Indien en général, et de la mer Rouge en particulier. Mais ceux qui dominent la scène, aussi bien économique que politique, de part et d'autre du détroit de Bab el Mandeb durant une bonne partie du VI<sup>e</sup> siècle, ce sont les Aksoumites. Il suffit de rappeler que c'est à eux seuls que Justinien, dans les années 530, s'adresse pour qu'ils achètent « la soie des Indiens et la vendent aux Romains »<sup>231</sup>. L'entreprise est d'ailleurs vouée à l'échec puisque les marchands perses « se trouvent dans tous les ports »<sup>232</sup> et que le précieux textile emprunte alors en quasi-totalité le chemin de la Mésopotamie. Les Himyarites, dans le projet du basiléus, n'ont qu'un rôle militaire, celui de porter la guerre chez les Sassanides<sup>233</sup>. Si Justinien prend ainsi la peine de s'adresser à un peuple lointain, vivant aux confins de la mer Rouge, c'est vraisemblablement parce que les Éthiopiens représentent la puissance dominante dans la région, notamment depuis qu'ils ont pris pied en Arabie du Sud, mais aussi, et peut-être surtout, en raison de la place essentielle qu'ils ont dans le commerce oriental de l'époque. En effet Adoulis<sup>234</sup> est devenu pour les Romains le lieu principal où se fournir en denrées exotiques. Cosmas Indicopleustès nous raconte que l'endroit est très fréquenté par les marchands venant d'Alexandrie et du golfe d'Akaba, dont il fait d'ailleurs partie<sup>235</sup>. Abraha, le roi chrétien d'Himyar qui s'installe au pouvoir dans les prolongements de l'invasion aksoumite de 525, est l'ancien esclave d'un Romain établi ici pour trafiquer par mer<sup>236</sup>. Les bateaux éthiopiens sillonnent l'océan Indien et la mer d'Arabie, de la mer Rouge<sup>237</sup> à Taprobane<sup>238</sup> en passant par le golfe Persique<sup>239</sup>. Leurs négociants transportent les émeraudes du désert oriental égyptien, désormais contrôlé par les Blemmyes, jusque dans les Indes du Nord-Ouest où elles sont achetées par les Hephtalites<sup>240</sup>. Ils organisent chaque année de grandes expéditions vers une région proche de l'Afrique des Grands Lacs pour revenir chargés d'or<sup>241</sup>, tandis que parallèlement ils développent leurs réseaux en Arabie, que ce soit avec les Himyarites<sup>242</sup>, ou les Arabes de la Mecque<sup>243</sup>. Cette prospérité n'a qu'un temps, car après le milieu du VI<sup>e</sup> siècle, le royaume

---

<sup>231</sup> Procope, *Le livre des guerres*, I, 20.

<sup>232</sup> *Ibid.*

<sup>233</sup> *Ibid.* Dans une autre version de cette ambassade, Justinien demande au roi des Aksoumites de cesser le commerce avec les Perses, et de l'effectuer dorénavant à travers le pays des Himyarites, par le Nil vers Alexandrie. Bien que la phrase reste obscure, l'Arabie du Sud apparaît bien comme un intermédiaire des échanges entre Aksoumites et Romains (Jean Malalas, *Chronographie*, XVIII, 56, E. Jeffreys et al., *The Chronicle of John Malalas: A translation*, Australian Association for Byzantine Studies, coll. Byzantina Australiensia (n° 4), Melbourne, 1986, p. 268-269).

<sup>234</sup> Au VI<sup>e</sup> siècle, des établissements aksoumites sont fondés sur la côte Est de l'Afrique dont l'existence est motivée par l'ouverture de débouchés commerciaux dans le golfe Arabo-Persique et aux Indes (Selon M. Horton, cité dans J. Schiettecatte, « À la veille de l'islam : effondrement ou transformation du monde antique ? », *loc. cit.*, p. 20-21).

<sup>235</sup> Cosmas Indicopleustès, *Topographie chrétienne*, II, 54.

<sup>236</sup> Procope, *Le livre des guerres*, I, 20.

<sup>237</sup> *Ibid.*, I, 19.

<sup>238</sup> Cosmas Indicopleustès, *Topographie chrétienne*, XI, 15, 17-19.

<sup>239</sup> *Ibid.*, XI, 23.

<sup>240</sup> *Ibid.*, XI, 21.

<sup>241</sup> *Ibid.*, II, 51-53.

<sup>242</sup> *Ibid.*, XI, 23.

<sup>243</sup> M. Tabari, *Chroniques*, II, 73, trad. H. Zotenberg, p. 424.

d'Axoum connaît un déclin accéléré<sup>244</sup>, politique mais aussi économique, notamment après la disparition du roi Kaleb vers 540, et plus encore après l'abandon de l'Arabie du Sud. Les cadeaux du roi d'Abyssinie au prophète Mahomet, ne comportent ni épices, ni soie<sup>245</sup>, ni quoi que ce soit qui puisse évoquer les fabuleuses marchandises d'Asie du Sud et du Sud-Est, désormais semble-t-il inaccessibles aux sujets du négus.

## L'heure des Sassanides

En 224 ap. J.-C., le pouvoir arsacide s'effondre et laisse la place à une nouvelle dynastie à Ctésiphon, les Sassanides. Elle règne jusqu'à la fin de notre étude, c'est-à-dire le milieu du VII<sup>e</sup> siècle. Durant ces quatre siècles, le développement du commerce iranien, notamment vers l'Asie du Sud et du Sud Est, contraste avec le repli de son homologue romano-byzantin. Si durant la période que nous avons appelée « l'apogée des Méditerranéens », le dynamisme et l'initiative semble être du côté du monde gréco-romain, pendant les siècles suivants une forme d'hégémonie marchande se dessine sur les rives du Tigre et de l'Euphrate. Cette domination passe de plus en plus par les routes maritimes car, nous le verrons, en Asie centrale, d'autres peuples comme les Sogdiens s'établissent fermement, et finalement contournent l'obstacle perse en établissant de nouvelles liaisons commerciales avec l'Occident par la steppe.

### L'État sassanide et le commerce oriental

#### *Le contrôle des frontières*

Les origines du fondateur de la dynastie, Ardashir I<sup>er</sup>, sont obscures et parmi les hypothèses envisagées, l'une d'entre elles en fait l'héritier d'une famille de négociants ayant construit leur fortune sur l'importation de soie grège et le développement d'un artisanat de luxe<sup>246</sup>. Si tel est le cas, on comprend mieux l'attention que lui et ses successeurs portent aux échanges internationaux, conscient de l'importance de cette source de richesses. En fait, il existe dès le III<sup>e</sup> siècle dans tout le Moyen-Orient, qu'il soit romain ou mésopotamien, un renforcement des contrôles sur la circulation des marchandises, d'autant qu'elles sont exotiques et précieuses. Il suffit en effet de rappeler les différents traités signés en 297 entre Dioclétien et Narsès<sup>247</sup>, en 408-409 entre Honorius, Théodose et Yazdgard et enfin en 562 entre Khosro I<sup>er</sup> et Justinien. Tous ces accords s'intéressent, entre autres, aux échanges entre les deux états et les restreignent à quelques villes-frontières. Les mêmes dispositions sont reprises dans le code Justinien<sup>248</sup>. Les seuls passages autorisés se situent, suivant les années, à Nisibis, puis Callinicum et Artaxata et

---

<sup>244</sup> Chr. Robin, « La reprise du commerce caravanier transarabique à la fin de l'Antiquité », *loc. cit.*, p. 294. Selon certains auteurs, Adoulis voit son activité perdurer jusqu'au VIII<sup>e</sup> siècle (J. Schiettecatte, « Ports et commerce maritime dans l'Arabie du Sud préislamique », *loc. cit.*, p. 16).

<sup>245</sup> M. Tabari, *Chroniques*, II, 73, trad. H. Zotenberg, p. 424.

<sup>246</sup> A. Mazahéri, *Les Trésors de l'Iran*, éd. Albert Skira, Genève, 1977, p. 130.

<sup>247</sup> C. Muller, *Fragmenta Historicorum Graecorum*, Petrus Patricius, fragment 14, Firmin Didot, Paris, 1851, IV, p. 189.

<sup>248</sup> *Code Justinien*, IV, 63.

enfin de nouveau Nisibis et Dara<sup>249</sup>. On remarquera incidemment la permanence des voies de communication par le Tigre, l'Euphrate et l'Arménie<sup>250</sup>. En 297, les sources<sup>251</sup> nous apprennent que Narsès est d'abord réticent à signer cette clause particulière de l'accord, sans doute lourde de conséquences, notamment sur le trafic de la soie. L'intérêt particulier qu'en cette fin du III<sup>e</sup> siècle les princes portent au commerce en Haute Mésopotamie, montre donc son importance au point de vouloir le surveiller et le canaliser par des routes qui varient au fil du temps et qui font la richesse des villes traversées<sup>252</sup>. Si du côté perse les motivations sont sans doute multiples, économiques, politiques, fiscales, du côté romain l'amélioration de la perception des taxes douanières semble être l'objectif premier. C'est particulièrement net dans le rapport que nous fait Ménandre du traité de 562<sup>253</sup> : « les marchands tant perses que romains ne porteront leurs marchandises qu'aux lieux accoutumés, et où l'on paie les décimes ». Le texte nous apprend parallèlement qu'à côté des Iraniens et des Byzantins, dont sans doute des Syriens<sup>254</sup>, il y a des marchands sarrasins, c'est-à-dire des Arabes, voire des Nabatéens<sup>255</sup>. Ces derniers ont su *a priori* contourner les interdits en empruntant les pistes d'un domaine qui est le leur, le désert, ce qui montre bien les limites de telles mesures, que la répétition des traités ne fait que confirmer. Parmi ces Arabes, il n'y a plus de Palmyréniens depuis la chute de leur ville dans les années 270. De fait, la révolte de Zénobie a été fatale à leur commerce, de toute façon sur le déclin. Les inscriptions caravanières deviennent rares, une des dernières, semble-t-il, concerne un voyage à Vologésiade en 247<sup>256</sup>, même si, peut-être, des habitants de l'oasis ont continué à naviguer dans le golfe Persique au milieu du III<sup>e</sup> siècle<sup>257</sup>. Il est possible qu'au tout début du pouvoir sassanide ils aient pu être, un temps, des intermédiaires privilégiés, comme ils l'ont sans doute été durant le II<sup>e</sup> siècle<sup>258</sup>, acceptés par les uns, protégés par les autres au bénéfice de tous. En effet, l'un d'entre eux, Septimius Vorod, est honoré à Rome comme en Perse. Il finance entre 257 et 260 des retours de caravanes avec ses propres deniers<sup>259</sup>. L'homme est un des derniers grands personnages de Palmyre, avec Odeinath et Zénobie. Il figure sur un bas-relief découvert en 1925 le représentant sacrifiant à son dieu<sup>260</sup>. Chevalier en 258/259, sénateur palmyrénien, procureur ducénaire, arpaget, c'est-à-dire gouverneur en Mésopotamie, agoranome de la métrocolonie, symposiarque des prêtres de Bel, il est possible que ce soit lui qui soit nommé dans la grande inscription en trois langues découverte en 1936 et connue sous le nom de *Res Gestae Divi Shapuris*. Grand personnage de l'empire romain, il aurait pourtant fait partie de l'entourage du Roi des rois, Shapur I<sup>er</sup><sup>261</sup>. Mais les temps changent, Palmyre sombre dans

<sup>249</sup> L. Boulnois, *La Route de la Soie*, p. 159.

<sup>250</sup> Cf chapitre III.

<sup>251</sup> Fragments 13 et 14 de Pierre le Patrice (J. Gagé, *Le mémorial des siècles. IIIe siècle, les évènements. La montée des Sassanides*, Albin Michel, Paris, 1964, p. 301).

<sup>252</sup> Cf infra.

<sup>253</sup> Ménandre, *Ambassades tirées de l'histoire des empereurs Justinien, Justin et Tibère*, II, 9.

<sup>254</sup> Procope nous rappelle l'importance de Tyr et de Béryte dans l'artisanat de la soie, « de toute ancienneté » (Procope, *Histoire secrète*, XXV, 5).

<sup>255</sup> L. Boulnois, *La Route de la Soie*, p. 159.

<sup>256</sup> F. C. De Rossi, *Iscrizioni dello estremo oriente greco*, GMBH, Bonn, 2004, p. 61, n° 95.

<sup>257</sup> H. Seyrig, « Antiquités syriennes : postes romains sur la route de Médine », *Syria*, 22/3, 1941, p. 263. Un marchand palmyrénien rencontre Mani à Forath sur le golfe Persique, donc avant les années 270 (cf infra).

<sup>258</sup> Cf chapitre III.

<sup>259</sup> F. Millar, *The Roman Near East*, Harvard University Press, Cambridge, Massachusetts, London, England, 1993, p. 168.

<sup>260</sup> H. Ingholt, « Deux inscriptions bilingues de Palmyre », *Syria*, 13/3, 1932, p. 278.

<sup>261</sup> Toutes les références des différentes inscriptions sont dans l'article de D. Schlumberger, « Vorôd l'agoranome », *Syria*, 49/3-4, 1972, p. 339-341.

l'oubli, le nouveau pouvoir iranien s'installe, la Mésène, autrefois possession parfois lointaine des souverains parthes, est annexée par Ardashir en 222 qui s'assure ainsi du contrôle direct d'une région essentielle au commerce du golfe Persique.

Progressivement donc, avec l'instauration par les traités de villes douanières, la surveillance des étrangers se développe dans l'empire sassanide, où la crainte des espions rejoint les préoccupations économiques. Nous en avons différents témoignages, concernant, il est vrai, surtout la fin de la dynastie. Ainsi Procope nous dit que Khosro I<sup>er</sup>, au VI<sup>e</sup> siècle, n'a jamais laissé entrer dans son royaume aucun marchand-espion venant du territoire des Romains<sup>262</sup>. Ibn Khordadbeh au IX<sup>e</sup> siècle, confirme que, sous Khosro (I<sup>er</sup> ?), tous ceux qui venaient de Syrie (par Hit sur l'Euphrate), du Hedjaz, du Yémen, du Fars, du pays des Khazars et du pays des Alains (par Derbent), étaient retenus aux frontières jusqu'à ce que le Roi des rois ait pris une décision à leur égard<sup>263</sup>. En 636, avant la bataille décisive d'Al Qadisiyya, les Arabes envoient une ambassade à Ctésiphon pour obtenir la possibilité de pratiquer leur commerce sans entrave en Mésopotamie<sup>264</sup>, ce qui laisse supposer que leurs marchands, sont particulièrement contrôlés. Ces derniers doivent, en fait, constituer la très grosse majorité des voyageurs ayant la possibilité de traverser les frontières, comme le montre un document syriaque du V<sup>e</sup> siècle, *La Doctrine d'Addai*. Dans ce texte, il est dit que les habitants de Mésopotamie doivent se déguiser en commerçants pour aller à Edesse, placée sous le contrôle romain, pour écouter l'apôtre Addai<sup>265</sup>. Toute ces tracasseries n'empêchent cependant pas une large circulation des négociants. En 484, les Hephtalites, nous raconte Zacharie de Mitylène, sont guidés dans leur invasion de la Perse par un marchand d'Apamée<sup>266</sup> qui connaît donc bien un pays loin de sa patrie d'origine. En 567, Jean d'Éphèse raconte l'histoire de deux frères Elijah et Théodore, originaires d'Amida, qui, pendant vingt ans, sillonnent le territoire sassanide pour y faire du négoce. Plus surprenant encore, des Grecs semblent posséder des bateaux dans le golfe Persique ; l'un d'entre eux, de retour des Indes, est pillé par les Marzbans<sup>267</sup>, et son propriétaire demande à Justinien d'intervenir auprès de Khosro I<sup>er</sup> pour se faire restituer la cargaison<sup>268</sup>. En sens inverse, lors de la conquête musulmane, il y aurait eu à Baalbeck, chez les Romains donc, des marchands perses<sup>269</sup>.

L'épisode de l'ambassade sogdienne nous montre clairement que toutes ces mesures xénophobes n'avaient pas qu'un but policier ou politique, mais aussi, et surtout, économique. Dans les années 560, les Sogdiens, aux frontières orientales de l'empire iranien, ont considérablement développé leurs activités commerciales grâce, notamment, à l'appui des Turcs, nouveaux maîtres de l'Asie centrale. Ils cherchent alors à écouler un stock considérable de soie

---

<sup>262</sup> L'utilisation de marchands pour espionner l'ennemi est une pratique courante, d'un côté comme de l'autre (Procope, *Histoire secrète de Justinien*, XXX, 3).

<sup>263</sup> Ibn Khordadbeh, « Itinéraire des marchands juifs, dits radanites », *le livre des routes et des provinces*, trad. C. Barbier de Meynard.

<sup>264</sup> B. A. Litvinsky, A. H. Jalilov, A. I. Kolesnikov, « The Arab conquest », dans *History of civilizations of central Asia*, vol III, *The crossroads of civilizations AD 250 to 750*, UNESCO Publishing, Paris, 1996, p. 446.

<sup>265</sup> E. Choisonel, *Les Parthes et La Route de la Soie*, IFEAC-L'Harmattan, Paris, 2004, p. 25.

<sup>266</sup> E. de la Vaissière, *Histoire des marchands sogdiens*, Bibliothèque de l'Institut des Hautes Études Chinoises, Volume XXXII, Collège de France, Institut des Hautes Études Chinoises, Paris, 2016, p. 210.

<sup>267</sup> Militaires responsables des frontières sous les Sassanides.

<sup>268</sup> *Histoire nestorienne, Chronique de Séert*, seconde partie, *Patrologia Orientalis*, VII, 2, p. 161. Le texte ne précise pas où a eu lieu l'arraisonnement. Mais en 540, date à laquelle il est survenu, il n'y a guère d'autres possibilités que le golfe Persique.

<sup>269</sup> M.G. Morony, « Trade and Exchange; The Sasanian World to Islam », *loc. cit.*, p. 6 et p. 7, note 39.

fournie aux nomades par les Chinois à titre de tribut<sup>270</sup>. Éprouvant sans doute quelques difficultés à le faire dans les territoires de Khosro I<sup>er</sup>, et espérant profiter de l'alliance qui lie ce dernier au kaghan, ils lui envoient une délégation chargée du précieux textile dans le but de négocier une sorte d'accord commercial sur un arrière-fond politique. Le résultat n'est pas à la hauteur de leurs espérances puisqu'après quelques hésitations, le Roi des rois leur achète bien leur cargaison, mais c'est pour la brûler aussitôt. Le geste surprend et certains y ont vu surtout une affirmation du pouvoir central de Ctésiphon<sup>271</sup>. Il s'agit peut-être plus sûrement d'une politique de protection, non seulement des marchands, mais aussi du marché perse de la soie, menacé de saturation par l'afflux des rouleaux véhiculés par les Sogdiens. Dans ce cas, le fait que le chargement de l'ambassade ait été préalablement achetée par Khosro, peut au contraire être interprété comme un signe d'apaisement vis-à-vis des Turcs.

### *La présence de l'État*

L'attention que les Sassanides portent donc à l'économie de leur royaume, ne se limite cependant pas à une forme de protectionnisme, mais elle emprunte aussi d'autres chemins. Ainsi, de nouvelles règles commerciales apparaissent<sup>272</sup>, comme le montrent ces bribes de textes syriaque témoignant d'une organisation développée.<sup>273</sup> L'artisanat de luxe, notamment celui de la soie<sup>274</sup> est favorisé, ainsi que celui des pierres semi précieuses et du verre. Des ateliers sont créés à Suse et dans sa région<sup>275</sup>, mais aussi à Gundeshapur et Shushtar<sup>276</sup>, des personnels qualifiés sont attirés ou déportés de Syrie lors des conflits avec Byzance<sup>277</sup>. Shapur II au IV<sup>e</sup> siècle<sup>278</sup>, mais aussi certains de ses successeurs<sup>279</sup>, reprennent ainsi une vieille tradition achéménide. Cette politique permet la production d'objets de très grande qualité qui voyagent jusqu'en Occident<sup>280</sup>. Il arrive même qu'un souverain hephtalite, en 535, envoie comme présent

<sup>270</sup> Cf infra et chapitre I.

<sup>271</sup> Pour le récit de cette ambassade et les commentaires, voir : E. de la Vaissière, *Histoire des marchands sogdiens*, p. 205-209.

<sup>272</sup> T. Daryaee, « Bazaars, Merchants, and Trade in Late Antique Iran », *Comparative Studies of South Asia, Africa and the Middle East*, Duke University Press, 30, 3, 2010, p. 409.

<sup>273</sup> E. de la Vaissière, *Histoire des marchands sogdiens*, p. 155. Une jurisprudence détaillée s'intéresse à la prise en charge des risques d'un commerce au long cours, ainsi qu'à l'organisation des associations.

<sup>274</sup> Les Perses auraient été initiés à l'élevage du ver à soie juste avant Byzance, au VI<sup>e</sup> siècle (*Histoire de l'Humanité, du VII<sup>e</sup> siècle av. J.-C. au VII<sup>e</sup> siècle de l'ère chrétienne*, p. 351). Cette opinion est combattue par certains auteurs qui situent les débuts de l'élevage du ver à soie dans le sud du Fars à la fin du II<sup>e</sup> siècle ; il aurait alors fait la fortune de la famille Sassan (A. Mazahéri, *Les Trésors de l'Iran*, p. 130). Le grand vizir d'Ardashir, sans doute un parent, ne s'appelle-t-il pas Apresam, « le fil de ver » ? (*ibid*).

<sup>275</sup> T. Daryaee, « Bazaars, Merchants, and Trade in Late Antique Iran », *loc. cit.*, p. 408.

<sup>276</sup> N. N. Chegini, A. V. Nikitin, « Sasanian Iran. Economy, Society, Arts and Crafts », dans *History of civilizations of central Asia*, vol III, *The crossroads of civilizations AD 250 to 750*, UNESCO Publishing, Paris, 1996, p. 48.

<sup>277</sup> En 540, Khosro I<sup>er</sup> déporte une partie de la population d'Antioche vers une nouvelle ville près de Ctésiphon, qui devient un centre manufacturier. En 543, c'est le tour des habitants de Callinicum et en 614, 35000 habitants de Jérusalem prennent le chemin de l'exil (M.G. Morony, « Trade and Exchange; The Sasanian World to Islam », *loc. cit.*, p. 3-4). Par ailleurs, selon Procope, les manipulations du cours de la soie par Justinien auraient fait fuir de nombreux artisans qualifiés en Perse (Procope, *Histoire secrète*, XXV, 7, 8).

<sup>278</sup> L. Boulnois, *La Route de la Soie*, p. 151.

<sup>279</sup> Grégoire de Tours, *Histoire des Francs*, IV, 48.

<sup>280</sup> Quelques fragments de soieries sassanides sont conservés au musée de Lyon (*Histoire de l'Humanité, du VII<sup>e</sup> siècle av. J.-C. au VII<sup>e</sup> siècle de l'ère chrétienne*, p. 351.) ; il existe ailleurs en France des tissus sassanides à motifs zoroastriens, comme la chape de Saint Mesme (L. Boulnois, *La Route de la Soie*, p. 219, 238-239) ; une coupe dite de Khosro, actuellement au Cabinet des Médailles, en or incrustée de verre coloré, de grenats, de rubis, est

en Chine des brocarts de soie venus de Perse<sup>281</sup> alors que de nombreuses soieries sassanides voyagent au Xinjiang<sup>282</sup>.

À côté de cette ébauche de mercantilisme, les souverains iraniens n'oublient sans doute pas les avantages financiers qu'ils peuvent tirer de leurs conquêtes territoriales, notamment de la Mésène et de ses ports, des territoires kouchans, de Merv, de la Sogdiane et du Sind annexés dès le III<sup>e</sup> siècle<sup>283</sup>. La possession de certains de ces territoires fera l'objet de bien des batailles, dans les siècles suivants, avec les nomades venus du nord<sup>284</sup>. L'établissement d'une colonie par Shapur II au début du IV<sup>e</sup> siècle à Bahreïn, répond, quant à elle, plus au besoin de surveiller une population turbulente<sup>285</sup> qu'à l'objectif d'annexer une terre autrefois prospère<sup>286</sup>. Les raids des Arabes peuvent, en effet, se révéler d'autant plus dangereux qu'ils menacent la circulation maritime au nord du détroit d'Ormuz à une époque où, semble-t-il, il n'y a pas de marine de guerre sassanide<sup>287</sup>. La conquête d'Aden et de la côte avoisinante dans les années 570 par une armée de rencontre embarquée sur huit bateaux<sup>288</sup>, permet, quant à elle, à Khosro I<sup>er</sup> d'étendre sa sphère d'influence et d'accéder aux débouchés de la mer Rouge. Il n'y a cependant pas trace d'une quelconque activité de contrôle du trafic par les Iraniens au niveau du détroit de Bab el Mandeb, et le grand port de l'époque reste Adoulis. À la même époque les Sogdiens se rendent en ambassade à Ctésiphon et l'emprise des Perses sur le commerce oriental semble alors quasi totale. Ne leur échappe dorénavant que la route passant au nord de la mer Caspienne<sup>289</sup>.

Parallèlement à cette expansion territoriale, dont les objectifs économiques apparaissent en filigrane, les Sassanides se sont très rapidement attachés à améliorer les infrastructures de leur empire. Le premier représentant de la dynastie, Ardashir I<sup>er</sup>, est réputé avoir construit, ou reconstruit, plusieurs ports du golfe Persique, parmi lesquels Rev Ardashir sur la côte perse et l'ancienne Apologos<sup>290</sup>, qui deviendra plus tard Al-Ubullah. Shapur II au IV<sup>e</sup> siècle serait à l'origine de travaux importants à Siraf<sup>291</sup>, notamment d'un fort destiné à parer les attaques des pillards arabes<sup>292</sup>. Plus tard, au VI<sup>e</sup> siècle, sous le règne de Khosro I<sup>er</sup> qui, nous l'avons vu, semble avoir porté un intérêt particulier à l'Arabie, Muscat entame une belle carrière d'escale

---

offerte par Charles le Chauve à l'abbaye de Saint-Denis (C. Beurdeley, *Sur les routes de la soie. Le grand voyage des objets d'arts*, Office du Livre S.A., Fribourg (Suisse), 1985, p. 130 ; N. N. Chegini, A. V. Nikitin, « Sasanian Iran. Economy, Society, Arts and Crafts », *loc. cit.*, p. 76).

<sup>281</sup> F. Thierry, « Sur les monnaies sassanides trouvées en Chine », *loc. cit.*, p. 117.

<sup>282</sup> F. Thierry, C. Morrisson, « Sur les monnaies byzantines trouvées en Chine », *loc. cit.*, p. 132.

<sup>283</sup> Voir le texte des *Res Gestæ Divi Shapuris*, dans A. Maricq, « Classica et Orientalia », *Syria*, 35/3-4, 1958, p. 306. Tabari rapporte que Bahram V (420-438) reçut le Sind en dot, ce qui prouve que le pouvoir sassanide n'était pas fermement établi sur la région (M. Tabari, *Chroniques*, II, 22, trad. H. Zotenberg, p. 125).

<sup>284</sup> Cf chapitre I.

<sup>285</sup> G.F. Hourani, *Arab Seafaring in the Indian Ocean in Ancient and Early Medieval Times*, p. 38.

<sup>286</sup> Le dépeuplement de l'Arabie orientale et de Bahreïn intervient dès le III<sup>e</sup>-IV<sup>e</sup> siècle, l'île de Failaka est abandonnée au I<sup>er</sup> siècle ap. J.-C. (J. Schiettecatte, « À la veille de l'islam : effondrement ou transformation du monde antique ? », *loc. cit.*, p. 6).

<sup>287</sup> M.G. Morony, « Trade and Exchange; The Sasanian World to Islam », *loc. cit.*, p. 8.

<sup>288</sup> Profitant des conflits arabo-éthiopiens, Khosro I<sup>er</sup> (Nourshivan) envoie huit cents condamnés à mort sur huit vaisseaux, dont deux font naufrage (M. Tabari, *Chroniques*, II, 41, trad. H. Zotenberg, p. 210-214).

<sup>289</sup> Cf infra.

<sup>290</sup> D. Whitehouse, A. Williamson, « Sasanian Maritime Trade », *Iran*, Taylor and Francis, 1973, 11, p. 31 ; G.F. Hourani, *Arab Seafaring in the Indian Ocean in Ancient and Early Medieval Times*, p. 38 et 69 ; P. Malekandathil « The Sassanids and the Maritime Trade of India during the Early Medieval Period », dans *Maritime India, Trade Religion and Polity in the Indian Ocean*, Primus Book, Ratna Sagar, Delhi, 2010, p. 2.

<sup>291</sup> T. Daryaee, « The Persian Gulf Trade in Late Antiquity », *Journal of World History*, 14, 1, 2003, p. 6-7.

<sup>292</sup> N. N. Chegini, A. V. Nikitin, « Sasanian Iran. Economy, Society, Arts and Crafts », *loc. cit.*, p. 61-62.

sur la route maritime des Indes<sup>293</sup>, tandis que des fortifications sont construites à Suhar, toujours dans la péninsule d'Oman<sup>294</sup>. Des jarres de grès chinoises y sont importées dès avant l'islam<sup>295</sup>. Parallèlement, les souverains iraniens portent une attention particulière aux itinéraires terrestres, comme le font de leur côté leurs homologues byzantins<sup>296</sup>. Et, contrairement à une pratique bien établie, il arrive que la motivation économique l'emporte sur l'intérêt militaire<sup>297</sup>. Ainsi, la très ancienne route contournant le Khorassan par le sud<sup>298</sup>, vers Kandahar ou le Balouchistan, empruntée jadis en sens inverse par les armées de Cratère et d'Antiochos III, connaît un regain d'activité favorisé par le pouvoir central, sans doute pour améliorer les contacts commerciaux avec les Indes. Sur le parcours, Ardashir I<sup>er</sup> aurait fondé Kerman au III<sup>e</sup> siècle<sup>299</sup>, comme un certain nombre de sites du Khuzistan<sup>300</sup>. Ses successeurs continuent sa politique dans la région, et laissent leurs noms à plusieurs villes entre le Fars et l'Indus, où, nous disent les chroniques, les caravanes font étape<sup>301</sup>.

Il reste un dernier domaine où l'administration sassanide laisse son empreinte, au propre comme au figuré. C'est celui de l'organisation des marchés, notamment celui, si particulier, de la soie. Cependant les lourdes contraintes réglementaires observées dans le monde romano-byzantin ne se retrouvent pas à l'est de l'Euphrate. Certes, Khosro I<sup>er</sup> reste attentif à la bonne marche des affaires, nous l'avons vu à propos de la démarche des marchands sogdiens, mais il n'y a pas, semble-t-il, dans ses territoires, de monopole d'État<sup>302</sup> avec, comme à Byzance à partir du IV<sup>e</sup> siècle, instauration d'un fonctionnaire<sup>303</sup> seul habilité à acheter les cargaisons<sup>304</sup>. Les deux administrations utilisent cependant un même système pour garantir la qualité des marchandises et le paiement des taxes<sup>305</sup>. Il s'agit de cachets d'argile, fixés sur les chargements et portant des sceaux privés, à côté, en règle générale, d'un sceau officiel. Leur présence évite de refaire à chaque transaction les ballots concernés<sup>306</sup>. S'ils sont un reflet du bon fonctionnement de la fiscalité en Perse<sup>307</sup>, ils nous renseignent aussi sur les routes commerciales de l'époque.

<sup>293</sup> T. Daryaee, « The Persian Gulf Trade in Late Antiquity », *loc. cit.*, p. 9.

<sup>294</sup> Selon T. Daryaee, des travaux auraient aussi été effectués dans le Sind et en Afrique orientale à Kilwa (T. Daryaee, « Bazaars, Merchants, and Trade in Late Antique Iran », *loc. cit.*, p. 406).

<sup>295</sup> E. de la Vaissière, *Histoire des marchands sogdiens*, p. 289.

<sup>296</sup> Avec cependant une détérioration sous Justinien sauf pour la route de Perse. Procope insiste sur le rôle de transmission rapide des informations du système routier (Procope, *Histoire secrète de Justinien*, 30).

<sup>297</sup> Chez les Achéménides, mais aussi les Byzantins, le réseau routier n'est pas à l'usage des marchands (J.-P. Sodini, « L'Asie Mineure », dans *Le Monde Byzantin, I, l'Empire romain d'Orient (330-641)*, sous la direction de C. Morrisson, Nlle Clio, l'histoire et ses problèmes, Puf, Paris, 2012, p. 357).

<sup>298</sup> Cf chapitres II et III.

<sup>299</sup> T. Daryaee, « The Persian Gulf Trade in Late Antiquity », *loc. cit.*, p. 2.

<sup>300</sup> D. Whitehouse, A. Williamson, « Sasanian Maritime Trade », *loc. cit.*, p. 31.

<sup>301</sup> T. Daryaee, « The Persian Gulf Trade in Late Antiquity », *loc. cit.*, p. 2 et 4.

<sup>302</sup> L. Boulnois, *La Route de la Soie*, p. 152.

<sup>303</sup> *Le comes commerciorum*,

<sup>304</sup> N. Oikonomidès, « Silk Trade and Production in Byzantium from the Sixth to the Ninth Century: The Seals of Kommerkiarioi », *Dumbarton Oaks Papers*, Dumbarton Oaks, Trustees for Harvard University, 40, 1986, p. 33. Plus tard, ces comites, ou kommerkiarioi, travaillent pour l'État mais aussi pour eux même, et si un particulier est pris à passer de la soie en contrebande, le kommerkiarios récupère la cargaison, tandis que le pouvoir central confisque tous les autres biens (*ibid.*, p. 34). La répression a vite trouvé ses limites, contraignant Justinien à baisser les prix imposés, semble-t-il pour ruiner le marché privé (*ibid.*, p. 33-34 ; Procope, *Histoire secrète*, XXV).

<sup>305</sup> À priori à partir du VI<sup>e</sup> siècle, le sceau du kommerkiariou fait foi du côté byzantin (*ibid.*, p. 37).

<sup>306</sup> *The Cambridge History of Iran, The Seleucid, Parthian and Sasanian Periods*, Eshan Yarshater (ed.), Cambridge University Press, Cambridge, Vol III (1), 1983, p. 742-743.

<sup>307</sup> Il est probable que d'autres impôts sont perçus, notamment aux frontières, comparables à la *vestaglia* byzantine (12,5 %).



Ainsi des sceaux en provenance d'un port du Fars, ont été retrouvés en Arménie, à Dvin<sup>308</sup>, l'ancienne Dubio, là où, selon Procope, il y a « quantité de marchandises des Indes, de l'Ibérie, de plusieurs provinces de Perse, et de quelques-unes de l'Empire »<sup>309</sup>. Parmi les autres sites où des découvertes similaires ont été effectuées, rappelons celui de Mantāi, au Sri Lanka, où le sceau imprimé sur le cachet en argile cuite représente une croix nestorienne avec une inscription en vieux perse et un quadrupède<sup>310</sup>. Ces deux exemples illustrent bien les itinéraires terrestres et maritimes des marchands sassanides que nous allons aborder maintenant.

## L'essor du réseau commercial perse

### *Les routes terrestres*

À partir du III<sup>e</sup> siècle, la Mésopotamie, voie très ancienne du commerce eurasiatique, connaît quelques changements dans ses itinéraires et ses villes étapes. Mais surtout, grâce à la diligence de ses habitants, elle draine de plus en plus les marchandises d'Asie du Sud et du Sud-Est au détriment des pays riverains de la mer Rouge. Pour lutter contre ce quasi-monopole qui s'installe progressivement, Byzance ne peut que chercher à traiter avec d'autres intermédiaires moins hostiles<sup>311</sup> et à utiliser, à partir du VI<sup>e</sup> siècle, une route, jusqu'alors peu usitée, au départ de la mer Noire et contournant la Caspienne par le nord.

Durant donc les quatre à cinq siècles qui précèdent l'avènement de l'islam, le golfe Persique, prolongé par le Tigre et l'Euphrate, reste une voie de circulation essentielles dont les contours varient cependant quelque peu au fil du temps. Les ports de la côte iranienne se développent assez nettement, grâce, en partie, à l'action des dirigeants de Ctésiphon, peut-être en raison de leurs origines<sup>312</sup>. Les fouilles archéologiques y ont trouvé des monnaies de Théodose du IV<sup>e</sup> siècle frappées à Alexandrie, et de Constance II, du VII<sup>e</sup> siècle, frappées à Constantinople<sup>313</sup>. La présence de nombreux objets de la dynastie Tang, qui dépassent, au moins en partie, le cadre de notre étude, montre bien que ces localités ont poursuivi leur croissance économique bien après la conquête musulmane. Parmi elles, Rev Ardashir, pillée par les Arabes durant la minorité de Shapur II<sup>314</sup>, devient le siège de l'épiscopat métropolitain nestorien du Fars, et Ananias de Sirak considère qu'elle offre des perles d'excellente qualité<sup>315</sup>. Au III<sup>e</sup> siècle, selon

---

<sup>308</sup> M.G. Morony, « Trade and Exchange; The Sasanian World to Islam », *loc. cit.*, p. 11.

<sup>309</sup> Procope, *Le livre des guerres*, II, 25, 1.

<sup>310</sup> R.N. Fry, « Sasanian-Central Asian Trade Relations », *Bulletin of the Asia Institute*, New Series, Iranian Studies in honor of A.D.H. Bivar, 7, 1993, p. 76-77 ; G.F. Hourani, *Arab Seafaring in the Indian Ocean in Ancient and Early Medieval Times*, note p. 71, p. 144.

<sup>311</sup> Nous avons vu Justinien négocier avec les Axoumites (*cf supra*). À la fin du VI<sup>e</sup> siècle, les Persarméniens viennent trouver l'empereur Justin pour lui demander son amitié, avec de grandes quantités de soie (Grégoire de Tours, *Histoire des Francs*, IV, 48-49). Cet épisode est à rattacher à la grande révolte arménienne de 571 (E. de la Vaissière, *Histoire des marchands sogdiens*, p. 212). Il montre l'implication des peuples caucasiens dans le commerce de la soie. Celle-ci leur est arrivée par la Mésopotamie ou, peut-être, par la steppe sans traverser le territoire sassanide (*cf infra*).

<sup>312</sup> *Cf supra*.

<sup>313</sup> T. Daryaee, « The Persian Gulf Trade in Late Antiquity », *loc. cit.*, p. 9.

<sup>314</sup> *Cf supra*.

<sup>315</sup> R.H. Hewsens, *The Geography of Ananias of Sirak*, Reichert, Wiesbaden, 1992, p. 74A. Rev Ardashir est mentionnée sous le nom de Resir à Parsan.

le *Codex Manichaicus Coloniensis*, les navires iraniens appareillent du port pour les Indes<sup>316</sup>. Busher, peut-être dans les environs de l'ancienne Antioche de Perside<sup>317</sup>, centre diocésain<sup>318</sup>, après une période de prospérité, voit son activité décliner rapidement au VII<sup>e</sup> siècle au profit de Siraf<sup>319</sup>. Cette dernière se trouve probablement à l'emplacement de l'ancienne Auzinga de Ptolémée<sup>320</sup>. Sur place, des monnaies sassanides voisinent avec du numéraire romain et byzantin<sup>321</sup>. Au début de la période islamique, les maisons sont construites avec du bois importé des Indes et de Zanzibar<sup>322</sup>. Les milliers de tessons d'origine chinoise<sup>323</sup> sont sans doute un peu plus tardifs, à partir de la fin du VIII<sup>e</sup> siècle<sup>324</sup> ; ils montrent bien les liens qui existent à l'époque entre le port et l'empire du Milieu<sup>325</sup>. Toujours dans le golfe Persique mais sur la côte arabe, d'autres sites s'agrandissent comme Darin, au nord-ouest de Bahrein, dont les marchands exportent au VII<sup>e</sup> siècle du musc en provenance des Indes vers l'Arabie orientale, Bassorah et même le Hedjaz<sup>326</sup>. Un texte, probablement du VIII<sup>e</sup> siècle, décrit le voyage mouvementé vers l'Asie du Sud de l'un d'entre eux, le futur Saint Rabban Bar-Sadhe<sup>327</sup>. Au niveau du détroit d'Ormuz, Julfar sert de lieu d'embarquement pour les troupes musulmanes qui s'apprêtent à attaquer en 637 l'empire sassanide<sup>328</sup>. À Oman, les négociants de Dibba et Sohar trafiquent avec les Indes, au moins au VI<sup>e</sup>-VII<sup>e</sup> siècle<sup>329</sup>, comme sans doute ceux de Muscat<sup>330</sup>. Les ports de la côte orientale de l'Arabie semblent très actifs, car, si l'on en croit Tabari, à l'époque du Prophète, le bois d'aloès, le camphre et le musc sont peu estimés dans la péninsule, car on en importe de grandes quantités par voie de mer de l'Inde<sup>331</sup>. Il est très probable qu'une partie de ces marchandises s'échangent dans les foires qui se tiennent jusqu'à Dumat, au débouché du Wadi Shiran, et qui sont fréquentées par des Persans<sup>332</sup>. Plus au nord, à l'embouchure des fleuves mésopotamiens,

<sup>316</sup> D.T. Potts, « Indian Ocean, Pre-Islamic Period », *Encyclopaedia Iranica*, on line.

<sup>317</sup> L. Martinez Sève, « Georges Rougemont, " Que sait-on d'Antioche de Perside ? " », *Abstracta Iranica*, 37-38-39, 2018.

<sup>318</sup> T. Daryaee, « The Persian Gulf Trade in Late Antiquity », *loc. cit.*, p. 6.

<sup>319</sup> D. A. Agius, *Handbook of Oriental Studies*, Section 1, *The Near and Middle East, Classic Ships of Islam, From Mesopotamia to the Indian Ocean*, p. 75.

<sup>320</sup> La construction des fortifications aurait été réalisée par des prisonniers romains (*The Cambridge History of Iran, The Seleucid, Parthian and Sasanian Periods*, p. 751).

<sup>321</sup> Trente monnaies sassanides, une de Théodose I<sup>er</sup> frappée à Alexandrie, un solidus de Constance II (D. Whitehouse, A. Williamson, « Sasanian Maritime Trade », *loc. cit.*, p. 35 ; T. Daryaee, « The Persian Gulf Trade in Late Antiquity », *loc. cit.*, p. 6-7 ; R. Tomber, *Indo-Roman Trade, from pots to pepper*, p. 114).

<sup>322</sup> T. Daryaee, « Bazaars, Merchants, and Trade in Late Antique Iran », *loc. cit.*, p. 406.

<sup>323</sup> E. de la Vaissière, « Trans-Asian trade, or the Silk Road deconstructed (Antiquity, Middle Ages) » dans *Draft for The Cambridge History of Capitalism*, vol 1, *The Rise of Capitalism*, Cambridge, 2014, p. 105.

<sup>324</sup> D. Whitehouse, A. Williamson, « Sasanian Maritime Trade », *loc. cit.*, p. 48.

<sup>325</sup> D. A. Agius, *Handbook of Oriental Studies*, Section 1, *The Near and Middle East, Classic Ships of Islam, From Mesopotamia to the Indian Ocean*, p. 77.

<sup>326</sup> M.G. Morony, « Trade and Exchange; The Sasanian World to Islam », *loc. cit.*, p. 19.

<sup>327</sup> Jesusdenah, évêque de Baçrah, *Le Livre de la Chasteté*, publié et traduit par J.-B. Chabot, Extrait des *Mélanges d'archéologie et d'histoire*, publiés par l'École française de Rome, 1896, XVI, 77.

<sup>328</sup> G.F. Hourani, *Arab Seafaring in the Indian Ocean in Ancient and Early Medieval Times*, p. 142.

<sup>329</sup> D. A. Agius, *Handbook of Oriental Studies*, Section 1, *The Near and Middle East, Classic Ships of Islam, From Mesopotamia to the Indian Ocean*, p. 54.

<sup>330</sup> Cf supra.

<sup>331</sup> M. Tabari, *Chroniques*, II, 89, trad. H. Zotenberg, p. 491-492. Les musulmans sont présents au Sri Lanka dès le VII<sup>e</sup> siècle (*Merveilles de l'Inde*, XCVII ; O. Bopearachchi, « Seafaring in the Indian Ocean. Archaeological Evidence from Sri Lanka », *loc. cit.*, p. 72). Il est possible qu'ils soient partis de la côte orientale de l'Arabie plutôt que de la côte méridionale, moins active. Cependant, au VI<sup>e</sup> siècle, Cosmas Indicopleustès signale les contacts de la Grande Île avec les Himyarites (cf supra).

<sup>332</sup> D. A. Agius, *Handbook of Oriental Studies*, Section 1, *The Near and Middle East, Classic Ships of Islam, From Mesopotamia to the Indian Ocean*, p. 54 ; M.G. Morony, « Trade and Exchange; The Sasanian World to Islam », *loc. cit.*, p. 6.

l'ancienne Apologos et future al-Ubullah joue toujours un rôle essentiel dans le commerce avec l'Asie. Elle est citée aussi bien par les Romains que par les auteurs musulmans. En 408/409, les empereurs Théodose et Honorius la désignent comme le centre du commerce de la soie<sup>333</sup> et plus tard Tabari la nomme « la limite de l'Inde »<sup>334</sup>. Pharat (probablement Forath) apparaît encore active au III<sup>e</sup> siècle ; le *Codex Manichaicus Coloniensis* raconte que Mani rencontre là Oggas, un marchand palmyrénien, et qu'il lui raconte qu'il a vu des marchands en partance pour les Indes. Lui-même s'embarque pour la même destination à la fin du règne d'Ardashir I<sup>er</sup><sup>335</sup>. Les autres villes de la région se transforment, perdent leur nom ou sont abandonnées. C'est le cas pour de nombreux lieux que les auteurs du tournant de notre ère se plaisaient à décrire, les Spasinou Charax, Thumata et autres Barbatia. Seule, Térédon est encore nommée une fois par Ammien Marcellin<sup>336</sup> au IV<sup>e</sup> siècle, avant de disparaître, comme les autres, des rives du fleuve et de la mémoire des hommes. De nouvelles cités émergent, comme Bassorah, qui aurait connu une communauté indienne à l'époque sassanide, et qui est citée par les premiers écrivains islamiques comme étant la porte vers les Indes<sup>337</sup>.

Des rives du golfe Persique et de la basse Mésopotamie, les cargaisons empruntent ensuite, pour remonter vers le nord, des routes terrestres et fluviales. À partir des ports du Fars, il existe, malgré les difficultés dues au relief, des circuits rejoignant l'arrière-pays<sup>338</sup>. Des preuves archéologiques suggèrent que Busher est relié à Shiraz par une route<sup>339</sup> qui n'a sans doute guère de difficultés à rejoindre ensuite l'antique trajet achéménide reliant Suse à l'Indus<sup>340</sup>. Mais le Tigre et l'Euphrate restent les voies les plus usitées. Le géographe arabe ibn-Rustah raconte qu'avant l'islam, les bateaux venant des Indes, remontaient le Tigre jusqu'à Ctésiphon<sup>341</sup>, souvent associée dans les textes à Séleucie du Tigre et Kokhé,<sup>342</sup> mégapole que les Arabes désignent sous le vocable d'Al Madaïn<sup>343</sup>. Sur l'Euphrate, une autre agglomération est souvent citée par les auteurs musulmans : il s'agit d'al Hira, au sud-ouest de l'ancienne Babylone, capitale du royaume arabe lakhmide. Une interprétation de Maçoudi<sup>344</sup> et de Hamza d'Ispahan a pu laisser croire que des Chinois venaient s'amarrer à ses quais dès le V<sup>e</sup> siècle<sup>345</sup>. Mais il n'y a pas de preuves, archéologiques ou autres, de présence de bateaux de l'empire du Milieu dans l'océan Indien avant le X<sup>e</sup> siècle<sup>346</sup> et il est probable que les embarcations d'al Hira évoquées par les géographes musulmans viennent simplement d'Asie du Sud ou du Sud-Est, ou même que l'origine de la cargaison s'est transposée dans l'esprit des auteurs à celle des navires. Après la conquête islamique, al Hira perd de son importance, concurrencée par Koufa, fondée par les

<sup>333</sup> *The Cambridge History of Iran, The Seleucid, Parthian and Sasanian Periods*, p. 755.

<sup>334</sup> M. Tabari, *Chroniques*, III, 15, trad. H. Zotenberg, p. 320.

<sup>335</sup> D.T. Potts, « Indian Ocean, Pre-Islamic Period », *Encyclopaedia Iranica*, on line.

<sup>336</sup> Ammien Marcellin, *Histoire de Rome*, XXIII, 6.

<sup>337</sup> R. Tomber, *Indo-Roman Trade, from pots to pepper*, p. 115.

<sup>338</sup> D. Whitehouse, A. Williamson, « Sasanian Maritime Trade », *loc. cit.*, p. 32.

<sup>339</sup> T. Daryaee, « The Persian Gulf Trade in Late Antiquity », *loc. cit.*, p. 6.

<sup>340</sup> Cf chapitres II et III.

<sup>341</sup> G.F. Hourani, *Arab Seafaring in the Indian Ocean in Ancient and Early Medieval Times*, p. 41 ; M.G. Morony, « Trade and Exchange; The Sasanian World to Islam », *loc. cit.*, p. 7.

<sup>342</sup> *Histoire Nestorienne, Chronique de Séert, Patrologia Orientalis*, VII, 2, p. 101, note 5 et p. 149. Ctésiphon-Séleucie-Kokhé revient régulièrement dans la *Chronique*.

<sup>343</sup> Al Madaïn veut dire « les villes ».

<sup>344</sup> Maçoudi, *Les prairies d'or*, I, 9.

<sup>345</sup> P. Paris, « Quelques dates pour une histoire de la jonque chinoise », *BEFEO*, 46, 1, 1952, p. 275.

<sup>346</sup> T. S'en, « Maritime Interactions between China and India: Coastal India and the Ascendancy of Chinese Maritime Power in the Indian Ocean », *Journal of Central Eurasian Studies*, May 2011, 2, p. 41, 47 et 50.

vainqueurs<sup>347</sup>. Un peu plus au nord, un bourg accueille déjà depuis quelques temps, deux fois par an, une grande foire de sept jours où l'on vient de toute la Perse, il s'agit de Bagdad<sup>348</sup>.

Les cargaisons du golfe Persique, en suivant le Tigre ou l'Euphrate, atteignent ainsi progressivement la haute Mésopotamie. De là, elles repartent vers la Syrie en empruntant des chemins fréquentés depuis des siècles et que nous avons déjà eu l'occasion de décrire<sup>349</sup>. Ils aboutissent, comme le montre bien la table de Peutinger, à Antioche sur l'Oronte et aux villes de la côte phénicienne dont la richesse est célébrée par l'*Expositio Totius Mundi et Gentium*<sup>350</sup> et Procope<sup>351</sup>. Après la chute de Palmyre dont la dernière caravane est attestée par une inscription datée de 263<sup>352</sup>, les itinéraires suivis passent plus au nord<sup>353</sup> sans que la prospérité de la région en soit durablement affectée. Au IV<sup>e</sup> siècle, quelques villes et quelques personnages en font foi. L'*Expositio Totius Mundi et Gentium* célèbre Nisibis et Edesse<sup>354</sup>, Ammien Marcellin décrit le parcours d'un riche marchand devenu intendant du duc de Mésopotamie, avant de trahir les siens au profit des Perses lors du siège d'Amida<sup>355</sup>. Le même auteur raconte à propos de l'expédition de l'empereur Julien, que Callinicum est le centre d'un commerce considérable. Ailleurs, il vante la foire et la prospérité de Batna<sup>356</sup>, « résidence d'un grand nombre de riches négociants, et centre d'un commerce très actif tant en produits de l'Inde et de la Sérique, qu'en denrées de toute provenance qui affluent sur ce marché par terre et par mer ». Cette dernière information reste mystérieuse, mais il est probable que l'espace maritime concerné se situe au niveau du golfe Persique. Bon nombre des endroits que nous venons de citer sont aussi, remarquons-le, ceux désignés par les traités successifs de Dioclétien à Justinien, comme les points de passage obligés entre les deux empires perse et romain<sup>357</sup>.

Autre région frontalière, l'Arménie, mérite qu'on s'y attarde un peu. Durant la période arsacide<sup>358</sup>, si elle a souvent servi de pomme de discorde, elle n'a cependant joué qu'un rôle secondaire dans le commerce oriental. La situation change, notamment à partir du V<sup>e</sup> siècle, comme nous le montre un certain nombre de témoignages. Artaxata est un des rares postes douaniers autorisés par le traité signé un peu avant 400<sup>359</sup>, Procope évoque les marchandises des Indes à Dvin<sup>360</sup> et Moïse de Kaghanatouts racontant le siège en 628 par les Romains et les Khazars de Tiflis, parle d'un « lieu de délices de profits commerciaux »<sup>361</sup>. Aucun de ces auteurs ne donne plus de précision sur les itinéraires empruntés par les marchands. On ne peut dès

---

<sup>347</sup> H. Cordier, *Histoire générale de la Chine et de ses relations avec les pays étrangers depuis les temps les plus anciens jusqu'à la chute de la dynastie manchoue*, Librairie Paul Geuthner, Paris, 1920, p. 462.

<sup>348</sup> M. Tabari, *Chroniques*, IV, 40, trad. H. Zotenberg, p. 383.

<sup>349</sup> Comme par exemple le trajet de Maës Titianos décrit par Ptolémée, *Géographie*, I, 12 ; cf chapitre III.

<sup>350</sup> *Expositio Totius Mundi et Gentium*, XXIII, XXVII, XXXI.

<sup>351</sup> Procope, *Anecdota ou Histoire secrète de Justinien*, 25.

<sup>352</sup> E. Choissnel, *Les Parthes et La Route de la Soie*, p. 204.

<sup>353</sup> *Ibid.* p. 189.

<sup>354</sup> *Expositio Totius Mundi et Gentium*, XXII. Le texte rappelle que depuis la fin des Sévères, il est interdit aux Romains d'exporter du bronze et du fer. Il existe au moins une exception sous Constantin, ce qui permet alors aux Perses d'équiper leurs cataphractaires (Libanios, *Oratio*, 59, 66).

<sup>355</sup> Ammien Marcellin, *Histoire de Rome*, XVIII, 5.

<sup>356</sup> *Ibid.*, XXIII, 3; XIV, 3, 3.

<sup>357</sup> Cf supra.

<sup>358</sup> Cf chapitre III.

<sup>359</sup> G. Traina, « Mercanti e frontiera. Una lettura di C.4.63.4 », dans P. Garbarino, P. Giunti, G. Vanotti (éds.), *Confini, circolazione, identità ed ecumenismo nel mondo antico*, Le Monnier, Florence, 2020, p. 55, note 8.

<sup>360</sup> Cf supra.

<sup>361</sup> E. Chavannes, *Documents sur les Tou-Kiue (Turcs) occidentaux*, numérisé par P. Palmant, collection Les classiques des sciences sociales, Librairie d'Amérique et d'Orient Adrien Maisonneuve, Paris, 1903, p. 304.

lors que les imaginer, en se basant sur les données des siècles précédents<sup>362</sup>. Vers l'occident, ils pourraient conduire à la mer Noire ou à l'Anatolie. Dans le premier cas, ils toucheraient d'abord Phasis ou Trébizonde, l'actuelle Tabzon, comme semble l'indiquer la table de Peutinger<sup>363</sup>. Dans le second, ils se raccorderaient au réseau d'Asie Mineure, notamment par Sivas<sup>364</sup>, bien connu des militaires. À l'est, les données sont moins incertaines. Plusieurs routes déjà anciennes mènent au piémont sud caucasien. Deux d'entre elles ont été décrites par Strabon<sup>365</sup>.

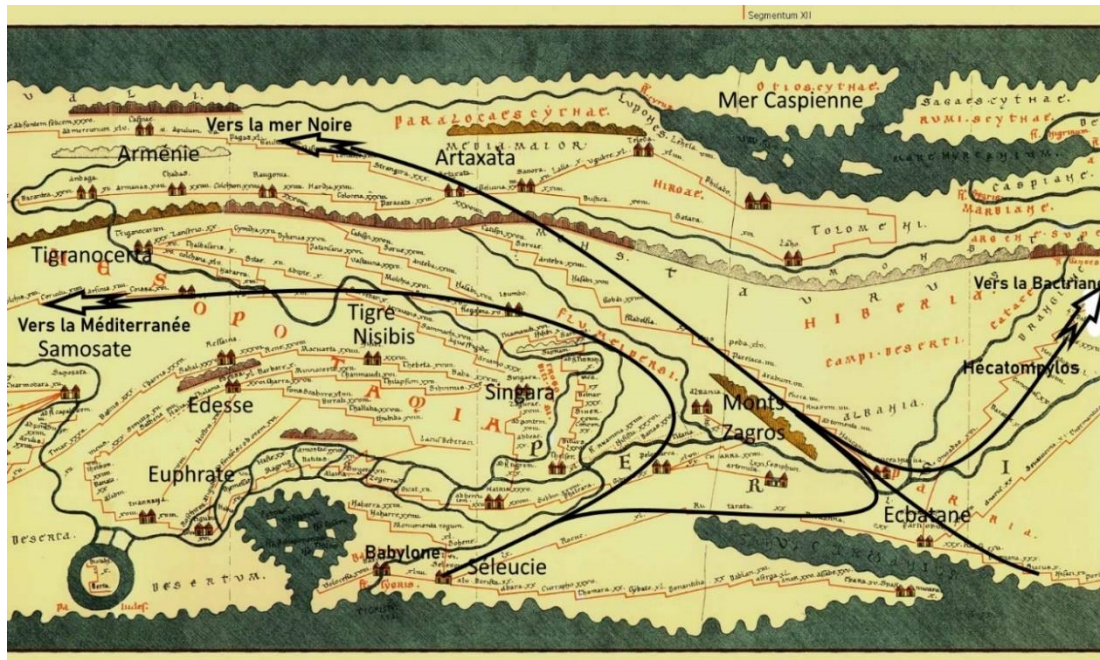


Figure 1 : Les deux routes de part et d'autre des Monts Zagros, d'après la Table de Peutinger

L'une traverse la Caspienne avant d'aboutir à l'Azerbaïdjan actuel, mais dans l'Antiquité tardive, elle n'a laissé guère de traces, hormis une allusion d'Ammien Marcellin<sup>366</sup>. L'autre part de Babylone, traverse les Zagros avant de se diriger vers le nord-ouest<sup>367</sup>. Elle peut éventuellement être rejointe à hauteur d'Ecbatane par un tronçon venant du sud de l'Iran et du Fars<sup>368</sup> qui ne paraît guère emprunté. Son utilisation dans l'Antiquité tardive semble confirmée par la table de Peutinger qui établit une séparation nette entre les réseaux routiers de la Mésopotamie d'une part et des régions du nord-est des Zagros, d'autre part. Un riche marchand de Rev Ardashir envoie cependant son fils avec un riche chargement de perles non pas à Artaxata mais à Nisibis, où il se convertit<sup>369</sup>. L'anecdote n'est pas décisive, mais elle pourrait montrer que les flux

<sup>362</sup> Cf carte 6.

<sup>363</sup> Procope nous dit que le Phasis qui prend sa source dans le pays des Arméniens, porte, avant de se jeter dans la mer Noire, de grands vaisseaux (Procope, *Le livre des guerres*, II, 29). Les habitants de la Lazique reçoivent, quant à eux, toutes leurs marchandises par la mer, mais ne semblent pas participer au commerce oriental (*ibid.*, II, 28). La table de Peutinger est une copie du XIII<sup>e</sup> siècle d'une compilation de cartes romaines dont les dernières semblent dater des IV<sup>e</sup>-V<sup>e</sup> siècle.

<sup>364</sup> C. Morrisson, « Peuplement, économie et société de l'Orient byzantin », *loc. cit.*, p. 213.

<sup>365</sup> Cf chapitre II.

<sup>366</sup> « plus au Nord on rencontre l'Hyrcanie.... Mais les habitants tirent principalement leur subsistance du commerce maritime » (Ammien Marcellin, *Histoire de Rome*, XXIII, 6, 50).

<sup>367</sup> Cf chapitre III.

<sup>368</sup> Cf supra.

<sup>369</sup> Jesudenah, évêque de Baçrah, *Le Livre de la Chasteté*, XVI, 44.

commerciaux du Fars et du Khouzistan sont à priori drainés préférentiellement vers le Tigre et l'Euphrate. Reste alors une dernière voie aboutissant en Arménie, sans doute la principale, celle venant d'Asie centrale et longeant la côte sud de la Caspienne. A-t-elle été fréquentée par les marchands sassanides et ceux-ci se sont-ils aventurés de manière générale plus à l'est ? Les témoignages sont rares et il est souvent difficile d'en tirer autre chose que des suppositions. Les conquêtes à partir de 240 de la Bactriane et de la Sogdiane par Ardashir I<sup>er</sup> et ses successeurs ont pu inciter des marchands mésopotamiens à fréquenter la région, d'autant que les deux provinces n'ont pas eu trop à souffrir des combats<sup>370</sup>. Les sources sont muettes mais certains de leurs confrères ont laissé quelques inscriptions en moyen persan et en parthe, datées du III<sup>e</sup> siècle, ou au plus tard du début du IV<sup>e</sup>, dans le Haut Indus, sur le site de Shatial, à environ 50 km en aval de Chilas<sup>371</sup>. Le lien est fragile, car nous sommes sur un trajet qui conduit plus sûrement aux ports des Indes du Nord-Ouest qu'au plateau iranien<sup>372</sup>, mais il prouve au moins la présence de négociants perses à l'est de leur territoire. Dès le milieu du IV<sup>e</sup> siècle, la menace des nomades du Nord, Kidarites d'abord, Hephtalites ensuite, se fait de plus en plus pressante, et culmine à la fin du V<sup>e</sup> siècle et au début du VI<sup>e</sup>. Les troubles ne sont pourtant pas continuels, et l'interruption du trafic n'est sans doute pas permanente<sup>373</sup>. Nous avons vu que l'Arménie, débouché naturel des produits de la Sérinde, connaît alors un regain d'activité<sup>374</sup>, mais qui apparaît alimenté par la Mésopotamie. Car il semble en effet que cette prospérité ne soit pas liée à une éventuelle activité des marchands iraniens au-delà des Pamirs ou des Tien shan. Ceux-ci ne s'aventurent pas en Chine<sup>375</sup> et il est même possible qu'ils abandonnent la Route de la Soie à cette époque<sup>376</sup>. La situation évolue au VI<sup>e</sup> siècle et des représentations diplomatiques du Roi des rois se rendent à la cour des Wei dès 507<sup>377</sup>, ce qui pourrait être le signe d'une reprise des relations commerciales. Ces relations, au moins entre États, perdurent jusqu'à la fin de la dynastie sassanide quand les derniers princes de Ctésiphon fuient à Chang'an après leurs défaites face aux Arabes<sup>378</sup>. Il reste cependant toujours aussi difficile de prouver la présence des

<sup>370</sup> Cf chapitre I.

<sup>371</sup> N. Sims-Williams, « The Iranian Inscriptions of Shatial », *Epigraphical and Numismatic Studies, The Journal of the International Association of Sanskrit Studies*, 23-24, 2013, p. 523, 531-534. Dans ces inscriptions, le persan est très minoritaire par rapport aux autres langues employées, notamment le sogdien.

<sup>372</sup> Pour certains, la conquête de l'Afghanistan par Ardashir I<sup>er</sup> aurait déplacé vers l'est la route conduisant de Sogdiane au Gandhara, obligeant à une traversée du Karakorum comme en témoigneraient les inscriptions de Shatial (B. A. Litvinsky, M. Hussain Shah, R. Shabani Samghabadi, « The Rise of Sasanian Iran », dans *History of civilizations of central Asia*, vol II, *The development of sedentary and nomadic civilizations, 700 B.C. to A.D. 250*, UNESCO Publishing, Paris, 1994, p. 475). L'argument ne paraît pas décisif d'autant que, on l'a vu, la Bactriane n'a, semble-t-il, pas trop souffert de sa conquête. Il n'y a donc pas de raison de penser à un changement brutal, à l'époque, des trajets caravaniers.

<sup>373</sup> F. Thierry pense que la circulation des marchandises n'est interrompue qu'en cas de défaillance des acteurs économiques ou politiques à l'une ou l'autre des extrémités de la chaîne logistique (F. Thierry, « Sur les monnaies sassanides trouvées en Chine », *loc. cit.*, p. 109 et 115). De fait, un papyrus du V<sup>e</sup> siècle parle des soies hunniques (hephtalites) donc ayant transité par l'Asie centrale (G. Traina, 428, *Une année ordinaire à la fin de l'empire romain*, p. 170). Les témoignages, notamment religieux, ne manquent cependant pas sur les perturbations occasionnées par les conflits (Xuan Zang, *L'Inde du Bouddha vue par des pèlerins chinois sous la dynastie Tang (VII<sup>e</sup> siècle)*, texte établi et annoté par Catherine Meuwese, Collection Temps et Continents, 1968, Calmann-Lévy, Paris, p. 267).

<sup>374</sup> Cf supra.

<sup>375</sup> E. de la Vaissière, *Histoire des marchands sogdiens*, p. 166.

<sup>376</sup> R. Xinjiang, « Sabao or Sabo: Sogdian Caravan Leaders in the Wall-Paintings in Buddhist Caves », dans Etienne de La Vaissière et Eric Trombet (éds.), *Les Sogdiens en Chine*, Études Thématiques 17, Ecole française d'Extrême Orient, Paris, 2005, p. 224.

<sup>377</sup> F. Thierry, « Sur les monnaies sassanides trouvées en Chine », *loc. cit.*, p. 109.

<sup>378</sup> *Ibid.*, p. 135 ; J.-P. Roux, *L'Asie centrale, Histoire et civilisations*, Paris, Fayard, 1997, p. 181.

marchands perses en Asie centrale jusqu'à l'arrivée de l'islam<sup>379</sup>. Tout ceci nous amènerait à penser qu'elle a été, au mieux, intermittente, notamment après les attaques des nomades du Nord au IV<sup>e</sup> siècle. Certains auteurs vont même jusqu'à dire qu'il n'y a pas de preuves directes d'échanges à longue distance, voire même interrégionaux, par le Khorassan sous les Sassanides<sup>380</sup>. Cosmas Indicopleustès nous indique que la situation a manifestement évolué au VI<sup>e</sup> siècle : « ...les convois de soie arrivent de là-bas (la Chine) en Perse en peu de temps, par voie de terre, passant de peuple en peuple... Aussi celui qui va par voie de terre de la Tzinista (Chine) en Perse réduit-il de beaucoup les distances ; c'est la raison pour laquelle on trouve toujours beaucoup de soie en Perse. »<sup>381</sup>. Nous apprenons d'un même élan que les marchands iraniens ne sont pas les seuls sur la Route de la Soie, et que l'empire sassanide y est en situation de quasi-monopole<sup>382</sup>. Si Khosro I<sup>er</sup> interdit aux Sogdiens d'étendre leurs activités commerciales sur son territoire en 560<sup>383</sup>, c'est pour protéger sans aucun doute les intérêts de ses propres sujets. À l'époque, il apparaît donc évident que la route du nord du Khorassan fonctionne et que selon toute probabilité, elle se raccorde à l'ouest, du moins en partie, au réseau arménien<sup>384</sup>. Il est non moins probable que les marchands du Grand roi ne s'aventurent guère au-delà de Merv, qui sert d'interface avec les Sogdiens<sup>385</sup>, illustrant ainsi le cheminement des cargaisons « de peuple en peuple » que nous décrit Cosmas Indicopleustès<sup>386</sup>. La ville à l'arrivée de l'islam, une des plus importantes de la région, aurait compté jusqu'à 60 000 habitants<sup>387</sup>.

Si la présence des négociants iraniens a donc pu varier selon les lieux et les époques en Asie centrale, leur civilisation et même leur religion<sup>388</sup> se sont largement diffusées en Sérinde et jusque dans l'empire du Milieu<sup>389</sup>. Il en reste de nombreux témoignages. Des monnaies de différents souverains de Ctésiphon ont été identifiées dans le bassin du fleuve Jaune<sup>390</sup>, souvent dans des tombes<sup>391</sup> et elles sont parfois accompagnées de bijoux, d'argenterie, de verrerie

<sup>379</sup> En 701, des Arabes et des Persans dans la région de l'Amou Daria, se font passer pour des marchands (E. de la Vaissière, *Histoire des marchands sogdiens*, p. 165, note 91). Une sorte de passeport chinois retrouvé à Astana près de Turfan, porte le nom de Peroz, fils de Yazdegird (R.N. Fry, « Sasanian-Central Asian Trade Relations », *loc. cit.*, p. 77.), et la langue perse semble supplanter le sogdien en Asie centrale (*ibid.*).

<sup>380</sup> M.G. Morony, « Trade and Exchange; The Sasanian World to Islam », *loc. cit.*, p. 9 et 11.

<sup>381</sup> Cosmas Indicopleustès, *Topographie chrétienne*, II, 46 ; cf supra.

<sup>382</sup> Ce qui explique les ambassades de Justinien auprès des Axoumites (cf supra).

<sup>383</sup> Cf supra. Cet interdit sera très pleinement levé lors de la conquête arabe, comme le montre l'épisode réel ou inventé d'un marchand sogdien se rendant à Basra où il est converti par Ali, le gendre du Prophète (E. de la Vaissière, *Histoire des marchands sogdiens*, p. 251).

<sup>384</sup> Cf supra.

<sup>385</sup> E. de la Vaissière, *Histoire des marchands sogdiens*, p. 165 et 168. C'est à Merv que les Arabes s'adressent à des prêteurs sogdiens pour financer une de leur campagne, ce qui prouve l'envergure financière qu'ont ces derniers dans la région (*ibid.*, p. 246).

<sup>386</sup> Il est probable que c'est ce cheminement, parfois médié par des marchands d'Asie centrale, pourquoi pas à partir de Merv, qui a amené des plats et des monnaies sassanides jusque dans le bassin de la Kama à l'ouest de l'Oural (*ibid.*, p. 224-225).

<sup>387</sup> B. A. Litvinsky, Zhang Guang-da, « Central Asia, the Crossroads of Civilizations », dans *History of civilizations of central Asia*, vol III, *The crossroads of civilizations, AD 250 to 750*, UNESCO Publishing, Paris, 1996, p. 477.

<sup>388</sup> Ainsi un temple du feu zoroastrien a été découvert dans la région de Chang'an (T. Daryaee, « Bazaars, Merchants, and Trade in Late Antique Iran », *loc. cit.* p. 408). Cf chapitre V.

<sup>389</sup> À titre d'exemple, le mot jasmin, dérivé de l'arabo persan « jasamin », aurait la même sonorité en chinois, et, ce, depuis le IV<sup>e</sup> siècle (F. Hirth, *China and the Roman Orient: Researches into Their Ancient and Mediæval Relations as Represented*, p. 270-271).

<sup>390</sup> F. Thierry, « Sur les monnaies sassanides trouvées en Chine », *loc. cit.*, voir carte p. 90.

<sup>391</sup> En général de la fin du VI<sup>e</sup> et du VII<sup>e</sup> siècle (Thierry, « Sur les monnaies sassanides trouvées en Chine », *loc. cit.*, p. 100).

comme à Xian<sup>392</sup>. Des objets d'art de Mésopotamie, parfois accompagnés d'autres venant de Méditerranée, circulent dans le Xinjiang, des fresques murales bouddhistes à Kucha ou Dunhuang intègrent des représentations de bols sassanides<sup>393</sup>. Même l'archipel japonais entre en contact avec les trésors artistiques venus de la Perse lointaine. En effet de la vaisselle en verre coupé a été trouvée dans cinq différents sites autour de l'ancienne capitale, dans le sud de Honshu, l'île principale. Elle est datée entre le V<sup>e</sup> et le VII<sup>e</sup> siècle. Au Turkestan, les drachmes en argent de Peroz et de ses successeurs sont largement utilisées dans la partie septentrionale<sup>394</sup> du bassin du Tarim jusqu'au corridor du Gansu<sup>395</sup>, à partir du milieu du VI<sup>e</sup> siècle jusqu'au début du VIII<sup>e</sup><sup>396</sup>. Leur présence ne doit pas grand-chose aux transactions commerciales, du moins à l'origine, mais bien plutôt aux tributs versés par les souverains de Ctésiphon aux Hephtalites à la fin du V<sup>e</sup> siècle<sup>397</sup>. Elles attestent à leur manière de la richesse et de l'influence de l'Empire sassanide.

### *Les routes maritimes*

Nous venons de voir que globalement, durant l'Antiquité tardive, les réseaux terrestres de Mésopotamie et du plateau iranien ne varient guère par rapport aux siècles précédents. Seuls l'intensité et les modalités des trafics, évoluent au gré des circonstances et des besoins, comme ils l'ont toujours fait depuis des siècles. À l'opposé, les routes de l'océan Indien à partir du golfe Persique, se modifient à partir du III<sup>e</sup> siècle et surtout du IV<sup>e</sup> siècle de manière profonde et durable, c'est-à-dire bien au-delà de l'avènement de l'islam. En effet, les armateurs et les commerçants perses élargissent progressivement leur domaine maritime traditionnel, à savoir essentiellement le nord de la mer d'Arabie, et s'intéressent de plus en plus à des espaces qui leurs étaient inconnus jusqu'alors, notamment en Extrême-Orient. Ce faisant ils s'assurent, malgré la concurrence, notamment des Axoumites, une position dominante dans le commerce avec l'Asie du Sud et du Sud-Est, favorisée, il est vrai, par le repli des Romains au nord du détroit de Bab el Mandeb.

---

<sup>392</sup> *Ibid*, p.92.

<sup>393</sup> E. Johnston Laing, « A Report on Western Asian Glassware on the Far East », *Bulletin of the Asia Institute*, 5, 1991, p. 112.

<sup>394</sup> F. Thierry, « Autour de *Money on the Silk Road* d'Helen Wang (*Helen Wang, Money on the Silk Road: The Evidence from Eastern Central Asia to c. AD 800, including a catalogue of the coins collected by Sir Aurel Stein*), note critique », *Revue numismatique*, 2007, 6, 163, p.325.

<sup>395</sup> E. de la Vaissière, *Histoire des marchands sogdiens*, p.103 ; F. Thierry, « La monétarisation de la société turke (VI<sup>e</sup>-IX<sup>e</sup> siècle). Influence chinoise, influence sogdienne », dans Etienne de La Vaissière et Eric Trombet (éds.), *Les Sogdiens en Chine*, Études Thématiques 17, Ecole française d'Extrême Orient, Paris, 2005, p. 404-405.

<sup>396</sup> Le contrat de vente d'une esclave à Turfan daté de 628, rédigé en sogdien, mentionne l'utilisation de « pièces perses très pures » (R.N. Fry, « Sasanian-Central Asian Trade Relations », *loc. cit.*, p 73). La première mention de l'utilisation de pièces d'argent sassanides dans un contrat à Turfan survient en 584. Brutalement, dans les années 700, les habitants cessent de les utiliser pour adopter les pièces de bronze chinoises (V. Hansen, « The Impact of the Silk Road Trade on a Local Community: The Turfan Oasis, 500-800 », dans Etienne de La Vaissière et Eric Trombet (éds.), *Les Sogdiens en Chine*, Études Thématiques 17, Ecole française d'Extrême Orient, Paris, 2005, p. 303). La documentation financière découverte dans la nécropole d'Astana, près de Turfan, prouve qu'au VII<sup>e</sup> siècle, l'économie locale est complètement monétarisée (F. Thierry, « La monétarisation de la société turke (VI<sup>e</sup>-IX<sup>e</sup> siècle). Influence chinoise, influence sogdienne », *loc. cit.*, p. 404).

<sup>397</sup> F. Thierry, « Sur les monnaies sassanides trouvées en Chine », *loc. cit.*, p.118.



Ces changements, bien sûr, ne se font que lentement. En mer Rouge, le III<sup>e</sup> siècle reflète encore par bien des aspects, la situation des siècles précédents, mais déjà les flux commerciaux se modifient. Il existe quelques échanges entre la Perse et les ports égyptiens, où un camée d'origine sassanide décorée du symbole de l'autel du feu zoroastrien a été retrouvé<sup>398</sup> mais c'est surtout en Arabie et en Afrique de l'Est que l'influence perse se renforce. À Qané, la plupart des céramiques méditerranéennes et nabatéennes disparaissent au profit notamment de poteries de Mésopotamie<sup>399</sup>, à Opone, à la toute extrémité de la corne de l'Afrique, les productions romaines sont remplacées par des jarres en provenance du golfe Persique ou par des objets venus des Indes du Nord<sup>400</sup>. Cette situation perdure jusqu'aux V<sup>e</sup> siècle et VI<sup>e</sup> siècle. Cosmas Indicopleustès nous apprend que les habitants de la Barbarie (très probablement la Corne de l'Afrique) envoient des aromates par mer en Perse et aux Indes<sup>401</sup>. À cette époque, la présence iranienne est évidente dans le golfe d'Aden, qu'elle soit religieuse avec un clergé chrétien nestorien à Socotra<sup>402</sup>, ou militaire avec l'intervention au Yémen de 575. Mais l'Arabie du Sud, concurrencée par Aksoum et Oman, ne fait alors plus guère partie des circuits du commerce oriental.

Aux Indes, un certain nombre de jarres, notamment celles dites « torpilles » d'origine sassanide, ont été mises à jour à Elephanta<sup>403</sup>, dans la région de Mumbai, mais aussi plus au sud, par exemple à Pattanam/Muziris<sup>404</sup> jusqu'à ce que le port disparaisse<sup>405</sup>, et au Sri Lanka<sup>406</sup>. Quelques découvertes monétaires viennent enrichir ces témoignages, que ce soit dans le Sind<sup>407</sup> ou à Ceylan<sup>408</sup>. Si les liaisons maritimes entre les bouches de l'Indus et le golfe Persique n'ont pas cessé depuis les Arsacides<sup>409</sup>, il est difficile de préciser à partir de quelle date les navires persans commencent à fréquenter les eaux méridionales de l'Asie du Sud, probablement à partir du V<sup>e</sup> siècle. Un texte chinois daté entre 300 et 500 raconte la demande en mariage d'une princesse cingalaise par un roi perse<sup>410</sup>. Une compilation du VII<sup>e</sup> siècle, le *Chin-shu*, retraçant les événements compris entre 265 et 419, rapporte que le commerce maritime dans l'Ouest de l'océan Indien est aux mains des Perses et des Indiens, et qu'ils en tirent un gros profit. Les Romains ne sont pas cités<sup>411</sup>. Des cargaisons venant des Indes et de Chine sont confisqués sous

<sup>398</sup> À Bérénice (R. Tomber, *Indo-Roman Trade, from pots to pepper*, p. 79-80).

<sup>399</sup> *Ibid.*, p. 105 ; J. Schiettecatte, « L'Arabie du Sud et la mer du III<sup>e</sup> siècle av. au VI<sup>e</sup> siècle apr. J.-C. », *loc. cit.*, p. 253-254.

<sup>400</sup> S.E. Sidebotham, *Berenike and the Ancient Maritime Spice Route*, p. 188 ; R. Tomber, *Indo-Roman Trade, from pots to pepper*, p. 97.

<sup>401</sup> Cosmas Indicopleustès, *Topographie chrétienne*, II, 49.

<sup>402</sup> *Ibid.*, III, 65.

<sup>403</sup> Le site, bien connu pour ses grottes avec des sculptures monumentales dédiées à Shiva, atteint son apogée au VI<sup>e</sup> siècle (R. Tomber, *Indo-Roman Trade, from pots to pepper*, p. 128).

<sup>404</sup> E.H. Seland, « Archaeology of Trade in the Western Indian Ocean, 300 BC-AD 700 », *loc. cit.*, p. 372-373.

<sup>405</sup> *Cf supra*.

<sup>406</sup> R. Tomber, *Indo-Roman Trade, from pots to pepper*, p. 127, 142, 146, 167.

<sup>407</sup> Des copies à l'effigie de Peroz (459-484) (T. Daryaee, « Bazaars, Merchants, and Trade in Late Antique Iran », *loc. cit.*, p. 406). Elles ont pu parvenir jusque-là soit par mer, soit à partir de l'Asie centrale où elles font partie du tribut versé aux Hephthalites (*cf supra*).

<sup>408</sup> Trois monnaies de Yazdgird (397-417), une de Khosros I<sup>er</sup> (531-579), une de Hormizd (579-590) et une de Khosros II (591-621) (O. Bopearachchi, « Seafaring in the Indian Ocean. Archaeological Evidence from Sri Lanka », *loc. cit.*, p. 71).

<sup>409</sup> Comme le montrent les épisodes de la vie de Mani (*cf supra*).

<sup>410</sup> J. Duncan, M. Derett, « The Theban Scholasticus and Malabar in c. 355-60 », *loc. cit.*, p. 25 note 33 a.

<sup>411</sup> F. Hirth, *China and the Roman Orient: Researches into Their Ancient and Mediaeval Relations as Represented*, p. 45.

Yazdgird I<sup>er</sup> (399-420) par le gouverneur de Perse, sans doute à ses compatriotes.<sup>412</sup> Selon le pèlerin Xuan Zang, des Hindous au VII<sup>e</sup> siècle se sont installés dans les principales villes de Mésopotamie où ils peuvent pratiquer librement leur religion<sup>413</sup>. Toutes ces données restent relativement floues. La première information précise, au VI<sup>e</sup> siècle, vient de Cosmas Indicopleustès<sup>414</sup> qui explique que Taprobane est devenu un point de rencontre incontournable du commerce oriental. L'île, dit-il, reçoit des navires de toute l'Asie du Sud-Est, chargés de soie, d'aloès, de clous de girofle, de bois de santal, d'épices en tout genre, tous produits destinés à être réexpédiés dans les ports du bassin occidental de l'océan Indien, des Indes à l'Éthiopie en passant par l'Arabie et la Mésopotamie<sup>415</sup>. Il ajoute qu'il existe sur place un clergé probablement nestorien<sup>416</sup>, que le souverain local est amateur de chevaux persans et qu'il connaît très bien les monnaies tant byzantines que sassanides<sup>417</sup>. Mais plus encore, Procope complète les données de Cosmas Indicopleustès en expliquant qu'à l'époque de Justinien, les marchands perses contrôlent totalement les ports d'Asie du Sud en général et le marché de la soie en particulier<sup>418</sup>. Les Romains sont obligés de passer par leurs conditions s'ils veulent accéder au précieux textile, comme ils le font déjà en Haute Mésopotamie et en Arménie<sup>419</sup>.

Fermement établis aux Indes puis à Ceylan, il est logique que les navigateurs iraniens se soient naturellement intéressés aux richesses de l'Asie du Sud-Est, et au-delà de la Chine, prêts dès lors à braver tous les dangers. Cependant, leur présence au-delà du cap Comorin reste très hypothétique avant le V<sup>e</sup> siècle, et seuls quelques rares auteurs se permettent de l'évoquer<sup>420</sup>. À partir de cette date, quelques témoignages paraissent plus probants. Une monnaie perse est retrouvée au niveau de l'isthme de Kra<sup>421</sup>, une intaille représentant une libation à un autel du feu, clairement zoroastrien, et un cabochon de verre portant une effigie sassanide sont signalés à Óc eo dans le delta du Mékong, mais leurs datations sont très imprécises entre le III<sup>e</sup> et le VI<sup>e</sup> siècle<sup>422</sup>. En 410, il existe un métropolitain nestorien des îles, des mers et de l'intérieur de Dabag, Chin et Macin. Dabag est probablement Java tandis que Chin et Macin peuvent représenter deux régions de la Chine<sup>423</sup>. Le *Liang Shu*, compilé au VII<sup>e</sup> siècle, mais traitant de

<sup>412</sup> Le roi envoie le catholicos Ahai enquêter sur des chargements dérobés par des pirates, en fait volés par le gouverneur de Perse, son propre frère (*Histoire Nestorienne, Chronique de Séert, Patrologia Orientalis*, V, 2, p. 324).

<sup>413</sup> R. Mookerji, *History of Indian shipping and maritime activity from the earliest times*, Longmans, Green and Co, Bombay Calcutta London New York, 1912, p. 169.

<sup>414</sup> Cosmas Indicopleustès, *Topographie chrétienne*, XI, 17.

<sup>415</sup> *Ibid.*, XI, 15-16.

<sup>416</sup> *Ibid.*, XI, 14.

<sup>417</sup> *Ibid.*, XI, 17-19, 22.

<sup>418</sup> Procope, *Le livre des guerres*, I, 20 ; cf supra.

<sup>419</sup> Sous Justinien, les marchands de Phénicie demandent à Byzance un prix de la soie plus élevée car ils sont obligés de l'acheter plus chère aux Perses (Procope, *Histoire secrète*, XXV).

<sup>420</sup> N. Dalsheimer, P.-Y. Manguin, « Visnu mitrés et réseaux marchands en Asie du Sud-Est : nouvelles données archéologiques sur le I<sup>er</sup> millénaire apr. J.-C. », *BEFEO*, 85, 1998, p. 104. Les auteurs lisent dans les sources chinoises la possibilité d'une présence dans un état de la péninsule malaise d'une communauté de marchands parthes, sogdiens ou persans au III<sup>e</sup> siècle. Il semble qu'ils fassent notamment référence au *Fu-nan chi* qui décrit au même endroit la présence de cinq cents familles de *hu*, deux de *fo-tu* et plus d'un millier de brahmanes indiens. Les *hu* représentent des populations d'Asie centrale, peut-être sogdienne, mais aussi indienne et les *fo-tu* sans doute des bouddhistes (P. Wheatley, « Tun-Sun », *The Journal of the Royal Asiatic Society of Great Britain and Ireland*, 1/2, 1956, p. 21 et note 2 et 3 ; E. de la Vaissière, *Histoire des marchands sogdiens*, p. 56).

<sup>421</sup> Elle est datée du V<sup>e</sup> siècle (B. Borell, « The Early Byzantine Lamp from Pong Tuk », *loc. cit.*, p. 11 ; Cl. Guillot, « La Perse et le Monde malais. Échanges commerciaux et intellectuels », *Archipel*, 2004, 68, p. 163).

<sup>422</sup> *Ibid.*, p. 162. De manière générale, les objets sassanides sont rares en Asie du Sud-Est (D. Whitehouse, A. Williamson, « Sasanian Maritime Trade », *loc. cit.*, p. 46).

<sup>423</sup> *Ibid.*, p. 47.

l'histoire des Liang (502-556), décrit le royaume de Tun-Sun, probablement situé au niveau de la péninsule malaise, peut-être autour de l'isthme de Kra : « ...au contact à l'ouest, des Indes et de la Perse.... Les marchands y viennent en grand nombre, d'Orient et d'Occident, (donc sans doute en partie iraniens), et ils échangent des objets rares, et une foule de marchandises précieuses »<sup>424</sup>. Un autre texte chinois, le *Manshu*, compilé vers 860, décrit à une date imprécise un lieu appelé Tayinkong, inconnu par ailleurs, mais situé probablement dans le golfe du Siam<sup>425</sup>. Il accueille des marchands de Perse, des Indes, de Java et de Bornéo pour trafiquer l'or, les pierres précieuses et le musc<sup>426</sup>. Ainsi, il semble bien que des marchands du golfe Persique participent, au moins au VI<sup>e</sup> siècle et peut-être avant, aux échanges de l'Insulinde, notamment au niveau de la péninsule malaise. Quelques temps avant 650, des moines chrétiens de Perse et d'Arabie passent par Kalah qui se situe à la hauteur du détroit de Malacca<sup>427</sup>.

Qu'en est-il maintenant de la Chine, et à quelle date ses rivages ont vu aborder des navires venus de la lointaine Mésopotamie ? La réponse est difficile, mais il semble que, là encore, il faille la fixer, au plus tôt, un peu avant 500. Parmi les dépôts monétaires sassanides retrouvés dans l'empire du Milieu, trois l'ont été au sud, à Suikai, Yingdak et Kukgong, dans la région de Canton<sup>428</sup>, ce qui laisse supposer qu'ils sont arrivés là par voie maritime. Quelques numéraires, parfois associés à des bijoux<sup>429</sup>, appartiennent à la fin du V<sup>e</sup> siècle, la plupart à la fin du VI<sup>e</sup> et au début du VII<sup>e</sup><sup>430</sup>. À Kukgong, les neuf monnaies mises en évidence sont coupées en deux, ce qui montre leur utilisation pour leur poids en métal ; cette pratique se retrouve dans une partie de l'Asie du Sud-Est<sup>431</sup>. À Sukai, il semble que les frappes aient été réalisées dans la province du Fars<sup>432</sup>. Les autres sources que nous ayons à disposition, essentiellement littéraires, vont dans le même sens, à savoir, un début des contacts commerciaux directs sino-mésopotamiens au milieu du I<sup>er</sup> millénaire. En 530-531, une pseudo ambassade sassanide se présente à la cour des Liang en Chine du Sud avec, comme présent, une dent du Bouddha, que rien n'oblige à croire authentique<sup>433</sup>. À partir de cette date<sup>434</sup>, différentes annales chinoises font référence aux « Possu », terme dont la traduction reste malaisée car il peut faire parfois allusion à un endroit d'Asie du Sud-Est. Au V<sup>e</sup>-VII<sup>e</sup> siècle, il désigne pourtant très probablement les Perses ou leur pays<sup>435</sup>. Le pèlerin chinois Yi Jing en 671 embarque sur un de leurs navires, de grande taille, à Canton à destination de Sumatra, la suite du voyage étant effectuée à bord d'un bateau appartenant au roi de Srivijaya<sup>436</sup>. Une décision impériale ordonne en 695 de donner des vivres aux

---

<sup>424</sup> P. Pelliot, « Le Fou-nan », *BEFEO*, 3, 1903, p. 262-263.

<sup>425</sup> Peut-être aussi au niveau de l'isthme de Kra.

<sup>426</sup> F. Grenet, « Les marchands sogdiens dans les mers du Sud à l'époque préislamique », *loc. cit.*, p. 70.

<sup>427</sup> B.E. Colless, « Persians Merchants and Missionaries in Medieval Malaysia », *Journal of the Malaysian Branch of the Royal Asiatic Society*, 42, 2, december 1969, p. 41.

<sup>428</sup> F. Thierry, « Sur les monnaies sassanides trouvées en Chine », *loc. cit.*, p. 90.

<sup>429</sup> J. Tsung-I, L. Vandermeersch, « Les relations entre la Chine et le monde iranien dans l'Antiquité historiquement revisitée à la lumière des découvertes archéologiques du dernier quart de siècle », *loc. cit.*, p. 209.

<sup>430</sup> T. Daryaee, « The Persian Gulf Trade in Late Antiquity », *loc. cit.*, p. 13-14.

<sup>431</sup> F. Thierry, « Sur les monnaies sassanides trouvées en Chine », *loc. cit.*, p. 134.

<sup>432</sup> T. Daryaee, « The Persian Gulf Trade in Late Antiquity », *loc. cit.*, p. 13-14. Il est tentant de rapprocher l'origine de ces monnaies avec l'émergence des ports de la côte iranienne du golfe Persique dès l'époque d'Ardashir I<sup>er</sup>.

<sup>433</sup> F. Grenet, « Les marchands sogdiens dans les mers du Sud à l'époque préislamique », *loc. cit.*, p. 71.

<sup>434</sup> M.G. Morony, « Trade and Exchange; The Sasanian World to Islam », *loc. cit.*, p. 8.

<sup>435</sup> D. Whitehouse, A. Williamson, « Sasanian Maritime Trade », *loc. cit.*, p. 47.

<sup>436</sup> G. Ferrand, *Relations de voyages et textes géographiques arabes, persans et turks relatifs à l'Extrême-Orient du VIII<sup>e</sup> au XVIII<sup>e</sup> siècle*, Ernest Leroux, Paris, 1913, p. 633-634 ; B.E. Colless, « Persians Merchants and Missionaries in Medieval Malaysia », *loc. cit.*, p. 14.

envoyés étrangers, notamment aux Indiens, aux Perses et aux Arabes<sup>437</sup>. À ce moment, ces derniers ont conquis l'ancien territoire sassanide et les Chinois les désignent d'ailleurs sous un nom dérivé du persan<sup>438</sup>. Cette confusion semble bien montrer que les marchands et les navigateurs iraniens gardent, pour un temps, le contrôle du commerce maritime avec l'Empire du Milieu, ce dont plusieurs témoignages font foi au VIII<sup>e</sup> siècle.<sup>439</sup> Les Arabes occupent cependant une place de plus en plus importante en mer de Chine, comme le montre l'attaque de Canton en 758 ou l'origine des victimes des massacres de Yangzhou, à l'embouchure du Yángzǐ Jiāng<sup>440</sup>. Il semble que ce soit à cette occasion que les « Possu » apparaissent pour une dernière fois dans les annales chinoises<sup>441</sup>. Ils s'intègrent dorénavant, avec leurs confrères arabes, dans une vaste communauté musulmane<sup>442</sup>.

### L'hégémonie de la Perse sassanide sur le commerce oriental

Si les itinéraires empruntés par les marchands perses sont connus au moins dans les grandes lignes, il est plus difficile de préciser la densité des trafics, de la chute des Arsacides à l'avènement de l'islam. Il est cependant possible de se faire une idée de leurs évolutions pendant toute cette période. Durant le III<sup>e</sup> siècle, le contexte historique comme les guerres continues romano-perses ou la peste de 250, notamment au Moyen Orient, pourrait faire penser que les échanges transitant par le territoire sassanide connaissent quelques difficultés, symbolisées par le déclin puis la chute de Palmyre. Cette opinion doit être nuancée, car parallèlement, un monnayage d'or, même dévalué, persiste en Bactriane<sup>443</sup> après les conquêtes d'Ardashir, lequel

---

<sup>437</sup> P. Pelliot, « Deux itinéraires de Chine en Inde à la fin du VIII<sup>e</sup> siècle », *loc. cit.*, p. 334.

<sup>438</sup> H. Cordier, *Histoire générale de la Chine et de ses relations avec les pays étrangers depuis les temps les plus anciens jusqu'à la chute de la dynastie manchoue*, p. 464. Inversement, les Arabes ont emprunté au persan le mot désignant le Fils du Ciel, comme d'ailleurs des toponymes en Asie du Sud Est, le nom de certaines épices (Gabriel Ferrand, *Relations de voyages et textes géographiques arabes, persans et turks relatifs à l'Extrême-Orient du VIII<sup>e</sup> au XVIII<sup>e</sup> siècle*, p. 2), ou beaucoup de termes du vocabulaire maritime (G.F. Hourani, *Arab Seafaring in the Indian Ocean in Ancient and Early Medieval Times*, p. 65).

<sup>439</sup> Ainsi le voyage du pèlerin Vajrabodhi en 717 entre le Sri Lanka et Sumatra au sein d'un convoi de trente-cinq bâtiments perses, dont la plupart font d'ailleurs naufrage (Gabriel Ferrand, *Relations de voyages et textes géographiques arabes, persans et turks relatifs à l'Extrême-Orient du VIII<sup>e</sup> au XVIII<sup>e</sup> siècle*, p. 637.), le récit du religieux Hyecho décrivant en 727 le commerce perse en Asie du Sud-Est et en Chine (B.E. Colless, « Persians Merchants and Missionaries in Medieval Malaysia », *loc. cit.*, p. 15-16.), l'existence en 748 d'un village de Persans sur l'île de Hainan (D. Whitehouse, A. Williamson, « Sasanian Maritime Trade », *loc. cit.*, p. 46).

<sup>440</sup> *Ibid.*

<sup>441</sup> G.F. Hourani, *Arab Seafaring in the Indian Ocean in Ancient and Early Medieval Times*, p. 62-63. Ceci ne signifie pas la fin du commerce maritime entre la Chine et la Perse qui connaît son apogée au IX<sup>e</sup> siècle (E. de la Vaissière, *Histoire des marchands sogdiens*, p. 164) mais sans doute aux yeux des Chinois la confusion dans un même peuple des Perses et des Arabes.

<sup>442</sup> Maçoudi au X<sup>e</sup> siècle parle indifféremment des navigateurs de Siraf en Perse et d'Oman en Arabie, qui parcoururent les mers de la Chine, de l'Inde, du Sind, du Yemen, de l'Abyssinie... (Maçoudi, *Les prairies d'or*, I, 14). Il faut noter cependant que, selon T. Daryaee, les sources arabes indiquent qu'à la fin de la période sassanide, les gens qui habitent le long de la côte du golfe Persique sont perses alors que les Arabes vivent dans les montagnes et le désert (T. Daryaee, « The Persian Gulf Trade in Late Antiquity », *loc. cit.*, p. 9). D'une manière ou d'une autre, les deux populations ont dû se mélanger, cette fusion dans une vaste communauté musulmane parlant arabe étant favorisée par le califat abbasside (G.F. Hourani, *Arab Seafaring in the Indian Ocean in Ancient and Early Medieval Times*, p. 65).

<sup>443</sup> A. H. Dani, B. A. Litvinsky, « The Kushano-Sasanian Kingdom », dans *History of civilizations of central Asia*, vol III, *The crossroads of civilizations AD 250 to 750*, UNESCO Publishing, Paris, 1996, p. 112 ; *Histoire de l'Humanité, du VII<sup>e</sup> siècle av. J.-C. au VII<sup>e</sup> siècle de l'ère chrétienne*, volume III, p. 1037.

initie, par ailleurs, une politique d'amélioration des infrastructures<sup>444</sup>. À la fin du siècle, le traité de 297 montre l'importance que Dioclétien et Narsès portent au contrôle des flux commerciaux, qui ne sont donc pas négligeables. Le siècle suivant semble, néanmoins, plus favorable. Ammien Marcellin vante l'activité du golfe Persique et célèbre les richesses des villes de Haute Mésopotamie et de Syrie, comme le fait aussi l'*Expositio Totius Mundi et Gentium*<sup>445</sup>. La Syrie du Nord est alors l'aboutissement naturel de la Route de la Soie du fait des facilités de circulation qu'offrent ses plateaux et ses plaines<sup>446</sup>. Il est permis de penser que l'aisance dont elle jouit de 330 jusqu'au milieu du VI<sup>e</sup> siècle<sup>447</sup> est en partie liée à l'essor du commerce oriental médié par les Mésopotamiens. La population y croît de manière importante<sup>448</sup> et, comme le montrent les inscriptions de la nécropole de Tyr, l'artisanat de luxe, notamment celui de la pourpre et de la soie, est florissant<sup>449</sup>. En arrière-plan, la construction de nouveaux ports, notamment à Constantinople<sup>450</sup>, est là pour rappeler la croissance des échanges en Méditerranée orientale, croissance où les denrées exotiques ont sans doute leur part.

Ce dynamisme du négoce à l'ouest du territoire sassanide au IV<sup>e</sup> siècle contraste avec les probables difficultés à l'est, dues aux invasions nomades en Asie centrale et surtout au chaos qui s'installe en Chine du Nord jusqu'au milieu du V<sup>e</sup> siècle. Malheureusement, les sources sont discrètes quand elles ne sont pas lacunaires. Et pourtant, la soie continue d'arriver en Occident, par des chemins qu'il n'est pas aisé de préciser<sup>451</sup>. Batna, selon Ammien Marcellin, reçoit en abondance des produits de la Sérique<sup>452</sup>, et quelques décennies plus tard, Rome, assiégée par Alaric, ne doit son salut qu'à la livraison, entre autres, de quatre mille tuniques de soie<sup>453</sup>.

La situation évolue et dans la première moitié du VI<sup>e</sup> siècle, Cosmas Indicopleustès raconte que les productions des Wei, et particulièrement leurs somptueuses étoffes, parviennent en abondance par voie terrestre chez les Perses<sup>454</sup>, pourtant toujours en conflit avec les Hephthalites. Parallèlement, sous Khosro I<sup>er</sup>, le commerce maritime avec l'Extrême-Orient prend son essor, ce qui peut expliquer la croissance urbaine du Khouzistan et de la Mésopotamie, plus importante que sur le plateau iranien<sup>455</sup>. Cette prospérité sassanide est sans doute en partie responsable de la richesse de la Syrie voisine, du moins au début du VI<sup>e</sup> siècle<sup>456</sup>, car quelques

---

<sup>444</sup> Cf supra.

<sup>445</sup> Cf supra.

<sup>446</sup> G. Tate, « Prospérité économique de la Syrie du Nord à l'époque byzantine (IV<sup>e</sup>-VI<sup>e</sup> s.) », *Revue du monde musulman et de la Méditerranée*, 62, 1991, p. 42.

<sup>447</sup> G. Tate, « La Syrie-Palestine » dans *Le Monde Byzantin*, I, *l'Empire romain d'Orient (330-641)*, sous la direction de C. Morisson, Nlle Cléo, l'histoire et ses problèmes, Puf, Paris, 2012, p. 379.

<sup>448</sup> En Palestine, elle aurait cru de 150 à 200% entre 300 et 550 (*ibid.*, p. 398).

<sup>449</sup> *Ibid.*, p. 392.

<sup>450</sup> A. Wilson, « Developments in Mediterranean Shipping and Maritime Trade from the Hellenistic Period to AD 1000 », *loc. cit.*, p. 51.

<sup>451</sup> Cf supra.

<sup>452</sup> Ammien Marcellin, *Histoire de Rome*, XIV, 3, 3.

<sup>453</sup> Zosime, *Histoire Romaine*, V, 41, 6.

<sup>454</sup> Cf supra.

<sup>455</sup> *Histoire de l'Humanité, du VII<sup>e</sup> siècle av. J.-C. au VII<sup>e</sup> siècle de l'ère chrétienne*, volume III, p. 346.

<sup>456</sup> La province est en effet capable de payer le montant important des tributs exigés par le Roi des rois après ses conquêtes en 540 (G. Tate, « Prospérité économique de la Syrie du Nord à l'époque byzantine (IV<sup>e</sup>-VI<sup>e</sup> s.) », *loc. cit.*, p. 43). Durant le premier quart de siècle du VI<sup>e</sup> siècle, la paix romano-perse est rarement troublée (C. Morisson, « Les événements/perspective chronologique », *loc. cit.*, p. 26-27).

décennies plus tard, le contexte change<sup>457</sup> : la guerre reprend entre Perses et Romains<sup>458</sup>, la peste se répand à partir de l'Égypte, Tyr et Tripoli déclinent<sup>459</sup> alors que le prix de la soie importée augmente<sup>460</sup>. On ne sait si cette inflation est une cause ou une conséquence de la diminution du trafic entre Byzance<sup>461</sup>, principal consommateur<sup>462</sup>, et son voisin oriental. C'est l'époque où le pouvoir romain cherche par tous les moyens à contourner le monopole iranien. Nous avons vu Justinien intervenir auprès des Aksoumites pour accéder, ne serait-ce qu'indirectement, aux marchés d'Asie du Sud<sup>463</sup>. Parallèlement le Basiléus essaye de développer l'élevage des vers à soie à Constantinople grâce à des moines venues des Indes, de Sérinde ou du pays des Sères<sup>464</sup>. Le texte de Procope qui relate la tentative montre bien d'ailleurs la dépendance des Byzantins vis-à-vis de leurs voisins<sup>465</sup>. L'ouverture d'une autre voie d'approvisionnement par le nord de la Caspienne un peu plus tard, est sans doute un moyen plus efficace de se passer des intermédiaires sassanides. Il n'en demeure pas moins qu'à la veille de l'islam, le monde mésopotamien exerce donc une forme d'hégémonie sur le commerce oriental. Malgré les efforts de leurs concurrents, ses positions commerciales sont toujours extrêmement fortes, que ce soit dans l'océan Indien<sup>466</sup> ou sur les chemins du Khorassan.

## La Chine du Nord et l'Asie centrale ; heurs et malheurs de la Route de la Soie

### Le temps des difficultés (III<sup>e</sup> et IV<sup>e</sup> siècles)

#### *La Sérinde au III<sup>e</sup> siècle*

Pour les empires des deux extrémités de l'Eurasie, qu'elles soient romaines ou chinoises, le III<sup>e</sup> siècle rompt avec la stabilité antérieure en raison de la succession des guerres civiles et étrangères. Il paraît vraisemblable que le commerce oriental, commerce dans une large mesure du superflu et du paraître, ne puisse que pâtir de cette situation, alors que chacun des états doit

<sup>457</sup> Du fait de crises frumentaires graves, de la peste, et de la baisse du commerce trans-méditerranéen (G. Tate, « La Syrie-Palestine », *loc. cit.*, p. 402).

<sup>458</sup> Antioche est conquise par Khosro I<sup>er</sup> et une partie de la population est déportée (C. Morrison, « Les événements/perspective chronologique », *loc. cit.*, p. 30).

<sup>459</sup> Les causes sont multifactorielles parmi lesquelles tremblements de terre et invasions étrangères ont leurs parts (J. Schiettecatte, « À la veille de l'islam : effondrement ou transformation du monde antique ? », *loc. cit.*, p. 15). Ce déclin ne semble pas affecter d'autres villes comme Chalcis, Alep, Damas et Bostra (*ibid.*, p. 16).

<sup>460</sup> Procope, *Histoire secrète*, XXV.

<sup>461</sup> T. Daryaee, « The Persian Gulf Trade in Late Antiquity », *loc. cit.*, p. 5.

<sup>462</sup> D. Sinor, S. G. Klyashtorny, « The Türk Empire », dans *History of civilizations of central Asia*, vol III, *The crossroads of civilizations AD 250 to 750*, UNESCO Publishing, Paris, 1996, p. 327.

<sup>463</sup> Cf supra.

<sup>464</sup> Selon les auteurs.

<sup>465</sup> Procope, *Histoire mêlée*, XVII, 1. Théopane de Byzance, *Ap. Photius Myrobilblion*, Codex LXIV, dans G. Coedes, *Textes d'auteurs grecs et latins relatifs à l'Extrême-Orient depuis le IV<sup>e</sup> siècle av. Jésus-Christ au XIV<sup>e</sup> siècle ap.*, p. 152.

<sup>466</sup> Entre l'époque de Cosmas Indicopleustès et le IX<sup>e</sup> siècle, la route maritime vers la Chine supplante la route terrestre aussi bien en termes de volume qu'en montant des échanges (E. de la Vaissière, *Histoire des marchands sogdiens*, p. 161).

faire appel à toute son énergie et puiser profondément dans ses ressources pour faire face aux dangers de tous ordres. Et de fait, nous avons vu les ports de la mer Rouge, notamment égyptiens, périlcliter alors que les trésors monétaires romains se font rares aux Indes et que la soie est, semble-t-il, peu mentionnée par les auteurs latins du III<sup>e</sup> siècle<sup>467</sup>. Mais cependant, en Chine du Nord, en Asie centrale comme en Méditerranée orientale<sup>468</sup> les échanges persistent<sup>469</sup> et les économies résistent. Le *Wei lio*, compilé au début du V<sup>e</sup> siècle, mais se rapportant aux événements concernant la dynastie Wei de 220 à 264<sup>470</sup>, n'éprouve aucun embarras pour donner une liste détaillée des productions romaines<sup>471</sup>. Le Gansu et la région de Dunhuang connaissent, selon le *Jin-Shu*, une période de prospérité du fait de l'action bienvenue d'un gouverneur chinois ; il développe le système d'irrigation, favorisant ainsi un essor agricole, et par voie de conséquence, commercial<sup>472</sup>. Le Xinjiang est alors organisé en plusieurs royaumes indépendants, dont les principaux sont ceux de Kachgar à l'ouest et Khotan au sud, Kucha, Karachar au nord et Loulan à l'est<sup>473</sup>. Le royaume de Turfan est, quant à lui, dans l'orbite du royaume Wei<sup>474</sup>. Les influences indiennes parviennent toujours aux oasis du bassin du Tarim, dont la Chine s'est retirée. Le négoce n'y est, certes pas, l'activité principale, qui est dominée par l'élevage et l'artisanat<sup>475</sup>. Mais au début du III<sup>e</sup> siècle, une ville comme Loulan est un lieu cosmopolite qui accueille des communautés d'Asie du Sud, de Sogdiane, de Chine et aussi, sans doute, de Bactriane<sup>476</sup>. Des documents administratifs découverts à Niya et Loulan sont majoritairement rédigés en karosthi, langue originaire du Gandhara. Ils sont datés du milieu du III<sup>e</sup> siècle au milieu du IV<sup>e</sup> siècle<sup>477</sup>. La monnaie qui y est régulièrement évoquée est le statère d'or<sup>478</sup> qu'on ne peut manquer de rapprocher du numéraire kouchan<sup>479</sup>. Elle n'est pas la seule en usage. Ainsi, un texte nous apprend qu'une femme a été payée quarante et un rouleaux de soie<sup>480</sup>, ce qui atteste de la réalité d'un trafic avec l'empire du Milieu, même s'il ne paraît pas très dense<sup>481</sup>. L'art de la région est profondément influencé par le style greco-bouddhique, avec ses feuilles d'acanthé et l'interprétation réaliste des formes<sup>482</sup>. L'une des fresques découvertes à Miran au sud du

<sup>467</sup> *Ibid.*, p. 3.

<sup>468</sup> Cf supra.

<sup>469</sup> E. de la Vaissière, *Histoire des marchands sogdiens*, p. 160, 209.

<sup>470</sup> F. Hirth, *China and the Roman Orient: Researches into Their Ancient and Mediaeval Relations as Represented*, p. 67-68.

<sup>471</sup> *Ibid.*, p. 73-74.

<sup>472</sup> E. de la Vaissière, *Histoire des marchands sogdiens*, p. 62.

<sup>473</sup> Zhang Guang-da, « The City-States of the Tarim Basin », dans *History of civilizations of central Asia*, vol III, *The crossroads of civilizations AD 250 to 750*, UNESCO Publishing, Paris, 1996, p. 285.

<sup>474</sup> Zhang Guang-da, « Kocho (Kao Ch'ang) » dans *History of civilizations of central Asia*, vol III, *The crossroads of civilizations AD 250 to 750*, UNESCO Publishing, Paris, 1996, p. 300.

<sup>475</sup> Zhang Guang-da, « The City-States of the Tarim Basin », *loc. cit.*, p. 287.

<sup>476</sup> E. de la Vaissière, *Histoire des marchands sogdiens*, p. 46.

<sup>477</sup> Zhang Guang-da, « The City-States of the Tarim Basin », *loc. cit.*, p. 288-289.

<sup>478</sup> T. Burrow, *A translation of the Karosthi Documents from Chinese Turkestan*, James G. Forlong Fund, Vol. XX, The Royal Asiatic Society, London, Stephen Austen and Sons, Hertford, 1940, p. 3, documents 12 et 43, p. 60, document 324, p. 85, document 419, p. 88, document 432.

<sup>479</sup> F. Thierry, « Autour de *Money on the Silk Road* d'Helen Wang (*Helen Wang, Money on the Silk Road: The Evidence from Eastern Central Asia to c. AD 800, including a catalogue of the coins collected by Sir Aurel Stein*), *loc. cit.*, p. 328.

<sup>480</sup> T. Burrow, *A translation of the Karosthi Documents from Chinese Turkestan*, p. 1, document 3.

<sup>481</sup> « Sugita doit être évité. Actuellement il n'y a pas de marchands venant de Chine et donc la dette de soie ne doit pas être examinée.... Quand les marchands arriveront de Chine la dette de soie doit être examinée. », *ibid.*, p. 9, document 35.

<sup>482</sup> R. Grousset, *L'empire des steppes, Attila, Genghis Khan, Tamerlan*, Bibliothèque historique Payot, Éditions Payot, Paris, 1965, p. 88 ; L. Boulnois, *La Route de la Soie*, p. 122-123.

LobNor, porte une signature en brahmi où d'aucuns ont voulu voir la forme indianisée de Titus.<sup>483</sup> Si l'hypothèse est exacte elle confirmerait la circulation entre l'Asie centrale du III<sup>e</sup> siècle et la Méditerranée, des hommes et aussi, par voie de conséquence, des objets. Et de fait, des



Figure 2 : Fresque de Miran. Aurel Stein a eu l'impression en les voyant, de se trouver dans des ruines syriennes de la fin de l'Empire romain

intailles romaines représentant des dieux antiques ou des quadriges, ont été mises à jour à Niya, certaines d'entre elles ayant pu être réalisées par des lapidaires itinérants, Grecs d'Asie, Syriens ou Bactriens<sup>484</sup>. Les artisans étrangers ne sont pas les seuls à circuler sur les pistes du Xinjiang et au-delà. Parti de Kucha en 256, le moine Zhijiangliang parvient au Vietnam pour y traduire des textes bouddhiques<sup>485</sup>. Des marchands, notamment kouchans et sogdiens, traversent le Turkestan pour se rendre en Chine. Certains s'organisent en communautés suffisamment structurées pour prêter main-forte à un pouvoir politique en délicatesse. En 227, à Liangzhou, au cœur du Gansu, les ambassadeurs envoyés au-devant d'une armée conquérante, sans doute venue du royaume Wei, sont en fait les chefs des associations de négociants<sup>486</sup>. L'anecdote est révélatrice, non seulement de l'existence d'un trafic dans la région, mais aussi de ses difficultés. Celui-ci reste cependant suffisamment significatif pour que le *Wei lio*, ouvrage qui, rappelons-le,

---

<sup>483</sup> Dans un ancien sanctuaire bouddhique du III<sup>e</sup> siècle (R. Grousset, *Histoire de la Chine*, les grandes études historiques, Fayard, Paris, 1942, p. 59).

<sup>484</sup> Niya disparaissant au IV<sup>e</sup> siècle (*cf infra*), elles sont arrivées là auparavant sans que la date puisse être plus précise (R. Grousset, *Histoire de la Chine*, p. 59).

<sup>485</sup> J. Tsung-I, L. Vandermeersch. « Les relations entre la Chine et le monde iranien dans l'Antiquité historiquement revisitée à la lumière des découvertes archéologiques du dernier quart de siècle », *loc. cit.*, p. 233.

<sup>486</sup> E. de la Vaissière, *Histoire des marchands sogdiens*, p. 58.



s'intéresse au III<sup>e</sup> siècle, décrit abondamment les trois routes que suivent les caravanes dans le bassin du Tarim, comparables à celles qui existaient au début de notre ère<sup>487</sup>.

Rappelons que la première, celle du Sud, part de la passe de Yumen au nord-ouest de Dunhuang, suit le piémont des Kunlun vers l'ouest puis franchit le Karakorum à hauteur du Cachemire par les « passages suspendus »<sup>488</sup> pour rejoindre la haute vallée de l'Indus et les territoires kouchans. C'est dans cette dernière portion du parcours, plus précisément à Shatial, en aval de Gilgit, qu'ont été découvertes des inscriptions rupestres, en grande majorité écrites en sogdien, mais aussi en brahmi, karosthi, bactrien, perse, et même en hébreu, chinois, et en langue locale<sup>489</sup>. Elles sont généralement assez simples, comprenant le nom d'un individu et celui de son père, ainsi que les circonstances du voyage<sup>490</sup>. Une bonne partie d'entre elles date du III<sup>e</sup> siècle et elles sont régulièrement interprétées comme étant le fait de marchands de passage, sans preuve véritable<sup>491</sup>. La seconde route, celle du centre, part toujours de Yumen, passe par Kucha, Kachgar puis franchit les Pamirs pour rejoindre le Ferghana et plus loin la Perse, probablement par Merv. Il semble que le point de passage de l'Amu Darya se soit transféré vers Turkmenabat, à hauteur de Boukhara, peut-être dès le III<sup>e</sup> siècle<sup>492</sup>. Le dernier itinéraire du *Wei lio* démarre toujours à Yumen mais effectue un détour par Turfan pour éviter une zone désertique avant de revenir sur Kucha, ce qui constitue, somme toute, une simple variante par rapport au trajet précédent. Cependant, lorsque le texte revient en détail sur le parcours suivi, il s'agit en fait d'un chemin complètement différent aboutissant en Sogdiane en passant au nord des Tien shan<sup>493</sup>. Relevons que sa description est complétée par un paragraphe détaillant les us et coutumes des populations de la steppe dans la région de la Caspienne, qui semble donc bien connue des Chinois dès le III<sup>e</sup> siècle<sup>494</sup>.

### *Les heures sombres du IV<sup>e</sup> siècle*

Si, comme nous venons de le voir, la situation est globalement stable dans la Séride du III<sup>e</sup> siècle, elle semble s'aggraver nettement dans les décennies suivantes, aboutissant à une quasi-paralysie du trafic commercial, à quelques nuances près. En effet, de 304 à 435, durant la période des Seize Royaumes, le chaos s'installe en Chine du Nord, envahie par les peuples nomades. Le pays devient « une destination à risque, un marché insolvable et un fournisseur

---

<sup>487</sup> Pour une description plus détaillée, voir : Ed. Chavannes, « Les pays d'Occident d'après le *Wei lio* », *T'oung pao*, Volume 2 : 6, 1905, p. 9 et suivantes ; cf chapitre III.

<sup>488</sup> Cf chapitre III.

<sup>489</sup> E. de la Vaissière, *Histoire des marchands sogdiens*, p. 75-76 ; cf supra.

<sup>490</sup> J. Harmatta, « Languages and Literature in the Kushan Empire », dans *History of civilizations of central Asia*, vol II, *The development of sedentary and nomadic civilizations, 700 B.C. to A.D. 250*, UNESCO Publishing, Paris, 1994, p. 430-431.

<sup>491</sup> N. Sims-Williams, « The Iranian Inscriptions of Shatial », p. 535-536, 539-540.

<sup>492</sup> E. Choissnel, *Les Parthes et La Route de la Soie*, p. 61.

<sup>493</sup> Ed. Chavannes, « Les pays d'Occident d'après le *Wei lio* », *loc. cit.*, p. 13-14. C'est, du moins dans sa partie initiale, la route du Nord, ouverte en 2 ap. J.-C. (cf chapitre III).

<sup>494</sup> Il est intéressant de noter qu'une phrase peut être prise pour une référence à une ancienne route contournant la Caspienne par le nord (cf chapitre III) : « Les anciens de Sogdiane racontent que les marchands (ou les voyageurs) traversent (ou ont traversé) un de ces royaumes de la steppe ». Le texte diffère selon les traducteurs mais il semble que l'allusion aux anciens de la Sogdiane évoque plutôt des événements passés (Ed. Chavannes, « Les pays d'Occident d'après le *Wei lio* », *loc. cit.*, p. 14 ; Yu Huan, *The People of the West, from the Weilue*, trad. J.E. Hill, section 29).

défaillant »<sup>495</sup>. Pour plusieurs auteurs, les contacts sont rompus avec l'Occident<sup>496</sup>. Les ambassades vers le Fils du Ciel, d'ordinaire fréquentes et répétées, se font rares. En 331, une délégation du Ferghana, sans doute accompagnée de marchands, se rend à la cour des Zhao postérieurs, entre 376 et 383, des liaisons existent entre ce même Ferghana, la Sogdiane et la cour des Qin avant qu'elles ne soient interrompues pour une cinquantaine d'années. Elles reprennent en 430 à un rythme plus soutenu. Parallèlement, entre 310 et 380 aucun pèlerin n'arrive ni ne part de Chine, puis à partir de cette date, de nouveau les moines se risquent sur la route<sup>497</sup>. Les mûriers sont détruits et le Sichuan, leur terre d'élection, passe dans l'orbite des dynasties du Sud. La production de soie baisse et les royaumes du Nord ne peuvent rivaliser en quantité, sinon en qualité, avec leurs ennemis du Sud qu'à partir du second quart du V<sup>e</sup> siècle<sup>498</sup>. Le précieux textile demeure pourtant la monnaie de référence<sup>499</sup>, y compris dans la zone de Turfan<sup>500</sup>, ce qui prouve que sa circulation n'est pas totalement interrompue. Chaque territoire évolue alors pour son propre compte. Le bassin du Tarim connaît des situations contrastées. Au sud, à la suite de changements climatiques, le désert progresse et envahit la route du piémont des Kunlun. Des sites comme Loulan ou Niya disparaissent ou sont en net déclin<sup>501</sup>. À l'est la région reste globalement à l'écart des troubles et semble connaître une prospérité et une paix relative<sup>502</sup>. Mais ceci est bien entendu variable suivant les époques, comme le montre un ensemble de documents retrouvés par Sir Aurel Stein en 1907, abandonnés dans un dépotoir obstruant l'un des corridors d'une tour de garde à 90 km à l'ouest de Dunhuang<sup>503</sup>. Du fait de la langue utilisée ils sont appelés les *Anciennes Lettres Sogdiennes*. Écrites *a priori* au début du IV<sup>e</sup> siècle, les *Lettres* concernent essentiellement Dunhuang et le corridor du Gansu. Elles décrivent une situation chaotique, non seulement dans le Xinjiang mais aussi à l'intérieur de la Chine, où la capitale est pillée par les nomades du Nord. Elles attestent de l'existence, à l'époque, d'un véritable réseau commercial sogdien au-delà d'un agrégat de communautés, réseau cependant mis à mal du fait des troubles. Les marchandises transportées, car il y en a encore, sont souvent précieuses comme l'or, l'argent, le poivre<sup>504</sup>, le musc et le camphre. La soie n'est, semble-t-il, pas mentionnée<sup>505</sup> mais elle est représentée par le tissu qui entoure une des lettres<sup>506</sup>. Ces documents témoignent donc de moments difficiles pour leurs auteurs, mais

<sup>495</sup> F. Thierry, « Sur les monnaies sassanides trouvées en Chine », *loc. cit.*, p. 109.

<sup>496</sup> Liste page 122, note 47 et 48 (*ibid.*).

<sup>497</sup> E. de la Vaissière, *Histoire des marchands sogdiens*, p. 64-65.

<sup>498</sup> F. Thierry, « Sur les monnaies sassanides trouvées en Chine », *loc. cit.*, p. 111 ; M.G. Morony, « Trade and Exchange; The Sasanian World to Islam », *loc. cit.*, p. 9.

<sup>499</sup> Sur les 21 royaumes qui se sont disputés le nord de la Chine entre 300 et 500, trois seulement ont fondu des monnaies métalliques, et encore de manière très brève et peu abondante (F. Thierry, « Sur les monnaies sassanides trouvées en Chine », *loc. cit.*, p. 133).

<sup>500</sup> F. Thierry, « Autour de *Money on the Silk Road* d'Helen Wang (*Helen Wang, Money on the Silk Road: The Evidence from Eastern Central Asia to c. AD 800, including a catalogue of the coins collected by Sir Aurel Stein*) », *loc. cit.*, p. 328-329.

<sup>501</sup> Mu Shun-ying, Wang Yao, « The Western Regions (His-Yü) under the T'ang Empire and the Kingdom of Tibet », dans *History of civilizations of central Asia*, vol III, *The crossroads of civilizations AD 250 to 750*, UNESCO Publishing, Paris, 1996, p. 235 ; E. de la Vaissière, *Histoire des marchands sogdiens*, p. 112.

<sup>502</sup> *Ibid.*, p. 66.

<sup>503</sup> *Ibid.*, p. 45.

<sup>504</sup> Sans doute parvenu là, comme le musc tibétain, à partir des Indes du Nord-Ouest, mais peut-être aussi par les pistes de Birmanie et du Yunnan (*cf supra*). En chinois, le poivre se dit « hu jiao », qui inclut le caractère *hu* des populations d'Asie centrale, ce qui rend improbable un approvisionnement par voie maritime (*ibid.*, p. 70).

<sup>505</sup> Peut-être dans la lettre VI.

<sup>506</sup> E. de la Vaissière, *Histoire des marchands sogdiens*, p. 43-56.

ils montrent aussi la persistance, malgré les obstacles, d'un trafic à l'intérieur du Turkestan chinois, et dans les régions voisines.

D'autres témoignages viennent confirmer le fait. Ainsi des monnaies de Valens ont été découvertes à Khotan<sup>507</sup> et d'autres, à l'effigie de Constantin II et Constant, ont été achetées par Sir Aurel Stein à Karghalik<sup>508</sup>. Ammien Marcellin cite toujours la « tour de pierre »<sup>509</sup>, aux pieds des monts Comèdes, comme le départ de la route du commerce avec les Sères<sup>510</sup>. Il y aurait eu une ambassade venue de l'Orient romain à la cour des Liang antérieurs (313-376), maîtres du Gansu<sup>511</sup>. Les contacts du bassin du Tarim avec les Indes ne sont pas rompus, un jeune pèlerin voyage avec sa mère entre Kucha et le Gandhara au milieu du IV<sup>e</sup> siècle<sup>512</sup>. Les Kidarites, nouveaux envahisseurs de la Bactriane et de la haute vallée de l'Indus, frappent toujours les monnaies en or de leurs prédécesseurs kouchans bien qu'en moindre quantité<sup>513</sup>. Malgré cela, certains auteurs pensent que les territoires qu'ils ont conquis ont durablement souffert des combats<sup>514</sup>, mais cette opinion est contestée par d'autres<sup>515</sup>. La diversité des jugements n'est peut-être que le reflet de contextes différents dans le temps et dans l'espace.

Quoi qu'il en soit, la Méditerranée orientale et la haute Mésopotamie connaissent paradoxalement à la même époque une ère de prospérité<sup>516</sup> qui surprend à la vue des événements de la Chine du Nord. L'hypothèse la plus probable est que cette richesse est alors surtout alimentée par les produits de l'Asie du Sud et du Sud-Est qui ont emprunté les voies maritimes de l'océan Indien, évitant de ce fait l'insécurité de la Route terrestre de la Soie. Durant les siècles suivants, les évolutions géopolitiques chez les nomades et leurs voisins sédentaires d'Asie continentale entraînent un redéploiement du commerce oriental, tant dans ses trajets que dans ses protagonistes.

## L'émergence des Sogdiens (V<sup>e</sup>-VII<sup>e</sup> siècle)

### *Le renouveau du V<sup>e</sup> siècle*

À l'aube du V<sup>e</sup> siècle, la Chine du Nord est encore en proie à la guerre civile mais dès les années 430, elle est réunifiée sous l'égide de la dynastie Wei pour plus d'un siècle. Les cités-états du bassin du Tarim, quant à elles, connaissent une indépendance variable et relative vis-

---

<sup>507</sup> R. Grousset, *Histoire de la Chine*, p. 59. Comme toujours, les monnaies ont pu arriver ici beaucoup plus tardivement.

<sup>508</sup> F. Thierry, C. Morisson, « Sur les monnaies byzantines trouvées en Chine », *loc. cit.*, p. 138, note 38.

<sup>509</sup> Cf chapitre III.

<sup>510</sup> Ammien Marcellin, *Histoire de Rome*, XXIII, 6.

<sup>511</sup> E. de la Vaissière, *Histoire des marchands sogdiens*, p. 66.

<sup>512</sup> *Ibid*, p. 65.

<sup>513</sup> A.H. Dani, B. A. Litvinsky, M. H. Zamir Safi, « Eastern Kushans, Kidarites in Gandhara and Kashmir and later Hephthalites », dans *History of civilizations of central Asia*, vol III, *The crossroads of civilizations AD 250 to 750*, UNESCO Publishing, Paris, 1996, p. 171 ; E. V. Zeimal, « The Kidarite Kingdom in Central Asia », dans *History of civilizations of central Asia*, vol III, *The crossroads of civilizations AD 250 to 750*, UNESCO Publishing, Paris, 1996, p. 132.

<sup>514</sup> E. de la Vaissière, *Histoire des marchands sogdiens*, p. 94-96.

<sup>515</sup> E. V. Zeimal, « The Kidarite Kingdom in Central Asia », *loc. cit.*, p. 136.

<sup>516</sup> Cf supra.

à-vis de leur puissant voisin oriental, tout en restant par ailleurs soumises aux attaques des peuples venus de la steppe<sup>517</sup>, d'abord Rourans puis Hephtalites. Ces derniers se constituent d'abord un empire à l'ouest des Pamirs, notamment aux dépens des Sassanides, avant de se retourner à la fin du siècle vers le Xinjiang. Ceci ne les empêche pas d'entretenir de très bonnes relations avec la cour des Wei avec laquelle ils partagent un ennemi commun, les Rourans.

Classiquement, les liaisons entre l'Empire du Milieu et le Si Yu, c'est-à-dire les territoires de l'Ouest, sont rétablies à partir de 440, date à laquelle les échanges diplomatiques reprennent<sup>518</sup>. Une première ambassade des Huns blancs a lieu en 456<sup>519</sup>. Mais dès avant cette date, les pistes de l'Asie centrale sont empruntées par les marchands et les pèlerins, et il est probable, nous l'avons vu, qu'elles n'ont jamais vraiment cessé de l'être, les voyageurs s'adaptant aux circonstances du temps. Ainsi, le moine Faxian entreprend-il son voyage vers les Indes en 399, mais arrivé à Zhangye, dans le corridor du Gansu, il trouve la garnison en plein émoi et les routes coupées ce qui l'oblige à attendre quelques mois pour repartir vers Dunhuang<sup>520</sup>. Remarquons qu'il ne voyage pas seul, et que, pendant un moment, il accompagne une ambassade<sup>521</sup>. Un peu plus tard, en 439, lorsque les armées Wei conquièrent Wuwei dans le Gansu, il y a sur place une importante communauté marchande sogdienne, qui est d'ailleurs promptement déportée avec le reste de la population vers la capitale Pingcheng, l'actuelle Datong. Elle ne sera libérée que vingt-trois ans plus tard, après une intervention du roi de Samarcande<sup>522</sup>. Cette histoire montre que les réseaux marchands sogdiens que nous avons déjà vus à l'œuvre au début du IV<sup>e</sup> siècle dans les *Anciennes Lettres Sogdiennes*, sont toujours présents plus d'un siècle plus tard, et qu'ils ont gardé le contact avec leur mère patrie. Ils semblent alors être devenus les acteurs principaux du commerce oriental en Sérinde, puisqu'on ne parle plus guère ni des Indiens<sup>523</sup>, ni des Kouchans. Il n'en demeure pas moins qu'à partir de la réunification de la Chine du Nord, les voyages deviennent vraisemblablement moins dangereux, les caravanes mobilisent moins de moyens pour se protéger, les marchandises circulent mieux. Parmi elles, la reine des étoffes, la soie, déclinée en de multiples rouleaux, apparaît de nouveau en abondance sur les marchés d'Asie centrale, et ce, d'autant plus facilement, que les monarques Wei développent sa fabrication et veillent à sa qualité<sup>524</sup>. Cette attention s'explique aussi par l'apparition de concurrents, notamment à Khotan vers 420 ou 440. La ville est déjà célèbre pour son jade quand, selon la légende, une princesse chinoise destinée au roi local, rebutée par la perspective de porter des étoffes plus grossières, décide d'emporter dans son chignon des œufs de ver à soie<sup>525</sup>. Il semble cependant que certaines finesses de la sériciculture lui aient malheureusement quelque peu

---

<sup>517</sup> Zhang Guang-da, « The City-States of the Tarim Basin », *loc. cit.*, p. 289-290.

<sup>518</sup> L. Boulnois, *La Route de la Soie*, p. 175-176.

<sup>519</sup> Pour une description plus détaillée des événements, voir : F. Thierry, « Sur les monnaies sassanides trouvées en Chine », *loc. cit.*, p. 112-119.

<sup>520</sup> Faxian, *Mémoires sur les Pays Bouddhiques*, p. 3.

<sup>521</sup> On ne sait pas laquelle (Faxian, *Mémoires sur les Pays Bouddhiques*, p. 4).

<sup>522</sup> A.E. Dien, « Caravans and Caravan Leaders in Palmyra » dans Etienne de La Vaissière et Eric Trombet (éds.), *Les Sogdiens en Chine*, Études Thématiques 17, Ecole française d'Extrême Orient, Paris, 2005, p. 195 ; E. de la Vaissière, *Histoire des marchands sogdiens*, p. 66.

<sup>523</sup> Notons cependant qu'au VI<sup>e</sup> siècle dans la province de Luoyang, il y a 3000 moines et 10 000 familles indiennes mais dans un contexte religieux et artistique (R. Mookerji, *History of Indian shipping and maritime activity from the earliest times*, p. 167).

<sup>524</sup> F. Thierry, « Sur les monnaies sassanides trouvées en Chine », *loc. cit.*, p. 130.

<sup>525</sup> L. Boulnois, *La Route de la Soie*, p. 180-181. Les moines révélant à Justinien le secret de la fabrication de la soie viennent, selon Procope, de Sérinde, prolongeant ainsi vers l'Occident le transfert de technologie initiée par la princesse au chignon (Procope, *Histoire mêlée*, XVII, 1).

échappé car la qualité de la production khotanaise n'atteint toujours pas celle de la maison-mère.

Les routes suivies par les marchands ne changent guère par rapport à celles du siècle précédent sinon que celle du Sud diminue d'importance, sans doute du fait de la progression du désert<sup>526</sup>. Pour se rendre aux Indes il vaut mieux dorénavant, comme le fait Faxian au début du V<sup>e</sup> siècle, faire un détour par le piémont des Tien shan avant de prendre par Khotan, franchir le Karakorum par les fameux « passages suspendus » et accéder à la haute vallée de l'Indus. Certaines inscriptions de Shatial dont nous avons parlé précédemment, datent au moins du V<sup>e</sup> siècle et témoignent de la pérennité, sinon de l'importance de cet itinéraire<sup>527</sup>. La vitalité du bouddhisme dans les oasis du Tarim constatée par Faxian, montre, elle aussi, que les relations entre le Gandhara et le Turkestan chinois sont fréquentes et régulières. Le pèlerin décrit Khotan comme une ville prospère à la population nombreuse, offrant le gîte aux moines de passage. Lui-même est accueilli dans un monastère de trois mille religieux. Le roi du pays, durant une procession de statues d'or et d'argent accompagnées de bannières de soie, brûle de l'encens qui a sans doute fait le voyage d'Arabie<sup>528</sup>. La région est donc tout, sauf coupée du monde. En ce qui concerne la route du Centre<sup>529</sup>, elle reste très fréquentée. C'est sur cet itinéraire, et seulement celui-là, qu'ont été trouvées les monnaies sassanides mises à jour dans le Xinjiang<sup>530</sup>. En effet, à partir du milieu du V<sup>e</sup> siècle, les monarques de Ctésiphon, à la suite de leurs revers de fortune, doivent payer des tributs importants à leurs voisins hephtalites. Ces tributs sont versés en drachmes d'argent, dont une partie se retrouve finalement sur différents sites à Karachar et dans la région de Turfan. Ces découvertes monétaires confirment d'une part, que Turfan est, dès cette époque, un nœud de communication important, et d'autre part, que les pistes qui la traversent et qui suivent le piémont des Tien shan, sont préférentiellement celles qui sont utilisées pour se rendre dans le royaume iranien. Au débouché du Ferghana, avant d'arriver à Merv, une nouvelle ville apparaît, peut-être liée au déplacement du passage de l'Amou-Daria à Turkmenabat<sup>531</sup>. Il s'agit de Boukhara, qui connaît une croissance rapide à partir du V<sup>e</sup> siècle, comme le révèlent les fouilles archéologiques<sup>532</sup>. Ce n'est sans doute pas qu'une ville d'étape, car, si l'on en croit al Birouni, de nombreuses foires ne tardent pas à s'y tenir pratiquement chaque mois, et certaines d'entre elles durent sept jours<sup>533</sup>. La route du Nord par Beshbalik et la vallée de l'Ili, plus facile d'accès mais plus longue, ne connaît son plein développement qu'au siècle suivant.

### *Le VI<sup>e</sup> et le VII<sup>e</sup> siècle ; la prospérité des Sogdiens en Sérinde*

Au VI<sup>e</sup> et VII<sup>e</sup> siècle, la situation géopolitique évolue vers une forme de stabilisation dans cette partie du monde. Dans un premier temps, les Hephtalites, après leurs succès sur les

---

<sup>526</sup> Cf supra.

<sup>527</sup> E. de la Vaissière, *Histoire des marchands sogdiens*, p. 76.

<sup>528</sup> Faxian, *Mémoires sur les Pays Bouddhiques*, p. 6 et 7.

<sup>529</sup> Elle passe, rappelons-le, par Turfan, Karachar, Kucha, Kachgar, et elle conduit, après avoir traversé les Pamirs, le Ferghana ou le Zerafshan, vers la Perse ou la Bactriane (cf supra).

<sup>530</sup> F. Thierry, « Sur les monnaies sassanides trouvées en Chine », *loc. cit.*, p.122.

<sup>531</sup> Cf supra.

<sup>532</sup> B. I. Marshak, N. N. Negmatov, « Sogdiana », dans *History of civilizations of central Asia*, vol III, *The crossroads of civilizations AD 250 to 750*, UNESCO Publishing, Paris, 1996, p. 241.

<sup>533</sup> B. A. Litvinsky, Zhang Guang-da, « Central Asia, the Crossroads of Civilizations », *loc. cit.*, p. 480.

Sassanides, s'intéressent au bassin du Tarim dont ils contrôlent bientôt la partie occidentale<sup>534</sup>. Leur domination ne semble pas se marquer par une insécurité particulière<sup>535</sup> mais ils ne tardent pas à se heurter à la puissance montante des Turcs, qui finalement prennent le dessus entre 562 et 568. À partir de cette date, ils contrôlent la Route de la Soie centrale, de Turfan à Samarcande, et de celle cise plus au nord par la steppe. Un calme plus ou moins précaire revient car, la plupart du temps, la domination des nomades reste assez lointaine, principalement d'ordre fiscal.

Dans la deuxième partie du VI<sup>e</sup> siècle, l'empire turc est à son apogée, alors que de nouveau la Chine du Nord, après la disparition des Wei, connaît des années difficiles jusqu'à l'avènement des Tang. En 618, ceux-ci réalisent, après plusieurs siècles, l'unité complète du pays. L'empire du Milieu redevient une grande puissance qui, s'appuyant sur les rivalités des différents khanats turcs, les détruit les uns après les autres. En 640, les Chinois prennent Turfan, puis tout le bassin du Tarim et ils continuent à s'avancer au-delà les années suivantes. La *pax sinica* s'installe pour quelques décennies, avant d'être troublée par les raids et les pillages tibétains entre 660 et 692, puis de s'effondrer après 751<sup>536</sup> et 755<sup>537</sup> sous les coups des mêmes Tibétains et autres Ouighours. Il paraîtrait logique que cette succession d'événements, faite de bruits et de fureurs, ait, une fois encore, des conséquences néfastes sur le commerce oriental en Asie centrale, à savoir une interruption récurrente, variable dans l'espace et dans le temps de la circulation des personnes et des biens. Il est certain que quelques mauvaises rencontres ont pu survenir, mais probablement pas de manière endémique. Nous en avons un témoignage. Ainsi le trésor d'Ulugh Art retrouvé dans la région de Kachgar contient treize barres d'or associées à 947 monnaies d'argent, essentiellement sassanides, notamment de Khosro II. Il était dissimulé dans la fente d'un rocher, enveloppé dans une pièce de tissu, placé là sans doute dans l'urgence à la suite d'une infortune de ses propriétaires qui n'ont manifestement pas eu la possibilité de le récupérer ultérieurement. Il est daté du dernier tiers du VII<sup>e</sup> siècle, à une époque où les Tibétains ont mis la région en coupe réglée<sup>538</sup>, ceci expliquant cela.

Mais si l'insécurité joue son rôle traditionnel, les guerres et les diplomaties ont une autre conséquence, assez spécifique de l'époque, sur les échanges en Sérinde et dans les pays voisins. Elle est liée à l'apparition d'un dérèglement important du marché de la soie, conséquence d'une abondance d'une offre qui cherche à tout prix à s'écouler. En effet, dès le milieu du VI<sup>e</sup> siècle, les différentes dynasties chinoises livrent aux Turcs à titre de tribut, ou en contrepartie de chevaux achetés, des quantités considérables de leur étoffe emblématique, de l'ordre de 100 000 rouleaux par an<sup>539</sup>. Ces livraisons se poursuivent<sup>540</sup> à une moindre échelle après la réunification du pays par les Tang, mais le relais est pris par les besoins de l'administration chinoise qui s'installe dans les territoires du Tarim nouvellement conquis. En effet, les équipements et les salaires, payés en soie, représentent rapidement des quantités considérables<sup>541</sup>. Les kaghans, et

---

<sup>534</sup> Cf supra.

<sup>535</sup> F. Thierry, « Sur les monnaies sassanides trouvées en Chine », *loc. cit.*, p. 114, 117.

<sup>536</sup> Bataille du Talas face aux Arabes.

<sup>537</sup> Rébellion du général turco-sogdien An Lushan.

<sup>538</sup> F. Thierry, « Sur les monnaies sassanides trouvées en Chine », *loc. cit.*, p. 104.

<sup>539</sup> F. Thierry, « La monétarisation de la société turke (VI<sup>e</sup>-IX<sup>e</sup> siècle). Influence chinoise, influence sogdienne », *loc. cit.*, p. 403.

<sup>540</sup> H. Cordier, *Histoire générale de la Chine et de ses relations avec les pays étrangers depuis les temps les plus anciens jusqu'à la chute de la dynastie manchoue*, p. 470.

<sup>541</sup> E. de la Vaissière, *Histoire des marchands sogdiens*, p.141. Selon E. de la Vaissière, dans la première moitié du VIII<sup>e</sup> siècle, cinq millions de pièces, en majorité de soie, ont été envoyées par les Tang au Gansu et en Asie

plus tard les fonctionnaires chinois, se trouvent vite à la tête d'un trésor textile assez particulier dont ils n'ont pas la totale utilité. Ils cherchent alors à le monnayer et à le vendre. Or à l'époque, les intermédiaires les plus habiles et les mieux structurés dans ce genre de commerce, sont les Sogdiens, qui vont devenir les interlocuteurs naturels des nomades. Ils ont en effet une longue et solide expérience en matière de négoce, domaine<sup>542</sup> où ils occupent une position dominante, notamment depuis l'intégration de la Sogdiane dans l'empire hephtalite<sup>543</sup>. Après la période difficile du IV<sup>e</sup> siècle, leurs réseaux se sont étendus et consolidés, nous les avons vus à Wuwei dans le Gansu, mais aussi dans le Haut Indus<sup>544</sup> au V<sup>e</sup> siècle. Ils constituent quelques décennies plus tard dans la capitale chinoise une communauté florissante<sup>545</sup>, au VII<sup>e</sup> siècle, ils sont dans la plupart des oasis du Xinjiang, en Mongolie, dans l'Ordos et la Chine intérieure avant de s'intéresser à la steppe occidentale<sup>546</sup>. Leur diaspora ne se limite pas à ce cadre géographique<sup>547</sup> ou professionnel. Dans la région de Turfan<sup>548</sup> on les voit maroquiniers, agriculteurs, aubergistes. Il n'en demeure pas moins que le grand, mais aussi le petit négoce, reste leur cœur de métier. Dans un registre de la douane du royaume de Turfan des années 610-620, une très grande majorité des opérations commerciales concerne au moins un Sogdien<sup>549</sup>, alors que l'oasis se situe à environ 1500 km de leur pays d'origine. Ils utilisent largement pour leurs transactions la drachme sassanide<sup>550</sup>, abondante dans le Turkestan chinois depuis les victoires hephtalites sur les Perses, et qui s'impose comme l'un des vecteurs du grand commerce. Cette communauté monétaire avec leurs voisins iraniens ne peut d'ailleurs se concevoir que dans le cadre de relations commerciales bien établies<sup>551</sup>. L'ambassade turco-sogdienne auprès du Roi des rois, un peu avant la quatrième année du règne de Justin II, nous dit Ménandre<sup>552</sup>, se comprend dès lors aisément. Les Sogdiens, à la tête d'une quantité importante de soie que leur ont livrée les Turcs, cherchent à l'écouler chez leurs voisins iraniens, en profitant d'un libre accès à leur territoire, jusque-là sans doute problématique. Or le marché est non seulement contrôlé et protégé par les autorités de Ctésiphon, mais il est probablement aussi saturé. Deux indices peuvent le faire penser. Le premier nous vient de Cosmas Indicopleustès qui, dans la première moitié du VI<sup>e</sup> siècle, nous dit que l'on trouve toujours en Perse beaucoup de soie<sup>553</sup>, venue par l'Asie centrale. Le second se déduit de l'attitude du souverain sassanide, qui, loin de confisquer à son profit la précieuse marchandise convoyée par les ambassadeurs, la fait brûler. Quoi qu'il en soit, les Sogdiens comprennent vite que la solution ne se trouve pas sur les rives du Tigre mais sur celles du Bosphore. N'est-ce pas là d'ailleurs où se négocient les plus grandes quantités du précieux textile<sup>554</sup> ? Ils s'emploient donc à persuader le Kaghan Sizabul d'envoyer une ambassade à

---

centrale chaque année pour payer les troupes et l'administration (E. de la Vaissière, « Trans-Asian trade, or the Silk Road deconstructed (Antiquity, Middle Ages) », *loc. cit.*, p. 9).

<sup>542</sup> Cf supra.

<sup>543</sup> E. de la Vaissière, *Histoire des marchands sogdiens*, p. 89.

<sup>544</sup> Cf supra.

<sup>545</sup> A.E. Dien, « Caravans and Caravan Leaders in Palmyra », *loc. cit.*, p. 195.

<sup>546</sup> *Histoire de l'Humanité, du VII<sup>e</sup> siècle av. J.-C. au VII<sup>e</sup> siècle de l'ère chrétienne*, volume III, p. 129.

<sup>547</sup> Cf infra.

<sup>548</sup> E. de la Vaissière, *Histoire des marchands sogdiens*, p. 119.

<sup>549</sup> *Ibid.*, p. 122.

<sup>550</sup> *Ibid.*, p. 157.

<sup>551</sup> Cf supra.

<sup>552</sup> Soit en 569 (Ménandre, *Ambassades tirées de l'histoire des empereurs Justinien, Justin et Tibère*, VI, 1).

<sup>553</sup> Cosmas Indicopleustès, *Topographie chrétienne*, II, 46.

<sup>554</sup> Ménandre, *Ambassades tirées de l'histoire des empereurs Justinien, Justin et Tibère*, VI, 1.

Constantinople, conduite par l'un des leurs, Maniak<sup>555</sup>. Si les considérations diplomatiques sont mises en avant, les préoccupations commerciales ne sont pas loin derrière. La petite délégation se met donc en route et, après une longue chevauchée par monts et par vaux, arrive enfin à destination après être passé par le Caucase, en évitant soigneusement le territoire sassanide<sup>556</sup>. Le chroniqueur byzantin ne nous en dit pas plus. Les choses suivent leur cours et des échanges diplomatiques s'organisent entre Turcs et Romains. Zémarche, envoyé par Justin, passe par la Sogdiane<sup>557</sup>, et au retour, accompagné sans doute d'un chargement de soie<sup>558</sup>, il traverse le pays des Alains, évite la Suanie<sup>559</sup>, franchit le Phasgane et arrive à Trébizonde. Les années passent, et les échanges persistent puisqu'en 580, il y a à Constantinople un grand nombre de Turcs, en tout cas plus de six cent. Tibère décide d'envoyer l'un de ses gardes, Valentin vers le successeur de Sizabul alors que le contexte a changé et que les Turcs menacent dorénavant la Crimée<sup>560</sup>. La petite troupe traverse la mer Noire en direction de la Chersonèse, franchit de vastes marais déjà signalés par Zémarche et qui pourraient bien se situer à l'embouchure de la Volga ou sur les rives de la mer d'Aral, et arrive chez le kaghan où elle est reçue fraîchement. Les préoccupations économiques ont disparu, mais la route de la steppe par le nord de la Caspienne, jusque-là discrète dans l'histoire du commerce oriental, est dorénavant régulièrement utilisée, car elle permet de contourner le monopole sassanide.

Si nous voulons la décrire brièvement, disons qu'elle relie la mer Noire à la route du Nord des annales chinoises en passant par la mer d'Aral. À l'ouest, elle part indifféremment de Crimée ou de Colchide, nous venons de le voir dans le récit des relations turco-byzantines. L'exploration de la nécropole de Moscevaja Balka, dans le Caucase du Nord-Ouest, datée du VIII<sup>e</sup> au X<sup>e</sup> siècle, a révélé la présence de tissus de soie, d'un reste de comptes en chinois sur papier, d'un extrait de sutra et d'un fragment d'icône bouddhique<sup>561</sup>, tous objets n'ayant pu parvenir là que par la steppe. L'historien Jordanès, qui écrit sans doute un peu avant les ambassades turco-byzantines que nous venons d'évoquer, raconte que la ville de Cherson en Crimée est déjà fréquentée par « d'avidés marchands qui transportent les riches produits de l'Asie »<sup>562</sup>. Les Sogdiens font partie du nombre, bien qu'il soit difficile de dire à partir de quand, comme en témoignent la fondation de la ville de Sogdaia<sup>563</sup> et les récits de la vie de saint André<sup>564</sup>. Ils sont rejoints par leurs confrères khorezmiens, qui apparaissent dans la délégation qui accompagne, selon Ménandre, les ambassadeurs byzantins de retour vers Constantinople après leur première expédition chez les Turcs<sup>565</sup>. Les découvertes archéologiques montrent que la sphère d'activité des deux communautés s'étend jusqu'à l'ouest de l'Oural où a été retrouvée de la

<sup>555</sup> Son nom voudrait dire : « frère de Mani », ce qui ferait de lui un manichéen (L. Boulnois, *La Route de la Soie*, p. 190).

<sup>556</sup> Ménandre, *Ambassades tirées de l'histoire des empereurs Justinien, Justin et Tibère*, VI, 2.

<sup>557</sup> *Ibid.*, XIII, 2.

<sup>558</sup> Craignant une embuscade des Perses à l'extrémité occidentale du Caucase, il utilise comme leurre un chargement fictif de soie lancé dans une mauvaise direction (*ibid.*, VII, 2).

<sup>559</sup> Partie de la Géorgie actuelle.

<sup>560</sup> E. de la Vaissière, *Histoire des marchands sogdiens*, p. 213.

<sup>561</sup> *Ibid.*, p. 214-215.

<sup>562</sup> Jordanès, *Histoire des Goths*, 5.

<sup>563</sup> L'actuelle Sudak en Crimée. La ville a été fondée au plus tard à la fin du VII<sup>e</sup> siècle (E. de la Vaissière, *Histoire des marchands sogdiens*, p. 222).

<sup>564</sup> *Ibid.*, p. 217-223. Les Sogdiens font partie des peuples évangélisés par le saint sur les bords de la mer Noire.

<sup>565</sup> *Ibid.*, p. 229.



vaisselle précieuse ayant appartenu à des Sogdiens ou des Khorezmiens<sup>566</sup>. Elle sert de monnaie d'échange contre les fourrures locales ou même l'ambre venu de la lointaine Baltique<sup>567</sup>.

Si nous reprenons le chemin de l'Asie centrale, cette nouvelle route de la steppe, partie de la mer Noire, passe ensuite au nord de la Caspienne, longe la mer d'Aral, suit le piémont des Tien shan et aboutit dans le bassin du Tarim au niveau de Turfan. Nous retrouvons là les itinéraires septentrionaux décrits sous les Han et par le *Wei lio*<sup>568</sup>, et au-delà, les réseaux de la Sérinde. Turfan au moment de la conquête des Tang vers 640, est une grande ville avec près de 40 000 habitants<sup>569</sup>. Cependant, le recueil des taxes du lieu montre qu'au début du VII<sup>e</sup> siècle, il y a des périodes où il n'y a pas de trafic<sup>570</sup>. Le roi local est châtié par la cour de Chang'an pour avoir arrêté des marchands d'Occident<sup>571</sup> dont l'origine exacte reste floue. Cet indice n'est pourtant pas suffisant pour affirmer qu'à l'époque, la liaison avec le monde byzantin contournant la Caspienne est bien établie, car les témoignages restent peu nombreux. Les contacts diplomatiques entre Constantinople et Pingcheng puis Chang'an, sont rares, inférieurs à dix entre 456 et 742<sup>572</sup> et il est probable que les trois premiers n'ont pas emprunté la route du Nord. En 624, le roi de Turfan envoie des ambassadeurs à la cour des Tang avec, comme présent, des chiens de Syrie assez forts pour tirer un cheval par la bride<sup>573</sup>. Les solidi retrouvés en Chine ne sont pas nombreux, quelques dizaines, et datent en majorité du VI<sup>e</sup> et du VII<sup>e</sup> siècle<sup>574</sup>. Ils proviennent du Nord du pays<sup>575</sup> et sont parvenus là, selon certains auteurs, plus souvent dans les bagages des marchands que dans ceux des diplomates<sup>576</sup>, bien que les tributs payés par les Byzantins aux Turcs l'aient probablement été en or<sup>577</sup>. Il est possible qu'une grande partie d'entre eux ait été fondue pour être utilisée dans les décorations des palais ou en orfèvrerie<sup>578</sup>, ce qui relativise la rareté de leurs découvertes. Dans le bassin du Tarim, ils servent d'ornements funéraires, placés dans la bouche des morts<sup>579</sup>, généralement d'ailleurs sous forme de bijoux monétaires<sup>580</sup>. Il est probable que la monnaie byzantine ne soit guère utilisée dans les transactions de la région,<sup>581</sup> contrairement aux drachmes sassanides, bien qu'elle représente sans doute une

---

<sup>566</sup> *Ibid.*, p. 224, 228.

<sup>567</sup> *Histoire de l'humanité, du VII<sup>e</sup> siècle av. J.-C. au VII<sup>e</sup> siècle de l'ère chrétienne*, volume III, p. 1059.

<sup>568</sup> Cf supra et chapitre III.

<sup>569</sup> V. Hansen, « The Impact of the Silk Road Trade on a Local Community: The Turfan Oasis, 500-800 », *loc. cit.*, p. 286.

<sup>570</sup> *Ibid.*, p. 290.

<sup>571</sup> E. Chavannes, *Documents sur les Tou-Kiue (Turcs) occidentaux*, p. 131.

<sup>572</sup> F. Thierry, C. Morisson, « Sur les monnaies byzantines trouvées en Chine », *loc. cit.*, p. 138-140.

<sup>573</sup> E. Chavannes, *Documents sur les Tou-Kiue (Turcs) occidentaux*, p. 127.

<sup>574</sup> L. Yin, « Western Turks and Byzantine gold coins found in China », *Transoxiana* 6, Juillet 2003, p. 3 ; F. Thierry, C. Morisson, « Sur les monnaies byzantines trouvées en Chine », *loc. cit.*, p. 115.

<sup>575</sup> *Ibid.*, p. 113.

<sup>576</sup> L. Ying, « Solidi in China and Monetary Culture along the Silk Road », *loc. cit.*, p. 2.

<sup>577</sup> Lorsqu'Héraclius recherche l'alliance des Turcs contre les Sassanides, il évoque la soif d'or des nomades. C'est d'ailleurs en solidi (80000 par an) qu'il paie le tribut aux Avars (L. Yin, « Western Turks and Byzantine gold coins found in China », *loc. cit.*, p. 6 ; C. Morisson, « Les événements/perspective chronologique », *loc. cit.*, p. 36).

<sup>578</sup> F. Thierry, C. Morisson, « Sur les monnaies byzantines trouvées en Chine », *loc. cit.*, p. 131.

<sup>579</sup> L. Ying, « Solidi in China and Monetary Culture along the Silk Road », *loc. cit.*, p. 2-3. Les découvertes monétaires byzantines dans la Chine du Nord l'ont été généralement dans des tombes, toutes postérieures à 550.

<sup>580</sup> *Ibid.*, p. 1 ; F. Thierry, C. Morisson, « Sur les monnaies byzantines trouvées en Chine », *loc. cit.*, p. 124.

<sup>581</sup> Cette opinion est controversée (L. Yin, « Western Turks and Byzantine gold coins found in China », *loc. cit.*, p. 2). En effet, des monnaies d'or sont en circulation à l'ouest de Dunhuang, notamment à Karachar et Kucha, mais il est difficile d'en préciser l'origine, byzantine ou non (F. Thierry, C. Morisson, « Sur les monnaies byzantines trouvées en Chine », *loc. cit.*, p. 121). Sous les Zhou du Nord, (577 - 581). Les autorités du Hexi, incapables d'empêcher la population d'utiliser des espèces en or, en autorise l'usage dans cette seule région de Chine du Nord (F. Thierry, « Sur les monnaies sassanides trouvées en Chine », *loc. cit.*, p. 99). Deux pièces d'or apparaissent dans

grande partie des pièces d'or en circulation<sup>582</sup>. Il est difficile pourtant de prouver qu'elle soit parvenue là par la route de la steppe<sup>583</sup>. Les voyages directs entre les deux extrémités de l'Eurasie apparaissent ainsi peu fréquents à l'avènement de l'islam, et les échanges commerciaux s'effectuent plus volontiers de proche en proche grâce à des intermédiaires comme les Sogdiens. Il est, là encore, difficile de préciser l'intensité du trafic, sans doute variable suivant les endroits et les moments. Remarquons cependant que certaines villes sur cette route du Nord sont très actives. En 629, le pèlerin Xuan Zang part de Hami, longe le lac Issyk-kül, passe par Talas avant de bifurquer vers le sud par Samarcande, les Portes de fer, Bactres, la Kapisa puis les Indes<sup>584</sup>. Il décrit Talas comme un lieu très animé où « les marchands des différents pays se côtoient pêle-mêle »<sup>585</sup>. Ce que confirment au VIII<sup>e</sup> siècle les annales chinoises : « des marchands barbares (*Hu*) des royaumes voisins (la Sogdiane ?) y demeurent mêlés (à Talas) »<sup>586</sup>.

Qu'en est-il des autres trajets vers l'Occident décrits par les géographes chinois depuis déjà quelques siècles ? Ils n'ont en fait guère changé, si l'on en croit l'œuvre de Pei Ju, le *Traité avec cartes sur les contrées d'occident*, rédigée vers 608. L'auteur décrit les trois routes traditionnelles, celles du Nord, du Centre et du Sud. Nous venons de voir les développements de la première. La seconde suit le parcours classique le long du piémont sud des Tien shan par Karachar et Kucha, avant de traverser les Pamirs pour déboucher dans le Zerafshan ou le Ferghana, Samarcande et plus loin Boukhara, Merv sans doute, et la Perse. Elle apparaît très fréquentée, que ce soit par les pèlerins ou les marchands. Certes, Karachar s'est dépeuplée au VII<sup>e</sup> siècle mais il y reste de nombreux religieux bouddhistes<sup>587</sup>. Samarcande, selon Xuan Zang, regorge au VII<sup>e</sup> siècle « en quantité des marchandises les plus précieuses des pays étrangers »<sup>588</sup>. La richesse de la Sogdiane pourrait facilement la faire considérer, à l'époque, comme une plaque tournante de la Route de la Soie. C'est ce que suggère la fresque dite « des ambassadeurs » retrouvée à Afrasiab<sup>589</sup>, peinte en l'honneur du roi Varkhuman, où se mêlent envoyés chinois et même coréens, et gardes turcs<sup>590</sup>. À partir de 640, les rois des différentes principautés sogdiennes frappent leurs propres monnaies, à la place des imitations de drachmes qu'ils produisaient jusqu'alors.<sup>591</sup> Lorsque les Arabes approchent de Boukhara, un captif propose de se racheter pour 5000 pièces de soie chinoise qu'il évalue à 1 million de dirhams<sup>592</sup>. La route du Sud, quant à elle, existe toujours à la frange méridionale du Taklamakan, malgré la progression du

---

des lettres d'origine turque retrouvées à Turfan du VI<sup>e</sup>-VII<sup>e</sup> siècle (L. Yin, « Western Turks and Byzantine gold coins found in China », *loc. cit.*, p. 3-5).

<sup>582</sup> La plupart des imitations de pièce d'or retrouvées en Chine s'inspire des solidi (L. Yin, « Western Turks and Byzantine gold coins found in China », *loc. cit.*, p. 4).

<sup>583</sup> Cependant il faut noter qu'aucune monnaie occidentale n'a été trouvée dans le Gansu pour les périodes antérieures aux Tang, c'est-à-dire lorsque la route de la steppe était *a priori* peu fréquentée (E. de la Vaissière, *Histoire des marchands sogdiens*, p. 66).

<sup>584</sup> *Ibid.*, p. 232-236 ; Xuan Zang, *L'Inde du Bouddha vue par des pèlerins chinois sous la dynastie Tang (VII<sup>e</sup> siècle)*, p. 55-74.

<sup>585</sup> *Ibid.*, p. 60.

<sup>586</sup> E. Chavannes, *Documents sur les Tou-Kiue (Turcs) occidentaux*, p. 146-147.

<sup>587</sup> J.-P. Roux, *L'Asie centrale, Histoire et civilisations*, p. 168.

<sup>588</sup> Xuan Zang, *L'Inde du Bouddha vue par des pèlerins chinois sous la dynastie Tang (VII<sup>e</sup> siècle)*, p. 61.

<sup>589</sup> À proximité de Samarcande.

<sup>590</sup> F. Grenet, « Maracanda/Samarcand, une métropole pré-mongole », *Annales, Histoire, Sciences Sociales*, 5-6, 2004, p. 1065.

<sup>591</sup> F. Thierry, « La monétarisation de la société turke (VI<sup>e</sup>-IX<sup>e</sup> siècle). Influence chinoise, influence sogdienne », *loc. cit.*, p. 406. Ce qui prouve que ces monnaies sogdiennes étaient facilement acceptées.

<sup>592</sup> E. de la Vaissière, *Histoire des marchands sogdiens*, p. 241.

désert<sup>593</sup>. Mais, au lieu d'emprunter les « passages suspendus » du Karakorum vers le Cachemire, elle franchit, après Khotan, la barrière montagneuse plus à l'ouest, pour aboutir au Wakhan, et atteindre Bamiyan et finalement les Indes du Nord-Ouest<sup>594</sup>. C'est sans doute le chemin que suit, en sens inverse, dans les années 560, le moine Jinagupta pour aller de la Kapisa à Chang'an<sup>595</sup>. Bactres, un peu à l'écart des circuits commerciaux, compte peu d'habitants quand passe Xuan Zang<sup>596</sup> mais il précise que, plus au sud, deux grands bouddhas au milieu de la falaise de Bamiyan, s'offrent aux visiteurs et aux « marchands qui vont et viennent »<sup>597</sup>. Le lieu prend alors son essor comme passage de l'Hindu Kush<sup>598</sup>. Le pèlerin raconte aussi que dans la Kapisa « les marchandises rares des pays étrangers abondent » et qu'on utilise pour le commerce des monnaies d'or, d'argent ainsi que de petites pièces de cuivre<sup>599</sup>. Les écrits du jeune bonze sur la piste des écritures saintes, nous confirment que, si la Sogdiane est prospère<sup>600</sup> et sans doute tournée vers l'occident, les relations entre les oasis du Tarim<sup>601</sup> et les Indes du Nord-Ouest sont, elles aussi, très actives. À la fin de la période sassanide, la moitié des biens venant de l'ouest et taxés à Turfan sont des épices<sup>602</sup>. Xuan Zang voulant récupérer les livres sacrés qu'il a perdus lors de la traversée du Sind, envoie un jeune homme à Turfan en lui recommandant de suivre des marchands<sup>603</sup>. Que sont devenus pendant ce temps les fameux « passages suspendus »<sup>604</sup> ? Si l'on en croit les sources, ils restent utilisés mais moins qu'auparavant. Les dernières inscriptions sogdiennes de la région ne sont pas, semble-t-il, pas postérieures au début du VI<sup>e</sup> siècle<sup>605</sup>. Cependant, un texte tibétain du VIII<sup>e</sup> - IX<sup>e</sup> siècle retrouvé à Dunhuang et relatif à Khotan, raconte l'aventure de cinq cents marchands sogdiens perdus dans la montagne alors qu'ils se dirigeaient vers les Indes, probablement par le Cachemire, donc en empruntant les cols du Karakorum<sup>606</sup>. L'importance de la caravane est significative, mais elle n'est sans doute pas liée uniquement aux difficultés de la haute montagne. Ici comme ailleurs, il faut se prémunir contre l'hostilité et le brigandage des populations locales<sup>607</sup>.

<sup>593</sup> Cf supra.

<sup>594</sup> Ed. Chavannes, « Les pays d'Occident d'après le *Wei lio* », *loc. cit.*, p. 35-36, note 56 ; F. Thierry, C. Morisson, « Sur les monnaies byzantines trouvées en Chine », *loc. cit.*, p. 137-138 ; B. A. Litvinsky, Zhang Guang-da, « Historical Introduction », dans *History of civilizations of central Asia*, vol III, *The crossroads of civilizations AD 250 to 750*, UNESCO Publishing, Paris, 1996, p. 35.

<sup>595</sup> H. Cordier, *Histoire générale de la Chine et de ses relations avec les pays étrangers depuis les temps les plus anciens jusqu'à la chute de la dynastie manchoue*, I, p. 561.

<sup>596</sup> Xuan Zang, *L'Inde du Bouddha vue par des pèlerins chinois sous la dynastie Tang (VII<sup>e</sup> siècle)*, p 65.

<sup>597</sup> *Ibid.*, p 70.

<sup>598</sup> E. de la Vaissière, *Histoire des marchands sogdiens*, p. 82.

<sup>599</sup> Xuan Zang, *L'Inde du Bouddha vue par des pèlerins chinois sous la dynastie Tang (VII<sup>e</sup> siècle)*, p 73-74. À Kucha, les commerçants utilisent aussi des monnaies d'or, d'argent et de petites pièces de cuivre (*ibid.*, p. 51).

<sup>600</sup> Cette prospérité est peut-être plus liée aux nouveaux développements de l'agriculture qu'à ceux du commerce international (E. de la Vaissière, « Trans-Asian trade, or the Silk Road deconstructed (Antiquity, Middle Ages) », *loc. cit.*, p. 12).

<sup>601</sup> Notamment Khotan (F. Thierry, C. Morisson, « Sur les monnaies byzantines trouvées en Chine », *loc. cit.*, p. 121).

<sup>602</sup> R.N. Fry, « Sasanian-Central Asian Trade Relations », *loc. cit.*, p. 75. Nous avons vu que le poivre parvenait en Chine essentiellement par cette route, avant d'emprunter plus tard la voie maritime.

<sup>603</sup> Xuan Zang, *L'Inde du Bouddha vue par des pèlerins chinois sous la dynastie Tang (VII<sup>e</sup> siècle)*, p. 277.

<sup>604</sup> Cf supra.

<sup>605</sup> E. de la Vaissière, *Histoire des marchands sogdiens*, p. 81-82.

<sup>606</sup> *Ibid.*, p. 83.

<sup>607</sup> Ainsi dans les Pamirs, les habitants arrêtent et pillent les marchands (E. Chavannes, *Documents sur les Tou-Kiue (Turcs) occidentaux*, p. 196). Vers 640, le pèlerin Xuan Zhao, alors qu'il chemine dans « des parties escarpées et étroites de sa longue route », apparemment au Tibet, est arrêté par des brigands (Xuan Zang, *L'Inde du Bouddha vue par des pèlerins chinois sous la dynastie Tang (VII<sup>e</sup> siècle)*, p. 286).

Ainsi, à la veille de l'islam, il existe en Asie centrale un réseau commercial tout à fait fonctionnel et prospère. À côté des itinéraires traditionnels vers la Perse ou les Indes du Nord-Ouest, une nouvelle route s'est ouverte, passant au nord de la Caspienne, à travers un territoire qui va devenir très important dans le commerce international du IX<sup>e</sup>- X<sup>e</sup> siècle, le kaghanat khazar<sup>608</sup>. Les Sogdiens, très actifs sur cette partie de la Route de la Soie depuis le III<sup>e</sup> siècle, exercent deux cents ans plus tard une domination pratiquement sans partage. Au VII<sup>e</sup> siècle, la Chine contrôle le bassin du Tarim, ses marchandises y arrivent en abondance et peuvent dès lors être transportées en Occident sans passer obligatoirement par le territoire sassanide. La stabilité politique qui s'instaure ne peut que favoriser les échanges commerciaux en Sérinde, car, comme l'ont montré les siècles précédents, ils sont indéniablement influencés par les événements survenant dans l'empire du Milieu.

## **Les Indes et la Chine du Sud ; la lente progression de la route maritime**

### **Les Indes entre deux mondes (III<sup>e</sup> - IV<sup>e</sup> siècle)**

Nous avons vu que durant le III<sup>e</sup> siècle l'activité des ports égyptiens de la mer Rouge connaît un net recul. Étant donné leurs liens avec l'Asie du Sud, il est logique de penser que le trafic maritime de la côte occidentale de la péninsule indienne, lui aussi diminue. Les sources peinent cependant à préciser cette opinion car les indices sont rares et contradictoires. D'une part, il est vrai qu'au III<sup>e</sup>-IV<sup>e</sup> siècle l'économie urbaine, notamment dans le nord du sous-continent, est en déclin mais les causes en sont incertaines<sup>609</sup>. D'autre part les liaisons avec le bassin occidental de l'océan Indien existent toujours. Des Indiens vivent à Socotra, à Qané<sup>610</sup> ou sont présents lors du couronnement du roi du Hadramaout<sup>611</sup>. Mais quelques décennies plus tard, ils ont quitté l'ancienne île des Dioscorides<sup>612</sup>, même si leur présence à Qané est attestée jusqu'au V<sup>e</sup> siècle<sup>613</sup>. Les grands sites portuaires des bouches de l'Indus ou du golfe de Khambat continuent donc, selon toute vraisemblance, à fonctionner. Cependant, le commerce indien dans son ensemble, privé peu à peu d'une partie de ses connexions occidentales, semble se tourner dorénavant vers le Sud-Est asiatique<sup>614</sup> ce qui assure une certaine prospérité à la façade orientale de la péninsule<sup>615</sup>.

Les échanges de part et d'autre du golfe du Bengale sont en effet anciens et même si, là encore, les sources sont discrètes, rien ne montre qu'ils aient diminué au III<sup>e</sup> - IV<sup>e</sup> siècle, au

---

<sup>608</sup> E. de la Vaissière, *Histoire des marchands sogdiens*, p. 223.

<sup>609</sup> C. Ferrier, *L'Inde des Gupta (V<sup>e</sup>-VI<sup>e</sup> siècle)*, p. 48, 109, 153. Certains auteurs nuancent cependant cette thèse (*ibid.*, p. 30, note 93).

<sup>610</sup> Il existe des céramiques indiennes au III<sup>e</sup> siècle à Qané (J. Schiettecatte, « L'Arabie du Sud et la mer du III<sup>e</sup> siècle av. au VI<sup>e</sup> siècle apr. J.-C. », *loc. cit.*, p. 253).

<sup>611</sup> Cf supra.

<sup>612</sup> Cf supra.

<sup>613</sup> R. Tomber, *Indo-Roman Trade, from pots to pepper*, p. 107.

<sup>614</sup> R. Thapar, *The Penguin History of Early India. From the Origins to AD 1300*, Penguin Book, London, 2002, p. 243 ; C. Ferrier, *L'Inde des Gupta (V<sup>e</sup>-VI<sup>e</sup> siècle)*, p. 48.

<sup>615</sup> Cette richesse attirera plus tard la convoitise des conquérants gupta, en l'occurrence Samudragupta au IV<sup>e</sup> siècle (C. Ferrier, *L'Inde des Gupta (V<sup>e</sup>-VI<sup>e</sup> siècle)*, p. 48).

contraire<sup>616</sup>. Certains textes indiens de cette époque mentionnent plusieurs produits susceptibles de provenir de l'archipel indonésien, comme le bois de santal, le bois de gahru, et probablement la girofle<sup>617</sup>. De petits objets du sous-continent liés au commerce, comme les sceaux et les monnaies, apparaissent en Asie du Sud-Est, ceci dans des contextes où la culture indienne s'affirme progressivement<sup>618</sup>. La quantité de vaisselle produite en Insulinde et inspirée de modèles sud-asiatiques augmente considérablement<sup>619</sup>. Il existe toujours sur place des perles de verre et de pierre en provenance des Indes, mais elles sont dorénavant copiées par des artisans locaux<sup>620</sup>. Les premiers documents écrits de la région sont généralement en sanskrit. Il s'agit d'inscriptions gravées dans la pierre dont les plus anciennes, au Champa<sup>621</sup>, datent de la fin du IV<sup>e</sup> siècle<sup>622</sup>. En 245 - 250 l'envoyé chinois Kang Tai<sup>623</sup> rapporte que des Yuezhi<sup>624</sup> amènent des chevaux à Sumatra<sup>625</sup>, lesquels viennent sans doute d'Asie centrale en passant par la vallée du Gange. Ce genre d'article d'importation semble d'ailleurs très apprécié, comme le montrent ce cadeau d'une ambassade de l'Inde au Funan<sup>626</sup> ou cette cloche retrouvée dans une île de la Sonde, datée du II<sup>e</sup>-III<sup>e</sup> siècle. Elle porte une gravure représentant deux personnages habillés comme des guerriers kouchans accompagnés d'un cheval<sup>627</sup>.

Si le sous-continent indien entretient et développe des relations commerciales avec l'archipel malais, qu'en est-il de ses liaisons avec la Chine ? À la fin du II<sup>e</sup> siècle, des ambassades ont eu lieu<sup>628</sup>, et les marchands, comme c'est souvent l'usage, ont suivi ou même accompagné les diplomates. Au début du III<sup>e</sup> siècle, l'un d'entre eux, originaire du pays des Kang<sup>629</sup> et dont les ancêtres ont vécu aux Indes, s'établit au Jiaozhi, c'est-à-dire au Tonkin. Son fils, Kang Senghui, devenu moine bouddhiste, est un des premiers grands traducteurs des textes sacrés<sup>630</sup>. Ce n'est *a priori* pas un cas isolé puisque d'autres *hu*, c'est-à-dire des « barbares de l'Ouest »<sup>631</sup>, sont établis à la même époque au Nord Vietnam<sup>632</sup>. Rappelons que le *Wei lio*, ouvrage relatant la période des trois royaumes (220-264), décrit une route maritime du Sud vers l'Occident, en

<sup>616</sup> *Histoire de l'Humanité, du VII<sup>e</sup> siècle av. J.-C. au VII<sup>e</sup> siècle de l'ère chrétienne*, volume III, p. 894.

<sup>617</sup> D. Lombard, « Reviewed Work, *Early Indonesian Commerce, a Study of the Origins of Srivijaya*, by O.W. Wolters », *Journal of the Economic and Social History of the Orient*, 13, 1, Jan. 1970, p. 107.

<sup>618</sup> B. Bellina, « La vaisselle dans les échanges entre le sous-continent indien et l'Asie du Sud-Est à l'époque protohistorique », *BEFEO*, 86, 1999, p. 161.

<sup>619</sup> *Ibid.*, p. 167.

<sup>620</sup> B. Bellina, I. Glover, « The Archaeology of Early Contact with India and the Mediterranean World, from the fourth Century BC to the fourth Century AD », dans I.C. Glover & P. Bellwood (eds), *Southeast Asia, from the Prehistory to History*, Routledge/Curzon Press, London, 2004, p. 80.

<sup>621</sup> Le Sud Vietnam.

<sup>622</sup> *Histoire de l'Humanité, du VII<sup>e</sup> siècle av. J.-C. au VII<sup>e</sup> siècle de l'ère chrétienne*, volume III, p. 209.

<sup>623</sup> Cf infra.

<sup>624</sup> Des Kouchans.

<sup>625</sup> D. Lombard, « Reviewed Work, *Early Indonesian Commerce, a Study of the Origins of Srivijaya*, by O.W. Wolters », *loc. cit.*, p. 107.

<sup>626</sup> Il s'agit de quatre chevaux « indo-scythes » (P. Pelliot, « Le Fou-nan », *loc. cit.*, p. 292). Le Funan est un royaume établi dans la basse vallée du Mékong ; cf infra.

<sup>627</sup> E. de la Vaissière, *Histoire des marchands sogdiens*, p. 69-70.

<sup>628</sup> Cf chapitre III.

<sup>629</sup> Le pays des Kang a alors une acception assez lâche englobant la Sogdiane et la région du moyen Syr Daria. Plus tard, il désignera plus précisément la Sogdiane ou même seulement la région de Samarcande (F. Grenet, « Les marchands sogdiens dans les mers du Sud à l'époque préislamique », *loc. cit.*, p. 66).

<sup>630</sup> *Ibid.*, Pour E. de la Vaissière, Kang Senghui est un Sogdien (E. de la Vaissière, *Histoire des marchands sogdiens*, p. 69).

<sup>631</sup> Cf supra.

<sup>632</sup> *Ibid.*

l'occurrence Daqin, c'est-à-dire l'empire romain<sup>633</sup>. Il ajoute cependant que peu de voyageurs vont dans ce pays<sup>634</sup>. L'ouvrage rappelle aussi qu'il existe un itinéraire terrestre reliant le Yun-nan à la Birmanie, itinéraire que suivent d'ailleurs vingt religieux chinois pour lesquels le roi indien Çrigupta (?) construit le temple des Cinas à la fin du III<sup>e</sup> siècle<sup>635</sup>. Cette route reste difficile, nous dit un commentaire de l'époque Tang, avec les chaleurs et les serpents en été, les pluies en automne, le froid et la neige en hiver ; elle n'est en fait praticable qu'au printemps<sup>636</sup>. Beaucoup des témoignages que nous venons d'évoquer, donnent l'impression que les voyages entre le sous-continent indien et la Chine du Sud au III<sup>e</sup> siècle restent rares, quand ils existent. Ils semblent même cesser au temps des Wei et des Wu, c'est-à-dire entre 220 et 280 selon le *Liang Shu*, compilé au VII<sup>e</sup> siècle<sup>637</sup>.

Un épisode raconté par les annales chinoises peut nous donner quelques informations complémentaires. Il s'agit de la mission envoyée par le premier empereur de la dynastie Wu (222-252), et plus probablement le gouverneur du Tonkin, auprès du roi du Funan, dont le territoire se situe dans la basse vallée du Mékong. Elle est dirigée par un certain Kang Tai<sup>638</sup>. Le Funan est à l'époque un état dont la prospérité repose sur des activités manufacturières<sup>639</sup> et sur le grand commerce maritime, cependant guère au-delà de la mer de Chine. Selon le *Liang Shu*, un de ses monarques, Fan Zhan, fait construire de grands navires qui sillonnent « toute la mer du Sud »<sup>640</sup>. Or un beau jour, ce même Fan Zhan reçoit la visite d'un marchand indien qui parvient jusqu'à lui après un long voyage, d'étape en étape, d'au moins un à deux ans<sup>641</sup>. Le négociant est si convaincant dans le récit des merveilles de son pays, que le roi décide d'y envoyer un de ses parents comme ambassadeur. Celui-ci s'embarque vers l'ouest à partir d'un port que certains<sup>642</sup> pensent être l'ancienne Takola<sup>643</sup> de Ptolémée<sup>644</sup>. Son périple va le mener après plus d'une année à l'embouchure d'un fleuve du sous-continent, qu'il remonte pendant 7000 li<sup>645</sup> pour arriver à la cour d'un prince indien, lequel est tout surpris d'apprendre d'où il vient. Après avoir visité le pays de son hôte, l'ambassadeur retourne vers le Funan accompagné d'un Indien et de quatre chevaux<sup>646</sup>, à titre de cadeau. Quand il arrive à bon port, quatre années se sont écoulées, Fan Zhan a été assassiné et surtout, entretemps, la délégation chinoise de Kang Tai est arrivée sur place. Elle profite de l'occasion pour obtenir, de bonne source, des informations sur « plus

---

<sup>633</sup> Cf supra.

<sup>634</sup> F. Hirth, *China and the Roman Orient: Researches into Their Ancient and Mediæval Relations as Represented*, p. 72.

<sup>635</sup> P. Pelliot, « Deux itinéraires de Chine en Inde à la fin du VIII<sup>e</sup> siècle », p. 150.

<sup>636</sup> *Ibid.*, p. 150, note 1.

<sup>637</sup> P. Pelliot, « Le Fou-nan », *loc. cit.*, p. 271.

<sup>638</sup> Le préfixe Kang pourrait bien désigner un Sogdien (P. Pelliot, « Le Fou-nan », *loc. cit.*, p. 271, note 1).

<sup>639</sup> H.P. Ray « Early Maritime contacts Between South and Southeast Asia », *Journal of Southeast Asian Studies*, 1989, XX, 1, p. 52 ; *Histoire de l'Humanité, du VII<sup>e</sup> siècle av. J.-C. au VII<sup>e</sup> siècle de l'ère chrétienne*, volume III, p. 975.

<sup>640</sup> J. Tsung-I, L. Vandermeersch. « Les relations entre la Chine et le monde iranien dans l'Antiquité historiquement revisitée à la lumière des découvertes archéologiques du dernier quart de siècle », *loc. cit.*, p. 223.

<sup>641</sup> P. Pelliot, « Le Fou-nan », *loc. cit.*, p. 277-278.

<sup>642</sup> *Ibid.*, p. 292.

<sup>643</sup> Cette opinion est contestée. Takola se trouve sur la côte occidentale de la péninsule malaise, au sud de l'isthme de Kra (A. Berthelot, *L'Asie ancienne centrale et sud-orientale d'après Ptolémée*, Bibliothèque géographique, Payot, Paris, 1930, p. 384).

<sup>644</sup> Ptolémée, *Géographie*, VII, 2.

<sup>645</sup> Environ 2500 à 3500 km, ce qui peut correspondre à la longueur du Gange.

<sup>646</sup> P. Pelliot, « Le Fou-nan », *loc. cit.*, p. 271 ; cf supra.

de cent royaumes »<sup>647</sup>, dont ceux des Indes<sup>648</sup>, ce qui était, sans doute, tout ou partie de sa mission. À son retour à la cour des Wu, Kang Tai couche sur le papier (de soie) tout ce qu'il a vu et entendu. Que pouvons-nous retenir de cet épisode ? Il paraît établi qu'au milieu du III<sup>e</sup> siècle, les relations entre l'Asie du Sud et le Funan, donc au-delà, la Chine, sont rares. En outre les informations circulent peu, à en juger par les réactions des différents monarques concernés. Il est même probable que cette situation prévaut aussi entre l'empire du Milieu et ses voisins d'Insulinde. En effet la mission de Kang Tai a un côté exploratoire indéniable. Elle est suivie d'une ambassade du Funan à Luoyang en 287 mais il faut attendre plusieurs décennies pour que les liens soient renouvelés en 357, puis en 434 et enfin plus fréquemment en 435 et 438<sup>649</sup>. Les liaisons diplomatiques de la Chine du Sud au III<sup>e</sup> et au IV<sup>e</sup> siècle apparaissent donc bien lâches, avec le Funan, mais aussi avec Java dont la première ambassade date de 433<sup>650</sup>. Est-ce à dire pour autant que l'empire du Milieu n'a pas, à l'époque, de relations économiques avec l'Asie du Sud-Est ? Ce serait oublier que les contacts sont anciens<sup>651</sup> et qu'il est difficile de considérer qu'ils ont totalement disparu. La réponse n'est donc pas absolue et dépend sans doute de la période considérée. Il est très probable que durant les années 250, les liens de quelque nature que ce soit de la Chine avec l'Insulinde sont distendus sinon rompus. La dynastie des Wu essaie alors de les renouer avec un succès inégal. Un siècle plus tard, la situation a bien évolué.

Un certain nombre d'arguments, directs ou indirects font penser qu'effectivement à partir du IV<sup>e</sup> siècle les flux commerciaux se développent dans tout l'Extrême-Orient. Vers 330-340, les officiels chinois du Jiaozhi et du Rinan, c'est-à-dire d'une large partie Nord du Vietnam, augmentent les taxes sur les produits étrangers, ce qui provoque la colère des États de la région à commencer par le Linyi (Champa), au sud, qui envahit le Rinan en 347<sup>652</sup>. Pour certains auteurs, l'accroissement du commerce maritime entraîne à la même période un développement urbain impressionnant des régions côtières du Guangdong<sup>653</sup>. Il semble que durant les Jin (265-420) les marchandises exotiques se répandent dans de nombreuses couches de la population chinoise du fait de leur abondance<sup>654</sup>. Au tournant du IV<sup>e</sup> siècle, des moines de l'Asie du Sud, comme Qiyu et Jiamoluo, atteignent Canton et aident à l'établissement des premiers monastères bouddhistes de la région. Le fameux monastère de Guangxiao est fondé par un religieux venant de la Kapisa, Tanmoyeshe, qui arrive là sous les Jin orientaux (317-420)<sup>655</sup>. De manière générale, tout laisse à penser que la Chine du Sud se tourne de plus en plus vers l'Asie du Sud-Est, pendant que ses liens s'effondrent avec la Chine du Nord, alors à feu et à sang. La terre d'élection de la production de soie, le Sichuan, passe dans l'orbite des dynasties du Sud<sup>656</sup> et la route la plus favorable pour l'écouler emprunte désormais la mer. Une Route de la Soie maritime s'établit, suppléant aux défaillances de la Route terrestre, pouvant expliquer la prospérité retrouvée du commerce oriental en mer Rouge et en haute Mésopotamie<sup>657</sup>. Le Sri Lanka, étape

<sup>647</sup> *Ibid.*, p. 293.

<sup>648</sup> Ainsi le port de Kanchipuram, au sud de la péninsule, est connu des Chinois dès cette époque (C. Ferrier, *L'Inde des Gupta (V<sup>e</sup>-VI<sup>e</sup> siècle)*, p. 48).

<sup>649</sup> P. Pelliot, « Le Fou-nan », *loc. cit.*, p. 293.

<sup>650</sup> P. Pelliot, « Deux itinéraires de Chine en Inde à la fin du VIII<sup>e</sup> siècle », p. 265.

<sup>651</sup> Cf chapitre II et III.

<sup>652</sup> F. Thierry, « Sur les monnaies sassanides trouvées en Chine », *loc. cit.*, p. 134, note 62.

<sup>653</sup> La province de Canton (T. S'en, « Maritime Interactions between China and India: Coastal India and the Ascendancy of Chinese Maritime Power in the Indian Ocean », *loc. cit.*, p. 42).

<sup>654</sup> *Ibid.*, p. 43.

<sup>655</sup> *Ibid.*, p. 43-44.

<sup>656</sup> Cf supra.

<sup>657</sup> Cf supra.

privilegiée dans l'océan Indien, intermédiaire incontournable dans le commerce des précieuses épices, devient progressivement le point de rencontre essentiel du négoce maritime eurasiatique<sup>658</sup>. De très nombreuses monnaies romaines du IV<sup>e</sup> siècle y ont été retrouvées, notamment dans les anciens ports de la côte occidentale<sup>659</sup>. À la fin du siècle donc, les liaisons par le golfe du Bengale et la mer de Chine sont fermement établies, il suffit pour s'en convaincre de lire (la suite) des aventures du moine Faxian dans les années 410.

### L'essor du commerce oriental en Asie du Sud-Est (V<sup>e</sup> - VIII<sup>e</sup> siècle)

Nous avons en effet quitté il y a quelques pages le jeune moine bouddhiste chinois alors qu'il séjournait dans les Indes du Nord après avoir franchi le Karakorum. Quelque temps plus tard, il se décide à rentrer chez lui et s'embarque à Tamralipti, à l'embouchure du Gange, pour le Sri Lanka. Il atteint son but en quatorze jours en profitant des vents favorables. Sur l'île, il trouve des marchandises en provenance aussi bien de la Chine que de l'Arabie<sup>660</sup> sans pourtant rencontrer un de ses compatriotes. Il reste là pendant deux ans avant de repartir et d'embarquer pour sa terre natale à bord d'un grand navire pouvant contenir plus de 200 personnes. Après quatre-vingt-dix jours de mer, ayant affronté la tempête et craint les pirates, il fait escale à Java où il constate que les « hérétiques » et les brahmanes prolifèrent alors que la loi bouddhique n'y est pas enseignée<sup>661</sup>. Cinq mois plus tard, il reprend un bateau de la même taille que le précédent, probablement indien<sup>662</sup>, en partance pour Guangzhou, l'actuel Canton. À la suite d'une nouvelle tempête, l'équipage, perdu au milieu des flots, décide de faire route au nord-ouest et finalement rejoint la côte chinoise très au nord de Canton dans la province du Shandong<sup>663</sup>. Le périple de Faxian, au-delà de l'anecdote, est très intéressant car nous voyons se dessiner au début du V<sup>e</sup> siècle les contours des routes maritimes de l'Asie du Sud-Est. Elles sont en fait déjà bien en place depuis les décennies précédentes. Le Sri Lanka est devenu un port d'embarquement important vers l'Extrême-Orient, les navires qui circulent sur les mers du Sud sont de gros tonnage et font volontiers escale dans l'archipel indonésien avant de se rendre non plus au Tonkin mais à Canton. Enfin l'influence indienne, notamment par le biais du brahmanisme ou du bouddhisme, se fait sentir jusqu'à Java et la Chine du Nord<sup>664</sup>. Les voyages des coreligionnaires de Faxian qui se succèdent durant les siècles suivants ne font que confirmer ces tendances. Gunavarman (367 - 431), descendant des rois du Cachemire, passe par le Sri Lanka, Java avant d'arriver à Canton<sup>665</sup>. C'est là aussi que débarque en 434 un groupe de moniales sri lankaises

---

<sup>658</sup> C. Ferrier, *L'Inde des Gupta (V<sup>e</sup>-VI<sup>e</sup> siècle)*, p. 148.

<sup>659</sup> Cf supra.

<sup>660</sup> Un éventail du pays de Jin qui lui tire les larmes des yeux, et de l'encens (Faxian, *Mémoires sur les Pays Bouddhiques*, p. 69, 71).

<sup>661</sup> La situation change rapidement comme le remarque le bouddhiste Gunavarman à son passage dans l'île dont il convertit la famille royale (P. Pelliot, « Deux itinéraires de Chine en Inde à la fin du VIII<sup>e</sup> siècle », p. 271).

<sup>662</sup> Les brahmanes y font la loi (Faxian, *Mémoires sur les Pays Bouddhiques*, p. 78).

<sup>663</sup> Pour un récit plus détaillé, voir : Faxian, *Mémoires sur les Pays Bouddhiques*, p. 67-80.

<sup>664</sup> Quand le bateau de Faxian aborde les côtes chinoises, les marins demandent leur chemin à deux chasseurs qui se trouvent être bouddhistes (Faxian, *Mémoires sur les Pays Bouddhiques*, p. 79).

<sup>665</sup> H. Cordier, *Histoire générale de la Chine et de ses relations avec les pays étrangers depuis les temps les plus anciens jusqu'à la chute de la dynastie manchoue*, I, p. 560. Gunavarman embarque sur le bateau du marchand hindou Nandin et fait escale au Champa (Vietnam du sud) (P. Paris, « Quelques dates pour une histoire de la jonque chinoise », *loc. cit.*, p. 276).



venues l'aider dans la fondation du système monastique en Chine<sup>666</sup>. D'autres pèlerins suivent le même chemin tout au long du V<sup>e</sup> siècle<sup>667</sup> et au-delà<sup>668</sup>. En 717, Vajrabodhi part du Sri Lanka avec trente-cinq navires persans à destination de Palembang, dans le sud-est de Sumatra, d'où il se rend ensuite en Chine. À sa mort en 739, il prescrit à son disciple Amoghavajra d'aller dans « les cinq Indes et le royaume de Ceylan ». Ce dernier s'embarque alors à Canton sur un bateau « k'ouen-louen », c'est-à-dire malais ou indonésien<sup>669</sup>.

Tous ces moines qui sillonnent les mers du Sud-Est asiatique montrent ainsi la forte influence indienne qui s'exerce à cette époque sur la région. Au début du V<sup>e</sup> siècle, le brahmane Kaundinya réforme les institutions du Funan sur le modèle de celles des Indes<sup>670</sup>, alors que quelques décennies plus tôt, c'est un Indien qui régnait sur place<sup>671</sup>. Un siècle plus tard, le pays envoie des bonzes en Chine<sup>672</sup>. Selon le *Fou-nan ki*, qui date du V<sup>e</sup> siècle<sup>673</sup>, il existe un millier de brahmanes dans le royaume de Tun Sun<sup>674</sup>, et les habitants suivent leurs préceptes<sup>675</sup>. La présence de l'Asie du Sud ne se remarque pas seulement dans les comportements religieux, elle imprègne aussi les modes de vie locaux en Thaïlande, au Cambodge et à Java<sup>676</sup>, tous pays où circulent les marins et les marchands. Les témoignages épigraphiques sont rares dans le monde malais avant le VIII<sup>e</sup> siècle<sup>677</sup>, et la découverte d'une inscription du V<sup>e</sup> siècle à Kedah racontant la construction d'un stupa par le maître de marine Buddhagupta venant du Bengale, n'en a que plus de valeur<sup>678</sup>. Les sources chinoises quant à elles, citent volontiers les marchands qui accompagnent régulièrement les bonzes durant leurs voyages. Elles associent même les affaires

---

<sup>666</sup> R. Mookerji, *History of Indian shipping and maritime activity from the earliest times*, p. 165-166 ; *Histoire de l'Humanité, du VII<sup>e</sup> siècle av. J.-C. au VII<sup>e</sup> siècle de l'ère chrétienne*, volume III, p. 906.

<sup>667</sup> Gunabhadra en 435, un groupe de huit fidèles en 438, Sanghabhadra et son professeur en 488, alors que Sangharvarman et Dharmakrama prennent le chemin inverse en 442 et 453 (R. Mookerji, *History of Indian shipping and maritime activity from the earliest times*, p. 165-166).

<sup>668</sup> En 526, Bodhidharma, fils d'un roi des Indes du Sud, embarque dans ses vieux jours pour Canton (*ibid.*, p. 166), en 671, Yi Jing se rend aux Indes en passant par Sumatra et revient 24 ans plus tard par la même route (R. Grousset, *Histoire de la Chine*, p. 104), en 672, Xuan kui aborde à Tamralipti après être passé aux îles Nicobar alors que à la même époque, Xuan kui en fait son voyage de retour par Tamralipti et Sumatra ((Xuan Zang, *L'Inde du Bouddha vue par des pèlerins chinois sous la dynastie Tang (VII<sup>e</sup> siècle)*), p. 299 et 302).

<sup>669</sup> P. Paris, « Quelques dates pour une histoire de la jonque chinoise », *loc. cit.*, p. 276.

<sup>670</sup> P. Pelliot, « Le Fou-nan », *loc. cit.*, p. 293.

<sup>671</sup> *Ibid.*, p. 293.

<sup>672</sup> *Ibid.*, p. 284, 294.

<sup>673</sup> *Ibid.*, p. 277.

<sup>674</sup> Situé dans la péninsule malaise.

<sup>675</sup> P. Wheatley, « Tun-Sun », *loc. cit.*, p. 21.

<sup>676</sup> K. Chakrabarti, « The Gupta Kingdom », dans *History of civilizations of central Asia*, vol III, *The crossroads of civilizations AD 250 to 750*, UNESCO Publishing, Paris, 1996, p. 196. Parmi les signes les plus évidents notons à partir du VI<sup>e</sup> siècle, l'utilisation d'une architecture religieuse bouddhiste ou hindouiste, ayant des affinités avec le style gupta, l'adoption de termes sanskrit dans le langage politique, la fabrication de monnaies locales reprenant une iconographie indienne (M.L. Smith, « 'Indianization' from the Indian Point of view: Trade and Cultural Contacts with Southeast Asia in the Early First Millennium C.E. », *Journal of the Economic and Social History of the Orient*, 42, 1, 1999, p. 11, 15).

<sup>677</sup> Cl. Guillot, « La Perse et le Monde malais. Échanges commerciaux et intellectuels », *loc. cit.*, p. 159. Relevons cependant une inscription en sanskrit à Java datée sans doute du V<sup>e</sup> siècle, quelques autres à Bornéo de la même époque (M.L. Smith, « 'Indianization' from the Indian Point of view: Trade and Cultural Contacts with Southeast Asia in the Early First Millennium C.E. », *loc. cit.*, p. 15). À Kedah, sur la côte ouest de la péninsule malaise, il existe un groupe d'inscriptions bouddhistes, là aussi du V<sup>e</sup> siècle (H.P. Ray, « The Archaeology of Bengal: Trading Networks, Cultural Identities », *Journal of the Economic and Social History of the Orient*, 49, 1, 2006, p. 83). D'autres témoignages épigraphiques plus tardifs (VI<sup>e</sup>-VII<sup>e</sup> siècle) existent en Thaïlande et au Cambodge (M.L. Smith, « 'Indianization' from the Indian Point of view: Trade and Cultural Contacts with Southeast Asia in the Early First Millennium C.E. », *loc. cit.*, p. 15).

<sup>678</sup> H.P. Ray « Early Maritime contacts Between South and Southeast Asia », *loc. cit.*, p. 53.

des dieux et celles des hommes pour expliquer l'augmentation du trafic maritime<sup>679</sup>. À partir du V<sup>e</sup> siècle, la demande chinoise en produits de l'Insulinde est forte<sup>680</sup>. Au VI<sup>e</sup> siècle, les marchés, par exemple du Tun Sun nous dit le *Liang Shu*, sont très animés ; c'est là que « chaque jour 10 000 personnes venues de l'Est et de l'Ouest se réunissent pour échanger des biens précieux et des marchandises rares »<sup>681</sup>. Les transactions sont sans doute en partie réglées par la monnaie d'argent du Tun Sun,<sup>682</sup> que l'on retrouve à Oc-éo, la ville principale du Funan. Il est facile d'imaginer qu'à côté des étoffes somptueuses, des épices lointaines, des métaux précieux, des pierres envoutantes et des bijoux fascinants, circulent aussi des œuvres d'art, notamment en provenance du sous-continent indien. Ainsi, des sculptures dites des « Vishnou mitrés », ont été identifiées de la péninsule malaise au delta du Mékong et à l'Indonésie. Elles présentent des caractéristiques communes, à savoir une divinité à quatre bras, à la poitrine découverte, portant une robe longue nouée sur les hanches, et coiffée d'une mitre. Il semble que les prototypes indiens aient été conçus à Mathura puis dans l'Andhra Pradesh entre les III<sup>e</sup> et V<sup>e</sup> siècles, diffusés dans l'Asie du Sud-Est à partir de 400 et imités localement trois siècles plus tard<sup>683</sup>.

Tout concorde donc pour confirmer la croissance des échanges commerciaux dans le vaste espace maritime compris entre les Indes et la Chine à partir du V<sup>e</sup> siècle. Parallèlement, les routes et les ports d'attache changent eux aussi. Dans un premier temps, il semble que les navires voulant atteindre le lointain royaume des Sères, abordent plus volontiers les côtes du Tonkin. C'est là notamment qu'arrivent les ambassades romaines de 166 et 226 ap. J.-C.<sup>684</sup>. Avec le temps, d'autres sites se développent, comme Guangzhou, l'actuel Canton, fréquemment évoqué dans les annales chinoises. Au VIII<sup>e</sup> siècle, le géographe Kia Tan publie une série d'itinéraires partant de Chine vers l'Asie centrale, les Indes ou la Corée. Parmi ceux-ci, deux nous intéressent particulièrement. Le premier conduit du Tonkin en Asie du Sud en passant par le Yunnan et la Birmanie<sup>685</sup> ; il suit un chemin immémorial connu déjà au II<sup>e</sup> siècle av. J.-C.<sup>686</sup> Le second emprunte les mers du Sud, commence à Canton et finit bien plus tard au golfe Persique et à Bagdad<sup>687</sup>. Toujours au VIII<sup>e</sup> siècle, le religieux chinois Kien tchen décrit Canton<sup>688</sup> remplie d'innombrables vaisseaux appartenant aux brahmanes, aux Persans<sup>689</sup> et aux K'ouen Louen<sup>690</sup>. Il ne faudrait pourtant pas conclure trop vite que les côtes du Vietnam du Nord sont désertées par les navires étrangers. En effet le pèlerin Ming Yuan s'embarque à une date postérieure au

<sup>679</sup> Le *Sung shu*, relatant la période 420-478 écrit : « Toutes les choses précieuses de la terre et de la mer viennent de là (des Indes et de la Méditerranée), les cornes de rhinocéros, les pierres précieuses, les perles, les vêtements d'amiante, et aussi la théorie de l'abstraction de l'esprit du seigneur du monde (Bouddha), tout ceci a entraîné l'augmentation de la navigation et du commerce » (F. Hirth, *China and the Roman Orient: Researches into Their Ancient and Mediæval Relations as Represented*, p. 46).

<sup>680</sup> P.-Y. Manguin, « Les cités-États de l'Asie du Sud-Est côtière (De l'ancienneté et de la permanence des formes urbaines) », *BEFEO*, 87, 1, 2000, p. 153.

<sup>681</sup> P. Wheatley, « Tun-Sun », *loc. cit.*, p. 17-18.

<sup>682</sup> Certaines monnaies sont coupées en deux, en quatre ou en huit, ce qui leur donne une valeur assez faible et constitue le signe d'une véritable circulation monétaire (F. Thierry, « Sur les monnaies sassanides trouvées en Chine », *loc. cit.*, p. 125 et p. 134, note 61).

<sup>683</sup> N. Dalsheimer, P.-Y. Manguin, « Visnu mitrés et réseaux marchands en Asie du Sud-Est : nouvelles données archéologiques sur le I<sup>er</sup> millénaire apr. J.-C. », *loc. cit.*, p. 87-88.

<sup>684</sup> Cf supra et chapitre III.

<sup>685</sup> Cf supra.

<sup>686</sup> Cf chapitre II.

<sup>687</sup> P. Pelliot, « Deux itinéraires de Chine en Inde à la fin du VIII<sup>e</sup> siècle », *loc. cit.*, p. 132.

<sup>688</sup> Gabriel Ferrand, *Relations de voyages et textes géographiques arabes, persans et turks relatifs à l'Extrême-Orient du VIII<sup>e</sup> au XVIII<sup>e</sup> siècle*, p. 640.

<sup>689</sup> Nous les avons vu fréquenter les mers du Sud-Est asiatique à partir du V<sup>e</sup>-VI<sup>e</sup> siècle (cf supra).

<sup>690</sup> Malais ou Indonésiens.

IV<sup>e</sup> siècle à Hanoi en direction de Java puis de Ceylan<sup>691</sup>. En 792, le gouverneur du « Lingnan »<sup>692</sup> se plaint auprès de l'empereur de la trop grande activité commerciale du Tonkin. Il existe aussi des atterrages en Chine du Nord. Au tout début du V<sup>e</sup> siècle, le moine indien Boudhadhadra aborde les côtes du Shandong<sup>693</sup> et à peu près au même moment, Faxian, à la suite d'une fortune de mer, est obligé d'en faire autant<sup>694</sup>. La région est d'ores et déjà reliée aux circuits commerciaux de l'Asie du Sud-Est et connaît une certaine activité maritime. Ainsi sous les Wei du Nord, un gouverneur local est accusé d'avoir construit des bateaux pour faire le commerce de jade en s'abouchant avec des escrocs étrangers<sup>695</sup>.

Tandis que les ports de l'empire du Milieu se développent, les routes océaniques qui y conduisent se modifient avec, de ce fait, des conséquences sur les escales qui les jalonnent. Ainsi, au V<sup>e</sup> siècle, l'ancien itinéraire qui, autrefois, traversait le golfe du Bengale puis, après un transbordement au niveau de l'isthme de Kra, reprenait la mer dans le golfe de Siam, est dorénavant doublé par une navigation sans rupture de charge, empruntant le détroit de Malacca<sup>696</sup>. C'est ce parcours, mais en sens inverse, que décrit Kia Tan au VIII<sup>e</sup> siècle<sup>697</sup>. Sans surprise, au départ de Canton, il passe par le détroit de Malacca, les îles de Nicobar puis le Sri Lanka, et atteint enfin Bagdad après avoir longé la côte occidentale de l'Inde et pénétré dans le golfe Persique<sup>698</sup>. De Canton à Sumatra en novembre il faut compter environ une quarantaine de jours puis de Sumatra à Oman soixante jours supplémentaire, en janvier. Pour le retour, si les conditions sont favorables, le voyage entre Muscat et Canton prend à peu près le même temps<sup>699</sup>. Cette nouvelle possibilité offerte aux navires entraîne, semble-t-il, un déclin<sup>700</sup> du Funan et l'émergence du Srivijaya sur l'île de Sumatra<sup>701</sup>, sans pour autant que l'isthme de Kra ne soit abandonné. Au VI<sup>e</sup> siècle au plus tard, à l'extrémité sud de la côte orientale de la Thaïlande, au sud de l'isthme, le site de Satingpra permet, grâce à des aménagements importants de lacs et de canaux, de traverser par voie navigable à peu près la moitié de la péninsule malaise<sup>702</sup>.

---

<sup>691</sup> Xuan Zang, *L'Inde du Bouddha vue par des pèlerins chinois sous la dynastie Tang (VII<sup>e</sup> siècle)*, p. 291.

<sup>692</sup> Chine du Sud.

<sup>693</sup> J. Tsung-I, L. Vandermeersch. « Les relations entre la Chine et le monde iranien dans l'Antiquité historiquement revisitée à la lumière des découvertes archéologiques du dernier quart de siècle », *loc. cit.*, p. 238. Le Shandong se situe au sud de Pékin.

<sup>694</sup> Cf supra. La mésaventure de Faxian et de ses compagnons montrent que les vents et les courants portent volontiers vers cet endroit de la côte, ce qui pourrait expliquer le développement de ses ports.

<sup>695</sup> J. Tsung-I, L. Vandermeersch. « Les relations entre la Chine et le monde iranien dans l'Antiquité historiquement revisitée à la lumière des découvertes archéologiques du dernier quart de siècle », *loc. cit.*, p. 238-239.

<sup>696</sup> L'isthme de Kra comprend des terrains très difficiles et sa traversée, selon la saison, peut demander un temps variable, entre une semaine et un mois.

<sup>697</sup> P. Pelliot, « Deux itinéraires de Chine en Inde à la fin du VIII<sup>e</sup> siècle », *loc. cit.*, p. 131-132.

<sup>698</sup> Pour une description très détaillée de la première partie du voyage, voir : P. Pelliot, « Deux itinéraires de Chine en Inde à la fin du VIII<sup>e</sup> siècle », *loc. cit.*, p. 215-363.

<sup>699</sup> D. A. Agius, *Handbook of Oriental Studies*, Section 1, *The Near and Middle East, Classic Ships of Islam, From Mesopotamia to the Indian Ocean*, p. 189. Au IX<sup>e</sup> siècle, il faut toujours un mois de marche pour rallier la Chine au départ de Java (Soleyman et Abou Zeid Hassan, attribué à Maçoudi, Livre II, *Des observations sur la Chine et l'Inde*).

<sup>700</sup> Déclin lent et relatif. En 543, un roi coréen envoie une ambassade au Japon avec comme présents des produits du Funan (P. Pelliot, « Deux itinéraires de Chine en Inde à la fin du VIII<sup>e</sup> siècle », *loc. cit.*, p. 389).

<sup>701</sup> T. S'en, « Maritime Interactions between China and India: Coastal India and the Ascendancy of Chinese Maritime Power in the Indian Ocean », *loc. cit.*, p. 45.

<sup>702</sup> J. Stargardt. « L'isthme de la péninsule malaise dans les navigations au long cours. Nouvelles données archéologiques », *loc. cit.*, p. 38.

## L'importance des routes maritimes mais aussi terrestres de l'Asie du Sud (V<sup>e</sup>-VIII<sup>e</sup> siècle)

En Asie du Sud, le fait important de cette période est la confirmation de la place essentielle du Sri Lanka dans la navigation de l'océan Indien. Toutes les sources concordent, qu'elles soient occidentales ou orientales. Le texte de Cosmas Indicopleustès est à cet égard décisif. Il nous dit que, dans la première moitié du VI<sup>e</sup> siècle, la Grande Île est un intermédiaire incontournable où se pressent les bateaux venus de « l'Inde entière, de la Perse et de l'Éthiopie<sup>703</sup> ». Elle est reliée aux ports de la côte occidentale du sous-continent indien, ceux qui trafiquent le poivre,<sup>704</sup> mais aussi ceux du Nord-Ouest de la péninsule, comme Sindou et Kalliena, déjà connus par l'auteur du *Périple de la mer Érythrée*<sup>705</sup>. Les pirates, déjà mentionnée par Pline, n'ont, semble-t-il, toujours pas disparu de la région<sup>706</sup>. Ceylan est aussi le lieu d'embarquement de tous, ou à peu près tous, les pèlerins bouddhistes qui partent vers l'Extrême-Orient. Si des relations politiques et religieuses sont bien établies dès le V<sup>e</sup> siècle avec la Chine, il semble que les commerçants de l'empire du Milieu n'interviennent pas sur place avant le VII<sup>e</sup> siècle<sup>707</sup>. Le port le plus important de l'île se situe à Mantai sur la côte Nord, dont les fouilles ont montré l'importance jusqu'au X<sup>e</sup> siècle<sup>708</sup>. Il est relié par voie fluviale à la capitale, Anuradhapura<sup>709</sup>. Sur ses quais s'entassent la soie de Tzinista<sup>710</sup>, mais aussi l'aloès, les clous de girofle, le bois de santal, tous les produits de l'Inde, le poivre, le musc, le nard, la racine de costus, le cuivre, les précieuses étoffes et sans doute bien d'autres merveilles encore que Cosmas Indicopleustès oublie de décrire<sup>711</sup>. La Taprobane de l'époque doit sa prospérité, en premier lieu, à sa situation géographique et au développement des réseaux marchands en Asie du Sud-Est, bien que les conditions de navigation notamment dans le détroit de Palk soient peu propices aux navires à fort tonnage<sup>712</sup>. L'amélioration de la technologie navale, s'il y en a une, ne tient quant à elle qu'une place secondaire dans ce succès, car les bateaux de la fin de l'Antiquité n'ont en effet pas de capacités hauturières supérieures à celles de leurs prédécesseurs du début de notre ère. Seuls les équipages et les armateurs ont changé.

Cette description, pour classique et confortable qu'elle soit, ne nous donne peut-être qu'une vision déformée d'une réalité qu'il est difficile de cerner complètement étant donné la rareté des témoignages. Remarquons cependant que les pèlerins bouddhistes ont pu faire un détour par le Sri Lanka, non pas du fait de ses possibilités d'embarquement vers de multiples

---

<sup>703</sup> Cosmas Indicopleustès, *Topographie chrétienne*, XI, 15.

<sup>704</sup> Muziris semble à l'abandon et n'est pas cité dans les cinq marchés exportant le poivre (Cosmas Indicopleustès, *Topographie chrétienne*, XI, 16).

<sup>705</sup> *Ibid.*, XI, 15. *Périple de la mer Érythrée*, 52.

<sup>706</sup> Comme le font penser des représentations de bataille navale gravées dans la pierre dans la région de Goa (R. Thapar, *The Penguin History of Early India. From the Origins to AD 1300*, p. 342).

<sup>707</sup> O. Bopearachchi, « Seafaring in the Indian Ocean. Archaeological Evidence from Sri Lanka », *loc. cit.*, p. 72.

<sup>708</sup> R. Tomber, *Indo-Roman Trade, from pots to pepper*, p. 146.

<sup>709</sup> O. Bopearachchi, « Seafaring in the Indian Ocean. Archaeological Evidence from Sri Lanka », *loc. cit.*, p. 63.

<sup>710</sup> Aucune céramique chinoise antérieure au VIII<sup>e</sup> siècle n'a été retrouvée dans les sites d'Anuradhapura (O. Bopearachchi, « La circulation des monnaies d'origine étrangère dans l'antique Sri Lanka », *Res Orientales*, V, Leuven, 1993, p. 84-85). Il n'y a pas de monnaies chinoises antérieures au X<sup>e</sup> siècle au Sri Lanka (O. Bopearachchi, « Seafaring in the Indian Ocean. Archaeological Evidence from Sri Lanka », *loc. cit.*, p. 73).

<sup>711</sup> Cosmas Indicopleustès, *Topographie chrétienne*, XI, 15.

<sup>712</sup> Cf chapitre III.

horizons, mais bien plutôt pour son importance dans leur pratique religieuse. De même, la description de Cosmas Indicopleustès peut avoir été fortement influencée par une vision méditerranéo-centrée à un moment où les Romains dans le sous-continent sont progressivement supplantés par leurs rivaux perses et que les informations qui leur parviennent, souvent de seconde main, concernent surtout les trajets océaniques. Car, à côté de la grande route maritime doublant le cap Comorin, les itinéraires traditionnels partant de la côte orientale de la péninsule indienne et la traversant, existent toujours. Le golfe du Bengale paraît profiter, dès avant et durant l'époque gupta, de l'expansion du commerce avec l'Asie du Sud-Est<sup>713</sup>. Les liaisons sont bien établies avec l'Insulinde, comme le montre l'inscription du marin Buddhagupta retrouvée à Kedah<sup>714</sup> alors que le cabotage côtier, notamment vers l'Orissa<sup>715</sup>, est en déclin. Tamralipti, à l'embouchure du Gange, est particulièrement actif<sup>716</sup> et c'est de là que part Faxian au début du V<sup>e</sup> siècle<sup>717</sup> et qu'arrive un peu plus tard, dans les années 670, un autre pèlerin, Xuan kui. Ce dernier se dirige ensuite vers l'intérieur des terres avec une caravane de plusieurs centaines de marchands et, un temps isolé et malade, il est attaqué par des brigands, ce qui montre bien les dangers récurrents auxquels sont exposés les marchands et les religieux quand ils voyagent par monts et par vaux<sup>718</sup>. Les villes côtières de l'Andhra Pradesh, qu'il s'agisse de Kaveripattanam, Kanchipuram ou Mahabalipuram, profitent, elles aussi, du développement du trafic<sup>719</sup> de haute mer. Le pèlerin Xuan Zang au VII<sup>e</sup> siècle nous apprend qu'il existe au sud du royaume de l'Orissa un port qui voit passer les marchands et les voyageurs des contrées lointaines et qui renferme une multitude d'objets rares et précieux<sup>720</sup>. Il précise plus loin qu'une autre ville, Kanchipuram, compte dix mille religieux<sup>721</sup> et qu'il faut de là trois jours de mer pour rallier le Simhala (Ceylan)<sup>722</sup>. Ce genre de voyage doit cependant rester assez rare, car Cosmas Indicopleustès, d'ordinaire bien informé sur Taprobane, n'y fait guère allusion.

Plusieurs des sites portuaires de cette côte orientale indienne que nous venons d'évoquer sont décrits depuis déjà au moins le I<sup>er</sup> siècle ap. J.-C.<sup>723</sup>. Il en est de même de leurs liaisons terrestres avec l'arrière-pays et la côte occidentale. À l'époque gupta, il existe toujours un réseau routier, pour des raisons militaires mais aussi sans doute commerciales. Il ne s'agit généralement que de simples pistes délimitées de chaque côté par deux petits fossés, sauf au voisinage des principales métropoles. Elles sont donc très sensibles aux conditions météorologiques et nécessitent un entretien qui reste irrégulier malgré les injonctions des autorités. La meilleure saison pour les fréquenter court de janvier à mars<sup>724</sup>. L'axe majeur reste la vallée du Gange, laquelle est reliée d'un côté au Gandhara et au golfe de Khambat, de l'autre à la côte orientale par une ramification qui prend alors de l'importance si l'on en croit les fouilles archéologiques<sup>725</sup>. Certaines villes comme Ujjain, Vidisa ou Varanasi semblent prospérer du fait de leur situation à un

<sup>713</sup> C. Ferrier, *L'Inde des Gupta (V<sup>e</sup>-VI<sup>e</sup> siècle)*, p. 152 ; cf supra.

<sup>714</sup> Cf supra.

<sup>715</sup> R. Tomber, *Indo-Roman Trade, from pots to pepper*, p. 130.

<sup>716</sup> C. Ferrier, *L'Inde des Gupta (V<sup>e</sup>-VI<sup>e</sup> siècle)*, p. 148.

<sup>717</sup> Cf supra.

<sup>718</sup> Xuan Zang, *L'Inde du Bouddha vue par des pèlerins chinois sous la dynastie Tang (VII<sup>e</sup> siècle)*, p. 300.

<sup>719</sup> C. Ferrier, *L'Inde des Gupta (V<sup>e</sup>-VI<sup>e</sup> siècle)*, p. 149. Nous avons vu que cette richesse a pu susciter la convoitise d'un roi gupta, Samudragupta (cf supra).

<sup>720</sup> Xuan Zang, *L'Inde du Bouddha vue par des pèlerins chinois sous la dynastie Tang (VII<sup>e</sup> siècle)*, p. 237.

<sup>721</sup> *Ibid.*, p. 240.

<sup>722</sup> *Ibid.*, p. 241.

<sup>723</sup> Cf chapitre III.

<sup>724</sup> C. Ferrier, *L'Inde des Gupta (V<sup>e</sup>-VI<sup>e</sup> siècle)*, p. 101.

<sup>725</sup> *Ibid.*, p. 100.

carrefour routier<sup>726</sup>. Les récits des différents religieux qui se succèdent aux Indes du V<sup>e</sup> au VIII<sup>e</sup> siècle fournissent des informations souvent disparates et espacées dans le temps, mais parfois suffisamment précises pour nous donner une idée du trafic. Ainsi Faxian dans les années 410 donne, certes, peu de précisions sur le Gandhara, mais la contrée semble tranquille.<sup>727</sup> Il fournit plus de détails sur le royaume dit « du milieu », au sud de Mathura, manifestement riche et prospère, tout comme celui de Sankisa au sud-est de Delhi où vivent plus d'un millier de moines et de nonnes<sup>728</sup>. Le tableau est tout aussi favorable à Pataliputra<sup>729</sup> mais il se trouble quand le pèlerin aborde des villes du Népal ou du Bihar, qui sont vides et désertes<sup>730</sup>. Cette singularité nous amène à nous interroger sur l'origine de la richesse de certaines provinces. Il est possible qu'une agriculture efficace, comme cela semble avoir été le cas sous les Gupta<sup>731</sup>, favorise l'abondance dans bon nombre d'endroits de la vallée du Gange alors qu'ailleurs les conditions ne permettent pas une croissance des récoltes et des biens. De même, le commerce à longue distance participe à la richesse des lieux qu'il irrigue, en laissant de côté ceux qu'il ne fréquente pas. Or sa trace est bien visible ici et là. Ainsi, les chars qui défilent à Pataliputra sont décorés de lapis-lazuli, qui proviennent vraisemblablement d'Afghanistan, et les bannières de soie qui flottent libres et nombreuses dans les processions du royaume « du milieu »<sup>732</sup> ont probablement fait le voyage de Chine. Toute cette prospérité largement répandue, est confirmée par les frappes d'or de bon aloi des premiers rois gupta<sup>733</sup>. Un peu plus de deux cents ans plus tard, un autre pèlerin, Xuan Zang reprend la route des Indes et nous laisse, lui aussi, le récit de ses pérégrinations. Ses descriptions sont plus contrastées mais finalement globalement comparables à celles de son coreligionnaire deux siècles auparavant. Il subsiste pourtant une différence de taille à propos du Gandhara et de la haute vallée de l'Indus qui ont manifestement souffert des invasions des Hephthalites au VI<sup>e</sup> siècle. Leur roi « est méchant et cruel, il fait mettre à mort beaucoup de gens »<sup>734</sup>. Les villes et les villages sont déserts bien que le pays soit riche en grains<sup>735</sup>, le nombre de religieux a beaucoup diminué<sup>736</sup>. La vallée du Gange reste quant à elle toujours prospère et cette fois-ci, le commerce est parfaitement identifié comme source de richesses. À Kanauj, « on trouve en quantité les marchandises les plus rares des pays étrangers. Les habitants sont riches et heureux, chaque famille nage dans l'opulence »<sup>737</sup>, à Varanasi, « il existe des familles extrêmement riches dont les maisons sont remplies d'objets rares et précieux »<sup>738</sup>. Cependant d'autres sites comme Sravasti, Kapilavastu, Kusinagara restent abandonnés<sup>739</sup>, comme ils l'étaient déjà à l'époque de Faxian, bien que, parfois, il arrive que le pays « produise une grande abondance de grains »<sup>740</sup>. Le simple fait que ces endroits déserts soient

<sup>726</sup> *Ibid.*, Le fort de Chunar, un peu au sud de Varanasi, témoigne de l'importance stratégique du lieu car il contrôle aussi bien la voie fluviale que la route terrestre vers Pataliputra (*ibid.*, p. 266, note 56).

<sup>727</sup> Faxian, *Mémoires sur les Pays Bouddhiques*, p. 15 et suiv.

<sup>728</sup> *Ibid.*, p. 23, 29 et 30.

<sup>729</sup> *Ibid.*, p. 49.

<sup>730</sup> *Ibid.*, p. 32, 39, 41, 44, 52, 56.

<sup>731</sup> C. Ferrier, *L'Inde des Gupta (V<sup>e</sup>-VI<sup>e</sup> siècle)*, p. 99.

<sup>732</sup> Faxian, *Mémoires sur les Pays Bouddhiques*, p. 49.

<sup>733</sup> K. Chakrabarti, « The Gupta Kingdom », *loc. cit.*, p. 197 ; C. Ferrier, *L'Inde des Gupta (V<sup>e</sup>-VI<sup>e</sup> siècle)*, p. 213.

<sup>734</sup> Xuan Zang, *L'Inde du Bouddha vue par des pèlerins chinois sous la dynastie Tang (VII<sup>e</sup> siècle)*, p. 115, note 1.

<sup>735</sup> *Ibid.*, p. 116.

<sup>736</sup> *Ibid.*, p. 127-128.

<sup>737</sup> Xuan Zang, *L'Inde du Bouddha vue par des pèlerins chinois sous la dynastie Tang (VII<sup>e</sup> siècle)*, p. 147.

<sup>738</sup> *Ibid.*, p. 191.

<sup>739</sup> *Ibid.*, p. 163, 173, 191.

<sup>740</sup> *Ibid.*, p. 163. La réflexion de Xuan Zang laisse penser que la richesse passée de Sravasti était peut-être liée au commerce ou à l'artisanat.

des passages obligés pour des générations de pèlerins bouddhistes, fait supposer que leur intérêt est essentiellement religieux. La province du Bihar est toujours aussi pauvre, Vaisali est en ruines comme la plupart de ses couvents<sup>741</sup>, au Magadha les villes ont peu d'habitants contrairement aux villages<sup>742</sup>, ce qui suggère que le commerce et l'artisanat y sont peu développés.

Tous ces récits prouvent néanmoins que, du V<sup>e</sup> au VII<sup>e</sup> siècle, les routes transpéninsulaires, et notamment celles le long de la vallée du Gange, sont tout à fait fonctionnelles. Elles servent à convoier, à n'en point douter, les marchandises de l'Asie du Sud-Est vers la Bactriane<sup>743</sup>, le bassin du Tarim<sup>744</sup> ou les ports des Indes du Nord-Ouest. Ces derniers sont cités par Xuan Zang sans qu'il insiste particulièrement sur leur activité commerciale mais Cosmas Indicopleustès rappelle qu'on trouve à Sindou, à l'embouchure de l'Indus, et à Kalliena, à proximité de Mumbai, des produits venus de l'arrière-pays ou de l'Himalaya, comme le musc, la racine de costus ou le nard indien<sup>745</sup>. Il ne fait aucune allusion à des marchandises venues d'Extrême-Orient notamment par la vallée du Gange. Il peut s'agir d'un manque d'informations sur des marchés dont les Romains sont exclus depuis longtemps, ou d'une baisse du trafic à l'époque où il écrit, liée, par exemple, à l'irruption des Hephthalites dans le Nord de la péninsule indienne. Nous sommes alors à la fin de la période gupta, et le titre en or des dernières monnaies de la dynastie est nettement diminué par rapport à celui des premières émissions<sup>746</sup>. Certains auteurs<sup>747</sup> ont rapproché cette dévaluation des difficultés de l'industrie textile symbolisées par la migration des tisserands de soie de la région du Lata, près de Mumbai, vers Dasapura, mais ces événements remontent à plus d'un demi-siècle<sup>748</sup>. D'autres ont insisté sur le déclin urbain de la haute et moyenne vallée du Gange<sup>749</sup>, mais, nous l'avons vu, il ne semble pas s'aggraver entre le V<sup>e</sup> et le VII<sup>e</sup> siècle. Quoi qu'il en soit, il est possible qu'au VI<sup>e</sup> siècle, le Nord de l'Inde ait connu un déclin économique, la question étant de savoir quelle a été son importance dans l'espace et dans le temps<sup>750</sup>. Il semble qu'il n'ait pas été suffisamment intense et durable pour perturber gravement la circulation des marchandises, notamment le long du piémont himalayen, le voyage de Xuan Zang est là pour en témoigner.

Du V<sup>e</sup> au VIII<sup>e</sup> siècle donc, il apparaît assez nettement qu'à côté de la route maritime faisant escale au Sri Lanka, les traversées de la péninsule indienne, notamment par la vallée du Gange, tiennent une place non négligeable dans le transfert des marchandises de l'Asie du Sud-Est vers les marchés de l'Éthiopie et, plus sûrement, de la Mésopotamie.

Au terme de ce chapitre, quels sont les faits majeurs qui émergent de cette longue période de plusieurs siècles avant l'avènement de l'islam. En premier lieu le commerce

---

<sup>741</sup> *Ibid.*, p. 203.

<sup>742</sup> *Ibid.*, p. 208.

<sup>743</sup> *Ibid.*, p. 73.

<sup>744</sup> A.H. Dani, B. A. Litvinsky, M. H. Zamir Safi « Eastern Kushans, Kidarites in Gandhara and Kashmir and later Hephthalites », *loc. cit.*, p. 176.

<sup>745</sup> Cosmas Indicopleustès, *Topographie chrétienne*, XI, 15. Pour la provenance des produits voir : J. Innes Miller, *The Spice Trade of the Roman Empire, 29 B.C. to A.D. 641*, p. 84, 88. À l'époque, les Hephthalites ont déjà passé l'Hindu Kush, ce qui n'a pas interrompu les relations du Sind avec l'arrière-pays himalayen (Cosmas Indicopleustès, *Topographie chrétienne*, XI, 20).

<sup>746</sup> U. Thakur, « Source of Gold for Early Gold Coins of India », *East and West*, 30,1/4, 1980, p. 100.

<sup>747</sup> K. Chakrabarti, « The Gupta Kingdom », *loc. cit.*, p. 195, 197.

<sup>748</sup> Cf supra. L'inscription de Dasapura est datée de 472 (C. Ferrier, *L'Inde des Gupta (V<sup>e</sup>-VI<sup>e</sup> siècle)*, p. 150).

<sup>749</sup> *Ibid.*, p. 154.

<sup>750</sup> R. Thapar, *The Penguin History of Early India. From the Origins to AD 1300*, p. 343.

méditerranéen qui avait dominé le bassin occidental de l'océan Indien à partir du I<sup>er</sup> siècle av. J.-C. voit sa suprématie contestée par d'autres populations d'Arabie, d'Afrique ou de Mésopotamie. La crise du III<sup>e</sup> siècle joue son rôle, il suffit pour s'en convaincre de suivre l'évolution des ports égyptiens de la mer Rouge. Cependant, les échanges avec l'Asie du Sud ne sont pas définitivement interrompus. Une amélioration se dessine ensuite au siècle suivant, mais elle n'empêche pas la tendance de fond qui voit progressivement les marchands romains restreindre leurs domaines d'activité au nord du détroit de Bab el Mandeb et ancrer leurs bateaux au fond des golfes de Suez et d'Akaba. Parallèlement les Aksoumites, et les Arabes à un moindre degré, deviennent en mer Rouge, des intermédiaires de plus en plus incontournables. Les raisons de ces évolutions sont sans doute multiples mais on ne peut s'empêcher de penser que les capitaux et les hommes prêts à s'engager dans une aventure maritime à haut risque sont de moins en moins nombreux à Alexandrie, marque ici comme ailleurs d'un empire sur la défensive. Il semble que cela soit moins le cas chez les rivaux récurrents des Romains, chez ces populations qui sont passées sous l'autorité des Sassanides dans les années 220. L'action de leurs différents monarques se conjugue avec le dynamisme de leur classe marchande pour qu'à la fin de la période de notre étude, une sorte de monopole perse sur le commerce oriental succède à l'hégémonie romaine des siècles précédents. D'un côté en effet, les dirigeants de Ctésiphon développent leurs industries manufacturières, au besoin en déportant des populations étrangères, agrandissent et aménagent leurs territoires, protègent leurs marchés. De l'autre, les négociants mésopotamiens profitent de leur position géographique pour contrôler la portion terminale de la Route de Soie et s'engagent de plus en plus sur les mers, bien au-delà de leurs bassins traditionnels d'activité des Indes du Nord-Ouest. Ils s'établissent alors progressivement au Sri Lanka, en Asie du Sud-Est et en Chine. À l'avènement de l'islam, le cœur des échanges eurasiatiques bat sur les rives du Tigre et de l'Euphrate.

La route traditionnelle de la steppe, connaît quant à elle bien des vicissitudes directement liées aux troubles qui secouent la Chine du Nord au III<sup>e</sup> et IV<sup>e</sup> siècle. Là encore, les interruptions du trafic sont liées aux difficultés du moment mais elles semblent limitées dans l'espace et dans le temps. Au sortir de ces âges obscurs, c'est-à-dire à l'avènement de la dynastie des Wei, les liaisons commerciales se rétablissent ou se renforcent. C'est l'époque de l'émergence puis de la prépondérance des Sogdiens, peuple marchand qui marque l'histoire du monde comme d'autres l'ont fait ou le feront, des Palmyréniens du début de notre ère aux Hollandais du XVII<sup>e</sup> siècle. Ils deviennent indispensables au bon fonctionnement du marché de la soie d'autant que l'offre grandit avec les tributs chinois versés aux nomades. Ils se heurtent alors à leurs confrères iraniens ce qui les amène à développer un itinéraire vers l'Occident par le Nord de la mer Caspienne, seule véritable menace pour le monopole sassanide. Enfin, le dernier événement des derniers siècles avant l'islam, peut-être le plus riche en devenir, reste l'essor des relations maritimes entre l'Asie du Sud et l'Extrême-Orient. Là encore, pour des raisons plus mystérieuses qu'ailleurs, le III<sup>e</sup> siècle semble avoir d'abord entraîné un arrêt temporaire des liaisons entre le golfe du Bengale et l'archipel indonésien d'une part, la mer de Chine d'autre part. Elles n'en reprennent que plus vigoureusement dans les siècles suivants, comme en témoignent largement les récits des pèlerins bouddhistes. Le Sri Lanka devient une escale privilégiée, une interface entre les deux extrémités de l'Eurasie, mais elle n'est sans doute pas la seule, car d'autres routes existent, notamment celles traversant la péninsule indienne à partir des ports de la côte orientale des Indes. Les épices, les textiles précieux et bientôt les céramiques de l'Insulinde et de la Chine, après avoir doublé le cap Comorin ou suivi la vallée du Gange, arrivent



ensuite sans difficultés dans le golfe Persique, comme le suggère Kia Tan dans ses itinéraires au VIII<sup>e</sup> siècle.

Alors que les armées du calife atteignent la frontière de Chine, le monde chrétien apparaît de plus en plus replié sur lui-même, laissant le champ libre aux populations soumises à la nouvelle religion, l'islam, dont les marchands contrôlent désormais le commerce oriental. En 877, lors de la prise de Canton par le rebelle Huang Chao, cent vingt mille d'entre eux qui « demeuraient dans la ville pour leur négoce » sont massacrés. L'auteur qui rapporte le fait, le marchand arabe Abou Zeyd al Hassan de Siraf, précise bien que les chiffres sont exacts car « les Chinois sont fort soigneux de les compter »<sup>751</sup>.

---

<sup>751</sup> H. Cordier, *Histoire générale de la Chine et de ses relations avec les pays étrangers depuis les temps les plus anciens jusqu'à la chute de la dynastie manchoue*, p. 523.

## CHAPITRE V

### L'économie du commerce oriental

Entre la mort d'Alexandre et l'avènement de l'islam, de nombreux échanges ont eu lieu entre les deux extrémités de l'Eurasie et nous venons d'en voir la genèse. Si les flux de biens ont varié de manière importante, il n'en demeure pas moins qu'il existe une forme de stabilité non seulement des marchandises véhiculées mais aussi des routes empruntées. Il est vrai que les goûts de l'homme antique semblent varier assez peu, et ce sur de longues périodes. Une fois qu'il a apprécié les épices de l'Orient, caressé des étoffes précieuses, paré ses belles de pierres et de bijoux lointains, brulé de troublants aromates en l'honneur de ses dieux et de ses morts, ses choix sont faits pour des siècles et ne varient guère pour toute la période qui nous intéresse. Le passage du polythéisme au monothéisme ne diminue qu'un temps la consommation de l'encens en Occident. Les exportations chinoises ne changent véritablement que dans la deuxième partie du I<sup>er</sup> millénaire ap. J.-C., quand la porcelaine<sup>1</sup> remplace la soie, qui a fasciné durant des siècles de nombreux peuples, parmi lesquels les Occidentaux. Fabriquée dorénavant au Proche et au Moyen-Orient<sup>2</sup>, elle perd alors progressivement de son mystère et de son attrait commercial. Mais nous sommes déjà là en dehors du cadre de notre étude.

Les quelques marchandises exotiques que nous venons d'évoquer, pour emblématiques qu'elles soient, ne sauraient résumer à elles seules l'éventail de tous les biens matériels et immatériels qui ont suivi durant l'Antiquité les Routes de la Soie, qu'elles soient terrestres ou maritimes. Le terme même de « Route de la Soie », du au géographe allemand Friedrich von Richthofen au XIX<sup>e</sup> siècle, est en lui-même très réducteur. Dans la Chine ancienne, elle aurait pu s'appeler la « Route des merveilleux produits des Contrées d'Occident », car elle transporte aussi du verre, de l'agate, du corail ou des chevaux<sup>3</sup>. Dans les ports de la mer d'Arabie, selon le *Périples de la mer Érythrée*, il s'échange bien d'autres articles que le tissu emblématique chinois. Ici, en effet, de précieuses cargaisons venues de l'autre extrémité de la terre passent de main en main, à côté de produits plus prosaïques comme du vin, du riz, du bois (exotique), des métaux, des vêtements, pas toujours de la meilleure qualité, des esclaves etc... La liste est longue et

---

<sup>1</sup> Au IX<sup>e</sup> siècle, le voyageur arabe Sulayman est le premier occidental à mentionner une argile de qualité supérieure avec laquelle on fabrique des bols qui sont aussi peu épais que des bouteilles de verre (L. Boulnois, *La Route de la Soie*, Olizaine, Genève, 1992, p. 245).

<sup>2</sup> En Chine même, elle perd son rôle comme monnaie en faveur des lingots d'argent (E. de la Vaissière, « Trans-Asian trade, or the Silk Road deconstructed (Antiquity, Middle Ages) » in *Draft for The Cambridge History of Capitalism*, vol 1, *The Rise of Capitalism*, Cambridge, 2014, p. 4).

<sup>3</sup> F. Thierry, « Autour de *Money on the Silk Road* d'Helen Wang (Helen Wang, *Money on the Silk Road: The Evidence from Eastern Central Asia to c. AD 800, including a catalogue of the coins collected by Sir Aurel Stein*), note critique », *Revue numismatique*, 6, 163, 2007, p. 318.

certain auteurs l'ont détaillé à l'envi<sup>4</sup>. Leur énumération serait fastidieuse et nous ne nous attacherons ici qu'à un certain nombre d'entre eux, dont l'étude nous paraît propre à éclairer d'un jour particulier le commerce oriental.

Si donc des objets circulent de l'Europe à l'Asie du III<sup>e</sup> siècle av. J.-C. au VII<sup>e</sup> siècle de notre ère, les hommes qui les vendent, qui les achètent, qui les transportent, véhiculent avec eux leurs pensées, leurs rêves, leurs préoccupations mais aussi leurs besoins de métaphysique, souvent favorisés d'ailleurs par les paysages grandioses qu'ils traversent. Ils rencontrent régulièrement sur leurs chemins certains de leurs congénères en quête de spiritualité, car les biens de toute nature se mêlent sur les routes d'Asie. Ainsi se propagent connaissances et religions selon des modalités que nous aborderons.

Il restera à évoquer les aspects financiers du négoce à grande distance. Ce dernier nécessite en effet des investissements souvent lourds, lesquels à leur tour génèrent des bénéfices qui, inévitablement, suscitent des taxes dont les montants peuvent s'avérer importants pour les États concernés. Pour avoir une idée des sommes mises en jeu, il suffit de relire Pline : « 100 millions de sesterces au calcul le plus bas, sont annuellement enlevés à notre empire par l'Inde, la Sérique, et cette presque île Arabique »<sup>5</sup>. Il est donc intéressant de considérer l'insertion des flux financiers du commerce oriental dans le budget des princes, notamment en Occident, puisque c'est là que nous avons les sources les plus détaillées. Certains auteurs<sup>6</sup> vont même jusqu'à penser que la survenue des crises, notamment celle du III<sup>e</sup> siècle dans l'Empire romain, est directement liée à la baisse des trafics eurasiatiques. Il est en effet tout à fait possible que les deux aillent de pair, ce qui ne veut pas dire qu'il existe entre elles une relation de cause à effet. La problématique des moyens de paiement paraît au contraire centrale dans les deux cas et il est donc intéressant de la développer pour éventuellement dégager une explication de fond à l'évolution des échanges eurasiatiques de la mort d'Alexandre à l'avènement de l'islam. Elle apparaîtra alors, contrairement à certaines opinions<sup>7</sup>, comme une affaire de financiers plutôt que de prédateurs.

## Les échanges matériels

Les échanges matériels sont la base du commerce oriental et sans eux, la Route de la Soie n'aurait été qu'une méchante piste connue seulement des pèlerins et des soldats. Les marchandises concernées ont en commun, du moins pour une bonne partie d'entre elles, d'avoir attiré l'œil et suscité les convoitises de toutes les populations ou presque de l'Eurasie, et cela quelques soient leurs origines. Nous allons donc en examiner quelques-unes parmi les plus spécifiques, pour ne pas dire les plus emblématiques.

---

<sup>4</sup> J. Innes Miller, *The Spice Trade of the Roman Empire, 29 B.C. to A.D. 641*, Oxford University Press Inc., New York, 1969, p. 196-199.

<sup>5</sup> Pline, *Histoire naturelle*, XII, 41.

<sup>6</sup> R McLaughlin, *Rome and the Distant East: Trade Routes to the Ancient Lands of Arabia, India and China*, Continuum, London New York, 2010, p. 173-175.

<sup>7</sup> L. Boulnois, *La Route de la Soie*, p. 14.

## La soie et quelques autres textiles

L'histoire de la soie remonte à des temps très anciens, il y a plusieurs millénaires. Selon la légende, c'est Lei-tsou, première concubine de l'empereur chinois légendaire Houang-ti, qui aurait, la première, dévidé le fil d'un cocon de chrysalide en cherchant à l'enlever de sa tasse de thé où il était malencontreusement tombé. Au Shandong, des soieries retrouvées dans un site du néolithique ont été datées des années 2750 av. J.-C. par le carbone 14. Il y a donc vraisemblablement près de 5000 ans que le fil du ver à soie est utilisé en Chine et il est probable que les chenilles du bombyx du mûrier sont élevées et nourries à l'intérieur des maisons depuis 3000 ans<sup>8</sup>. Sous la dynastie des Han, la sériciculture chinoise est donc parfaitement au point<sup>9</sup>. Selon une étude de Ma Tuan-lin, au I<sup>er</sup> siècle av. J.-C. les principales régions de production sont le Shandong, le Henan et peut-être le Gansu<sup>10</sup>, c'est-à-dire le Nord-Est de la Chine<sup>11</sup>, dans la plaine alluviale du fleuve Jaune. Sous les Tang, il semble que la situation n'ait guère changé<sup>12</sup>. Quoi qu'il en soit, une fois mis au point, le produit se diffuse largement au point qu'il peut apparaître comme assez banal dans la société de Confucius, du moins en ce qui concerne les formes les moins élaborées<sup>13</sup>. Progressivement, sans que nous puissions préciser son cheminement, la soie apparaît dans l'Empire achéménide et l'Égypte hellénistique<sup>14</sup>. On suppose que les Grecs l'ont connu avant même l'expédition d'Alexandre du fait de leurs contacts avec leurs voisins iraniens<sup>15</sup>. Il n'en demeure pas moins que son utilisation reste confidentielle dans le monde méditerranéen avant le I<sup>er</sup> siècle av. J.-C. Sa découverte par les Romains lui assure alors une formidable renommée. La soie étincelante des étendard parthes, au milieu d'une grêle de flèches, aurait participé à la défaite de Crassus à Carrhes<sup>16</sup>. C'est surtout dix ans plus tard, lors du triomphe de César à Rome, que le peuple de l'Urbs fait la connaissance du précieux textile que l'*imperator* fait tendre au-dessus de lui pour l'abriter des ardeurs du soleil<sup>17</sup>. Il va dès lors rythmer les fêtes et les cérémonies du monde occidental jusqu'à la fin de la période de notre étude<sup>18</sup>. La soie fait l'objet d'un trafic important au point d'inquiéter les sénateurs et les philosophes<sup>19</sup>, elle a son marché au *Viscus Tuscus* près du centre de Rome, là où se regroupent les tisserands,

---

<sup>8</sup> *Ibid.*, p. 23-24.

<sup>9</sup> *Ibid.*, p. 33.

<sup>10</sup> F. Hirth, *China and the Roman Orient: Researches Into Their Ancient and Mediaeval Relations as Represented*, Book of University of the Michigan, Kelly & Walsh, 1885, p. 225-226, note 2.

<sup>11</sup> J. Innes Miller, *The Spice Trade of the Roman Empire, 29 B.C. to A.D. 641*, p. 123.

<sup>12</sup> E. de la Vaissière, *Histoire des marchands sogdiens*, Bibliothèque de l'Institut des Hautes Études Chinoises, Volume XXXII, Collège de France, Institut des Hautes Études Chinoises, Paris, 2016, p. 130.

<sup>13</sup> L. Boulnois, *La Route de la Soie*, p. 26.

<sup>14</sup> *Encyclopaedia Iranica*, « Abrisam, silk, III, Silk textiles in Iran ». Kallixenos de Rhodes aurait vu des soieries persanes lors d'un banquet donné par Ptolémée Philadelphie (*ibid.*).

<sup>15</sup> Yu Huan, *The People of the West, from the Weilue*, trad. J. E. Hill, notes et appendices, sept. 2004, 12, note 12.

<sup>16</sup> Florus, *Abrégé de l'histoire romaine*, III, 2.

<sup>17</sup> L. Boulnois, *La Route de la Soie*, p. 19.

<sup>18</sup> Rappelons qu'en 410 le siège de Rome n'est levé qu'après livraison de 4000 tuniques de soie (Zosime, *Histoire Romaine*, V, 41, 6.), qu'au tournant du VI<sup>e</sup> siècle, Clotilde fait décorer de tentures de soie l'église où va se dérouler le baptême du fils de Clovis (C Beurdeley, *Sur les Routes de la Soie. Le grand voyage des objets d'art*, Office du livre, Fribourg, 1985, p. 103), et que Frédégonde fait brûler en 584 quatre chariots du même tissu appartenant à son fils (Grégoire de Tours, *Histoire des Francs*, VI, 35).

<sup>19</sup> « (Sous Tibère le Sénat décide que) la vaisselle d'or fut bannie des tables, et la soie interdite aux hommes, comme une parure dégradante. » (Tacite, *Annales*, II, 33.) ; Sénèque, *Des bienfaits*, VII, 9.

nous dit Martial<sup>20</sup>, mais on la trouve aussi dans tout l'Empire, de Palmyre à Colchester<sup>21</sup>. Son coût extravagant<sup>22</sup> explique sans doute qu'elle ne soit utilisée au départ que pour de petits ornements brodés sur des tuniques ou des toges<sup>23</sup>, ou qu'elle soit régulièrement tissée avec d'autres fibres. Toutes ces manipulations donnent lieu à une intense activité manufacturière, que ce soit à Alexandrie<sup>24</sup> ou en Phénicie. Une étoffe datée du II<sup>e</sup> siècle ap. J.-C. et retrouvée à Palmyre, est constituée d'une trame de laine colorée à la cochenille sur une chaîne de soie chinoise presque invisible<sup>25</sup>. La teinture, notamment avec de la pourpre, à Tyr<sup>26</sup> et sur le littoral syro-palestinien<sup>27</sup>, entraîne une plus-value importante sur un tissu déjà onéreux. Aurélien refuse à sa femme l'achat d'un manteau de soie teintée de pourpre au motif qu'il ne veut pas que « le fil se vende au poids de l'or »<sup>28</sup>. Dans l'édit du Maximum au tout début du IV<sup>e</sup> siècle ap. J.-C., la soie blanche est vendue 12 000 deniers pour une livre, c'est-à-dire dix fois le prix du meilleur fil de lin, alors que la soie grège teinte en pourpre revient à 150 000 deniers la livre<sup>29</sup>. La cherté de la pourpre<sup>30</sup> est sans doute responsable d'une partie de l'inflation des coûts, mais pas de la totalité. Elle explique l'importation d'autres teintures des Indes, moins coûteuses comme le rouge cramoisi, l'indigo, le cinabre végétal ou le sulfure rouge de mercure<sup>31</sup>. Toutes ces données sont probablement variables avec l'époque considérée, mais il n'en demeure pas moins que la soie est, à Rome durant l'Antiquité, un produit cher, d'autant qu'elle est transformée dans les ateliers de Méditerranée orientale.

Les Chinois eux-mêmes sont tout à fait conscients des pratiques occidentales. Le *Wei-lo* relatant la période des trois royaumes (220 – 264 ap. J.-C.) raconte que les Romains « sont toujours inquiets d'obtenir de la soie venant de Chine, qu'ils coupent pour faire hu-ling (un tissu damassé étranger ou de la gaze) »<sup>32</sup>. Cette information est reprise dans un ouvrage ultérieur du XIII<sup>e</sup> siècle, qui ajoute que les tissus sont teintés en pourpre, ce qui entraîne beaucoup de

<sup>20</sup> R Mclaughlin, *Rome and the Distant East: Trade Routes to the Ancient Lands of Arabia, India and China*, p. 148.

<sup>21</sup> *Ibid.*, p. 149.

<sup>22</sup> Tout au long de son transport, et ce, dès l'Asie centrale, les prix augmentent. Ainsi au VIII<sup>e</sup> siècle, dans une période de calme, ils doublent entre Dunhuang et Samarcande (E. de la Vaissière, « Trans-Asian trade, or the Silk Road deconstructed (Antiquity, Middle Ages) », *loc. cit.*, p. 10 ; à Turfan à la même époque un rouleau de soie vaut plus cher qu'une paire de bœufs ou qu'une vache. Dès que la soie est transformée en brocart, sa valeur double ou triple (B. A. Litvinsky, Zhang Guang-da, « Central Asia, the Crossroads of Civilizations », in *History of civilizations of central Asia*, vol III, *The crossroads of civilizations AD 250 to 750*, UNESCO Publishing, Paris, 1996, p. 482).

<sup>23</sup> L. Boulnois, *La Route de la Soie*, p. 57. Il faudra attendre la fin du II<sup>e</sup> siècle ap. J.-C. pour qu'un empereur romain, Héliogabale, s'habille entièrement de soie (*ibid.*).

<sup>24</sup> « La blancheur de son sein (Cléopâtre) éclate à travers un voile de Sidon, tissé par le peigne des Sères et dont l'aiguille des Égyptiennes a desserré le tissu clair et large » (Lucain, *La Pharsale*, X, 141).

<sup>25</sup> L. Boulnois, *La Route de la Soie*, p. 148 ; E.H. Seland, « Ancient Afghanistan and the Indian Ocean: Maritime Links of the Kushan Empire ca 50-200 CE », *Journal of Indian Ocean Archaeology*, 9, 2013, p. 71.

<sup>26</sup> Celle de Tyr est universellement réputée comme la plus belle (Strabon, *Géographie*, XVI, 2, 23).

<sup>27</sup> G. Tate, « Prospérité économique de la Syrie du Nord à l'époque byzantine (IV<sup>e</sup>-VI<sup>e</sup> s.) », *Revue du monde musulman et de la Méditerranée*, 62, 1991, p. 43.

<sup>28</sup> Histoire Auguste, *Vie d'Aurélien*, XLV.

<sup>29</sup> Yu Huan, *The People of the West, from the Weilue*, 12, article 42, note 12 ; R Mclaughlin, *Rome and the Distant East: Trade Routes to the Ancient Lands of Arabia, India and China*, p. 162.

<sup>30</sup> À Tyr, il faut 60 000 coquillages pour produire une livre de teinture (Yu Huan, *The People of the West, from the Weilue*, 12, article 42, note 12).

<sup>31</sup> L. Boulnois, *La Route de la Soie*, p.73.

<sup>32</sup> F. Hirth, *China and the Roman Orient: Researches Into Their Ancient and Mediaeval Relations as Represented*, p. 72.

profits<sup>33</sup>. Le *Hou Han shu*<sup>34</sup> et le *Wei shu*<sup>35</sup> prétendent même que les habitants de Daquin<sup>36</sup> s'occupent de vers à soie et de mûriers. L'information, pour surprenante qu'elle soit, n'est pas fautive. Elle est même ancienne puisqu'elle se retrouve chez Aristote<sup>37</sup> qui nous raconte que Pamphile, fille de Platée, a été la première, dans l'île de Cos, à avoir l'idée de dévider les cocons pour les tisser ensuite. Pline<sup>38</sup>, et d'autres avec lui<sup>39</sup>, confirment le fait, ce qui prouve qu'il était largement connu. Cependant, tous ces auteurs ignorent qu'il s'agit de vers de mûriers dont la variété est différente de celle utilisée chez les Han. En outre, il semble que la « bombycine » de l'île de Cos provienne d'un cocon cardé et filé ce qui n'est absolument pas le cas pour la véritable soie, issue d'un fil continu<sup>40</sup>. Les fibres d'origine grecques n'ont donc pas du tout la même qualité que leurs concurrentes chinoises, leurs couleurs sont trop ternes ou trop vives et elles prennent mal la teinture<sup>41</sup>, ce qui explique que, pour les populations, elles soient restées définitivement dans le magasin des curiosités. Des techniques analogues produisant cette soie qualifiée de sauvage, existent sans doute à la même époque aux Indes et en Mésopotamie<sup>42</sup> mais, là encore, elles aboutissent à des productions de moindre qualité, incomparables avec celles emblématiques de la Chine millénaire, dont les secrets technologiques restent bien gardés.

En effet, les auteurs antiques formulent pendant longtemps des hypothèses les plus variées sur l'origine de la soie, qu'ils croient souvent d'origine végétale. Strabon pense que les « toiles sériques » sont faites de l'écorce de certains arbustes<sup>43</sup>, Pline envisage plutôt la laine des forêts<sup>44</sup>, comme Solin<sup>45</sup> mais un peu plus tard, Pausanias<sup>46</sup> et Héliodore<sup>47</sup> approchent la vérité d'assez près et décrivent, du moins pour le premier d'entre eux, le processus de maturation du cocon dans des maisons spécialement dédiées. Le *tour de la Grèce* nous rappelle que les Grecs nomment σηρ le ver à soie, ce qui prouverait qu'ils soupçonnent le lien existant entre l'Empire des Han, ou plutôt le royaume des Sères, l'origine du précieux textile et peut être même son mode de fabrication<sup>48</sup>. Le temps passe, les liaisons de Rome avec l'Extrême-Orient se distendent, et Ammien Marcellin en revient à l'opinion de Pline<sup>49</sup>. Il faut dès lors attendre le VI<sup>e</sup> siècle pour qu'enfin le processus d'élaboration de la fibre soit non seulement connu dans les détails, mais aussi mis en œuvre dans les ateliers byzantins, notamment impériaux. Ceux-ci, jusqu'alors, ne faisaient que tisser de la soie grège, la teindre, la broder et l'orner de toutes les parures les plus exceptionnelles. Dorénavant, c'est-à-dire au VI<sup>e</sup> siècle, ils vont aussi la

<sup>33</sup> *Ibid.*, p. 80.

<sup>34</sup> Ed. Chavannes, « Les pays d'Occident d'après le *Heou Han chou* », *T'oung pao*, 2/8, 1907, p. 34.

<sup>35</sup> F. Hirth, *China and the Roman Orient: Researches Into Their Ancient and Mediaeval Relations as Represented*, p. 49.

<sup>36</sup> L'Empire romain.

<sup>37</sup> Aristote, *Histoire des animaux*, V, 17.

<sup>38</sup> Pline, *Histoire naturelle*, XI, 26.

<sup>39</sup> Horace, *Satires*, I, 2.

<sup>40</sup> Pour que le fil ne se rompe pas, il faut tuer la chrysalide sans abîmer le cocon en le jetant à peine achevé dans l'eau bouillante qui dissout la gomme (L. Boulnois, *La Route de la Soie*, p. 26-27).

<sup>41</sup> *Ibid.*, p. 27 et 58.

<sup>42</sup> Yu Huan, *The People of the West, from the Weilue*, appendices, la soie sauvage.

<sup>43</sup> Strabon, *Géographie*, XV, 1, 20.

<sup>44</sup> Pline, *Histoire naturelle*, VI, 20.

<sup>45</sup> Solin, *Recueils de faits remarquables*, LI.

<sup>46</sup> Pausanias, *Le tour de la Grèce*, VI, 26.

<sup>47</sup> Héliodore, *Théagène et Chariclée*, X, 25.

<sup>48</sup> Le mot « Sères » utilisé par les Grecs et repris par les Latins vient probablement, directement ou par l'intermédiaire d'une langue iranienne, du mot chinois Ser, la soie (L. Boulnois, *La Route de la Soie*, p. 55). Il est sans doute à l'origine du mot grec désignant le ver à soie et non l'inverse.

<sup>49</sup> Ammien Marcellin, *Histoire de Rome*, XXIII, 6, 67.

produire. Il existe deux récits de ce transfert de technologie, aboutissant à l'importation à Constantinople, sous Justinien, de vers nourris à la feuille de mûrier. Dans l'une des versions, c'est un Perse qui utilise pour ce faire un petit coffret ou un bâton creux<sup>50</sup>. Dans l'autre, ce sont des moines missionnés par le basileus qui, venus d'Inde (ou de Sérinde<sup>51</sup>), y retournent pour chercher des larves et établir ensuite une manufacture dans l'Empire<sup>52</sup>, probablement en Syrie ou en Phénicie<sup>53</sup>. Cependant les débuts sont difficiles et les Byzantins n'arrivent pas à rivaliser sérieusement avec leurs concurrents de l'Empire du Milieu. Leur production reste marginale et ne nuit pas au commerce des Chinois<sup>54</sup> qui continuent à dominer largement le marché, y compris sur les bords du Bosphore<sup>55</sup>.

Même si le fameux textile des Han paraît emblématique du commerce oriental, au point d'avoir donné son nom aux routes qu'il emprunte, ce n'est pas le seul qui s'échange entre la Méditerranée et l'Asie. Le coton, par exemple, est cité dans le *Périple de la mer Érythrée* au moins aussi souvent, si ce n'est plus, que la soie<sup>56</sup>. La principale région de production semble alors se trouver dans les Indes du Nord-Ouest, et plus précisément dans le Gujarat et son arrière-pays. La ville d'Ujjain<sup>57</sup>, nous dit le *Périple de la mer Érythrée*, exporte ses productions préférentiellement vers le royaume d'Axoum et la Corne de l'Afrique<sup>58</sup>. Ce n'est pas le seul endroit concerné. La vallée du Gange, notamment près de son embouchure, élabore de fines mousselines, sans doute d'origine végétale<sup>59</sup>. Les Indes méridionales, elles aussi, ne restent pas à l'écart. Le *Silappadhikaram*, le roman de l'anneau, l'une des cinq grandes épopées tamoules, décrit les rues de Puhar, à l'embouchure de la Kaveri<sup>60</sup>, avec ses tisserands de soie, de fourrures ou de coton<sup>61</sup>. Les artisans du sous-continent ont une méthode particulière de tissage, ce qui permet de confirmer les origines indiennes des trouvailles archéologiques. Il en est ainsi par exemple, d'un fragment du V<sup>e</sup> siècle retrouvé à Bérénice, ou bien de deux autres découverts le long de la Route de la Soie dans la Chine de l'Ouest<sup>62</sup>. Le coton est en fait connu en Asie du Sud depuis plusieurs millénaires. La preuve la plus ancienne de son existence date de 4500 ans av. J.-C., à Mehrgarh au Pakistan. Il se serait répandu ensuite dans une bonne partie de l'Inde à partir de 1000 av. J.-C.<sup>63</sup>. Hérodote, évoque « des arbres sauvages qui, pour fruits, portent une espèce de

<sup>50</sup> Photius, *Bibliothèque, Théophraste de Byzance, Histoire*. Il est dès lors probable qu'au VI<sup>e</sup> siècle, la Perse sassanide connaisse le secret de fabrication de la soie.

<sup>51</sup> Cf chapitre IV.

<sup>52</sup> Procope, *Le livre des guerres*, VIII, 17,1.

<sup>53</sup> N. Oikonomidès, « Silk Trade and Production in Byzantium from the Sixth to the Ninth Century: The Seals of Kommerkiarioi », *Dumbarton Oaks Papers*, 40, Trustees for Harvard University, Dumbarton Oaks, 1986, p. 42.

<sup>54</sup> J.-P. Roux, *L'Asie centrale, Histoire et civilisations*, Fayard, Paris, 1997, p. 138.

<sup>55</sup> J.P. Sodini, « L'Asie Mineure », dans *Le Monde Byzantin, I, l'Empire romain d'Orient (330-641)*, sous la direction de C. Morisson, Nlle Clio, l'histoire et ses problèmes, Puf, Paris, 2012, p. 375. À la fin de l'époque mérovingienne, les soieries achetées par l'Europe occidentale proviennent en majorité de la Perse musulmane (L. Boulnois, *La Route de la Soie*, p. 232).

<sup>56</sup> Cinq fois pour le coton et trois fois pour la soie dans l'édition en ligne *remacle.org*, tirée de l'ouvrage de W. Shoff.

<sup>57</sup> Ὀζήνη, *Périple de la mer Érythrée*, 48.

<sup>58</sup> *Ibid.*, 6, 14, 39, 41, 49.

<sup>59</sup> *Ibid.*, 63.

<sup>60</sup> Cf chapitre III.

<sup>61</sup> P. C. Prasad, *Foreign trade and commerce in ancient India*, Abhinav Publications, New Delhi, 2014, p. 207.

<sup>62</sup> S. E. Sidebotham, *Berenike and the Ancient Maritime Spice Route*, University of California Press, Berkeley Los Angeles London, 2011, p. 243. L'auteur pense que la production indienne de cotonnades était largement orientée vers le marché intérieur mais était aussi exportée vers le monde méditerranéen, l'Asie centrale, la Chine et probablement l'Asie du Sud-Est.

<sup>63</sup> C. Cobo Castillo, B. Bellina, D. Q. Fuller, « Rice, beans and trade crops on the early maritime Silk Route in Southeast Asia », *Antiquity*, Antiquity Publications/Cambridge University Press, 2016, 90 (353), p. 1264. Pour

laine plus belle et meilleure que celle des brebis. Les Indiens s'habillent avec la laine qu'ils recueillent sur ces arbres »<sup>64</sup>. L'information est reprise régulièrement par les auteurs gréco-romains, qu'il s'agisse de Strabon<sup>65</sup> ou Pomponius Mela<sup>66</sup>. Pline rapporte que le cotonnier fait partie des végétaux qui ont suscité l'admiration d'Alexandre<sup>67</sup>, qu'il pousse aussi dans la région de Bahreïn<sup>68</sup> et surtout en Égypte, où il est à l'origine d'une étoffe renommée pour sa blancheur et sa souplesse<sup>69</sup>. Il est donc probable qu'au I<sup>er</sup> siècle ap. J.-C., la culture du coton est connue dans le monde romain et que les textiles plus que les fibres font l'objet d'échanges de part et d'autre de l'océan Indien. Certes, ces derniers concernent parfois des tissus d'usage courant,<sup>70</sup> parfois spécifiques comme des voiles à Bérénice ou Myos Hormos<sup>71</sup>, mais le plus souvent, étant donné les coûts de transport, il s'agit de produits plus élaborés. En effet, l'habileté des tisserands d'Asie du Sud<sup>72</sup> est bien connue dans le monde méditerranéen et leurs mousselines ont toutes les chances de séduire les élégantes de Rome et des grandes métropoles de l'Empire. Ne dit-on pas qu'une pièce d'environ 90 cm sur 18 m de long doit passer à travers une bague pour attester de sa qualité<sup>73</sup>.

Des textiles de soie ou de coton font donc partie des cargaisons qui circulent sur les routes de l'Eurasie au tournant de notre ère et au-delà. Ce ne sont pas les seuls car des tissus, des draps, des vêtements de toute nature sont, eux aussi, régulièrement cités dans les sources antiques, notamment littéraires, parfois pour des quantités considérables. Ainsi Néron achète pour quatre millions de sesterces d'étoffes babyloniennes<sup>74</sup>. La laine, transformée en tapis ou en couvertures, est exportée à partir du golfe Persique, notamment du Fars<sup>75</sup>, et du Turkestan chinois<sup>76</sup>. Les fourrures sont très prisées par de nombreux amateurs, et les nomades du Nord s'en font une spécialité<sup>77</sup>. Elles sont achetées par les Chinois pour leur usage personnel<sup>78</sup> et à l'époque du *Périple de la mer Érythrée*, elles sont aussi exportées vers l'Égypte par la vallée de

---

certain auteurs, la culture du coton n'est connue dans la vallée de l'Indus que depuis 2300 av. J.-C. (C. Ferrier, *L'Indes des Gupta (IV<sup>e</sup>-VI<sup>e</sup> siècle)*, Histoire, Les Belles Lettres, Paris, 2015, p. 143).

<sup>64</sup> Hérodote, *Histoires*, III, 106.

<sup>65</sup> Strabon, *Géographie*, XV, 1, 20, 21.

<sup>66</sup> Pomponius Mela, *La description de la terre*, III, 7.

<sup>67</sup> Pline, *Histoire naturelle*, XII, 10 et 13.

<sup>68</sup> *Ibid.*, XII, 21. Information sans doute reprise de Théophraste (*Recherche sur les plantes*, II, IV, 7).

<sup>69</sup> *Ibid.*, XIX, 2.

<sup>70</sup> *Périple de la mer Érythrée*, 41.

<sup>71</sup> R.J. Whitewright, *Maritime Technological Change in the Ancient Mediterranean: The Invention of the Lateen Sail*, PhD, University of Southampton, Faculty of Law, Arts & Social Sciences, School of Humanities, two volumes, 2008, p. 88-90.

<sup>72</sup> Une inscription des Indes centrales célèbre la qualité du tissage local (P. C. Prasad, *Foreign trade and commerce in ancient India*, p. 78).

<sup>73</sup> L. Boulnois, *La Route de la Soie*, p. 73. L'information est transmise par des voyageurs au Moyen Âge mais déjà Suleyman en 851, rapporte un fait analogue (Gabriel Ferrand, *Relations de voyages et textes géographiques arabes, persans et turks relatifs à l'Extrême-Orient du VIII<sup>e</sup> au XVIII<sup>e</sup> siècle*, Ernest Leroux, Paris, 1913, p. 43). La performance est donc probablement tout à fait plausible dès l'Antiquité.

<sup>74</sup> Pline, *Histoire naturelle*, VIII, 74.

<sup>75</sup> La région est renommée pour sa production notamment de tapis, de tissus en lin, en laine et en coton. Les tapis sont exportés jusqu'en Chine selon les annales Sui (au tournant du VII<sup>e</sup> siècle) (T. Daryaee, « The Persian Gulf Trade in late Antiquity », *Journal of World History*, 14, 1, 2003, p. 3). Il est possible que les vêtements exportés d'Apologos et Ommana soient en laine (*Périple de la mer Érythrée*, 36).

<sup>76</sup> Quand Ban Chao gouverne les « régions de l'Ouest », son frère lui demande d'acheter des couvertures de laine. Un important ministre en fait autant (Yu Huan, *The People of the West, from the Weilue*, 28, note 2).

<sup>77</sup> *Ibid.*, 28.

<sup>78</sup> *Ibid.*, 28, note 2.



l'Indus et Barabarikon<sup>79</sup>. Celles de Babylone sont fameuses en Occident. Au IV<sup>e</sup> siècle, elles transitent par l'Asie Mineure et notamment Césarée en Cappadoce<sup>80</sup>.

Quelques mots sur un textile particulier, la toile d'amiante, qu'on n'imagine guère être d'une utilisation aussi ancienne. Elle est pourtant appréciée aussi bien par les Romains que par les Chinois. Pline la décrit comme une sorte de lin que la flamme ne consume pas et qui vient des Indes. Il ajoute que la fibre est difficile à tisser et qu'elle vaut aussi chère que des perles<sup>81</sup>. Dans l'Empire du Milieu, elle est connue depuis au moins mille ans av. J.-C., date à laquelle un empereur de la dynastie Chou reçoit des tribus barbares de l'Ouest une épée capable de couper des vêtements d'amiante<sup>82</sup>. Le *Hou Han shu* pense qu'en fait, elle vient de Daqin, c'est-à-dire de l'Empire romain. Si l'on suit Pline, il faudrait donc imaginer qu'elle aurait fait l'objet d'une réexportation de l'Occident vers l'Extrême-Orient après avoir été importée d'Asie du Sud<sup>83</sup>. Il est plus logique de penser que le sous-continent indien exporte ses productions aussi bien vers l'Occident que vers la Chine, probablement par l'Asie centrale. En 238 ap. J.-C., selon le *Wei chih*, des « pays de l'Ouest », c'est-à-dire du bassin du Tarim, envoient à la cour de Luoyang, à titre de tribut, des vêtements d'amiante<sup>84</sup>.

### Les soins du corps, de l'âme et les plaisirs de la bouche

Ils constituent un secteur important des échanges du commerce oriental, peut-être un des principaux avec la soie, devant celui des pierres précieuses, des perles, du coton et des mousselines<sup>85</sup>. Et de fait, les termes comme « la Route des Épices » ou même la « Route du Poivre » auraient sans doute mieux convenu que celui de « Route maritime de la Soie », parfois abusivement employé pour désigner les traversées de l'océan Indien.

Ceci ne veut pas dire qu'il ne s'agit exclusivement que d'ingrédients exotiques ou de parfums rares. Ainsi, un des principaux produits proposés par les marchands méditerranéens aux Indes est le vin. Si l'on en croit la littérature tamile ancienne<sup>86</sup> ou le *Périple de la mer Érythrée*<sup>87</sup>, il est apprécié aussi bien au sud, à Muziris, qu'au nord, à Barygaza, bien qu'il existe des concurrents locaux<sup>88</sup>. Il vient d'Italie, plus précisément de Campanie<sup>89</sup>, mais aussi de

---

<sup>79</sup> *Périple de la mer Érythrée*, 39.

<sup>80</sup> *Expositio Totius Mundi et Gentium*, XL. Elles sont spécifiquement désignées pour payer l'impôt dans le Code Justinien (Code Justinien, *Digeste*, Livre XXXIX, Titre IV, 16, 7).

<sup>81</sup> Pline, *Histoire naturelle*, XIX, 4.

<sup>82</sup> F. Hirth, *China and the Roman Orient: Researches Into Their Ancient and Mediæval Relations as Represented*, p. 250-251.

<sup>83</sup> J. Innes Miller, *The Spice Trade of the Roman Empire, 29 B.C. to A.D. 641*, p. 212.

<sup>84</sup> F. Hirth, *China and the Roman Orient: Researches Into Their Ancient and Mediæval Relations as Represented*, p. 252.

<sup>85</sup> J. Innes Miller, *The Spice Trade of the Roman Empire, 29 B.C. to A.D. 641*, p. 201.

<sup>86</sup> R. Thapar, *The Penguin History of Early India. From the Origins to AD 1300*, Penguin Book, London, 2002, p. 241.

<sup>87</sup> *Périple de la mer Érythrée*, 49.

<sup>88</sup> Strabon, *Géographie*, XV, 1, 22.

<sup>89</sup> Les amphores de Campanie sont prépondérantes dans les dépôts du I<sup>er</sup> siècle ap. J.-C. à Myos Hormos et Bérénice (R. Tomber, *Indo-Roman Trade, from pots to pepper*, Bristol Classical Press, Bloomsbury Publishing PLC, London, 2012, p. 156).

Laodicée en Syrie<sup>90</sup> ou de la mer Égée<sup>91</sup>, le vin égyptien étant peut-être réservé aux équipages<sup>92</sup>. Il est transporté généralement en amphores<sup>93</sup>, moyen utilisé aussi pour toutes sortes d'autres pondéreux liquides comme l'huile ou le garum. De nombreuses poteries datées du I<sup>er</sup> siècle av. J.-C. au VI<sup>e</sup>-VII<sup>e</sup> siècle ap. J.-C., témoignent aujourd'hui de leur utilisation courante durant l'Antiquité dans le négoce, notamment en mer d'Arabie et dans la péninsule indienne<sup>94</sup>.

Mais à côté de ces cargaisons somme toute assez banales, il en existe d'autres plus surprenantes, parfois fascinantes car bien souvent lointaines et mystérieuses. Certaines n'ont pas eu le succès qu'on aurait pu imaginer. Il en est ainsi du sucre de canne, connu dans le monde méditerranéen depuis l'expédition d'Alexandre<sup>95</sup> mais dont la diffusion est restée, semble-t-il, confidentielle. Ce n'est pas le cas d'autres substances odorantes ou sapides. Parmi les plus fréquemment citées, les épices sont utilisés très largement dans l'alimentation du monde gréco-romain, comme le montrent les recettes d'Apicius<sup>96</sup>. Les sources antiques en mentionnent jusqu'à cent quatre-vingt-huit<sup>97</sup>. Les aromates, quant à eux, sont souvent incontournables dans les rites sacrés, mais ils intègrent aussi fréquemment les compositions des parfumeurs et des médecins. Tous ces produits, exportés ou réexportés, constituent une part importante du fret maritime, notamment celui détaillé par l'auteur du *Périple de la mer Érythrée*. Ils représentent douze des quarante-deux cargaisons expédiées des Indes, vingt-deux des trente parties de Somalie et cinq des six ayant quitté l'Arabie<sup>98</sup>, soit plus de la moitié des échanges dans cette partie du monde. Deux ports se distinguent particulièrement, Muziris pour le poivre<sup>99</sup> dans le sud des Indes, et Mosyllum en Somalie pour la casse<sup>100</sup>.

L'intérêt de l'étude des épices et aromates ne réside pas uniquement dans l'évaluation de leur importance dans le commerce oriental. En effet, la botanique de l'Antiquité, même en partie extrapolée de données modernes, apporte des renseignements très intéressants sur les parcours qu'ils ont pu effectuer, notamment à partir de l'Asie du Sud-Est. Elle permet ainsi parfois d'établir des connexions que peu de sources viennent révéler, à des époques insoupçonnées, d'autant que les doutes qui pouvaient exister sur l'identification des plantes dans les textes anciens ont, semble-t-il, été en grande partie levés<sup>101</sup>. Et quand l'étude de la flore peine à apporter quelque information intéressante, il arrive que l'étymologie des dénominations, qu'elle soit sanskrite, sémitique, chinoise ou malaise, vienne conforter des hypothèses qui, jusque-là, pouvaient

---

<sup>90</sup> *Périple de la mer Érythrée*, 49 ; S.E. Sidebotham, *Berenike and the Ancient Maritime Spice Route*, p. 232.

<sup>91</sup> Les amphores de Kos sont, semble-t-il, les plus nombreuses à Arikamedu mais elles ne sont pas toujours faciles à identifier (R. Tomber, *Indo-Roman Trade, from pots to pepper*, p. 150). Ce vin est plus salé, probablement pour des problèmes de conservation (S.E. Sidebotham, *Berenike and the Ancient Maritime Spice Route*, p. 233).

<sup>92</sup> S.E. Sidebotham, *Berenike and the Ancient Maritime Spice Route*, p. 234.

<sup>93</sup> Mais aussi parfois en sac de cuir, appelées *marsipia* (*ibid.*, p. 232).

<sup>94</sup> R. Tomber, *Indo-Roman Trade, from pots to pepper*, p. 42. Après le VI<sup>e</sup>-VII<sup>e</sup> siècle, le vin commence à être aussi transporté en tonneaux (C. Morrisson, « Peuplement, économie et société de l'Orient byzantin », dans *Le Monde Byzantin, I, l'Empire romain d'Orient (330-641)*, sous la direction de C. Morrisson, Nlle Clío, l'histoire et ses problèmes, Puf, Paris, 2012, p. 215).

<sup>95</sup> Strabon, *Géographie*, X, 1, 20 ; Lucain, *La guerre civile*, III, v. 169-297.

<sup>96</sup> J. Innes Miller, *The Spice Trade of the Roman Empire, 29 B.C. to A.D. 641*, p. 11. Cependant, sur près de 60 condiments mentionnés, une dizaine pousse à l'extérieur et une cinquantaine à l'intérieur de l'Empire (*ibid.*, p. 111).

<sup>97</sup> J. Innes Miller, *The Spice Trade of the Roman Empire, 29 B.C. to A.D. 641*, p. 28-29.

<sup>98</sup> *Ibid.*, p. 202.

<sup>99</sup> *Périple de la mer Érythrée*, 54, 56.

<sup>100</sup> *Ibid.*, 10 ; cf infra.

<sup>101</sup> J. Innes Miller, *The Spice Trade of the Roman Empire, 29 B.C. to A.D. 641*, p. 31.

paraître hasardeuses<sup>102</sup>. Voyons en quelques exemples, dont les plus significatifs sont le poivre et la cannelle.

Le poivre existe sous trois formes, le long, le blanc et le noir. Le poivre long est originaire des parties les plus chaudes des Indes du Nord, du Népal au Bengale, mais aussi des collines des Indes du Sud<sup>103</sup>, sans doute à un moindre degré, car il s'exporte, à l'époque du *Périple de la mer Érythrée*, essentiellement à partir de Barygaza<sup>104</sup>. Il est le premier à avoir été connu dans le monde méditerranéen pour ses vertus alors essentiellement médicinales<sup>105</sup>. Le *Mithridatium*, l'antidote du roi Mithridate, contient du poivre long<sup>106</sup>. Au I<sup>er</sup> siècle ap. J.-C., c'est cette variété qui est la plus chère<sup>107</sup>, ce qui justifie sans doute qu'on la falsifie aisément avec de la graine de moutarde d'Alexandrie<sup>108</sup>. Elle est de nos jours quasiment introuvable, y compris dans son pays d'origine, l'Inde<sup>109</sup>. Le poivre noir et le poivre blanc viennent de la même plante grimpante, la différence de couleur étant liée à la date de la cueillette et à son traitement<sup>110</sup>. Si actuellement elle pousse en Asie du Sud-Est, au Brésil et dans certains pays d'Afrique, durant l'Antiquité elle n'existe que dans le Sud de la péninsule indienne, particulièrement sur son versant occidental<sup>111</sup>. D'ailleurs, le nom du poivre vient du sanskrit<sup>112</sup>, ce que confirme Pline<sup>113</sup>. Sa présence au sein d'une cargaison signe donc sa provenance. Les baies sont sans doute conservées et transportées dans des poteries comme celle, d'origine indienne, retrouvée à Bérénice et d'une contenance d'environ sept kilos<sup>114</sup>. Son prix à Rome au I<sup>er</sup> siècle ap. J.-C., pour une livre, correspond à plusieurs journées de travail d'un laboureur mais reste cependant accessible à une bonne partie de la population<sup>115</sup>. Le poivre noir n'est pas mentionné dans le tarif d'Alexandrie, contrairement aux variétés longue et blanche, ce qui peut faire penser qu'il est considéré au III<sup>e</sup> siècle comme une denrée de base<sup>116</sup>. Il est en tout cas le seul à être retrouvé actuellement dans un contexte archéologique<sup>117</sup>. Il est difficile de savoir à partir de quelle date le poivre noir a été connu du monde méditerranéen. Il n'est, semble-t-il, pas mentionné dans la littérature égyptienne ancienne ni hébraïque<sup>118</sup>. Pourtant, le traitement de la momie de Ramsès II à Paris en 1976 a révélé la présence formelle de grains de l'épice dans le nez et dans le remplissage abdominal du pharaon<sup>119</sup>, arrivés là sans qu'on sache vraiment comment.

---

<sup>102</sup> *Ibid.*, p. 30.

<sup>103</sup> *Ibid.*, p. 80.

<sup>104</sup> *Périple de la mer Érythrée*, 48, 49.

<sup>105</sup> J. Innes Miller, *The Spice Trade of the Roman Empire, 29 B.C. to A.D. 641*, preface, VIII.

<sup>106</sup> D. Whittaker, « Le commerce romain avec l'Inde et la prise de décision économique », *Topoi*, 10, 1, 2000, p. 268.

<sup>107</sup> Quinze deniers la livre, alors que le blanc se vend sept deniers la livre et le noir quatre deniers (Pline, *Histoire naturelle*, XII, 14). Selon S.E. Sidebotham, la différence de prix pourrait s'expliquer par des difficultés de conservation du poivre long (S.E. Sidebotham, *Berenike and the Ancient Maritime Spice Route*, p. 225).

<sup>108</sup> Pline, *Histoire naturelle*, XII, 14.

<sup>109</sup> S. Morris, L. Mackley, *Épices et condiments, connaître et cuisiner*, Larousse, Paris, 2004, p. 66.

<sup>110</sup> *Ibid.*, p. 67.

<sup>111</sup> *Périple de la mer Érythrée*, 56 ; J. Innes Miller, *The Spice Trade of the Roman Empire, 29 B.C. to A.D. 641*, p. 80.

<sup>112</sup> *Ibid.*, p. 81.

<sup>113</sup> Pline, *Histoire naturelle*, XII, 14.

<sup>114</sup> S.E. Sidebotham, *Berenike and the Ancient Maritime Spice Route*, p. 226.

<sup>115</sup> R. McLaughlin, *Rome and the Distant East: Trade Routes to the Ancient Lands of Arabia, India and China*, p. 143.

<sup>116</sup> Code Justinien, *Digeste*, « Marcianus », XXXIX, 4, 16, 6-7 ; cf chapitre IV.

<sup>117</sup> R. Tomber, *Indo-Roman Trade, from pots to pepper*, p. 55.

<sup>118</sup> J. Innes Miller, *The Spice Trade of the Roman Empire, 29 B.C. to A.D. 641*, p. 81.

<sup>119</sup> Théophraste, *Recherches sur les plantes*, texte établi et traduit par S. Amigues, t. II et V, Les Belles Lettres, Paris, 1989, notes du livre IX, chap. 5, p. 92, note 1.

Il est connu du monde grec à la fin du V<sup>e</sup> siècle av. J.-C. puisqu'il est cité par Hippocrate, et un peu plus tard par Aristote et Théophraste, lequel est déjà conscient de l'existence de ses deux variétés<sup>120</sup>. Lors du siège d'Athènes par Sylla au I<sup>er</sup> siècle av. J.-C., Plutarque nous rapporte que, par moquerie, le tyran local en envoie une mesure à la grande prêtresse<sup>121</sup>. L'usage de ce genre de condiment se répand peu après à Rome, peut-être à partir de l'annexion de la Syrie par Pompée<sup>122</sup> mais plus sûrement après l'ouverture de la route maritime vers les Indes du Sud<sup>123</sup>. Dès lors, le trafic prend son essor, ce dont témoignent aussi bien la littérature tamile Sangam<sup>124</sup>, le *Périple de la mer Érythrée*<sup>125</sup> ou les documents comptables des bateaux de la mer Rouge<sup>126</sup>. L'augmentation de la consommation n'est pourtant pas aussi rapide qu'il n'y paraît, puisqu'en 13 av. J.-C., Horace décrit son conditionnement en petits paquets alors que quelques décennies plus tard, Apicius en fait un usage beaucoup plus large<sup>127</sup>. À la fin du I<sup>er</sup> siècle ap. J.-C., l'empereur Domitien fait construire, pour le conserver lui et ses analogues, un entrepôt gigantesque appelé *Horrea Piperataria* à Rome près du Colisée<sup>128</sup>. Le poivre se diffuse dans l'Empire dès le début de notre ère, dans les milieux les plus variés. Ainsi des grains, arrivés peut-être entre 11 et 7 av. J.-C., sont trouvés dans un camp légionnaire en Allemagne<sup>129</sup>, et plus d'un siècle plus tard, une tablette romaine prouve qu'il est consommé à Vindolanda sur le mur d'Hadrien<sup>130</sup>.

La cannelle est, quant à elle, une écorce odorante qui porte, durant l'Antiquité, deux dénominations, la casse et le cinnamome. La première correspond à la cannelle de Chine qui pousse dans une grande partie du pays jusqu'au Yunnan, à l'est de l'Himalaya, et la seconde à la cannelle d'Asie du Sud-Est<sup>131</sup>, notamment de Malaisie<sup>132</sup>. Les feuilles de cannelier, appelées malabathron, sont, elles aussi, utilisées dans les recettes du monde gréco-romain<sup>133</sup>. Le nom de cinnamome viendrait, selon Hérodote, des Phéniciens<sup>134</sup>, qui l'ont peut-être emprunté à une langue extrême orientale. En effet, en malais, « kayu manis », qu'on peut rapprocher de cinnamome, signifie « le bois sucré »<sup>135</sup>. La cannelle est connue depuis très longtemps en Chine où elle est incluse dans le premier herbier identifié, celui de l'empereur Shon-nung, environ 2700

<sup>120</sup> J. Innes Miller, *The Spice Trade of the Roman Empire, 29 B.C. to A.D. 641*, p. 82.

<sup>121</sup> Plutarque, *Vie de Sylla*, 13.

<sup>122</sup> J. Innes Miller, *The Spice Trade of the Roman Empire, 29 B.C. to A.D. 641*, p. 217.

<sup>123</sup> *Ibid.*, préface, VIII.

<sup>124</sup> S.E. Sidebotham, *Berenike and the Ancient Maritime Spice Route*, p. 255 ; P. C. Prasad, *Foreign trade and commerce in ancient India*, p. 204. Le poivre est tellement demandé par les Romains qu'il est appelé aux Indes « la passion des Yavana » (R. McLaughlin, *Rome and the Distant East: Trade Routes to the Ancient Lands of Arabia, India and China*, p. 52).

<sup>125</sup> *Périple de la mer Érythrée*, 56.

<sup>126</sup> La cargaison de l'Hermaphollon, dont nous connaissons le contenu par le papyrus de Muziris, contient environ 67% de poivre (F. De Romanis, « Playing Sudoku on the Verso of the "Muziris Papyrus": Pepper, Malabathron and Tortoise Shell in the Cargo of the Hermaphollon », *JAIH*, 27, 2012, p. 78).

<sup>127</sup> R. Tomber, *Indo-Roman Trade, from pots to pepper*, p. 16.

<sup>128</sup> Sa contenance est estimée à 5800 t, ce qui correspond environ à 240 millions de sesterces, soit environ une livre d'épices pour cinq personnes habitant l'Empire (R. McLaughlin, *Rome and the Distant East: Trade Routes to the Ancient Lands of Arabia, India and China*, p. 144). Il sera détruit par le feu en 192 (Dion Cassius, *Histoire romaine*, LXXII, 24).

<sup>129</sup> B. Borell, « The Early Byzantine Lamp from Pong Tuk », *Journal of the Siam Society*, 96, 2008, p. 12.

<sup>130</sup> R. Tomber, *Indo-Roman Trade, from pots to pepper*, p. 174.

<sup>131</sup> Il en existerait une vingtaine d'espèces (J. Innes Miller, *The Spice Trade of the Roman Empire, 29 B.C. to A.D. 641*, p. 45).

<sup>132</sup> *Ibid.*, p. 43.

<sup>133</sup> *Ibid.*, p. 74.

<sup>134</sup> Hérodote, *Histoires*, III, 111.

<sup>135</sup> J. Innes Miller, *The Spice Trade of the Roman Empire, 29 B.C. to A.D. 641*, p. 46. Ceci laisse songeur quant à l'étendue éventuelle du bassin de navigation des Phéniciens, notamment dans l'océan Indien.

ans av. J.-C.<sup>136</sup>. Elle est citée plusieurs fois dans la Bible<sup>137</sup> et selon trois inscriptions ptolémaïques, elle aurait fait partie du *kuphi*, le parfum de l'Égypte antique<sup>138</sup>. Chez les Grecs, son utilisation semble aussi très ancienne puisque dans un dépotoir de l'*Héraion* de Samos, une fleur de cannellier séchée a été retrouvée parmi de nombreux autres restes végétaux, à côté d'une céramique du VII<sup>e</sup> siècle av. J.-C.<sup>139</sup>. À Rome, la cannelle est appréciée dès le III<sup>e</sup> siècle av. J.-C.<sup>140</sup>.

Les auteurs gréco-romains ont longtemps hésité quant à son origine. Jusqu'au I<sup>er</sup> siècle av. J.-C., ils l'imaginent venir d'Arabie, et peut être des Indes. Hérodote pense que la casse est récoltée par les Arabes alors que le cinnamome leur est apporté par des oiseaux migrateurs venant peut-être du pays où « Bacchus fut élevé »<sup>141</sup>, c'est-à-dire l'« Éthiopie »<sup>142</sup>. Théophraste précise que les deux plantes poussent dans le Sud de la péninsule arabique<sup>143</sup> mais il ne donne aucun renseignement sur leurs feuilles, leurs fleurs et leurs fruits ce qui, selon S. Amigues, trahit l'origine marchande de ses sources<sup>144</sup>. Cependant, il précise bien que c'est l'écorce qui est utilisée comme épice<sup>145</sup>, et comme il est difficile de la séparer de l'aubier, les populations locales utilisent de petits vers pour effectuer la besogne en rongant le cœur des scions<sup>146</sup>. Onésicrite, rapporté par Strabon, suit l'opinion d'Hérodote<sup>147</sup>. Lorsque Néarque, l'amiral d'Alexandre, double le cap Maketa, l'actuel Ras Musandam dans le golfe Persique, il apprend que c'est là qu'on apporte le cinnamome<sup>148</sup> et Arrien, qui raconte cet épisode, pense qu'il provient d'Arabie<sup>149</sup>. À partir du I<sup>er</sup> siècle av. J.-C. les avis changent et si Diodore situe toujours l'origine des deux variantes de la cannelle en Arabie Heureuse<sup>150</sup>, d'autres auteurs proposent maintenant volontiers la Corne de l'Afrique, dont la côte Nord est d'ailleurs appelée la Cinnamomophore<sup>151</sup>. Strabon ajoute que « quelques auteurs toutefois prétendent que la plus grande partie de la casse que les Arabes exportent leur vient de l'Inde »<sup>152</sup>. Le *Périple de la mer Érythrée* confirme le rôle de l'Afrique orientale ainsi que l'importance du trafic : « On expédie de l'endroit (Mosyllum, près du cap Guardafui) une grande quantité de casse, c'est pourquoi ce comptoir nécessite des navires de plus grande taille »<sup>153</sup>, alors qu'un peu plus au sud, selon lui, on produit encore différentes variétés de cinnamome<sup>154</sup>. Pline, quant à lui, donne plus de détails

<sup>136</sup> Théophraste, *Recherches sur les plantes*, notes du livre IX, 5, note 9 ; J. Innes Miller, *The Spice Trade of the Roman Empire, 29 B.C. to A.D. 641*, p. 43, 154.

<sup>137</sup> Pour la liste des références voir : J. Innes Miller, *The Spice Trade of the Roman Empire, 29 B.C. to A.D. 641*, p. 47.

<sup>138</sup> *Ibid.*, p. 43.

<sup>139</sup> Théophraste, *Recherches sur les plantes*, notes du livre IX, chap. 5, p. 92, note 1.

<sup>140</sup> Plaute la cite dans *Curculio*, I, 2.

<sup>141</sup> Hérodote, *Histoires*, III, 110 et 111.

<sup>142</sup> *Ibid.*, II, 146.

<sup>143</sup> Théophraste, *Recherches sur les plantes*, V, IX, 4, 2.

<sup>144</sup> *Ibid.*, notes du livre IX, chap. 5, note 2.

<sup>145</sup> *Ibid.*, V, IX, 5, 1.

<sup>146</sup> *Ibid.*, V, IX, 5, 3.

<sup>147</sup> « Suivant le même auteur (Onésicrite), la partie méridionale de l'Inde produit le cinnamome, .... tout comme l'Arabie et l'Éthiopie, », Strabon, *Géographie*, XV, 1, 22.

<sup>148</sup> Arrien, *Indica*, 32, 7.

<sup>149</sup> « (Alexandre) était d'ailleurs attiré par les richesses d'un pays (l'Arabie) où l'on recueille la casse dans les marais, ... le cinnamome sur des arbustes. » Arrien, *L'Anabase*, VII, 20.

<sup>150</sup> Diodore, *La Bibliothèque historique*, II, 49.

<sup>151</sup> Strabon, *Géographie*, XVI, 4, 14.

<sup>152</sup> *Ibid.*, XVI, 4, 25.

<sup>153</sup> *Périple de la mer Érythrée*, 10.

<sup>154</sup> *Ibid.*, 12.

en assurant que la cannelle ne provient pas d'Arabie<sup>155</sup>, mais d'Éthiopie d'où elle est transportée vers Okelis, le port proche du détroit de Bab al Mandeb, par des Troglodytes qui s'embarquent pour un périple de cinq ans sur des radeaux de fortune, sans voile, ni rames, ni gouvernail<sup>156</sup>. Le naturaliste assure qu'au solstice d'hiver, seul l'Eurus, un vent du sud-est, les pousse vers le détroit, sans doute aidé par les courants. Les données météorologiques actuelles contredisent cette information. Elles montrent que dans le golfe d'Aden, au mois de décembre, les vents de nord-est, de force trois à quatre beaufort,<sup>157</sup> tournant au sud-est plus au Nord à partir du détroit de Bab al Mandeb, prédominent. En tout état de cause, ils n'empêchent pas un voyage d'est en ouest même pour des esquifs n'ayant aucune autonomie et se déplaçant uniquement avec les vagues<sup>158</sup>. En outre, il est tout à fait possible que les conditions maritimes aient quelque peu changé depuis presque deux millénaires. Un peu plus mystérieuse est la présence de Troglodytes en mer d'Arabie, alors qu'on ne les imagine pas si loin de leur pays d'origine<sup>159</sup>. Il est certes possible que Pline fasse référence à un autre peuple<sup>160</sup> venu d'où on ne sait où, mais alors pourquoi précise-t-il qu'ils sont voisins des Éthiopiens avec lesquels ils sont unis par des mariages ? De même, la durée de leur voyage, qui atteint cinq ans, pose question car elle paraît excessive pour joindre l'Afrique à l'Arabie, même quand on est à bord d'un radeau ballotté par les flots<sup>161</sup>. Enfin, et ce n'est pas la moindre des objections qui décrédibilise les informations des auteurs gréco-romains en général et de Pline en particulier, il semble bien que le cannellier n'ait jamais poussé<sup>162</sup> en Afrique orientale, où les botanistes ne trouvent que du baume, de l'encens et de la myrrhe<sup>163</sup>. Cette opinion est, certes, contestée car des espèces de casse pourraient bien exister en Arabie du Sud<sup>164</sup> mais en aucun cas elles ne possèdent une écorce aromatique<sup>165</sup>, et c'est bien de l'écorce qu'il s'agit<sup>166</sup>. Le mystère reste donc entier et a donné lieu à quelques hypothèses. La plus fascinante d'entre elles, celle de J. Innes Miller, considère que ce sont les habitants de l'archipel indonésien qui, au I<sup>er</sup> siècle ap. J.-C., amènent directement leurs productions d'épices en Afrique<sup>167</sup>. La durée quinquennale du voyage, ainsi que l'utilisation de radeaux, laissent alors supposer qu'ils se laissent dériver au gré des courants de l'océan Indien sur 4500 milles à la manière du Kon Tiki. L'examen des courants dans cette partie du monde montre qu'effectivement la chose, sans être aisée, reste possible<sup>168</sup>. C'est pourtant faire injure aux grandes capacités nautiques des marins du Sud-Est asiatique, que de considérer qu'à l'époque de Pline, ils ne maîtrisent à peu près rien de leur navigation. Leurs connaissances en matière

<sup>155</sup> Pline, *Histoire naturelle*, XII, 41.

<sup>156</sup> *Ibid.*, XII, 42.

<sup>157</sup> *Pilot Chart of the Indian Ocean*, December.

<sup>158</sup> Pline, *Histoire naturelle*, XII, 42.

<sup>159</sup> Rappelons que la Troglodytique se situe traditionnellement sur la côte occidentale de la mer Rouge entre Bérénice et Adoulis.

<sup>160</sup> Lorsque Pline parle du tarum (*cf infra*) il raconte qu'il est transporté par des Nabatéens troglodytes, ce qui montre bien que dans son esprit les Troglodytes ne viennent pas uniquement de la côte occidentale de la mer Rouge (Pline, *Histoire naturelle*, XII, 44).

<sup>161</sup> *Ibid.*, XII, 42.

<sup>162</sup> À moins qu'il ne s'agisse d'une espèce disparue !

<sup>163</sup> J. Innes Miller, *The Spice Trade of the Roman Empire, 29 B.C. to A.D. 641*, p. 30, 109.

<sup>164</sup> M.D. Bukharin, « The Coastal Arabia and the Adjacent Sea-Basins in the *Periplus of the Erythrean Sea* (Trade, Geography and Navigation) », dans M.-Fr. Boussac, J.-Fr Salles, J.-B. Yon (éds.), *Topoï*, 11, *Autour du Périple de la mer Erythrée*, 2012, p. 183, 184. Strabon signale à l'ouest de la Cinnamomophore une région produisant beaucoup de fausse casse (Strabon, *Géographie*, XVI, 4, 14).

<sup>165</sup> S. Amigues, « Un cinnamome fantomatique », *Topoï*, 6/2, 1996, p. 658.

<sup>166</sup> *Cf supra*.

<sup>167</sup> J. Innes Miller, *The Spice Trade of the Roman Empire, 29 B.C. to A.D. 641*, preface, VIII, p. 156-158.

<sup>168</sup> *Cf figure 3*.

maritime sont pourtant largement reconnues dès l'Antiquité tant par le *Périple de la mer Érythrée*<sup>169</sup> que les annales chinoises<sup>170</sup>. Elles leur ont permis de migrer vers les îles du Pacifique dès le II<sup>e</sup> millénaire av. J.-C., sans doute sur des bateaux aux capacités nautiques impressionnantes<sup>171</sup>. S'ils ont donc voyagé d'Est en Ouest dans l'océan Indien, c'est probablement à bord de navires (beaucoup) plus élaborés que des radeaux et sur un espace de temps nettement inférieur aux cinq années décrites par Pline. Une dernière hypothèse serait de considérer que la cannelle de l'Antiquité vient de Madagascar où, de nos jours, elle s'est bien acclimatée. Elle

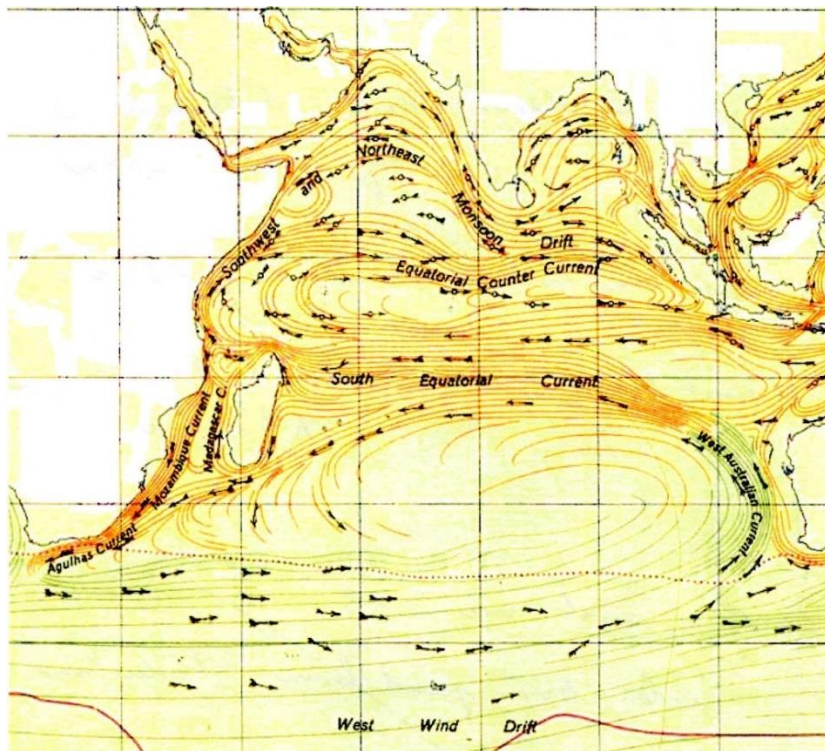


Figure 3 : Carte des courants de l'océan Indien

aurait été amenée là par des Austronésiens dès le début de notre ère, et un trafic de part et d'autre du canal du Mozambique se serait installé, auquel auraient participé des populations « troglodytes et/ou éthiopiennes », empruntant alors des radeaux sur des durées pluriannuelles. La colonisation de Madagascar par des habitants de l'archipel indonésien semble relativement admise du fait de parentés linguistiques, culturelles, agricoles<sup>172</sup>. Sa datation est, quant à elle,

<sup>169</sup> *Périple de la mer Érythrée*, 60.

<sup>170</sup> Cf chapitre VI.

<sup>171</sup> Il s'agit probablement de multicoques, du type de ceux représentés sur le relief de Borobodur daté du VIII<sup>e</sup>-IX<sup>e</sup> siècle ap. J.- C. (cf chapitre VI). Sous les yeux des premiers navigateurs portugais en Insulinde, ils atteignent des vitesses moyennes de 18 nœuds sur des centaines de milles (F. Chevalier, « Pirogues océaniques : légères, souples et inventives », *Voiles et Voiliers*, 09/05/2012). Quand on connaît la lenteur des progrès technologiques à l'époque, il y a tout lieu de penser qu'un peu plus d'un millénaire auparavant, les bateaux de l'archipel indonésien étaient largement de taille à traverser l'océan Indien.

<sup>172</sup> J. Innes Miller, *The Spice Trade of the Roman Empire, 29 B.C. to A.D. 641*, p. 159, 169-170 ; G.F. Hourani, revised and expanded by J. Carswell, *Arab Seafaring in the Indian Ocean in Ancient and Early Medieval Times*, Princeton University Press, Princeton, New Jersey, 1995, p. 80-81, note de la p. 149 ; Yu Huan, *The People of the West, from the Weilue*, appendices : Les principales routes caravanières. La route du Sud ; S.C. Chew, « The

beaucoup plus discutée<sup>173</sup>. Si certains la voient à la fin du I<sup>er</sup> millénaire av. J.-C.<sup>174</sup> ou bien au VII<sup>e</sup> siècle ap. J.-C.<sup>175</sup>, d'autres pensent qu'il y a eu en fait deux vagues d'immigration successives correspondant globalement à ces deux dates<sup>176</sup>. Selon les cas bien sûr, l'hypothèse de l'intervention de Madagascar dans le commerce de la cannelle au début de notre ère reste plausible ou disparaît complètement.

Que peut-on retenir de cette succession de discussions, de contradictions et de suppositions ? Au I<sup>er</sup> siècle av. J.-C., il semble bien que la casse et le cinnamome proviennent d'Extrême-Orient, peut-être du Sri Lanka et moins vraisemblablement de Madagascar. Ils aboutissent probablement en Afrique orientale, transportés par des équipages et des navires d'Asie du Sud-Est, des Indes<sup>177</sup> ou de Ceylan<sup>178</sup>. Dans le cas d'une origine malgache, il est possible que leur convoi à travers le canal du Mozambique soit le fait de populations locales. Quoiqu'il en soit, ils sont ensuite emmenés jusqu'à la mer Rouge<sup>179</sup>, sans doute par des troglodytes sur des radeaux. Leur commerce vers la Méditerranée est alors contrôlé à partir de là par les Arabes<sup>180</sup>. Enfin, l'ignorance des auteurs gréco-romains sur l'origine exacte de la cannelle peut s'expliquer simplement par leur méconnaissance des régions au-delà de la Corne de l'Afrique. Pour Strabon, la Cinnamômophore est la dernière terre habitée au midi<sup>181</sup>, dans le *Périple de la mer Érythrée* et l'œuvre de Ptolémée, les identifications des points notables du littoral au sud du cap Guardafui sont très imprécises et disparaissent au-delà de Rhapta<sup>182</sup>.

Revenons quelques instants sur le cannelier. De manière un peu surprenante, si l'origine de son écorce reste mystérieuse pour le monde antique méditerranéen, il n'en est pas tout à fait de même pour ses feuilles, que les anciens appellent, nous l'avons vu, le malabathron. Plinie pense que la meilleure qualité provient des Indes et qu'elle transite par la Syrie, parfois sous forme d'une huile qu'on trouve aussi en Égypte<sup>183</sup>. Les deux pays cités sont à l'évidence le reflet des routes d'approvisionnement de l'époque, l'une par le golfe Persique, l'autre par la mer Rouge. Les variations de prix sont impressionnantes, d'un à trois cents deniers la livre pour les feuilles, tandis que l'huile reste chère à soixante deniers la livre. Deux ouvrages apportent des informations plus précises qui se superposent assez exactement sans que l'on puisse en déduire qu'elles découlent l'une de l'autre. Il s'agit du *Périple de la mer Érythrée*<sup>184</sup> et de la *Géographie*

---

Southeast Asian Connection in the First Eurasian World Economy 200 BC-AD 500 », *Journal of Globalization Studies*, 5, 1, 2014, p. 96.

<sup>173</sup> J. Innes Miller, *The Spice Trade of the Roman Empire, 29 B.C. to A.D. 641*, p. 159.

<sup>174</sup> S.C. Chew, « The Southeast Asian Connection in the First Eurasian World Economy 200 BC-AD 500 », *loc. cit.*, p. 96.

<sup>175</sup> *Histoire de l'Humanité, du VII<sup>e</sup> siècle av. J.-C. au VII<sup>e</sup> siècle de l'ère chrétienne*, volume III, Éditions UNESCO, Jouve, Mayenne, 2005, p. 208.

<sup>176</sup> G.F. Hourani, *Arab Seafaring in the Indian Ocean in Ancient and Early Medieval Times*, p. 81.

<sup>177</sup> *Périple de la mer Érythrée*, 14.

<sup>178</sup> P. C. Prasad, *Foreign trade and commerce in ancient India*, p. 204.

<sup>179</sup> J. Innes Miller évoque l'hypothèse d'une route terrestre partant de Rhapta en Tanzanie vers la côte nord de la corne de l'Afrique (J. Innes Miller, *The Spice Trade of the Roman Empire, 29 B.C. to A.D. 641*, p. 144).

<sup>180</sup> « Cette denrée (le cinnamome) est entièrement entre les mains du roi des Gébanites », Plinie, *Histoire naturelle*, XII, 42.

<sup>181</sup> Strabon, *Géographie*, II, 1, 13.

<sup>182</sup> J. Desanges, *Recherches sur l'activité des Méditerranéens aux confins de l'Afrique (VI<sup>e</sup> siècle avant J.-C. – IV<sup>e</sup> siècle après J.-C.)*, Publications de l'École française de Rome, Rome-Paris, 1978, p. 332-333 ; cf chapitres II et III.

<sup>183</sup> Plinie, *Histoire naturelle*, XII, 59.

<sup>184</sup> *Périple de la mer Érythrée*, 65.



de Ptolémée<sup>185</sup>. Ils décrivent tous deux une population située à la frontière de Chine et qui, manifestement, est au cœur du trafic du malabathron. Elle vit plus précisément entre l'Imaus et les montagnes Bepyrus, c'est-à-dire dans une région comprise entre l'Assam et la Birmanie<sup>186</sup>. Ce sont les Bésates. Ils sont chétifs, à face large et à peau blanche. Ils utilisent pour aller chercher les feuilles de cannellier une route qui emprunte les chemins immémoriaux reliant la Chine du Sud à la chaîne himalayenne et aux Indes du Nord<sup>187</sup>, entre le Yunnan et le Bengale<sup>188</sup>. Remarquons au passage qu'aucun des deux auteurs, qu'il s'agisse de celui du *Périple de la mer Érythrée* ou de Ptolémée, n'établit de lien entre le malabathron, la casse et le cinnamome.

Ainsi, durant les premiers siècles de notre ère, les Méditerranéens consomment des épices venues de la lointaine Asie, sans être totalement conscients de leurs parcours de plusieurs milliers de kilomètres. Nous avons vu le cas de la cannelle, il y en a d'autres : Théophraste remarque bien que la noix de muscade voyage avec la casse et le cinnamome, mais cela veut dire dans son esprit qu'elle vient d'Arabie, alors que son pays d'origine se situe dans le Sud-Est asiatique<sup>189</sup>. Pline la nomme « cinnamum »<sup>190</sup>, mais l'imagine syrienne. La similitude phonétique avec le cinnamome (cinnamomum) est frappante mais les arguments manquent pour savoir si le naturaliste fait un lien entre les deux épices et lequel. De même, dans un passage du livre XII, il considère que l'aloès, qu'il appelle « tarum », pousse en Afrique de l'Est, et qu'il est transporté par des Nabatéens troglodytes établis hors de la Nabatène<sup>191</sup>. Ce voyage n'est pas sans rappeler celui de la cannelle. Or l'aloès ne prospère pas en Afrique, mais provient des Indes et de l'Extrême-Orient, comme le rappelle Cosmas Indicopleustès<sup>192</sup>. Cependant il faut noter que la traduction du mot « tarum » par aloès, est contestée<sup>193</sup> et qu'au livre XXVII<sup>194</sup>, Pline utilise explicitement le terme « aloe » en précisant que le meilleur vient de l'Inde mais aussi d'Asie, sans plus de précisions. Le secret du « tarum » n'est donc pas encore totalement levé. Plus anecdotiques sont, par exemple, la consommation dans la Rome du I<sup>er</sup> siècle ap. J.-C. du camphre et du clou de girofle. Le premier est mentionné par Galien et Aetius, et il est extrait uniquement d'un arbre de la forêt équatoriale insulindienne<sup>195</sup>. Il est utilisé aussi en Chine<sup>196</sup> et dans la Perse sassanide<sup>197</sup>. Le clou de girofle, quant à lui, n'existe à l'état naturel que dans les îles des Moluques, à l'est de l'Indonésie. Il est connu chez les Han depuis le début du II<sup>e</sup> siècle

<sup>185</sup> Ptolémée, *Géographie*, VII, 2.

<sup>186</sup> A. Berthelot, *L'Asie ancienne centrale et sud-orientale d'après Ptolémée*, Bibliothèque géographique, Payot, Paris, 1930, p. 395 et 398.

<sup>187</sup> De là, le malabathron poursuit son chemin vers les ports des Indes du Sud, notamment Bakare (*Périple de la mer Érythrée*, 56) ou Muziris. Il fait partie de la cargaison de l'Hermapollon, en partance pour l'Égypte et décrite dans le papyrus de Muziris (F. De Romanis, « Playing Sudoku on the Verso of the "Muziris Papyrus": Pepper, Malabathron and Tortoise Shell in the Cargo of the Hermapollon », *loc. cit.*, p. 89).

<sup>188</sup> Cf chapitres II, III et IV.

<sup>189</sup> J. Innes Miller, *The Spice Trade of the Roman Empire, 29 B.C. to A.D. 641*, p. 59 ; S. Morris, L. Mackley, *Épices et condiments, connaître et cuisiner*, p. 60.

<sup>190</sup> Pline, *Histoire naturelle*, XII, 63.

<sup>191</sup> *Ibid.*, XII, 44.

<sup>192</sup> Cosmas Indicopleustès, *Topographie chrétienne*, XI, 15. L'aloès est connu des Chinois depuis le I<sup>er</sup> siècle av. J.-C., ce qui suppose qu'il existe, dès cette époque, des relations entre l'Empire du Milieu et l'Asie du Sud-Est (J. Innes Miller, *The Spice Trade of the Roman Empire, 29 B.C. to A.D. 641*, p. 34-36).

<sup>193</sup> F. Bron, « De quelques noms d'aromates chez Pline l'Ancien », *Museum Helveticum*, 43, 2, 1986, p. 133.

<sup>194</sup> Pline, *Histoire naturelle*, XXVII, 5.

<sup>195</sup> J. Innes Miller, *The Spice Trade of the Roman Empire, 29 B.C. to A.D. 641*, p. 40.

<sup>196</sup> Il est cité dans les *Anciennes Lettres Sogdiennes* (cf chapitre IV).

<sup>197</sup> Cl. Guillot, « La Perse et le Monde malais. Échanges commerciaux et intellectuels », *Archipel*, 2004, 68, p. 163-164.

av. J.-C.<sup>198</sup>, et Pline semble en parler sous le nom de *caryophyllon*<sup>199</sup>, terme repris par Alexandre de Tralles au VI<sup>e</sup> siècle ap. J.-C. et Paul d'Égine<sup>200</sup>. Ce sont *a priori* les seules références de l'Antiquité gréco-romaine. Les conditions de commercialisation de ces deux produits, ainsi que leurs parcours depuis leurs lieux de production restent totalement inconnus, mais leur présence dans l'Urbs montre bien la vitalité du commerce oriental au tournant de notre ère. Il est aussi important de noter que la consommation croissante de tous ces épices venus d'Extrême Orient, si elle modifie les modes de vie des Méditerranéens, a également pour conséquence lointaine d'accélérer l'évolution des structures sociales dans les régions de récolte, en transformant des sociétés locales de chasseurs-cueilleurs en états plus structurés, voire en petits empires<sup>201</sup>.

Pour clore cette longue liste, non exhaustive, des condiments antiques venus de la lointaine Asie, ajoutons quelques mots sur deux aromates bien connus, dont nous avons largement parlé dans les chapitres précédents. Ils occupent, à n'en point douter, une place de choix dans les cales des navires ou les chargements des caravanes : il s'agit de l'encens et la myrrhe. Hérodote déjà, localise bien leur origine, à savoir l'Arabie<sup>202</sup>. Strabon<sup>203</sup> rapporte qu'on les récolte aussi en Afrique de l'Est<sup>204</sup>. Pline<sup>205</sup>, ainsi que le *Périple de la mer Érythrée*, précisent que la myrrhe y est de meilleure qualité, bien que moins abondante<sup>206</sup>. À Rome au I<sup>er</sup> siècle ap. J.-C., elle est presque quatre fois plus chère que l'encens<sup>207</sup>, lequel, consommé en petite quantité, reste accessible à de petits revenus<sup>208</sup>. Elle est pourtant considérée, non comme du luxe, mais comme une nécessité dans les rites religieux funéraires et les applications médicales, ce qui, sans doute, justifie quelques sacrifices.

## Le plaisir des yeux

Les pierres précieuses, les bijoux, l'or ont fasciné les hommes depuis la nuit des temps, mais il semble qu'au I<sup>er</sup> siècle ap. J.-C. les extravagances des Merveilleuses de l'aristocratie romaine aient atteint des sommets suffisamment élevés pour que le vertueux Pline s'en fasse l'écho scandalisé. Ne raconte-t-il pas que Lolliia Paulina, femme de l'empereur Caligula, porte pour 40 millions de sesterces d'émeraudes et de perles à l'occasion d'un simple souper de fiançailles<sup>209</sup>. À n'en point douter, bon nombre de ces parures viennent, nous allons le voir, d'au-delà des mers, et leurs valeurs insensées peuvent se vérifier par des factures aisément mises à

---

<sup>198</sup> J. Innes Miller, *The Spice Trade of the Roman Empire, 29 B.C. to A.D. 641*, p. 49.

<sup>199</sup> Pline, *Histoire naturelle*, XII, 15.

<sup>200</sup> J. Innes Miller, *The Spice Trade of the Roman Empire, 29 B.C. to A.D. 641*, p. 50.

<sup>201</sup> B. Bellina, I. Glover, « The Archaeology of Early Contact with India and the Mediterranean World, from the fourth Century BC to the fourth Century AD », in I.C. Glover & P. Bellwood (eds), *Southeast Asia, from the Prehistory to History*, Routledge/Curzon Press, London, 2004, p. 70.

<sup>202</sup> Hérodote, *Histoires*, III, 107.

<sup>203</sup> Strabon, *Géographie*, XVI, 4, 19.

<sup>204</sup> *Ibid.*, XVI, 4, 14.

<sup>205</sup> Pline, *Histoire naturelle*, XII, 33.

<sup>206</sup> *Périple de la mer Érythrée*, 7.

<sup>207</sup> Douze deniers la livre, pour trois deniers la livre, pour les qualités les moins onéreuses.

<sup>208</sup> S. E. Sidebotham, *Berenike and the Ancient Maritime Spice Route*, p. 249-250 ; une liste de courses retrouvée à Pompéi mentionne parmi les biens de consommation courante un peu d'encens pour un prix tout à fait abordable (R. McLaughlin, *Rome and the Distant East: Trade Routes to the Ancient Lands of Arabia, India and China*, p. 145).

<sup>209</sup> Pline, *Histoire naturelle*, IX, 58.

disposition, nous précise Pline, repris par Solin<sup>210</sup>. En l'occurrence, le coût des bijoux de Lollia Paulina correspond à près de la moitié du déficit du commerce romain avec « l'Inde, la Sérique et cette presqu'île Arabique »<sup>211</sup>. C'est dire l'importance que prennent, au début de notre ère, les bijoux et les objets précieux dans le commerce oriental, d'autant que la demande est forte, les prix élevés et que les volumes réduits de ce genre de marchandises facilitent les transports à longue distance.

La femme de l'empereur Caligula porte donc à ce fameux souper, entre autres, profusion de perles, auxquelles elle est manifestement attachée. Dans le monde méditerranéen, certaines peuvent atteindre des prix astronomiques. Cléopâtre, voulant impressionner Antoine, dissout l'une d'entre elles dans du vinaigre pour une valeur de 10 millions de sesterces<sup>212</sup>. Aux Indes, nous dit Arrien, les perles valent trois fois leurs poids en or<sup>213</sup>. Leur renommée ne se dément pas dans toute l'Eurasie, de Palmyre<sup>214</sup> à la Chine des Han, de l'ère hellénistique à l'avènement de l'islam<sup>215</sup>. Il semble qu'elles apparaissent à Rome au temps de Sylla, c'est-à-dire au début du I<sup>er</sup> siècle av. J.-C.<sup>216</sup>. Qu'elles proviennent du golfe Persique, des Indes ou de Taprobane, elles font régulièrement l'objet des remarques admiratives des navigateurs ou des auteurs. Ainsi Néarque, de retour de l'Indus, observe que, le long de la côte de Perse, il en existe de nombreuses, et de grande valeur<sup>217</sup>. Le *Périple de la mer Érythrée* confirme le fait, et cite d'autres pêcheries, que ce soit au sud des Indes sur le littoral à l'est du cap Comorin<sup>218</sup>, au Sri Lanka, ou sur le Gange<sup>219</sup>. Pline précise quelques lieux particuliers, l'île de Bahreïn<sup>220</sup>, le promontoire de Perimula dont la localisation en Asie du Sud est incertaine<sup>221</sup>, tandis qu'Ammien Marcellin tente une explication hasardeuse à leur formation au sein de l'huître qui les accueille<sup>222</sup>.

À côté des perles, et peut-être pour les mettre mieux en valeur, Lollia Paulina aime, semble-t-il, à se parer d'émeraudes. Si l'on en croit le perfide Pline, c'est autant, sinon plus, pour leur valeur marchande que pour leur beauté. Elles atteignent, nous dit-il, des prix exorbitants<sup>223</sup>, et pour lui, les plus belles sont les « scythiques » qu'il distingue des « bactriennes »<sup>224</sup>, probablement parce que les unes effectuent un détour par la Volga et la Crimée<sup>225</sup> tandis que les autres transitent par les Indes du Nord-Ouest et la Mésopotamie. Elles sont pourtant de la même origine. L'analyse isotopique de l'une d'entre elles qui orne une boucle d'oreille gallo-romaine découverte à Miribel (Ain), a montré qu'elle venait de la vallée de la Swat au

---

<sup>210</sup> Solin, *Recueils de faits remarquables*, 54.

<sup>211</sup> Pline, *Histoire naturelle*, XII, 41.

<sup>212</sup> *Ibid.*, IX, 58.

<sup>213</sup> Arrien, *Indica*, 8, 13.

<sup>214</sup> R McLaughlin, *Rome and the Distant East: Trade Routes to the Ancient Lands of Arabia, India and China*, p. 102, 152.

<sup>215</sup> H.P. Ray « Early Maritime contacts Between South and Southeast Asia », *Journal of Southeast Asian Studies*, XX, 1, 1989, p. 50.

<sup>216</sup> Solin, *Recueils de faits remarquables*, 54.

<sup>217</sup> Strabon, *Géographie*, XVI, 3, 7 ; Arrien, *Indica*, 38, 3.

<sup>218</sup> Information reprise par Ptolémée (Ptolémée, *Géographie*, VII, 1). Certaines traductions (Stevenson) font état de pigeons qui n'ont rien à voir avec le contexte.

<sup>219</sup> *Périple de la mer Érythrée*, 35, 59, 61, 63.

<sup>220</sup> Pline, *Histoire naturelle*, VI, 32.

<sup>221</sup> *Ibid.*, IX, 54 ; cf chapitre III.

<sup>222</sup> Ammien Marcellin, *Histoire de Rome*, XXXIII, 6, 85.

<sup>223</sup> Pline, *Histoire naturelle*, XXXVII, 18.

<sup>224</sup> *Ibid.*

<sup>225</sup> Nous avons vu au chapitre III que Pline considère la Crimée comme la plaque tournante du commerce du lapis-lazuli « scythique » alors qu'il provient très probablement de la Bactriane, l'Afghanistan actuel.

Pakistan<sup>226</sup>, donc assez proche de la Bactriane. Il existe à l'époque, d'autres gisements en Égypte<sup>227</sup>, en Éthiopie, en Perse ou en Grèce, ceux-ci de moindre renommée. Les émeraudes, sans doute venues des mines du désert oriental tout proche, sont les gemmes les plus fréquemment retrouvées à Béréenice. Leur qualité est souvent médiocre<sup>228</sup>, ce qui n'empêche pas les Hephthalites d'en être friands<sup>229</sup>.

De nombreuses autres pierres précieuses et semi précieuses participent aux échanges multilatéraux de l'Eurasie, en provenance des Indes et du Sri Lanka, mais aussi d'Asie centrale, de Méditerranée, voire même de la Baltique<sup>230</sup>. Pline en énumère un grand nombre dans son livre XXXVII, comme l'opale, dont l'une atteint 2 millions de sesterces<sup>231</sup>, le diamant dont les graveurs ont appris à utiliser la dureté<sup>232</sup>, l'améthyste<sup>233</sup> etc. Le lapis-lazuli, originaire de la Bactriane, a déjà orné les sépultures des pharaons et fasciné les rois hellénistiques<sup>234</sup> lorsqu'il est exporté à Rome par les Indes du Nord-Ouest<sup>235</sup> mais aussi probablement par la Volga et la Crimée, comme le montre son appellation de « cyanos de Scythie »<sup>236</sup>. Le jade, dont on trouve peu de traces dans le monde méditerranéen, est au contraire très apprécié en Chine, notamment dans les rites funéraires<sup>237</sup>. Celui de la région de Khotan est très réputé<sup>238</sup>, dès le II<sup>e</sup> siècle av. J.-C.<sup>239</sup> et probablement bien avant<sup>240</sup>, jusqu'au VII<sup>e</sup> siècle ap. J.-C.<sup>241</sup>. Le corail rouge de Méditerranée occidentale, est, lui aussi, très recherché chez les Han<sup>242</sup>, mais aussi aux Indes<sup>243</sup> et à Ceylan d'où il est réexpédié en Asie du Sud-Est<sup>244</sup>. C'est un atout important pour les marchands romains<sup>245</sup> dans leurs négociations commerciales hors de la Méditerranée. L'ivoire est également très prisé d'un bout à l'autre de l'Eurasie<sup>246</sup>. Il a servi à sculpter une des rares statuettes

<sup>226</sup> G. Giuliani et al., « Historique des gisements d'émeraudes et identification des émeraudes anciennes », 2ème Partie, *Revue de gemmologie A.F.G.*, 138/139, p. 26.

<sup>227</sup> Soleyman et Abou Zeid Hassan, attribué à Maçoudi, *Chaine des Chroniques*, Livre II, *Des observations sur la Chine et l'Inde*.

<sup>228</sup> S. E. Sidebotham, *Berenike and the Ancient Maritime Spice Route*, p. 236.

<sup>229</sup> Cosmas Indicopleustès, *Topographie chrétienne*, XI, 21 ; certains auteurs expliquent l'attrance des Hephthalites pour les émeraudes des Blemmyes, à priori de moindre qualité, par le fait qu'elles devaient être taillées ou montées (J. Innes Miller, *The Spice Trade of the Roman Empire, 29 B.C. to A.D. 641*, p. 214).

<sup>230</sup> Pline, *Histoire naturelle*, XXXVII, 11 ; J. Innes Miller, *The Spice Trade of the Roman Empire, 29 B.C. to A.D. 641*, p. 212.

<sup>231</sup> Celle du sénateur Nonius, ce qui lui vaut la rancune d'Antoine (Pline, *Histoire naturelle*, XXXVII, 21).

<sup>232</sup> Pline, *Histoire naturelle*, XXXVII, 15.

<sup>233</sup> *Ibid.*, XXXVII, 40.

<sup>234</sup> Plusieurs centaines de petits blocs, représentant environ 130 kilos, ont été retrouvé à l'intérieur de la trésorerie d'Aï Khanum (Cl Rapin, « La trésorerie hellénistique d'Aï Khanum », *Revue Archéologique*, I, 1987, p. 52, 66).

<sup>235</sup> En l'occurrence Barbarikon (*Périple de la mer Érythrée*, 39).

<sup>236</sup> Cf chapitre III.

<sup>237</sup> F. Thierry, « Sur les monnaies sassanides trouvées en Chine », *Res Orientales* 5, 1993, p. 101.

<sup>238</sup> *Histoire de l'Humanité, du VII<sup>e</sup> siècle av. J.-C. au VII<sup>e</sup> siècle de l'ère chrétienne*, volume III, p. 1062.

<sup>239</sup> *Les Mémoires historiques de Se-ma Ts'ien*, Livre 123, traduction M. Brosset, *Nouveau Journal Asiatique*, II, Paris, 1828, p. 437.

<sup>240</sup> Une tombe de la dynastie Shang (XII<sup>e</sup> siècle av. J.-C.) contient plus de 750 objets en jade de Khotan (Yu Huan, *The People of the West, from the Weilue*, 5, *The Southern Route*, note 16).

<sup>241</sup> E. Chavannes, *Documents sur les Tou-Kiue (Turcs) occidentaux*, Librairie d'Amérique et d'Orient Adrien Maisonneuve, Paris, 1903, p. 152.

<sup>242</sup> Yu Huan, *The People of the West, from the Weilue*, 12, *Products of Da Qin (Roman territory)*.

<sup>243</sup> Pline, *Histoire naturelle*, XXXII, 11.

<sup>244</sup> S. E. Sidebotham, *Berenike and the Ancient Maritime Spice Route*, p. 238-239.

<sup>245</sup> J. Innes Miller, *The Spice Trade of the Roman Empire, 29 B.C. to A.D. 641*, p. 209.

<sup>246</sup> Aurel Stein a découvert à Khotan des piédestaux en ivoire venant des Indes (P. C. Prasad, *Foreign trade and commerce in ancient India*, p. 209).

indiennes<sup>247</sup> retrouvées dans le monde romain<sup>248</sup>. Le *Périple de la mer Érythrée* nous apprend qu'il vient des Indes mais aussi en grande quantité de l'Afrique de l'Est<sup>249</sup>. Pline précise que les défenses d'éléphant du sous-continent sont les plus grosses et qu'elles servent à alimenter le commerce de luxe<sup>250</sup>. Elles constituent une partie de la cargaison, au départ de Muziris, de l'Hermapollon, navire romain depuis longtemps disparu qui n'a laissé de traces que sur un papyrus<sup>251</sup>. Le verre est lui aussi à l'origine d'objets d'art très demandés, ou de perles déclinées en de nombreuses formes et couleurs<sup>252</sup>. Sa technologie est bien maîtrisée, notamment en Phénicie<sup>253</sup> où la fabrication de verre soufflé débute au milieu du I<sup>er</sup> siècle av. J.-C.<sup>254</sup>, ainsi qu'à Alexandrie<sup>255</sup> et en Europe occidentale<sup>256</sup>. Ces progrès permettent une production abondante et de qualité qui se diffuse largement sur les marchés africains et asiatiques, à Aksoum, Arikamedu, au Pendjab, en Afghanistan, en Chine et peut-être même en Corée<sup>257</sup>. Pourtant d'autres pays en connaissent aussi les procédés. Ainsi, Pline dit que le verre des Indes, fait à partir de cristal pilé, est supérieur à tous les autres<sup>258</sup>. Son industrie y est très développée et très ancienne, peut-être depuis la première partie du I<sup>er</sup> millénaire av. J.-C.<sup>259</sup>, que ce soit au Nord<sup>260</sup> ou au Sud<sup>261</sup> de la péninsule. Elle produit des perles qui se répandent largement de l'Asie du Sud-Est<sup>262</sup> à la mer Rouge<sup>263</sup>. En Mésopotamie, il semble que la technologie de la silice n'ait pris véritablement son essor qu'à l'époque sassanide<sup>264</sup>, peut-être grâce à la déportation d'artisans syriens<sup>265</sup>. Des bols à facettes circulaires ont alors été exportés en Chine<sup>266</sup> et l'un d'entre eux fait partie du trésor de Shoso in a Nara au Japon, daté probablement de 752<sup>267</sup>. L'Empire du Milieu, quant à lui, connaît la pâte de verre qui sert à imiter le jade, ou à fabriquer des perles colorées et de la vaisselle, mais il ignore en grande partie la technique du verre transparent poli. La demande pour ce genre de produit y est donc forte, surtout après le III<sup>e</sup> siècle ap. J.-C. et

<sup>247</sup> Une inscription des Indes centrales célèbre la qualité du travail de l'ivoire (P. C. Prasad, *Foreign trade and commerce in ancient India*, p. 78).

<sup>248</sup> Cf infra.

<sup>249</sup> *Périple de la mer Érythrée*, 56, 3, 4, 6, 10, 16, 17.

<sup>250</sup> Pline, *Histoire naturelle*, VIII, 4.

<sup>251</sup> F. De Romanis, « Playing Sudoku on the Verso of the “Muziris Papyrus”: Pepper, Malabathron and Tortoise Shell in the Cargo of the Hermapollon », *loc. cit.*, p. 89 ; cf infra.

<sup>252</sup> Elles ont été mises en évidence depuis les côtes d'Angleterre jusqu'à celles de la mer d'Annam, en Asie centrale et en Ukraine (L. Boulnois, *La Route de la Soie*, p. 75).

<sup>253</sup> Pline, *Histoire naturelle*, XXXVI, 65, 66.

<sup>254</sup> *Encyclopaedia Iranica*, « Glass ».

<sup>255</sup> Strabon, *Géographie*, XVI, 2, 25.

<sup>256</sup> Pline, *Histoire naturelle*, XXXVI, 66.

<sup>257</sup> *Périple de la mer Érythrée*, 10, 17 ; J. Schwartz, « L'Empire romain, l'Égypte et le commerce oriental », *Annales. Economies, Sociétés, Civilisation*, 15, 1, 1960, p. 35 ; J. Innes Miller, *The Spice Trade of the Roman Empire, 29 B.C. to A.D. 641*, p. 211 ; E. Johnston Laing, « A Report on Western Asian Glassware on the Far East », *Bulletin of the Asia Institute*, 5, 1991, p. 109 ; S. E. Sidebotham, *Berenike and the Ancient Maritime Spice Route*, p. 234-235 ; R. Tomber, *Indo-Roman Trade, from pots to pepper*, p. 91.

<sup>258</sup> Pline, *Histoire naturelle*, XXXVI, 66.

<sup>259</sup> *Histoire de l'Humanité, du VII<sup>e</sup> siècle av. J.-C. au VII<sup>e</sup> siècle de l'ère chrétienne*, volume III, p. 809.

<sup>260</sup> F. Thierry, C. Morisson, « Sur les monnaies byzantines trouvées en Chine », *Revue numismatique*, 1994, 6, 36, p. 132.

<sup>261</sup> R. Tomber, *Indo-Roman Trade, from pots to pepper*, p. 72.

<sup>262</sup> Cf chapitres II et III.

<sup>263</sup> *Ibid.*.

<sup>264</sup> *Encyclopaedia Iranica*, « Glass ».

<sup>265</sup> T. Daryaei, « Bazaars, Merchants, and Trade in Late Antique Iran », *Comparative Studies of South Asia, Africa and the Middle East*, Duke University Press, 30, 3, 2010, p. 408.

<sup>266</sup> E. Johnston Laing, « A Report on Western Asian Glassware on the Far East », *loc. cit.*, p. 111.

<sup>267</sup> *Encyclopaedia Iranica*, « Glass ».

même plus tard, bien que les secrets de fabrication aient alors été révélés aux habitants du Céleste empire<sup>268</sup>.

Toutes ces pierres, tous ces cristaux, ces métaux précieux mais aussi ces marbres magnifiques peuvent voyager à l'état brut, mais bien souvent ils sont travaillés, transformés, magnifiés en œuvres d'art dont la beauté universelle les fait apprécier de la Méditerranée à la mer de Chine. Ils restent aujourd'hui les témoins, parfois surprenants, des voyages des marchands et des goûts des puissants. Ainsi, un ivoire indien du I<sup>er</sup> siècle ap. J.-C., probablement un manche



Figure 4 : Statuette en ivoire découverte à Pompéi



Figure 5 : Verre peint d'Alexandrie découvert à Bégram (Afghanistan)

de miroir représentant une divinité féminine, a été exhumée dans une maison de Pompéi en 1938<sup>269</sup>. Deux bronzes chinois de l'époque des Royaumes Combattants (475- 221 av. J.-C.) ont été découverts, l'un dans le jardin d'une maison de Rome, l'autre à Canterbury où il est supposé avoir appartenu à un militaire ou à un haut fonctionnaire romain après avoir été importé vers le I<sup>er</sup> ou le II<sup>e</sup> siècle ap. J.-C.<sup>270</sup>. À l'autre bout de l'Eurasie, une intaille romaine en cornaline a voyagé en compagnie d'autres, jusqu'à Óc Eo au Vietnam. Elle représente un personnage avec l'index levé, peut-être un philosophe<sup>271</sup>. Une lampe à huile à la datation certes discutée, mais pouvant provenir de l'époque ptolémaïque, a été trouvée à l'ouest de Bangkok<sup>272</sup>. Plusieurs trésors, que ce soit dans la steppe, en Asie centrale, aux Indes ou ailleurs, montrent l'attrait qu'ont

<sup>268</sup> Cf infra ; F. Thierry, C. Morrisson, « Sur les monnaies byzantines trouvées en Chine », *loc. cit.*, p. 132.

<sup>269</sup> C. Beurdeley, *Sur les Routes de la Soie. Le grand voyage des objets d'art*, Office du livre, Fribourg, 1985, p. 72.

<sup>270</sup> *Ibid.*, p. 84.

<sup>271</sup> *Ibid.*, p. 74.

<sup>272</sup> *Ibid.*, p.72.

toujours exercé les beautés des formes et des couleurs sur les peuples, qu'ils soient nomades ou sédentaires. Celui de Begram en Afghanistan en est un exemple parmi d'autres, et les deux chambres murées, sans doute au III<sup>e</sup> siècle ap. J.-C., ont révélé aux archéologues quantité d'objets précieux, que ce soient des statuettes en bronze d'Hercule, d'Harpocrate ou d'Athéna, de rares et magnifiques verres peints d'Alexandrie, des ivoires indiens ou des fragments de laques chinois<sup>273</sup>, témoignant du rôle de carrefour de l'Empire kouchan et de la richesse de ses dirigeants.

Nous venons de détailler quelques-unes des marchandises les plus connues qui constituent le commerce oriental de l'Antiquité. Leur liste n'en n'est bien entendue pas exhaustive, et bon nombre d'entre elles ont été laissées dans l'ombre bien qu'elles soient, elles aussi, largement de nature à éveiller l'intérêt. Ainsi, la métallurgie du fer fournit des produits très appréciés dans toute l'Eurasie. Il semble qu'en Chine elle ait été très développée depuis le VII<sup>e</sup> siècle av. J.-C., et contrôlée par l'État<sup>274</sup>. Pline vante le fer de la Sérique et Horace le célèbre dans ses *Odes*<sup>275</sup>. Les Indiens<sup>276</sup>, les Parthes<sup>277</sup>, les Turcs<sup>278</sup> sont aussi des maîtres forgerons dont les réalisations sont recherchées. Les Romains sont tout à fait conscients de l'importance stratégique du fer, mais aussi du cuivre, puisqu'ils en interdisent l'exportation, notamment vers leurs voisins sassanides<sup>279</sup>, mais aussi indiens et éthiopiens<sup>280</sup>. Dans un tout autre domaine, les esclaves peuvent, eux aussi, faire l'objet de trafics fructueux, notamment en direction de l'Orient, parfois Extrême. Ils sont travailleurs de force, mais aussi lettrés<sup>281</sup>, notamment quand ils viennent de Syrie<sup>282</sup>,

---

<sup>273</sup> *Ibid.*, p. 77-82.

<sup>274</sup> F. Hirth, *China and the Roman Orient: Researches Into Their Ancient and Mediæval Relations as Represented*, p. 226 en note ; *Histoire de l'Humanité, du VII<sup>e</sup> siècle av. J.-C. au VII<sup>e</sup> siècle de l'ère chrétienne*, volume III, p. 97.

<sup>275</sup> Pline, *Histoire naturelle*, XXXIV, 41 ; Horaces, *Odes*, I, 29.

<sup>276</sup> La métallurgie du fer est connue partout aux Indes dès le IV<sup>e</sup> siècle av. J.-C. L'acier au creuset, appelé plus tard wootz, est renommé pour ses propriétés exceptionnelles (*Histoire de l'Humanité, du VII<sup>e</sup> siècle av. J.-C. au VII<sup>e</sup> siècle de l'ère chrétienne*, volume III, p. 809-810). Une flèche tirée par un archer indien pénètre n'importe quelle protection (Arrien, *Indica*, 16, 7). Ardashir, le roi sassanide, combat avec une épée indienne (T. Daryaee, « Bazaars, Merchants, and Trade in Late Antique Iran », *loc. cit.*, p. 405). Les forgerons indiens de l'époque gupta sont capables d'élever le pilier de fer de Delhi du roi Candra, prouesse que les fonderies occidentales ne pourront pas effectuer avant le XIX<sup>e</sup> siècle (*Histoire de l'Humanité, du VII<sup>e</sup> siècle av. J.-C. au VII<sup>e</sup> siècle de l'ère chrétienne*, volume III, p. 886).

<sup>277</sup> Pline, *Histoire naturelle*, XXXIV, 41 ; Plutarque parle du fer de Margiane porté par les Parthes à Carrhes (Plutarque, *Vie de Crassus*, 24.), dont le secret de fabrication, selon Sima Qian, aurait été transmis par des transfuges d'une ambassade chinoise en Asie centrale (E. Choisonel, *Les Parthes et la Route de la Soie*, IFEAC-L'Harmattan, Paris, 2004, p. 15). À Merv, on a trouvé des feuilles d'acier et des ateliers d'armes datant du début de l'époque sassanide (B. A. Litvinsky, M. Hussain Shah, R. Shabani Samghabadi, « The Rise of Sasanian Iran », in *History of civilizations of central Asia*, vol II, *The development of sedentary and nomadic civilizations, 700 B.C. to A.D. 250*, UNESCO Publishing, Paris, 1994, p. 474).

<sup>278</sup> Les mines de fer de l'Altaï ont été exploitées de bonne heure (A. Berthelot, *L'Asie ancienne centrale et sud-orientale d'après Ptolémée*, p. 239). Plusieurs siècles plus tard, les Turcs, dans les années 568, proposent aux Byzantins de leur fournir du fer de bonne qualité (L. Boulnois, *La Route de la Soie*, p. 190).

<sup>279</sup> *Expositio Totius Mundi et Gentium*, XXI. Dans ses commentaires, J. Rougé rappelle que cette interdiction date probablement des Sévères (*Expositio Totius Mundi et Gentium*, introduction, texte critique, traduction, notes et commentaires par J. Rougé, Sources Chrétiennes, Ed. du cerf, Paris, 1966, p. 238).

<sup>280</sup> Procope, *Le livre des guerres*, I, 19.

<sup>281</sup> L'architecte Agesilas qui construit le stupa de Kanishka, le roi kouchan, est un esclave grec (P. C. Prasad, *Foreign trade and commerce in ancient India*, p. 215).

<sup>282</sup> M.-L. Chaumont, « Etudes d'histoire parthe. V. - La route royale des Parthes de Zeugma à Séleucie du Tigre d'après l'itinéraire d'Isidore de Charax », *Syria*, 61, 1/2, 1984, p. 104.

musiciens, jongleurs<sup>283</sup> ou destinés à charmer les rois orientaux<sup>284</sup>. Les animaux exotiques les croisent ou les accompagnent parfois, car ils sont très demandés, notamment des Romains qui les pensent souvent originaires des Indes<sup>285</sup>. Parmi toute une ménagerie bien connue de tigres, de lions et d'éléphants, remarquons les perroquets, dont certains suivent un itinéraire un peu particulier. Ils figurent en effet dans des œuvres d'art des tombes grecques et romaines de la Russie du Sud, ce qui suggère que certains d'entre eux sont passés par la steppe ou le nord de la Caspienne<sup>286</sup>.

De manière générale, et notamment à partir du I<sup>er</sup> siècle av. J.-C., un produit, quel qu'il soit et où qu'il soit, peut toujours être importé d'un pays dans un autre, pourvu qu'il y soit inconnu, d'une qualité exceptionnelle ou simplement qu'il suscite la convoitise de ses habitants.

## Les échanges immatériels

Durant une bonne partie de la période de notre étude, de nombreuses marchandises, nous venons de le voir, ont circulé sur les routes de l'Eurasie. Elles ne sont pas les seules à avoir emprunté ces chemins, car elles ont bien souvent été accompagnées par des croyances, des cultures, des langues et parfois même des technologies, véhiculées par des marchands et des marins, mais aussi des moines et des pèlerins. Signalons d'emblée que l'étude complète des différentes religions ou philosophies auxquelles nous faisons allusion dépasse largement le cadre de ce travail, et nous ne nous limiterons qu'aux rapports qu'elles ont pu entretenir avec les parcours et les acteurs du commerce oriental.

### L'expansion des religions indiennes

Parmi toutes les manifestations de la spiritualité du sous-continent, deux retiennent notre attention car elles ont laissé durant l'Antiquité des traces, parfois incertaines mais néanmoins perceptibles, bien au-delà de leur région d'origine.

---

<sup>283</sup> Eudoxe de Cyzique (cf chapitre II) emmène avec lui vers les Indes des esclaves musiciens, médecins et artisans (Strabon, *Géographie*, II, 3, 4). En 120 ap. J.-C., des musiciens et des jongleurs venant du Daquin (Rome), sans doute des esclaves, arrivent en Birmanie, puis font partie d'une ambassade à l'empereur de Chine (P. Bernard, « De l'Euphrate à la Chine avec la caravane de Maes Titianos (c. 100 ap. n. è.) », *CRAI*, 149, 3, 2005, p. 966, note 99 ; R McLaughlin, *Rome and the Distant East: Trade Routes to the Ancient Lands of Arabia, India and China*, p. 58). Le *Wei-lo* raconte que Daquin a des jongleurs qui crachent le feu, qui peuvent s'entraver et se libérer eux-mêmes, et qui jonglent avec vingt balles (F. Hirth, *China and the Roman Orient: Researches Into Their Ancient and Mediaeval Relations as Represented*, p. 70). Au VIII<sup>e</sup> siècle, les danseuses et les musiciennes d'Asie centrale, sans qu'elles soient nécessairement des esclaves, sont très appréciées à la cour des Tang (L. Boulnois, *La Route de la Soie*, p. 204).

<sup>284</sup> Xénophon d'Éphèse, *Les amours d'Abrocome et d'Anthia*, III, 11 ; L'utilisation de femmes esclaves yavana par des roitelets indiens est attestée par Kalidasa dans son travail fameux, le *Sakuntala* (P. C. Prasad, *Foreign trade and commerce in ancient India*, p. 215).

<sup>285</sup> Pausanias, *Le tour de la Grèce*, II, 28 ; Solin, *Recueils de faits remarquables*, 53.

<sup>286</sup> P. C. Prasad, *Foreign trade and commerce in ancient India*, p. 207-208.



La première d'entre elles, le brahmanisme, la plus ancienne, a connu une diffusion nettement moindre que sa rivale, le bouddhisme, sans doute du fait de leurs divergences conceptuelles. Elle est en effet constituée d'un corps de doctrines qui s'applique à un espace géographique délimité globalement au Nord de la péninsule indienne<sup>287</sup>, au-delà duquel se situent des terres impures qu'il importe de ne pas fréquenter<sup>288</sup>. Cette idée court tout au long de notre période d'étude, puisqu'à l'époque gupta, certains docteurs de la loi brahmaniste déclarent toujours que c'est une impiété de voyager par mer. Nous verrons que la règle a connu pourtant quelques exceptions<sup>289</sup>. Autre différence de taille entre brahmanistes et bouddhistes, les prêts financiers sont refusés par les premiers et acceptés par les seconds<sup>290</sup>, dont les textes sont d'ailleurs très respectueux des marchands<sup>291</sup>. Ces derniers se sentent donc naturellement plus enclins à suivre les préceptes du Bouddha que ceux du Vêda<sup>292</sup>. Aux Indes, tout au long des siècles, la rivalité entre les deux religions s'alimente de leurs influences respectives dans les différentes communautés, ainsi que des faveurs des pouvoirs en place. Sous les Gupta, la réaction brahmanique l'emporte<sup>293</sup> et ce courant religieux devient dominant.

### *Le brahmanisme*

C'est durant cette période, et plus précisément au début du V<sup>e</sup> siècle, que des signes d'hindouisation de l'Asie du Sud-Est se font de plus en plus nets<sup>294</sup>. Le brahmane Kaundinya réforme les institutions du Funan sur le modèle de celles des Indes et selon le *Fou-nan ki*, il existe alors un millier de religieux hindouistes au royaume de Tun-Sun dans la péninsule malaise<sup>295</sup>. Le pèlerin Faxian raconte qu'à Java, les hérétiques et les brahmanes prolifèrent, et certains d'entre eux veulent le débarquer du bateau qui le ramène en Chine<sup>296</sup>. En Insulinde, on voit apparaître des figures de Vishnou, dont le culte est moins contraignant, donc plus

<sup>287</sup> M. Angot, *Histoire des Indes*, Les Belles Lettres, Paris, 2017, p. 115.

<sup>288</sup> S. Levi, « les marchands de mer et leur rôle dans le bouddhisme primitif », *Bulletin de l'Association Française des Amis de l'Orient*, 1929, p. 20.

<sup>289</sup> Notons d'ores et déjà qu'il y a dans la littérature védique de nombreuses références au commerce à longue distance et aux offrandes faites par les marchands pour le succès de leurs entreprises (P. C. Prasad, *Foreign trade and commerce in ancient India*, p. 20-23).

<sup>290</sup> R. Thapar, *The Penguin History of Early India. From the Origins to AD 1300*, p. 162.

<sup>291</sup> *Ibid.*, p. 192.

<sup>292</sup> Le jaïnisme, fondamentalement non violent et interdisant les professions présentant des dangers pour les êtres vivants, favorise, lui aussi, les activités financières et commerciales (*ibid.*, p. 167). D'ailleurs, il existe un texte jaïn parlant d'un marchand commerçant régulièrement avec la Perse par mer et par terre (P. C. Prasad, *Foreign trade and commerce in ancient India*, p. 31).

<sup>293</sup> K. Chakrabarti, « The Gupta Kingdom », in *History of civilizations of central Asia*, vol III, *The crossroads of civilizations AD 250 to 750*, UNESCO Publishing, Paris, 1996, p. 193. Le mot réaction ne doit pas être compris au sens violent du terme mais plutôt comme un changement d'attitude. Les différentes religions, brahmanisme, jaïnisme, bouddhisme, coexistent plutôt pacifiquement malgré quelques tensions (C. Ferrier, *L'Indes des Gupta (IV<sup>e</sup>-VI<sup>e</sup> siècle)*, p. 128, 134-136).

<sup>294</sup> Pour certains auteurs, l'influence hindouiste en Extrême Orient et notamment au Champa, dans l'actuel Vietnam est plus ancienne et date du II<sup>e</sup> siècle ap. J.-C. (P. Rössion, « Vietnam, l'art du Champa », *Archéologia*, 310, mars 1995, p. 53).

<sup>295</sup> Cf chapitre IV.

<sup>296</sup> Faxian, *Mémoires sur les Pays Bouddhiques*, texte établi, traduit et annoté par J.-P. Drège, collection bibliothèque chinoise, Les Belles Lettres, 2013, p. 78.

accessible,<sup>297</sup> que celui des autres représentations brahmaniques. La divinité est associée au rituel royal du Funan, et une inscription de la baie de Jakarta du V<sup>e</sup> siècle la compare au roi local<sup>298</sup>. Ses statues à quatre bras, coiffées d'une mitre, sont retrouvées dans la basse vallée et le delta du Mékong ainsi que sur les deux rives de l'isthme de Kra. Cette forme d'expression artistique se diffuse ensuite en se modifiant, au Cambodge et en Thaïlande jusqu'au VIII<sup>e</sup> siècle<sup>299</sup>. Il est difficile de déterminer exactement quelles ont été les facteurs du développement du brahmanisme en Asie du Sud-Est. Sa synchronisation avec l'expansion commerciale en mer de Chine à partir du V<sup>e</sup> siècle suggère que les marchands ont été des acteurs importants de sa propagation. Cette hypothèse reste fragile. Tout d'abord, les interdits religieux n'ont pas dû favoriser l'exercice des professions commerciales et donc le prosélytisme de ceux qui en vivent. Remarquons que Faxian, sur son bateau, suscite la colère des brahmanes qui, apparemment, sont des clercs, contrairement aux autres passagers, dont la religion n'est d'ailleurs pas précisée. De fait, les textes évoquent rarement des négociants brahmanistes dans l'Inde transgangétique. Certains auteurs font en outre remarquer que les royaumes hindouisés de la région ne se sont pas nécessairement, ni majoritairement, développés près des côtes<sup>300</sup>. Il est donc possible que la diffusion des principes du Véda en Insulinde ait été moins le fait de marchands que de religieux, ou même d'artisans. Ces derniers, partis au-delà du golfe du Bengale pour faire fructifier leurs habiletés et leurs expériences, ont pu amener naturellement avec eux leurs croyances, tandis que, parallèlement, des clercs, sans doute instruits, appelés par des cours locales, ont exercé un magistère d'abord temporel, qui s'est révélé finalement spirituel.

Nous venons d'évoquer l'extension du brahmanisme dans une partie de l'Extrême Orient, extension d'ailleurs assez tardive et somme toute assez unique puisque les rites védiques n'ont connu, en dehors de cette région particulière, qu'une diffusion assez limitée. En effet, on ne les retrouve ailleurs qu'à l'ouest de l'Asie centrale. Dès les royaumes gréco-bactriens, Vishnou et Shiva sont fréquemment adorés en Bactriane<sup>301</sup> et leur culte se prolonge dans l'Empire kouchan jusqu'à Merv<sup>302</sup> ou l'Amu Darya, comme en témoignent des monnaies, des inscriptions ou des représentations, que ce soit dans la région de Termez ou de Bactres<sup>303</sup>. Certaines peintures murales de Panjikent en Sogdiane, peuvent même être directement inspirées de l'imagerie shivaïste<sup>304</sup>. Cependant, l'influence de l'hindouisme, notamment au-delà du Khorassan, s'arrête bien vite. On aurait pu en effet penser que, du fait des conquêtes d'Alexandre et des contacts entre Grecs et Indiens, le brahmanisme se serait largement étendu dans le monde méditerranéen ou qu'il aurait, au moins, influencé la spiritualité occidentale. Il n'en a rien été<sup>305</sup> bien que ses principes soient connus en Grèce, peut-être dès le VI<sup>e</sup> siècle av. J.-C. Certaines sources antiques

<sup>297</sup> N. Dalsheimer, P.-Y. Manguin, « Visnu mitrés et réseaux marchands en Asie du Sud-Est : nouvelles données archéologiques sur le I<sup>er</sup> millénaire apr. J.-C. », *BEFEO*, 85, 1998, p. 107.

<sup>298</sup> C. Ferrier, *L'Indes des Gupta (IV<sup>e</sup>-VI<sup>e</sup> siècle)*, p. 150.

<sup>299</sup> *Ibid.*, p. 149.

<sup>300</sup> M. Angot, critiquant l'hypothèse de G. Coedes (M. Angot, *Histoire des Indes*, p. 59-60).

<sup>301</sup> B.A. Litvinsky, M.I. Vorobyova-Desyatovskaya, « Religions and Religious Movements – II », in *History of civilizations of central Asia*, vol III, *The crossroads of civilizations AD 250 to 750*, UNESCO Publishing, Paris, 1996, p. 419.

<sup>302</sup> Le grand prêtre zoroastrien Kartir se flatte dans une inscription du Fars au III<sup>e</sup> siècle ap. J.-C. d'avoir persécuté (entre autres) des brahmanes à Merv (M. Filanovič, Z. Usmanova, « Les frontières occidentales de la diffusion du bouddhisme en Asie centrale », *Cahiers d'Asie centrale*, 1/2, 1996, p. 194 ; J.-P. Roux, *L'Asie centrale. Histoire et civilisations*, p. 125).

<sup>303</sup> B.A. Litvinsky, M.I. Vorobyova-Desyatovskaya, « Religions and Religious Movements – II », *loc. cit.*, p. 420.

<sup>304</sup> *Ibid.*

<sup>305</sup> J. Filliozat, « La doctrine brahmanique à Rome au III<sup>e</sup> siècle », *Publications de l'Institut Français d'Indologie de Pondichery*, 2, 1956, p. 32 ; S.E. Sidebotham, *Berenike and the Ancient Maritime Spice Route*, p. 257.

racontent en effet que Pythagore aurait pris des leçons des brahmanes<sup>306</sup> et se serait dit capable de raconter des épisodes de sa vie antérieure<sup>307</sup>. Son enseignement, teinté d'ésotérisme, est même parvenu jusqu'à Onésicrite, deux siècles plus tard, qui en fait état devant Mandanis, un gymnosophe<sup>308</sup> rencontré près de Taxila<sup>309</sup>. Chez les auteurs gréco-romains, la notion de gymnosophe reste d'ailleurs assez floue, même si l'existence de deux écoles de pensée dans la péninsule indienne est bien perçue, que ce soit par Strabon<sup>310</sup> ou par Porphyre<sup>311</sup> quelques temps après. Mais la connaissance des religions du sous-continent reste sommaire en Occident, les textes décrivant surtout les rites les plus spectaculaires, que ce soit le détachement des biens de ce monde<sup>312</sup> ou le suicide par le feu, notamment des femmes mariées<sup>313</sup>. Deux bûchers sont d'ailleurs passés à la postérité, celui de Calanus qui accompagne Alexandre lors de son retour en Babylonie<sup>314</sup>, et celui de Zarmaros qui fait partie d'une ambassade envoyée à Auguste<sup>315</sup>. L'intérêt pour les sages de l'Asie du Sud s'arrête bien vite, et il semble que le philosophe Cléarque, dont on retrouve la trace à Aï Khanum au début du III<sup>e</sup> siècle av. J.-C.<sup>316</sup>, n'ait eu que peu de successeurs, parmi lesquels Apollonius de Tyane paraît bien isolé. Rien de bien solide donc, pour étayer une éventuelle influence de l'hindouisme en Occident, bien que quelques ressemblances soient notées entre le Christ et Krishna<sup>317</sup>. Ce genre de rapprochement est cependant coutumier dans l'histoire des religions. Il semble en fait que pour avoir, à Rome, un exposé détaillé de la philosophie brahmanique, il faille attendre le III<sup>e</sup> siècle ap. J.-C. et Saint Hippolyte avec ses *Philosophoumena*<sup>318</sup>. Il est vrai que l'époque est alors favorable aux controverses religieuses.

### *Le bouddhisme*

Toute différente est l'histoire du bouddhisme, que ce soit dans son aire d'influence ou dans ses processus de diffusion. Le Bouddha, rappelons-le, est né et a vécu dans le bassin oriental du Gange au VI<sup>e</sup> siècle av. J.-C.<sup>319</sup>. Il fait son premier sermon près de Varanasi, où il rassemble ses cinq premiers disciples<sup>320</sup>. Il peut rapidement disposer d'un lieu où transmettre son

<sup>306</sup> Philostrate, *Vie d'Apollonius de Tyane*, VIII, 7, d ; Eusèbe de Césarée, *Préparation évangélique*, X, 4.

<sup>307</sup> P. C. Prasad, *Foreign trade and commerce in ancient India*, p. 61.

<sup>308</sup> Mandanis est probablement un brahmane, puisque sa doctrine a été enseignée à Pythagore, à une époque donc où le bouddhisme est tout juste naissant.

<sup>309</sup> Strabon, *Géographie*, XV, 1, 65. Cet entretien résulte de l'intérêt porté par Alexandre aux sages indiens (*ibid.*, XV, 1, 63 ; Plutarque, *Vie d'Alexandre*, 64).

<sup>310</sup> Strabon, *Géographie*, XV, 1, 59.

<sup>311</sup> Porphyre, *De l'abstinence de la chair des animaux*, IV, 17.

<sup>312</sup> Strabon, *Géographie*, XV, 1, 59, 63 ; Eusèbe de Césarée, *Préparation évangélique*, VI, 10 ; Solin, *Recueils de faits remarquables*, 53.

<sup>313</sup> Strabon, *Géographie*, XV, 1, 62 ; Strabon, *Géographie*, XV, 1, 30 ; Solin, *Recueils de faits remarquables*, 53 ; Eusèbe de Césarée, *Préparation évangélique*, VI, 10.

<sup>314</sup> Strabon, *Géographie*, XV, 1, 64, 68 ; Plutarque, *Vie d'Alexandre*, 69.

<sup>315</sup> Strabon, *Géographie*, XV, 1, 73 ; Plutarque, *Vie d'Alexandre*, 69 ; Dion Cassius, *Histoire romaine*, LIV, 9.

<sup>316</sup> Cf chapitre II.

<sup>317</sup> S. E. Sidebotham, *Berenike and the Ancient Maritime Spice Route*, p. 255-257.

<sup>318</sup> J. Filliozat, « Les échanges de l'Inde et de l'Empire romain aux premiers siècles de l'ère chrétienne », *Revue historique*, 201, 1, 1949, p. 28 ; J. Filliozat, « La doctrine brahmanique à Rome au III<sup>e</sup> siècle », *loc. cit.*, p. 32.

<sup>319</sup> R. Grousset, *Histoire de la Chine*, Club des libraires de France, 1942, numérisé par Pierre Palpant, en collaboration avec la Bibliothèque Paul-Émile-Boulet de l'Université du Québec à Chicoutimi, p. 56.

<sup>320</sup> R. Thapar, *The Penguin History of Early India. From the Origins to AD 1300*, p. 167.

enseignement grâce à une donation d'un riche banquier de Sravasti qui finance des caravanes<sup>321</sup>. De manière tout aussi significative, les deux premiers laïcs admis à le nourrir, sont deux marchands venus sans doute du golfe du Bengale<sup>322</sup>. Il semble que sa doctrine se repende ensuite rapidement dans les Indes occidentales en profitant des réseaux commerçants. Ainsi, les *The-ragāthā*, qui sont des poèmes bouddhiques anciens en pâli, nous racontent que deux négociants, accompagnés d'un « propriétaire », fondent la première communauté bouddhique de la région de Barygaza, après avoir été convertis par l'« Éveillé »<sup>323</sup>. Pūrna, autre de ses premiers disciples, est revenu, nous dit-on, sain et sauf de six expéditions maritimes, ce qui lui vaut l'estime et la considération de ses confrères, qui le placent à leur tête<sup>324</sup>. Tous ces faits montrent à l'évidence les liens étroits qui unissent, dès le départ, la communauté marchande à la nouvelle religion. Quelque temps plus tard, cette dernière connaît aux Indes une sorte d'âge d'or sous le règne de l'empereur Asoka qui va jusqu'à présider son III<sup>e</sup> concile<sup>325</sup>. Il envoie des ambassadeurs en grand nombre<sup>326</sup> vers les royaumes hellénistiques pour prêcher la bonne parole<sup>327</sup>, mais aussi en Chersonèse d'or, c'est-à-dire dans la péninsule malaise<sup>328</sup>, et au Sri Lanka<sup>329</sup>. Après sa mort, les brahmanes semblent reprendre leur influence mais les liens du monde du commerce avec les disciples du Bouddha restent toujours aussi importants, notamment dans le Deccan et dans la partie occidentale du sous-continent. En témoignent les monastères le long des routes et près des marchés principaux<sup>330</sup>, dont les donateurs sont souvent des négociants<sup>331</sup>. Au fil du temps, selon les circonstances, les différents pouvoirs politiques qui se succèdent aux Indes ont des rapports variables avec le bouddhisme, parfois cordiaux<sup>332</sup>, ailleurs plus hostiles<sup>333</sup>. Avec les dynasties kouchanes qui interviennent aux Indes du Nord à partir du milieu du I<sup>er</sup> siècle

<sup>321</sup> V. Elisseff, *The Silk Roads: Highways of Culture and Commerce*, Berghahn Books, 1998, p. 55-56.

<sup>322</sup> Cf chapitre II. Au VII<sup>e</sup> siècle ap. J.-C., selon le pèlerin Xuan Zang, les deux marchands sont devenus des maîtres de maison en voyage, originaires de la région de Bactres où ils retournent après leur rencontre miraculeuse pour y abriter les reliques qui leur ont été confiées (Xuan Zang, *L'Inde du Bouddha vue par des pèlerins chinois sous la dynastie Tang (VII<sup>e</sup> siècle)*, texte établi et annoté par Catherine Meuwese, Collection Temps et Continents, 1968, Calmann-Lévy, Paris, p. 65-66).

<sup>323</sup> H.P. Ray, E. Nolot, « La présence des *Yavana* en Inde ancienne » *Topoi*, 3/2, 1993, p. 458 ; B.G. Gokhale, « Theravada Buddhism in Western India », *Journal of the American Oriental Society*, 92, 2, Apr.-Jun. 1972, p. 231.

<sup>324</sup> S. Levi, « les marchands de mer et leur rôle dans le bouddhisme primitif », *loc. cit.*, p. 23-25.

<sup>325</sup> R. Thapar, *The Penguin History of Early India. From the Origins to AD 1300*, p. 222.

<sup>326</sup> L'édit de Sahasarām mentionne deux cent cinquante-six départs de missionnaires (S. Levi, « Le bouddhisme et les Grecs », *Revue de l'histoire des religions*, XXIII, 1891, p. 39).

<sup>327</sup> Cf chapitre II.

<sup>328</sup> I.C. Glover, « Recent Archaeological Evidence for Early Maritime Contacts between India and Southeast Asia », dans H.P. Ray, J.-F. Salles (éds), *Tradition and Archaeology, Early Maritime Contacts in the Indian Ocean*, Proceedings of the International Seminar: Techno-Archaeological Perspectives of Seafaring in the Indian Ocean 4<sup>th</sup> cent. B.C.–15<sup>th</sup> cent. A.D., New Delhi, February 28-March 4, 1994, Manohar, New Delhi, 1996, p. 131.

<sup>329</sup> O. Boppearachchi, « Seafaring in the Indian Ocean. Archaeological Evidence from Sri Lanka », dans H.P. Ray, J.-F. Salles (éds), *Tradition and Archaeology, Early Maritime Contacts in the Indian Ocean*, Proceedings of the International Seminar: Techno-Archaeological Perspectives of Seafaring in the Indian Ocean 4<sup>th</sup> cent. B.C.–15<sup>th</sup> cent. A.D., New Delhi, February 28-March 4, 1994, Manohar, New Delhi, 1996, p. 65. Ashoka aurait aimé la fille d'un marchand bouddhiste, dont il aurait eu un fils qui plus tard aurait introduit la religion de son grand père au Sri Lanka (R. Thapar, *The Penguin History of Early India. From the Origins to AD 1300*, p. 180).

<sup>330</sup> R. Thapar, *The Penguin History of Early India. From the Origins to AD 1300*, p. 270 ; R. Tomber, *Indo-Roman Trade, from pots to pepper*, p. 121.

<sup>331</sup> B.G. Gokhale, « Theravada Buddhism in Western India », *loc. cit.*, p. 235.

<sup>332</sup> Voir les dialogues du roi indo-grec Ménandre avec un moine (cf chapitre II).

<sup>333</sup> Durant la période gupta, le bouddhisme perd le patronage royal dans bien des domaines (*Histoire de l'Humanité, du VII<sup>e</sup> siècle av. J.-C. au VII<sup>e</sup> siècle de l'ère chrétienne*, vol. III, p. 877). Il est persécuté par les Hephtalites, ce



Figure 6 : Monnaie kouchane de Kanishka

ap. J.-C., les affinités sont évidentes, sans être exclusives. Leurs souverains participent à la construction de lieux de culte et de monuments que les témoignages de l'époque décrivent comme gigantesques<sup>334</sup>. Une image du Bouddha apparaît sur certaines de leurs monnaies avec l'inscription « ΒΟΔΔΟ »<sup>335</sup>. Kanishka, un de leur roi, associé au IV<sup>e</sup> concile, est proclamé protecteur des bouddhistes<sup>336</sup>, et dans les documents chinois, il est connu pour sa grande contribution au développement de la doctrine<sup>337</sup>, notamment dans le bassin du Tarim<sup>338</sup>. Il est pourtant difficile de connaître véritablement les convictions religieuses des dirigeants kouchans. Leurs temples dynastiques semblent les décrire plus proches d'une forme de mazdéisme<sup>339</sup>, mais, en fait, ils protègent toutes les formes de croyance et de culture. D'ailleurs leur panthéon numismatique est très vaste, faisant référence aux religions iraniennes, grecques et indiennes<sup>340</sup>.

Quoi qu'il en soit, c'est sous leurs règnes que le bouddhisme pénètre vraiment en Asie centrale et dans le Turkestan oriental<sup>341</sup>, même s'il existe déjà dans les royaumes gréco-bactriens dès le III<sup>e</sup> siècle av. J.-C.<sup>342</sup> ou à Khotan en 84 av. J.-C.<sup>343</sup>. Sa progression se marque par

---

qui aurait été une des causes majeures de son déclin aux Indes (C. Ferrier, *L'Indes des Gupta (IV<sup>e</sup>-VI<sup>e</sup> siècle)*, p. 184).

<sup>334</sup> Par exemple le stupa de Peshawar (M. Angot, *Histoire des Indes*, 2017, p. 132).

<sup>335</sup> E. Choissel, *Les Parthes et la Route de la Soie*, p. 176.

<sup>336</sup> R. Thapar, *The Penguin History of Early India. From the Origins to AD 1300*, p. 222.

<sup>337</sup> Y. Juping, « The Relations between China and India and the Opening of the Southern Silk Road during the Han Dynasty », *The Silk Road*, 11, 2013, p. 88.

<sup>338</sup> Zhang Guang-da, « The City-States of the Tarim Basin », in *History of civilizations of central Asia*, vol III, *The crossroads of civilizations AD 250 to 750*, UNESCO Publishing, Paris, 1996, p. 292.

<sup>339</sup> M. Angot, *Histoire des Indes*, p. 132.

<sup>340</sup> L. Boulnois, *La Route de la Soie*, p. 122 ; G. A. Pugachenkova, S. R. Dar, R. C. Sharma, M. A. Joyenda in collaboration with and H. Siddiqi, « Kushan Art », *loc. cit.*, p. 482 ; *Histoire de l'Humanité, du VII<sup>e</sup> siècle av. J.-C. au VII<sup>e</sup> siècle de l'ère chrétienne*, volume III, p. 837 ; M. Angot, *Histoire des Indes*, p. 130.

<sup>341</sup> *Histoire de l'Humanité, du VII<sup>e</sup> siècle av. J.-C. au VII<sup>e</sup> siècle de l'ère chrétienne*, volume III, p. 166, 270 ; B. A. Litvinsky, M. I. Vorobyova-Desyatovskaya, « Religions and religious movements - II », *loc. cit.*, p. 425.

<sup>342</sup> J. Harmatta, « Conclusion » in *History of civilizations of central Asia*, vol II, *The development of sedentary and nomadic civilizations, 700 B.C. to A.D. 250*, UNESCO Publishing, Paris, p. 482.

<sup>343</sup> E. Choissel, *Les Parthes et la Route de la Soie*, p. 73 ; *Histoire de l'Humanité, du VII<sup>e</sup> siècle av. J.-C. au VII<sup>e</sup> siècle de l'ère chrétienne*, volume III, p. 1062.

la construction de monuments dont les plus anciens remontent au I<sup>er</sup> siècle de notre ère<sup>344</sup>. Sa diffusion se fait à partir de la Bactriane vers Kachgar et plus à l'est le long de la Route de la Soie, mais aussi à partir des Indes du Nord-Ouest et du Cachemire vers Khotan et les oasis du sud du Tarim<sup>345</sup>. Elle s'appuie sur des pèlerins ainsi que des marchands<sup>346</sup> dont le rôle est difficile à évaluer. Ils ont pu contribuer à doter les monastères et à ériger des stupas, mais leur action apparaît lente<sup>347</sup> sinon minime. Un centre commercial comme Merv, sans doute très actif au début de notre ère<sup>348</sup>, ne montre des signes d'intérêt pour le bouddhisme qu'à partir du III<sup>e</sup> et peut-être même du IV<sup>e</sup> siècle ap. J.-C.<sup>349</sup>, grâce à la venue de prosélytes indiens<sup>350</sup>. Ils ont laissé sur place des coquillages caractéristiques de leur région d'origine, ainsi que des manuscrits écrits en brahmi qui ont été retrouvés dans des édifices sacrés à l'allure et à l'architecture d'Asie du Sud<sup>351</sup>. De même, la vigoureuse civilisation bouddhiste qui s'établit au Turkestan oriental à partir de la fin de l'époque kouchane, ne doit peut-être pas grand-chose aux commerçants dont l'activité commence à être perturbée par les troubles récurrents qui affectent durablement la sécurité de la région<sup>352</sup>. Ils n'empêchent pourtant pas l'existence, en 300, d'au moins mille temples à Kucha, où naît le célèbre traducteur de textes sacrés, Kumarajiva<sup>353</sup>, comme le rappellent les annales chinoises. Quelques décennies plus tard, le pèlerin et voyageur Faxian constate que toutes les populations du Shanshan<sup>354</sup> se conforment au dharma<sup>355</sup>. Au Xinjiang, des monastères sont construits avec l'appui des familles régnantes et des grottes sont décorées de fresques où l'on retrouve l'expression la plus élaborée de l'art gréco-irano-gandharien<sup>356</sup>. Les saints manuscrits sont traduits, notamment dans les deux grands centres que sont Turfan au nord et Khotan au sud<sup>357</sup>, et la loi bouddhique se répand lentement jusqu'aux Turcs lointains et barbares qui sont initiés au VII<sup>e</sup> siècle<sup>358</sup>.

<sup>344</sup> M. Filanovič, Z. Usmanova, « Les frontières occidentales de la diffusion du bouddhisme en Asie centrale », *loc. cit.*, p. 186.

<sup>345</sup> B. A. Litvinsky, M. I. Vorobyova-Desyatovskaya, « Religions and religious movements - II », *loc. cit.*, p. 426.

<sup>346</sup> R. Thapar, *The Penguin History of Early India. From the Origins to AD 1300*, p. 321.

<sup>347</sup> Rappelons que quand Ban Chao, le général chinois arrive à Khotan en 73 ap. J.-C., la population pratique majoritairement le chamanisme (Ma Yong, Sun Yutang, « The Western Regions under the Hsiung-nu and the Han » in *History of civilizations of central Asia*, vol II, *The development of sedentary and nomadic civilizations, 700 B.C. to A.D. 250*, UNESCO Publishing, Paris, p. 229).

<sup>348</sup> Cf chapitre III.

<sup>349</sup> M. Filanovič, Z. Usmanova, « Les frontières occidentales de la diffusion du bouddhisme en Asie centrale », *loc. cit.*, p. 188, 193 ; E. de la Vaissière, *Histoire des marchands sogdiens*, p. 74.

<sup>350</sup> Ce peuvent être des moines ou des négociants qui, donc, jusque-là, ne fréquentaient pas ou peu cette partie de la Route de la Soie, contrôlée par leurs confrères iraniens, sogdiens voire occidentaux.

<sup>351</sup> E. Choiseul, *Les Parthes et la Route de la Soie*, p. 203.

<sup>352</sup> Cf chapitre I.

<sup>353</sup> B. A. Litvinsky, M. I. Vorobyova-Desyatovskaya, « Religions and religious movements - II », *loc. cit.*, p. 426 ; R. Thapar, *The Penguin History of Early India. From the Origins to AD 1300*, p. 321.

<sup>354</sup> Près de Hami ou dans la région du Lop Nor (Faxian, *Mémoires sur les Pays Bouddhiques*, p. 4, note 25).

<sup>355</sup> Faxian, *Mémoires sur les Pays Bouddhiques*, p. 4.

<sup>356</sup> Plus de 1000 grottes bouddhistes ont été identifiées au Xinjiang (Mu Shun-ying, Wang Yao, « The Western Regions (His-Yü) under the T'ang Empire and the Kingdom of Tibet », in *History of civilizations of central Asia*, vol III, *The crossroads of civilizations AD 250 to 750*, UNESCO Publishing, Paris, 1996, p. 350).

<sup>357</sup> B. A. Litvinsky, M. I. Vorobyova-Desyatovskaya, « Religions and religious movements - II », *loc. cit.*, p. 440. Pour certains auteurs, les pierres semi précieuses, les drapeaux de soie, la circulation des manuscrits et des objets rituels ne peuvent que favoriser une forme de commerce religieux (R. Thapar, *The Penguin History of Early India. From the Origins to AD 1300*, p. 255 ; T. S'en, « Maritime Interactions between China and India : Coastal India and the Ascendancy of Chinese Maritime Power in the Indian Ocean », *Journal of Central Eurasian Studies*, May 2011, p. 44). Il est difficile d'en préciser l'importance.

<sup>358</sup> E. Chavannes, *Documents sur les Tou-Kiue (Turcs) occidentaux*, p. 231.

La Chine quant à elle, ne reste pas non plus étrangère à cette nouvelle religion. Son introduction dans l'Empire du Milieu daterait du début de notre ère. Il semble qu'à l'occasion d'un échange diplomatique avec le royaume kouchan, sous l'empereur Ngai en l'an 2 ap. J.-C., des textes sacrés aient été transmis oralement à un érudit chinois<sup>359</sup>. Quelques temps plus tard, l'empereur Ming (58-75 ap. J.-C.), après un songe, aurait envoyé vers l'Occident une mission afin de s'informer de la doctrine du Bouddha<sup>360</sup>. À son retour, ses membres auraient fondé à Luoyang le temple du cheval blanc, à l'emplacement même indiqué par une de leurs montures. En fait cette tradition reposerait sur quelques légendes pieuses de la fin du II<sup>e</sup> siècle, enrichies au IV<sup>e</sup> ou au V<sup>e</sup> siècle<sup>361</sup>. De tous ces récits, dont il est difficile de prouver l'exactitude, il est cependant possible de tirer quelques informations. Les premiers contacts entre la Chine et le bouddhisme datent probablement du début de notre ère, date à laquelle existe une première communauté dans le Jiangsu à la cour d'un cadet de la dynastie Han<sup>362</sup>. Ces contacts ne sont pas dus à des marchands mais bien plutôt à des membres de l'aristocratie. Enfin l'enseignement de l'« Éveillé » reste longtemps confidentiel dans l'Empire du Milieu, comme le précise le *Wei lio*<sup>363</sup>. Malgré des succès locaux, il se propage lentement, poursuivi par la vindicte des taoïstes et des confucéens<sup>364</sup>. Ceci explique sans doute qu'au tournant du II<sup>e</sup> siècle ap. J.-C., le fils du général chinois Ban Chao, dans ses écrits sur l'Asie centrale, semble considérer que le bouddhisme n'est pratiqué qu'aux Indes<sup>365</sup>. Certains auteurs, se basant sur le fait qu'il se soit diffusé d'abord dans la Chine historique avant d'atteindre le Turkestan<sup>366</sup>, considèrent que les premiers missionnaires bouddhistes n'ont pas suivi la route de la steppe mais bien plutôt celle du Sud<sup>367</sup>, probablement par la Birmanie<sup>368</sup>. Il est possible, certes, que quelques envoyés, notamment parmi les premiers, n'aient pas emprunté les pistes du Xinjiang, mais assez rapidement, ces dernières se sont imposées comme la route principale des moines et des missionnaires vers l'Empire du Milieu. Pour désigner le Bouddha, les Chinois n'utilisent-ils pas un mot directement dérivé de celui en usage dans le bassin du Tarim<sup>369</sup> ? Quoiqu'il en soit, à partir du II<sup>e</sup> siècle ap. J.-C., le bouddhisme est de mieux en mieux connu des Han<sup>370</sup>. Il est favorisé par l'empereur Houan (147-167 ap. J.-C.)<sup>371</sup>, enrichi de l'apport et de la traduction sur place des textes sacrés

<sup>359</sup> Ed. Chavannes, « Les pays d'Occident d'après le *Wei lio* », *T'oung pao*, Volume 2 : 6, 1905, p. 11 ; J. Tsung-I, L. Vandermeersch. « Les relations entre la Chine et le monde iranien dans l'Antiquité historiquement revisitée à la lumière des découvertes archéologiques du dernier quart de siècle », *BEFEO*, Tome 93, 2006, p. 217 ; Y. Juping, « The Relations between China and India and the Opening of the Southern Silk Road during the Han Dynasty », *loc. cit.*, p. 86.

<sup>360</sup> Ed. Chavannes, « Les pays d'Occident d'après le *Heou Han chou* », *loc. cit.*, p. 46.

<sup>361</sup> H. Cordier, *Histoire générale de la Chine et de ses relations avec les pays étrangers depuis les temps les plus anciens jusqu'à la chute de la dynastie manchoue*, Librairie Paul Geuthner, Paris, 1920, I, p. 271.

<sup>362</sup> R. Grousset, *Histoire de la Chine*, p. 60 ; L. Boulnois, *La Route de la Soie*, p. 127.

<sup>363</sup> H. Cordier, *Histoire générale de la Chine et de ses relations avec les pays étrangers depuis les temps les plus anciens jusqu'à la chute de la dynastie manchoue*, I, p. 256.

<sup>364</sup> En effet, le moine bouddhiste préoccupé de son salut individuel se désintéresse du sort de l'État et laisse périlcliter le culte des ancêtres (R. Grousset, *Histoire de la Chine*, p. 60). Selon l'auteur, le bouddhisme ne devait pas avoir plus d'importance dans la Chine des Han que le christianisme dans l'Empire romain sous les Antonins.

<sup>365</sup> Ma Yong, Sun Yutang, « The Western Regions under the Hsiung-nu and the Han », *loc. cit.*, p. 230.

<sup>366</sup> Cf supra.

<sup>367</sup> *Ibid.* L. Boulnois considère que, selon les annales chinoises, le premier missionnaire indien en Chine vient du Gange, et donc est peut-être passé par le golfe du Bengale (L. Boulnois, *La Route de la Soie*, p. 125).

<sup>368</sup> On sait qu'au II<sup>e</sup> siècle av. J.-C., elle est déjà fréquentée. Une liaison totalement maritime entre la Chine du Sud et la péninsule indienne ne semble exister qu'à partir du II<sup>e</sup> siècle ap. J.-C. (cf chapitres II et III).

<sup>369</sup> Zhang Guang-da, « The City-States of the Tarim Basin », *loc. cit.*, p. 292.

<sup>370</sup> Les remarques du *Hou Han chou* montrent cependant que cette connaissance reste limitée (Ed. Chavanne, « Les pays d'Occident d'après le *Heou Han chou* », *loc. cit.*, p. 70 et p. 70 note 1).

<sup>371</sup> *Ibid.*, p. 69-70.

par des Parthes<sup>372</sup>, des Kouchans<sup>373</sup> ou des Sogdiens<sup>374</sup>, enseigné dans des monastères, souvent fondés par des étrangers<sup>375</sup>. Des marchands bouddhistes, sans doute provenant des confins indo-iraniens<sup>376</sup>, circulent dans le Jiangsu, peut-être dès le tournant du III<sup>e</sup> siècle, où ils laissent des représentations picturales dans les rochers du mont Kongwang<sup>377</sup>. S'appuyant sur une communauté préexistante<sup>378</sup>, ils financent la diffusion de leur religion et facilitent l'introduction d'objets pieux<sup>379</sup>. Les fidèles deviennent de plus en plus nombreux, notamment dans les centres commerciaux où se mêlent de multiples populations<sup>380</sup>. En 350, il n'y a pas moins de 42 pagodes à Luoyang<sup>381</sup>. Les moines d'Asie du Sud croisent bientôt, dans leurs pérégrinations, des pèlerins chinois à la recherche de saintes écritures<sup>382</sup>. Le premier d'entre eux aurait embrassé la vie religieuse en 316<sup>383</sup>, précédant ainsi de quelques décennies le fameux Faxian dont on a pu conserver le récit de l'expédition dans les contrées d'Occident<sup>384</sup>. Tous ces voyages témoignent alors de l'existence d'itinéraires bien établis d'un bout à l'autre de l'Asie, notamment centrale. Le bouddhisme devient suffisamment influant pour recevoir la protection des empereurs ou inversement provoquer leur colère<sup>385</sup>. Il suscite des représentations graphiques grandioses comme celles que l'on voit dans les grottes de Yungang près de la capitale des Wei, Datong, ou

<sup>372</sup> Comme An Shigao, le moine, fils d'un roi, peut être Pacorus II, mais plus probablement un souverain indo-parthe (E. Choisonel, *Les Parthes et la Route de la Soie*, p. 179 ; J. Tsung-I, L. Vandermeersch. « Les relations entre la Chine et le monde iranien dans l'Antiquité historiquement revisitée à la lumière des découvertes archéologiques du dernier quart de siècle », *loc. cit.*, p. 220-221 ; E. de la Vaissière, *Histoire des marchands sogdiens*, p. 69, 74). Certains prosélytes, cités par les sources bouddhiques, sont explicitement des marchands avant de devenir des moines (E. Choisonel, *Les Parthes et la Route de la Soie*, p. 180 ; E. de la Vaissière, *Histoire des marchands sogdiens*, p. 75).

<sup>373</sup> H. Cordier, *Histoire générale de la Chine et de ses relations avec les pays étrangers depuis les temps les plus anciens jusqu'à la chute de la dynastie manchoue*, I, p. 558.

<sup>374</sup> Issus sans doute de familles expatriées puisque la Sogdiane ne se convertit que tardivement au bouddhisme (J.-P. Roux, *L'Asie centrale, Histoire et civilisations*, p. 171 ; E. de la Vaissière, *Histoire des marchands sogdiens*, p. 8, 73-74). Certains, comme Kang Senghui, passent par le Tonkin et la Chine du Sud (cf chapitre IV).

<sup>375</sup> H. Cordier, *Histoire générale de la Chine et de ses relations avec les pays étrangers depuis les temps les plus anciens jusqu'à la chute de la dynastie manchoue*, I p. 288 ; R. Grousset, *Histoire de la Chine*, p. 60 ; R. Grousset, *L'Empire des steppes, Attila, Genghis Khan, Tamerlan*, Bibliothèque historique Payot, Paris, Éditions Payot, 1965, p. 88 ; L. Boulnois, *La Route de la Soie*, p. 127 ; E. Choisonel, *Les Parthes et la Route de la Soie*, p. 202-203.

<sup>376</sup> Le bouddhisme s'est aussi propagé dans les territoires parthes puis sassanides, sans doute dans leurs parties orientales mais il est difficile de savoir jusqu'à quel point (G. A. Koshelenko, V. N. Pilipko, « Parthia » in *History of civilizations of central Asia*, vol II, *The development of sedentary and nomadic civilizations, 700 B.C. to A.D. 250*, UNESCO Publishing, Paris, 1994, p. 144). Dans la seconde moitié du III<sup>e</sup> siècle, Krater ou Kartir, le plus haut dignitaire de l'église mazdéenne se flatte d'avoir persécuté à Merv les brahmanes, les chrétiens, les manichéens et les bouddhistes (cf supra).

<sup>377</sup> T. S'en, « Maritime Interactions between China and India: Coastal India and the Ascendancy of Chinese Maritime Power in the Indian Ocean », *loc. cit.*, p. 43.

<sup>378</sup> Cf supra.

<sup>379</sup> T. S'en, « Maritime Interactions between China and India: Coastal India and the Ascendancy of Chinese Maritime Power in the Indian Ocean », *loc. cit.*, p. 44.

<sup>380</sup> L. Boulnois, *La Route de la Soie*, p. 130.

<sup>381</sup> H. Cordier, *Histoire générale de la Chine et de ses relations avec les pays étrangers depuis les temps les plus anciens jusqu'à la chute de la dynastie manchoue*, I, p. 559. Cela représente cependant un chiffre modeste par rapport à Kucha à peu près à le même époque (cf supra).

<sup>382</sup> J.-P. Roux, *L'Asie centrale, Histoire et civilisations*, p. 143. I-Tsing, qui visite les Indes en 673, raconte le voyage de 60 pèlerins de ses compatriotes (R. Mookerji, *History of Indian shipping and maritime activity from the earliest times*, Longmans, Green and Co, Bombay Calcutta London New York, 1912, p. 171).

<sup>383</sup> H. Cordier, *Histoire générale de la Chine et de ses relations avec les pays étrangers depuis les temps les plus anciens jusqu'à la chute de la dynastie manchoue*, I, p. 558.

<sup>384</sup> Cf chapitre IV.

<sup>385</sup> Il en est ainsi des persécutions initiées au V<sup>e</sup> siècle par quelques dynastes Song au sud, ou Wei au nord (H. Cordier, *Histoire générale de la Chine et de ses relations avec les pays étrangers depuis les temps les plus anciens jusqu'à la chute de la dynastie manchoue*, I, p. 560).



de Longmen, près de Luoyang, dont la réalisation, à partir du V<sup>e</sup> siècle, demande plusieurs centaines d'années.

C'est à partir du III<sup>e</sup> siècle ap. J.-C. et plus encore du IV<sup>e</sup> siècle que des bonzes venus des Indes ou de la Kapisa arrivent par la mer en Chine du Sud<sup>386</sup>. Ils ont logiquement dû fréquenter auparavant les archipels d'Asie du Sud-Est où ils n'ont pas manqué de répandre leur bonne parole, mais leur route a été longue et difficile. Dès le milieu du III<sup>e</sup> siècle av. J.-C., l'empereur Asoka aurait envoyé des missionnaires pour prêcher les peuples du Suvarnabhumi, la Chersonèse d'or située dans la péninsule malaise<sup>387</sup>. Mais l'action des dynastes indiens semble s'arrêter là et la propagation du bouddhisme vers la mer de Chine marque un temps d'arrêt, peut-être concurrencé par le brahmanisme. Quelques signes, parfois ténus, témoignent pourtant de son cheminement en Insulinde. Le moine sogdien Kang Senghui, grand traducteur de textes sacrés au début du III<sup>e</sup> siècle ap. J.-C. est le fils d'un marchand établi au Jiaozi, c'est-à-dire au Tonkin, et dont les ancêtres ont vécu aux Indes<sup>388</sup>. Rappelons cependant que le dharma n'est toujours pas enseigné dans l'île de Java quand Faxian aborde ses côtes dans les années 410. Pourtant, quelques temps plus tard, Gunavarman y convertit la famille royale<sup>389</sup>. Dans les mêmes années, le bouddhisme est adopté au sud du Myanmar et, un peu plus tard au VII<sup>e</sup> siècle, en Thaïlande, au Laos et au Cambodge<sup>390</sup>. Parallèlement, les réseaux commerciaux se développent en Extrême-Orient et il est possible qu'ils aient fourni une aide bienveillante aux moines. L'armateur Nandin, au V<sup>e</sup> siècle, vient des Indes et voyage souvent en mer de Chine. Cela lui permet de favoriser le voyage de Gunavarman ainsi que celui de deux groupes de nonnes cingalaises vers le Guangdong. Il est aussi connu, semble-t-il, comme traducteur de textes sacrés<sup>391</sup>. Un peu plus tard, la femme d'un Indien expatrié à Guangzhou, peut-être pour y développer son négoce, donne naissance à un fils qui devient plus tard moine, selon un texte bouddhiste du VI<sup>e</sup> siècle<sup>392</sup>. Si donc des affinités se dessinent entre les communautés de bhiksu<sup>393</sup> et de commerçants en Asie du Sud-Est à partir du IV<sup>e</sup>-V<sup>e</sup> siècle, ne serait-ce que parce qu'elles utilisent les mêmes moyens de transport et suivent les mêmes routes, les liens ne sont pourtant pas toujours fermement et définitivement établis. Il suffit pour s'en convaincre, de lire le récit de la tempête que Faxian et ses compagnons de route subissent au large de Java et de la Chine. Parmi ceux-ci, bon nombre ne pensent qu'à leurs affaires et sont manifestement indifférents et parfois même hostiles au sort du moine<sup>394</sup>, car « influencés par les brahmanes ». Tout le monde arrive finalement à bon port, en terre chinoise, mais plus au nord que prévu et chacun s'en va dès lors de son côté, les uns vers leurs préoccupations mercantiles, les autres, et notamment le moine, vers les autorités du lieu. Celles-ci lui réservent honneurs et marques de respect, car elles sont de la même obédience que lui. Faxian remarque d'ailleurs qu'elles contribuent utilement à la conversion des habitants de la région, en profitant, sans doute, de leur position sociale.

---

<sup>386</sup> Cf chapitre IV.

<sup>387</sup> H. Cordier, *Histoire générale de la Chine et de ses relations avec les pays étrangers depuis les temps les plus anciens jusqu'à la chute de la dynastie manchoue*, I, p. 557 ; I.C. Glover, « Recent Archaeological Evidence for Early Maritime Contacts between India and Southeast Asia », *loc. cit.*, p. 131.

<sup>388</sup> Cf chapitre IV.

<sup>389</sup> *Ibid.*

<sup>390</sup> R. Thapar, *The Penguin History of Early India. From the Origins to AD 1300*, p. 323 ; *Histoire de l'Humanité, du VII<sup>e</sup> siècle av. J.-C. au VII<sup>e</sup> siècle de l'ère chrétienne*, volume III, p. 161.

<sup>391</sup> T. S'en, « Maritime Interactions between China and India: Coastal India and the Ascendancy of Chinese Maritime Power in the Indian Ocean », *loc. cit.*, p. 44.

<sup>392</sup> *Ibid.*

<sup>393</sup> Moine bouddhiste.

<sup>394</sup> Au point qu'ils veulent le débarquer sur une île (Faxian, *Mémoires sur les Pays Bouddhiques*, p. 77-78).

Ce récit pris sur le vif, montre bien que les engagements, les croyances, les réactions des uns et des autres ne sont pas toujours aussi simples qu'il n'y paraît et il nous invite à nous garder des schématisations abusives quant au rôle respectif des marchands et des puissants, des clercs et des laïcs dans la diffusion du bouddhisme en Extrême-Orient.

Nous venons de parcourir ainsi les différentes étapes de la propagation de l'enseignement du dharma dans toute l'Asie entre le III<sup>e</sup> siècle av. J.-C. et le VII<sup>e</sup> siècle ap. J.-C. Qu'en est-il durant la même période à l'ouest des Indes ? Dès le règne d'Asoka, de nombreux missionnaires partent vers les royaumes hellénistiques avec des résultats, semble-t-il, décevants, si l'on en croit la littérature occidentale. En effet, et ce jusqu'aux derniers temps de l'Empire romain, les auteurs de l'Antiquité gréco-latine ignorent presque totalement la doctrine du Bouddha, à peine évoquée par quelques-uns d'entre eux, d'Alexandre Polyhistor au I<sup>er</sup> siècle av. J.-C., à saint Jérôme à la fin du IV<sup>e</sup> ap. J.-C. en passant par Bardesane, Origène, Cyrille et Clément d'Alexandrie<sup>395</sup>. Ce dernier est le seul à citer le nom de « l'Éveillé »<sup>396</sup>. Quelques érudits pensent cependant que certains aspects de sa vie ou de sa pensée se retrouvent (très) indirectement dans des thèmes philosophiques, par exemple stoïciens, ou religieux du monde méditerranéen. Il en est ainsi de sa naissance merveilleuse à partir du flanc d'une vierge<sup>397</sup>, de la tentation par le diable dans la tradition chrétienne<sup>398</sup>, ou de l'hypothèse suivant laquelle la souffrance des martyrs s'explique par une expiation de fautes commises « dans une autre vie »<sup>399</sup>. Il est probable qu'il ne faille pas chercher l'explication de cette ignorance dans une sorte d'imperméabilité de la culture occidentale aux concepts venus des Indes. En effet, il existe de nombreuses preuves d'adoption de thèses bouddhistes par des Grecs vivant dans le sous-continent<sup>400</sup>, dont le plus célèbre est le roi Ménandre qui n'hésite pas à dialoguer avec un moine dans les *Questions de Milinda*<sup>401</sup>. Certains auteurs ont donc émis l'hypothèse que si le bouddhisme ne s'est pas diffusé à l'ouest des Indes, c'est qu'il n'a pas pu s'appuyer sur ses prosélytes habituels, à savoir les marchands, notamment indiens, bactriens ou sogdiens<sup>402</sup>. Leur présence dans le Sud de l'Iran à l'époque sassanide expliquerait *a contrario* l'existence d'une petite communauté de fidèles<sup>403</sup>. Ces propositions sont séduisantes et peuvent s'avérer en partie vraie, mais elles oublient que la propagation des enseignements du Bouddha en Asie, nous l'avons vu, a aussi beaucoup bénéficié du soutien des différents pouvoirs établis. En Occident, il semble que ces derniers soient restés sans doute largement ignorants, et plus sûrement passifs, vis-à-vis d'une conception religieuse très étrangère à leur culture.

---

<sup>395</sup> S. Levi, « Le bouddhisme et les Grecs », *loc. cit.*, p. 36-37.

<sup>396</sup> Clément d'Alexandrie, *Les Stromates*, I, 15.

<sup>397</sup> S. Levi, « Le bouddhisme et les Grecs », *loc. cit.*, p. 37.

<sup>398</sup> R. Thapar, *The Penguin History of Early India. From the Origins to AD 1300*, p. 254.

<sup>399</sup> J. Filliozat, « La doctrine brahmanique à Rome au III<sup>e</sup> siècle », *loc. cit.*, p. 59.

<sup>400</sup> Comme par exemple des inscriptions votives dans des sites bouddhistes du Deccan (R. Thapar, *The Penguin History of Early India. From the Origins to AD 1300*, p. 260).

<sup>401</sup> Cf chapitre II.

<sup>402</sup> L. Boulnois, *La Route de la Soie*, p. 136-137.

<sup>403</sup> Les preuves restent fragiles (*Encyclopaedia iranica*, « Indian Ocean, Preislamic period »).

## L'influence des religions méditerranéennes et iraniennes

Si les religions d'Asie du Sud se sont donc peu développées dans le monde gréco-romain durant l'Antiquité, inversement les croyances occidentales se sont, quant à elles, largement fait connaître dans le continent asiatique, et ce très précocement. Ainsi l'introduction significative de divinités grecques dans le panthéon des habitants de Bactriane et des Indes du Nord-Ouest date du III<sup>e</sup> siècle av. J.-C. et de l'expédition d'Alexandre, même si elles étaient sans doute déjà connues localement du fait d'une présence égéenne dans les satrapies supérieures. Mais avec la colonisation macédonienne, leur culte connaît un certain développement car pratiqué par une partie non négligeable de la population, et ce, sur plusieurs siècles. Les objets d'art, les inscriptions, les monnaies en témoignent abondamment. Philostrate raconte qu'Apollonius, au I<sup>er</sup> siècle ap. J.-C., lors de son voyage aux Indes, voit les habitants honorer suivant les rites traditionnels de nombreuses statues des dieux hellènes<sup>404</sup>. Leur influence s'étend alors jusqu'en Asie centrale, profitant sans doute de l'espace ouvert à l'intérieur du royaume kouchan<sup>405</sup>, mais elle ne lui survivra pas<sup>406</sup>.

Le christianisme est, quant à lui, appelé à avoir une diffusion plus importante encore, notamment en Asie du Sud mais aussi en Séinde et en Chine, peut-être du fait de ses rapports avec le monde marchand. Selon la tradition, lorsque les Apôtres se partagent les nations à évangéliser, le pays des Parthes échoit à Thomas, et la partie des Indes qui « touche à l'Éthiopie » à Barthélemy<sup>407</sup>. Thomas, selon les actes apocryphes du même nom compilés au III<sup>e</sup> siècle à Edesse, aurait été vendu dans la première moitié du I<sup>er</sup> siècle comme esclave au roi pahlava Gondopharès<sup>408</sup>, lequel aurait apprécié ses capacités de charpentier<sup>409</sup>. Ultérieurement, il serait revenu dans le sous-continent, cette fois-ci sur la côte de Malabar et aurait été martyrisé à Mylapore, près de Madras. Certaines versions précisent qu'il serait passé par l'île de Socotra avant d'aborder à Muziris<sup>410</sup>, ce qui fait qu'il aurait emprunté les deux routes du commerce oriental, la terrestre par la Mésopotamie lors de la première mission, la maritime par l'océan Indien, lors de la seconde. Quoi qu'il en soit, plusieurs papyri confirment la présence de chrétiens aux Indes à partir du II<sup>e</sup> siècle<sup>411</sup> ap. J.-C. mais selon Eusèbe de Césarée, ils auraient été convertis par Barthélemy qui leur aurait laissé l'Évangile de Mathieu. C'est en tout cas ce que rapporte un prédicateur des années 180, nommé Pantène<sup>412</sup>. À quelles Indes Eusèbe fait-t-il allusion ? Barthélemy, en effet, était chargé de celles qui touchent à l'Éthiopie, région aux contours mal définis dans les sources antiques, sans doute plus souvent proche de l'Afrique que de l'Asie. Une évangélisation d'Axoum dès la fin du II<sup>e</sup> siècle, restant peu probable, il y a de fortes raisons de

---

<sup>404</sup> Philostrate, *Vie d'Apollonius de Tyane*, III, 14.

<sup>405</sup> Une monnaie de Kucha frappée par le roi kouchan Huvishka porte l'effigie de Sérapis (J.-P. Roux, *L'Asie centrale, Histoire et civilisations*, p. 176).

<sup>406</sup> Il existe en Bactriane un culte d'Héraklès au II<sup>e</sup> siècle ap. J.-C., comme en témoignent deux statuettes retrouvées dans la région de Termez (G. A. Pugachenkova, S. R. Dar, R. C. Sharma, M. A. Joyenda in collaboration with and H. Siddiqi, « Kushan Art », *loc. cit.*, p. 333).

<sup>407</sup> Socrate, *Histoire de l'Église*, I, 19.

<sup>408</sup> Cf chapitre I.

<sup>409</sup> B.N. Puri, « The Sakas and Indo-Parthians » in *History of civilizations of central Asia*, vol II, *The development of sedentary and nomadic civilizations, 700 B.C. to A.D. 250*, UNESCO Publishing, Paris, 1994, p. 199 ; E. Choissnel, *Les Parthes et la Route de la Soie*, p. 126.

<sup>410</sup> R. Thapar, *The Penguin History of Early India. From the Origins to AD 1300*, p. 278-279.

<sup>411</sup> S. E. Sidebotham, *Berenike and the Ancient Maritime Spice Route*, p. 256.

<sup>412</sup> Eusèbe de Césarée, *Histoire ecclésiastique*, V, 10.

penser qu'Eusèbe fait référence au sous-continent. Les choses sont beaucoup moins claires dans le récit des mésaventures d'Édesius et Frumentius au IV<sup>e</sup> siècle sur la côte des Indes, mésaventures durant lesquelles apparaissent des marchands chrétiens prosélytes<sup>413</sup>, ce qui souligne une fois de plus les liens entre religion et commerce. Nous avons vu<sup>414</sup> que, cette fois ci, la localisation exacte de l'épisode n'est pas fermement établie et qu'il peut très bien se dérouler en Afrique orientale<sup>415</sup>. Le fait ne contredit pourtant pas la présence de chrétiens en Asie du Sud au même moment, organisés sans doute, pour certains d'entre eux, en évêchés, comme le confirme l'existence d'un prélat de Scythie<sup>416</sup> au concile de Nicée en 325<sup>417</sup>.

Des communautés de fidèles, tolérées par les Parthes, existent aussi en Mésopotamie peut être dès les débuts du christianisme. La légende affirme que le Christ lui-même a correspondu avec un roi Abgar d'Édesse, lequel, atteint d'un mal terrible et incurable, est guéri par Thaddée, un des soixante-dix disciples<sup>418</sup>. En 224 une première histoire de l'église perse recense une vingtaine d'évêchés de Kirkouk à la Mésène. Au concile de Nicée, il existe un prélat de Perse<sup>419</sup>. Avec l'avènement des Sassanides, ces premiers diocèses connaissent des relations variables, parfois difficiles, avec le pouvoir politique. En 410, ce dernier met fin aux persécutions et favorise l'établissement d'une église de plus en plus autocéphale à partir de 424<sup>420</sup>. L'épiscopat se structure, le catholicos de Ctésiphon exerce une relative primauté<sup>421</sup>, et le clergé bascule vers le nestorianisme. C'est l'époque où les marchands iraniens élargissent leur périmètre d'activité en mer d'Arabie puis au-delà du cap Comorin, vers l'Asie du Sud-Est. Il semble que la communauté chrétienne perse, nestorienne donc, ait largement participé à ce mouvement<sup>422</sup>. Un certain nombre de ses dirigeants ou de ses références sont directement issus du monde du commerce, comme par exemple Job, disciple de saint Abraham, dont le père vend des perles<sup>423</sup>, Abraham de Kashkar<sup>424</sup>, Saint Mar Grégoire, ou enfin Saint Rabban Bar-Sahdê, qui commence sa carrière monastique après avoir été attaqué par des pirates sur la route des Indes<sup>425</sup>. À Mantai au Sri Lanka, un cachet d'argile servant à sceller des ballots de marchandises porte une croix nestorienne avec une inscription en vieux perse<sup>426</sup>. En 410, il existe un métropolitain des îles, des

<sup>413</sup> Du moins dans certaines versions (Théodoret, *Histoire de l'Église*, I, 23).

<sup>414</sup> Cf chapitre IV.

<sup>415</sup> C'est peut-être aussi le cas de la mission qu'effectue au IV<sup>e</sup> siècle « aux Indes » Théophile l'Indien pour réformer les rites locaux (Photius, *Épitomé de Philostorge*, III, 5). Mais il est possible qu'il s'agisse véritablement du sous-continent car le pays des Homérites et celui des Axoumites sont clairement identifiés.

<sup>416</sup> Désignation classique des Indes du Nord-Ouest (cf le *Périple de la mer Érythrée*, 41).

<sup>417</sup> Socrate, *Histoire de l'Église*, I, 8.

<sup>418</sup> Eusèbe de Césarée, *Histoire ecclésiastique*, I, 13 ; II, 1.

<sup>419</sup> Socrate, *Histoire de l'Église*, I, 8.

<sup>420</sup> Date du concile de Ctésiphon (G. Traina, 428, *Une année ordinaire à la fin de l'Empire romain*, Histoire, Les Belles Lettres, Paris, 2010, p. 38).

<sup>421</sup> B.A. Litvinsky, M.I. Vorobyova-Desyatovskaya, « Religions and Religious Movements – II », *loc. cit.*, p. 414 ; Yu Huan, *The People of the West, from the Weilue*, appendices : la diffusion des idées et des religions le long des routes commerciales.

<sup>422</sup> R. Tomber, *Indo-Roman Trade, from pots to pepper*, p. 168 ; *Encyclopaedia Iranica*, « Indian Ocean » ; certains pensent que le christianisme dans l'Iran sassanide est plutôt la religion des artisans et des ouvriers (et des marchands ?) alors que le zoroastrisme est celle de l'aristocratie (A. Mazahéri, *Les trésors de l'Iran, Mèdes et Perses, Trésors des Mages, La renaissance iranienne*, Skira, Genève, 1970, p. 134).

<sup>423</sup> *Histoire Nestorienne, Chronique de Séert*, publié par Mgr A. Scher, p. 173.

<sup>424</sup> Kashkar est une ville de Mésopotamie. Abraham de Kashkar se serait occupé de commerce maritime vers les Indes avant de se tourner vers la vie religieuse (M.G. Morony, « Trade and Exchange; The Sasanian World to Islam », Los Angeles, e-Sasanika paper 15, 2017, p. 15).

<sup>425</sup> Jésusdenah, *Le livre de la chasteté*, trad. J.-B. Chabot, Rome, 1896, p. 8 et 38.

<sup>426</sup> Cf chapitre IV. Il existe dans l'île de Kharg un monastère qui semble avoir été un centre de formation pour les missionnaires envoyés aux Indes (P. Malekandathil « The Sassanids and the Maritime Trade of India during the

mers et de l'intérieur de Dabag, Chin et Macin, Dabag étant probablement Java tandis que Chin et Macin peuvent représenter deux régions de la Chine<sup>427</sup>. À partir de 554, le métropolite de Fars dont le siège est à Rev Ardashir, nomme lui-même les évêques d'Oman, Socotra et des villes de la côte sud-ouest des Indes<sup>428</sup>. À la même époque, Cosmas Indicopleustès note qu'il y a une église perse à Taprobane, mais aussi sur le continent, à Malé, et le long des côtes occidentales de la péninsule indienne à Kalliana, tout comme en mer d'Arabie à Socotra<sup>429</sup>. En 650 des moines chrétiens sont signalés au niveau du détroit de Malacca<sup>430</sup>. En 707-709, un chrétien nestorien est enterré au Guangxi, dans le golfe du Tonkin<sup>431</sup>.

Parallèlement, durant tous ces siècles, l'expansion du christianisme se fait aussi vers l'Asie centrale. Selon Al Biruni, un prédicateur serait apparu à Merv dès 200 ap. J.-C.<sup>432</sup>. Il existe des preuves archéologiques de l'existence de communautés de fidèles, dans la ville et au Turkménistan actuel, du III<sup>e</sup> au VI<sup>e</sup> siècle<sup>433</sup>, communautés qui s'organisent plus tardivement en évêchés<sup>434</sup>. En 549, à leur demande, le patriarche Aba I<sup>er</sup> envoie un évêque chez les Hephtalites<sup>435</sup>. Le Kwarezm et la Transoxiane sont évangélisés à la même époque, Samarcande devient siège de métropolite entre le V<sup>e</sup> et le VIII<sup>e</sup> siècle<sup>436</sup> et des Sogdiens introduisent le nestorianisme chez les Turcs et en Chine<sup>437</sup>. Le sogdien prédomine d'ailleurs dans les textes chrétiens découverts dans la bibliothèque d'un monastère en ruine à Turfan. Il devient la seconde langue utilisée dans l'église de l'Asie centrale après le syriaque<sup>438</sup>. Là encore, il est tentant de rapprocher l'expansion des réseaux marchands sogdiens et les progrès du christianisme dans la région. En 636, un moine nestorien, Alopen, s'établit à Chang'an<sup>439</sup> comme le raconte la stèle de Si Ngan Fou

---

Early Medieval Period », in *Maritime India, Trade Religion and Polity in the Indian Ocean*, Primus Book, Ratna Sagar, Delhi, 2010, p. 4).

<sup>427</sup> Cf chapitre IV.

<sup>428</sup> P. Malekandathil « The Sassanids and the Maritime Trade of India during the Early Medieval Period » *loc. cit.*, p. 7.

<sup>429</sup> Cosmas Indicopleustès, *Topographie chrétienne*, III, 65 et XI, 14.

<sup>430</sup> Cf chapitre IV.

<sup>431</sup> Cl. Guillot, « La Perse et le Monde malais. Échanges commerciaux et intellectuels », *loc. cit.*, p. 166. Le défunt n'est pas nécessairement perse, mais témoigne de l'expansion de l'église nestorienne.

<sup>432</sup> B.A. Litvinsky, M.I. Vorobyova-Desyatovskaya, « Religions and Religious Movements – II », *loc. cit.*, p. 414.

<sup>433</sup> *Ibid.*

<sup>434</sup> La première référence à un évêché à Merv date de 334 (B. A. Litvinsky, M. Hussain Shah, R. Shabani Samghabadi, « The Rise of Sasanian Iran », *loc. cit.*, p. 474). Pour G. Traina, le siège épiscopal est fondé en 424 (G. Traina, 428, *Une année ordinaire à la fin de l'Empire romain*, p. 175).

<sup>435</sup> E.C.D. Hunter, « Syriac Christianity in Central Asia », *Zeitschrift für Religions und Geistesgeschichte*, 44, 4, 1992, p. 364.

<sup>436</sup> *Ibid.*, p. 366 ; B.A. Litvinsky, M.I. Vorobyova-Desyatovskaya, « Religions and Religious Movements – II », *loc. cit.*, p. 418. Selon Ph. Gignoux, il y a un évêché à Samarcande dès le IV<sup>e</sup> siècle (Ph. Gignoux, B. A. Litvinsky, « Religions and religious movements - I », in *History of civilizations of central Asia*, vol III, *The crossroads of civilizations AD 250 to 750*, UNESCO Publishing, Paris, 1996, p. 401).

<sup>437</sup> E. de la Vaissière, *Histoire des marchands sogdiens*, p. 8. Selon certains auteurs, l'évangélisation des Hephtalites et des Turcs serait liée à la fuite du roi Kavād I<sup>er</sup> à la fin du V<sup>e</sup> siècle, emmenant avec lui quelques ecclésiastiques (A.R. Vine, *The Nestorian Churches. A Concise History of Christian Christianity in Asia from the Persian Schism to the Modern Assyrians*, Independent Press, London, 1937, p. 62). Selon d'autres sources, les Turcs auraient été évangélisés à la suite de la conversion de leur kagan obtenue en 644 par le métropolite de Merv (B.A. Litvinsky, M.I. Vorobyova-Desyatovskaya, « Religions and Religious Movements – II », *loc. cit.*, p. 417).

<sup>438</sup> *Ibid.*, p. 419.

<sup>439</sup> F. Hirth, *China and the Roman Orient: Researches Into Their Ancient and Mediaeval Relations as Represented*, p. 285-290 ; E. Chavannes, *Documents sur les Tou-Kiue (Turcs) occidentaux*, p. 359 ; R. Grousset, *Histoire de la Chine*, p. 99 ; Zhang Guang-da, « The City-States of the Tarim Basin », *loc. cit.*, p. 295 ; Yu Huan, *The People of the West, from the Weilue*, appendices. La diffusion des idées et des religions le long des routes commerciales. Selon J.E. Hill, des signes des premiers temps chrétiens datés de 86 ap. J.-C. auraient été mis en évidence à Xuzhou, au Jiangsu, mais cette interprétation est largement discutée.

érigée en 781 et déterrée par hasard en 1625<sup>440</sup>. Sa mission est suivie de plusieurs autres jusqu'en 845, date à laquelle le christianisme, proscrit par le gouvernement impérial<sup>441</sup>, disparaît complètement. Vers 980, un envoyé du catholicos déclare qu'il n'existe plus aucun fidèle en Chine<sup>442</sup>.

À côté du christianisme, d'autres religions se sont propagées, elles aussi, d'Ouest en Est, notamment du monde iranien vers le Turkestan jusqu'en Chine. C'est par exemple le cas du zoroastrisme et du manichéisme.

Le zoroastrisme existe en fait dans l'est de l'Iran et en Asie centrale depuis très longtemps, dès avant les conquêtes d'Alexandre<sup>443</sup>. Ainsi il n'est pas surprenant de le retrouver durant toute la période qui nous occupe, du Gandhara aux oasis du bassin du Tarim. Il est ainsi fortement implanté à Khotan avant l'arrivée du bouddhisme<sup>444</sup>. Un temple du feu à Taxila date de l'époque saka<sup>445</sup> et un autre est mentionné à Turfan dans un texte religieux du V<sup>e</sup> siècle ap. J.-C.<sup>446</sup>. Sa diffusion vers l'ouest et la Mésopotamie est d'abord, semble-t-il, entravée par l'hostilité des monarchies hellénistiques et arsacides. Il doit attendre l'avènement des Sassanides pour se développer et devenir religion d'État<sup>447</sup>. Renforcé par sa position officielle, il s'étend alors vers l'Orient en s'appuyant sur les régions où il est déjà bien enraciné. Le seul témoignage qui permette de penser indirectement que des marchands ont participé à sa propagation est sa place dans la société sogdienne<sup>448</sup>, dont on connaît le rôle dans le commerce à longue distance. Au VII<sup>e</sup> siècle, le pèlerin Xuan Zang raconte qu'à Samarcande, « le roi et le peuple.... font consister leur religion dans le culte du feu »<sup>449</sup>, ce que confirment les représentations picturales en Sogdiane<sup>450</sup> ou bien certains noms retrouvés dans les inscriptions de la haute vallée de l'Indus à Shatial<sup>451</sup>. Le mazdéisme atteint la Chine, peut-être dès le VI<sup>e</sup> siècle. Un peu plus tard, à partir de 631 selon la tradition, le mage Hou-lou y exerce ses activités<sup>452</sup>. En 677, le prétendant au trône sassanide en fuite à Chang'an obtient l'autorisation d'y établir un temple du feu<sup>453</sup>.

---

<sup>440</sup> H. Cordier, *Histoire générale de la Chine et de ses relations avec les pays étrangers depuis les temps les plus anciens jusqu'à la chute de la dynastie manchoue*, p. 490, 494 ; L. Boulnois, *La Route de la Soie*, p. 211.

<sup>441</sup> E. Trombert, « Un vestige vivant de la présence sogdienne en Chine du Nord ; le vignoble du Shanxi », dans Etienne de La Vaissière et Eric Trombet (éds.), *Les Sogdiens en Chine*, Études Thématiques 17, École française d'Extrême Orient, Paris, 2005, p. 277.

<sup>442</sup> L. Boulnois, *La Route de la Soie*, p. 216.

<sup>443</sup> J. Harmatta, B. N. Puri, L. Lelekov, S. Humayun, D. C. Sircar, « Religions in the Kushan Empire », in *History of civilizations of central Asia*, vol II, *The development of sedentary and nomadic civilizations, 700 B.C. to A.D. 250*, UNESCO Publishing, Paris, 1994, p. 305.

<sup>444</sup> J.-P. Roux, *L'Asie centrale, Histoire et civilisations*, p. 177.

<sup>445</sup> B.N. Puri, « The Sakas and Indo-Parthians », *loc. cit.*, p. 199 ; P. C. Prasad, *Foreign trade and commerce in ancient India*, p. 45.

<sup>446</sup> Le texte est d'origine bouddhiste (V. Hansen, « The Impact of the Silk Road Trade on a Local Community: The Turfan Oasis, 500-800 », dans Etienne de La Vaissière et Eric Trombet (éds.), *Les Sogdiens en Chine*, Études Thématiques 17, École française d'Extrême Orient, Paris, 2005, p. 298).

<sup>447</sup> J.-P. Roux, *L'Asie centrale, Histoire et civilisations*, p. 57.

<sup>448</sup> Même si les pratiques locales s'éloignent parfois de l'orthodoxie (F. Grenet, « The Self Image of the Sogdians », dans Etienne de La Vaissière et Eric Trombet (éds.), *Les Sogdiens en Chine*, Études Thématiques 17, École française d'Extrême Orient, Paris, 2005, p. 125 ; J.-P. Roux, *L'Asie centrale, Histoire et civilisations*, p. 170 ; B.A. Litvinsky, M.I. Vorobyova-Desyatovskaya, « Religions and Religious Movements – II », *loc. cit.*, p. 421).

<sup>449</sup> Xuan Zang, *L'Inde du Bouddha vue par des pèlerins chinois sous la dynastie Tang (VII<sup>e</sup> siècle)*, p. 62.

<sup>450</sup> L. Boulnois, *La Route de la Soie*, p. 195.

<sup>451</sup> N. Sims-Williams. « The Iranian Inscriptions of Shatial », in *Indologica Taurinensia*, Professor Gregory M. Bongard-Levin Felicitation Volume, 23-24, 1997-8, p. 528, 537.

<sup>452</sup> J.-P. Roux, *L'Asie centrale, Histoire et civilisations*, p. 57.

<sup>453</sup> E. Chavannes, *Documents sur les Tou-Kiue (Turcs) occidentaux*, p. 360.

Le manichéisme naît, quant à lui, en Mésopotamie au III<sup>e</sup> siècle ap. J.-C. à la suite de son fondateur Mani, dont les voyages, notamment dans les Indes du Nord-Ouest et peut-être chez les Kouchans<sup>454</sup>, sont connus. Certaines de ses conceptions sont d'ailleurs largement inspirées du brahmanisme et du bouddhisme<sup>455</sup>. D'abord proche de Shapur I<sup>er</sup>, il est finalement supplicié en mars 274 et ses fidèles persécutés par l'État sassanide, ce qui les incite à émigrer vers le monde romain, mais aussi vers l'Asie centrale. Il existe au milieu du III<sup>e</sup> siècle des communautés manichéennes à Merv,<sup>456</sup> puis à Samarcande<sup>457</sup> et chez les expatriés sogdiens<sup>458</sup> dès le V<sup>e</sup> ou le VI<sup>e</sup> siècle. Il est possible que l'un de ces convertis conduise la fameuse ambassade du kaghan Sizabul à Constantinople<sup>459</sup> car son nom, Maniakh pourrait signifier : « frère de Mani »<sup>460</sup>. Les marchands de Transoxiane diffusent leur foi manichéenne à Turfan<sup>461</sup> peut-être dès le VII<sup>e</sup> ou le VIII<sup>e</sup> siècle. C'est ce que peut laisser penser la découverte de plusieurs documents et bibliothèques sur place,<sup>462</sup> bien que la majorité des textes retrouvés date de l'arrivée des Ouighours au IX<sup>e</sup> siècle<sup>463</sup>. Parallèlement, le manichéisme se répand en Chine. En 694 c'est un Persan qui fait connaître à Chang'an le *Livre des deux Principes*<sup>464</sup> et en 719, un « élu » manichéen accompagne un ambassadeur du Tokharestan chez les Tang<sup>465</sup>.

Au début du VIII<sup>e</sup> siècle, il y a ainsi dans la capitale chinoise un ou deux temples manichéens, quatre-vingt-onze temples ou monastères bouddhistes, deux églises nestoriennes et deux lieux de culte zoroastriens<sup>466</sup>, ce qui peut donner une idée de l'influence respective des différentes religions venues de l'Ouest dans la Chine des Tang. En comparaison, il y a au même endroit seize temples et couvents taoïstes. La grande proscription des cultes étrangers décidée par l'Empire du Milieu remet tout en question dans les années 842 - 845<sup>467</sup>.

## Les langues, les arts et les techniques

Les brassages de populations entraînés par les conquêtes militaires et les nombreux échanges entre l'Est et l'Ouest de l'Eurasie durant une bonne partie de l'Antiquité ne peuvent qu'avoir provoqué une multiplicité des contacts entre les peuples et un rapprochement de leurs cultures. Il suffit pour s'en convaincre d'observer l'abondance des langues utilisées le long des routes, des villes, des oasis, des ports ou des métropoles que nous avons décrites, multiples

<sup>454</sup> Ph. Gignoux, B. A. Litvinsky, « Religions and religious movements - I », *loc. cit.*, p. 407.

<sup>455</sup> S. Levi, « Le bouddhisme et les Grecs », *loc. cit.*, p. 47-48.

<sup>456</sup> B. A. Litvinsky, M. Hussain Shah, R. Shabani Samghabadi, « The Rise of Sasanian Iran », *loc. cit.*, p. 474.

<sup>457</sup> Ph. Gignoux, B. A. Litvinsky, « Religions and religious movements - I », *loc. cit.*, p. 401.

<sup>458</sup> E. de la Vaissière, *Histoire des marchands sogdiens*, p. 201.

<sup>459</sup> Cf chapitre IV.

<sup>460</sup> L. Boulnois, *La Route de la Soie*, p. 190 ; cf chapitre IV.

<sup>461</sup> Zhang Guang-da, « The City-States of the Tarim Basin », *loc. cit.*, p. 295.

<sup>462</sup> V. Hansen, « The Impact of the Silk Road Trade on a Local Community: The Turfan Oasis, 500-800 », *loc. cit.*, p. 299.

<sup>463</sup> Zhang Guang-da, « Kocho (Kao Ch'ang) », in *History of civilizations of central Asia*, vol III, *The crossroads of civilizations AD 250 to 750*, UNESCO Publishing, Paris, 1996, p. 307.

<sup>464</sup> H. Cordier, *Histoire générale de la Chine et de ses relations avec les pays étrangers depuis les temps les plus anciens jusqu'à la chute de la dynastie manchoue*, p. 504 ; L. Boulnois, *La Route de la Soie*, p. 221.

<sup>465</sup> Ph. Gignoux, B. A. Litvinsky, « Religions and religious movements - I », *loc. cit.*, p. 410.

<sup>466</sup> L. Boulnois, *La Route de la Soie*, p. 223.

<sup>467</sup> Cf supra.

tours de Babel qui n'empêchent pas les communications de s'établir<sup>468</sup>. À Turfan ont été découverts des textes en syriaque, en moyen persan, en parthe, en sogdien, en bactrien, en différentes variétés d'indien, en ouïghour, en tibétain, en tokharien, en chinois<sup>469</sup>. À Bérénice, sur les bords de la mer Rouge, les ostraca montrent l'usage d'une douzaine de parlers différents, dont deux inconnus<sup>470</sup>. Mais au-delà de la pluralité des moyens d'expression, les hommes ont su utiliser les apports artistiques des civilisations avec lesquelles ils étaient en contact, pour créer des environnements originaux, dont le plus bel exemple se situe en Asie centrale. C'est effectivement là que se sont rencontrées les influences grecques, indiennes et iraniennes que nous allons maintenant étudier.

La culture hellénique connaît une grande diffusion vers l'Orient à l'occasion des conquêtes d'Alexandre. Des sites archéologiques comme celui d'Aï Khanum dans l'Afghanistan actuel, où le philosophe Cléarque laisse une copie des aphorismes du temple d'Apollon à Delphes<sup>471</sup>, en apportent encore la preuve aujourd'hui. Le grec reste la langue des générations de colons macédoniens qui se succèdent et il suit les mêmes évolutions phonétiques que son homologue du bassin méditerranéen<sup>472</sup>. Il continue à être parlé même après 250 av. J.-C., lorsque les Parthes interrompent les communications entre la Bactriane et la mère patrie<sup>473</sup>. Cependant son usage se perd progressivement et à l'avènement de l'Empire kouchan, si son alphabet est encore visible, notamment sur les monnaies de Bactriane<sup>474</sup>, les parlers régionaux sont devenus la langue commune des populations<sup>475</sup>. Parallèlement, les canons de l'esthétique hellénique se diffusent jusqu'à l'Amu Darya et l'Indus, repris bientôt par des artisans locaux dans leurs reproductions des divinités de l'Olympe ou des scènes mythologiques, de facture souvent inférieure à celles de la mer Égée<sup>476</sup>. Malgré les changements politiques et les invasions de toutes sortes, l'ascendant grec persiste mais se mélange avec les cultures environnantes. À l'époque de la dynastie saka des Maues et Azes<sup>477</sup>, nous sommes dans la première moitié du I<sup>er</sup> siècle av. J.-C., l'architecture et la décoration du temple de Jandial près de Taxila restent

<sup>468</sup> À la toute fin du II<sup>e</sup> siècle av. J.-C., « malgré la grande différence des langages depuis Ta-ouan (le Ferghana) jusqu'à An-si (le royaume des Parthes), il y a dans les mœurs beaucoup de ressemblance, et l'on s'entend les uns les autres. » (*Les Mémoires historiques de Se-ma Ts'ien*, p. 439). Cependant des difficultés subsistent, notamment lorsque le sujet de la conversation est ardu. C'est ce que raconte Strabon quand il évoque l'entretien d'Onésicrite avec Mandanis (cf supra ; Strabon, *Géographie*, XV, 1, 64).

<sup>469</sup> *Histoire de l'Humanité, du VII<sup>e</sup> siècle av. J.-C. au VII<sup>e</sup> siècle de l'ère chrétienne*, p. 1065.

<sup>470</sup> D. A. Agius, *Handbook of Oriental Studies, Section 1, The Near and Middle East, Classic Ships of Islam, From Mesopotamia to the Indian Ocean*, dans H. Altenmüller, B. Hrouda, B.A. Levine, R.S. O'Fahey, K.R. Veenhof, C.H.M. Versteegh (eds.), vol. 92, Brill, Leiden-Boston, 2008, p. 52.

<sup>471</sup> Cf chapitre II. L'apport grec dans le développement de la pensée et de la science indienne semble cependant assez faible. Il est discutable en médecine (J. Filliozat, « Les échanges de l'Inde et de l'Empire romain aux premiers siècles de l'ère chrétienne », *loc. cit.*, p. 27.), plus net en astronomie (*Histoire de l'Humanité, du VII<sup>e</sup> siècle av. J.-C. au VII<sup>e</sup> siècle de l'ère chrétienne*, p. 147 ; S. E. Sidebotham, *Berenike and the Ancient Maritime Spice Route*, p. 258 ; M. Angot, *Histoire des Indes*, p. 126).

<sup>472</sup> L. Martinez-Sève, « Les Grecs d'Extrême Orient : communautés grecques d'Asie Centrale et d'Iran », *Pallas, Revue d'études antiques*, 89, 2012, p. 379.

<sup>473</sup> P. Bernard, « The Greek Kingdoms of Central Asia » in *History of civilizations of central Asia*, vol II, *The development of sedentary and nomadic civilizations, 700 B.C. to A.D. 250*, UNESCO Publishing, Paris, 1994, p. 104.

<sup>474</sup> M. Angot, *Histoire des Indes*, p. 130.

<sup>475</sup> P. Bernard, « The Greek Kingdoms of Central Asia », *loc. cit.*, p. 124. Un phénomène analogue se déroule dans le royaume des Parthes, à partir du milieu du I<sup>er</sup> siècle ap. J.-C. où les légendes sur les monnaies sont dans un grec de plus en plus altéré (E. Choissnel, *Les Parthes et la Route de la Soie*, p. 132).

<sup>476</sup> V. Sarianidi, « Afghanistan : la colline d'or, les tombeaux d'une dynastie mystérieuse », *Courrier de l'Unesco*, 32, 1979, p. 31.

<sup>477</sup> Cf chapitre I.



helléniques même si l'influence indienne se fait sentir avec des motifs comme le lotus<sup>478</sup>. Quelques temps plus tard, sous Gondopharès, les personnages des décors bouddhistes ont des caractéristiques d'habitants de la mer Égée<sup>479</sup>. En Bactriane, à Kalchayan, au nord de Termez, un monarque kouchan est représenté sur son trône avec Nike et Héraklès à ses pieds. La sculpture est surmontée d'une frise de caractère nettement dionysien<sup>480</sup>. À cette époque se développe l'art dit du « Gandhara », qui serait né au sud de l'Hindu Kush sous les derniers rois indo-grecs<sup>481</sup> ou un peu plus tard<sup>482</sup>, mais dont l'épanouissement date classiquement du roi Kanishka, soit au début du II<sup>e</sup> siècle ap. J.-C.<sup>483</sup>. C'est un mélange subtil d'expressions artistiques venues d'Asie du sud et d'Occident. L'influence bouddhiste y est nette<sup>484</sup>, bien que d'autres dieux apparaissent, mais la mère du Bouddha ressemble à une matrone athénienne et la tête d'Apollon sert de modèle à celle de l'« Éveillé »<sup>485</sup>. Les sujets sont indiens mais les visages sont classiquement grecs, les formes et les attitudes totalement différentes de l'art du sous-continent<sup>486</sup>. Cette forme de syncrétisme culturel diffuse vers le nord-ouest, en Bactriane et jusqu'à proximité de la mer d'Aral<sup>487</sup>, mais aussi vers les oasis du bassin du Tarim, notamment au sud, à Khotan, Niya et au Lop Nor<sup>488</sup>. Elle se retrouve dans les sculptures et les fresques des grottes des mille bouddhas aux environs de Dunhuang<sup>489</sup> et va même jusqu'à influencer le style des décorations de Yungang en Chine du Nord dont la construction démarre à partir de 460<sup>490</sup>. Il est intéressant de constater que cette synthèse particulièrement réussie entre deux cultures ne concerne cependant que les Indes du Nord-Ouest et l'Asie centrale. En effet, si les contacts entre les deux mondes grecs et indiens ont débordé largement cette région du monde, ils n'ont donné nulle part ailleurs naissance à des civilisations comparables à celle que nous venons de décrire. Ainsi, la présence d'Occidentaux est bien connue au Deccan occidental et au Kerala, notamment grâce au développement de la route maritime à travers la mer d'Arabie, mais elle n'a pas influencé l'art local. Certes elle n'a été ni vraiment pérenne ni sans doute numériquement significative. Mais les témoignages que nous en avons ne rapportent le plus souvent que des donations religieuses, où l'assimilation des Méditerranéens à leur environnement indien paraît quasi complète<sup>491</sup>. Dans une région où les échanges ont été fréquents et importants, il est frappant de constater le peu d'expressions artistiques grecques, ce qui ne peut que rendre prudent dans l'établissement d'un

<sup>478</sup> B.N. Puri, « The Sakas and Indo-Parthians », *loc. cit.*, p. 196.

<sup>479</sup> *Ibid.*, p. 199.

<sup>480</sup> G. A. Pugachenkova, S. R. Dar, R. C. Sharma, M. A. Joyenda in collaboration with and H. Siddiqi, « Kushan Art », *loc. cit.*, p. 332-333 ; K. Enoki, G. A. Koshelenko, Z. Haidary, « The Yüeh-chih and their Migrations », in *History of civilizations of central Asia*, vol II, *The development of sedentary and nomadic civilizations, 700 B.C. to A.D. 250*, UNESCO Publishing, Paris, 1994, p. 183.

<sup>481</sup> J. Filliozat, « Les échanges de l'Inde et de l'Empire romain aux premiers siècles de l'ère chrétienne », *loc. cit.*, p. 13-14.

<sup>482</sup> M. Angot, *Histoire des Indes*, p. 125.

<sup>483</sup> L. Boulnois, *La Route de la Soie*, p. 125 ; E. Choisonel, *Les Parthes et la Route de la Soie*, p. 175.

<sup>484</sup> M. Wheeler, *Les influences romaines au-delà des frontières impériales*, trad. M. Thomas, Collection civilisations d'hier et d'aujourd'hui, Plon, Paris, 1960, p. 205.

<sup>485</sup> R. Thapar, *The Penguin History of Early India. From the Origins to AD 1300*, p. 269.

<sup>486</sup> L. Boulnois, *La Route de la Soie*, p. 125.

<sup>487</sup> *Ibid.*, p. 122-123 et 146-147 ; G. A. Pugachenkova, S. R. Dar, R. C. Sharma, M. A. Joyenda in collaboration with and H. Siddiqi, « Kushan Art », *loc. cit.*, p. 333-334, 350.

<sup>488</sup> R. Grousset, *Histoire de la Chine*, p. 59, 92 ; R. Grousset, *L'Empire des steppes, Attila, Genghis Khan, Tamerlan*, p. 88 ; L. Boulnois, *La Route de la Soie*, p. 122-123 ; J.-P. Roux, *L'Asie centrale, Histoire et civilisations*, p. 175, 177.

<sup>489</sup> L. Boulnois, *La Route de la Soie*, p. 183.

<sup>490</sup> E. Trombert, « Un vestige vivant de la présence sogdienne en Chine du Nord ; le vignoble du Shanxi », *loc. cit.*, p. 270.

<sup>491</sup> Cf chapitre III.

lien fort entre activités commerciales et propagation des cultures. La brillante civilisation qui s'établit des Indes du Nord-Ouest au Turkestan chinois apparaît donc, dans ses composantes occidentales, comme essentiellement le résultat de l'expédition d'Alexandre et de l'installation de monarchies d'inspiration hellénistique en Bactriane et au Gandhara.

Nous venons de détailler le bassin d'influence en Asie de la culture grecque. Nous avons vu ses transformations au contact des peuples d'Asie du Sud qui ont, eux aussi, marqué de leur empreinte les itinéraires du commerce oriental. Un des signes les plus évidents en est la diffusion de leurs moyens d'expression, le sanskrit au nord, et la famille des langues dravidiennes au sud<sup>492</sup>. Parmi les dérivés ou apparentés du sanskrit, le pakrit, ou du moins une de ses formes régionales, est le moyen d'expression du Bouddha, et le pâli sert à rédiger le canon bouddhique<sup>493</sup>. Tous ces parlars utilisent essentiellement deux alphabets, le karosthi et le brahmi<sup>494</sup>. Le karosthi, issu de l'araméen, transcrit le pakrit du Gandhara et des régions avoisinantes<sup>495</sup> alors que le brahmi et ses variantes dominant dans les autres parties du sous-continent<sup>496</sup>. Ces langages et ces écritures ont été largement pratiqués aux Indes, bien sûr, mais aussi en Asie centrale, preuve de leur influence culturelle durable. Les populations du Turkestan oriental, alors qu'elles étaient jusqu'alors dépourvues de tout mode d'expression écrite, adoptent en effet dans les premiers siècles de l'ère chrétienne l'usage du brahmi et du karosthi<sup>497</sup>. Des milliers de témoignages, religieux mais aussi administratifs, notamment à Khotan, Niya ou Loulan, prouvent l'utilisation du pakrit et du sanskrit. L'hypothèse a été émise qu'il s'agissait là d'une conséquence de la domination des Kouchans, mais en fait le bassin du Tarim n'a jamais fait partie de leurs territoires et bon nombre de ces documents leur sont postérieurs<sup>498</sup>. En Bactriane, où il existe d'autres formes d'écriture, les deux alphabets indiens restent plutôt confinés dans un contexte bouddhiste<sup>499</sup>. De manière générale, ces différents modes d'expression véhiculent, outre des ouvrages religieux<sup>500</sup>, des œuvres littéraires du sous-continent, qu'il s'agisse de fables tirées du *Pancha tantra*<sup>501</sup> ou de récits mythiques tirés du *Mahabharata*, qui ont inspiré certaines fresques de Panjikent en Sogdiane<sup>502</sup>. Au-delà de l'Asie centrale, les contes indiens se font connaître progressivement en Iran<sup>503</sup> et en Occident, traduits dans les langues vernaculaires.

---

<sup>492</sup> Son rameau le plus ancien est le tamoul.

<sup>493</sup> M. Angot, *Histoire des Indes*, p. 199.

<sup>494</sup> Il semble que l'écriture ait été tardivement adoptée dans les pays indiens (M. Angot, *Histoire des Indes*, p. 86). Les inscriptions d'Asoka qui utilisent généralement le brahmi, en seraient un des premiers témoignages (*ibid.*, p. 118).

<sup>495</sup> *Histoire de l'Humanité, du VII<sup>e</sup> siècle av. J.-C. au VII<sup>e</sup> siècle de l'ère chrétienne*, p. 123.

<sup>496</sup> J. Harmatta, « Languages and Literature in the Kushan Empire », in *History of civilizations of central Asia*, vol II, *The development of sedentary and nomadic civilizations, 700 B.C. to A.D. 250*, UNESCO Publishing, Paris, 1994, p. 425.

<sup>497</sup> B.A. Litvinsky, M.I. Vorobyova-Desyatovskaya, « Religions and Religious Movements – II », *loc. cit.*, p. 426.

<sup>498</sup> J. Harmatta, « Languages and Literature in the Kushan Empire », *loc. cit.*, p. 426-427.

<sup>499</sup> B.A. Litvinsky, M.I. Vorobyova-Desyatovskaya, « Religions and Religious Movements – II », *loc. cit.*, p. 427.

<sup>500</sup> La diffusion des textes indiens en Asie centrale, se fait aussi en langage vernaculaire par des traductions, par exemple, d'ouvrages médicaux (B. A. Litvinsky, Zhang Guang-da, « Central Asia, the Crossroads of Civilizations », *loc. cit.*, p. 485).

<sup>501</sup> Le *Pancha tantra* est un recueil indien de fables animalières en sanskrit daté peut être du III<sup>e</sup> siècle av. J.-C.

<sup>502</sup> B. I. Marshak, N. N. Negmatov, « Sogdiana », in *History of civilizations of central Asia*, vol III, *The crossroads of civilizations AD 250 to 750*, UNESCO Publishing, Paris, 1996, p. 257-259. Panjikent est une ville sogdienne du V<sup>e</sup> au VIII<sup>e</sup> siècle à 55 km à l'est de Samarcande (cf chapitre IV).

<sup>503</sup> À l'époque sassanide, les Iraniens montrent leur intérêt pour la culture indienne en traduisant des travaux d'astronomie, de médecine et de mathématiques (A. Tafazzoli, A. L. Khromovin, « Sasanian Iranian: Intellectual Life », in *History of civilizations of central Asia*, vol III, *The crossroads of civilizations AD 250 to 750*, UNESCO Publishing, Paris, 1996, p. 94).

L'histoire de Kalila et Dimna est ainsi racontée en moyen persan au milieu du VI<sup>e</sup> siècle par le médecin de Khosro I<sup>er</sup>, et il en existe une version en syriaque, datant de 570, en grec, en latin, puis en arabe. Il est possible que les fameux voyages de Sindbad trouvent de la même manière leur origine dans la littérature indienne<sup>504</sup>.

À côté des manifestations linguistiques et littéraires, les modes d'expression artistique venus d'Asie du Sud influencent, eux aussi, fortement les représentations picturales bien au-delà de leur région d'origine, notamment au Turkestan où ils se mêlent à d'autres courants, grecs nous l'avons vu, mais aussi iraniens ou même chinois. Les artistes empruntent aux scènes de la vie courante des oasis, des illustrations de contes inspirés de la vieille anthologie indienne des *jatakas*. Ainsi nous pouvons voir au début du VII<sup>e</sup> siècle, dans les grottes de Kucha des marchands représentés sous les traits de Sogdiens, exprimant ainsi la prépondérance de ces derniers dans le commerce oriental de l'Asie centrale de l'époque<sup>505</sup>.

La culture indienne ne se diffuse pas seulement vers la Sérinde, mais aussi vers l'Asie du Sud-Est. De nombreux sceaux écrits en karosthi et en brahmi entre le I<sup>er</sup> et le VI<sup>e</sup> siècle ap. J.-C. ont été retrouvés au Vietnam et en Thaïlande. À partir des IV<sup>e</sup> et V<sup>e</sup> siècle, les écritures de l'Asie du Sud ainsi que la pratique des inscriptions et des chartes se répandent en Insulinde<sup>506</sup>. Dans la péninsule malaise, les rares témoignages épigraphiques connus antérieurs à 700 ap. J.-C., sont tous en sanskrit<sup>507</sup>. La plus ancienne inscription indonésienne datée des environs de 400, retrace l'histoire du roi Mulavarman dont le nom est sanskrit, comme celui de son père alors que celui de son grand-père est d'origine indigène<sup>508</sup>. Le nom de l'ancienne ville de Thaïlande, Ayuthia vient d' Ayodhya, la capitale du royaume de Rama<sup>509</sup> ce qui montre la popularité des épopées du sous-continent<sup>510</sup> en Extrême-Orient. Il existe en effet sur place de multiples versions du *Ramayana* et du *Mahabharata*<sup>511</sup> même si elles ne constituent que le squelette de récit largement alimentés par des légendes locales<sup>512</sup>. Les représentations figuratives du panthéon indien se répandent, elles aussi, entre le golfe du Bengale et la mer de Chine. Une des premières sculptures de Vishnou provient d'un site aux environs de l'isthme de Kra daté du IV<sup>e</sup> siècle<sup>513</sup>. Nous avons déjà évoqué les statues de la divinité mitrée disséminées du delta du Mékong à l'Indonésie<sup>514</sup>. Il en est de même des reproductions du Bouddha, dont certaines empruntent des caractéristiques de l'art gupta de Mathura qui, à partir du V<sup>e</sup> siècle, se répand en Asie du Sud-Est<sup>515</sup>.

L'influence linguistique et culturelle iranienne, quant à elle, s'exerce préférentiellement en direction des espaces sud et centre asiatiques. Certes, le culte de Mithra imprègne

---

<sup>504</sup> *Ibid.*, p. 84.

<sup>505</sup> R. Xinjiang, « Sabao or Sabo: Sogdian Caravan Leaders in the Wall-Paintings in Buddhist Caves », dans Etienne de La Vaissière et Eric Trombet (éds.), *Les Sogdiens en Chine*, Études Thématiques 17, École française d'Extrême Orient, Paris, 2005, p. 223 ; E. Kageyama, « Sogdians in Kucha, a study from archaeological and iconographical material », dans Etienne de La Vaissière et Eric Trombet (éds.), *Les Sogdiens en Chine*, Études Thématiques 17, École française d'Extrême Orient, Paris, 2005, p. 364-365.

<sup>506</sup> C. Ferrier, *L'Indes des Gupta (IV<sup>e</sup>-VI<sup>e</sup> siècle)*, p. 149.

<sup>507</sup> *Histoire de l'Humanité, du VII<sup>e</sup> siècle av. J.-C. au VII<sup>e</sup> siècle de l'ère chrétienne*, p. 943-944.

<sup>508</sup> M. Angot, *Histoire des Indes*, p. 128.

<sup>509</sup> Le héros du *Ramayana*.

<sup>510</sup> R. Thapar, *The Penguin History of Early India. From the Origins to AD 1300*, p. 322.

<sup>511</sup> *Histoire de l'Humanité, du VII<sup>e</sup> siècle av. J.-C. au VII<sup>e</sup> siècle de l'ère chrétienne*, p. 210.

<sup>512</sup> R. Thapar, *The Penguin History of Early India. From the Origins to AD 1300*, p. 323.

<sup>513</sup> H.P. Ray « Early Maritime contacts Between South and Southeast Asia », *loc. cit.*, p. 53.

<sup>514</sup> Cf chapitre IV.

<sup>515</sup> C. Ferrier, *L'Indes des Gupta (IV<sup>e</sup>-VI<sup>e</sup> siècle)*, p. 127.

profondément le monde romain, et ce depuis le I<sup>er</sup> siècle av. J.-C.<sup>516</sup>, mais les caractéristiques de l'art parthe ne se remarquent guère au-delà de Palmyre<sup>517</sup> ou de la Crimée<sup>518</sup>, et les motifs sassanides n'apparaissent sur les tissus précieux byzantins qu'à la fin de notre période d'étude<sup>519</sup>. À l'inverse, dès l'époque maurya et peut-être même avant, les thèmes des artistes achéménides se retrouvent en Asie du Sud, comme les lions d'un chapiteau à Sarnath, les animaux adossés à Mathura ou la décoration d'un pilastre à Amarâvati<sup>520</sup>.

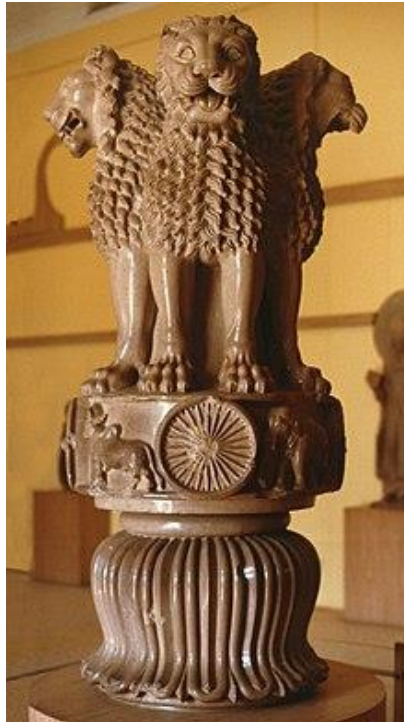


Figure 7 : Chapiteau aux lions du pilier d'Asoka de Sarnath

En Asie centrale, il est possible que les parentés linguistiques existant entre le persan et les langues de la Sérinde<sup>521</sup> aient joué un rôle dans la diffusion de la culture perse, d'autant que leurs différences ne constituent pas un obstacle insurmontable à la communication<sup>522</sup>. On

<sup>516</sup> Plutarque, *Vie de Pompée*, 24, 7.

<sup>517</sup> Par exemple certains défunts sont représentés avec un costume parthe (M. Sartre, *D'Alexandre à Zénobie. Histoire du Levant antique (IV<sup>e</sup> siècle av J.-C. - III<sup>e</sup> siècle ap. J.-C.)*, Paris, Fayard, 2001, p. 865.), la triade des dieux Aglibol, Baalshamin et Malakbel est figurée frontalement, la main droite levée pour bénir, habillée à la manière des princes arsacides (A. Mazahéri, *Les trésors de l'Iran, Mèdes et Perses, Trésors des Mages, La renaissance iranienne*, p. 123).

<sup>518</sup> Il existe sur place des centaines de documents d'un art gréco-iranien successivement achéménide, parthe puis sassanide (*ibid.*, p. 127).

<sup>519</sup> C. Beurdeley, *Sur les Routes de la Soie. Le grand voyage des objets d'art*, p. 128. Certains auteurs voient derrière la mosaïque sacrée de Byzance, celle d'origine parthe de l'Anatolie orientale et du nord de la Mésopotamie, (A. Mazahéri, *Les trésors de l'Iran, Mèdes et Perses, Trésors des Mages, La renaissance iranienne*, p. 109).

<sup>520</sup> *Ibid.*, p. 81.

<sup>521</sup> « ...car les populations de ces différents pays (une partie de la Perse et de la Médie, la Bactriane septentrionale et la Sogdiane) parlent à peu de choses près la même langue. » (Strabon, *Géographie*, XV, 2, 8).

<sup>522</sup> J.-P. Roux, *L'Asie centrale, Histoire et civilisations*, p. 164. D'ailleurs certaines langues, selon les époques, peuvent se diffuser et faciliter les contacts. Ainsi le sogdien devient la *lingua franca* de la Route de la Soie bien avant le VI<sup>e</sup> siècle date à laquelle il est parlé de la Mongolie à la Bactriane, rédigé en écriture nationale,

retrouve ainsi dans les monuments, peintures et sculptures de la région des caractères empruntés au grand voisin iranien. L'architecture des stupas de Guldara et Chotorak en Afghanistan rappelle certaines constructions parthes<sup>523</sup>, des représentations du Bouddha, toujours à Chotorak, évoquent des princes arsacides avec leur coiffure en triple chignon et leur façon de saluer<sup>524</sup>, des monnaies kouchanes montrent au revers la figure de Mithra ou celle de génies apparentés<sup>525</sup>. En Sogdiane, des modes d'expression perses se discernent dans le travail des objets métalliques<sup>526</sup> et dans des fresques où se reconnaissent « le souci du trait souple et élégant comme l'équilibre de la composition »<sup>527</sup> inspirés des artistes sassanides. La même influence se perçoit à Kucha ou Khotan même si elle est plus sensible dans les oasis du Nord du Tarim que dans ceux du Sud<sup>528</sup>.

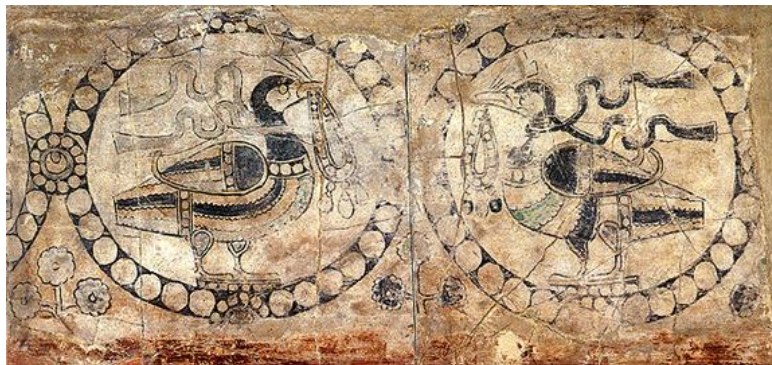


Figure 8 : Fresques représentant des oiseaux, typiquement sassanides, du VI<sup>e</sup> ou du VII<sup>e</sup> siècle provenant des grottes de Kizil dans la région de Kucha. Ce motif se retrouve tout le long de la Route de la Soie non seulement sur des fresques mais aussi sur des tissus.

Si les religions, les cultures, les expressions artistiques ont donc cheminé, nous venons de voir, de la Méditerranée à la mer de Chine durant les quelques siècles de notre étude, il manque à notre évocation une autre manifestation du génie humain, à savoir la technologie et ses évolutions, parfois liées à ses transferts. Le concept peut paraître anachronique mais il fait référence à un phénomène bien réel, qui a, lui aussi, comme tant d'autres biens matériels et immatériels, suivi les routes du commerce oriental. Les vecteurs en ont été variés, qu'ils soient princes ou pèlerins, soldats ou marchands. Ainsi le secret de la fabrication de la soie, malgré la vigilance des autorités chinoises, parvient d'abord en Asie centrale au V<sup>e</sup> siècle grâce à une princesse arrivée à Khotan<sup>529</sup>. Il est ensuite révélé à Justinien par des moines venus de Sérinde<sup>530</sup>

---

manichéenne ou syro-chrétienne (*ibid.*, p. 132-133, 164 ; B. I. Marshak, N. N. Negmatov, « Sogdiana », *loc. cit.*, p. 242).

<sup>523</sup> A. Mazahéri, *Les trésors de l'Iran, Mèdes et Perses, Trésors des Mages, La renaissance iranienne*, p. 114.

<sup>524</sup> *Ibid.*, p. 116.

<sup>525</sup> *Ibid.*, p. 119.

<sup>526</sup> B. I. Marshak, N. N. Negmatov, « Sogdiana », *loc. cit.*, p. 248.

<sup>527</sup> J.-P. Roux, *L'Asie centrale, Histoire et civilisations*, p. 172.

<sup>528</sup> *Ibid.*, p. 176-179.

<sup>529</sup> Cf chapitre IV. Le mode de tissage dans les oasis du bassin du Tarim est, semble-t-il, complètement différent de celui de la Chine traditionnelle (Zhang Guang-da, « The City-States of the Tarim Basin », *loc. cit.*, p. 291).

<sup>530</sup> Procope, *Le livre des guerres*, VIII, 17, 1.

ou, suivant une autre version, par un voyageur perse revenant de Chine<sup>531</sup>, ce qui permet au basiléus Justin d'étonner ses visiteurs turcs quelques temps plus tard en leur montrant la production byzantine<sup>532</sup>. La technologie du papier, connue en Chine depuis probablement la fin du II<sup>e</sup> siècle av. J.-C.<sup>533</sup>, se diffuse en Occident, selon la légende, à partir des soldats chinois capturés par les Arabes à la bataille du Talas en 751<sup>534</sup>. Il semble qu'en réalité le produit circulait déjà depuis quelques siècles en Asie centrale et même dans l'Iran sassanide<sup>535</sup>. La technique du verre transparent et/ou coloré est, quant à elle, amenée en Chine au V<sup>e</sup> siècle ap. J.-C. par des commerçants bactriens<sup>536</sup>. Tous ces exemples montrent, s'il en était besoin, l'intrication qui existe alors entre les mondes économiques, religieux, artistiques voire militaires sur les Routes de la Soie, maritimes ou terrestres.

Ces quelques pages consacrées à la diffusion des cultures liée au commerce à grande distance en Eurasie, sont bien entendu sommaires et incomplètes. Elles n'ont pour but que de montrer que dans certaines régions, notamment en Asie centrale, s'est opéré durant l'Antiquité, y compris tardive, un mélange pour ne pas dire une complicité entre différentes civilisations qui, étant donné leurs origines, n'avaient pas de raison particulière de s'enrichir les unes des autres. Certes, ce brassage et cette compréhension réciproque, ne sont pas toujours liés directement aux échanges commerciaux, car le monde des marchands ne s'intéresse souvent à celui des idées qu'en fonction des bénéfices qu'il peut en escompter. Mais il n'a été rendu possible que parce que des hommes, attirés par les nouveaux horizons des arts et des techniques, se sont lancés sur des chemins lointains que d'autres avaient déjà empruntés avant eux.

## Les aspects financiers du commerce oriental

### L'ingénierie des opérations marchandes

Tous les échanges que nous venons de détailler longuement nécessitent, à l'évidence, une logistique, des investissements et donc des hommes prêts à risquer tout ou partie de leur patrimoine dans une aventure incertaine. Pour un certain nombre d'entre eux, il est possible que les sommes mises en jeu restent modestes mais leur permettent cependant, qui de s'intégrer dans une caravane d'Asie centrale sur un trajet relativement court, qui de prendre place à bord d'un navire cabotant entre l'Afrique et l'Arabie. Mais pour d'autres, il leur est nécessaire d'avoir une toute autre envergure financière. Ainsi pour organiser une des grandes expéditions navales

---

<sup>531</sup> Photius, *Bibliothèque, Théophane de Byzance, Histoire*. On ne connaît pas le métier du voyageur.

<sup>532</sup> *Ibid.*

<sup>533</sup> F. Thierry, « Yuezhi et Kouchans. Pièges et dangers des sources chinoises » dans O. Bopéarachchi, M.-F. Boussac (éds.), *Afghanistan ancien carrefour entre l'Est et l'Ouest, Actes du colloque international*, Brepols, 2005, p. 429-430.

<sup>534</sup> E. Chavannes, *Documents sur les Tou-Kiue (Turcs) occidentaux*, p. 354 ; Mu Shun-ying, Wang Yao, « The Western Regions (His-Yü) under the T'ang Empire and the Kingdom of Tibet », *loc. cit.*, p.350.

<sup>535</sup> Ma Yong, Sun Yutang, « The Western Regions under the Hsiung-nu and the Han », *loc. cit.*, p. 226 ; B. A. Litvinsky, Zhang Guang-da, « Central Asia, the Crossroads of Civilizations », *loc. cit.*, p. 485 ; E. de la Vaissière, *Histoire des marchands sogdiens*, p. 273.

<sup>536</sup> F. Hirth, *China and the Roman Orient: Researches Into Their Ancient and Mediaeval Relations as Represented*, p. 231 ; F. Thierry, C. Morisson, « Sur les monnaies byzantines trouvées en Chine », *loc. cit.*, p. 132.

égyptiennes vers le Kerala, un bateau d'au moins 400 t est absolument indispensable pour affronter l'océan Indien<sup>537</sup>. Il vaut entre 250 000 et 400 000 sesterces<sup>538</sup>. Ensuite, il faut financer les achats dans les Indes du sud, donc se procurer des marchandises<sup>539</sup> à vendre sur place, et/ou du numéraire, de bon aloi de préférence<sup>540</sup>. La trésorerie nécessaire demeure difficile à estimer. Le chargement de l'Hermapollon rapportée dans le papyrus de Muziris<sup>541</sup> atteint 1150 talents<sup>542</sup>, soit environ 7 millions de sesterces<sup>543</sup>. Mais il s'agit d'un fret de retour dont le montant est évalué en fonction de son prix à la vente sur le territoire romain. Pline nous dit que le bénéfice escompté d'un négoce avec les Indes est de 100 pour un<sup>544</sup>, rapport que le *Hou Han shu* réduit à 10 pour un<sup>545</sup> mais qui est confirmé par le *Chin-shu* pour le IV<sup>e</sup> siècle<sup>546</sup>. En tenant compte de ces variations et des nombreux calculs de la littérature, les armateurs de l'Hermapollon ont, *a priori*, déboursé entre 200 000 et 2 millions de sesterces pour remplir les cales de leur navire à Muziris. Cette somme se recoupe globalement avec la valeur d'un trésor trouvé dans une dune de la côte de Malabar et probablement enterré là à la suite d'un naufrage. À côté d'un bateau de bronze, il y avait 8000 *aurei*, soit environ 800 000 sesterces<sup>547</sup> qui étaient sans doute destinés à effectuer des achats sur place. Donc, si l'on veut bien récapituler les différentes dépenses

<sup>537</sup> L. Casson, « New light on Maritime Loans; P. Vindob. G 40822 », *Zeitschrift für Papyrologie und Epigraphik*, 84, 1990, p. 205, note 29.

<sup>538</sup> R.J. Whitewright, *Maritime Technological Change in the Ancient Mediterranean: The Invention of the Lateen Sail*, p. 50. Cette somme peut être largement diminuée si le navire est affrété et que l'armateur est payé par une part des bénéfices.

<sup>539</sup> Tous les intermédiaires entre la monétarisation complète et le troc intégral existent dans les échanges du commerce oriental. Ils varient selon les lieux et les moments, y compris aux Indes (Pausanias, *Le tour de la Grèce*, III, 12). Dans le cas du troc, les textes aussi bien occidentaux que chinois, décrivent régulièrement des processus muets à la chorégraphie bien réglée, de l'Afrique à l'Asie centrale en passant par le Sri Lanka (Cosmas Indicopleustès, *Topographie chrétienne*, II, 52 ; Pline, *Histoire naturelle*, VI, 24 ; Faxian, *Mémoires sur les Pays Bouddhiques*, p. 67-68 ; F. Hirth, *China and the Roman Orient: Researches Into Their Ancient and Mediaeval Relations as Represented*, p. 83-84).

<sup>540</sup> La monnaie romaine commence sans doute à être connue aux Indes dans la dernière décennie du règne d'Auguste, d'abord avec des deniers puis à partir de Caligula avec des *aurei*. Après la dévaluation de Néron, seuls les *aurei* continuent à être utilisés dans le commerce avec l'Asie du Sud, notamment sous Antonin le Pieux. Après les Sévères, il y a une interruption des arrivées d'or qui ne reprennent qu'avec les *solidi* d'Honorius (A. Tchernia, « Moussons et monnaies : les voies du commerce entre le monde gréco-romain et l'Inde », *Annales. Histoire. Sciences Sociales*, 50, 5, 1995, p. 1004, 1008).

<sup>541</sup> Cf *infra*.

<sup>542</sup> F. De Romanis, « Playing Sudoku on the Verso of the "Muziris Papyrus": Pepper, Malabathron and Tortoise Shell in the Cargo of the Hermapollon », *JAIH*, 27, 2012, p. 86.

<sup>543</sup> Il s'agit de l'estimation la plus communément admise (F. De Romanis, S. Sorda, « Les *aurei* après le commerce : Les taxes de l'ouest et les dons de l'est », dans *Dal Denarius al Dinar, l'orient e la moneta romana*, Atti dell'incontro di studio Roma 16-18 settembre 2004, Studi e materiali -12, Roma 2006, p. 58 ; R. Mclaughlin, *Rome and the Distant East: Trade Routes to the Ancient Lands of Arabia, India and China*, p. 158, 161 ; J.-P. Brun, « Les relations entre la Méditerranée, l'Arabie et l'Inde par la mer Rouge, de l'époque ptolémaïque à l'Empire romain 2/2 », Collège de France, en ligne, 10 décembre 2013 ; M. Beard, *SPQR, Histoire de l'ancienne Rome*, Perrin, Paris, 2016, p. 515-516). Selon S.E. Sidebotham, il s'agirait de 7 millions de drachmes, qui pourraient correspondre à environ 20 millions de sesterces (S. E. Sidebotham, *Berenike and the Ancient Maritime Spice Route*, p. 155, 217-218).

<sup>544</sup> Pline, *Histoire naturelle*, VI, 26.

<sup>545</sup> Ed. Chavannes, « Les pays d'Occident d'après le *Heou Han chou* », *loc. cit.*, p. 38.

<sup>546</sup> F. Hirth, *China and the Roman Orient: Researches Into Their Ancient and Mediaeval Relations as Represented*, p. 42, 45. Au X<sup>e</sup> siècle, un capitaine arabe de retour aux Indes parle d'un profit égal à dix fois la mise (*Merveilles de l'Inde*, XVI, XXVI).

<sup>547</sup> R. Mclaughlin, *Rome and the Distant East: Trade Routes to the Ancient Lands of Arabia, India and China*, p. 161.

nécessaires<sup>548</sup> pour organiser un voyage vers le pays du poivre à partir de la mer Rouge, il faut compter au moins 1 million de sesterces<sup>549</sup> et probablement quelque(s) autre(s) supplémentaire(s)<sup>550</sup> pour l'équipage et les frais annexes, soit, pour fixer les idées, la somme nécessaire pour être sénateur, ou bien pour posséder une belle propriété foncière<sup>551</sup>.

Comment s'organise donc le financement de telles entreprises ?

Ceux des marchands qui s'embarquent à Bérénice ou Myos Hormos et décident d'affronter l'océan Indien, engagent sans aucun doute une part de leurs biens personnels. Pour les plus modestes, il leur suffit de louer une place dans l'entrepont<sup>552</sup> d'un navire en partance, pour y stocker quelques marchandises, au besoin en s'associant avec quelques autres compères. D'autres, aux moyens plus importants, peuvent profiter de leur situation d'armateur pour se lancer dans le commerce à grande distance. Deux femmes d'Alexandrie, Ailia Isidora et Ailia Olympias, se prétendent ainsi ναύκληροι et ἔμποροι en mer Érythrée au II<sup>e</sup> siècle ap. J.-C. dans une dédicace à la déesse Leto au sud de Coptos<sup>553</sup>. Il est probable qu'elles ne montent pas à bord de leur(s) bateau(x) et qu'elles confient à leur capitaine, Alios Apolonarios, le soin de se charger des détails pratiques. Un autre *naukleros*, Severus, fils de Moschion, laisse une inscription dans le désert entre Edfou et Bérénice<sup>554</sup>, peut-être alors qu'il surveille un de ses chargements, mais nous ne savons pas quel est son rôle exact.

Dans bon nombre de cas cependant, les négociants ne sont ni marins, ni passagers, et les sommes en jeu étant tellement importantes, seuls les plus fortunés d'entre eux peuvent se lancer dans l'aventure du trafic avec les Indes. En règle générale d'ailleurs, ils le font par l'entremise d'hommes de confiance<sup>555</sup>, d'affranchis ou d'esclaves dont nous connaissons quelques noms grâce aux archives dites de Nicanor<sup>556</sup>. Parmi tous ces intermédiaires, il y a des citoyens romains, parfois de date récente, des Grecs, des Égyptiens, des Orientaux<sup>557</sup>. Ils sont d'autant plus indispensables à certains *negotiatores* fortunés, qu'Auguste a interdit l'entrée de l'Égypte aux sénateurs et aux chevaliers de premier rang<sup>558</sup>. Malgré cette contrainte, il existe, notamment durant le Haut-Empire, des familles suffisamment riches et désireuses d'investir en mer Rouge, soit parce qu'elles sont originaires d'Alexandrie, soit parce que leur activité professionnelle les

---

<sup>548</sup> Nous avons négligé l'avitaillement et considéré que le salaire de l'équipage est minime, et/ou prélevé sur les bénéfices.

<sup>549</sup> R McLaughlin, *Rome and the Distant East: Trade Routes to the Ancient Lands of Arabia, India and China*, p. 157.

<sup>550</sup> D. Whittaker, « Le commerce romain avec l'Inde et la prise de décision économique », *loc. cit.*, p. 275.

<sup>551</sup> R McLaughlin, *Rome and the Distant East: Trade Routes to the Ancient Lands of Arabia, India and China*, p. 157.

<sup>552</sup> *Ibid.*

<sup>553</sup> SB 7539=SEG VIII, 703.

<sup>554</sup> R McLaughlin, *Rome and the Distant East: Trade Routes to the Ancient Lands of Arabia, India and China*, p. 39.

<sup>555</sup> Un papyrus de Myos Hormos mentionne Agathopus, connu par ailleurs pour être un agent de Publius Mamilius Chresimus de Coptos (R. Tomber, *Indo-Roman Trade, from pots to pepper*, p. 82). Les citoyens romains que l'on retrouve dans les archives de Nicanor ou à Bérénice sur des ostraca peuvent agir pour leur propre compte ou comme intermédiaire. On ne sait pas dans quelle catégorie placer Caius Numidius Eros qui laisse un graffiti sur la route de Coptos en 2 av. J.-C., alors qu'il revient des Indes (AE 1999, 1723).

<sup>556</sup> Il s'agit d'un peu moins d'une centaine d'ostraca, datés de 18 av. J.-C. à 62 ap. J.-C. et représentant des quittances pour des marchandises transportées entre le Nil et la mer Rouge par des transitaires de Coptos. Le nom de la famille Nicanor y apparaît fréquemment, d'où le nom donné aux archives.

<sup>557</sup> J. Schwartz, « L'Empire romain, l'Égypte et le commerce oriental », *loc. cit.*, p. 28-29 ; R McLaughlin, *Rome and the Distant East: Trade Routes to the Ancient Lands of Arabia, India and China*, p. 34.

<sup>558</sup> Tacite, *Annales*, II, 59.



a amenés dans cette partie du monde, soit tout simplement parce qu'elles sont attirées par une espérance de gain considérable. Les origines de leur richesse sont souvent liées au commerce, activité qui peut se révéler très rémunératrice. Rappelons par exemple qu'une cargaison de blé égyptien expédiée en Italie peut rapporter jusqu'à 200 000 sesterces<sup>559</sup>. C'est justement un marchand de blé, membre de l'élite égyptienne, Paminis, fils de Parthenios, qui apparaît aux côtés de ses fils très actif à Coptos et Bérénice, que ce soit dans la documentation papyrologique et épigraphique ou dans les ostraca de Nicanor<sup>560</sup>. Dans un certain nombre de cas, les familles sont suffisamment riches pour prendre à ferme la perception des taxes de l'État. Les Julii Alexandre, juifs d'Alexandrie, bien introduits dans les sphères dirigeantes de l'époque julio-claudienne<sup>561</sup>, en sont un bon exemple. L'un d'entre eux, Marcus, neveu de Philon d'Alexandrie, est très engagé entre 37 et 44 ap. J.-C. dans des activités commerciales à Coptos, Myos Hormos et Bérénice<sup>562</sup>. Son père, Tiberius, est, quant à lui, chargé comme arabarque, du recouvrement de la taxe romaine dans le désert égyptien. Dans les archives de Nicanor, il y a aussi trace d'au moins un autre arabarque, et peut-être de deux, et d'un certain Gaius Norbanus Ptolemaios, personnage de rang équestre, occupant des fonctions administratives importantes sous le règne de Néron<sup>563</sup>. Des affranchis impériaux ont des intérêts commerciaux à Bérénice, comme Gaius Iulius Aphroditos, cité dans une douzaine d'ostraca de la période julio-claudienne<sup>564</sup>. Les Annii, bien connus à Pouzolles comme le rappellent plusieurs inscriptions, mêlent également service de l'État et intérêts personnels dans l'océan Indien. Un de leurs affranchis est chargé de collecter les taxes de la mer Rouge et aborde Taprobane à la suite d'une fortune de mer<sup>565</sup> alors qu'un autre laisse une inscription en latin sur la route entre Coptos et Bérénice en 6 av. J.-C.<sup>566</sup>. Les Peticii, originaires d'Apulie, s'intéressent, eux aussi, au commerce avec l'Asie du Sud. L'un d'entre eux, alors marchand de blé, recueille Pompée sur son bateau après la bataille de Pharsale et quelques-uns de ses successeurs se diversifient dans l'œnologie en Afrique du Nord, en Égypte et aux Indes, comme l'atteste un graffiti entre Coptos et Bérénice<sup>567</sup> et une amphore estampée à Mathura<sup>568</sup>. Un fragment de monument funéraire découvert dans les Abruzzes leur a été rattaché. Il représente un dromadaire transportant probablement du vin<sup>569</sup>.

Il reste enfin des marchands, il serait peut-être préférable de dire des investisseurs, dont la fortune n'est pas suffisante ou qui refusent de l'engager totalement dans une aventure somme toute assez risquée, et qui préfèrent s'associer ou emprunter, ce qui est apparemment un moyen

<sup>559</sup> R. Mclaughlin, *Rome and the Distant East: Trade Routes to the Ancient Lands of Arabia, India and China*, p. 157. Strabon nous dit que la balance commerciale d'Alexandrie était largement excédentaire (Strabon, *Géographie*, XVII, 1, 7.), et donc que le numéraire à investir dans le commerce oriental n'y manquait pas.

<sup>560</sup> R. Ast, « Bérénice à la lumière des inscriptions, des ostraca et des papyrus » dans J.-P. Brun, T. Faucher, B. Redon et al. (éds.), *Le désert oriental d'Égypte durant la période gréco-romaine : bilans archéologiques*, Collège de France, Paris, 2018, 9-10.

<sup>561</sup> Flavius Josèphe, *Les Antiquités juives*, XIX, 5, 1.

<sup>562</sup> J. Schwartz, « L'Empire romain, l'Égypte et le commerce oriental », *loc. cit.*, p. 29-30 ; R. Mclaughlin, *Rome and the Distant East: Trade Routes to the Ancient Lands of Arabia, India and China*, p. 159-160.

<sup>563</sup> R. Ast, « Bérénice à la lumière des inscriptions, des ostraca et des papyrus », *loc. cit.*, 8.

<sup>564</sup> *Ibid.*

<sup>565</sup> Cf chapitre III.

<sup>566</sup> *SEG XIII*, 0614.

<sup>567</sup> R. Mclaughlin, *Rome and the Distant East: Trade Routes to the Ancient Lands of Arabia, India and China*, p. 156.

<sup>568</sup> R. Tomber, *Indo-Roman Trade, from pots to pepper*, p. 152.

<sup>569</sup> A. Tchernia, « Le dromadaire des *Peticii* et le commerce oriental », *Mélanges de l'école française de Rome*, 1992, 104-1, p. 300.

fréquemment employé<sup>570</sup>. Dans le premier cas, les compagnies ainsi créées ont, semble-t-il, des structures assez lâches, basées sur des liens familiaux ou amicaux, avec une durée de vie plutôt brève<sup>571</sup>. Dans le second cas, les demandeurs s'adressent à des particuliers ou à des organisations capables d'avancer les sommes suffisantes. Il peut alors s'agir de membres de la vieille aristocratie romaine<sup>572</sup> dont, souvent, les stratégies financières se limitent à la spéculation foncière ou aux activités de prêts<sup>573</sup>, ou de très riches commerçants, notamment à l'époque julio-claudienne<sup>574</sup>, originaires d'Italie, mais aussi de Méditerranée orientale. Toutes ces personnes restent actuellement difficilement identifiables<sup>575</sup>. Il ne semble pas que des banquiers professionnels se soient beaucoup investis dans ce genre d'entreprise<sup>576</sup>. Les contrats conclus portent quant à eux, le nom de « prêts maritimes » ou « prêts à la grosse aventure ». Cette pratique, déjà connue en Grèce, semble avoir eu cours du IV<sup>e</sup> siècle av. J.-C. jusqu'au Haut-Empire<sup>577</sup>. La somme empruntée est gagée sur le navire et la cargaison qu'il contient, parfois sur d'autres marchandises ou sur des biens fonciers. S'il y a naufrage et perte du chargement, le débiteur est dégagé de toute obligation. C'est donc le créancier qui prend tous les risques, ce qui explique les taux d'intérêt élevés, parfois 12%<sup>578</sup> mais habituellement le tiers du prêt. Nous connaissons plusieurs exemples de ce type d'arrangement. Au IV<sup>e</sup> siècle av. J.-C., il apparaît dans deux plaidoyers de Démosthène au II<sup>e</sup> siècle av. J.-C.<sup>579</sup> ainsi que dans un contrat de l'Égypte hellénistique évoquant un voyage vers le pays des aromates<sup>580</sup>. Il est décrit dans un papyrus du II<sup>e</sup> siècle ap. J.-C. dit de « Muziris »<sup>581</sup> et en 149 un banquier sert d'intermédiaire dans la conclusion d'un contrat de ce genre entre deux prêteurs et quatre marins propriétaires de l'Antinous Philosarapis Sozon<sup>582</sup>. Enfin au VI<sup>e</sup> siècle il existe toujours dans le code Justinien<sup>583</sup>. Si l'on excepte l'affaire d'Androclès contre Lacrite que plaide Démosthène, ainsi que le papyrus de Muziris, les prêts « à la grosse aventure » concernent généralement des associations de prêteurs et/ou

<sup>570</sup> A. Tchernia, « Moussons et monnaies : les voies du commerce entre le monde gréco-romain et l'Inde », *loc. cit.*, p. 1009.

<sup>571</sup> B. Fauconnier, « Graeco-Roman Merchants in the Indian Ocean revealing a multicultural trade », dans M.-Fr. Boussac, J.-Fr. Salles, J.-B. Yon (éds.), *Topoi*, supp. 11, *Autour du Périples de la mer Erythrée*, 2012, p. 80, note 25.

<sup>572</sup> La famille impériale elle-même peut être impliquée sans que l'empereur lui-même ne soit concerné (J. Andreau, *Banques et affaires dans le monde romain, IV<sup>e</sup> siècle av. J.-C. - III<sup>e</sup> siècle ap. J.-C.*, Collection points histoire, Editions du Seuil, Paris, 2001, p. 279).

<sup>573</sup> R. J. Whitewright, *Maritime Technological Change in the Ancient Mediterranean: The Invention of the Lateen Sail*, p. 50.

<sup>574</sup> R. Mclaughlin, *Rome and the Distant East: Trade Routes to the Ancient Lands of Arabia, India and China*, p. 158-159.

<sup>575</sup> D. Whittaker, « Le commerce romain avec l'Inde et la prise de décision économique », *loc. cit.*, p. 276.

<sup>576</sup> J. Andreau, *Banques et affaires dans le monde romain, IV<sup>e</sup> siècle av. J.-C. - III<sup>e</sup> siècle ap. J.-C.*, p. 111.

<sup>577</sup> *Ibid.*, p. 109.

<sup>578</sup> S. E. Sidebotham, *Berenike and the Ancient Maritime Spice Route*, p. 219 ; C. Morrisson, « Peuplement, économie et société de l'Orient byzantin », *loc. cit.*, p. 220.

<sup>579</sup> Dans l'un, il s'agit d'un prêt de 2000 drachmes pour un voyage vers le Bosphore (Démosthène, *Contre Phormion*), dans l'autre d'un prêt de 3000 drachmes pour un voyage vers le Pont Euxin (Démosthène, *Contre Lacrite*).

<sup>580</sup> Un papyrus très mutilé décrit le prêt de cinquante mines d'argent à cinq emprunteurs par l'intermédiaire d'un courtier italien pour un voyage aller et retour vers la Somalie. Les témoins sont de Sparte, Thessalonique, Carthage, Marseille (J. Rougé, « La navigation en mer Érythrée dans l'Antiquité », dans *L'Arabie et ses mers bordières. I. Itinéraires et voisinages*. Séminaire de recherche 1985-1986, Lyon : Maison de l'Orient et de la Méditerranée Jean Pouilloux, 1986, p. 67-68).

<sup>581</sup> *Cf infra*.

<sup>582</sup> L. Casson, « New light on Maritime Loans: P. Vindob. G 19792 (= SB VI 9571) », dans R. Bagnall and W.V. Harris (eds.), *Studies in Roman Law in Memory of A. Arthur Schiller*, E. J. Brill, Leyde, 1986, p. 11-12.

<sup>583</sup> Code Justinien, *Digeste*, XXII, 2, 3 ; 2, 4 ; 2, 6.

d'emprunteurs qui, elles aussi<sup>584</sup>, ont toutes les probabilités de n'avoir duré que le temps d'un voyage<sup>585</sup>.

Les modes de financement que nous venons d'évoquer concernent essentiellement le trafic maritime entre l'Égypte et les Indes, et ce globalement durant le Haut-Empire. Ce n'est pourtant là qu'une des facettes du commerce oriental et les caravanes, elles aussi, ont joué un rôle important sur les routes entre la Méditerranée et l'Asie ou l'Arabie. Les sommes en jeu peuvent alors, avec toute la prudence nécessaire, être comparées à celles que nous avons estimées à propos de la mer Rouge. Ainsi, un chameau porte 90 kg<sup>586</sup>, parfois deux fois ou trois fois cette charge<sup>587</sup>, soit donc au moins environ 280 livres romaines, par exemple d'encens, qui vaut selon sa qualité<sup>588</sup>, de 840 à 2800 deniers, soit environ de 3400 à 11200 sesterces. Une caravane peut compter une centaine de bêtes, qui représentent donc de 300 000 à 1 million de sesterces<sup>589</sup>. Là encore, le financement implique sans aucun doute des apports personnels, mais aussi des prêts et des investisseurs, parfois regroupés en associations. Sur une inscription en araméen découverte dans une tour funéraire à Palmyre, il est question d'un prêt d'une valeur de plusieurs millions de sesterces<sup>590</sup>, montant si considérable qu'il semble logiquement en rapport avec le commerce à longue distance. Les marchands de l'oasis trouvent donc *a priori* sur place assez facilement les fonds nécessaires à leurs entreprises, d'autant qu'ils sont souvent associés entre eux, comme le montrent les inscriptions caravanières. Là encore, nous connaissons parfois les noms des prêteurs. Ainsi, au milieu du II<sup>e</sup> siècle ap. J.-C., Ulpus Yarhai ou Soados<sup>591</sup>, sont largement honorés par la cité. Leur rôle est sans doute complexe mais ils ont, sans nul doute, participé au financement et à l'organisation du trafic entre la Syrie, la Mésopotamie et au-delà, selon des modalités qui restent malheureusement assez floues.

Ici comme ailleurs, force est de constater que les sommes en jeu sont souvent importantes et que les bailleurs de fonds ayant une certaine assise financière sont des personnages indispensables et incontournables. Il est alors possible que leur diminution, ou leur désintérêt, soit une des raisons expliquant les difficultés du commerce romain vers l'Asie au III<sup>e</sup> siècle, ainsi que la réduction de son bassin d'échanges les siècles suivants. Certes, les textes nous proposent parfois, pour la période, l'exemple d'un entrepreneur fortuné capable de financer des entreprises commerciales à grande distance. Ainsi Firmus, adversaire d'Aurélien, homme très riche et cultivé, envoie « souvent ses vaisseaux dans l'Inde »<sup>592</sup>. Mais ce genre de récit n'existe plus à partir du IV<sup>e</sup> siècle et les voyageurs ou marchands romains empruntent désormais

---

<sup>584</sup> Cf supra.

<sup>585</sup> S. E. Sidebotham, *Berenike and the Ancient Maritime Spice Route*, p. 216.

<sup>586</sup> L.G. Laizet, *Rome et les Arabes. L'état des sources*, Mémoire de Master II d'histoire ancienne, Université de Franche Comté, 2012, p. 59.

<sup>587</sup> S. E. Sidebotham, *Berenike and the Ancient Maritime Spice Route*, p. 155.

<sup>588</sup> R. Mclaughlin, *Rome and the Distant East: Trade Routes to the Ancient Lands of Arabia, India and China*, appendix C, p. 182.

<sup>589</sup> Si l'on veut avoir une idée du bénéfice, il faut déduire de ce chiffre le coût du transport. Pline l'estime, à travers l'Arabie et hors les taxes, à 688 deniers par animal, donc pour la même caravane à 275 000 sesterces (Pline, *Histoire naturelle*, XII, 32).

<sup>590</sup> F. De Romanis, S. Sorda, « Les aurei après le commerce : Les taxes de l'ouest et les dons de l'est », *loc. cit.*, p. 62-65. La somme exacte, d'environ 90 000 000 de sesterces, paraît énorme, surtout si on la rapproche du chiffre donné par Pline des pertes annuelles du commerce extérieur de l'Empire romain avec les Indes, la Sérique et l'Arabie (100 000 000 de sesterces) (Pline, *Histoire naturelle*, XII, 41). Mais la traduction du texte araméen semble difficile et les interprétations divergent. Il n'en demeure pas moins qu'il s'agit d'un prêt important.

<sup>591</sup> Cf chapitre III.

<sup>592</sup> Histoire Auguste, *Vie de Firmus, de Saturnin, de Proculus et de Bonose*, III.

régulièrement des bateaux étrangers pour se rendre en Asie du Sud. Nous sommes loin de la situation qui prévaut dans le papyrus de Muziris. Un peu plus tard, au VI<sup>e</sup> siècle, nous voyons l'Église jouer, semble-t-il, une partie du rôle des grands financiers du début de notre ère, mais il est difficile de dire si elle s'implique dans le commerce oriental. Il existe, certes, une importante flotte ecclésiastique<sup>593</sup> mais elle apparaît plus destinée à lutter contre les famines par la fourniture de céréales<sup>594</sup> qu'à transporter les amphores d'Akaba, qui pourtant, pour bon nombre d'entre elles, portent des monogrammes chrétiens<sup>595</sup>. Relevons cependant qu'à cette époque, le moine byzantin Jean Moschus rapporte qu'un Alexandrin reçoit 50 livres d'or du patriarche Apollinarius pour couvrir ses pertes maritimes, non précisées, c'est-à-dire, toutes proportions gardées, une somme équivalente aux investissements du début de notre ère<sup>596</sup>.

Il est ainsi tout à fait certain que des problèmes d'organisation et de financement se sont posés durant toute la période de notre étude, tout au long des routes de l'Eurasie. Les besoins ont été différents suivant les lieux ou les moments, mais on retrouve régulièrement des moyens comparables pour les satisfaire. Ainsi, dans l'Iran sassanide, des commerçants ou des communautés religieuses se regroupent pour mettre en commun leurs ressources financières<sup>597</sup>. L'église nestorienne de Ctésiphon, comme celle d'Alexandrie mais sans doute de manière plus nette, s'implique dans les échanges vers l'Asie du Sud et du Sud-Est<sup>598</sup>. Aux Indes, il existe depuis très longtemps des associations de marchands et de sous-traitants. Le *Mahabharata* évoque des corporations de transporteurs<sup>599</sup>, et durant l'époque maurya, l'État organise des regroupements pour le commerce maritime<sup>600</sup>. À côté d'entrepreneurs individuels, des guildes, notamment aux époques kouchan et gupta, structurent de manière souvent assez contraignante, le négoce et l'artisanat. Parfois très riches, elles peuvent agir comme banquier<sup>601</sup>, financier, curateur<sup>602</sup> ou donateur. Certains groupes de marchands comme les Paratavar, au sud de la péninsule, contrôlent les échanges d'articles de luxe avec la Méditerranée<sup>603</sup>. Les taux d'intérêt, habituellement entre 12 et 15 %<sup>604</sup>, montent jusqu'à 20 % et parfois 60 % quand il s'agit de commerce maritime

---

<sup>593</sup> Cf chapitre IV.

<sup>594</sup> R. Tomber, *Indo-Roman Trade, from pots to pepper*, p. 169 ; R.J. Whitewright, *Maritime Technological Change in the Ancient Mediterranean: The Invention of the Lateen Sail*, p. 212.

<sup>595</sup> R. Tomber, *Indo-Roman Trade, from pots to pepper*, p. 170.

<sup>596</sup> *Ibid.*, p. 169. Si l'on considère que la livre byzantine équivaut à 72 *solidi* pesant 4,5g d'or, soit environ seize kilos d'or, cela représente l'équivalent de 2000 *aurei* d'Auguste (ou 200 000 sesterces).

<sup>597</sup> M.G. Morony, « Trade and Exchange; The Sasanian World to Islam », *loc. cit.*, p. 6 ; T. Daryaee, « Bazaars, Merchants, and Trade in Late Antique Iran », *loc. cit.*, p. 403.

<sup>598</sup> Cf supra.

<sup>599</sup> P. C. Prasad, *Foreign trade and commerce in ancient India*, p. 118.

<sup>600</sup> *Ibid.*, p. 137.

<sup>601</sup> L'orthodoxie brahmanique est, au départ, opposée aux prêtres, probablement par opposition aux financiers habitant les villes et généralement fidèles de sectes dissidentes (R. Thapar, *The Penguin History of Early India. From the Origins to AD 1300*, p. 162.) (cf supra).

<sup>602</sup> B. A. Litvinsky, « Cities and the Urban Life in the Kushan Kingdom », in *History of civilizations of central Asia*, vol II, *The development of sedentary and nomadic civilizations, 700 B.C. to A.D. 250*, UNESCO Publishing, Paris, 1994, p. 300-301 ; K. Chakrabarti, « The Gupta Kingdom », *loc. cit.*, p. 195-196 ; R. Thapar, *The Penguin History of Early India. From the Origins to AD 1300*, p. 248, 249 et 252 ; B. Bellina, I. Glover, « The Archaeology of Early Contact with India and the Mediterranean World, from the fourth Century BC to the fourth Century AD », *loc. cit.*, p.69.

<sup>603</sup> *Histoire de l'Humanité, du VII<sup>e</sup> siècle av. J.-C. au VII<sup>e</sup> siècle de l'ère chrétienne*, p. 865.

<sup>604</sup> R. Thapar, *The Penguin History of Early India. From the Origins to AD 1300*, p. 252 ; P. C. Prasad, *Foreign trade and commerce in ancient India*, p.183.

à longue distance, et ce, dès l'époque maurya<sup>605</sup>. Il est même fait référence dans un textes jaïn, à ce qui ressemble bien à un « prêt à la grosse aventure »<sup>606</sup>.

## **Le système économique antique et le commerce oriental**

Pour qui s'intéresse aux relations commerciales de l'Eurasie durant l'Antiquité, il apparaît évident au fil des sources, que toutes les structures politiques de cette époque s'intéressent à cette partie de l'activité de leurs populations, plus d'ailleurs pour les rentrées fiscales qu'elles procurent que pour des déficits commerciaux hypothétiques qui ne préoccupent que quelques érudits comme Pline<sup>607</sup>.

### *Les recettes fiscales*

Il suffit en effet de parcourir les textes indiens, les annales chinoises, ou les auteurs gréco-romains comme celui que nous venons de nommer, pour se rendre compte que tous les pouvoirs, où qu'ils soient et quels qu'ils soient, ont toujours été très attentifs à prélever leur part des richesses qui circulaient sur leurs territoires. Ainsi dans les Indes des Maurya, *l'Arthashastra* décrit le contrôle des entreprises commerciales, notamment des régions côtières, par l'État qui prélève un cinquième de la valeur des marchandises et une taxe d'un cinquième du montant des péages. L'évasion fiscale est, semble-t-il, sévèrement réprimée<sup>608</sup>. Au début de notre ère, l'encens ne peut pénétrer à Shabwa que par une seule porte, avant d'être taxé par les prêtres, puis par le roi des Gébanites<sup>609</sup>. En Haute Mésopotamie, Apollonius de Tyane connaît quelques démêlés avec un douanier parthe<sup>610</sup>, qui n'est bien sûr pas là par hasard. Quelques siècles plus tard, le pèlerin Faxian constate que le roi du Sri Lanka prélève trois perles sur les dix qui viennent d'être pêchées<sup>611</sup>. Le registre de la douane de Turfan décrit au VII<sup>e</sup> siècle les produits assujétis, souvent de grande valeur et en grande quantité, ainsi que les taxes qui y sont rattachées. Elles sont payées en pièces d'argent sassanide<sup>612</sup>. Au VIII<sup>e</sup> siècle, un décret impérial de Chang'an décide que les oasis du Tarim prélèveront des impôts sur les marchands des « contrées d'Occident » et qu'elles en auront la jouissance<sup>613</sup>. Un siècle plus tard, nous apprenons que les droits d'entrée dans les ports chinois sont de trente pour cent<sup>614</sup>, montant qui ne semble guère varier au fil du temps.

---

<sup>605</sup> R. Thapar, *The Penguin History of Early India. From the Origins to AD 1300*, p. 188 ; P. C. Prasad, *Foreign trade and commerce in ancient India*, p.194.

<sup>606</sup> *Ibid.*

<sup>607</sup> Pline, *Histoire naturelle*, XII, 41 ; cf chapitre III.

<sup>608</sup> R. Thapar, *The Penguin History of Early India. From the Origins to AD 1300*, p. 185, 188 ; P. C. Prasad, *Foreign trade and commerce in ancient India*, p. 139.

<sup>609</sup> Pline, *Histoire naturelle*, XII, 32.

<sup>610</sup> Philostrate, *Vie d'Apollonius de Tyane*, I, 20.

<sup>611</sup> Faxian, *Mémoires sur les Pays Bouddhiques*, p. 67.

<sup>612</sup> V. Hansen, « The Impact of the Silk Road Trade on a Local Community : The Turfan Oasis, 500-800 », *loc. cit.*, p. 291 ; E. de la Vaissière, *Histoire des marchands sogdiens*, p. 123.

<sup>613</sup> E. Chavannes, *Documents sur les Tou-Kiue (Turcs) occidentaux*, p. 139-140.

<sup>614</sup> Soleyman et Abou Zeid Hassan, attribué à Maçoudi, Livre I, *Chaine des Chroniques*.

Toutes ces informations douanières restent souvent parcellaires, sans guère de détails. Nous en avons un peu plus sur le déroulement des opérations durant les deux premiers siècles ap. J.-C. entre les ports de la mer Rouge et Alexandrie, grâce notamment à deux documents complétés par quelques données de Strabon. Le premier, appelé le tarif de Coptos, est une stèle découverte en 1893 à l'est de la ville, probablement à l'endroit où se trouvait le poste de péage antique. C'est un texte officiel du préfet d'Égypte, Mettius Rufus, qui, le 10 mai 90 ap. J.-C., fixe les tarifs de l'*apostolion* et du *pittakion*, le premier étant une sorte de laissez-passer permettant de quitter l'Égypte par bateau, le second autorisant l'emprunt des pistes du désert oriental<sup>615</sup>. Le deuxième document, un papyrus fragmentaire de provenance égyptienne, « P Vindob. G. 40822 », dit « papyrus de Muziris » comprend deux parties. La première décrit un contrat de prêt destiné à financer le convoyage de marchandises importées des Indes, des bords de la mer Rouge jusqu'à Alexandrie. La seconde étudie très précisément le montant des dites marchandises et leurs taxes afférentes. Le texte fait référence à Muziris, le port bien connu des Indes du Sud, où la cargaison a, semble-t-il, été achetée. Sitôt débarquée dans un port égyptien, celle-ci est pesée et évaluée précisément, comme le montrent les fragments restants du verso du papyrus. Ceci, en toute logique, est effectué avec, ou en présence, d'employés en charge de la perception des impôts, dépendant de la ferme<sup>616</sup> et/ou de l'autorité militaire<sup>617</sup>, le tout supervisé par le *paralemptes*<sup>618</sup>. Il est probable que pour traverser le désert oriental les caravanes payent ensuite un péage, comme elles le font en sens inverse à partir du Nil<sup>619</sup>. Arrivés à Coptos, les chargements sont amenés à l'entrepôt public<sup>620</sup>, sans doute pour vérifier et calculer les prélèvements de 25 %<sup>621</sup> qui seront payées à Alexandrie. Les fermiers, sous le contrôle de l'arabarque, ayant fait leur travail, les précieuses marchandises sont alors embarquées sur un bateau qui n'a plus qu'à descendre le Nil. Il paye probablement un péage à la hauteur de Cynopolis<sup>622</sup> puis arrive dans le delta, emprunte la branche canopique du fleuve<sup>623</sup> et s'arrête à hauteur de Schédia. La ville porte ce nom du fait de l'existence sur place d'un pont de bateaux qui, pour certains auteurs, forme une sorte de « barrière fiscale »<sup>624</sup> permettant le paiement des droits. Schédia se situe à quatre schoenes<sup>625</sup> d'Alexandrie, à laquelle elle est reliée par un canal par où transite tout le fret venant de la mer Rouge et destiné à être réexpédié dans le monde méditerranéen, immédiatement ou après transformation. Dans ce cas, il faudra s'acquitter de nouveau d'un *portorium*

<sup>615</sup> Dans ce cas, le récipiendaire reçoit un laissez-passer sur un ostracon, dont beaucoup ont terminé leur carrière dans la décharge romaine primitive de Bérénice (S. E. Sidebotham, *Berenike and the Ancient Maritime Spice Route*, p. 69).

<sup>616</sup> Les fermiers en poste à Syène portent souvent des noms grecs ou romains mais à Éléphantine, on trouve parfois des noms égyptiens (W. Froehner, « Ostraka inédits du Louvre », *Revue archéologique*, 12, 1865, p. 49-50). Leurs employés ont toutes les chances d'être, eux aussi, des natifs comme le montrent les ostraca de Bérénice (S. E. Sidebotham, *Berenike and the Ancient Maritime Spice Route*, p. 76).

<sup>617</sup> *Ibid.*

<sup>618</sup> Il existe aussi un *paralemptes* à Myos Hormos. À Bérénice, deux inscriptions grecques de 49 et de 112 ont été commandées par des secrétaires du *paralemptes* (R. Ast, « Bérénice à la lumière des inscriptions, des ostraca et des papyrus », *loc. cit.*, 17).

<sup>619</sup> Tarif de Coptos, *OGIS*, II, 674.

<sup>620</sup> L. Casson, « New light on Maritime Loans; P. Vindob. G 40822 », *loc. cit.*, p. 200.

<sup>621</sup> Selon le papyrus de Muziris.

<sup>622</sup> Strabon, *Géographie*, XVII, 1, 16.

<sup>623</sup> À l'époque de César, des bâtiments patrouillent à toutes les bouches du Nil pour exiger les droits d'entrée, et sans doute pour surveiller aussi les sorties de marchandises (César, *Commentaires sur la guerre d'Alexandrie*, XIII). Ceci montre que déjà sous les Ptolémées, la fiscalité est très organisée, comme peuvent le laisser supposer les (més)aventures d'Eudoxe de Cyzique (*cf* chapitre II).

<sup>624</sup> W. Froehner, « Ostraka inédits du Louvre », *loc. cit.*, p. 45.

<sup>625</sup> Le schoene présente l'inconvénient d'être évalué de manière très différente selon les pays et les auteurs. Il équivaut à quelques km.

à la sortie d'Égypte<sup>626</sup> puis à l'entrée du pays qui tient lieu de destination finale, par exemple à Pouzzoles pour l'Italie. Ainsi, au fil des *portoria*, péages, taxes et impôts divers, la fiscalité des marchandises du commerce oriental s'alourdit de plus en plus. Si tous les auteurs s'accordent à considérer que l'État romain percevait des sommes considérables, les avis divergent quant à leur montant. Strabon s'appuyant sur un discours de Cicéron raconte que la totalité des revenus de l'Égypte atteint 12 500 talents soit environ 300 millions de sesterces<sup>627</sup> à l'époque de Ptolémée Aulète. Il précise que depuis, « grâce à la sage administration des Romains et à l'extension des relations commerciales avec l'Inde et la Troglodytique », ils n'ont pu que croître<sup>628</sup>. L'examen de la cargaison de l'Hermapollon confirme cette opinion puisqu'elle représente environ 7 millions de sesterces et que chaque année, suivant le même Strabon, plus d'une centaine de bateaux effectuent la traversée de l'océan Indien. Au total donc, environ 700 millions de sesterces passent par l'entrepôt des douanes d'Alexandrie, qui en prélève 25 % soit 175 millions. Cette estimation peut paraître excessive à certains<sup>629</sup>, insuffisante à d'autres<sup>630</sup>. Elle reste en cohérence avec les exportations d'une centaine de millions de sesterces<sup>631</sup> évoquées par Pline, dans les échanges avec « l'Arabie, l'Inde et la Sérique »<sup>632</sup>. Cette somme, en effet, sert à acheter des marchandises en Asie, dont la valeur est ensuite multipliée par un facteur entre dix et cent<sup>633</sup> à leur retour à Alexandrie. Nous en sommes alors à au moins un milliard HS, montant pris pour base de calcul du prélèvement du quart effectué par l'État romain, c'est-à-dire environ 250 millions HS.

Certains auteurs considèrent que ce prélèvement de 25% est exorbitant<sup>634</sup> par rapport au taux de 10 % plus fréquemment perçu sur les ventes de terre, de maisons ou d'esclaves<sup>635</sup>, d'autant qu'il n'est pas spécifique à la mer Rouge mais largement appliquée ailleurs en Orient, notamment à Palmyre<sup>636</sup>. Il aurait eu alors pour but de freiner essentiellement l'importation

<sup>626</sup> Pour Strabon, les droits de sortie sont d'autant plus élevés que les marchandises sont précieuses (Strabon, *Géographie*, XVII, 1, 13).

<sup>627</sup> La conversion entre talent et sesterce est celle de R. Duncan-Jones (R. Duncan-Jones, *Money and government in the Roman Empire*, 1994, Cambridge University Press, p. 53).

<sup>628</sup> Strabon, *Géographie*, XVII, 1, 13.

<sup>629</sup> R. Duncan-Jones estime que toutes les taxes prélevées en Égypte du temps du principat représentent 259 millions de sesterces parmi lesquelles seuls 77 millions seraient issus du commerce oriental (R. Duncan-Jones, *Money and government in the Roman Empire*, p. 51-52).

<sup>630</sup> R. Mclaughlin évalue à 3 milliards de sesterces le montant des cargaisons arrivant aux douanes d'Alexandrie, cargaisons sur lesquels l'État romain prélève 25 %, soit 750 millions de sesterces. Il y inclut les taxes sur la partie manufacturée sur place (R. Mclaughlin, *Rome and the Distant East: Trade Routes to the Ancient Lands of Arabia, India and China*, p. 161, 163) ; S.E. Sidebotham, en augmentant le nombre de bateaux allant aux Indes du Sud à 150, arrive à un total de 1,764 milliards de drachmes, soit pratiquement 5 milliards de sesterces, dont plus d'un milliard serait prélevés par le fisc romain (S. E. Sidebotham, *Berenike and the Ancient Maritime Spice Route*, p. 218-219).

<sup>631</sup> Pour la fluidité du texte, nous utiliserons dorénavant le symbole HS pour « sesterce ».

<sup>632</sup> C. f. supra.

<sup>633</sup> Cf supra. Ce chiffre est important puisqu'il sert probablement à l'estimation des exportations romaines en direction des Indes à partir des taxes douanières prélevées sur la valeur des marchandises en retour à Alexandrie, dont Pline connaît le montant. Si le naturaliste est très précis en ce qui concerne l'Arabie (*Histoire naturelle* XII, 32.), il l'est beaucoup moins à propos des Indes, ce qui laisse supposer qu'il n'a qu'une connaissance approximative du taux de profit en Asie du Sud.

<sup>634</sup> J. Heurgon, « De Laet (Siegfried, J). *Portorium. Étude sur l'organisation douanière chez les Romains, surtout à l'époque du Haut Empire* », *Revue belge de philologie et d'histoire*, 29, 1, 1951, p. 210.

<sup>635</sup> R. Duncan-Jones, *Money and government in the Roman Empire*, p. 51-52.

<sup>636</sup> Deux inscriptions de 161 et 174 ap. J.-C., sont des dédicaces à des fermiers ayant en charge la taxe du quart. Ce sont des citoyens romains d'origine grecque dont l'un est sénateur d'Antioche où il réside probablement, et qui a un agent dans l'oasis (H. Seyrig, « Antiquités syriennes », *Syria*, 22, 3/4, 1941, p. 263-264).

d'objets de luxe en provenance d'Asie, et de réduire ainsi les sorties d'or. Le cas du poivre et de l'encens pourrait confirmer cette hypothèse. En effet ils n'apparaissent pas dans la liste des marchandises exotiques taxables dans ce qu'il est convenu d'appeler le « tarif d'Alexandrie », théoriquement élaboré au début du III<sup>e</sup> siècle et intégré dans le code Justinien<sup>637</sup>. Il est possible que ces deux produits, au II<sup>e</sup> siècle, soient progressivement passés dans le domaine de la consommation courante, ce qui justifierait ainsi l'absence de taxe, et confirmerait une politique fiscale délibérément axée sur l'imposition des marchandises les plus onéreuses. Il faut pourtant remarquer que ce τεταρτη<sup>638</sup> n'est pas un taux exorbitant pour l'époque et spécifique au commerce romain du luxe, car il se retrouve régulièrement en Chine, aux Indes<sup>639</sup>, à Leukè Komè<sup>640</sup> chez les Nabatéens, ou dans l'Égypte hellénistique pour des denrées de première nécessité<sup>641</sup>. Il est donc probable que, si les différents empereurs ont été attentifs à leurs recettes fiscales<sup>642</sup>, il ne semble pas qu'ils aient voulu corriger le déficit de leur commerce extérieur, concept anachronique s'il en est dont ils n'avaient sans doute qu'une notion approximative. De même il est très incertain de prétendre qu'ils ont favorisé les exportations, notamment à destination des Indes, tout en freinant les importations. Il suffit, pour réduire à néant cette hypothèse, de constater que c'est le régime fiscal général qui est, semble-t-il, appliqué à toutes les marchandises sortant d'Égypte<sup>643</sup>. Il est même possible d'imaginer que les *negotiatores* romains ont utilisé fréquemment les règlements en espèces en Asie du Sud en partie pour contourner ces mêmes contraintes fiscales.

### *Le budget des princes*

Nous venons d'évoquer les importantes rentrées fiscales, notamment à l'époque du principat, générées par le commerce oriental dans l'Empire romain. Si nous nous sommes attachés à ce moment et à ce lieu, c'est parce qu'une certaine abondance des sources nous y invite. Il est cependant très vraisemblable que bon nombre de structures politiques dans l'ensemble de l'Eurasie sur toute la période de notre étude, ont, elles aussi, profité de telles rentrées financières. Il suffit de considérer les nombreuses expéditions ou conquêtes qui trouvent leurs motivations dans l'attrait des richesses commerciales, du raid de Démétrios Poliorcète chez les Nabatéens<sup>644</sup>, aux multiples invasions séculaires des Indes du Nord-Ouest. L'attachement de nombreux

<sup>637</sup> Code Justinien, *Digeste*, XXXIX, 4, 16, 7.

<sup>638</sup> Impôt du quart.

<sup>639</sup> Cf supra.

<sup>640</sup> *Périple de la mer Érythrée*, 19.

<sup>641</sup> H. Seyrig, « Antiquités syriennes », *loc. cit.*, p. 265, et même page note 1. Sous les Ptolémées, les taxes sur le commerce oriental devaient être très importantes, si on se rappelle les aventures d'Eudoxe de Cyzique (cf chapitre II).

<sup>642</sup> À partir de Tibère, les taxes sont de plus en plus versées dans le trésor de l'empereur et non plus dans l'*aerarium* (J. Innes Miller, *The Spice Trade of the Roman Empire, 29 B.C. to A.D. 641*, p. 225). À partir des Antonins, la perception directe par les soins de procurateurs ducénaires remplace progressivement le système de la ferme (J. Heurgon, « De Laet (Siegfried, J). *Portorium. Étude sur l'organisation douanière chez les Romains, surtout à l'époque du Haut Empire* », *loc. cit.*, p. 211).

<sup>643</sup> En Égypte et en Syrie, la douane romaine frappe les exportations comme les importations (P. Veyne, « Rome devant la prétendue fuite de l'or : mercantilisme ou politique disciplinaire ? », *Annales. Economies, Sociétés, Civilisations*, 2, 1979, p. 214). Le bureau de péage à l'embouchure du Nil perçoit les droits sur les marchandises qui descendent ou qui remontent le fleuve (Strabon, *Géographie*, XVII, 1, 16).

<sup>644</sup> Diodore, *Bibliothèque historique*, XIX, 98.



dynastes aux échanges à grande distance, que ce soit en Chine ou le long des côtes de la péninsule indienne est lui aussi symptomatique des revenus qu'ils peuvent retirer de ces activités. Ainsi, quand l'empereur Wudi, au II<sup>e</sup> siècle av. J.-C., envoie son ambassadeur Zhang Qian en Asie centrale, il a, à côté de préoccupations diplomatiques, « des projets de communication par des caravanes »<sup>645</sup>. Plusieurs siècles plus tard, à l'époque des Wei du Nord, les exportations, notamment de soie, et sans doute les importations, sont strictement contrôlées et organisées dans des magasins spécifiques<sup>646</sup>. Aux Indes, au I<sup>er</sup> siècle de notre ère, ce sont les pilotes du roi qui guident les navires dans l'estuaire de Barygaza, et si d'aventure, ils abordent ailleurs, ils sont promptement ramenés dans le droit chenal<sup>647</sup>. Si l'intérêt des puissants pour le monde des marchands est donc avéré, il nous manque malheureusement, dans bon nombre de cas, des données chiffrées pour pouvoir préciser les choses plus avant. La situation dans le monde méditerranéen est un peu différente et va nous aider à évaluer l'impact du commerce oriental sur le budget des princes.

Les revenus de la république romaine sont estimés à quelques centaines de millions HS<sup>648</sup>. Les butins des différentes conquêtes plus que les sommes tirées des provinces,<sup>649</sup> permettent l'accumulation dans le temple de Saturne d'un trésor d'environ 6 milliards ½ HS à la veille de la guerre sociale<sup>650</sup>, ce qui permet aux habitants de l'Urbs d'arrêter de payer l'impôt<sup>651</sup>. Pour donner un ordre de grandeur, selon Pline, Paul Émile verse au trésor public 230 millions HS après la défaite du roi Persée<sup>652</sup>, et Pompée lui apporte plus modestement lors de son triomphe, 2000 talents, soit environ une quarantaine de millions HS<sup>653</sup>. À l'avènement d'Auguste, les conquêtes égyptiennes ont pour conséquence de rendre l'argent plus facile à Rome<sup>654</sup> et les revenus des provinces permettent un excédent budgétaire. Parmi celles-ci, l'Égypte apporte une contribution de plusieurs centaines de millions HS, dix fois supérieure à celle de sa voisine la Palestine<sup>655</sup>. Les taxes sur le commerce oriental en constituent une large part<sup>656</sup>. Le budget impérial est alors de l'ordre de 600 millions HS<sup>657</sup> et le trésor public à la mort de Tibère s'élève à 2 milliards 700 millions HS<sup>658</sup>. La situation ne change guère jusqu'au milieu du II<sup>e</sup> siècle ap. J.-C., date à laquelle les dépenses de l'État sont alors comprises entre 850 millions et

---

<sup>645</sup> Cf chapitre II.

<sup>646</sup> F. Thierry, « Sur les monnaies sassanides trouvées en Chine », *loc. cit.*, p. 130.

<sup>647</sup> *Périple de la mer Érythrée*, 44, 52.

<sup>648</sup> P. Veyne, « Rome devant la prétendue fuite de l'or : mercantilisme ou politique disciplinaire ? », *loc. cit.*, p. 215. Pour R. Mclaughlin, il s'agit plus précisément de 340 millions HS (R Mclaughlin, *Rome and the Distant East: Trade Routes to the Ancient Lands of Arabia, India and China*, p. 166).

<sup>649</sup> « En effet, Romains, ceux (les revenus) que nous retirons des autres provinces sont tels qu'ils suffisent à peine à nous donner les moyens de les défendre ; mais l'Asie est si riche... » (Cicéron, *Pour la loi Manilia*, 6).

<sup>650</sup> P. Veyne, « Rome devant la prétendue fuite de l'or : mercantilisme ou politique disciplinaire ? », *loc. cit.*, p. 215.

<sup>651</sup> Pline, *Histoire naturelle*, XXXIII, 17. Il ne s'agit que des impôts directs.

<sup>652</sup> *Ibid.*

<sup>653</sup> Pline, *Histoire naturelle*, XXXVII, 5-6.

<sup>654</sup> Suétone, *Auguste*, 41, 2.

<sup>655</sup> Flavius Josèphe, *Guerre des juifs*, II, 16, 4. La Palestine reste encore une province riche ; Sénèque parle d'un repas où Caligula dépense 10 millions HS, correspondant au revenu de trois provinces (Sénèque, *Consolation à Helvie*, 10, 4).

<sup>656</sup> 30% selon R. Duncan-Jones (R. Duncan-Jones, *Money and government in the Roman Empire*, p. 52).

<sup>657</sup> P. Veyne, « Rome devant la prétendue fuite de l'or : mercantilisme ou politique disciplinaire ? », *loc. cit.*, p. 215 ; R. Mclaughlin, *Rome and the Distant East: Trade Routes to the Ancient Lands of Arabia, India and China*, p. 167.

<sup>658</sup> Suétone, *Caligula*, XXXVII, 6.

1 milliard de HS<sup>659</sup>. Celles-ci sont, pour les trois quarts, consacrés aux légions<sup>660</sup>, même si les contemporains sont frappés par des aides impériales ponctuelles<sup>661</sup>, ou des munificences extravagantes<sup>662</sup>. Elles augmentent progressivement au fil du temps, avec les primes lors de la démobilisation des vétérans instaurées par Auguste et les augmentations de salaire accordées aux soldats par Domitien, les Sévères et les empereurs du III<sup>e</sup> siècle. Si les chiffres varient selon les auteurs, allant pratiquement du simple au double, les sommes en jeu, quelles qu'elles soient, sont très importantes et connaissent une brutale accélération à la fin du II<sup>e</sup> siècle<sup>663</sup>. Il n'y a donc rien d'étonnant à ce que le budget romain s'accroisse alors significativement, d'autant que les coûts de l'administration progressent eux aussi, notamment sous Commode et les Sévères<sup>664</sup>. En 215 ap. J.-C. l'empereur doit trouver annuellement entre 1,4 et 1,6 milliards HS<sup>665</sup>.

Le montant important des taxes prélevées sur le commerce oriental<sup>666</sup> a incité certains auteurs à penser qu'elles sont une part importante des recettes fiscales de Rome, et à imaginer ainsi que la baisse du trafic<sup>667</sup> avec le monde asiatique observée à partir des Sévères, constitue une des causes principales de ce qu'on appelle communément « la crise du III<sup>e</sup> siècle »<sup>668</sup>. Plusieurs remarques peuvent être faites à ce sujet dont la première, la plus générale, consiste à discuter le terme même de « crise »<sup>669</sup>. Ce n'est pas là l'objet de notre étude. La seconde est de considérer que le volume des échanges à grande distance du monde gréco-romain est en fait surestimé, de même par conséquent que les revenus fiscaux qui s'y rattachent. D. Whittaker note qu'un seul vaisseau de 500 t aurait donné à chaque habitant de Rome une livre de poivre par an, et que 20 navires auraient suffi à en donner autant à chaque famille dans tout l'Empire. Accepter l'information de Strabon de 120 bateaux quittant la mer Rouge pour les Indes du sud au tournant de notre ère ne peut donc conduire qu'à une grossière surévaluation du trafic à travers la mer d'Arabie<sup>670</sup>. Cette opinion est confortée par l'étude des monnaies. Près de 1000 auréi et environ 6000 deniers ont été trouvés en Asie du Sud alors qu'en Dacie les fouilles en ont mis à jour 25 000<sup>671</sup>. Une comparaison analogue peut être faite avec la Germanie où le nombre de monnaies antiques recensées avoisine les 100 000<sup>672</sup>. Il est dès lors logique de se demander

<sup>659</sup> R. Duncan-Jones, *Money and government in the Roman Empire*, p. 45-46.

<sup>660</sup> *Ibid.* Pour d'autres auteurs, la part des dépenses militaires est plus faible, comprise entre un tiers et deux tiers du budget (J. Andreau, *Banques et affaires dans le monde romain, IV<sup>e</sup> siècle av. J.-C. - III<sup>e</sup> siècle ap. J.-C.*, p. 236). Elles n'en occupent pas moins une place prépondérante (Dion Cassius, *Histoire Romaine*, LII, 6).

<sup>661</sup> En 36 ap. J.-C., Tibère donne 100 millions HS aux victimes d'un incendie à Rome (Tacite, *Annales*, 6, 45).

<sup>662</sup> En 69 ap. J.-C., Vitellius dépense en quelques semaines 900 millions HS dans des fêtes (Tacite, *Histoires*, II, 95).

<sup>663</sup> Elles atteignent 520 millions HS pour Y. Le Bohec (Y. le Bohec, *L'armée romaine dans la tourmente. Une nouvelle approche de la « crise du III<sup>e</sup> siècle »*, L'art de la guerre, Éditions du Rocher, 2009, p. 186.) et 1,2 milliards HS pour R. Duncan-Jones (R. Duncan-Jones, *Money and government in the Roman Empire*, p. 33-35).

<sup>664</sup> M. Corbier, « Dévaluations et fiscalité (161-235) », dans *Les dévaluations à Rome. Époque républicaine et impériale*, vol. 1. Actes du colloque de Rome (13-15 novembre 1975), École française de Rome, Rome, 1978, 37, p. 286.

<sup>665</sup> R. Duncan-Jones, *Money and government in the Roman Empire*, p. 45-46, table 3.7.

<sup>666</sup> Cf supra.

<sup>667</sup> Cf chapitre IV.

<sup>668</sup> R. McLaughlin, *Rome and the Distant East: Trade Routes to the Ancient Lands of Arabia, India and China*, p. 174 et suiv.).

<sup>669</sup> Y. le Bohec, *L'armée romaine dans la tourmente. Une nouvelle approche de la « crise du III<sup>e</sup> siècle »*, p. 194-195.

<sup>670</sup> D. Whittaker, « Le commerce romain avec l'Inde et la prise de décision économique », *loc. cit.*, p. 279.

<sup>671</sup> A. Tchernia, « Moussons et monnaies : les voies du commerce entre le monde gréco-romain et l'Inde », *loc. cit.*, p. 1003.

<sup>672</sup> P. Veyne, « Rome devant la prétendue fuite de l'or : mercantilisme ou politique disciplinaire ? », *loc. cit.*, p. 218.

quelle est l'ampleur exacte des transactions entre les mondes romains et asiatiques durant le Haut-Empire ? Remarquons cependant que l'argument numismatique n'est pas décisif car les monnaies peuvent avoir été transformées, transférées ou tout simplement restent à trouver. En outre, l'hypothèse d'un afflux de richesses et donc par voie de conséquence d'une rentrée fiscale substantielle liée aux bateaux de la mer Rouge ou aux caravanes de Syrie, ne peut être écartée sur un simple calcul soumis à discussion, d'autant qu'il ne concerne qu'une seule denrée, à savoir le poivre. Il est tout à fait possible qu'à certaines périodes, la consommation des Romains ait été nettement supérieure à une livre par personne et par an<sup>673</sup>. Rappelons d'autre part que les empereurs, notamment au I<sup>er</sup> et au II<sup>e</sup> siècle, ont prêté, semble-t-il, quelque attention au commerce oriental. Trajan annexe la Nabatène, restaure le canal reliant Arsinoé au Nil, Hadrien donne son nom à Pétra et Palmyre, les pistes du désert égyptien à l'est de Coptos font régulièrement l'objet de la sollicitude de Rome<sup>674</sup>. L'argument paraît assez convaincant. Si donc, il est probable que les recettes des taxes des échanges à longue distance sont importantes, sont-elles pour autant essentielles à l'équilibre du budget impérial, et de manière plus générale au bon fonctionnement de l'économie du bassin méditerranéen ?

Notons tout d'abord qu'à l'époque où les douanes d'Alexandrie sont en pleine activité, et donc *a priori* une source de revenu fiscaux considérable, c'est-à-dire au I<sup>er</sup> siècle de notre ère, elles n'empêchent pourtant pas les difficultés financières des empereurs, du fait des folles extravagances de Caligula<sup>675</sup>, de Néron<sup>676</sup> ou de la guerre civile qui suit sa mort. Le déficit est alors impressionnant puisqu'il avoisine les quatre milliards HS<sup>677</sup>. Les besoins de l'Urbs dépassent à l'évidence largement les recettes tirées du commerce oriental. C'est encore le cas sous Trajan, qui est obligé de recourir à une dévaluation en 107<sup>678</sup>, alors que la conquête de la Dacie lui a apporté une masse de métaux précieux, en l'occurrence 165 t d'or et 330 t d'argent<sup>679</sup>, c'est-à-dire environ 23 millions d'*aurei*, soit 2,3 milliards HS. Les revenus fiscaux de la Méditerranée orientale apparaissent en comparaison, bien faibles et de peu d'impact. L'afflux des marchandises exotiques n'a donc en rien protégé l'équilibre du système financier romain et n'en n'est sans doute pas un des ressorts principaux. De fait, au II<sup>e</sup> siècle ap. J.-C., la situation se rétablit sans lien particulier avec les revenus douaniers, et à la mort d'Antonin le Pieux il y a dans les caisses impériales la même somme que sous Tibère, c'est-à-dire 2 milliards 700 millions HS. Les difficultés reprennent alors de plus belle et Marc-Aurèle doit vendre aux enchères publiques les ornements impériaux pour financer sa guerre contre les Marcomans et autres Quades<sup>680</sup>. La fragilité des comptes publics romains se confirme. En 193, les réserves ne se montent qu'à 1 million HS<sup>681</sup>. L'augmentation durable des dépenses, particulièrement militaires, est d'autant plus difficile à supporter que les rentrées, notamment fiscales, minières ou de prédation, sont

<sup>673</sup> Le poivre est suffisamment abondant pour être, sans doute, considéré comme une épice de consommation courante, non taxé dans le Code d'Alexandrie (*cf supra*).

<sup>674</sup> La desserte des carrières de pierres et de métaux précieux de la région a sans doute joué aussi un rôle dans ces travaux de voirie.

<sup>675</sup> Suétone, *Caligula*, XXXVII, 6.

<sup>676</sup> Les dévaluations de 64 sont peut-être liées au gout du luxe de l'empereur, mais aussi, pourquoi pas, au manque de liquidités pour financer le commerce oriental.

<sup>677</sup> Suétone, *Vespasien*, 16, 6.

<sup>678</sup> Elle explique peut-être la rareté des *aurei* de Trajan et Hadrien dans les trésors monétaires indiens (A. Tchernia, « Moussons et monnaies : les voies du commerce entre le monde gréco-romain et l'Inde », *loc. cit.*, p. 1008).

<sup>679</sup> F. De Callataÿ, « lestrésors achéménides et les monnayages d'Alexandre : espèces immobilisées et espèces circulantes », *Revue des études anciennes*, 91, 1-2, 1989, p. 262.

<sup>680</sup> Histoire Auguste, *Vie de Marc Aurèle*, 17.

<sup>681</sup> R. Duncan-Jones, *Money and government in the Roman Empire*, p. 17, tableau 1.1.

atteintes<sup>682</sup>. C'est l'époque où le trafic en mer Rouge et en Mésopotamie décline. Un siècle de guerres civiles et étrangères succède aux Sévères, l'Empire semble en perdition mais finalement, à la fin du III<sup>e</sup> siècle, il retrouve sa cohésion. Au-delà des hommes et des énergies, il a su trouver les moyens de se financer, bien au-delà du τεταρτη sur les produits asiatiques. Il réussit même à conserver en grande partie le niveau de vie du légionnaire de base grâce aux *donativa*, ainsi que le coût réel de quelques produits de première nécessité utilisés par la plèbe urbaine comme le blé et l'huile<sup>683</sup>, et ce malgré l'inflation<sup>684</sup>. Les moyens employés sont bien connus, de la manipulation monétaire à l'augmentation de la fiscalité<sup>685</sup> en passant par l'expropriation des condamnés, les prélèvements exceptionnels, la réquisition des métaux précieux des temples et des statues, la vente de biens<sup>686</sup>, la remise en circulation de réserves monétaires, tous moyens aussi divers que d'efficacité variable. Ne manque à cet arsenal que l'utilisation large de l'emprunt, qui semble avoir été ignorée des empereurs<sup>687</sup>. L'ingénierie financière n'en est encore qu'à ses balbutiements.

Les recettes douanières de la Méditerranée orientale font ainsi pâle figure dans l'éventail des mesures destinées à rétablir, notamment à partir de la Tétrarchie, un système économique et monétaire fonctionnel. Au III<sup>e</sup> siècle, il n'existe donc peut-être pas de relation de cause à effet entre les difficultés politico-militaires de l'Empire et celles du commerce à longue distance mais bien plutôt une origine commune, que nous allons rechercher maintenant.

### *Le talon d'Achille du commerce oriental*

Revenons un instant sur la fameuse phrase de Pline évaluant à 100 millions HS la somme prélevée annuellement par l'Inde, la Sériqie et la presqu'île arabique<sup>688</sup>. Il est possible que le chiffre bien rond donné par le naturaliste ne soit destiné qu'à frapper les esprits et qu'il ne soit qu'une estimation grossière et même peut-être erronée. C'est l'opinion d'un certain nombre d'auteurs<sup>689</sup>, mais quoi qu'il en soit, il s'agit d'un montant élevé, exprimé en monnaie de compte, représentant la subsistance annuelle de près de 200 000 familles pauvres, mais aussi la valeur de la moitié de la propriété de Crassus<sup>690</sup>. À quoi correspondent ces 100 millions HS ? Il ne s'agit sûrement pas des pertes que subirait le trésor impérial du fait du commerce oriental, car, nous l'avons vu, il en profite bien au contraire très largement par le biais de ses recettes douanières. Très vraisemblablement il s'agit du montant des exportations romaines vers l'Asie et

<sup>682</sup> M. Corbier, « Dévaluation, inflation et circulation monétaire au troisième siècle » dans *Hommes et richesse dans l'Empire byzantin*, I, IV<sup>e</sup>-VII<sup>e</sup> siècle, éditions P. Lethielleux, Paris, 1989, p. 198.

<sup>683</sup> D. Hollard, « La crise de la monnaie dans l'Empire romain au III<sup>e</sup> siècle après J.-C. Synthèse des recherches et résultats nouveaux », *Annales. Histoire, Sciences Sociales*, 50, 5, 1995, p. 1067, 1074.

<sup>684</sup> Les prix auraient été multipliés par 35 au cours du III<sup>e</sup> siècle, mais avec des différences régionales et sans doute pas suivant le rythme uniforme de 3,6 % par an. Des périodes de calme monétaire auraient été suivies d'autres beaucoup plus agitées (*ibid.*, p. 1067, 1068).

<sup>685</sup> À l'origine de quelques révoltes comme celle de l'Afrique en 238 (Hérodien, *Histoire romaine*, VII, 4). Le cercle vicieux de la manipulation monétaire entraîne un rendement de plus en plus faible des impôts, payés par de la monnaie dévaluée.

<sup>686</sup> R. Duncan-Jones, *Money and government in the Roman Empire*, p. 5-11.

<sup>687</sup> *Ibid.*, p. 3.

<sup>688</sup> Pline, *Histoire naturelle*, XII, 41.

<sup>689</sup> R. Tomber, *Indo-Roman Trade, from pots to pepper*, p. 31.

<sup>690</sup> M. Beard, *SPQR, histoire de l'ancienne Rome*, p. 325-326.

l'Arabie. La part des espèces y est sûrement importante<sup>691</sup>. En effet, il est très probable que les marchandises romaines ne suffisent pas à acheter les épices, les pierres précieuses, les tissus et autres objets exotiques dont raffolent les peuples de la Méditerranée<sup>692</sup>, et qu'il faut solder le déficit par des deniers et des *aurei*. Le *Périple de la mer Érythrée* rappelle d'ailleurs l'importance des monnaies d'or et d'argent tout au long des ports de la côte ouest de la péninsule indienne<sup>693</sup>. Dans la poésie sangam, les bateaux construits par les *Yavana* viennent à Muziris avec de l'or et s'en retournent avec du poivre<sup>694</sup>. Les trésors monétaires découverts en Asie du Sud confirment la place du numéraire et apportent des informations intéressantes. Ainsi au I<sup>er</sup> et au II<sup>e</sup> siècle ap. J.-C., les monnaies d'Auguste et de Tibère sont représentées essentiellement par des deniers en argent qui ensuite, sont remplacés pour les règnes ultérieurs, par des *aurei*. Rappelons qu'il n'y a pas de numéraire romain du III<sup>e</sup> siècle aux Indes<sup>695</sup> mais qu'il existe des *solidi* des IV<sup>e</sup> et V<sup>e</sup> siècle, parfois des VI<sup>e</sup> et VII<sup>e</sup> siècle<sup>696</sup>.

Tous ces éléments montrent bien que la colère de Pline peut avoir quelques fondements et que l'Empire romain subit une perte incontestable en métaux précieux du fait du commerce oriental<sup>697</sup>. Il est même fort possible qu'elle soit à l'origine des difficultés financières de quelques grandes familles aristocratiques romaines. Tacite nous raconte qu'en 33 ap. J.-C., un certain nombre de patriciens criblés de dettes ne peuvent les rembourser du fait de la rareté de l'argent et donc du crédit. L'origine de ces dettes est inconnue mais il est facile de faire le lien avec des achats extravagants de produits exotiques qui connaissent, à l'époque, leur âge d'or. Rappelons que la soie fait désormais partie du luxe vestimentaire au point que le Sénat se croit obligé, en 16 ap. J.-C., d'intervenir pour restreindre son usage<sup>698</sup>. Pour honorer leurs engagements, les débiteurs de Tacite sont alors contraints de vendre tout ou partie de leur patrimoine foncier. L'abondance rapide de l'offre immobilière entraîne une baisse brutale des prix, qui met bon nombre de membres de la classe dirigeante dans l'embarras. Tibère est obligé d'intervenir en créant un fonds de soutien de 100 millions HS, prêtant à caution autant que nécessaire, ce qui stabilise la situation<sup>699</sup>. Le prince a, semble-t-il, compris que le manque de moyens de paiement était une des origines de la crise. À partir de cette date, le montant des frappes, notamment en deniers, augmente substantiellement<sup>700</sup>, au moins jusqu'à la fin du règne. Ceci ne dure qu'un temps puisque sous Caligula, Claude et Néron jusqu'en 64, la production des ateliers monétaires en deniers d'argent redevient minime<sup>701</sup>.

<sup>691</sup> A. Tchernia, « Moussons et monnaies : les voies du commerce entre le monde gréco-romain et l'Inde », *loc. cit.*, p. 1002-1003.

<sup>692</sup> J. Innes Miller, *The Spice Trade of the Roman Empire, 29 B.C. to A.D. 641*, p. 217 ; P. C. Prasad, *Foreign trade and commerce in ancient India*, p. 203.

<sup>693</sup> *Périple de la mer Érythrée*, 39, 49, 56.

<sup>694</sup> R. Mookerji, *History of Indian shipping and maritime activity from the earliest times*, p. 135.

<sup>695</sup> Cf chapitre IV.

<sup>696</sup> R. Tomber, *Indo-Roman Trade, from pots to pepper*, p. 31-33.

<sup>697</sup> R. Duncan-Jones, *Money and government in the Roman Empire*, p. 104.

<sup>698</sup> Tacite, *Annales*, II, 33.

<sup>699</sup> *Ibid.*, VI, 16-17.

<sup>700</sup> Huit fois plus de deniers et trois fois plus d'*aurei* sont frappés dans les six dernières années du règne de Tibère comparativement aux quatorze précédentes (R. Duncan-Jones, *Money and government in the Roman Empire*, p. 25).

<sup>701</sup> A. Kunisz, « Quelques remarques sur la réforme monétaire de Néron », dans *Les « dévaluations » à Rome. Époque républicaine et impériale*. Volume 1. Actes du Colloque de Rome (13-15 novembre 1975) Rome : École Française de Rome, Publications de l'École française de Rome, 37-1, 1978, p. 92-93.

En 64, l'empereur, procède à une double dévaluation, touchant d'avantage le denier que l'*aureus*<sup>702</sup>. Il est, semble-t-il, surtout à la recherche d'argent métal<sup>703</sup>, notamment pour financer ses dépenses somptuaires, et ne pense sans doute guère à freiner les sorties de métaux précieux, particulièrement en direction des Indes<sup>704</sup>. En fait, tout le Haut-Empire apparaît marqué par cette relative pénurie métallique qui, *a priori*, ne touche pas l'or. Le titre du denier baisse continuellement jusqu'à la fin du II<sup>e</sup> siècle alors que celui de l'*aureus* reste stable<sup>705</sup>. Cette simple observation suffit à expliquer la variation de la composition des trésors monétaires indiens. Avant le milieu du I<sup>er</sup> siècle ap. J.-C., l'argent est préféré à l'or<sup>706</sup>, mais après les différentes dévaluations, à commencer par celle de Néron, les Indiens, dont certains sont de redoutables experts en matière numismatique<sup>707</sup>, refusent très rapidement de prendre autre chose que des *aurei*.

Il est donc possible que, dans les deux premiers siècles de notre ère, dans la sphère privée ou la sphère publique, il existe périodiquement un certain manque en moyens de paiement. Chez les particuliers, il s'agit surtout d'un problème de financement, alors que pour l'État romain, il s'agit d'une difficulté à alimenter ses fonderies en matières premières, notamment en argent. La fuite des métaux précieux vers les Indes, la presqu'île Arabique et la Sérique évoquée par Pline n'en n'est sans doute pas la raison principale, même si elle peut agir à la marge. En effet, pendant des décennies, elle est compensée par la production d'or, métal devenu incontournable dans les transactions avec le monde asiatique. Pline nous dit que les mines de la péninsule ibérique, à elles seules, fournissent l'équivalent de 900 000 *aurei*<sup>708</sup>, soit 90 millions HS. Il existe d'autres filons aurifères, par exemple en Dalmatie<sup>709</sup> et au II<sup>e</sup> siècle en Dacie. La production monétaire à Rome peut approximativement être chiffrée à 200 millions HS, sous Hadrien,<sup>710</sup> chiffre *a priori* suffisant pour alimenter, entre autres, les échanges du commerce oriental, d'autant que ceux-ci peuvent connaître des variations conjoncturelles. Ainsi il est certain que la peste Antonine n'a pu avoir que des effets négatifs sur les trafics entre le bassin méditerranéen et l'Asie. Les fouilles à Bérénice montrent en effet une baisse nette de l'activité

<sup>702</sup> Néron effectue, certes, une dévaluation des pièces d'or (une livre d'or équivaut dorénavant à 44 *aurei* au lieu de 42 auparavant), mais plus encore des pièces d'argent. Le denier diminue de taille (14%) et de titre. En 54, il y a 89,39 deniers dans une livre d'argent et en 64 il y en a 100,7 (A. Kunisz, « Quelques remarques sur la réforme monétaire de Néron », *loc. cit.*, p. 91 ; R. Duncan-Jones, *Money and government in the Roman Empire*, p. 217, tableau 15.3).

<sup>703</sup> Effectivement, à partir de 64, il y a une reprise des frappes des pièces d'argent (A. Kunisz, « Quelques remarques sur la réforme monétaire de Néron », *loc. cit.*, p. 92-93). À l'époque, l'or est la monnaie des dons ostentatoires de l'empereur et des plus hauts personnages de l'État, alors que l'argent circule chez les militaires et dans le commerce (D. Hollard, « La crise de la monnaie dans l'Empire romain au III<sup>e</sup> siècle après J.-C. Synthèse des recherches et résultats nouveaux », *loc. cit.*, p. 1072).

<sup>704</sup> Ce que croient pourtant certains auteurs (J. Innes Miller, *The Spice Trade of the Roman Empire, 29 B.C. to A.D. 641*, p. 20 ; R. Mclaughlin, *Rome and the Distant East: Trade Routes to the Ancient Lands of Arabia, India and China*, p. 169).

<sup>705</sup> Sous Néron une livre d'argent fournit 100,7 deniers et en 211, elle en donne 169, 9. Aux mêmes époques, il y a 44 *aurei* dans une livre d'or en 64 et 44,5 en 211 (R. Duncan-Jones, *Money and government in the Roman Empire*, p. 217, tableau 15.3).

<sup>706</sup> P. C. Prasad, *Foreign trade and commerce in ancient India*, p. 218.

<sup>707</sup> A. Tchernia, « Moussons et monnaies : les voies du commerce entre le monde gréco-romain et l'Inde », *loc. cit.*, p. 1004.

<sup>708</sup> Pline, *Histoire naturelle*, XXXIII, 21.

<sup>709</sup> Stace, *Silves*, III, 3.

<sup>710</sup> R. Duncan-Jones, *Money and government in the Roman Empire*, p. 111-112.

après l'automne 166 qui voit la maladie se développer en Égypte<sup>711</sup>. Entre 165 et 180, la zoonose tue sans doute entre 10 et 14 % de la population, notamment urbaine, de l'Empire romain<sup>712</sup>.

Mais il faut bien convenir que le déclin du commerce oriental<sup>713</sup> se prolonge bien au-delà de la durée attendue d'une épidémie, fût-elle majeure, et perdure pendant tout le III<sup>e</sup> siècle. Il est probable qu'il faille donc en chercher les origines ailleurs. Une des hypothèses serait de considérer que la faillite des moyens de paiement, particulièrement nette à partir des Sévères, en constitue une des raisons de fond<sup>714</sup>. Nous avons vu que du fait des dévaluations successives, la monnaie d'argent est disqualifiée depuis le I<sup>er</sup> siècle aux Indes. Il est inutile de rappeler qu'à partir de Marc Aurèle<sup>715</sup> son titre se dégrade de plus en plus à la suite du manque d'argent métal<sup>716</sup> et de l'augmentation exponentielle des besoins du trésor romain. Qu'en est-il de l'or ? Il est à peu près admis qu'une certaine pénurie s'installe, au moins pendant les deux premiers tiers du III<sup>e</sup> siècle. À partir du règne de Caracalla, le titre et le poids des *aurei* diminuent<sup>717</sup>, singulièrement entre 253 et 268<sup>718</sup>. La mauvaise monnaie chasse la bonne, et l'emploi de métal non raffiné venu de l'orfèvrerie n'améliore pas les nouvelles frappes. Ces dernières se font en nombre réduit, généralement au début des règnes pour marquer la montée au trône du nouveau monarque<sup>719</sup>. Entre 193 et 306, les trouvailles d'*aurei* sont, suivant les régions, de 2 à 8,3 fois plus rares que celles des deux premiers siècles<sup>720</sup>. Par contrecoup, la société civile à un accès de plus en plus difficile au métal jaune. Les fouilles archéologiques montrent que, fait nouveau, les monnaies d'or sont mises à part avec les bijoux<sup>721</sup>, ce qui marque une tendance très nette à la thésaurisation. Leur circulation en Gaule décline fortement, surtout à partir de 235<sup>722</sup>. Elles acquièrent une fonction refuge qui s'explique par leur résistance à l'inflation<sup>723</sup>, contrairement à bien d'autres espèces circulantes. Ainsi l'or se fait plus rare, notamment pour solder les échanges avec l'Asie, et pour financer les expéditions dans l'océan Indien. Le commerce

---

<sup>711</sup> Cf chapitre III.

<sup>712</sup> Les villes ont pu perdre un tiers à un quart de leurs habitants (R Mclaughlin, *Rome and the Distant East: Trade Routes to the Ancient Lands of Arabia, India and China*, p. 59).

<sup>713</sup> Que ce soit en mer Rouge, en Arabie ou en Mésopotamie (cf chapitre III).

<sup>714</sup> Dans un domaine aussi complexe, il n'est pas étonnant de trouver des opinions contraires (M. Corbier, « Dévaluation, inflation et circulation monétaire au troisième siècle », *loc. cit.*, p. 204).

<sup>715</sup> La dévaluation du denier n'est que de 3,9 % entre Antonin le pieux et Trajan, elle atteint 12 % sous Marc-Aurèle, 27 % sous Commode (R. Duncan-Jones, *Money and government in the Roman Empire*, p. 217, tableau 15.3).

<sup>716</sup> G. Depyrot, D. Hollard, « Pénurie d'argent-métal et crise monétaire au III<sup>e</sup> siècle après J.-C. », *Histoire & Mesure*, 2/1, 1987, p. 69 ; D. Hollard, « La crise de la monnaie dans l'Empire romain au III<sup>e</sup> siècle après J.-C. Synthèse des recherches et résultats nouveaux », *loc. cit.*, p. 1076.

<sup>717</sup> R. Duncan-Jones, *Money and government in the Roman Empire*, p. 217, tableau 15.3.

<sup>718</sup> D. Hollard, « La crise de la monnaie dans l'Empire romain au III<sup>e</sup> siècle après J.-C. Synthèse des recherches et résultats nouveaux », *loc. cit.*, p. 1048-1049 ; Y. le Bohec, *L'armée romaine dans la tourmente. Une nouvelle approche de la « crise du III<sup>e</sup> siècle »*, p. 178, tableau 36.

<sup>719</sup> P. Veyne, « Rome devant la prétendue fuite de l'or : mercantilisme ou politique disciplinaire ? », *loc. cit.*, p. 216. Pour confirmer cette rareté, l'auteur fait remarquer que sur le marché numismatique, un *aureus* du III<sup>e</sup> siècle se vendait il y a quelques décennies, comme d'ailleurs il y a un siècle, dix fois plus cher qu'un de ses homologues du Haut-Empire (*ibid.*, p. 213-214).

<sup>720</sup> D. Hollard, « La crise de la monnaie dans l'Empire romain au III<sup>e</sup> siècle après J.-C. Synthèse des recherches et résultats nouveaux », *loc. cit.*, p. 1051-1052.

<sup>721</sup> P. Veyne, « Rome devant la prétendue fuite de l'or : mercantilisme ou politique disciplinaire ? », *loc. cit.*, p. 216 ; D. Hollard, « La crise de la monnaie dans l'Empire romain au III<sup>e</sup> siècle après J.-C. Synthèse des recherches et résultats nouveaux », *loc. cit.*, p. 1050.

<sup>722</sup> Y. le Bohec, *L'armée romaine dans la tourmente. Une nouvelle approche de la « crise du III<sup>e</sup> siècle »*, p. 190.

<sup>723</sup> D. Hollard, « La crise de la monnaie dans l'Empire romain au III<sup>e</sup> siècle après J.-C. Synthèse des recherches et résultats nouveaux », *loc. cit.*, p. 1074.

oriental, en mer Rouge, en Arabie et ailleurs, ne peut donc que péricliter. Ne subsistent que quelques entrepreneurs prospères, comme ce fameux Firmus, ami de Zénobie, riche marchand d'Alexandrie qui « envoie souvent ses vaisseaux faire le commerce avec les Indes ». L'Histoire Auguste précise qu'il a noué une alliance avec les Blemmyes et les Saracènes<sup>724</sup>, qui, à l'époque, contrôlent le désert oriental égyptien et ses mines aurifères. L'habile Firmus a sans doute trouvé là le moyen de financer ses achats d'épices et autres produits exotiques qui lui assurent sa fortune.

Quelles sont les origines de cette carence en métal jaune ? Il est probable qu'elles sont multiples, perte par usure liée à la circulation des pièces, tributs importants payés aux barbares, diminution de la production minière, notamment depuis la perte de la Dacie en 257<sup>725</sup>. Quelles qu'en soient les causes, cette pénurie semble s'estomper au dernier tiers du III<sup>e</sup> siècle, en tout cas pour ce qui concerne les frappes. Dans les trésors datant de cette époque, le nombre d'*aurei* et de ses sous multiples augmente ainsi que la proportion des exemplaires de moins de dix ans<sup>726</sup>. Il s'agit là peut être du résultat heureux de l'action de Claude II et d'Aurélien, puis de Dioclétien, favorisée par la réunification de l'Empire<sup>727</sup>, le retour d'une certaine confiance (?) et les ressources minières d'une récente conquête, l'Arménie<sup>728</sup>. Le nouveau système monétaire mis en place par Constantin se base dorénavant sur l'or et la nouvelle pièce, le *solidus* créé en 309, est promis à une belle carrière. Ce changement d'étalon ne peut se faire que parce qu'il y a dans la partie orientale de l'Empire du métal précieux à disposition, du moins relativement<sup>729</sup>. Il provient du pillage des temples païens à la suite de la conversion au christianisme des dirigeants romains, des refontes de monnaies anciennes, d'une réquisition auprès des particuliers, en particulier par le biais d'une fiscalité or, du trafic avec l'Occident, mais aussi des mines du haut Nil, des Balkans, du Caucase, et même de l'Oural par l'intermédiaire des peuples de la steppe<sup>730</sup>. La masse monétaire augmente, les trésors du IV<sup>e</sup> siècle sont, selon les régions, de deux à sept fois plus riches qu'au III<sup>e</sup> siècle<sup>731</sup>.

Les échanges peuvent reprendre à partir de la mer Rouge<sup>732</sup> ou avec le voisin iranien. Les textes de l'époque, qu'il s'agisse de ceux d'Ammien Marcellin ou de L'*Expositio Totius Mundi et Gentium*, célèbrent la prospérité des villes de haute Mésopotamie, de Syrie et

---

<sup>724</sup> Histoire Auguste, *Vies de Firmus, de Saturnin, de Proculus et de Bonose*.

<sup>725</sup> M. Corbier, « Dévaluation, inflation et circulation monétaire au troisième siècle », *loc. cit.*, p. 198-199.

<sup>726</sup> D. Hollard, « La crise de la monnaie dans l'Empire romain au III<sup>e</sup> siècle après J.-C. Synthèse des recherches et résultats nouveaux », *loc. cit.*, p. 1050.

<sup>727</sup> Il est possible que la victoire sur Palmyre ait apporté son comptant de richesses mais la description du triomphe d'Aurélien à Rome ne ruisselle ni d'or ni de pierres précieuses. Pourtant Zénobie avait promis de livrer tous ses trésors. Bien au contraire, le peuple qui attendait des couronnes d'or les voit se transformer en pain (Histoire Auguste, *Vie d'Aurélien*, 26, 33-35).

<sup>728</sup> M. Corbier, « Dévaluation, inflation et circulation monétaire au troisième siècle », *loc. cit.*, p. 199.

<sup>729</sup> Ce n'est certes pas l'abondance ; la livre d'or vaut 60 000 puis 72 000 deniers en 301, 432 000 en 318, 3,6 millions de deniers en 324-328, et dans les années 380 plus de trois milliards de deniers (G. Bransbourg, « Les états de l'inflation », *Revue numismatique*, 170, 2013, p. 530).

<sup>730</sup> M. Lombard, « Les bases monétaires d'une suprématie économique : l'or musulman du VII<sup>e</sup> au XI<sup>e</sup> siècle », *Annales, Économies, sociétés, civilisations*, 2, 1947, p. 145 ; C. Morisson, « Peuplement, économie et société de l'Orient byzantin », *loc. cit.*, p. 194-195.

<sup>731</sup> D. Hollard, « La crise de la monnaie dans l'Empire romain au III<sup>e</sup> siècle après J.-C. Synthèse des recherches et résultats nouveaux », *loc. cit.*, p. 1051-1052.

<sup>732</sup> Il est possible que la reprise des échanges commerciaux à travers la mer d'Arabie soit une des raisons de l'abondant monnayage or des Gupta, notamment sous Samudragupta (vers 350-375) (C. Ferrier, *L'Indes des Gupta (IV<sup>e</sup>-VI<sup>e</sup> siècle)*, p. 151). Sa disparition à partir de 470 pourrait, dans la même idée, témoigner en partie de la fin des relations directes avec la Méditerranée (*Histoire de l'Humanité, du VII<sup>e</sup> siècle av. J.-C. au VII<sup>e</sup> siècle de l'ère chrétienne*, p. 875-876).



d'Égypte<sup>733</sup>. Il est possible que la recrudescence des activités commerciales entraîne une augmentation de la demande en métal jaune et aggrave une relative rareté. L'or fait l'objet de toutes les attentions du *comites* des largesses sacrées qui contrôle la circulation des minerais et des lingots<sup>734</sup>. Le *solidus* voit son titre diminuer entre 317 et 367<sup>735</sup> malgré l'élargissement des ressources minières que révèle l'accroissement de son taux de platine<sup>736</sup> à partir de 346<sup>737</sup>. Cependant, à partir des années 360, le monnayage précieux redevient plus abondant<sup>738</sup>. La pièce byzantine demeure un atout important du commerce à longue distance au départ de la Syrie et de l'Égypte, comme le raconte Cosmas Indicopleustès au VI<sup>e</sup> siècle. Le souverain de Taprobane, nous dit-t-il, voulant se faire une idée des puissances respectives du basiléus et du Grand Roi, compare leurs monnaies, et conclut finalement à la supériorité du *nomisma*, avatar du *solidus*<sup>739</sup>.

L'épisode montre cependant bien, que les moyens de paiement occidentaux sont alors redoutablement concurrencés par les drachmes d'argent sassanides, héritières de leurs homologues parthes. Cette monnaie est portée par la richesse des gisements argentifères du Caucase, du nord de l'Iran et de l'Asie centrale<sup>740</sup>. Elle est utilisée dans de nombreuses transactions de l'Euphrate à la Chine, mais les marchands méditerranéens soldent sans doute leurs achats en Mésopotamie, comme ils l'ont déjà fait sous les Parthes<sup>741</sup>, par des espèces or, bien que les découvertes de *solidi* soient rares sur place. Il est probable qu'ils ont été rapidement fondus en lingots ou transformés en bijoux<sup>742</sup>. L'abondance des drachmes frappées par les souverains de Ctésiphon sert incontestablement l'expansion du commerce iranien qui occupe progressivement les positions abandonnées depuis le III<sup>e</sup> siècle par l'or méditerranéen, de Taprobane au bassin du Tarim<sup>743</sup>.

Ce dernier se concentre dorénavant de plus en plus dans la partie orientale des territoires romains. Bien que les stocks restent importants, ils s'épuisent doucement<sup>744</sup> du fait de la baisse des transactions avec l'Europe de l'Ouest<sup>745</sup>, du solde négatif des échanges avec l'Asie, des

---

<sup>733</sup> Cf chapitre IV.

<sup>734</sup> E. Neri, « Les sources de l'or du décor entre Orient et Occident (IV<sup>e</sup> - XII<sup>e</sup> siècle). Or monétaire, réutilisation, or frais », dans N. Minvielle Larousse, M.-C. Bailly-Maître, G. Bianchi (éds.), *Les métaux précieux en Méditerranée médiévale. Exploitation, transformations, circulations*. Actes du colloque international d'Aix-en-Provence des 6, 7 et 8 octobre 2016, Presses Universitaires de Provence, Aix-en-Provence, 2019, p. 276.

<sup>735</sup> C. Morrisson, « Numismatique et histoire, l'or monnayé de Rome à Byzance : purification et altérations », *CRAI*, 126<sup>e</sup> année, 2, 1982, p. 204.

<sup>736</sup> Le platine allié à l'or ne disparaît pas à la purification de ce dernier. L'augmentation de son taux signe l'apparition de la production de nouveaux gisements plus riches en platine.

<sup>737</sup> C. Morrisson, « Numismatique et histoire, l'or monnayé de Rome à Byzance : purification et altérations », *loc. cit.*, p. 207.

<sup>738</sup> G. Bransbourg, « Les états de l'inflation », *loc. cit.*, p. 531.

<sup>739</sup> Cosmas Indicopleustès, *Topographie chrétienne*, XI, 18-19.

<sup>740</sup> M. Lombard, « Les bases monétaires d'une suprématie économique : l'or musulman du VII<sup>e</sup> au XI<sup>e</sup> siècle », *loc. cit.*, p. 146.

<sup>741</sup> Les Palmyréniens voyagent avec des monnaies or comme le montre une inscription caravanière (F. C. De Rossi, *Iscrizioni dello estremo oriente greco*, GMBH, Bonn, 2004, p. 96, n°165).

<sup>742</sup> Dans un texte un peu ancien, M. Lombard fait remarquer la faiblesse des trouvailles monétaires romaines et byzantines dans les royaumes parthes et sassanides, contrairement à ce qu'on pourrait attendre (M. Lombard, « Les bases monétaires d'une suprématie économique : l'or musulman du VII<sup>e</sup> au XI<sup>e</sup> siècle », *loc. cit.*, p. 146).

<sup>743</sup> Cf chapitre IV.

<sup>744</sup> *Ibid.*, p. 145-146.

<sup>745</sup> Au VII<sup>e</sup> siècle, l'or au pays des Francs qui sert à acheter les produits exotiques, a pratiquement disparu. Il est possible qu'il persiste une production en Espagne (Isidore de Séville, *Etymologiae*, 13, 21, 33 ; 14, 4, 28) comme au VI<sup>e</sup> siècle, mais de manière générale la monnaie d'argent tend à devenir la monnaie dominante (M. Lombard, « Les bases monétaires d'une suprématie économique : l'or musulman du VII<sup>e</sup> au XI<sup>e</sup> siècle », *loc. cit.*, p. 143-144 ; L. Boulnois, *La Route de la Soie*, p. 228-229).

phénomènes de thésaurisation ecclésiastique et des tributs versés à la suite de guerres malheureuses<sup>746</sup>. Ils permettent cependant un commerce prospère, notamment en mer Rouge, comme le montrent les recettes douanières importantes de l'île de Iotabé<sup>747</sup>. Il est probable que les échanges restent aussi actifs en Syrie-Mésopotamie, ce qui oblige Justinien à fixer un prix légal de la soie, peut-être pour limiter les sorties de métal précieux<sup>748</sup>. Sous son règne, le *nomisma* perd un peu de son titre<sup>749</sup>, et le basileus peut ainsi reconstituer des réserves monétaires. Il laisse à son successeur le plus gros trésor de l'histoire byzantine, 23 millions de pièces représentant 104 t de métal jaune<sup>750</sup>. Quelques décennies plus tard, tous ses efforts sont probablement réduits à néant puisqu'Héraclius doit faire fondre l'argenterie de l'Église pour financer sa campagne contre les Perses. À la fin du VII<sup>e</sup> siècle, il existe à Byzance une carence en métaux précieux<sup>751</sup> aggravée par la perte de la Syrie et de l'Égypte, conquises par les Arabes.

Nous venons ainsi de structurer l'histoire du commerce oriental durant une bonne partie de l'Antiquité autour des flux de métaux précieux, l'or dans le bassin méditerranéen, l'argent dans les territoires perso-iraniens, en un mot autour des moyens de paiement utilisés pour solder les échanges entre les deux extrémités de l'Eurasie. Il y a sans doute d'autres clés, notamment géopolitiques, pour expliquer des événements qui courent sur plusieurs siècles, mais elles nous paraissent moins décisives, moins permanentes, finalement moins aptes à fournir tout au long de notre période d'étude une vue cohérente des phénomènes que nous avons étudiés. On pourra certes objecter que dans les deux siècles qui ont suivi la mort d'Alexandre, la mise en circulation dans les circuits monétaires d'une partie des trésors achéménides pillés par le Macédonien<sup>752</sup> n'a pas entraîné une croissance exponentielle des échanges à longue distance. C'est juste faire remarquer que la mise à disposition de médiateurs financiers<sup>753</sup>, si elle est nécessaire, n'est bien entendue pas suffisante. D'autres conditions sont indispensables. Il faut attendre le I<sup>er</sup> siècle av. J.-C., les traversées de l'océan Indien à partir de la mer Rouge, la confluence des différents bassins d'échanges, l'instauration d'une certaine stabilité politique, pour que le commerce oriental puisse véritablement prendre son essor en s'appuyant sur les monnaies d'or et d'argent pour fluidifier les transactions. L'Empire romain durant les deux premiers siècles de notre ère en dispose suffisamment, tout comme ses voisins orientaux parthes. L'Inde qui vend au monde occidental plus qu'elle ne lui achète, comme nous le rappelle Pline, dispose aussi de réserves suffisantes pour commercer avec ses voisins d'Extrême-Orient. La Chine, quant à elle, possède

---

<sup>746</sup> M.G. Morony, « Trade and Exchange; The Sasanian World to Islam », *loc. cit.*, p 4 ; C. Morrisson, « Les événements/perspective chronologique », dans *Le Monde Byzantin, I, l'Empire romain d'Orient (330-641)*, sous la direction de C. Morrisson, Nlle Clio, l'histoire et ses problèmes, Puf, Paris, 2012, p. 27, 33-36, 43.

<sup>747</sup> Cf chapitre IV.

<sup>748</sup> Procope, *Histoire secrète de Justinien*, 25.

<sup>749</sup> Il est probable que cette diminution du titre du *nomisma* n'ait rien à voir avec la dévaluation du statère d'or rapportée par Procope, qui ne voit là qu'une manipulation monétaire. Ce dernier passe de 210 follis (de bronze) à 180, ce qui permet, *a priori*, à l'empereur d'acquérir de la monnaie d'or à bon compte (Procope, *Histoire secrète de Justinien*, 25).

<sup>750</sup> C. Morrisson, « Numismatique et histoire, l'or monnayé de Rome à Byzance : purification et altérations », *loc. cit.*, p. 211.

<sup>751</sup> E. Neri, « Les sources de l'or du décor entre Orient et Occident (IV<sup>e</sup> - XII<sup>e</sup> siècle). Or monétaire, réutilisation, or frais », *loc. cit.*, p. 276. Cette carence est sans doute responsable de la dévaluation du *nomisma* à l'époque.

<sup>752</sup> 312 t d'or et 3000 t d'argent (F. Duyrat, J. Olivier, « Deux politiques de l'or. Séleucides et Lagides au III<sup>e</sup> siècle av. J.-C. », *Revue numismatique*, 6e série, 166, 2010, p. 85).

<sup>753</sup> Les processus de thésaurisation, de refonte, de conversion en bijoux montrent bien que ce rôle d'instrument financier de la monnaie d'or n'a pas toujours été totalement perçu par les contemporains.

un trésor inépuisable car renouvelé constamment, sauf circonstances exceptionnelles : la soie<sup>754</sup>. Elle s'en sert abondamment non seulement dans son négoce mais aussi dans sa diplomatie. Au III<sup>e</sup> siècle, la pénurie d'or qui se fait jour dans le monde méditerranéen semble bien à l'origine du ralentissement net de ses échanges à grande distance, lesquels reprennent ensuite, bien qu'à un degré moindre, avec le rétablissement d'une certaine liquidité du métal précieux.

Ainsi, en parcourant le vaste éventail des biens matériels, mais aussi des connaissances et des croyances qui ont circulé de la Méditerranée à la mer de Chine entre la mort d'Alexandre et l'avènement de l'islam, il est facile d'imaginer que le commerce oriental a modifié les modes de vie, les horizons et les religions de nombreuses populations, quelles que soient leurs appartenances sociales. S'il fournit d'importants revenus aux États, il n'est pourtant sans doute pas une activité essentielle dans la vie des peuples. L'économie-monde n'est pas encore née, ne serait-ce que parce que le commerce à longue distance reste très probablement une occupation périphérique, pour ne pas dire marginale dans bon nombre de zones des bassins d'échanges que nous avons évoqués. De plus, l'ingénierie financière qui aurait permis de suppléer au manque transitoire de fluidité des moyens de paiement, est encore en gestation et ne permet donc pas d'assurer une certaine pérennité aux transactions eurasiatiques, qui restent soumises à bien d'autres aléas. La richesse principale des sociétés humaines reste, à l'époque, l'agriculture<sup>755</sup>, y compris dans des communautés à la réputation marchande bien établie<sup>756</sup>.

---

<sup>754</sup> Il est possible que le commerce entre la Chine et l'Occident ait été moins monétarisé qu'entre ce dernier et l'Asie du Sud, du fait d'un relatif équilibre des échanges (F. Thierry, C. Morisson, « Sur les monnaies byzantines trouvées en Chine », *loc. cit.*, p. 131-132).

<sup>755</sup> Des royaumes gréco-bactriens à l'Iran sassanide en passant par l'Inde des Gupta (M.G. Morony, « Trade and Exchange; The Sasanian World to Islam », *loc. cit.*, p. 1 ; P. Bernard, « The Greek Kingdoms of Central Asia », *loc. cit.*, p. 98 ; T. Daryaee, « Bazaars, Merchants, and Trade in Late Antique Iran », *loc. cit.*, p. 401 ; N. N. Chegini, A. V. Nikitin, « Sasanian Iran – Economy, Society, Arts and Crafts », in *History of civilizations of central Asia*, vol III, *The crossroads of civilizations AD 250 to 750*, UNESCO Publishing, Paris, 1996, p. 47 ; G. A. Koshelenko, V. N. Pilipko, « Parthia », *loc. cit.*, p. 133 ; C. Ferrier, *L'Indes des Gupta (IV<sup>e</sup>-VI<sup>e</sup> siècle)*, p. 137).

<sup>756</sup> Les oasis du Tarim (Zhang Guang-da, « The City-States of the Tarim Basin », *loc. cit.*, p. 287.), et la Sogdiane (B. I. Marshak, N. N. Negmatov, « Sogdiana », *loc. cit.*, p. 237 ; E. de la Vaissière, *Histoire des marchands sogdiens*, p. 96-99).

## CHAPITRE VI

### Les hommes et les techniques

Pourquoi rapprocher les hommes et les techniques ? Parce que les uns sont naturellement dans la dépendance des autres, mais plus sûrement, en ce qui concerne notre étude, parce que les modes d'organisation des uns et le développement des autres constituent les rouages essentiels, pour ne pas dire incontournables, du commerce oriental. Et de fait, ils agissent de concert pour transporter en Eurasie de quelque manière que ce soit et dans quelque endroit que l'on puisse imaginer, des marchandises, parfois les plus banales, mais aussi, et le plus souvent, parmi les plus précieuses et les plus exotiques. Il est possible que le terme « moyens » ait été préférable à celui de « techniques », mais ce dernier a l'avantage d'insister sur le fait que les grands voyages terrestres et surtout maritimes que nous avons décrits, ont nécessité des organisations, des imaginations, des inventions, en un mot des technologies parmi les plus élaborés de l'Antiquité. Et pour qu'elles soient pleinement efficaces, il est possible qu'il ait fallu qu'elles soient portées par des collectivités particulières, aux relations spécifiques que nous allons essayer de définir et de décrire. Le négoce à grande distance de l'époque est sans doute par bien des aspects une belle aventure, mais au-delà, il constitue la marque des capacités de l'esprit humain à anticiper et à se structurer pour atteindre un objectif, fut-il lointain, qu'il soit économique, politique, militaire ou autre.

#### Les hommes

Durant les siècles qui courent de la mort d'Alexandre à l'avènement de l'islam, une très nombreuse population, bigarrée, cosmopolite et animée de motivations les plus diverses a fréquenté les routes du commerce oriental. Elle demeure généralement oubliée de la mémoire des hommes car il n'existe bien souvent aucune trace de son passage, sinon parfois quelques graffiti sur les rochers du désert égyptien, où quelques noms gravés sur les falaises de la haute vallée de l'Indus. Mais parfois, des groupes humains ont laissé suffisamment de témoignages archéologiques, épigraphiques ou littéraires, reflets de leurs existences et de leurs activités, pour nous permettre de les connaître un peu plus précisément, même si ce n'est bien souvent que partiellement. Parmi toutes ces populations, il est possible de discerner des modes d'organisation spécifiques, variables suivant les lieux et les époques. Certaines ont constitué des communautés que nous allons appeler « marchandes », dont les structures leur ont assuré richesse et prospérité, bien souvent basées sur un contrôle des échanges quasi absolu dans une large région de l'Eurasie. D'autres ont vécu et travaillé dans des organisations comparables, mais apparemment moins abouties. Reste enfin tous ceux qui ont agi individuellement, ou qui ont appartenu

à des ensembles ethniques aux limites assez floues, n'entretenant que des liens convenus au sein d'un espace culturel commun.

### **Les communautés marchandes bien établies, des Palmyréniens aux Sogdiens**

Qu'entendons-nous par communauté marchande ? Il s'agit pour nous d'un ensemble le plus souvent ethnique, qui développe au mieux des structures facilitant ses activités commerciales. Deux peuples rentrent bien dans ce cadre durant la période de notre étude et peuvent même servir d'exemple ; ce sont les Palmyréniens et les Sogdiens, qui, à des siècles de distance, ont partagé des caractéristiques remarquablement proches.

Tout d'abord, ils ont tous les deux la particularité d'appartenir à un espace géographique restreint, dont les habitants, peu nombreux en valeur absolue ou relativement à leurs voisins, n'ont pas, sauf exception, d'ambitions géopolitiques. La Sogdiane est essentiellement constituée de vallées fertiles entourées de déserts, entre l'Amou-Daria et le Syr Daria<sup>1</sup>. Elle ne compte environ que quelques centaines de milliers d'autochtones<sup>2</sup>. Ceux-ci se répartissent en trois classes, l'aristocratie, les marchands et enfin les travailleurs, c'est-à-dire les paysans libres<sup>3</sup> et les artisans<sup>4</sup>, sans oublier les esclaves<sup>5</sup>. Les négociants sont respectés<sup>6</sup> mais il semble que la majorité d'entre eux soient de condition modeste avec souvent un périmètre d'activité réparti entre trois ou quatre villes sur quelques centaines de kilomètres<sup>7</sup>. Pour les plus riches, il est difficile de savoir s'ils appartiennent à l'aristocratie<sup>8</sup>. Quoi qu'il en soit, une partie non négligeable de cette population commerçante<sup>9</sup> ne vit pas repliée sur elle-même mais bien au contraire, n'hésite pas à s'expatrier, parfois très loin de sa région d'origine. Elle est connue et reconnue par ses voisins, notamment chinois, pour son habileté et ce, depuis longtemps. Le *Shiji* au début du I<sup>er</sup> siècle av. J.-C., décrit les Sogdiens comme des gens prêts à marchander même pour

---

<sup>1</sup> E. de la Vaissière, *Histoire des marchands sogdiens*, Bibliothèque de l'Institut des Hautes Études Chinoises, Volume XXXII, Collège de France, Institut des Hautes Études Chinoises, Paris, 2016, p. 7.

<sup>2</sup> *Ibid.*, p. 12.

<sup>3</sup> « Ceux qui travaillent la terre et ceux qui recherchent le profit se répartissent à peu près par moitié », nous dit le pèlerin Xuan Zang en 630 ap. J.-C. (*ibid.*, p. 145).

<sup>4</sup> Les Sogdiens sont de bons artisans. Parmi leurs productions il faut noter de la vaisselle précieuse en or et en argent, des lainages et des tapis de laine, de fines cotonnades mais aussi de célèbres armures de métal (L. Boulnois, *La Route de la soie*, Olizaine, Genève, 1992, p. 199). Certains auteurs y ajoutent une production de soie, au moins au stade du tissage (F. Grenet, « Maracanda/Samarcand, une métropole pré-mongole », *Annales, Histoire, Sciences Sociales*, 5-6, 2004, p. 1064-1065).

<sup>5</sup> B. A. Litvinsky, Zhang Guang-da, « Central Asia, the Crossroads of Civilizations », in *History of civilizations of central Asia*, vol III, *The crossroads of civilizations AD 250 to 750*, UNESCO Publishing, Paris, 1996, p. 472 ; A.R. Mukhamedjanov, « Economy and Social System in Central Asia in the Kushan Age » in *History of civilizations of central Asia*, vol II, *The development of sedentary and nomadic civilizations, 700 B.C. to A.D. 250*, UNESCO Publishing, Paris, 1994, p. 280.

<sup>6</sup> *Histoire de l'Humanité, du VII<sup>e</sup> siècle av. J.-C. au VII<sup>e</sup> siècle de l'ère chrétienne*, volume III, Éditions UNESCO, Jouve, Mayenne, 2005, p. 1056.

<sup>7</sup> E. de la Vaissière, *Histoire des marchands sogdiens*, p. 149.

<sup>8</sup> Lorsque cette dernière se représente elle-même, comme sur les peintures murales de Pendjikent, elle ne montre que des scènes de combat ou bien des personnages portant une longue épée même lors des banquets (*ibid.*, p. 147).

<sup>9</sup> Il semble que l'émigration sogdienne ne concerne pas seulement les marchands mais aussi les cultivateurs, comme l'ont montré les études des communautés établies à Dunhuang et Turfan (E. Trombert, « Un vestige vivant de la présence sogdienne en Chine du Nord ; le vignoble du Shanxi », dans E. de La Vaissière et E. Trombet (éds.), *Les Sogdiens en Chine*, Études Thématiques 17, École française d'Extrême Orient, Paris, 2005, p. 267).

des sommes minimales<sup>10</sup>. Durant les Han, le Protecteur Général dans le bassin du Tarim raconte que les ambassadeurs du Kangju, qui, à l'époque, comprend très probablement la Sogdiane, ne sont pas dénués de préoccupations commerciales<sup>11</sup>. En fait, il est probable qu'à partir du début de notre ère, les négociants de Transoxiane commencent à visiter la Chine, mais leurs activités ne connaissent une réelle progression que bien plus tard, à partir de la dynastie des Wei du Nord, au V<sup>e</sup> siècle<sup>12</sup>. De cette date jusqu'au milieu du VIII<sup>e</sup> siècle, ils contrôlent effectivement la partie asiatique de la Route de la Soie<sup>13</sup>. Parlant de cette époque, le *Tang shu* les considère alors après au gain, et excellents dans les échanges<sup>14</sup>.

Les Palmyréniens ont, eux aussi, une réputation de marchands bien établis, depuis au moins le I<sup>er</sup> siècle av. J.-C. En 41 av. J.-C., le commerce avec les Indes et l'Arabie rend la cité suffisamment prospère pour attiser la convoitise de Marc Antoine<sup>15</sup>. Pourtant, Palmyre est une oasis cernée par de « vastes étendues de sable »<sup>16</sup> où ne vivent quelques dizaines de milliers de personnes<sup>17</sup>. Certaines d'entre elles exercent des activités de subsistance ou d'artisanat, comme en témoigne le Tarif de Palmyre<sup>18</sup>, mais d'autres, celles qui ont laissé le plus de traces, sont hantés de grands espaces, donc préoccupés de grand commerce. C'est particulièrement vrai au II<sup>e</sup> siècle ap. J.-C. si l'on en croit les inscriptions caravanières dont la majorité va de 131 à 161, époque durant laquelle les Palmyréniens sont très présents dans les échanges avec l'Asie. Cette domination d'un segment du commerce oriental dans le temps et dans l'espace est d'ailleurs une caractéristique qu'ils partagent avec leurs confrères sogdiens qui s'installent un peu plus tard, comme nous l'avons vu, en intermédiaires incontournables en Asie centrale et en Chine du Nord.

Cette particularité nous interroge sur l'existence éventuelle de liens spécifiques à l'intérieur de ces deux populations, qui pourraient les faire considérer, non pas comme de simples groupes rassemblés là par les hasards de la géographie, mais comme des collectivités structurées dont l'organisation aurait été une des clés de leur succès. Un faisceau d'arguments nous incite à le penser, sans que l'un d'entre eux ne soit assurément décisif. Remarquons tout d'abord que ces deux peuples, dont le métier de base reste le transport caravanier, ont installé tout au long des routes commerciales des communautés souvent bien identifiées, de l'Euphrate à la Chine historique<sup>19</sup> en passant par le golfe Persique et le bassin du Tarim. Le titre ou le nom de certains de leurs dirigeants est connu. Soados, le richissime palmyrénien qui fait élever à

---

<sup>10</sup> E. de la Vaissière, *Histoire des marchands sogdiens*, p. 28.

<sup>11</sup> *Ibid.*, p. 38-39.

<sup>12</sup> A. Masaharu, « Sogdian merchants and Chinese Han merchants during the Tang Dynasty » dans E. de La Vaissière et E. Trombet (éds.), *Les Sogdiens en Chine*, Études Thématiques 17, École française d'Extrême Orient, Paris, 2005, p. 231.

<sup>13</sup> E. de la Vaissière, « Trans-Asian trade, or the Silk Road deconstructed (Antiquity, Middle Ages) » dans *Draft for The Cambridge History of Capitalism*, vol 1, *The Rise of Capitalism*, Cambridge, 2014, p. 3.

<sup>14</sup> E. Chavannes, *Documents sur les Tou-Kiue (Turcs) occidentaux*, Librairie d'Amérique et d'Orient Adrien Maisonneuve, numérisé par Pierre Palpant, <http://bibliotheque.uqac.ca>, Paris, 1903, p. 163.

<sup>15</sup> Appien, *Les guerres civiles*, V, 9.

<sup>16</sup> Pline, *Histoire naturelle*, V, 21.

<sup>17</sup> P. Veyne, *Palmyre, l'irremplaçable trésor*, Albin Michel, Paris, 2015, p. 29.

<sup>18</sup> Cf chapitre V.

<sup>19</sup> Dès la fin du IV<sup>e</sup> siècle, la Chine aurait compté plus de 100 000 immigrés sogdiens (J. Tsung-I, L. Vandermeersch. « Les relations entre la Chine et le monde iranien dans l'Antiquité historiquement revisitée à la lumière des découvertes archéologiques du dernier quart de siècle », *BEFEO*, 93, 2006, p. 221). Globalement, au VII<sup>e</sup> et VIII<sup>e</sup> siècle les communautés de marchands sogdiens se situent en Chine du Nord alors que, notamment à partir du VIII<sup>e</sup> siècle, les Perses et les Arabes s'établissent sur toutes les zones côtières de la Chine du Sud (E. de la Vaissière, *Histoire des marchands sogdiens*, p. 125).

Vologésiade un temple aux empereurs, assuré, sans conteste, un rôle prédominant chez ses compatriotes de la ville. N'est-il pas précisé que lui « fût confiée toute administration »<sup>20</sup>. Il est certain qu'il connaît les mouvements des caravanes, qu'éventuellement il les finance et le cas échéant il les aide comme le rappelle le décret honorifique qui lui est consacré à Palmyre. Toute la logistique du trafic du désert syrien et peut-être même d'une bonne partie de la Mésopotamie, semble être alors entre des mains palmyréniennes, du palefrenier au synodiarque, de l'archer protecteur au financier négociateur. Ici et ailleurs, les marchands de l'oasis se regroupent volontiers en compagnies d'*indicopleustes*, structures qui se retrouvent un peu plus tard dans les guildes d'armateurs en mer Rouge<sup>21</sup>. C'est ce que nous rappellent une inscription de Coptos, et sans doute deux autres de Denderah et Médamoud<sup>22</sup>, datées du tournant du III<sup>e</sup> siècle<sup>23</sup>. Et parfois, les liens du sang transparaissent sous les relations commerciales. Ainsi dans la famille Yarhai, bien connue des épigraphistes de Palmyre, Iaddios est synodiarque comme son père Thaimarsa<sup>24</sup>.

La situation chez les Sogdiens est sinon identique, du moins comparable. Des *sabo* conduisent leurs caravanes dans une grande partie de l'Asie centrale. Nous en avons un témoignage par des fresques bouddhistes du VI<sup>e</sup> siècle où les marchands portent les mêmes habits qui ne laissent aucun doute quant à leur origine ethnique<sup>25</sup>. Certains d'entre eux s'établissent en terre étrangère et dès qu'ils sont plus d'une centaine de foyers<sup>26</sup>, ils se désignent un *sabao* qui leur sert de leader aussi bien politique que religieux<sup>27</sup>. Les *Anciennes Lettres Sogdiennes*<sup>28</sup>, dès le IV<sup>e</sup> siècle, montrent bien l'existence de ces communautés, reliées entre elles grâce à un système de courrier interne transmettant toutes sortes d'informations. Nanayvande, qui habite « entre Lanzhou et Dunhuang », informe son maître Varzak resté à Samarcande, non seulement du chaos qui règne alors en Chine intérieure mais aussi de la possibilité de vendre facilement des tissus de lin ou de laine là où il est. Tous ces expatriés sont souvent liés par des liens économiques mais aussi familiaux<sup>29</sup>. Ainsi, Nanayvande a prêté au moins 5000 statères à Pēsak, charge à ce dernier de les faire fructifier. Un peu plus loin, l'épouse de Nanaydhat, dans le besoin à Dunhuang, écrit à son mari, sans doute en Sogdiane, que son plus proche parent, Artevan, ne peut l'aider par manque d'instructions claires.

<sup>20</sup> Il s'agit d'un décret bilingue retrouvé sur des tambours de colonne à proximité de Palmyre (R. Mouterde, A. Poidebard, « La voie antique des caravanes entre Palmyre et Hit au II<sup>e</sup> siècle ap. J.-C., d'après une inscription retrouvée au S.-E. de Palmyre », *Syria*, 12/2, 1931, p. 105-108). Selon les auteurs, c'est bien à Vologésiade que Soados exerce ses pouvoirs.

<sup>21</sup> J.-P. Rey-Coquais, « L'Arabie dans les routes de commerce entre le monde méditerranéen et les côtes indiennes », dans T. Fahd (éd.), *L'Arabie préislamique et son environnement historique et culturel*, Actes du colloque de Strasbourg, 24-27 juin 1987, Leyde, 1989, p. 238.

<sup>22</sup> Denderah se situe à 20 km au nord et Médamoud à 35 km au sud de Coptos.

<sup>23</sup> J. Schwartz, « L'empire romain, l'Égypte et le commerce oriental », *Annales. Economies, Sociétés, Civilisation*, 15/1, 1960, p. 31-32.

<sup>24</sup> F. C. De Rossi, *Iscrizioni dello estremo oriente greco*, GMBH, Bonn, 2004, p. 60 n° 94 et p. 96 n° 165.

<sup>25</sup> R. Xinjiang, « Sabao or Sabo: Sogdian Caravan Leaders in the Wall-Paintings in Buddhist Caves », dans E. de La Vaissière et E. Trombet (éds.), *Les Sogdiens en Chine*, Études Thématiques 17, École française d'Extrême Orient, Paris, 2005, p. 209 et suiv.

<sup>26</sup> L'*Ancienne Lettre Sogdienne* II évoque 100 hommes libres dans une ville inconnue de Chine et 40 autres ailleurs.

<sup>27</sup> V. Hansen, « The Impact of the Silk Road Trade on a Local Community: The Turfan Oasis, 500-800 », dans E. de La Vaissière et E. Trombet (éds.), *Les Sogdiens en Chine*, Études Thématiques 17, École française d'Extrême Orient, Paris, 2005, p. 298.

<sup>28</sup> Cf chapitre IV.

<sup>29</sup> E. de la Vaissière, *Histoire des marchands sogdiens*, p. 43-57.

Les Palmyréniens et les Sogdiens donc, travaillent de concert au sein de leurs groupes ethniques, chacun dans leur sphère spatio-temporelle, au développement de leurs activités de commerce au long cours. Ceci pourrait suffire à considérer qu'ils ont constitué de véritables communautés marchandes. Mais il ne s'agit là que d'une structure finalement assez lâche, s'appuyant sur des caractéristiques qui peuvent se retrouver dans d'autres lieux, d'autres temps, et chez d'autres populations. Il est probable qu'au-delà des liens que nous venons d'évoquer, les marchands palmyréniens et sogdiens se sont considérés eux-mêmes comme une société particulière et non comme un agrégat à but uniquement lucratif. Il n'est pas toujours très facile de le démontrer mais quelques éléments permettent de conforter cette opinion. La solidarité constitue le premier d'entre eux. À Palmyre, de nombreuses inscriptions témoignent de la reconnaissance des commerçants vis-à-vis de ceux qui les ont aidés dans des moments difficiles. Il arrive même que le Sénat de l'oasis prenne le relais des remerciements privés pour confirmer le secours à autrui comme une vertu civique. Iarhibolès est ainsi célébré<sup>30</sup> par la puissance publique, M. Ulpius Yarhai est honoré par neuf statues sur l'agora<sup>31</sup>. Les circonstances de ces interventions sont rarement détaillées mais il arrive qu'elles soient financières. Des marchands revenant de Spasinou Charax, remercient le synodiarque Thaimarsa et ses fils de leur avoir épargné une dépense de 300 auréi<sup>32</sup>, et nous avons vu qu'une tour funéraire de Palmyre porte la trace d'un prêt d'une somme importante<sup>33</sup>. De telles manifestations de reconnaissance semblent moins fréquentes dans la société sogdienne, mais il suffit de lire la lettre qu'adresse Mēwnāy à son époux Nanaydhat pour se rendre compte que des structures d'assistance existent à l'intérieur des communautés mêmes si elles ne sont pas toujours efficaces<sup>34</sup>. Ailleurs, Nanayvande rappelle à son maître Nanaythvār qu'il a la responsabilité de l'éducation d'un orphelin<sup>35</sup>.

Cette entraide que l'on perçoit chez les Palmyréniens et les Sogdiens passe parfois par l'entregent de l'un d'entre eux qui a mis ses compétences au service des États de la région. Ainsi, dans une inscription datée de 131, des marchands de Palmyre honorent leur compatriote Iaraios, devenu satrape de Tylos<sup>36</sup>, et dans une autre du II<sup>e</sup> siècle ap. J.-C., le peuple de l'oasis en fait autant pour Iarhibolès, de l'importante famille des Aabei, archonte de Mésène, qui a manifestement soutenu ses compatriotes dans leurs affaires du golfe Persique<sup>37</sup>. Du côté des Sogdiens, leur importance commerciale et l'étendue de leurs relations leur donnent accès aux différents dynastes de Chine et d'Asie centrale. Ils sont bientôt utilisés comme ambassadeurs ou fonctionnaires, ce qui les met dans une position très favorable pour développer leurs propres entreprises. En 490, le khanat des Gaoju envoie un marchand de Transoxiane à la cour des Wei pour négocier une alliance<sup>38</sup>. En 545, l'empereur Wendi des Wei de l'Ouest adresse un certain An Nuopantuo, originaire probablement de Boukhara, à Bumin, le premier fondateur du khanat

<sup>30</sup> Inv X 114 dans : M. Gawlikowski, « Palmyre et l'Euphrate », *Syria*, 60/1, 1983, p. 64 ; E. Will, *Les Palmyréniens. La Venise des sables (I<sup>er</sup> siècle avant - III<sup>ème</sup> siècle après J.-C.)*, Collection Civilisations U, Armand Colin, Paris, 1992, p. 71.

<sup>31</sup> E. Will, « Marchands et chefs de caravane à Palmyre », *Syria*, 34/3, 1957, p. 273.

<sup>32</sup> F. C. De Rossi, *Iscrizioni dello estremo oriente greco*, p. 96 n° 165.

<sup>33</sup> F. De Romanis, S. Sorda, « Les aurei après le commerce : Les taxes de l'ouest et les dons de l'est », dans *Dal Denarius al Dinar, l'orient e la moneta romana, Atti dell'incontro di studio Roma 16-18 settembre 2004*, Studi e materiali -12, Roma 2006, p. 62-65.

<sup>34</sup> *Anciennes Lettres Sogdiennes*, III.

<sup>35</sup> *Anciennes Lettres Sogdiennes*, II.

<sup>36</sup> F. C. De Rossi, *Iscrizioni dello estremo oriente greco*, p. 90, n°153.

<sup>37</sup> *Ibid.*, p. 90, n° 151.

<sup>38</sup> E. Trombert, « Un vestige vivant de la présence sogdienne en Chine du Nord ; le vignoble du Shanxi », *loc. cit.*, p. 276 ; F. Thierry, « Sur les monnaies sassanides trouvées en Chine », *Res Orientales* 5, 1993, p. 113.



turc<sup>39</sup>. Très vite, les Sogdiens apportent aux nouveaux maîtres de la steppe un embryon de bureaucratie, ainsi qu'un alphabet. Ils peuvent parallèlement étendre leurs réseaux de la Perse à la Sibérie grâce aux connaissances et aux positions sociales acquises par un certain nombre d'entre eux<sup>40</sup>. Il suffit de rappeler leurs participations, à la fin du VI<sup>e</sup> siècle, aux ambassades turcs à Ctésiphon et à Byzance, représentations durant lesquels le commerce de la soie n'est pas très éloigné des préoccupations diplomatiques<sup>41</sup>. Les liens familiaux, claniques ou simplement ethniques profitent alors largement aux négociants de Transoxiane, et ce jusqu'au VIII<sup>e</sup> siècle qui voit se succéder les conquêtes arabes, la rébellion d'An Lushan<sup>42</sup> et la chute du khanat ouïghour.

Nous venons d'évoquer les solidarités qui existent sous de multiples formes dans les sociétés palmyréniennes et sogdiennes. Elles leur ont permis d'atteindre la puissance commerciale que l'on connaît, mais elles ne l'expliquent pas totalement ; l'audace et le goût du risque ont aussi joué leurs rôles. Il suffit de se rappeler que leurs domaines d'activité se sont étendus bien au-delà de leurs pays et de leurs environnements d'origine pour s'approprier des espaces inconnus d'eux jusqu'alors, notamment les mers et les océans. Ne rencontre-t-on pas des Palmyréniens de l'Arabie<sup>43</sup> à la Scythie<sup>44</sup>, et des Sogdiens de la Crimée<sup>45</sup> à la Mongolie<sup>46</sup>, du Sri Lanka<sup>47</sup> au Japon<sup>48</sup>. Il est facile d'imaginer qu'ont circulé à Palmyre et en Transoxiane des informations au moins, et des cultures au mieux, invitant au rêve et incitant à l'action. Comment expliquer autrement l'apparition sur un bas-relief du temple de Bel, au milieu du désert syrien, d'une représentation d'un navire de haute mer ? N'est-ce pas aussi ce que nous racontent les annales Tang quand elles nous disent à propos des Sogdiens : « ils excellent au commerce et aiment le gain ; dès qu'un homme a 20 ans il s'en va dans les royaumes voisins ; partout où on

---

<sup>39</sup> F. Thierry, « La monétarisation de la société turke (VI<sup>e</sup>- IX<sup>e</sup> siècle). Influence chinoise, influence sogdienne », dans E. de La Vaissière et E. Trombet (éds.), *Les Sogdiens en Chine*, Études Thématiques 17, École française d'Extrême Orient, Paris, 2005, p. 401.

<sup>40</sup> *Ibid.*, p. 402-403.

<sup>41</sup> Cf chapitre IV.

<sup>42</sup> An Lushan à l'origine de la plus grande rébellion sous la dynastie Tang, est de père sogdien et de mère turque. Le texte de *l'Histoire d'An Lushan* le décrit comme un chef de communauté sogdienne utilisant les marchands comme agents, ce qui donne une idée des coopérations existant dans ces dites communautés (E. de La Vaissière, « *Cakar sogdiens en Chine* », dans E. de La Vaissière et E. Trombet (éds.), *Les Sogdiens en Chine*, Études Thématiques 17, École française d'Extrême Orient, Paris, 2005, p. 259).

<sup>43</sup> Dans la grotte de Hôq à Socotra vers 257-258 (Ch. Robin, M. Gorea, « Les vestiges antiques de la grotte de Hôq (Suqutra, Yémen) (note d'information) », *CRAI*, 146, 2, 2002, p. 436 ; G.W. Bowersock, *Le trône d'Adoulis, les guerres de la mer Rouge à la veille de l'Islam*, Albin Michel, Paris, 2014, p. 36). À Qané, un morceau de céramique porte un mot écrit en écriture palmyrénienne (R Mclaughlin, *Rome and the Distant East: Trade Routes to the Ancient Lands of Arabia, India and China*, Continuum, 2010, p. 105). Des Palmyréniens offrent plusieurs statues de bronze à une divinité de Shabwa entre 218 et 225 et assistent, à côté de Chaldéens et d'Indiens, à l'accession au trône du roi du Hadramaout (cf chapitre IV).

<sup>44</sup> F. C. De Rossi, *Iscrizioni dello estremo oriente greco*, p. 239, n° 412 et 413. Dans cette inscription la Scythie représente les Indes du Nord-Ouest.

<sup>45</sup> E. de la Vaissière, *Histoire des marchands sogdiens*, p. 222-223.

<sup>46</sup> Une inscription en vieux turc, sogdien et chinois a été découverte à Karabalgasun en Mongolie. Elle date du début du IX<sup>e</sup> siècle (*Encyclopaedia Iranica* on line, « Karabalgasun i, the site »).

<sup>47</sup> Amoghavajra, un des principaux introducteurs du tantrisme en Chine, est né dans l'île en 705 d'un père originaire des Indes du Nord et d'une mère probablement sogdienne (F. Grenet, « Les marchands sogdiens dans les mers du Sud à l'époque préislamique », *Cahiers d'Asie centrale*, 1/2, 1996, p. 67).

<sup>48</sup> Leur présence n'est pas attestée au Japon, mais on a retrouvé sur deux pièces de bois de santal des inscriptions sogdiennes apposées au fer rouge (F. Grenet, « Les marchands sogdiens dans les mers du Sud à l'époque préislamique », *loc. cit.*, p. 77). Rappelons qu'un vase d'argent trouvé près de Canton porte un nom sogdien et qu'une inscription funéraire nestorienne en Chine du Sud évoque un natif de Boukhara (E. de la Vaissière, *Histoire des marchands sogdiens*, p. 84, note 76). Sur le site de Ku Bua en Thaïlande, des fragments de relief du VII<sup>e</sup> siècle représentent des personnages coiffés d'un bonnet qui pourrait les faire prendre pour des Sogdiens (Cl. Guillot, « La Perse et le Monde malais. Échanges commerciaux et intellectuels », *Archipel*, 2004, 68, p. 165).

peut en gagner, ils sont allés »<sup>49</sup>. Cette vision de l'existence devait se transmettre tout au long des routes du commerce oriental sans que cela reste facile à prouver, et elle ne pouvait que renforcer la cohésion des communautés marchandes. D'autres éléments ont pu intervenir dans le même sens, comme la préservation du mode de vie ancestral et de manière générale l'attachement à la mère patrie. Ainsi, les croyances traditionnelles suivent les négociants, même si, nous l'avons vu, au cours de leurs voyages ils peuvent en adopter d'autres. Ainsi il existe un temple palmyrénien à Bérénice<sup>50</sup> avec deux inscriptions datées entre 180 et 215 ap. J.-C., dont l'une adressée à Iaribol. Le sanctuaire demeure en activité probablement jusqu'au IV<sup>e</sup>-V<sup>e</sup> siècle<sup>51</sup>. De même, une documentation nombreuse mentionne des temples consacrés à la variante spécifiquement sogdienne du mazdéisme à Turfan, Hami et Dunhuang<sup>52</sup>. Rappelons que dans *l'Ancienne Lettre Sogdienne I*, c'est un prêtre qui vient en aide à Mēwnāy, immobilisée à Dunhuang par la faute de son mari Nanaydhat. Au-delà des manifestations religieuses, il semble que les rites funéraires demeurent immuables au sein des sociétés d'expatriés, du moins pour les plus riches d'entre eux. L'iconographie des tombes sogdiennes de Chine met fortement l'accent sur les aspects collectifs, rassemblant par exemple de nombreux membres dans des banquets funéraires<sup>53</sup>. Ces mêmes banquets sont aussi représentés dans des sépultures de Palmyre. Ils ne sont pas spécifiques de la culture locale, puisqu'on les retrouve dans tout l'empire romain<sup>54</sup>, mais ils sont, là comme ailleurs, les témoins de la cohésion des clans et des groupes. Les témoignages sont cependant rares à distance de l'oasis. L'un d'entre eux, dont l'origine est discutée<sup>55</sup>, se situe dans l'île de Kharg, au fond du golfe Persique. Il s'agit d'un relief très effacé qui permet cependant de reconnaître un personnage étendu sur une *klinê*, s'appuyant sur un coude et tenant dans sa main une coupe<sup>56</sup>. Un autre se situe à Coptos, mais sa signification n'est guère plus claire. Douze stèles représentant, du moins pour sept d'entre elles, deux personnages dont l'un met la main sur l'épaule de l'autre, ont été trouvées en 1910-1911 dans ce qu'il est convenu d'appeler la « maison des Palmyréniens ». Tous les participants ont le crâne rasé, et chaque groupe tient dans la main soit un rouleau, soit des flèches. Leur aspect peut faire penser à des prêtres, mais aussi à des marchands<sup>57</sup>, réunis pour célébrer des rites religieux ou associatifs qui ont, par ailleurs, toutes les chances de renforcer, comme les banquets, les liens communautaires. Dans les collectivités marchandes de Palmyre et de Sogdiane, la préservation des croyances et des pratiques qui leur sont rattachées semble donc être un élément important de la cohésion sociale. D'une manière générale, les expatriés puisent très probablement dans leur attachement à la mère patrie et à ses modes de vie des raisons de se rassembler et de s'unir. Ainsi, la plupart des hommes sogdiens prennent généralement des femmes de même origine<sup>58</sup>. Inversement, ils restent toujours présents dans la mémoire de ceux qui sont restés au pays, ce

<sup>49</sup> E. de la Vaissière, *Histoire des marchands sogdiens*, p. 145.

<sup>50</sup> S. E. Sidebotham, *Berenike and the Ancient Maritime Spice Route*, 2011, University of California Press, Berkeley Los Angeles London, p. 64.

<sup>51</sup> *Ibid.*, p. 265.

<sup>52</sup> E. de la Vaissière, *Histoire des marchands sogdiens*, p.117.

<sup>53</sup> *Ibid.*, p.134.

<sup>54</sup> P. Veyne, *Palmyre, l'irremplaçable trésor*, p. 114-115.

<sup>55</sup> G.F. Hourani, revised and expanded by J. Carswell, *Arab Seafaring in the Indian Ocean in Ancient and Early Medieval Times*, Princeton University Press, Princeton, New Jersey, 1995, p. 132, note 13-17.

<sup>56</sup> R. Ghirshman, « L'île de Kharg dans le golfe Persique », *CRAI*, 102<sup>e</sup> année, 3, 1958, p. 265-266 ; L. Gregoratti, « A Parthian Port on the Perian Gulf: Characene and its Trade », *Anabasis, studia classica et orientalia*, 2, 2011, p. 219-220.

<sup>57</sup> J. Schwartz, « L'empire romain, l'Égypte et le commerce oriental », *loc. cit.*, p. 30.

<sup>58</sup> V. Hansen, « The Impact of the Silk Road Trade on a Local Community: The Turfan Oasis, 500-800 », *loc. cit.*, p. 300.

qui entretient une forme de lien au-delà des distances. Le roi de Samarcande parvient à racheter la liberté de ses compatriotes de Wuwei au V<sup>e</sup> siècle<sup>59</sup>, vingt ans après leur déportation par les Chinois.

Les différentes caractéristiques que nous venons d'évoquer, tant du point de vue social que culturel montrent bien que les Palmyréniens et les Sogdiens sont parvenus à bâtir une organisation commerciale particulièrement efficace dépassant largement ce que l'on pourrait attendre d'un simple agrégat d'individus réunis par le hasard ou l'origine ethnique. D'autres groupes humains ont suivi leurs traces, mais incomplètement pour des raisons diverses et variées. C'est ce que nous allons examiner maintenant.

## **Les communautés marchandes inachevées des Nabatéens, des Juifs et des Indiens**

### *Les Nabatéens*

Pour qui s'intéresse à l'Arabie entre la mort d'Alexandre et l'avènement de l'islam, les Nabatéens apparaissent comme des intermédiaires incontournables dans le commerce notamment des aromates. S'ils sont, en effet, évoqués très régulièrement au fil des sources et de l'historiographie, il est pourtant difficile de connaître leurs modes d'organisation, qui semblent en fait différents suivant leurs zones d'activité. C'est la raison pour laquelle nous avons pensé qu'ils faisaient partie des communautés marchandes inachevées.

Au début de notre période d'étude, ils sont déjà connus comme de redoutables négociants spécialisés dans le trafic caravanier, notamment au nord du Hedjaz. Diodore estime leur nombre en 312 av. J.-C. à environ 10 000, et il pense qu'ils sont « beaucoup plus riches que les autres tribus arabes car ils vendent l'encens et la myrrhe qu'ils ont reçus d'autres marchands, sur les côtes (de Méditerranée) »<sup>60</sup>. Ailleurs, il les décrit comme vivant de rapines et de razzia<sup>61</sup>, ce que confirme de manière plus générale, Pline : « Chose singulière, parmi les peuples innombrables de cette contrée (l'Arabie), une moitié vit dans le commerce et l'autre dans le brigandage »<sup>62</sup>. Ces appréciations sont un peu simplistes car les Nabatéens pourraient, selon certains, se montrer aussi d'habiles artisans, notamment en transformant en parfums, cosmétiques et autres substances à usage médicinal les aromates du Yémen, l'asphalte de la mer Morte et le baume de Jéricho<sup>63</sup>. Si cette opinion est controversée<sup>64</sup>, leur savoir-faire dans l'élaboration de céramiques fines n'est pas contesté. Ces dernières sont d'autant plus intéressantes qu'elles ne sont, semble-t-il, pas fabriquées dans un but commercial mais pour des usages personnels. Leur

---

<sup>59</sup> E. Trombert, « Un vestige vivant de la présence sogdienne en Chine du Nord ; le vignoble du Shanxi », *loc. cit.*, p. 270-271 ; E. de la Vaissière, *Histoire des marchands sogdiens*, p. 66.

<sup>60</sup> Diodore, *Bibliothèque historique*, XIX, 94.

<sup>61</sup> *Ibid.*, II, 48.

<sup>62</sup> Pline, *Histoire naturelle*, VI, 32.

<sup>63</sup> Diodore, *Bibliothèque historique*, II, 48 ; M. Sartre, *D'Alexandre à Zénobie, Histoire du Levant antique (IV<sup>e</sup> siècle av J.-C. - III<sup>e</sup> siècle ap. J.-C.)*, Fayard, Paris, 2001, p 840-841 ; M.-J. Roche, « Remarques sur les Nabatéens en Méditerranée », *Sémitica*, 45, HS, 1996, p. 95-96.

<sup>64</sup> S. G. Schmid, « La distribution de la céramique nabatéenne et l'organisation du commerce nabatéen de longue distance » dans *Productions et échanges dans la Syrie grecque et romaine*, Actes du colloque de Tours, juin 2003, *Topoi. Orient-Occident. Supplément 8*, 2007, p. 75.

découverte sur un site de fouilles permettrait ainsi d'attester la présence temporaire, voire permanente, de Nabatéens<sup>65</sup>.

Quoi qu'il en soit, au tournant du III<sup>e</sup> siècle av. J.-C., ils sont riches. Les attaques de Petra par les soldats d'Antigone échouent, mais rapportent cependant au prédateur, outre le pillage des entrepôts, une somme de 500 talents<sup>66</sup>, 700 chameaux et un très grand butin<sup>67</sup>. Cette prospérité demeure au moins jusqu'au I<sup>er</sup> siècle av. J.-C., date à laquelle, selon Strabon, la plupart des marchandises d'Arabie qui transitaient par Leukè Komè, le « grand marché des Nabatéens »<sup>68</sup>, se dirigent dorénavant vers Alexandrie<sup>69</sup>. Le déplacement des routes commerciales expliquerait en partie le transfert de la capitale des Nabatéens de Petra à Bostra à la fin du I<sup>er</sup> siècle ap. J.-C.<sup>70</sup>. Mais Leukè Komè continue, après le début de notre ère, à être fréquentée par des bateaux et des caravanes, au point de justifier la présence permanente d'un poste de douane et d'une garnison<sup>71</sup>. Petra reste une cité marchande dynamique, elle reçoit le titre de métropole sous Trajan<sup>72</sup>, et accueille même des gouverneurs romains, dont l'un se fait enterrer sur place<sup>73</sup>. Bostra, quant à elle, poursuit son développement et, au IV<sup>e</sup> siècle ap. J.-C., sans doute après un intermède de quelques décennies, elle devient, selon l'*Expositio totius mundi*, « une très grande ville, où on y fait de très grandes opérations commerciales »<sup>74</sup>, information reprise par Ammien Marcellin<sup>75</sup>.

Le tropisme des Nabatéens pour les affaires et les échanges est donc incontestable durant une grande partie de la période qui nous occupe. Ont-ils pour autant constitué des communautés marchandes comparables à celles des Palmyréniens et des Sogdiens ? La réponse est probablement négative. Certes, ils semblent avoir exercé dans leur région d'origine un quasi-monopole dont l'existence même fait penser qu'ils ont dû travailler plus en synergie qu'en concurrence. Strabon fait remarquer qu'à Petra, les gens du pays ne s'appellent jamais en justice et vivent toujours en bonne intelligence<sup>76</sup>. Le même auteur remarque qu'un grand nombre de Romains, et d'étrangers, d'ailleurs toujours en procès, se sont fixés sur place<sup>77</sup>, à l'arrivée des caravanes, là où commence sans doute les luttes commerciales. Mais l'emprise des Nabatéens n'a, *a priori*, pas dépassé le sud d'Hegra, l'actuel Madâin Sâlih, limite au-delà de laquelle le nombre d'inscriptions nabatéennes diminue de manière importante<sup>78</sup>. Diodore nous précise bien au demeurant, qu'ils reçoivent l'encens et la myrrhe d'autres marchands, avant de les amener vers les ports méditerranéens<sup>79</sup>. En dehors du Nord-Ouest de l'Arabie, où une certaine complémentarité sinon solidarité semble régner, l'existence de communautés nabatéennes reste très difficile à prouver quand elle n'est pas totalement hypothétique. L'une d'entre elles a peut-être prospéré à

---

<sup>65</sup> *Ibid.*, p. 62.

<sup>66</sup> Diodore, *Bibliothèque historique*, XIX, 95.

<sup>67</sup> Plutarque, *Vie de Démétrius*, 7.

<sup>68</sup> Strabon, *Géographie*, XVI, 4, 23.

<sup>69</sup> Strabon, *Géographie*, XVI, 4, 24.

<sup>70</sup> M. Sartre, *Bostra. Des origines à l'islam*, Librairie orientaliste Paul Geuthner, Paris, 1985, p. 54-55.

<sup>71</sup> *Périple de la mer Érythrée*, 19.

<sup>72</sup> G.W. Bowersock, *Roman Arabia*, Harvard University Press, Cambridge London, 1994, p. 110.

<sup>73</sup> Documents dits de Babatha. Ce sont les archives familiales d'une juive réfugiée dans les grottes à l'ouest de la mer Morte durant la révolte juive de Bar Kokhba (*ibid.* p. 85-87).

<sup>74</sup> *Expositio totius mundi*, XXXVIII.

<sup>75</sup> Ammien Marcellin, *Res Gestae*, XIV, 8.

<sup>76</sup> Strabon, *Géographie*, XVI, 4, 21.

<sup>77</sup> *Ibid.*

<sup>78</sup> M. Sartre, *D'Alexandre à Zénobie, Histoire du Levant antique (IV<sup>e</sup> siècle av J.-C. - III<sup>e</sup> siècle ap. J.-C.)*, p. 260, note 220.

<sup>79</sup> Cf supra.

Pouzzoles sans que nous ayons d'arguments très solides à proposer en dehors de l'existence de sanctuaires et de lieux sacrés<sup>80</sup>. L'absence sur place de céramique fine fait douter d'une implantation pérenne, mais elle peut s'expliquer par une romanisation de la société des expatriés qui utiliseraient alors de la vaisselle locale, comme ils empruntent le latin dans certaines de leurs inscriptions<sup>81</sup>. Enfin si les témoignages qu'ils ont laissés ne font pas spécifiquement allusion à une activité marchande, elle demeure cependant probable étant donné la raison d'être du grand port d'Italie du Sud. En dehors de Pouzzoles, certains auteurs pensent que les Nabatéens avaient également des entrepôts à Ostie<sup>82</sup>, en se basant sur l'existence de trois inscriptions bilingues, avec une partie en grec ou en latin. Deux d'entre elles sont en fait des dédicaces d'ambassades, la troisième est funéraire, aucune ne mentionne un lien avec le grand commerce. Le manque de céramique fine<sup>83</sup> semble confirmer l'absence, ici aussi, d'une communauté stable et structurée. Dans le reste du monde gréco-romain, il existe d'autres traces épigraphiques nabatéennes en mer Égée<sup>84</sup> et en Méditerranée orientale, mais elles sont relativement éparpillées et finalement peu informatives. C'est aussi souvent le cas de quelques allusions littéraires, de graffiti ou de (rares) trouvailles archéologiques réparties de l'Afrique orientale au golfe Persique. Ainsi, Pline nous parle des Nabatéens troglodytes qui transportent l'aloès à partir de l'Afrique de l'Est, pays où ils se sont *a priori* installés, sans autre précision<sup>85</sup>. Il nous dit aussi ailleurs que Forat en Mésène, est « un rendez-vous quand on vient de Petra »<sup>86</sup>. La phrase n'est pas d'une clarté extrême mais elle pourrait désigner une colonie de Nabatéens établis dans la région, et ce, peut être, de manière permanente étant donné l'importance stratégique de l'endroit. L'existence de céramiques fines spécifiques, à Ikaros/Failaka pourrait confirmer cette hypothèse mais elle est discutée<sup>87</sup>. Cette présence dans le sud de la Mésopotamie est cependant réaffirmée quelques siècles plus tard par Tabari<sup>88</sup>. La mer Rouge peut aussi avoir abrité sur ses rives occidentales des collectivités en rapport avec le royaume de Petra, même si les preuves sont fragiles et incertaines. Il existe en effet quelques fragments de céramique fine à Bérénice et à Quseir al-Qadim<sup>89</sup>, qui pourrait être l'ancienne Leukos Limen<sup>90</sup>, entre Myos Hormos et Bérénice. Ces

<sup>80</sup> Une inscription en langue sémitique commémore en 5 ap. J.-C. la réfection d'un enclos sacré dont la première construction date du milieu du I<sup>er</sup> siècle av. J.-C. Le dédicant serait un devin ou un forgeron en cuivre (M.-J. Roche, *loc. cit.*, p. 86-87). Un autre texte, toujours en nabatéen, rapporte en 11 ap. J.-C. le don de deux chameaux à Duserès, probablement sous forme de statuettes (M.-J. Roche, *loc. cit.*, p. 87-89). Le dieu, spécifique du panthéon nabatéen, possède dans le port son sanctuaire (D. Steuernagel, « Les villes portuaires : des nœuds de communication de la mobilité religieuse ? », *Trivium*, 2009, p. 86).

<sup>81</sup> *Dusari sacrum* sur un autel en marbre de Carrare repêché en 1754, sur deux tablettes découvertes en 1989 et trois bases montrant à leur partie supérieure des cavités plus ou moins égales destinées probablement à recueillir des stèles rectangulaires retrouvées à proximité, peut-être des bétyles (M.-J. Roche, *loc. cit.*, p. 89 ; D. Steuernagel, *loc. cit.*, p. 4-5).

<sup>82</sup> R. Mclaughlin, *Rome and the Distant East: Trade Routes to the Ancient Lands of Arabia, India and China*, p. 155.

<sup>83</sup> S. G. Schmid, « La distribution de la céramique nabatéenne et l'organisation du commerce nabatéen de longue distance », *loc. cit.*, p. 76-77.

<sup>84</sup> Des inscriptions à Kos, Priène, Millet, Délos, Tinos, Rhodes, Sidon (*ibid.*, p. 71-72), de la céramique fine à Césarée, Antioche sur Oronte et Gaza où elle est associée à des monnaies d'Aretas IV (*ibid.* p. 66).

<sup>85</sup> Pline, *Histoire naturelle*, XII, 44 ; cf chapitre V.

<sup>86</sup> Pline, *Histoire naturelle*, VI, 32.

<sup>87</sup> S. G. Schmid, « La distribution de la céramique nabatéenne et l'organisation du commerce nabatéen de longue distance », *loc. cit.*, p. 64.

<sup>88</sup> M. Tabari, *Chroniques*, II, 1, trad. H. Zotenberg, Paris, 1871, p. 8 ; II, 4, trad. H. Zotenberg p. 26.

<sup>89</sup> S. G. Schmid, « La distribution de la céramique nabatéenne et l'organisation du commerce nabatéen de longue distance », *loc. cit.*, p. 66.

<sup>90</sup> Leukos Limen n'est pas signalée dans les sources antiques avant Ptolémée, c'est-à-dire avant le II<sup>e</sup> siècle ap. J.-C. (J. Desanges, *Recherches sur l'activité des Méditerranéens aux confins de l'Afrique (VI<sup>e</sup> siècle avant J.-C. - IV<sup>e</sup> siècle après J.-C.)*, Publications de l'École française de Rome, Rome Paris, 1978, p. 270-271).

découvertes sont complétées par des *ostraca* ou des graffitis nabatéens à Myos Hormos et Béréenice<sup>91</sup>, ou sur les pistes du désert oriental égyptien<sup>92</sup> ; les dédicants ne sont pas spécialement des commerçants, ils sont aussi soldats, chameliers, plâtriers, prêtres ...<sup>93</sup>. Les traces que leurs compatriotes ont laissées de leur passage ou de leurs échanges ne s'arrêtent pas là, mais elles sont disparates et difficile à relier à un réseau organisé, même si parfois elles suggèrent une certaine permanence. Ainsi il semble que de la céramique, parfois peinte, ait été trouvée en relativement grande quantité à Marib, au Yémen, alors que sur la côte sud de l'Arabie, les fragments sont plus rares, que ce soit à Qana, Khor Rori ou aux îles Farasan<sup>94</sup>. Les quelques textes montrant la présence de Nabatéens dans l'île de Socotra<sup>95</sup>, ou les inscriptions retrouvées dans la région de Najran<sup>96</sup> ne modifient guère le tableau. De même les découvertes de terres cuites caractéristiques dans l'oasis de Al Jawf au débouché du Wadi Shiran, à Thaj sur la grande route caravanière reliant la Phénicie au golfe Persique, ou bien à Qaryat al-Faw<sup>97</sup> au centre de l'Arabie, montrent seulement que ces infatigables coureurs de désert, s'ils ont gardé très probablement le Hedjaz comme terre de prédilection, ont aussi fréquenté les autres pistes de la péninsule sans forcément s'y établir.

Le grand commerce nabatéen, au moins dans ses territoires séculaires, semble donc basé sur des structures communautaires aux contours qui restent flous. Leur existence semble beaucoup plus difficile à prouver ailleurs, exception faite peut-être de l'Italie du Sud. Il est pourtant probable que des liens, ne serait-ce que tribaux, ont dû fonctionner à chaque fois que les Arabes de Petra ont exercé leur négoce en dehors des limites géographiques de leur royaume, que ce soit à Rome ou dans le golfe Persique.

### *Les Juifs*

Les Juifs ont la particularité, tout au long de la période de notre étude, de vivre souvent en collectivités réparties de la Méditerranée à la Mésopotamie et dont la pratique de rites religieux caractéristiques constitue le ciment principal. Ajoutons que si leurs membres exercent différentes activités, celles consacrées au commerce oriental ne semblent pas prépondérantes, du moins durant le Haut-Empire.

C'est pour ces différentes raisons que nous pensons que les Juifs appartiennent à ce que nous avons appelé des communautés marchandes inachevées. Elles sont nombreuses, nous dit Philon, essentiellement dans « la plupart des villes les plus fortunés des îles et du continent »<sup>98</sup>,

---

<sup>91</sup> S. E. Sidebotham, *Berenike and the Ancient Maritime Spice Route*, p. 185 ; R. Tomber, *Indo-Roman Trade, from pots to pepper*, Bristol Classical Press, Bloomsbury Publishing PLC, London, 2012, p. 79.

<sup>92</sup> La plupart sont datés entre 110 et 266 ap. J.-C.

<sup>93</sup> S. E. Sidebotham, *Berenike and the Ancient Maritime Spice Route*, p. 154 ; R. Tomber, *Indo-Roman Trade, from pots to pepper*, p. 26.

<sup>94</sup> S. G. Schmid, « La distribution de la céramique nabatéenne et l'organisation du commerce nabatéen de longue distance », *loc. cit.*, p. 65.

<sup>95</sup> S. E. Sidebotham, *Berenike and the Ancient Maritime Spice Route*, p. 189.

<sup>96</sup> M. D. Bukharin, « Roman Penetration into the Southern Red Sea and the Aksumite Campaign in West Arabia (Reconsideration of the Latin Dedicatory Inscription from the Farasān Archipelago), Part II », *Journal of Indian Ocean Archaeology*, 7, 2011, p. 7.

<sup>97</sup> S. G. Schmid, « La distribution de la céramique nabatéenne et l'organisation du commerce nabatéen de longue distance », *loc. cit.*, p. 62, 63 et 65.

<sup>98</sup> Philon, *Contre Flaccus ou de la providence*, 40-49.

suffisamment pour que nous ne parlions que de quelques-unes d'entre elles, situées aux débouchés du commerce eurasiatique. Ainsi, en Babylonie, Séleucie sur le Tigre possède une importante colonie israélite, en Syrie romaine, Antioche sur l'Oronte exerce un pouvoir d'attraction certain vis-à-vis des exilés juifs<sup>99</sup>, et en Égypte, Alexandrie en compte probablement aux environs de 100 000<sup>100</sup>. Ils occupent deux des cinq quartiers de la ville<sup>101</sup>, et ce depuis sans doute la première moitié du II<sup>e</sup> siècle av. J.-C.<sup>102</sup>. De manière générale, au tournant de notre ère, les Juifs se sont regroupés dans à peu près toutes les grandes et même petites villes marchandes, du Nil à l'Euphrate. La cohabitation avec les autres résidents n'est pas toujours facile, et les conflits sont fréquents que ce soit à Alexandrie, Antioche ou Séleucie<sup>103</sup>. Il semble d'ailleurs que la sécurité procurée par les derniers rois séleucides à Antioche y ait favorisé l'immigration israélite au II<sup>e</sup> siècle av. J.-C.<sup>104</sup>.

Toutes ces communautés sont organisées autour de leurs structures religieuses, dont le domaine de compétence dépasse largement celui des cultes et des croyances pour s'intéresser aux activités sociales et de solidarité. En 45 ap. J.-C. des synagogues fournissent aux voyageurs qui viennent de loin de l'eau et une place pour se restaurer<sup>105</sup>. Il existe parallèlement un pouvoir civil, comme le montrent différents témoignages. À Alexandrie, un ethnarque gère les conflits internes<sup>106</sup>, et à Antioche un archonte<sup>107</sup> joue sans doute un rôle similaire. D'autres modes d'organisation peuvent se juxtaposer, notamment sur le plan professionnel, comme ces teinturiers en pourpre de Hiéropolis qui se rassemblent au sein d'un collège exclusivement juif<sup>108</sup>. La prospérité règne au sein de ces différentes collectivités, au moins sous les Julio-Claudiens, puisque chaque année nombre d'entre elles organisent<sup>109</sup> l'envoi de sommes conséquentes au temple de Jérusalem<sup>110</sup>. Les activités professionnelles de leurs membres sont nombreuses et variées<sup>111</sup> et la place qu'y occupe le commerce oriental ne paraît pas majoritaire. Une stèle d'Aphrodisias de la fin du IV<sup>e</sup> siècle ap. J.-C. énumère les donateurs d'une œuvre caritative. Sur les 135 noms, 27 comportent la mention d'une profession. Certes celle-ci est toujours commerciale, mais jamais, sauf peut-être dans le cas d'un teinturier en pourpre, elle ne présente un rapport proche

---

<sup>99</sup> Flavius Josèphe, *La guerre des Juifs*, VII, 3, 1.

<sup>100</sup> L. Boulnois, *La Route de la soie*, p. 115-116.

<sup>101</sup> Philon, *Contre Flaccus ou de la providence*, 50-59. Philon précise que des Juifs vivent aussi en dehors de ces quartiers.

<sup>102</sup> Lorsque Strabon parle de la population d'Alexandrie au temps de Polybe, il ne cite pas les Juifs (Strabon, *Géographie*, XVII, 1, 12).

<sup>103</sup> À Séleucie du Tigre, les Juifs se heurtent aux Syriens (Flavius Josèphe, *Antiquités juives*, XVIII, 9, 9) au début du I<sup>er</sup> siècle de notre ère. Étant donnée la place que les Palmyréniens occupaient alors dans la ville (*cf supra*), il est possible ils aient participé aux massacres. Flavius Josèphe parle de plus de 50 000 victimes.

<sup>104</sup> Flavius Josèphe, *La guerre des Juifs*, VII, 3, 1.

<sup>105</sup> M.D. Bukharin, « Mecca on the Caravan Routes in Pre-Islamic Antiquity », in A. Neuwirth, N. Sinai, M. Marx (eds.), *Texts and Studies on the Qur'an*, 6, *The Qur'an in Context, Historical and Literary Investigations into the Qur'anic Milieu*, Brill, Leiden Boston, 2010, p. 130-131.

<sup>106</sup> Flavius Josèphe, *Antiquités juives*, XIV, 7.

<sup>107</sup> Flavius Josèphe, *La guerre des Juifs*, VII, 3, 1.

<sup>108</sup> L. Boulnois, *La Route de la soie*, p. 118.

<sup>109</sup> Le transfert des tributs des villes de Babylonie nécessite au I<sup>er</sup> siècle ap. J.-C. plusieurs dizaines de milliers de personnes (Flavius Josèphe, *Antiquités juives*, XVIII, 9, 1).

<sup>110</sup> Philon, *Ad Caium*, 210-219 ; Flavius Josèphe, *Antiquités juives*, XVIII, 9, 1. L'envoi des offrandes à Jérusalem concerne toutes les communautés juives, en Orient et en Occident, y compris celle de Rome (Cicéron, *Pour Flaccus*, XXVIII).

<sup>111</sup> Strabon raconte qu'en Syrie-Phénicie, les nations étrangères, dont les Juifs, travaillent dans l'agriculture ou le commerce (Strabon, *Géographie*, XVI, 2, 2).

ou lointain avec l'importation ou la transformation de marchandises exotiques<sup>112</sup>. À Rome, quand les inscriptions hébraïques de la ville mentionnent un métier, il s'agit le plus souvent d'un peintre, d'un marchand de saucisses, d'une actrice, mais jamais d'un négociant de soie ou d'aromates. Les documents littéraires, quant à eux, ne parlent que de banquiers, de mimes, de mendiants ou de diseuses de bonne aventure<sup>113</sup>. Pourtant des Juifs participent de manière importante au ravitaillement de Rome<sup>114</sup>, comme plus tard à celui de Constantinople<sup>115</sup> et donc le grand commerce, tout comme les activités maritimes<sup>116</sup> ne leur sont pas inconnus. Lors des émeutes d'Alexandrie de 38 ap. J.-C., Philon énumère toutes les professions de ses coreligionnaires qui ont eu à souffrir des exactions des Grecs, et nous y trouvons notamment des banquiers, des marchands, des artisans, des matelots<sup>117</sup> ou le capitaine d'un navire du Nil<sup>118</sup>. Ce dernier peut très bien être en relation commerciale avec Coptos, voire les ports de la mer Rouge.

Et cependant, jusqu'au IV<sup>e</sup> siècle ap. J.-C., il semble que les préoccupations commerciales des Juifs soient essentiellement tournées vers le bassin méditerranéen et la Mésopotamie. En effet, les preuves de leur implication dans les échanges avec l'Asie du Sud et l'Extrême Orient sont rares. Un marchand juif nommé Ananias au I<sup>er</sup> siècle ap. J.-C. a accès au gynécée royal de Mésène. L'importance de la région dans le trafic avec les Indes du Nord-Ouest et au-delà, peut faire penser qu'il y vend des produits de luxe comme des soieries ou des pierres précieuses<sup>119</sup>. Le *Midrash Samuel* évoque deux personnages exerçant le commerce de la soie à Nisibis au tournant du I<sup>er</sup> siècle ap. J.-C.<sup>120</sup> À Alexandrie, nous avons vu les membres de la famille Julii Alexandre, apparentés à Philon, très engagés, au moins financièrement, en mer Rouge<sup>121</sup>. Mais quelques cas isolés ne représentent pas une communauté. D'autant qu'il n'existe que peu de témoignages pour les confirmer. Un *ostrakon* en hébreu a été découvert à Myos Hormos dont l'un des édifices peut être interprété comme étant une synagogue<sup>122</sup>. Une colonie juive, fuyant les troubles en Palestine, se serait établie en 68 ap. J.-C. sur la côte de Malabar<sup>123</sup>, une autre se serait installée à Yathrib, la future Médine pour les mêmes raisons<sup>124</sup>, une dernière enfin serait arrivée à la même époque en Chine, mais cette information semble relever de la

<sup>112</sup> J. Reynolds, R. Tannenbaum, *Texts from the excavations at Aphrodisias conducted by Kenan T. Erim*, The Cambridge Philological Society, 1987, p. 117.

<sup>113</sup> J.B. Frey, *Corpus inscriptionum judaicorum*, vol. 1, Europe, KTAV publishing house, New York, 1975, introduction, LXV.

<sup>114</sup> *Ibid.*, introduction, LXIV.

<sup>115</sup> *Code Théodosien*, XIII, 5, 18.

<sup>116</sup> Comme beaucoup d'autres habitants du pourtour méditerranéen mais aussi d'ailleurs, ils pratiquent à l'occasion la piraterie (Flavius Josèphe, *Antiquités juives*, XIV, 3, 2 ; Flavius Josèphe, *La guerre des Juifs*, III, 9a, 2-3).

<sup>117</sup> Philon, *Contre Flaccus ou de la providence*, 50-59.

<sup>118</sup> Philon, *Ad Caium*, 120.

<sup>119</sup> Flavius Josèphe, *Antiquités juives*, XX, 2.

<sup>120</sup> R. Mclaughlin, *Rome and the Distant East: Trade Routes to the Ancient Lands of Arabia, India and China*, p. 93. La région est, semble-t-il, le lieu d'une industrie textile juive. Les deux frères, Asinaios et Anilaios, qui se révoltent contre le roi parthe Artaban au I<sup>er</sup> siècle ap. J.-C., apprennent d'abord le métier de tisserand de laine (Flavius Josèphe, *Antiquités juives*, XVIII, 9, 1).

<sup>121</sup> Cf chapitre V.

<sup>122</sup> R. Tomber, *Indo-Roman Trade, from pots to pepper*, p. 61.

<sup>123</sup> R. Mookerji, *History of Indian shipping and maritime activity from the earliest times*, Longmans, Green and Co, Bombay Calcutta London New York, 1912, p. 117 ; Yu Huan, *The People of the West, from the Weilue*, trad. J. E. Hill, notes et appendices, la diffusion des idées et des religions le long des routes commerciales, sept. 2004, accessible : Weilue: The Peoples of the West (washington.edu).

<sup>124</sup> Elle aurait eu des contacts marchands tout le long de la route de l'encens (G.W. Bowersock, *Le trône d'Adoulis, les guerres de la mer Rouge à la veille de l'Islam*, p. 97). Selon Tabari, les Juifs sont présents dans le Hedjaz depuis Nabuchodonosor (M. Tabari, *Chroniques*, II, 33, trad. H. Zotenberg, p. 164).



légende<sup>125</sup>. Enfin quelques voyageurs ont laissé une trace en hébreu sur les rochers de la route du Karakorum peut-être au second ou au III<sup>e</sup> siècle<sup>126</sup>. La preuve d'un passage, sans doute, mais pas d'un établissement.

À partir du IV<sup>e</sup> siècle, la présence juive en Arabie et en mer Rouge apparaît plus évidente et ses liens avec le commerce oriental plus précis. Une synagogue est identifiée à Qana<sup>127</sup> sur la côte sud de la péninsule, ce qui confirme la présence des communautés israélites déjà rencontrées par Théophile l'Indien dans son voyage chez les Himyarites sous le règne de Constance II<sup>128</sup>. Une inscription de la seconde moitié du IV<sup>e</sup> siècle trouvée sous ladite synagogue fait référence à un certain Kosmas qui semble être juif et posséder des caravanes et des bateaux, mais le texte est loin d'être clair<sup>129</sup>. Parallèlement, le culte de Yahvé s'impose en Arabie du Sud au tournant du V<sup>e</sup> siècle<sup>130</sup>, cause ou conséquence de l'essor d'une présence hébraïque, peut-être commerciale. Il est possible qu'elle ait été renforcée au siècle suivant par une émigration venue de Perse, comme le pense Théophylate Simocatta<sup>131</sup>, bien que les Juifs sous les Sassanides n'aient guère été persécutés<sup>132</sup>. En mer Rouge, l'île de Iotabé est occupée un temps, nous dit Procope, par « des Hébreux qui avaient conservé leur liberté par le passé et qui n'ont été

<sup>125</sup> Yu Huan, *The People of the West, from the Weilue*, trad. J. E. Hill, appendices, la diffusion des idées et des religions le long des routes commerciales.

<sup>126</sup> B. A. Litvinsky, Zhang Guang-da, « Historical Introduction », in *History of civilizations of central Asia*, vol III, *The crossroads of civilizations AD 250 to 750*, UNESCO Publishing, Paris, 1996, p. 36.

<sup>127</sup> S. E. Sidebotham, *Berenike and the Ancient Maritime Spice Route*, p. 189 ; R. Tomber, *Indo-Roman Trade, from pots to pepper*, p. 103.

<sup>128</sup> G.W. Bowersock, *Le trône d'Adoulis, les guerres de la mer Rouge à la veille de l'Islam*, p. 97 ; cf chapitre IV.

<sup>129</sup> F. C. De Rossi, *Iscrizioni dello estremo oriente greco*, p. 255, n° 437. Il n'y a pas de symboles chrétiens dans la synagogue. Le contexte plaide pour une origine juive de l'inscription. Dans le texte [σ]υνοδία est traduit selon les auteurs par « caravane » (A.V. Sedov, « New Archaeological and Epigraphical material from Qana (South Arabia) », *Arab. arch. epig.* 3, 1992, Addendum I, Yu Vinogradov, p. 136) ou par « association religieuse » (G.W. Bowersock, « The New Greek Inscription from South Yemen », in J.S. Langdon et al (eds.), *To Ellenikon, Studies in Honour of Speros Vryonis*, New Rochelle NY, 1993, p. 5-6).

[Εἰ]ς θεὸς ὁ βοαθὼν (sic) Κοσ[μῶ]  
 [Κ]αὶ ὁ ἅγιος τόπος τοῦ |--- --  
 [σ]υνοδία γίνη μοι ἡ --- -- -- -- -- -- -- --  
 [π]λοτὰ ἡ ναί (sic), ἀπάγητ[αι] --- -- ]  
 S [ἔ]ργα καὶ || . . . M --- -- -- -- -- --

Le tout puissant aidant Kosmas (?)  
 et ce lieu saint est...  
 que ma caravane soit gardée en sécurité...  
 que (la mer ?) soit sûre pour un navire  
 qu'il dirige (?)...les affaires et...

Traduction de Yu Vinogradov.

<sup>130</sup> G.W. Bowersock, *Le trône d'Adoulis, les guerres de la mer Rouge à la veille de l'Islam*, p. 102 ; cf chapitre I. Tabari pense que le roi des Himyarites se convertit au siège de Médine après avoir reçu l'enseignement de deux docteurs juifs (M. Tabari, *Chroniques*, II, 33, trad. H. Zotenberg, p. 164).

<sup>131</sup> Théophylate Simocatta, *Histoires*, V, 7, 6 et 7.

<sup>132</sup> Il y aurait eu une seule persécution sous le règne de Yazdgird II (438-457) (A. Tafazzoli, A. L. Khromovin, « Sasanian Iranian: Intellectual Life », in *History of civilizations of central Asia*, vol III, *The crossroads of civilizations AD 250 to 750*, UNESCO Publishing, Paris, 1996, p. 108). Selon Tabari, Khosro I<sup>er</sup> aurait imposé une capitation à tous les non-zoroastriens, notamment aux Juifs (M. Tabari, *Chroniques*, II, trad. H. Zotenberg, p. 233). En fait, il semble que les relations aient été bonnes entre les Juifs et le pouvoir de Ctésiphon ; en 614, les sources chrétiennes de l'époque insistent sur l'aide apportée par la population locale lors de l'occupation de Jérusalem par les Perses (C. Morisson, « Les événements/perspective chronologique », dans *Le Monde Byzantin, I, l'Empire romain d'Orient (330-641)*, sous la direction de C. Morisson, Nlle Cléo, l'histoire et ses problèmes, Puf, Paris, 2012, p. 40).

assujettis que depuis le règne de Justinien »<sup>133</sup>. Il ne précise pas s'il s'agit de négociants mais étant donné la situation stratégique du lieu au sortir du golfe d'Akaba ainsi que ses fonctions douanières<sup>134</sup>, l'hypothèse est probable. Il est donc possible qu'à l'époque, des communautés marchandes au sens où nous les avons décrites précédemment, et des circuits spécifiquement juifs se constituent, non seulement sur la route maritime de la soie<sup>135</sup>, mais aussi sur les itinéraires terrestres jusqu'en Occident<sup>136</sup>. À partir du IV<sup>e</sup> siècle, et plus encore au VI<sup>e</sup>, les marchands orientaux y prennent effectivement de plus en plus d'importance, et parmi eux des Juifs<sup>137</sup>. Le plus connu, Priscus, acquiert une véritable fortune et devient familier du roi Chilpéric<sup>138</sup>. Tous ces gens ont sûrement des relais chez des coreligionnaires établis depuis longtemps sur les trajets commerciaux du Moyen-Orient et de Mésopotamie. Ce pourrait être par exemple ce parfumeur de Cilicie qui se fait construire un sarcophage au IV<sup>e</sup> siècle<sup>139</sup> ou ce négociant en soie, Samuel, fils de Samuel, qui est honoré par une inscription de Beyrouth du V<sup>e</sup> ou de la première moitié du VI<sup>e</sup> siècle<sup>140</sup>. Plus à l'est, il existe un cimetière juif à Merv au moins dès le VI<sup>e</sup> siècle, et plusieurs villes du Khorassan possèdent de fortes communautés israélites<sup>141</sup>. C'est de cette région que provient un voyageur qui laisse, au IX<sup>e</sup> siècle, un manuscrit en hébreu<sup>142</sup> dans une des grottes de Dunhuang. Il s'agit d'une feuille comportant de nombreux plis, destinée sans doute à être portée sur soi comme talisman, et contenant des versets bibliques en caractères hébreux. Ces mêmes caractères sont utilisés dans une lettre d'affaires écrite en persan dans la région de Khotan, dans la seconde moitié du VII<sup>e</sup> siècle<sup>143</sup>. Un peu plus au sud, au Cachemire, à partir du VIII<sup>e</sup> siècle, nous apprenons que les habitants laissent passer préférentiellement les Juifs, probablement marchands<sup>144</sup>. C'est l'époque où se développe l'empire khazar fortement influencé par le judaïsme, et qui domine toute la steppe au nord du Caucase et de la Crimée. C'est là où passe un des itinéraires des commerçants juifs dits Radanites qui assurent les échanges entre les deux extrémités de l'Eurasie au IX<sup>e</sup> siècle en suivant les routes traditionnelles<sup>145</sup>, dans ce qui devait ressembler à un réseau de communautés marchandes. Mais ceci est une autre histoire.

<sup>133</sup> Procope, *Le livre des guerres*, I, 19. L'existence de cette communauté juive sur l'île est attestée par une inscription en écriture nabatéenne du Nord-Est du Sinâï (P. Mayerson, « The Island of Iotabê in the Byzantine sources: A Reprise », *Bulletin of the American Schools of Oriental Research*, 287, Aug. 1992, p. 1).

<sup>134</sup> Cf chapitre IV.

<sup>135</sup> Soleyman, au IX<sup>e</sup> siècle trouve sur l'île de Serendib, l'actuel Sri Lanka, une nombreuse communauté juive (Soleyman et Abou Zeïd Hassan, attribué à Maçoudi, *Chaîne des Chroniques, Des observations sur la Chine et l'Inde*, trad. M. Reïnaud, II). Au siège de Canton en 878, 120 000 musulmans, chrétiens, juifs et mages sont passés par le fil de l'épée (*ibid.*).

<sup>136</sup> L. Boulnois, *La Route de la soie*, p. 118.

<sup>137</sup> D. Pieri, « Marchands orientaux dans l'économie occidentale de l'Antiquité tardive », *Archéologie et Histoire romaine*, 2002, 8, p. 2, 5.

<sup>138</sup> Grégoire de Tours, *Histoire des Francs*, VI, 5.

<sup>139</sup> W. Ameling, *Inscriptiones Judaicae Orientis*, II, Asie Mineure, p. 514, n° 239.

<sup>140</sup> J.B. Frey, *Corpus inscriptionum judaicorum*, vol II, Asie, Afrique, p. 108, n° 873.

<sup>141</sup> E. de la Vaissière, *Histoire des marchands sogdiens*, p. 167.

<sup>142</sup> Manuscrit BN 1412, découvert par la mission Pelliot entre 1906 et 1908 et conservé à la Bibliothèque Nationale de France.

<sup>143</sup> *Encyclopaedia Iranica*, « Judeo-persian communities VIII, judeo-persian language ».

<sup>144</sup> Al Biruni, « Fragments arabes et persans relatifs à l'Inde », recueillis par M. Reïnaud, *Journal Asiatique*, 1844, VIII, 1, 3.

<sup>145</sup> Ibn Khordadbeh, « Le livre des routes, Itinéraires des marchands juifs dits Radanites », trad. C. Barbier de Meynard, *Journal Asiatique*, Janvier - Février 1865.

## *Les Indiens*

Les Indiens, que ce soit comme fournisseurs, transporteurs ou négociants, ont largement participé au commerce oriental, nous l'avons vu au fil des chapitres précédents. Il est probable que dans un certain nombre de cas, ils l'ont fait dans le cadre de collectivités dont les caractéristiques pourraient parfois s'apparenter à celles des Palmyréniens et des Sogdiens. Mais comme souvent, les sources sont rares et il est difficile d'en tirer des conclusions définitives.

Dans le contexte religieux de l'Asie du Sud, la place de chacun au sein de la société qui l'entoure est fixée de manière assez rigide, comme nous le rappellent les auteurs gréco-romains<sup>146</sup>. Dans l'ordre d'importance, les marchands occupent la troisième place, après les brahmanes et les guerriers<sup>147</sup>. Cette situation ne peut que renforcer les liens professionnels entre les membres des *varṇas*<sup>148</sup> qui pratiquent largement l'endogamie et qui ont des institutions judiciaires particulières<sup>149</sup>. Ces dernières peuvent être garanties par le pouvoir civil ; à la fin du VI<sup>e</sup> siècle ap. J.-C., dans le Gujarat, un ensemble de marchands demande une charte royale leur assurant l'exercice de leur propre juridiction<sup>150</sup>. Il existe de manière générale une solidarité au sein des groupes religieux<sup>151</sup> mais aussi professionnels, les *śreṇi*, terme souvent traduit par « guilde ». Ainsi, au V<sup>e</sup> siècle, les fabricants de soie de la région de Barygaza émigrent à Mand-saur où ils finissent par exercer différentes professions tout en gardant leur homogénéité. Ils fondent alors un temple du soleil au sein d'une *śreṇi*, comme le rappelle l'inscription commémorative<sup>152</sup>. Il y a tout lieu de penser que ces guildes regroupent aussi toutes sortes de commerçants, y compris ceux qui s'engagent dans des transactions à grande distance.

Les collectivités indiennes identifiées dans la capitale chinoise au I<sup>er</sup> siècle av. J.-C.<sup>153</sup>, en 57 ap. J.-C.<sup>154</sup> ou installées en Sogdiane<sup>155</sup> et dans les oasis du Tarim durant les premiers siècles de notre ère<sup>156</sup>, possèdent peut-être des structures de ce type. En 227 ap. J.-C., au

---

<sup>146</sup> Pline, *Histoire naturelle*, VI, 22 ; Solin, *Recueils de faits remarquables*, 53.

<sup>147</sup> C. Ferrier, *L'Inde des Gupta (IV<sup>e</sup>-VI<sup>e</sup> siècle)*, Histoire, Les Belles Lettres, Paris, 2015, p. 27 ; Xuan Zang, *L'Inde du Bouddha vue par des pèlerins chinois sous la dynastie Tang (VII<sup>e</sup> siècle)*, texte établi et annoté par Catherine Meuwese, Collection Temps et Continents, Calmann-Lévy, Paris, 1968, p. 96.

<sup>148</sup> Littéralement « couleur », le terme désigne la division de la société indienne en castes.

<sup>149</sup> C. Ferrier, *L'Inde des Gupta (IV<sup>e</sup>-VI<sup>e</sup> siècle)*, p. 31.

<sup>150</sup> *Ibid.*, p. 32.

<sup>151</sup> Dans la littérature védique, Vaisya Nara, institution plus que divinité, s'occupe des enfants et des proches de ceux qui partent en voyage, s'ils s'acquittent régulièrement de leurs offrandes (P. C. Prasad, *Foreign trade and commerce in ancient India*, Abhinav Publications, New Dehli, 2014, p. 20-23).

<sup>152</sup> C. Ferrier, *L'Inde des Gupta (IV<sup>e</sup>-VI<sup>e</sup> siècle)*, p. 150.

<sup>153</sup> J. Harmatta, B. N. Puri, L. Lelekov, S. Humayun, D. C. Sircar, « Religions in the Kushan Empire », in *History of civilizations of central Asia*, vol II, *The development of sedentary and nomadic civilizations, 700 B.C. to A.D. 250*, UNESCO Publishing, Paris, 1994, p. 311. Des marchands indiens au milieu du I<sup>er</sup> siècle av. J.-C. sont passés par Dunhuang où ils ont laissé une bandelette de soie avec des inscriptions en brahmi (J. Harmatta, « Languages and Literature in the Kushan Empire », in *History of civilizations of central Asia*, vol II, *The development of sedentary and nomadic civilizations, 700 B.C. to A.D. 250*, UNESCO Publishing, Paris, 1994, p. 427).

<sup>154</sup> Quand l'empereur Han Guwangwu meurt en 57 ap. J.-C., les Indiens font partie des marchands étrangers qui établissent un sanctuaire commémoratif dans la capitale (R Mclaughlin, *Rome and the Distant East: Trade Routes to the Ancient Lands of Arabia, India and China*, p. 86).

<sup>155</sup> Ptolémée cite en Sogdiane une ville appelée Indikomordana (Ptolémée, *Géographie*, VI, 12.) qui pourrait bien être un comptoir où les Indiens viennent commercer (Cl. Rapin, « l'incompréhensible Asie centrale de la carte de Ptolémée. Propositions pour un décodage. », *Bulletin of the Asia Institute*, New Series, Vol. 12, *Alexander's Legacy in the East*, Studies in Honor of Paul Bernard (1998), p. 205, note 29).

<sup>156</sup> C. Ferrier, *L'Inde des Gupta (IV<sup>e</sup>-VI<sup>e</sup> siècle)*, p. 145.

Liangzhu, au cœur du Gansu, il existe une communauté Yuezhi dont les chefs, accompagnés de leurs confrères sogdiens, accueillent une armée conquérante venue de la Chine intérieure<sup>157</sup>. Parmi ces marchands kouchans, il y a probablement des Indiens du Nord-Ouest et/ou des Bactriens<sup>158</sup> qui ont depuis longtemps largement essaimé hors de leur région d'origine<sup>159</sup> ; ils dominent en effet, notamment à la fin du I<sup>er</sup> siècle et durant le deuxième, le commerce à grande distance en Chine et en Asie centrale<sup>160</sup>. Au IV<sup>e</sup> siècle, les *Anciennes Lettres Sogdiennes*<sup>161</sup> rapportent que les Indiens sont organisés entre eux à Luoyang, mais ils sont déjà supplantés par leurs confrères sogdiens<sup>162</sup> avec lesquels ils entretiennent cependant des relations commerciales et même familiales<sup>163</sup>. L'expansion du commerce d'Asie du Sud vers la Sérinde<sup>164</sup> ne semble donc pas être le résultat d'aventures individuelles mais au contraire, s'appuie sur des structures collectives, dont nous ne connaissons cependant guère le mode fonctionnement.

En Asie du Sud-Est, nous avons vu que l'influence indienne est présente depuis longtemps et se renforce à partir du V<sup>e</sup> siècle ap. J.-C. Les sources littéraires nous indiquent régulièrement que les marins du sous-continent, comme leurs confrères tamouls et malais<sup>165</sup>, sillonnent le golfe du Bengale et la mer de Chine<sup>166</sup>. Le fait est connu des auteurs gréco-romains<sup>167</sup>.

<sup>157</sup> E. de la Vaissière, *Histoire des marchands sogdiens*, p. 58.

<sup>158</sup> Leur réputation d'habiles commerçants est connue chez les Han depuis longtemps, notamment depuis l'ambassade de Zhang Qian à la fin du II<sup>e</sup> siècle av. J.-C. (*Les Mémoires historiques de Se-ma Ts'ien*, livre 123, traduction M. Brosset, *Nouveau Journal Asiatique*, tome II, Paris, 1828. p. 426 et 439 ; Ed. Chavannes, « Les pays d'Occident d'après le *Heou Han chou* », *T'oung pao*, Volume 2/8, 1907, p. 44 ; cf chapitre II).

<sup>159</sup> 30 % des noms trouvés dans les inscriptions en karosthi aux Indes, sont iraniens, et parmi eux, les origines bactriennes prédominent (B. A. Litvinsky, « Cities and the Urban Life in the Kushan Kingdom », in *History of civilizations of central Asia*, vol II, *The development of sedentary and nomadic civilizations, 700 B.C. to A.D. 250*, UNESCO Publishing, Paris, 1994, p. 299-300). Selon le pèlerin Xuan Zang, c'est dans le royaume de Bactres que les deux marchands qui ont nourri le Bouddha ont ramené ses reliques (Xuan Zang, *L'Inde du Bouddha vue par des pèlerins chinois sous la dynastie Tang (VII<sup>e</sup> siècle)*, p. 67-68). Dans le *Milindapanha* qui relate le dialogue entre le roi grec Ménandre et un moine bouddhiste, la population d'une ville des Indes du Nord comprend des étrangers venant notamment de Bactriane. Plus tard, on trouve une description comparable dans le *Padataditaka* écrit à l'époque gupta (B. A. Litvinsky, « Cities and the Urban Life in the Kushan Kingdom », *loc. cit.*, p. 295-296).

<sup>160</sup> E. de la Vaissière, *Histoire des marchands sogdiens*, p.79. Les textes chinois, l'existence de traducteurs bactriens du canon bouddhiste comme Dharmaraksas dont la famille, à la fin du III<sup>e</sup> siècle est installée à Dunhuang, l'utilisation par les Sogdiens de vocabulaire commercial bactrien au début du IV<sup>e</sup> siècle, montrent bien l'importance de la présence kouchane dans le commerce de Sérinde durant les premiers siècles de notre ère (*Encyclopaedia Iranica*, « Chinese-Iranian relations XIII, Eastern Iranian Migrations to China »).

<sup>161</sup> *Anciennes Lettres Sogdiennes*, II.

<sup>162</sup> Les Bactriens à l'époque de la domination commerciale sogdienne n'ont pas totalement disparu mais sont clairement marginalisés (E. de la Vaissière, *Histoire des marchands sogdiens*, p. 163).

<sup>163</sup> De nombreux termes commerciaux (caravanes, prix, lettre, poivre) ont été empruntés par les Sogdiens aux Indiens. Quant aux relations familiales, l'exemple le plus célèbre est le moine Amoghavajra, l'un des introducteurs du tantrisme en Chine au VIII<sup>e</sup> siècle, dont la mère est sogdienne et le père vient des Indes du Nord (F. Grenet, « Les marchands sogdiens dans les mers du Sud à l'époque préislamique », *loc. cit.*, p. 75 ; E. de la Vaissière, *Histoire des marchands sogdiens*, p. 83).

<sup>164</sup> La diffusion du gandhari à tout le Turkestan oriental est sans doute lié à cette expansion commerciale (E. de la Vaissière, *Histoire des marchands sogdiens*, p. 79).

<sup>165</sup> F. Grenet, « Les marchands sogdiens dans les mers du Sud à l'époque préislamique », *loc. cit.*, p. 71.

<sup>166</sup> Amoghavajra, né à Ceylan, est emmené par son oncle originaire des Indes du Nord dans les mers du Sud dès l'âge de 10 ans (Cl. Guillot, « La Perse et le Monde malais. Échanges commerciaux et intellectuels », *loc. cit.*, p. 165). Gunavarman, le moine bouddhiste qui convertit la famille royale de l'île de Java, arrive à Canton à bord d'un bateau indien (G. Ferrand, *Relations de voyages et textes géographiques arabes, persans et turks relatifs à l'Extrême-Orient du VIII<sup>ème</sup> au XVIII<sup>ème</sup> siècle*, Paris, Ernest Leroux, 1913, p. 629-631).

<sup>167</sup> Le port de Sada, au-delà du Gange, est fréquenté, d'après Ptolémée (*Géographie*, VII, 2), par des marins hindous en provenance de Paloura (A. Berthelot, *L'Asie ancienne centrale et sud-orientale d'après Ptolémée*, Bibliothèque géographique, Payot, Paris, 1930, p. 380).

Là encore, il semble que le développement des échanges commerciaux profite de l'établissement de guildes de marchands, peut être renforcées par des liens familiaux<sup>168</sup>. Il en existe dans la péninsule malaise, les ports du Funan et du Champa, les îles de Sumatra et Java<sup>169</sup>. Dans un texte chinois, le *Fou nan chi*, il est dit que 500 familles de Hu vivent dans le royaume de Touen-siun<sup>170</sup>, dans la péninsule malaise. D'après le contexte, ces Hu pourraient bien être des marchands indiens<sup>171</sup>, dont la présence est par ailleurs signalée durant la période Tang à Canton<sup>172</sup>.

À l'ouest de la péninsule indienne, si la présence des négociants d'Asie du Sud est bien documentée, il est beaucoup plus difficile de savoir s'ils s'établissent de manière pérenne, notamment dans le cadre de communautés, ou s'ils sont juste de passage. Des bateaux indiens effectuent la traversée vers l'Arabie et l'Afrique de l'Est selon le même calendrier et le même parcours que leurs homologues romains, comme le rapporte le *Sillapatikaram*<sup>173</sup>, avec, au début de notre ère, une préférence pour la corne de l'Afrique<sup>174</sup>. Si l'on en croit le *Périple de la mer Érythrée*, ils ne fréquentent guère la mer Rouge<sup>175</sup>. À la même époque, certains des habitants de l'île de Socotra sont indiens, où ils se sont mélangés avec des Arabes et quelques Grecs<sup>176</sup>. Des inscriptions en brahmi couvrant une période allant du II<sup>e</sup> au IV<sup>e</sup> siècle, ainsi que de la poterie rouge polie, confirment leur présence<sup>177</sup>. En Arabie, une inscription du Hadramaout, royaume dont dépend l'île de Socotra, énumère dans les années 210 ap. J.-C. les ambassadeurs étrangers présents lors de l'intronisation d'un nouveau souverain. À côté de Palmyréniens et de Chaldéens, les Indiens sont nommément cités<sup>178</sup>. Les fouilles archéologiques conduites à Qana n'ont cependant montré que peu de preuves de leur présence sur place<sup>179</sup>. Un bronze de Kanishka I<sup>er</sup> a été retrouvé à Khor Rori, la Moscha Limen du *Périple de la mer Érythrée*, en compagnie de poteries indiennes. Plus au nord, chez les Nabatéens, des céramiques comparables ont été identifiées à Petra<sup>180</sup>. Leur cheminement reste incertain. Elles ont pu suivre la route de l'encens mais elles sont peut-être aussi passées par le golfe Persique où la présence de population venant d'Asie du Sud est effectivement logique. Elle reste peu documentée. Le *Périple de la mer Érythrée* explique que les navires de Barygaza exportent du bois précieux vers Omana<sup>181</sup> et une idole, celle de Zun, décrite par les envahisseurs arabes à Ubulla, peut avoir

---

<sup>168</sup> Cf supra l'histoire d'Amoghavajra.

<sup>169</sup> T. S'en, « Maritime Interactions between China and India: Coastal India and the Ascendancy of Chinese Maritime Power in the Indian Ocean », *Journal of Central Eurasian Studies*, May 2011, 2, p. 45-46.

<sup>170</sup> Écrit ailleurs (cf chapitre IV) « Tun-sun ».

<sup>171</sup> P. Pelliot, « Le Funan », *BEFEO*, 3, 1903, p. 279.

<sup>172</sup> R. Thapar, *The Penguin History of Early India. From the Origins to AD 1300*, Penguin Book, London, 2002, p. 322.

<sup>173</sup> R Mclaughlin, *Rome and the Distant East: Trade Routes to the Ancient Lands of Arabia, India and China*, p. 53.

<sup>174</sup> *Périple de la mer Érythrée*, 14. Des fouilles archéologiques attesteraient de la présence de marchands indiens sur les côtes d'Afrique de l'Est au début du IV<sup>e</sup> siècle (C. Ferrier, *L'Inde des Gupta (IV<sup>e</sup>-VI<sup>e</sup> siècle)*, p. 145).

<sup>175</sup> J.-Fr. Salles, « La circumnavigation de l'Arabie dans l'Antiquité classique », *L'Arabie et ses mers bordières. I. Itinéraires et voisinages*. Séminaire de recherche 1985-1986, Lyon : Maison de l'Orient et de la Méditerranée Jean Pouilloux, 1988, p. 96.

<sup>176</sup> *Périple de la mer Érythrée*, 30.

<sup>177</sup> C. Ferrier, *L'Inde des Gupta (IV<sup>e</sup>-VI<sup>e</sup> siècle)*, p. 144.

<sup>178</sup> Ch. Robin, M. Gorea, « Les vestiges antiques de la grotte de Hôq (Suqutra, Yémen) (note d'information) », *loc. cit.*, p. 426.

<sup>179</sup> A.V. Sedov, « New Archaeological and Epigraphical material from Qana (South Arabia) », *loc. cit.*, p. 126.

<sup>180</sup> S. G. Schmid, « La distribution de la céramique nabatéenne et l'organisation du commerce nabatéen de longue distance », *loc. cit.*, p. 67 ; S. E. Sidebotham, *Berenike and the Ancient Maritime Spice Route*, p. 231.

<sup>181</sup> *Périple de la mer Érythrée*, 36.

appartenu à une colonie de déportés ou de marchands venus des Indes du Nord-Ouest<sup>182</sup>. Enfin un ecclésiastique arménien rapporte que des Indiens, sans doute négociants pour une partie d'entre eux, ont émigré jusqu'en Haute Mésopotamie<sup>183</sup>, mais ils n'ont laissé guère de traces de leur périple.

En mer Rouge et en Égypte, les textes et trouvailles archéologiques attestent bien, non seulement la présence mais probablement aussi l'installation de groupes et d'individus venus des Indes. À Myos Hormos, quelques graffitis en tamul-brahmi datés du I<sup>er</sup> siècle de notre ère montrent les liens avec le sud de la péninsule, du fait de la particularité de certains d'entre eux<sup>184</sup>. Un *ostrakon* contient deux noms et pourrait provenir du Deccan<sup>185</sup>. Des ustensiles de cuisine d'origine indienne ont été mis en évidence à Coptos et Vetus Hydreumna<sup>186</sup>, et la distribution des poteries peut suggérer que les étrangers y vivaient ou y travaillaient dans des quartiers séparés<sup>187</sup>. À Bérénice, l'archéologie suggère une implantation pérenne d'habitants venus d'Asie du Sud. Du riz a été identifié localement ainsi que de la céramique, peut-être de la vallée du Gange. De grands morceaux de tapis grossiers en roseau, destinés sans doute à des usages personnels, proviennent de l'Inde du Nord<sup>188</sup>. Dans le désert oriental, sur la route entre Bérénice et Edfou, un certain Sophon, qui se dit lui-même indien, a laissé une dédicace au dieu Pan. Le nom hellénisé ainsi que la divinité invoquée laissent supposer une forte intégration dans la société gréco-romaine<sup>189</sup>, à moins que le qualificatif ethnique ne soit juste que l'indication d'un voyage. Un peu plus au nord, et notamment à Alexandrie, il est frappant de constater que la diaspora indienne paraît assez réduite, comme le note Dion Chrysostome au I<sup>er</sup> siècle ap. J.-C.<sup>190</sup>, alors que nous sommes à l'apogée des relations commerciales entre l'Égypte et le Kerala.

Ainsi, durant la période de notre étude, nous voyons les commerçants de l'Asie du Sud se grouper régulièrement dans des structures qui pourraient ressembler à ce que nous avons appelé des communautés marchandes. Cependant, dans bon nombre d'endroits et notamment à l'ouest de l'océan Indien, les témoignages manquent. Si, dans ces collectivités, une forme de solidarité peut s'exercer, quelques différences subsistent avec les sociétés des Palmyréniens et des Sogdiens. Parmi les plus notables, notons que les marchands indiens sont totalement indépendants des pouvoirs politiques qui les entourent, que leur culture ne les prédispose pas spécialement à s'expatrier loin de leur pays d'origine, et qu'enfin ils ne représentent, à tout prendre, qu'une (petite ?) partie de leurs congénères, laquelle se soucie sans doute assez peu de leurs activités en général et du commerce oriental en particulier.

---

<sup>182</sup> *The Cambridge History of Iran, The Seleucid, Parthian and Sasanian Periods*, Eshan Yarshater (ed.), Vol III (1), Cambridge University Press, Cambridge, 1983, p.755.

<sup>183</sup> Il existe dans le pays de Darôn, à l'ouest du lac de Van, au IV<sup>e</sup> siècle, une colonie indienne présente sur place depuis 400 ans, et rétive à la christianisation. Ses activités professionnelles ne sont pas connues mais elle est manifestement bien placée sur les routes du commerce oriental (Renob de Klag, « Histoire de Darôn, préface de E.V. Prudhomme », *Journal Asiatique*, 1863).

<sup>184</sup> Ils sont en vieux tamul,

<sup>185</sup> R. Tomber, *Indo-Roman Trade, from pots to pepper*, p. 73-74.

<sup>186</sup> Dans le voisinage de Bérénice (S. E. Sidebotham, *Berenike and the Ancient Maritime Spice Route*, p. 231).

<sup>187</sup> *Ibid.*, p. 75.

<sup>188</sup> *Ibid.*, p. 75, 228 et 231.

<sup>189</sup> A. Bernand, Le Paneion d'el Kanaïs, n° 38 ; SB 5.8648.

<sup>190</sup> Dion Chrysostome, *Discours au peuple d'Alexandrie*, 40 - 44.

## De la communauté de circonstance à l'entreprise individuelle

Si donc de nombreux marchands ont emprunté des formes d'organisation collective plus ou moins élaborées pour circuler sur les routes de l'Eurasie durant l'Antiquité, bien d'autres ont tenté l'aventure en ne comptant que sur leurs propres moyens, ou parfois sur les liens plus ou moins vagues qui peuvent réunir des populations aux origines géographiques communes. Parmi eux, il y a les Grecs, les Perses, et quelques autres.

### *Les Grecs*

Les Grecs sont présents dès le début de notre étude, lorsque l'armée d'Alexandre atteint le Gandhara, et qu'elle laisse derrière elle un certain nombre de colons. Ils sont en fait accompagnés par de nombreux Méditerranéens, des Égyptiens, des Phéniciens « attirés par le commerce »<sup>191</sup>, que le conquérant utilise d'ailleurs promptement comme matelots dans sa flotte<sup>192</sup>. Les hommes du Levant jouissent en effet, si l'on en croit les auteurs gréco-romains<sup>193</sup>, d'une grande réputation de navigateurs et ils ont sans nul doute largement sillonné les mers du monde antique. Il est même probable qu'ils ne se sont pas contentés de parcourir la Méditerranée, mais qu'ils ont aussi fréquenté l'océan Indien<sup>194</sup> et le golfe Persique<sup>195</sup>. Quoi qu'il en soit, s'ils sont présents aux côtés de l'armée macédonienne qui s'avance vers les Indes en cette fin du IV<sup>e</sup> siècle av. J.-C., sauf exception<sup>196</sup>, ils ne s'attardent pas, le fait est significatif, dans les nouvelles villes créées par les Grecs, qui ne semblent donc pas présenter un gros intérêt pour leur négoce. Au demeurant, ces fondations, à la durée de vie parfois assez courte<sup>197</sup>, n'ont finalement guère de rapport avec le commerce oriental, comme d'ailleurs la présence hellénistique ultérieure en Bactriane et au Gandhara. De manière générale, il n'existe jusqu'à l'avènement de l'islam qu'assez peu de traces du passage de marchands méditerranéens dans l'Asie centrale de l'Antiquité<sup>198</sup>, en dehors du récit de quelques expéditions et de la description de quelques itinéraires<sup>199</sup>. Les collectivités grecques qui s'établissent dans la région avec Alexandre, ont des justifications militaires, des modes de vie égéens, des activités agricoles, mais ne sont pas des communautés marchandes. Elles se dissolvent dans leur environnement dès le II<sup>e</sup> siècle av. J.-C.

---

<sup>191</sup> Arrien, *L'Anabase*, 6, 22.

<sup>192</sup> Arrien, *Indica*, 18, 1 ; 30, 31.

<sup>193</sup> Strabon, *Géographie*, XVI, 2, 23 ; Plin, *Histoire naturelle*, V, 13.

<sup>194</sup> Cf chapitre II.

<sup>195</sup> Une inscription grecque de Bahreïn mentionne un pilote probablement phénicien, peut-être du II<sup>e</sup> siècle av. J.-C. (J.-Fr. Salles, « Le golfe Persique dans le *Périple de la mer Érythrée* : connaissances fondées et ignorances réelles ? » dans M.-Fr. Boussac, J.-Fr Salles, J.-B. Yon (éds.), *Topoi*, 11, *Autour du Périple de la mer Erythrée*, 2012, p. 315, note 50).

<sup>196</sup> Alexandrie de Margiane, autrement appelée Merv, est rapidement détruite par les barbares avant d'être reconstruite comme une ville syrienne par Antiochos I<sup>er</sup>, le fils de Séleucos I<sup>er</sup>. Des Phéniciens font peut-être partie de ces Syriens (Plin, *Histoire naturelle*, VI, 18).

<sup>197</sup> Notamment dans les Indes du Nord-Ouest et plus particulièrement au Pendjab où aucune d'entre elles ne survit (R. Thapar, *The Penguin History of Early India. From the Origins to AD 1300*, p. 160).

<sup>198</sup> L. Boulnois, *La Route de la soie*, p. 82.

<sup>199</sup> Cf chapitre III.

La situation est différente en Mésopotamie, où les fondations hellénistiques jouent souvent un rôle essentiel dans le commerce à longue distance. Parmi celles-ci, Charax occupe une situation stratégique au fond du golfe Persique, mais il semble qu'à partir du troisième quart du II<sup>e</sup> siècle av. J.-C., les Grecs ne soient plus des partenaires majeurs dans les échanges de la région<sup>200</sup>. Un peu plus au Nord, la population de Séleucie sur le Tigre est majoritairement d'origine autochtone<sup>201</sup> mais le groupe dominant est constitué de commerçants et de banquiers venus de la mer Égée<sup>202</sup>. Elle garde longtemps, nous dit Pline<sup>203</sup>, des usages macédoniens, jusqu'à ce que ses révoltes récurrentes lassent le pouvoir parthe au I<sup>er</sup> siècle ap. J.-C. Si la présence hellénique est donc indiscutable et qu'elle est organisée politiquement, nous ne connaissons pas grand-chose des relations entre marchands. Elles existent cependant suffisamment pour qu'un certain nombre d'entre eux, avec leurs confrères palmyréniens, participent à la construction locale d'un temple de Bel en 19 ap. J.-C.<sup>204</sup>.

Nous sommes là, sur des tronçons de la route terrestre de la soie où les Grecs ne sont pas les seuls acteurs, d'autant que leur existence en tant que groupe actif se dissout au fur et à mesure que l'Antiquité se fait de plus en plus tardive. La situation est différente en Égypte où ils occupent une place prépondérante. Ici, comme souvent ailleurs, le mot grec recouvre une population très hétérogène<sup>205</sup>. Il est probable que les équipages qui s'embarquent à Bérénice, ressemblent à la population du port que les textes retrouvés sur place décrivent comme méditerranéenne, sémitique, et même thrace, celte ou germanique<sup>206</sup>. Les Indiens quant à eux, utilisent la dénomination « *Yavana* » pour désigner tous ceux qui traversent la mer d'Arabie pour apporter « de l'or et du vin »<sup>207</sup>, mais le terme reste en fait très flou<sup>208</sup>. Deux types de document mentionnent les *Yavana*, des poèmes tamils et des inscriptions dans les grottes de l'Ouest du Deccan<sup>209</sup> ; tous deux les considèrent généralement comme peu civilisés. Les uns peuvent servir comme garde du corps<sup>210</sup> alors que d'autres travaillent comme artisan<sup>211</sup>. Il semble que cette émigration grecque au sens large en Asie du Sud se soit concrétisée par des installations pérennes durant les deux premiers siècles de notre ère<sup>212</sup>. Un papyrus d'Arsinoë mentionne dans

<sup>200</sup> J.-Fr. Salles, « Le golfe Persique dans le *Périple de la mer Érythrée* : connaissances fondées et ignorances réelles ? », *loc. cit.*, p. 315.

<sup>201</sup> Nous avons vu que les Juifs en sont une composante importante (*cf supra*).

<sup>202</sup> *The Cambridge History of Iran, The Seleucid, Parthian and Sasanian Periods*, p. 719 ; M.-L. Chaumont, « Etudes d'histoire parthe. V. - La route royale des Parthes de Zeugma à Séleucie du Tigre d'après l'*Itinéraire* d'Isidore de Charax », *Syria*, 61, 1/2, 1984, p. 102, 104.

<sup>203</sup> Pline, *Histoire naturelle*, VI, 30.

<sup>204</sup> F. C. De Rossi, *Iscrizioni dello estremo oriente greco*, p. 52-53, n° 83.

<sup>205</sup> R. Thapar, *The Penguin History of Early India. From the Origins to AD 1300*, p. 243.

<sup>206</sup> R. Ast, « Bérénice à la lumière des inscriptions, des ostraca et des papyrus » dans J.-P. Brun, T. Faucher, B. Redon et al. (éds.), *Le désert oriental d'Égypte durant la période gréco-romaine : bilans archéologiques*, Collège de France, Paris, 2018, 16.

<sup>207</sup> H. P. Ray, E. Nolot, « La présence des *Yavana* en Inde ancienne » *Topoi*, 3, 2, 1993, p. 459.

<sup>208</sup> Il dérive du pakrit « *Yona* » lui-même emprunté au perse, utilisé pour qualifier les Grecs d'Ionie. La première mention du mot se trouve dans l'inscription de Darius I<sup>er</sup> à Behistun datée de 519 av. J.-C. mais finalement son sens s'élargit progressivement pour qualifier une grande partie des habitants de la Méditerranée orientale (*ibid.*, p. 456). Une des occurrences les plus précoces en indien se trouve sur les inscriptions d'Asoka.

<sup>209</sup> B. Fauconnier, « Graeco-Roman Merchants in the Indian Ocean revealing a multicultural trade », in M.-Fr. Boussac, J.-Fr Salles, J.-B. Yon (éds.), *Topoi*, 11, *Autour du Périple de la mer Érythrée*, 2012, p. 94.

<sup>210</sup> R. Mookerji, *History of Indian shipping and maritime activity from the earliest times*, p. 128.

<sup>211</sup> *Ibid.*, p. 137 ; R. Tomber, *Indo-Roman Trade, from pots to pepper*, p. 27. Selon la tradition chrétienne, l'apôtre Thomas trouve du travail aux Indes comme charpentier (*cf* chapitre V).

<sup>212</sup> Auparavant, nous savons par Strabon que peu de Grecs ont pu explorer les Indes (Strabon, *Géographie*, XV, 1, 2).



une liste de recensement de l'année 72-73 un certain Gaius, vivant aux Indes<sup>213</sup>. Au I<sup>er</sup> siècle ap. J.-C., des *Yavana* portant des noms indiens, font des donations dans le sanctuaire bouddhique de Karle situé dans le Maharashtra, et d'autres en font autant à Nasik et à Junnar. Le contexte ne plaide pourtant pas pour l'organisation d'une colonie grecque sur place mais bien plutôt pour une intégration des marchands occidentaux à la population locale et à ses rites religieux. Ce genre de témoignage manque paradoxalement dans le sud de la péninsule indienne<sup>214</sup> bien que les sources littéraires soient suffisamment explicites pour y démontrer une présence durable de Grecs et assimilés. Le *Périple de la mer Érythrée* raconte qu'on exporte du blé jusqu'à Muziris alors qu'il n'est pas consommé par les autochtones<sup>215</sup>. Le chant V de *Dikshitar*, daté du I<sup>er</sup> et II<sup>e</sup> siècle ap. J.-C., célèbre à Puhar, port de la côte Sud-Est du sous-continent, « les riches demeures des *Yavana* »<sup>216</sup>. Certains vont même jusqu'à parler de comptoirs permanents, y compris au-delà du II<sup>e</sup> siècle<sup>217</sup>, mais nous avons vu que la présence gréco-romaine diminue à partir de ce moment pour disparaître à la fin de notre étude. Sopatros, le compatriote de Cosmas Indicopleustès, arrive à Taprobane en compagnie de confrères aksoumites, et manifestement, il conduit ses affaires sans aucune autre aide que la sienne<sup>218</sup>. L'activité des marchands méditerranéens s'est alors repliée sur la mer Rouge et les rares traces d'établissement permanent en terre étrangère que nous puissions avoir se situent au IV<sup>e</sup> siècle à Aden<sup>219</sup>, peut-être à Socotra<sup>220</sup> et plus tard à Adoulis<sup>221</sup> au VI<sup>e</sup> siècle. Seule l'église d'Alexandrie semble être en mesure d'organiser une entreprise commerciale collective vers ce qu'on appelle les Indes à l'époque, c'est-à-dire les pays bordant le golfe d'Aden et guère au-delà.

### *Les Perses*

Durant toute la période de notre étude, des Séleucides aux Sassanides, de la Mésopotamie au plateau iranien, de multiples populations ont participé au commerce oriental. Au II<sup>e</sup> siècle av. J.-C., les annales chinoises racontent que les marchands du pays des Parthes « vont dans les pays voisins avec des chariots et des bateaux jusqu'à quelques 1000 li »<sup>222</sup>. Dans le vaste territoire contrôlé par les Arsacides, il est difficile de savoir quelle est l'origine géographique précise des uns et des autres. Les quelques Perses rencontrés par Dion Chrysostome à Alexandrie<sup>223</sup> au I<sup>er</sup> siècle ap. J.-C. sont-ils de Nisibe, Seleucie, Charax ou Ecbatane ? La

<sup>213</sup> B. Fauconnier, « Graeco-Roman Merchants in the Indian Ocean revealing a multicultural trade », *loc. cit.*, p.93.

<sup>214</sup> H. P. Ray, E. Nolot, « La présence des *Yavana* en Inde ancienne », *loc. cit.*, p. 460. Il est possible que les Gréco-Romains soient restés sur les côtes du sud de la péninsule, comme pourraient le faire croire leurs maigres connaissances en botanique, rapportées par Pline et Ptolémée (*ibid.* p. 464).

<sup>215</sup> *Périple de la mer Érythrée*, 56.

<sup>216</sup> J. Innes Miller, *The Spice Trade of the Roman Empire, 29 B.C. to A.D. 641*, Oxford University Press Inc., New York, 1969, p. 278.

<sup>217</sup> H. P. Ray, E. Nolot, « La présence des *Yavana* en Inde ancienne », *loc. cit.*, p. 459.

<sup>218</sup> Cosmas Indicopleustès, *Topographie chrétienne*, XI, 17-20.

<sup>219</sup> Théophile l'Indien sous le règne de Constance II, persuade le roi des Himyarites de construire une église à Aden, « là où se tient le comptoir du commerce romain, là où tout le monde a l'habitude de débarquer lorsqu'il quitte le territoire romain » (Photius, *Épitomé de Philostorge*, III, 4-6).

<sup>220</sup> Cosmas Indicopleustès, *Topographie chrétienne*, III, 179. Socotra est occupée par des Grecs depuis la deuxième partie du II<sup>e</sup> siècle av. J.-C. (*cf* chapitre II ; *Périple de la mer Érythrée*, 30).

<sup>221</sup> Abraha, le roi chrétien d'Himyar qui s'installe au pouvoir dans les prolongements de l'invasion aksoumite de 525, est l'ancien esclave d'un Romain établi à Adoulis pour trafiquer par mer (Procopé, *Le livre des guerres*, I, 20).

<sup>222</sup> *Les Mémoires historiques de Se-ma Ts'ien*, p. 425.

<sup>223</sup> Dion Chrysostome, *Discours au peuple d'Alexandrie*, 40-44 ; *Sur l'apparence*, 3.

dénomination de « perse » ne correspond pas en effet spécifiquement aux habitants de la province homonyme, mais désigne, dans les sources, des ethnies beaucoup plus disparates, et souvent mésopotamiennes, particulièrement à partir du changement dynastique à Ctésiphon. Les commerçants sont alors une partie bien définie de la population, d'ailleurs relativement méprisée contrairement à ce qui se passe en Asie centrale<sup>224</sup>. Il est cependant difficile de déterminer si cette situation est à l'origine d'une forme de cohésion, sinon de solidarité à l'intérieur de la classe marchande. Quoi qu'il en soit, il existe dans le royaume sassanide des compagnies commerciales qui établissent des partenariats et mettent en commun leurs ressources, logistiques ou financières<sup>225</sup>. Elles sont aidées par une jurisprudence détaillée qui constitue une forme de réglementation<sup>226</sup>. Certaines sociétés possèdent des sceaux spécifiques permettant de garantir le contenu des cargaisons transportées, même à grande distance<sup>227</sup>. Des communautés religieuses, notamment chrétiennes, établissent des liens particuliers avec le monde des marchands et favorisent peut-être sa structuration. Des lieux de culte sont construits là où existent des comptoirs, par exemple en Arabie du Sud<sup>228</sup>. L'Église d'Orient aide des négociants victimes des persécutions<sup>229</sup> de Shapur II à s'installer en Asie du Sud au IV<sup>e</sup> siècle. Soixante-douze familles sous la conduite de Thomas de Cana s'établissent vers 345 sur les côtes de Malabar où elles reçoivent un très bon accueil de la part des autorités locales<sup>230</sup>. Elles ne sont pas seules à tenter l'aventure, comme en témoignent ces croix en pierre avec des inscriptions en pahlavi, retrouvées au Sud-Ouest des Indes et au Sri Lanka<sup>231</sup>. Certains auteurs pensent que la communauté perse nestorienne décrite dans la Grande île par Cosmas Indicopleustès<sup>232</sup>, est constituée de descendants de ces émigrants<sup>233</sup>. Le mouvement se poursuit plus à l'est, dans le golfe du Bengale et vers l'Insulinde. Le Catholicos Ishoyab III au VII<sup>e</sup> siècle raconte que le métropolite de Rev Ardashir est responsable, non seulement du diocèse de Fars, mais aussi de celui des Indes qui, dans son esprit, s'étend jusqu'à un pays appelé QLH qui a toutes les chances de se trouver dans la péninsule malaise<sup>234</sup>. À cet endroit et à ce moment, ses paroissiens sont vraisemblablement en grande partie des marchands, tout comme les membres de la forte communauté de chrétiens

<sup>224</sup> T. Daryaee, « Bazaars, Merchants, and Trade in Late Antique Iran », *Comparative Studies of South Asia, Africa and the Middle East*, Duke University Press, 30, 3, 2010, p. 404 ; *Histoire de l'Humanité, du VII<sup>e</sup> siècle av. J.-C. au VII<sup>e</sup> siècle de l'ère chrétienne*, p. 1037.

<sup>225</sup> T. Daryaee, « Bazaars, Merchants, and Trade in Late Antique Iran », *loc. cit.*, p. 403. Plusieurs commerçants peuvent former un partenariat commercial (*hambāyīh*), une association libre dans laquelle les biens et les profits des investisseurs appartiennent à tous de la même manière. Les revenus sont répartis entre les associés de manière égale et non proportionnelle à leurs parts initiales (M.G. Morony, « Trade and Exchange; The Sasanian World to Islam », Los Angeles, e-Sasanika paper 15, 2017, p. 6).

<sup>226</sup> E. de la Vaissière, *Histoire des marchands sogdiens*, p. 155.

<sup>227</sup> *The Cambridge History of Iran, The Seleucid, Parthian and Sasanian Periods*, p. 743.

<sup>228</sup> Théophile l'Indien demande au roi des Himyarites la construction d'une église « là où se tient le comptoir du commerce perse, au débouché de la mer de Perse » au IV<sup>e</sup> siècle (Photius, *Épitomé de Philostorge*, III, 4-6). Une inscription de Shabwa datée entre 220 et 230 ap. J.-C., raconte la présence de deux « chaldéens » à l'investiture du roi du Hadramaout (M. Arbach, J. Schiettecatte, « De la diplomatie et de l'aristocratie tribale du royaume de Saba d'après une inscription du III<sup>e</sup> siècle de l'ère chrétienne », *CRAI*, Paris, 2015, p. 389).

<sup>229</sup> Les persécutions sassanides sont à l'origine de l'émigration vers les Indes non seulement de chrétiens, mais aussi de juifs (B.E. Colless, « Persians Merchants and Missionaries in Medieval Malaysia », *Journal of the Malaysian Branch of the Royal Asiatic Society*, 42, 2, december 1969, p. 17-18). Lors des invasions arabes du VII<sup>e</sup> siècle, certains Perses quittent le pays pour s'établir au nord de Mumbaï où ils fondent la communauté dite des « Parsi » (R. Thapar, *The Penguin History of Early India. From the Origins to AD 1300*, p. 333).

<sup>230</sup> P. Malekandathil « The Sassanids and the Maritime Trade of India during the Early Medieval Period », in *Maritime India, Trade Religion and Polity in the Indian Ocean*, Primus Book, Ratna Sagar, Dehli, 2010, p. 3.

<sup>231</sup> *Ibid.*, p. 5-6.

<sup>232</sup> Cosmas Indicopleustès, *Topographie chrétienne*, XI, 14.

<sup>233</sup> B.E. Colless, « Persians Merchants and Missionaries in Medieval Malaysia », *loc. cit.*, p. 17-18.

<sup>234</sup> D. Whitehouse, A. Williamson, « Sasanian Maritime Trade », *Iran*, Taylor and Francis, 1973, 11, p. 47.

orientaux, probablement à Sumatra, citée dans un texte arabe du XII<sup>e</sup> siècle, compilation de textes antérieurs<sup>235</sup>. L'expansion commerciale perse à l'est des Indes, qu'elle prenne ou non appui sur l'église nestorienne, apparaît alors souvent comme une œuvre collective. En 717, Vajrabodhi convertit au bouddhisme des négociants persans de 35 navires venus charger à Ceylan des pierres précieuses à destination de Palembang<sup>236</sup>. Au VIII<sup>e</sup> siècle, il existe sur l'île de Hainan une importante colonie perse<sup>237</sup> ainsi que dans les cités côtières de la Chine du Sud, le long du Grand Canal, à Chang'an et Luoyang<sup>238</sup>. En 877, lors de la prise de Canton par le rebelle Huang Chao, suivant le marchand arabe Abou Zeyd al Hassan de Siraf, un grand nombre de « parsis » sont massacrés<sup>239</sup>, preuve s'il en est de l'existence d'une communauté florissante dont on ignore cependant les règles de fonctionnement.

### *Et les autres...*

Et puis il y a les autres, ceux dont on ne connaît rien ou pas grand-chose, sinon parfois quelques contours plus ou moins flous de leur espace-temps car ils n'ont laissé que peu de traces, signalant ici un nom, là un voyage, ailleurs une prière, vite oubliés dans l'histoire du monde.

Ainsi, il existe des Arabes autres que des Palmyréniens ou des Nabatéens, qui trafiquent les aromates ou fréquentent les Indes. Strabon leur reconnaît une vocation de marchand<sup>240</sup>, Plutarque rappelle que leurs compétences en matière de négoce furent utilisées par Tigrane d'Arménie<sup>241</sup>, Pline rapporte que la moitié d'entre eux fait du commerce<sup>242</sup>. Le même parle des Minéens qui, selon lui, ont fait les premiers le commerce de l'encens et le pratiquent encore activement à son époque<sup>243</sup>. Deux inscriptions trouvées en Arabie du Sud évoquent certaines de leurs expéditions commerciales dans l'Égypte romaine<sup>244</sup>. Au II<sup>e</sup> siècle ap. J.-C., Ptolémée considère encore qu'il s'agit d'un peuple important mais en fait, il est difficile de savoir exactement quand ils ont prospéré. Ils sont établis un peu au Nord-Est de l'actuel Sanaa, donc très au Sud de la péninsule arabique, mais on trouve des marques de leur passage du Croissant fertile à la mer Égée, notamment dans l'île de Délos<sup>245</sup>. Il est probable, que, comme souvent chez les caravaniers du désert, leurs organisations commerciales sont calquées sur leurs structures tribales et familiales. Il existe peu de témoignages à ce sujet mais quelques siècles plus tard, Tabari donne plusieurs exemples concernant des populations proches, en l'occurrence celles habitant autour de la Mecque. En effet, il nous apprend que le jeune Mahomet accompagne son oncle

---

<sup>235</sup> Cl. Guillot, « La Perse et le Monde malais. Échanges commerciaux et intellectuels », *loc. cit.*, p. 166-167.

<sup>236</sup> F. Grenet, « Les marchands sogdiens dans les mers du Sud à l'époque préislamique », *loc. cit.*, p. 71.

<sup>237</sup> M.G. Morony, « Trade and Exchange; The Sasanian World to Islam », *loc. cit.*, p. 16.

<sup>238</sup> A. Masaharu, « Sogdian merchants and Chinese Han merchants during the Tang Dynasty », *loc. cit.*, p. 234.

<sup>239</sup> H. Cordier, *Histoire générale de la Chine et de ses relations avec les pays étrangers depuis les temps les plus anciens jusqu'à la chute de la dynastie manchoue*, Librairie Paul Geuthner, Paris, 1920, p. 523.

<sup>240</sup> Strabon, *Géographie*, XVI, 4, 23.

<sup>241</sup> Plutarque, *Vie de Lucullus*, 21.

<sup>242</sup> Pline, *Histoire naturelle*, VI, 32.

<sup>243</sup> Pline, *Histoire naturelle*, XII, 30.

<sup>244</sup> R Mclaughlin, *Rome and the Distant East: Trade Routes to the Ancient Lands of Arabia, India and China*, p. 35.

<sup>245</sup> RES 3570=M 349 dans Chr. Robin, « Quelques épisodes marquants de l'histoire sudarabique », *Revue du monde musulman et de la Méditerranée*, 61, 1, 1991, p. 62.

dans ses expéditions vers la Syrie<sup>246</sup> et que, plus tard, il se marie avec celle dont il conduit déjà les caravanes et qui est de sa parenté<sup>247</sup>. Lors d'une famine, son arrière-grand-père Hashim fait deux fois par an le voyage en Syrie alors que ses quatre frères se rendent eux aussi en Syrie, au Yémen, en Abyssinie et en Irak<sup>248</sup>. Certains auteurs pensent même qu'à cette époque se montent en Arabie centrale, des associations minimisant les risques financiers en les partageant plus équitablement entre investisseurs et transporteurs<sup>249</sup>, et permettant ainsi aux marchands pauvres d'investir. Il est difficile de savoir si ce genre de liens et de dispositions existe ou a existé aussi au niveau des Arabes de la côte, notamment à l'époque où le *Périple de la mer Érythrée* nous apprend qu'ils dominent les échanges entre les Indes du Nord-Ouest et l'Afrique de l'Est. Nous savons simplement que les équipages des navires qui circulent entre Muza et Rhapta sont arabes, du matelot jusqu'au capitaine<sup>250</sup>. Quelques siècles plus tard, au VIII<sup>e</sup> siècle, avec leurs compatriotes des rives du golfe Persique, ces mêmes Arabes se lancent dans la grande aventure du commerce maritime vers l'Asie du Sud-Est, dans l'implantation à demeure de comptoirs, de Ceylan<sup>251</sup> à la Chine du Sud<sup>252</sup>, où ils remplacent bientôt leurs confrères persans. Mais ceci dépasse le cadre de notre étude.

Il faudrait aussi évoquer bien d'autres hommes, bien d'autres peuples, mais malheureusement les sources manquent et nous ne savons souvent que peu de choses sur eux. Ainsi les nomades de la steppe deviennent aussi parfois marchands, pour vendre leurs fourrures, leurs métaux, leurs armes, et plus tard leur soie, lorsque les tributs chinois auront enrichi les khans. Ce peuvent être des Xiongnu, que Sima Qian remarque au tournant du I<sup>er</sup> siècle av. J.-C.<sup>253</sup>, des Scythes que Dion Chrysostome rencontre deux siècles plus tard à Alexandrie<sup>254</sup>, ou des Turcs qui passent par Turfan à partir du VII<sup>e</sup> siècle<sup>255</sup>. Les Aksoumites sont, quant à eux, très actifs dans le commerce en mer d'Arabie durant l'Antiquité tardive, mais ils sont bien souvent plus connus par des sources étrangères<sup>256</sup> que par les fouilles archéologiques<sup>257</sup>. La place des négociants chinois est, elle aussi, difficile à définir. Ce n'est qu'à partir de la seconde moitié du VIII<sup>e</sup> siècle qu'ils commencent à être considérés dans leur propre pays<sup>258</sup>, ce qui est peut-être significatif de leur poids économique dans la société de l'Empire du Milieu. Ils n'existent pratiquement pas dans les sources jusqu'à la seconde partie de la dynastie Tang, vers 755<sup>259</sup>. Quelques informations subsistent cependant au fil des siècles. Ainsi, nous savons qu'à la fin du II<sup>e</sup> siècle av. J.-C. un certain nombre d'entre eux connaît des difficultés à l'ouest du Tarim<sup>260</sup>, que plusieurs centaines d'autres accompagnent le général Ban Chao lorsqu'il s'attaque à Karachar en

<sup>246</sup> M. Tabari, *Chroniques*, II, 46, trad. H. Zotenberg, p. 244.

<sup>247</sup> *Ibid.*, II, 67, p. 380-384.

<sup>248</sup> *Ibid.*, II, 66, p. 372.

<sup>249</sup> M.G. Morony, « Trade and Exchange; The Sasanian World to Islam », *loc. cit.*, p. 12-13.

<sup>250</sup> *Périple de la mer Érythrée*, 16, 21.

<sup>251</sup> Au IX<sup>e</sup> siècle (Al Baladhuri, *Livre des conquêtes des pays*, cité dans l'introduction de M. Devic de *Merveilles de l'Inde*, Alphonse Lemerre, Paris, 1878).

<sup>252</sup> Ils font aussi partie des victimes de Canton en 877 (*cf supra*).

<sup>253</sup> *Les Mémoires historiques de Se-ma Ts'ien*, p. 438.

<sup>254</sup> Dion Chrysostome, *Discours au peuple d'Alexandrie*, 40-44.

<sup>255</sup> Une des 49 personnes concernées par des taxes à Turfan aux alentours de 600, est turque, identifiée par son nom, alors que la majorité est sogdienne (V. Hansen, « The Impact of the Silk Road Trade on a Local Community: The Turfan Oasis, 500-800 », *loc. cit.*, p. 291).

<sup>256</sup> *Cf* chapitre IV.

<sup>257</sup> A.V. Sedov, « New Archaeological and Epigraphical material from Qana (South Arabia) », *loc. cit.*, p. 127-128 ; R. Tomber, *Indo-Roman Trade, from pots to pepper*, p. 78.

<sup>258</sup> L. Boulnois, *La Route de la soie*, p. 26 ; E. de la Vaissière, *Histoire des marchands sogdiens*, p. 131.

<sup>259</sup> E. de la Vaissière, *Histoire des marchands sogdiens*, p. 162.

<sup>260</sup> « Relation du pays de Ta Ouan », trad. M. Brosset, *Nouveau journal asiatique*, Paris, 1829, p. 18 et suiv.

94 ap. J.-C.<sup>261</sup> et qu'enfin au VII<sup>e</sup> siècle, un procès oppose à Kucha<sup>262</sup> un marchand chinois à son confrère sogdien à propos de 275 rouleaux de soie, l'affaire se déroulant sur une vaste région couvrant une bonne partie de l'Asie centrale<sup>263</sup>. Ainsi, jusqu'à l'avènement de l'islam, la participation des commerçants du Céleste Empire aux échanges à grande distance apparaît discrète et limitée au bassin du Tarim. Ils ne fréquenteront les mers du Sud qu'ultérieurement<sup>264</sup>.

Nous venons ainsi de passer en revue un grand nombre de populations qui ont participé d'une manière ou d'une autre au grand trafic eurasiatique, sur terre ou sur mer entre le III<sup>e</sup> siècle av. J.-C. et le VII<sup>e</sup> siècle ap. J.-C. Il est probable que notre description n'est pas exhaustive, faute de traces archéologiques, épigraphiques, numismatiques ou littéraires. Ainsi, il est hors de doute que les habitants de la péninsule malaise ou des archipels indonésiens, du fait de leur expertise maritime, ont joué un rôle important dans le trafic commercial de l'océan Indien, notamment durant les premiers siècles de notre ère, mais nous ne soupçonnons leur rôle qu'à travers quelques rares écrits que nous ont laissés les peuples qui les ont fréquentés. Cependant, au-delà de la simple énumération, nous avons voulu montrer que, bien souvent, la pratique du commerce à grande distance a dépassé les individualités pour emprunter des structures collectives qui ne sont pas toujours faciles à mettre en évidence. Les plus solides semblent être d'origine culturelle, religieuse, tribale voire familiale plus que géographique ou financière. Certaines d'entre elles permettent à des peuples de contrôler, pour ne pas dire s'accaparer, tout un segment des Routes de la Soie, portés dès lors par une sorte de dynamisme social qui renforce les homogénéités et développe les solidarités. Ces collectivités acquièrent ainsi une sorte d'importance économique qui leur ouvre les portes des mondes politiques qui les entourent et leur permet d'accéder à la diplomatie de leur époque, ce qui n'est bien sûr pas sans conséquences sur leurs propres affaires. Nous les avons appelés les communautés marchandes avec, comme exemples principaux, les sociétés palmyréniennes et sogdiennes. Il n'est peut-être pas anodin de remarquer que la prospérité de ces dernières s'est arrêtée à l'occasion d'un événement historique majeur, l'avènement des Sassanides pour les uns ou celui de l'islam pour les autres.

## Les techniques

Toutes sortes de techniques ont été utilisées pour transporter les marchandises du commerce oriental, des plus simples aux plus sophistiqués, les premières utilisant généralement les routes continentales, les secondes empruntant volontiers les voies océaniques. Suivant les lieux et les époques, les unes sont préférées aux autres mais à aucun moment les unes supplantent définitivement et totalement les autres, ce qui ne fait que souligner leurs complémentarités.

---

<sup>261</sup> E. Chavannes, « Trois généraux chinois de la dynastie des Han Orientaux », *T'oung Pao*, II, 3, 1906, p. 234.

<sup>262</sup> E. de la Vaissière, *Histoire des marchands sogdiens*, p. 121.

<sup>263</sup> V. Hansen, « The Impact of the Silk Road Trade on a Local Community: The Turfan Oasis, 500-800 », *loc. cit.*, p. 291-293.

<sup>264</sup> Cf chapitre IV. Maçoudi nous dit au X<sup>e</sup> siècle que le rendez-vous entre les vaisseaux musulmans et chinois se situe à Killa, probablement au niveau de la péninsule malaise, et qu'auparavant, probablement au IX<sup>e</sup> siècle, les navires chinois se rendaient directement dans le pays d'Oman, à Siraf, et dans le fond du golfe Persique (H. Cordier, *Histoire générale de la Chine et de ses relations avec les pays étrangers depuis les temps les plus anciens jusqu'à la chute de la dynastie manchoue*, p. 461-462).

## Les transports terrestres

Après avoir parlé des hommes, venons-en donc aux moyens qu'ils utilisent, à commencer par ceux de la locomotion terrestre. Ce type de circulation, obligée de contourner les montagnes, de traverser les déserts, de franchir les fleuves, obéit d'évidence à des contraintes climatiques, saisonnières pour les unes, séculaires pour les autres. Les premières peuvent astreindre les caravaniers à entreprendre leur voyage suivant les conditions météorologiques du moment, donc souvent à la belle saison. Ainsi, les passages entre le delta de l'Indus et l'Afghanistan par les passes de Bolan ou de Khiber sont généralement praticables toute l'année<sup>265</sup> ce qui n'est pas le cas des cols de haute altitude du Karakorum ou des Pamirs. De même, les bateliers qui utilisent les fleuves de l'Eurasie, doivent tenir compte de leur navigabilité, soigneusement décrite par les auteurs antiques<sup>266</sup>, ainsi que du niveau des eaux, variable suivant le mois de l'année. Aux Indes, les populations savent depuis longtemps que les pluies abondantes de l'été rendent le cours des rivières parfois dangereux car rapide et troublé, alors que l'hiver, inversement, nombres d'entre elles sont à sec<sup>267</sup>. C'est donc cette saison qui sera préférée par les caravanes pour se déplacer<sup>268</sup>. Mais à côté de ces changements météorologiques pluriannuels bien connus, il existe des variations climatiques qui s'installent sur des décennies pour ne pas dire des siècles et peuvent modifier profondément les parcours des hommes. Il est probable qu'il y en eu durant l'Antiquité, comme à d'autres époques. Ainsi, après trois siècles relativement humides<sup>269</sup>, une ère de sécheresse semble s'installer au IV<sup>e</sup>-V<sup>e</sup> siècle ap. J.-C. sur une large zone de l'Eurasie. Elle s'observe au niveau de la péninsule arabique et sur les rives du golfe Arabo-Persique<sup>270</sup> mais aussi en Asie centrale, jusque probablement dans la Chine historique. L'étude d'échantillons de glace prélevés à 150 km au sud de Keriya au Xinjiang, permet d'évaluer les précipitations de cette région depuis 2000 ans. Elle révèle l'existence d'une période relativement chaude et humide avant 270 ap. J.-C. suivie par plusieurs siècles d'aridité<sup>271</sup>. Les annales des Jin occidentaux racontent qu'en 309, il a été possible de traverser à pied le fleuve Jaune et le Yangtse<sup>272</sup>. L'étendue de la mer d'Aral aurait alors considérablement diminué tout comme les zones irriguées dans le Khorezm. Le niveau du lac Issyk Koul aurait baissé d'une vingtaine de mètres<sup>273</sup>. Tous ces phénomènes ne sont pas sans conséquences sur le trafic caravanier, notamment dans le Tarim. Étant donné la progression du désert vers le Tibet, le tronçon sud de la Route de la Soie entre Dunhuang et Khotan s'ensable et des sites comme Loulan et

---

<sup>265</sup> P. C. Prasad, *Foreign trade and commerce in ancient India*, p. 3.

<sup>266</sup> Pour le Tigre et l'Euphrate, voir Strabon, *Géographie*, XVI, 1, 9 et 10. Pour les Indes voir Pline, *Histoire naturelle*, VI, 21 et 23 ; Arrien, *Indica*, V, 2. Dans la péninsule, l'Indus, le Gange et le Brahmapoutre sont navigables toute l'année, contrairement aux rivières qui descendent du plateau du Deccan (P. C. Prasad, *Foreign trade and commerce in ancient India*, p. 3, 4, 134).

<sup>267</sup> Arrien, *L'Anabase*, V, 9.

<sup>268</sup> R. Thapar, *The Penguin History of Early India. From the Origins to AD 1300*, p. 235.

<sup>269</sup> J. Schiettecatte, « À la veille de l'islam : effondrement ou transformation du monde antique ? », dans Ch. Robin, J. Schiettecatte (éds.), *Les préludes de l'islam. Ruptures et continuités des civilisations du Proche-Orient, de l'Afrique orientale, de l'Arabie et de l'Inde à la veille de l'islam*, De Boccard, Paris, 2013, p. 11 ; Yu Huan, *The People of the West, from the Weilue*, trad. J. E. Hill, appendices, les principales routes caravannières.

<sup>270</sup> J. Schiettecatte, « À la veille de l'islam : effondrement ou transformation du monde antique ? », *loc. cit.*, p. 11.

<sup>271</sup> Yu Huan, *The People of the West, from the Weilue*, trad. J. E. Hill, appendices, les principales routes caravannières.

<sup>272</sup> *Ibid.*

<sup>273</sup> E. Choisonel, *Les Parthes et la Route de la Soie*, IFEAC-L'Harmattan, Paris, 2004, p. 206.

Niya sont délaissés, comme le constate le pèlerin Faxian qui voyage en 400<sup>274</sup>. Il faut cependant noter que cette hypothèse est contredite par certains auteurs qui nient l'existence de variations climatiques en Sérinde durant la période historique, considérant que des facteurs locaux suffisent à expliquer ce qui s'est passé dans le Sud du Turkestan chinois à partir du IV<sup>e</sup> siècle<sup>275</sup>.

Pour pallier ces difficultés climatiques et même géographiques, les hommes de l'Antiquité ont aménagé, parfois pour des raisons qui n'ont rien à voir avec le commerce, des routes contournant les difficultés, des ponts franchissant les obstacles et des abris permettant de se garder des mauvaises surprises. Dans un certain nombre de cas, l'initiative est venue des locaux, sans doute pour percevoir un péage ou fournir des guides<sup>276</sup>. Ainsi Faxian nous dit à propos des « passages suspendus » du haut Indus, que : « des gens ont creusé le rocher pour frayer un passage, ils ont déployé et appuyé des échelles... On doit marcher sur de grosses cordes suspendues pour passer le fleuve (Indus) »<sup>277</sup>. Mais bien souvent, ce sont les États, de préférence centralisés et puissants, qui prennent en charge les réseaux routiers, d'abord le plus souvent pour des raisons militaires et administratives. En Chine, la poste et ses relais existent dès le IV<sup>e</sup> siècle av. J.-C.<sup>278</sup>, les Achéménides installent à travers tout leur territoire un système de « routes royales » dont Hérodote nous a laissé la description<sup>279</sup>. Malgré un accès très réglementé, elles ont vraisemblablement été utilisées par les marchands. Aux Indes, une voie de circulation longe les contreforts de l'Himalaya dès la dynastie Maurya, entre Taxila et Pataliputra, avec une possible extension vers les bouches du Gange<sup>280</sup>. Elle est, de place en place, jalonnée de piliers monolithiques de grès, de bornes indiquant les croisements et les distances<sup>281</sup> et, selon Mégasthène, son entretien est à la charge des agoranomes<sup>282</sup>. De manière générale, les moyens de communication se développent dans toute la péninsule indienne, aussi bien au Deccan<sup>283</sup> que dans la partie méridionale<sup>284</sup>, parallèlement à l'essor du commerce maritime. Les Gupta, à partir du IV<sup>e</sup> siècle ap. J.-C. reprennent à l'intérieur de leurs territoires la politique de leurs lointains prédécesseurs maurya<sup>285</sup>. En Occident, le réseau des voies romaines emprunte parfois des chemins antérieurs, comme par exemple dans le désert égyptien entre Coptos et la mer Rouge. Ici, l'intérêt des militaires cohabite avec celui des civils, qu'ils soient marchands ou mineurs. L'état de la voirie dans l'Empire est variable suivant les lieux et les circonstances, mais de manière

---

<sup>274</sup> E. de la Vaissière, *Histoire des marchands sogdiens*, p. 112 ; Ma Yong, Sun Yutang, « The Western Regions under the Hsiung-nu and the Han » in *History of civilizations of central Asia*, vol II, *The development of sedentary and nomadic civilizations, 700 B.C. to A.D. 250*, UNESCO Publishing, Paris, 1994, p. 235.

<sup>275</sup> Zhang Guang-da, « The City-States of the Tarim Basin », in *History of civilizations of central Asia*, vol III, *The crossroads of civilizations AD 250 to 750*, UNESCO Publishing, Paris, 1996, p. 283. Les variations climatiques sont souvent sollicitées pour expliquer les événements historiques. Ainsi, un journaliste scientifique, D. Keys, estime qu'en 535 ap. J.-C., une éruption volcanique de forte intensité provoque par son nuage de mauvaises récoltes, à l'origine de la propagation de la peste, de désordres en Chine, en Occident et dans le royaume sassanide (cité dans J. Schiettecatte, « À la veille de l'islam : effondrement ou transformation du monde antique ? », *loc. cit.*, p. 2).

<sup>276</sup> Xuan Zang, *L'Inde du Bouddha vue par des pèlerins chinois sous la dynastie Tang (VII<sup>e</sup> siècle)*, p. 263.

<sup>277</sup> Faxian, *Mémoires sur les Pays Bouddhiques*, texte établi, traduit et annoté par J.-P. Drège, collection bibliothèque chinoise, Les Belles Lettres, Paris, 2013, p. 12-13.

<sup>278</sup> Un courrier pouvait parcourir 320 km en 24 heures en utilisant 16 relais (C. Ferrier, *L'Inde des Gupta (IV<sup>e</sup>-VI<sup>e</sup> siècle)*, p. 102).

<sup>279</sup> Hérodote, *Histoires*, V, 52.

<sup>280</sup> R. Thapar, *The Penguin History of Early India. From the Origins to AD 1300*, p. 183.

<sup>281</sup> *Histoire de l'humanité*, volume III, du VII<sup>e</sup> siècle av. J.-C. au VII<sup>e</sup> siècle de l'ère chrétienne, p. 109, 268.

<sup>282</sup> Strabon, *Géographie*, XV, 1, 50.

<sup>283</sup> R. Tomber, *Indo-Roman Trade, from pots to pepper*, p. 130-131. Le *Périple de la mer Érythrée* considère qu'ils sont sommaires (*Périple de la mer Érythrée*, 51).

<sup>284</sup> Cf chapitre III.

<sup>285</sup> C. Ferrier, *L'Inde des Gupta (IV<sup>e</sup>-VI<sup>e</sup> siècle)*, p. 212.

générale, dans sa partie orientale, il faut attendre le VI<sup>e</sup> siècle pour observer un certain déclin ; les routes romaines, autrefois larges de 6 à 9 m pour permettre le croisement des chariots à bœufs, deviennent alors des pistes beaucoup plus étroites qui suivent dorénavant plutôt les crêtes<sup>286</sup>.

Tous ces trajets comportent des haltes et des stations plus ou moins organisées pour recevoir les caravanes. Dans bon nombre de cas, ces dernières assurent elles-mêmes leur sécurité, par exemple en se disposant en cercle ou en payant les villageois qui vivent à proximité<sup>287</sup>, lesquels peuvent d'ailleurs les fournir en vivres<sup>288</sup>. Ailleurs, ce sont les pouvoirs établis qui installent dans les territoires sous leurs contrôles, le long des parcours les plus importants, des postes de garde. Les Chinois en construisent dans le Tarim à la fin du II<sup>e</sup> siècle av. J.-C., dont l'une des fonctions est d'assurer « l'approvisionnement des caravanes allant dans les pays extérieurs »<sup>289</sup>. Hormis les périodes de troubles, ce système traverse les siècles jusqu'à la dynastie Tang<sup>290</sup>. Il est comparable à celui qu'installent les Parthes<sup>291</sup> ou les Romains dans leurs espaces respectifs et dont il existe un bel exemple dans le désert à l'est du Nil<sup>292</sup>. Autour de ces relais, fleurit généralement une administration qui a laissé ses traces, ici sur les *ostraca* retrouvés à Bérénice<sup>293</sup>, ailleurs sur les laissez-passer mis au jour à Kucha<sup>294</sup> ou les passeports découverts à Turfan. Ces derniers montrent qu'au VI<sup>e</sup> siècle dans le bassin du Tarim, les fonctionnaires surveillent les mouvements, mais aussi reçoivent les plaintes, emploient des interprètes et vont jusqu'à s'occuper de la santé des voyageurs<sup>295</sup>.

Qui donc assure les transports sur les pistes de l'Eurasie, du III<sup>e</sup> siècle av. J.-C. au VIII<sup>e</sup> siècle de notre ère ? Des hommes bien sûr, et même en certains endroits d'accès difficile, des porteurs spécialisés, mais dans la très grande majorité des cas, ils sont accompagnés de bêtes de charge. Toute une ménagerie est utilisée, selon les endroits, et sans doute les possibilités financières des marchands. On n'y rencontre des ânes<sup>296</sup>, des buffles qui transportent leurs cargaisons dans des bissacs<sup>297</sup>, des bœufs, des mules, des éléphants, des chevaux et, particulièrement bien adaptés aux terrains désertiques, des chameaux. Leur introduction à partir de la fin de l'âge de bronze en Égypte et en Mésopotamie, est une innovation clé qui va permettre le développement des routes continentales, notamment en Arabie<sup>298</sup>. À côté du dromadaire, il

---

<sup>286</sup> C. Morrisson, « Peuplement, économie et société de l'Orient byzantin », dans *Le Monde Byzantin, I, l'Empire romain d'Orient (330-641)*, sous la direction de C. Morrisson, Nlle Clio, l'histoire et ses problèmes, Puf, Paris, 2012, p. 213.

<sup>287</sup> P. C. Prasad, *Foreign trade and commerce in ancient India*, p. 120.

<sup>288</sup> M. Tabari, *Chroniques*, II, 89, trad. H. Zotenberg, p. 482.

<sup>289</sup> *Les Mémoires historiques de Se-ma Ts'ien*, p. 449.

<sup>290</sup> A. Masaharu, « Sogdian merchants and Chinese Han merchants during the Tang Dynasty », *loc. cit.*, p. 231 ; J. Tsung-I, L. Vandermeersch. « Les relations entre la Chine et le monde iranien dans l'Antiquité historiquement revisitée à la lumière des découvertes archéologiques du dernier quart de siècle », *loc. cit.*, p. 234.

<sup>291</sup> *The Cambridge History of Iran, The Seleucid, Parthian and Sasanian Periods*, p. 740.

<sup>292</sup> Cf chapitre III. Les relais postaux romains sont connus des Chinois qui les croient tous crépis à la chaux (Ed. Chavannes, « Les pays d'Occident d'après le *Heou Han chou* », *loc. cit.*, p. 34).

<sup>293</sup> Cf chapitre V.

<sup>294</sup> J.-P. Roux, *L'Asie centrale, Histoire et civilisations*, Fayard, Paris, 1997, p. 166.

<sup>295</sup> V. Hansen, « The Impact of the Silk Road Trade on a Local Community: The Turfan Oasis, 500-800 », *loc. cit.*, p. 294.

<sup>296</sup> S. E. Sidebotham, *Berenike and the Ancient Maritime Spice Route*, p. 28.

<sup>297</sup> Cosmas Indicopleustès, *Topographie chrétienne*, XI, 3.

<sup>298</sup> N. Boivin, D.Q. Fuller, « Shell Middens, Ships and Seeds: Exploring Coastal Subsistence, Maritime Trade and the Dispersal of Domesticates in and Around the Ancient Arabian Peninsula », *Journal of World Prehistory*, 2009, 22, p. 160.



existe une variante à deux bosses, dite bactrienne, connue des auteurs gréco-romains<sup>299</sup>, et particulièrement appréciée en Asie centrale où elle sait se contenter des sources d'eau salée qu'on retrouve régulièrement dans la région<sup>300</sup>. Tous ces animaux portent leurs charges ou peuvent être attelés, parfois de manière hétéroclite, à des chariots. Aux Indes, la configuration la plus



Figure 9 : Le chameau bactrien rend encore service aujourd'hui (Mongolie, 1996).



Figure 10 : Attaque de caravane. Peinture bouddhiste des grottes de Mogao (Dunhuang)

fréquente semble être le char à bœufs<sup>301</sup> pouvant véhiculer jusqu'à 2 t de marchandises<sup>302</sup>. D'autres attelages utilisent des chevaux<sup>303</sup>, des éléphants ou des chameaux<sup>304</sup>. Les charrettes comportent deux à quatre roues<sup>305</sup>, et sont suffisamment robustes pour transporter un pilier de 40 pieds d'Asoka<sup>306</sup>. Leurs roues peuvent être à rayons et leurs jantes recouvertes d'un revêtement en fer<sup>307</sup>. Hommes et bêtes sont généralement regroupés en convois de taille extrêmement variable. Certains peuvent atteindre 600 mules et chameaux<sup>308</sup>, parfois mille,<sup>309</sup> mais bien

<sup>299</sup> Solin, *Recueils de faits remarquables*, L. Solin confond les deux espèces et pense que le chameau bactrien n'a qu'une bosse contrairement au dromadaire qui, selon lui, en a deux.

<sup>300</sup> Yu Huan, *The People of the West, from the Weilue*, trad. J. E. Hill, appendices, les principales routes caravannières.

<sup>301</sup> Strabon, *Géographie*, XV, 1, 52.

<sup>302</sup> P. C. Prasad, *Foreign trade and commerce in ancient India*, p. 105. Certains auteurs sont moins généreux quant à la capacité de transport d'une charrette. Ainsi J. E. Hill estime que, lorsqu'elle est attelée à un cheval, elle ne porte pas plus de 400 kilos (Yu Huan, *The People of the West, from the Weilue*, trad. J. E. Hill, appendices, les principales routes caravannières).

<sup>303</sup> P. C. Prasad, *Foreign trade and commerce in ancient India*, p. 102.

<sup>304</sup> Hérodote, *Histoires*, III, 100-109 ; Strabon, *Géographie*, XV, 1, 43.

<sup>305</sup> Strabon, *Géographie*, XV, 1, 69.

<sup>306</sup> P. C. Prasad, *Foreign trade and commerce in ancient India*, p. 106 ; la littérature védique décrit des chariots pouvant aller jusqu'à 10 chevaux et transporter 10 t (*ibid.* p. 102). Selon P. C. Prasad, leur capacité de transport maximum pourrait varier entre 20 et 40 t (*ibid.* p. 105).

<sup>307</sup> *Histoire de l'Humanité, du VII<sup>e</sup> siècle av. J.-C. au VII<sup>e</sup> siècle de l'ère chrétienne*, p. 109.

<sup>308</sup> En 553, le gouverneur du Wuwei confisque une caravane illégale de 240 marchands, 600 chameaux et 10 000 rouleaux de soie (A.E. Dien, « Caravans and Caravan Leaders in Palmyra » dans E. de La Vaissière et E. Trombet (éds.), *Les Sogdiens en Chine*, Études Thématiques 17, École française d'Extrême Orient, Paris, 2005, p. 195). Un document de Khotan décrit une caravane de 319 bêtes de somme transportant 4326 rouleaux de soie (E. de la Vaissière, *Histoire des marchands sogdiens*, p. 169-170). Au début du X<sup>e</sup> siècle, une caravane est mentionnée entre l'Asie centrale et la Volga supérieure avec 3000 animaux de bât (E. de la Vaissière, « trans-Asian trade, or the Silk Road deconstructed (Antiquity, Middle Ages) », *loc. cit.*, p. 10). Bien souvent, notamment dans les textes littéraires, *jatakas* ou *Milindapanha*, les caravanes ont une taille conventionnelle de 500 marchands (B. A. Litvinsky, « Cities and the Urban Life in the Kushan Kingdom », *loc. cit.*, p. 304 ; V. Hansen, « The Impact of the Silk Road Trade on a Local Community: The Turfan Oasis, 500-800 », *loc. cit.*, p. 294).

<sup>309</sup> M. Tabari, *Chroniques*, II, 39, trad. H. Zotenberg, p. 202.

souvent il s'agit de petits groupes marchant isolément. Tous les laissez-passer retrouvés à Kucha, plus d'une centaine, concernent des équipages réduits, quelques hommes, parfois quelques femmes, et quelques animaux<sup>310</sup>. En 732, un marchand sogdien accompagné de deux hommes de peine et d'un esclave, fait l'aller et retour entre le Gansu et Kucha avec dix mulets et un cheval<sup>311</sup>. Les caravanes plus nombreuses ont l'avantage de fournir une protection accrue contre les brigands qui représentent une menace constante. Elles permettent même parfois d'engager des gardes privés<sup>312</sup>. De nombreux textes antiques<sup>313</sup> font référence à ce genre d'agression, aux Indes, en Asie centrale, en Arabie, en Égypte, au détour d'un chemin ou même sur les fleuves. L'intervention des États n'en est que plus appréciée, comme le montrent quelques inscriptions palmyréniennes<sup>314</sup>, mais elles ne suffisent pas à éradiquer le mal qui reste endémique tout au long de notre période d'étude.

### Les transports maritimes

Les transports maritimes ont une place fondamentale dans l'histoire du commerce oriental durant l'Antiquité non seulement parce qu'ils ont été à l'origine de l'ouverture de nouvelles routes entre le monde méditerranéen, l'Asie du Sud et l'Extrême-Orient, mais aussi parce qu'ils ont permis une augmentation sans précédent du volume des échanges. En effet, la capacité de chargement d'une charrette est sans commune mesure avec celle d'un navire. D'un côté il s'agit de quelques centaines de kilos alors que de l'autre il faut parler de plusieurs dizaines, voire centaines de tonnes<sup>315</sup>. La cargaison d'un seul bateau correspond à une caravane de plus de 1000 bêtes de somme. Or, selon Strabon, il part chaque année au tournant de notre ère, environ 120 embarcations des ports de la mer Rouge à destination des Indes, ce qui correspond grosso modo à un convoi de 180 000 chameaux<sup>316</sup>. Le développement donc du fret maritime, notamment à partir du I<sup>er</sup> siècle av. J.-C., a considérablement diminué le coût des transports<sup>317</sup>, et de ce fait a permis à une population de plus en plus nombreuse d'accéder à un nombre grandissant de denrées exotiques, jusque-là rares ou inconnues. Pour arriver à un tel résultat, il a fallu mobiliser toutes les ressources de la technologie navale de l'époque, toutes les capacités financières des grands empires du moment, et toute l'audace des marins du monde antique.

<sup>310</sup> J.-P. Roux, *L'Asie centrale, Histoire et civilisations*, p. 166.

<sup>311</sup> E. de la Vaissière, *Histoire des marchands sogdiens*, p. 121.

<sup>312</sup> C'est en tout cas le conseil que donnent les annales chinoises aux voyageurs qui fréquentent l'empire romain (F. Hirth, *China and the Roman Orient: Researches Into Their Ancient and Mediæval Relations as Represented*, Book of University of the Michigan, Kelly & Walsh, 1885, p. 78).

<sup>313</sup> Par exemple, Strabon, *Géographie*, XI, 7, 1 ; XVI, 2, 20 ; F. C. De Rossi, *Iscrizioni dello estremo oriente greco*, p. 59, n° 92 ; M. Tabari, *Chroniques*, III, 31, trad. H. Zotenberg, p. 141 ; IV, 7, p. 254 ; Xuan Zang, *L'Inde du Bouddha vue par des pèlerins chinois sous la dynastie Tang (VII<sup>e</sup> siècle)*, p. 156 et 286 ....

<sup>314</sup> F. C. De Rossi, *Iscrizioni dello estremo oriente greco*, p. 91, n°155 ; E. Will, « Marchands et chefs de caravane à Palmyre », *loc. cit.*, p. 267.

<sup>315</sup> P.A. Gianfrotta, X. Nieto, P. Pomey, A. Tchernia, *la Navigation dans l'Antiquité*, sous la direction de P. Pomey, Edisud, 1997, p. 35.

<sup>316</sup> E. de la Vaissière, « Trans-Asian trade, or the Silk Road deconstructed (Antiquity, Middle Ages) », *loc. cit.*, p. 10.

<sup>317</sup> Rappelons que selon l'édit de Dioclétien, le transport du blé coûte 17 à 22 fois moins cher par mer que par terre (C. Morrisson, « Peuplement, économie et société de l'Orient byzantin », *loc. cit.*, p. 214).

## *Les conditions de navigation en mer Rouge et dans l'océan Indien*

Elles dépendent essentiellement de la météorologie, des reliefs des côtes et des fonds marins.

L'océan Indien est tout sauf une étendue maritime où la mer est calme ou peu agitée, les vents stables et modérés. Au contraire il connaît des perturbations violentes que les marins antiques connaissent bien, et qu'ils cherchent à éviter en calculant la date de leurs embarquements. Un des phénomènes responsables s'appelle la mousson, qui résulte du réchauffement différentiel entre l'air terrestre et l'air maritime, ce qui crée un flux vers le continent en été et vers la mer en hiver, le tout dévié par la rotation terrestre<sup>318</sup>. Nous avons vu que la date de sa découverte est controversée, que le régime des vents étésiens est déjà connu des amiraux d'Alexandre<sup>319</sup>, et que le fameux navigateur Hippalos a toutes les chances d'être une légende. L'existence de la mousson, avec son cortège de tempêtes et de fortes houles, explique les choix d'implantation portuaire et les calendriers de navigation que nous avons étudiés par ailleurs<sup>320</sup>. L'analyse des conditions météorologiques de l'océan Indien que nous proposons, est faite, non seulement à partir des sources antiques, essentiellement gréco-romaines, mais aussi des données modernes dont les informations semblent cohérentes avec celles du début de notre ère<sup>321</sup>.

FORCE	APPELLATION	VITESSE du VENT		ETAT DE LA MER
		NCEUD	KM/H	
0	Calme	1	1	Mer d'huile, miroir
1	Très légère brise	1 à 3	1 à 5	Mer ridée
2	Légère brise	4 à 6	6 à 11	Vaguelettes
3	Petite brise	7 à 10	12 à 19	Petits "moutons"
4	Jolie brise	11 à 16	20 à 28	Nombreux "moutons"
5	Bonne brise	17 à 21	29 à 38	Vagues, embruns
6	Vent frais	22 à 27	39 à 49	Lames, crêtes d'écume étendues
7	Grand-frais	28 à 33	50 à 61	Lames déferlantes
8	Coup de vent	34 à 40	62 à 74	
9	Fort coup de vent	41 à 47	75 à 88	Les crêtes de vagues partent en tourbillons d'écume
10	Tempête	48 à 55	89 à 102	Les embruns obscurcissent la vue, on ne voit plus rien...
11	Violente tempête	56 à 63	103 à 117	
12	Ouragan	64 et plus	118 et plus	

Figure 11 : Échelle Beaufort

<sup>318</sup> N. Boivin, D.Q. Fuller, « Shell Middens, Ships and Seeds: Exploring Coastal Subsistence, Maritime Trade and the Dispersal of Domesticates in and around the Ancient Arabian Peninsula », *loc. cit.*, p. 118.

<sup>319</sup> Arrien, *Anabase*, VI, 21 ; Strabon, *Géographie*, XV, 1, 17.

<sup>320</sup> Cf chapitre II et III.

<sup>321</sup> R.J. Whitewright, *Maritime Technological Change in the Ancient Mediterranean: The Invention of the Lateen Sail*, PhD, University of Southampton, Faculty of Law, Arts & Social Sciences, School of Humanities, two volumes, 2008. Les données modernes sont tirées des relevés météorologiques recueillis sur plus d'une centaine d'années et rassemblées dans les *Atlas of Pilot Charters*. Toutes les cartes météorologiques présentées ci-dessous sont tirées de cet atlas.

En mer Rouge, au nord du 18<sup>e</sup>-20<sup>e</sup> parallèle<sup>322</sup>, quelle que soit la saison, les vents dominants sont nord, nord-ouest, de force quatre en moyenne et ce, dans 76 % des observations en janvier et plus de 90 % en septembre. En pratique, la mer est tout à fait navigable la plupart du temps. Les périodes de calme sont rares ce qui rend l'utilisation de galères moins pertinentes. Deux points méritent cependant d'être soulignés :

- Des vents violents peuvent survenir sur la zone puisque les observations météorologiques ne sont que des moyennes. Certains auteurs en font état, ainsi que des sources papyrologiques<sup>323</sup>.
- Les bateaux qui veulent se rendre dans le golfe de Suez doivent faire route au près, allure qui n'est pas la mieux adaptée aux voiles et sans doute aux carènes de l'Antiquité<sup>324</sup>. Plusieurs virements de bord seront nécessaires et un capitaine avisé suivra plutôt la côte de l'Arabie pour profiter des courants porteurs. Remarquons que l'accès aux ports égyptiens de la mer Rouge, comme Myos Hormos et Bérénice qui se situe sur le 24<sup>e</sup> parallèle, nécessite de naviguer un temps contre des vents dominants.

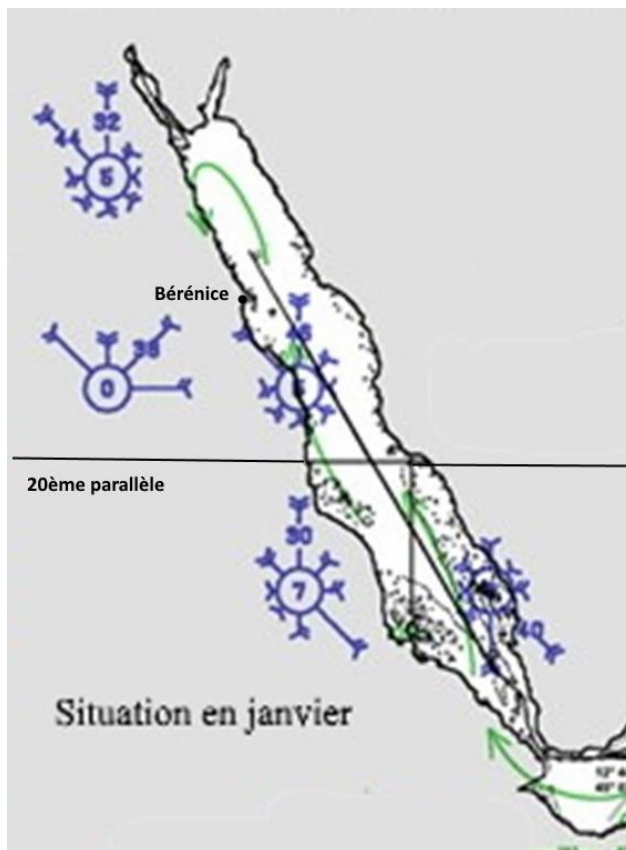


Figure 12 : Les vents et les courants en mer Rouge en janvier

La rose des vents en bleu montre leur distribution durant la période considérée. Les différentes flèches indiquent les directions, la taille de ces flèches est proportionnelle aux fréquences constatées, et quand elles sont trop grandes pour être intégralement dessinées, un chiffre indique le pourcentage des observations. Le nombre de barbules correspond à la force du vent en échelle Beaufort. Le chiffre au centre du cercle donne le pourcentage des périodes de calme. Enfin, les tracés en rouge indiquent le sens des courants.

Dans l'exemple ci-contre, nous voyons dans la rose supérieure que les vents en Nord mer Rouge sont nord-ouest dans 44 % des cas, nord dans 32 % des cas et qu'ils sont de force quatre, c'est-à-dire de 11 à 16 nœuds, ce qui correspond globalement à la situation toute l'année.

<sup>322</sup> Latitude de Port Soudan, un peu au sud de Jiddah, nettement au sud de Bérénice.

<sup>323</sup> S. E. Sidebotham, *Berenike and the Ancient Maritime Spice Route*, p. 8, 196.

<sup>324</sup> En 1857, un voyage en Nord-mer Rouge, sans doute sur un bouterre à voile triangulaire, nécessite quelques jours en navigant vers le sud et cinq à six fois plus de temps en sens inverse (Yu Huan, *The People of the West, from the Weilue*, trad. J. E. Hill, note 15, 4).

Entre le 20° parallèle et le détroit de Bab el Mandeb, la météorologie marine change deux fois au cours de l'année. Entre mai et octobre, les vents sont plutôt nord, nord-ouest, parfois ouest en juillet, de force trois, avec des courants portant vers le sud d'environ 0,4 nœuds. Les périodes de calme sont inférieures à 10 % des cas. En octobre, les directions changent progressivement, pour devenir franchement sud, sud-est à partir de novembre jusqu'à la fin janvier. Les courants

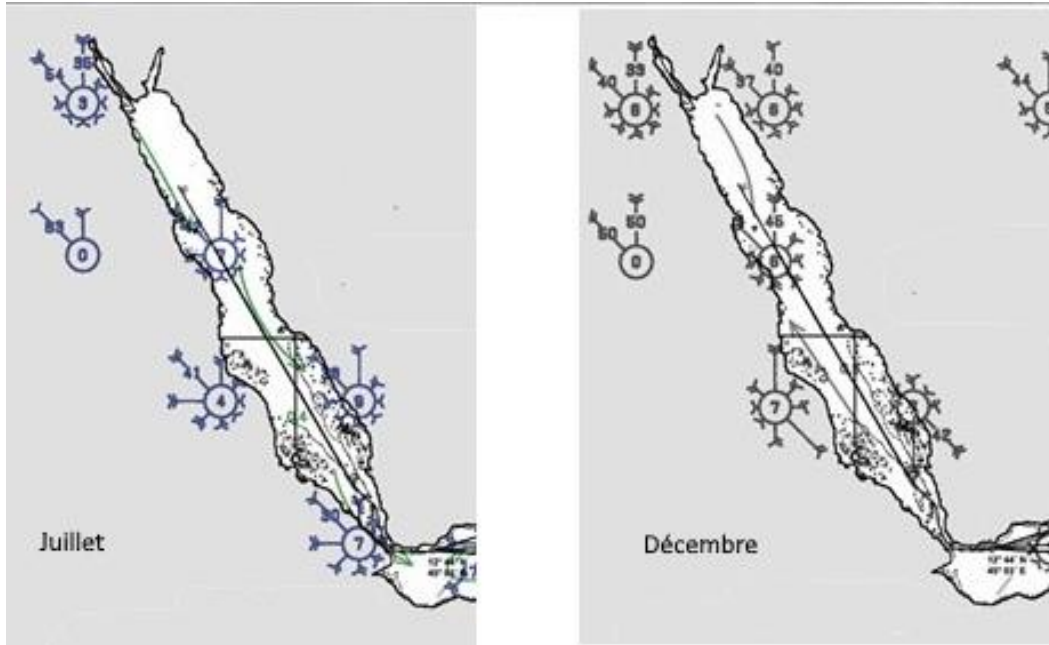


Figure 13 : Les vents et les courants en mer Rouge en juillet et en décembre

aussi se modifient pour devenir sud-est, nord-ouest. Le mois d'octobre est le mois de l'année où les vents sont les plus faibles et les périodes de calme les plus importantes. L'été est donc la saison la plus favorable pour partir des ports égyptiens de la mer Rouge vers le golfe d'Aden et pour faire le trajet inverse, il vaut mieux profiter de l'hiver.

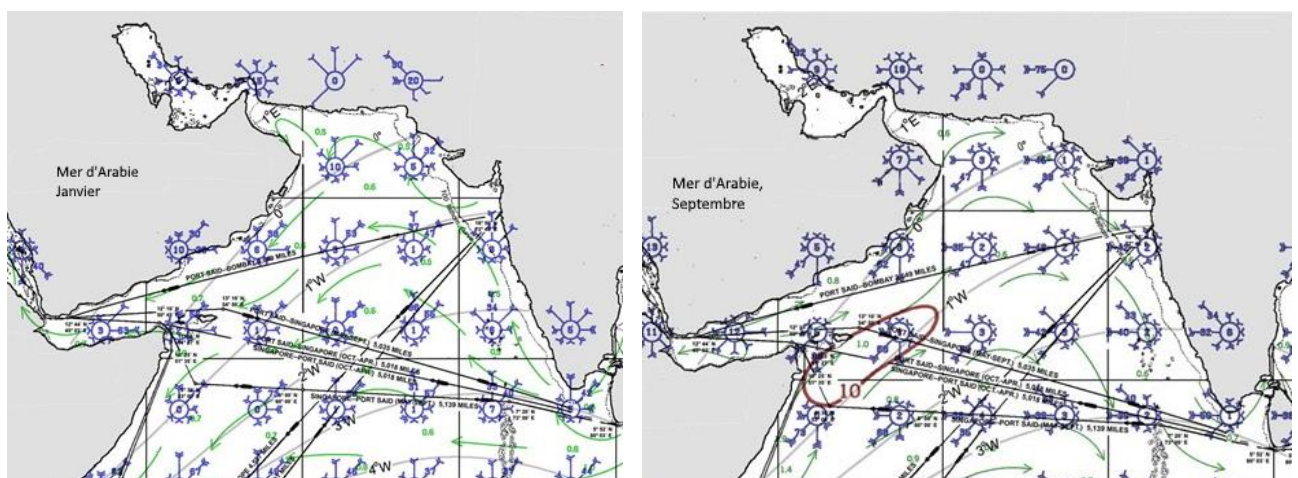


Figure 14 : Les vents et les courants en mer d'Arabie en janvier et en septembre

En mer d'Arabie, entre la côte orientale de l'Afrique et la côte occidentale des Indes, les conditions météorologiques se caractérisent, là aussi, par la succession de deux périodes de durée équivalente, la première allant de novembre à avril, la seconde de mai à octobre. Durant globalement les mois d'hiver, les flux aériens viennent de l'est et du nord, avec des courants océaniques dans la même direction. En novembre, les forces des vents sont de 2 à 3 avec des courants variables qui s'établissent de plus en plus vers le couchant. La situation se confirme en décembre et en janvier avec parfois un renforcement local à 4 Beaufort. En février et mars, la mousson d'hiver tourne au nord et les courants jusque-là franchement orientés de l'est vers l'ouest varient suivant les zones. En avril, une bascule se dessine avec dans le nord du bassin, des vents, toujours de force modérée, qui passent au nord, nord-ouest. La mousson d'été s'installe franchement à partir du mois de mai avec un régime des vents majoritairement de l'ouest, de force

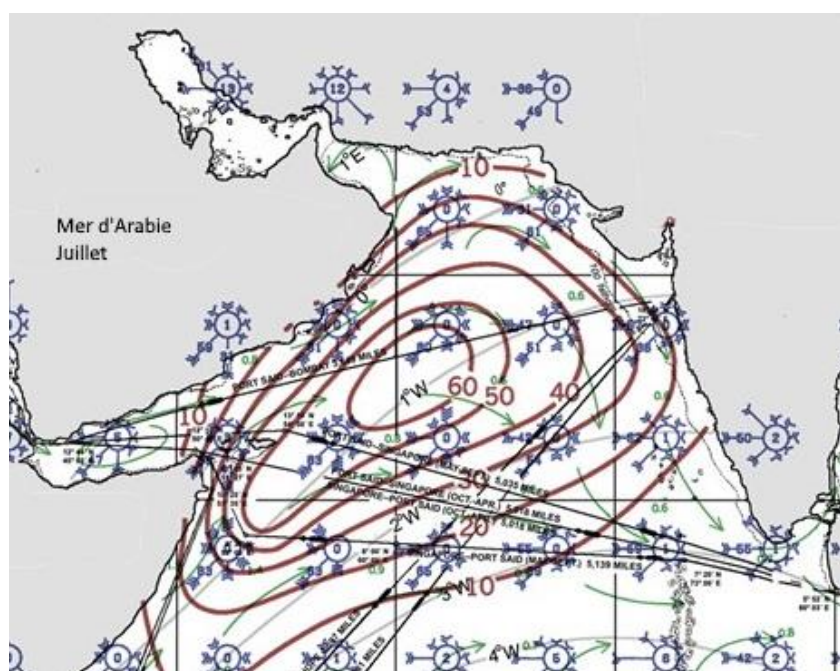


Figure 15 : Les vents et les courants en mer d'Arabie en juillet<sup>325</sup>

trois à quatre, parfois cinq le long de la côte africaine. Les courants portent globalement de l'Afrique vers les Indes. En juin, les conditions météorologiques se dégradent sur le bassin. Les vents du sud-ouest dominant et se renforcent jusqu'à atteindre 6 Beaufort. La fréquence des tempêtes augmente sensiblement, surtout dans la partie occidentale de la mer d'Arabie. Une houle importante se forme régulièrement avec des vagues de plus de 3 m 50 de haut, représentant dans certaines zones 40 % des observations, et dépassant dans 5 % des cas les 6 m de creux. En juillet, la situation empire, les vents atteignent force 7, avec fréquemment des tempêtes dépassant les 8 Beaufort. Une forte houle est fréquente, plus de la moitié du temps, au centre du bassin. À partir du mois d'août, les choses se calment, même si les vents du sud-ouest dominant encore et peuvent atteindre force 6. Le nombre de tempêtes diminue franchement ainsi que la fréquence des fortes houles. Les courants sont toujours établis d'ouest en est. En septembre, les conditions continuent à s'améliorer, la moyenne des vents ne dépasse pas 5 Beaufort, des creux importants ne se rencontrent plus que temporairement, au sud-est de l'île de Socotra. Un mois

<sup>325</sup> Les courbes représentent les zones de fortes houles, avec leurs fréquences en chiffre.

plus tard, en octobre, les vents sont devenus globalement nord, nord-ouest, beaucoup plus modérés, de force 2 à 3. Les courants suivent les côtes de la mer d'Arabie dans le sens des aiguilles d'une montre.

Les situations météorologiques que nous venons de décrire expliquent bien les choix de navigation effectués par les Anciens. Le meilleur moment pour effectuer la traversée du golfe d'Aden vers la péninsule indienne se situe en septembre et en octobre, en évitant toutefois les parages de Socotra. Prendre la mer au mois d'août est possible mais les conditions sont plus sportives. Il faut cependant remarquer qu'elles sont assez favorables aux bateaux de l'Antiquité à voile carrée qui préfèrent les allures de portant. Quant à la houle encore présente, il semble qu'elle soit longue et sans déferlantes, principal danger pour les embarcations<sup>326</sup>. À partir de novembre, le trajet retour, du sous-continent indien vers la mer Rouge, se fait par vents modérés, travers ou bon plein, et avec des courants portants, notamment à partir de janvier. À leur arrivée dans le détroit de Bab el Mandeb, les bateaux rencontrent des conditions propices pour poursuivre leur route en mer Rouge. Cette situation perdure globalement jusqu'en mars. La mer d'Arabie devient alors progressivement infréquentable, notamment durant les mois de juin et juillet. Par ailleurs, si un navigateur égyptien veut doubler vers le sud le cap Guardafui et longer les côtes de l'Afrique orientale, il lui faut effectuer de longues escales à l'aller et au retour, dans le golfe d'Aden ou en Somalie car les situations météorologiques ne lui permettent pas d'effectuer son voyage d'un seul tenant. Ceci explique peut-être en partie pourquoi les navigateurs gréco-romains n'ont guère fréquenté la région<sup>327</sup>.

Dans le golfe Persique, la situation est comparable à celle qui prévaut dans le nord de la

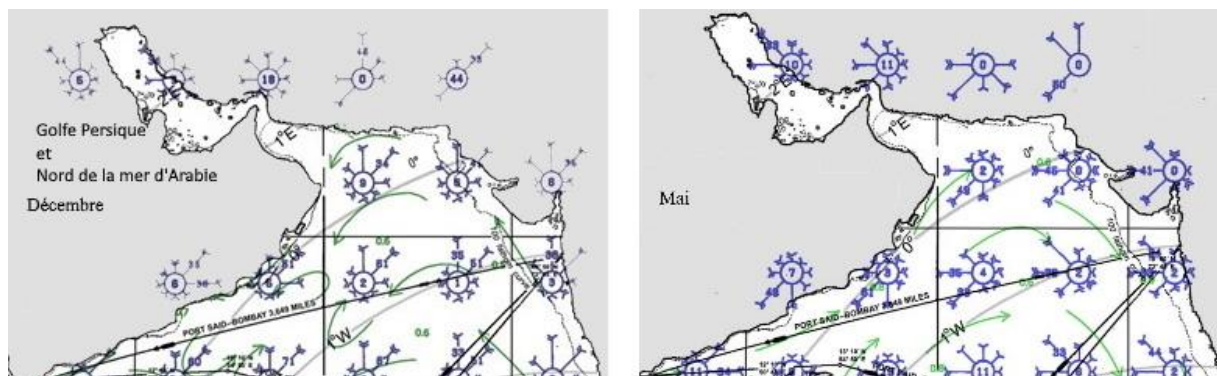


Figure 16 : Les vents et les courants dans le golfe Persique et le Nord de la mer d'Arabie en décembre et en mai

mer Rouge, c'est-à-dire qu'il existe tout au long de l'année une prédominance de vents venant du nord-ouest, ne dépassant pas force 4<sup>328</sup>. Cependant dans la région, les conditions météorologiques sont plus variables et il n'est pas rare de rencontrer des vents d'ouest à la fin du printemps, ou du nord en automne. Dans le nord de la mer d'Arabie, c'est-à-dire sur le trajet entre le détroit d'Ormuz et les Indes du Nord-Ouest, le régime des moussons intervient et se marque par la succession de deux périodes assez différentes. La première qui démarre en février est la plus

<sup>326</sup> En 917, un équipage arabe décrit les vagues de la mer d'Arabie comme de hautes montagnes auxquelles succèdent de profondes vallées, mais « les vagues ne cassent pas comme dans les autres océans, bien qu'elles soient furieuses » (G.F. Hourani, *Arab Seafaring in the Indian Ocean in Ancient and Early Medieval Times*, p. 81).

<sup>327</sup> Au X<sup>e</sup> siècle, Maçoudi considère qu'il n'y a pas de mer plus dangereuse que celle de Zendj (au large de l'Afrique orientale) (Maçoudi, *Les prairies d'or*, traduit par C. Barbier de Meynard et Pavet de Courteille, I, 10).

<sup>328</sup> Les auteurs arabes signalent qu'il est possible de naviguer toute l'année d'Oman à Basra, bien que les vagues puissent parfois être très fortes (*ibid.*, I, 16 ; Soleyman et Abou Zeid Hassan, attribué à Maçoudi, Livre I, *Chaine des Chroniques*).

favorable pour effectuer une navigation vers les bouches de l'Indus et Barygaza avec des vents ne dépassant pas force 4 et allant du plein ouest au plein nord. Les courants de 0,5 nœuds suivent les côtes dans le sens des aiguilles d'une montre. Une prédominance de vents du sud-ouest s'établit à partir de mai, et en juin - juillet la mer n'est pas navigable. À partir du mois d'août les conditions s'améliorent mais il faut attendre le mois d'octobre pour voir les vents s'établir plutôt au nord-ouest, puis au nord, nord-est à partir de novembre avec des courants qui s'inversent, le tout facilitant un trajet retour des Indes du Nord-Ouest vers le golfe Persique.

Dans le golfe du Bengale il existe, là encore, deux saisons successives, l'une entre octobre et mars, où globalement les vents viennent de l'est, nord-est sans dépasser force 4, l'autre entre avril et septembre où la mousson du sud-ouest fait sentir ses effets, notamment en juin et juillet mais de manière moins violente qu'en mer d'Arabie. Il n'existe une houle importante au centre du bassin qu'au mois de juin. Les courants ne sont jamais supérieurs à 0,5 nœuds. Ils sont globalement d'est en ouest en automne et en hiver, et en sens inverse au printemps et en été.

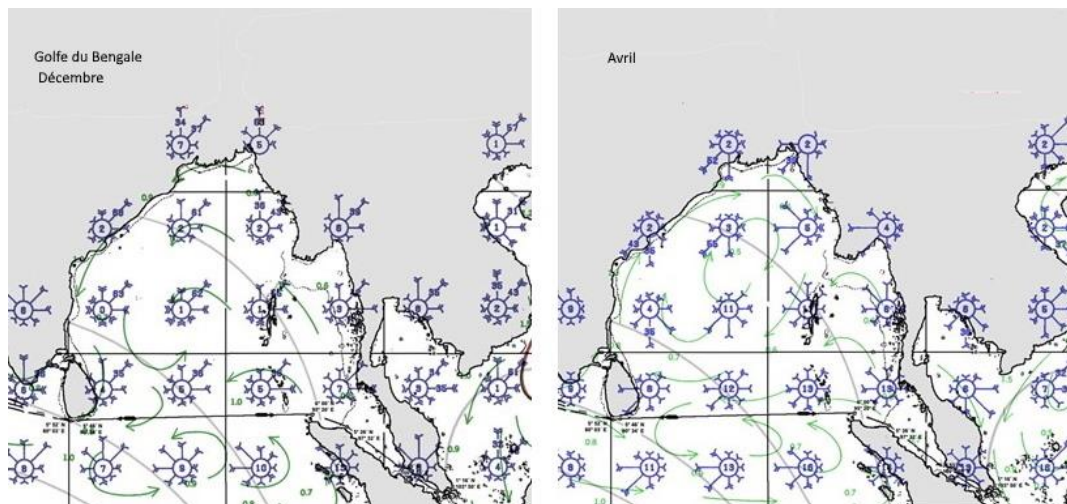


Figure 17 : Les vents et les courants dans le golfe du Bengale en décembre et en avril

L'analyse des vents et des courants ne résume pas à elle seule les conditions de navigation de l'océan Indien. Elles doivent aussi prendre en compte les reliefs sous-marins, notamment aux abords des côtes. À ce titre, la mer Rouge est considérée depuis longtemps comme un espace maritime difficile du fait de sa faible profondeur, du marnage qui n'est pas toujours anecdotique<sup>329</sup> et des risques d'échouage omniprésents en raison des récifs coralliens, notamment le long du littoral<sup>330</sup>. Il n'y a qu'aux embouchures des wadis que leur croissance est entravée par les sédiments apportés durant les précipitations, entre octobre et décembre<sup>331</sup>. Le corollaire est l'envasement des ports, comme à Bérénice et Myos Hormos. Cependant, si les côtes sont stériles et inhospitalières, il existe, sauf dans le golfe d'Akaba<sup>332</sup>, suffisamment de

<sup>329</sup> Les marées sont variables, et peuvent atteindre 2 m près de Suez (S. E. Sidebotham, *Berenike and the Ancient Maritime Spice Route*, p. 7). Elles sont connues de Strabon qui signale leur danger (Strabon, *Géographie*, XVI, 4, 23).

<sup>330</sup> *Périple de la mer Érythrée*, 20. Les auteurs arabes confirment ces informations (G.F. Hourani, *Arab Seafaring in the Indian Ocean in Ancient and Early Medieval Times*, p. 82).

<sup>331</sup> S. E. Sidebotham, *Berenike and the Ancient Maritime Spice Route*, p. 9.

<sup>332</sup> P. Mayerson, « The Island of Iotabé in the Byzantine sources: A Reprise », *loc. cit.*, p. 3-4, note 3.



mouillages naturels<sup>333</sup> où les bateaux peuvent relâcher, et s'éviter ainsi les périls d'une navigation nocturne<sup>334</sup>. Dans le golfe Persique, la côte arabe est réputée basse avec des récifs et des bancs de sable<sup>335</sup>, mais on n'y trouve des ports naturels avec de l'eau douce<sup>336</sup>. Les abords de la côte iranienne sont plus francs même si elle est souvent rocheuse. Quant aux côtes occidentales des Indes, leurs dangers sont appréhendés depuis des générations de marins. Onésicrite, le compagnon d'Alexandre, y décrit les hauts-fonds, l'effet des marées et la prédominance des vents de mer<sup>337</sup>. Il est certain que la forte houle qui sévit en mer d'Arabie, notamment en juin et juillet, rend l'entrée des ports périlleuse<sup>338</sup>. Cela pourrait expliquer leur situation à distance du littoral, dans des estuaires<sup>339</sup>. Dans le golfe de Barygaza, le flot est si violent qu'il met rapidement en danger les embarcations qui n'y ont pas pris garde<sup>340</sup>. À l'extrémité sud de la péninsule, les anciens connaissent aussi les difficultés de croiser autour de Taprobane. Pline précise que seuls les petits bateaux s'engagent dans le détroit de Palk<sup>341</sup>, qui sépare la Grande île du continent. Il est en effet parsemé de bancs de sable et d'îlots, notamment au niveau du pont d'Adam, ce qui oblige les navires d'un certain tonnage qui doublent ou veulent doubler le cap Comorin, à passer largement au sud du Sri Lanka<sup>342</sup>.

### *La vie à bord des bateaux*

Deux types de population embarquent à bord des bateaux de l'océan Indien durant l'Antiquité, chacune ayant ses propres préoccupations qui ne deviennent généralement communes qu'à l'heure des dangers. Les membres de l'équipage ont ainsi en charge la bonne marche du navire, tandis que les passagers prennent grand soin de la cargaison. Les informations que nous avons sur les matelots et officiers sont souvent d'origine gréco-romaine et elles sont régulièrement extrapolées de données venues de la navigation en Méditerranée. Le fait que les auteurs antiques n'aient pas spécialement insisté sur telle ou telle particularité lors des voyages vers les Indes, valide globalement cette démarche. De manière générale, et étant donné la similitude des contraintes, il semble que sur toute l'étendue de l'océan Indien la répartition des rôles à l'intérieur des équipages ait été relativement comparable, et ce quelles que soient les embarcations et leurs pays d'origine.

<sup>333</sup> S. E. Sidebotham, *Berenike and the Ancient Maritime Spice Route*, p. 9.

<sup>334</sup> Soleyman et Abou Zeid Hassan, attribué à Maçoudi, *Chaine des Chroniques, Des observations sur la Chine et l'Inde*, II. Il existe cependant des zones de la mer Rouge où naviguer de nuit reste possible, comme entre les pays des Axoumites et des Homérites (Procopé, *Le livre des guerres*, I, 19).

<sup>335</sup> D. A. Agius, *Handbook of Oriental Studies*, Section 1, *The Near and Middle East, Classic Ships of Islam, From Mesopotamia to the Indian Ocean*, in H. Altenmüller, B. Hrouda, B.A. Levine, R.S. O'Fahey, K.R. Veenhof, C.H.M. Versteegh (eds.), vol. 92, Brill, Leiden Boston, 2008, p. 186.

<sup>336</sup> N. Boivin, D.Q. Fuller, « Shell Middens, Ships and Seeds: Exploring Coastal Subsistence, Maritime Trade and the Dispersal of Domesticates in and around the Ancient Arabian Peninsula », *loc. cit.*, p. 120.

<sup>337</sup> Strabon, *Géographie*, XV, 1, 20.

<sup>338</sup> D. A. Agius, *Handbook of Oriental Studies*, Section 1, *The Near and Middle East, Classic Ships of Islam, From Mesopotamia to the Indian Ocean*, p. 189.

<sup>339</sup> R. Tomber, *Indo-Roman Trade, from pots to pepper*, p. 122.

<sup>340</sup> *Périple de la mer Érythrée*, 46.

<sup>341</sup> Pline, *Histoire naturelle*, VI, 24.

<sup>342</sup> A. Berthelot, *L'Asie ancienne centrale et sud-orientale d'après Ptolémée*, p. 370 : G.F. Hourani, *Arab Seafaring in the Indian Ocean in Ancient and Early Medieval Times*, p 145, note de la page 71.

La juxtaposition de deux représentations nautiques<sup>343</sup> éloignées dans l'espace et dans le temps apporte à cet égard un éclairage intéressant. Sur les deux navires, nous observons les mêmes personnages. À l'avant, un pilote scrute la mer, attentif au moindre récif<sup>344</sup>, tandis qu'à

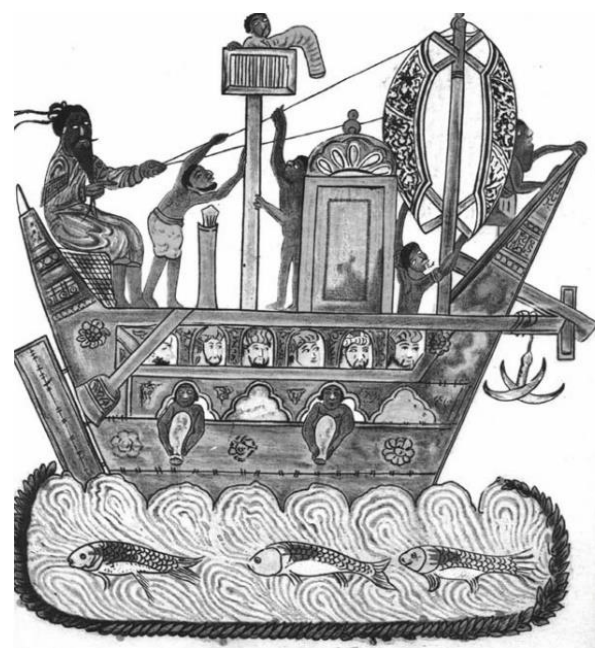
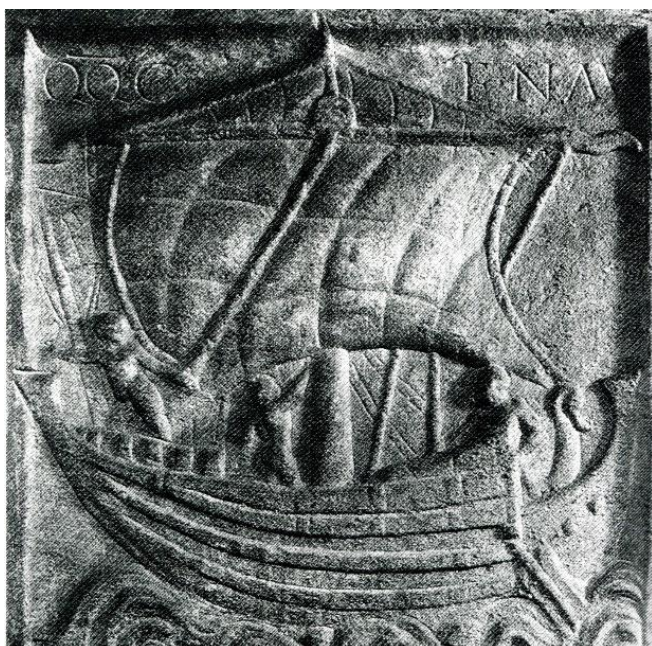


Figure 18 : Navire gréco-romain (relief du III<sup>e</sup> siècle ap. J.-C.) Figure 19 : Bateau arabo-persan ou indien du XII<sup>e</sup> siècle (*Maqamat* d'al Hariri)

l'arrière le barreur trace sa route<sup>345</sup>. Au centre, des équipiers règlent les voiles sous le commandement du capitaine, clairement identifié dans l'enluminure arabe, qui nous montre également des matelots chargés d'écopper, tandis qu'une vigie surveille l'horizon. Le capitaine, sur les bateaux de l'Antiquité, peut être le propriétaire de la cargaison ou son représentant, mais la plupart du temps c'est un professionnel stipendié<sup>346</sup>. À l'approche d'une côte particulièrement difficile, il peut s'aider d'un pilote local<sup>347</sup>. Le tarif de Coptos<sup>348</sup> nous aide à apprécier l'importance de chaque membre d'équipage, par le montant des taxes payées par les uns et par les autres. Ainsi l'homme de proue semble plus précieux que le barreur, lequel l'emporte sur le matelot de base. Régulièrement, des gardes armées sont embarqués<sup>349</sup> étant donné la présence fréquente de pirates. La répartition des rôles à bord semble comparable chez les Occidentaux et les Indiens, dont les textes désignent chacun selon sa fonction<sup>350</sup>. Tous ces marins, notamment

<sup>343</sup> Cf figures 18 et 19.

<sup>344</sup> Philostrate insiste sur l'importance de la veille à l'avant du navire (Philostrate, *Vie d'Apollonius de Tyane*, III, 35).

<sup>345</sup> Remarquons que dans la représentation arabe il s'agit d'un gouvernail d'étambot, qui, bien sûr, n'a pas cours durant la période de notre étude.

<sup>346</sup> L. Casson, *Ships and Seamanship in the Ancient World*, The John Hopkins University Press, Baltimore London, 1995, p. 314, 316.

<sup>347</sup> Ainsi traditionnellement, les capitaines en approche du Chatt-al-Arab, engagent à l'île de Kharg un pilote pour le remonter (D. Whitehouse, A. Williamson, « Sasanian Maritime Trade », *loc. cit.*, p. 43).

<sup>348</sup> Tarif de Coptos (*OGIS*, II, 674).

<sup>349</sup> Philostrate, *Vie d'Apollonius de Tyane*, III, 35 ; Plin, *Histoire naturelle*, VI, 26.

<sup>350</sup> L'*Arthashastra* distingue le capitaine, le responsable des voiles, ainsi que les marins qui l'assistent et ceux qui écopent (H.P. Ray, « Seafaring in the Bay of Bengal in the Early Centuries AD », *Studies in History*, Newbury Park, New Delhi London, 1990, 6, 1, p. 14). Dans le *Ramayana* ainsi que dans d'autres textes sacrés notamment

méditerranéens, peuvent être des esclaves et il n'est pas inhabituel durant la période impériale romaine que les officiers, capitaine inclus, le soient aussi<sup>351</sup>. Leur nombre est difficile à déterminer mais ils sont *a priori* plus nombreux sur les embarcations à voile latine que sur celles à voile carrée<sup>352</sup>. Une bonne indication est fournie par la vaisselle des épaves retrouvées lors des fouilles archéologiques sous-marines. Elle semble correspondre à un groupe de cinq à six personnes, sans que ce chiffre ne soit influencé par le tonnage du bateau<sup>353</sup>. Leur salaire est inconnu, mais en mer Rouge il est possible que son mode de calcul soit proche de celui en usage

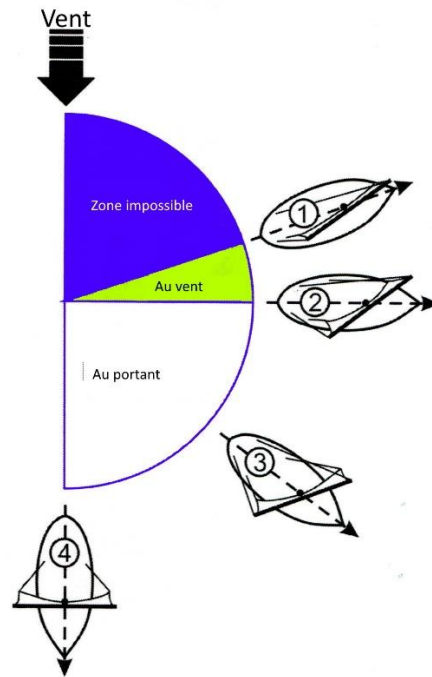
Un bateau à voile peut aller dans le sens contraire du vent en s'appuyant sur sa quille selon le concept dit du « noyau de cerise ».

Cela s'appelle remonter au vent mais ce n'est possible que jusqu'à un certain angle, de 60 à 65° du lit du vent, en conditions idéales, pour un navire à voile carrée.

Pour voyager donc contre le vent, il faut aller d'un côté puis de l'autre, c'est-à-dire tirer des bords. Le changement de direction, donc au vent, s'appelle virer de bord. La voile reçoit alors alternativement le vent d'un côté puis de l'autre.

Quand le bateau est au portant, c'est-à-dire avec le vent dans le dos, ce même genre de changement de direction s'appelle l'empannage.

Figure 20 : Le vent et les voiles



sur le Nil sous les Ptolémée. À l'époque, le capitaine reçoit la moitié des profits, qu'il partage sans doute avec ses matelots<sup>354</sup> après avoir retranché la part de la nourriture<sup>355</sup>.

La mission principale de l'équipage est d'assurer la bonne marche du bateau et de l'amener à bon port. Il s'agit donc de régler correctement les voiles, et les navires de l'Antiquité le font de multiples manières<sup>356</sup>. L'allure privilégiée est le portant, situation que l'on rencontre généralement dans les traversées de l'océan Indien. Les embarcations restent cependant capables de remonter au vent, ne serait-ce que pour doubler un cap ou gagner un abri<sup>357</sup>. Cela leur permet aussi de rejoindre les golfes de Suez et d'Akaba. Les vaisseaux à voile carrée peuvent

jaïns, il existe des termes pour chaque membre d'équipage (P. C. Prasad, *Foreign trade and commerce in ancient India*, p. 133).

<sup>351</sup> L. Casson, *Ships and Seamanship in the Ancient World*, p. 328.

<sup>352</sup> R.J. Whitewright, *Maritime Technological Change in the Ancient Mediterranean: The Invention of the Lateen Sail*, p. 189-190.

<sup>353</sup> *Ibid.*, p. 189.

<sup>354</sup> S. E. Sidebotham, *Berenike and the Ancient Maritime Spice Route*, p. 217.

<sup>355</sup> R.J. Whitewright, *Maritime Technological Change in the Ancient Mediterranean: The Invention of the Lateen Sail*, p. 190-191.

<sup>356</sup> Cf infra.

<sup>357</sup> De nombreux textes de l'Antiquité, à commencer par le récit du voyage de Saint-Paul, montrent bien qu'à l'époque, on ne cherche pas à effectuer de longs trajets contre le vent (P.A. Gianfrotta, X. Nieto, P. Pomey, A. Tchernia, *la Navigation dans l'Antiquité*, p. 33).

s'approcher à 60°-65° du lit du vent dans des conditions idéales<sup>358</sup>, mais si elles se détériorent, ils commencent à dérapier, voire à reculer par rapport à leur point de départ. La manœuvre du virement de bord est théoriquement simple, mais nécessite des marins entraînés pour effectuer les bons gestes au bon moment<sup>359</sup>, surtout s'il y a de la brise. Les vitesses atteintes, estimées à partir des récits de voyages et des performances des répliques construites de nos jours, sont de l'ordre de deux à trois nœuds au près, et entre quatre et six nœuds au portant<sup>360</sup>. Ces chiffres ne sont que des moyennes qui peuvent être largement dépassées dans certaines circonstances ; le *Kyrenia*, réplique d'un navire marchand hellénistique, a atteint 12 nœuds poussé par le vent, avant d'être obligé de réduire la voile<sup>361</sup>. Certains auteurs estiment ainsi que la distance parcourue en une journée de navigation dans l'océan Indien était, au tournant de notre ère, de l'ordre de 600 stades, soit environ 60 milles nautiques équivalents à 111 km<sup>362</sup>.

Une chose est d'assurer la bonne marche du bateau, une autre est d'arriver à l'endroit prévu. Les aides à la navigation restent durant l'Antiquité rudimentaires. Certains textes donnent aux marins des informations précieuses. Le *Périple de la mer Érythrée* fournit ainsi des indications de distances, d'amers, de mouillages, à côté de données plus commerciales<sup>363</sup>. Il existe peut-être à l'époque d'autres pilotes côtiers pour l'océan Indien, mais ils ne sont pas parvenus jusqu'à nous. Strabon<sup>364</sup> nous apprend qu'Hipparque avait dressé par écrit des tables permettant de définir une latitude<sup>365</sup> « dans le quart de sphère dont nous occupons une partie », excluant donc sans doute la mer d'Arabie mais peut-être pas la mer Rouge. La cartographie marine est, quant à elle, quasi inexistante. Rappelons qu'au VI<sup>e</sup> siècle ap. J.-C., Cosmas Indicopleustès est persuadé qu'il existe un Océan périphérique, interdit à la navigation, et source de toutes les terreurs. Lors d'une traversée vers les Indes, apercevant des albatros qu'il prend pour des signes avant-coureurs de la proximité de ces espaces maritimes interdits, il demande au pilote de virer à bâbord<sup>366</sup>. Le but pour le navigateur se rendant dans le pays du poivre est par conséquent de ne pas trop descendre vers le sud tout en suivant une direction la plus stable possible, pour atterrir sur une côte qu'il s'efforce dès lors de reconnaître. Il lui faut donc avoir une idée assez précise de sa latitude, beaucoup plus que de sa longitude. Une observation

---

<sup>358</sup> J. Whitewright, « The Potential Performance of Ancient Mediterranean Sailing Rigs », *The International Journal of Nautical Archaeology*, 2011, 40.1, p. 10, 14.

<sup>359</sup> Sur les bateaux à voile latine, la manœuvre est plus complexe et nécessite de passer par un empannage si l'on ne veut pas diminuer de manière importante l'efficacité de la voile après le virement. Ce type de bâtiment ne semble pas avoir existé dans l'océan Indien durant l'époque de notre étude (cf infra).

<sup>360</sup> L. Casson, *Ships and Seamanship in the Ancient World*, p. 282, 289, 292 ; P.A. Gianfrotta, X. Nieto, P. Pomey, A. Tchernia, *la Navigation dans l'Antiquité*, p. 35 ; R.J. Whitewright, *Maritime Technological Change in the Ancient Mediterranean: The Invention of the Lateen Sail*, p. 137. L'auteur parle de la VMG qui en première approximation donne une idée de la vitesse surface du bateau.

<sup>361</sup> *Ibid.*, p. 137.

<sup>362</sup> A. Berthelot, *L'Asie ancienne centrale et sud-orientale d'après Ptolémée*, p.382. L'auteur s'appuie sur les données de Ptolémée (*Géographie*, I, 14) qui ne sont pas toujours extrêmement précises. Dans des conditions favorables, Théophile, un marin qui fréquente les côtes de l'Afrique orientale, considère qu'il est possible de parcourir 1000 stades en 24 h (Ptolémée, *Géographie*, I, 9).

<sup>363</sup> L. Casson, *Ships and Seamanship in the Ancient World*, p. 245. L'auteur signale d'autres ouvrages du même type pour la Méditerranée et la mer Noire du III<sup>e</sup> siècle av. J.-C. et du IV<sup>e</sup> siècle ap. J.-C.

<sup>364</sup> Strabon, *Géographie*, II, 5, 34.

<sup>365</sup> A. Berthelot, *L'Asie ancienne centrale et sud-orientale d'après Ptolémée*, p. 117.

<sup>366</sup> Cosmas Indicopleustès, *Topographie chrétienne*, II, 29, 30, 43.

attentive des astres<sup>367</sup> et quelques mesures effectuées à l'aide d'instruments simples y suffisent<sup>368</sup>. Quant à l'approche du littoral, le vol des oiseaux embarqués à bord en est un indicateur très sûr. Cette technique est utilisée dans les eaux de Taprobane<sup>369</sup> mais aussi par les bateaux persans et indiens<sup>370</sup>. Enfin, pour éviter de s'échouer, l'utilisation répétée des sondes graissées à leur partie inférieure pour récupérer des échantillons des fonds marins<sup>371</sup>, apporte de précieuses informations.

Quand l'équipage aura assuré sa route, il lui faudra, bien sûr, s'occuper de l'entretien du navire, écoper, calfater, renforcer ici ou là une pièce de charpente, mais aussi honorer ses dieux<sup>372</sup> et à l'occasion subvenir à ses propres besoins notamment en pêchant ou en cuisinant. L'eau potable, installée dans un grand récipient à fond de cale<sup>373</sup>, est un problème important qui nécessite souvent de faire escale<sup>374</sup>. Le blé, pour sa part, voyage en sac dans des coffres, ou en vrac dans la cale<sup>375</sup>. Il est probable que l'avitaillement est mis en commun avec les passagers.

Les marins sont en effet accompagnés, parfois même sans doute encombrés, de marchands, de pèlerins, qui généralement vivent sur le pont en plein air ou sous de petits abris de fortune<sup>376</sup>. Il est possible que les plus favorisés d'entre eux, logent dans l'entrepont<sup>377</sup>. Il est difficile de préciser leur nombre. Ils sont sans doute quelques-uns sur les bateaux gréco-romains de la mer d'Arabie durant le Haut-Empire, et beaucoup plus dans d'autres circonstances de lieux ou de temps. Ainsi, un certain nombre de *jatakas* décrivent des embarcations transportant plusieurs centaines de personnes<sup>378</sup>. Au III<sup>e</sup> siècle ap. J.-C., la littérature chinoise rapporte l'existence d'embarcations « bo » faisant 150 pieds de long, et pouvant transporter 600 à 700 personnes<sup>379</sup>. Elle fait aussi référence à des navires « kunlun », sans doute d'origine du Sud-Est asiatique, qui accueillent jusqu'à 1000 personnes<sup>380</sup>. Les *Merveilles de l'Inde*, pour leur compte,

---

<sup>367</sup> Les navigateurs qui se rendent aux Indes du Sud observent « le taureau au milieu du ciel et la pléiade au-dessus du milieu des vergues » (Ptolémée, *Géographie*, I, 7).

<sup>368</sup> J. Rougé, « La navigation en mer Érythrée dans l'Antiquité », dans *L'Arabie et ses mers bordières. I. Itinéraires et voisinages*. Séminaire de recherche 1985-1986, Lyon : Maison de l'Orient et de la Méditerranée Jean Pouilloux, 1986, p. 74.

<sup>369</sup> Pline, *Histoire naturelle*, VI, 24 ; Solin, *Recueils de faits remarquables*, 54.

<sup>370</sup> G.F. Hourani, *Arab Seafaring in the Indian Ocean in Ancient and Early Medieval Times*, p. 109 ; P. C. Prasad, *Foreign trade and commerce in ancient India*, p. 44.

<sup>371</sup> L. Casson, *Ships and Seamanship in the Ancient World*, p. 246.

<sup>372</sup> La mer, comme le désert, sont des lieux qui interrogent et qui rapprochent les hommes de leurs croyances. À bord il existe souvent un autel plus ou moins sophistiqué pour la divinité protectrice dont la bienveillance est récompensée par des offrandes (*ibid.*, p. 181). Les marins chrétiens reçoivent sur les côtes de la mer Rouge les sacrements avant leur départ pour l'Orient (R. Tomber, *Indo-Roman Trade, from pots to pepper*, p. 170). Des bouddhas, représentés debout les bras dans une attitude protectrice, existent à bord des bateaux en Asie du Sud-Est. Leur datation est imprécise, du II<sup>e</sup> au V<sup>e</sup>-VI<sup>e</sup> siècle ap. J.-C. (*Histoire de l'Humanité, du VII<sup>e</sup> siècle av. J.-C. au VII<sup>e</sup> siècle de l'ère chrétienne*, p. 165).

<sup>373</sup> L. Casson, *Ships and Seamanship in the Ancient World*, p. 177.

<sup>374</sup> Voir par exemple le *Périple de la mer Érythrée*, 25, 26, ou G. Ferrand, *Relations de voyages et textes géographiques arabes, persans et turks relatifs à l'Extrême-Orient du VIII<sup>e</sup> au XVIII<sup>e</sup> siècle*, p. 38-41. La quantité d'eau emportée par les bateaux égyptiens ne leur permet pas d'aller au-delà de la corne de l'Afrique et donc d'effectuer un trajet direct jusqu'aux Indes (S. E. Sidebotham, *Berenike and the Ancient Maritime Spice Route*, p. 90).

<sup>375</sup> L. Casson, *Ships and Seamanship in the Ancient World*, p. 200.

<sup>376</sup> *Ibid.*, p. 181.

<sup>377</sup> Cf figure 19.

<sup>378</sup> R. Mookerji, *History of Indian shipping and maritime activity from the earliest times*, p. 28-30.

<sup>379</sup> Yu Huan, *The People of the West, from the Weilue*, trad. J. E. Hill, appendices, les principales routes caravanières, la route du Sud.

<sup>380</sup> T. S'en, « Maritime Interactions between China and India: Coastal India and the Ascendancy of Chinese Maritime Power in the Indian Ocean », *loc. cit.*, p. 48.

racontent le voyage au X<sup>e</sup> siècle de trois navires au départ de Siraf vers Dhimour<sup>381</sup>, et embarquant 1200 marchands, pilotes et matelots<sup>382</sup>. Tous ces gens doivent passer leur longue traversée, certes à supputer les bénéfices futurs, mais aussi à surveiller leurs précieuses marchandises. La cargaison est soigneusement arrimée, parfois à l'aide de branches et des brindilles de telle sorte qu'aucun espace ne soit perdu. Dans le monde méditerranéen, l'huile et le vin sont transportés dans des amphores de 20 à 30 l, soigneusement rangées en couches successives. Les métaux sont expédiés sous forme de lingots de plusieurs dizaines de kilos. Une fois la cale remplie et les trappes fermées, un chargement supplémentaire peut être installé sur le pont<sup>383</sup>. Il semble que le transport des épices, ou en tout cas de certaines d'entre elles, se fasse de manière particulière ; une épave du Nord-Ouest de l'Italie, datée de la fin du I<sup>er</sup> siècle av. J.-C., a montré qu'ils étaient conditionnés dans de petits cylindres scellés par des bouchons de bois, eux-mêmes contenus dans des boîtes en étain, le tout enfermé dans des sortes de containers de bois<sup>384</sup>. Le poivre quant à lui, voyage plutôt dans de grandes jarres comparables à celle retrouvée à Bérénice<sup>385</sup>. Arrivés à destination, les chargements et déchargements se font à l'aide de la chaloupe du bord<sup>386</sup> ou de canoës monoxyles<sup>387</sup>, les ports n'étant, en fait, souvent que des mouillages améliorés. Ces barques ont fréquemment de multiples fonctions car il leur arrive de servir aussi en cas de calme plat<sup>388</sup> ou de naufrage<sup>389</sup>.

La vie maritime est effectivement pleine de dangers et les récits des tempêtes et naufrages ne manquent pas tout au long de notre période d'étude. Bienheureux celui qui survit à plusieurs voyages en mer<sup>390</sup>. C'est le cas par exemple de Pūrna de Supāraka, un des plus glorieux disciples du Bouddha<sup>391</sup>. Les prévisions météorologiques sont sommaires et les surprises ne sont pas rares. Quand les marins n'ont pas pu gagner un abri sûr à temps, il leur faut rapidement diminuer la toile, voire l'affaler complètement, ce qui est moins aisé avec des voiles latines<sup>392</sup> qu'avec des voiles carrées. Les mises à la cape semblent inconnues durant l'Antiquité et il est probable qu'en cas de gros temps les navires choisissent la fuite, avec peut-être des aussières comme ancres flottantes, ce qui ne les détourne cependant guère de leur route, généralement au portant. Dans le pire des cas, le mât est scié<sup>393</sup> mais cette solution extrême semble rarement choisie. Il est plus fréquent de passer la cargaison par-dessus bord<sup>394</sup>, avant que marins

---

<sup>381</sup> La localisation de Siraf dans le golfe Persique est bien connue ; Dhimour serait aux environs de l'actuel Mumbai (note 93 de L.M. Devic dans *Merveilles de l'Inde*).

<sup>382</sup> *Merveilles de l'Inde*, CV.

<sup>383</sup> L. Casson, *Ships and Seamanship in the Ancient World*, p. 177, 199, 369.

<sup>384</sup> R Mclaughlin, *Rome and the Distant East: Trade Routes to the Ancient Lands of Arabia, India and China*, p. 147-148.

<sup>385</sup> Elle a une contenance de sept kilo et demi (R. Tomber, *Indo-Roman Trade, from pots to pepper*, p. 76).

<sup>386</sup> Elles sont souvent remorquées par les bateaux (G.F. Hourani, *Arab Seafaring in the Indian Ocean in Ancient and Early Medieval Times*, p. 99), mais parfois elles peuvent être remontées sur le pont (L. Casson, *Ships and Seamanship in the Ancient World*, p. 248).

<sup>387</sup> C'est le cas du poivre (Pline, *Histoire naturelle*, VI, 26 ; Solin, *Recueils de faits remarquables*, 55).

<sup>388</sup> Durant une traversée de l'Inde à la Chine, lors d'une période de pétrole, un navire n'avance pendant un jour et une nuit que grâce à sa chaloupe armée de quelques rameurs (*Merveilles de l'Inde*, XXVI).

<sup>389</sup> Faxian, *Mémoires sur les Pays Bouddhiques*, p. 76.

<sup>390</sup> *Merveilles de l'Inde*, XLV.

<sup>391</sup> S. Levi, « les marchands de mer et leur rôle dans le bouddhisme primitif », *Bulletin de l'Association Française des Amis de l'Orient*, 1929, p. 23-25.

<sup>392</sup> C'est ce qui arrive lors de la tempête affrontée par Synèse, futur évêque de Ptolémaïs, en 404 au large de Cyrène (L. Casson, *Ships and Seamanship in the Ancient World*, p. 243, 268).

<sup>393</sup> *Merveilles de l'Inde*, XLV.

<sup>394</sup> *Merveilles de l'Inde*, XXVI, XLVII ; Faxian, *Mémoires sur les Pays Bouddhiques*, p. 77.

et passagers ne s'entassent, la mort dans l'âme et dans l'esprit, dans l'embarcation de sauvetage, parfois insuffisante à contenir tous les naufragés<sup>395</sup>.

### *Les bateaux de l'océan Indien*

De nombreuses bateaux parcourent les mers, de l'Afrique orientale à la Chine du Sud, durant les siècles qui entourent le début de notre ère. Ils sont de toutes origines, gréco-romaines, arabes, indiennes ou d'Asie du Sud-Est. Ce sont quasi exclusivement des voiliers purs et pratiquement jamais des galères, du moins en ce qui concerne les transports marchands<sup>396</sup>. Seul Pline fait allusion à la durée d'un voyage à la rame le long de la côte d'Afrique orientale<sup>397</sup>.

La participation des navires de type méditerranéen au grand commerce maritime de l'océan Indien ne fait guère de doute à la lecture des textes antiques, que ce soit ceux de Strabon, Pline ou le *Périple de la mer Érythrée*. Il est peu probable que leur utilisation hors de la Méditerranée ait amené des modifications importantes de leur conception, qui, sinon, n'auraient pas manqué d'attirer l'attention desdits auteurs<sup>398</sup>. De manière générale, il leur faut, pour affronter les conditions météorologiques parfois un peu rudes des espaces maritimes qu'ils traversent, une construction robuste et soignée, ainsi que de bonnes capacités nautiques, toutes qualités qui leur sont généralement accordées, même par des populations étrangères, notamment indiennes<sup>399</sup>. Si durant le Haut-Empire, nombre d'entre eux naviguent entre l'Afrique, l'Asie du Sud et même au-delà, leur bassin de croisière semble ensuite se rétrécir, et au VI<sup>e</sup> siècle leur présence se limite au golfe Arabique<sup>400</sup>. Il ne reste de tous ces vaisseaux que quelques épaves, plus en mer Rouge qu'au Nord-Ouest des Indes. Elles sont souvent très endommagées et incomplètement explorées. L'une d'entre elles repose au large de Quseir, l'ancienne Myos Hormos et transportait du vin de Campanie à l'époque d'Auguste<sup>401</sup>. D'autres se situent au nord et au sud de Bérénice. Elles contenaient des amphores italiennes et égyptienne et sont datées du I<sup>er</sup> au III<sup>e</sup> siècle ap. J.-C.<sup>402</sup> Leur origine méditerranéenne est fortement suggérée par quelques vestiges d'une coque avec un doublage en plomb, ainsi que par des ancres en fer<sup>403</sup>. Des traces de naufrages depuis longtemps oubliés existent aussi plus au sud, près de Port Soudan<sup>404</sup> et

---

<sup>395</sup> *Ibid.*, p. 76.

<sup>396</sup> Sur le plan militaire, les trirèmes, ou autres birèmes, semblent avoir la préférence des pharaons qui pourchassent les pirates nabatéens (Diodore, *Bibliothèque historique*, III, 43) ou des Romains projetant d'envahir l'Arabie heureuse (Strabon, *Géographie*, XVI, 4, 23).

<sup>397</sup> Pline, *Histoire naturelle*, VI, 34.

<sup>398</sup> P. Pomey, « A propos des navires de la mer Erythrée ; découvertes récentes et nouveaux aspects de la question », dans M.-Fr. Boussac, J.-Fr. Salles, J.-B. Yon (éds.), *Topoi*, 11, *Autour du Périple de la mer Erythrée*, 2012, p. 113.

<sup>399</sup> Dans des textes tamils, les bateaux des *Yavana* (Gréco-romains) sont qualifiés « d'excellents et de magnifiques » (B. Fauconnier, « Graeco-Roman Merchants in the Indian Ocean revealing a multicultural trade », *loc. cit.*, p. 87).

<sup>400</sup> Procope, *Le livre des guerres*, I, 19.

<sup>401</sup> R McLaughlin, *Rome and the Distant East: Trade Routes to the Ancient Lands of Arabia, India and China*, p. 19.

<sup>402</sup> P. Pomey, « A propos des navires de la mer Erythrée ; découvertes récentes et nouveaux aspects de la question », *loc. cit.*, p. 119.

<sup>403</sup> *Ibid.*

<sup>404</sup> R McLaughlin, *Rome and the Distant East: Trade Routes to the Ancient Lands of Arabia, India and China*, p. 19.

d'Adoulis<sup>405</sup>. Les cargaisons sont généralement constituées d'amphores, parfois de lingots circulaires<sup>406</sup>. Il faut donc bien convenir que les fouilles sous-marines ne donnent qu'assez peu de renseignements sur les bateaux gréco-romains de la mer d'Arabie, et seules les représentations picturales pourraient nous permettre d'en avoir une idée plus précise. Elles sont malheureusement assez réduites. Un *ostracon* à Bérénice, daté de 50 à 70 ap. J.-C.<sup>407</sup>, montre une embarcation à voile carrée avec le gouvernail traditionnel de cette époque et peut-être des passages pour les rames le long du bastingage. Un graffiti à Myos Hormos est tout aussi sommaire dans son illustration d'un trois mâts remorqué par une grosse barque mâlée, datant peut-être du I<sup>er</sup> ou du

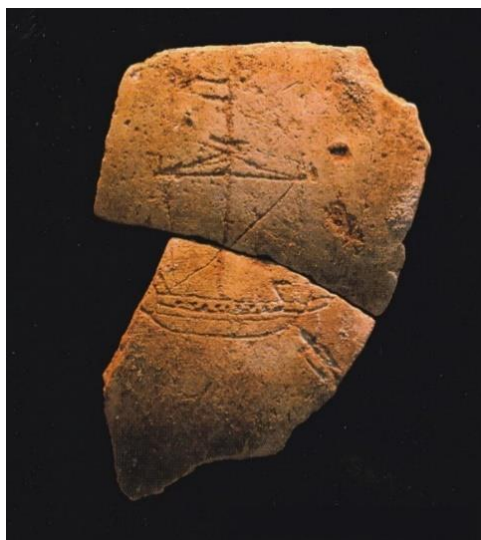


Figure 21 : *Ostracon* de Bérénice

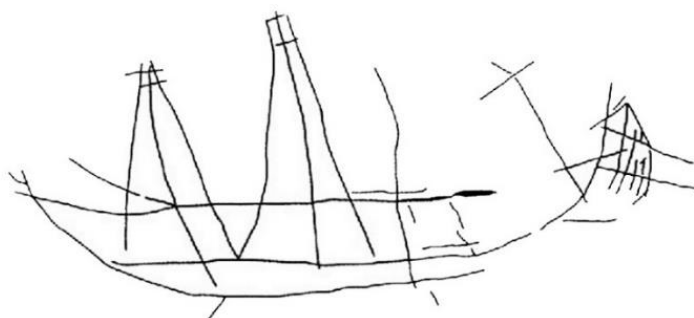


Figure 22 : Graffiti de Myos Hormos



Figure 23 : Sarcophage palmyrénien

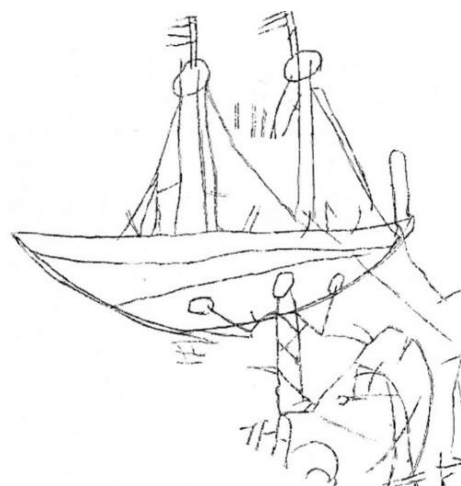


Figure 24 : Graffiti de Khor Rori

<sup>405</sup> L'épave retrouvée date du IV<sup>e</sup> au VII<sup>e</sup> siècle et transportait des amphores d'Aila (S. E. Sidebotham, *Berenike and the Ancient Maritime Spice Route*, p. 199).

<sup>406</sup> R Mclaughlin, *Rome and the Distant East: Trade Routes to the Ancient Lands of Arabia, India and China*, p. 19.

<sup>407</sup> S. E. Sidebotham, *Berenike and the Ancient Maritime Spice Route*, p. 202.



II<sup>e</sup> siècle ap. J.-C.<sup>408</sup> Quant aux navires dessinés à Mons Porphyrites dans le désert oriental, leur circulation en mer Rouge reste hypothétique<sup>409</sup>. C'est en fait le relief retrouvé à Palmyre, sur un sarcophage de 236 ap. J.- C.<sup>410</sup>, qui s'approche le plus de l'iconographie habituelle des vaisseaux méditerranéens de l'Antiquité, mais leur utilisation par des Arabes dans les eaux des golfes Persique et d'Oman peut surprendre<sup>411</sup>. Car les Arabes, eux aussi, ont armé des bateaux, sans doute spécifiques, dans leurs mers bordières<sup>412</sup> et ce, depuis longtemps<sup>413</sup>, mais il n'en existe, là encore, qu'assez peu d'illustrations. Une gravure sur un plâtre mural à Khor Rori, l'ancienne Moscha limen, représente un bateau à deux mâts, datant probablement des premiers siècles de notre ère<sup>414</sup>. Dans la grotte de Hôq, sur l'île de Socotra, une esquisse sans grément est peu informative car elle est difficile à identifier<sup>415</sup>. Peut-être enfin faut-il voir dans la réplique de l'épave trouvée à Bélitung en Indonésie, l'image de ce que pouvait être un navire arabe du début de notre ère, bien que le naufrage ait eu lieu au IX<sup>e</sup> siècle.



Figure 25 : Graffiti de la grotte de Hôq



Figure 26 : Réplique de l'épave de Bélitung (IX<sup>e</sup> siècle)

Quant aux bâtiments d'Asie du Sud, leur existence dans l'océan Indien, déjà rappelée par l'*Arthashastra*<sup>416</sup>, est confirmée par les sources gréco-romaines dès la fin du II<sup>e</sup> siècle av.

<sup>408</sup> P. Pomey, « A propos des navires de la mer Erythrée ; découvertes récentes et nouveaux aspects de la question », *loc. cit.*, p.115-116.

<sup>409</sup> S. E. Sidebotham, *Berenike and the Ancient Maritime Spice Route*, p. 202-203.

<sup>410</sup> *Ibid.*, p. 203.

<sup>411</sup> Elle pourrait montrer l'étendue de l'influence de la construction navale gréco-romaine à cette époque, ou bien être une représentation convenue de la part du sculpteur.

<sup>412</sup> *Périple de la mer Érythrée*, 16, 27.

<sup>413</sup> Dans la première moitié du III<sup>e</sup> millénaire av. J.-C., il existe des bateaux de roseaux recouverts de bitume sur la côte orientale d'Oman, suivis à partir de 2300 av. J.-C. par des constructions en planches. À l'époque, il y a sur place du bois de charpente disponible (N. Boivin, D.Q. Fuller, « Shell Middens, Ships and Seeds: Exploring Coastal Subsistence, Maritime Trade and the Dispersal of Domesticates in and around the Ancient Arabian Peninsula », *loc. cit.*, p. 120, 165).

<sup>414</sup> S. E. Sidebotham, *Berenike and the Ancient Maritime Spice Route*, p.189, 203.

<sup>415</sup> Pour certains, elle suggère une origine méditerranéenne du III<sup>e</sup> siècle ( *ibid.*, p. 203 ; P. Pomey, « A propos des navires de la mer Erythrée ; découvertes récentes et nouveaux aspects de la question », *loc. cit.*, p.116).

<sup>416</sup> Kautilya, son auteur présumé, ministre de Chandragupta l'empereur maurya, estime qu'il y a deux sortes de bateaux océaniques (P. C. Prasad, *Foreign trade and commerce in ancient India*, p. 128).

J.- C.<sup>417</sup> Le *Périple de la mer Érythrée* les décrits naviguant vers le golfe Persique, l'île de Socotra et l'Afrique orientale<sup>418</sup>. Pline pense que jadis, des barques de papyrus munies d'agrès comme celles du Nil, se rendaient à Taprobane<sup>419</sup>. L'évêque Palladius, entre le III<sup>e</sup> et le V<sup>e</sup> siècle, raconte qu'ils transportent des passagers entre Adoulis et la côte de Malabar<sup>420</sup>, sans plus de précisions. Pour certains auteurs il est possible qu'il y ait eu, au tournant de notre ère, un développement et une amélioration des techniques de construction navale dans le sous-continent<sup>421</sup>. Là encore, il est difficile de se représenter les embarcations indiennes de cette époque. Une épave datée du II<sup>e</sup> au I<sup>er</sup> siècle av. J.-C. a été retrouvée près de Godavaya, au sud de Ceylan<sup>422</sup> mais les débris ne sont pas suffisants pour s'en faire une image exacte. Les gravures et

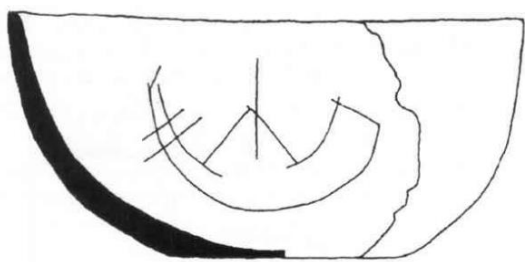


Figure 27 : Fragment de bol d'Anuradhapura, Sri Lanka 300-160 av. J.-C.

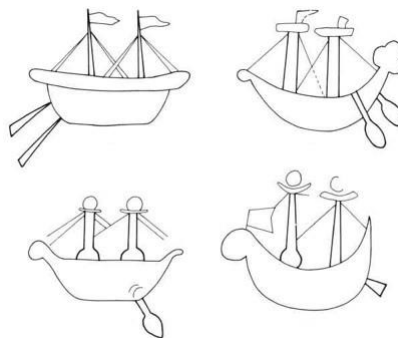


Figure 28 : Monnaies andhra du II<sup>e</sup> siècle ap. J.-C.

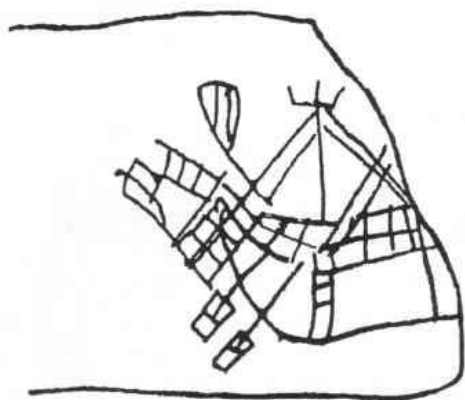


Figure 29 : Tesson d'Alagankulam (Ier-IIe siècle ap. J.-C.)

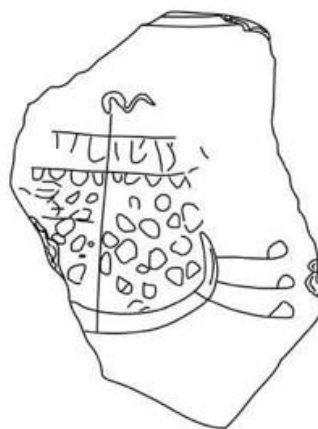


Figure 30 : Bateau d'Alagankulam, 300 av.- 100 ap. J.-C.

<sup>417</sup> Selon Agatharchides, des marchands de Patala, dans les bouches de l'Indus, fréquentent l'île de Socotra à la fin du II<sup>e</sup> siècle av. J.-C. (Agatharchides, *De Mari Erythraeo*, 103, *Géographi Graeci Minores*, Karl Muller, Didot, Paris, 1855, vol I, p. 191).

<sup>418</sup> *Périple de la mer Érythrée*, 14, 31, 36.

<sup>419</sup> Pline, *Histoire naturelle*, VI, 24.

<sup>420</sup> J. Duncan, M. Derett, « The Theban Scholasticus and Malabar in c. 355-60 », *Journal of the American Oriental Society*, 82, 1 (Jan.-Mar., 1962), p. 22.

<sup>421</sup> J. Stargardt. « L'isthme de la péninsule Malaise dans les navigations au long cours. Nouvelles données archéologiques », *Archipel, Commerces et navires dans les mers du Sud*, 1979, 18, p. 22 ; H.P. Ray, « Seafaring in the Bay of Bengal in the Early Centuries AD », *loc. cit.*, p. 14.

<sup>422</sup> O. Boparachchi, S. Disanayaka, N. Perera, « The Oldest Shipwreck in the Indian Ocean », in M.-F. Boussac, J.-F. Salles, J.B. Yon, (eds.), *Ports of the Ancient Indian Ocean*, Primus Book, New Dehli, 2016, p. 416, 424.

autres représentations n'apportent guère de renseignements. Un navire à un seul mât est dessiné sur un fragment de bol en provenance d'Anuradhapura au Sri Lanka, entre 300 et 160 av. J.-C.<sup>423</sup>. Des monnaies andhra du II<sup>e</sup> siècle ap. J.-C. montrent essentiellement des vaisseaux à deux mâts et gouvernails latéraux<sup>424</sup>, que certains ont comparés avec le graffiti de Khor Rori<sup>425</sup>. Ils ressemblent assez peu à ceux représentés sur des tessons d'Alagankulam, juste en face de Ceylan, qui peuvent très bien être d'origine romaine<sup>426</sup>. Leur datation est incertaine, peut-être entre le I<sup>er</sup> et le III<sup>e</sup> siècle ap. J.-C.<sup>427</sup> Enfin, le bateau peint à fresques dans les grottes d'Ajanta, probablement aux alentours du VI<sup>e</sup> siècle ap. J.-C.<sup>428</sup>, est intéressant car plus précis. Il comporte trois mâts, et surtout la forme rectangulaire de ses voiles, tout à fait originale, lui permet de virer de bord sans difficulté.

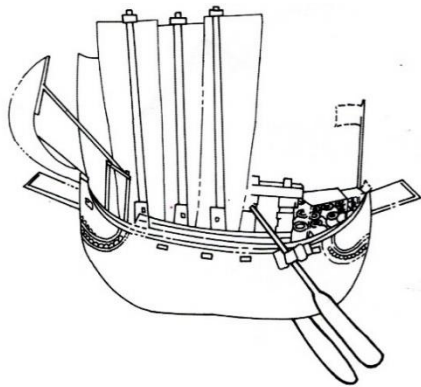


Figure 31 : Fresque d'Ajanta



Figure 32 : Relief de Borobodur

Parmi les navires croisant dans le golfe du Bengale, ceux décrits par le *Périple de la mer Érythrée* ont suscité de nombreux commentaires du fait de l'étrangeté de leur aspect<sup>429</sup>. Les uns, nous dit le texte, sont constitués de très grandes barques attachées ensemble, et les autres apparaissent d'une taille imposante. Les premiers font penser à des bateaux à balanciers, courants en Asie du Sud-Est, et le nom des seconds, les *Kolandiophonta*, serait tiré du chinois « kun lun

<sup>423</sup> R.J. Whitewright, *Maritime Technological Change in the Ancient Mediterranean: The Invention of the Lateen Sail*, II, p. 305.

<sup>424</sup> H.P. Ray, « Seafaring in the Bay of Bengal in the Early Centuries AD », *loc. cit.*, p. 8.

<sup>425</sup> S. E. Sidebotham, *Berenike and the Ancient Maritime Spice Route*, p. 189. Il est peu probable que le gouvernement des Satavahanas ait fait graver des bateaux étrangers sur ses propres monnaies. Si l'hypothèse de S. E. Sidebotham est fondée, le graffiti de Khor Rori représenterait alors un vaisseau indien de passage, à moins d'imaginer une forte influence indienne sur la construction navale en Arabie.

<sup>426</sup> A. Tchernia, « Arikamedu et le graffiti naval d'Alagankulam », dans V. Begley, P. Francis, Jr., I. Mahadevan, K.V. Raman, S.E. Sidebotham, K. W. Slane, E. Lyding Will (éds.), *The Ancient Port of Arikamedu. New Excavations and Researches 1989-1992*, I (Mémoires archéologiques 22), 1996, *Topoi*, 8/1, 1998, p. 455-457.

<sup>427</sup> S. E. Sidebotham, *Berenike and the Ancient Maritime Spice Route*, p. 203.

<sup>428</sup> P.-Y. Manguin, « The Southeast Asian Ship: An Historical Approach », *Journal of Southeast Asian Studies*, 11, 2, 1980, p. 274 ; K. Chakrabarti, « The Gupta Kingdom », in *History of civilizations of central Asia*, vol III, *The crossroads of civilizations AD 250 to 750*, UNESCO Publishing, Paris, 1996, p. 207.

<sup>429</sup> *Périple de la mer Érythrée*, 60.

po » signifiant : « bateau des habitants de la mer de Chine »<sup>430</sup>. Ce terme, « kun lun », se retrouve régulièrement dans les chroniques chinoises. Ces dernières racontent qu'au III<sup>e</sup> siècle ap. J.-C., les *Kun lun* ont des bateaux qui atteignent 50 m de long, résistent aux vents violents, possèdent quatre voiles dont aucune ne gêne la suivante, et portent jusqu'à 600 à 700 passagers<sup>431</sup>. Le roi du Funan, à une époque indéterminée<sup>432</sup>, fait construire de grands vaisseaux pour « parcourir la mer immense et attaquer plus de dix royaumes »<sup>433</sup>. Un texte qui n'est pas antérieur au VI<sup>e</sup> siècle décrit une grande jonque du Funan venue de l'Inde occidentale<sup>434</sup>. Toutes ces sources font donc référence à une construction navale active et de grande qualité en Asie du Sud-Est au moins à partir du début de notre ère. La longueur des épaves retrouvées sur place ne dépasse cependant pas 26 m. La plus ancienne a été découverte depuis près d'un siècle sur la côte orientale de la Malaisie et elle semble avoir été construite entre le III<sup>e</sup> et le V<sup>e</sup> siècle ap. J.-C.<sup>435</sup>. D'autres découvertes sous-marines comparables ont été faites aux Philippines, à Sumatra, sur la côte sud-ouest de la Thaïlande<sup>436</sup>. Quant aux figurations nautiques en Extrême-Orient, les plus intéressantes se trouvent à Borobodur, dans l'île de Java, même si elles montrent des bateaux du VIII<sup>e</sup><sup>437</sup>-début du IX<sup>e</sup><sup>438</sup> siècle ap. J.-C., c'est-à-dire construits au-delà de notre période d'étude. Étant donné leur technologie, ils ne peuvent cependant être que l'aboutissement d'une longue évolution qui débute probablement à la fin du I<sup>er</sup> millénaire av. J.-C.<sup>439</sup>. Certaines de ces embarcations possèdent des flotteurs latéraux qui pourraient faire penser à celles décrites par le *Périples de la mer Érythrée*<sup>440</sup>, d'autres en sont dépourvus et naviguent à l'aide de voiles carrées inclinées ou auriques<sup>441</sup>. Cependant, la taille relativement modeste de ces bâtiments ne semble pas correspondre, pour certains auteurs, à celle des vaisseaux de haute mer des peuples des mers du Sud, décrits par les Chinois<sup>442</sup>. Quant à ces derniers, ils ne construiront des jonques de haute mer qu'à partir du IX<sup>e</sup>-X<sup>e</sup> siècle<sup>443</sup>, en s'inspirant des techniques éprouvées de leurs voisins océaniques<sup>444</sup>.

<sup>430</sup> J. Innes Miller, *The Spice Trade of the Roman Empire, 29 B.C. to A.D. 641*, p. 52 ; P. Pomey, « A propos des navires de la mer Érythrée ; découvertes récentes et nouveaux aspects de la question », *loc. cit.*, p. 121.

<sup>431</sup> P. Paris, « Quelques dates pour une histoire de la jonque chinoise », *BEFEO*, 46, 1, 1952, p. 276 ; H.P. Ray, « Seafaring in the Bay of Bengal in the Early Centuries AD », *loc. cit.*, p. 4-6 ; P.-Y. Manguin, « The Southeast Asian Ship: An Historical Approach », *loc. cit.*, p. 274. Un texte bouddhiste du VIII<sup>e</sup> siècle confirme ces informations (*ibid.*).

<sup>432</sup> *A priori* au III<sup>e</sup> siècle.

<sup>433</sup> P. Pelliot, « Le Funan », *loc. cit.*, p. 266.

<sup>434</sup> *Ibid.*, p. 283.

<sup>435</sup> H.P. Ray, « Seafaring in the Bay of Bengal in the Early Centuries AD », *loc. cit.*, p. 4 ; P.-Y. Manguin, « Trading Ships of the South China Sea. Shipbuilding Techniques and their Role in the History of the Development of Asian Trade Networks », *Journal of the Economic and Social History of the Orient*, 36, 3, 1993, p. 256-261.

<sup>436</sup> *Ibid.*

<sup>437</sup> J. Stargardt. « L'isthme de la péninsule Malaise dans les navigations au long cours. Nouvelles données archéologiques », *loc. cit.*, p. 37.

<sup>438</sup> P.-Y. Manguin, « The Southeast Asian Ship: An Historical Approach », *loc. cit.*, p. 273.

<sup>439</sup> P.-Y. Manguin, « Trading Ships of the South China Sea. Shipbuilding Techniques and their Role in the History of the Development of Asian Trade Networks », *loc. cit.*, p. 264.

<sup>440</sup> *Cf supra.*

<sup>441</sup> H.P. Ray, « Seafaring in the Bay of Bengal in the Early Centuries AD », *loc. cit.*, p. 6.

<sup>442</sup> P.-Y. Manguin, « The Southeast Asian Ship: An Historical Approach », *loc. cit.*, p. 273.

<sup>443</sup> P. Paris, « Quelques dates pour une histoire de la jonque chinoise », *loc. cit.*, p. 278 ; P.-Y. Manguin, « Trading Ships of the South China Sea. Shipbuilding Techniques and their Role in the History of the Development of Asian Trade Networks », *loc. cit.*, p. 269.

<sup>444</sup> T. S'en, « Maritime Interactions between China and India: Coastal India and the Ascendancy of Chinese Maritime Power in the Indian Ocean », *loc. cit.*, p. 51.

D'autres peuples ont sans doute, eux aussi, armé leurs propres navires pour circuler sur l'océan Indien durant l'Antiquité, mais les témoignages sont peu nombreux. Ainsi les Persans sont régulièrement cités aux Indes<sup>445</sup> ou dans le golfe du Bengale<sup>446</sup>, les Aksoumites sont évoqués par des sources chrétiennes<sup>447</sup> ou arabes<sup>448</sup>. Mais contrairement à toutes les populations dont nous venons de parler, il n'existe ni représentations graphiques, ni épaves sous-marines pour suppléer à notre imagination et nous sommes alors réduits à penser que, bien souvent, ces marins ont utilisé des bateaux qui, à bien des égards, devaient ressembler à ceux de leurs voisins et concurrents maritimes.

### *La construction navale*

Différentes technologies ont été utilisées suivant les lieux et les moments pour construire des bateaux, de la mer Rouge à la mer de Chine et du III<sup>e</sup> siècle av. J.-C. au VIII<sup>e</sup> ap. J.-C. Pour quelques-unes d'entre elles, et notamment celles adoptées dans les chantiers gréco-romains, nous pouvons probablement extrapoler ce qui se faisait en Méditerranée à la même époque, en considérant qu'il n'y a guère de raisons que les moyens employés de part et d'autre de l'isthme de Suez soient radicalement différents. Examinons maintenant les processus de construction.

Le premier problème qui se pose à un charpentier de marine est celui du choix du bois à utiliser, aussi bien pour la coque que pour le gréement. Il s'agit dans la quasi-totalité des cas, de sapin, de cèdre ou de bois exotique, le chêne étant réservé aux couples et aux tenons. Il est probable que l'emplacement des chantiers en mer Rouge<sup>449</sup> ou ailleurs, soit fortement influencé par les facilités d'approvisionnement en ce matériau de base. Les sites du fond du golfe de Suez, au débouché du canal les reliant au Nil, présentent l'avantage, du fait de leur situation géographique, de permettre une importation relativement facile du bois de construction méditerranéen. C'est à Cléopâtre qu'Aelius Gallus fait construire sa flotte, avant son expédition vers l'Arabie heureuse<sup>450</sup>. Plus au sud, les ports de la côte occidentale de la mer Rouge, entourés d'une végétation plutôt rare et clairsemée, n'ont sans doute abrité que des lieux de radoub et non des chantiers dignes de ce nom, même si Pline rapporte que du bois des environs de Thèbes est utilisé pour la construction des bateaux, sans que l'on sache desquels il s'agit<sup>451</sup>. De fait Bérénice et Myos Hormos ont eu, au moins, une activité de réparation navale. Dans le premier de ces ports, de gros morceaux de fer, qui viennent probablement d'anciennes ancres de marine, ont été découverts. Le tarif de Coptos indique quant à lui, le transport à travers le désert oriental d'un mât et d'une vergue. Des poutres de cèdre, reliées entre elles par un système de tenon-mortaise typique de la construction navale méditerranéenne, ont été retrouvées à Bérénice<sup>452</sup>. Certaines

---

<sup>445</sup> Cosmas Indicopleustès, *Topographie chrétienne*, XI, 15.

<sup>446</sup> Gabriel Ferrand, *Relations de voyages et textes géographiques arabes, persans et turks relatifs à l'Extrême-Orient du VIII<sup>e</sup> au XVIII<sup>e</sup> siècle*, p. 633-634. Cf chapitre IV.

<sup>447</sup> Cosmas Indicopleustès, *Topographie chrétienne*, XI, 15. Procope, *Le livre des guerres*, I, 19.

<sup>448</sup> M. Tabari, *Chroniques*, II, 68, trad. H. Zotenberg, p. 388-389.

<sup>449</sup> Si tant est qu'ils aient réellement existé (S. E. Sidebotham, *Berenike and the Ancient Maritime Spice Route*, p. 201; P. Pomey, « A propos des navires de la mer Erythrée ; découvertes récentes et nouveaux aspects de la question », *loc. cit.*, p. 119).

<sup>450</sup> Strabon, *Géographie*, XVI, 4, 23.

<sup>451</sup> Pline, *Histoire naturelle*, XIII, 19.

<sup>452</sup> S. E. Sidebotham, *Berenike and the Ancient Maritime Spice Route*, p 198.

mesurent plus de 2,33 m de long, et semblent avoir été empruntées à une ou plusieurs épaves<sup>453</sup> pour construire des édifices publics comme le temple de Sérapis<sup>454</sup>. Du teck originaire d'Asie du Sud a lui aussi été recyclé dans un certain nombre de bâtiments que ce soit à Bérénice<sup>455</sup> ou Myos Hormos<sup>456</sup>. Certaines pièces font plus de 3 m de long et gardent l'emplacement des chevilles et des clous<sup>457</sup>. Cette optimisation du bois de charpente navale montre bien qu'il est rare dans la région, en quantité peut être suffisante pour réparer les embarcations mais pas pour les construire, même si quelques essences de palmier locales ont pu être utilisées à l'occasion<sup>458</sup>. Un contexte comparable existe au niveau de la Mésopotamie et du golfe Persique. Alexandre voulant conquérir l'Arabie, fait édifier ses vaisseaux en Phénicie et à Chypre avant de les faire transporter démontés, jusqu'à l'Euphrate, car, nous dit Strabon, « les bois de construction (et sans doute les chantiers navals) sont fort rares en Babylonie »<sup>459</sup>. Il est possible pourtant que des bateaux soient bâtis à Bahreïn dès le IV<sup>e</sup> siècle av. J.-C. à partir d'un bois quasi imputrescible, selon des compagnons du Macédonien<sup>460</sup>, information reprise par Théophraste<sup>461</sup>. Il s'agit probablement du teck, importé des Indes, ici et à Ommana, à l'embouchure du golfe, comme le confirme un peu plus tard le *Périple de la mer Érythrée*<sup>462</sup>. Là encore, il est difficile de situer avec précision les endroits où s'assemblent les navires, tant les données manquent, mais il est probable qu'ils s'établissent au mieux, en fonction des facilités d'approvisionnements et des demandes des armateurs. Aux Indes, la situation est beaucoup plus favorable, car il y pousse en abondance du sapin, dont se sert d'ailleurs Alexandre pour construire sa flotte sur l'Indus<sup>463</sup>. Ce n'est pas la seule essence que l'on rencontre dans le sous-continent<sup>464</sup>, qui n'est donc pas à court de matières premières. Les bons artisans, non plus, ne font pas défaut et ce, dès l'époque maurya. Selon Mégasthène, ils sont regroupés par le roi en une classe particulière exempte de taxes<sup>465</sup>, information reprise par Arrien<sup>466</sup>. Ainsi, il y a tout lieu de penser que durant l'Antiquité, des chantiers navals existent tout au long des côtes de la péninsule et particulièrement dans les grands ports, de Barygaza à Tamralipti. Certains sont d'ailleurs sûrement fréquentés par des navigateurs gréco-romains en quête de réparation avant leur trajet de retour.

Venons-en maintenant à l'élaboration du bateau. Le premier travail à effectuer, est de construire une coque. Dans le monde méditerranéen, dès le IV<sup>e</sup> siècle av. J.-C.<sup>467</sup> et

<sup>453</sup> *Ibid.*, p 242.

<sup>454</sup> *Ibid.*, p 205.

<sup>455</sup> C'est le bois le plus retrouvé sur place (*ibid.*, p.239).

<sup>456</sup> *Ibid.*, p 198, 239.

<sup>457</sup> *Ibid.*, p. 203-204.

<sup>458</sup> D'ordinaire, le bois de palmier ou de cocotier, est tout à fait impropre à quelque construction navale que ce soit (G.F. Hourani, *Arab Seafaring in the Indian Ocean in Ancient and Early Medieval Times*, p. 91). Cependant certaines essences échappent à cet inconvénient (Soleyman et Abou Zeid Hassan, attribué à Maçoudi, Livre II, *Des observations sur la Chine et l'Inde* ; D. A. Agius, *Handbook of Oriental Studies*, Section 1, *The Near and Middle East, Classic Ships of Islam, From Mesopotamia to the Indian Ocean*, p. 148.), comme le doum qui pousse dans la vallée du Nil (B. Fauconnier, « Graeco-Roman Merchants in the Indian Ocean revealing a multicultural trade », *loc. cit.*, p. 79-80). Les Arabes appellent parfois leurs mâts « troncs de palmier » ce qui précise leur origine (G.F. Hourani, *Arab Seafaring in the Indian Ocean in Ancient and Early Medieval Times*, p. 100).

<sup>459</sup> Strabon, *Géographie*, XVI, 1, 11.

<sup>460</sup> Pline, *Histoire naturelle*, XVI, 80.

<sup>461</sup> G.F. Hourani, *Arab Seafaring in the Indian Ocean in Ancient and Early Medieval Times*, p. 90.

<sup>462</sup> *Périple de la mer Érythrée*, 36.

<sup>463</sup> Strabon, *Géographie*, XI, 7, 2, 4.

<sup>464</sup> Cf supra.

<sup>465</sup> R. Mookerji, *History of Indian shipping and maritime activity from the earliest times*, p. 98 ; R. Thapar, *The Penguin History of Early India. From the Origins to AD 1300*, p. 188.

<sup>466</sup> Arrien, *Indica*, XI, 12.

<sup>467</sup> P.A. Gianfrotta, X. Nieto, P. Pomey, A. Tchernia, *la Navigation dans l'Antiquité*, p. 93-94.

pratiquement durant toute la période qui nous occupe, les planches du bordé<sup>468</sup>, liées les unes aux autres grâce à des tenons chevillés<sup>469</sup>, sont d'abord montées sur la quille, l'étrave et l'étambot<sup>470</sup>, avec simplement quelques couples<sup>471</sup> pour leur donner une forme. Une fois cet assemblage terminé, les autres membrures sont installées tous les 25 cm ou plus, pour consolider et rigidifier la structure. Des poutres transversales, qui servent aussi à supporter le pont, viennent compléter le dispositif<sup>472</sup>. Sur certains navires, la coque est doublée partiellement ou en totalité par un

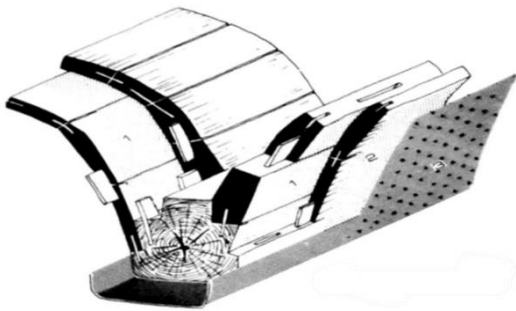


Figure 33 : Épave de la Madrague de Giens. Quille double bordé et revêtement final en plomb.

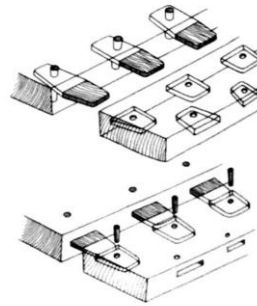


Figure 34 : Fixation tenon-mortaise chevillée

deuxième bordé cloué sur le premier. Dans l'épave de la Madrague de Giens, qui date des environs de 70 av. J.-C., il existe un revêtement final en plomb jusqu'au-dessus de la ligne de flottaison ; il a un rôle de protection et d'antifouling<sup>473</sup>. Quatre-vingt-quinze kilos de feuilles de ce métal ont été trouvées à Bérénice ainsi que d'autres à Myos Hormos, ce qui montre que cette technique était connue en mer Rouge<sup>474</sup>. La date de son abandon est controversée mais elle ne doit pas se situer après le III<sup>e</sup> siècle<sup>475</sup>. Ces différentes technologies dites « coque d'abord » permettent l'élaboration de carènes bien adaptées à la remontée au vent, surtout si elles sont

<sup>468</sup> Le bordé est la paroi de la coque.

<sup>469</sup> Probablement graissés (L. Casson, *Ships and Seamanship in the Ancient World*, p. 205). Cette technique est très ancienne puisque on la rencontre sur une épave du XIV<sup>e</sup> siècle av. J.-C. et que, selon Homère, Ulysse l'aurait employée pour construire son bateau et quitter l'île de la nymphe Calypso (P.A. Gianfrotta, X. Nieto, P. Pomey, A. Tchernia, *la Navigation dans l'Antiquité*, p. 93-94).

<sup>470</sup> Pièce de bois à l'arrière du navire.

<sup>471</sup> Les couples, ou membrures, sont des pièces de bois grossièrement semi circulaires, reposant sur la quille et constituant avec elle le squelette de la coque, sur lequel s'appuient les planches du bordé.

<sup>472</sup> L. Casson, *Ships and Seamanship in the Ancient World*, p. 206, 210.

<sup>473</sup> P.A. Gianfrotta, X. Nieto, P. Pomey, A. Tchernia, *la Navigation dans l'Antiquité*, p. 96-97. Ce rôle de protection des métaux contre l'incrustation des coquillages, frein important qui perturbe la vitesse d'écoulement de l'eau le long du bateau, ne sera redécouvert qu'au XVIII<sup>e</sup> siècle.

<sup>474</sup> S. E. Sidebotham, *Berenike and the Ancient Maritime Spice Route*, p. 197. Une des épaves au large de Bérénice possède aussi un revêtement en plomb (cf supra).

<sup>475</sup> À la fin du I<sup>er</sup> siècle ap. J.-C. en Méditerranée (P. Pomey, « A propos des navires de la mer Erythrée ; découvertes récentes et nouveaux aspects de la question », *loc. cit.*, p. 119, note 20 ; P.A. Gianfrotta, X. Nieto, P. Pomey, A. Tchernia, *la Navigation dans l'Antiquité*, p. 97.) ou à partir du III<sup>e</sup> siècle (R.J. Whitewright, *Maritime Technological Change in the Ancient Mediterranean: The Invention of the Lateen Sail*, p. 167).

munies de quilles suffisantes<sup>476</sup>. L'utilité de cette pièce essentielle est reconnue par les architectes gréco-romains depuis au moins le IV<sup>e</sup> siècle av. J.-C., comme le montre l'épave du *Kyrénia* qui date de cette époque<sup>477</sup>. Le *Périple de la mer Érythrée* décrit manifestement dans l'estuaire de Barygaza des quillards. En effet, lorsqu'ils sont surpris par la marée, ils sont abandonnés sur leurs flancs à moins d'être soutenus par des béquilles<sup>478</sup>. Cependant, l'existence régulière de bateau à fond plat parmi les épaves de l'Antiquité méditerranéenne, montre que bon nombre de marins négligent les avantages d'une quille, sans doute car ils naviguent surtout au portant sans chercher particulièrement à faire route contre des vents contraires<sup>479</sup>.

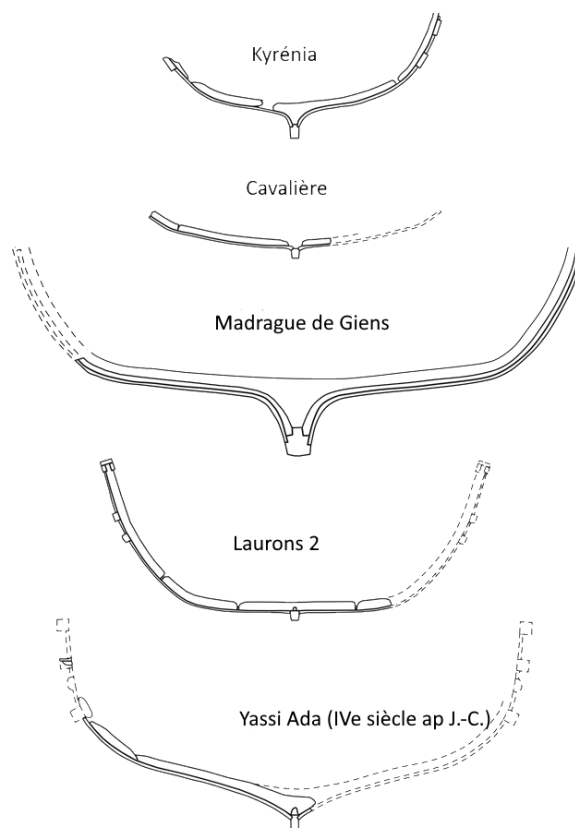


Figure 35 : Différentes carènes gréco-romaines de l'Antiquité

Nous avons vu pourtant que les navigateurs qui se rendent dans le Nord de la mer Rouge, affrontent obligatoirement ce genre de conditions<sup>480</sup>. Les pharaons, et plus tard les Romains, ont cherché à contourner cette difficulté en établissant des ports assez loin au sud sur la côte égyptienne à la latitude de Coptos, considérant que traverser le désert était plus facile que tirer des bords dans un espace maritime par ailleurs parsemé de hauts fonds. Au fil du temps et pour différentes raisons<sup>481</sup>, il a bien fallu cependant se résoudre, notamment à partir du III<sup>e</sup>-IV<sup>e</sup> siècle,

<sup>476</sup> Cf supra. L'épave de la Madrague de Giens possède une quille d'environ un mètre avec un véritable aileron d'étambot qui limite encore plus la dérive (P.A. Gianfrotta, X. Nieto, P. Pomey, A. Tchernia, *la Navigation dans l'Antiquité*, p. 95, 99, 101). Cf supra, les allures du vent.

<sup>477</sup> A. Wilson, « Developments in Mediterranean Shipping and Maritime Trade from the Hellenistic Period to AD 1000 », in D. Robinson et A. Wilson (eds.), *Maritime Archaeology and Ancient Trade in the Mediterranean*, Oxford Centre for Maritime Archaeology: Monograph 6, Oxford, 2011, p. 40.

<sup>478</sup> *Périple de la mer Érythrée*, 46.

<sup>479</sup> J. Whitwright, « The Potential Performance of Ancient Mediterranean Sailing Rigs », *loc. cit.*, p. 5-6.

<sup>480</sup> Cf supra.

<sup>481</sup> Cf chapitre IV.



à atteindre directement Clysma ou Aila avec, donc, des voiliers adaptés, c'est-à-dire possédant une quille. Celle-ci ne pouvait être que de taille réduite pour éviter les échouages sur les bancs de sable ou les coraux, nombreux dans la région. Elle a imposé la réduction du plan de voilure et par conséquent la diminution de la jauge des embarcations. Il est ainsi logique de penser que le transfert d'activités qui s'est opéré à partir du IV<sup>e</sup> siècle des ports de la côte orientale égyptienne vers ceux des golfes de Suez et d'Akaba, s'est accompagné parallèlement de la diminution de la taille des navires. Cette réduction des tonnages, donc par voie de conséquence des investissements nécessaires, a sans doute été la bienvenue à une époque où les financements devenaient plus difficiles.

Il est possible que les difficultés économiques soient aussi à l'origine de la modification du montage des coques qui, progressivement à partir du IV<sup>e</sup> siècle ap. J.-C., se fait en installant d'abord les couples, généralement de plus grande taille, avant d'y clouer les planches du bordé. Les deux techniques, l'ancienne ou la nouvelle, la coque ou les membrures d'abord, existent un certain temps en parallèle, y compris sur un même bateau<sup>482</sup>. Le nouveau mode de fabrication est cependant plus économique car nécessitant moins de travail et moins d'artisans qualifiés<sup>483</sup>. Les tenons sont beaucoup plus espacés, avec peu ou pas de chevilles<sup>484</sup>, le doublage en plomb est abandonné, et finalement les carènes apparaissent moins élaborées, leurs formes plus frustes<sup>485</sup>.



Figure 36 : Les membrures dans une construction de la coque « membrures d'abord »

Figure 37 : Bateau cousu dans une construction « coque d'abord ».

Si les technologies méditerranéennes de construction navale sont donc utilisées sur un certain nombre de bâtiments, notamment égyptiens, qui sillonnent la mer d'Arabie, elles ne sont pas les seules à être employées, comme le font remarquer le *Périple de la mer Érythrée*<sup>486</sup> et

<sup>482</sup> R.J. Whitewright, *Maritime Technological Change in the Ancient Mediterranean: The Invention of the Lateen Sail*, p. 168-170.

<sup>483</sup> *Ibid.*, p. 208.

<sup>484</sup> L. Casson, *Ships and Seamanship in the Ancient World*, p. 208-209.

<sup>485</sup> P.A. Gianfrota, X. Nieto, P. Pomey, A. Tchernia, *la Navigation dans l'Antiquité*, p. 100.

<sup>486</sup> Le *Périple de la mer Érythrée* en fait mention en Afrique de l'Est, où ce genre de navires a donné son nom à un port de la région, Rapta (*Périple de la mer Érythrée*, 15, 16). ῥαπτός veut dire cousu.

surtout Procope<sup>487</sup>. L'une d'entre elles consiste à remplacer les tenons chevillés ou les clous, par des liens fixant les planches du bordé les unes aux autres dans ce qu'on appelle les « bateaux cousus ». Ce procédé, connu dans la Grèce archaïque<sup>488</sup>, est très répandu dans l'océan Indien.



Figure 38 : Un bateau cousu : le « Jewel of Muscate », reconstitution de l'épave de Bélitung

Procope considère que les navires de la mer Rouge et de la « mer des Indes » sont de ce type, car, dit-il, les Indiens et les Éthiopiens qui les fabriquent, manquent de fer pour les clous, du fait de l'embargo romain. C'est pour lui la principale raison, à l'exclusion de tout autre. L'attraction néfaste que pourraient exercer certaines pierres magnétiques sous-marines, hypothèse régulièrement soulevée chez Ptolémée<sup>489</sup> ou dans le *Yuktikalpataru*<sup>490</sup>, ne lui paraît pas digne d'intérêt. Quant à la fragilité des liaisons due à la corrosion des clous par l'eau de mer évoquée par certains récits arabes<sup>491</sup>, elle n'entre pas non plus dans le champ de ses réflexions. Si les auteurs gréco-romains évoquent donc largement les bateaux cousus, les sources musulmanes<sup>492</sup> y font aussi régulièrement allusion, notamment comme mode de fabrication quasi exclusif dans l'océan Indien, y compris jusqu'à l'apparition des voyageurs européens au XVI<sup>e</sup> siècle<sup>493</sup>. Les

<sup>487</sup> Procope, *Le livre des guerres*, I, 19.

<sup>488</sup> Homère raconte qu'à la fin du siège de Troie, les planches des navires grecs étaient pourries, et leurs liens distendus (Homère, *Iliade*, 2, 135). Des fouilles faites à Marseille ont confirmé l'existence de bateaux cousus en Méditerranée. Ils disparaissent au cours du IV<sup>e</sup> siècle av. J.-C. en dehors de quelques zones de survivance (P.A. Gianfrotta, X. Nieto, P. Pomey, A. Tchernia, *la Navigation dans l'Antiquité*, p. 90-92 ; P. Pomey, « Navires et construction navale », *Archéologia*, 435, juillet-août 2006, p. 50 ; P. Pomey, « A propos des navires de la mer Erythrée ; découvertes récentes et nouveaux aspects de la question », *loc. cit.*, p. 128).

<sup>489</sup> Ptolémée, *Géographie*, VII, 2.

<sup>490</sup> R. Mookerji, *History of indian shipping and maritime activity from the earliest times*, p. 20-25. Le *Yuktikalpataru* est un traité de construction navale en sanskrit, daté du XI<sup>e</sup> siècle ap. J.-C.

<sup>491</sup> Maçoudi, *Les prairies d'or*, I, 16 ; Soleyman et Abou Zeid Hassan, attribué à Maçoudi, Livre II, *Des observations sur la Chine et l'Inde*.

<sup>492</sup> Al Yaqubi (D. A. Agius, *Handbook of Oriental Studies*, Section 1, *The Near and Middle East, Classic Ships of Islam, From Mesopotamia to the Indian Ocean*, p. 162.), Maçoudi (Soleyman et Abou Zeid Hassan, attribué à Maçoudi, Livre II, *Des observations sur la Chine et l'Inde*.), Al Biruni (Al Biruni, « Fragments arabes et persans relatifs à l'Inde », *loc. cit.*, fragment III), Ibn Battuta (D. A. Agius, *Handbook of Oriental Studies*, Section 1, *The Near and Middle East, Classic Ships of Islam, From Mesopotamia to the Indian Ocean*, p. 164).

<sup>493</sup> Gaspar Correia, le chroniqueur de Vasco de Gama raconte qu'il a vu des bateaux cousus au nord des côtes de Malabar (D. A. Agius, *Handbook of Oriental Studies*, Section 1, *The Near and Middle East, Classic Ships of Islam, From Mesopotamia to the Indian Ocean*, p. 167).

textes indiens et même chinois font chorus<sup>494</sup>. Quelques représentations<sup>495</sup> et surtout l'archéologie sous-marine confirment ce que nous apprennent les textes. Les épaves découvertes en Malaisie, aux Philippines ou à Sumatra, datées des premiers siècles de notre ère<sup>496</sup>, sont toutes cousues sans que les liaisons par taquets et tenons ne soient ignorées<sup>497</sup>. Celle de Bélitung est construite suivant les mêmes principes<sup>498</sup>. Il s'agit en effet d'assembler les bordés par un transfilage selon le schéma I X I X I X. Les membrures sont fixées ensuite<sup>499</sup>. Les liens, souvent des fibres de cocotier<sup>500</sup>, enserrant un rouleau d'étanchéité placé au préalable et de petites chevilles rendent étanches les points de passage des ligatures<sup>501</sup>. Le calfatage est assuré par un mélange de poix, de résine et d'huile de baleine<sup>502</sup> ou de poisson<sup>503</sup>. Selon certains auteurs, le résultat final peut atteindre 18 m de long<sup>504</sup> et porter une vingtaine de tonnes<sup>505</sup>. Le défaut principal de ce type de structure reste la fragilité des liens qui nécessitent une révision annuelle. Il est probable que la popularité de cette technologie au fil des siècles s'explique par la souplesse des fixations cousues par rapport aux liaisons par clous<sup>506</sup>, ainsi que par des coûts de revient relativement peu élevés<sup>507</sup>.

Nous venons de voir que la construction des coques des navires de l'océan Indien durant l'Antiquité répond à de multiples procédés, essentiellement « coque d'abord », avec des liaisons tenonnées, parfois cloutées, ou bien cousues. L'aménagement ultérieur de ces formes initiales est sans doute extrêmement variable suivant les endroits et les cargaisons. L'étanchéité n'est, dans la plupart des cas, pas parfaite et elle nécessite la surveillance de l'eau de fond de cale, son écopage régulier par les marins<sup>508</sup>, ou parfois sur les plus grosses embarcations, par un pompage

<sup>494</sup> Dans le *Datha dhatu wanso*, le couple royal part pour Ceylan dans un bateau cousu (R. Mookerji, *History of indian shipping and maritime activity from the earliest times*, p. 30-31). Un moine chinois dans un commentaire du canon bouddhiste décrit les bateaux des mers du Sud comme étant cousus (P.-Y. Manguin, « The Southeast Asian Ship: An Historical Approach », *loc. cit.*, p. 274).

<sup>495</sup> La technique du bateau cousu est clairement visible dans les sculptures de Sanchi racontant la vie du Bouddha et datées du II<sup>e</sup> siècle av. J.-C. ainsi que dans l'illustration du *Maqamat* (cf figure 19) (G.F. Hourani, *Arab Seafaring in the Indian Ocean in Ancient and Early Medieval Times*, p. 92).

<sup>496</sup> Cf supra.

<sup>497</sup> H.P. Ray, « Seafaring in the Bay of Bengal in the Early Centuries AD », *loc. cit.*, p. 4 ; P.-Y. Manguin, « Trading Ships of the South China Sea. Shipbuilding Techniques and their Role in the History of the Development of Asian Trade Networks », *loc. cit.*, p. 256-261.

<sup>498</sup> Le bateau de Bélitung date du IX<sup>e</sup> siècle, c'est-à-dire hors du champ de notre étude mais il est probable que ses méthodes de construction sont beaucoup plus anciennes. Pour certains auteurs il aurait été assemblé aux Indes. Sa cargaison est essentiellement de la céramique chinoise (T. S'en, « Maritime Interactions between China and India: Coastal India and the Ascendancy of Chinese Maritime Power in the Indian Ocean », *loc. cit.*, p. 50). Une réplique a été construite dans le sultanat d'Oman et a effectué un voyage vers Singapour en 2010.

<sup>499</sup> D. A. Agius, *Handbook of Oriental Studies*, Section 1, *The Near and Middle East, Classic Ships of Islam, From Mesopotamia to the Indian Ocean*, p. 156.

<sup>500</sup> Soleyman et Abou Zeid Hassan, attribué à Maçoudi, *Chaine des Chroniques, Des observations sur la Chine et l'Inde*.

<sup>501</sup> P. Pomey, « A propos des navires de la mer Erythrée ; découvertes récentes et nouveaux aspects de la question », *loc. cit.*, p. 127.

<sup>502</sup> G.F. Hourani, *Arab Seafaring in the Indian Ocean in Ancient and Early Medieval Times*, p. 97.

<sup>503</sup> L. Casson, *Ships and Seamanship in the Ancient World*, p. 209.

<sup>504</sup> L'épave de Bélitung mesure de 20 à 22 m de long.

<sup>505</sup> P.A. Gianfrotta, X. Nieto, P. Pomey, A. Tchernia, *la Navigation dans l'Antiquité*, p. 90-92.

<sup>506</sup> Selon Ibn Battuta au XIV<sup>e</sup> siècle (D. A. Agius, *Handbook of Oriental Studies*, Section 1, *The Near and Middle East, Classic Ships of Islam, From Mesopotamia to the Indian Ocean*, p. 164).

<sup>507</sup> G.F. Hourani, *Arab Seafaring in the Indian Ocean in Ancient and Early Medieval Times*, p. 94-97.

<sup>508</sup> Voir l'illustration du *Maqamat* (cf figure 19)

mécanique<sup>509</sup>. La présence d'un pont n'est pas obligatoire<sup>510</sup> et le contrôle de la direction du navire est confié à une ou deux rames reliées l'une à l'autre, de chaque côté de la poupe<sup>511</sup>. Il semble que le système soit relativement efficace<sup>512</sup>. Le mât est enchâssé dans la quille avec souvent une pièce de monnaie porte-bonheur à la jonction<sup>513</sup>. De nombreux bâtiments ne comportent qu'un seul mât, mais il peut y en avoir deux, et de temps en temps, trois. Il arrive que l'un d'entre eux, fixé à la proue et très incliné sur l'étrave, porte une petite voile carrée servant



Figure 39 : Sarcophage d'Ostie du III<sup>e</sup> siècle ap. J.-C. Le barreur tient deux rames de direction et la voile est à livarde.

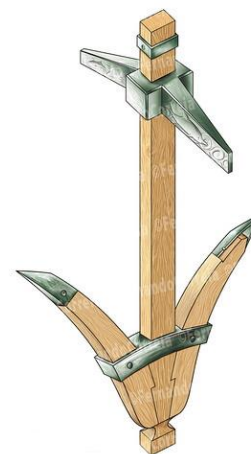


Figure 40 : Reconstitution d'une ancre antique

alors essentiellement à faciliter les changements de trajectoire<sup>514</sup>. Les ancres sont un élément important de sécurité, car elles permettent un mouillage sûr, et en cas de nécessité elles peuvent éviter d'être drossé à la côte. Cela explique leur nombre<sup>515</sup>, et leur poids, qui nécessite régulièrement l'utilisation d'un cabestan pour les remonter. Ce peuvent être de simples pierres percées, ou une association d'un manche de bois et d'un soc en métal. Elles sont tenues par un cordage, rarement une chaîne. L'accastillage est simple mais efficace. Les cordages sont faits de papyrus, de chanvre<sup>516</sup>, de lin et d'alpha<sup>517</sup>. Des poulies en bois démultiplient la force des matelots en de

<sup>509</sup> L. Casson, *Ships and Seamanship in the Ancient World*, p. 176 ; A. Wilson, « Developments in Mediterranean Shipping and Maritime Trade from the Hellenistic Period to AD 1000 », *loc. cit.*, p. 42.

<sup>510</sup> G.F. Hourani, *Arab Seafaring in the Indian Ocean in Ancient and Early Medieval Times*, p. 98.

<sup>511</sup> La transmission de la technique du gouvernail d'étambot par les Chinois aux Indiens, Persans et autres Arabes date des environs de l'an 1000 (D. A. Agius, *Handbook of Oriental Studies*, Section 1, *The Near and Middle East, Classic Ships of Islam, From Mesopotamia to the Indian Ocean*, p. 204) ; la première représentation d'un gouvernail de poupe en Europe a été faite sur un sceau à Elbing en 1242 (G.F. Hourani, *Arab Seafaring in the Indian Ocean in Ancient and Early Medieval Times*, p. 99).

<sup>512</sup> L. Casson, *Ships and Seamanship in the Ancient World*, p. 224.

<sup>513</sup> *Ibid.*, p. 232.

<sup>514</sup> P.A. Gianfrotta, X. Nieto, P. Pomey, A. Tchernia, *la Navigation dans l'Antiquité*, p. 85.

<sup>515</sup> Dans une épave de 230 tonneaux, il y en avait cinq, la plus grande mesurant environ 2 m 35 de long et pesant 695 kg. Une épave byzantine d'environ 20 m portait 11 ancres (L. Casson, *Ships and Seamanship in the Ancient World*, p. 255-256).

<sup>516</sup> Pline, *Histoire naturelle*, XIX, 8.

<sup>517</sup> L. Casson, *Ships and Seamanship in the Ancient World*, p. 231.

multiples endroits du gréement. Des anneaux de même matière ou en corne<sup>518</sup> permettent de faire glisser les voiles le long des mâts ou de les fixer sur les vergues.

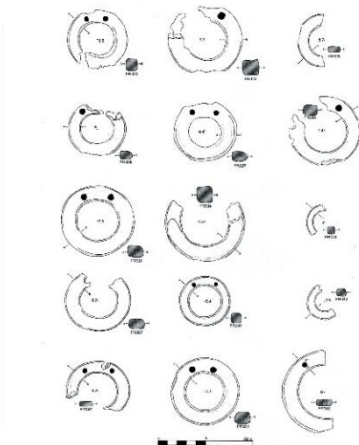


Figure 41 : Reconstitution d'une poulie en bois

Figure 42 : Quelques anneaux de cargue retrouvés à Myos Hormos

Figure 43 : Reconstitution du navire de la Madrague de Giens. Elle pourrait ressembler aux bateaux gréco-romains de l'océan Indien.

Les voiles constituent l'élément moteur principal. Elles peuvent être faites de lin<sup>519</sup>, de bambou<sup>520</sup>, de coton<sup>521</sup>, de fibres de cocotier<sup>522</sup> ou d'écorce de papyrus<sup>523</sup>, le tout parfois renforcé par des bandes de cuir. Une voile, qu'elle soit triangulaire ou carrée, ne fonctionne bien que si elle est correctement réglée, et c'est là toute la responsabilité du capitaine. De même, quand le vent fraîchit, il faut pouvoir la réduire rapidement pour éviter des situations qui deviennent vite dangereuses. Les différents réglages à disposition sur les bateaux de l'Antiquité que nous connaissons, c'est-à-dire essentiellement gréco-romains, offrent, à ce titre, un large éventail de possibilités. Ainsi des cordages spécifiques peuvent tendre le guindant<sup>524</sup>, tandis que d'autres, les cargues, réduisent<sup>525</sup> ou modifient la surface de la toile de manière importante,

<sup>518</sup> S. E. Sidebotham, *Berenike and the Ancient Maritime Spice Route*, p. 200.

<sup>519</sup> L. Casson, *Ships and Seamanship in the Ancient World*, p. 234.

<sup>520</sup> S. E. Sidebotham, *Berenike and the Ancient Maritime Spice Route*, p. 240.

<sup>521</sup> Les fragments retrouvés à Béréenice et à Myos Hormos sont tissés dans un sens horaire, spécifique des Indes. Ils contrastent avec les voiles de tissu égyptien, retrouvées à Edfou (R.J. Whitwright, *Maritime Technological Change in the Ancient Mediterranean: The Invention of the Lateen Sail*, p. 88-90).

<sup>522</sup> Soleyman et Abou Zeid Hassan, attribué à Maçoudi, Livre II, *Des observations sur la Chine et l'Inde* ; G.F. Hourani, *Arab Seafaring in the Indian Ocean in Ancient and Early Medieval Times*, p. 100.

<sup>523</sup> D. A. Agius, *Handbook of Oriental Studies*, Section 1, *The Near and Middle East, Classic Ships of Islam, From Mesopotamia to the Indian Ocean*, p. 209-210.

<sup>524</sup> Le bord d'attaque de la voile (R.J. Whitwright, *Maritime Technological Change in the Ancient Mediterranean: The Invention of the Lateen Sail*, p. 87).

<sup>525</sup> La réduction de la voile peut se faire tout simplement en la changeant, en abaissant la vergue, où, sur les voiles latines, par un système de ris.

assez simplement à partir du pont<sup>526</sup>. La forme de la voilure des bateaux du commerce oriental a, quant à elle, donné lieu à de nombreux débats, mais il semble que durant toute la période de

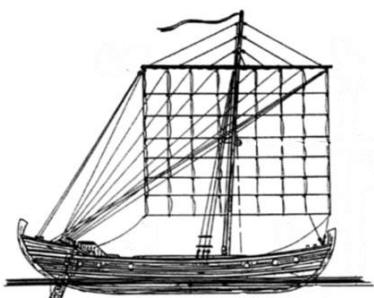


Figure 44 : Les modifications de la voile carrée (I). Les cargues, attachées au bas de la voile, sont ramenées à la poupe. Ici, la surface de la voile est maximum, au portant.

Figure 45 : Les modifications de la voile carrée (II). Avec le jeu des cargues, la voile est devenue triangulaire, nous sommes peut-être au près.

notre étude, du golfe de Suez jusqu'aux Indes du Sud, et probablement au-delà, les voiles carrées aient été très largement majoritaires. Cette hypothèse, largement confirmée par la documentation iconographique<sup>527</sup>, se heurte cependant à l'opinion selon laquelle la voile latine, c'est-à-dire triangulaire ou triangulaire tronquée, a existé dans l'océan Indien et la mer Rouge, avant

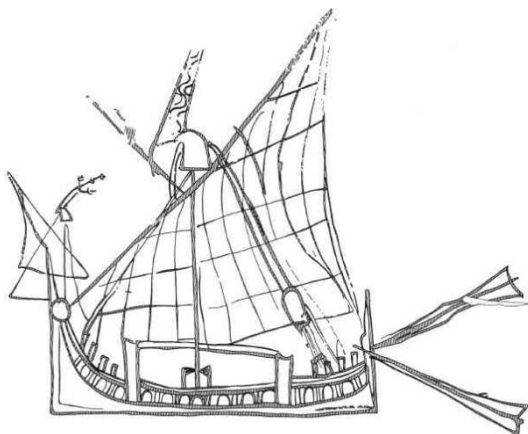


Figure 46 : Graffiti du monastère de Kellia (80 km SE d'Alexandrie), 600-630 ap. J.-C.

Figure 47 : Deux concurrents des « Voiles latines » régatent dans le golfe de St Tropez en 2015

<sup>526</sup> P.A. Gianfrotta, X. Nieto, P. Pomey, A. Tchernia, *la Navigation dans l'Antiquité*, p. 80 ; L. Casson, *Ships and Seamanship in the Ancient World*, p. 70, 275-277 ; R.J. Whitewright, *Maritime Technological Change in the Ancient Mediterranean: The Invention of the Lateen Sail*, p. 92-93. Ce système permet même de transformer assez rapidement une voile carrée en une voile triangulaire, dont le guindant est alors assuré par la vergue, ce qui lui confère la rigidité nécessaire. Les cargues passent par des anneaux fixés à la toile ; ces derniers sont faits de bois, de plomb, de corne. Certains ont été retrouvés à Bérénice et Myos Hormos (R.J. Whitewright, *Maritime Technological Change in the Ancient Mediterranean: The Invention of the Lateen Sail*, p. 146-147 ; S. E. Sidebotham, *Berenike and the Ancient Maritime Spice Route*, p. 200).

<sup>527</sup> Cf supra.

de se diffuser en Méditerranée à la suite des invasions arabes du VII<sup>e</sup> siècle. Cette idée trouve sans doute sa source dans le fait que les populations musulmanes utilisent ce genre de voilure depuis longtemps, du Maroc aux Indes et du golfe Persique au Mozambique<sup>528</sup>. Elle permettrait d'expliquer le transfert de l'activité commerciale, dans l'Antiquité tardive, des ports de la côte orientale égyptienne vers ceux des golfes de Suez et d'Akaba car elle offrirait de meilleures performances nautiques, notamment à la remontée au vent, incontournable étant donné les conditions météorologiques locales. En fait, la chronologie proposée est d'autant moins établie que l'existence de voiles latines dans l'océan Indien est loin d'être prouvée avant, au moins le IX<sup>e</sup>-X<sup>e</sup> siècle<sup>529</sup> et même pour certains le XVI<sup>e</sup> siècle<sup>530</sup>. En outre, il semble que ce type de gréement ait été connu des Gréco-Romains bien avant le VII<sup>e</sup> siècle<sup>531</sup> comme le montrent une pierre tombale du II<sup>e</sup> siècle et une mosaïque du IV<sup>e</sup> siècle<sup>532</sup>. Les possibilités de réglage des voiles carrées ont d'ailleurs pu favoriser les évolutions vers des formes triangulaires<sup>533</sup> ; en effet elles permettent par le jeu des vergues de réduire seulement un des côtés de la toile tout en laissant à l'autre sa taille normale<sup>534</sup>. Reste le problème des performances nautiques. Pour quelques auteurs, les voiles latines, peut-être moins efficaces au portant, le sont beaucoup plus au près<sup>535</sup>. Pour d'autres, les voilures carrées, elles aussi, peuvent remonter au vent, alors que leurs virements de bord sont beaucoup plus simples et nécessitent peu de marins, comme d'ailleurs la manœuvre générale du bateau<sup>536</sup>. Les possibilités des répliques grandeur nature construites de nos jours, n'ont pu, jusqu'à maintenant, confirmer ou infirmer ces opinions<sup>537</sup>. Une simple observation des concurrents des régates de voile latine organisées annuellement dans le golfe de Saint-Tropez permet cependant de constater que le virement de bord des pointus, felouques et autres tartanes se fait facilement et en sûreté par vent arrière tandis que leurs performances contre le vent sont tout à fait intéressantes. Donc l'hypothèse selon laquelle l'usage des voiles latines se serait répandu à partir du IV<sup>e</sup>-V<sup>e</sup> siècle en mer Rouge, puis ensuite en Méditerranée lors des invasions arabes, est largement battue en brèche, mais rien n'interdit de penser qu'elles ont été associées à des quilles significatives sur des bateaux de taille moyenne dans le Nord de la mer Rouge à partir du IV<sup>e</sup> siècle ap. J.-C. Nous n'en avons simplement aucune preuve.

Toutes ces embarcations n'ont qu'une seule finalité, c'est de transporter le maximum de marchandises en un minimum de temps, dans des conditions de sécurité optimale. Nous avons vu les possibilités des navires d'Asie du Sud-Est, au moins à partir du IV<sup>e</sup> siècle ap. J.-C.<sup>538</sup>. En Méditerranée, durant l'ère hellénistique et le Haut-Empire, le tonnage embarqué dans le

<sup>528</sup> G.F. Hourani, *Arab Seafaring in the Indian Ocean in Ancient and Early Medieval Times*, p. 100-101.

<sup>529</sup> Dans l'océan Indien, la littérature arabe du IX<sup>e</sup>-X<sup>e</sup> siècle compare parfois la voile d'un bateau à une nageoire de baleine ce qui suggère une forme triangulaire (G.F. Hourani, *Arab Seafaring in the Indian Ocean in Ancient and Early Medieval Times*, p. 103).

<sup>530</sup> R.J. Whitewright, *Maritime Technological Change in the Ancient Mediterranean: The Invention of the Lateen Sail*, p. 161-162.

<sup>531</sup> *Ibid.*, p. 39.

<sup>532</sup> L. Casson, *Ships and Seamanship in the Ancient World*, p. 244.

<sup>533</sup> Cf infra.

<sup>534</sup> G.F. Hourani, *Arab Seafaring in the Indian Ocean in Ancient and Early Medieval Times*, p. 102.

<sup>535</sup> L. Casson, *Ships and Seamanship in the Ancient World*, p. 243 ; G.F. Hourani, *Arab Seafaring in the Indian Ocean in Ancient and Early Medieval Times*, p. 101.

<sup>536</sup> R.J. Whitewright, *Maritime Technological Change in the Ancient Mediterranean: The Invention of the Lateen Sail*, p. 126-127, 142, 185, 205, 206.

<sup>537</sup> *Ibid.*, p. 128.

<sup>538</sup> Cf supra.

meilleur des cas, ne dépasse sans doute pas 1500 à 2000 t<sup>539</sup>. La charge moyenne tourne aux alentours de 100 à 200 t, soit environ 2000 à 4000 amphores<sup>540</sup>, alors que sur de petits caboteurs, elle ne dépasse pas 80 t.<sup>541</sup> L'*Hermapollon*, évoqué dans le papyrus de Muziris<sup>542</sup>, embarque 625 t de poivre, de malabathron et autres carapaces de tortues. Ses capacités sont donc importantes<sup>543</sup>, et doivent correspondre à celles de bon nombre de bateaux romains de l'océan Indien de l'époque. Ces derniers doivent faire entre 30 et 40 m de long<sup>544</sup>, mais bien que leur taille et la qualité de leur construction les rendent tout à fait capables d'affronter des conditions météorologiques difficiles<sup>545</sup>, il semble qu'ils ne soient plus construits après le IV<sup>e</sup> siècle ap. J.-C.<sup>546</sup>.

Ainsi, quel que soient les chemins empruntés, les hommes du commerce oriental ont toujours su résoudre ou contourner les difficultés auxquelles ils étaient confrontés. Ils ont su trouver les chemins, choisir les saisons, éviter les tempêtes, construire les moyens nécessaires à accomplir leurs voyages d'un bout à l'autre de leur monde connu. Ils ont allié la volonté à l'endurance, l'audace à l'imagination, l'intelligence à la connaissance pour franchir les terres et les océans, et ramener à leurs compatriotes des étoffes, des aromates, des objets et des pierres précieuses propres à satisfaire leurs goûts du luxe ou de l'exotisme. Ils ont traversé des territoires immenses et souvent dangereux, non seulement du fait des obstacles physiques, mais aussi des environnements géopolitiques. Ils ont aussi imaginé, construit et développé des bateaux suffisamment grands et suffisamment robustes pour traverser des océans infinis aux conditions météorologiques difficiles. Ils sont finalement au cœur de notre travail depuis la première ligne, aussi représentatifs de leur époque qu'ils ont contribué à la marquer profondément.

---

<sup>539</sup> L. Casson, *Ships and Seamanship in the Ancient World*, p. 184-189.

<sup>540</sup> P.A. Gianfrotta, X. Nieto, P. Pomey, A. Tchernia, *la Navigation dans l'Antiquité*, p. 88. Les navires qui fréquentent le détroit entre Ceylan et le continent, et qui ont, selon Pline, une proue identique à leur poupe, portent 3000 amphores (Pline, *Histoire naturelle*, VI, 24).

<sup>541</sup> L. Casson, *Ships and Seamanship in the Ancient World*, p. 183.

<sup>542</sup> Cf chapitre III.

<sup>543</sup> Elle est comparable à celle des vaisseaux portugais effectuant le même commerce quelques siècles plus tard (F. De Romanis, « Playing Sudoku on the Verso of the 'Muziris Papyrus' : Pepper, Malabathron and Tortoise Shell in the Cargo of the Hermapollon », *JAIH*, 27, 2012, p. 89).

<sup>544</sup> La longueur moyenne des bâtiments de cette époque se situe entre 16 et 20 m de long et peut être supérieure à 40 m pour les plus grands (L. Casson, *Ships and Seamanship in the Ancient World*, p. 190 ; R.J. Whitewright, *Maritime Technological Change in the Ancient Mediterranean: The Invention of the Lateen Sail*, p. 63).

<sup>545</sup> C'est le cas de manière générale des navires romains de plus de 500 tonneaux, avec un gréement carré, et des assemblages du type tenons-mortaises (P. Pomey, « A propos des navires de la mer Erythrée ; découvertes récentes et nouveaux aspects de la question », *loc. cit.*, p. 115).

<sup>546</sup> A. Wilson, « Developments in Mediterranean Shipping and Maritime Trade from the Hellenistic Period to AD 1000 », *loc. cit.*, p. 39, 46.



## CONCLUSION

De la mort d'Alexandre à l'avènement de l'islam, un vaste courant d'échanges s'est donc établi en Eurasie et a permis, non seulement à des biens matériels souvent étranges et exotiques de circuler, mais aussi aux idées et aux religions les plus diverses de se diffuser. D'abord limité jusqu'au II<sup>e</sup> siècle av. J.-C. à quelques bassins d'activité comme l'Asie du Sud, le golfe Persique ou la mer Rouge, il s'est ensuite propagé de la Méditerranée à la mer de Chine grâce au dynamisme des Gréco-Romains, lesquels ont été supplantés à partir du III<sup>e</sup> siècle ap. J.-C. par les Perses de l'empire sassanide. Mais ce serait une vision trop réductrice que de limiter à ces deux peuples l'histoire du commerce oriental, car tout au long des siècles ils ont été accompagnés, suivis ou précédés par bien d'autres. Les uns sont restés anonymes, les autres ont laissé une trace plus nette dans l'histoire du monde, qu'ils soient sogdiens, palmyréniens, arabes, juifs..., sans oublier les habitants de la péninsule indienne qui ont probablement, durant toute la période, joué un rôle essentiel comme intermédiaires entre l'Orient et l'Occident.

Si nous savons donc globalement comment se sont répartis les flux commerciaux entre l'Europe et l'Asie durant toute la durée de notre étude, nous ne connaissons qu'indirectement leurs volumes, et pour certaines zones seulement. Gerrha, centre du trafic de l'encens en 205 av. J.-C., négocie auprès d'Antiochos III sa liberté pour un prix de 500 talents d'argent et quelques aromates complémentaires<sup>1</sup>, au I<sup>er</sup> siècle ap. J.-C., Pline raconte que 100 millions de sesterces partent de l'empire romain pour l'Inde, la Sérique et l'Arabie<sup>2</sup>, au VI<sup>e</sup> siècle ap. J.-C., les Chinois livrent aux Turcs à titre de tribut 100 000 rouleaux annuels de soie<sup>3</sup>, dont une partie, à n'en point douter, quitte la steppe pour alimenter les marchés plus à l'ouest. Et si ces données paraissent trop fragmentaires et dispersées, il suffit de considérer la fréquente sollicitude des pouvoirs en place, qu'ils soient romains, iraniens, chinois ou autres, vis-à-vis du négoce au long cours pour être certain de son importance. Le commerce à grande distance sur le continent eurasiatique est donc une activité humaine d'une certaine envergure, notamment à partir du I<sup>er</sup> siècle av. J.-C., même s'il a varié suivant les lieux et les moments.

De nombreux facteurs ont concouru au succès de cette entreprise. Il est difficile de les hiérarchiser, d'autant que leurs rôles, décisifs ici, secondaires ailleurs, ont fluctué avec le temps. Il en est ainsi des connaissances géographiques, qui ont largement profité des conquêtes d'Alexandre. Elles sont indispensables aux voyageurs, sur terre comme sur mer, sitôt qu'ils quittent leur environnement habituel. Elles restent pourtant incertaines durant toute la période. Il suffit de comparer la représentation de la péninsule indienne dans le *Périple de la mer Érythrée* et chez Ptolémée. Son orientation nord-sud est clairement indiquée chez l'un, et beaucoup moins chez l'autre. L'affaire pourrait être considérée comme anecdotique, et pourtant

---

<sup>1</sup> Polybe, *Histoire*, XIII, 9.

<sup>2</sup> Pline, *Histoire naturelle*, XII, 41.

<sup>3</sup> F. Thierry, « La monétarisation de la société turke (VI<sup>e</sup>-IX<sup>e</sup> siècle). Influence chinoise, influence sogdienne », dans Etienne de La Vaissière et Eric Trombet (éds.), *Les Sogdiens en Chine*, Etudes Thématiques 17, Ecole française d'Extrême Orient, Paris, 2005, p. 403.

elle a une conséquence directe pour les marins qui traversent la mer d'Arabie, car en naviguant plein est<sup>4</sup>, ils doivent être certains d'aboutir tôt ou tard sur une côte, ce qui n'est pas le cas pour les lecteurs de Ptolémée. Le Sud de l'océan Indien demeure, quant à lui, une zone inconnue, avec un vaste continent qui relie l'Afrique à l'Asie pour les uns, un immense océan extérieur interdit aux bateaux, pour les autres. Au VI<sup>e</sup> siècle ap. J.-C., Cosmas Indicopleustès, naviguant vers les Indes, oblige le pilote à changer sa route, de crainte de s'y perdre<sup>5</sup>. Les itinéraires terrestres, sans doute les premiers utilisés, semblent, en ce qui les concerne, plus faciles à appréhender pour le voyageur de l'Antiquité, du fait de la multiplicité des points de repère. Ils sont d'ailleurs régulièrement aménagés par les pouvoirs en place, pour des raisons souvent plus administratives que commerciales. Il faut cependant attendre Ptolémée au II<sup>e</sup> siècle ap. J.-C. pour que les Gréco-Romains connaissent les routes d'Asie centrale au nord de la Bactriane, alors que l'empire des Han, de son côté, a une vision assez précise de la géographie du Turkestan oriental, près de deux siècles auparavant. La séparation des connaissances, et probablement la jonction des marchands, à cette époque, se situe donc au niveau de la chaîne montagneuse qui court des Tien Chan à l'Hindu Kush en passant par les Pamirs. Plus au sud, la péninsule indienne, possède, quant à elle, un réseau routier très ancien qui joue un grand rôle dans le développement des échanges eurasiatiques car il permet de faire la liaison entre le golfe du Bengale et la mer d'Arabie, entre les mondes asiatiques et occidentaux. Il constitue en effet une alternative intéressante au transport maritime péri-péninsulaire, y compris durant l'Antiquité tardive où le Sri Lanka n'est pas, contrairement à une opinion répandue, la seule interface entre l'Orient et l'Occident. Nous voyons ainsi se dessiner perpendiculairement à l'axe Est-Ouest qui structure le commerce oriental, une ligne de partage qui court du lac Issyk Koul au cap Comorin, et qui constitue un lieu privilégié des échanges entre les deux extrémités de l'Eurasie.

Si donc les connaissances géographiques, et sans doute les expériences, ont joué un rôle essentiel dans le développement du commerce oriental, il apparaît en première analyse que les changements géopolitiques ont été, eux aussi un élément décisif dans le choix des itinéraires et au-delà dans l'évolution des transactions le long des Routes de la Soie. Le découpage des différents chapitres que nous leur avons consacrés, suit d'ailleurs le déroulement de l'histoire événementielle. Quelques faits suffisent à illustrer cette idée. L'arrivée des Romains en Égypte correspond au développement spectaculaire des liaisons maritimes avec les Indes<sup>6</sup>, et inversement, le III<sup>e</sup> siècle voit une diminution substantielle de l'activité marchande en mer Rouge alors que l'Empire connaît une longue période de difficultés. Les *Anciennes Lettres Sogdiennes*<sup>7</sup> décrivent l'arrêt des relations commerciales entre l'Asie centrale et la Chine intérieure alors que les invasions barbares ravagent le nord du pays au IV<sup>e</sup> siècle ap. J.-C. Quelques décennies plus tard, Faxian, le pèlerin bouddhiste, s'arrête plusieurs mois avant d'atteindre Dunhuang car les routes sont coupées<sup>8</sup>, et enfin au VI<sup>e</sup> siècle ap. J.-C., les Sogdiens doivent contourner la mer Caspienne pour écouler la soie des Turcs à Byzance<sup>9</sup>, à la suite du refus des Sassanides de les laisser entrer sur leur territoire. Il semble donc que le commerce à grande distance soit directement soumis aux vicissitudes historiques. De manière générale, la

<sup>4</sup> Ce qui est relativement aisé, même avec les moyens rudimentaires de l'époque.

<sup>5</sup> Cosmas Indicopleustès, *Topographie chrétienne*, II, 30.

<sup>6</sup> Strabon, *Géographie*, II, 5, 12.

<sup>7</sup> C.f. chapitre IV.

<sup>8</sup> Faxian, *Mémoires sur les Pays Bouddhiques*, texte établi, traduit et annoté par J.-P. Drège, collection bibliothèque chinoise, Les Belles Lettres, Paris, 2013, p. 3.

<sup>9</sup> C.f. chapitre IV.

stabilité politique amène la croissance économique, alors qu'une situation beaucoup plus trouble ne peut qu'entraver la bonne marche des affaires. Entre le I<sup>er</sup> siècle avant et le II<sup>e</sup> siècle ap. J.-C., lorsque le monde eurasiatique est partagé entre des pouvoirs bien installés, la prospérité s'installe, alors qu'inversement, durant les siècles qui suivent, le chaos qui gagne ici ou là, s'accompagne régulièrement d'un déclin des trafics. À y regarder de plus près, cette vision paraît cependant un peu sommaire. Remarquons tout d'abord que l'arrivée des armées d'Alexandre dans les Indes du Nord-Ouest n'entraîne pas spécialement un développement des échanges méditerranéens avec l'Asie. Au II<sup>e</sup> siècle ap. J.-C., les guerres récurrentes romano-parthes n'empêchent pas la fortune de Palmyre. Certes, il existe de longs intervalles de paix et la moitié des inscriptions caravanières date de 130 à 160, après les campagnes de Trajan. Mais, curieusement, il n'y en a aucune entre 165 et 190, entre les guerres de Lucius Verus et Septime Sévère. La réussite des Palmyréniens semble donc dépendre plus du bon vouloir du pouvoir de Ctésiphon que du degré de belligérance dans la région. La Haute Mésopotamie offre une situation comparable au IV<sup>e</sup> siècle, car elle est traversée par les armées des uns et des autres durant de nombreuses années, alors que certaines de ses villes ne semblent pas souffrir de la situation. Callinicum demeure le centre d'un commerce considérable et Batna voit affluer de nombreux produits de l'Inde et de la Sérique<sup>10</sup>. Là encore, les guerres fréquentes de Shapur II ne paraissent guère troubler la sérénité des marchands. De manière étonnante, il arrive même que les conflits, au lieu de perturber le bon déroulement des affaires, participent à leur expansion. Ainsi, au milieu du VI<sup>e</sup> siècle, les Chinois, pour préserver leur tranquillité, versent à titre de tribut à leurs voisins turcs des quantités considérables de rouleaux de soie. Ces derniers dépassent rapidement les besoins des nomades et alimentent alors le marché international, contrôlé par les Sogdiens. L'échec de leur ambassade à Ctésiphon entraîne ensuite naturellement ces derniers à ouvrir une nouvelle route terrestre contournant la Caspienne pour rejoindre Byzance<sup>11</sup>, itinéraire qui ne demande ensuite qu'à se développer. Au vu de ces différents exemples, les relations entre le commerce oriental et le contexte géopolitique sont donc plus complexes qu'il n'y paraît. Il est en effet parfois facile de relier le développement ou la régression de telle ou telle relation commerciale à la survenue de tel ou tel événement historique. Mais il est souvent tout aussi aisé de l'expliquer par bien d'autres raisons tout aussi pertinentes. Le monde du négoce a ses propres nécessités qui ne correspondent pas toujours à celles des États. Il est plus sensible à une fluctuation de l'offre ou de la demande qu'au déclenchement d'une guerre à laquelle il peut, du reste, souvent s'adapter rapidement, ne serait-ce qu'en changeant de route. Au IV<sup>e</sup> siècle, la destruction des mûriers en Chine ou la baisse de la consommation d'encens en Occident ont sûrement eu plus de conséquences sur les transactions que l'hostilité quasi permanente entre Romains et Perses. Ceci n'empêche pas que les deux effets aient pu s'additionner ; à la fin de notre période d'étude, l'interruption du trafic maritime en Méditerranée secondaire aux invasions arabes, se conjugue avec la diminution des capacités d'achat en Occident due à la rareté de métal précieux, le tout entraînant l'arrêt de l'activité du port de Marseille.

Nous abordons là un aspect important de la circulation des biens à grande distance, celui de son financement. S'il existe un lien entre politique et commerce, il est probable qu'il passe, entre autres, par le biais des capacités d'investissement parallèles à la prospérité générale. Ainsi, alors que la puissance romaine est à son zénith, l'apogée de l'activité gréco-romaine vers les Indes est rendue possible grâce à la possibilité de mobiliser des fonds importants auprès de

---

<sup>10</sup> Ammien Marcellin, *Histoire de Rome*, XXIII, 3; XIV, 3, 3.

<sup>11</sup> C.f. chapitre VI.

*negotiatores* ou de membres de l'aristocratie de l'Empire, attirés par des profits substantiels. Car les sommes en jeu sont conséquentes, ainsi que les taxes qui s'y rapportent, sans que, cependant, le budget de l'Urbs n'en soit dépendant<sup>12</sup>. Le déclin constaté quelques temps plus tard, au III<sup>e</sup> siècle en mer Rouge, tient plus, sans doute, à la diminution de l'intérêt des grands financiers pour le négoce international qu'à l'insécurité qui s'installe dans le désert égyptien. La baisse des revenus fiscaux de l'empereur en est une conséquence logique. Est-ce suffisant pour expliquer les difficultés, notamment monétaires, de l'époque ? Là encore, l'explication est intéressante mais sans doute trop facile. La relation entre ces différents phénomènes est probablement à rechercher ailleurs, notamment dans la pénurie progressive d'argent et d'or. Ces derniers sont en effet indispensables aux transactions. Il faut assurer les investissements nécessaires aux transports et solder les achats, particulièrement dans la péninsule indienne, où l'or est incontournable depuis déjà le I<sup>er</sup> siècle ap. J.-C. Au III<sup>e</sup> siècle, la carence en métaux précieux entraîne, non seulement la baisse des relations commerciales avec l'Asie, mais aussi les difficultés du budget de l'État romain, sans qu'il y ait de rapports entre les deux mécanismes. L'abord du commerce oriental sous l'angle économique permet ainsi de poser de nouvelles questions concernant notamment ses liens avec les finances des peuples et des États. En raison de son expansion dans le temps et dans l'espace, certains ont voulu y voir une des premières manifestations d'une économie-monde. L'implication de très nombreux pays dispersés dans toute l'Eurasie, l'importance des échanges, l'intervention d'instruments financiers, ont pu faire parler de « première mondialisation ». Cette idée doit pourtant être sérieusement nuancée car les dispositions bancaires restent peu élaborées, ne dépassant guère le stade du simple prêt, il n'y a pas ou peu de transferts de capitaux, sinon le plus souvent en espèces, les services n'existent pas ou peu, seules des marchandises, et parfois des religions, se déplacent sur de grandes distances, mais elles n'interfèrent en rien sur les productions locales qu'elles ne concurrencent donc pas. Les économies antiques peuvent très bien fonctionner sur elles-mêmes, sans l'apport de denrées venues de l'autre bout de la terre, et il est donc excessif de leur appliquer un terme emprunté au vocabulaire contemporain. Tout au plus peut-on parler d'une époque de grande circulation des personnes et des biens.

Quelques mots sur les produits transportés, des plus quotidiens aux plus précieux. Certains d'entre eux, comme le poivre, sont des marqueurs utiles des trafics entre l'Europe et l'Asie alors que d'autres ne sont pas toujours facilement identifiables dans les sources, notamment sur le plan botanique. De manière générale, ils suivent tous des routes qui sont généralement connues, et auxquelles certains d'entre eux laissent d'ailleurs leurs noms. Mais ailleurs les cheminements sont mystérieux, car ils n'ont pas été clairement identifiés par les auteurs anciens. Il en est ainsi de la cannelle dont l'arrivée sur les marchés de Rome pose question. Elle suppose, selon certaines hypothèses, que les marines marchandes indiennes ou de l'Insulinde aient eu des possibilités largement supérieures à celles qu'on leur prête habituellement, tant en termes de construction navale que de techniques de navigation. Quelles que soient leurs capacités, elles ont probablement largement concurrencé leurs homologues gréco-romaines dans l'océan Indien, dont, pourtant, les qualités nautiques, les technologies, les tonnages et les degrés de sophistication sont parmi les plus avancés de la période.

Ainsi de nombreux peuples, d'un bout à l'autre de l'Eurasie, sur mer et sur terre, ont participé à toutes sortes de trocs, d'achats et de ventes de produits, tous plus envoûtants et exotiques les uns que les autres. Selon les moments, le centre de gravité des Routes de la Soie

---

<sup>12</sup> C.f. chapitre V.

s'est alors déplacé entre l'Occident et l'Orient. Toutes ces populations ont partagé des goûts communs, alors que des distances, souvent considérables, les séparaient. Réunir un Gaulois et un Chinois sur la même fascination d'une pierre précieuse, retrouver chez un Grec ou un Indien la même attirance pour des épices d'Extrême-Orient, découvrir une forme de rapprochement des modes de vie dans des populations très éloignées les unes des autres, tout cela est aussi une des conséquences du négoce à grande distance de l'Antiquité. Peut-on ranger les formes d'organisation des marchands dans ce que nous venons de décrire, une forme de culture commune à l'humanité de l'époque ? La réponse est sans doute négative, sinon à la marge. Quand les négociants se regroupent, ils le font sur des critères tribaux ici, religieux ailleurs et non sur un hypothétique instinct qu'ils partageraient avec tous. Les communautés les plus efficaces, que nous avons appelé marchandes, obéissent à des règles simples, sans doute dictées par le pragmatisme. Parmi celles-ci, la solidarité entre les membres du groupe, la conscience de l'importance des pouvoirs en place, le goût du risque et des grands espaces, semblent en avoir été les traits les plus marquants.

Le commerce oriental, par toutes ses facettes, est donc une des plus belles aventures de l'homme antique, non seulement parce qu'il y a mis toutes les ressources de son intelligence, toutes ses capacités à surmonter les obstacles, tout son courage à dominer ses peurs, mais aussi parce qu'il lui a permis l'élargissement de son environnement matériel et spirituel et la prise de conscience de la diversité des peuples, des produits, des croyances, et des cultures. Il a constitué ainsi une des premières étapes de ce que l'on pourrait appeler une civilisation universelle.

## Index Géographique

- Abû Sha'ar, 139  
Abyssinie, 155-156, 158, 175, 295  
Aden, 29, 40, 65, 71, 76, 114, 116-117, 130, 136, 138, 141, 147, 155, 162, 172, 217, 292, 304, 306  
Adoulis, 18, 30, 41, 132-133, 141, 145, 146, 148, 157-158, 162, 217, 292, 315, 317  
Afghanistan, 3, 13, 23-26, 47, 91, 169, 201, 222, 224-225, 243, 248, 297  
Afrasiab, 189  
Afrique, 4, 17-20, 41, 46-47, 62-63, 65, 70, 72, 74-77, 111, 113, 115, 123, 128, 130, 132-134, 137-138, 140, 142-144, 146-147, 149, 154, 156-157, 163, 172, 203, 210, 214, 216-217, 219, 220-221, 224, 238-239, 249-250, 252, 263, 280, 288, 295, 305, 306, 31-312, 314, 317, 324, 333  
Aï Khanum, 10, 12, 15, 57-58, 60, 230, 243,  
Aila (v. aussi Akaba), 144-145, 153, 154, 315, 324  
Ajanta, 318,  
Akaba (Aquaba, v. aussi Aila), 31, 129, 136, 137, 144-146, 150, 153, 154, 157, 203, 255, 285, 307, 310, 324, 330,  
Akkad, 45  
Akota, 119  
Aksoum (v. aussi Axoum), 30, 40, 41, 141, 149, 151, 172, 224,  
Aksum (v. aussi Aksoum, Axoum), 143, 145-146  
Al Jawf, 281  
Al Madaïn (v. aussi Séleucie du Tigre, Kokhé), 166,  
Al Qadisiyya, 160  
Al Wajh (v. aussi Leukè Komè), 129  
Alagankulam, 150, 317-318,  
Alaï (vallée de), 93  
Albanie, 56-57  
Alep, 177  
Alexandrie d'Arachosie (v. aussi Kandahar), 59  
Alexandrie, 3, 17, 41, 65, 69-70, 76, 99, 108, 111-112, 126, 131, 142, 149, 152, 153, 157, 225, 252, 255, 259, 262, 267, 282-283, 292  
Al-Hira (v. aussi Hira), 155, 166  
Al-Kanaïs, 74  
Aloigné, 126  
Altaï, 48, 60, 226,  
Al-Ubullah (v. aussi Apologos), 142, 166  
Amarâvati, 247  
Amida, 35  
Amou Daria (v. aussi Amu Darya, Oxus), 170  
Ampelone, 72  
Amu Darya (v. aussi Oxus), 180  
Anatolie, 247  
Andhra Pradesh, 96, 124, 197, 201  
Angkor-Borei, 141  
Annam, 224  
Anthemusa (v. aussi Charax Sudu, Batnaï), 104  
Antinoopolis, 113  
Antioche de Margiane (v. aussi Merv, Mary), 91  
Antioche de Perside (v. aussi Busher), 165,  
Antioche sur l'Oronte, 39, 68-69, 99, 103-104, 142, 161, 167, 177, 258, 280, 282,  
Anuradhapura, 199, 317-318  
Apamée, 104, 160  
Aphrodisias, 282  
Apollonopolis (v. aussi Edfou), 112  
Apologos (v. aussi Al-Ubullah), 97, 100, 108, 162, 166, 211  
Arabie, 30, 40-42, 65, 71, 98, 112-113, 129, 131, 135, 138, 140, 146, 153-157, 172, 175, 216-217, 266-267, 284, 288, 293-295, 299, 301, 318  
Arabique (péninsule), 16, 18, 28, 39, 66, 71, 75, 113, 147-148, 216, 294, 297,  
Arachosie, 56  
Arados, 65  
Aral (mer d'), 103, 297  
Ariake, 121  
Arikamedu (v. aussi Poduke), 77, 87, 119, 120, 125, 150, 213, 224,  
Arles, 144  
Arménie, 15, 23, 27, 57, 103, 159, 164, 167, 169, 173, 267  
Aromates (cap des) (v. aussi Guardafui), 116, 122

Arsinoé, 72, 112, 262, 291  
 Artaxata, 158, 167-168  
 Ascalon, 145  
 Asie du Sud-Est, 8, 20-21, 31, 45, 47, 50, 53-55, 62, 64, 77, 80-81, 86-87, 95-97, 109-110, 119, 122, 124, 126-128, 137-138, 151, 173-175, 192, 194-195, 197-198, 200, 202, 203, 210, 213-215, 220, 223, 228-229, 236, 239, 287, 295, 314, 318, 330  
 Assam, 220  
 Assouan, 17, 41, 73, 136  
 Astana, 170-171  
 Athana, 100  
 Athènes, 60, 215  
 Automela, 118  
 Auzinga (v. aussi Siraf), 165  
 Axoum, 40, 115, 131-132, 149, 158, 210, 238,  
 Ayuthia, 246  
 Azanie, 133  
 Azerbaïdjan, 68, 168  
 Baalbeck, 160  
 Bab el Mandeb (détroit de), 29-30, 74, 110, 116-117, 123, 130, 146, 157, 203, 304, 306  
 Babylone, 16, 43, 48-49, 58, 64, 68-69, 103, 112, 166, 168, 212  
 Babylonie, 15-16, 18, 64-67, 101-103, 107, 230, 282, 321  
 Bactres (Balkh, v. aussi Balkh), 10, 11, 34, 49, 54, 57, 81, 83, 91, 93-94, 189, 190, 229, 231, 287  
 Bactriane, 9, 11-14, 18, 23-24, 26, 34-36, 39, 47, 48, 50-51, 56-59, 61-63, 81-82, 84, 92-94, 115, 169, 182, 184, 233, 238, 243-245, 247, 287, 290, 333,  
 Bagdad, 91  
 Bahreïn (v. aussi Tylos), 16, 38, 44, 46, 66, 67, 69, 162, 165, 211, 222, 290, 321,  
 Bakaré, 87, 96, 121, 220,  
 Bali, 32, 54, 95  
 Balkans, 267  
 Balouchistan, 163  
 Baltique (mer), 188, 223  
 Bamiyan, 190  
 Bangkok, 225  
 Barbaricon, 98, 102, 116-120  
 Barbatia, 166  
 Barygaza, 25, 26, 51, 53-54, 64, 81, 95, 97, 98, 100, 116-121, 124, 134, 150, 212, 214, 231, 260, 286, 288, 307-308, 321, 323  
 Basra (v. aussi Bassorah), 170, 306  
 Bassorah (v. aussi Basra), 165-166  
 Batnaï (v. aussi Anthemusa, Charax Sidu), 103-104,  
 Bedel (passe de), 84  
 Begram, 24, 93-94, 225-226  
 Bélitung, 316, 325, 326,  
 Bénarès (v. aussi Varanasi), 26, 64  
 Bengale, 20, 26, 50, 53-54, 60, 64, 86-87, 88, 95-96, 123, 126-127, 134, 151, 191, 195-196, 198, 200, 203, 214, 220, 229, 231, 234, 246, 287, 293, 307, 318, 320, 333  
 Bepyrus (montagnes), 220  
 Bérénice, 17, 18, 31, 73-74, 80, 98, 112, 114-115, 130, 139-140, 143-146, 151, 153-154, 172, 210-212, 214, 217, 223, 243, 251-252, 257, 265, 277, 280-281, 289, 291, 299, 303, 307, 313-315, 320-322, 328-329  
 Béryte (v. aussi Beyrouth), 159  
 Beshbalik, 184  
 Beyrouth (v. aussi Béryte), 285  
 Bi'r Samut, 73, 75  
 Bihar, 201, 202  
 Bir 'Iayyan, 73  
 Birmanie (v. aussi Myanmar), 21-22, 32, 54-55, 62, 88, 96, 126, 141-142, 181, 193, 197, 220, 227, 234  
 Bohème, 136  
 Bolan (passe de), 92, 297  
 Bombay (v. aussi Mumbaï), 47, 120  
 Bornéo, 32, 46, 174, 196  
 Borobodur, 218, 318-319  
 Bosphore, 102, 186, 210, 253  
 Bostra, 31, 131, 145, 177, 279,  
 Boukhara, 35, 180, 184, 189, 275-276  
 Brahmapoutre, 297  
 Brésil, 214  
 Bur Gaabo, 134  
 Busher (v. aussi Antioche de Perside), 165-166  
 Byzance (v. aussi Constantinople), 33-35, 39, 40, 42, 151, 161, 163, 164, 173, 177, 247, 269, 276, 333-334  
 Cachemire, 26, 35, 92, 95, 180, 190, 195, 233, 285  
 Callinicum, 158, 161, 167, 334  
 Cambay (golfe de), 45  
 Cambodge, 55, 196, 229, 236  
 Campanie, 119, 126, 212, 314

Canterbury, 225  
 Canton (v. aussi Guangzhou), 9, 34, 62, 87, 151, 174-175, 194-198, 204, 276, 285, 287-288, 294-295  
 Cappadoce, 103, 212  
 Carmanie, 12, 20, 65, 123  
 Carrhes, 21, 103, 207, 226  
 Caspienne (mer), 15, 56-57, 59, 85, 89-91, 103, 162, 164, 168-169, 177, 181, 187-188, 191, 203, 227, 333-334  
 Cattigara, 81, 126  
 Caucase, 60, 103, 187, 267-268, 285  
 Céleste Empire (v. aussi Empire du Milieu), 22, 225, 296  
 Césarée, 139, 212, 280  
 Ceylan (v. aussi Sri Lanka, Taprobane, Serendib), 3, 14, 39, 115, 123-124, 151, 172-173, 196, 198-200, 219, 223, 287, 294-295, 317-318, 326, 331  
 Chaghai (Monts de), 47  
 Chalcédoine, 41  
 Chalcis, 177  
 Champa (v. aussi Linyi), 21, 32, 54, 142, 192, 194, 195, 228, 288,  
 Chang'an (Xi'an), 9, 33-34, 83, 169-170, 188, 190, 240-242, 256, 294  
 Charax (Spasinou), 16, 66, 69, 100, 102, 104, 107, 109, 166, 275, 291-292,  
 Charax Sidu (v. aussi Anthemusa, Batnaï), 104  
 Chatt- al-Arab (Chatt el Arab), 100, 309  
 Chersonèse d'or (v. aussi Suvarnabhumi), 96, 118, 126, 231, 236  
 Chiao-chih, 142  
 Chilas, 169  
 Chotorak, 248  
 Chryse, 96, 126  
 Chunar (fort de), 201  
 Chypre, 321  
 Cilicie, 285  
 Cinnamômophore, 19, 74, 75, 216-217, 219  
 Cléopâtre, 112, 320  
 Clysma, 112, 115, 144-145, 153-154, 324,  
 Cochinchine, 142  
 Cœlé-Syrie, 15, 70, 74, 76  
 Coimbatore, 124  
 Colchester, 208  
 Colchide, 90, 187  
 Comana, 103,  
 Comèdes (v. aussi Hissar), 83, 182  
 Comorin (cap), 26, 96, 122-123, 173, 200, 203, 222, 239, 308, 333  
 Constantinople (v. aussi Byzance), 36, 144, 147-148, 152, 153, 155, 164, 176-177, 187-188, 210, 242, 283  
 Coptos, 19, 31, 41, 73-74, 77, 110, 112-113, 130, 138-139, 143, 145, 153, 251-252, 257, 262, 274, 277, 283, 289, 298, 309, 320, 323  
 Corée, 21, 94, 197, 224  
 Corne de l'Afrique, 138, 146, 172, 210, 216, 219, 287, 312  
 Coromandel (côte de), 26, 121, 124  
 Cos (île de) (v. aussi Kos), 209  
 Crimée, 36, 89, 187, 222-223, 247, 276, 285  
 Ctésiphon, 16, 28, 100-102, 109, 158, 160, 161-162, 164, 166, 169, 170-171, 184, 186, 203, 239, 255, 268, 276, 284, 293, 334,  
 Cynopolis, 257  
 Cyzique, 59,  
 Dacie, 261, 262, 267  
 Dalmatie, 265,  
 Damas, 11, 105, 177,  
 Damghan (v. aussi Hecatompylos), 91  
 Daquin, 127, 209, 227  
 Dara, 159,  
 Dardanelles, 49  
 Darin, 165  
 Darôn, 289  
 Dasapura (Dashapura, v. aussi Mandsaur), 150, 202  
 Datong (v. aussi Pingcheng), 183, 235  
 Deccan, 26, 37, 50-51, 97, 119, 124, 128, 231, 237, 244, 289, 291, 297, 298  
 Delhi, 201, 226,  
 Délos, 17, 18, 59, 280, 294  
 Delphes, 58, 243  
 Denderah, 274  
 Derbent, 11, 23, 160  
 Dhimour, 313  
 Dhofar, 130  
 Dibba, 165  
 Dibous, 147  
 Dilmun, 44, 45  
 Dioscorides (v. aussi Socotra, Fortunées), 191  
 Dioscurias, 90  
 Djeddah, 155,



Doura Europos, 68, 80, 104-106, 108  
 Drangiane, 12, 36  
 Dumat, 165  
 Dunhuang ( Touen-Houang, Toun-  
 houang), 82, 171, 178, 180-181, 183, 190,  
 208, 244, 272, 274, 277, 285-287, 297,  
 300, 333  
 Dushanbe, 82-83, 93,  
 Dvaravati, 32, 141  
 Dvin (Dubio), 164  
 Dzoungarie, 83  
 Ecbatane(v. aussi Hamadan), 56, 68, 91,  
 103-104, 168, 292  
 Edesse, 28, 35, 103-104, 160, 167, 238,  
 239  
 Edfou (v. aussi Apollinopolis), 73, 251,  
 289, 328  
 Égée (mer), 49, 58-60, 66, 213, 243, 244,  
 280, 291, 294  
 El Kanaïs, 289  
 Elbourz, 91  
 Éléphanta, 152, 172  
 Élymaïde, 109  
 Émodiens (Monts), 88  
 Empire du Milieu (v. aussi Céleste  
 Empire), 13, 16, 32, 33, 81, 87, 151, 165-  
 166, 170, 174, 178, 183, 185, 191, 194,  
 198-199, 210, 212, 220, 234, 242, 295  
 Érythrée (mer), 30, 75, 77, 110, 251  
 Éthiopie, 18, 20, 30, 77, 110, 144, 155,  
 173, 202, 216-217, 238  
 Eulaios, 68  
 Euphrate, 15, 18, 45, 65-66, 68, 75, 83, 89,  
 98, 100-105, 108, 148, 158-159, 160, 163-  
 164, 166-167, 169, 203, 268, 273, 282,  
 297, 321  
 Eurasie, 4-6, 24, 80, 85, 98, 127, 134-135,  
 137, 151, 177, 189, 203, 205-206, 211,  
 222-223, 225-227, 242, 249, 255, 256, 259,  
 269, 273, 285, 290, 297, 299, 332-333, 335  
 Europe, 4, 6, 44, 134, 206, 210, 224, 268,  
 327, 332, 335  
 Extrême-Orient, 3, 21, 24, 31, 126, 136,  
 151, 171, 176, 194-195, 199, 202-203, 209,  
 212, 219, 220, 236-237, 246, 269, 301,  
 319, 336  
 Failaka (v. aussi Ikaros), 15, 44, 66-69,  
 162, 280  
 Farasan (îles), 18, 29, 30, 132, 153, 281  
 Fars, 38, 160-161, 163-166, 168-169, 174,  
 211, 229, 240, 293  
 Ferghana, 21, 36, 61, 83, 93, 180-181, 184,  
 189, 243  
 Fleuve Jaune, 81, 170, 207  
 Forath (Forat, v. aussi Pharat), 100-101,  
 106, 159, 166, 280  
 Fortunées (v. aussi Socotra, Dioscorides),  
 20, 65  
 Funan, 21, 31-32, 127-128, 192-194, 196-  
 198, 228-229, 288, 319  
 Gandhara, 12, 24, 36-37, 49, 60, 95, 119-  
 120, 169, 178, 182, 184, 200-201, 241,  
 244-245, 290,  
 Gange, 12-14, 24, 26, 37, 50-52, 54, 60,  
 81, 87-89, 93, 96-97, 118, 120-121, 123-  
 125, 127, 148, 150, 192-193, 195, 200-203,  
 210, 222, 229, 230, 234, 287, 289, 297-298  
 Gansu, 9, 10, 88, 171, 178-179, 181-183,  
 185-186, 189, 207, 287, 301  
 Garm, 83  
 Gaza, 70, 129, 145, 154, 280  
 Gédrosie, 44, 63  
 Géorgie, 187  
 Gerrha (v. aussi Thaj), 16, 67, 100, 332  
 Ghulayfiqa (v. aussi Boulicas), 155  
 Giens, 322-323, 328  
 Gilgit, 24, 82, 92, 180  
 Goa, 199  
 Godavari (vallée de la), 26, 37, 50, 97, 99,  
 126  
 Godavaya, 317  
 Guangdong, 194, 236  
 Guangxi, 240  
 Guangxiao, 194  
 Guangzhou (v. aussi Canton), 195, 197,  
 236  
 Guardafui (v. aussi Aromates, Notos), 19,  
 74-75, 116, 133, 147, 216, 219, 306  
 Gujarat, 37, 44, 53, 65, 97-99, 118-121,  
 150, 152, 210, 286  
 Guldara, 248  
 Gundeshapur, 161  
 Hadramaout (Hadramawt), 28, 39, 129-  
 131, 140, 191, 276, 288, 293  
 Hainan (île de), 175  
 Hamadan (v. aussi Ecbatane), 91  
 Hami, 83, 85, 189, 233, 277  
 Hanoi, 198  
 Harappa, 45,

Hatra, 104  
 Hecatompylos (v. aussi Damghan), 16, 50, 56, 91  
 Hedjaz, 40, 160, 165, 278, 281, 283  
 Hegra (v. aussi Madâin Sâlih), 129, 279  
 Helmand (vallée de la), 12  
 Henan, 207  
 Herat, 11, 13, 35, 86, 91-92  
 Hexi, 188  
 Hiéropolis, 103, 282  
 Himalaya, 14, 121, 202, 215, 298  
 Himyar, 29-30, 39-40, 129, 131, 155, 157, 292,  
 Hindou Kouch (v. aussi Hindu Kush), 56  
 Hindu Kush (v. aussi Hindou Kouch), 13-14, 81-82, 88, 91-92, 95, 190, 202, 244, 333  
 Hira (v. aussi Al-Hira), 102, 148,  
 Hissar (monts), 11, 83  
 Hit, 105  
 Honshu (île), 171  
 Hôq (grottes de), 117, 140, 276, 316,  
 Hunza (vallée de la), 82  
 Hyrcanie, 27, 57, 168  
 Ibérie, 164  
 Icarie, 66  
 Ikaros (v. aussi Failaka), 15, 66-67, 280  
 Imaos (Mont), 84, 88  
 Indien (sous-continent), 14, 20, 26, 50, 52-53, 55-56, 63-65, 69, 77, 89, 97, 113, 117, 119, 121-124, 128, 134, 138, 147, 191-193, 197, 199, 200, 210, 212, 224, 227, 230, 231, 237-239, 244-246, 287, 294, 306, 317, 321,  
 Indienne (péninsule), 14, 21, 46, 52, 59, 63, 77, 86, 88, 110, 119, 124, 134, 191, 200, 202-203, 213, 215, 228, 230, 234, 240, 260, 288, 292, 298, 306, 332-333, 335  
 Indikomordana, 286  
 Indochine, 87, 87, 89  
 Indonésie, 32, 54, 55, 150, 196, 220, 246, 316  
 Indonésien (archipel, îles), 87, 95, 134, 192, 195, 203, 217-218, 296,  
 Indus, 12, 13, 20, 24-26, 35-38, 43-45, 48-49, 51, 63, 65, 92, 97-99, 102, 112, 118-120, 147, 172, 180, 191, 201, 211-212, 241, 297, 307  
 Insulinde, 16, 87, 96-97, 127, 141, 152, 174, 192, 194, 197, 199-200, 218, 228-229, 236, 246, 293, 335,  
 Ionie, 131, 291  
 Iotabé (île) (v. aussi Tiran), 145, 153-154, 269, 284  
 Irak, 156, 295  
 Iran, 58, 68  
 Irkeshtam, 83  
 Irradawy (rivière), 142  
 Issyk koul (Issygh koul, Issyk-kül, v. aussi Ysyk Köl), 189, 297, 333  
 Istakhr, 56  
 Iyyal, 122  
 Jakarta, 87, 229  
 Jandial, 243  
 Japon, 22, 171, 198, 224, 276  
 Java, 54, 95, 126, 173-174, 194-196, 198, 228, 236, 240, 287, 288, 319  
 Jawf, 131, 281  
 Jéricho, 278  
 Jiangsu, 234-235, 240  
 Jiaozhi (v. aussi Tonkin), 192, 194, 236  
 Julfar, 165  
 Juliopolis, 112  
 Junnar, 119  
 Kaboul, 12, 23, 35, 49, 85, 91-92, 94-95  
 Kachgar, 48, 82-83, 93, 178, 180, 184, 185, 233  
 Kalah, 174  
 Kalchayan, 244  
 Kalinga, 26, 96,  
 Kalliana, 240,  
 Kalliena, 199, 202  
 Kama (bassin de la), 170  
 Kamara (v. aussi Kaveripattanam, Puhar, Khabaris), 125  
 Kanauj, 201  
 Kanchipuram, 125, 194, 200  
 Kandahar (v. aussi Alex.d'Arachosie), 12, 56, 59, 91, 94, 163  
 Kangju, 273  
 Kapilavastu, 201  
 Kapisa, 56, 189-190, 194, 236  
 Karachar, 178, 184, 188-189, 295  
 Karaikadu, 125  
 Karakorum, 24, 34, 37, 81-82, 92, 169, 180, 184, 190, 195, 284, 297  
 Karategin, 83  
 Karghalik, 182

Karle, 119, 292  
 Karun, 68, 100  
 Karur, 55, 150  
 Kashkar, 239  
 Kausambi, 51-52  
 Kaveri (vallée de la), 96, 125, 210  
 Kaveripattanam (v. aussi Kamara, Puhar, Khaberis), 96, 125, 200  
 Kedah, 196, 200  
 Kerala, 97-98, 117-118, 121-122, 124, 244, 250, 289  
 Keriya, 297  
 Kerman, 12, 92, 163  
 Khaberis (v. aussi Kaveripattanam, Puhar, Kamara), 125  
 Khao Sam Kaeo, 55  
 Kharg (île de ), 15, 108, 239, 277, 309,  
 Khiber pass, 56, 92, 297  
 Khlong Thom, 127  
 Khor Rori (v. aussi Moscha limen), 129-130, 281, 288, 315-316, 318  
 Khorassan, 91-92, 102, 163, 170, 177, 229, 285  
 Khorezm, 297  
 Khotan, 14, 24, 48, 82, 92, 178, 182-184, 190, 223, 232-233, 241, 244, 245, 248, 285, 297, 300  
 Khouzistan (V. aussi Khuzistan), 169, 176  
 Khuan Luk Pat, 127  
 Khuzistan (v. aussi Khouzistan), 163  
 Kilwa, 163  
 Kirghizistan, 34, 83  
 Kirkouk, 239  
 Kizilsu (vallée de la), 82  
 Kockcha (riv.), 10  
 Kokhé (v. aussi Al Madain, Séleucie du Tigre), 166  
 Kolchi, 125  
 Kolhapur, 119  
 Kongwang (Mont), 235  
 Kos (île de) (v. aussi Cos), 213  
 Koufa, 166  
 Koweït, 66  
 Kra (isthme de), 20, 55, 87, 95, 126-127, 152, 173-174, 193, 198, 229, 246  
 Krishna (vallée de la), 26, 37, 50, 99, 119, 124, 128, 230  
 Ku Bua, 276  
 Kuala Selinsing, 95  
 Kucha (Kuchar, Koutcha), 48, 82, 171, 178-180, 182, 184, 188-190, 233, 235, 238, 246, 248, 296, 299, 301  
 Kukong, 174  
 Kunlun (cordillère du), 180-181  
 Kusinagara, 21  
 Kwarezm, 240  
 La Mecque, 41, 155-157, 294  
 Laccadives (archipel), 123  
 Lacs Amers, 72  
 Lagash, 45  
 Lanzhou, 274,  
 Laodicée, 120, 213  
 Lathrippa (v. aussi Médine, Yathrib), 156  
 Leukè Komè, 30, 72, 138, 259, 279  
 Leukos Limen (Quseir al-Qadim), 280  
 Levant, 47, 68, 290  
 Liangzhou (Liangzhu), 179, 287  
 Libye, 49  
 Limirike, 81, 87, 97, 121, 124  
 Linyi (v. aussi Champa), 194  
 Longmen, 33, 236  
 Lop Nor, 82, 233, 244  
 Loulan, 178, 181, 245, 297  
 Luoyang (Loyang, Chengzhou), 9, 22, 24, 32-33, 83, 85, 88, 127, 183, 194, 212, 234-236, 287, 294  
 Madagascar, 46, 218-219  
 Madâin Sâlih (Mada in Salih, v. aussi Hégra), 132, 279  
 Madras, 238  
 Maduraï, 150  
 Magadha, 202  
 Magan, 44, 45  
 Mahabalipuram, 200,  
 Maharashtra, 292  
 Maketa (v. aussi Ormuz, Ras Musandam), 50, 64, 216  
 Makran, 49, 56  
 Malabar (côte de), 26, 121, 146-149, 238, 250, 283, 293, 317, 325  
 Malacca (détroit de), 126, 174, 198, 240  
 Malaise (péninsule), 31-32, 54-55, 87, 96, 126, 141, 173-174, 193, 196-198, 228, 231, 236, 246, 288, 293, 296  
 Malaisie, 54-55, 215, 319, 326  
 Maldives (îles), 147  
 Malwa, 150  
 Mandsaur (Dashapura , v. aussi Dasapura.), 150, 286

Mantaï, 164, 199, 239  
 Margiane, 226  
 Marib, 281  
 Mariout (lac), 136  
 Maroc, 330  
 Marsa Nakari (v. aussi Néchésia), 115  
 Marseille, 5, 136, 139, 142, 253, 325, 334  
 Mary (v. aussi Merv, Antioche de Margiane), 91  
 Matara, 146  
 Mathura, 95, 119, 197, 201, 246-247, 252  
 Médamoud, 274,  
 Médie, 11, 16, 67, 103, 247,  
 Médine (v. aussi Lathrippa, Yathrib), 156, 159, 283-284  
 Méditerranée, 8, 14-15, 17, 26-27, 38, 45, 48, 57-58, 62-63, 66-67, 73, 77, 79, 94, 103, 105, 108-109, 119-120, 125, 127, 129, 132, 134, 136, 138, 144-146, 151-152, 176, 178, 182, 208, 210, 219, 223, 225, 248, 253-254, 262-263, 267, 270, 280-281, 291, 311, 314, 320, 322, 330, 332, 334  
 Mehrgarh, 210  
 Mékong, 21, 31, 32, 88, 127, 173, 192-193, 197, 229, 246  
 Meluhha, 44  
 Mer d'Arabie, 46, 50, 63, 100, 117, 239, 244, 295, 305-308, 312, 324  
 Mer de Chine, 20, 86, 89, 95, 127, 175, 193, 195, 203, 236, 246, 248, 270, 287, 319-320, 332  
 Mer Morte, 278-279  
 Mer Noire, 48, 89-90, 103, 164, 168, 187-188, 311  
 Mer Rouge, 15, 17-20, 29, 30-31, 40-41, 47, 64, 70-77, 89-90, 94, 98, 110-113, 115-118, 121, 123, 125, 128-132, 134-147, 149-154, 157, 162, 164, 174, 178, 191, 194, 203, 215, 217, 219, 224, 243, 251, 252, 254, 257-258, 261-263, 266-267, 269, 274, 280, 283, 284, 288-289, 292, 298, 301-304, 306-308, 310-312, 314, 316, 320, 322, 323, 325, 329, 330, 332, 335  
 Méroé, 132  
 Merv (v. aussi Antioche de Margiane, Mary), 11, 13, 21, 23, 35, 63, 91-93, 162, 170, 180, 184, 189, 226, 229, 233, 235, 240, 242, 285, 290  
 Mésène-Characène, 16, 27, 64, 69, 86, 100, 101-102, 105, 107-109, 160, 162, 239, 275, 280, 283,  
 Mésopotamie, 4, 15, 16, 18-19, 27, 28, 40, 43, 45, 47, 56, 60, 62-70, 75, 77, 80, 86, 91-92, 97, 99-110, 134, 148, 156-157, 159, 160, 164, 166-169, 171-174, 176, 194, 202-203, 209, 222, 224, 238-239, 241-242, 247, 254, 256, 263, 266-269, 274, 280-281, 283, 285, 289, 291-292, 299, 321, 334  
 Millet, 280,  
 Mingmaw, 55  
 Miran, 178-179  
 Modura, 124  
 Mohenjo-daro, 45  
 Mongolie, 90, 94, 186, 247, 276, 300  
 Mons Porphyrites, 94, 316  
 Moscevaja Balka, 187  
 Moscha limen (v. aussi Khor Rori), 71, 138, 147, 288, 316  
 Mosyllum, 213, 216  
 Mozambique, 218-219, 330  
 Mumbai (v. aussi Bombay), 25, 38, 119, 172, 202, 293, 313  
 Muscat, 162, 165, 198  
 Muza, 29, 116, 129, 130-131, 138, 147, 295  
 Muziris (v. aussi Pattanam), 87, 117-119, 121-122, 150, 172, 199, 212-213, 215, 220, 224, 238, 250, 253, 255, 257, 264, 292, 331  
 Myanmar (v. aussi Birmanie), 236  
 Mylapore, 238  
 Myos Hormos (v. aussi Quseir), 31, 72-73, 79, 98, 111, 112-115, 129, 138-140, 143, 145, 153, 211-212, 251, 257, 280-281, 289, 303, 307, 314-315, 320-322, 328-329  
 Mysore, 87  
 My-Thô, 141  
 Nabatène, 31, 115, 131, 220, 262  
 Najran, 40, 129, 148, 155, 281  
 Nankin, 9, 32-33  
 Naqsh-e Rostam, 37  
 Narmada, 26, 51, 97, 118  
 Nasik, 119, 292  
 Néchésia, 73, 115  
 Nedjd, 40  
 Nelcynda, 87, 121, 125,  
 Népal, 201, 214  
 Névasa, 119-120

Nicée, 239  
 Nicephorion, 104  
 Nicobar (îles), 196, 198  
 Nil, 17, 31, 41, 72-76, 79, 94, 111-114, 132, 139, 152-154, 157, 207-208, 251, 257, 259-260, 262, 267, 282-283, 299, 310, 317, 320-321  
 Ninive, 103-104  
 Nisa, 60, 91  
 Nishapur, 91, 102  
 Nisibe (v. aussi Nisibis), 292  
 Nisibis (v. aussi Nisibe), 28, 68, 103, 158-159, 167-168, 283  
 Nitris, 118  
 Niya, 178-179, 181, 244, 245, 298  
 Notos (v. aussi Guardafui, Aromates), 75  
 Nouvelle-Guinée, 54  
 Nubie, 17, 31, 132  
 Óc Eo, 127-128, 173, 225  
 Océan Indien, 20, 30-31, 46, 47, 53, 79, 93, 110, 116-117, 136, 143-144, 146, 149, 151-152, 157, 171-173, 194-195, 199, 203, 211-212, 215, 217-218, 238, 250-252, 258, 266, 269, 289-290, 296, 302, 307, 308, 310-311, 314, 316, 320, 325-326, 328-330, 333, 335,  
 Okelis, 116, 129, 130, 138, 147, 217  
 Oman, 155, 198  
 Ommana, 97, 100, 211, 288, 321  
 Omna, 100  
 Ophir, 47  
 Opone, 133-134, 147, 172  
 Ordos, 186  
 Orissa, 26, 96, 200  
 Ormuz (v. aussi Maketa, Ras Musandam), 50, 64, 100, 108, 162, 165, 306  
 Oronte, 99  
 Orsk, 48  
 Ortospana, 91-92  
 Osh, 83  
 Osrhoène, 104  
 Ostie, 280, 327  
 Oural (Monts), 48, 170, 187, 267  
 Oxus (v. aussi Amu Darya), 15, 23, 34, 35, 56-57, 90, 103  
 P'ong Tük, 141  
 Pacifique, 218,  
 Pacung, 95  
 Pagan, 141  
 Paithan, 97  
 Pakistan, 47, 122, 210, 223  
 Palembang, 196, 294  
 Palestine, 19, 39, 68-70, 75-76, 140, 146, 152, 176, 260, 283  
 Palimbrotha (v. aussi Patna, Pataliputra), 50, 64  
 Palk (détroit de), 53-54, 123, 199, 308  
 Paloura, 287  
 Palus Maeotis, 90  
 Pamirs, 21, 23, 34, 81-83, 85, 88-89, 91, 169, 180, 183-184, 189-190, 297, 333  
 Panchkora, 60  
 Panjikent (Pendjikent), 229, 245, 272  
 Pardagwi, 56  
 Paropamise, 88  
 Parthie, 11, 15, 90, 146  
 Pasitigris, 100  
 Patala, 65, 317  
 Patalène, 12, 64, 117-118, 121  
 Pataliputra (v. aussi Patna, Palimbrotha.), 12-13, 50, 201, 298  
 Patna (v. aussi Pataliputra, Palimbrotha), 50-51  
 Pattanam (v. aussi Muziris), 119-120, 122, 151, 172  
 Pemba (île de), 133  
 Pendjab ( Punjab), 12, 24, 37, 88, 224, 286  
 Perimula, 118, 222  
 Periyar, 122  
 Perse, 8, 18, 27, 31, 33, 36, 49, 81, 108, 135-136, 147-148, 152, 155, 159-160, 164, 167, 170-171, 173-175, 180, 184, 186, 189, 191, 199, 210, 220, 222-223, 228, 247, 276, 284, 293  
 Persepolis, 34, 56, 68  
 Persique (golfe), 15-16, 18-19, 22, 27-28, 38, 44-45, 49, 63, 64-69, 77, 86, 90, 92, 97-101, 107-109, 115, 121, 129, 130, 133-135, 138, 147, 152, 157, 159-160, 162, 164-167, 171-172, 174-178, 204, 211, 216, 219, 222, 273, 275, 277, 280-281, 288, 290-291, 295-297, 306-308, 313, 316-317, 321, 331-332  
 Peshawar, 34, 37, 93-94, 232  
 Petra, 31, 67-68, 70, 75, 101, 105, 129, 132, 262, 279, 280-281, 288  
 Pharat (v. aussi Forath), 166  
 Phase (fleuve), 168, 187  
 Phasis, 168

Phénicie, 67, 173, 208, 210, 224, 281-282, 321  
 Philadelphie, 31, 145  
 Philippines, 55, 319, 326  
 Philotera, 72  
 Phrygie, 67  
 Pingcheng (v. aussi Datong), 183, 188  
 Pithom, 18, 72  
 Poduke (v. aussi Arikamedu), 119, 125  
 Pompéi, 3, 126, 221, 225  
 Pondichery, 125,  
 Pont (Pont Euxin), 57, 103, 253  
 Pont d'Adam, 308  
 Port Soudan, 303  
 Portes Caspiennes, 91  
 Portes de fer, 11, 23, 189  
 Pount, 47, 73  
 Pouzolles, 252  
 Priène, 280  
 Ptolémaïs Théron, 74, 132  
 Puhar (v. aussi Kaveripattanam, Kamara, Khaberi), 125, 210, 292  
 Qana (v. aussi Qané), 281, 284, 288, 295  
 Qané (v. aussi Qana), 29, 40, 76, 100, 114, 116, 122, 129-131, 138, 140, 145, 147, 154, 172, 191, 276  
 Qaryat al-Faw, 281  
 Qataban, 71, 129, 131  
 Qatar, 19  
 Quseir (v. aussi Myos Hormos), 280, 314  
 Rangoon, 54, 88  
 Ras Fartak (v. aussi Syagrus), 116  
 Ras Musandam (v. aussi Maketa, Ormuz), 216  
 Rev Ardashir, 240, 293  
 Rhapta, 134, 219, 295  
 Rhinocolure, 129  
 Rhodes, 58, 280  
 Rinan, 194  
 Rome, 5, 16, 21, 24, 27, 29, 31, 39-40, 79, 80, 85, 88, 108-109, 114, 121, 123, 126, 150, 159, 176, 207-209, 211, 214-216, 220-223, 225, 230, 260-262, 265, 267, 281-283, 335  
 Russie, 227  
 Saba, 29-30, 39,  
 Sabota (Sabata, v. aussi Shabwa.), 129, 130-131  
 Sada, 287  
 Saint-Tropez, 330  
 Sakastan ( Seistan), 13  
 Salween (riviere), 88  
 Samarcande, 34, 36, 83, 183, 185, 189, 192, 208, 240-242, 245, 274, 278  
 Samos (île de), 216  
 Sanaa, 17, 294  
 Sanchi, 119, 326  
 Sarnath, 247  
 Satingpra, 152, 198  
 Schédia, 257  
 Scythie, 47, 84, 95, 98, 119, 223, 239, 276  
 Séleucie de Piérie, 142  
 Séleucie du Tigre (v. aussi Kokhé, Al Madaïn), 15, 28, 66, 68-69, 91, 99-104, 107, 109, 140 ?, 166, 282, 292  
 Serendib (v. aussi Ceylan, Sri Lanka, Taprobane), 150, 285  
 Sérinde, 21, 33, 61, 81, 84-86, 89, 91, 94, 169-170, 177, 180, 183-185, 188, 191, 210, 238, 246-248, 287, 298  
 Shabwa(v. aussi Sabota, Sabata), 129, 140, 145, 148, 256, 276, 293  
 Shahrinav, 93  
 Shandong, 48, 195, 198, 207,  
 Shanshan, 233  
 Shar-i Qumis (Monts), 91  
 Shatial, 169, 180, 184, 241  
 Sheberghan, 93  
 Shenshef, 143  
 Shiraz, 166  
 Shushtar, 161  
 Si Ngan Fou, 240  
 Siam (golfe du), 54, 127, 174, 198  
 Sibérie, 60, 276  
 Sichuan, 32, 181, 194  
 Sidon, 208, 280  
 Sind, 37-39, 98, 162-163, 172, 175, 190, 202  
 Sindou, 199, 202  
 Singapour, 326  
 Siraf (v. aussi Auzinga), 162, 165, 175, 296, 313  
 Sivas ( Sébastée), 168  
 Socotra(v. aussi Dioscorides, Fortunées), 19-20, 65, 76, 98, 116-117, 140, 147, 172, 191, 238, 240, 276, 281, 288, 292, 305-306, 316-317,  
 Sogdaia ( Sudak), 187  
 Sogdiane, 11-12, 23, 34-36, 60, 83, 84, 93, 162, 169, 178, 180-181, 186-187, 189-190,

192, 229, 235, 241, 245, 247-248, 270,  
 272-274, 279, 286  
 Sohar, 165  
 Somalie, 74, 133-134, 213, 253, 306  
 Sonde (îles de la), 87, 192, 312  
 Sopatma, 125  
 Sravasti, 201, 231  
 Sri Lanka (v. aussi Taprobane), 52-53, 88,  
 122-123, 150, 164-165, 172, 175, 194-196,  
 199, 202-203, 219, 222-223, 231, 239, 250,  
 256, 285, 293, 308, 317-318, 333  
 Srivijava, 32  
 Suanie, 187  
 Sudak (v. aussi Sogdaia), 187  
 Suez, 49, 72, 112, 136-137, 143-144, 146,  
 153, 203, 303, 307, 310, 320, 324, 329,  
 330,  
 Suhar, 163  
 Suikai, 174  
 Sumatra, 32, 54, 87, 96, 174-175, 194, 196,  
 198, 288, 294, 319, 326  
 Suse, 49, 67-69, 101, 107, 161, 166  
 Susiane, 67  
 Suvarnabhumi (v. aussi Chersonèse d'or),  
 54, 236  
 Swat, 222  
 Syagrus (v. aussi Ras Fartak), 116  
 Syr Daria (Iaxartès), 192, 272  
 Syrie, 4, 11, 15, 18-19, 28, 39, 47, 60, 70,  
 74, 76, 80, 89, 94, 99, 104, 109, 120, 131,  
 134-135, 140, 142, 156, 159-161, 167, 176,  
 188, 210, 213, 215, 219, 226, 254, 259,  
 262, 267-269, 282, 295  
 Ta'izz, 71  
 Tachkent, 34  
 Tadjikistan, 83  
 Tagara, 97  
 Taklamakan, 48, 81, 189  
 Takola, 193  
 Talas (fleuve), 34, 185, 189, 249  
 Tamil Nadu, 59, 96, 124, 150  
 Tamluk (v. aussi Tamralipti), 127  
 Tamralipti (v. aussi Tamluk), 14, 52, 87,  
 127, 195-196, 200, 321  
 Tanzanie, 134, 219  
 Taprobane, (v. aussi Ceylan, Sri Lanka),  
 52, 88, 96-97, 115, 121-123, 125, 148,  
 150-152, 154, 157, 173, 199-200, 222, 240,  
 252, 268, 294, 308, 312, 317  
 Tarim, 10, 14, 21-23, 32-35, 44, 61, 63, 81,  
 82, 84, 86, 89, 171, 178, 180-182, 184-185,  
 188, 190-191, 202, 212, 232-234, 240-241,  
 244-245, 248, 256, 268, 270, 273, 286,  
 295-297, 299,  
 Tarsis, 47  
 Tashkurgan ( Taxkorgan), 83  
 Taxila, 10, 12, 21, 25, 37, 43, 49-52, 55,  
 60, 62, 92-95, 119-120, 230, 241, 243, 298,  
 Térédon, 100, 166  
 Terek (passe du), 83  
 Termez, 56, 60, 83, 229, 238, 244  
 Thaïlande, 32, 55, 87, 95, 127, 141, 196,  
 198, 229, 236, 246, 276, 319  
 Thaj (v. aussi Gerrha), 67, 281  
 Thapsaque, 65  
 Thébaïde, 19, 75-76, 139, 142, 144  
 Thèbes, 47, 148, 320  
 Thumata, 100-101, 166  
 Tibet, 9, 61, 88, 190, 297  
 Tien shan, 34, 81-84, 89, 91, 169, 180,  
 184, 188, 189,  
 Tiflis, 167  
 Tigre, 15, 18, 28, 65-66, 68-69, 91, 99-104,  
 107-108, 125, 141, 158-159, 164, 166, 167,  
 169, 186, 203, 226, 282, 291, 297,  
 Tihama (plaine de la), 40-41, 155  
 Tillya-tepe, 60  
 Timna, 129, 131  
 Tinos, 280  
 Tiran (v. aussi Iotabé), 145,  
 Tissamaharama, 151  
 Tokharestan (Tokharistan), 242  
 Tonkin (v. aussi Jiaozhi), 10, 32, 126, 141-  
 142, 192-193, 195, 197-198, 235, 236, 240  
 Tour de pierre (la), 83-84, 126, 182  
 Transcaucasie, 103  
 Transoxiane, 22, 240, 242, 273, 275-276  
 Trébizonde (Trabzon), 187  
 Tripoli, 177  
 Troglodytique, 18, 217, 258  
 Trois pagodes (col des), 55  
 Tun-Sun ( Touen-siun), 174, 228  
 Turfan (Tourfan, Turpan), 33, 36, 171,  
 178, 180, 184-186, 188-190, 208, 233, 241,  
 243, 256, 272, 295  
 Turkestan, 12, 24, 35, 84-85, 171, 179,  
 182, 184, 186, 211, 232-234, 241, 245-246,  
 287, 298, 333  
 Turkmenabat ( Charjew), 180, 184

Tylos (v. aussi Bahreïn), 66, 69, 108, 275  
 Tyndis, 121  
 Tyr, 149, 159, 176-177, 208,  
 U Thong, 141  
 Ujjain, 25, 51, 52, 95, 119-200, 210  
 Ukraine, 224  
 Ulugh Art, 185  
 Ur, 45,  
 Uraiyur, 125  
 Vaisali, 202  
 Van (lac de), 289  
 Varanasi (v. aussi Bénarès), 26, 52, 200-  
 201, 230  
 Vasavasamudram, 125  
 Vetus Hydreumna, 289  
 Vidisa, 200  
 Vietnam, 9, 20, 54-55, 62, 87, 95, 141,  
 179, 192, 194-195, 197, 221, 246  
 Vindolanda, 215  
 Volga, 90, 187, 222-223, 300,  
 Vologésiade (v. aussi Vologesias), 106,  
 109, 159, 274  
 Vologesias (v. aussi Vologésiade), 91, 100,  
 102-103, 105, 107  
 Wadi Shiran, 165, 281  
 Wakhan (Vakhan), 11, 94, 190  
 Wuwei, 183, 186, 278, 300  
 Xinjiang, 22, 84, 86, 89-90, 162, 171, 178-  
 179, 181, 183-184, 186, 233-234, 297  
 Yangtse (Yángzǐ Jiāng), 297  
 Yangzhou, 175  
 Yarkand, 22, 61, 82, 92  
 Yarmouk, 39  
 Yathrib (v. aussi Médine, Lathrippa), 156,  
 283  
 Yemen, 29, 39-40, 71, 155-156, 160, 172,  
 175, 278, 281, 295  
 Yingdak, 174  
 Ysyk Köl (Issygh koul, Issyk-kül ,v. aussi  
 Issyk koul), 84  
 Yumen guan, 82  
 Yungang (grottes de), 235, 244  
 Yunnan, 9, 62, 88, 142, 181, 193, 197, 215,  
 220  
 Zagros, 91, 103-104, 168  
 Zanzibar, 133-134, 165  
 Zaranj, 91-92  
 Zerafshan, 184  
 Zeugma, 39, 103-104,  
 Zhangye, 183  
 Zigerus, 116



## Index des noms de personnes

- Aabei, 275  
Abgar, 239,  
Abraha, 40, 157, 292  
Abraham de Kashkar, 239  
Aelius Gallus, 29-31, 79, 111-113, 129, 320  
Agatharchides, 65, 67-68, 70, 75, 317  
Agathopus, 251  
Agesilas, 226,  
Ahai, 173  
Ailia Isidora, 251  
Ailia Olympias, 251  
Ailios Apolonarios, 251  
Alaric, 150, 176  
Alexandre le Grand, 3-4, 8, 10-13, 15-16, 18, 24, 43-44, 50-52, 58, 63-66, 70, 77, 91, 95, 107, 137, 148, 205-207, 211, 213, 216, 221, 229-230, 237-238, 241-242, 245, 252, 269-271, 278, 283, 290, 302, 308, 321, 332, 334  
Alexandros, 126  
Alopen, 240,  
Amitocrate, 14  
Amoghavajra, 196  
Amorcésos, 145, 154  
An Lushan, 185, 276  
An Nuopantuo, 275  
An Shigao, 235  
Ananias, 107, 283  
Andragoras, 11  
Anilaios, 283  
Annius Plocamus, 123  
Antigone le Borgne, 17, 279  
Antiochos I<sup>er</sup>, 14, 59, 290  
Antiochos II, 11, 59  
Antiochos III, 11, 15-16, 19, 56, 58, 67-68, 70, 74, 163, 332  
Antiochos IV, 16, 69  
Antiochos V, 16  
Antonin le Pieux, 24, 27, 30, 109, 127, 250, 262, 266  
Aphilas, 143  
Apollinarius, 255  
Apollodotus II, 24  
Apollonius de Tyane, 25, 230, 238, 256,  
Apresam, 161  
Ardashir, 38, 109, 158, 160-163, 166, 169, 174, 175, 226,  
Aretas IV, 280  
Ariston, 17, 71  
Arsace I<sup>er</sup>, 11, 15  
Arsace II, 11,  
Artaban, 101  
Artevan, 274  
Asinaios, 283  
Asoka, 13, 14, 49, 51, 52, 56, 231, 236, 237, 245, 247, 291, 300  
Athambilus, 27, 108  
Athanase, 149  
Auguste, 22, 24-26, 29-30, 55, 79, 91, 99, 104, 113-114, 118-119, 121, 230, 250, 251, 255, 260-261, 264, 267, 314  
Aurel Stein, 61, 179, 181-182, 223,  
Aurélien, 41, 140, 208, 254, 267  
Antun (v. aussi Marc Aurèle), 22  
Avidius Cassius, 28, 102, 109  
Azes I, 25  
Azes II, 25  
Baeton, 91  
Bahram V, 37, 162  
Ban Chao, 22-23, 82, 86, 92, 108, 211, 233-234, 295  
Bar Kokhba, 279  
Barthélemy, 238  
Bérénice, 18  
Bhallika, 54  
Bodhidharma, 196  
Boliades, 106,  
Bouddha, 6, 54, 92, 96, 174, 197, 228, 230-232, 234, 237, 244-246, 248, 287, 313, 326  
Bouddhabadra, 198  
Buddhagupta, 200  
Bumin, 275  
Caelobothras, 121  
Caius Numidius Eros, 251  
Calanus, 230  
Caligula, 221-222, 250, 260, 262, 264  
Calypso, 322,  
Caracalla, 109, 139, 266  
César, 33, 80, 85, 103, 130, 207, 257  
Césarion, 30  
Chandragupta, 13-14, 52, 316  
Charibael, 29

Chilpéric, 136  
 Cicéron, 258  
 Claude, 88, 107, 123, 264  
 Claude II, 267  
 Cléarque, 58  
 Cléopâtre, 20, 30, 111-112, 208, 222  
 Clotilde, 207  
 Clovis, 207  
 Commode, 261, 266  
 Constance II, 40, 147, 164-165, 284  
 Constantin, 41, 151, 267  
 Constantin II, 182  
 Crassus, 101, 207, 263  
 Cratère, 12, 56, 163  
 Ctésias, 43, 48-49  
 Cyrus, 48-49, 57, 153  
 Dandamis, 148  
 Darius, 43, 49, 66, 72, 291  
 Déimaque, 14  
 Démétrios I<sup>er</sup>, 14, 259  
 Démétrios II, 14,  
 Demodamas de Milet, 11  
 Démosthène, 253  
 Dharmakrama, 196  
 Dharmaraksa, 287  
 Dioclétien, 39, 41, 139-140, 142, 158, 167,  
 176, 267, 301  
 Diodote, 11  
 Diogène, 133  
 Diognète, 91  
 Dionysios, 14  
 Domitien, 112, 215, 261  
 Duthagamani, 53  
 Edesius, 149, 239  
 Égéria, 144  
 Egibi, 48  
 Elijah, 160  
 Eucratides<sup>r</sup>, 12, 59  
 Eudoxe de Cyzique, 20, 76, 227, 257, 259  
 Eumède, 74  
 Euthydème, 11, 60  
 Fan Zhan, 193  
 Faxian, 147, 151, 183-184, 195, 198, 200-  
 201, 228-229, 233, 235-236, 256, 298, 333  
 Fa-yong, 82  
 Firmus, 140, 254, 267  
 Frédégonde, 153, 207  
 Frumentius, 149, 239  
 Gaius Norbanus Ptolemaios, 252  
 Gan Ying, 22, 86, 92  
 Gaspar, 25  
 Germanicus, 27, 29, 47, 107  
 Gondopharès, 25, 238, 244  
 Gunabhadra, 196  
 Gunavarman, 195, 236, 287,  
 Guwangwu, 286  
 Hadrien, 24, 31, 105, 109, 122, 131, 215,  
 262, 265  
 Hammourabi, 45,  
 Hannibal, 59,  
 Haschim, 156  
 Hatchepsout, 47  
 Héraclius, 39, 153, 188, 269  
 Hermaeus, 23  
 Hermeros, 130  
 Hippalos, 110, 117, 302  
 Hippocrate, 58, 215  
 Hiram, 47  
 Ho, 85  
 Honorius, 144, 151, 158, 166, 250  
 Hormizd, 172  
 Houan, 234  
 Houang-ti, 207  
 Hou-lou, 241  
 Huang Chao, 204  
 Hyspaosines, 16, 69, 108-109  
 Hyspasinès, 59  
 Iaddios, 274  
 Iambulus, 64  
 Iaraios, 275  
 Iarhibolès, 275  
 Ishoyabh III, 293  
 I-Tsing, 235  
 Jean l'Aumônier, 152  
 Jiamoluo, 194  
 Jinagupta, 190  
 Julianus, 40  
 Julien, 39, 150, 167  
 Justin, 164, 186-187, 249  
 Justinien, 40, 152-154, 157-158, 160-161,  
 163-164, 167, 170, 173, 177, 183, 210,  
 212-214, 248, 253, 259, 269, 285  
 Kang Senghui, 192, 235, 236  
 Kang Tai, 192-194  
 Kanishka, 25-26, 131, 226, 232, 244, 288,  
 Kartir, 229, 235  
 Kaundinya, 196, 228  
 Kautilya, 14, 316  
 Kavad I<sup>er</sup>, 240  
 Khadidja, 156

Khosro I<sup>er</sup> Anushirvan, 36, 39, 158, 160-163, 170, 172, 176-177, 246, 284  
 Khosro II, 39, 172, 185  
 Kien tchen, 197  
 Kosmas, 284  
 Kujula Kadphises, 23, 25  
 Kumarajiva, 233  
 Lausus, 148  
 Lei-tsou, 207  
 Lolliia Paulina, 221-222  
 Lucius Iulius Ursus, 113  
 Lucius Verus, 28, 105, 109, 334  
 Macrien, 151  
 Maès Titianos, 83-85, 91, 102-103, 167  
 Mahomet, 39, 155-156, 158, 294  
 Malichos II, 98  
 Mandanis, 230, 243  
 Mani, 41, 140, 144, 159, 166, 172, 187, 242  
 Maniakh, 187, 242  
 Marc Antoine, 24, 105, 107, 222-223, 273  
 Marc Aurèle (v. aussi Antun), 22, 126-127, 266  
 Marcien, 151, 153  
 Marcus, 252  
 Maues, 24, 243  
 Maximin, 141  
 Mégasthène, 14, 51-52, 298, 321  
 Ménandre, 12, 53-54, 60, 159, 186-187, 231, 237, 287  
 Méropius, 149  
 Mettius Rufus, 257  
 Mēwnāy, 275, 277  
 Ming (empereur), 234  
 Ming ti, 88  
 Ming Yuan, 197  
 Mithridate, 108, 214  
 Mithridate II, 10, 13, 16, 61, 69, 101  
 Moschion, 251  
 Mu, 48,  
 Mulavarman, 246  
 Nabuchodonosor, 48, 283  
 Nagasena, 12  
 Nanaydhat, 274, 275, 277  
 Nanaythvār, 275  
 Nanayvande, 274, 275  
 Nandin, 195, 236  
 Naratos, 59  
 Narsès, 158-159, 176  
 Néarque, 15, 50, 63-64, 216, 222  
 Néron, 31, 90, 128, 132, 211, 250, 252, 262, 264, 265  
 Ngai, 234  
 Nicanor, 104, 112, 114, 251-252  
 Nonius, 223  
 Nonnosos, 40  
 Odeinath, 159  
 Oggas, 166  
 Onésicrite, 216, 230, 243, 308  
 Oradzès, 107  
 Pacorus II, 235  
 Palladius, 148, 317  
 Paminis, 252  
 Pamphile, 209  
 Pantène, 238  
 Parthenios, 252  
 Patrocle, 15, 56  
 Paul Émile, 260  
 Peroz, 34, 170-172  
 Persée, 127, 260  
 Pēsak, 274  
 Pharnace, 103  
 Philémon (Philon ?), 18  
 Philippe, 13  
 Phraotes, 25  
 Platée, 209  
 Pompée, 57, 79, 80, 90, 215, 252, 260  
 Posidonius, 20  
 Priscus, 285  
 Probus, 140  
 Ptolémée I<sup>er</sup> Sôter, 69, 71,  
 Ptolémée II Philadelphie, 14, 17-18, 58, 71-74, 114, 207  
 Ptolémée III, 18, 71, 74, 76  
 Ptolémée IV, 75  
 Ptolémée V, 75  
 Ptolémée VIII Évergète II, 20  
 Ptolémée XII, Aulete, 258  
 Publius Mamilius Chresimus, 251  
 Pūrna, 231, 313  
 Pythagore, 230  
 Qiyu, 194  
 Rachia, 88  
 Ramsès II, 46-47, 214  
 Rhodon fils de Lysimaque, 73  
 Richtofen (von), 205  
 Rudrasena, 143  
 Saint Mar Grégoire, 239  
 Saint Rabban Bar-Sadhé, 165, 239  
 Salomon, 47

Samudragupta, 267  
 Samuel, 283, 285  
 Sanghabhadra, 196  
 Sanghavarman, 196  
 Satakarni, 26  
 Satyrus, 72  
 Scholasticus de Thèbes, 148-149,  
 Scylax de Caryanda, 49  
 Scythianus, 144  
 Séleucos I<sup>er</sup> Nicator, 11-13, 15, 52, 56-57,  
 68, 104, 290  
 Séleucos II, 18, 59  
 Séleucos IV, 69  
 Septime Sévère, 21, 28  
 Septimius Vorod, 159  
 Severus, 251  
 Shapur I<sup>er</sup>, 34, 39, 159, 242  
 Shapur II, 35, 38-39, 161-162, 164, 293,  
 334  
 Shon-nung , 215  
 Sizabul, 242  
 Soados, 106, 109, 254, 273, 274  
 Sophon, 289  
 Sophytos, 59  
 Sotalès, 66  
 Sulayman, 205  
 Suréna, 101  
 Sylla, 215, 222  
 Synèse, 313  
 Tanmoyeshe, 194  
 Thaddée, 239  
 Thaimarsa, 274  
 Théodore, 160  
 Théodose, 149,  
 Théodose I<sup>er</sup>, 164-165  
 Théodose II, 144, 148-149, 158, 166  
 Théophile, 133, 311  
 Théophile l'Indien, 40, 147, 239, 284, 292,  
 293  
 Thomas, 25, 100, 238, 291  
 Thoma de Cana, 293  
 Tibère, 36, 85, 91, 104, 120, 125, 127, 187,  
 207, 259, 260-262, 264  
 Tiberius, 252  
 Tigrane d'Arménie, 294  
 Toutankhamon, 47  
 Trajan, 24, 27-28, 31, 98, 105, 108, 112,  
 122, 154, 262, 266, 279, 334  
 Trapusha, 54  
 Ts'in louen, 141  
 Ulpus Yarhai, 106, 254, 275  
 Ulysse, 322  
 Ur-Nanshe, 45  
 Vajrabodhi, 175, 196, 294  
 Valens, 182  
 Valentin, 36, 187  
 Valerien, 34, 141  
 Vardanès, 25  
 Varkhuman, 189  
 Varzak, 274  
 Vasisjhîputra Sri Pulumâvi, 124  
 Vasudeva II, 34  
 Victorinus, 141  
 Vima Kadphises, 23-25  
 Vitellius, 261  
 Vologèse, 102  
 Wang Mang, 9, 21  
 Wendi, 275  
 Worod, 109  
 Wudi, 9-10, 23, 32, 60, 82, 87-88, 260  
 Xerxès, 49  
 Xuan kui, 196, 200  
 Xuan kuien, 196  
 Xuan Zang, 92, 173, 189-190, 200-202,  
 231, 241, 272, 287,  
 Xuan Zhao, 190  
 Yazdgird (Yazdgard) I<sup>er</sup>, 148, 158, 172,  
 173,  
 Yazdgird (Yazdgard) II, 284  
 Yazdgird (Yazdgard) III, 39  
 Yi Jing, 174, 196  
 Zarmaros, 230  
 Zémarche, 187  
 Zénobie, 139-140, 159, 267,  
 Zhang Qian, 9, 13, 23, 61-62, 81-82, 260,  
 287  
 Zhijiangliang, 179

## **Table des abréviations**

*BEFEO : Bulletin de l'Ecole française d'Extrême-Orient*

*CRAI : Comptes rendus des séances de l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres*

*DHA : Dialogues d'histoire ancienne*

*H.N. : Histoire naturelle*

*JAIH : Journal of Ancient Indian History*

*RÉA : Revue des Études Anciennes*

*RHR : Revue de l'histoire des religions*

## Bibliographie

### Nota

Les sources bibliographiques proviennent classiquement des diverses bibliothèques à disposition, ainsi que de tous les articles et livres accessibles sur Internet. Deux sites sont particulièrement précieux, l'Itinera Electronica de l'université de Louvain et celui de Philippe Remacle.

Les illustrations ont été fournies par Internet ou sont des documents personnels de l'auteur.

Abraham S.A., « Strategies for Surface Documentation at the Early Historic Site of Pattanam, Kerala: the Malabar Region Archeological Survey », dans M. Willis (éd.), *Migration, Trade and Peoples: European Association of South Asia Archaeologists*. Proceedings of the eighteenth congress, London, 2005, London: The British Association for South Asian Studies, The British Academy, 2009. Part 1: *Indian Ocean Commerce and the archaeology of Western India*, R. Tomber, L. Blue, S. Abraham (eds.), London, 2009, p. 14-28.

Abdullah Y.M., Ghaleb A.O., Sedov A.V., « Early Qatabanian coinage: the as-Surayrah coin hoard », *Arabian archaeology and epigraphy*, 8, 1997, p. 203-229.

Agius D.A., *Handbook of Oriental Studies*, Section 1, *The Near and Middle East, Classic Ships of Islam, From Mesopotamia to the Indian Ocean*, H. Altenmüller, B. Hrouda, B.A. Levine, R.S. O'Fahey, K.R. Veenhof, C.H.M. Versteegh (eds.), Brill, Leiden Boston, 2008, 505 p.

Agius D.A., « Omani Seafaring Identity before the Early 1600s: Ethnic and Linguistic Diversity », dans M. Hoffmann-Ruf and A. Al-Salimi (eds.), *Oman and overseas*, Georg Olms, 2013, p. 41-56.

Ajit K., Rajesh S.V., Abhayan G.S., et al., « Indian Ocean Maritime Trade: Evidences from Vizhinjam, South Kerala, India », *Journal of Indian Ocean Archaeology*, 9, 2013, p. 195-201.

Allibert Cl., « Les réseaux de navigation du début de l'ère chrétienne au XVI<sup>e</sup> siècle. Rencontre de populations, échanges commerciaux et matrimoniaux, concurrence à l'ouest et à l'est de Madagascar », dans M.-Fr. Boussac, J.-Fr. Salles et J.-B. Yon (éds.), *Topoi*, suppl. 11, 2012, p. 341-357.

Amiguès S., « Un cinnamome fantomatique », *Topoi*, 6/2, 1996, p. 657-664.

Andreau J., « Présentation : vingt ans après *L'économie antique* de Moses I. Finley », *Annales. Histoire, Sciences Sociales*, 50, 5, 1995, p. 947-960.

Andreau J., *Banques et affaires dans le monde romain, IV<sup>e</sup> siècle av. J.-C.- III<sup>e</sup> siècle ap. J.-C.*, Éditions du Seuil, Collection points histoire, Paris, 2001, 332 p.

Angot M., *Histoire des Indes*, Les Belles Lettres, Paris, 2017, 895 p.

Arbach M., Crassard R., « Le Yémen antique vu de l'intérieur : travaux et recherches archéologiques par les Yéménites », *Chroniques yéménites*, 14, 2007, p. 1-14.

Arbach M., Schiettecatte J., « De la diplomatie et de l'aristocratie tribale du royaume de Saba d'après une inscription du III<sup>e</sup> siècle de l'ère chrétienne » *CRAI*, Paris, 1, 2015, p.371-398.

Arnaud P., « Le *Periplus Maris Erythraei* : une œuvre de compilation aux préoccupations géographiques », *Topoi*, 11, *Orient-Occident, Autour du Périples de la mer Érythrée*, 2012, p. 27-60.

Ast R., « Bérénice à la lumière des inscriptions, des ostraca et des papyrus », dans J.P. Brun, T. Faucher, B. Redon et al. (éds), *Le désert oriental d'Égypte durant la période gréco-romaine : bilans archéologiques*, Paris, Collège de France, accessible : <http://books.openedition.org>.

Aubert J.-J., « Aux origines du canal de Suez ? Le canal du Nil à la mer Rouge revisité », dans M. Clavel-Lévêque, E. Hermon (éds.), *Espaces intégrés et ressources naturelles dans le monde romain*, Paris/Besançon, 2004, p. 219-252.

Audouin R., Bernard P., « Trésor de monnaies indiennes et indo-grecques d'Aï-Khanoum. I. Les monnaies indiennes. », *Revue numismatique*, 6, 15, 1973, p. 238-289.

Bacharach J. L., Gordus A. A., « The Purity of Sasanian Silver Coins: An Introduction », *Journal of the American Oriental Society*, 92, 2, 1972, p. 280-283.

Ball W., « *La Bactriane sous les Kushans : problèmes d'histoire et de culture*. By B. Ja. Staviskij. Revised and expanded edition translated from the Russian by P. Bernard, M. Burda, F. Grenet and P. Leriche. 322 p., 27 pl. (13 in col.), 37 figs. Paris, Librairie d'Amérique et d'Orient, published in collaboration with l'Institut Français de Recherche en Iran and C.N.R.S., 1986 », *Journal of the Royal Asiatic Society*, Third Series, 2, 3, 1992, p. 459-464.

Bang P. F., « Trade and Empire: In Search of Organizing Concepts for the Roman Economy », *Past & Present*, 195, 2007, p. 3-54.

Beard M., *SPQR, histoire de l'ancienne Rome*, Perrin, Paris, 2016, 591 p.

Bellina B., « La vaisselle dans les échanges entre le sous-continent indien et l'Asie du Sud-Est à l'époque protohistorique », *BEFEO*, 86, 1999, p. 161-184.

Bellina B., « Le port protohistorique de Khao Sam Kaeo en Thaïlande péninsulaire », *BEFEO*, 89, 2002, p. 329-343.

Bellina B., Glover I., « The Archaeology of Early Contact with India and the Mediterranean World, from the fourth Century BC to the fourth Century AD », dans I.C. Glover & P. Bellwood (eds), *Southeast Asia, from the Prehistory to History*, Routledge/Curzon Press, London, 2004, p. 68-89.

Bellina B., « Dossier: The archaeology of prehistoric trans-Asiatic exchange: technological and settlement evidence from Khao Sam Kaeo. Présentation », *BEFEO*, 93, 2008, p. 249-255.

Bellina B., Chaisuwan B., et al., « The Development of Coastal Polities in the Upper Thai-Malay Peninsula », dans *Symposium on before Siam: New Research in Art and Archaeology*, Bangkok, June 28, 2014, p. 69-89.

Benoit F., « L'archéologie sous-marine en France », *CRAI*, 105, 2, 1961, p. 339-348.

Berkwitz S., « The Expansion of Buddhism in South and Southeast Asia », dans V. Krech, M. Steinicke (éds.), *Dynamics in the History of Religions between Asia and Europe. Encounters, Notions, and Comparative Perspectives*, Brill, Leiden Boston, 2012, p. 223-234.

Bernard P., « Vicissitudes au gré de l'histoire d'une statue en bronze d'Héraclès entre Séleucie du Tigre et la Mésène », *Journal des savants*, 1990, p. 3-68.

Bernard P., « The Greek Kingdoms of Central Asia », dans *History of civilizations of central Asia*, vol II, *The development of sedentary and nomadic civilizations, 700 B.C. to A.D. 250*, UNESCO Publishing, Paris, 1996, p. 96-126.

Bernard P., Briant P., Rougemont G., « Portes Persiques, Portes Caspiennes », *Dossiers d'Archéologie*, 227, 1997, p. 42-44.

Bernard P., Rougemont G., « Une nouvelle inscription grecque de l'Afghanistan », *CRAI*, 147<sup>e</sup> année, 3, 2003, p. 1159-1161.

Bernard P., « De l'Euphrate à la Chine avec la caravane de Maès Titianos (c. 100 ap. n. è.), *CRAI*, 149, 3, 2005, p. 929-969.

Berthelot A., *L'Asie ancienne centrale et sud-orientale d'après Ptolémée*, Payot, Paris, 1930, 427 p.

Beurdeley C., *Sur les Routes de la Soie. Le grand voyage des objets d'art*, Office du livre, Fribourg, 1985, 223 p.

Blue L., « Boats, Routes and Sailing Conditions of Indo-Roman Trade », dans M. Willis (éd.), *Migration, Trade and Peoples: European Association of South Asia Archaeologists. Proceedings of the eighteenth congress*, London, 2005, London: The British Association for South Asian Studies, The British Academy, 2009. Part 1: *Indian Ocean Commerce and the archaeology of Western India*, R. Tomber, L. Blue, S. Abraham (eds.), London, 2009, p. 1-13.

Boillet P.-Y., « Monnaies de l'Arabie Heureuse - Collection privée », *Revue numismatique*, 6, 163, 2007, p. 141-174.

Boivin N., Fuller D.Q., « Shell Middens, Ships and Seeds: Exploring Coastal Subsistence, Maritime Trade and the Dispersal of Domesticates in and Around the Ancient Arabian Peninsula », *Journal of World Prehistory*, Springer, 22, 2009, p.113-180.

Bongard-Levin G.M., Bukharin M.D., « Terms for Ports in the *Periplus of the Erythraean Sea* », dans M. Fano Santi (éd.), *Studi di Archeologia in onore di Gustavo Traversari, Archaeologica*, Giorgio Bretschneider, Rome, 1, 2004, p. 135-139.

Bopearachchi O., « Le commerce maritime entre Rome et Sri Lanka d'après les données numismatiques », *Revue des Études Anciennes*, 94, 1, 2, 1992, p.107-121.



- Bopearachchi O., « La circulation des monnaies d'origine étrangère dans l'antique Sri Lanka », *Res Orientales*, Leuven, V, 1993, p.63-87.
- Bopearachchi O., « Seafaring in the Indian Ocean. Archaeological Evidence from Sri Lanka », dans H.P. Ray, J.-F. Salles (éds.), *Tradition and Archaeology, Early Maritime Contacts in the Indian Ocean*, Proceedings of the International Seminar Techno-Archaeological Perspectives of Seafaring in the Indian Ocean 4th cent. B.C.–15th cent. A.D., New Dehli, February 28-March 4, 1994, Manohar, New Dehli, 1996, p. 59-78.
- Bopearachchi O., « Sites portuaires et emporia de l'ancien Sri Lanka. Nouvelles données archéologiques », *Arts asiatiques*, 54, 1999, p. 5-23.
- Bopearachchi O., Disanayaka S., Perera N., « The Oldest Shipwreck in the Indian Ocean », in M.-F. Boussac, J.-F. Salles, J.-B. Yon, (eds.), *Ports of the Ancient Indian Ocean*, Primus Book, Ratna Sagar, New Dehli, 2016, p. 411-434.
- Borell B., « The Early Byzantine Lamp from Pong Tuk », *Journal of the Siam Society*, 96, 2008, p.1-26.
- Borell B., « The Power of Images-Coin Portraits of Roman Emperors on Jewellery Pendants in Early Southeast Asia », *Zeitschrift für Archäologie Aussereuropäischer Kulturen*, Reichert Verlag, Wiesbaden, 6, 2014, p.7-43.
- Boulnois L., *La Route de la Soie*, Olizaine, Genève, 1992, 393 p.
- Bouzey J., Deraniyagala S.U., « Tessons de vases hellénistiques trouvés en Sri Lanka », *Bulletin de correspondance hellénique*, 109, 1, 1985, p. 589-596.
- Bowersock G.W., « La Mésène (Maisan) antonine », dans T. Fahd (éd.), *L'Arabie préislamique et son environnement historique et culturel*, Actes du colloque de Strasbourg, 24-27 juin 1987, Leyde, 1989, p. 159-168.
- Bowersock G.W., « The New Greek Inscription from South Yemen », in J.S. Langdon et al (eds.), *To Ellenikon Studies in Honour of Speros Vyronis*, New Rochelle, NY, 1993, p. 3-8.
- Bowersock G.W., *Roman Arabia*, Harvard University Press, Cambridge London, 1994, 224 p.
- Bowersock G.W., *Le trône d'Adoulis, les guerres de la mer Rouge à la veille de l'Islam*, trad. P.-E. Dautat, Albin Michel, Paris, 2014, 202 p.
- Bowersock G.W., « Zafār: a new Greek inscription », dans *Ex Oriente Lux*, Festschrift for M.B. Piotrovsky, Hermitage, St Petersburg, 2019, p. 78-81.
- Bransbourg, G., « Les états de l'inflation », *Revue numismatique*, 170, 2013, p. 503-547.
- Briant P., « From the Indus to the Mediterranean Sea: The Administrative Organization and Logistics of the Great Roads of the Achaemenid Empire », in S. E. Alcock, J. Bodel, and R. J. A. Talbert (eds), First Edition, *Highways, Byways, and Road Systems in the Pre-Modern World*, John Wiley and Sons, 2012, p.186-201.
- Bron F., « De quelques noms d'aromates chez Pline l'Ancien », *Museum Helveticum*, 43, 2, 1986, p. 131-134.

Brough J., « Comments on third-century Shan-shan and the history of Buddhism », *Bulletin of the School and Oriental Studies*, 28, 3 1965, p. 582-612.

Brown R.L., MacDonell A.M., « The Pong Tuk Lamp: a reconsideration », *The Journal of the Siam Society*, 1989.

Bru H., *Le pouvoir impérial dans les provinces syriennes. Représentations et célébrations d'Auguste à Constantin (31 av. J.-C.-337 ap. J.-C.)*, Brill, Leiden Boston, 2011, 420 p.

Brun J.-P., « Chronologie des forts des routes de Myos Hormos et de Bérénice durant la période gréco-romaine », dans *Le désert oriental d'Égypte durant la période gréco-romaine : bilans archéologiques*, Paris, Collège de France, accessible : <http://books.openedition>.

Bukharin M.D., « Early Royal Dynasties in the Purānas, Epics and Classical Tradition », dans *Proceedings of the XIth World Sanskrit Conference*, Turin, April 3rd-8th, 2000, *Indologica Taurinensia*, 30, 2004, p. 51-80.

Bukharin M.D., « Romans in the Southern Red Sea », *Arabia*, 3, 2005-2006, p. 135-140.

Bukharin M.D., « Towards the Earliest History of Kinda », *Arabian archaeology and epigraphy*, 20, 2009, p. 64-80.

Bukharin M.D., « Roman Penetration into the Southern Red Sea and the Aksumite Campaign in West Arabia (Reconsideration of the Latin Dedicatory Inscription from the Farasān Archipelago), Part I », *Journal of Indian Ocean Archaeology*, 6 & 7, 2009-2010, p. 86-132.

Bukharin M.D., « Roman Penetration into the Southern Red Sea and the Aksumite Campaign in West Arabia (Reconsideration of the Latin Dedicatory Inscription from the Farasān Archipelago), Part II », *Journal of Indian Ocean Archaeology*, 7, 2011, p. 1-24.

Bukharin M.D., « Mecca on the Caravan Routes in Pre-Islamic Antiquity », dans A. Neuwirth, N. Sinai, M. Marx (éds.), *Texts and Studies on the Qur'an*, 6, *The Qur'an in Context, Historical and Literary Investigations into the Qur'anic Milieu*, Brill, Leiden Boston, 6, 2010, p. 114-134.

Bukharin M.D., « Ptolemais in Arabia and Expeditions of Anaxicrates and Dionysios », *Bulletin of MIHO Museum*, 11, 2011, p. 109-124.

Bukharin M.D., « The coastal Arabia and the adjacent Sea-Basins in the *Periplus of the Erythrean Sea* (Trade, Geography and Navigation) », dans M.-Fr. Boussac, J.-Fr. Salles et J.-B. Yon (éds.), *Topoi*, suppl. 11, 2012, p. 177-236.

Bukharin M.D., « The Mediterranean World and Socotra. Part 1: The Greek inscriptions at Hoq. Part 2: Greeks on Socotra. Commercial contacts and early Christian missions », in I. Strauch (éds.), *Foreign Sailors on Socotra*, Ute Hempen Verlag, Bremen, 2012, p. 494-544.

Burrow T., « A translation of the Karosthi Documents from Chinese Turkestan », *James G. Forlong Fund*, Vol. XX, The Royal Asiatic Society, Hertford Stephen Austen and Sons, London, 1940, p. 1-78.

Burton A., « Itinéraires commerciaux et militaires entre Boukhara et l'Inde », *Cahiers d'Asie centrale*, 1/2, 1996, p. 13-32.

Calligaro T., Perin, P., Vallet F., Poirot J.-P., « Contribution à l'étude des grenats mérovingiens (Basilique de Saint-Denis et autres collections du musée d'Archéologie nationale, diverses

collections publiques et objets de fouilles récentes). Nouvelles analyses gemmologiques et géochimiques effectuées au Centre de Recherche et de Restauration des Musées de France », *Antiquités nationales*, 38, 2006-2007, p. 111-144.

Callot O., « Les monnaies/ The coins », dans *Failaka. Fouilles françaises 1983*, Maison de l'Orient et de la Méditerranée Jean Pouilloux, Lyon, 1984, p. 157-167.

Callot O., « Les monnaies dites 'arabes' dans le Nord du golfe Arabo-Persique à la fin du III<sup>e</sup> siècle avant notre ère », dans Y. Calvet et J. Gachet (éds.), *Failaka, fouilles françaises 1986-1988.*, Maison de l'Orient et de la Méditerranée Jean Pouilloux, Lyon, 1990, p. 221-240.

Callu J.-P., « Armées et fiscalité dans le monde antique, Paris 14-16 octobre 1976, Colloque national C.N.R.S. », *Revue numismatique*, 6, 20, 1978, p. 173-175.

Callu J.-P., « P.J. Turner, *Roman Coins from India* », *Revue numismatique*, 6, 33, 1991, p. 304-305.

Canali De Rossi F., *Iscrizioni dello estremo oriente greco*, Österreichische Akademie der Wissenschaften Nordrhein-Westfälische Akademie des Wissenschaften, Dr. Rudolf Habelt GMBH, Bonn, 2004, 410 p.

Carter M.L., « Indo-Scythian Buddhists in Han Dynasty China: the Visual Evidence and its Significance » in M. Willis (éd.), *Migration, Trade and Peoples: European Association of South Asia Archeologists. Proceedings of the eighteenth congress*, London, 2005, London: The British Association for South Asian Studies, The British Academy, 2009. Part 2: *Gandharan Art*, C. Frölich (ed.), , London, 2009, p. 108-117.

Casanova M., « Le lapis-lazuli, la pierre précieuse de l'Orient ancien », *Dialogues d'histoire ancienne*, vol. 27, n° 2, 2001, p. 149-170.

Casson L., « New light on Maritime Loans: P. Vindob. G 19792 (= SB VI 9571) », in R. Bagnall and W.V. Harris (eds.), *Studies in Roman Law in Memory of A. Arthur Schiller*, E.J. Brill, Leyde, 1986, p. 11-17.

Casson L., « New Lights on Maritime Loans: P. Vindob. G 40822 », *Zeitschrift für Papyrologie und Epigraphik*, 84, 1990, p. 195-206.

Casson L., *Ships and Seamanhip in the Ancient World*, The John Hopkins University Press, Baltimore and London, 1995, 470 p.

Caubet A., « Pétra et la Nabatène, un royaume aux confins du désert : une exposition au Muséum de Lyon évoque le site prestigieux de Pétra et la brillante civilisation des riches commerçants nabatéens », *Archéologia*, 127, février 1979, p. 36-43.

Chakrabarti D. K., « Gujarat Harappan Connection with West Asia: A Reconsideration of the Evidence », *Journal of the Economic and Social History of the Orient*, 18, 3, 1975, p. 337-342.

Chakrabarti K., « The Gupta Kingdom », in *History of civilizations of central Asia*, vol III, *The crossroads of civilizations AD 250 to 750*, UNESCO Publishing, Paris, 1996, p. 187-210.

Chakravarti R., « Merchants, Merchandise and Merchantmen in the Western Seaboard of India: A Maritime Profile (c. 500 BCE-1500 CE) », dans O. Prakash (éd.), *Trading World of the Indian Ocean, 1500-1800*, New Dehli, 2012, p. 53-116.

- Chaumont M.-L., « Études d'histoire parthe. V. - La route royale des Parthes de Zeugma à Séleucie du Tigre d'après l'Itinéraire d'Isidore de Charax », *Syria*, 61, 1, 2, 1984, p. 63-107.
- Chavannes E., « Voyage de Song Yun dans l'Udyāna et le Gandhāra », *BEFEO*, 3, 1903, p. 379-441.
- Chavannes E., *Documents sur les Tou-Kiue (Turcs) occidentaux*, Librairie d'Amérique et d'Orient Adrien Maisonneuve, numérisé par Pierre Palpat, Paris, 1903, 380 p.
- Cheginia N.N., Nikitin A.V., « Sasanian Iran-Economy, Society, Arts and Crafts », in *History of civilizations of central Asia*, vol III, *The crossroads of civilizations AD 250 to 750*, UNESCO Publishing, Paris, 1996, p. 39-80.
- Chew S. C., « The Southeast Asian Connection in the First Eurasian World Economy 200 BC-AD 500 », *Journal of Globalization Studies*, 5, 1, 2014, p. 82-109.
- Chin C., « Monuments in the Desert: A Note on Economic and Social Roots of the Development of Buddhism along the Silk Road », *The Silk Road*, 3, 2, 2005.
- Choisnel E., *Les Parthes et la Route de la Soie*, IFEAC, L'Harmattan, Paris, 2004, 277 p.
- Chuvin P., « Les ambassades byzantines auprès des premiers souverains turcs de Sogdiane. Problèmes d'onomastique et de toponymie », *Cahiers d'Asie centrale*, 1/2, 1996, p. 345-355.
- Cobo Castillo C., Bellina B., Fuller D.Q., « Rice, beans and trade crops on the early maritime Silk Route in Southeast Asia », *Antiquity*, Antiquity Publications/Cambridge University Press, 90/353, 2016, p. 1255-1269.
- Coedes G., *Textes d'auteurs grecs et latins relatifs à l'Extrême-Orient depuis le IV<sup>e</sup> siècle avant Jésus-Christ jusqu'au XIV<sup>e</sup> siècle après*, E. Leroux, Paris, 1910, 183 p.
- Cohen G.M., *The Hellenistic Settlements in Syria, The Red Basin, and North Africa*, University of California Press, Berkeley Los Angeles London, 2006, 477 p.
- Cohen G.M., *The Hellenistic Settlements in the East from Armenia and Mesopotamia to Bactria and India*, University of California Press, Berkeley Los Angeles London, 2013, 454 p.
- Colburn H. P., « Connectivity and Communication in the Achaemenid Empire », *Journal of the Economic and Social History of the Orient*, 56, 2013, p. 29-52.
- Colless B.E., « Persians Merchants and Missionaries in Medieval Malaysia », *Journal of the Malaysian Branch of the Royal Asiatic Society*, 42, 2, 1969, p. 10-47.
- Compareti M., «The Last Sasanians in China », *Eurasian Studies*, 2, 2, 2003, p. 197-213.
- Corbier M., « Dévaluations et fiscalité (161-235) », dans *Les dévaluations à Rome. Époque républicaine et impériale*. Volume 1. Actes du colloque de Rome (13-15 novembre 1975), Rome, École française de Rome, 37, 1978, p. 273-309.
- Corbier M., « Dévaluation, inflation et circulation monétaire au troisième siècle », dans *Hommes et richesses dans l'Empire byzantin*, tome 1, *IV<sup>e</sup>-VII<sup>e</sup> siècle*, Éditions P. Lethielleux, Paris, 1989, p. 195-211.

- Cordier H., *Histoire générale de la Chine et de ses relations avec les pays étrangers depuis les temps les plus anciens jusqu'à la chute de la dynastie manchoue*, Librairie Paul Geuthner, Paris, 1920, 574 p.
- Cuendet G., « Relations indo-grecques », *Mitteilungen der Schweizerischen Gesellschaft der Freunde Ostasiatischer Kultur*, 6, 1944, p. 3-16.
- Cumont F., « Une lettre du roi Artaban III à la ville de Suse », *CRAI*, 76/3, 1932, p. 238-260.
- Cumont F., « Guey (Julien). *Essai sur la guerre parthique de Trajan (114-117) 1937* », *Revue belge de philologie et d'histoire*, 17, 1-2, 1938, p. 309-311.
- Dalsheimer N., Manguin P.-Y., « Visnu mitrés et réseaux marchands en Asie du Sud-Est : nouvelles données archéologiques sur le I<sup>er</sup> millénaire apr. J.-C. », *BEFEO*, 85, 1998, p. 87-123.
- Dandamayev M.A., « Media and Achaemenid Iran », in *History of civilizations of central Asia*, vol II, *The development of sedentary and nomadic civilizations, 700 B.C. to A.D. 250*, UNESCO Publishing, Paris, 1996, p. 35-64.
- Dandamayev M.A., « Commerce ii. In the Achaemenid period », *Encyclopaedia Iranica*, <http://www.iranicaonline>, 2011.
- Dani A.H., Bernard P., « Alexander and his successors in Central Asia », in *History of civilizations of central Asia*, vol II, *The development of sedentary and nomadic civilizations, 700 B.C. to A.D. 250*, UNESCO Publishing, Paris, 1996, p. 65-95.
- Dani A.H., Litvinsky B.A., Zamir Safi M.H., « Eastern Kushans, Kidarites in Gandhara and Kashmir and later Hephthalites », in *History of civilizations of central Asia*, vol III, *The crossroads of civilizations AD 250 to 750*, UNESCO Publishing, Paris, 1996, p. 166-186.
- Daryaee T., « The Persian Gulf Trade in late Antiquity », *Journal of World History*, 14, 1, 2003, p. 1-16.
- Daryaee T., « Bazaars, Merchants, and Trade in Late Antique Iran », *Comparative Studies of South Asia, Africa and the Middle East*, 30, 3, 2010, p. 401-409.
- De Bruijn E., Dudley D., « The Humeima Hoard: Byzantine and Sasanian Coins and Jewelry from Southern Jordan », *American Journal of Archaeology*, 99, 4, 1995, p. 683-697.
- De Callatay F., « Les trésors achéménides et les monnayages d'Alexandre : espèces immobilisées et espèces circulantes », *Revue des études anciennes*, 91, 1-2, 1989, p. 259-274.
- De La Vaissière E., « Les marchands d'Asie Centrale dans l'empire khazar », dans M. Kazansky, A. Nercessian, C. Zuckerman, (éds.), *Les centres proto-urbains russes entre Scandinavie, Byzance et Orient, (Réalités Byzantines, VII)*, Lethielleux, Paris, 2000, p. 367-378.
- De La Vaissière E., « Sogdians in China. A Short History and Some New Discoveries », *The Silk Road Foundation Newsletter*, 1, 2, 2003.
- De La Vaissière E., « Mani en Chine au VI<sup>e</sup> siècle », *Journal Asiatique*, 293, 1, 2005, p. 357-378.
- De La Vaissière E. « Huns et Xiongnu », *Central Asiatic Journal*, 49, 1, 2005, p. 3-26.

De La Vaissière E., « Les Sogdiens en Chine : quelques réflexions de méthode », dans E. De La Vaissière et E. Trombert (éds.), *Les Sogdiens en Chine*, École française d'Extrême-Orient, Paris, 2005, p. 11-19.

De La Vaissière E., « Cakar sogdiens en Chine », dans E. de La Vaissière et Eric Trombert (éds.), *Les Sogdiens en Chine*, École française d'Extrême Orient, Paris, 2005, p. 255-260.

De La Vaissière E., « The triple system of orography in Ptolemy's Xinjiang », in W. Sundermann, A. Hintze, F. de Blois (éds.), *Exegisti Monumenta. Festschrift in Honour of Nicholas Sims-Williams*, Wiesbaden: Harrassowitz, 2009, p. 527-535.

De La Vaissière E. « Sogdiana iii. History and Archaeology », *Encyclopaedia Iranica*, <http://www.iranicaonline>, 2011.

De La Vaissière E., « Central Asia and the Silk Road », in S. Johnson (éd.), *Oxford Handbook of Late Antiquity*, Oxford University Press, Oxford, 2012, p. 142-169.

De la Vaissière E., « Trans-Asian trade, or the Silk Road deconstructed (Antiquity, Middle Ages) », dans draft for *The Cambridge History of Capitalism*, vol 1, *The Rise of Capitalism*, Cambridge, 2014, p 101-124.

De La Vaissière E., *Histoire des marchands sogdiens*, Bibliothèque de l'Institut des Hautes Études Chinoises, Volume XXXII, Collège de France, Institut des Hautes Études Chinoises Paris, 2016, 378 p.

Depeyrot G., Hollard D., « Pénurie d'argent-métal et crise monétaire au III<sup>e</sup> siècle après J.-C. », *Histoire & Mesure*, 2/1, 1987, p. 57-85.

De Romanis F., « Aurei after the Trade: Western Taxes and Eastern Gifts », in F. De Romanis, S. Sorda (éds.), *Dal denarius al dinar. L'Oriente e la moneta romana. Atti dell'incontro di studio, Roma 16-18 settembre 2004*, Rome, 2006.

De Romanis F., « Patterns of Trade in the Red Sea during the Age of the *Periplus Maris Erythraei* », in L. Blue, J. Cooper, R. Thomas, J. Whitewright (éds.), *Connected Hinterlands*, Proceedings of Red Sea Project IV, held at the University of Southampton, September 2008, Archaeopress, Publishers of British Archaeological Reports, 2009, p. 31-35.

De Romanis F., « On Dachinabades and Limyrike in the *Periplus Maris Erythraei* », *Autour du Périphe de la mer Érythrée*, Topoi, suppl. 11, 2012, p. 329-340.

De Romanis F., « Playing Sudoku on the Verso of the 'Muziris Papyrus': Pepper, Malabathron, and Tortoise Shell in the Cargo of the *Hermappollon* », *Journal of the Ancient Indian History*, 27, 2012, p. 75-101.

De Romanis F., *The Indo-Roman Pepper Trade and the Muziris Papyrus*, Oxford University Press, Oxford, 2020, 416 p.

Deloche J., « Geographical considerations in the localisation of ancient sea-ports of India », *The Indian Economic and Social History Review*, 20, 4, 1983, p. 439-448.

Demougin S., « Armées et fiscalité dans le monde antique, Paris 14-16 octobre 1976, Colloque national C.N.R.S. », *Annales. Economies, Sociétés, Civilisation*, 35, 5, 1980, p.957-958.

- Depeyrot G., Hollard D., « Pénurie d'argent-métal et crise monétaire au III<sup>e</sup> siècle après J.-C. », *Histoire & Mesure*, 2, 1, Varia, 1987, p. 57-85.
- Depeyrot G., « Crise économique, formation des prix, et politique monétaire au troisième siècle après J.-C. », *Histoire & Mesure*, 3, 2, 1988, p. 235-247.
- Derenbourg H., « Nouveau mémoire sur l'épithaphe minéenne d'Égypte inscrite sous Ptolémée, fils de Ptolémée », dans *École pratique des hautes études, Section des sciences religieuses*, 1894, p. 1-34.
- Desanges J., « Le littoral africain du Bab el-Mandeb d'après les sources grecques et latines », *Annales d'Ethiopie*, 11, 1978, p. 83-101.
- Desanges J., *Recherches sur l'activité des Méditerranéens aux confins de l'Afrique (VI<sup>e</sup> siècle avant J.-C. – IV<sup>e</sup> siècle après J.-C.)*, Publications de l'École française de Rome, Rome Paris, 1978, 486 p.
- Deydier H., « A. Foucher : *La vieille route de l'Inde, de Bactres à Taxila*, en collaboration avec Mme Bazin Foucher, dans *Mémoires de la Délégation archéologique française en Afghanistan* », *BEFEO*, 45, 2, 1952, p. 581-584.
- Dien A. E., « Palmyra as a Caravan City », *The Silk Road*, 2, 1, 2004.
- Dien A.E., « Caravans and caravan leaders in Palmyra », dans E. de La Vaissière et Eric Trombert (éds.), *Les Sogdiens en Chine*, École française d'Extrême-Orient, Paris, 2005, p. 195-206.
- Dien A. E., « The Tomb of the Sogdian Master Shi: Insights into the Life of a Sabao », *The Silk Road*, 7, 2009, p. 42-50.
- Duncan J., Derett M., « The Theban Scholasticus and Malabar in c. 355-60 », *Journal of the American Oriental Society*, 82, 1, 1962, p. 21-31.
- Duncan-Jones R., *Money and government in the Roman Empire*, Cambridge University Press, Cambridge, 1994, 300 p.
- Dupont-Sommer A., « Une nouvelle inscription araméenne découverte à Kandahar (Afghanistan) », *CRAI*, 110, 3, 1966, p. 440-451.
- Duyrat F., Olivier J., « Deux politiques de l'or. Séleucides et Lagides au III<sup>e</sup> siècle av. J.-C. », *Revue numismatique*, 6e série, 166, 2010, p. 71-93.
- Dwivedi M., « Early Historic South Asia », dans *Handbook of Ancient Afro-Eurasian Economies*, Volume I: *Contexts*, De Gruyter, Berlin Boston, 2020, p. 95-127.
- Elisseeff V., *The Silk Roads: Highways of Culture and Commerce*, Berghahn Books, 1998, 322 p.
- Enoki K., Koshelenko G.A., Haidary Z., « The Yüeh-chih and their Migrations », in *History of civilizations of central Asia*, vol II, *The development of sedentary and nomadic civilizations, 700 B.C. to A.D. 250*, UNESCO Publishing, Paris, 1996, p. 165-183.
- Estiot S., « L'or romain entre crise et restitution, 270-276 ap. J.-C., I, Aurelien », *Journal des savants*, 1999, p. 51-165.

- Fauconnier B., « Graeco-Roman Merchants in the Indian Ocean revealing a multicultural trade », in M.-Fr. Boussac, J.-Fr. Salles et J.-B. Yon (éds.), *Topoi*, suppl. 11, 2012, p. 75-109.
- Ferrand G., *Relations de voyages et textes géographiques arabes, persans et turks relatifs à l'Extrême-Orient du VIII<sup>ème</sup> au XVIII<sup>ème</sup> siècle*, Ernest Leroux, Paris, 1913, 743 p.
- Ferrier C., *L'Inde des Gupta (IV<sup>e</sup>-VI<sup>e</sup> siècle)*, Histoire, Les Belles Lettres, Paris, 2015, 399 p.
- Filanovič M., Usmanova Z., « Les frontières occidentales de la diffusion du bouddhisme en Asie centrale », *Cahiers d'Asie centrale*, 1/2, 1996, p. 185-201.
- Filliozat J., « Les échanges de L'Inde et de l'Empire Romain aux premiers siècles de l'ère chrétienne », *Revue historique*, 201, 1, 1949, p. 1-29.
- Filliozat J., « La doctrine brahmanique à Rome au III<sup>e</sup> siècle », *Publications de l'Institut Français d'Indologie de Pondichery*, 2, 1956, p. 31-60.
- Filliozat J., « Les Dravidiens dans la civilisation indienne », *Journal des savants*, 2, 1969, p. 74-91.
- Filliozat J., « Notice sur la vie et les travaux de M. Georges Cœdès », *BEFEO*, 57, 1970, p. 1-24.
- Flecker M., « A ninth-century AD Arab or Indian shipwreck in Indonesia: first evidence for direct trade with China », *World Archaeology*, 32, 3, 2001, p. 335-354.
- Fougeron R., *Routes maritimes, cargaisons et épaves en mer Rouge de l'âge du bronze à l'époque moderne*, Mémoire de première année de Master d'archéologie, Paris 1, sous la direction de Mr. François Villeneuve, 2011/2012, 75 p.
- Fournet J.-L., « Le désert Oriental dans l'Antiquité tardive », dans *Le désert oriental d'Égypte durant la période gréco-romaine : bilans archéologiques*, Paris, Collège de France, accessible : <<http://books.openedition>, 2018.
- Frey J.-B., *Corpus inscriptionum judaicorum*, KTAV publishing house, New York, 1975.
- Froehner W., « Ostraka inédits du Louvre », *Revue archéologique*, 12, 1865, p. 30-51.
- Frye R. N., « Sasanian-Central Asian Trade Relations », *Bulletin of the Asia Institute*, New Series, Iranian Studies in Honor of A.D.H. Bivar, 7, 1993, p. 73-77.
- Frye R. N., « Commerce iii. In the Parthian and Sasanian periods », *Encyclopaedia Iranica*, <http://www.iranicaonline.org/articles/commerce-iii>, 2011.
- Fuchs J., « The Tea Horse Road », *The Silk Road*, 6, 1, 2008, p. 63-71.
- Fuller D. Q., Boivin N., Cobo Castillo C., et al., « The archaeobiology of Indian Ocean translocations: Current outlines of cultural exchanges by proto-historic seafarers », in S. Tripathi (éd.), *Maritime Contacts of the Past. Deciphering Connections Amongst Communities*, 2015, p. 1-23.
- Fussman G., « Pouvoir central et régions dans l'Inde ancienne : le problème de l'empire Maurya », *Annales. Economies, Sociétés, Civilisations*, 37, 4, 1982, p. 621-647.



Fussman G., « Une étape décisive dans l'étude des monnaies kouchanes », *Revue numismatique*, 6, 28, 1986, p. 145-173.

Fussman G., « Le *Périple* et l'histoire politique de l'Inde », *Journal Asiatique*, 1991, p. 31-37.

Fussman G., « Taxila: The Central Asian Connection », *Studies in the History of Art, Symposium Papers XV: Urban Form and Meaning in South Asia: The Shaping of Cities from Prehistoric to Precolonial Times*, 31, 1993, p. 83-100.

Fussman G., « Southern Bactria and Northern India before Islam: A Review of Archaeological Reports », *Journal of the American Oriental Society*, 116, 2, 1996, p. 243-259.

Gagé J., *Le mémorial des siècles. III<sup>e</sup> siècle, les évènements. La montée des Sassanides*, Albin Michel, Paris, 1964, 398 p.

Gascou J., « L'Égypte byzantine (284-641) », dans C. Morrisson, *Le Monde Byzantin, I, l'Empire romain d'Orient (330-641)*, Nlle Clio, l'histoire et ses problèmes, Puf, Paris, 2012, p.409-440.

Gatier P.-L., Salles J.-Fr., « Aux frontières méridionales du domaine nabatéen », *L'Arabie et ses mers bordières. I. Itinéraires et voisinages. Séminaire de recherche 1985-1986*. Lyon : Maison de l'Orient et de la Méditerranée Jean Pouilloux, 1988, p. 173-190.

Gawlikowski M., « Palmyre et l'Euphrate », *Syria*, 60, 1, 1983, p. 53-68.

Ghirshman R., « L'île de Kharg dans le golfe Persique », *CRAI*, 102, 3, 1958, p.261-269.

Gianfrotta P.A., Nieto X., Pomey P., Tchernia A., *La navigation dans l'Antiquité*, sous la direction de P. Pomey, Edisud, Aix en Provence, 1997, 206 p.

Gignoux Ph., Litvinsky B.A., « Religions and religious movements – I », in *History of civilizations of central Asia*, vol III, *The crossroads of civilizations AD 250 to 750*, UNESCO Publishing, Paris, 1996, p.394-412.

Giuliani G., et al., « Historique des gisements d'émeraudes et identification des émeraudes anciennes », *Revue de gemmologie A.F.G.*, 138/139, p. 24-26.

Glover I.C., « Recent Archaeological Evidence for Early Maritime Contacts between India and Southeast Asia », in H.P. Ray, J.-F. Salles (eds.), *Tradition and Archaeology, Early Maritime Contacts in the Indian Ocean*, Proceedings of the International Seminar Techno-Archaeological Perspectives of Seafaring in the Indian Ocean 4th cent. B.C.–15th cent. A.D., New Dehli, February 28-March 4, 1994, Manohar, New Dehli, 1996, p. 129-149.

Gokhale B.G., « Theravada Buddhism in Western India », *Journal of the American Oriental Society*, 92,2, Apr.-Jun. 1972, p. 230-236.

Gregoratti L., « The Palmyrenes and the Arsacid Policy », *Voprosy Epigrafiki: Sbornik statei*, 4, 2010, p. 21-37.

Gregoratti L., « A Parthian Port on the Persian Gulf: Characene and its Trade », *Anabasis. Studia classica et orientalia*, 2, 2011, p.209-229.

Gregoratti L., « The Parthian Empire; Romans, Jews, Greeks, Nomads, and Chinese on the Silk Road », in M.N. Walter and J.P. Ito-Adler (eds.), *The Silk Road: Interwoven History*, Vol. 1.

*Long-distance Trade, Culture, and Society*, Cambridge Institutes Press, ACANSRS: Association for Central Asian Civilizations & the Silk Road Studies, 2014, p. 43-70.

Grenet F., « Les marchands sogdiens dans les mers du Sud à l'époque préislamique », *Cahiers d'Asie centrale*, 1/2, 1996, p. 65-84.

Grenet F., Sims-Williams N., De la Vaissière E., « The Sogdian Ancient Letter V », in O. Bopearachchi, C. Altman Bromberg, F. Grenet (éds.), *Alexander's Legacy in the East*, Studies in Honor of Paul Bernard, *Bulletin of the Asia Institute*, New Series 12, 1998, p. 91-103.

Grenet F., Isamidin M., « Brèves chroniques des fouilles de la MAFOUZ (Mission Archéologique Franco-Ouzbèque) en 2000 », *Cahiers d'Asie centrale*, 9, 2001, p. 237-242.

Grenet F., « The Pre-Islamic Civilization of the Sogdians (seventh century BCE to eighth century CE): A Bibliographic Essay (studies since 1986) », *The Silk Road Foundation Newsletter*, 1, 2, 2003, p. 1-13.

Grenet F., « Maracanda/Samarcand, une métropole pré-mongole », *Annales, Histoire, Sciences Sociales*, 5-6, 2004, p. 1043-1067.

Grenet F., « Découverte d'un relief sassanide dans le nord de l'Afghanistan (note d'information) », *CRAI*, 149, 1, 2005, p. 115-134.

Grenet F., « The self-image of the Sogdians », dans E. de La Vaissière et Eric Trombert (éds.), *Les Sogdiens en Chine*, Paris, École française d'Extrême Orient, 2005, p. 123-140.

Grenet F., « Religious Diversity among Sogdian Merchants in Sixth-Century China: Zoroastrianism, Buddhism, Manichaeism, and Hinduism », *Comparative Studies of South Asia, Africa and the Middle East*, 27, 2, 2007, p. 463-478.

Grousset R., *Histoire de la Chine*, Les grandes études historiques, Fayard, Paris, 1942, 344 p.

Grousset R., « La Vieille Route de l'Inde [A. Foucher, avec la collaboration de Mme E. Bazin-Foucher. *La Vieille Route de l'Inde, de Bactres à Taxila*, (*Mémoires de la Délégation archéologique française en Afghanistan*, tome I)] », *Journal des savants*, Juillet-septembre 1950, p. 97-113.

Grousset R., *L'empire des steppes, Attila, Genghis Khan, Tamerlan*, Bibliothèque historique Payot, Payot, Paris, 1965, 656 p.

Guillot Cl., « La Perse et le monde malais. Échanges commerciaux et intellectuels », *Archipel*, 68, 2004, p. 159-192.

Hall K. R., « Local and International Trade and Traders in the Straits of Malaka Region: 600-1500 », *Journal of the Economic and Social History of the Orient*, 47, 2, 2004, p. 213-260.

Harmatta J., « Languages and Literature in the Kushan Empire », in *History of civilizations of central Asia*, vol II, *The development of sedentary and nomadic civilizations, 700 B.C. to A.D. 250*, UNESCO Publishing, Paris, 1996, p. 407-431.

Harmatta J., « Conclusion », in *History of civilizations of central Asia*, vol II, *The development of sedentary and nomadic civilizations, 700 B.C. to A.D. 250*, UNESCO Publishing, Paris, 1996, p. 476-483.

- Harmatta J., Puri B.N., Lelekov L., et al., « Religions in the Kushan Empire » in *History of civilizations of central Asia*, vol II, *The development of sedentary and nomadic civilizations, 700 B.C. to A.D. 250*, UNESCO Publishing, Paris, 1996, p. 305-322.
- Harmatta J., Litvinsky B.A., « Tokharistan and Gandhara under Western Türk Rule (650-750) », in *History of civilizations of central Asia*, vol III, *The crossroads of civilizations AD 250 to 750*, UNESCO Publishing, Paris, 1996, p.358-393.
- Harold F., « On Ancient Tracks in Eastern Anatolia », *The Silk Road*, 5, 1, 2007 p. 59-65.
- Harold F., « Caravan Routes of Iran », *The Silk Road*, 6, 1, 2008, p. 17-28.
- Harold F., « On the Road: Over the High Passes », *The Silk Road*, 7, 2009, p. 74-84.
- Hesnard A., « Les ports de la ville, de l'Antiquité au Moyen Âge », *Archéologia*, 435, juillet-août 2006, p. 44-48.
- Heurgon J., « De Laet (Siegfried, J.). *Portorium. Étude sur l'organisation douanière chez les Romains, surtout à l'époque du Haut Empire*, Bruges, De Tempel, 1949 », *Revue belge de philologie et d'histoire*, 29, 1, 1951, p. 206-211.
- Hewsen R.H., *The Geography of Ananias of Sirak*, The Long and the Short Recensions, Introduction, Translation and commentary, Reichert, Wiesbaden, 1992, 467 p.
- Hirth F., *China and the Roman Orient: Researches Into Their Ancient and Mediaeval Relations as Represented*, Kelly & Walsh, Book of University of the Michigan, 1885, 370 p.
- Hollard D., « La crise de la monnaie dans l'Empire romain au III<sup>e</sup> siècle après J.-C. Synthèse des recherches et résultats nouveaux », *Annales. Histoire, Sciences Sociales*, 50, 5, 1995, p. 1045-1078.
- Hourani G. F., « Direct Sailing Between the Persian Gulf and China in Pre-Islamic Times », *Journal of the Royal Asiatic Society of Great Britain and Ireland*, 2, 1947, p. 157-160.
- Hourani G.F., revised and expanded by Carswell J., *Arab Seafaring in the Indian Ocean in Ancient and Early Medieval Times*, Princeton University Press, Princeton, New Jersey, 1995, 190 p.
- Hunter E.C.D., « Syriac Christianity in Central Asia », *Zeitschrift für Religions und Geistesgeschichte*, 44, 4, 1992, p. 362-368.
- Huvelin H., Lafaurie J., « Trésor d'un navire romain trouvé en Méditerranée ; nouvelles découvertes », *Revue numismatique*, 6, 22, 1980, p. 75-105.
- Innes Miller J., *The Spice Trade of the Roman Empire, 29 B.C. to A.D. 641*, Oxford University Press Inc., New York, 1969, 294 p.
- Invernizzi A., « Parthian Nisa: New Lines of Research », *Iran & the Caucasus*, 1, 1997, p. 107-109.
- Jettmar K., « Viktor I. Sarianidi, *Afghanistan : les trésors des rois anonymes* (en russe) », *Arts asiatiques*, 43, 1988, p. 170-172.

- Jones R. A., « Centaurs on the Silk Road: Recent Discoveries of Hellenistic Textiles in Western China », *The Silk Road*, 6, 2, 2009, p. 23-32.
- Joret C., « La flore de l'Inde d'après les écrivains grecs », *CRAI*, 45, 2, 1901, p. 226-227.
- Juping Y., « The Relations between China and India and the Opening of the Southern Silk Road during the Han Dynasty », *The Silk Road*, 11, 2013, p. 82-92.
- Kageyama E., « Sogdians in Kucha, a study from archaeological and iconographical material », dans E. de La Vaissière et Eric Trombert (éds.), *Les Sogdiens en Chine*, École française d'Extrême-Orient, Paris, 2005, p. 362-375.
- Kennet D., « The decline of eastern Arabia in the Sasanian period », *Arabian archaeology and epigraphy*, 18, 2007, p. 86-122.
- Kivudanavar J., Biradar S. V. B., « Trade and Commerce in Ancient Karnataka (India) », *Paripex - Indian Journal of Research*, 3, 8, 2014.
- Kokatanur R. B., « Trade and Commerce System in Ancient India », *Indian Streams Research Journal*, 3, 12, 2014, p 1-5.
- Konchine, « la question de l'Oxus », *Annales de géographie*, 5, 23, 1896, p. 496-504.
- Koshelenko G.A., Pilipko V.N., « Parthia », in *History of civilizations of central Asia*, vol II, *The development of sedentary and nomadic civilizations, 700 B.C. to A.D. 250*, UNESCO Publishing, Paris, 1996, p.127-145.
- Krishnamurthy R., « Some Roman Republican denarii from Karur in South India », in C. Marcos, C. Alfaro, P. Otero (eds.), XIII Congreso Internacional de Numismática, Madrid 15-19 Septiembre, Actas-Proceedings-Actes, Madrid, 1, 2005, p. 625-628.
- Kröger J., « Glass », *Encyclopaedia Iranica*, on line.
- Kulke H., « A Passage to India: Temples, Merchants and the Ocean », *Journal of the Economic and Social History of the Orient*, Special 35th Anniversary Issue in Honour of the Founders of JESHO, Claude Cahen and W. F. Leemans, 36, 2, 1993, p. 154-180.
- Kunisz A., « Quelques remarques sur la réforme monétaire de Néron », dans *Les dévaluations à Rome. Époque républicaine et impériale*. Volume 1, Actes du Colloque de Rome (13-15 novembre 1975), Publications de l'École française de Rome, Rome, 37, 1, 1978, p. 89-97.
- Labarre G., « Les royaumes gréco-bactriens et indo-grecs : un essai de reconstitution historique (François Widemann, *Les successeurs d'Alexandre en Asie centrale et leur héritage culturel*. Essai, Riveneuve éditions, seconde édition revue et corrigée, 2009, 527 p.) », *Dialogues d'histoire ancienne*, 36, 2, 2010, p. 211-222.
- Lafaurie J., « Trésor d'un navire romain trouvé en Méditerranée », *Revue numismatique*, 6, 1, 1958, p. 79-104.
- Lafaurie J., « Jean-Pierre Callu, *La politique monétaire des empereurs romains de 238 à 311* », *Revue numismatique*, 6, 12, 1970, p. 156-158.
- Lafaurie J., « Réformes monétaires d'Aurélien et de Dioclétien », *Revue numismatique*, 6, 17, 1975, p. 73-138.

Laing E. J., « A Report on Western Asian Glassware on the Far East », *Bulletin of the Asia Institute*, 5, 1991, p. 109-121.

Le Bohec Y., *L'armée romaine dans la tourmente. Une nouvelle approche de la « crise du III<sup>e</sup> siècle »*, L'art de la guerre, Éditions du Rocher, 2009, 320 p.

Lefèvre V., « Les collections archéologiques du Viet-nam du musée Cernushi », *Arts Asiatiques*, 58, 2003, p. 138-147.

Lerner J.D., « The Emergence of Wakhan Fortresses in the Hellenistic Period », *Anabasis, Studia Classica et Orientalia*, 7, 2016, p. 107-130.

Létolle R., « Histoire de l'Ouzboï, cours fossile de l'Amou Darya : synthèse et éléments nouveaux », *Studia Iranica*, 29, 2, 2000, p. 195-240.

Levi S., « Le bouddhisme et les Grecs », *Revue de l'histoire des religions*, XXIII, 1891, p. 36-49.

Levi S., « Les marchands de mer et leur rôle dans le bouddhisme primitif », *Bulletin de l'Association Française des Amis de l'Orient*, 1929, p. 19-59.

Lichtenberg R.J., Thuilliez A.C., « Sur quelques aspects insolites de la radiologie de Ramsès II », *Bulletins et Mémoires de la Société d'anthropologie de Paris*, XIII, 8, 3, 1981, p. 323-330.

Lin Ying, « Solidi in China and Monetary Culture along the Silk Road », *The Silk Road*, 3, 2, 2005.

Lin Yin, « Western Turks and Byzantine gold coins found in China », *Transoxiana*, 6, juillet 2003, <http://www.transoxiana.org>, mai 2015.

Litvinsky B.A., « Cities and the Urban Life in the Kushan Kingdom », in *History of civilizations of central Asia*, vol II, *The development of sedentary and nomadic civilizations, 700 B.C. to A.D. 250*, UNESCO Publishing, Paris, 1996, p. 283-304.

Litvinsky B.A., Hussain Shah M., Shabani Samghabadi R., « The Rise of Sasanian Iran », in *History of civilizations of central Asia*, vol II, *The development of sedentary and nomadic civilizations, 700 B.C. to A.D. 250*, UNESCO Publishing, Paris, 1996, p. 463-475.

Litvinsky B.A., Zhang Guang-da, « Historical Introduction », in *History of civilizations of central Asia*, vol III, *The crossroads of civilizations AD 250 to 750*, UNESCO Publishing, Paris, 1996, p. 23-38.

Litvinsky B.A., « The Hephthalite Empire », in *History of civilizations of central Asia*, vol III, *The crossroads of civilizations AD 250 to 750*, UNESCO Publishing, Paris, 1996, p. 138-165.

Litvinsky B.A., Vorobyova-Desyatovskaya M.I., « Religions and religious movements - II », in *History of civilizations of central Asia*, vol III, *The crossroads of civilizations AD 250 to 750*, UNESCO Publishing, Paris, 1996, p. 413-442.

Litvinsky B.A., Jalilov A.H., Kolesnikov A.I., « The Arab conquest », in *History of civilizations of central Asia*, vol III, *The crossroads of civilizations AD 250 to 750*, UNESCO Publishing, Paris, 1996, p. 443-468.

Litvinsky B.A., Zhang Guang-da, « Central Asia, the Crossroads of Civilizations », in *History of civilizations of central Asia*, vol III, *The crossroads of civilizations AD 250 to 750*, UNESCO Publishing, Paris, 1996, p. 469-487.

Loewe M., « Spices and Silk: Aspects of World Trade in the First Seven Centuries of the Christian Era », *Journal of the Royal Asiatic Society of Great Britain and Ireland*, 2, 1971, p. 166-179.

Lombard D., « Reviewed Work, *Early Indonesian Commerce, a Study of the Origins of Srivijaya*, by O.W. Wolters », *Journal of the Economic and Social History of the Orient*, 13, 1, 1970, p. 106-109.

Lombard M., « Les bases monétaires d'une suprématie économique : l'or musulman du VII<sup>e</sup> au XI<sup>e</sup> siècle », *Annales. Economies, sociétés, civilisations*, 2<sup>ème</sup> année, 2, 1947, p. 143-160.

Lugand R., « Note sur l'itinéraire maritime de Rome à Arles », *Mélanges d'archéologie et d'histoire*, 43, 1926, p. 124-139.

Ma Yong, Sun Yutang, « The Western Regions under the Hsiung-nu and the Han », in *History of civilizations of central Asia*, vol II, *The development of sedentary and nomadic civilizations, 700 B.C. to A.D. 250*, UNESCO Publishing, Paris, 1996, p. 219-238.

Magnou-Nortier E., « La chute de Rome a-t-elle eu lieu ? », *Bibliothèque de l'école des chartes*, 152, 2, 1994, p. 521-541.

Mairs R., « The Greek Grid-Plan' at Sirkap (Taxila) and the Question of Greek Influence in the North West », in M. Willis (ed.), *Migration, Trade and Peoples: European Association of South Asia Archeologists. Proceedings of the eighteenth congress*, London, 2005, London: The British Association for South Asian Studies, The British Academy, 2009. Part 2: *Gandharan Art*, C. Frölich (ed.), London, 2009, p. 135-147.

Malekandathil P., « The Sassanids and the Maritime Trade of India during the Early Medieval Period », in *Maritime India, Trade Religion and Polity in the Indian Ocean*, Primus Book, Ratna Sagar, Dehli, 2010, p. 1-18.

Malleret L., « La trace de Rome en Indochine », dans *Proceedings of the Twenty second Congress of Orientalists*, Brill Archive, 650 p, 1957, p. 332-347.

Manandian H.A., *The trade and cities of Armenia in relation to the ancient world trade*, english translation by N. G. Garsoian, livraria Bertrand, Lisbon, 1965, 248 p.

Manguin P.-Y., « The Southeast Asian Ship: An Historical Approach », *Journal of Southeast Asian Studies*, 11, 2, 1980, p. 266-276.

Manguin P.-Y., « Trading Ships of the South China Sea. (Shipbuilding Techniques and their Role in the History of the Development of Asian Trade Networks) », *Journal of the Economic and Social History of the Orient*, 36, 3, 1993, p. 253-280.

Manguin P.-Y., « Les cités-états de l'Asie du Sud-Est côtière », *BEFEO*, 87, 1, 2000, p. 151-182.

Manguin P.-Y., « De la "Grande Inde" à l'Asie du Sud-Est : la contribution de l'archéologie », *CRAI*, 144, 4, 2000, p. 1485-1492.

- Marcadé J., « *Mémoires de la mission archéologique en Iran, tome XXXVIII, Mission de Susiane*, sous la direction de R. Ghirshman et G. Salles. *Suse sous les Séleucides et les Parthes. Les trouvailles monétaires et l'histoire de la ville*, par Georges Le Rider, 1965 », *Revue des Études Anciennes*, 68, 3, 4, 1966, p. 445-448.
- Maricq A., « *Classica et Orientalia* », *Syria*, 35, 3-4, 1958, p. 295-360.
- Maricq A., « *Vologesias, l'emporium de Ctésiphon* », *CRAI*, 103e année, n°1, 1959, p. 110-115.
- Marshak B.I., Negmatov N.N., « *Sogdiana* » in *History of civilizations of central Asia*, vol III, *The crossroads of civilizations AD 250 to 750*, UNESCO Publishing, Paris, 1996, p. 237-281.
- Martinez-Sève L. « *Rois et cités en Asie Centrale : un roi indispensable ?* », dans C. Feyerl, J. Fournier, L. Graslin-Thomé, F. Kirbihler (éds.), *Entités locales et pouvoir central. La cité dominée dans l'Orient hellénistique*. Nancy, 2011, p. 211-233.
- Martinez-Sève L., « *Suse et les Séleucides au IIIème siècle avant J.-C.* », *New studies on the Seleucids, Electrum*, 18, Dabrowa éd., 2011, p 41-66.
- Martinez-Sève L., « *Les Grecs d'extrême Orient : communautés grecques d'Asie centrale et d'Iran* », dans L. Martinez-Sève (éd.), *Les diasporas grecques du VIII<sup>e</sup> à la fin du III<sup>e</sup> siècle av. J.-C.*, Actes du colloque de la Sophau organisé à l'Université de Lille 3 les 11 et 12 mai 2012, Pallas, 2012, p 367-391.
- Martinez-Sève L., « *Les opérations d'Antiochos III en Bactriane-Sogdiane : l'apport de la documentation archéologique* », dans Chr. Feyerl, L. Graslin-Thomé (éds.), *Antiochos III et l'Orient*, journées d'études franco-allemandes, Nancy 6 – 8 juin 2016, ADRA- Nancy, De Boccard, Paris, 2017 p. 271-302.
- Martinez Sève L., « *Georges Rougement, "Que sait-on d'Antioche de Perside ?"* », *Abstracta Iranica*, 37-38-39, 2018.
- Masaharu A., « *Sogdian merchants and Chinese Han merchants during the Tang Dynasty* », in E. de La Vaissière et E. Trombert (éds.), *Les Sogdiens en Chine*, École française d'Extrême Orient, Paris, 2005, p. 231-242.
- Maspero H., « *E. Chavannes : Les documents chinois découverts par Aurel Stein dans les sables du Turkestan Oriental* », *BEFEO*, 13, 1913, p. 25-27.
- Mayerson P., « *The Island of Iotabê in the Byzantine sources: A Reprise* », *Bulletin of the American Schools of Oriental Research*, 287, Aug. 1992, p. 1-4.
- Mazaheri A., « *Le sabre contre l'épée, ou l'origine chinoise de "l'Acier au creuset"* », *Annales. Economies, Sociétés, Civilisation*, 13, 4, 1958, p. 669-686.
- Mazaheri A., « *L'origine chinoise de la balance 'romaine'* », *Annales. Economies, Sociétés, Civilisation*, 15, 5, 1960, p. 833-851.
- Mazahéri A. *Les trésors de l'Iran, Mèdes et Perses, Trésors des Mages, La renaissance iranienne*, Skira, Genève, 1970, 299 p.
- McDowell R.H., *Coins from Seleucia on the Tigris*, University of Michigan Press, Ann Harbor, 1935, 248 p.

- McLaughlin R., *Rome and the distant East: Trade Routes to the Ancient Lands of Arabia, India and China*, Continuum, London New York, 2010, 236 p.
- Mehendale S., « Begram: along ancient Central Asian and Indian trade routes », *Cahiers d'Asie centrale*, 1/2, 1966, p. 47-64.
- Meuwese C. (éd.), *L'Inde du Bouddha vue par des pèlerins chinois sous la dynastie Tang (VII<sup>e</sup> siècle)*, Collection Temps et Continents, Calmann-Levy, Paris, 1968, 319 p.
- Millar F., *The Roman Near East, 31 BC-AD 337*, Harvard University Press, Cambridge, Massachusetts, London, England, 1993, 587 p.
- Monerie J., « Les communautés grecques en Babylonie (VII<sup>ème</sup>-III<sup>ème</sup> siècle av. J.-C.) », *Pallas, Revue d'études antiques*, 89, 2012, p. 345-365.
- Mookerji R., *History of Indian shipping and maritime activity from the earliest times*, Longmans, Green and Co, Bombay Calcutta London New York, 1912, 283 p.
- Morisson C., « Numismatique et histoire, l'or monnayé de Rome à Byzance : purification et altérations », *CRAI*, 126, 2, 1982, p. 203-223.
- Morony M.G., « Economic Boundaries ? Late Antiquity and Early Islam », *Journal of the Economic and Social History of the Orient*, 47, 2, 2004, p. 166-194.
- Morony M.G., « Trade and Exchange; The Sasanian World to Islam », *e-Sasanika paper*, 15, 2017, p. 1-27.
- Morris S., Mackley L., *Épices et condiments, connaître et cuisiner*, Larousse, Paris, 2004, 256 p.
- Mu Shun-ying, Wang Yao, « The Western Regions (His-Yü) under the T'ang Empire and the Kingdom of Tibet », in *History of civilizations of central Asia*, vol III, *The crossroads of civilizations AD 250 to 750*, UNESCO Publishing, Paris, 1996, p. 343-357.
- Mukhamedjanov A.R., « Economy and Social System in Central Asia in the Kushan Age », in *History of civilizations of central Asia*, vol II, *The development of sedentary and nomadic civilizations, 700 B.C. to A.D. 250*, UNESCO Publishing, Paris, 1996, p. 256-282.
- Mukminova R., « Les routes caravanières entre villes de l'Inde et de l'Asie centrale : déplacements des artisans et circulation des articles artisanaux », *Cahiers d'Asie centrale* 1/2, 1996, p. 85-90.
- Muscarella O. W., « Commerce i. In the prehistoric period », *Encyclopaedia Iranica*, <http://www.iranicaonline.org/articles/commerce-i>, 2011.
- Nappo D., « Roman Policy on the Red Sea in the Second Century CE », in F. De Romanis, M. Maiuro (éds.), *Across the Ocean: Nine Essays on Indo-Mediterranean Trade*, Brill, Leiden Boston, 2015, p. 55-72.
- Negmatov N.N., « States in the North-Western Central Asia », in *History of civilizations of central Asia*, vol II, *The development of sedentary and nomadic civilizations, 700 B.C. to A.D. 250*, UNESCO Publishing, Paris, 1996, p. 432-447.



Neri E., « Les sources de l'or du décor entre Orient et Occident (IV<sup>e</sup> - XII<sup>e</sup> siècle). Or monétaire, réutilisation, or frais », dans N. Minvielle Larousse, M.-C. Bailly-Maître, G. Bianchi (éds.), *Les métaux précieux en Méditerranée médiévale. Exploitation, transformations, circulations*. Actes du colloque international d'Aix-en-Provence des 6, 7 et 8 octobre 2016, Presses Universitaires de Provence, Aix-en-Provence, 2019, p. 271-288.

Neuville E., « La stèle de Pithom », *Zeitschrift für Ägyptische Sprache*, XL, 1902, p. 1-9.

Newell E.T., *The coinage of the Eastern Seleucid Mints from Seleucus I to Antiochus III*, 2<sup>e</sup> ed., American Numismatic Society, New York, 1938, 307 p.

Nickel L., « The first Emperor and sculpture in China », *Bulletin of the School of Oriental and African Studies*, 76, 3, 2013, p. 413-447.

Nicolet Cl., « Les variations de prix et la "théorie quantitative de la monnaie" à Rome, de Ciceron à Pline l'Ancien », *Annales. Economies, Sociétés, Civilisations.*, 26, 6, 1971, p. 1203-1227.

Nicolet Cl., « À propos du règlement douanier d'Asie : δέμοσιονία et les prétendus quinque publica Asiae », *CRAI*, 134, 3, 1990, p. 675-698.

Nony D., « Rapport : Les recherches sur les finances publiques romaines au début de l'empire », *Hommes et richesse dans l'Empire byzantin*, tome 1, IV<sup>e</sup>-VII<sup>e</sup> siècle, Éditions P. Lethielleux, Paris, 1989, p. 213-221.

Oikonomidès N., « Silk Trade and Production in Byzantium from the Sixth to the Ninth Century: The Seals of Kommerkiarioi », *Dumbarton Oaks Papers*, Trustees for Harvard University, Dumbarton Oaks, 40, 1986, p.43-53.

Oppenheim A. L., « The Seafaring Merchants of Ur », *Journal of the American Oriental Society*, 74, 1, 1954, p. 6-17.

Pantalacci L., « Coptos, porte du désert Oriental », dans *Le désert oriental d'Égypte durant la période gréco-romaine : bilans archéologiques*, Paris, Collège de France, accessible : <<http://books.openedition.org/cdf/5140>>.

Paris P., « Quelques dates pour une histoire de la jonque chinoise », *BEFEO*, 46, 1, 1952, p. 267-278.

Paris P., « Quelques dates pour une histoire de la jonque chinoise (note complémentaire) », *BEFEO*, 46, 2, 1954, p. 653-656.

Parzinger H., « The 'Silk Roads' Concept Reconsidered: About Transfers, Transportation and Transcontinental Interactions in Prehistory », *The Silk Road*, 5, 2, 2008, p. 7-15.

Pascal A., « Pouvoir des mots et limites de la cartographie dans la géographie grecque et romaine », *Dialogues d'histoire ancienne*, 15, 1, 1989, p. 9-29.

Pascal A., « Une deuxième lecture du 'bouclier' de Doura Europos », *CRAI*, 133, 2, 1989, p. 373-389.

- Pavan A., Shenk H., « Crossing the Indian Ocean before the *Periplus*: a comparison of pottery assemblages at the sites of Sumhuram (Oman) and Tissamaharama (Sri Lanka) », *Arabian archaeology and epigraphy*, 23, 2012, p. 191-202.
- Pelliot P., « Le Fou-nan », *BEFEO*, 3, 1903, p. 248-303.
- Pelliot P., « Deux itinéraires de Chine en Inde à la fin du VIII<sup>e</sup> siècle », *BEFEO*, 4, 1904, p. 131-413.
- Pieri D., « Marchands orientaux dans l'économie occidentale de l'Antiquité tardive », *Archéologie et Histoire romaine*, <https://hal.archives-ouvertes>, 2002, p. 123-132.
- Pirenne H., « Un contraste économique. Mérovingiens et carolingiens », *Revue belge de philologie et d'histoire*, 2, 2, 1923, p. 223-235.
- Pomey P., Tchernia A., « Le tonnage maximum des navires de commerce romains », *Archaeonautica*, 2, 1978, p. 233-251.
- Pomey P., « Le navire de Curcuron : un graffito décoratif », *Archaeonautica*, 13, 1993, p. 149-163.
- Pomey P., « Navires et construction navale », *Archéologia*, 435, juillet-août 2006, p. 49-51.
- Pomey P., « A propos des navires de la mer Erythrée ; découvertes récentes et nouveaux aspects de la question », dans M.-Fr. Boussac, J.-Fr. Salles et J.-B. Yon (éds.), *Topoi*, suppl. 11, 2012, p. 111-132.
- Potts D.T., « Maritime Trade i. pre-Islamic period », *Encyclopaedia Iranica*, <http://www.iranicaonline>, 2009.
- Prasad P. C., *Foreign trade and commerce in ancient India*, Abhinav Publications, New Dehli, 2014, 257 p.
- Préaux Cl. *Le monde hellénistique, la Grèce et l'Orient de la mort d'Alexandre à la conquête romaine*, Nouvelle Clio, l'histoire et ses problèmes, PUF, Paris, 2004, 416 p.
- Priestman S., « The Silk Road or the Sea? Sasanian and Islamic Exports to Japan », *Journal of Islamic Archaeology*, 3, 1, 2016, p. 1-35.
- Psarras S.-K., « L'origine de la métallurgie en Chine », *Dialogues d'histoire ancienne*, 20, 2, 1994, p. 43-50.
- Pugachenkova G.A., Dar S.R., Sharma R.C., et al., « Kushan Art », in *History of civilizations of central Asia*, vol II, *The development of sedentary and nomadic civilizations, 700 B.C. to A.D. 250*, UNESCO Publishing, Paris, 1996, p. 323-385.
- Puri B.N., « The Sakas and Indo-Parthians », in *History of civilizations of central Asia*, vol II, *The development of sedentary and nomadic civilizations, 700 B.C. to A.D. 250*, UNESCO Publishing, Paris, 1996, p. 184-201.
- Puri B.N., « The Kushans », in *History of civilizations of central Asia*, vol II, *The development of sedentary and nomadic civilizations, 700 B.C. to A.D. 250*, UNESCO Publishing, Paris, 1996, p. 238-255.

- Rahman M., Byramjee F., Karim R., « Commercial Practices in The Ancient India Peninsula: Glimpses from Kautilya's *Arthashastra* », *International Business & Economics Research Journal*, 13, 3, 2014, p. 653-657.
- Rajani M.C.C.C., « Background to the Sri Vijaya story- Part I », *The Journal of the Siam Society*, 62, 1974, p. 174-211.
- Rapin CL., « La trésorerie hellénistique d'Aï Khanum », *Revue Archéologique*, I, 1987, p. 41-70.
- Rapin Cl., « Relations entre l'Asie centrale et l'Inde à l'époque hellénistique », *Cahiers d'Asie centrale* 1/2, 1996, p. 35-45.
- Rapin Cl., « L'incompréhensible Asie centrale de la carte de Ptolémée. Propositions pour un décodage », in *Alexander's Legacy in the East*, Studies in Honor of Paul Bernard (1998), *Bulletin of the Asia Institute, New Series*, 12, p. 201-225.
- Rapin Cl., « L'ère Yavana, d'après les parchemins gréco-bactriens d'Asangorna et d'Amphipolis », in K. Abdullaev, (ed), *The Traditions of East and West in the antique cultures of Central Asia*. Papers in honor of Paul Bernard, Tashkent, 2010, p. 234-252.
- Ray H.P., « Early historical urbanization: the case of the western Deccan », *World Archaeology*, 19, 1, Urbanization, Jun. 1987, p. 94-104.
- Ray H.P., « Early Maritime Contacts between South and Southeast Asia », *Journal of Southeast Asian Studies*, 20, 1, 1989, p. 42-54.
- Ray H.P., « Seafaring in the Bay of Bengal in the early centuries AD », *Studies in History*, Newbury Park, New Dehli London, 6, 1, 1990, p. 1-14.
- Ray H.P., Nolot E., « La présence des Yavana en Inde ancienne » *Topoi*, 3.2, 1993, p. 455-477.
- Ray H.P., « Seafaring and Maritime Contacts: An Agenda for Historical Analysis », *Journal of the Economic and Social History of the Orient*, 39, 4, 1996, p. 422-431.
- Ray H.P., « Maritime Archaeology of the Indian Ocean: an overview », in H.P. Ray, J.-F. Salles (éds.), *Tradition and Archaeology, Early Maritime Contacts in the Indian Ocean*, Proceedings of the International Seminar Techno-Archaeological Perspectives of Seafaring in the Indian Ocean 4th cent. B.C.–15th cent. A.D., New Dehli, February 28-March 4, 1994, Manohar, New Dehli, 1996, p. 1-10.
- Ray H.P., « The Indian Ocean in Antiquity: whither maritime history? », *Topoi*, 10, 1, 2000, p. 335-352.
- Ray H.P., « The Archaeology of Bengal : Trading Networks, Cultural Identities », *Journal of the Economic and Social History of the Orient*, 49, 1, 2006, p. 68-95.
- Reinaud M., *Relations politiques et commerciales de l'Empire romain avec l'Asie orientale (l'Hyrkanie, l'Inde, la Bactriane et la Chine) pendant les cinq premiers siècles de l'ère chrétienne, d'après les témoignages latins, grecs, arabes, persans, indiens et chinois*, Imprimerie Impériale, Paris, 1863, 304 p.

- Rey-Coquais J.-P., « L'Arabie dans les routes de commerce entre le monde méditerranéen et les côtes indiennes », dans T. Fahd (éd.), *L'Arabie préislamique et son environnement historique et culturel*, Actes du colloque de Strasbourg, 24-27 juin 1987, Brill, Leiden, 1989, p. 225-239.
- Reynolds J., Tannenbaum R., *Jews and God-fearers at Aphrodisias: Greek Inscriptions with Commentary. Texts from the excavations at Aphrodisias conducted by Kenan T. Erim.* (Proceedings of the Cambridge Philological Society, supp. XII), The Cambridge Philological Society, 1987.
- Robin Chr., « Sur la piste de l'encens », *Archéologia*, 160, nov. 1981, p. 44-53.
- Robin Chr., « Cités, royaumes et empires de l'Arabie avant l'Islam », *Revue du monde musulman et de la Méditerranée*, 61, 1, 1991, p. 45-54.
- Robin Chr., « Quelques épisodes marquants de l'histoire sudarabique », *Revue du monde musulman et de la Méditerranée*, 61, 1, 1991, p. 55-70.
- Robin Chr., « L'Arabie du Sud et la date du *Périple de la Mer Érythrée* (nouvelles données) », *Journal Asiatique*, 1991, p. 1-30.
- Robin Chr., Gorea M., « Les vestiges antiques de la grotte de Hôq (Suqutra, Yémen) (note d'information) », *CRAI*, 146, 2, 2002, p. 409-445.
- Robin Chr., « La péninsule arabique à la veille de la prédication muḥammadienne », dans Th. Bianquis, P. Guichard et M. Tillier (éds.), *Les débuts du Monde musulman (VIIe-Xe siècle). De Muhammad aux dynasties autonomes*, Nlle Clio, Puf, Paris, 2012, p. 5-33.
- Robin Chr., « La reprise du commerce caravanier transarabique à la fin de l'Antiquité », dans Z. Kafafi, M. Maraqtan (eds.), *A Pioneer of Arabia*, Studies in the Archaeology and Epigraphy of the Levant and the Arabian Peninsula in Honor of Moawiyah Ibrahim, La Sapienza, Rome, 2014, p. 271-304.
- Roche M.-J., « Remarques sur les Nabatéens en Méditerranée », *Sémitica*, 45, H.S., 1996, p. 73-99.
- Rostovtseff M.I., *Histoire économique et sociale du monde hellénistique*, Collection Bouquins, Robert Laffont, Paris, 1989, 1430 p.
- Rougé J., « La navigation intérieure dans le Proche Orient antique », dans *L'Homme et l'Eau en Méditerranée et au Proche Orient. III. L'eau et les techniques*. Séminaire de recherche 1981-1982. Lyon: Maison de l'Orient et de la Méditerranée Jean Pouilloux, 1986, p. 39-49.
- Rougé J., « Le Philogélôs et la navigation », *Journal des savants*, 1-2, 1987, p. 3-12.
- Rougé J., « La navigation en mer Érythrée dans l'Antiquité », dans *L'Arabie et ses mers bordières. I. Itinéraires et voisinages*. Séminaire de recherche 1985-1986. Lyon : Maison de l'Orient et de la Méditerranée Jean Pouilloux, 1988, p. 59-74.
- Rougé J., « Le *Périple de la mer Érythrée*, à propos d'un livre récent », *Archaeonautica*, 10, 1990, p. 265-269.
- Rougemont G., « Nouvelles inscriptions grecques de l'Asie centrale », dans O. Boppearachchi, M.-F. Boussac (éds.), *Afghanistan ancien carrefour entre l'Est et l'Ouest*, Actes du colloque international, Brepols, 2005, p. 127-137.

- Rougemont G., « Les inscriptions grecques d'Iran et d'Asie centrale. Bilinguismes, interférences culturelles, colonisation », *Journal des savants*, 2012, p. 3-27.
- Roux J.-P., *L'Asie centrale, Histoire et civilisations*, Fayard, Paris, 1997, 528 p.
- Sabbe E., « L'importance des tissus orientaux en Europe occidentale au moyen âge (IX<sup>e</sup> – X<sup>e</sup> siècle) », *Revue belge de philologie et d'histoire*, 14, 4. 1935, p. 1261-1288.
- Salles J.-Fr., « La circumnavigation de l'Arabie dans l'Antiquité classique », *L'Arabie et ses mers bordières. I. Itinéraires et voisinages*. Séminaire de recherche 1985-1986. Lyon : Maison de l'Orient et de la Méditerranée Jean Pouilloux, 1988, p. 75-102.
- Salles J.-Fr., « Découvertes du golfe Arabo-Persique aux époques grecque et romaine », *RÉA*, 94/1-2, 1992, p. 79-97.
- Salles J.-Fr., « Le golfe Arabo-Persique entre Séleucides et Maurya », *Topoi*, 4/2, 1994, p.597-610.
- Salles J.-Fr., « Adaptation culturelle des céramiques hellénistiques ? Importation et imitations de produits occidentaux en Inde », dans *Céramiques hellénistiques et romaines, productions et diffusion en Méditerranée orientale (Chypre, Égypte et côte syro-palestinienne)*. Actes du colloque tenu à la Maison de l'Orient méditerranéen Jean Pouilloux du 2 au 4 mars 2000, Lyon Maison de l'Orient et de la Méditerranée Jean Pouilloux, 2002, p. 189-212.
- Salles J.-Fr., « Le golfe Persique dans le *Périple de la mer Érythrée* : connaissances et ignorances réelles ? », dans M.-Fr. Boussac, J.-Fr. Salles et J.-B. Yon (éds.), *Topoi*, suppl. 11, 2012, p. 293-328.
- Salmon Cl., « Les Persans à l'extrémité orientale de la route maritime (II<sup>e</sup> A.E.-XVII<sup>e</sup> siècle) », *Archipel*, 68, 2004, p. 23-58.
- Sarianidi V., Schiltz V. (trad.), « Trésors d'une nécropole royale en Bactriane », *Archéologia*, 135, oct, 1979, p. 18-27.
- Sarianidi V., « Afghanistan : la colline d'or, les tombeaux d'une dynastie mystérieuse », *Courrier de l'Unesco*, 32, 1979, p. 29-32.
- Sartre M., *Trois études sur l'Arabie romaine et byzantine*, Revue d'Études Latines, Latomus, Bruxelles, 1982, 226 p.
- Sartre M., *D'Alexandre à Zénobie. Histoire du Levant antique (IV<sup>e</sup> siècle av J.-C.- III<sup>e</sup> siècle ap. J.-C.)*, Fayard, Paris, 2001, 1196 p.
- Sartre M., *Le bateau de Palmyre. Quand les mondes anciens se rencontraient, VI<sup>e</sup> siècle av. J.-C., VI<sup>e</sup> siècle ap. J.-C.*, Tallandier, Paris, 2021, 336 p.
- Sasisekaran B., « Metallurgy and Metal Industry in Ancient Tamilnadu - An Archeological Study », *Indian Journal of History of Science*, 37, 1 2002, p. 17-29.
- Schiettecatte J., « Ports et commerce maritime dans l'Arabie du Sud préislamique », *Chroniques yéménites*, 15, 2008, p. 65-90.

Schiettecatte J., « L'évolution du peuplement sudarabique du I<sup>er</sup> au VI<sup>e</sup> siècle », dans J. Schiettecatte, Ch. Robin (éds.), *L'Arabie à la veille de l'islam. Un bilan clinique*, De Boccard, Paris, 2009, p. 217-249.

Schiettecatte J., « J.-F. Salles, A.V. Sedov (dir), *Qani'. Le port antique du Hadramawt, entre la Méditerranée, l'Afrique et l'Inde. Fouilles russes 1972, 1985-1989, 1991, 1993-1994, (Indicopleustoi, Archaeologies of the Indian Océan, 6)*, Turnhout, Brepols (2010), 553 p., 142 pl., 139 fig. », *Topoi*, 17, 2, 2011, p. 681-684.

Schiettecatte J., « Book Review: 2011 - Le royaume de Ḥimyar à l'époque monothéiste par I. Gajda (*Mémoires de l'Académie des inscriptions et belles-lettres*, 40), De Boccard, Paris, 2009, 349 p. », *Pount*, 5, 2011, p. 195-200.

Schiettecatte J., « L'Arabie du Sud et la mer du III<sup>e</sup> siècle avant au VI<sup>e</sup> siècle après J.-C. », dans M.-Fr. Boussac, J.-Fr. Salles et J.-B. Yon (éds.), *Autour du Périples de la mer Érythrée*, *Topoi*, suppl. 11, 2012, p. 237-273.

Schiettecatte J., « À la veille de l'islam : effondrement ou transformation du monde antique ? », dans Chr. Robin, J. Schiettecatte (éds.), *Les préludes de l'islam. Ruptures et continuités des civilisations du Proche-Orient, de l'Afrique orientale, de l'Arabie et de l'Inde à la veille de l'islam*, De Boccard, 2013, Orient et Méditerranée, p. 9-36.

Schwartz J., « L'Empire romain, l'Égypte et le commerce oriental », *Annales. Economies, Sociétés, Civilisation*, 15, 1, 1960, p. 18-44.

Schwinghammer P. M., « Die Fundmünzen der Seidenstraße von 100 V. Chr. bis 300 n. Chr.. Eine vorläufige Analyse der "monetären Transkulturalität" eines globalen Wirtschaftsnetzes », in A. Lykke (ed.), *Macht des Geldes-Macht der Bilder. Kolloquium zur Ikonographie auf Münzen im ostmediterranen Raum in hellenistisch-römischer Zeit*, *Abhandlungen des Deutschen Palästina-Vereins (ADPV) 42*, 2013, p. 209-226.

Sedov A.V., « New Archaeological and Epigraphical material from Qana (South Arabia) », *Arabian archaeology and epigraphy*, 3, 1992, p. 110-137.

Seland E. H., « The Persian Gulf or the Red Sea? Two axes in ancient Indian Ocean trade, where to go and why », *World Archaeology*, 43, 3, 2011, p. 398-409.

Seland E. H., « Ancient Afghanistan and the Indian Ocean: Maritime Links of the Kushan Empire ca 50-200 CE », *Journal of Indian Ocean Archaeology*, 9, 2013, p. 66-74.

Seland E. H., « Early Christianity in East Africa and Red Sea/Indian Ocean Commerce. Les débuts du christianisme en Afrique de l'Est et le commerce de la mer Rouge et de l'océan Indien », *African Archaeology Review*, 31, 2014, p. 637-647.

Seland E.H., « Archaeology of Trade in the Western Indian Ocean, 300 BC-AD 700 », *Journal of Archaeological Research*, Springerlink.com, 22, 2014, p. 367-402.

Seland E. H., « Palmyrene Long-distance Trade: Land, River, and Maritime Routes in the First Three Centuries CE. », in M.N. Walter, J.P. Ito-Adler (eds.), *The Silk Road: Interwoven History*, Cambridge Institutes Press, Cambridge, 2015, p. 101-131.

Seldeslachts E., « The End of the Road for the Indo-Greeks? », *Iranica Antiqua*, XXXIX, 2004, p. 249-296.

- Selvakumar V., Shajan K.P., Tomber R., « Archaeological Investigations at Pattanam, Kerala: New Evidence for the Location of Ancient Muziris », in M. Willis (éd.), *Migration, Trade and Peoples: European Association of South Asia Archaeologists*, Proceedings of the eighteenth congress, London, 2005, London: The British Association for South Asian Studies, The British Academy, 2009. Part 1: *Indian Ocean Commerce and the archaeology of Western India*, in R. Tomber, L. Blue, S. Abraham (eds.), London, 2009, p. 29-41.
- Sen T., « Maritime Interactions between China and India: Coastal India and the ascendancy of Chinese Maritime Power in the Indian Ocean », *Journal of Central Eurasian Studies*, 2, 2011, p. 41-82.
- Sewell R., « Roman coins found in India », *Journal of the Royal Asiatic Society of Great Britain and Ireland*, 4, 1904, p. 591-637.
- Seyrig H., « Antiquités syriennes », *Syria*, 22, 3, 1941, p. 218-270.
- Seyrig H., « Antiquités syriennes : Le culte du soleil en Syrie à l'époque romaine », *Syria*, 48, 3, 1971, p. 337-373.
- Shaffer L., « Southernization », *Journal of World History*, 5, 1, 1994, p. 1-21.
- Sharma R.S., Jha D.N., « The Economic History of India up to AD 1200: Trends and Prospects », *Journal of the Economic and Social History of the Orient*, 17, 1, 1974, p. 48-80.
- Sidebotham S.E., *Berenike and the Ancient Maritime Spice Route*, University of California Press, Berkeley, Los Angeles, London, 2011, 434 p.
- Sims-Williams N., « Nouveaux documents sur l'histoire et la langue de la Bactriane », *CRAI*, 140, 2, 1996, p. 633-654.
- Sims-Williams N., « Toward a new edition of the Sogdian Ancient Letter 1 », dans E. de La Vaissière et E. Trombert (éds.), *Les Sogdiens en Chine*, École française d'Extrême Orient, Paris, 2005, p. 181-194.
- Sims-Williams N. « News from Ancient Afghanistan », *The Silk Road*, 4, 2, 2006/2007, p. 5-10.
- Sims-Williams N., « Bactrian Historical Inscriptions of the Kushan Period », *The Silk Road*, 10, 2012, p. 76-80.
- Sims-Williams N., « The Iranian Inscriptions of Shaital, Epigraphical and Numismatic Studies », *The Journal of the International Association of Sanskrit Studies*, 23-24, 2013, p. 523-541.
- Sinor D., Klyashtorny S.G., « The Türk Empire », in *History of civilizations of central Asia*, vol III, *The crossroads of civilizations AD 250 to 750*, UNESCO Publishing, Paris, 1996, p. 321-342.
- Skaff J. K., « The Sogdian Trade Diaspora in East Turkestan during the Seventh and Eighth Centuries », *Journal of the Economic and Social History of the Orient*, 46, 4, 2003, p. 475-524.
- Smadja E., « Le dossier d'un portorium provincial : Jérôme France, *Quadragesima Galliarum* », *Dialogues d'histoire ancienne*, 28, 1, 2002, p. 211-215.

Smith M. L., « 'Indianization' from the Indian Point of View: Trade and Cultural Contacts with Southeast Asia in the Early First Millennium C.E. », *Journal of the Economic and Social History of the Orient*, 42, 1, 1999, p. 1-26.

Smith M. L., « The Role of Local Trade Networks in the Indian Subcontinent during the Early Historic Period », *Man and Environment*, XXVII (1), 2002, p. 139-151.

Sourisseau J.-C., Bonifay M., Amouric H. et al., « Artisans et marchands, 260 siècles de commerce », *Archéologia*, 435, juillet-août 2006, p. 58-61.

Specht E., « Études sur l'Asie centrale d'après les historiens chinois », *Journal Asiatique*, 4, 1883, p. 317-350.

Stargardt J., « L'isthme de la péninsule malaise dans les navigations au long cours. Nouvelles données archéologiques », *Commerces et navires dans les mers du Sud, Archipel*, 18, 1979, p. 15-39.

Stark M. T., « The Transition to History in the Mekong Delta: A View from Cambodia », *International Journal of Historical Archaeology*, 2, 3, 1998, p. 175-203.

Stark M.T., Sovath B., « Recent Research on Emergent Complexity in Cambodia's Mekong », *Bulletin of the Indo Pacific-Prehistory*, 2001, p. 85-98.

Stark M.T., « Pre-Angkorian Settlement Trends in Cambodia's Mekong Delta and the Lower Mekong Archaeological Project », *Journal of Indo-Pacific Archaeology*, 26, 2007, p. 98-109.

Stuernagel D., « Les villes portuaires : des nœuds de communication de la mobilité religieuse? », *Trivium*, URL: <http://trivium.revues.org/index3403.html>, 2009.

Strauch I., Bukharin M.D., « Indian Inscriptions from the Cave Hoq on Suqutrā (Yemen) », *Annali dell' Istituto Universitario Orientale*, Napoli, 64, 2004, p. 121-138.

Strong J. S., « Les reliques des cheveux du Bouddha au Shwe Dagon de Rangoon », *Aséanie*, 2, 1998, p. 79-107.

Tafazzoli A., Khromovin A.L., « Sasanian Iranian: Intellectual Life », in *History of civilizations of central Asia*, vol III, *The crossroads of civilizations AD 250 to 750*, UNESCO Publishing, Paris, 1996, p. 81-106.

Tate G., « Prospérité économique de la Syrie du Nord à l'époque byzantine (IV<sup>e</sup>-VI<sup>e</sup> s.) », *Revue du monde musulman et de la Méditerranée, Alep et la Syrie du Nord*, 62, 1991, p. 41-47.

Tchernia A., « Le dromadaire des Peticii et le commerce oriental », *Mélanges de l'école française de Rome. Antiquité*, 104, 1, 1992, p. 293-301.

Tchernia A., « Rome et l'Inde : l'archéologie toute seule ? (*Rome and India. The ancient Sea Trade* V. Begley and R. D. De Puma eds., 1991) », *Topoi*, 3, 2, 1993, p. 525-534.

Tchernia A., « Moussons et monnaies : les voies du commerce entre le monde gréco-romain et l'Inde », *Annales. Histoire. Sciences Sociales*, 50, 5, 1995, p. 991-1009.

Tchernia A., « Arikamedu et le graffito naval d'Alagankulam, V. Begley, P. Francis, Jr., I. Mahadevan, K.V. Raman, S.E. Sidebotham, K. W. Slane, E. Lyding Will, *The Ancient Port of*



Arikamedu. *New Excavations and Researches 1989-1992 I (Mémoires archéologiques 22)*, (1996) », , *Topoi*, 8, 1, 1998, p. 447-463.

Terwiel B. J., « Pierre-Yves Manguin, A. Mani and Geoff Wade, *Early Interactions between South and Southeast Asia: Reflections on Cross-Cultural Exchange.* », *Asian Studies Review*, 37, 1, 2013, p. 117-118.

Thakur U., « Data from the Early Coins of India », *Journal of the Economic and Social History of the Orient*, 14, 3, 1971, p. 269-285.

Thakur U., « Early Indian Mints », *Journal of the Economic and Social History of the Orient*, 16, 2/3, 1973, p. 265-297.

Thakur U., « Source of Gold for Early Gold Coins of India », *East and West*, 30, 1/4, 1980, p. 99-115.

Thapar R., *The Penguin History of Early India*, Penguin Book, London, 2002, 556 p.

Thierry F., « Sur les monnaies sassanides trouvées en Chine », *Res Orientales*, 5, 1993, p 89-139.

Thierry F., Morrisson C., « Sur les monnaies byzantines trouvées en Chine », *Revue numismatique*, 6, 36, 1994, p. 109-145.

Thierry F., « La monétarisation de la société turke (VI<sup>e</sup>–IX<sup>e</sup> siècle). Influence chinoise, influence sogdienne », dans E. de La Vaissière et E. Trombert (éds.), *Les Sogdiens en Chine*, École française d'Extrême-Orient, Paris, 2005, p. 397-417.

Thierry F., « Yuezhi et Kouchans. Pièges et dangers des sources chinoises », dans O. Bopearachchi, M.-F. Boussac (éds.), *Afghanistan ancien carrefour entre l'Est et l'Ouest*, Actes du colloque international, Brepols, 2005, p. 421-539.

Thierry F., « Autour de *Money on the Silk Road* d'Helen Wang », *Revue numismatique*, 6, 163, 2007, p. 315-330.

Thomas R. I., « Port communities and the Erythraean Sea trade », *British Museum Studies in Ancient Egypt and Sudan*, 18, 2012, p. 169-199.

Tissot F., « Arts asiatiques, l'Asie centrale et l'Afghanistan », *Archéologia*, 46, mai 1972, p. 36-49.

Tomber R., « Beyond Western India: the Evidence from Imported Amphorae », dans M. Willis (éd.), *Migration, Trade and Peoples: European Association of South Asia Archaeologists. Proceedings of the eighteenth congress*, London, 2005, London: The British Association for South Asian Studies, The British Academy, 2009, Part 1: *Indian Ocean Commerce and the archaeology of Western India*, dans R. Tomber, L. Blue, S. Abraham (eds.), London, 2009, p. 42-57.

Tomber R., *Indo-Roman Trade, from pots to pepper*, Bristol Classical Press, Bloomsbury Publishing PLC, London, 2012, 216 p.

Tosi M., Lamberg-Karlovsky C. C., « Pathways across Eurasia », in J. Aruz, R. Wallenfels (eds), *Art of the First Cities. The Third Millennium B.C. from the Mediterranean to the Indus*,

The Metropolitan Museum of Art, Yale University Press, New York New Haven London, 2003, p. 347-355.

Traina G., *428, Une année ordinaire à la fin de l'empire romain*, Histoire, Les Belles Lettres, Paris, 2010, 279 p.

Traina G., « Mercanti e frontiera. Una lettura di C.4.63.4 », dans P. Garbarino, P. Giunti, G. Vanotti (éds.), *Confini, circolazione, identità ed ecumenismo nel mondo antico*, Le Monnier, Florence, 2020, p. 54-64.

Tripati S., « Early Maritime Activities of Orissa on the East Coast of India: Linkages in Trade and Cultural Developments », *Man and Environment*, XXVII (1), 2002, p. 117-126.

Trombert E., « Un vestige vivant de la présence sogdienne en Chine du Nord ; le vignoble du Shanxi », dans E. de La Vaissière et E. Trombert (éds.), *Les Sogdiens en Chine*, École française d'Extrême-Orient, Paris, 2005, p. 261-282.

Tsuchiya H., « The Gate to the Darel Valley from the Singal Valley: the Batakhun & the Yajei Passes. Field Research in Northern Pakistan tracing Fa Hsien's route from Pamir to Darel », dans M. Willis (éd.), *Migration, Trade and Peoples: European Association of South Asia Archeologists. Proceedings of the eighteenth congress*, London, 2005, London: The British Association for South Asian Studies, The British Academy, 2009. Part 2: *Gandharan Art*, dans C. Frölich (éd.), London, 2009, p. 118-134.

Tsung-I J., Vandermeersch L., « Les relations entre la Chine et le monde iranien dans l'Antiquité historiquement revisitée à la lumière des découvertes archéologiques du dernier quart de siècle », *BEFEO*, 93, 2006, p. 207-245.

Turner P.J., *Roman Coins from India*, Routledge, 1989, 160 p.

Ulrich B., « Oman and Bahrain in late antiquity: the Sasanian's Arabian periphery », *Proceedings of the Seminar for Arabian Studies, Papers from the forty-fourth meeting of the Seminar for Arabian Studies held at the British Museum, London, 22 to 24 July 2010*, 41, 2011, p. 377-385.

Ulrich B., « A review of *The Red Sea from Byzantium to the Caliphate, AD 500-1000* by Timothy Power », *Journal of Arabian Studies: Arabia, the Gulf, and the Red Sea*, 3, 1 2013, p. 148-149

UNESCO, *Histoire de l'Humanité, du VII<sup>e</sup> siècle av. J.-C. au VII<sup>e</sup> siècle de l'ère chrétienne*, Vol III, Jouve, Mayenne, 2005, 1430 p.

Vallet E., « Les ports de la mer Rouge, de l'Antiquité à l'époque islamique (IV<sup>e</sup> siècle av. - XV<sup>e</sup> siècle apr. J.-C.) », *International Journal of Archaeology and Social Sciences in the Arabian Peninsula*, 15, 2008, p. 57-64.

Vallet E., « Le *Periple* au miroir des sources arabes médiévales. Le cas des produits du commerce », dans M.-Fr. Boussac, J.-Fr. Salles et J.-B. Yon (éds.), *Autour du Périple de la mer Érythrée*, Topoi, suppl. 11, 2012, p.359-380.

Vélissaropoulos J., « Les naoclères grecs : Recherches sur les institutions maritimes en Grèce et dans l'Orient hellénisé », *École pratique des hautes études. 4e section. Sciences historiques*

et philologiques. Positions de thèses d' école de l'année 1978-1979 et positions de thèses de III<sup>e</sup> cycle, 1982, p. 42-47.

Venco C., « Par-delà la frontière : marchands et commerce d'esclaves entre la Gaule carolingienne et al-Andalus (VIII<sup>e</sup>-X<sup>e</sup> siècle) », HAL, archives ouvertes.fr, Université Toulouse II Jean Jaurès UMR 5608 – Traces, 2018, p. 1-27.

Verman S. R., « Trade and religion: Trade and Its Role in the Spread of Buddhism in China from India. (1st to 6th Century C.E.) », *Journal of Eurasian Studies*, IV, 3, 2012, p. 9-20.

Veyne P., « Rome devant la prétendue fuite de l'or : mercantilisme ou politique disciplinaire ? », *Annales. Economies, Sociétés, Civilisations*, 2, 1979, p. 211-244.

Veyne P., *Palmyre, l'irremplaçable trésor*, Albin Michel, Paris, 2015, 141 p.

Villeneuve F., « Une inscription latine sur l'archipel Farasân, Arabie Séoudite, Sud de la mer Rouge (note d'information) », *CRAI*, 148, 1, 2004, p. 419-429.

Vine A.R., *The Nestorian Churches. A Concise History of Christian Christianity in Asia from the Persian Schism to the Modern Assyrians*, Independent Press, London, 1937, 227 p.

Wheatley P., « Tun-Sun », *The Journal of the Royal Asiatic Society of Great Britain and Ireland*, Cambridge University Press, 1/2, 1956, p. 17-30.

Wheeler M., *Les influences romaines au-delà des frontières impériales*, trad. M. Thomas, Collection Civilisations d'hier et d'aujourd'hui, Plon, Paris, 1960, 229 p.

Whitehouse D., Williamson A., « Sasanian Maritime Trade », *Iran*, 11, 1973, p. 29-49.

Whitewright R.J., *Maritime Technological Change in the Ancient Mediterranean: The Invention of the Lateen Sail*, PhD, University of Southampton, Faculty of Law, Arts & Social Sciences, School of Humanities, two volumes, 2008.

Whitewright J., « The Potential Performance of Ancient Mediterranean Sailing Rigs », *The International Journal of Nautical Archaeology*, 40. 1, 2011, p. 2-17.

Whittaker D., « Le commerce romain avec l'Inde et la prise de décision économique », *Topoi*, 10, 1, 2000, p. 267-288.

Wiesehöfer J., « Ardasir I i. History », *Encyclopaedia Iranica*, <http://www.iranicaonline>, 1986, p. 371-376.

Will E., *Histoire politique du monde hellénistique*, coll. points histoire, éd. du Seuil, Paris, 2003, 650 p.

Wilson A., « Developments in Mediterranean shipping and maritime trade from the Hellenistic period to AD 1000 », in D. Robinson et A. Wilson (eds.), *Maritime Archaeology and Ancient Trade in the Mediterranean*, Oxford Centre for Maritime Archaeology: Monograph 6, Oxford, 2011, p. 33-59.

Xinjiang R., « Sabao or Sabo: Sogdian Caravan Leaders in the Wall-Paintings in Buddhist Caves », dans E. de La Vaissière et E. Trombert (éds.), *Les Sogdiens en Chine*, École française d'Extrême-Orient, Paris, 2005, p. 207-230.

Yang Juping, « Alexander the Great and the Emergence of the Silk Road », *The Silk Road*, 6, 2, 2009, p. 15-22.

Yarshater E. (ed ), *The Cambridge History of Iran, The Seleucid, Parthian and Sasanian Periods*, vol 3, Pts I and II, Cambridge University Press, Cambridge, 1983, 1488 p.

Yon J.B., *Les notables de Palmyre*, Presses de l'Ifpo, Beyrouth, 2002, 378 p.

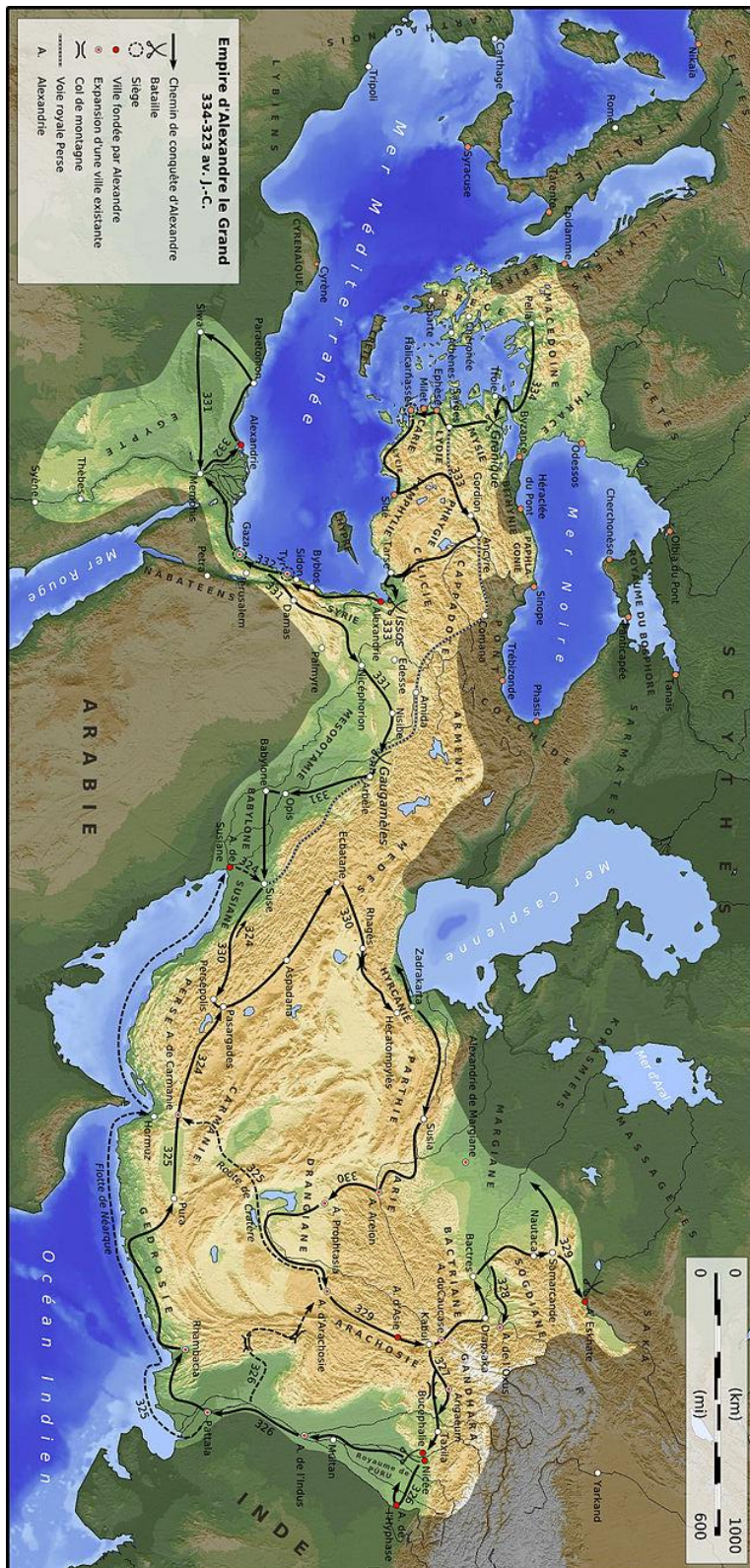
Zadneprovskiy Y.A., « The Nomads of Northern Central Asia after the Invasion of Alexander », in *History of civilizations of central Asia*, vol II, *The development of sedentary and nomadic civilizations, 700 B.C. to A.D. 250*, UNESCO Publishing, Paris, 1996, p. 448-463.

Zeimal E.V., « The Kidarite Kingdom in Central Asia », in *History of civilizations of central Asia*, vol III, *The crossroads of civilizations AD 250 to 750*, UNESCO Publishing, Paris, 1996, p. 122-137.

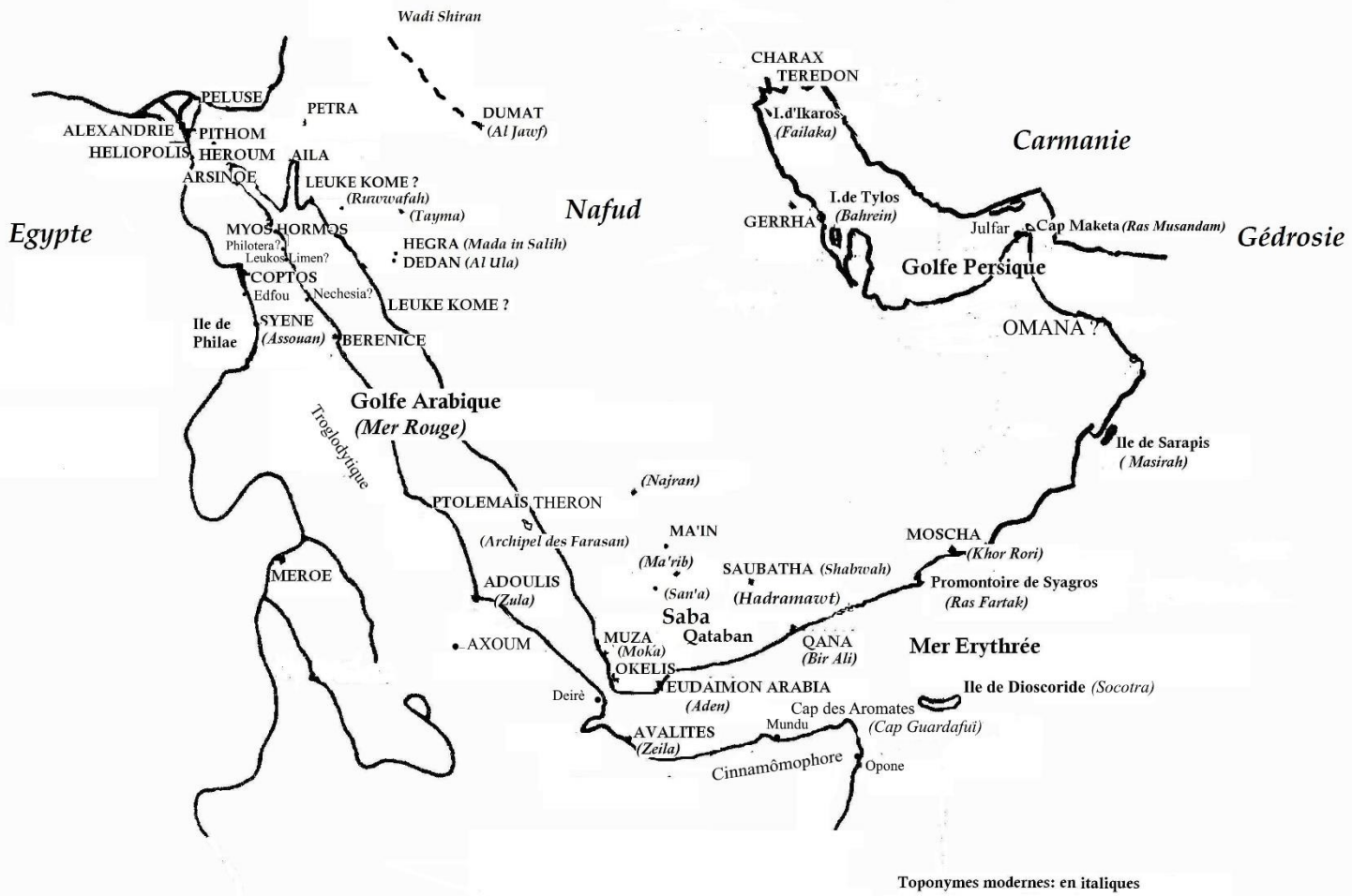
Zhang Guang-da, « The City-States of the Tarim Basin » in *History of civilizations of central Asia*, vol III, *The crossroads of civilizations AD 250 to 750*, UNESCO Publishing, Paris, 1996, p. 282-297.

Zhang Guang-da, « Kocho (Kao Ch'ang) », in *History of civilizations of central Asia*, vol III, *The crossroads of civilizations AD 250 to 750*, UNESCO Publishing, Paris, 1996, p. 298-309.

# Cartographie



Carte 1 : L'expédition d'Alexandre  
([https://fr.wikipedia.org/wiki/Alexandre\\_le\\_Grand](https://fr.wikipedia.org/wiki/Alexandre_le_Grand))

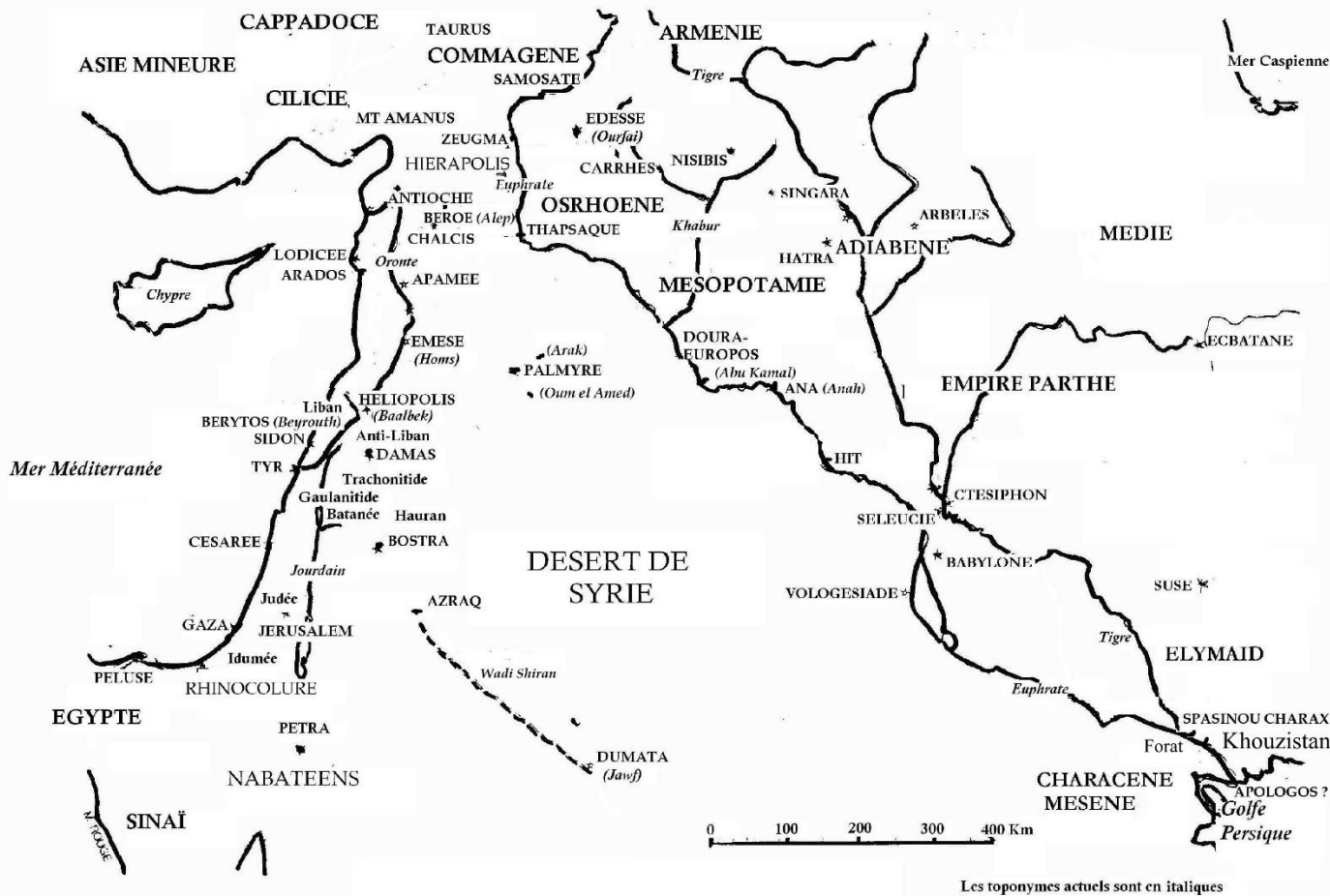


D'après R. Mauny, "Le périple de la mer Erythrée et le problème du commerce romain en Afrique au sud du limes", *Journal de la Société des Africanistes*, 38, 1, 1968, p. 21.

Carte 2 : La péninsule arabique



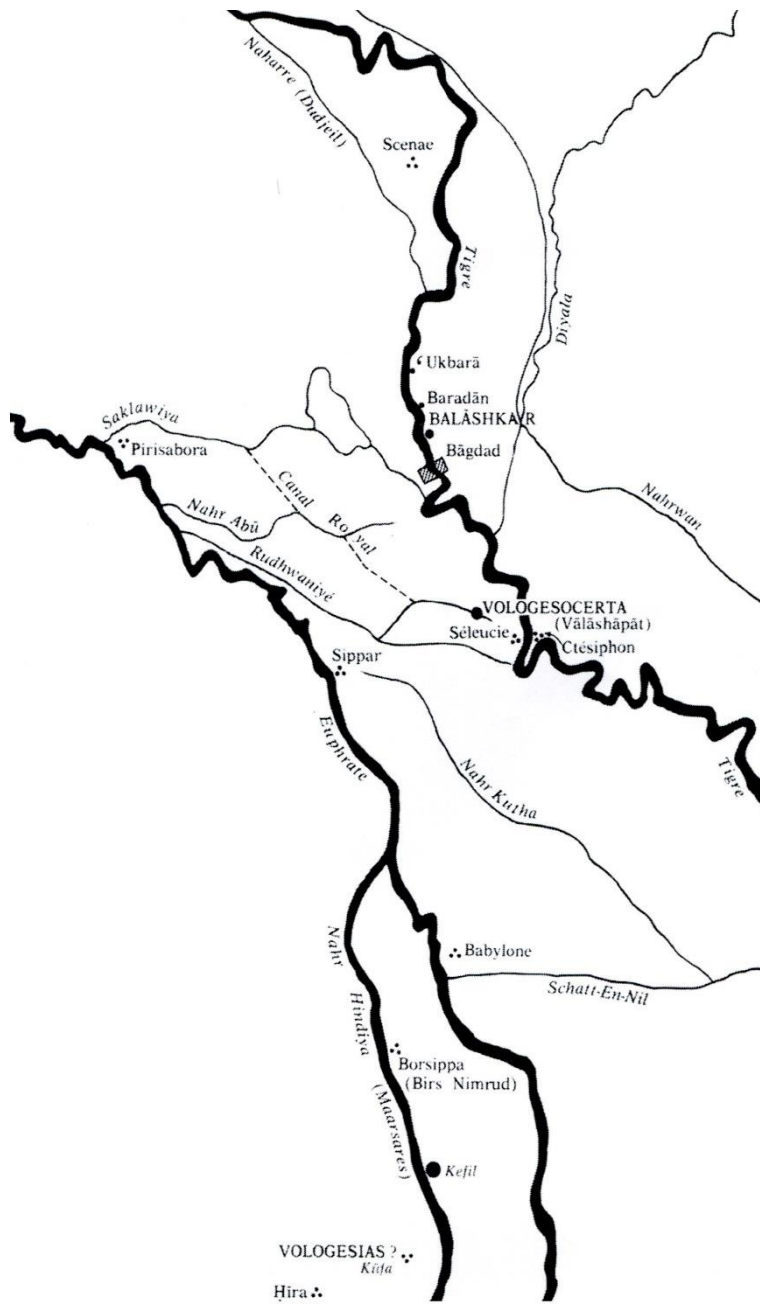
Carte 3 : Les routes de la péninsule arabe antique  
(d'après Google Maps)



D'après E. Will, *Les Palmyréniens. La Venise des sables (I<sup>er</sup> siècle avant - III<sup>ème</sup> siècle après J.-C.)*, Collection Civilisations U, Paris, Armand Colin, 1992, p. 1.

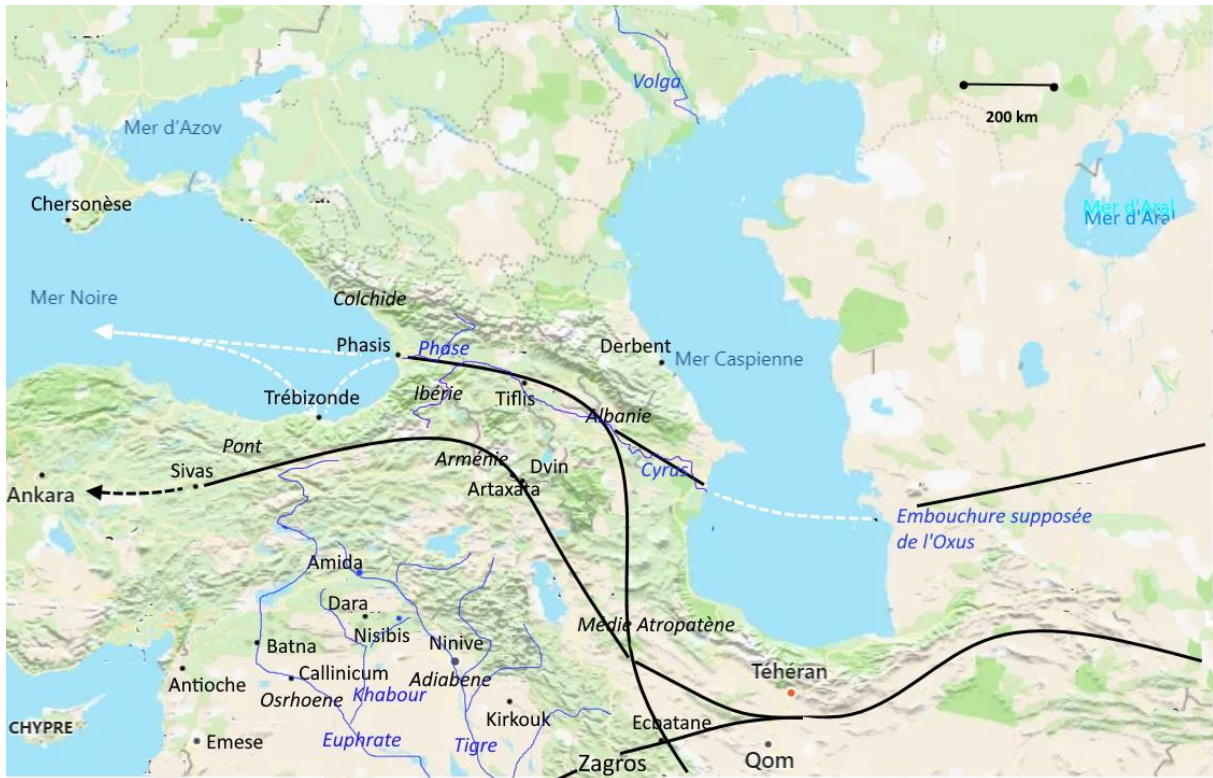
Carte 4 : Le croissant fertile





VILLES FONDÉES PAR LES VOLOGÈSE EN MÉSOPOTAMIE  
 D'après L. DILLEMANN, *Syria*, XXXVIII, 1961, p. 155 ; G. LE STRANGE, *The Lands of Eastern Caliphate*, Map. II.

Carte 5 : Villes de moyenne Mésopotamie



Carte 6 : Les routes de l'Arménie antique  
(d'après Google Maps)



Montagnes d'Asie centrale

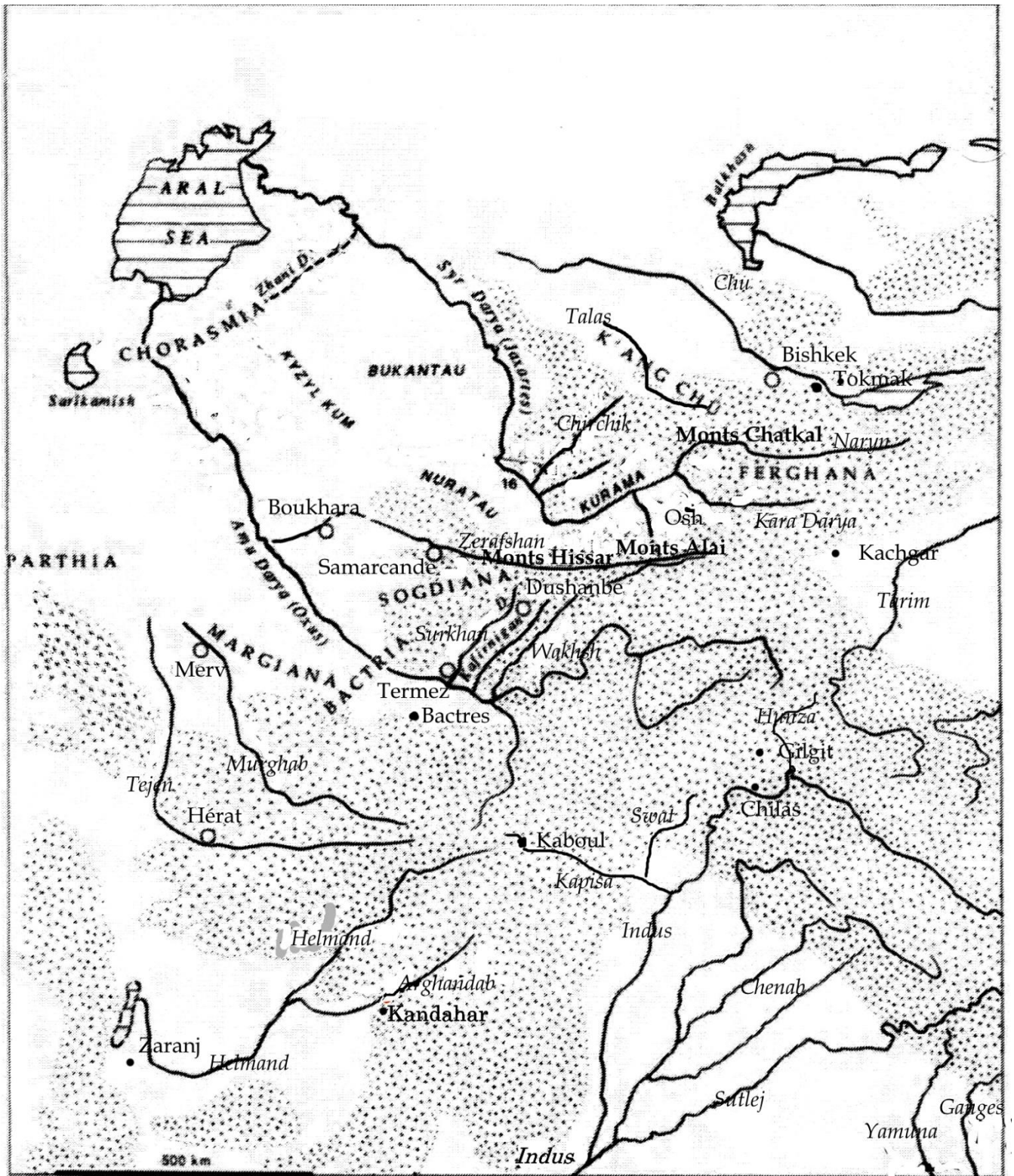
Carte 7 : Les reliefs de l'Asie centrale

([https://www.edelo.net/routedelasoe/img/cartes/asie\\_relief](https://www.edelo.net/routedelasoe/img/cartes/asie_relief))



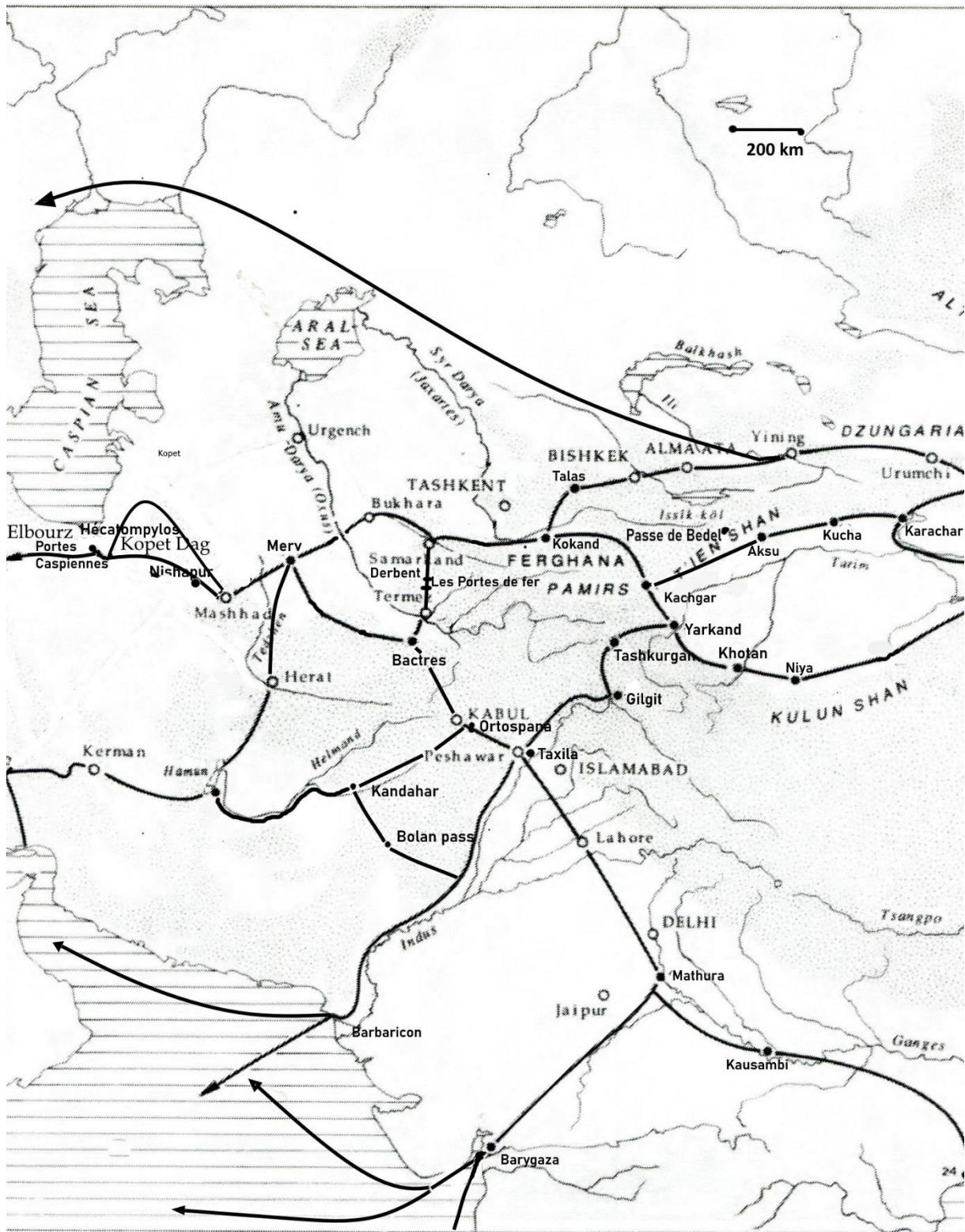
Carte 8 : L'Asie centrale

(D'après *History of civilizations of central Asia*, vol III, *The crossroads of civilizations AD 250 to 750*, UNESCO Publishing, p. 497)



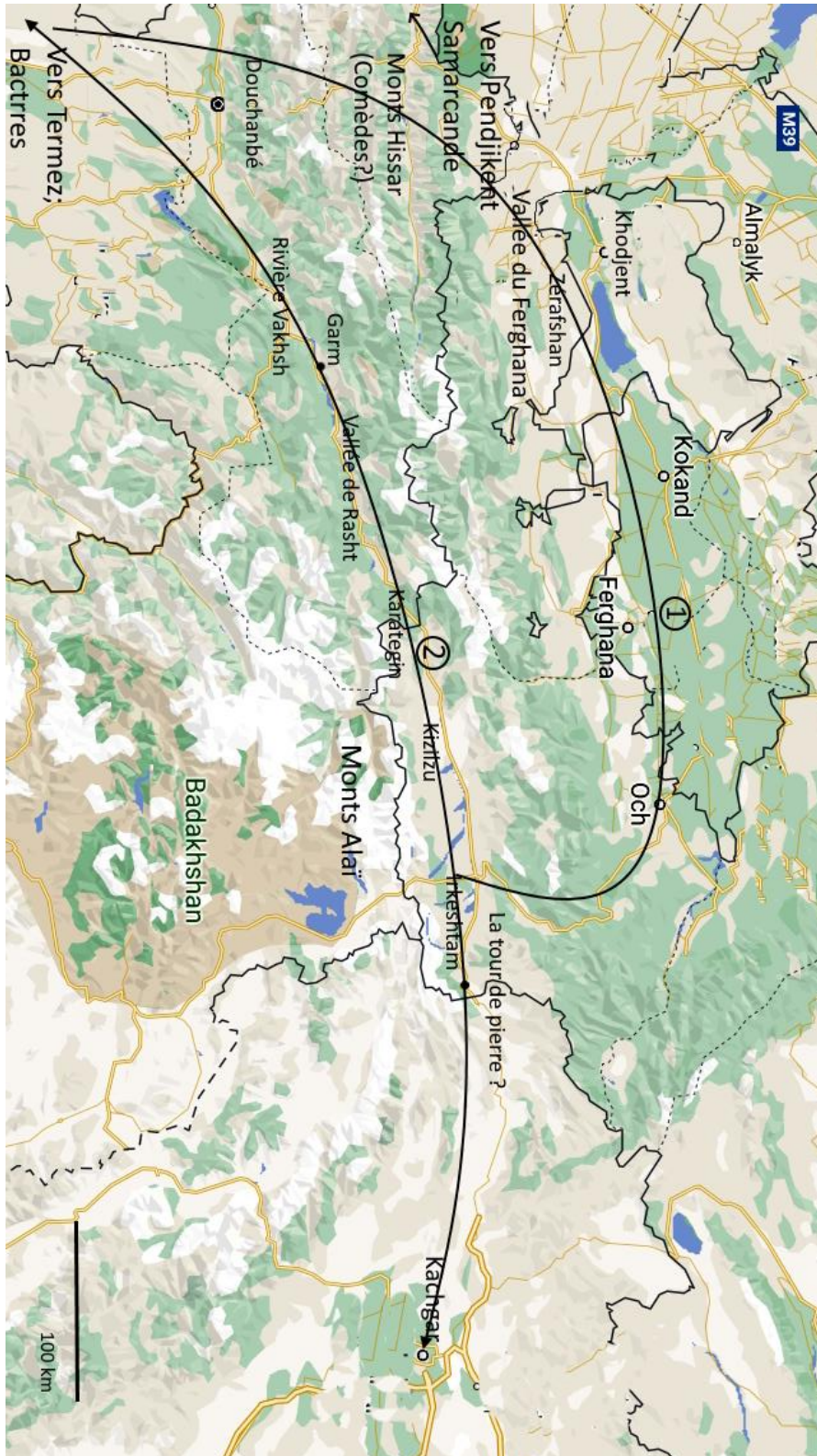
Carte 9 : Le réseau fluvial d'Asie centrale

(D'après *History of civilizations of central Asia*, vol II, p. 497)



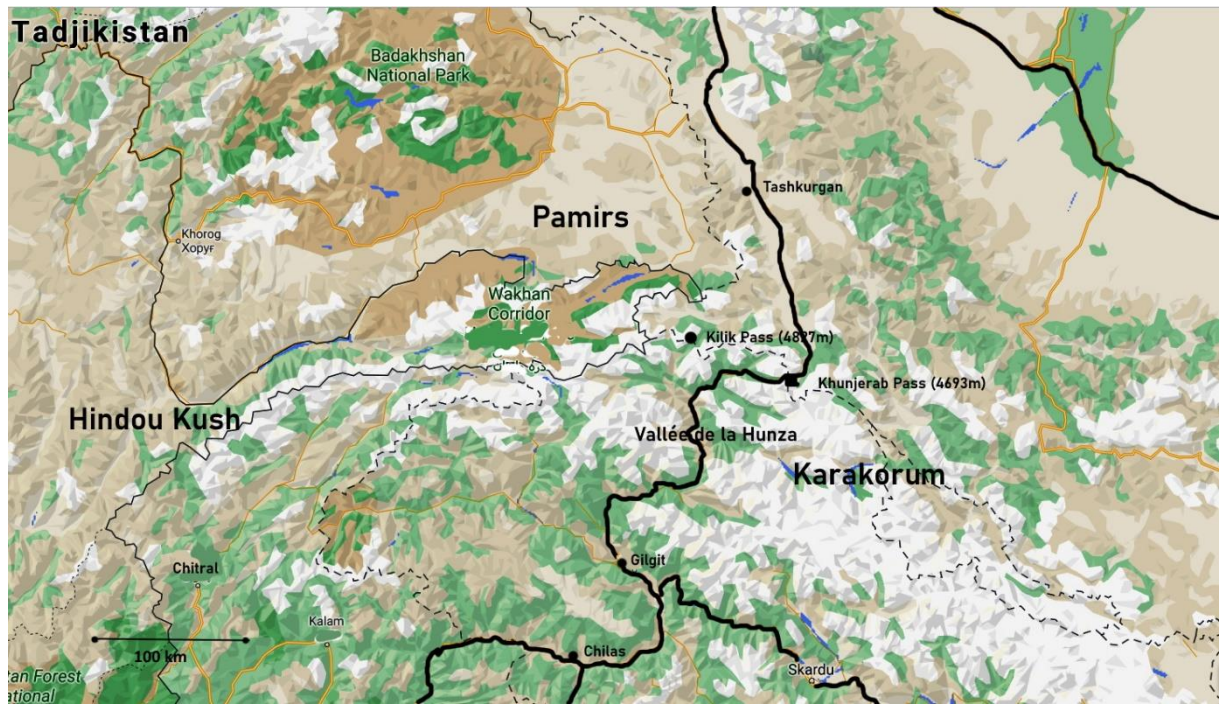
Carte 10 : Les routes antiques d'Asie centrale

(D'après *History of civilizations of central Asia*, vol II, p. 492)



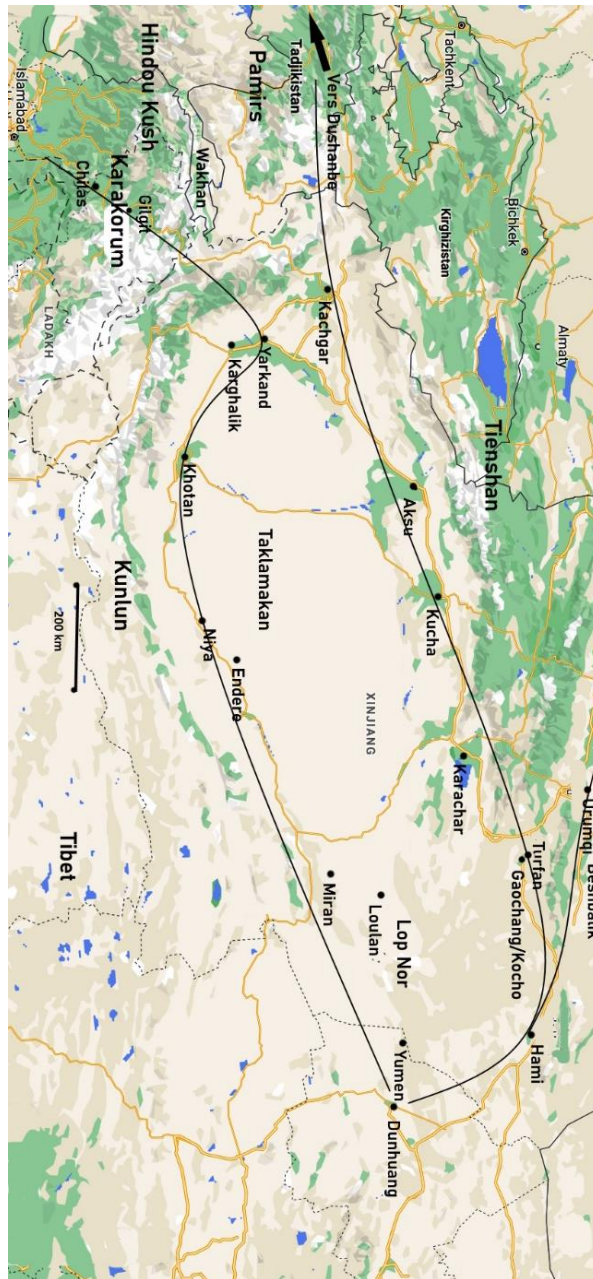
Carte 11 : Les routes possibles de Maes Titianos à travers les montagnes d'Asie centrale ; l'hypothèse n°1 semble la plus probable.

(d'après Google Maps)

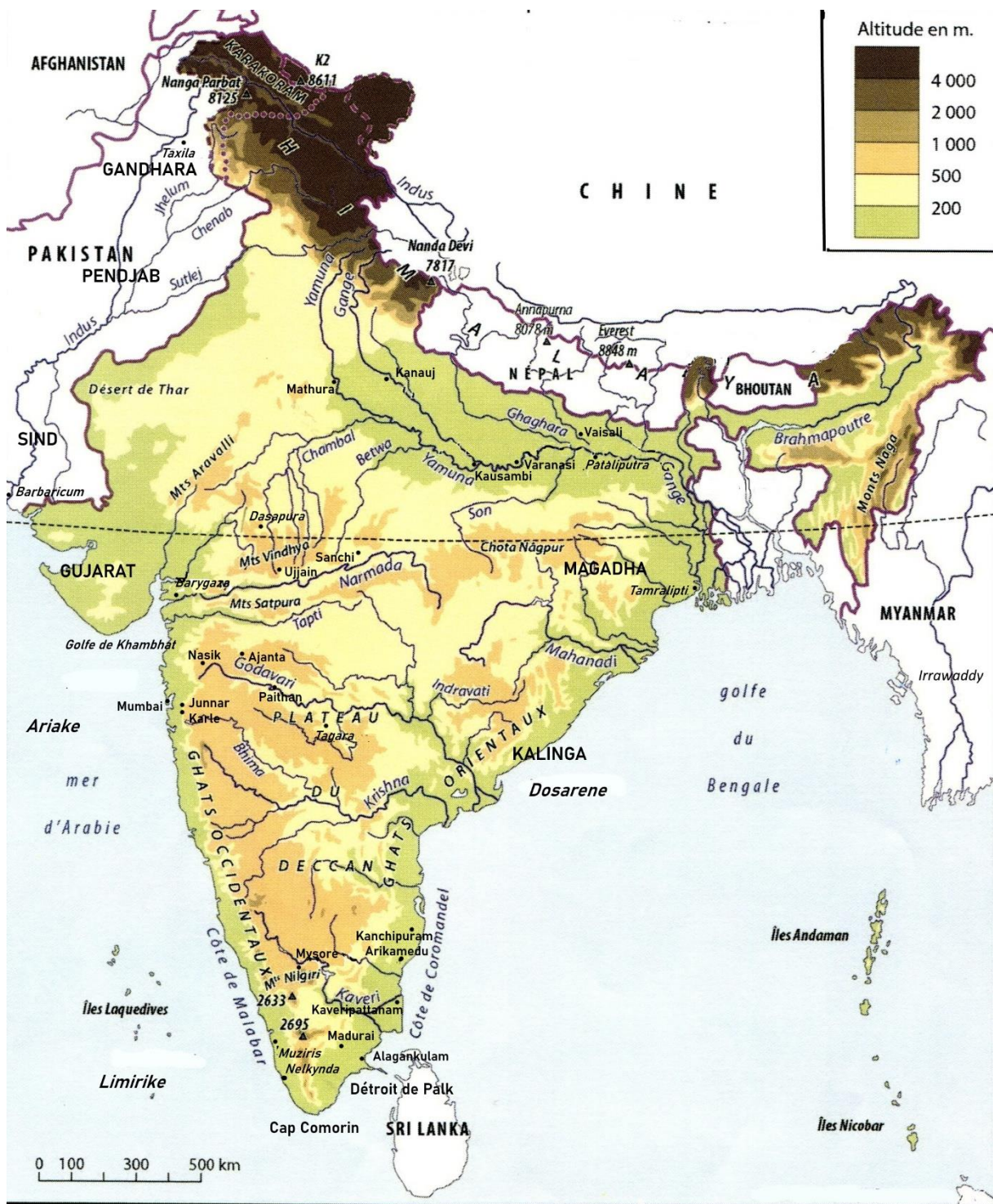


Carte 12 : la route du Haut Indus.  
(d'après Google Maps)



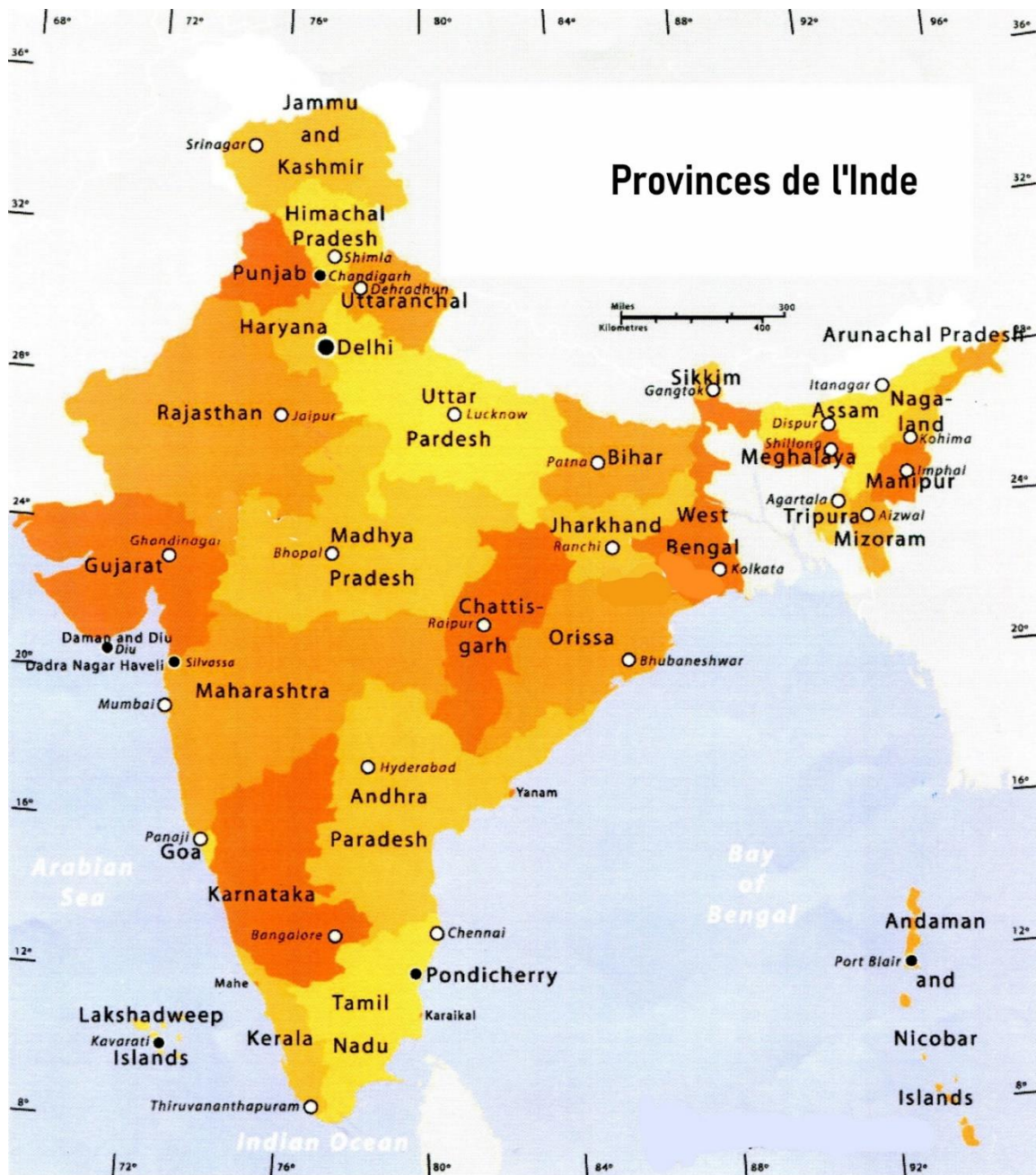


Carte 13 : Le bassin du Tarim et ses itinéraires  
(d'après Google Maps)



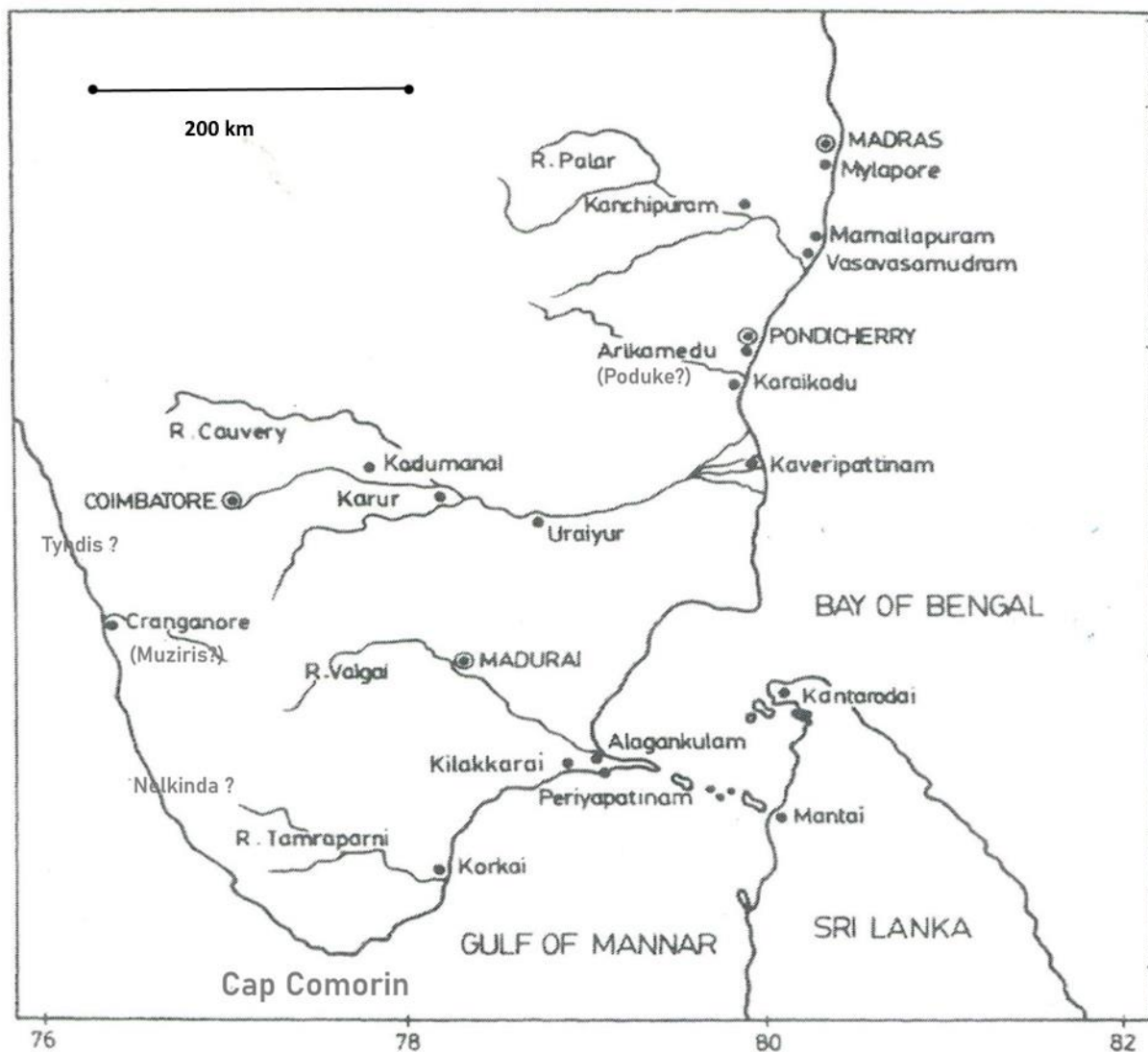
Carte 14 : Reliefs, fleuves et villes de l'Inde.

(d'après V. Lahaye, [geobunnik.over-blog.fr/2015/10/cartes-sur-l-inde.html](http://geobunnik.over-blog.fr/2015/10/cartes-sur-l-inde.html))



Carte 15 : Provinces de l'Inde.

(d'après <https://www.merveilles-du-monde.com/>)



Les sites de la période classique en Inde du Sud  
 d'après BEGLEY et al., *The Ancient Port of Arikamedu. New Excavations and Researches: 1989-1992 I* [Mémoires archéologiques 22], Pondichéry [1996], fig. 1.1)

Carte 16.



Carte 17 : L'Asie du Sud-Est.

(Fond de carte : d-maps.com)



Carte 18 : Les provinces de la Chine  
 (d'après www actualitix.com)

## **Tables des cartes**

- Carte 1 : L'expédition d'Alexandre. 384
- Carte 2 : La péninsule arabique. 385
- Carte 3 : Les routes de la péninsule arabique antique. 386
- Carte 4 : Le croissant fertile. 387
- Carte 5 : Villes de moyenne Mésopotamie. 388
- Carte 6 : Les routes de l'Arménie antique. 389
- Carte 7 : Les reliefs de l'Asie centrale. 390
- Carte 8 : L'Asie centrale. 391
- Carte 9 : Le réseau fluvial d'Asie centrale. 392
- Carte 10 : Les routes antiques d'Asie centrale. 393
- Carte 11 : Les routes possibles de Maes Titianos à travers les montagnes d'Asie centrale. 394
- Carte 12 : la route du Haut Indus. 395
- Carte 13 : Le bassin du Tarim et ses itinéraires. 396
- Carte 14 : Reliefs, fleuves et villes de l'Inde. 397
- Carte 15 : Provinces de l'Inde. 398
- Carte 16 : Les sites de la période classique en Indes du Sud . 399
- Carte 17 : L'Asie du Sud-Est. 400
- Carte 18 : Les provinces de la Chine. 401

## Table des illustrations

Figure 1 : Les deux routes de part et d'autre des Monts Zagros, d'après la Table de Peutinger 168

Figure 2 : Fresque de Miran. Aurel Stein a eu l'impression en les voyant, de se trouver dans des ruines syriennes de la fin de l'Empire romain. 179

Figure 3 : Carte des courants de l'océan Indien. 218

Figure 4 : Statuette en ivoire découverte à Pompéi. 225

Figure 5 : Verre peint d'Alexandrie découvert à Bégram (Afghanistan). 225

Figure 6 : Monnaie kouchane de Kanishka. 232

Figure 7 : Chapiteau aux lions du pilier d'Asoka de Sarnath. 247

Figure 8 : Fresques représentant des oiseaux, typiquement sassanides, du VI<sup>e</sup> ou du VII<sup>e</sup> siècle provenant des grottes de Kizil dans la région de Kucha. 248

Figure 9 : Chameau bactrien en Mongolie. 300

Figure 10 : Attaque de caravane. Peinture bouddhiste des grottes de Mogao (Dunhuang) . 300

Figure 11 : Échelle Beaufort. 302

Figure 12 : Les vents et les courants en mer Rouge en janvier. 303

Figure 13 : Les vents et les courants en mer Rouge en juillet et en décembre. 304

Figure 14 : Les vents et les courants en mer d'Arabie en janvier et en septembre. 304

Figure 15 : Les vents et les courants en mer d'Arabie en juillet. 305

Figure 16 : Les vents et les courants dans le golfe Persique et le Nord de la mer d'Arabie en décembre et en mai. 306

Figure 17 : Les vents et les courants dans le golfe du Bengale en décembre et en avril. 307

Figure 18 : Navire gréco-romain (relief du III<sup>e</sup> siècle ap. J.-C.). 309

Figure 19 : Bateau arabo-persan ou indien du XII<sup>e</sup> siècle (*Maqamat* d'al Hariri). 309

Figure 20 : Le vent et les voiles. 310

Figure 21 : *Ostrakon* de Bérénice. 315

Figure 22 : Graffiti de Myos Hormos. 315

Figure 23 : Sarcophage palmyrénien. 315

Figure 24 : Graffiti de Khor Rori. 315

Figure 25 : Graffiti de la grotte de Hôq. 316

Figure 26 : Réplique de l'épave de Bélitung (IX<sup>e</sup> siècle). 316



- Figure 27 : Fragment de bol d' Anuradhapura, Sri Lanka 300-160 av. J.-C. 317
- Figure 28 : Monnaies andhra du II<sup>e</sup> siècle ap. J.-C. 317
- Figure 29 : Tesson d'Alagankulam (I<sup>er</sup>-II<sup>e</sup> siècle ap. J.-C.). 317
- Figure 30 : Bateau d'Alagankulam, 300 av.- 100 ap. J.-C. 317
- Figure 31 : Fresque d'Ajanta. 318
- Figure 32 : Relief de Borobodur. 318
- Figure 33 : Quille de l'épave de la Madrague de Giens. 322
- Figure 34 : Fixation tenon-mortaise chevillée. 322
- Figure 35 : Différentes carènes gréco-romaines de l'Antiquité. p. 323
- Figure 36 : Les membrures dans une construction de la coque « membrures d'abord ». 324
- Figure 37 : Bateau cousu dans une construction « coque d'abord ». 324
- Figure 38 : Un bateau cousu : le « Jewel of Muscate », reconstitution de l'épave de Bélitung. 325
- Figure 39 : Sarcophage d'Ostie du II<sup>e</sup> siècle ap. J.-C. 327
- Figure 40 : Reconstitution d'une ancre antique. 327
- Figure 41 : Reconstitution d'une poulie en bois. 328
- Figure 42 : Quelques anneaux de cargue retrouvés à Myos Hormos. 328
- Figure 43 : Reconstitution du navire de la madrague de Giens. 328
- Figure 44 : Les modifications de la voile carrée (I). 329
- Figure 45 : Les modifications de la voile carrée (II). 329
- Figure 46 : Graffiti du monastère de Kellia (80 km SE d'Alexandrie), 600-630 ap. J.-C. 329
- Figure 47 : Deux concurrents des « Voiles latines » régatent dans le golfe de St Tropez en 2015. 329

# Table des matières

Introduction 3

CHAPITRE I : Le cadre historique 8

L'ère des royaumes hellénistiques (III<sup>e</sup> et II<sup>e</sup> siècle av. J.-C.) 8

L'Asie du Sud-Est et la Chine 8

L'Asie centrale 10

Les Indes 13

Le Moyen Orient 15

*De la Méditerranée au plateau iranien 15*

*La péninsule arabique et l'Égypte 16*

L'apogée des Méditerranéens (I<sup>er</sup> siècle av. J.-C., II<sup>ème</sup> siècle ap. J.-C.) 20

L'Asie du Sud-Est et la Chine 20

L'Asie centrale 23

Les Indes 24

Le Moyen Orient 27

*De la Méditerranée au plateau iranien 27*

*La péninsule arabique et l'Égypte 28*

La domination de la Perse sassanide (III<sup>e</sup>-VII<sup>e</sup> siècle de notre ère) 31

L'Asie du Sud-Est et la Chine 31

L'Asie centrale 34

Les Indes 36

Le Moyen Orient 38

*De la Méditerranée au plateau iranien 38*

*La péninsule arabique et l'Égypte 39*

CHAPITRE II : Le commerce oriental : l'ère des royaumes hellénistiques (III<sup>e</sup>-II<sup>e</sup> siècle av. J.-C.) 43

Les débuts du commerce oriental 44

L'Asie du Sud après Alexandre, un pôle commercial en développement ? 50

L'Asie du Sud-Est, l'emporium des Indes ? 53

La Bactriane jusqu'au I<sup>er</sup> siècle av. J.-C., une plaque tournante du commerce mondial ? 56

La Mésopotamie et le golfe Persique, des intermédiaires tournés vers le monde grec 63

L'Égypte hellénistique, un marché contrôlé 69

### CHAPITRE III : L'apogée des Méditerranéens (I<sup>er</sup> siècle av. J.-C. - II<sup>e</sup> siècle ap. J.-C.) 79

Les deux visages de la Chine 80

    Les routes de la Chine du Nord 81

    Évolutions et fréquentations 84

    De la Chine du Sud au golfe du Bengale 86

Le quadrilatère afghan 89

    Les itinéraires 89

    La richesse des Kouchans 93

Les Indiens, intermédiaires incontournables du commerce oriental 95

La Mésopotamie, entre guerres et paix 99

    Les itinéraires 100

    Les Palmyréniens, cheville ouvrière du commerce oriental en Mésopotamie ? 106

Le dynamisme de l'Égypte romaine 110

    D'Alexandrie aux ports de la mer Rouge 111

    De la mer Rouge aux Indes 116

    Les Indes occidentales 118

    De Taprobane à l'Asie du Sud-Est 122

L'Arabie, l'Afrique orientale, de vieux partenaires du monde méditerranéen 128

    L'Arabie, le déclin des caravanes 128

    L'Afrique orientale, aux confins du monde connu 132

### CHAPITRE IV : L'ascension de la Perse sassanide (III<sup>e</sup> siècle ap. J.-C.- VII<sup>e</sup> siècle ap. J.-C.) 136

La mer Rouge : le lent affaiblissement de l'Égypte impériale 137

    La crise du III<sup>e</sup> siècle 137

<i>Les difficultés du commerce oriental</i>	137
<i>Interruption ou diminution des échanges ?</i>	139
La reprise des échanges du IV <sup>e</sup> -V <sup>e</sup> siècle et la fin de l'hégémonie méditerranéenne	142
<i>L'émergence des ports des golfes de Suez et d'Aqaba</i>	143
<i>La concurrence s'installe en mer Rouge</i>	146
Avant l'arrivée de l'islam, la route maritime de l'Asie du Sud se ferme pour les Méditerranéens	152
<i>Le commerce oriental dans l'Égypte byzantine à partir de Justinien</i>	152
<i>En Arabie, les Arabes du désert succèdent à ceux de la côte</i>	154
<i>Les Axoumites, intermédiaires incontournables dans l'Ouest de l'océan Indien</i>	157
L'heure des Sassanides	158
L'État sassanide et le commerce oriental	158
<i>Le contrôle des frontières</i>	158
<i>La présence de l'État</i>	161
L'essor du réseau commercial perse	164
<i>Les routes terrestres</i>	164
<i>Les routes maritimes</i>	171
L'hégémonie de la Perse sassanide sur le commerce oriental	175
La Chine du Nord et l'Asie centrale ; heurs et malheurs de la Route de la Soie	177
Le temps des difficultés (III <sup>e</sup> et IV <sup>e</sup> siècles)	177
<i>La Sérinde au III<sup>e</sup> siècle</i>	177
<i>Les heures sombres du IV<sup>e</sup> siècle</i>	180
L'émergence des Sogdiens (V <sup>e</sup> -VII <sup>e</sup> siècle)	182
<i>Le renouveau du V<sup>e</sup> siècle</i>	182
<i>Le VI<sup>e</sup> et le VII<sup>e</sup> siècle ; la prospérité des Sogdiens en Sérinde</i>	184
Les Indes et la Chine du Sud ; la lente progression de la route maritime	191
Les Indes entre deux mondes (III <sup>e</sup> - IV <sup>e</sup> siècle)	191
L'essor du commerce oriental en Asie du Sud-Est (V <sup>e</sup> - VIII <sup>e</sup> siècle)	195
L'importance des routes maritimes mais aussi terrestres de l'Asie du Sud (VI <sup>e</sup> -VIII <sup>e</sup> siècle)	199

## CHAPITRE V : L'économie du commerce oriental 205

### Les échanges matériels 206

La soie et quelques autres textiles 207

Les soins du corps, de l'âme et les plaisirs de la bouche 212

Le plaisir des yeux 221

### Les échanges immatériels 227

L'expansion des religions indiennes 227

*Le brahmanisme* 228

*Le bouddhisme* 230

L'influence des religions méditerranéennes et iraniennes 238

Les langues, les arts et les techniques 242

### Les aspects financiers du commerce oriental 249

L'ingénierie des opérations marchandes 249

Le système économique antique et le commerce oriental 256

*Les recettes fiscales* 256

*Le budget des princes* 259

*Le talon d'Achille du commerce oriental* 263

## CHAPITRE VI : Les hommes et les techniques 271

### Les hommes 271

Les communautés marchandes bien établies, des Palmyréniens aux Sogdiens 272

Les communautés marchandes inachevées des Nabatéens, des Juifs et des Indiens 278

*Les Nabatéens* 278

*Les Juifs* 281

*Les Indiens* 286

De la communauté de circonstance à l'entreprise individuelle 290

*Les Grecs* 290

*Les Perses* 292

*Et les autres...* 294

### Les techniques 296

Les transports terrestres	297
Les transports maritimes	301
<i>Les conditions de navigation en mer Rouge et dans l'océan Indien</i>	302
<i>La vie à bord des bateaux</i>	308
<i>Les bateaux de l'océan Indien</i>	314
<i>La construction navale</i>	320
Conclusion	332
Index géographique	337
Index des noms de personnes	348
Table des abréviations	352
Bibliographie	353
Cartographie	384
Table des cartes	402
Table des illustrations	403
Table des matières	405



Titre : Aspects du commerce oriental, de la mort d'Alexandre à l'avènement de l'islam.

Mots clés : Histoire de l'Eurasie, Routes de la Soie, Économie antique, Commerce international, Communautés marchandes, Technologie maritime.

Résumé : Sur pratiquement une dizaine de siècles entre la mort d'Alexandre et l'avènement de l'islam, des échanges commerciaux à grande distance se sont effectués entre différentes régions de l'Eurasie, parfois très éloignées les unes des autres. D'abord limités à certains bassins d'activité comme l'Asie du Sud et du Sud-Est, la Mésopotamie et le golfe Persique, ou l'Égypte et la mer Rouge, ils ont ensuite prospéré à partir du I<sup>er</sup> siècle av. J.-C. grâce à la constitution des grands empires notamment romain et chinois et à l'ouverture de nouvelles routes maritimes à travers l'océan Indien. Le commerce oriental a atteint alors une sorte d'apogée durant laquelle les Méditerranéens ont joué un rôle essentiel, avant que différentes raisons géopolitiques ou financières n'entraînent un déplacement de ses centres de gravité vers la Perse sassanide. De nombreux produits ont ainsi circulé de la Méditerranée à la mer de Chine, empruntant deux routes principales, l'une terrestre par l'Asie centrale, l'autre maritime par l'océan Indien. Ils ont permis aux populations de découvrir d'autres mondes, d'autres manières de vivre, mais aussi de penser et de croire différemment. Toutes ces marchandises, des plus précieuses ou des plus exotiques aux plus triviales, ont mobilisé des investissements importants dont les variations sont sans doute une des raisons de l'évolution des flux commerciaux de l'Antiquité. Au-delà des aspects financiers, la grande aventure du commerce oriental n'a pu exister que parce que des hommes, bien souvent regroupés en collectivités aux contours plus ou moins flous, ont eu l'audace de dépasser leurs horizons personnels et se sont donné les moyens de franchir les déserts et traverser des océans. Sans la technologie navale de l'époque, le grand négoce eurasiatique serait resté limité. Par son ampleur aussi bien dans l'espace que dans le temps, par les ressources qu'il a mobilisées, par les échanges qu'il a permis, il constitue une des grandes aventures de l'humanité.

Title: Aspects of Eastern Trade, from the Death of Alexander to the Advent of Islam

Keywords: Eurasian Story, Silk Roads, Ancient Economy, International Trade, Merchant Communities, Maritime Technology.

Abstract: Over the nearly ten centuries between the death of Alexander and the advent of Islam, long-distance trade took place between different parts of Eurasia, sometimes very distant from each other. At first limited to certain areas of activity such as South and Southeast Asia, Mesopotamia and the Persian Gulf, or Egypt and the Red Sea, from the 1st century BC. they profited from the constitution of the great empires, notably Roman and Chinese, and from the opening of new maritime routes across the Indian Ocean. Eastern trade then reached a kind of apogee during which the Mediterraneans played an essential role, before various geopolitical or financial reasons caused a shift of its centers of gravity towards Sassanid Persia. Many products thus circulated from the Mediterranean to the China Sea, using two main routes, one overland through Central Asia, the other maritime through the Indian Ocean. They have enabled populations to discover other worlds, other ways of living, but also to think and believe differently. All these goods, from the most precious or the most exotic to the most trivial, mobilized significant investments, the variations of which are undoubtedly one of the reasons for the evolution of trade flows in Antiquity. Beyond the financial aspects, the great adventure of oriental trade could only exist because men, often grouped together in communities with more or less vague outlines, had the audacity to go beyond their personal horizons and gave themselves the means to cross deserts and oceans. Without the naval technology of the day, great Eurasian trading would have been limited. By its magnitude both over space and time, by the resources it has mobilized, by the exchanges it has enabled, it constitutes one of the great adventures of humanity.